



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3433 06728007 7



George Bancroft



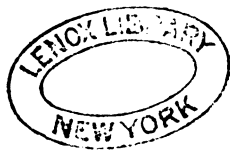


BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
BR—CA.  
~~~~~



NOV 20 1958
LENOX LIBRARY
NEW YORK

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivans ; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (Volr., première Lettre sur OEdipe.)

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1812.

xviii



WVBN
WVBN
WVBN

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

B

ARD, BORCHARD, BUR-
ou BURCARD (sans pré-
nnu), né en Westphalie, sui-
ineccius, et, suivant d'autres,
ourg, entra dans l'ordre de
ominique, et fut envoyé, vers
32, dans la Terre-Sainte. Il y
ans au monastère du Mont-
l'ou il fut surnommé *Brocar-*
Monte Sion). A l'époque où
ce pays, vers le milieu du
eule, les chrétiens en étaient
en possession, de sorte qu'il
r dans beaucoup de lieux où
est impossible de pénétrer
l'hui. Il vit des villes et des
qui ont disparu. Sa relation,
les traits fabuleux dont elle
emêlée, offre de l'intérêt. Il a
on ouvrage en plusieurs voya-
ticuliers : la ville d'Acce est le
commun de départ. Brocard
on attention sur tous les objets
ritent de fixer les regards d'un
ur curieux ; il voit bien, oh...
avec sagacité, et décrit avec
nde : ce qu'il dit de plusieurs vé-
étrangers aux contrées froides
urope, est si clair et si précis
les reconnaît sans peine, quoi-
ne les indique pas par leurs
Cet auteur donne aussi des
piquants sur l'Arménie et la Ci-
son voyage, qu'il a dédié à son
religieux du même ordre, existe
nuscrit dans diverses bibliothé-

1.

ques. Toutes ces copies présentent des différences considérables, quelques-unes même ne portent pas son nom. Cette relation fut imprimée, pour la première fois, dans le livre intitulé : *Catena temporum, seu Rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, qui parut à Lubeck, en 1475, 2 vol. in-fol., et qui a été traduite en français gothique, sous le titre de *Mer des Histories*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition de Brocard est la meilleure. Elle contient un assez grand nombre de choses qui manquent dans les autres ; celles-ci ont été grossies par des additions de tout genre. A la relation est jointe une carte de la Terre-Sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être de cette sorte, qui existe. Le Voyage de Brocard a été réimprimé plusieurs fois dans différents recueils ; et toujours avec des additions. Les éditions les plus connues à la première, sont celle qui se trouve dans le *Veridica Terrarumque regnumque finitimarum*, Venise, 1519, et celle de Magdebourg, de 1595, réimpression de la précédente. On y a joint le Voyage de Salignac. Le texte est encore assez correct dans les diverses éditions du *Novus orbis* de Grynæus. La Relation de Brocard a été imprimée séparément à Anvers, en 1556, sous ce titre : *Locorum Terræ Sanctæ exactissima descriptio*, etc. (ce n'est

1

qu'une réimpression du texte de la 1^{re}. édition de Grynæus), puis à Paris en 1544, et à Cologne en 1624. Les éditions que l'on trouve dans Canisius (*Lectiones Antiquæ*) sont les plus fautives. — Les travaux de Brocard ont été mis à profit par Adrichomius, qui, dans le 16^e. siècle, publia une topographie de la Terre-Sainte, et par Busching, juste appréciateur du mérite d'un écrivain en géographie. On voit dans le catalogue de Gaignat, sous le N^o. 2637, un *Recueil de pièces anciennes manuscrites concernant les historiens d'outremer*. La première pièce de ce manuscrit du 15^e. siècle (1460) est un *Avis directif pour faire le saint voyage d'outremer, composé en latin, par frère Brochard l'allemand, de l'ordre des Frères Prescheurs, et traduit en françois, en 1457, pour le duc de Bourgogne, par Jehan Mielot, chanoine de Lille en Flandres, avec la description de la Terre-Sainte*. Ce duc de Bourgogne était Philippe-le-Bon, qui avait conçu le projet d'une croisade avec ses chevaliers de la Toison-d'Or. La conformité du nom latin *Brocardus*, avec le français *Brochard*, a donné lieu de confondre le dominicain Brocard avec le cordelier Bouaventure Brochard, qui avait aussi écrit une relation de son pèlerinage à Jérusalem (Voyez Brocard). La préférence d'institut, de nation, et de siècle où les deux moines voyageurs ont vécu, aurait pu faire éviter cette erreur, qui a été partagée par plusieurs savants, entre autres par Philippe Bosquier, qui fit imprimer à Cologne, en 1624, in-8^o, sous le nom de Bonaventure Brochard, la description de la Terre-Sainte, de Brocard, jacobin allemand, qu'on n'a jamais appelé *Bonaventure*; et par

Canisius, qui, dans ses *Lectiones antiquæ*, lui donne le même prénom. Il y a cependant un espace de deux cent cinquante ans entre Brocard et Bouaventure Brochard.

V—VE et E—s.

BROCARD (JACQUES), vénitien suivant les uns, piémontais selon les autres, est un fameux visionnaire du 16^e. siècle. Il fondait sa mission sur une prétendue vision, dans laquelle il crut avoir découvert à Venise, en 1563, l'application de divers endroits de l'Écriture sainte aux événements particuliers de son siècle, spécialement à ceux qui concernaient la reine Elisabeth, Philippe II, le prince d'Orange, etc. Comme il n'est pas de charlatan qui ne fasse des dupes, il trouva dans le crédule Ségur-Pardailan, gentilhomme calviniste, toutes les ressources nécessaires pour l'impression de ses livres apocalyptiques. C'étaient des commentaires sur l'*Apocalypse*, des explications mystiques et prophétiques de quelques autres livres de l'Écriture; un traité du second avènement de J.-C., adressé aux chrétiens; un du premier avènement, adressé aux juifs; un troisième traité *De anti-baptismo jurantium in papam, etc.*, Leyde, 1580. On peut voir, dans J. A. Fabricius (*Bibl. lat. mediæ et infimæ ætatis*), la liste de ses écrits. Les voies de la persuasion n'ayant pu le ramener, il fut condamné dans les synodes de Middelbourg, de la Rochelle, en 1581, et dans quelques autres. Chassé de la première de ces villes, il se réfugia à Brême, courut toute l'Europe, se fixa enfin à Nuremberg, où il trouva des protecteurs, et y termina sa carrière sur la fin du 16^e. siècle.

T—D.

BROCARIO (ARNAUD-GUILLAUME DE), célèbre imprimeur espagnol, au commencement du 16^e. siècle, im-

l'Université d'Alcala de Complutum), en 1514 - six volumes in-fol. de la Bible Polyglotte, dite de , ou de Complute, ou d'Alcala. Cette grande entreprise n'avait été exécutée chez aucun peuple, elle a servi de modèle aux Polyglottes de Justiniani, de comite, d'Arias Montanus, d'André de Le Chevalier, de de Wolder, d'Elie Hutter, de Léon, de Le Jay, de et de Richard Simon. Les premiers volumes de la Polyglotte d'Alcala, contiennent l'Anabaptisme, en hébreu, en chaldéen grec, avec une version furent imprimés en 1516. Le 2^e volume, portant la date de comprend le Nouveau Testament grec et en latin. Le 6^e contient un Vocabulaire hébreu et chaldéen, et fut imprimé en 1515. On voit, dans les premiers volumes de cette Polyglotte, que les caractères hébreux et grecs (à l'exception de ceux qu'il retrancha les accents) et les caractères grecs, sans accents et sans diacritiques, pour mieux représenter des anciens manuscrits. Il est évident que l'ouvrage a été imprimé par le célèbre et solertius honorabilis viri Guillelmi de Brocario, arboribus magistri. Il fallait mener cette grande entreprise, avec aussi puissant et aussi riche cardinal Ximenes; il fallait un imprimeur aussi habile que Ximenes acheta sept manuscrits qui lui coûtèrent quatre-vingt-cinq écus d'or. Léon X lui combla les manuscrits grecs du Vatablissement des savants, les copistes, l'achat des manuscrits et les dépenses pour les voyages,

et les frais d'impression, coûtèrent au cardinal plus de 50,000 écus d'or. Les savants qui travaillèrent à cette Bible, sont Démétrius Ducas, Antoine de Lebriza, Jacques Lopez de Zuniga, Ferdinand Nuñez de Guzman, Paul Coronel, Alphonse de Zamora et Jean de Vergara. Arnaud Brocario avait un fils, nommé Jean, qui fut aussi imprimeur à Alcala. Il était encore enfant, lorsque son père l'envoya au cardinal pour lui présenter le dernier volume; et le cardinal, levant les yeux au ciel, remercia Dieu de ce qu'il lui était permis de voir la fin de cette vaste entreprise. Sa mort, arrivée quelques mois après, retarda la publication de la Polyglotte; il fallut, pour l'autoriser, un bref de Léon X; il est daté du 20 mars 1520, et ce ne fut que cette année-là que l'ouvrage fut rendu public. On pourrait conjecturer même que la vente en commença plus tard; en effet, Erasme ne le connaissait pas en 1522, lorsqu'il donna la 3^e édition du Nouveau Testament grec, mais il le cite très souvent dans la 4^e édition, qui parut en 1527. Le prix de la Polyglotte, en feuilles, fut fixé, par ordre de Léon X, à 6 ducats d'or et demi, ce qui revient à 40 francs de notre monnaie de ce temps-là. Cette Polyglotte est rare, et le prix en est plus élevé que celui des Polyglottes de Le Jay et de Walton; un exemplaire, imprimé sur velin, a été acheté 11,200 francs, par M. MacCarthy, à la vente de Pinelli.

V—VL

BROGCHI (JOSEPH-MARIE), né à Florence, en 1687, était homme d'église, et obtint, en 1716, le prieuré de Ste.-Marie-aux-Ormes, près le bourg St.-Laurent. L'archevêque de Florence, Joseph-Marie Martelli, le fit, en 1725, recteur du séminaire des jeunes ecclésiastiques: il était proto-

notaire apostolique, et membre de la *società Colombaria*. Il mourut le 8 juin 1751. On a de lui plusieurs ouvrages conformes à son état ; en latin : des *Principes généraux de théologie morale* ; un *Traité sur l'occasion prochaine du péché, sur les récidives* ; en italien : *Les Constitutions du séminaire de Florence*, et un assez grand nombre de *Vies de Saints*. On a aussi un ouvrage qui peut être utile pour l'histoire et la topographie d'une province de la Toscane ; il est intitulé : *Descrizione della provincia del Mugello, con la carta geografica del medesimo, aggiuntavi un' antica cronica della nobili famiglia da Lutiano, illustrata con annotazioni*, etc., Florence, 1748, in-4°. La famille des *Lutiani*, qui était une des branches de la tige des anciens Ubaldini de Florence, venait de s'éteindre ; la dernière héritière de ce nom avait légué à Brocchi, par testament, en 1726, le château de *Lutiano*, ancienne habitation de cette famille, et situé au milieu de la province du Mugello ; de-là vient son intérêt pour cette province et pour une famille qui y avait fleuri autrefois. La *Chronique* qui suit la *Description* de la province, fut commencée en 1366, par un Lorenzo da Lutiano, qui mourut en 1408, âgé de quatre-vingt-treize ans, et la continua jusqu'à sa mort. Elle contient beaucoup de faits particuliers à lui et à sa famille, mais plusieurs aussi qui peuvent servir à l'histoire de la province. Brocchi y a joint des explications et des notes. G—É.

BROCHARD (BONAVENTURE), cordelier au couvent de Bernay, en Normandie, entreprit le voyage de la Terre-Sainte, en 1533, avec Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles, chevalier du Saint-Sépulcre. Il écrivit en français la relation de ce voyage (en

Hyérusalem et au mont Sinai), dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque impériale (sous le N°. 10265). Cette relation paraît être l'ouvrage commun du moine et du chevalier, qui avait fait trois voyages dans la Palestine. Brochard a été souvent confondu avec Brocard (*Voy. BROCARD*). Possevin, Vossius, Canisius, Bayle, Dupin et plusieurs autres ont été induits en erreur par Simler, dans son *Supplément à la Bibliothèque de Gessner*. Lacroix du Maine avait vu le voyage de Bonaventure Brochard et de Greffin Arfagart, écrit à la main, avec la relation de celui que Jean Gassot fit aussi à Jérusalem et au mont Sinai, vers le même temps, c'est-à-dire en 1547. V—VE.

BROCHARD (l'abbé MICHEL), professeur au collège Mazarin, mort en 1728 ou 1729. Il a donné une nouvelle édition de Catulle, Tibulle et Propertius, Paris, 1723, in-4°, qui passe pour être défectueuse, et à laquelle on reproche à l'éditeur d'avoir supprimé quelques vers de ces auteurs. Il a concouru avec Lamounoye et l'abbé de Boissy à corriger le texte du livre de Pogge, *De varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, Paris, 1723, in-4°, en y joignant en marge les corrections conjecturales de ces trois savants. Il donna aussi, en 1728, une édition d'Horace purgée de toutes obscénités. L'abbé Brochard, littérateur instruit, était un de ces amateurs éclairés qui passent la plus grande partie de leur vie à se former une collection de livres précieux ; il n'en admettait dans son cabinet aucun qui ne fût ou fondamentement bon, ou recommandable, soit par sa singularité, soit par sa rareté, par son prix. Il mettait à leur beauté, à leur conservation et à leur condition une attention si scrupuleuse, qu'il

nt le désespoir des libraires qui vendaient, ou des relieurs qui allaient pour lui. On peut dire beaucoup contribué, avec Garmartin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art utile de dresser catalogues de bibliothèque, par de matières. C'est lui qui dressa *bibliotheca Fayana*, que Gabriel imprima, Paris, 1725, in-8°, signant une bonne table des au-

Il avait fait aussi le catalogue propre bibliothèque, qui fut publié même par Martiu, avec une d'auteurs, sous le titre de *Musei selectum*, Paris, 1729, in-8°. Deux bibliographes étaient intimement liés, et l'abbé Brochard avait écrit, par un article exprès de son aient, que la vente de ses livres fut dirigée par son ami (*V. la table Journal des Savants*). C—T—Y.
BROCKE (HENRI-CHRISTIAN DE), allemand, né en 1713, mort 1778, s'est occupé de l'agriculture, et des sciences qui ont pour objet la culture manière de former des fondes les entretenir, et de les admettre. Il a publié, en allemand : *Recherches sur les bases physiques et expérimentales des sciences forestières*, Leipzig, 1768 à 1775, in-8°. II. *Observations sur quelques fleurs, sur culture et la préparation de leur leur convient*, Leipzig, 1778, in-8°. — **BROCKE** (Adrien), aussi allemand, a donné une *description de Madagascar* (en allemand), Leipzig, 1748, in-8°.

D—P—S.

BROCKELSBY (RICHARD), médecin, né en 1722, dans le comté de Wiltshire, étudia successivement à Oxford et à Leyde sous le célèbre Boerhaave; il fut reçu docteur en 1745, et fut appelé, à cette occasion, une disputation *De salivâ sanâ et mor-*

bosâ, Leyde, in-4°, 1745. De retour à Londres, il publia, en 1746, un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à corne*, in-8°. En 1758, nommé médecin de l'armée anglaise, il l'accompagna dans la guerre de sept ans, et revint, en 1763, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération. Il mourut en 1797, à l'âge de soixante-cinq ans. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : I. *Observations médicales et économiques, depuis 1738 jusqu'en 1763, tendant à la réforme et à l'amélioration des hôpitaux*, 1764, in-8°; II. *Eulogium medicum, sive Oratio anniversaria Harveiana, habita in theatris collegii regalis medicorum Londinensium*, 1760, in-4°; III. plusieurs Mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, savoir : *Essai sur la plante vénéneuse trouvée récemment mêlée avec la gentiane*, N°. 486; *Cas d'une femme atteinte des diabètes*, N°. 111; *Expériences relatives à l'analyse et aux qualités de l'eau de Selts*, ibid., vol. 4; *Cas d'une tumeur enkistée dans l'orbite de l'œil*, et *Dissertation sur la musique des Anciens*; *Expériences sur la sensibilité et l'irritabilité de diverses parties des animaux*, vol. 45; *Sur le poison des Indiens dont parle la Condamine*, ibid., vol. 44. C. et A.

BROCKES (BARTHOLD-HENRI), poète estimé de son temps, naquit le 22 septembre 1680, à Hambourg, où son père faisoit un commerce considérable. Après avoir voyagé en France, en Italie et en Hollande, il se disposait à passer en Angleterre, lorsque des circonstances de famille le rappelèrent dans sa patrie, dont il ne sortit plus que pour s'acquitter de

quelques missions que lui fit confier l'estime de ses concitoyens. Ami du repos, il cultiva avec succès son talent naturel pour la poésie, et s'appliqua surtout à chanter les beautés de la nature, considérées dans leurs rapports avec le bonheur de l'homme et la bonté de Dieu; de là est résultée une collection de petits poèmes pieux, imprimés à diverses reprises, sous le titre de : *Plaisir terrestre en Dieu*, Hambourg, de 1726 à 1746, 9 vol. in-8°, et réimprimés plusieurs fois. Ces poésies sont minutieuses et peu animées, mais écrites avec facilité et pleines de sentiments doux. Brockes a traduit en allemand plusieurs ouvrages de Marino, Pope, Thomson, etc. Il mourut à Hambourg le 16 janvier 1747.

G—T.

BROCKES (*Voy.* BROKES).

BRODEAU. C'est le nom d'une famille originaire de Tours, d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres; elle descendait de Victor Brodeau, qui, ayant accompagné son père au siège d'Acro où il périt, fut anobli par Philippe-Auguste. Les personnages les plus connus de cette famille, sont : Victor BRODEAU, secrétaire et valet-de-chambre de François I^{er}. et de la reine de Navarre, sa sœur, mort au mois de septembre 1540. Il composa quelques pièces de vers qu'on trouve parmi celles de ses contemporains, et un poème en vers de dix syllabes, intitulé : *Louanges de Jésus-Christ*, Lyon, 1540, in-8°. (plusieurs fois réimprimé). On lui attribue une *Épître du pêcheur à Jésus-Christ*, imprimée à Lyon par Etienne Dolet; elle fut censurée par la faculté de théologie de Paris, après la mort de l'auteur. Marot estimait Victor Brodeau, et Lamounoye regrette que ses poésies enjouées n'aient pas vu le jour. — Jean BRODEAU, fils d'un

valet-de-chambre de Louis XII, cultiva les belles-lettres, les langues savantes, les mathématiques, fut lié avec les Sadolet, les Bembo, les Manuce, les Danès, et regardé comme un des meilleurs littérateurs de son temps. Il mourut chanoine de Saint-Martin de Tours, en 1513, à soixante-trois ans. On a de lui : I. dix livres de *Mélanges*, dans les tom. II et IV du recueil de Jean Gruter, intitulé *Lampas, seu Fax artium*, Francfort, 1604, 6 vol. in-8° : ce sont des observations, corrections, etc. estimées, sur quantité d'endroits d'auteurs anciens; les six premiers livres avaient déjà paru séparément, Bâle, Oporin, 1555, in-8°; II. des *Commentaires sur l'Anthologie*, dans l'*Epigrammatum græcar. libri septem*, Bâle, 1549, et Francfort, 1600, in-fol.; Scaliger les met au-dessus des autres ouvrages de ce genre; III. *Notæ in Martialem*, Leyde, 1619, in-8°; IV. *Annotationes in Euripidis tragedias*, Paris, 1561, et Bâle, 1558. — Julien BRODEAU, préféra la fonction d'avocat, dans laquelle il excellait, aux charges plus relevées auxquelles sa naissance et ses talents lui donnaient droit d'aspirer. Tous ses ouvrages sont estimés : I. *Notes sur les arrêts de Louet*, dont Boileau parle dans ces vers :

Et commentant Lunet, allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le barreau.

Elles ont eu un grand nombre d'éditions; la dernière est de 1712, 2 vol. in-fol. II. *Commentaires sur la coutume de Paris*, 1658, 1669, 2 vol. in-fol.; III. *Vie de Charles Dumoulin*, Paris, 1654, in-4°, et à la tête des œuvres de Dumoulin, Paris, 1681. Ce savant jurisconsulte mourut à Paris en 1653. — Pierre-Julien BRODEAU de Moncharville, fils du précédent, servit dans la marine, devint

inspecteur-général des fortifications, et mourut en 1711. Il est auteur de divers ouvrages, entre autres, d'un *Nouveau système de l'univers*, 1702; des *Jeux d'esprit et de mémoire*; d'une *Moralité curieuse sur les six premiers jours de la création*, Tours, 1703.—Julien-Simon BRODEAU d'Oiseville, fils du précédent, successivement conseiller au parlement de Paris, lieutenant-général de Tours, conseiller au conseil souverain de Roussillon, auteur de la traduction du *Divorce céleste*, de Ferrante Pallavicino, Amsterdam, 1695, in-12 (*Voy. PALLAVICINO*). T—D.

BRODERIC (ÉTIENNE), évêque de Watzen en Hongrie, esclavon d'origine, se rendit utile au jeune Louis II, roi de Hongrie, dont les états étaient menacés par les Turks, fut envoyé à Rome pour y réclamer des secours, et chargé de se rendre ensuite auprès de François I^{er}, qui était alors prisonnier, il lui porta, de la part de Louis II, des motifs de consolation, et lui offrit tous les services qui étaient en son pouvoir. De retour en Hongrie, ce prélat fut nommé chancelier, servit avec zèle le jeune et malheureux Louis II, qui était trop faible pour s'opposer aux Turks, l'accompagna à l'armée, et se trouva à la bataille de Mohatz avec ce prince, qui y périt. Broderic suivit ensuite le parti de Jean Zapol, et prêta son ministère à son inauguration. Il mourut en 1540, avec la réputation d'un prélat recommandable par ses connaissances, et par son talent à concilier les intérêts des princes et à les ramener à la concorde. On a de lui une Relation curieuse de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse hongroise, publiée sous ce titre : *De clade Ludovici II, regis Hungariæ*; on la trouve à la

suite de l'*Histoire de Bonfinius*, publiée par Sambac, Francfort, 1581; Hanau, 1606; elle a été réimprimée sous le titre de *Narratio de prælio quo, ad Mohatzium, anno 1526, Ludovicus Hungariæ rex perit, cum commentariis J. G. Kuhnii*, Strasbourg, 1688, in-8°. B—P.

BRODERSON (ABRAHAM), né en Suède dans le 14^e siècle, d'une famille très puissante depuis les premiers temps de la monarchie. Ayant paru à la cour de Marguerite, fille de Valdemar, qui régnait en Danemark et en Norwège, il captiva le cœur de cette princesse, et l'on prétend qu'il naquit de cette liaison une fille, qui fut élevée au convent de Vadstena, fondé par Ste. Brigitte. Allié aux maisons les plus riches et les plus considérées de son pays, le favori seconda l'ambition de Marguerite, et lui apla nit le chemin au trône de Suède, lorsqu'un parti puissant se fut élevé contre Albert de Mecklenbourg. Il appuya ensuite de tout son crédit le projet de réunir sur une seule tête les trois couronnes du Nord, et de désigner comme successeur de la reine, son arrière-neveu Eric de Poméranie. La reconnaissance de Marguerite se manifesta d'une manière éclatante. Abraham Broderon fut comblé de distinctions, et obtint des provinces entières où il commandait en souverain; mais Eric vit en lui un rival redoutable du trône, et fut choqué de ses prétentions orgueilleuses. Admis à partager le gouvernement avec la reine, ce prince fit éclater ses sentiments. Malgré la protection de Marguerite, Abraham Broderon, après avoir été arrêté en Holstein, où il était un commandement militaire, eut la tête tranchée au château de Sonderbourg en 1410. Il avait épousé Brigitte Bielke. Une de ses filles périt dans un incendie qui

éclata dans le château qu'elle habitait.

C—AV.

BROEKHUIZEN (JEAN VAN), appelé aussi *Janus Broekhusius*, était issu d'une famille distinguée d'Utrecht. Son aïeule, Anne van Blockhoven, avait été condamnée à mort par le tribunal inquisitorial du gouvernement espagnol, pour avoir eu part à la destruction des images dans les églises catholiques. Jean van Broekhuizen naquit à Amsterdam en 1641. Dès sa plus tendre enfance, il eut le malheur de perdre son père : son oncle s'étant chargé de son éducation, et voyant en lui de grandes dispositions, le confia à Hadrien Fumius, recteur du gymnase d'Amsterdam, qui, doué d'un talent particulier pour l'éducation littéraire, fit faire au jeune Broekhuizen des progrès très rapides. L'oncle le plaça ensuite chez un apothicaire. Broekhuizen y resta plusieurs années, et continua de cultiver avec ardeur la poésie latine ; il quitta ensuite la pharmacie, et entra comme cadet dans un corps d'infanterie : il y obtint peu de temps après le grade d'enseigne, puis celui de lieutenant. Il fit la campagne de 1672, et fut envoyé en 1674, avec son régiment, en Amérique, sur la flotte de l'amiral Ruyter. Les distractions de la vie militaire ne le détournèrent point des lettres. Lorsque la flotte fut à l'ancre devant St. Domingue, il mit en vers latins le psaume 44, et composa une ode intitulée *Céladon*, ou *le Désir de la patrie*. Il chanta aussi la mort glorieuse des soldats qui avaient péri dans cette campagne. Le régiment retourna encore l'année en Hollande, et Broekhuizen fut envoyé en garnison à Utrecht, où il fit connaissance avec Grævius, qui lui rendit bientôt un service signalé : s'étant laissé entraîner par un de ses cama-

rades à le seconder dans un duel, Broekhuizen encourut la peine de mort, d'après les lois militaires de la Hollande. Grævius s'adressa sur-le-champ au grand pensionnaire Heinsius, qui obtint du stathouder la grâce de Broekhuizen. Depuis ce temps, il s'appliqua plus que jamais à la poésie latine ; Properce devint son auteur favori, et il entreprit une nouvelle édition de ce poète. Il publia aussi un recueil de poésies latines de sa propre composition. Il fut ensuite promu au grade de capitaine dans la milice d'Amsterdam ; mais cette milice étant devenue inutile par la paix de Riswick, en 1697, une grande partie en fut congédiée, et Broekhuizen se retira avec une pension à Amstelveen, où il passa, dans un loisir studieux, le reste de sa vie : les sollicitations les plus pressantes de ses amis ne furent pas capables de le tirer une journée entière de cette retraite. Il y partagea son temps entre l'étude et la conversation avec des hommes distingués par leur instruction, qui accouraient de toutes parts pour l'y voir. Un de ses amis les plus intimes était le professeur Francius, pour la défense duquel il publia un pamphlet, intitulé : *Querela ad publicum*, sous le faux nom de *Rutger Hermannides*. Cette brochure, qui eut un très prompt débit, lui attira beaucoup d'injures de la part des ennemis de Francius : c'est le seul écrit violent que Broekhuizen ait publié. Il mourut le 15 décembre 1707, âgé de cinquante-huit ans. Il avait désiré d'être enterré dans l'église d'Amstelveen. Soixante ans après sa mort, Calkocx, bailli d'Amsterdam, lui fit ériger un tombeau, sur lequel il fit inscrire une belle épitaphe en vers latins, faite par Burmann, dit *le Second*. Le premier a célébré la mémoire de Broekhuizen par une oraison funèbre

qui se trouve insérée dans ses *Orationes*. Les poésies latines de Broekhuizen, imprimées d'abord sous une forme très modeste à Utrecht, en 1684, furent publiées dans une belle édition, par Hoogstraten, sous le titre de *Juni Broukhusii poematum libri sexdecim*, 1711, in-4°. Sou édition de Properce parut à Amsterdam, 1702, in-4°; P. Vlaming en fit une seconde édition en 1726; la première ne porte point, sur le titre, le nom de Broekhuizen, qu'on ne trouve même dans aucun de ses ouvrages publiés de son vivant. Ses poésies hollandaises, en petit nombre, mais très élégantes, furent recueillies par Hoogstraten, en un volume in-8°, Amsterdam, 1712. Broekhuizen fut l'éditeur de *Actii Sincerii Sannazari opera latina... item 3 fratrum Amaltheorum, Hieronymi, J. Baptistæ, Cornelii Carmina*, Amsterdam, 1689, in-12; il donna aussi une édition de *Tibulle*, imprimée à Amsterdam, 1708, in-4°; seconde édition, par Vlaming, Amsterdam, 1727; et de *Avonii palearii Verulani opera*, Amsterdam, 1696, in-8°. Il a aussi traduit en latin la *Comparaison de Virgile et d'Homère*, du P. Rapin. — BROEKUISEN (Benjamin), né aussi en Hollande, fut d'abord chirurgien-major dans un régiment, ensuite professeur de médecine et de philosophie à Bois-le-Duc. Il s'y montra zélé partisan du cartésianisme. On a de lui: *Oeconomia corporis animalis, sive cogitationes succinctæ de mente, corpore, et utriusque conjunctione*; Nimègue, 1672, in-12; Amsterdam, 1685, in-4°; il en donna une troisième édition, sous ce titre: *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ*, la Haye, 1687, in-4°. Il paraît être mort vers l'an 1686. D—G.

BROËUCQUEZ (JEAN-FRANÇOIS),

médecin, né à Mons, en 1690, mort dans la même ville le 11 juillet 1749, reçu docteur à l'université de Louvain, est auteur de deux ouvrages qui ont quelque mérite: I. *Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina*, Mons, 1725, in-12. II. *Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin doit en faire pour la guérison des maladies*, Mons, 1729, in-12. — Son 4°. fils (Antoine-François), né à Belleil, village près d'Ath, en 1725, mort à Mons en 1767, reçu aussi docteur à Louvain, pratiqua de même son art à Mons, où il succéda à son père, et a laissé aussi deux ouvrages: I. *Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte*, Mons, 1754, in-12; II. *Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescents*, Mons, 1757, in-12. C. et A.

BROGHILL. Voy. BOYLE (Roger).

BROGITARUS, de Galatie, était gendre du roi Déjotarus, accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir conspiré contre Jules-César, et pour lequel Cicéron composa la harangue *Pro rege Dejotaro*. La Galatie, ou Gallo-Grèce, ainsi nommée des Gaulois qui allèrent s'y établir, était divisée en douze tétarchies; à la tête de chacune d'elles était un chef qu'on appelait *tétrarque*. Strabon nous apprend que, de son temps, le nombre en fut réduit à trois, ensuite à deux, et qu'enfin Déjotarus, en prenant le titre de roi, devint souverain de toute cette province de l'Asie mineure. Brogitarus aspira également à la royauté. Ayant gagné par ses présents le tribun Clodius, celui-ci lui fit donner, à Rome, le titre de roi dans une assemblée du

peuple, et le mit en possession de la ville de Pessinunte et du temple de la mère des Dieux, qui y était en grande vénération. Déjotarus fut obligé de marcher contre son genre : il le chassa de Pessinunte, et rétablit le grand-prêtre du temple dans ses fonctions. Cicéron, dans sa *harangue pour les Aruspices*, adresse à Clodius des reproches très graves sur la manière dont il avait livré Pessinunte à Brogitarus, sur ce qu'il lui avait fait donner le titre de roi, tandis que Déjotarus l'avait seul obtenu du sénat et de César. On a des médailles de plusieurs rois de Galatie, peu connus dans l'histoire, de Bitoviogogus, Bitucus, Céantolus, Psamytes, Déjotarus, Amyntas. Celui-ci fut le dernier qui régna sur cette province. Il avait été secrétaire de Déjotarus. Ayant puissamment secondé Marc-Antoine contre Cassius et Brutus, ce triumvir lui promit le titre de roi après la mort de Déjotarus. Il l'eut en effet, et on ajouta à ses états une partie de la Lycaonie et de la Pamphilie. Après la mort d'Amyntas, la Galatie devint province romaine. Les médailles des rois de Galatie n'offrent point leur portrait : presque toutes sont en bronze ; on ne connaît en argent qu'un beau tétradrachme de Brogitarus. Il prend sur cette médaille le titre de roi et le surnom d'*ami des Romains*. Elle a été publiée, par M. Rostan, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1798, t. V, p. 460. Elle est maintenant dans le cabinet de M. de Lagoi. Cette médaille est d'autant plus importante, qu'elle confirme le récit de Cicéron, le seul auteur qui fasse mention de ce Brogitarus. Ce n'est pas la première fois que la numismatique sert à expliquer ou à confirmer quelques points historiques inconnus ou obscurs. T—N.

BROGLIE (VICTOR-AURICE, COMTE DE), né en 1639, d'une famille ori-

ginaire de Quiers, en Piémont, n'avait que trois ans lorsqu'il fut pourvu d'un régiment d'infanterie anglaise, vacant par la défection de Rokebi. Il eut, en 1660, la survivance du gouvernement d'Avesnes, qu'avait son oncle, et, en 1666, un guidon dans les gendarmes de la garde. Il fit en 1667 la campagne de Flandre avec le roi, et se trouva aux sièges de Douai, de Lille, et, en 1668, à ceux de Dôle et de Gray, en Franche-Comté. Il obtint en 1670 la compagnie des chevaliers légers de Bourgogne, se trouva en 1672 à la prise d'Orsoy, de Rhinberg, au passage du Rhin, et, en 1673, à la prise de Maëstricht. Il leva, en 1674, un régiment de son nom, combattit à Senef, où il chargea plusieurs fois les ennemis, à la tête de la gendarmerie, et conduisit l'arrière-garde après le combat. Capitaine des gendarmes bourguignons, il enfonça les chevaliers légers de Lorraine au combat de Mulhausen, sous Turanne, en 1674, et y fut blessé. Brigadier en 1675, il servit en Flandre, sous le prince de Condé, au siège de Limbourg. Il se trouva en 1676 aux sièges de Condé et de Bouchain, et eut un cheval tué sous lui en repoussant une sortie au siège d'Aire. Sous le maréchal de Schomberg, il chargea avec succès l'arrière-garde du prince d'Orange, qui leva le siège de Maëstricht. Maréchal-de-camp dans la même année, il se distingua, sous le maréchal de Créquy, au siège de Frichbourg. Sous le même général, en 1678, il eut part à différentes actions, et était, le 27 juillet, à l'assaut du fort de Kehl, qu'on emporta l'épée à la main. Il servit au siège de Luxembourg en 1684, fut créé lieutenant-général et commandant en Languedoc en 1688. Il leva un régiment d'infanterie de son nom en 1702. Il se dé-

mit en 1703 du commandement de la province du Languedoc, qu'il avait, sans autre secours que celui des milices, maintenu dans la paix et l'obéissance. Il y fit échouer les intrigues des ennemis, qui y fomentaient la rébellion. Il était le plus ancien des lieutenants-généraux, lorsqu'il fut créé maréchal de France, en 1724. Il mourut trois ans après, dans son château de Buhy, le 4 août 1727, âgé de quatre-vingt-huit ans. D. L. C.

BROGLIE (FRANÇOIS-MARIE, maréchal duc DE), né le 11 janvier 1671, était le 3^e. fils du précédent. D'abord connu sous le nom de *chevalier de Broglie*, il entra dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685. Cornette au régiment des cuirassiers en 1687, il combattit à Valcourt en 1689, et à Fleurus en 1690. Capitaine de cavalerie la même année, il servit en Allemagne, en Italie, et était à la bataille de la Marsaille en 1693. Mestre-de-camp du régiment de cavalerie du roi, il servit en Flandre en 1694-97, et, en 1702, sous le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufflers; il eut part à la défaite des Hollandais, sous les remparts de Nimègue. Brigadier dans la même année, il servit en 1703 sous les maréchaux de Boufflers et de Villeroi; en 1704, à l'armée de la Moselle, sous le comte de Coigny, et fut fait maréchal-de-camp à trente-trois ans. Employé à l'armée d'Italie, sous le duc de Vendôme, en 1705, il se trouva à la bataille de Cassano; à l'armée du Rhin, en 1706, sous le maréchal de Villars, il s'empara de l'île du Marquisat. Inspecteur-général de cavalerie en 1707, il servit à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Villars, et se signala à la prise des retranchements de Stoloffen. Detaché avec quinze cents chevaux vers la Franconie, il en amena des

otâges pour la sûreté des contributions qu'il y avait établies; il força Lauffen, et concourut à la prise de Manheim. Il était en 1708 à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Berwick; à l'armée de Flandre, en 1709, sous le maréchal de Villars, il combattit à Malplaquet, battit un parti de fourrageurs ennemis, en tua six cents, et fit cent cinquante prisonniers. Créé lieutenant-général en 1710, il servit en Flandre sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et emporta le 2 juin le poste de Biache, où il fit deux cent vingt prisonniers. En 1711, il chargea la garde avancée des ennemis, pendant qu'on attaquait d'un autre côté un corps de troupes qui couvrait les travailleurs du poste d'Arleux, s'empara du poste de l'Écluse, sur la Sensée, battit sept cents chevaux, et en prit deux cent cinquante. A l'attaque de Denain, il commanda quarante escadrons, força un côté des lignes, tomba ensuite sur un convoi de cinq cents charriots de pain, escortés par cinq cents hommes de pied et cinq cents chevaux, qui furent tous tués ou pris. Il prit Marchiennes, investit Douay, et se trouva aux sièges du Quesnoi et de Bouchain. A l'armée du Rhin, sous les maréchaux de Villars et de Bezons, en 1713, il concourut à la prise de Landau et à la défaite du général Vaubonne. Au siège de Fribourg, les troupes ayant attaqué le chemin couvert, laissèrent derrière elles une redoute, défendue par quatre cents hommes, dont le feu aurait obligé les Français d'abandonner leur logement; le comte de Broglie y marcha avec ce qu'il put rassembler de grenadiers à la tranchée, emporta la redoute, quoiqu'il n'y eut aucune brèche. Les grenadiers y montèrent sur les épaules les uns des autres; Fribourg fut abandonné; les forts et châteaux capitulèrent. Il eut pendant

Pluiver le commandement des pays situés entre le Rhin, la Queiche et la Moselle, et y établit des troupes, qui en sortirent parfaitement rétablis. On le fit en 1719 directeur-général de la cavalerie et des dragons. Le régent trouva dans les papiers de Louis XIV une liste écrite de la main de ce prince, où le comte de Broglie était désigné pour la première promotion de maréchaux de France; il la lui montra, et lui dit qu'il suivrait l'intention du roi. Le comte répondit qu'il refuserait cette dignité, à laquelle son père, qui servait depuis plus de cinquante ans, avait plus de droits que lui, et qu'il quitterait plutôt le service que de lui donner ce désagrément. Le régent, d'abord étonné, fut touché d'un exemple si rare d'amour filial, et finit par approuver la délicatesse du comte, dont le père fut créé maréchal de France en 1724. Celui qui fait le sujet de cet article, nommé ambassadeur en Angleterre en 1724, y conclut, le 3 septembre 1725, entre la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité par lequel ces trois puissances contractaient une alliance pour le maintien de la pacification générale d'Utrecht, et se garantissaient réciproquement la possession actuelle de leurs états. Ce traité déconcerta les desseins hostiles de l'Espagne et de l'Autriche, qui s'étaient unies secrètement par quatre traités, désavantageux pour la France, signés, dans un même jour à Vienne, par le duc de Ripperda, ambassadeur d'Espagne, et par les ministres de l'empereur. Le comte de Broglie fut nommé chevalier des ordres du roi en 1731. Employé à l'armée d'Italie en 1733, il fut créé maréchal de France en 1734, et commanda l'armée avec le maréchal de Coigny. Il donna à la bataille de Parme les plus grands exemples d'intrépidité, et s'em-

para de Guastalla, où il fit douze cents prisonniers. Le 15 septembre, dix mille impériaux, sur les six heures du matin, forcèrent cinquante hommes qui gardaient le gué de la Secchia, et s'emparèrent de la maison du maréchal; il se retira par les derrières, se mit à la tête de la brigade de Champagne, qui se trouvait à portée de lui, la mit en bataille avec celle d'Auvergne, et fit face aux ennemis. Le maréchal de Coigny vint à son secours. Il commandait la droite à la bataille de Guastalla; mais, jugeant que le plus grand feu serait à la gauche, il y vint joindre le maréchal de Coigny. Il eut le commandement général de l'Alsace en 1739, celui de l'armée de Bohême en 1741, et eut un pouvoir, en 1742, pour commander celle de Bavière, qu'il ne put joindre, parce qu'il fut obligé de s'enfermer dans Prague avec l'armée de Bohême. Le maréchal de Belle-Isle le joignit à Piseck; ils passèrent la Blanzitz, et gagnèrent Sabai par une marche pénible de cinq lieues, entrecoupée de fossés, de marais et de rivières. On força d'abord une aile des ennemis; ils se retirèrent dans un bois, et en sortirent bientôt en ordre de bataille; vivement repoussés, ils regagnèrent le bois, et reparurent encore avec douze pièces de canon; mais Sabai fut emporté. L'action dura cinq heures; les Autrichiens abandonnèrent le champ de bataille, et levèrent le siège de Frauenberg. Le prince Charles de Lorraine, à la tête de quarante mille hommes, poursuivait le maréchal, qui n'en avait que douze mille. Le maréchal mit un ruisseau entre sa petite armée et celle du prince, forma trois pelotons de quatre mille hommes, les mit en bataille, et attendit l'ennemi. Les Autrichiens parurent sur le bord du ruisseau, attaquèrent le village qui était au front de l'armée française, et

furent repoussés avec perte. On se canonna le 6 juin pendant tout le jour ; la nuit suivante, le maréchal décampa, et se rendit à Prague, qui fut bientôt investi, ainsi que le camp du maréchal. Il proposa, par ordre du roi, un accommodement ; les ennemis n'en voulaient accepter qu'à des conditions honorables et flétrissantes pour les Français ; il aima mieux s'exposer à périr que de se rendre. Forcé de rentrer dans la place, il fatigua les assiégeants par de fréquentes sorties, toujours en garde contre les ennemis du dedans et les attaques du dehors ; obligé d'affermir le soldat et de le soutenir contre la faim, il inspira à sa garnison sa fermeté et son courage. Le secours qu'amena le maréchal de Maillebois déterminâ le prince Charles à convertir le siège en blocus, et à décamper de devant la place. Le maréchal de Broglie força bientôt après le général Festetitz de s'éloigner des environs de Prague, où les provisions de toute espèce arrivèrent en abondance. Il reçut un ordre du roi pour commander les armées de Bavière, de Bohême, et de Maillebois en cas de réunion. Il chassa les Autrichiens d'un pont qu'ils occupaient sur la basse Moldau, s'empara de Melnik-sur-l'Elbe et de plusieurs magasins. Il sortit de Prague le 27 octobre 1742, pour prendre le commandement de l'armée de Maillebois, qui n'avait pu pénétrer en Bohême, et contraignit, le 9 décembre, le prince Charles de lever le siège de Braunau. On le créa duc de Broglie en érigeant en duché sa baronie de Ferrières, en Normandie. Aussi bon citoyen que grand général, il eut le courage de résister au conseil du roi, qui voulait qu'avec des forces très inférieures, il défendit la Bavière ravagée, et où ses troupes auraient péri par le fer des ennemis, les maladies et la disette. Il

envoya successivement onze courriers à la cour pour faire connaître les motifs et la nécessité de sa retraite ; ne recevant aucune réponse, il prit sur lui de ramener son armée sur les frontières de France en juillet 1743, et en remit le commandement au comte, depuis maréchal, de Saxe. Il fut sacrifié à la politique des ministres, qui, pour sauver la gloire du roi, voulaient faire tomber sur son général ce qu'avait d'odieux l'abandon d'un allié fidèle et malheureux. Il fut exilé à Broglie, où il mourut, dans de grands sentiments de piété, le 22 mai 1745, universellement regretté. On peut dire qu'il fut puni pour avoir sauvé son armée d'une ruine certaine. Son zèle pour le service, sa vivacité, sa franchise l'emportaient quelquefois dans ses réprimandes ; mais sa bonté naturelle adoucissait bientôt l'amertume de ses reproches. On pouvait le comparer au célèbre Julius Agricola, qui, avec les mêmes vertus, disait « qu'il vaut mieux offenser que haïr. » Il fut père du maréchal de Broglie et du comte de Broglie (Charles-François), dont les articles sont ci-après ; du comte de Nivel, officier plein de zèle, de talents et de courage, tué à la bataille de Rosbach ; de l'évêque de Noyon, mort à la fleur de son âge, au moment d'être cardinal, et de Marie-Thérèse de Broglie, mariée au comte de Lameth, maréchal de camp, maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée d'Allemagne, mort à Francfort en 1761, regretté des troupes et des habitants.

D. L. C.

BROGLIE (VICTOR-FRANÇOIS, duc DE), fils aîné du précédent, né le 19 octobre 1718, fut d'abord connu sous le nom de *comte de Broglie*. Capitaine de cavalerie en 1734, il combattit à Parme, à Guastalla ; envoyé au roi pour annoncer le gain de

cette dernière bataille, il obtint le régiment de Luxembourg, et servit en Italie jusqu'à la rentrée des troupes en France. Il escalada Prague à la tête de trois détachements de Piémont, conjointement avec M. de Chevert, et s'empara de la porte Neuve par laquelle on fit entrer les troupes. Aide-major-général de l'armée de Bohême en 1742, il porta au roi la nouvelle de la prise d'Egra, et fut fait brigadier. Il se distingua au combat de Sabai, où il eut un bras cassé, et à la défense de Prague. Major-général de l'armée de Bavière, il rentra en France en 1745, fut employé à l'armée de la haute Alsace sous le maréchal de Coigny, et à l'armée du Rhin, en 1744 et 1745. Maréchal de camp dans la même année, il devint duc de Broglie par la mort de son père. Il passa à l'armée de Flandre en 1746, fut créé inspecteur-général de l'infanterie, combattit à Rocoux et à Laufeld, servit au siège de Maëstricht, et fut créé lieutenant-général en 1748. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1757, sous le maréchal d'Estrées, il combattit à Hastembeck, s'empara de Minden et de Rethem. On le détacha avec vingt bataillons et dix-huit escadrons pour aller joindre l'armée de Soubise, en Saxe. Il combattit à Rosbach, le 5 novembre, et rejoignit ensuite l'armée dans l'électorat de Hanovre. Les ennemis ayant rompu la capitulation de Closter-Seven, et marchant en force sur l'armée, le duc de Broglie fut chargé de prendre le commandement de douze bataillons et de huit escadrons dans le duché de Brême, pour agir sur la Wumme. Il passa cette rivière à pied sur la glace, à la tête des grenadiers, et marcha à Wegesack. Le 15 janvier 1758, il s'empara de Brême, remit le commandement de ce duché au comte de St-Germain,

et se rendit à Cassel pour commander dans la Hesse. Il évacua ce pays, marcha en si bon ordre que les ennemis n'osèrent le poursuivre, et arriva le 7 avril à Cologne. Employé à l'armée de Soubise, il y servit comme premier lieutenant-général; commandant l'avant-garde, il occupa Marbourg le 16 juillet; joignit le 23, à Sunderhausen, un corps de huit mille hommes, le mit en fuite, en tua deux mille cinq cents, et fit grand nombre de prisonniers: le roi lui fit présent de quatre pièces de canon prises dans cette bataille. Le 10 octobre, il contribua puissamment au gain de la bataille de Lutzelberg. Chevalier des ordres du roi le 1^{er} janvier 1759, il eut, le 2 du même mois, le commandement de Francfort. En mars, les Prussiens et les Hessois tentèrent une irruption dans les quartiers de l'armée de l'Empire; le duc de Broglie rassembla ses troupes, et renversa le projet des ennemis, qui se retirèrent précipitamment. Revenus, le 13 d'avril, au nombre de quarante mille hommes, ils attaquèrent l'armée française à Berghen; les dispositions du duc de Broglie étaient faites avec tant d'habileté, ses mesures concertées avec tant de sagesse, qu'avec vingt-huit mille hommes seulement, il repoussa les ennemis qui chargèrent jusqu'à trois fois, leur tua six mille hommes, et les contraignit de se retirer en désordre: ils évacuèrent la Franconie, et l'armée française rentra dans ses cantonnements. Le duc de Broglie fut créé prince de l'Empire pour lui et ses descendants, par diplôme de l'empereur, en 1759. Employé la même année, sous le maréchal de Contades, il força les ennemis d'abandonner Cassel et Munden; s'empara de Minden, y prit le général Zastrow, deux drapeaux, l'artillerie, des magasins de toute es-

pèce, et s'ouvrit, par la prise de cette ville, l'entrée de l'électorat de Hanovre. Il couvrit la retraite de l'armée française, le 1^{er}. août, à la bataille de Minden : alors le maréchal de Contades se replia sur la Hesse, et se tint sur la défensive. Le duc de Broglie fut nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne, le 23 octobre 1759, et créé maréchal de France, le 16 décembre suivant, à l'âge de quarante-deux ans. Il est le seul qui l'ait été aussi jeune, depuis le maréchal de Gassion qui le fut à trente-quatre ans. On ne peut douter qu'il n'eût mérité une pareille distinction ; l'un des plus judicieux historiens de cette guerre, le général Jomini, le regarde comme le seul général français qui s'y soit montré constamment habile. Le maréchal de Broglie continua de commander pendant les campagnes de 1760 et de 1761. Le 10 juillet de la première année, il battit les ennemis à Corbach, et, vers le milieu de la dernière, l'armée de Soubise se réunit à la sienne. Le défaut de concert entre les deux généraux nuisit aux opérations de nos armes. L'affaire de Villinghausen occasionna entre eux une contestation qui fut portée à la décision du conseil d'état : le maréchal fut exilé en 1762. Le jour où cette nouvelle fut sue à Paris, on donuait, au théâtre Français, *Tancrède*; M^{lle}. Clairon appuya avec affectation sur ces vers :

On dépoille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;
C'est le sort des héros d'être persécutés.

Le public en fit aussitôt l'application au maréchal de Broglie, et l'actrice, aux acclamations universelles des spectateurs, fut obligée de les répéter. Il s'occupa, dans sa retraite, de l'éducation de ses enfants; se fit chérir de ses voisins et adorer de ses vassaux. Rappelé en 1764, le roi lui donna le gouvernement général du

pays Messin. En 1789, Louis XVI l'appela auprès de lui, lui confia le ministère de la guerre et le commandement des troupes rassemblées près de sa personne. La disposition des esprits, la connaissance qu'il avait de la cour, faisaient présager depuis longtemps au maréchal les malheurs de sa patrie; ses conseils auraient pu les prévenir, mais ils ne furent point suivis; il se vit lui-même exposé aux dangers qui menaçaient le trône, et forcé d'aller chercher un asyle hors de la France. Il en sortit, non en fugitif, mais avec la dignité et le courage qui convenaient à son rang et à son caractère, et se retira à Luxembourg, où il fut reçu par le maréchal de Bender, qui envoya sur-le-champ un courrier à l'empereur Joseph. Ce prince, non seulement approuva la réception honorable qu'on lui avait faite, mais y ajouta les marques les plus flatteuses d'estime et de considération. Sa dernière campagne fut l'expédition de Champagne (en 1792), où il commandait un corps d'émigrés. Il est mort à Munster en 1804, à quatre-vingt-six ans. On a inséré une relation de ses campagnes d'Allemagne, tirée de ses propres papiers, dans les *Mémoires historiques sur la guerre (de sept ans)*, par M. de Bourcet, Paris, 1792, 3 vol. in-8^o. D. L. C.

BROGLIE (CHARLES-FRANÇOIS, comte DE), frère du précédent, naquit le 20 août 1719. En 1752, il fut nommé ambassadeur de France auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Revêtu des plus grands pouvoirs, il correspondait directement avec Louis XV, et informait ce monarque des projets et de la politique des puissances rivales de la France. « Pendant son séjour à Varsovie, dit Rhulière, il se montra ce qu'il fut dans la suite, ami et protecteur ardent et fidèle, enne-

» mi implacable , opiniâtre ; livré
 » sans relâche et sans trêve à la fu-
 » reur de ses animosités ; passionné
 » pour la gloire du nom français ; ne
 » connaissant ni le luxe , ni la mol-
 » lesse , ni les délassements de l'es-
 » prit ; capable du plus profond se-
 » cret dans ses longues et impénétra-
 » bles intrigues , mais sans dissimu-
 » lation dans la société ; enfin , dans
 » ce rôle singulier , où il fut conduit
 » par les conjonctures , affectant et
 » devant affecter la rectitude d'un cen-
 » seur ; portant la sévérité de ses
 » principes jusqu'à l'exigence la plus
 » rigoureuse dans les moindres de-
 » voirs , jusqu'à la pédanterie dans les
 » affaires ; portant la justice même à cet
 » excès où elle cesse d'être juste ; ne
 » pardonnant rien à ceux qui ne lui
 » étaient pas dévoués , plus indulgent
 » et plus facile pour ceux qui lui con-
 » sacraient leurs talents ; ne s'étant
 » jamais trompé dans le choix des
 » hommes qui secondèrent ses des-
 » seins , quoique les événements l'aient
 » presque toujours trompé dans ses
 » vues ». Tel fut le caractère que dé-
 » ploya le comte de Broglie au milieu des
 » partis et des divisions qui agitaient la
 » Pologne. La maison de Saxe , menacée
 » par les Russes , se jeta , pour ainsi dire ,
 » entre les bras de l'ambassadeur de
 » France ; une foule d'hommes cou-
 » rageux et de citoyens remarquables
 » par leurs talents s'étaient réunis aux
 » projets de cet ambassadeur ; toutes
 » les grâces , tous les emplois furent ,
 » à sa recommandation , donnés aux
 » amis de la république , et , dès - lors ,
 » toute la noblesse se rallia sous son au-
 » torité. En trois années de séjour en
 » Pologne , le comte de Broglie était ainsi
 » parvenu à rassembler un parti nom-
 » breux , et à forcer la cour d'adhérer à
 » ses vues. La Pologne semblait être
 » à l'abri des intrigues et des révolu-

tions qui la menaçaient au - dedans
 et au - dehors. On espérait même
 que cette ancienne république allait
 reprendre , avec son indépendance ,
 un gouvernement plus fort , des
 lois plus sages , une politique plus
 régulière ; mais la France , à la suite
 de différentes intrigues , renversa
 toutes les mesures de son ambassa-
 deur , et ce dernier , sans crédit à sa
 cour , malgré la confiance de Louis
 XV , fut rappelé. A son retour en
 France , le comte de Broglie fut em-
 ployé à l'armée d'Allemagne , et servit
 dans le corps de réserve que comman-
 dait son frère ; il s'empara de Hall , se
 trouva à la bataille de Minden , et
 lorsque le duc de Broglie prit le com-
 mandement de l'armée , il en fut fait
 maréchal-de-logis. Il obtint le grade
 de lieutenant-général en 1760 , et
 se fit remarquer par la Lettre dé-
 fense de Cassel , en 1761. Après la
 guerre , Louis XV lui confia la di-
 rection du ministère secret , qui avait
 pour objet de correspondre directe-
 ment avec le roi , de lui proposer des
 plans , et de l'éclairer sur l'état de
 l'Europe. Les conseils que le comte
 de Broglie faisait parvenir à ce prince
 étaient quelquefois directement op-
 posés aux vues de ses ministres ,
 en apparence si puissants , et Louis ,
 qui voulait le bien , et qu'une longue
 habitude de la dissipation avait rendu
 incapable de la moindre contention
 d'esprit , ne pouvant résoudre par lui-
 même des questions aussi épineuses ,
 aussi compliquées que le sont la plu-
 part des questions politiques , n'osant
 prendre un parti entre des avis con-
 traire , laissait d'un côté son mi-
 nistre donner des ordres absolus , et ,
 de l'autre côté , le comte de Broglie
 donner secrètement , au nom de l'au-
 torité souveraine , des ordres totale-
 ment opposés. Cette position pour le

ante était difficile et embarrassante. Il fut exilé par ordre du roi, et, par un second ordre du même prince, continua sa correspondance du fond de son exil. Rappelé ensuite à la cour, il se montra avec ardeur dans le parti qui fit exiler le duc de Choiseul, et se déclara ouvertement contre la politique du ministère. Il fut exilé de nouveau quelque temps avant la mort de Louis XV, et mourut en 1781, sans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant dix-sept années. Les papiers de ce ministère secret, dont il fut si long-temps le directeur, ont été, en partie, conservés, et peuvent jeter quelque jour sur l'état et la politique de l'Europe pendant le règne de Louis XV.

M—D.

BROGLIE (CLAUDE-VICTOR, prince DE), fils du troisième maréchal de France de ce nom, fut député de la noblesse de Colmar et de Schelestadt, aux états-généraux de 1789, où il se réunit au tiers-état, et vota presque toujours avec le parti dominant dans l'assemblée; cependant il y réclama un sursis à l'exécution de la loi contre les émigrés, en faveur de son père, et répandit des larmes en avançant plusieurs faits qui furent démentis peu de jours après, par une lettre du maréchal, rendue publique, et qui fit beaucoup de bruit. A la fin de la session, Victor de Broglie fut employé comme maréchal de camp à l'armée du Rhin. Lorsqu'on lui présenta les décrets du 10 août qui suspendaient le roi, il refusa de les reconnaître, et fut destitué par les commissaires de l'assemblée. Il se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit au président de la convention, pour justifier sa conduite et protester de son patriotisme. Revenu à Paris, il se présenta à la barre de la convention

à la tête d'une députation de la section des Invalides: mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 juin 1794; il était âgé de trente-sept ans. On a de lui un *Mémoire sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin*, adressé à l'assemblée législative. — Son frère cadet, prince de Revel, tint une conduite toute opposée dans le cours de la révolution, et il suivit le maréchal dans son émigration. Il est mort en Allemagne, à l'âge de trente ans. K.

BROGNI (JEAN ALLARMET, connu sous le nom de *cardinal DE*), né en 1342, était fils d'un paysan du village de Brogni, à une lieue d'Anneci, sur la route de Genève. Il était occupé à garder un troupeau, lorsque des religieux, qui allaient à Genève, et qui lui demandaient le chemin, furent frappés de sa physionomie spirituelle et de son intelligence prématurée. Ils lui proposèrent de les suivre, en promettant de lui faciliter les moyens d'étudier; le jeune berger ne demandait pas mieux. Son père y ayant donné son consentement, il suivit ses protecteurs à Genève, et travailla avec tant d'ardeur, que bientôt il se fit distinguer par ses talents. Quelque temps après, un cardinal le détermina à le suivre à Avignon, pour continuer ses études sous de plus habiles professeurs: il s'y appliqua surtout à l'étude du droit canonique, fut reçu docteur, et acquit bientôt une telle réputation, qu'on le consultait de toutes parts sur les difficultés les plus épineuses, et l'archevêque du Vienne s'estima heureux de l'avoir pour son vicaire-général dans la ville de Romans. Le pape Clément VII, de la maison de Genève, siégeait à Avignon; instruit du mérite et des talents du jeune docteur, il lui confia l'éducation d'Hum-

bert de Thoire de Vilars, son neveu. L'élève profita si bien sous un tel maître, que le pape, émerveillé des connaissances du jeune de Thoire, combla de bienfaits son instituteur, le créa cardinal en 1385, lui donna l'évêché de Viviers, et, quelque temps après, l'archevêché d'Arles. Pierre de Lune, qui, sous le nom de *Benoît XIII*, remplaça Clément VII sur le siège d'Avignon, nomma le cardinal de Brogni évêque d'Ostie et de Veletri, et le fit vice-chancelier de l'Eglise romaine. Malgré les sentiments qui l'attachaient à son bienfaiteur, le cardinal d'Ostie, ou de Viviers (car on le désigne souvent sous ces deux titres) mit tout en œuvre pour engager Pierre de Lune à faire cesser, par une démission volontaire, le scandale d'un schisme dont l'Eglise gémissait depuis si longtemps. N'ayant pu l'y déterminer, il passa lui-même en Italie avec dix autres cardinaux, pour favoriser la convocation du concile de Pise. Alexandre V, que l'Italie reconnaissait pour pape, lui confirma la collation de l'évêché d'Ostie, et le nomma chancelier de l'Eglise en 1409. Son intégrité et son désintéressement étaient si connus, qu'on lui confia l'administration d'un grand nombre d'évêchés, dont il n'employa les revenus qu'à des fondations d'utilité publique, ou pour subvenir à des besoins pressants de l'Eglise romaine. Le roi de Naples, Ladislas, s'étant emparé de Rome, le cardinal prêta jusqu'à 27,000 écus d'or au pape Jean XXIII, qui, avec ce secours, leva quelques troupes, reprit sa capitale, et rétablit son pouvoir dans la ville de Bologne. L'extinction du schisme, et le maintien de l'autorité de l'Eglise, menacée en Allemagne par les nouvelles opinions des Hussites, étaient ce qui affectait le plus ce pacifique cardinal. Malgré son grand âge, il se ren-

dit à Constance au mois d'août de l'année 1414, pour s'y concerter avec les magistrats et les commissaires impériaux sur la tenue du concile qui devait rendre la paix à l'Eglise. Il le présida depuis la sixième session jusqu'à la quarante-unième (1415-1417), pendant la vacance du Saint-Siège, et eut jour et nuit des conférences avec l'empereur Sigismond, avec les princes et avec les prélats, pour en accélérer l'heureuse issue. Sa présidence fut marquée par de grands événements : il prononça la sentence de déposition contre le pape Jean XXIII, qui avait convoqué le concile ; il reçut l'abdication de Grégoire XII, qui, en récompense de sa soumission, fut déclaré doyen des cardinaux, et déchargé de tout ce qui pouvait s'être passé d'irrégulier pendant son pontificat ; enfin, il lut la sentence de déposition contre l'anti-pape Benoît XIII (Pierre de Lune), qui, se refusant à toute soumission, fut déclaré parjure, schismatique et hérétique. Le Saint-Siège étant décidément vacant, le cardinal de Brogni, qui présidait le conclave, eût pu facilement réunir en sa faveur les suffrages des cardinaux ; mais, éloigné de toute vue ambitieuse, il fit tomber le choix sur le cardinal Colonne, et le couronna le 14 novembre 1417, sous le nom de *Martin V*. Avant de procéder à cette élection, le concile voulut terminer l'affaire des Hussites. Brogni, touché des malheurs de Jean Hus, le visita dans sa prison, cherchant à vaincre son obstination par tous les raisonnements que la douceur et la charité chrétienne pouvaient inspirer. Les protestants reconnaissent eux-mêmes qu'il montra pour cet infortuné la tendresse d'un père ; mais ce novateur étant demeuré inflexible, le cardinal ne put se dispenser de prononcer la sentence qui condam-

nait sa doctrine, et qui abandonnait sa personne au bras séculier (1). Ce concile étant terminé en 1418, Brogni accompagna Martin V à Genève et à Rome. En 1422, il fut transféré du siège d'Arles à celui de Genève. Quoique ce dernier fût d'un revenu bien inférieur, il consentit avec plaisir à cette translation, qui le plaçait dans le diocèse où il était né, et où il se flattait d'être plus agréable au peuple qu'un étranger. Son grand âge l'empêcha d'en venir prendre possession, et il mourut à Rome le 15 février 1426, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il voulut être enterré à Genève, dans la chapelle des Maccabées, qu'il avait fondée. Il avait voulu établir dans la même ville une université; mais le peuple s'y refusa, dans la crainte que les étudiants trop nombreux ne troublassent la tranquillité publique. Il tourna donc d'un autre côté ses vues bienfaites, et fonda le collège de St.-Nicolas, à Avignon, pour vingt-quatre étudiants, dont un tiers devait être du diocèse de Genève, et, par préférence du mandement d'Anneci, un tiers de la Savoie, et l'autre tiers, des diocèses de Vienne et d'Arles. Il légua à ce collège sa nombreuse bibliothèque, dont beaucoup de livres étaient écrits de sa main. Il fonda l'hôpital d'Anneci, et plusieurs établissements de ce genre; il avait des manufactures pour habiller les indigents, il bâtissait des maisons aux pauvres, mariait souvent de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il dotait. Il nourrissait régulièrement trente pauvres chaque jour, et il ordonna par son codicile que cette œuvre de charité fût continuée pendant une année entière après sa mort. Passant au

village de Brogni, il voulut dîner avec tous les vieillards du lieu, et, par son testament, il laissa des legs à toutes les filles ou veuves des environs d'Anneci qui se trouveraient être de ses parentes; car, loin de rougir de son humble origine, il en voulut laisser à la postérité des monuments authentiques, par des sculptures et des peintures qu'on a pu voir long-temps à la chapelle des Maccabées, et dont quelques-unes se conservent encore dans la bibliothèque publique de Genève. On y voyait un enfant gardant des cochons sous un arbre, ailleurs des glands et des feuilles de chêne, plus loin des souliers, pour conserver le souvenir de la générosité d'un cordonnier, qui lui fit crédit de quelques deniers qui lui manquaient pour payer une paire de souliers (apparemment lorsqu'il partit à pied pour Avignon), et lui dit en riant qu'il lui paierait le surplus quand il serait cardinal: Brogni, parvenu à cette dignité, se souvint de sa parole, et lui donna la charge de son maître-d'hôtel. Ces anecdotes et d'autres pareilles, conservées par la tradition, ont probablement donné lieu à Gregorio Leti, qui était à Genève quand il composa son roman historique, intitulé: *Vie du pape Sixte-Quint*, d'attribuer à ce pape plusieurs traits de la première enfance du cardinal de Brogni. L'abbé Giraud Soulavie a composé une *Histoire de Jean d'Alonzier Allarmet de Brogni, cardinal de Viviers* (Paris, 1774, in-12). Cet ouvrage, imprimé très incorrectement, n'a pas été publié, et l'auteur n'en a fait tirer que quelques exemplaires pour ses amis; c'est ce que nous apprend une note de Mercier de Saint-Léger. On trouvera des notices plus authentiques sur ce cardinal dans les *Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique des*

(1) « *Consilium patris, hoc est cardinalis Orlaniensis, quem sic nominat ne, eum in periculum conjiciat, videbatur enim cardinalis dicere se minimè male velle Husio.* » (V. les OEuvres de Jean Hus, Nuremberg, 1558, t. 1, p. 70).

diocèses de Savoie, par Besson; Nancy (Anneci), 1759, in-4°. On y trouve le testament du cardinal, son codicile, et son oraison funèbre, prononcée à Rome en 1426, par François Blanchi de Vellate. On peut voir aussi l'acte de fondation du collège St.-Nicolas, inséré dans les Rapports et Arrêtés de la commission des hospices civils d'Anneci, an 7 (1799), in-4°. Cette pièce est curieuse par le détail que le cardinal y donne de ses créances. Dans le nombre des banquiers chez lesquels il avait placé des capitaux, il nomme trois maisons différentes établies à Florence, sous la raison de Médecis et compagnie : « *Item per Joannem de Medicis, et Hilarionem de Bardis, et alios socios eorum; item per Aneraldum de Medicis, etc.* » C. M. P.

BROHON (JEAN), médecin à Coutances, au 16^e. siècle, a laissé : I. *De stirpibus vel plantis ordine alphabetico digestis epitome*, Caen, 1541, in-8° : ce n'est autre chose qu'une réimpression de l'*Epitome in Ruellium*, publié, en 1539, par Léger-Duchêne ; II. *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète, etc., plus un Traité présagique des comètes*, Paris, 1568, in-8° ; III. *Almanach ou Journal astrologique, avec les jugemens prognostiques pour l'an 1572*, Rouen, 1571. — ВРОНОМ (Jacqueline-Aimée), morte à Paris, le 18 octobre 1778, composa deux romans : I. *les Amans philosophes, ou le Triomphe de la raison*, 1745, in-12 ; II. *les Tablettes enchantées*. Dégoutée tout à coup des applaudissements que lui avaient valu ces ouvrages, elle se retira dans la solitude, et s'y livra, pendant quatorze ans, à la prière et à la contemplation. On a publié en 1791 des *Instructions édifiantes sur le jeûne de*

Jésus-Christ au désert, in-12, et, en 1799, un extrait de ses ouvrages, sous le titre de *Manuel des victimes de Jésus, ou Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*, in-8°. A. B.—T.

BROKES (HENRI), juriconsulte, né à Lubeck en 1706, fit ses études à Wittenberg, à Halle, à Leipzig, occupa, en 1740, une chaire de droit à Wittenberg, et fut nommé, en 1768, bourgmestre dans sa patrie, où il mourut, le 21 mai 1775. On a de lui un grand nombre de traités ; les principaux sont : I. *Historia juris Romani succincta*, Wittenberg, 1732, in-8°, et 1742, in-8° ; II. *Collegium juris theticum, prima juris civilis fundamenta juxta seriem Pandectarum exhibens*, ibid., 1733, in-8° ; III. *De Cicerone juris civilis teste ac interprete, dissertationes tres*, 1738-39-41 ; IV. *Selectæ observationes forenses*, Jéna, de 1748 à 1751, et Lubeck, 1765, in-4° et in-fol., etc. G.—T.

BROKES. Voy. BROCKES.

BROKESBY (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais, non conformiste, né à Stoke, dans le comté de Leicester, mort vers l'année 1718, fut associé du collège de la Trinité à Oxford, et recteur de Rowley, dans le comté d'York. On a de lui une *Vie de J.-C.* ; une *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles et le commencement du 4^e*. 1712, in-8°. en latin, bon ouvrage, mais peu connu hors de l'Angleterre ; et la *Vie de Henri Dodwell*, Londres, 1715, 2 vol. in-8°. en anglais. On lui attribue un traité intitulé : *De l'Education, par rapport aux écoles de grammaire et aux universités*, 1710, in-8°, et il a eu part à la compilation publiée par M. Nelson sous le titre de *Fêtes et Fastes de l'Eglise d'Angleterre*. X.—a.

BROME (RICHARD), auteur comique anglais, qui vivait sous le règne de Charles I^{er}, avait été, dans sa jeunesse, domestique de Ben-Johnson. Ses pièces, au nombre de quinze, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères. Elles obtinrent un grand succès dans leur nouveauté, et plusieurs, à l'aide de quelques changements, ont reparu depuis, avec honneur, sur la scène anglaise, particulièrement sa comédie intitulée : *la Troupe joviale*. Brome mourut en 1652. Dix de ses comédies ont été publiées ensemble par Alexandre Brome, en 2 vol. in-8°, 1653-59. — BROME (Alexandre), poète anglais, et procureur près la cour du lord maire de Londres, sous le règne de Charles II, né en 1620, mort en 1666, se fit remarquer parmi les plus chauds partisans de la cause royale. Il est auteur d'une grande partie des odes, sonnets, chansons, épigrammes, etc., qui furent publiés contre les républicains, pendant la rébellion, et sous le protectorat de Cromwell. Après la restauration, ces différentes pièces de Brome furent imprimées ensemble avec ses épîtres et autres poésies, 1661, 1 vol. in-8°. Il a aussi publié une traduction d'Horace, faite en commun avec d'autres auteurs, et qui est assez estimée; et une comédie intitulée *les Amans rusés*. — BROME (Jacques), a publié quelques relations de voyages; la plus connue est intitulée : *Travels in England, to Scotland and Wales*, Londres, 1700; *ibid*, 1707, in-8°; la 1^{re} édition avait paru sous le nom de Roger. On estime aussi son voyage en Espagne et en Italie, *Travels through Portugal, Spain, and Italy*, Londres, 1712, in-8°.

X—s.

BROME L (OLAUS), médecin et botaniste suédois, né en 1639, dans la province de Néricie, mort en

1705, a publié un petit ouvrage sur les plantes des environs de Gothenbourg, sous le titre de *Chloris Gothica*, Gothenbourg, 1694, in-8°. Ce pays, situé sous le 57^e degré de latitude, ne possède qu'un petit nombre de plantes, parmi lesquelles il y en a très peu de remarquables, et dont aucune ne lui est particulière. Cet ouvrage n'a d'autre mérite que d'être le premier qui ait fait connaître authentiquement les plantes de Suède. A la suite de sa *Chloris*, ou *Flore*, il a donné le catalogue des livres de botanique de sa bibliothèque, et l'on voit, par le nombre de ces livres, qu'il étudiait cette science avec beaucoup de zèle, et sous tous ses rapports. On a encore de lui : I. un traité sur le Houblon, qui est estimé, *Lupulogia*, etc., Gothenbourg, 1687; Stockholm, 1740; II. *De pleuritide, disputatio medica*, Upsal, 1667, in-4°; III. *De lumbricis terrestribus, illorumque in medicina proprietatibus, atque recto usu*, la Haye, 1673, in-4°; IV. *Catalogus generalis, seu Prodromus indicis specialioris rerum curiosarum, tam artificialium quam naturalium, quæ inveniuntur in Pinacotheca Olai Bromellii*, Gothenbourg, 1698, in-4°. C'est la description d'un cabinet qu'il s'était formé, et son dernier ouvrage. Plumier lui a dédié un genre de plantes, sous le nom de *Bromelia*; il ne renfermait que quelques plantes d'Amérique; mais il est devenu plus nombreux et plus intéressant, depuis que Linné y a réuni l'ananas, dont l'espèce le plus généralement cultivée en Europe pour son fruit, qui fait les délices de nos tables, est nommée *bromelia ananas*. Oläus Bromel avait accompagné, en qualité de médecin, plusieurs ambassades suédoises en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. — BRO-

MEL (Magnus von), fils d'Olaüs, né à Stockholm en 1679, mort en 1731, fut premier médecin du roi de Suède, et président du collège de médecine de Stockholm. Il avait fait ses études à Leyde et à Oxford, et il fut reçu docteur à Reims. Il a publié un ouvrage intitulé : *Lithographiæ Suecane specimen*, etc., qui a paru successivement dans les *Acta litterar. Suec.*, depuis 1725, jusqu'en 1730. L'auteur y décrit, non seulement les marbres et les autres pierres proprement dites, mais aussi toutes les concrétions pierreuses, même celles qui se forment dans la vessie de l'homme, et dans celle des animaux. Il a composé quelques écrits peu importants sur la médecine; il a beaucoup contribué à répandre en Suède l'étude des sciences physiques. Dans les *Acta litteraria Suecicæ* de 1730, il a aussi donné *Historia numismatica senatorum et magnatum Sueciæ*. D—P—s.

BROMPTON (JEAN), bénédictin anglais, abbé de Jorevall, ou Jerevall, dans le comté d'York, n'est connu que pour avoir donné son nom à une Chronique, qui n'est pas de lui, mais qui, sans lui, aurait sans doute été perdue. Cette Chronique comprend un espace de six cent dix ans, depuis l'an 588 que S. Augustin arriva en Angleterre, jusqu'en 1198, époque de la mort de Richard I^{er}. Elle fut imprimée, avec neuf autres ouvrages historiques, par les soins de Roger Twisden, Londres, 1652, in-fol. On présume que l'auteur vivait sous le règne d'Édouard III. Il a copié Hoveden en beaucoup d'endroits de son ouvrage. X—s.

BRONCHORST (JEAN), connu aussi sous le nom de *Noviomagus*, qu'il a mis à quelques-uns de ses ouvrages, parce qu'il était de Nimègue, naquit en 1494. Après son cours de

philosophie, il fut créé maître ès-arts à Rostock vers 1512. Il eut une chaire de mathématiques dans cette université, puis fut professeur de philosophie à Cologne. Il retourna, vers 1550, dans les Pays-Bas, et fut fait recteur de l'école de Deventer. Les troubles que la réforme excita dans cette ville l'en firent sortir. Il vint mourir à Cologne en 1570. On a de lui : I. *De astrolabii compositione*, Cologne, 1533, in-12; II. *Apologia pro identitate auctoris librorum de cœlesti hierarchiâ cum Dionysio Areopagitâ, de quo Paulus in Actis Apost. cap. xvii*; III. *S. Dionysii Areopagitæ martyrii latinè versum*, traduction faite sur le manuscrit grec d'une pièce apocryphe. Ces deux opuscules sont imprimés à la suite des commentaires de Denys le Chartreux sur le prétendu S. Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536. IV. *Scholia in dialecticam Georgii Trapezuntii, adjuncto Gilberti Porretani libello de principiis, interprete Hermolao Barbaro, et suis ad eum scholiis*, Cologne, 1536, in-8°; Paris, 1537; Lyon, 1537, in-8°; V. *Bedæ presbyteri opuscula complura de temporum ratione diligenter castigata*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de plusieurs œuvres de Bède le Vénéral sur la physique, sur le calendrier, et sur la chronologie, continué jusqu'en 1531, avec des notes de Bronchorst. VI. *De humeris libri duo*, 1539, in-12; 1544, in-12; VII. *Ptolemæi libri octo de geographiâ, è græco denuò traducti*, Cologne, 1540, in-12. Cette édition, inconnue à Fabricius, est la plus commode de toutes, à cause de son format; elle a servi de guide à Mercator pour dresser ses cartes, parce qu'il a reconnu que l'éditeur avait réellement traduit et corrigé son auteur d'après des manuscrits grecs. VIII. *Etymologia*

grammaticæ latinæ, plusieurs fois imprimée. Paquot cite une édition donnée à Deventer, 1559, in-12. IX. Une édition avec préface de l'*Introductio ad sapientiam Joannis Ludovici Vivis*, Deventer, 1558, in-12. Il paraît qu'il avait composé des commentaires (inédits) sur divers livres d'Aristote. Foppens lui attribue *Urbis Pictaviensis tumultus*, 1562, in-8'; mais ce petit poème, relatif aux guerres des Huguenots, a pour auteur Florent Brouckhorst, jésuite, né à Leyde, vers 1520, mort le 14 juin 1610. — Everard БРОУКХОРСТ, né à Deventer, en 1554, était fils de Jean БРОУКХОРСТ, fut professeur en droit à Erfurt et à Leyde, et mourut le 27 mai 1627. Outre plusieurs livres de droit, peu consultés aujourd'hui, on lui doit une traduction latine des *Proverbia græcorum*, recueillis par Jos. Just. Scaliger. A. B—r et W—a.

BRONCKHORST. Nom de trois peintres hollandais, dont le plus ancien, БРОУКХОРСТ (Pierre), naquit à Delft, le 16 mai 1588. Il peignait des vues d'Églises extérieures ou intérieures, et ornait ses tableaux de traits historiques, propres à corriger la froideur du genre. Descamps assure que ses tableaux sont d'un beau fini, qu'il entendait l'architecture, et que ses petites figures étaient bien peintes et de bonne couleur. Il cite, comme ses principaux ouvrages, deux tableaux faits pour la ville de Delft; l'un, représentant le *Temple où Salomon prononce son premier jugement*; l'autre, le *Temple d'où J.-C. chasse les marchands*. Pierre Bronckhorst mourut le 22 juin 1661, à soixante-treize ans. — БРОУКХОРСТ (Jean van), né à Utrecht en 1603, étudia d'abord chez Jean Verburg, peintre sur verre, et sous plusieurs autres maîtres connus. L'amitié et les conseils de Corneille

Poëlembourg lui firent prendre le parti de peindre à l'huile; mais cet artiste étant passé en Angleterre, Jean van Bronckhorst ne dut plus rien qu'à lui-même. Ses tableaux n'en furent pas moins recherchés. Parmi ses peintures sur verre, on estime surtout celles de la nouvelle église d'Amsterdam, L'année de sa mort est inconnue. — БРОУКХОРСТ (Jean), né à Leyde, ayant perdu son père à treize ans, débuta comme notre Claude Lorrain, mais sans atteindre à la célébrité de ce grand peintre. Sa mère le plaça chez un de ses parents, pâtissier à Harlem. En 1670, il exerçait ce métier, lorsqu'il se maria dans la ville de Hoorn. Ce fut alors qu'il se livra à son goût pour la peinture, en commençant par dessiner, puis par peindre à gouache des oiseaux de toute espèce d'après nature. Il disait, en plaisantant, que « s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. » Avant la légèreté de son travail, la vérité de son imitation, et l'harmonie qu'il savait mettre entre les objets peints sur le devant et les fonds de ses tableaux. A ces détails, Descamps ajoute que Jean Bronckhorst fit un grand volume, plein de dessins, parmi lesquels il y en a de coloriés. Le musée Napoléon ne possède aucun ouvrage de ces trois peintres. D—r.

BRONGNIART (Auguste-Louis), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où ces deux sciences comptaient à Paris peu de professeurs. La facilité avec laquelle il s'énonçait, la clarté de ses démonstrations, le firent nommer professeur au collège de pharmacie, et, lorsque Rouelle le jeune mourut, il fut appelé à la chaire de professeur de chimie appliquée aux arts, et se trouva collègue de Fourcroy au lycée Répu-

blicain et au jardin des Plantes. Pendant une partie de la révolution, il remplit les fonctions de pharmacien militaire, puis fut professeur au muséum d'histoire naturelle. Il est mort à Paris le 24 février 1804. Il a publié un *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances*, ou *Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science*, Paris, 1778, gros in-8°. Il a travaillé, en 1792, avec Hassenfraz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et à d'autres feuilles périodiques.

C. G.
BRONIOVIUS, ou BRONIOVSKI (MARTIN), fut deux fois ministre de Pologne en Tatarie, au commencement du 17^e. siècle. On a de lui, en polonais, la *Relation de deux victoires remportées sur les Tartares par les Polonois en 1620 et 1624*, et, en latin, *Descriptio Tartariæ*, à la suite de la *Moscovia* d'Ant. Possevin, Cologne, 1595, in-fol. Il a aussi donné une description de la Moldavie et de la Valachie. C—AU.

BROOKE (HENRI), poète anglais, naquit en 1706, d'un ecclésiastique irlandais. Il fut élevé dans le collège de Dublin, et destiné à la profession des lois. Nommé, très jeune, tuteur d'une très jeune cousine, il prit pour elle et lui inspira une passion qui se termina fort promptement par le mariage, puisque sa femme n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'elle lui donna un premier enfant, qui, dans une heureuse union de près de cinquante ans, fut suivi de seize autres, en sorte que le bonheur conjugal, qui l'avait d'abord éloigné du monde et des affaires, le força bientôt de s'y rejeter pour trouver des moyens de subsistance. Il suivit quelque temps, malgré lui, la profession d'avocat consultant : son goût

dominant était pour la poésie et la littérature. Ce goût, fortifié par la société de Pope et de Swift, avec lesquels il s'était intimement lié pendant le séjour qu'il avait fait à Londres pour y étudier le droit, s'était déjà manifesté, dans un second voyage à Londres, par un poème philosophique sur *la beauté universelle*. Dans un troisième voyage, Brooke sentit réchauffer sa veine; il composa et fit représenter à Dublin sa tragédie de *Gustave-Vasa*, pièce remarquable par les sentiments de liberté dont elle est remplie, et qui produisit un tel effet que le parlement crut en devoir défendre la représentation; ce qui augmenta tellement l'enthousiasme que, lorsqu'en 1739, la pièce fut publiée par souscription, elle rapporta à l'auteur beaucoup plus que n'aurait pu faire la représentation. Elle lui valut aussi la protection de Frédéric, prince de Galles, qui se déclarait alors l'appui des lettres et de la liberté; mais cette protection ne lui procurant que des promesses dont il n'était probablement pas en état d'attendre l'effet, il y renonça pour retourner à la campagne, le seul lieu où il pût vivre à la fois avec l'économie qui convenait à sa situation, et dans l'indolence qui convenait à son caractère. Il en fut de nouveau tiré par la protection de lord Chesterfield, qui lui donna une place dans l'administration. Il retourna ensuite à la campagne, et continua de s'y livrer à la littérature. Il composa plusieurs tragédies, *le Comte de Westmoreland*, joué à Dublin en 1745; *le Comte d'Essex*, joué à Dublin en 1749, et à Drury-Lane en 1760; plusieurs pièces qui ne furent point reçues au théâtre; quelques petits poèmes, parmi lesquels on distingue *The female seducers*, fable insérée dans le recueil de

Moore, intitulée : *Fables for the female sex*; plusieurs ouvrages en prose, un entre autres en faveur des catholiques d'Irlande; plusieurs romans, entre autres le *Fou de qualité*, publié en 1766, ouvrage ingénieux, d'un ton original et un peu bizarre, et qui obtint un grand succès; *Juliette Grenville*, imprimé en 1774, mais qui, composé dans les dernières années de sa vie, indique le déclin de ses facultés. Des malheurs avaient contribué à les affaiblir. Quoique Brooke eût obtenu des succès, ils n'avaient pas été assez constants pour lui procurer une aisance proportionnée aux besoins d'un caractère généreux et imprévoyant. Dans le moment d'éclat que lui avait donné *Gustave Vasa*, Garrick avait désiré de l'attacher à son théâtre. Brooke refusa ses propositions avec quelque hauteur; peut-être plus tard il aurait pu se montrer plus traitable, mais plus tard les propositions ne s'étaient pas renouvelées. Il s'était vu obligé de vendre les biens qu'il tenait de sa famille, et de se réduire par degrés à l'habitation d'une petite ferme. Il n'avait pu trouver dans son esprit, aimable et doux, plutôt qu'énergique, de quoi supporter l'adversité qui l'atteignit dans sa vieillesse. La mort de sa femme, qu'il n'avait cessé de chérir tendrement, et la perte de celui de ses enfants qu'il aimait le plus, achevèrent de l'accabler. Il languit quelque temps dans un état d'enfance presque absolue, et mourut en 1783. Tous ses ouvrages, excepté ses romans, ont été réunis en 4 vol. in-8°, 1780. *Gustave Vasa* a été traduit en français par Maillet du Clairon, 1766, in-8°.

S—D.

BROOKE (FRANÇOISE), fille d'un ecclésiastique anglais, nommé Moore, se distingua également par ses agréments, son esprit et ses talents litté-

raires. Le premier ouvrage par lequel elle se fit connaître est une espèce de journal intitulé la *Vieille Fille*, commencé le 15 novembre 1755, continué jusqu'à la fin de juillet 1756, et dont les numéros ont été depuis recueillis en 1 vol. in-12. Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres l'*Histoire de Julie Mandeville*, imprimée en 1763. Ce roman, dans le genre de ceux de Richardson, fut lu avec beaucoup d'avidité, obtint l'approbation générale, quoiqu'on eût désiré que la catastrophe en fût moins lugubre, et a été traduit en français (Voy. BOUGRAUD). Elle donna la même année une traduction des *Lettres de Julie Catesby*, roman de M^{me}. Riccoboni, et partit quelque temps après pour le Canada; avec son mari, nommé chapelain de la garnison de Quebec. Ce fut là qu'elle prit l'idée des scènes pittoresques qu'elle a décrites dans son *Histoire d'Emilie Montague*, roman très agréable, publié en 1769, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé depuis, et qui est devenu un livre assez rare; il a été traduit en français, par Frenais, Paris, 1770, 4 part. in-12. De retour en Angleterre, elle se lia avec ce que Londres possédait de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson. Elle mourut en 1789, quelques jours après son mari. Parmi ses autres productions, on distingue : 1°. *Virginie, tragédie, suivie d'odes, de pastorales et de traductions*, 1756, in-8°; 2°. *Mémoires du marquis de St.-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12; 3°. *l'Excursion ou l'Escapade*, 2 vol. in-12, 1777; il a été traduit par Henri Rieu, Lausanne, 1778, 2 parties, in-12 : c'est un roman satirique, dirigé contre Garrick, alors directeur du théâtre de Drury-

Lane, qui avait rejeté une de ses pièces; 4°. *Eléments de l'histoire d'Angleterre*, traduits du français de l'abbé Millot, 1771, 4 vol. in-12; 5°. *Le Siège de Sinope*, tragédie médiocre, représentée à Covent-Garden, en 1781; 6°. *Rosine*, drame en musique, représenté avec un grand succès, à Covent-Garden, en 1782. C'est en Angleterre l'ouvrage le plus célèbre de l'auteur. X—s.

BROOKES (RICHARD), médecin de Londres, du 18°. siècle, connu par plusieurs ouvrages, tous écrits en anglais, et dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues. Les principaux sont : I. *Histoire naturelle du chocolat*, Londres, 1730, in-8°.; II. *Histoire de la Chine, de la Tartarie chinoise, de la Corée et du Tibet*, d'après les pères Du Halde et Lecomte, Londres, 1741, 4 vol. in-4°. , fig.; III. *Pratique générale de médecine*, ibid, 1751, 2 vol. in-12; IV. *Introduction à la médecine et à la chirurgie*, ibid, 1754; ibid, 1763, in-8°.; V. *Nouveau système d'histoire naturelle*, Londres, 1763, 6 vol. in-12, avec 137 planches assez médiocres. L'ouvrage est peu exact et sans ordre systématique; les végétaux, par exemple, qui forment le 5°. volume, sont par ordre alphabétique. VI. *Précis des Pharmacopées de Londres et d'Edimbourg*. On l'a traduit en allemand, Berlin, 1770. VII. Böhmer lui attribue un traité sur l'art de la pêche, *the Art of angling Rok and sea fishing*, 2°. édition, Londres, 1743, petit in-12, avec 133 fig. C. M. P.

BROOKS (FRANÇOIS), né à Bristol, était marin de profession. Il venait de quitter Marseille, et retournait dans sa patrie, lorsqu'en août 1681, le navire sur lequel il naviguait fut pris par un corsaire de Tanger. Con-

duit à Salé, puis à Miquenez; Brooks y trouva plusieurs de ses compatriotes qui gémissaient dans l'esclavage. Ceux-ci avaient adressé, l'année précédente, une supplique à Charles II, leur souverain, pour qu'il les délivrât de captivité. Ce prince, sensible à leurs maux, envoya un agent pour traiter de leur rançon avec l'empereur de Maroc. La négociation eut le succès le plus heureux, et l'agent anglais partit pour Tanger, emmenant ses compatriotes et les Portugais qu'il avait rachetés; mais les chefs des juifs ayant offert une somme d'argent aussi considérable que celle qu'avait promise l'agent, si l'empereur voulait lui accorder les esclaves chrétiens pour travailler à la construction du village des juifs, le despote sans foi fit courir après les chrétiens, qui furent contraints de reprendre leurs chaînes. Brooks fait un tableau déchirant du mauvais traitement et des cruautés affreuses que les malheureux captifs éprouvaient, souvent même de la main de l'empereur. Ce forcené était Muley-Ismaël, dont d'autres voyageurs ont tracé un portrait non moins hideux. Brooks supportait depuis onze ans ce triste sort, lorsqu'un More, touché de compassion, lui proposa de le conduire à Mazagan, alors en la possession des Portugais. Brooks accepta ses offres, à condition qu'il emmenerait aussi deux de ses compatriotes. Ils sortirent de Miquenez en juin 1692. Ils parcoururent un pays aride et infesté par les lions, ne voyageant que la nuit, de crainte d'être découverts et trahis. Ils endurent, durant ce voyage, tous les tourments imaginables de la faim et de la soif, et passèrent quelques rivières avec grand péril. Un jour, le More, pour soulager ces infortunés, alla à une bourgade voisine vendre sa besace, et, avec le produit, leur ache-

ta du pain. Ils arrivèrent vers le milieu de juillet à Mazagan, où ils furent accueillis par le gouverneur, et ensuite s'embarquèrent pour Lisbonne, où on les présenta au roi de Portugal. Brooks recommanda à sa bienfaisance les chrétiens captifs; il alla ensuite en Hollande, d'où il passa en Angleterre. Sa relation, publiée sous ce titre : *Navigatio facta en Barbarie, par François Brooks*, trad. de l'anglais, Utrecht, 1737, in-12, est assez rare. E—s.

BROOME (GUILLAUME), auteur anglais du 18^e siècle, né de parents obscurs dans le Cheshire, fut élevé au collège d'Eton, d'où il passa à l'université de Cambridge. Une grande facilité à faire des vers lui valut de bonne heure, parmi ses condisciples, le surnom de poète. Son premier ouvrage fut la traduction en prose de l'*Odyssée*, qu'il fit conjointement avec Ozell et Oldisworth. Pope l'employa à extraire des passages d'Eustathe, pour les notes de sa traduction de l'*Iliade*, et le succès de cet ouvrage l'ayant engagé à donner la traduction de l'*Odyssée*, il jeta les yeux sur Fenton et Broome, pour l'aider dans cette vaste entreprise. Il se réserva la moitié du travail, et partagea l'autre moitié entre ses deux associés, donnant quatre chants à traduire à Fenton, et huit à Broome, à qui il confia en outre la rédaction de toutes les notes. Fenton reçut de Pope 300 liv. sterl., et Broome 500, et une centaine d'exemplaires de l'ouvrage. Le salaire n'était pas proportionné : Broome se plaignit, parla hautement de Pope, comme d'un homme intéressé, avare, et finit par s'attirer toute l'animosité du poète, qui, non seulement le nomma avec mépris dans la *Dunciade*, mais, dans son traité du *Bathos*, le présenta comme un de ces perroquets « qui répètent les paroles

des autres d'un ton rauque et étrange qui semble les leur rendre propres. » On dit qu'ils se réconcilièrent par la suite. Broome mourut à Bath, en 1745, après avoir joui de quelques bénéfices ecclésiastiques. On a aussi de lui un recueil de poésies, et la traduction en vers de quelques odes d'Anacréon, publiée, sous le nom supposé de Chester, dans le *Gentleman's Magazine*. C'était, suivant Johnson, un véritable érudit, un pur versificateur, un homme tout-à-fait étranger aux usages et au ton du monde. Mais comment un pur versificateur est-il donc parvenu à faire des vers que, de l'aveu de Johnson lui-même, on ne peut guère distinguer d'avec ceux de Pope? Il est vrai que Pope les retouchait, et disait même qu'il avait plus de peine à corriger les vers de Broome, que ceux de son coopérateur Fenton. S—D.

BROSIUS (JEAN-THOMAS, conseiller intime de l'électeur palatin dans les duchés de Juliers et de Berg, et syndic de l'ordre teutonique, a laissé : *Annales Juliae montiumque comitum, marchionum et ducum*, ouvrage publié après sa mort, par Ad. Mich. Mazzius, à Cologne, 1731, 3 vol. in-fol. Selon quelques bibliographes, Jean Buchel, bibliothécaire à Heidelberg, était le véritable auteur de cette compilation historique. G—T.

BROSSARD (SÉBASTIEN DE), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, et chanoine de cette église, mourut le 10 août 1730, âgé de plus de soixante-dix ans. Il a été un des plus savants musiciens de la France, sous le double rapport de la théorie et de la pratique. Son *Dictionnaire de musique*, ouvrage dont celui de J.-J. Rousseau, sur la même matière, a mon-

tré l'insuffisance, contient une explication dogmatique des termes grecs, latins et italiens, relatifs à la musique, 1^{re}. édition, 1703, 1 vol. in-fol., et 2^e. édition, 1705, 1 vol. in-8°; la 6^e. édition (Amsterdam, in-8°.) est sans date. Sa *Lettre en forme de dissertation à M. Demoz, sur sa nouvelle méthode d'écrire le plainchant et la musique*, a paru en 1720, 1 vol. in-4°. En musique pratique, Brossard a composé un *Prodromus musicalis*, 2 vol. in-fol.; 2 livres de Motets, à une, deux et trois voix avec instruments, 1702, in-fol.; neuf leçons de *Ténèbres* et un recueil d'airs à chanter. Tous ces ouvrages ont été imprimés par Ballard. Brossard avait rassemblé une nombreuse bibliothèque de musique, dont il avait dressé lui-même le catalogue raisonné, et qu'il donna à Louis XIV. Ce prince, en l'acceptant, lui accorda une pension de douze cents livres sur un bénéfice, et une autre de même somme sur le trésor royal, pour sa nièce. M. Vanpraët, conservateur de la Bibliothèque impériale, a bien voulu nous communiquer le mémoire de Brossard, concernant son cabinet de musique, en voici le précis : « Ce » cabinet est des plus nombreux et » des mieux assortis que l'on con- » naisse. Pendant plus de cinquante » années, l'auteur n'a épargné ni soins » ni dépenses pour se faire le recueil » le plus complet qu'il soit possible, » de tout ce qu'il y a de meilleur et de » rare en musique, soit imprimé, soit » manuscrit. La première partie du » recueil contient les auteurs anciens » et modernes, tant imprimés que » manuscrits, qui ont écrit sur la mu- » sique en général; la seconde partie » renferme les praticiens : elle con- » siste en un grand nombre de volu- » mes ou de pièces, la plupart iné- » dits. C'est une réunion de tous les

» genres de musique sacrée et profane, » vocale et instrumentale, où tout est » disposé avec ordre, ainsi qu'on peut » s'en assurer par le catalogue que » Brossard a remis à la bibliothèque » de sa majesté ». L'auteur de cet article est propriétaire du manuscrit de Brossard, renfermant une grande partie de la traduction latine de l'ouvrage allemand de Printz, sur l'histoire de la musique. F—LE.

BROSSARD, chirurgien français, qui exerçait son art à la Châtre en Berri, vers le milieu du 18^e. siècle, connu pour avoir amené l'emploi de l'agaric en chirurgie pour arrêter les hémorragies. Dillen, médecin allemand, en avait déjà parlé dans les *Mémoires des curieux de la nature*; mais Brossard rappela l'usage de ce moyen, que l'académie de chirurgie approuva, et pour lequel il eut une pension et une gratification de Louis XV. Cet agaric n'agit pas par une action styptique et spéciale, comme on l'avait cru, mais en arrêtant mécaniquement le sang, qui dès-lors se coagule, et dont le caillot bouche ensuite l'ouverture faite au vaisseau, qui est le siège de l'hémorragie. C. et A.

BROSSE (PIERRE DE LA), homme de basse extraction, naquit en Touraine, où il embrassa la profession de barbier ou de chirurgien, ce qui était la même chose de son temps. Cet homme, qui avait autant d'esprit que d'habileté, quitta sa province, se fit connaître à la cour, et devint barbier du roi S. Louis. Ayant gagné les bonnes grâces de Philippe de France, fils aîné de Louis IX, à peine ce prince fut-il sur le trône, en 1270, qu'il fit la Brosse son chambellan; bientôt Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, ne posséda plus entièrement la confiance du jeune roi, et la faveur du chambellan nuisit

beaucoup à l'autorité du premier ministre. Philippe-le-Hardi perdit, en 1271, sa première femme, Isabelle d'Arragon, dont il avait trois enfants. Il épousa, en 1274, Marie de Brabant, dont il eut un fils, tige de la branche royale d'Evreux. Ici commence un tissu d'atrocités invraisemblables, et qui n'a jamais été appuyé de preuves. La Brosse, jusque-là tout-puissant, craignit l'ascendant qu'il voyait prendre à la jeune reine, et chercha à la perdre. Louis, fils aîné de Philippe-le-Hardi, vint à mourir, et son genre de mort permit de soupçonner qu'il avait été empoisonné. La Brosse entretint le roi dans ce soupçon : même il parait qu'il tâcha de lui persuader que c'était la jeune reine qui avait fait empoisonner le prince, et qu'elle réservait le même sort à ses frères, afin d'assurer la couronne aux enfants qu'elle pourrait avoir. On informa contre Marie de Brabant, et on lui donna des gardes. La Brosse conseilla à son jeune maître d'envoyer à Nivelles, consulter une devineresse, pour savoir si la reine était coupable. Le roi y envoya Mathieu de Vendôme, qui n'était rien moins que dans les intérêts de la Brosse, et l'on vit un principal ministre du royaume, revêtu du caractère de prêtre, aller dans un village de Flandre, consulter follement une béguine accréditée par ses impostures. Pierre, évêque de Bayeux, parent de la Brosse, fut le compagnon de voyage de l'abbé de Saint-Denis; il promit, dit-on, à la béguine de Nivelles de grandes récompenses, si elle voulait charger la reine; elle ne répondit rien que de vague et d'obscur, et le roi, instruit des démarches suspectes de l'évêque de Bayeux, commença à croire que la Brosse avait cherché à le tromper et à perdre une princesse inno-

cente, pour régner avec plus d'empire sur son esprit. On commença même à répandre que la Brosse était coupable lui seul de la mort du prince. L'oracle de la béguine fit tomber le crédit du chambellan; une intrigue monacale acheva de le perdre. La France était alors en guerre avec Alphonse X, roi de Castille : le comte d'Artois, qui commandait l'armée française envoyée en Espagne, eut une entrevue avec ce roi, et prétendit qu'il était convenu d'avoir des intelligences à la cour de Philippe-le-Hardi, et des espions dans son conseil. On répandit le bruit que Pierre de la Brosse était le traître. Un jacobin de Mirepoix vint à la cour, demanda à parler au roi, lui remit une cassette, disant la tenir d'un inconnu qui était venu à son abbaye, où il était mort, et qui, en mourant, lui avait recommandé de remettre cette cassette au roi en mains propres. On l'ouvrit en plein conseil, et on y trouva une lettre vraie ou supposée qui prouvait la trahison de la Brosse. Il fut arrêté et conduit d'abord à Janville en Beauce, puis au château de Vincennes. Son procès ne fut point instruit publiquement; mais il fut condamné à être pendu en 1276. Les ducs de Bourgogne et de Brabant, le comte d'Artois, et une foule de seigneurs à qui sa mort était agréable, parce qu'il leur avait rendu de mauvais services auprès du roi, voulurent assister à son exécution. Rien ne prouve qu'il fût coupable de haute trahison; Mézerai, cependant, trouve « qu'il l'était assez quand il n'aurait commis d'autre crime que d'avoir obsédé son roi, et enlacé sa personne sacrée et son esprit par ses artifices ».

S—Y.

BROSSE (JEAN DE), connu sous le nom de *maréchal de Boussac*, du nom d'une petite ville du Bourbonnais

dont il était seigneur, suivit le parti de Charles VII ; mais, comme beaucoup d'autres serviteurs de ce prince, il lui fit acheter son appui et son dévouement par bien des manques de respect. Chambellan de son maître, placé spécialement auprès de sa personne, à la tête de quarante hommes d'armes entretenus par le roi, revêtu de la dignité de maréchal de France, Jean de Brosse n'en exécuta pas moins l'ordre que lui donna le connétable de Richemont, de tuer Le Camus de Beaulieu, favori de Charles VII. Le maréchal de Boussac le fit assassiner publiquement à Poitiers, presque sous les yeux du prince. « Le connestable estoit allé devers le roi, et là » lui furent remontrés les termes que » tenoit Le Camus de Beaulieu, car il » gastoit tout ; si en estoit la royne de » Sicile et tous les seigneurs mal » contents : pour ce en fit le mareschal » de Boussac la raison ; car il le fit » tuer ; et celui mesme qui le gouver- » noit l'amena au lieu attiré dans » un petit prez, proche le chasteau » de Poitiers, sur la rivière ; et lors » deux compagnons qui estoient audit » mareschal de Boussac lui donnerent » sur la teste tant, qu'ils la lui fen- » dirent, et lui couperent une main : » de sorte que plus il ne bougea et » s'en alla celui qui l'avoit amené, et » ramena son mulet au chasteau, là, » où estoit le roi qui le regardoit, et » Dieu sait s'il y eut beau bruit. » (*Mémoire de Richemond.*) C'était le second favori dont le connétable, d'ailleurs tout dévoué au roi de France, se défaisait sans forme juridique et de son autorité privée : Giac avait été le premier ; tel était le prix que ces seigneurs altiers, mais fidèles, mettaient à leur attachement pour leur suzerain, que les circonstances forçaient à dévorer ces affronts. Le roi,

par modération et par politique, ne punit que le connétable, qu'il éloigna de la cour. Le maréchal de Boussac n'en resta pas moins auprès de lui, à la tête de cent hommes d'armes et de cinquante gens de trait. Il se signala à la levée du siège d'Orléans, à la bataille de Patay, en 1429 ; il assista au sacre de Charles VII, à Reims, lorsque la Pucelle d'Orléans termina sa mission divine en l'y conduisant. Le roi le fit, en 1430, son lieutenant-général au-delà des rivières de Seine, de Marne et de Somme : il lui fit même don de la terre de Moncy, confisquée sur Patrouillard de Trie, qui suivait le parti bourguignon. Le maréchal de Boussac fit aussi lever aux Anglais et aux Bourguignons les sièges de Compiègne et de Lagny, et mourut en 1455. Son fils, qui épousa Nicole, fille unique de Charles de Blois, comtesse de Penthièvre, à condition de prendre le nom et les armes de Bretagne, vit son comté confisqué par le duc son souverain, parce qu'il suivit le parti de Louis XI, dans la guerre dite du bien public. Désespérant d'y rentrer, il céda, et transporta au roi de France tous les droits qu'il pouvait prétendre au duché de Bretagne, du chef de sa femme.

S—Y.

BROSSE (JACQUES DE), architecte français du 16^e. siècle. Marie de Médicis, après la mort de Henri IV, ayant formé le projet de construire un palais où elle fût logée plus commodément qu'au Louvre, acheta, avec d'autres maisons voisines, l'hôtel du Luxembourg qui tombait en ruine. Le palais Pitti, séjour du grand-duc de Toscane à Florence, fut, dit-on, le modèle qu'elle voulut qu'on imitât, au moins pour la décoration toscane qui y règne. De Brosse, sur qui tomba le choix de la reine, ne négligea rien

pour la satisfaire. Il fit plusieurs plans ; celui qu'elle préféra fut envoyé par ses ordres en Italie, et dans plusieurs autres royaumes d'Europe, aux architectes célèbres, dont la princesse souhaitait avoir les avis. Il ne faut donc plus s'étonner si le Luxembourg surpasse en grandeur et en magnificence tous les bâtimens du royaume, à l'exception du Louvre. Le cavalier Bernin avouait sincèrement qu'il n'y en avait point de mieux bâti ni de plus régulier. Très remarquable par son étendue, sa solidité et sa noblesse, ce palais ne l'est pas également du côté de la légèreté et des proportions. L'ordre toscan, consacré aux grottes, aux campagnes et aux ouvrages militaires, est peu digne d'un édifice si magnifique. Les bossages alternatifs affectés à cet ordre, au dorique et à l'attique, donnent à toute cette composition un air de pesanteur. Les arcades des portiques sont trop hautes pour leur largeur, et les métopes de l'ordre dorique, au lieu d'être carrées, sont rectangulaires. L'entrée du jardin, le vestibule et le grand escalier, trop massif et trop sombre, étaient indignes de la magnificence d'une maison royale ; M. Chalgrin les a reconstruits sur un nouveau plan. Le portail de St.-Gervais fut bâti dans le même temps, sous la direction de Jacques de Brosse. Sa noble construction, et surtout sa forme pyramidale, font regretter que l'œil du spectateur ne puisse en embrasser l'ensemble. Turgot, prévôt-des-marchands, avait fort à cœur de faire jouir de ce monument les amateurs des beaux-arts. Il fit dessiner les plans d'une place convenable à son aspect ; mais toute l'activité de son zèle ne put persuader aux propriétaires des maisons voisines de les vendre à la ville pour être abattues. Ce portail a de la célébrité, cependant les détails en sont

incorrects. De Brosse a construit aussi pour la belle Gabrielle, le château de Monceaux, près de Meaux ; ce monument, dans une superbe position, est un de ceux qui fait le plus d'honneur à cet artiste. La grande salle du Palais ayant été consumée par le feu, en 1618, de Brosse la rétablit, et, en 1622, cette salle fut achevée dans l'état où nous la voyons. Elle est voûtée en pierre de taille, avec un rang d'arcades au milieu, soutenues par des piliers ; l'ordre dorique y préside. La distribution de sa frise n'est pas plus régulière qu'au Luxembourg et à St.-Gervais ; les deux arcades du fond sont inégales, et on remarque qu'il y a un demi-pilastre de moins du côté de la plus petite : elle est très mal éclairée. Cette production ressemble à toutes celles que nous a laissées de Brosse ; les grands traits de l'architecture y brillent ; mais ils manquent de sévérité. Vers le même temps, cet architecte donna les dessins du temple de Charenton, que les protestants firent rebâtir en 1623. On dit qu'il pouvait contenir quatorze mille personnes. Le 21 octobre 1685, jour de l'enregistrement de la révocation de l'édit de Nantes, on commença à démolir ce temple ; cinq jours après, on n'en reconnaissait pas les traces, et, dans la quinzaine, on bâtit sur ce terrain un couvent de filles. Le dernier ouvrage connu de cet architecte est l'aqueduc d'Arcueil, achevé en 1624, dont la voûte, couverte de grandes pierres de taille, est comparable aux ouvrages des Romains en ce genre. On doit regretter que l'on n'ait pas conservé quelques détails sur la vie de Jacques de Brosse, dont les ouvrages, malgré leurs défauts, lui assurent un rang distingué parmi les artistes qui ont honoré la France. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont in-

connues. On a de lui : *Règle générale d'architecture des cinq manières de colonnes*, Paris, 1619, in-fol. K.

BROSSE (GUI DE LA), médecin de Louis XIII, et fondateur du jardin Royal à Paris, naquit à Rouen. Il était grand-oncle du célèbre Fagon. Dirigé par des vues d'utilité publique, et voulant faciliter l'étude de la botanique, il donna au roi le terrain où est le jardin des Plantes de Paris ; mais il était alors beaucoup moins grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Comme il fallait encore y nommer des professeurs, et pourvoir aux frais qu'exigeait un pareil établissement, il sollicita le cardinal de Richelieu, et, à force d'instances, il parvint à lui arracher, pour ainsi dire, les moyens d'existence de cet établissement. Sa fondation date de l'année 1626. La Brosse en fut nommé le premier intendant. En 1653, le nombre des plantes qu'il y avait rassemblées était déjà assez considérable pour qu'il en donnât la description. Il travailla toute sa vie à enrichir ce jardin, des plantes qu'il faisait venir de toutes parts. Gui de la Brosse mourut en 1641, et fut enterré dans la chapelle qui se trouvait dans les bâtimens du jardin qui font aujourd'hui partie des salles du Muséum. Il y a quelques années que l'on trouva son tombeau, en faisant des changements à la distribution de cet édifice. Gui de la Brosse a laissé : I. *Traité de la peste*, Paris, 1623, in-8° ; II. *Dessin du jardin Royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du roi touchant l'établissement de ce jardin en 1626*, Paris, 1628, in-8° ; III. *De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, Paris, 1628, in-8° ; 1640, in-fol., avec 50 planches gravées sur cuivre. L'ouvrage est divisé en cinq livres. L'auteur dit qu'il ne veut pas

s'astreindre à suivre ni les anciens, ni les modernes. Parmi quelques idées futiles, il y en a de très importantes sur la physiologie végétale, sur la respiration des plantes et sur leur sommeil, et beaucoup d'autres, qui n'ont été vérifiées que long-temps après. IV. *Avis pour le jardin Royal des plantes que le roi Louis XIII veut établir*, Paris, 1651, in-4°. Cet ouvrage reparut cinq ans après, sous ce titre : *Avis défensif du jardin Royal des plantes médicinales*, Paris, 1656, in-4°. C'est une collection de pièces différentes. On y trouve : 1°. Mémoire des plantes usagères et de leurs parties, que l'on doit trouver à toutes les occurrences, soit récentes ou sèches, selon la saison, au jardin Royal des plantes, ensemble les sucs, eaux simples et distillées, les sels et les essences ; 2°. Édit du roi Louis XIII pour l'établissement du jardin des Plantes médicinales, du mois de janvier 1626 ; 3°. cinq lettres écrites au roi, au cardinal de Richelieu, au garde-des-sceaux, au surintendant des finances, et à Bouvart, premier médecin, au sujet de l'établissement de ce jardin ; 4°. Description du Jardin, avec le catalogue des plantes qu'il renferme. V. *L'Ouverture du jardin Royal des plantes médicinales de Paris*, 1640, in-4° ; VI. *Description du jardin Royal des plantes médicinales, établi par le roi Louis-le-Juste à Paris, contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641 et 1665, in-4° ; VII. *Éclaircissement contre le livre de Beau-grand, intitulé Géostatique*, Paris, 1637, in-fol. ; VIII. *Recueil des plantes du jardin du Roi*, grand in-fol. Voici ce qu'en dit Antoine de Jussieu dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1727 : « Gui

brosse, dans le dessein de faire lire la supériorité du jardinier, se servit de la main d'Abraïosse pour représenter en un n-fol. les plantes singulières élevait, et qui manquaient aux jardins. C'était un ouvrage grande entreprise, de l'échauduel nous avons cinquante es; dans ce nombre, il y a es espèces qu'aucun botaniste, s lui, ne peut se vanter d'avoir ées. Ces 50 planches, que seu gon, son neveu maternel, sau- ig-temps après, des mains d'un ronnier, auquel les héritiers de sse, qui connaissaient peu leur s, les avaient livrées, étaient les de près de quatre cents autres, ravées. » Vaillant et Antoine ieu en firent tirer seulement atre exemplaires, qu'ils dis- nt à leurs amis. On en voit un et des estampes de la Biblio- mpériale. Le P. Plumier a con- la mémoire de la Brosse un e plantes de l'Amérique, au- a donné le nom de *brossæa*. sse (Louis - Philippe de la), e de Notre-Dame-de-Foy de ier, a donné un *Traité du ba-* s, Nancy, 1717, in-12. — e de la Brosse a laissé : *Des- s de la terre et baronie de* en Champagne), Paris, 1654, On y trouve aussi la *Généa- e la maison de Vignier*, du

D—P—s.

BROSSE (... DE), auteur dra- : du 17^e. siècle, a donné au : I. *la Stratonice*, ou *le Ma-* amour, tragi-comédie en cinq en vers, 1644, in-4°; II. *les nts coupables*, comédie en cinq en vers, 1645, in-4°; III. *les des hommes éveillés*, comédie actes et en vers, 1646, in-4°;

IV. *le Turne de Virgile*, tragédie, 1647, in-4°; V. *l'Aveugle clair- voyant*, comédie en cinq actes et en vers, 1650, in-4°. Ce n'est pas cette pièce, mais celle de Legrand, sous le même titre, qui est restée au théâtre. — Un frère de DE BROSSÉ est auteur du *Curieux impertinent*, ou *le Ja-* loux, comédie, 1645, in-4°. L'auteur était mort lorsque sa pièce fut imprimée.

A. B—T.

BROSSE (ANGE DE LA). V. ANGE.

BROSSES (CHARLES DE), premier président au parlement de Bourgogne, naquit à Dijon le 17 février 1709. Il fit ses études avec beaucoup de succès et de rapidité, et mit de bonne heure à profit les leçons de ses maîtres et celles de son père, homme recommandable par son savoir. Destiné à la magistrature, il s'occupait de l'étude des lois, sans perdre de vue les lettres et les sciences, pour lesquelles il avait montré autant de penchant que de dispositions. L'étude particulière qu'il avait faite de l'histoire romaine lui fit naître le désir de voir l'Italie, qu'il parcourut, en 1739, avec un de ses amis, Lacurne de Sainte-Palaye. A son retour en France, il publia ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Her-* culanum, Dijon, 1750, in-8°. C'était le premier écrit publié sur ce sujet; il fut traduit en italien et en anglais. Dix ans après, de Brosses publia une dissertation sur le *Culte des dieux fé-* tiches, 1760, 1 vol. in-12. L'auteur y combat les opinions de Jamblique, et des derniers platoniciens, sur le figurisme et les allégories égyptiennes, et cherche à établir que l'ancienne religion de l'Égypte n'était autre chose dans l'origine que l'idolâtrie actuelle des peuples de la Nigritie. Cette dissertation a été réimprimée dans l'*Encyclopédie méthodique (Dict. de la philos. an-* cienne). Sur l'invitation de Buffon, qui

était son ami de l'enfance, de *Brosses* s'occupa d'une *Histoire des navigations aux terres australes*, et la donna au public en 1756, en 2 vol. in-4°, avec des cartes de Robert de Vaugondy. C'est encore aujourd'hui la meilleure histoire des progrès de la géographie dans le grand Océan. C'est dans ce livre que le président de *Brosses* a, le premier, proposé de considérer ces nouvelles découvertes comme une cinquième partie du monde, et qu'il a établi les divisions d'*australasie* et de *Polynésie*, que M. Pinkerton, en les adoptant, a depuis rendues vulgaires. A l'époque où écrivait de *Brosses*, on croyait à l'existence d'un continent austral (*Voy. BUACHE.*); mais les voyages du capitaine Cook ont fait disparaître cette erreur, et rendu inutile une troisième division des nouvelles découvertes, à laquelle de *Brosses* avait donné le nom de *Magellanie*. Cet ouvrage fut suivi d'une production d'un genre tout différent, qui annonçait l'étendue et la variété des connaissances de son auteur : c'est le *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, 2 vol. in-12, réimprimé en l'an IX (1801). Cet écrit, plus estimé des étrangers que des Français, a été traduit en allemand, Leipzig, 1777, in-8°; il renferme beaucoup de recherches neuves et profondes, des hypothèses et des aperçus ingénieux, mais il n'est pas exempt de cet esprit de système qui semble s'attacher à tous ceux qui recherchent l'origine des choses, et qui s'occupent de la science étymologique. Le président de *Brosses* avait préparé une nouvelle édition de cet ouvrage augmenté d'un volume. Il s'occupait en même temps, et s'était occupé toute sa vie, d'un travail qui ne devait pas avoir moins de prix aux yeux des érudits; il avait formé le projet de traduire Salluste, et de rem-

plir les lacunes de cet historien blia enfin l'*Histoire du 7^e. siècle république romaine*, Dijon, 1 vol. in-4°. « C'est, sans doute, » singulier projet, dit La Harpe » lant de cet ouvrage, et qui d » toute la constance d'un érudit » de former un tout régulier » ments informes qui nous re » Salluste; il ne faut pas une » cre sagacité pour deviner ce » amener deux ou trois lignes, » vent deux ou trois mots, q » blent ne tenir à rien. Quoi » genre il y ait beaucoup de don » conjectures, il faut avouer q » les passages du texte latin » vaient être plus naturelleme » cés qu'ils le sont dans la » tion de l'historien français. » d'ailleurs est remarquable » d'éloges, c'est la profonde » sance qu'il montre partout » toire, des écrivains et des m » Rome. Il semble y avoir v » être entré dans le secret des » qu'il met sur la scène. » Cet du président de *Brosses* a beaucoup plus de succès, si le du style y eût répondu à la pro et à la sagacité des recherches. *toire de la république romaine* précédée d'une savante *Vie de te*, qui a été réimprimée à la t traduction de l'historien latin. Dureau-de-Lamalle. Les trois f volumes de l'ouvrage de de devaient être suivis d'un qua entièrement écrit en latin; ce qu volume contenait : 1°. le texte luste, corrigé de la main de de l d'après un grand nombre de crits; 2°. l'histoire rétablie, fragments de Salluste, avec d pléments en latin, suivant le p noncé dans la préface de l'ouvra çais; 3°. le commentaire latin,

mant les remarques critiques et grammaticales sur les textes qu'on vient de citer, et les noms historiques qui se trouvent dans l'édition française; 4°. une table des fragments rangés dans l'ordre numérique suivant lequel ils sont cités; 5°. un catalogue des variantes; 6°. un dictionnaire critique des locutions particulières à Salluste. Le manuscrit de cet important ouvrage, qu'on avait cru perdu, a été retrouvé après la mort du président de Brosses; mais comme il aurait été trop volumineux, on n'en a publié que les variantes et les fragments (42 p. in-4°.), et les tables des auteurs d'où ils sont tirés (34 p. in-4°.); ce supplément, qui doit se trouver à la fin du 3°. v., manque à beaucoup d'exemplaires. Tant de travaux n'empêchèrent point de Brosses de remplir avec distinction les fonctions de magistrat, et d'entretenir une correspondance suivie avec les savants et les gens de lettres les plus distingués de son temps. Il se livra, au reste, à ses travaux littéraires les plus considérables pendant la suspension des parlements en 1771. En 1758, il remplaça le marquis de Caumont à l'académie des belles-lettres. Des gens d'affaires l'avaient brouillé avec Voltaire, qui fit tous ses efforts pour l'éloigner de l'académie française, où il se présenta plusieurs fois. Le président de Brosses mourut dans un voyage qu'il fit à Paris, le 7 mai 1777. Il emporta les regrets de tous ceux qui l'avaient connu; il était aussi recherché dans le monde par la gaieté et la vivacité de son esprit, qu'il était distingué parmi les savants par la variété et l'étendue de ses connaissances. Son éloge, prononcé à l'académie de Dijon par le docteur Maret, se trouve dans le *Nécrologe* de 1778. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il reste encore de de Brosses plusieurs mémoires et dis-

sertations insérées dans les collections de l'académie des inscriptions et dans celle de l'académie de Dijon. Il a fait un grand nombre d'articles du *Dictionnaire encyclopédique*, sur la grammaire générale, l'art étymologique, la musique théorique, etc. Il avait laissé plusieurs manuscrits qui ont été perdus pendant la révolution; le plus considérable était intitulé : *Essai sur l'histoire des temps incertains et fabuleux, jusqu'à la prise de Babylone, par Darah, fils de Ghustasp*. Cet ouvrage devait former 2 vol. in-4°. On a publié, à Paris, dans l'an VIII, des *Lettres historiques et critiques*, que le président de Brosses avait écrites pendant son voyage en Italie, 3 vol. in-8°. Sa famille a réclamé contre la publication d'une correspondance qui n'était point destinée à voir le jour.

M—D.

BROSSETTE (CLAUDE), seigneur de Varennes - Rappetour, avocat au parlement de Paris, et aux cours de Lyon, successivement administrateur de l'Hôtel - Dieu, et avocat-général de l'hôpital de la Charité, puis échevin à Lyon en 1730, y naquit le 8 novembre 1671, et mourut le 16 juiu 1743. Il tenait chez lui une assemblée de gens de lettres et de savants, qui fut érigée en académie en 1700. Brossette en fut nommé secrétaire perpétuel. Lorsque l'avocat Aubert eut donné, en 1731, sa bibliothèque à la ville, à condition qu'elle serait destinée à l'usage du public, la direction en fut confiée à Brossette, qui, pendant l'espace de dix années, l'enrichit beaucoup. Ayant perdu sa femme, il imagina de faire détacher de son cerveau la glande pinéale, que quelques auteurs regardent comme le siège de l'ame, et il la porta constamment enchassée dans une bague. On a de Brossette : 1. *Procès-verbal des confé-*

rences pour l'examen des articles des ordonnances de 1667 et 1670, Lyon, 1697 et 1700; Paris, 1709, in-4°; II. *les Titres des droits civil et canonique*, 1705, in-4°, ouvrage inséré en entier dans la *Bibliothèque des arrêts*, de Brillon; III. *Histoire abrégée, ou Eloge historique de la ville de Lyon*, 1711, in-4°; ce n'est que l'*Eloge historique de la ville de Lyon*, par le P. Ménestrier (1669, in-4°), reproduit sous une autre forme, à la demande du corps consulaire de Lyon. Non seulement la division des deux ouvrages est la même, mais les mêmes planches de blason se retrouvent dans les deux ouvrages, avec la seule différence que, pour cet objet, le P. Ménestrier s'arrête en 1669, et que Brossette les donne jusqu'en 1711. Sur le titre courant du volume de Brossette, on lit : *Nouvel éloge de la ville de Lyon*, et le *Dictionnaire historique*, imprimé à Lyon, a pris ce nouveau titre pour un nouvel ouvrage qui n'existe pas, quoiqu'il le proclame *digne d'éloges*. IV. *Ouvrages de Boileau, avec des éclaircissements historiques*, 1716, 2 vol. in-4°; 1717, 4 vol. in-12; 1718, 2 vol. in-folio, souvent réimprimées en plusieurs formats. C'est de Boileau lui-même que Brossette tenait la plupart des éclaircissements qu'il donne. Cependant il faisait, de son côté, des recherches; et Boileau, à qui il fit part de ses découvertes, lui dit un jour : « A » l'air dont vous y allez, vous saurez » mieux votre Boileau que moi-même. » On a reproché à ces éclaircissements d'être diffus et minutieux : ils n'en sont pas moins curieux ; aussi ont-ils été reproduits par tous les commentateurs de Boileau avec plus ou moins de retranchements. V. *Ouvrages de Régnier, avec des éclaircissements historiques*, Londres, chez Woodman

et Lyon, 1729, in-4° et in-8°. Brossette avait, sur la vie, la mort, les mœurs et la fortune de ce poète, des renseignements particuliers qu'il avait puisés dans les papiers même de sa famille, et s'était essayé sur cet auteur avant de travailler à son commentaire sur Boileau. VI. *Lettres familières de Boileau - Despréaux et Brossette*, publiées par Cizeron-Rival, 1770, 3 vol. petit in-12. La première lettre est du 10 mars 1699; la dernière du 4 avril 1710. On trouve à la suite l'éloge de Brossette et la liste de ses ouvrages manuscrits. On doit regretter la perte de son commentaire sur Molière; les faits lui avaient été indiqués, non seulement par Despréaux, mais encore par Baron, et autres personnes qui avaient vécu familièrement avec le comique français. Brossette avait fait un recueil des lettres de J.-B. Rousseau; les infirmités dont il fut accablé depuis 1738, ne lui permirent pas de mettre la dernière main à ce recueil; et c'est à Louis Racine, et non à Brossette, que l'on doit les *Lettres de (J.-B.) Rousseau, sur différents sujets de littérature*, 1750, 5 vol. in-12. Dans les *Récréations littéraires*, de Cizeron-Rival, 1765, in-12, il y a beaucoup d'articles de Brossette, dont plusieurs sont relatifs à Molière. Quelques biographes ont dit par erreur que Brossette fut jésuite, et ils l'ont confondu avec ses deux frères, membres de cette société. A. B—T et D. L.

BROSSIER (MARTIN), fille d'un tisserand de Romorantin, en Sologne, atteinte, en 1569, d'une maladie étrange à l'âge de vingt-deux ans, se fit exorciser comme possédée. Les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. On la promena de ville en ville; les capucins lui servaient de conducteurs. Elle passait pour entendre parfaitement le grec, le latin, l'anglais

et d'autres langues ; pour découvrir l'intérieur des consciences et les secrets des cœurs. Elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre ; discernait les vraies et les fausses reliques ; tout ce qui avait été béni et consacré redoublait ses convulsions. On prétendit qu'elle avait été excitée par la ligue pour faire naître des troubles , et que le médecin Duret avait été gagné pour assurer qu'il y avait en elle quelque chose de surnaturel. Miron , évêque d'Angers , devant qui elle fut conduite , la fit garder dans une maison. On mettait , à l'insu de cette fille , de l'eau bénite dans sa boisson , et l'eau bénite ne faisait pas plus d'impression sur elle que l'eau commune. On lui présenta un bénitier dans lequel il n'y avait que de l'eau ordinaire ; Marthe , la jugeant bénite , tomba par terre , se débattit , et fit ses grimaces accoutumées. L'évêque , un Virgile à la main , qu'il dit être un livre d'exorcismes , prononça d'un ton grave le commencement de l'Énéide : *Arma virumque cano* ; à ces mots les convulsions redoublèrent. Miron , bien convaincu de l'imposture , chassa de son diocèse la prétendue possédée , et défendit les exorcismes. Elle se rendit à Orléans ; l'official , tout aussi peu crédule que l'évêque d'Angers , se fit apporter un *Despautere* , relié avec des ais et des fermoirs de cuivre , ce qui donnait au livre un air antique et vénérable. On le présenta à l'énergumène , qui tomba sur ce passage : « *Nexo , xui , xum , vult ; texo , xuit , indéque textum.* » Des mots si énergiques renversèrent Marthe par terre , où elle se roula et s'agita à son ordinaire. On fit d'autres espèces d'exorcismes , après lesquels l'official la chassa comme elle avait déjà été chassée d'Angers , ce qui mortifia beaucoup les capucins , ses conducteurs. Ils la menèrent à Paris , où les

médecins furent d'abord partagés sur son état ; les uns la croyant possédée , les autres ne voyant en elle que de la fourberie. Presque tous se réunirent enfin au dernier parti , et , après l'avoir sérieusement examinée , ils prononcèrent que *nihil à demone , multa ficta , à morbo pauca*. Elle fut donc condamnée , par arrêt du parlement , elle , son père , ses frères et ses sœurs , à s'en retourner à Romorantin , avec défense d'en sortir , sous peine de punition corporelle , malgré les clameurs du docteur Duval , qui déclama en chaire contre la violation des privilèges de l'Église sur les possédés. Elle trouva cependant le moyen de s'échapper de la maison paternelle ; et un abbé de St.-Martin , de la maison de Rendant , soit qu'il eût plus de dévotion que de lumières , soit qu'il fût animé d'un reste fanatique de la ligue , amena la prétendue possédée à Clermont , où son frère était évêque , pour faire recommencer les exorcismes. Un nouvel arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se réfugia à Rome avec sa démoniaque ; mais le cardinal d'Ossat avait si bien pris ses mesures qu'à leur arrivée , cette fille fut enfermée dans une communauté. Là finit sa possession , ou plutôt sa comédie. L'abbé de St.-Martin , honteux d'avoir été la dupe d'une pareille imposture , survécut peu à son humiliation. On peut voir , sur cette affaire , les lettres du cardinal d'Ossat , et une brochure curieuse , intitulée : *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier* (par le médecin Marescot) , Paris , 1599 , in-8°. , rare. On y trouve le texte du rapport de quelques médecins de Paris , concluant à la possession , une solide réfutation de ce rapport , et l'arrêt du parlement , en date du 24 mai 1599 , rendu après le long examen qui fut fait de cette prétendue démoniaque , à l'abbaye de Ste.-Geneviève ,

en présence de l'évêque de Paris, et d'une douzaine de médecins et de théologiens. T—D.

BROTIER (GABRIEL), né à Tannay, dans le Nivernois, le 5 septembre 1723, entra chez les jésuites, fut bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand, et, après la suppression de l'ordre, passa, dans le sein de l'étude et de l'amitié, chez de la Tour, imprimeur, les vingt-six dernières années de sa vie. En 1781, il fut reçu membre de l'académie des belles-lettres. Il mourut à Paris, le 12 février 1789. Il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et lisait, tous les ans, dans le texte original, les livres de Salomon et ceux d'Hippocrate, ne connaissant pas, disait-il, de meilleurs ouvrages pour guérir les maladies de l'esprit et du corps. L'histoire ancienne et moderne, la chronologie, l'archéologie, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine même, occupaient et charmaient ses loisirs. Ses travaux lui acquirent une de ces réputations plus solides que brillantes, à qui le temps ne fait rien perdre, parce qu'elles tiennent à des productions toujours utiles, et non au goût du siècle, qui change et souvent s'efface avec lui. On a de Gabriel Brotier : I. *Examen de l'Apolo- gie de l'abbé de Prades*, 1753, in-8°; II. *Conclusiones ex universâ theologia*, 1754, in-4°; III. *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques, comparées avec les monnaies de France*, 1760, in-4°. Cet ouvrage est utile pour l'intelligence de la Bible et des auteurs grecs et latins; IV. *Vie de l'abbé de La Caille*, en latin, Paris, 1763, in-4°, de 24 p. Cette vie est imprimée à la tête du *Cæ- lum australe stelliferum*. Il en fut tiré un certain nombre d'exemplaires séparément. V. *Corn. Taciti opera, recognavit, emendavit, supplevit, expl-*

vit, etc., Paris, 1771, 4 vol. in-4°, et 1776, 7 vol. in-12. Ce n'est pas absolument deux éditions d'un même livre; il y a dans l'in-12 des choses qui ne sont pas dans l'in-4°, et dans l'in-4°, des choses qui ne sont pas dans l'in-12; il faut donc les avoir toutes les deux, ou acheter les éditions anglaises, dans lesquelles on a tout réuni. Le *Tacite* de Brotier est la base la plus solide de sa réputation. Il y joignit des notes et de savantes dissertations. Il fit pour Tacite, avec un grand succès, ce que Freinsbémus avait exécuté pour Quinte-Curce, et le président de Brosses pour Salluste. La plupart des auteurs de l'antiquité ne sont point parvenus dans leur intégrité jusqu'à nous; il est bien difficile de coudre des fragments, de suppléer des livres entiers, d'imiter le style et la manière des grands écrivains. Ce fut une grande témérité de vouloir remplir les lacunes de Tacite; mais cette témérité fut heureuse, et tous les savants de l'Europe en ont porté ce jugement. M. Edme Ferlet a fait (dans ses *Observations sur les histoires de Tacite*, Paris, 2 vol. in-8°, 1801) une critique virulente du travail de Brotier; il a souvent raison au fond, mais toujours tort par la forme. Brotier avait publié, en 1761, le prospectus de ce grand ouvrage, qui a été réimprimé en Angleterre, en 1796, in-4° et in-8°. Les livres VII à X, suppléés dans les *Annales*, ont été publiés séparément à Prague, en 1775, in-8°. VI. *C. Plinii secundi hist. natural.*, etc., Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Cette édition n'est qu'un abrégé de celle que Brotier avait préparée pour augmenter, en la corrigeant, l'édition de Hardouin. Il se proposait d'y ajouter une suite qui aurait contenu l'histoire de toutes les découvertes faites jusqu'au 18° siècle.

Mémoires du Levant, 1780, ; VIII. une édition du *Poème ardens*, du P. Rapin, avec des Paris, Barbou, 1780, in-12. sur y ajouta une histoire des jarmes. IX. Une édition des *Fables de La Fontaine*, avec des notes, Paris, Barbou, in-12.; X. la belle édition donnée de Vauvilliers, du *Plutarque* Amyot, Paris, 1783, et années suivantes, 22 vol. in-8°, ouvrage estimé, eu une seconde édition, revue et augmentée, par M. Clavier, Paris, 1785, 25 vol. in-8°; XI. trois ouvrages posthumes, publiés par son neveu (voir l'article suivant). V—VE.

BROTIER (ANDRÉ-CHARLES), du précédent, naquit, en 1751, à Nivernois, fit ses études au collège Ste.-Barbe, et entra dans l'état ecclésiastique. Son goût pour les mathématiques et il obtint la chaire de professeur à l'école militaire de Paris. Il s'occupait aussi de littérature et de botanique et ne prit d'abord aucune part aux événements de la révolution; mais en 1797, il se trouva impliqué dans une conspiration, comme agent des ennemis, ainsi que Lavilleheurnois et Verne de Presle. Cherchant à gagner les troupes, ils s'étaient adressés à Lonel Malo, qui feignit d'entrer dans leurs vues, les dénonça au directoire, et les attira ensuite dans un piège. Ils furent arrêtés le 14 mars à l'école militaire, où ils s'étaient rendus sur l'invitation de Malo; et, traduits devant une commission militaire, ils furent condamnés à mort; mais leur peine fut commuée en un emprisonnement de cinq ans. Le directoire les fit ensuite comprendre dans la déportation qui suivit le 18 fructidor (4 septembre 1797). Transporté à Synnamari, Brotier acquit quelque crédit auprès des chefs de

l'administration de cette colonie, et s'en servit pour adoucir quelquefois le sort de ses compagnons d'infortune, auxquels il prodiguait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Il mourut le 13 septembre 1798. André-Charles Brotier a publié trois ouvrages posthumes de son oncle : I. une édition des *Œuvres morales de la Rochefoucauld*, contenant ses maximes, ses premières pensées, ses réflexions, et autres pièces qui n'avaient point encore paru, avec des observations, 1789, in-8°. Ce qui est remarquable dans cette édition, c'est que Brotier critique et réforme celle de l'imprimerie royale, faite en 1778, par ordre de M. Turgot, pour plaire à M^{me}. la duchesse d'Enville, qui avait fourni les manuscrits originaux de son grand oncle, desquels elle était propriétaire. Brotier prétend que, dans cette édition, il y a plus de cinquante maximes déplacées, altérées, défigurées, gâtées. II. *Paroles mémorables*, 1790, in-8°; III. *le Manuel d'Epictète, nouvellement traduit du grec, précédé d'un Discours sur la vie et la morale d'Epictète*, Paris, Mérigot, an 2 de la république. Brotier travailla, en 1790, à l'*Année littéraire*. Il a achevé, avec Vauvilliers, la belle édition du *Plutarque d'Amyot*, commencée par G. Brotier son oncle. Il a dirigé la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* (Paris, 1785, 13 vol. in-8°), à laquelle il a fourni la traduction d'*Aristophane*. Il avait traduit *Plaute*; mais ce travail n'a pas vu le jour. A. B.—T.

BROU. Voy. FEYDEAU.

BROUCHORST. V. BRONCHORST.

BROUCHIER (JEAN), né à Troyes, doit être compté au nombre des poètes latins modernes, parmi lesquels il est loin cependant de briller au premier rang. On ignore, et la date pré-

cise de sa naissance et celle de sa mort. Son premier ouvrage parut en 1512. C'est un commentaire sur le poème du carme Baptiste Mantouan, *De fortunâ Francisci Gonzagæ*; il fut imprimé à Paris, chez Badius d'Assche ou Ascensius, in-4°, et il est peu commun. Dans l'épître dédicatoire, Brouhier dit à Badius : *Hæ sunt primitiæ nostræ*. Quelques poésies latines de Brouhier parurent à la suite de ses commentaires *In Luciani Scaphidium et libellum de luctu*; in *Erasmî neniâ de senectute*, et de son *Oratio habita in libellum Baptistæ Mantuani de Franc. Gonzagæ fortunâ*; in *calcographiâ Ascensiana*, Paris, 1521, in-4°, de 58 feuillets. Il y a eu, de ces poésies, une seconde édition augmentée, à la suite du commentaire de Brouhier sur le *Ludus septem sapientum* d'Ausone, à Paris, chez Simon de Colines, 1528, in-8°, de 67 feuillets, dont les poésies occupent les dix derniers. Chez le même Colines, Brouhier avait déjà publié un abrégé des *Adages d'Erasmé*, en 1523, in-8°. Il paraît avoir eu un goût décidé pour les proverbes, témoins ses quatrains sur quelques sentences ou proverbes choisis (*Tetrasticha parabolica*), par lesquels commencent ses poésies. Dans le nombre de ses quatrains, il en est un : *De muliere Tornacensi quæ anno 1517 reperta fuit in Campaniâ Gallicana, sexum mentita virilem, duas duxisse uxores, easque simulato membro virili stuprasse*. La moralité de ce quatrain est celle-ci :

Femineus nullâ vincitur arte dolus.

Maittaire a eu connaissance d'une troisième édition de ces poésies, probablement plus étendue que les précédentes, Paris, 1534, in-8°. On lit, dans les *Deliciæ poetarum Gallorum*

de Gruter (part. 1^{re}, pag. 791-796), huit pièces de Brouhier, dont sept sont extraites des *Tetrasticha parabolica*; la huitième et la plus étendue a pour titre : *Mos plantandæ arboris ante Januam præceptoris, unde?* Elle est en dix-huit distiques, et ne se trouve pas dans les éditions de 1528.

M—N.

BROUE (PIERRE DE LA), évêque de Mirepoix, naquit à Toulouse, en 1643, d'une ancienne famille parlementaire. Après avoir remporté, dans sa jeunesse, plusieurs prix aux jeux floraux, il se livra avec succès au ministère de la chaire. Ce fut après l'avoir entendu le jour de la Purification, que Louis XIV le nomma, en 1679, à l'évêché de Mirepoix. La conversion des protestants fixa surtout sa sollicitude. Il publia, à cet effet, six lettres pastorales, dont trois, adressées aux nouveaux réunis, forment un savant traité sur la matière de l'Eucharistie. On trouve, dans le Recueil des lettres de Bossuet, une correspondance entre ce grand homme et de la Broue, sur les voies les plus propres à opérer la conversion des réformés. La bulle *Unigenitus* jeta de la Broue, dans un autre genre de controverse; il prit parti parmi les évêques qui refusèrent l'acceptation pure et simple de cette bulle, et qui demandèrent des explications au pape avant de s'y soumettre. Il exposa ses dispositions à cet égard dans un projet de mandement du mois de mai 1714. Les explications ayant été refusées, il interjeta appel de cette constitution, avec les évêques de Montpellier, de Senez et de Boulogne, et mourut dans ces dispositions le 20 septembre 1720, à Bellestat, village de son diocèse. C'était un prélat de vie exemplaire, zélé pour la discipline de l'Église. Il assistait aux conférences ecclésiasti-

ques, qu'il avait lui-même établies. Il obligea les chanoines de sa cathédrale à célébrer tout l'office canonial au chœur. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui : I. un *Catéchisme* pour l'instruction de ses diocésains; II. des *Statuts synodaux*; III. une *Oraison funèbre d'Anne-Christine de Bavière*, dauphine de France, Paris, 1690, in-4°; IV. une *Défense de la grâce efficace par elle-même*, contre le P. Daniel et Fénelon; V. une *Relation des conférences tenues en 1716 à l'archevêché de Paris et au Palais-Royal, sur les accommodemens proposés dans l'affaire de la bulle Unigenitus*. Cette relation, adressée en forme de lettre à M. de Catlan, évêque de Valence, est imprimée dans l'*Histoire du livre des réflexions morales*, par l'abbé Louail. — Claude de la BROUX, jésuite, mort en 1651, est auteur d'une *Histoire de Jean-François Regis*, au Puy, 1650, in-8°; Paris, même année, in-12; traduite en latin par le P. Creuxius, Cologne, 1660, in-12. — François-Antoine de la BROUX, baron de Vaireilles, officier d'artillerie, est connu par un *Journal de la défense de Casse* en 1762, et par un *Tableau historique et chronologique du corps royal de l'artillerie*, 1762, in-12. — Salomon de la BROUX a donné le *Cavalerie française*, Paris, 1602; *ibid.*, 1646, in-fol.; ouvrage estimé et qui peut encore être utile. T—D.

BROUERIUS VAN NYEDEK ou DE NIEDEK (MATHIEU), issu d'une famille noble de Suède, naquit, en 1667, probablement à Amsterdam, où son père habitait. La jurisprudence était le principal objet de ses études, mais il donnait tous ses loisirs à l'étude des lettres savantes et des antiquités. On a de lui une dissertation fort érudite : *De populorum veterum ac recentiorum*

adorationibus, Amsterdam, 1715, in-12, fig. Cette dissertation, où la matière est à peu près épuisée, a été réimprimée dans le 2^e volume du *Supplément aux Antiquités grecques et romaines*, par Poleni. Brouerius avait le projet de donner un traité *De hastis et facibus*; un autre, *De dis alatis et adoptione veterum*; et des *Collectanea de inscriptionibus*, où il devait traiter des inscriptions latines en vers. Nous ne croyons pas qu'aucun de ces ouvrages ait été publié. Il est auteur de la continuation du *Théâtre des Provinces-Unies*, de Halma, dans l'édition de 1725, 2 vol. in-fol.; et de 1727 à 1733, il a publié, en société avec Lelong, *Kabinet van Nederlandsche*, etc. (c'est-à-dire, le cabinet des antiquités des Pays-Bas et de Clèves, etc.), 6 parties, in-4°. Il est mort en 1735. B—s.

BROUGHTON (HUGUES), théologien anglais, né, en 1549, à Oldbury, dans le comté de Shrop, fut élevé à Cambridge, par la générosité de Bernard Gilpin, qui, l'ayant rencontré à pied sur la grande route d'Oxford, l'interrogea, et, content de ses réponses, l'envoya à l'école qu'il tenait à Houghton, et de là à Cambridge, où le jeune Broughton se distingua par ses progrès, particulièrement dans la connaissance du grec et de l'hébreu. En sortant de l'université, il se rendit à Londres, où sa manière de prêcher, hardie, mystique et singulière, lui attira un grand nombre de partisans. En 1588, il publia un livre intitulé : *l'Accord des Écritures*. L'auteur prétend que la langue d'Adam et d'Eve s'est conservée jusqu'à la captivité de Babylone, et que c'est celle des saintes Écritures. Cet ouvrage ayant été vivement attaqué, il obtint la permission d'en donner publiquement des explications, une fois par

semaine, dans l'église de St.-Paul, à la condition toutefois de déclarer le nom et la demeure de tous ceux qui composaient son auditoire; mais les évêques lui ayant fait retirer cette permission, il continua ses explications, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. En 1589, il passa en Allemagne, avec un jeune homme auquel il servait de gouverneur, et publia, à son retour en Angleterre, une *Explication sur l'article de la descente du Christ aux enfers*. Son opinion à cet égard, adoptée depuis par l'église anglicane, fut reçue avec l'opposition à laquelle Broughton devait être accoutumé, et qu'il provoquait par sa dureté dans la dispute, sa violence et son opiniâtreté. Il publia, en 1591, *Treatise of Melchisedech, proving him to be Sem*. Il y soutient que Melchisedech n'est autre que Sem, fils de Noé. Peu content de son pays, il passa presque tout le reste de sa vie à voyager, prêchant et disputant, surtout avec les juifs, qu'il avait fort à cœur de convertir, souvent avec les catholiques romains, et même avec les protestants. Il attaqua fort rudement le fameux Bèze, dans une lettre en grec adressée aux Genevois, Mayence, 1601, in-8°. Ses talents le firent accueillir avec distinction par plusieurs prélats catholiques, entre autres par l'archevêque de Mayence, auquel il dédia sa traduction en grec des prophètes hébreux; mais il n'est point vrai, comme on l'a dit, qu'on lui ait offert le chapeau de cardinal s'il voulait embrasser le catholicisme. Il fut long-temps prédicateur à Middelbourg; sa santé commençant à décliner, il revint en 1611 en Angleterre, où il mourut en 1612. C'était un homme d'un profond savoir et d'une grande application à l'étude, à laquelle il donnait souvent jusqu'à seize heures de la

journée; mais d'un caractère peu traitable et entier dans ses opinions. Il s'était fait en Angleterre un grand nombre de partisans, qui l'aidèrent souvent de leur bourse, et qui accompagnèrent son convoi avec de grandes marques de regret. La plus grande partie de ses ouvrages, écrits en anglais ou en latin, a été imprimée à Londres en 1662, 1 vol. in-fol. Loués avec excès par les savants de ce temps, ils sont aujourd'hui entièrement oubliés. X—s.

BROUGHTON (RICHARD), natif de Great-Stukley, dans le comté de Huntingdon, d'une famille originaire de la province de Lancastre, fut envoyé très jeune au collège anglais de Reims, où il fit d'excellentes études, et s'appliqua surtout à celle de la langue hébraïque et des antiquités de la Grande-Bretagne. Ayant été ordonné prêtre en 1593, il revint comme missionnaire en Angleterre. Il s'y consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. Pour se livrer plus facilement à ces recherches, il se fixa à Oxford, en se donnant pour un étranger. Il devint vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre. Broughton mourut en 1634, après quarante-deux ans de mission. Ses ouvrages sont plus recommandables par l'érudition que par le style : I. *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la conversion des Saxons* (en anglais), Douai, 1633, in-fol.; *idem* Londres, 1651, in-fol.; II. *Monasticum Britannicum*, etc. (en anglais), Londres, 1655, in-8°.; III. *Jugement des temps apostoliques sur les trente-neuf articles de la confession de foi anglicane*, Douai, 1632, in-8°.; IV. *Épître apologétique*, en réponse au livre où l'on prétend prouver que les catholiques ne sont pas des sujets

fidèles ; V. *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestants.* (V. ANDERTON). T—D.

BROUGHTON (THOMAS), savant théologien anglais, né à Londres, en 1704, fut élevé à Eton et à Cambridge, et occupa dans l'Église plusieurs bénéfices lucratifs. Il joignait à des connaissances très étendues dans les sciences et dans les langues, quelque talent pour la poésie. Son goût pour la musique le lia particulièrement avec Hændel, auquel il a fourni les paroles de plusieurs de ses compositions. Il mourut en 1774, âgé de soixante-onze ans. Il est principalement connu comme un des premiers auteurs de la *Biographia Britannica*. On remarque parmi ses autres ouvrages : I. *le Christianisme distinct de la religion naturelle, en trois parties*, en réponse au livre de Tindal, intitulé : *le Christianisme aussi ancien que le monde* ; II. *Bibliotheca historico-sacra*, Dictionnaire historique de toutes les religions, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, 1756, 2 vol. in-fol. ; III. *Coup-d'œil sur l'avenir*, en quatre dissertations, etc. Il a publié en outre quelques traductions, et donné des éditions de différents ouvrages anglais. X—s.

BROUKHUSIUS (JANUS). Voyez BROEKHUISEN.

BROUNCKER, ou BROUNKER (GUILLAUME), né en 1620, et créé, en 1645, vicomte de Castle-Lyons en Irlande, se distingua par ses connaissances mathématiques. Attaché à la cause de Charles I^{er}, il fut un des nobles qui signèrent la fameuse déclaration publiée en avril 1660, et par laquelle le général Monk était reconnu comme le restaurateur des lois et des privilèges de la nation. Après le rétablissement de la royauté, il occupa les places de chancelier de la

reine Catherine, de garde du grand-sceau, de commissaire de la marine, et de directeur de l'hôpital Ste.-Catherine. Il était du nombre des savants dont la réunion forma ensuite la société royale. Lors de l'institution de cette société par Charles II, il en fut nommé président, et continua de l'être pendant quinze ans, par des élections renouvelées chaque année. On trouve dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits de Brouncker, notamment des *Expériences sur le recul des armes à feu*, et *papier algébrique sur la quadrature de l'hyperbole*, qui est le premier écrit que l'on connaisse sur ce sujet. On a aussi de lui une traduction anglaise du traité de Descartes, intitulé : *Musicæ Compendium*, publiée en 1653, sans le nom du traducteur, et des lettres au docteur Wallis, sur des sujets mathématiques, publiées par ce savant, dans son *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Brouncker mourut à Westminster, en 1684.

X—s.

BROUSSE (JOACHIM BERNIER DE LA), avocat, né à Poitiers, dans le 16^e. siècle. Quelques biographes le nomment *François*, mais sans fondement. Il fut élevé par l'abbé Deplanche, son oncle, qui lui inspira le goût de la poésie. Les occupations plus sérieuses qu'il eut dans la suite ne le détournèrent jamais de sa passion pour les vers. Les siens ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Poitiers, 1618, in-12. Ce recueil est divisé en cinq parties ; la première contient les *Amours d'Hélène, de Chloris et de Marphise*, et enfin de *Thysbé* ; la seconde, des *Odes* ; la troisième, des *Bergeries* ; la quatrième, *deux tragédies* ; et la cinquième, des *Mélanges*. Les *Bergeries* de la Brousse sont extrêmement insipides. La pre-

mière de ses tragédies est intitulée *l'Embryon romain*; le sujet est la naissance de Rémus et de Romulus, leurs premiers exploits, et le rétablissement de leur grand père sur le trône; le sujet de la seconde, qui a pour titre, les *Heureuses infortunes*, est tiré d'un ouvrage intitulé: *Gesta Romanorum*. Cet auteur vivait encore en 1623. — Broussz (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, dans le 17^e. siècle, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé: *Pro Clemente quinto, pontif. max., Vindiciæ, seu de primatu Aquitanicæ dissertatio*, in-4°. , Paris, 1657. Ce traité, cité par Ménage, est écrit avec concision et clarté, et l'on y remarque de savantes recherches sur les antiquités de la province de Guienne. W—s.

BROUSSE DES FAUCHEKETS.

Voy. DESAUCHERETS.

BROUSSEL (PIERRE), conseiller au parlement de Paris, reçu en 1637, sous la régence d'Anne d'Autriche, fut une des principales causes des divisions qui agitèrent la France à cette époque, par son opposition au gouvernement dans toutes les discussions relatives aux impôts. Il acquit ainsi une grande popularité; mais la régente, choquée de son obstination, le fit arrêter. Le carrosse dans lequel on le conduisait à la prison de Madrid, s'étant rompu deux fois en chemin, la populace reconnut Broussel, qu'elle appelait son père, et bientôt il se forma un attroupement nombreux qui marcha contre le Palais, en criant: « Broussel et liberté. » Anne ne fut point effrayée de ce soulèvement, et elle résista avec la plus grande fermeté, pendant les trois journées des *Barricades*, aux instances de la cour effrayée, et aux sollicitations du parlement, qui vint à plusieurs re-

prises, au milieu des vociférations du peuple, demander que la reine se soumit à de pareils ordres (*Voyez* RETZ, cardinal de). L'année suivante, 1649, lorsque la populace s'empara de la Bastille, gardée par une compagnie d'invalides, Broussel fut nommé, à la demande du parlement, gouverneur de cette forteresse; et ce fut lui qui, peu de temps après, fit renvoyer avec une réponse évasive le hérault envoyé par la cour avec des paroles de paix. Ayant ensuite été accusé d'avoir trempé dans l'assassinat médité contre le prince de Condé, il fut obligé de se récuser dans les procès intenté à ce sujet; et il chercha vainement à se venger, en faisant également récuser le président Molé. Lorsque Mazarin fut exclus du ministère, Broussel demanda que cette mesure fût applicable à tous les cardinaux. En 1652, les frondeurs ayant destitué le prévôt des marchands, mirent à sa place Broussel qui était regardé comme leur patriarche. La fin des troubles fit rentrer cet homme dans l'oubli, et il mourut au commencement du règne de Louis XIV, dans un âge avancé.

M—D J.

BROUSSON (CLAUDE), né à Nîmes en 1647, exerça pendant vingt ans, avec une grande réputation de talent et de désintéressement, la profession d'avocat à la chambre mi-partie de Castres et de Castelnaudari, puis au parlement de Toulouse. Les églises réformées trouvèrent en lui un zélé défenseur devant cette compagnie, qui lui offrit inutilement une charge de conseiller, s'il voulait embrasser la religion catholique. Ce fut chez lui que se tint, en mai 1683, la fameuse assemblée des députés de toutes ces églises, dans laquelle on décida de continuer les réunions, quand même on en viendrait à dé-

molir leurs temples. Ce fut cette assemblée qui posa les premiers fondemens de ce qu'on nomma depuis *les assemblées du désert*, et qui donna lieu alors à des mouvemens séditieux, à des exécutions militaires, et à des massacres, suivis d'une amnistie, dont furent exclus les ministres et cinquante coupables. Brousson, l'un des plus ardens, averti qu'on devait l'arrêter, se réfugia à Genève, et de là à Lausanne, où il publia l'*Etat des réformés en France*, 1684, la Haye, 1685. Cet écrit fut suivi de ses *Lettres au clergé de France*, en faveur des religieux (1685), des *Lettres des protestants de France, à tous les autres protestants de l'Europe*, Berlin, 1688, que l'électeur de Brandebourg fit distribuer dans toutes les cours, des *Lettres aux catholiques romains*, 1689. Afin d'être plus à portée de répandre ses écrits, il rentra secrètement dans le royaume, suivi de plusieurs ballots remplis de ces volumes, exerça pendant quatre ans le ministère dans les Cévennes, exposé à mille dangers, et passa, en 1693, en Hollande, où son dévouement fut récompensé par une pension des états-généraux. Brousson, la tête remplie des visions et des présages de ce qu'on appelait alors les *petits prophètes*, publia sa *Relation sommaire des merveilles que Dieu fait en France dans les Cévennes*, in-8°, 1694 (*Voy. JURIEU*). Ses missions auprès des princes protestants, pour les émouvoir en faveur des réfugiés, et dans les différentes provinces de France, pour soutenir le courage de ses frères, ne l'empêchèrent pas d'écrire sans cesse, de distribuer de tous côtés, en 1697, une foule de livres de sa composition, les uns de controverse, les autres de piété : I. des *Remarques sur le Nouveau Testament* du P. Amelotte; II. un *Traité de la génuflexion*;

III. des *Lettres pastorales sur le Cantique des cantiques*; IV. des *Lettres aux fidèles persécutés*; V. des *Considérations sur le rétablissement de la Jérusalem mystique*; VI. des *Réponses aux objections contre le rétablissement de l'édit de Nantes*, etc., etc. Brousson s'étant hasardé dans une troisième mission en France, fut arrêté à Oléron, comme il se sauvait en Espagne, et traduit à Montpellier, où on lui fit son procès. Il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état; d'être rentré dans le royaume malgré l'avis qu'on lui avait fait donner, que, s'il était pris, il n'y aurait point de grâce pour lui; d'avoir été envoyé par les Hollandais, alors en guerre avec la France; d'avoir parcouru les provinces où il y avait le plus de protestants en état de prendre les armes; d'avoir eu de longues conférences avec eux. On lui montra un projet écrit de sa main et adressé au comte de Schomberg, alors au service de Savoie, pour introduire en France des troupes anglaises et savoyardes, qui devaient s'y combiner avec les protestants des provinces méridionales prêts à prendre les armes. Il fut, en conséquence de tous ces griefs, condamné à être rompu vif, et exécuté le 4 novembre 1698. Il mourut comme un homme qui aurait scellé sa foi de son sang; regardé par les sages et vrais Français comme un séditieux fanatique, par les autres comme un martyr. Les états de Hollande ajoutèrent, en faveur de sa veuve, six cents florins de pension aux quatre cents qu'ils lui avaient faits de son vivant. L'abrégé de sa vie se trouve imprimé avec ses lettres et opuscules, Utrecht, 1701, in-8°.

T—D.

BROUSSONNET (PIERRE-MARIE-AUGUSTE), médecin naturaliste, na-

quit à Montpellier, le 28 février 1761. Fils de médecin, et destiné à la profession de son père, son éducation fut, dès l'âge le plus tendre, dirigée vers cet art si difficile, et qui exige des connaissances si variées. Il s'appliqua aussi au dessin et à la gravure, qui lui furent très utiles par la suite, dans ses travaux botaniques. A dix-huit ans, il fut reçu docteur à l'école de Montpellier, avec tant de distinction, que cette université demanda alors pour lui la survivance à la chaire de son père. Sa thèse, *Variae positiones circa respirationem*, Montpellier, 1778, est un fort bon morceau d'anatomie comparée, et a été réimprimée en divers recueils. Venu à Paris pour appuyer de ses démarches la demande qu'avait faite pour lui l'université de Montpellier, et écarté à cause de son jeune âge, Broussonnet se consola par le travail, et en profitant des leçons que lui fournissait pour l'étude le séjour de la capitale. L'histoire naturelle l'occupa particulièrement, et, très versé déjà dans la partie botanique de cette science, il travailla plus spécialement à la partie zoologique, et fit même, dans cette vue, quelques voyages. Outre les connaissances rectes sur quelques points de zoologie qui lui sont dues, et que nous allons indiquer, il fut le premier en France qui transporta, dans la zoologie, le système de nomenclature et de description de Linné, dont l'application jusqu'alors avait été restreinte à la botanique. Il en fit le premier essai dans son travail sur les poissons, qu'il commença en Angleterre, chez M. Banks, l'illustre compagnon du capitaine Cook ; il n'en publia que la 1^{re} partie, sous ce titre : *Ichthyologiae decas I^a*, Londres, 1782, qui contient l'histoire de dix poissons rares, dont six étaient inédits. Cette description,

faite dans un style linnéen, et accompagnée de planches, fait regretter que l'ouvrage n'ait pas été continué ; car les planches des livraisons suivantes étaient gravées. Dans le même temps, il lut à la société royale de Londres un mémoire sur l'*Ophidium*, et cette illustre compagnie l'admit au nombre de ses membres. Après trois ans de séjour en Angleterre, Broussonnet revint à Paris. Daubenton, que la grande influence de Buffon rendait opposé au système de travail de Linné, ne fut pas moins l'ami et le protecteur de Broussonnet ; il le fit nommer son suppléant à la chaire du collège de France, et, en 1784, son adjoint à l'école Vétérinaire. Cependant, Broussonnet présentait de nombreux et d'intéressants mémoires à l'académie, savoir : I. une *Description des chiens de mer* dans laquelle il en avait réuni vingt-sept espèces, et dont un tiers était inconnu ; II. un *Plan d'ichthyologie* qui est resté manuscrit, et contenant douze cents espèces de poissons, au lieu de quatre cent soixante signalées auparavant par les naturalistes ; III. des *Mémoires sur le loup de mer*, sur le *silure trembleur*, sur les *vaisseaux spermatisques des poissons* ; IV. *Description d'une espèce de sainfoin* (*Hédysarum gyrans*), dont les feuilles sont dans un mouvement continuel : il en prend occasion de comparer les mouvements des plantes avec ceux des animaux ; V. *Mémoire sur la respiration des poissons* ; VI. un *Mémoire sur les dents*, où il établit, d'après la forme de ces parties chez l'homme, que cet être est de trois cinquièmes frugivore, et de deux cinquièmes carnivore ; VII. un *Mémoire sur la reproduction des nageoires des poissons*, suite des expériences que Bouvet et Spallanzani avaient faites sur les salamandres aquatiques, etc.

Ces travaux lui méritèrent bientôt l'honneur d'être nommé membre de l'académie des sciences. En 1785, l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigni, avec lequel il avait été lié en Angleterre, voulant donner à la société d'agriculture de Paris, une nouvelle organisation, le nomma secrétaire de cette société. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, et en fit une compagnie nouvelle, qui publiait, chaque trimestre, des mémoires utiles, distribuait des prix dans ses assemblées publiques, et se montra toujours empressée à recueillir et à répandre les procédés et les inventions agricoles. On trouve, dans la collection de cette société, son *Mémoire sur l'art de faire de la toile avec les tiges du genêt d'Espagne*. Outre un grand nombre d'instructions qui furent envoyées dans les campagnes, Broussonnet publia l'*Année rurale*, ou *Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. Il travailla aussi à la *Feuille du cultivateur*, 1788 et suivantes, 8 vol. in-4°. (Voyez Dubois). Il se servit de la considération dont il jouissait pour faire venir d'Espagne le premier troupeau de mérinos, et du Levant, des chèvres d'Angora. Broussonnet montra dans l'exercice des fonctions de sa place une grande flexibilité de talent; il quitta peu à peu la sécheresse du style didactique auquel il s'était habitué dans ses ouvrages, acquit de l'élégance, et se montra même éloquent, surtout dans les discours et les éloges qu'il fit comme secrétaire de la société d'agriculture, principalement dans ceux de Turgot et de Buffon. Il donna dans le même temps une traduction de l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, par J.-R. Forster, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, avec trois

cartes; mais les troubles politiques vinrent l'arracher à ses paisibles travaux, et semer sa vie, jusqu'alors heureuse et calme, de dangers et de chagrins. En 1789, il fut nommé au corps électoral de Paris; à l'ouverture des états-généraux, à Versailles, il lut, à la suite du discours prononcé par M. Necker, le rapport sur l'état de la France, que ce ministre faisait aux députés de la nation; au 14 juillet, il fut appelé, comme tous les électeurs, à remplacer temporairement à l'Hôtel-de-Ville les anciens magistrats; et, le jour qu'il y alla siéger, il y vit égorger sous ses yeux l'intendant de Paris, son ami et son protecteur. Il fut ensuite chargé, avec Vauvilliers, de l'approvisionnement de la capitale, et vingt fois il fut menacé de perdre la vie. Il fut nommé à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer, et, lors de l'établissement de la convention, il se retira à Montpellier, où il fut arrêté après le 31 mai, ayant été, avec la plupart des habitants du Midi, dans le parti de la Gironde, et, ayant même été nommé membre de la convention insurrectionnelle que ce parti avait projeté de former à Bourges. Broussonnet parvint à s'évader, et, traversant les Pyrénées sous prétexte d'herboriser, arriva à Madrid à pied, sans argent et sans habits; il y fut parfaitement accueilli par les botanistes Ortega et Cavanilles; mais les émigrés royalistes le firent expulser. M. Banks ayant appris sa situation, lui envoya généreusement un crédit de mille louis qu'il pourrait recevoir partout où il irait. Broussonnet s'embarqua pour les Indes, sur un vaisseau anglais que la tempête força de relâcher à Lisbonne. Malgré le crédit du duc de la Foens, prince du sang et président de l'académie, qui le tint caché dans sa bibliothèque, de nouvelles persécutions le

chassèrent encore de cet asyle. Après avoir erré quelque temps dans l'Algérie et l'Andalousie, il passa en Afrique en qualité de médecin de M. Simpson, ambassadeur extraordinaire des États-Unis auprès de l'empereur de Maroc. C'est là qu'il reprit ses premières études botaniques, et avec elles retrouva le bonheur. Il rassembla quelques collections qu'il fit passer à M. Banks. Rentré en France après sa radiation de la liste des émigrés, il fut nommé consul à Mogador, et voyageur de l'Institut, dont il avait été nommé et conservé membre, malgré son absence, particularité d'autant plus honorable pour lui, qu'elle était contraire aux statuts de cette compagnie. Il s'embarqua avec sa famille, séjourna quelque temps aux Canaries, dont il fut nommé aussi consul, et allait remplir la même fonction au cap de Bonne-Espérance, quand son parent, M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, le nomma professeur de botanique à l'école de Montpellier. Broussonnet y remplit dignement cet emploi, soit par la clarté et le charme de ses leçons, soit par la distribution méthodique qu'il établit dans les plantes du jardin botanique de cette faculté. Il fut nommé, en 1805, membre du corps législatif, et il mourut prématurément, et jeune encore, le 27 juillet 1807, d'une apoplexie, dont une chute fut sans doute la cause prédisposante, mais dont des chagrins domestiques précipitèrent la marche. Sa maladie présenta une particularité propre à éclairer l'histoire idéologique de l'homme. Broussonnet, dans les derniers mois de sa vie, depuis sa chute, avait entièrement perdu la mémoire des noms propres et des substantifs; les adjectifs, soit français, soit latins, se présentaient en foule, et il s'en servait pour caractériser les objets dont il voulait parler. Outre les

écrits dont nous avons parlé dans cet article et ailleurs (*Voy. BELLEVAL et BORN*), Broussonnet a fourni des pièces intéressantes aux Mémoires de l'Institut, et a laissé des manuscrits précieux, entre autres : I. la Relation de ses voyages; II. une *Histoire abrégée des animaux*, faite en 1788 pour le Dauphin, avec quarante-neuf planches in-4° qui étaient déjà gravées; III. une *Flore économique des Canaries* : elle contient seize cents plantes. Dans le nombre des végétaux utiles que la France doit à Broussonnet, il faut compter le *mûrier à papier*, originaire de la Chine et du Japon; l'individu mâle était connu depuis environ vingt-cinq ans; mais cet arbre étant *dioïque*, ne pouvait fructifier seul. Broussonnet observa l'individu femelle dans le jardin d'Oxford, et l'apporta en France. L'héritier, son ami, ayant découvert quelques différences dans les caractères de la fructification, en forma un genre nouveau auquel il donna le nom de *Broussonnetia*, qui lui a été conservé. M. Cuvier a fait son éloge à l'Institut.

C. et A. et D—P—s.

BROUWER. *Voy. BRAUWER.*

BROUZET, médecin, né à Béziers, reçu docteur à l'université de Montpellier en 1756, fut médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris, et mourut à Fontainebleau vers 1772; il est connu surtout par un bon ouvrage intitulé: *Essai sur l'éducation médicale des enfants et sur leurs maladies*, 2 vol. in-12, Paris, 1754; traduit en allemand, Attenbourg, 1774, 2 vol. in-8°. C. et A.

BROWALLIUS (JEAN), évêque d'Abo en Finlande, de l'académie des sciences de Stockholm, né à Westeras en 1707, mort en 1755, était physicien et naturaliste. Il a publié

plusieurs petits ouvrages sous la forme de mémoires ou de dissertations. Le premier est un discours d'introduction pour les leçons dans les écoles et gymnases d'histoire naturelle; il est intitulé : *Discursus de introducenda in scholas et gymnasia historię naturalis lectione*, imprimé dans le *Critica botanica Linnæi*, Leyde, 1737. Browallius défendit ensuite Linné contre les attaques de Siegesbeck; mais il le fit avec plus d'âcreté que de solidité; son ouvrage a pour titre : *Examen epicriseos in systema plantarum sexuale, Clariss. Linnæi, anno 1737, Petropoli vulgatę, authore Joanne-Georgio Siegesbeck, Abo, 1739, in-4°*; il a été reimprimé avec le discours de Linné qui a pour titre : *De la nécessité des voyages dans la patrie, c'est-à-dire, chacun dans son propre pays*, Leyde, 1743, in-8°. On lui doit encore : *De harmoniâ fructificationis plantarum cum generatione animalium*, Abo, 1744, in-4°; et *Specimen de transmutatione specierum in regno vegetabili*, Abo, 1745, in-4°. Il a présidé à une thèse : *De convallariâ specie vulgo lilium convallium*, et donné quelques mémoires sur l'économie rurale. Son ouvrage le plus remarquable est son *Traité de la diminution des eaux*, en suédois, Stockholm, 1755, in-8°. C'est une réfutation de l'opinion d'André Celsius, qui avait soutenu que le niveau de la mer avait baissé de temps immémorial, et baissait encore annuellement. Browallius fut appuyé principalement par le clergé et par plusieurs savants; mais Linné se déclara pour l'opinion de Celsius, et donna même à cette occasion une *Théorie de la terre*. Browallius a publié d'autres ouvrages moins importants, et a laissé en manuscrit une *Description de la*

Dalécarlie et de la Norvège boréale; une *Flore Dalécarlienne*, et une *Flore Finnoise*. Linné récompensa à sa manière le service que lui avait rendu l'évêque d'Abo, en pronant la défense de son système contre la critique de Siegesbeck. Il lui dédia un genre de plantes auquel il donna son nom : la première espèce étant une belle plante, il la nomma *Browallia exaltata*; mais depuis, croyant avoir à se plaindre de cet auteur, il donna le nom de *demissa*, ou basse, à une seconde espèce; enfin une troisième reçut celui d'*alienata*. Comme elle n'a pas été vue depuis, pas même dans son herbier, on a cru qu'elle n'avait d'existence que par une allusion maligne du botaniste suédois.

C—AU et D—P—S.

BROWER (CHRISTOPHE), né à Arnheim dans la Gueldre, vers 1560, entra chez les jésuites à Cologne en 1580, enseigna les humanités et la philosophie à Trèves, devint recteur du collège de Fulde, puis de la maison-professe de la première de ces villes, où il mourut le 2 juin 1617, à la suite de deux jours de léthargie, suite de sa vie sédentaire et de son extrême assiduité au travail, que n'avaient jamais pu interrompre les douleurs de la goutte et de la pierre qui le tourmentèrent dans ses dernières années. L'électeur, Jacques de Eltz, l'avait chargé de composer l'histoire de son archevêché, pour l'opposer à celle de Kurlander, dirigée contre la religion catholique et contre les intérêts de l'électeur. Cet ouvrage lui coûta trente ans de recherches et de travail. Lorsqu'après sa mort, on voulut le rendre public, l'électeur Lothaire de Metternich le soumit à des censeurs qui, ne le trouvant pas assez favorable aux droits de leur maître, y firent beaucoup de changements; c'est dans

cet état qu'il fut imprimé à Cologne en 1626, sous ce titre : *Antiquitates annalium Trevirensium libri XXII*, in-folio ; mais, avant d'être mis en circulation, peut-être même avant d'être entièrement imprimée, car la préface et la fin manquent dans le petit nombre d'exemplaires qu'on en conserve, cette histoire fut de nouveau arrêtée, parce qu'on trouva qu'elle favorisait encore trop les droits ou les prétentions des habitants contre l'archevêque et le chapitre. Masénius fut alors chargé de revoir l'ouvrage de son confrère. Il en donna donc une nouvelle édition en 1670, à Liège, 2 vol. in-fol., augmentée de trois nouveaux livres qui conduisent cette histoire depuis 1600, où Brower avait terminé son travail, jusqu'en 1652. L'éditeur y a ajouté la préface de l'auteur, et conservé ses savants prolegomènes remplis de profondes recherches sur les antiquités, les mœurs, la langue et les coutumes du pays. L'ouvrage de Brower aurait un plus grand prix, si son style était plus coulant et plus clair, s'il y eût mis plus de critique, et s'il l'eût enrichi des pièces justificatives. Il est excusable sur ce dernier point, parce qu'on ne lui permit pas de pénétrer dans les archives électORALES et capitulaires ; néanmoins, dans l'état où est sa première édition, on la préfère à la seconde, soit parce que celle-ci a subi des mutilations considérables, soit parce que Masénius était meilleur grammairien et orateur que bon critique et historien. Les autres ouvrages de Brower sont : I. *Fuldensium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4°, ouvrage exact et fort estimé : il s'étend jusqu'en 1606 ; II. *Sidera illustrium et sanctorum virorum qui Germaniam ornarunt*, Mayence, 1616, in-4°. Ces vies sont

tirées d'anciens manuscrits et accompagnées de quelques notes. III. *Fortunati et Rhabani Mauri, poemata cum notis*, Fulde, 1603 ; Mayence, 1616, in-4°, rare.—BROWER (Jacques de), natif de Hoochstrael en Brabant, entré dans l'ordre de St.-Dominique, docteur et professeur de philosophie et de théologie à Douai, commissaire apostolique en Danemark pour y organiser les missions, inspecteur de celles de Hollande, mort le 4 novembre 1637, à Anvers, prieur du couvent de son ordre et définiteur de sa province, avait donné en 1613, à Douai, une édition corrigée des *Commentaires de Dominique Soto sur les physiques d'Aristote* ; et en 1621, dans la même ville, un traité sous le titre de *Clavis apostolica*, pour prouver que Paul V était vrai pape. La médiocrité de ces deux ouvrages nous inspire peu de regrets sur ceux qu'il a laissés manuscrits. T—D.

BROWER (ADRIEN). Voyez BRAUWER.

BROWN (ROBERT), théologien anglais, qui a vécu dans les 16^e. et 17^e. siècles, et a donné son nom à la secte des brownistes, sortait d'une famille ancienne et distinguée. Son grand-père, François Brown, avait obtenu, par une charte de Henri VIII, confirmée par un acte du parlement, le droit de se couvrir, tant qu'il lui plairait, en présence du roi, de ses héritiers et de tous ses nobles. Il était allié de près au lord trésorier Cécil. Il naquit à Northampton, étudia la théologie à Cambridge, et montra de bonne heure un tour d'esprit extraordinaire et une disposition turbulente, qui, accompagnée de savoir et de talents, devait être dangereuse pour lui et pour les autres. Séduit d'abord par les opinions de Cartwright, il les trouva bientôt trop modérées, et commença à s'élever hautement contre

la hiérarchie ecclésiastique, la forme de l'administration des sacrements, la liturgie, etc. Ses premières prédications eurent lieu en 1580, à Norwich, devant une congrégation de Hollandais établis dans cette ville, et la plupart anabaptistes. Les rapports qui se trouvaient entre la doctrine de Brown et celle de la secte à laquelle ils appartenaient, lui firent d'abord un grand nombre de partisans parmi ceux qu'il avait soin d'échauffer par une grande apparence de zèle et un extérieur de sainteté, bien qu'au fond sa vie ne fût pas très régulière, ni son caractère évangélique. S'étant associé un maître d'école de campagne, nommé *Richard Harrison*, il commença à faire des progrès parmi ses compatriotes, et à leur enseigner que l'unique moyen de salut était de se séparer de l'église dominante, impure par les vices de ses ministres, et par le mélange de paganisme qui infectait ses cérémonies, dans lesquelles il ne restait presque rien des institutions du Christ; ajoutant que lui seul et ses disciples, évidemment inspirés du ciel, conservaient la pureté de l'église primitive. Leurs dogmes, fort semblables à ceux des anciens donatistes, des puritains, des séparatistes, ne s'en distinguaient, à ce qu'il paraît, que par une grande exagération de sévérité et de républicanisme. Ils rejetaient toute hiérarchie, et refusaient même de reconnaître dans le sacerdoce un caractère ineffaçable. Le prêtre, nommé par le consentement de sa communauté, pouvait être également dépouillé par elle de son titre et de son caractère. Chaque communauté se formait de la réunion volontaire d'un certain nombre de personnes. Un prêtre ne pouvait administrer ni le baptême ni la communion qu'à des personnes de la communauté à laquelle il appartenait. Il

n'était point permis de baptiser les enfants nés de parents hors du sein de l'Église, ou qui seulement étaient connus pour ne pas soigner assez l'éducation de leurs enfants. Les brownistes prétendaient que l'indignité du prêtre affectait la vertu du sacrement, et ne permettaient pas aux femmes de baptiser les enfants en danger de mourir, cette pratique tenant à l'hérésie, qui voue à la damnation les enfants morts sans baptême. Ils regardaient le mariage comme un contrat purement civil, et rejetaient, dans l'administration des sacrements, les formes adoptées par l'Église anglicane, ainsi que presque toute forme extérieure de culte, comme la genuflexion, etc. Ils rejetaient toute forme de prière réglée, et regardaient l'*Oraison dominicale*, non comme une prière, mais seulement comme une espèce de patron sur lequel chacun doit former les prières qu'il adresse de lui-même à la Divinité, etc. Brown, cité devant l'évêque de Norwich (Freake), et plusieurs autres commissaires ecclésiastiques, non seulement soutint sa doctrine, mais encore se conduisit avec tant d'insolence, qu'il fut mis en prison. Son parent, le ministre Cécil, ayant obtenu qu'il fût relâché, le fit venir à Londres, où il espérait qu'on parviendrait par persuasion à lui faire abandonner sa doctrine; mais Brown s'échappa et passa en Zélande, où, avec l'autorisation des sectes, lui et ses sectateurs fondèrent une église, dont il développa les principes et le plan dans un ouvrage publié in-8°. à Middelbourg, en 1582, sous le titre de *Traité de la réformation sans aucune concession à quelque homme que ce soit*. Cependant, étant ensuite repassé en Angleterre, il fut, en 1585, cité devant l'archevêque de Cantorbéry, Whitgift. Celui-ci, en ayant, à force

de douceur et de raisonnement, obtenu quelque apparence de soumission aux règles établies, le lord trésorier le renvoya chez son père; mais bientôt Brown, plus incorrigible que jamais, fut abandonné de son père lui-même, et alors poursuivi avec plus de rigueur. Après avoir éprouvé beaucoup de vexations, ayant refusé d'obéir à une citation de l'évêque de Peterborough Lindseh, il en fut excommunié. Brown, dont la tête était apparemment aussi faible que son esprit était ardent et son caractère impétueux, fut si frappé de cette censure d'une église qu'il rejetait, qu'en 1590, il se soumit, obtint son absolution, et, par la protection du comte d'Exeter, son parent, fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Northampton, bien qu'il n'eût jamais, à ce qu'on prétend, formellement retracté ses opinions. Il se dispensa de remplir les fonctions de sa cure, dont il se contenta de recevoir les revenus, en se faisant remplacer, moyennant un salaire, par un autre ecclésiastique. La défection du chef ne dissipa point le parti: en 1592, on comptait vingt mille brownistes. Vivement poursuivis, dispersés, emprisonnés, quelquefois mis à mort, ils se réfugièrent pour la plupart en Hollande. Ils reparurent en Angleterre dans les guerres civiles, et se confondirent enfin, ainsi que plusieurs autres sectes du même genre, dans celle des indépendants. Quant à Brown, sa mort fut digne de sa vie. Le constable de sa paroisse, requérant de lui, d'une manière un peu rude, le paiement de quelque taxe, Brown, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, entra dans une telle colère, qu'il s'emporta jusqu'à frapper le constable; conduit devant le juge, au lieu de répondre à l'indulgence que celui-ci était disposé à lui témoigner, il poussa

l'insolence à tel point qu'il se fit conduire en prison, où il tomba malade, et mourut en 1630, se vantant d'avoir « été renfermé dans trente-deux prisons. » Brown ne rachetait la violence de son caractère ni par la fermeté, ni par la régularité de mœurs qui peuvent faire du moins estimer ce qu'on ne peut aimer; et, comme l'a remarqué un auteur anglais, « il eut une » femme avec laquelle il n'a jamais » vécu, et une église dans laquelle il » n'a jamais prêché. » Il avait des talents et beaucoup d'instruction. Son *Traité de la réformation*, etc., est curieux et bien écrit. On a publié, en hollandais, un petit livre curieux et rare sur les brownistes. Il est intitulé: *Belydenisse des geloefs*, etc. (profession de foi), Amsterdam, 1670, in-8°.

S - D.

BROWN (THOMAS), chanoine de Windsor et recteur d'Oddington, naquit en 1604, dans le comté de Middlesex, lors de la rébellion contre Charles I^{er}. Sa fidélité pour son prince lui fit perdre ses bénéfices, et l'obligea de se retirer en Hollande, où la princesse d'Orange se l'attacha en qualité de chapelain. Lors du rétablissement de Charles II, Brown rentra en possession de ses bénéfices; mais il ne retint que le canonicat de Windsor, où il mourut le 6 décembre 1673, âgé de soixante-neuf ans. Isaac Vossius fut son exécuteur testamentaire, et lui fit construire un tombeau, qu'il décora d'une épitaphe très honorable. Les ouvrages de Brown sont: I. une traduction anglaise du 2^e volume des *Annales de la reine Elisabeth*, par Camden, Londres, 1629, in-4°; II. un écrit polémique, intitulé: *la Clef du Cabinet du roi*, Oxford, 1645, in-4° (en anglais); III. une réponse, sous le nom de *Justus Pacius*, à une critique, par Sau-

maise, d'un Traité posthume de Grorius, touchant l'Eucharistie, la Haye, 1647, in-8°. (en latin); IV. *Dissertatio de therapeutis Philonis adversus Henricum Valesium*, Londres, 1687, in - 8°. — BROWN (Edouard), curé dans le comté de Kent, a donné une 2^e. édition, augmentée de plus de la moitié, du *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* d'Orthninus Gratus, ou Græts, Londres, 1690, 2 vol. in-folio. C'est un recueil de pièces relatives au concile de Bâle. C. T—Y.

BROWN (THOMAS), auteur anglais du 17^e. siècle, était fils d'un riche fermier du comté de Shrop, et passa d'une école particulière de sa province, à l'université d'Oxford, où il se fit autant remarquer par son esprit et ses progrès que par sa mauvaise conduite. Obligé de quitter l'université, il vint chercher fortune à Londres, et n'y trouva que la misère. La nécessité le porta à ouvrir une école à Kingston; mais, dégoûté bientôt de cette profession pénible et sédentaire, il revint à Londres, où son caractère enjoué et ses bons mots lui firent beaucoup d'amis, mais pas un protecteur utile. Il se mit alors à écrire pour avoir du pain, et publia, sous les titres de *Dialogues, Lettres, Poèmes*, un grand nombre d'ouvrages de peu d'étendue, où l'on trouve beaucoup d'érudition, et de ce que les Anglais appellent *humour*, mais sans délicatesse. Addison l'appelait Thomas Brown *de facétieuse mémoire*. Il avait surtout beaucoup de penchant à la satire, et, quoiqu'il ne fût pas naturellement méchant, on lui a reproché, comme à la plupart des plaisants de profession, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot. Il s'exprimait sur la religion et ses ministres avec beaucoup de légèreté, et disait quelquefois qu'il con-

naissait trop bien le monde pour s'exposer à être regardé comme un *juste*. Ses satires contre le clergé et contre les grands n'étaient pas faites pour améliorer l'état de ses finances. On rapporte cependant que le comte de Dorset l'invita un jour à un dîner, où se trouvaient Dryden et d'autres littérateurs distingués, et que Brown fut agréablement surpris de trouver sous son assiette un billet de 50 liv. st., tandis que Dryden trouva sous la sienne un billet de 100 liv. Brown mourut en 1704, et fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Westminster, près de mistress Behn, avec laquelle il avait été intinément lié. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 4 vol., en 1707.

X—s.

BROWN (ULYSSE-MAXIMILIEN, comte DE), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit à Bâle le 23 octobre 1705, d'une famille originaire d'Irlande, et se distingua dans la guerre de sept ans. Il fit ses premières armes contre les Turks en 1737, et donna des preuves d'habileté et de bravoure dans la campagne d'Italie, en particulier dans les batailles de Parme et de Guastalla. Elevé en 1759 au grade de feld-maréchal, il fut opposé à Frédéric II dans les guerres de Silésie, et rendit à l'impératrice Marie-Thérèse d'importants services en retardant plusieurs fois les progrès de son ennemi. En 1744, il repassa en Italie avec le prince de Lobkowitz, gagna, le 15 juin 1746, la bataille de Plaisance, s'empara de Gènes, et retourna en Allemagne pour obtenir, en 1752, le gouvernement de Prague. Frédéric II, ayant tenté en 1756 de pénétrer en Bohême par la Saxe, Brown lui livra la bataille de Lowositz, et entreprit, sept jours après, cette marche célèbre qui avait pour objet de délivrer l'armée saxonne

bloquée dans le camp de Pirna. Il exécuta la marche; mais ne put en atteindre le but. Il réussit en revanche à chasser les Prussiens de la Bohême : ce qui lui valut l'ordre de la Toison-d'Or. Mais Frédéric repoussé, prenait, en se retirant, de nouvelles forces; il rentra en Bohême l'année suivante, et livra, le 6 mai, au comte de Brown, la fameuse bataille de Prague, long-temps disputée, presque également meurtrière pour les deux partis, et gagnée enfin par le roi. Le feld-maréchal, blessé mortellement dans l'action, au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, entendit, pendant qu'on l'emportait du champ de bataille, une nouvelle canonnade : « Les Prussiens recommencent l'attaque! » s'écriait-il en se soulevant sur la litière. On lui répéta vainement que c'étaient les coups de canons de la victoire; il avait pressenti la défaite de ses troupes, et eut la douleur d'en avoir la certitude avant sa mort, qui ne survint que le 26 juin suivant. Il laissa après lui, non seulement la réputation d'un bon général, mais encore celle d'un habile politique. La Vie de ce général a été publiée en allemand, Prague, 1757. On l'a traduite en français.

G—r.

BROWN (JEAN), ministre anglican, né en 1715 à Rothbury, dans le Northumberland, étudia à Cambridge, où il reçut ses divers degrés. Il occupait déjà quelque emploi dans l'église, lorsqu'en 1745, pendant la rébellion, il prit les armes pour la défense de son roi, et se conduisit avec beaucoup d'intrépidité au siège de Carlisle. Après la défaite des rebelles, quelques-uns d'entre eux ayant été mis en jugement à Carlisle en 1746, Brown prêcha à cette occasion, dans la cathédrale, deux sermons sur la

liaison mutuelle qui existe entre la vérité religieuse et la liberté civile; entre la superstition et la tyrannie, entre l'irreligion et l'immoralité. Son attachement aux principes des whigs le recommanda au docteur Osbaldiston, évêque de Carlisle, qui le nomma l'un de ses chapelains. Ce fut probablement alors qu'il écrivit son poème intitulé *l'Honneur*, imité de la satire de Boileau sur le même sujet, et qui fut suivi, en 1750, de *l'Essai sur la Satire*, en trois chants, composé à l'occasion de la mort de Pope, imprimé en tête du 2^e. volume des œuvres de ce poète (édition de Warburton), et réimprimé dans la collection des poètes anglais de Dodsley. Cet ouvrage lui procura la protection de plusieurs personnes éminentes, et commença sa fortune. Tandis qu'il était à Bath, chez un de ses généreux protecteurs, il prononça un sermon contre *les excès du jeu*, qui fit, dit-on, supprimer dans cette ville les maisons de jeu. *Les Essais sur les Caractères de Shaftesbury*, publiés en 1751, furent encore plus favorablement accueillis du public, et ont été réimprimés, pour la cinquième fois, en 1764, en un volume in-8°. Il fut nommé par le lord Hardwicke, en 1754, ministre de Great Horkesley, dans le comté d'Essex. En 1755, parut sa tragédie de *Barberousse*, représentée avec un très grand succès; et, en 1756, la tragédie d'*Athelstan*, qui en eut un peu moins; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrement célèbre, et répandit sa réputation dans toute l'Europe, c'est *l'Appréciation des mœurs et des principes du temps*, in-8°, 1757, écrit à l'occasion de l'esprit de découragement qui s'était alors emparé de la nation, et fut bientôt suivi d'un réveil funeste à ses voisins. Voltaire

le ce réveil à l'ouvrage de Brown, qu'il regarde en grande parame la cause des succès qu'obt alors les Anglais sur toutes les du globe ; mais si on peut con- à l'ouvrage de Brown une si ordinaire influence, on a du des preuves de son succès. On sept éditions dans l'année ; il a été traduit en français par Chais, titre : *Les mœurs anglaises, ou éciation, etc.*, la Haye, 1758, in-publicaime à voir fronder le-pule ton satirique fut évidemment es causes de la vogue qu'obtint vrage, qui, aujourd'hui, est fort Brown, en s'élevant contre la du siècle, laissa percer lui dans son livre, une intoléra- anité. Son ton dogmatique et ant lui suscita une foule d'ad- ires qui le déchirèrent impitoya- nt. Le second volume de l'ou- , qui parut en 1758, ne fit irir les esprits des critiques, et vit obligé, pour laisser apaiser e, de se retirer à la campagne, écrivit, dans une suite de lettres ami, une explication apologéti- le son livre, qui produisit peu . Ayant résigné sa cure du com- èssex, il obtint celle de St.-Ni- de-Newcastle sur la Tyne, par dit du docteur Osbaldiston, qui t d'être nommé évêque de Lon- Ce prélat mourut peu de temps , et Brown perdit en lui son e protecteur, le seul ami que lui issé son caractère peu aimable, ce lui toute espérance d'avance- dans l'Eglise. Il publia, en , un *Dialogue des morts entre les et Aristide*, pour servir de au *Dialogue entre Périclès et e de Médecis*, par le lord Lyt- . Ce dialogue fut suivi, en 1763, ode sacrée, intitulée *la Guéri-*

raison de Saül, et, la même année, d'une *Dissertation sur l'origine, l'union, le pouvoir, les progrès, la séparation et la corruption de la poésie et de la musique*. Cet ouvrage ayant été attaqué, Brown répondit par des *Remarques sur quelques observations, etc.* L'*Histoire de l'origine et des progrès de la poésie*, qu'il publia en 1764, et dont Lenglet fait un pompeux éloge, n'est qu'un extrait de l'ouvrage précédent : il en existe une traduction française par Eidous, Paris, 1768, in-8°. Un volume de *Sermons*, 1764 ; des *Pensées sur la liberté civile, la licence et les factions*, 1765 ; un poème sur *la Liberté*, sont, avec quelques pamphlets anonymes, à peu près tout ce qu'il publia dans ses dernières années ; mais quelques-uns de ces ouvrages eurent pour lui un résultat important et funeste. Des sermons de Brown, trois étaient relatifs à l'éducation, et avaient pour but d'attaquer l'*Emile* de Rousseau et ses idées, sur l'enseignement religieux. Le succès de ces discours engagea Brown à composer une espèce de code d'éducation, que, devenu extrêmement partisan de l'autorité, il voulait faire adopter par le gouvernement. Le docteur Priestley, zélé défenseur de toutes les libertés, attaqua vivement le projet de Brown, dont cette discussion augmenta la célébrité. Le docteur Dumaesque ayant été chargé par l'impératrice de Russie, de l'organisation de l'instruction publique dans cet empire, écrivit à Brown pour lui demander des instructions. Brown répondit par un plan général d'éducation, accompagné de l'offre de se rendre à Pétersbourg pour en diriger l'exécution. Ce plan fut présenté à l'impératrice, qui, frappée des idées de Brown, l'invita à se rendre à Pé-

tersbourg, en lui assignant une somme de 1,000 livres sterl. pour les frais de son voyage. Tout était prêt pour son départ, lorsque de violentes attaques de goutte et de rhumatisme vinrent l'assaillir; d'autres difficultés s'opposèrent aussi à l'exécution de ce projet. L'éclat qu'en avait fait probablement un homme aussi vain que Brown donna lieu quelques bruits fâcheux. Il tomba dans l'abattement et le dégoût de la vie; et un jour, plus accablé qu'à l'ordinaire, il prit un rasoir, se coupa la gorge, et mourut, en 1766, dans la 51^e. année de son âge. Il paraît qu'il était sujet à des accès de la plus sombre mélancolie; il disait quelquefois « qu'il craignait » que tôt ou tard quelque mauvaise » pensée ne vînt subitement s'offrir à » lui, dans les moments où il était entièrement privé de sa raison. » Les vers de Brown, où il semble avoir pris Boileau pour modèle, ont du nerf et de la pureté. On trouve dans ses ouvrages en prose une grande connaissance du cœur humain, une saine morale et un style élégant et correct; la lecture en est intéressante, malgré le ton de suffisance qui s'y fait sentir. X—s.

BROWN (MOÏSE), auteur anglais, né en 1703, mort en 1787, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après avoir été vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham, et chapelain du collège de Morden. Il était originairement tailleur de plumes. Ce fut Hervey, l'auteur des *Méditations*, qui le tira de l'obscurité et le fit entrer dans les ordres. On a de lui, entre autres ouvrages, une tragédie intitulée : *Polidius*, ou *l'Amour malheureux*, 1723; *All Bedevilled*, espèce de farce; un volume de *Poésies*, 1739, in-8^o.; *Pensées du dimanche*, poème, 1749, in-12; *Percy Lodge*, poème descrip-

tif, 1756; quelques sermons; la traduction des ouvrages de Zimmerman. Il est en outre l'éditeur du *Parfait Pécheur à la ligne* de Walton, et il a réimprimé, en 1773, les *Eglogues sur la pêche* (*Piscatory eglogues*), du même auteur. X—s.

BROWN (JEAN), peintre écossais, né à Edimbourg en 1752, est principalement connu par ses *Lettres sur la poésie et la musique de l'opéra italien*, publiées après sa mort, en 1789, 1 vol. in-12, par le lord Monboddo, à qui elles étaient adressées, et qui les fit précéder d'une introduction où il fait le plus grand éloge des talents et du goût de l'auteur. Ces lettres, qui n'étaient point destinées à l'impression, sont écrites d'un style clair et élégant, et sont très estimées en Angleterre. Brown avait passé plusieurs années à Rome et dans la Sicile, attaché comme dessinateur à sir Williams Young et à M. Townley. En 1786, il vint à Londres, où il se livra avec succès au genre du portrait, et se lia avec ce que cette ville possédait de plus distingué. Il mourut l'année suivante, 1787, âgé de trente-cinq ans. C'est de lui que Monboddo tenait ce qu'il a dit de la langue italienne, dans son ouvrage sur *l'Origine et les progrès du langage*. On a conservé de Brown des dessins qui se font remarquer par la correction et le bon goût. X—s.

BROWN (JEAN), médecin écossais, naquit en 1736, dans un petit village du comté de Berwick. Sa vie offre un exemple, si commun dans l'histoire des sciences, de ces enfants que des dispositions naturelles entraînent vers un certain usage de leurs facultés, avec une force que ne peuvent arrêter les difficultés les plus puissantes de la fortune et de l'éducation. Son père était un pauvre jour-

illage où il était né; sa mère eut quelque chose à vendre le lait de sa vache. Il n'avait pas encore six ans qu'il fut envoyé à une école tenue par une vieille femme, dans un âge encore si tendre qu'il n'aurait pu distinguer par une telle vivacité d'esprit, qu'au bout d'un an il n'aurait pu lire avec facilité. Il montra un goût insatiable pour la lecture, et dans les heures de loisir et de récréation, on ne le voyait jamais sans un livre à la main. Ses parents lui montrèrent tous les genres d'insolence, mais le penchant qui entra dans son esprit vers les études littéraires, lui donnaient pour cette prodigieuse dévotion qu'il ne put dissuader de son esprit, et ses parents ne cherchèrent qu'à combattre. Une circonstance particulière contribua à la comédie qu'ils eurent à cet égard : l'un et l'autre d'une secte opposée, nommés *seceders*, dans quelque temps, faisait des prosélytes en Ecosse : on leur suggéra de leur fils, avec les talents extraordinaires qui se développaient en lui, pouvait devenir un des chefs de la secte, comme prédicateur et ministre. On lui permit de continuer ses études dans Dunse, tenue par un habile professeur, et la rapidité et l'éclat de ses progrès firent regarder comme un prodige qu'il se fit autant remarquer par son adresse dans les exercices, que par la promptitude et l'habileté dans ceux de l'esprit. Il se fit à pied des courses excessives, et se distinguait dans

ces luttes, corps à corps, si familières aux Anglais. La fréquentation de ses condisciples, l'esprit peu tolérant des *seceders*, et quelques circonstances particulières, lui firent abandonner par humeur une secte qu'il n'avait embrassée que par imitation. Il n'alla pas à l'école, et la lecture de quelques ouvrages irréligieux le conduisit par degrés à une incrédulité totale, qu'il ne craignit pas d'avouer. A l'âge de treize ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable; mais la fierté de son caractère lui rendait trop pénible la sorte de dépendance que lui imposaient ses fonctions. Il alla à Edimbourg pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis lui ayant proposé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en anglais, il le fit avec une supériorité qui fut remarquée. Ce succès lui fit sentir sa force, et lui inspira le désir de se faire médecin : cette circonstance seule déterminait sa destinée. Tous les médecins de l'université d'Edimbourg s'empressèrent de favoriser son ardeur pour l'étude de la médecine, et il y fit, comme dans toutes ses autres études, les progrès les plus rapides. Pour suppléer à son peu de fortune, il faisait des répétitions aux jeunes étudiants, et, s'étant marié en 1765, il fit de sa maison un pensionnat pour les élèves en médecine. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Edimbourg, dont on le nomma président en 1776 et en 1780. Ce fut alors qu'il conçut les premières idées du système médical qui l'a rendu célèbre, et dont il développa les principes, peu de temps après, dans son ouvrage intitulé : *Elementa medicinae*. Cet ouvrage, qui eut un grand succès, établit la réputation de son auteur. Il joignit à une pratique déjà très étendue, des cours publics qui

attiraient une grande affluence d'auditeurs. Ces succès auraient promptement assuré sa fortune, s'il avait eu une conduite plus sage et des mœurs plus régulières. Son caractère hautain et peu sociable lui fit beaucoup d'ennemis, et sa réputation excita l'envie. Il s'était brouillé avec son maître, le docteur Cullen, qui, frappé des talents extraordinaires et prématurés de son jeune disciple, avait été le premier à présager ses succès et à favoriser son avancement; il lui avait même confié l'instruction de ses enfants; mais la reconnaissance et les égards que méritaient ces bons offices ne purent empêcher Brown d'attaquer avec beaucoup de hauteur la doctrine de Cullen, en y opposant la sienne. Il s'était marié très jeune, et avait eu de bonne heure un grand nombre d'enfants. Son luxe, son désordre et son goût excessif pour les plaisirs consumèrent promptement la fortune que ses talents et sa réputation lui avaient acquise. On le vit, en 1784, fonder une loge de francs-maçons, où l'on ne devait parler qu'en latin. Il avait indisposé contre lui tous les premiers médecins d'Edimbourg, avec lesquels il dédaignait même de consulter; aussi, à la mort du docteur Monro, s'étant présenté pour lui succéder, il fut rejeté par l'université. Sa nouvelle doctrine avait formé, parmi les étudiants en médecine, un parti de *brownistes*, qui avait déclaré une guerre violente aux élèves de Cullen, auxquels on donnait le nom de *cullenistes*; et l'acharnement des deux partis était tel qu'il en résultait souvent des rixes sanglantes. Ces incidents dégoûtèrent Brown de la résidence d'Edimbourg. Il prit le parti, en 1786, de se rendre à Londres, où il espérait trouver des moyens de fortune que l'Ecosse ne pouvait plus lui offrir; mais il fut

trompé dans cette attente; des filous lui firent d'abord perdre au jeu une grande partie de l'argent qu'il avait apporté avec lui. Habitué à un genre de vie où il ne refusait rien à ses goûts et à ses fantaisies, il eut bientôt épuisé ses dernières ressources. Hors d'état d'acquitter les dettes qu'il avait contractées, ses créanciers le firent mettre dans la prison du *Banc du roi*, où il resta plusieurs mois, et d'où il fut tiré par la générosité d'un ami. C'est là qu'ayant appris que quelqu'un se proposait de traduire en anglais ses *Elementa medicinae*, il se chargea lui-même de cette traduction, qu'il acheva en très peu de temps. Cependant les expériences téméraires qu'il faisait dans le cours de ses leçons, en prenant de fortes doses d'opium et d'autres stimulants pour démontrer à ses auditeurs les effets de la méthode excitante, finirent par ruiner sa constitution, quelque robuste qu'elle fût. En 1788, l'ambassadeur de Prusse vint lui offrir, de la part de son maître, un établissement avantageux à la cour de Berlin; pendant que cette affaire se traitait, Brown fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui termina sa vie le 7 octobre de la même année: il avait environ cinquante-trois ans. Outre ses *Eléments de médecine*, il a laissé un petit ouvrage intitulé: *Observations sur la médecine*. Quelques-uns le croient aussi l'auteur d'un autre petit ouvrage intitulé: *Recherches*, plus généralement attribué au docteur Jones. Le système médical de Brown a éprouvé beaucoup de variations dans sa destinée; la violence de l'esprit de parti qu'il avait excitée en Ecosse à sa naissance, s'est promptement calmée, et il y trouve aujourd'hui plus de contradicteurs que de partisans. Ce système fut reçu avec beaucoup de froideur à Londres, où il n'a que très peu de

vogue dans la pratique des médecins : il paraît avoir eu plus de succès dans les autres pays de l'Europe, particulièrement en Allemagne, en Italie, et plus encore dans les États-Unis d'Amérique. Il nous reste à donner quelque idée des bases de cette doctrine célèbre, d'après l'exposé que le docteur Beddors en a placé à la tête des *Eléments de médecine*, et surtout d'après quelques observations sur le même système, qu'a bien voulu nous communiquer un médecin étranger résidant à Paris (M. Friedlander). Tout corps animé est une machine, composée de parties diverses dont la combinaison et les mouvements constituent la vie de l'animal; mais le jeu de la machine est soumis à l'action d'une puissance secrète, qui imprime le premier mouvement et qui l'entretient par des moyens encore inconnus; ses opérations ne peuvent s'expliquer par les lois de la mécanique, et paraissent supposer des qualités propres aux parties constituantes du corps vivant, et absolument étrangères à la matière morte. Plusieurs médecins philosophes se sont occupés, depuis quelque temps, à rechercher la nature de ce principe; mais cette découverte, qui doit être la clef de la physiologie animale, demande vraisemblablement encore des observations plus multipliées et plus approfondies, en attendant le coup-d'œil fécondant du génie. Brown ne s'est point occupé à rechercher la nature du principe de la vitalité; il s'est borné à en observer l'action par ses effets immédiats; et voici les résultats généraux de son observation: 1°. tout corps animé possède une certaine portion du principe d'où découle le phénomène de la vie; ce principe est désigné par le nom d'*excitabilité*; 2°. l'excitabilité varie, non seulement dans les animaux divers, mais encore dans

le même animal en différents temps; et, selon qu'elle a plus d'énergie, l'animal a une plus grande intensité de vie, c'est-à-dire, qu'il est plus susceptible de l'action des pouvoirs *excitatifs*; 3°. les pouvoirs excitatifs ou *stimulants*, peuvent être divisés en deux classes: en externes, comme la chaleur, l'air, la nourriture, le vin, les poisons, les médicaments, etc., et en internes, comme les mouvements musculaires, les fonctions vitales, la pensée et les affections de l'ame; 4°. la vie est un état forcé: si les pouvoirs excitants cessent d'agir, la vie cesse, de même que lorsque l'excitabilité est épuisée; 5°. le siège de l'excitabilité est dans la portion médullaire des nerfs, ainsi que dans les fibres musculaires; dès qu'elle est stimulée dans une partie, elle l'est en même temps dans tout le système; 6°. l'excitation peut être ou trop grande ou trop petite, ou dans une juste mesure. Il y a un état moyen d'équilibre qui constitue la santé; il a lieu lorsque la quantité du stimulant ou du pouvoir excitatif est proportionnée à la quantité d'excitabilité; 7°. le défaut d'équilibre, qui constitue l'état de maladie, naît, tantôt du manque de stimulant, par conséquent d'excès d'excitabilité, tantôt d'excès de stimulant, et par conséquent d'épuisement d'excitabilité; 8°. toutes les maladies peuvent être rangées sous deux divisions principales, les unes naissant d'un excès de force (*stréniques*), les autres d'un défaut de force (*asténiques*). D'après ce petit nombre de données, on conçoit que les règles des méthodes curatives doivent être fort simples: il n'y aura que des remèdes stimulants qui épuisent plus ou moins l'excitabilité, ou qui la provoquent peu à peu, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. Brown n'admet point, parmi les médicaments,

la distinction des *sédatifs* et des stimulants, qui ne diffèrent, selon lui, que par le degré. Ainsi, toutes les méthodes curatives se réduisent à l'art de modifier l'excitabilité par les stimulants, au point de produire l'état moyen qui constitue la santé. La simplicité apparente du système de Brown a quelque chose de spécieux ; mais cette simplicité même, dépendant de la grande généralité donnée à un principe abstrait, a dû produire trop d'arbitraire dans les développements, et trop de vague dans les applications, pour qu'il puisse en résulter une direction sûre et générale. C'est aux médecins observateurs et philosophes à déterminer le degré d'influence que cette doctrine peut avoir sur les progrès de l'art de guérir. Nous avons deux traductions des *Eléments* de Brown ; l'une a été publiée sous ce titre : *Eléments de médecine de Brown, avec les commentaires de l'auteur et les notes du docteur Beddoes*, traduits du latin et de l'anglais, par R.-J. Bertin (fils de Joseph Exupère Bertin), 1805, in-8° ; l'autre, sous le titre d'*Eléments de médecine de J. Brown*, traduits de l'original latin, par Fouquier, avec des additions et des notes de l'auteur, d'après sa traduction anglaise, et avec la table de Lynch, 1805, in-8°. Parmi les ouvrages auxquels le système de Brown a donné naissance, on doit distinguer la *Doctrine médicale simplifiée*, ou *Eclaircissements et confirmation du nouveau système de médecine de Brown*, composée en allemand, par Weikard, traduite en italien avec des notes par Joseph Frank, et, d'après la traduction italienne, traduite en français par R.-J. Bertin, avec l'examen critique de cette doctrine. S—D.

BROWNE (GEORGE), le premier évêque qui ait embrassé et introduit la

réformation en Irlande, était moins dans un couvent d'Augustins à Londres. Son savoir le fit nommer provincial de son ordre en Angleterre, et son goût pour la doctrine de Luther, qui commençait à se répandre, le recommanda au roi Henri VIII, qui le nomma, en 1534, archevêque de Dublin. Peu de mois après son arrivée en Irlande, il reçut l'ordre de disposer ses diocésains à renoncer à la soumission au pape et à reconnaître la suprématie du roi d'Angleterre. Il obéit, non sans quelque danger. Il représenta au parlement, assemblé à Dublin, que J.-C., le *grand-prêtre de nos ames*, ayant payé tribut à César, quoiqu'il ne fût pas chrétien, on devait beaucoup plus au roi d'Angleterre, qui l'était. Malgré ce sophisme, il eut beaucoup de peine à faire passer dans ce parlement l'acte de suprématie, et encore plus de peine à le faire exécuter. Il continua d'y travailler avec zèle, et fut nommé, en 1551, primat d'Irlande, à la place de l'archevêque d'Armagh, Dondal, vivement opposé aux mesures de la cour ; mais il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque, en 1554, par la reine Marie, et mourut en 1556. On n'a de lui qu'un sermon contre le culte des images et l'usage de prier en latin, imprimé à la suite de sa vie, Londres, 1681, in-4°, et quelques lettres relatives aux affaires d'Irlande. X—s.

BROWNE (GUILLAUME), poète anglais, né, en 1590, à Tavistock, dans le comté de Dévon, étudia à Exeter et à Oxford, et entra ensuite à Inner-Temple à Londres, pour se livrer à l'étude du droit. Il publia, en 1613, un recueil de *Pastorales anglaises*, dont la plus grande partie paraît avoir été composée avant l'âge de vingt ans ; la *Flûte du berger*, en sept églogues, 1614, in-8°, et, trois

ans après, un second volume de *Pastorales*. Il retourna à Oxford en 1614, et devint gouverneur du jeune comte de Caernavon. Il mourut vers 1645. Ses ouvrages, fort estimés de son temps, et loués par Selden et Johnson, mais tombés dans l'oubli après sa mort, sont défigurés par les pointes et les jeux de mots. Ils étaient devenus très rares, lorsque M. Davies en donna, en 1772, une nouvelle édition, en 3 vol. in-12. X - s.

BROWNE (THOMAS), médecin et antiquaire anglais, naquit à Londres, en 1605, d'un marchand de la Cité. Il commença son éducation à Winchester, et l'acheva à Oxford. Après avoir parcouru l'Angleterre, il passa sur le continent en 1629, et visita les principales universités. Il demeura quelque temps à Leyde, où il prit le bonnet de docteur, ensuite il rentra dans sa patrie en 1634, et se fixa à Norwich. En 1665, il fut admis au collège des médecins de Londres, comme membre honoraire. Charles II, passant à Norwich en 1671, le créa chevalier. Il vécut heureux dans le sein de sa famille, et termina tranquillement ses jours le 19 octobre 1682, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il a laissé trois filles, et un fils, Edouard, qui s'est distingué depuis comme médecin et par les relations de ses voyages. Son premier ouvrage, qui parut en 1642, in-8°, a pour titre : *Religio medici*. Il y en a eu un grand nombre d'éditions en anglais ; il fut traduit par J. Merryweather en latin, Leyde, 1644, in-12, et à Strasbourg, avec des notes de L.-N. Moltke, en 1652, in-12 ; et, d'après la traduction latine, en français, par Nicolas Lefebvre, la Haye, 1668, in-12 ; et en allemand. Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une suite de préceptes, ou l'exposé des principes de morale et de la

doctrine de tout un corps, mais une espèce de profession de foi d'un seul individu ; et c'était la sienne qu'il exposait. Il commençait par déclarer qu'il était chrétien et attaché à l'église auglicane, et qu'il en professait hautement tous les dogmes ; mais ensuite il ajoutait d'autres points de croyance, et en retranchait d'autres, de manière qu'à beaucoup de personnes, il ne parut qu'un incrédule déguisé. Cependant il était loin de l'être, puisqu'il était persuadé de l'existence d'esprits intermédiaires entre les anges et l'homme, et que celui-ci pouvait communiquer avec eux. Il était convaincu qu'il existait des sorciers. Le docteur Hutchinson en cite un fait aussi singulier que remarquable, dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, le grand jury, faisant à Norwich le procès à deux personnes accusées de sorcellerie, consulta le docteur Browne comme un personnage éminent pour son savoir : celui-ci signa une attestation, dans laquelle il reconnaissait l'existence de cet art diabolique, et cita des faits analogues à ceux dont ces malheureux étaient accusés, et qui lui paraissaient incontestables. Hutchinson a donné une copie authentique de cette pièce. Il y a bien apparence que ce fut ce qui détermina le jugement et le supplice de ces malheureux. C'est le dernier exemple que l'on ait vu en Angleterre de cette sorte de barbarie. Cependant tout, dans l'ouvrage de la *Religion du médecin*, indique un homme bien éloigné de l'intolérance : partout, au contraire, une douce philanthropie se fait sentir, et on le reconnaît toujours disposé à bien penser de ses semblables. Il donne de son caractère une idée fort avantageuse ; mais il y a lieu de croire que la vanité a beaucoup de part à ce portrait. Ce livre, qui avait fait une grande sensa-

tion en Angleterre, et qui fut traduit en plusieurs langues, fut attaqué par Kenelm Digby, mais d'une manière noble et polie; il le fut au contraire fort durement par Alexandre Ross. Les théologiens de l'Allemagne l'attaquèrent plus sérieusement, et voulurent faire passer l'auteur pour athée. En 1646, Browne accrut sa réputation littéraire par un second ouvrage, intitulé : *Pseudodoxia epidemica or Enquiries in the vulgar errors*, (*Essai sur les erreurs vulgaires*), Londres, in-fol. Ce traité, résultat d'un savoir immense, fut généralement accueilli, et l'auteur ne fut pas exposé aux critiques et aux imputations d'irréligion qu'il s'était attirées par son précédent ouvrage. Il eut plusieurs éditions, en 1650, in-fol.; en 1658, 1664, 1666, 1672, in-4°, et en 1673, in-fol. Il en parut une traduction en hollandais, à Amsterdam, en 1668, in-8°, et une en allemand, à Nuremberg, en 1680, in-4°. L'abbé Souchay en a donné une en français, sur la 7^e. édition, sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1733, 2 vol. in-12, et 1742, idem. Ce livre, qui était nécessaire au temps où il parut, n'a plus aujourd'hui le même degré d'utilité, parce que la plupart des erreurs qu'il combat se sont dissipées. Plusieurs auteurs, avant et après Brown, ont écrit sur le même sujet, et il leur est supérieur, si ce n'est pour le fond, du moins par la manière dont il le traite. C'est avec beaucoup de modération qu'il attaque ce qu'il regarde comme des erreurs. Il commence par les exposer, et cite les auteurs qui les ont propagées; ensuite, il les combat avec la seule force du raisonnement, sans employer ni le sarcasme ni l'ironie. Quoique zélé protestant, c'est avec beaucoup de ménagements qu'il examine quelques points

de la croyance de l'Église romaine. Pour le temps où il écrivait, il montre des connaissances fort étendues sur la physique; il déploie dans tous ses ouvrages une vaste érudition; mais quelquefois il se trompe, et il remplace une erreur par une autre. Il attaque même des vérités, qui déjà paraissaient alors démontrées, et il semble douter du système de Copernic. En 1658, il publia : *Hydriotaphia*; il y réunit un autre petit traité, *Garden of Cyrus*, ou *Traité du quinonce*. Ces deux traités ne forment qu'un petit vol. in-8°. Dans le premier, il disserte très savamment sur les urnes cinéraires et sur ce qui concernait les monuments funéraires chez les anciens; il ne néglige rien et souvent sort de son sujet. On y trouve, entre autres, la première observation sur la substance singulière provenant de la décomposition des cadavres, retrouvée depuis, par Fourcroy, dans le cimetière des Innocents, à Paris, et connue maintenant sous le nom d'*adipo-cire*. Le *Traité du quinonce* fait voir qu'il a cultivé la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle; il tâche de prouver que la nature, dans ses productions, emploie plus souvent le nombre cinq que tous les autres. Il cite une multitude d'exemples à l'appui de cette opinion. On doit le regarder comme le premier qui ait vu que ce nombre cinq est beaucoup plus commun dans les parties des fleurs que tous les autres nombres. Browne n'a laissé qu'un seul écrit sur sa profession : c'est une lettre très courte sur l'étude de la médecine, dans laquelle il montre plus d'érudition que de jugement. Ses œuvres réunies parurent de son vivant, en 1666; elles furent traduites en allemand, et enrichies de notes, par Christian Paganus, et publiées à Francfort et à Leipzig en 1680,

sa mort, l'archevêque cueillit tous les écrits qu'il en manuscrit ; ce sont *antiquités* sur des antiquités ; au jour dans une édition ses œuvres, publiée à 1686, in-fol. A la tête de son édition, est sa vie, écrite par lui. Le docteur Johnson en a fait une, où il apprécie avec ses talents et ses ouvrages. dit-il, est vigoureux, mais érudit, mais pédantesque ; mais il ne plaît point ; il est obscur ; les figures de son style sont bizarres et ses comparaisons forcées ; il emprunte des termes de toutes les sciences, ce qui quelquefois disparate. » Il ne convient, cependant, de ne pas se laisser enrichir la langue scientifique de mots, dont on ne peut tirer le sens avant lui que par des phrases. D—P—s.

É (ÉDOUARD), fils du précédent médecin comme lui, naquit à Londres et se distingua de bonne heure par ses progrès, principalement l'étude des langues anciennes. Il eut pour père un homme qui avait reçu de son père les éléments des sciences, il vint de Norwiche, et de là à Oxford, prit, en 1665, le grade de docteur en médecine. En 1668, il commença sa carrière à la Hollande, l'Allemagne, la Bohême, etc., et, l'année suivante, fit un tour en France, dans laquelle il vit le grand-père de Louis XV à Vincennes, et de Louis XVI à Rome, et de Louis XVIII à Paris. A son retour, il fut élu membre de la société royale des médecins, et se lia avec le comte de Dor-

set, qui l'engagea à publier une partie de ses voyages. Cette relation, où l'on trouve des particularités intéressantes sur des pays alors peu connus, ainsi que sur plusieurs objets d'antiquité et d'histoire naturelle, obtint un très grand succès. En 1673, Browne retourna sur le continent pour faire de nouvelles observations d'histoire naturelle, particulièrement sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle. Il fut ensuite nommé médecin du roi Charles II, qu'il soigna dans sa dernière maladie, et, en 1681, médecin de l'hôpital de St.-Barthélemi. Il se livra aussi à la chimie, et il est cité honorablement par Boyle. La mort de Charles II et ensuite la révolution l'éloignèrent entièrement de la cour. Il fut nommé, en 1705, président du collège royal, et mourut le 27 août 1708. Les voyages de Browne, en augmentant ses connaissances, avaient donné en même temps à ses manières une sorte de politesse, dont le savoir n'est pas toujours accompagné. Charles disait « qu'il était aussi savant qu'aucun des membres du collège royal, et d'aussi bon ton qu'aucun des hommes de la cour. » Ses ouvrages sont la collection de ses voyages, réunis, et publiés en anglais, à Londres, en 1675, in-4°, réimprimés avec des augmentations en 1685 ; ils ont été traduits en français, Paris, 1674, in-4°. On y trouve beaucoup d'observations sur la physique et l'histoire naturelle ; mais son objet principal était la minéralogie. Il a eu le mérite de faire le premier connaître, sous ce rapport, les diverses contrées qu'il avait parcourues. Il avait fait, en 1677, un nouveau voyage en Allemagne, dont il a donné la relation dans la seconde édition de ses Voyages. Il traduisit du grec de Plutarque les *Vies de Thémistocle et de Sertorius*,

qui ont paru dans l'édition de Dryden.

S—D.
 BROWNE (SIMON), ecclésiastique anglais dissident, né en 1680 à Shepton-Mallet, dans le comté de Sommerset, fit d'excellentes études, et commença à prêcher avant l'âge de vingt ans. Après avoir été successivement pasteur d'une congrégation à Portsmouth et à Londres, il perdit en même temps, en 1723, sa femme et son fils unique, et ce double malheur l'affecta au point de troubler sa raison; non seulement il résigna ses fonctions, mais il ne voulut plus se soumettre à aucune pratique religieuse. Ses amis lui ayant demandé le motif de ce changement dans un homme autrefois si recommandable par sa piété, il leur dit : « qu'il était tombé dans la disgrâce de Dieu, qui avait voulu que son ame mourût par degrés, et ne lui avait laissé qu'une vie animale en commun avec les brutes; que, bien qu'il conservât la figure humaine et la faculté de parler d'une manière qui semblait raisonnable aux autres, il n'avait pas plus d'idée de ce qu'il disait qu'un perroquet; qu'il y aurait donc de sa part impiété à faire des prières, et indécence à assister à celles des autres. » Mais sa folie, si même l'on peut tout-à-fait appeler ainsi ce singulier travers d'esprit, ne paraissait porter que sur ce seul point. Il se retira dans son lieu natal, où, tout en assurant que ses facultés intellectuelles étaient pour jamais éteintes, il composa divers ouvrages où l'on trouve autant de savoir que d'esprit et de talent; notamment deux défenses du christianisme contre Woolston et Tindal, écrites dans les deux dernières années de sa vie. La première, intitulée : *Réprimande convenable, adressée à un incrédule qui l'est de gaité*

*de cœur, avec une préface contenant les poursuites du pouvoir remarquable par la force du rnement et par l'esprit de tolérance y règne. L'autre a pour titre : De la religion, de la nature et révélation chrétienne, contre la se interprétation de l'une et les tions faites contre l'autre dans vre intitulé le Christianisme ancien que la création. Cet ouvrage est un des meilleurs qui controverse ait produits. Il l'adressé à la reine Caroline; mais il rendait compte dans la dédic l'état de son esprit, ses amis avec raison qu'elle pourrait de tout l'effet de l'ouvrage, et la s primèrent. Elle a été depuis imprimée dans le N°. 88 de l'*Adventu* c'est un morceau vraiment singulier pour la singularité. Browne y écrit que, si son livre a quelque chose d'ordinaire, c'est d'avoir pour auteur « un être, le premier de ce et qui n'a pas encore de nom prétend qu'on racontera « comme venement le plus mémorable et surprenant du règne de George qu'un traité composé par une chose (thing), ait été présenté lustré Caroline. » Browne mourut en 1732. Outre les deux ouvrages nous avons cités, et qui ont été publiés par Guillaume Harris, il avait avant son malheur quelques sermons ainsi qu'un recueil d'hymnes et de cantiques. Il avait aussi composé des traductions en vers anglais d'auteurs poètes grecs et latins, une grammaire anglaise, des fables, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.*

S—D.
 BROWNE (PIERRE), docteur en théologie, fit ses études dans l'université de Dublin, où il parvint

en 1699. Il fut promu, en 1706, évêché de Corke et de 1711, de prélats protestants peut-être comparés pour la science et la pureté des mœurs. Ardent de la religion chrétienne, il a un attachement inviolable à l'extérieur du culte, aux rites de son église, et restaient célibataire. Cette contenance, aux yeux de quelques-uns irlandais, pour un catholique déguisé. Prédicateur éloquent et éloquent, il réforma, par ses instructions et son exemple, le goût des jeunes prédicateurs de son temps; ses revenus furent employés à de fréquentes aumônes, à acheter une belle maison destinée à recevoir des écoles de charité et une bibliothèque qu'il mit au service du public. Il mourut dans son palais épiscopal de Dublin le 25 août 1735, laissant un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables ont été publiés, de son vivant, sont : I. une Lettre servant de réponse à un livre de Toland (intitulé : *Le christianisme sans mystère*), aux objections des incrédules, Londres, 1696, in-8°; II. de *la coutume de boire en mémoire des* ancêtres, avec la suite et la réponse à celui qui prétend la justifier, Dublin, 1713, 1714 et 1715, 3 vol. III. la *Doctrine des partis* dans les *constances en fait de religion*, 1715, in-12; IV. *Disert sur la coutume de boire aux* tables, Dublin, 1716, in-12 (il y a une Lettre sur le même sujet, in-12); V. la *Foi discutée l'opinion et de la science*, 1716, in-8°; VI. *le Progrès et les limites de l'entendement humain*, Londres et Dublin, 1728, in-8°; c'est une espèce

de supplément aux preuves de son premier écrit contre Toland; VII. *les Choses surnaturelles et divines, conçues par l'analogie des choses naturelles et humaines*. Londres, 1733, in-8°; VIII. plusieurs *Sermons*. Browne laissa tous ses autres ouvrages manuscrits à son neveu Thomas Russel. C. T.—Y.

BROWNE (ISAAC-HAWKINS), poète anglais, né en 1706, à Burton-sur-Trent, dans le comté de Stafford, passa, en 1727, de l'université d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn à Londres, où il s'occupa beaucoup plus de poésie que de jurisprudence. Possesseur d'une fortune suffisante, il quitta bientôt l'étude des lois pour une vie indépendante et se livra aux loisirs de la littérature. Ce fut pendant son séjour à cette école qu'il composa un poème sur *le dessin et la beauté*, et un autre intitulé *la Pipe de tabac*, divisé en six chants, dont chacun offre l'imitation heureuse et piquante du style d'un poète vivant. Les six poètes imités sont Gibber, Ambroise Philipps, Thomson, Young, Pope et Swift. Le chant imité de Philipps est l'ouvrage du docteur Hoadly. Brown fut choisi, en 1744 et en 1748, pour représenter au parlement le bourg de Wenlock, dans le comté de Shrop. Le plus considérable de ses ouvrages est le poème intitulé : *De animi immortalitate*, publié en 1754. Ce poème eut un très grand succès en Angleterre, et il en fut fait en très peu de temps plusieurs traductions anglaises, dont la meilleure est celle de Soame Jenyns, imprimée dans les *Mélanges* de cet auteur. On a de Browne, quelques autres productions poétiques. Il mourut en 1760, âgé de cinquante-cinq ans. Hawkins Browne, son fils, a donné, en 1768, en 1 vol. in-8°, une jolie édition de ses œuvres. X—s.

BROWNE (SIR WILLIAM), médecin et littérateur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1692, exerça avec succès la médecine à Lynn, comté de Suffolk, et ensuite à Londres, où il mourut, en 1774, âgé de quatre vingt-deux ans, laissant par son testament deux prix à décerner annuellement aux deux meilleurs poèmes qui sortiraient de l'université de Cambridge. Il était membre de la société royale de Londres, et président du collège des médecins de cette ville. La part active qu'il prit, en cette qualité, en 1768, dans la contestation qui s'éleva entre le collège des médecins et les licenciés, engagea Foote à l'introduire dans son *Diable boîteux*. Le portrait était si vivant : Browne s'y reconnut le premier, et envoya à l'auteur une carte pour le complimenter sur son habileté ; mais comme il avait oublié de se munir d'un manchon, il lui envoya le sien. Cette manière de se venger désarma Foote. Browne était ami de la gaité ; il fréquentait habituellement un bal qui se donnait chaque année à Londres, dans une pension de jeunes demoiselles. Un dignitaire de l'église s'y étant rendu un jour pour voir danser sa fille, et apercevant notre médecin debout, au milieu de ces jeunes personnes, dit qu'il croyait voir *Hermippus redivivus, vivant anhelitu puellarum*. Browne est auteur d'un grand nombre d'essais en prose et en vers, et il a donné une traduction du latin en anglais, des *Eléments de catoptrique et de dioptrique*, du docteur Grégoire, auxquels il a ajouté quelques écrits sur le même sujet (Londres, 1715, in-8°.) X—s.

BROWNE (PATRICE), médecin et botaniste, naquit à Crosboyne en Irlande, en 1720. Etant fort jeune encore, on l'envoya chez un parent,

à l'île d'Antigua ; mais le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe, en 1757. Il se mit à étudier la médecine, et vint à Paris où il demeura cinq ans. Il alla ensuite à Leyde, et y fut reçu docteur en médecine ; ensuite, il se rendit à Londres, où il fut en liaison avec plusieurs savants. Il retourna en Amérique et se fixa à la Jamaïque. C'est à lui que la ville de Kingston doit l'avantage d'être un port de douane, au lieu de Spanish-Town, ou San-Yago, qui l'était auparavant. Il fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île. Il eut l'occasion de perfectionner les découvertes qu'y avait faites Sloane, et d'en faire lui-même de nouvelles. De retour en Angleterre, il donna, en 1755, une carte très exacte de cette île, qu'il avait tracée de sa main, et qui a été gravée en deux feuilles, par Bailey. L'année suivante, il publia un excellent ouvrage sous ce titre : *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque* (Londres, 1756, in-fol.), en anglais, enrichie de superbes figures dessinées par le célèbre Euret. Il y rectifie les caractères de plusieurs genres de plantes du P. Plumier, et il en établit quelques nouveaux. Linné n'en admit qu'un petit nombre ; mais presque tous les autres ont été reconnus depuis. Hans Sloane n'avait pas recueilli, dans tous ses voyages, plus de huit cents espèces de plantes ; Browne en décrit, dans la Jamaïque seule, environ douze cents. Il retourna aux Antilles, et séjourna pendant quatre ans à Antigua et à Montserrat. Il paraît qu'il se livra entièrement à l'exercice de la médecine, et qu'il ne put continuer ses travaux sur la botanique. Il essaya des malheurs, et perdit tous ses livres. Revenu en Angleterre, en 1782, après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se

ertira à Bellinok, dans le comté de Mayo en Irlande. Là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha à l'étude des mousses et des autres végétaux cryptogames. Il s'occupait aussi à faire une *Flore de l'Irlande*, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il mourut en 1790, à Rusbrook, âgé de soixante dix ans. Dans sa retraite, il s'était tellement isolé de la société, que, malgré la célébrité que lui avait donnée son premier ouvrage, on le croyait mort, et ce fut par hasard qu'il apprit que l'on venait d'en annoncer à Londres une nouvelle édition, qui n'est, au reste, que l'ancienne édition, dont on a imprimé les planches sur papier velin, en y mettant un nouveau titre avec la date de 1790. Il est à désirer que l'on publie sa *Flore d'Irlande*, ainsi que de nouvelles observations sur les plantes de la Jamaïque, qu'il avait faites dans son dernier voyage, et qu'il a laissées en manuscrit. On a aussi de lui deux catalogues des oiseaux et des poissons de l'Irlande. Il était lié avec Gronovius, avec Muschenbroeck, et plus particulièrement avec Linné, qui entretenait jusqu'à sa mort une correspondance suivie avec lui. Browne fut un des premiers en Angleterre à adopter le système de Linné; aussi ce naturaliste donna le nom de *brownea* à un genre de la famille des légumineuses. — Outre les botanistes et médecins du même nom, que nous avons indiqués, on connaît encore BROWNE (Jean), chirurgien ordinaire de Charles II, auteur d'un *Traité complet des plaies*, Londres, in-4°, 1678; d'un *Traité sur les tumeurs*, idem; d'un *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles*, Londres, in-4°, 1684, tous trois écrits en anglais; et d'une *Myogra-*

phie, dont les planches sont tirées de Casserius, en anglais, en 1681 et 1697, in-fol.; en allemand, Berlin, 1704, Leipzig, 1715, in-fol., et traduite en latin sous ce titre: *Myographia nova, sive muscutorum omnium in corpore humano hactenus repertorum accuratissima descriptio*, Londres, 1684, in-fol.; Leyde, 1687, 1690, in-fol.; Amsterdam, 1694, in-fol. — BROWNE (André), auteur d'un ouvrage sur les fièvres, *De febris tentamen theoretico-practicum*, Edimbourg, 1695, in-8°. — BROWNE (Jean), auteur d'*Institutes de médecine*, en anglais, Londres, 1714, in-8°. — BROWNE (Joseph), auteur d'un *Recueil de toutes les épidémies pestilentielles du 17^e siècle*, en anglais, Londres, 1720, in-8°. — BROWNE (Richard), auteur d'un *Essai sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain*, en anglais, 1729; en latin, à Londres, 1735, sous ce titre: *Medicina musica*. — BROWNE (Guillaume), agrégé au collège de la Madeleine, à Oxford, mort en 1678, âgé de cinquante ans, a publié le catalogue du jardin de botanique de cette ville: *Catalogus horti Oxoniensis*, Oxford, 1658, in-8°. — BROWNE (Alexandre), chirurgien anglais, a voyagé aux Indes orientales, vers la fin du 17^e siècle. Il recueillit beaucoup de plantes de ces contrées, et les envoya à Plukenet, qui les publia dans ses ouvrages. C'est en considération du service qu'il a rendu à la botanique que Linné a donné le nom de *brownia*, à un genre de plante de la famille des nerpruns, composé de plusieurs arbustes du cap de Bonne-Espérance, remarquables par la petitesse de leurs feuilles. — BROWNE (Samuel), chirurgien anglais, établi à Madras, sur la fin du 17^e siècle,

a contribué aux progrès de la botanique, en envoyant des herbiers composés de plantes de l'Inde à plusieurs savants botanistes d'Angleterre, et entre autres à Petiver, qui en fit connaître un grand nombre dans ses ouvrages. On voit, dans les *Transactions philosophiques*, un catalogue fort nombreux de celles qu'il avait découvertes, tom. XXII, ann. 1700. — BROWNE (Jean), chimiste de Londres, membre de la société royale, mort en 1735, a publié quelques mémoires dans les *Transactions philosophiques*. C. et A. et D—P—s.

BROWNE (GEORGE, comte DE), général au service de Russie, né en Irlande, l'an 1698, d'une famille catholique. Il eut de bonne heure du goût pour l'état militaire; mais ne pouvant espérer de l'avancement dans son pays, à cause de sa religion, il se rendit en Allemagne, et s'engagea au service de l'électeur Palatin. Il passa ensuite en Russie, avec Keith, et avança rapidement, surtout lorsqu'il eut rendu un service important dans une circonstance critique. Une conspiration s'étant formée contre l'impératrice Anne, Browne parvint à la dissiper, en fondant sur les conjurés l'épée à la main, à la tête d'une troupe d'élite, dont il connaissait le dévouement. Peu à près, de grandes entreprises militaires donnèrent occasion aux généraux russes de signaler leurs talents. Lascy, Munich, Keith, parurent avec des forces considérables sur le Rhin et le Wolga; Browne prit part à leurs travaux et à leurs succès; il fit des marches savantes, et arrêta, avec un corps d'environ trois mille hommes, l'armée turke sur les bords du Wolga. Tombé ensuite entre les mains des ennemis, il fut conduit à Andriople, et vendu comme esclave. Ayant recouvré la liberté par les bons offices

d'un officier français, et s'étant instruit des plans de campagne des Turks, il s'échappa de Constantinople, et se rendit à Pétersbourg, où l'on tira parti des renseignements qu'il donna. Peu à près, la guerre éclata avec la Suède; Browne fut opposé à un corps de Suédois, qu'il tint éloigné des frontières de Russie par des manœuvres bien combinées. Pendant la guerre de sept ans, il se trouva aux batailles de Prague, de Collin, de Jaegerndorf, de Zorn-dorf. Il eut, à cette dernière bataille, un commandement en chef, et en décida l'issue, en ralliant les Russes; mais en même temps il fut fait prisonnier par les Prussiens. S'étant dégagé par sa présence d'esprit, il reçut cinq coups de sabre à la tête, et resta sur le champ de bataille parmi les morts. Ayant été retiré, on lui donna les premiers secours de l'art, et il fut transporté à Pétersbourg. Lorsque la paix eut été rétablie entre la Russie et la Prusse, Pierre III voulut mettre Browne à la tête de l'armée qui devait marcher contre les Danois; le général désapprouva cette guerre, et manifesta son opinion. L'empereur irrité le renvoya du service; mais, peu de jours après, ce mouvement de colère étant apaisé, Browne fut rappelé, et obtint le gouvernement de Livonie. Il rendit à cette province des services signalés, en réprimant les abus, et en protégeant le peuple. Quelques années avant sa mort, il demanda sa retraite; mais Catherine II lui répondit: « Il n'y » a plus que la mort qui puisse nous » séparer. » Browne mourut le 18 septembre 1792, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Depuis vingt ans, il avait fait construire son cercueil, qu'il se faisait présenter souvent, et qu'il contemplait avec le calme d'un héros et d'un philosophe.

C—AV.

BROWNRIG, ou BROMRIG

(**BRUOL**), théologien anglais, naquit en 1592 à Ipswich, dans le comté de Suffolk, d'un marchand de cette ville. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et, en 1628, reçu docteur à l'université d'Oxford. Il fut promu successivement à plusieurs bénéfices considérables, et nommé, en 1641, évêque d'Exeter; mais dans les troubles qui éclatèrent bientôt après, il se trouva, en sa qualité d'évêque, exposé aux violences du parti parlementaire. Sa vie fut menacée; et, dépouillé de ses revenus, il se vit sans autre ressource pour vivre que la générosité d'un ami, chez lequel il se retira. Cette détresse n'abattit point son courage, et l'on dit qu'il osa conseiller à Cromwell de rétablir Charles II sur le trône. Il fut nommé, en 1658, prédicateur du Temple, avec des appointements assez considérables, et mourut en 1659. On n'a de lui que quarante sermons, passables pour le temps, et imprimés après sa mort, à Londres, 1662, 1664, 2 vol. in-fol. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'une littérature étendue, et d'une conduite irréprochable, quoique, dans ces temps de parti, on l'ait accusé de n'avoir pas montré assez de zèle pour la religion. X—s.

BRU (**MOYSE-VINCENT**), peintre espagnol, né à Valence en 1682. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'école de Juan Conchillos, peintre habile, et surpassa bientôt tous ses camarades. Lorsqu'on voulut décorer de tableaux l'église de St.-Jean del Mercado, de Valence, Bru, malgré sa jeunesse, fut choisi pour en exécuter trois. Il peignit le *Passage du Jourdain*, *S. François de Paule*, et *tous les Saints*, c'est à-dire, la réunion, dans le même tableau, d'un grand nombre de Saints. Palomino Velasco, qui a fourni ces détails, dit que « ces ouvrages annon-

» cent la main d'un grand maître, et » une grande force de génie. » Ces éloges donnent lieu de regretter la fin prématurée d'un artiste qui débutait si bien. Bru mourut à Valence, en 1705, n'ayant encore que vingt-un ans. D—t.

BRUAND (**PIERRE-FRANÇOIS**), médecin, né à Besançon en 1716, mort en cette ville, en 1786, s'était acquis une réputation méritée dans la pratique de son art. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses états; mais il ne fut point touché des promesses du monarque, et il préféra aux emplois brillants qu'on lui offrait, une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On a de ce médecin : I. *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763, in-8°. ; II. *Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes*, Besançon, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage avait remporté le prix de l'académie de cette ville en 1763, et il a été réimprimé, avec des additions, sous le titre de *Traité des maladies épi-zootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme*, Besançon, 1782, 2 vol. in-12. Bruand était membre des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, et on trouve plusieurs observations importantes de lui dans les mémoires de ces sociétés. — **BRUAND**, ou **BRUAN**, natif de Nancy, et curé de Mousson, au 16^e. siècle, a donné : *Bref discours* (en vers) *de la très noble, très illustre et très ancienne maison de Lorraine*, Lyon, 1591, in-8°. , poème que Chevrier qualifie de mauvais. W—s.

BRUANT (**LIBÉRAL**), donna, en 1671, les dessins de la première église et des bâtiments de l'hôtel des Invalides, et ensuite de la Saçpe-

rière. Il a continué l'église des Petits-Pères, près de la place des Victoires, commencée par Lemuet, et achevée depuis par Artaud. Le style de son architecture était noble et simple. Il laissa un fils qui bâtit, en 1721, l'hôtel de Belle-Isle, dont les dessins, les profils et le goût d'ornement sont très estimés. Bruant fils fut professeur de l'académie royale d'architecture. On a de Libéral Bruant *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres, faite en 1684, par le sieur Bruant, architecte du roi, avec les plans dessinés par Pierre Bruant son neveu*, in-4°. Cet ouvrage se conservait, en manuscrit, dans la bibliothèque de M. Pelletier, qui a été vendue et dispersée. — Un autre BRUANT, frère aîné du précédent, a fait la porte du bureau des marchands drapiers, rue des Déchargeurs. Elle est décorée de colonnes doriques accouplées, dont les métopes sont cependant carrées, sans que néanmoins les bases et les chapiteaux se pénètrent ou se confondent. Le moyen qu'il a employé a été de donner aux pilastres la même diminution qu'aux colonnes.

K.

BRUC - MONTPLAISIR. *Voyez* MONTPLAISIR.

BRUCEUS (HENRI), médecin, né à Alost en 1551, d'abord professeur de mathématiques à Rome, reçu ensuite docteur à l'université de Bologne, alla, en 1567, professer les mathématiques et pratiquer la médecine à Rostoch; il y mourut très considéré, sous l'un et l'autre rapport, le 31 décembre 1595, ayant laissé des ouvrages sur les deux sciences qu'il avait cultivées; sur les mathématiques : *De motu primo*, 1580, in-12; 1604, in-12; *Institutiones sphere*, vers 1584; sur la médecine : *Propositiones de morbo gallico*, Rostoch, 1569, in-

8°. ; *De scorbuto, propositiones Rostochii disputatæ*, 1589, 1591; et dans le livre des *Observations sur le scorbut* de Severius Eugalenus : *Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis*, avec les mélanges de Henri Smet, Francfort, 1611, in-8°. C. et A.

BRUCCIOLI. *Voy.* BAUCIOLI.

BRUCE (ROBERT), comte d'Anandale en Ecosse, et de Clévelaud en Angleterre; fils de Robert Bruce, surnommé le Noble, et d'Isabelle d'Ecosse, se porta pour compétiteur de Jean Bailleul (*V.* BAILLEUL), lorsqu'en 1285, le trône devint vacant par la mort d'Alexandre III et par celle de sa petite-fille et unique héritière directe, Marguerite de Norwège. A peine sacré à Scône, Bailleul se hâta d'aller à New-Castle jurer foi et hommage au roi d'Angleterre. Les chefs écossois, dont il s'était fait accompagner, et qui n'étaient pas préparés à résister en face aux deux rois, prêtèrent le même serment, avec l'horreur de s'y soumettre et l'impatience de s'y soustraire. Bruce, qui n'avait pas plus reconnu la nomination du roi élu que la suprématie du roi électeur, travailla sur-le-champ à grossir le nombre de ses amis de celui des mécontents. Bientôt, menacé par son rival, entraîné par ses sujets, insulté par son suzerain, Bailleul lui-même voulut seconder le joug. On courut aux armes. Edouard essaya les premiers revers, employa le moyen banal de diviser ses ennemis pour les affaiblir, et offrit de nouveau la couronne à Bruce, sans autre condition que de l'aider à punir Bailleul. Bruce vint joindre l'armée anglaise avec son fils et ses guerriers les plus actifs, tandis que ses autres amis devaient travailler les esprits, et disposer le peuple à un changement de souverain. Edouard, ainsi aidé, s'ouvrit l'Ecosse par la conquête de Berwick,

écrasa Baillien à la bataille de Dumbar, l'envoya bientôt prisonnier dans la tour de Londres, et répondit à Bruce, qui lui demandait le prix convenu de ses services : « Croyez-vous que je n'aye autre chose à faire que de vous conquérir un royaume ? » L'Écossais indigné quitta les drapeaux d'Édouard, mais y fut ramené par des motifs bien moins nobles que ceux qui jusques-là l'avaient inspiré. L'Écosse était asservie, son roi emprisonné, ses défenseurs séduits, massacrés ou emmenés captifs comme leur souverain ; lorsque ce malheureux pays paraissait sans ressource, on y vit tout à coup, d'un rang obscur, sortir une âme sublime, faite pour sauver sa patrie, et digne de se dévouer pour elle. Un simple gentilhomme, fils cadet d'un chevalier, aussi pauvre que brave, Guillaume Wallace (*Voy. WALLACE*), trouva moyen de se former une armée, détruisit celle des Anglais, tua le vice-roi représentant d'Édouard, pénétra en vainqueur jusque dans l'Angleterre, et, rentré dans son pays, où il n'y avait plus d'ennemis que ceux qui étaient prisonniers, il fut proclamé, par la reconnaissance des peuples, régent du royaume. Et Robert Bruce, et Jean Cumyn, allié, ainsi que lui, à la maison royale, ne purent se défendre du poison de l'envie, ou des ombres de l'orgueil et de l'ambition. Ils accusèrent Wallace d'aspirer au trône. Sans se rendre compte à eux-mêmes de cet affreux sentiment, ils aimèrent mieux voir l'Écosse perdue que sauvée par leur obscur rival, et ils rentrèrent dans les rangs de l'armée anglaise pour le combattre ; moins coupables encore que ceux qui restèrent dans l'armée de Wallace pour le trahir ; car tous ces grands ne pouvaient pardonner tant de renommée et tant d'élevation, même à tant de ser-

vices ! Wallace, ne pouvant résister à la fois, et aux forces de son ennemi, et aux factions de ses concitoyens, perdit, contre Édouard I^{er}, la terrible bataille de Falkirck (22 juillet 1298), se fit cependant jour à travers les vainqueurs avec les débris de son armée, et s'arrêta derrière un fleuve étroit, mais profond, qu'il sut mettre entre lui et Bruce, qui le poursuivait ardemment. Là, sur la demande de Bruce, que fatiguaient sans doute ses remords, il y eut, d'une rive à l'autre, une explication à haute voix entre ces deux chefs. Wallace y déploya tant de patriotisme, de désintéressement et de pureté, que Bruce, fondant en larmes, s'humilia devant le noble caractère qu'il avait méconnu, et jura d'expié la funeste victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. Le généreux Wallace, en se réservant toujours de combattre et de mourir pour son pays, voulut cesser de le gouverner. Il abdiqua la régence ; Cumyn en fut revêtu ; et Bruce, qui ne se serait pas permis de l'accepter, mourut vers ce temps, heureux de s'être réconcilié avec sa patrie, et laissant un fils qui devait bientôt mériter et obtenir la couronne d'Écosse. — Nous avons cru devoir suivre, dans cette notice, les historiens écossais Drummond, Lesly, Buchanan, etc., qui sont unanimes, plutôt que les auteurs anglais, qui ne s'accordent pas. Hume a préféré quelquefois ces derniers. Rappin a prétendu concilier les uns et les autres. Dans le récit de Hume, ce n'est point avec Robert Bruce le père, mais avec le fils, que Wallace eut cette fameuse explication, le fleuve entre deux. Rien n'empêcherait de croire que le père eût voulu avoir son fils pour témoin d'une entrevue si importante. A l'art. ROBERT BRUCE cessent toutes les incertitudes historiques. • L—T—L.

BRUCE (ROBERT), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Écosse, sous le nom de *Robert I*, paraît décidément avoir été fils du précédent, quoiqu'au dire de quelques auteurs, il n'ait été que son petit-fils. A partir de la bataille de Falkirk, en 1298, il y avait eu pendant sept années, entre les Anglais et les Écossais, une alternative continue de soumissions forcées et d'insurrections renaissantes, de guerres et de trêves, de succès variés, où la fortune avait favorisé tantôt les attaques de l'ambition, et tantôt la résistance du patriotisme. Maître absolu pour la troisième fois, en 1305; destructeur inexorable de tout ce qui paraissait propre à réveiller parmi les vaincus l'idée d'une indépendance nationale; délivré de l'indomptable Wallace par une horrible trahison et par un plus horrible supplice, Edouard I^{er} était rentré à Londres, croyant enfin sa conquête assurée, et il y était rentré ayant près de lui l'homme qui devait la lui enlever. A la tête des seigneurs écossais, dont il aimait à s'environner, et qu'il prétendait séduire, tandis qu'il épouvantait les autres, étaient Robert Bruce, et Jean Cumyn, le premier repassant toujours dans sa mémoire les droits de son père au trône, et les paroles patriotiques de Wallace, sur les bords du Caron; le second, cousin-germain de Bailleul roi détrôné, et supportant impatiemment de s'être vu enlever la régence. Maintes fois Edouard les avait appelés séparément dans son intérieur, et avait sollicité les services de chacun d'eux, en leur promettant pour récompense la couronne d'Écosse, qui, sous un suzerain tel que le roi d'Angleterre, avait encore, disait-il, de quoi flatter l'ambition. Honteux et outrés de se voir si long-temps dupes de promesses perfides, les deux rivaux s'étaient ouverts

l'un à l'autre et avaient conspiré. L'un avait été signé entre eux tant qu'ils travailleraient de concert à soulever l'Écosse; que Bruce serait élu roi; que ses comtés et terres passeraient à Cumyn, qui le titre de lieutenant-général, la seconde personne après le roi; qu'enfin un des deux irait en Écosse pour préparer les voies à cette révolution, et que l'autre se tiendrait partout Edouard pour endormir sa vigilance. Cumyn était resté, et vint traiter. De ses terres d'Écosse, il envoya une copie du traité au roi d'Angleterre, qui la reçut à Londres. Edouard furieux se contenta d'une députation précipitée de Robert Bruce, qui fit évader ses trois frères, qui s'éloignés de lui, et dont Edouard voulait aussi s'assurer. Bruce reçut d'Edouard une défense de quitter la terre, mais il reçut en même temps un conseil sage d'une espèce singulière. Un chevalier de Gower, ami de toute sa famille, l'un des seigneurs anglais les plus qualifiés, lui envoyait une paire de gants et une bourse remplie d'or, comme les lui ayant empruntés il y avait quelques jours. Bruce comprit le langage. La terre était couverte de neige: il fit ferrer trois chevaux sans contraire, de manière à masquer les traces d'une arrivée, au lieu de d'un départ; choisit deux compagnons sûrs; voyagea toute la nuit, intercepta une nouvelle dénonciation de Cumyn contre lui; et, avec la rapidité de l'éclair, courut asser ses amis à Mabane, poignarder Cumyn à Dumfries, et se faire couronner roi à Scône. De ce jour, l'Écosse délivrée d'un joug étranger, qu'une vicissitude que dut encore subir le pays, fut dirigée par le bras de son libérateur. L'éclat de ses premiers succès subit une éclipse, et il s'y résigna. Deux fois vaincu il

comté de Pembroke, il dispersa lui-même son armée, en lui annonçant qu'il la réunirait un jour; et, ne voulant emmener avec lui que deux amis fidèles, lord Hay et lord Lenox, il alla se cacher avec eux dans les rochers des îles Hébrides. Sa femme fut emmenée captive à Londres; ses trois frères y furent pendus: il sentit son cœur déchiré; mais son ame fut encore exaltée, bien plutôt qu'abattue. On le croyait mort, lorsqu'à la tête d'une armée d'insulaires, et joint par l'illustre auteur des Douglass, il reparut en Ecosse, s'empara de Carrick et d'Inverness, passa les garnisons anglaises au fil de l'épée, rasa les forts, et appela sous son étendard ses fidèles sujets, qui coururent en foule s'y rallier. Edouard I^{er}. se mit en marche pour aller arrêter des progrès si menaçants: la mort l'arrêta lui-même sur les frontières d'Ecosse, et cet orgueilleux monarque ne put autre chose que souiller son dernier jour, en donnant, pendant son agonie, l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes rejetons qu'il avait enlevés à leurs familles comme autant d'otages. Edouard II, héritier du trône de son père, se rendit à Dunfermline, somma tous les nobles Ecossois de venir lui prêter serment, vit ses sommations méprisées, et se retira honteusement en Angleterre, tandis que Robert Bruce, malade, mais ne voulant pas perdre un instant pour la délivrance de sa patrie, était porté en litière au milieu des batailles qu'il gagnait, et sur les remparts des villes qu'il prenait d'assaut. Bientôt, il eut recouvré toute l'Ecosse, et ce fut lui à son tour qui envahit les provinces de son ennemi. Edouard adressa un manifeste à tous les aventuriers de l'Europe, les invitant au partage de tout le territoire écossois. Il y entra en effet à la tête de l'armée la plus

formidable que jamais roi d'Angleterre eût menée dans ces contrées, mais pour y essuyer le plus grand revers que la monarchie anglaise eût éprouvé depuis la conquête. Ainsi est qualifiée, par les historiens des deux nations, cette bataille sanglante de Bannockburn (24 juin 1314), où Robert Bruce, à la tête de trente mille Ecossois, tailla en pièces une armée anglaise de cent mille hommes, les poursuivit pendant trois lieues en les hâchant, et fut au moment de compter le roi Edouard parmi ses prisonniers. Après cette victoire décisive, il se hâta de convoquer les états du royaume, qui, après lui avoir déferé les titres de libérateur et de père de la patrie, fixèrent la couronne dans sa maison, en y appelant, à défaut d'enfants mâles, de lui ou de son frère, sa fille Marie et les héritiers qui naîtraient d'elle. Ce frère, dont nous venons de parler, Edouard Bruce, fut invité alors par les Irlandais à venir régner sur eux, passa dans cette île, s'y maintint pendant trois ans, et eût consolidé ce second trône dans sa famille, s'il eût eu la sagesse de Robert comme il en avait la bravoure (*Voyez son article*). Pendant une excursion rapide que Robert d'Ecosse fit en Irlande pour soutenir cette entreprise, les Anglais voulurent profiter de son absence pour rentrer en Ecosse; mais Robert avait tout rempli de son esprit. Des légions écossoises levées de toutes parts, commandées les unes par des chevaliers, les autres par des prélats, ne se bornerent pas à repousser les invasions: la ville de Berwick fut prise sur les Anglais, celle d'York ravagée, ainsi que son territoire, malgré les prouesses guerrières de son archevêque et de tout son clergé. Rendu à ses états, Robert eut besoin, pour gouverner, de la fermeté avec

laquelle il avait vaincu. L'anarchie des guerres avait confondu les propriétés; les grands en avaient usurpé beaucoup, et sur la couronne et sur les communes : le roi voulut que tous produisissent le titre en vertu duquel ils possédaient. Une bande de confédérés l'environna un jour, et tous, tirant leurs épées, s'écrièrent : « Voilà nos titres » de propriété. » Conduits bientôt, par leurs réflexions, à juger qu'une telle insolence ne pouvait rester impunie, ils formèrent le complot de livrer l'Écosse au monarque anglais; c'était là que Robert les attendait. Muni des preuves de leur trahison, il assembla un parlement qui les frappa de mort, et que les Écossais ont appelé le *parlement noir*, comme les Anglais avaient donné le nom de *bataille blanche* à celle où l'on avait vu récemment tant de surpris dans les rangs et parmi les morts. Au nombre des coupables se trouva un neveu du roi, qui subit comme les autres la peine due à son crime. Edouard II espéra encore que cette sévérité produirait des troubles, et entra en Écosse avec une armée immense. Robert le laissa pénétrer jusqu'à Edimbourg, se repliant de poste en poste avec l'armée, les habitants et le bétail. Une détresse absolue força bientôt les Anglais de se retirer, et, leur dépit se changeant en fureur, ils laissèrent partout derrière eux la dévastation, le sacrilège et le meurtre. Alors Robert se mit à leur poursuite avec l'ardeur de la vengeance unie à celle du courage; il les atteignit dans les plaines de Byland, et remporta sur eux, en 1323, une victoire non moins mémorable que toutes les autres. Ce fut sa dernière. Désormais vieux et infirme, il mit à la tête de ses armées le comte Ranulphe et le chevalier Douglass, qui marchèrent sur ses traces. Le roi Edouard

ayant enfin renoncé à tout acte d'hostilité, et s'étant jugé trop heureux de signer une trêve de treize ans, Robert put se livrer sans distraction au soin de consolider pour sa patrie tous les bienfaits qu'il lui avait été donné de répandre sur elle. La dernière année de sa vie devait mettre le comble à sa gloire et à son bonheur. Edouard III, âgé seulement de quinze ans, étant devenu roi d'Angleterre en 1328, Robert Bruce jugea que le moment était venu de couronner son ouvrage, avec un roi jeune que la politique n'avait pas corrompu, et une régence incertaine que la guerre pouvait effrayer. Il fit entrer son armée en Angleterre, et, dès l'année suivante, 1329, il amena Edouard III à signer un traité, par lequel le monarque anglais reconnaissait l'indépendance absolue du royaume d'Écosse, désavouait les prétentions de ses prédécesseurs, et donnait la princesse Jeanne, sa sœur, en mariage au prince David, fils du roi Robert. Après avoir célébré ces noces avec une solennité digne de la circonstance; avoir appelé à sa succession, si son fils mourait sans enfants, Robert Stuart, fils de sa fille Marie; avoir enfin conclu un traité avec la France, pour préserver l'Écosse des discordes intestines, si cette succession était disputée, Robert I^{er}. finit doucement sa glorieuse vie, le 9 juillet 1329, ayant régné vingt-quatre ans, et laissant un nom à jamais consacré par les bénédictions de son pays et l'admiration des étrangers. Son corps fut enseveli à Dumferling, son cœur porté à Jérusalem, par le chevalier Douglass, et déposé auprès du St.-Sépulcre, ainsi que ce grand roi et ce pieux guerrier l'avait ordonné par son testament. L—T—L.

BRUCE (DAVID II), fils de Robert I^{er}., fut proclamé roi d'Écosse

ansitôt après la mort de son père, en 1329. Il n'avait alors que neuf ans, quoique marié avec Jeanne d'Angleterre, fille du roi Édouard II. Bientôt les troubles de sa minorité, l'invasion de son royaume, la perfidie de son beau-frère, ne laissèrent voir de sûreté pour lui qu'à la cour de France, où le conduisit une escorte fidèle, et où il trouva un généreux appui (V. BAILLEUL, ÉDOUARD III et PHILIPPE VI). Après dix ans de vicissitudes entre les factions qui déchiraient l'Écosse, les *Bruciens*, qui avaient toujours eu en leur possession plusieurs places fortes, et à leur tête un régent titulaire, représentant leur roi exilé, trouvèrent moyen d'entrer en campagne, conduits par les Murray, les Douglass, surtout par Robert Stuart. Ils furent vainqueurs à Panmure, à Perth, à Striveling, à Éalimbourg. Bailleuls'enfuit à Londres, Édouard III guerroyait en France, David Bruce fut rappelé en Écosse par des ambassadeurs de sa noblesse. Ils lui annoncèrent que ses ennemis étaient chassés, que ses places étaient occupées par ses serviteurs; que les rênes de l'état l'attendaient dans les mains de son neveu, Robert Stuart; mais que tous avaient promis de les remettre à Édouard, si, avant l'expiration d'une longue trêve, leur roi émigré n'était pas venu les reprendre. David accourut, en 1342, après avoir conclu un traité offensif et défensif avec Philippe de Valois. Jeune, sensible, transporté de reconnaissance à la vue de ses fidèles sujets, et de colère à l'aspect de leur pays ravagé, il usa du triste droit de représailles, fonda sur l'Angleterre avec une armée d'Écossais, de Français, de Suédois, de Norvégiens; dévasta tout le Northumberland; prit d'assaut et réduisit en cendres la ville de Durham; entra dans le pays de Galles, et mit le siège

devant ce fameux château de Salisbury, où la belle et sage comtesse de ce nom, privée de l'appui de son époux, prisonnier en France, se vit entourée de chevaliers, jurant de mourir pour la défendre. Leur défense, en effet, ayant donné au roi Édouard le temps d'arriver avec des forces supérieures à celles des Écossais, ceux-ci, obligés de lever le siège, allèrent se retrancher dans leurs forêts de Gédéours. Édouard les y poursuivit, reconnut l'impossibilité de les y forcer, et conclut avec David une trêve de deux ans, qui fut prolongée jusqu'à cinq. A cette dernière époque (1347), Édouard, qui avait déjà vaincu à Crécy, ayant mis le siège devant Calais, le roi de France écrivit au roi d'Écosse, pour lui rappeler le lien qui les unissait, et lui demander une diversion. David rentra aussitôt dans les provinces anglaises. Instruit que la reine d'Angleterre venait à sa rencontre avec de vieilles milices, et se portait sur New-castle, il lui envoya proposer la bataille, qui fut acceptée. Elle dura six heures; la victoire se décida enfin pour les Anglais, lorsque David, blessé grièvement, eut été fait prisonnier et emmené sur son cheval jusqu'à quinze lieues du champ de bataille, sans que ses blessures fussent pansées. Il fut conduit à la tour de Londres, et il y était enfermé depuis dix ans, lorsqu'après la bataille de Poitiers, l'orgueilleux Édouard III dina publiquement, le jour de Noël, 1357, ayant à ses deux côtés deux rois captifs, celui de France et celui d'Écosse. Enfin, les larmes et les prières de Jeanne, épouse de David et sœur d'Édouard, déterminèrent celui-ci à délivrer son beau-frère. Il l'envoya régner en Écosse, après avoir extorqué de lui la signature du traité le plus bizarre. David s'était engagé à

payer 100,000 marcs pour sa rançon, à reconnaître la suzeraineté du roi d'Angleterre; à faire tous ses efforts auprès des nobles de son royaume, pour le transmettre après lui au petit-fils d'Édouard; à observer une trêve de neuf ans, et à livrer vingt otages. Il en fut de ce traité comme de tous ceux qu'impose l'abus de la force : les nobles Écossais, assemblés, *grincèrent des dents*, dit Lesly, à la lecture de ces articles. Il n'y eut de ratifié que la trêve, qui se prolongea, et la rançon, qui ne fut pas même payée en entier. David, devenu veuf, s'allia étroitement avec Charles V, roi de France, épousa la fille d'un de ces chevaliers écossais qui avaient si vaillamment défendu ses droits, récompensa pendant treize ans la fidélité de ses peuples par son zèle à réparer leurs malheurs; et lui et ses successeurs gouvernèrent, dit Robertson, avec une autorité qui ne le cédait en rien à celle des premiers rois d'Écosse. Il mourut en 1370, laissant sa couronne à Robert Stuart, son neveu, qui, plus qu'aucun autre, la lui avait conservée. Ce n'est pas que Bruce n'eût des parents collatéraux de son nom; car il en existe encore des descendants, dont le chef est le comte Elgin. L—l—L.

BRUCE (ÉDOUARD), frère de Robert I^{er}, roi d'Écosse, avait partagé constamment la gloire et les succès de son frère. Après la victoire de Bannockburn, où il s'était signalé plus que jamais, il voulut aussi partager le pouvoir du vainqueur et être associé à la souveraineté. Il ne lui suffisait pas que Robert l'eût fait déclarer son héritier, s'il mourait sans enfants mâles, lui donnant ainsi la préférence sur ses propres filles : Édouard voulait une royauté certaine et immédiate. De son côté, Robert repoussait le partage de l'autorité souverain. Une contes-

tation terrible était à craindre entre des frères si valeureux, et dans un royaume encore si peu affermi, lorsqu'un événement imprévu vint tout concilier. La renommée des victoires remportées sur les Anglais, par le roi d'Écosse, retentit dans toute l'Irlande. Les tribus natives de cette dernière contrée supportaient plus impatiemment chaque jour les usurpations des colons et les cruautés des gouverneurs anglais. Trop divisées d'ailleurs entre elles pour qu'un de leurs chefs pût compter sur la subordination de tous les autres, ces tribus envoyèrent une ambassade à Robert Bruce; elles lui représentèrent que les Scots d'Albanie, ayant eu pour pères ceux d'Hibernie, ne pouvaient rester indifférents au malheur de leurs frères; qu'enorgueillies de la gloire de Robert Bruce, elles le suppliaient ou de régner sur l'Irlande en même temps que sur l'Écosse, ou de leur envoyer un prince de son sang qui devint leur sauveur et leur monarque. Robert se sentit soulagé de pouvoir proposer cette couronne à son frère Édouard, qui, après avoir échoué par trop de précipitation dans une première tentative, revint en Écosse équiper une flotte de trois cents bâtiments, alla descendre près de Carrick-Fergus, dans le nord de l'Irlande, avec une armée de six mille Écossais, fut joint par une armée de natifs, et proclamé monarque, en mai 1315. Tous ses premiers combats furent autant de victoires, et bientôt, de proche en proche, non-seulement les ô Neil et les ô Donnel, mais les ô Connor, les ô Mul-Lally, les Mac-Carthy, les ô Brien, etc., se rangèrent sous ses drapeaux et reconnurent sa suzeraineté, en même temps qu'il reconnut leurs dynasties. Il fut solennellement couronné à Dundalk, comme souverain de toute

file. Pendant trois ans, il eut le siège de son gouvernement établi en Ultonie, et il put parcourir toute l'Irlande en vainqueur, excepté Dublin, où siègeait le gouvernement anglais, et d'où partaient de temps à autres des corps de troupes pour inquiéter les Ecossais. Une disette affligea l'Irlande, les Anglais travaillèrent à en augmenter l'horreur pour leurs ennemis, tandis que par mer ils étaient facilement approvisionnés. Robert Bruce, qui était venu d'Ecosse au secours de son frère, fut obligé par la faim d'y retourner promptement, laissant seulement quelques renforts d'hommes à l'armée d'Edouard. Celui-ci sortit de l'Ultonie comme un lion affamé, et, dévastant tout sur son passage, s'avança jusqu'aux portes de Dublin. Les Anglais saisis de terreur brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs. Edouard manquant de ce qui était nécessaire pour les assiéger, se jeta sur les possessions qu'ils avaient encore dans le midi, laissa partout des traces d'une vengeance aveugle, augmenta par ses ravages cette famine même qui le réduisait au désespoir, et, sur la nouvelle d'un armement anglais débarqué à Younghal, se retira dans son Ultonie, où, avec une constance sauvage, il endura des maux effroyables. La famine qui consumait son armée en vint à cet excès, que ses soldats se nourrissaient de la chair de ceux qui en étaient morts. Quand le fléau cessa, toutes les troupes d'Edouard se réduisaient à trois mille hommes; mais les Anglais n'en avaient que quinze cents à leur opposer, après un échec terrible qu'ils venaient d'essuyer dans le Thomond. Le prince écossais voulut enfin décider la querelle. La prudence lui conseillait d'attendre le roi d'Ecosse qui, venait de lui annoncer sa prochaine arrivée avec un

secours considérable : mais la valeur romanesque d'Edouard et son orgueil jaloux craignaient également de devoir la victoire à une trop grande supériorité de forces, ou d'en partager la gloire avec un autre chef. Il bâta sa marche pour prévenir l'arrivée de son frère, rencontra les Anglais près de Dundalk et leur livra bataille. Le chevalier Jean Birmingham qui les commandait, était aussi bon capitaine que brave soldat. La victoire se balançait, lorsqu'un chevalier anglais, nommé Maupas, d'une bravoure aussi aventureuse que celle d'Edouard Bruce, l'aperçut dans la mêlée, et s'ouvrit un passage jusqu'à lui. Après des efforts surnaturels, on vit les deux champions succomber tous les deux à la fois. L'armée anglaise ne perdait qu'un soldat, celle des Ecossais perdait son général et son roi : ils prirent la fuite en poussant des cris de désespoir, et l'on en massacra plus des deux tiers. On trouva sur le champ de bataille les corps de Bruce et de Maupas déchirés l'un sur l'autre. Selon Walsingham et Baker, Bruce respirait encore, et fut porté dans la tente de Birmingham. Pour l'honneur de l'humanité, nous aimons mieux ne pas croire cette version; car il est certain que le général anglais coupa la tête de ce malheureux prince, et l'envoya au roi d'Angleterre, qui l'en récompensa en le créant comte de Louth.

L—T—L.

BRUCE (PIERRE-HENRI), officier du génie, d'une famille écossaise qui, du temps de Cromwel, était passée au service de l'électeur de Brandebourg, naquit en Westphalie, en 1692. Il servit en Flandre sous le prince Eugène en 1706, passa depuis au service de Russie en 1711, avec le grade de capitaine, et fut à l'affaire de Pruthi et à l'expédition contre la Perse en

1722, après avoir rempli quelques missions diplomatiques à Constantinople. En 1724, il quitta le service de Russie, et revint en Écosse. En 1740, il fut envoyé en Amérique pour réparer et augmenter les fortifications de toutes les places de guerre des colonies anglaises, et, de retour en Écosse, il y mourut en 1757. Il a laissé une relation de ses voyages qui fut publiée long-temps après sa mort, sous ce titre : *Mémoires of P. H. Bruce, containing an account of his travels in Germany, Russia, Tartary, Turkey, the New-Indies*, Londres, 1782, gr. in-4°. on y trouve des détails curieux, surtout relativement au czar Pierre-le-Grand. Ce Voyage a été traduit en allemand, Leipzig, 1784, gr. in-8°. — BRUCE (Guillaume) avait publié, long-temps auparavant, une relation de la Tartarie : *Guillelmi Brussii Diarium de Tartaria*, Cologne, 1593; Francfort, 1598, in-8°. — BRUCE (Edouard), a été l'éditeur de la belle collection des poètes latins qui ont écrit sur la chasse, publiée sous ce titre : *Poëtæ Latini rei venaticæ scriptores et Bucolici antiqui, videlicet Gratii Falisci, atque Aur. Olymp. Nemesiani Cynegeticon, Halieuticon, et de Aucupio, cum notis integris Casp. Barthii, Jani Flitii, Th. Johnson, Ed. Brucei*, etc., Leyde, 1728, in-4°. C'est par erreur qu'on attribue cette édition à Ger. Kempfer, qui n'y a fourni que quelques notes sur les trois premières éclogues de Calpurnius : Bruce fut l'éditeur principal; mais ayant quitté la Hollande avant la fin de l'impression, Havercamp acheva de revoir les épreuves.

C. M. P.

BRUCE (JACQUES), naquit le 14 décembre 1730, à Kinnaird, dans le comté de Stirling en Écosse, d'une

famille noble et ancienne. Il descendait, du côté des femmes, de la maison royale, avantage dont il se prévalait avec orgueil. Destiné d'abord au barreau, mais préférant les plaisirs de la chasse et les charmes des beaux arts aux arides études du droit, il vivait incertain de l'état qu'il devait embrasser, lorsque, par un excellent mariage avec la fille d'un négociant de Londres, il se vit entraîné en quelque sorte dans la carrière du commerce. Sa fortune s'accrut rapidement, et tout lui promettait une existence brillante et tranquille, lorsque la mort de sa femme vint détruire son bonheur. M^{me}. Bruce mourut à Paris, en allant rétablir sa santé dans le midi de la France. Bruce chercha des consolations dans l'étude. Il ne put les y trouver, et, pour distraire sa douleur, il se décida à voyager, et parcourut le Portugal et l'Espagne. A Madrid, il eut le projet de visiter les manuscrits arabes de l'Escorial, et, quoique peu versé dans l'arabe, il espérait hâter par ses soins la publication de ces manuscrits. Le gouvernement espagnol s'y opposa. A son retour en Angleterre, son goût pour l'arabe prit une nouvelle force, et il joignit à l'étude de cette langue celle de l'éthiopien ou geez. Ce fut à cette époque que lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil; Bruce ayant accepté la proposition, fut nommé consul à Alger, en 1763. Ce fut en juin 1768 que Bruce se mit en route pour l'Abyssinie. Arrivé en Afrique, il commença ses voyages par visiter Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie, et quelques autres contrées de l'Asie mineure. L'artiste italien qui l'accompagnait dessina les ruines de Palmyre et de Balbec, et quelques autres restes de l'antiquité. Ces dessins sont maintenant déposés

bibliothèque royale de Kew ; relation de ce voyage n'a jamais paru. Il partit du Caire vers la 1769, et visita les ruines, suivit les bords du Taccazzé, les grands fleuves du pays, pétra travers mille périls, jusqu'à la Gondaar, séjour des rois, et le là pour les sources du Nil, trouva dans une petite île verte, dessinée en forme d'aute, la garde d'un grand prêtre qui police religieuse de ces sources. Après un séjour de quatre ans Abyssinie, où il occupa la place de commandant de la canoïre, après des recherches vaines et des aventures romanesques, Bruce reprit le chemin de retour par la Nubie. Son séjour à là offre encore des événements nouveaux et des observations pures et nouvelles. Echappé à la main du roi nubien, il traversa le désert, malgré les colonnes de sable noir, malgré le souffle embrasé du vent, malgré les embûches et les attaques des Arabes, et arriva enfin dans l'Égypte, à Syené, où il fut favorablement accueilli. De retour en Égypte, Bruce trouva tout son bien confisqué, ses parents, qui, avant sa mort, se l'étaient partagé, et une précipitation qui déplut au voyageur. Pour se venger de l'injustice, il se maria, et eut un second mariage ; mais il eut le regret de la perdre en 1784. Alors, le plus célèbre du monde, il se retira dans son château de Kiunaird, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage, et mourut en 1790. C'est dans cette ville, embaumée d'un riche muséum, que Bruce passa les dernières années de sa vie. Un triste accident la termina le 11 de jours ; il mourut des suites d'une chute qu'il avait faite dans son

escalier, sur la fin d'avril 1794. Bruce a contribué, par sa relation, à faire mieux connaître l'Abyssinie que les voyageurs des 16^e. et 17^e. siècles, surtout dans ce qui a rapport à l'histoire naturelle ; mais ses prétentions ne se bornent pas là. Il s'est regardé comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil, et il a eu doublement tort d'affirmer cette fausseté. Premièrement, il n'a point vu les sources du vrai Nil (Bahr-el-Abiad), situées au pied des Alpes de Kumri, ou montagnes de la Lune. Elles n'ont point encore été visitées par les Européens. Brown, dans son voyage au Dar-Four, est celui qui s'en est le plus approché. Quant à celles du Bahr-el-Azrek, ou Nil des Abyssins, qui est l'*Astapus* des anciens, Bruce ne peut encore se faire honneur de cette découverte. Le père Pæz, missionnaire portugais, les avait visitées et décrites long-temps avant lui, et Bruce n'a fait que le copier minutieusement. On peut voir dans l'*OEdipus Ægyptiacus* la description de Pæz citée par Kircher. La relation de Bruce a été imprimée en Angleterre sous ce titre : *Travels to discover the sources of the Nile in the Years 1768, 69, 70, 71 and 72* ; Edimbourg, 1790, 5 vol. in-4^o. fig. Elle a été traduite en allemand par Wolkmann ; en français par M. J. Castéra, Paris, 1790 et 1791, 5 vol. in-4^o. ou 10 vol. in-8^o. et atlas ; et ensuite abrégée, in-18, en 1806, par M. Henry. A. Murray a publié à Londres une seconde édition anglaise de ce voyage, 7 vol. in-8^o. et atlas, imprimée sur l'exemplaire préparé par Bruce lui-même, et enrichie de la vie de l'auteur, et de plusieurs mémoires qui traitent des manuscrits éthiopiens rapportés par Bruce, de la mythologie égyptienne, de la

population de l'Égypte, de l'histoire de l'Abyssinie, etc. Dans les additions que contient cette édition, tom. VII, page 91, l'auteur parle du *Bahr-el-Abiad* (ou le vrai Nil), et il avoue qu'à l'endroit où il le traversa, il est trois fois aussi considérable que le *Bahr-el-Azrek*, qu'il nomme *le Nil*. Dans sa narration et dans sa carte, il ne fait nulle mention du *Bahr-el-Abiad*. On remarque dans les récits de Bruce des événements si extraordinaires, que cela leur donne souvent l'air d'un roman. L'exactitude de plusieurs faits qui lui avait d'abord été contestée a cependant été reconnue depuis. Bruce a fait quelques recherches sur les animaux et les plantes. Il n'y en a qu'un petit nombre de figurés dans sa relation. L'édition anglaise contient quarante-deux figures d'animaux et de plantes; et, dans quelques exemplaires, elles sont coloriées d'après les dessins de l'auteur. On y voit entre autres un *mimosa* ou *acacia*, qui produit une résine qu'il dit être la substance connue sous le nom de *myrrhe*, et un protée, genre singulier, dont les nombreuses espèces n'avaient été trouvées jusqu'alors qu'au cap de Bonne-Espérance; mais ce qui est le plus important, il fit connaître un arbre dont on se sert en Abyssinie, comme d'un spécifique contre la dysenterie; et, comme il en avait rapporté des graines, on a eu la satisfaction de les voir germer; en sorte qu'on le possède maintenant dans les jardins de botanique. Mais cet arbre étant de ceux qu'on nomme *dioïques*, c'est-à-dire, qui ont des fleurs mâles sur un individu, et des fleurs femelles sur un autre, comme on n'a que le mâle, on ne peut espérer de le voir fructifier. C'est avec raison que Miller et l'Héritier ont donné à cet arbre le nom de *Brucea*. Il a rapporté aussi une gra-

minée du genre *Poa* (*Poa Abyssinica*), dont la graine, malgré sa petitesse, sert à la nourriture des Abyssins. L. R—E et D—P—s.

BRUCIOLI, ou BRUCCIOLI (ANTOINE), naquit à Florence vers la fin du 15^e. siècle. On connaît peu l'emploi qu'il fit de ses premières années; on sait seulement qu'il montra dès-lors des dispositions extraordinaires, et que, jeune encore, il fit partie de la société des plus savants Florentins qui se rassemblait dans les beaux jardins de Bernard Rucellai. En 1522, il entra dans une conjuration formée par quelques citoyens de Florence, contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait alors cette république au nom de Léon X, et qui depuis fut pape sous le nom de *Clément VII*. Cette conspiration ayant été découverte, Bruccioli fut obligé de se cacher, et vint en France chercher un asyle. Lorsque les Médicis eurent été chassés de Florence par la révolution arrivée en 1527, il se hâta de revenir dans sa patrie. Il y rapporta les opinions, alors nouvelles, des réformateurs, et se mit à déclamer hautement contre les moines et contre le clergé. Sa foi devint suspecte; il fut arrêté et mis en prison. Accusé d'hérésie, et de projets contraires au repos de l'état, il n'échappa au supplice que par le crédit de quelques amis, qui parvinrent à faire commuer sa peine en deux ans de bannissement. Il se retira alors à Venise avec ses deux frères, qui étaient imprimeurs. Bruccioli se servit de leurs presses pour publier la plus grande partie de ses ouvrages. Le plus célèbre est *la Bibbia tradotta in lingua toscana*, dont la première édition parut en 1532, in-fol. Il la dédia au roi François I^{er}, et ne reçut ni récompense, ni même aucune réponse de ce monarque. L'A-

parle et s'en étonne dans une lettre. « Peut-être, dit-il ironiquement, le livre n'était-il pas assez traduit, ni assez bien re-

La reliure pouvait être forte mais le fait est que la traduction en aucun succès dans le public. Elle fut trouvée, non seulement fort rite, mais pleine d'hérésies. Elle en mit bien plus encore dans le monde que l'original. Elle fut imprimée en 7 tomes ou 3 vol. in-fol. Nouvelle édition, qu'on trouve souvent complète, parut à Venise en 1544-1548. Il prétendit faire sa version sur le texte hébreu; mais Richard Simon a fort prouvé (*Hist. critique du Vieux Testament*, l. II, c. 22, et *Hist. critiques versions du Nouveau Testament*, c. 40) que Bruccioli savait l'hébreu; qu'il s'était généralement servi de la version latine de Pagnini, qui avait paru en 1528, et qu'il ne l'avait même pas bien entendue. Ses autres versions consistent en traductions italiennes d'auteurs grecs et latins, parmi lesquelles on remarque celles de plusieurs traités d'Aristote et de Cicéron; ainsi revu la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline, donnée par Toppe Landini, Venise, 1543,

On lui doit encore des éditions de l'*Arithmétique*, Venise, 1548, in-8°, de Boccace, Venise, 1538, in-4°, des notes, et enfin *I Dialoghi morale filosofia*, Venise, 1528, et *I Dialoghi faceti*, Venise, 1544, in-4°. Cet auteur avait tant que le même Arétin disait que le premier de volumes qu'il avait publiés savait de beaucoup celui de ses contemporains. On ignore l'époque de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1544, puisqu'il composa et prononça un discours sur l'élection du

doge François Véniero, discours qui fut imprimé la même année. G—E.

BRUCKER (JEAN-JACQUES), savant distingué, naquit à Augsbourg, le 22 janvier 1696, fit ses études à Jéna, et revint, en 1720, dans sa patrie. La supériorité de ses lumières, et les succès qu'il obtint, lui attirèrent la jalousie de ses rivaux, et son mérite resta long-temps sans récompense. Il quitta Augsbourg pour occuper une place de pasteur à Kaufbeuern; mais la réputation qu'il ne tarda pas à acquérir fit ouvrir les yeux à ses concitoyens: ils firent par vanité ce qu'ils n'avaient pas fait par justice, et Brucker, rappelé à Augsbourg, y rentra avec honneur dans la carrière de la prédication. Ses travaux s'étaient constamment dirigés vers l'histoire de la philosophie, et il avait déjà donné à Jéna son *Tentamen introductionis in historiam doctrinæ de ideis*, 1719, in-4°, qu'il développa et compléta ensuite, sous le titre d'*Historia philosophica doctrinæ de ideis*, Augsbourg, 1723, in-8°. Il avait aussi fait paraître trois dissertations relatives à la philosophie, sous le titre d'*Otium Vindelicum, sive Moletematum historico-philosophicorum triga*, Augsbourg, 1731, in-8°; la 3^e. dissertation renferme des observations critiques sur l'*Histoire de la philosophie païenne*, de Lévêque de Burigny, imprimée d'abord à la Haye, 1725, 2 vol. in-12. Il se préparait ainsi au grand ouvrage qui a fait sa réputation: *Historia critica philosophiæ, à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipzig, 1741-44, 5 vol. in-4°, réimpr. avec augmentation d'un 6^e. vol., en 1767, ib. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité.

Il en publia lui-même un extrait : *Institutiones historiæ philosophicæ*, Leipzig, 1747, in-8°, ibid., 1756. M. Fr. Gottl. Born, professeur à Leipzig, en a donné depuis une nouvelle édition fort augmentée : *Jac. Bruckeri institutiones philosophicæ usui academicæ juventutis adornatæ : denuò perlustravit et ad nostra tempora continuavit F. G. Born*, Leipzig, 1790, grand in-8°. Brucker a publié plusieurs autres ouvrages d'érudition, dont les principaux sont : I. *Pinacotheca scriptorum nostra ætate literis illustrium*, etc., avec des portraits à la manière noire, par J. J. Haid, graveur assez distingué, Augsbourg, 1741-55, dix décad., fol.; II. *Monument élevé à l'honneur de l'érudition allemande, ou Vies des savants allemands qui ont vécu dans les 15^e., 16^e. et 17^e. siècles, avec leurs portraits*, Augsbourg, 1747-49, cinq décad., in-4° (en allem.); III. *Dissertat. epistol. de vitâ Hier. Wolfii*, Augsbourg, 1739, in-4°; IV. *Miscellanea historiæ philosophicæ literariæ criticæ olim sparsim edita nunc uno fasce collecta*, Augsbourg, 1748, in-8°. Ce recueil renferme vingt-huit dissertations fort intéressantes sur des points d'érudition et d'histoire littéraire. V. *L'Ancien et le Nouveau Testament, avec une explication tirée des théologiens anglais*, Leipzig, 1758-70, six parties, in-fol. Cette édition fut commencée par Teller. VI. *Disputatio de comparatione philosophiæ gentilis cum scripturâ*, Jéna, 1720, in-4°; VII. *Questions sur l'histoire de la philosophie depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de J.-C.* (en allem.), Ulm, 1731-36, 7 vol. in-12, etc. Brucker mourut à Augsbourg, en 1770.

G—r.

BRUCKER (JEAN-HENRI), né à

Bâle, en 1725, y mourut fort jeune, en 1754. Il fut bibliothécaire, et professeur d'histoire à l'université de sa ville, et se distingua par une érudition variée. On a de lui : I. *Scriptores rerum Basileensium minores*, t. I^{er}., Bâle, 1752, in-8°. Cette collection est faite avec choix, et les notes de l'éditeur ont du mérite; l'ouvrage n'a pas été continué. II. *Observationes philologicæ circa causas obscuritatis in scriptoribus græcis*, Bâle, 1744, in-4°.

U—r.

BRUCKMANN (FRANÇOIS-ERNEST), médecin distingué, ne à Marienthal, près de Helmstædt, le 27 septembre 1697, fit ses études à Jéna et à Helmstædt, exerça la médecine avec succès à Brunswick, à Helmstædt, à Wolfenbittel, fit, en 1723, un voyage en Hongrie, pendant lequel il recueillit une collection précieuse de pierres et de minéraux, et mourut à Wolfenbittel, le 21 mars 1753. Il s'est beaucoup occupé d'histoire naturelle, particulièrement de botanique et de minéralogie, et quelques-uns de ses écrits peuvent encore être lus avec intérêt; les principaux sont : I. *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos, vulgò tubera terræ dictos*, Helmstædt, 1720, in-4°, fig.; II. *Specimen physicum exhibens historiam naturalem Ooliihi*, ibid, 1721, in-4°; III. *Relatio historico-physico-medica de cerevisiâ Regio-Lothariensi vulgò Duckstein dicta*, ibid, 1722, in-4°; IV. *Catalogus exhibens appellationes et denominationes omnium potûs generum quæ olim in usu fuerunt et adhuc sunt per totum terrarum orbem*, ibid, 1722, in-4°; V. *Historia naturalis curiosa lapidis τὸν ἀσβεστόν, ejusque præparatorum, chartæ, lini lintei et ellychniorum incombustibilium*, Brunswick et Leipzig, 1727, in-4°. de quarante-huit

pages ; VI. *Theses physicae ex historia lapidis, τοῦ ἀσβεστοῦ, ejusque præparatorum adsumptæ*, ibid., 1727, in-4°. de huit pages. Ces deux dissertations sont relatives aux diverses préparations de l'amianté, ou lin incombustible, dont on peut faire du linge, des mèches et même du papier. L'auteur fit tirer sur de pareil papier quatre exemplaires de la première. Après les avoir distribués, l'abbesse de Gandersheim et le bourgmestre d'Offenbach, lui en ayant fait demander, comme il ne lui restait plus que deux feuilles de ce papier, il composa la seconde dissertation pour satisfaire à leur demande, et fit tirer une épreuve de son portrait sur le dernier quart de feuille qui lui restait. VII. *Bibliotheca numismatica*, Wolfenbuttel, 1729, in-8° ; supplém: 1 et 2, 1732-31, 2 vol. in-8° ; VIII. *Bibliotheca animalis*, ibid. 1743 et 1747, deux parties in-8° ; c'est une bibliographie raisonnée des meilleurs ouvrages qui traitent des animaux ou de leurs parties : il a aussi donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, du *Prodromus Bibliothecæ metallicæ*, de Jacques Leupold ; ibid., 1732, in-8°. IX. *Opuscula physico-danica*, Brunswick, in-4° ; X. *Dissert. medica de awellanâ mexicanâ vulgò cacao dicta*, Helmstædt, 1721 ; Brunswick, 1728, in-4° ; XI. *Magnalia Dei in locis subterraneis*, 1^{re} partie, Helmstædt, 1727-30, 2 vol in-fol., avec quatorze et trente-huit planches ; supplément contenant les mines de Suède, Wolfenbuttel, 1734, in-fol., avec trois planches. C'est une description détaillée de plus de seize cents mines, répandues dans les quatre parties du monde. On y a joint : *Epistolæ itinerariæ, centuria prima*, Wolfenbuttel, 1742, in-4° ; *centuria secunda*, ibidem, 1749 ; *centu-*

ria tertia, ibidem, 1750 et suiv. (celle-ci ne contient que soixante-quinze lettres). Il y a des faits curieux, tant sur les plantes que sur les botanistes, etc. On trouve dans différentes collections savantes, comme celles de Breslau, de Buechner, etc., un grand nombre de dissertations de Bruckmann, dont quelques-unes sont curieuses. (Voyez-en la liste dans Meusel, *Dictionnaire des écrivains morts de 1750 à 1800*, tom. 1^{er}, p. 616). Non content de ses propres ouvrages, il donna des traductions latines d'ouvrages italiens moins connus, tel est le *Pugillus melitensis*, de Cavallini, et une *Dissertation sur la pierre à champignon*, de Jeau Severini. Il fit paraître aussi beaucoup d'articles, soit dans le *Commercium literarium*, de Nuremberg, soit dans les *Ephémérides des curieux de la nature*. Ce naturaliste est un des premiers qui ait remarqué que les plantes transsudaient par l'extrémité de leurs racines une sorte d'excréments comparables à ceux des animaux, et qui devenaient nuisibles aux autres végétaux ; de-là, l'espèce d'antipathie qui, suivant la remarque des anciens, existait entre différentes plantes, d'où il résulte qu'elles se font périr réciproquement quand elles se trouvent trop voisines. Cette idée ingénieuse a été depuis approfondie par M. de Humboldt.

G—T et D—P—s.

BRUCKNER (ISAAC), naquit à Bâle, en 1686, et y mourut en 1762. Géomètre et mécanicien célèbre, il avait séjourné plusieurs années à Paris, et y avait obtenu des distinctions honorifiques et des gratifications. En 1725, il accepta la place de mécanicien de l'académie de St.-Petersbourg. Seize ans après, il quitta la Russie, voyagea en Hollande et en Angleterre, demeura quelque temps à Berlin, et

revint en 1750 à Paris, où il s'occupait de travaux, récompensés par l'académie des sciences, pour déterminer les longitudes. Il retourna à Bâle en 1752, où les magistrats lui assignèrent une pension, moyennant laquelle il donna des cours publics de géographie. Il fit imprimer en 1722 un mémoire allemand sur l'usage et la division du globe terrestre; une *Description d'un cadran solaire universel*, Pétersbourg, 1735, in-4°; un *Nouvel Atlas de marine*, Berlin, 1749; des *Tables de longitude des principaux lieux*, 1752; *Carte du globe terrestre*, examinée et approuvée par Dan. Bernoulli, Bâle, 1755, in-fol. — BRUCKNER (Daniel), son neveu, a été l'un des principaux auteurs du *Recueil statistique* de Bâle, dont 23 cahiers in-8° ont paru de 1748 à 1765 (*Versuch der Merkwürdigkeiten der Landschaft Basel*). Il a continué la *Chronique baloise* de Wursteisen, de 1580 à 1620, Bâle, 1765-79, 3 vol. in-fol. On y trouve, entre autres détails précieux, une notice curieuse des monnaies de Bâle en 1621. Bruckner avait poussé la continuation de son histoire jusqu'à 1640; le manuscrit de ce travail, bien plus détaillé que le précédent, forme neuf volumes in-fol. On lui doit aussi une *Carte du canton de Bâle*, 1756, la meilleure qui eût encore paru. Il a laissé d'autres travaux manuscrits relatifs à l'histoire de Bâle, où il est mort en 1785. — BRUCKNER (Jérôme), a publié quelques relations de ses voyages à Genève, en 1668, et des voyages du prince H. Albert de Saxe-Gotha, en Danemark et en Suède, en 1670; On en trouve les extraits dans Fabri, *Nouveau Magasin géographique*, tom. II, III et IV. U—1 et C. M. P.

BRÜDO (ABRAHAM), rabbin de Constantinople, auteur d'un commen-

taire sur la *Genèse*, intitulé : *Bircad Avraam (Bénédiction d'Abraham)*, Venise, 1696. L'auteur mourut à Jérusalem en 1710. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Abraham Baudo, premier rabbin de Prague, célèbre dans toute l'Allemagne par son savoir, ses vertus, et ses différents ouvrages.

C. M. P.

BRUE (ANDRÉ), directeur et commandant-général pour la compagnie du Sénégal et d'Afrique, et l'un des hommes dont les talents ont le plus contribué à la prospérité de notre commerce dans cette partie du monde. Les voyages qu'il fit dans toute l'étendue des possessions de la compagnie, pour rétablir et régler son commerce, le mirent à même de prendre une connaissance exacte des gouvernements et des peuples qui les habitent. La *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, publiée en 1729, par le père Labat, a été composée presque entièrement sur ses mémoires, et nous donne une grande idée de l'étendue de ses vues, et de sa dextérité à manier l'esprit des princes africains, près desquels il a toujours joui d'une grande considération. Cette histoire inspire d'autant plus de confiance, qu'elle a été écrite du vivant de Brue, et que l'auteur a souvent recours à son témoignage. Labat nous laisse ignorer la famille de Brue, le lieu de sa naissance, et ne nous a transmis aucun détail sur sa vie privée; mais il nous a mis en état de donner le précis de ses opérations. Une compagnie de Normands de Rouen et de Dieppe avait, de temps immémorial, un comptoir dans la rivière du Sénégal (*Foy. LABAT*). Nous avons la série des gouverneurs qui y furent chargés de ses affaires, depuis 1626 jusqu'en 1664, qu'elle fut obligée de céder son commerce et de vendre ses établissements

à la compagnie des Indes occidentales. Celle-ci, par sa négligence, força le gouvernement à lui retirer son privilège, et elle fut remplacée successivement par trois autres compagnies : la dernière, établie le 23 janvier 1696, donna la direction de ses établissements à André Brue. Des changements d'administration aussi fréquents peuvent faire juger du délabrement de ses affaires ; et c'est par le rétablissement du commerce d'Afrique que le nouveau directeur fonda ses titres à l'estime publique. Les deux grandes rivières du Sénégal et de Gambie étaient comprises dans la concession de la compagnie ; mais la rivière du Sénégal est celle qui méritait le plus de fixer son attention. Le premier soin de Brue fut de visiter tous les comptoirs, et de régler la conduite des employés de la compagnie, dans laquelle il s'était glissé de grands abus. Il traita avec tous les princes dont les possessions bordent le fleuve, et obtint de former de nouveaux établissements. Il gagna leur amitié par ses manières, et leur montra en même temps une fermeté qui le fit respecter ; depuis il sut toujours les maintenir dans ses intérêts. Brue chercha à pénétrer dans le lac Cayar, qui communique par un canal à la partie la plus nord du cours du fleuve, et projeta d'établir dans ce lac un fort qui l'aurait rapproché des forêts où l'on recueille la gomme. Il jugeait, avec raison, que sa proximité aurait dû y attirer les caravanes, et détourner celles qui vont à Portendic et à Arguin ; mais il trouva la navigation interrompue par des bancs couverts de joncs impenétrables. L'objet cependant qui l'occupa le plus fut de se rapprocher des contrées d'où l'on tire l'or, et de chercher à les connaître. Il remonta donc le Sénégal et se transporta deux fois jusqu'au rocher Felou, près du-

quel se trouve un village où passent les caravanes qui viennent de Tombut avec de l'or et des esclaves. Il établit un fort sur la rive sud du fleuve, à peu de distance de ce village, et à sept ou huit lieues du confluent de la rivière de Falemé, qui court nord et sud, et qui a sa source près de la rivière de Gambie. Il espérait procurer à la France la plus grande partie des marchandises que les caravanes portaient aux Anglais établis sur cette dernière rivière ; mais son principal but était de se rapprocher des mines du royaume de Bambouc, qu'il avait eu le bonheur de découvrir presque sur les bords de la rivière de Falemé. Cette découverte fut faite par deux agents intelligents qu'il en avait chargés. Le premier s'était assuré de la position du royaume de Bambouc ; le second, après avoir surmonté toutes les fatigues d'un long voyage chez des peuples barbares, et avoir évité les dangers que la méfiance et l'avarice peuvent faire craindre, vint apprendre à Brue qu'il avait découvert ce riche pays, où l'on trouve l'or en grattant la superficie de la terre, et ajouta que les premières mines étaient très près de l'établissement qu'il avait formé près de la rivière de Falemé. Brue ne tarda pas à faire construire le fort St. - Pierre sur cette rivière, à seize lieues au-dessus de son confluent. Il avait projeté d'établir, de distance en distance, des retranchements en pailissades, que l'on aurait pu transporter près des mines les plus riches, afin de faire écouler en France tout l'or de Bambouc. Les mauvaises affaires de la compagnie empêchèrent de fournir les fonds nécessaires pour mettre ce projet à exécution. Brue fut rappelé, et vint aider de ses conseils les administrateurs de la compagnie. On ne s'occupait plus, après son départ, qu'à contrarier ses

vues, et, lorsqu'il revint en 1714, commander au Sénégal pour la nouvelle compagnie des Indes, il n'eut pas le temps de les réaliser. Ces belles entreprises ne firent pas négliger à Brue les richesses que l'on pouvait tirer de la rivière de Gambie et des pays qui sont au sud du Sénégal. Il traversa les états du Damel, qui s'étendent depuis ce fleuve jusqu'au cap Vert, et mit ce prince dans ses intérêts; ensuite, il donna ses soins au commerce de la rivière de Gambie, et contracta des alliances avec les princes qui l'avoisinaient. Il rétablit d'abord le comptoir d'Albreda, situé à la rive droite vis-à-vis de James-Fort. Comme les Anglais s'étaient emparés de tout le commerce de la rivière, il songea à étendre celui de France dans la rivière de Bintam, qui se jette dans celle de Gambie, un peu au-dessus de James-Fort, et parvint à établir des communications avec les rivières de Cazamansa et Saint-Domingue. Brue se transporta jusqu'à Cachéo; mais ce dernier établissement était aux Portugais, il entreprit un voyage pour en former un autre à la limite méridionale de la concession de la compagnie. Le groupe d'îles situées en-dehors du banc et des îles Bissagos fut choisi. Le grand nombre de rivières qui se jettent à la mer dans cet endroit, le rendent très propre au commerce. Le comptoir fut placé à la pointe nord-est de l'île Bissao. Brue retourna bientôt après en France, ayant rendu notre commerce dans ces contrées plus florissant qu'il n'avait jamais été: il le serait devenu encore davantage sous une administration moins versatile, qui eût voulu mettre tous ses projets à exécution. Brue revint en Afrique, en 1723, avec la qualité de commissaire de la compagnie, sur une escadre qui, après avoir manqué la

prise de l'île d'Arguin, vint s'emparer de Portendic. Nous ignorons les réglemens qu'il fit; mais ce que Labat nous a fait connaître de son administration suffit pour nous donner une grande idée de ses talents. Il a gouverné les affaires des différentes compagnies qui lui ont confié leurs intérêts, en véritable homme d'état. R—L.

BRUEIS (....), et non BRUIX, d'une ancienne famille noble d'Uzès, naquit dans cette ville, vers le milieu du 18^e. siècle, servit dès sa plus tendre jeunesse dans la marine militaire, parvint au grade de contre-amiral, et fut chargé du commandement de l'escadre qui portait l'armée envoyée, en juin 1798, à la conquête de l'Égypte. Cette flotte sortie de Toulon, escortée par treize vaisseaux de ligne et trois frégates, ne fut point rencontrée par l'amiral anglais Nelson; elle concourut, chemin faisant, à la prise de Malte, et arriva sans accident dans la rade d'Aboukir. On a dit, qu'après le débarquement des troupes, l'amiral Brueis aurait dû, ou entrer dans le port d'Alexandrie, ou retourner, sans perte de temps, en France, à Malte, ou à Corfou. Il se crut en sûreté dans un mouillage où il semblait, en effet, inattaquable, non seulement par sa position, mais encore par les précautions qu'il avait prises pour se mettre hors de toute atteinte. Malheureusement, ces dispositions même lui devinrent funestes, leur objet n'étant que de prévenir ou de repousser une attaque de front, parce qu'il ne supposait pas que l'ennemi pût passer entre la terre et l'escadre embossée, après avoir coupé sa ligne par le centre. Ses vaisseaux, trop près les uns des autres, n'eurent ni assez d'espace, ni assez de liberté de mouvement pour manœuvrer et pour combiner leur défense, lorsque, avec une audace

jusqu' alors inouïe, ils furent assaillis, en quelque sorte, l'un après l'autre, par toutes les forces réunies de l'ennemi. Si le séjour de l'amiral Brueis dans la rade d'Aboukir fut une faute, s'il ne prévint pas tous les dangers qu'il pouvait courir, et s'il négligea quelques-uns des moyens propres à prévenir son malheur, il combattit du moins avec un courage digne d'un meilleur sort, et ne survécut pas à son désastre. Il fut emporté par un boulet de canon, un moment avant que son vaisseau embrasé (l'*Orient*, de cent vingt canons), sautât en l'air. Ce déplorable événement se passa le 1^{er}. août au soir. V. S—L.

BRUEL (JOACHIM), en latin *Joachimus Brulius*, né à Vorst, village de Brabant, au commencement du 17^e. siècle, entra dans l'ordre des Augustins, y professa successivement la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'ayant envoyé en France, il y prit le bonnet de docteur en théologie à Bourges. Élu prieur du couvent de Cologne, en 1638, il fut élevé deux fois au grade de provincial; la première en 1640, la seconde en 1649. Il mourut le 29 juin 1653. On a de lui : I. *Brevés resolutiones casuum apud regulares reservatorum*, Cologne, 1640; II. *les Confessions du bienheureux Père Alphonse d'Orasco, traduites de l'espagnol en français*, Cologne, 1640, in-16; III. *Vita B. Joannis Chisii*, Anvers, in-16; IV. *Historia Peruanæ ordinis eremitarum S. P. Augustini libri octodecim*, Anvers, 1651, in-fol.; V. *De sequestratione religiosorum*, imprimé vers 1653; VI. *Rerum morumque in regno Chinensi maxime notabilium historia, ex ipsis Chinensium libris, et religiosorum, qui in illo primi fuerunt, litteris ac relatione concinnata; item Patrum Augustinianorum et*

Franciscanorum in illud ingressus per J. G. de Mendoza, Anvers, 1655, in-4°. C'est une traduction faite, sur l'espagnol, d'un ouvrage de Mendoza, (*Voy. MENDOZA*). A—B—T.

BRUÈRE (CHARLES-ANTOINE LEClerc de la), né à Paris, en 1715, donna en 1734, au Théâtre Français, *les Mécontents*, comédie en trois actes, qu'il réduisit ensuite en un acte. Il fit représenter sur le théâtre de l'Opéra, en 1736, *les Voyages de l'Amour*; en 1739, *Dardanus*; sur le théâtre des Petits-Appartements, *Erigone*, en 1748; *le Prince de Noisy*, en 1749. Au mois de novembre 1744, il obtint, avec Fuzelier, le privilège du *Mercur*. Ce dernier étant mort en 1752, la Bruère resta seul chargé du journal. Le duc de Nivernois, chez lequel la Bruère logeait, ayant été, en 1743, nommé ambassadeur à Rome, l'y emmena, et l'y laissa ensuite en qualité de chargé d'affaires. Pendant son séjour dans cette ville, il fut question d'établir à Paris un second journal littéraire; mais la Bruère ayant fait agir ses protecteurs, de concert avec Raynal, alors rédacteur du *Mercur*, parvint à conserver le privilège exclusif de ce dernier journal. Sur le point de revenir dans sa patrie, la Bruère mourut à Rome de la petite vérole, le 18 septembre 1754, âgé d'environ trente-huit ans. Il est auteur d'une *Histoire du règne de Charlemagne*, 1745, 2 tomes in-12, en un vol., ouvrage très - superficiel. L'auteur était des académies de la Crusca et des arcadiens de Rome. Son opéra de *Dardanus*, dont Rameau a fait la musique, est resté au théâtre. M. Guillard le réduisit en quatre actes en 1784, et en trois actes en 1786. Sacchini y fit une musique nouvelle. « Le fond du sujet, dit Laharpe, est » plus noble qu'intéressant; mais lo

» style a plus de force que n'en a d'ordinaire l'opéra, et, dans la dernière scène, il va jusqu'à égaler celui de la tragédie. »
A. B—r.

BRUEYS (DAVID-AUGUSTIN DE), né à Aix en 1640, d'une famille noble et ancienne, fut élevé dans la religion protestante, et destiné au barreau. Se sentant peu de goût pour la jurisprudence, il se livra tout entier à la théologie, et devint en peu de temps un des plus savants membres du consistoire de Montpellier. En cette qualité, il fit une réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet (1681, in-12); Bossuet, au lieu de répliquer, entreprit de convertir son adversaire, et il y réussit. Brueys devint alors un des plus zélés défenseurs du catholicisme, et publia successivement l'*Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants*, 1682; la *Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique*, Paris, 1686; la *Réponse aux plaintes des protestants contre les moyens qu'on a employés pour leur réunion et contre le livre intitulé: La Politique du clergé de France*, 1686, in-8°; le *Traité de l'Eucharistie en forme d'entretiens*, 1686; le *Traité de l'Eglise*, Paris, 1687, 1700; et le *Traité de la sainte Messe*, Paris, 1683, 1700. Ayant perdu sa femme peu de temps après son abjuration, il embrassa l'état ecclésiastique. Le clergé et le roi, en récompense de ses travaux pour la religion, lui donnèrent des pensions et des bénéfices. Pendant son séjour à Paris, la fréquentation du théâtre l'avait averti de son talent pour l'art dramatique; mais son habit et sa qualité de controversiste ne lui permettaient pas de s'y livrer ouvertement. Il s'estima heureux de trouver dans Palaprat, son compatriote et son ami, doué comme lui de goût et de

dispositions pour la comédie, un homme qui pût contribuer à ses ouvrages, et surtout faire les démarches nécessaires pour leur représentation. Le *Grondeur* et le *Muet* furent les principaux fruits de cette espèce d'association, où Brueys mettait la plus forte part; elle dura assez long-temps et sans aucune mésintelligence réelle. Il paraît que Palaprat se laissait volontiers faire honneur de ce qui appartenait à son ami; mais, dès que celui-ci réclamait ses droits, il s'empressait de les reconnaître. Le *Grondeur* avait d'abord été fait en cinq actes: pendant un voyage de Brueys, Palaprat, pour le faire jouer, fut obligé de le réduire en trois actes. La pièce, pleine de vérité dans les caractères, de naturel dans le dialogue, de comique dans les situations, n'eut pourtant d'abord qu'un fort médiocre succès. A son retour, Brueys se fâcha, et dit, à ce qu'on prétend: « Le premier acte du » *Grondeur* est entièrement de moi, » et il est excellent; le second a été » gâté par quelques scènes de farce » de Palaprat, et il est médiocre; le » troisième est entièrement de lui, et » il est détestable. » Le *Muet*, imité de l'*Eunuque* de Térence, ne peut être mis en parallèle avec le *Grondeur*, mais il est soutenu par la vivacité de l'intrigue, l'intérêt de l'action, la verve et le comique d'un rôle dont l'effet cependant dépend beaucoup du jeu de l'acteur. L'*Avocat Patelin*, l'*Important*, les *Empiriques*, l'*Opiniâtre*, le *Sot toujours sot* ou la *Force du sang*, les *Quiproquo* et les *Embarras du derrière du théâtre*, sont de Brueys seul. Il est encore auteur de trois tragédies, *Gabinie*, *Asba* et *Lysimachus*; la première fut jouée avec quelque succès, les deux autres ne le furent point. Tous ces ouvrages, suivis d'une paraphrase en prose de

Art poétique d'Horace, qui avait été sa première production (en 1683), forme 3 vol. in-12, Paris, 1735. On trouve à la tête du 1^{er} volume, la vie de l'auteur, par l'abbé de Launay. **Le Sot toujours sot** donna lieu à un singulier procès. Un ami de Brueys, voulant le faire jouer aux Italiens, apprit qu'on allait le jouer aussi aux Français, comme un ouvrage de Palaprat, dans les papiers de qui on en avait trouvé une copie après sa mort. Le lieutenant de police, à qui cet ami porta sa plainte, décida que la pièce serait jouée le même jour sur les deux théâtres, et qu'elle resterait à celui où elle aurait obtenu le plus de succès : les Italiens l'emportèrent. La société de Brueys et de Palaprat avait été dissoute forcément, parce que celui-ci avait été obligé de suivre, à la guerre d'Italie, le grand-prieur de Vendôme. De son côté, Brueys s'était retiré à Montpellier, où il faisait alternativement des pièces de théâtre et des traités de controverse. Il y mourut le 25 novembre 1723, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses derniers ouvrages théologiques sont un *Traité de l'obéissance des Chrétiens aux puissances temporelles*, 1709 et 1735, in-12; *l'Histoire du fanatisme de notre temps*, 4 vol. in-12, 1692, 1709 et 1713; *id.*, Utrecht (Paris), 1737, 3 vol. in-12 : cette histoire est bien écrite et assez curieuse; et un *Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi*, Paris, 1717, in-16. Ses écrits de controverse furent réfutés par Bayle, Claude et Jurieu, qui le regardaient comme un ennemi dangereux. Il avait la vue fort basse et portait des lunettes. Louis XIV lui demanda un jour comment allaient ses yeux : « Sire, répondit-il, Sidobre, mon neveu, dit que je vois un peu mieux. » — « Sa pe-

» tite comédie du *Grondeur*, dit Voltaire, supérieure à toutes les farces » de Molière, et celle de l'*Avocat patelin*, ancien monument de la » naïveté gauloise, qu'il rajeunit (*Voyez* » BLANCHET), le feront connaître, » tant qu'il y aura un théâtre en France » ce » (1). A—G—R.

BRUGES (JEAN DE). *Voyez* EYCK (Jean Van).

BRUGIANTINO (VINCENT). *V.* BRUSANTINI.

BRUGHIUS. *Voyez* BRUXIUS.

BRUGIERE (CLAUDE-IGNACE), sieur de Barante, né à Riom en 1670, donna, dans sa première jeunesse, quelques comédies à l'ancien Théâtre Italien. Ces pièces, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire des théâtres*, de Lériss, ont été imprimées sous les initiales de B, dans le *Théâtre italien* d'Evariste Gherardi, Paris, 1700, 6 vol. in-12. On lui doit aussi : I. une traduction de trois livres d'Apulée (*voyez* APULÉE); II. *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade en 1688, et imprimé à Paris, en 1693, avec une lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone*, Paris, 1694, in-12. Brugièrre de Barante conteste l'authenticité de ce fragment, et son opinion est aujourd'hui celle d'un grand nombre de savants. Goujet (*Biblioth. fr.*, t. VI, p. 202-206), parle avec éloge de ces *Observations*; il dit que l'auteur les avait communiquées à MM. de Harlai et de Valincour, et que c'est par eux qu'il fut engagé à les publier. III. *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français, depuis Marot jusqu'à présent, avec des notes historiques et critiques; et le Traité de*

(1) Un autre BAUVES (Claude), écuyer, né à Aix, a publié un recueil de pièces singulières en langue provençale; il a pour titre : *Jardin deys Musos Provençals, divisat en quatre parties*, Aix, 1628, 4 part. in-8°, rare. V—v.

la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit, traduit du latin de MM. de Port-Royal, Paris, 1698, 2 vol. in-12; réimprimé dans la même ville, 1700, 2 vol. in-12. La première édition est anonyme: le premier volume seul contient des épigrammes et un abrégé des Vies des épigrammatistes français; le second renferme les *bergeries* et les *odes* de Racan, avec une notice sur ce poète. Bruzen de la Martinière, qui a fait un *Nouveau recueil des épigrammatistes français anciens et modernes*, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12, reconnaît avoir profité du travail de son prédécesseur, qu'il prétend n'être autre que Richelet « qui s'est déguisé », dit-il, sous le nom de Claude Ignace de Brugière, sieur de Barante, afin de donner à son livre un air de » Port-Royal. » C'est une erreur de Bruzen. On a pu voir, par ce que nous avons dit, que Brugière n'est pas un personnage imaginaire. Rappelé à Riom, par des affaires de famille, cet auteur s'y fixa tout-à-fait en 1697; il y est mort en 1745; et, dans cet intervalle de près de cinquante ans, il n'a publié aucun autre ouvrage; mais il porta au barreau et dans les fonctions publiques le goût et l'amour des lettres, et se distingua par les agréments de son esprit, autant que par ses lumières et ses services. Sa famille existe encore dans le même pays, et y tient un rang distingué.

A. B.—T.

BRUGIÈRE (PIERRE), parent du précédent, né à Thiers, en 1730, fut aumônier de la Salpêtrière, puis curé constitutionnel de la paroisse St.-Paul, à Paris. Dans un écrit qu'il signa avec trois autres curés, il attaqua la conduite de l'évêque Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un prêtre. Cette conduite le fit mettre en prison en

1793, et traduire au tribunal révolutionnaire qui l'acquitta; mais il ne tarda pas à être de nouveau arrêté, parce qu'il continuait à exercer son ministère, malgré les fureurs de la persécution. Il adressa encore, du fond de sa prison, des instructions pastorales à ses paroissiens. Il fut un des adhérents au concile national de Paris, en 1798, et mourut en 1803. On a de lui beaucoup d'ouvrages relatifs à ses opinions politiques: I. *Relation de ce qui s'est passé à l'Assemblée du clergé à Paris* (intra muros), 1789, in-8°; II. *Doléance des prêtres des paroisses de Paris*, 1789; III. *la Lanterne sourde, ou la Conscience de M^{***}* (Bonaf), *ci-devant évêque de**** (Clermont), *éclairée par les lois de l'église et de l'état, sur l'organisation civile du clergé*, 1791, in-8°; IV. *le Nouveau disciple de Luther, ou le Prêtre***, convaincu par les lois d'être un concubinaire publiquement scandaleux*, 1791, in-8°; V. *Instruction pastorale sur le bref du pape* (contre la constitution civile du clergé), 1791, in-8°. Cette instruction fut attaquée dans une *Lettre du prêtre catholique*, 1791, in-8°. Opuscule que M. Ersch a tort d'attribuer à Brugière, contre qui il est dirigé; VI. *Réflexions d'un curé constitutionnel sur le décret de l'Assemblée nationale concernant le mariage*, 1791, in-8°; VII. *Lettres d'un curé sur le décret qui supprime le costume des prêtres*, 1791, in-8°; VIII. *Lettres d'un curé du fond de sa prison à ses paroissiens*, 1793, in-8°. IX. *Eloges funèbres de MM. Sanson et Minard*, 1798, in-8°; X. *Observations des fidèles à MM. les évêques de France, à l'occasion d'une indulgence plénière, en forme de jubilé, adressée à tous les Français, par le cardinal Caprara*,

1-8°. XI. *Avis aux fidèles traction du serment civil, le curé et le clergé de ***; vel au peuple français con l'admission de la langue e dans l'administration des nts*; XIII. *Instructions cathor la dévotion au sacré cœur*; XIV. *Instructions choisies*, posthume, publié par M. De- 104, 2 vol. in-8°. La vie de ère a été publiée par MM. Mas- aud (ce dernier mort en 1806), itre de *Mémoire apologétique re Brugière*, 1804, in-8°.

A. B.—T.

GUIER (JEAN), né à Nismes, nement du 17^e. siècle, fut pasteurs de l'église réformée ville. Parmi les atteintes par- s'on portait à l'édit de Nantes, mps avant sa révocation, il pter la défense faite aux calvi- le chanter les psaumes dans x ou l'exercice de leur culte torisé. Bruguier entreprit de l'innocence de cette pratique. a, dans cette intention, un rs sur le chant des psaumes, n-12. Un arrêt du conseil con- le livre au feu, suspendit Bru- des forctions du ministère, le la province, et bannit l'impri- Bruguier s'étant retiré à Ge- près cet événement, ne re- ur la scène qu'en 1675, par onse sommaire au livre de sauld, intitulé: *Renversement morale de Jésus-Christ par vinistes*, Quevilly, 1675, in- nauld fit paraître en réponse : *été de la morale des calvi- découverte par le livre de uguier*, Paris, 1675, in-12. er a encore donné un autre ou- sous ce titre: *Idea totius phi- ia, in quod omnia studiosis phi-*

losophiæ scitu necessaria, breviter ac dilucidè, juxtâ rationem et experientiam demonstrantur, 1676, in-8°. Il mourut à Genève en 1684.

V. S.—L.

BRUGUIÈRES (JEAN-GUILLAU- ME), naturaliste et voyageur, na- quit à Montpellier, en 1750. Il y étu- dia en médecine; mais, entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, il ne se livra point à la pratique. Le mi- nistre de la marine (de Boyue) ayant déterminé Louis XV, en 1775, à envoyer deux vaisseaux, sous les or- dres du capitaine Kerguelen, pour faire des découvertes dans la mer du Sud, Bruguères partit pour cette ex- pédition, en qualité de naturaliste. Il y observa quelques objets intéressants, surtout dans une relâche que l'on fit à Madagascar. Le capitaine ayant été ac- cusé, à son retour, de divers genres de malversations, fut dégradé et condamné à six ans de prison, et ne publia de ce voyage qu'une relation tout-à-fait informe (Paris, 1781, in-8°.); en sorte que Bruguères ne pût faire connaître les résultats de ses re- cherches que dans quelques mémoires insérés dans le *Journal de physique*. Il y décrit (tome XLIV) un reptile singulier, et auquel on a conservé le nom de *Langaha* qu'il porte à Ma- dagascar. De retour à Montpellier, il travailla à découvrir une mine de charbon de terre, dont on avait des indices, et quelques fossiles qu'il trouva dans ses fouilles l'engagèrent à faire une étude approfondie des coquillages. Il vint à Paris dans l'es- poir d'y tirer parti de ce travail, ce qu'il fit en effet dans l'*Encyclopédie méthodique*, pour laquelle il a rédigé le premier volume de l'*Histoire na- turelle des vers*, et les deux premiers volumes des planches relatives à la même classe d'animaux, publiés cu

1791 et 1792. L'*Histoire naturelle des vers*, quoique sous la forme alphabétique, ne ressemble point à la plupart des ouvrages de ce genre. L'auteur y présente une méthode qui lui est propre, et qui l'emporte à plusieurs égards sur celles de ses prédécesseurs; il donne des descriptions originales fort claires et fort détaillées de la plupart des espèces dont il traite, et en fait connaître plusieurs pour la première fois. On doit beaucoup regretter qu'il se soit arrêté sitôt, n'ayant point passé la lettre C. Bruguères a aussi travaillé avec MM. Haüy, Lamarck, Olivier, Fourcroy et Pelletier, à un *Journal d'histoire naturelle*, qui a paru en 1792, en deux volumes in-8°, et que le libraire a reproduit sous le titre de *Choix de Mémoires d'histoire naturelle*. En 1791, Bruguères a donné quelques mémoires dans les *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome 1^{er}.; mais toutes ces publications furent interrompues par un voyage au Levant que le ministre Roland lui fit entreprendre avec M. Olivier, à la fin de 1792. Les deux voyageurs se rendirent à Constantinople; ils visitèrent l'Archipel, passèrent quelque temps en Égypte, et revinrent dans l'Archipel, où ils firent connaître au gouvernement turk, dans l'île de Santorin, une carrière de pouzzolane, qui a été fort utile pour les constructions maritimes. Ils traversèrent ensuite la Syrie, entrèrent en Perse par Bagdhâd, parcoururent la partie occidentale de cet empire, firent quelque séjour à Téhéran, sa nouvelle capitale, restèrent six mois à Bagdhâd à leur retour, et revinrent par l'Asie mineure, Constantinople, la Grèce et les îles Ionniennes. M. Olivier a publié une relation de ce voyage, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°, et un atlas, Paris,

1801-1804. Bruguères, dont la santé était déjà altérée avant son départ, à cause d'un genre de vie trop sédentaire, fut presque toujours malade pendant la route, et ne put prendre aux recherches d'histoire naturelle autant de part qu'il l'espérait. Il mourut à Ancône, presque en débarquant, le 1^{er}. octobre 1799, d'une fièvre maligne, occasionnée par les fatigues du voyage, et par le chagrin subit d'apprendre que son frère était mort depuis peu dans le même pays où il venait d'aborder. Les naturalistes lui ont dédié un genre de plantes de Madagascar, auquel on a donné le nom de *bruguiera*. Bruguères était associé de l'Institut.

C—V—A.

BRUHESIUS, ou VAN BRUHESEN (PIERRE), médecin, né à Rythoven, village de la Campine, au commencement du 16^e. siècle, mort à Bruges en 1571, est auteur de quelques opuscules : I. *De thermarum Aquisgranensium viribus, causâ, ac legitima usu, epistolæ duæ scriptæ anno 1550, in quibus etiam acidurarum aquarum, ultra Leodium existentium, facultas et sumendi ratio explicatur*, Anvers, 1552, in-12.; II. *De ratione medendi morbi articularis epistolæ duæ*, Francfort, 1592, in-8°, dans le recueil de Garet sur la goutte; III. *De usu et ratione causteriorum*, dans le même recueil. Il est surtout connu par son *Grand et perpétuel Almanach*, imprimé pour la ville de Bruges, en 1550, dans lequel il indiquait avec scrupule, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à se purger, se baigner, se faire saigner, même raser, etc. Vrai modèle de ces conseils ridicules consignés encore dans le fameux *Almanach de Liège*, ce *Grand et perpétuel Almanach* causa beaucoup de rumeur à Bruges.

nt, qui l'avait beaucoup goûté. Ses expresses invitations et à quiconque exerçait, dans le métier de barberie, de reprendre sur le menton des citoyens pendant les jours

François Rapaert, médecin, indigné de cette ordonnance contre l'ouvrage de *Brummagnum et perpetuum Alseu Empiricorum et meum flagellum*, 1551, in-12. Schaert, médecin et chirurgien partisan de l'astrologie publiâ, pour la défense de *Clypeus astrologicus conillum astrologorum Francardi*, 1552, in-12.

A. B—T et C. et A.

IER - D'ABLAINCOURT (ACQUES), né à Beauvais, sur en médecine à Angers, le l'académie de cette ville, royal, est mort à Paris le 24 . Il fut un des médecins du école qui ont le plus servi la hie médicale, par le nombre ges qu'il a traduits, ou dont des éditions; savoir: I. *Obs sur le manuel des accou-*, Paris, 1733, in-4°. tra- Deventer; II. *la Médecine e d'Hoffmann*, Paris, 1739, 12.; III. *Traité des fièvres* in, Paris, 1746, 3 vol. l. *Observations sur la cure ute et du rhumatisme*, du 747, in-12; V. *la Politique cin*, Paris, 1751, in-12, 1 même. VI. *Traité des ali-* par Lémery, Paris, 1755, 12, 3°. édition. Il fit aussi un grand nombre de bons dans le *Journal des Sa-* ont il était un des plus judi-aborateurs. On lui doit enco- ses compositions qui lui sont

propres: I. *Caprices d'imagination*, ou *Lettres sur différents sujets*, Paris, 1740, in-12; Amsterd., 1741, in-8°. c'est la meilleure édition; II. *Mémoire pour servir à la vie de M. Silva*, Paris, 1741, in-8°.; mais il a surtout mérité les souvenirs de la postérité, par ses divers ouvrages sur les signes de la mort, et par la démonstration publique qu'il fit de la nécessité de différer les enterrements: *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, et l'abus des enterrements et embaumements précipités*, Paris, 1742, in-12, tirée en grande partie du traité latin de Winslow, sur le même sujet; idem, 1749 et 1752, 2 vol. in-12, avec des augmentations; traduite en anglais, Londres, 1746, in-12; en suédois, Stockholm, 1751, in-12; en allemand, Copenhague, 1754, in-8°. C. et A.

BRUHL (HENRI, comte DE), ministre d'Auguste III, roi de Pologne, naquit en 1700, dans la Thuringe. Son père, conseiller intime du duc de Saxe-Weissenfels, était pauvre et hors d'état d'établir ses cinq enfants. Henri entra, comme page, au service de la duchesse Elisabeth. Sa gaité, l'agrément de sa conversation et de ses manières, lui valurent d'abord la faveur de cette princesse, et bientôt après celle du roi Auguste II, qui le prit pour son page favori, le nomma ensuite chambellan, et s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Le jeune Bruhl ne négligea aucune occasion de faire servir sa faveur à sa fortune, et il avait déjà obtenu plusieurs charges importantes, lorsque le roi mourut à Varsovie, le 1^{er} février 1733. Bruhl avait à s'assurer la bienveillance d'un successeur. Par un bonheur singulier, la couronne et les bijoux de Pologne avaient été remis

à sa garde; il part brusquement pour Dresde, va les porter au nouvel électeur Auguste III, et contribue puissamment, par ses intrigues, à lui assurer le trône. Dès-lors la fortune ne cessa plus de favoriser le comte de Bruhl, et il la seconda merveilleusement lui-même. Flatteur et complaisant, il enchaîna son maître en s'asservissant à tous ses goûts, et sut écarter tous ceux qui auraient été tentés d'acheter le même pouvoir au prix des mêmes bassesses. Auguste III avait accordé ses bonnes grâces au comte de Sulkowsky; le comte de Bruhl, trop peu sûr encore de son crédit pour ne pas craindre celui d'un autre, se fit l'ami de son rival, partagea avec lui le ministère, et le flatta jusqu'au moment où il se crut assez fort pour le renverser. Bruhl avait épousé la comtesse de Kollowrath, favorite de la reine; par l'entremise de sa femme, il anima cette princesse contre le comte de Sulkowsky; et le roi, entraîné à son tour par la reine, renvoya son favori. Le comte de Bruhl n'eut plus alors de concurrent, et le principal soin de sa vie fut d'écarter tous ceux qui pouvaient approcher de son maître. Aucun employé, aucun laquais même, n'entrait au service du roi sans son approbation. Quand le roi sortait ou se rendait à la chapelle, le comte de Bruhl envoyait d'avance un de ses gens pour faire éloigner tous ceux qui auraient pu se trouver sur son passage. Auguste était catholique; Bruhl abandonna la religion protestante, et fit sa cour au Père Guarini, directeur du roi et de la reine, qui ne cessait, en revanche, de faire son éloge devant leurs majestés, ce qui le servit beaucoup dans l'esprit d'Auguste, qui n'était pas éloigné du désir de rétablir en Saxe le catholicisme. D'ailleurs le

comte de Bruhl ne bornait pas là sa complaisance. Auguste prenait plaisir à être servi par un ministre fastueux, et ce ministre poussa le faste au dernier excès. « Sans mes profusions, » disait-il, le roi me laisserait manquer du nécessaire. » Aussi sa maison était composée de plus de deux cents domestiques. Il entretenait une garde mieux payée que celle du roi; sa table était servie avec la plus grande somptuosité, sa garde-robe magnifique. « C'était, dit Frédéric II, » l'homme de ce siècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantouffles. César l'aurait rangé dans le nombre de ces têtes si bien friées et si bien parfumées qu'il ne craignait guère. » Auguste III n'était pas César, et Bruhl, qui n'eût rien été sous un grand homme, était tout sous un monarque inepte et indolent. « Jamais respects plus serviles » ne furent rendus à aucun prince.... » toujours à sa suite dans les forêts, » ou passant les matinées entières en sa présence, sans jamais dire un mot, tandis que ce prince désœuvré se promenait en fumant, et laissait tomber les yeux sur lui sans le voir. Bruhl, ai-je de l'argent? — Oui, sire. — Ce fut toujours là sa réponse. » Et, pour pouvoir répondre de la sorte, il abusa tellement du crédit de l'état, chargea tellement la banque de billets de caisse, augmenta tellement les dettes du gouvernement, qu'une banqueroute, honteuse pour le roi et ruineuse pour les sujets, fut le seul moyen d'échapper aux embarras provenus de son administration. Pour suffire à ces extravagantes dépenses, il avait réduit l'armée, et, lorsque la guerre de sept ans vint à éclater, la Saxe, que Bruhl avait engagée dans l'alliance de l'Autriche et

is, au parti desquelles il fut
 est dévoué, n'eut que dix-
 hommes, mal organisés et
 à opposer aux troupes du
 séric. On sait quel fut le
 dix-sept mille hommes en-
 ns le camp de Pirna. Cepen-
 tante de Bruhl s'était enfui
 ne avec son maître, et, en
 a prit soin de sauver les ta-
 les porcelaines, tandis qu'on
 archives de l'électorat, qui,
 négligence, tombèrent entre
 du vainqueur. La conduite
 re en Pologne ne fut ni plus
 plus noble que celle qu'il
 se en Saxe; non moins vain
 eux, il s'était fait déclarer
 nt du comte de Bruhl, way-
 Posen. L'impératrice de Rus-
 abeth, lui avait envoyé l'or-
 t-André; l'empereur Charles
 it élevé au rang de comte
 . Tant de dignités ne l'em-
 pas de commettre de nou-
 sses; il s'entendit avec les
 ntre les Polonais, fit voler
 avec de fausses clefs, les cor-
 nces du ministre prussien à
 , et s'en servit pour tromper
 s cours; il alla même jusqu'à
 la soeur du roi, qui, informé
 audace, se contenta de vou-
 t signer lui-même, et signait
 ment sans lire ce que le comte
 ventait. Ce dernier profitait
 de l'indolence pour traiter les
 publiques avec la négligence
 coupable: « En vivant au jour
 r, disait-il, les affaires se font
 seules; » et, quand il arrivait
 ment décisif, il n'avait que de
 rigues à opposer à de grands
 ents, et prétendait faire face
 avec les petites combinaisons
 eux courtisan, qui prenait sa
 ur de l'habileté. Il ne traitait

pas avec la même insouciance ses in-
 térêts personnels et ceux de sa fa-
 mille : possesseur d'immenses riches-
 ses, il acquit en Saxe et en Pologne
 des terres considérables. Tous ceux
 qui se dévouaient à lui étaient sûrs de
 se voir comblés de dons et placés
 avantageusement. A la mort de
 la reine, qui, après s'être brouillée avec
 lui, parce qu'il avait voulu la brouiller
 avec son mari, avait fait de vains ef-
 forts pour éclairer le roi sur son
 compte, ce monarque lui donna tout
 l'apanage de cette princesse, pour le
 dédommager de la perte de ses biens
 en Saxe, que Frédéric, pendant la
 guerre, s'était particulièrement atta-
 ché à dévaster. Cette prodigalité de
 bienfaits et son insolence toujours
 croissante lui attirèrent justement
 cette haine des cours, dont une faveur
 méritée n'est pas toujours à l'abri.
 Les grands polonais, qu'il avait traités
 avec dédain, se plaignirent; et lors-
 qu'il revint à Dresde, après la paix de
 Hubertsbourg, il offrit à l'Europe le
 spectacle d'un ministre malade, ac-
 compagnant un roi mourant, et quit-
 tant une nation dont il emportait le
 mépris et la haine, pour en aller re-
 trouver une autre qui lui reprochait
 ses malheurs. Auguste expira le 5
 octobre 1763. Le comte de Bruhl, qui
 avait lutté contre son épuisement pour
 remplir jusqu'au bout les fonctions
 d'un favori, fit un nouvel effort pour
 recommencer à en jouir sous un nou-
 veau règne. « Il vint travailler avec le
 » jeune électeur; mais ce prince lui de-
 » manda sa démission, et lui conserva,
 » par respect pour la mémoire du roi,
 » une pension considérable. » Le comte
 n'eut pas à supporter long-temps le
 poids de cette disgrâce; il mourut le
 28 octobre suivant. Ses biens passè-
 rent à ses enfants, à l'exception de sa
 riche bibliothèque, composée de plus

de vingt mille volumes, qui fut achetée par l'électeur pour 50,000 écus.

G—T.

BRUHL (FRÉDÉRIC-LOUIS, comte DE), fils du précédent, staroste de Varsovie, seigneur de Pforten, payeur général de la couronne de Pologne, naquit à Dresde le 31 juillet 1739. Malgré le luxe et le relâchement qui régnaient dans la maison de son père, il y fut élevé avec sévérité, et, lorsqu'on l'envoya faire ses études à Leipzig, sa mère, qui se méfiait de l'indulgence des professeurs pour le fils du premier ministre, arriva un jour brusquement à l'université, le fit examiner en sa présence, et, peu satisfaite de ses progrès, lui fit quitter Leipzig pour Leyde, où il ne trouva plus les mêmes flatteurs. Il ne tarda pas à y acquérir des connaissances étendues et variées, surtout dans les arts mécaniques qu'il aimait de prédilection : il passa un an à Augsbourg dans une fonderie de canons, pour en étudier les procédés. Ses voyages accrurent et perfectionnèrent cette instruction. Il visita toutes les cours de l'Europe. Une figure très belle, des manières aimables, la vivacité et la gaieté de son esprit, lui valurent des succès ; mais un tempérament ardent, une fortune immense et une extrême facilité à se permettre tout ce qui lui plaisait un instant, et à changer d'avis l'instant d'après, le jetèrent dans des excès dont il se ressentit toute sa vie. Il y contracta ce goût pour les gens d'un état fort inférieur au sien, et pour leurs plaisirs, qu'il ne cessa de manifester dans la suite. De retour en Saxe, il servit pendant la guerre de sept ans, fut employé avec honneur dans les affaires de Pologne, s'en vit écarté à la mort de son père, y rentra peu après, en se réconciliant avec le roi Stanislas (Poniatowski), et finit par

se retirer dans sa terre de Pforten, où il passa les huit dernières années de sa vie au milieu de l'éclat d'un luxe ruineux. Il donnait des fêtes somptueuses, avait un théâtre, et composait lui-même des comédies où il paraissait quelquefois comme acteur, après avoir fait aussi le métier de décorateur. Ces pièces ont été recueillies et publiées de son vivant, sous le titre de *Divertissements de Théâtre, Dresde, 1785-90, 5 vol., in-8*. On y remarque de l'esprit, des traits comiques, mais un style fort négligé, et d'autant plus ignoble que les sujets en sont pris dans les classes inférieures de la société ; la meilleure est intitulée : *Comment on démasque un Trompeur*, publiée aussi à part, Dresde, 1787, in-8°. On y trouve encore des traductions libres d'*Aucassin et Nicolette*, du *Comte d'Albert*, et de quelques autres petites pièces françaises. Le comte de Bruhl traduisit aussi en français l'*Alcibiade* de Meissner, sous ce titre : *Traduction d'Alcibiade, d'après l'original allemand du professeur Meissner, par un amateur qui désire faire connaître aux Français un génie d'Allemagne*, Dresde, 1787-91, 4 vol. in-8° ; mais cet amateur écrivait le français en allemand. On a encore du comte de Bruhl une *Lettre sur le Duel*, Pforten, 1786, in-8°, tirée à un petit nombre d'exemplaires, et dont on trouve quelques fragments dans le *Nécrologe de Schlichtegroll pour 1793*, tom. II, pag. 56. Il a laissé en manuscrit quelques traités de tactique. Il mourut subitement à Berlin, le 30 janvier 1793. — Son frère, Charles-Adolphe de BRUHL, né à Dresde en 1741, entra au service de France, et fut adjudant, d'abord de M. de Chevert, ensuite du comte de Broglie. En 1762, il eut un régiment

alerie au service de Saxe. En-Petersbourg avec son frère, il a la bienveillance du grand-duc, depuis empereur. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela à Berlin en 1786, pour le nommer général et gouverneur des princes. On le remarqua par une instruction remarquable, et mourut à Berlin le 4 juillet 1791.

G—r.

UHL (JEAN-MAURICE, comte de Martinskirchen, né en Saxe le 22 décembre 1736, fut conseiller de l'électeur de Saxe, et son ambassadeur à Londres. Il se distingua par ses talents dans la mécanique appliquée à l'horlogerie et aux observations astronomiques. Il a laissé plusieurs mémoires intéressants, insérés dans les *Transactions philosophiques* de Berlin, dans les *Mémoires académiques* de Petersbourg et de Berlin, le *Journal de Meissner*, ou insérés à part. Il s'occupa beaucoup, en 1766, des diverses méthodes proposées pour la recherche des longitudes à mer. (Voyez la *Bibliographie astronomique* de Lalande.) C. M. P. UIN. Voyez BRUYN.

BRUUX (le chevalier DE), littérateur français, né à Bayonne en 1728, mort en 1780. Il a publié : I. *Récits divers*, 1758, in-12 ; II. *Conservateur*, ou *Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, 1761, 30 volumes in-12. Ses collaborateurs furent Leblanc de Guilleville et de Guilleville. III. *Après-Soupers de la Cambray*, ou *Recueil d'histoires courtoises amusantes*, 1759, 4 volumes in-12 ; IV. *le Discours*, 1762, ouvrage périodique, auquel contribuèrent plusieurs autres personnes ; V. *Cécile*, drame en trois actes et en prose, imprimé en 1776, représenté ; VI. *Sennemours et*

Rosalie de Civraye, histoire française, 1775, 3 vol. in-12. A. B.—T.

BRUUX (EUSTACHE), naquit en 1759, à St.-Domingue. Sa famille, originaire du Béarn, comptait, au service de France et à celui d'Espagne, plusieurs militaires distingués. Dès l'âge le plus tendre, ses parents le firent passer en Europe, et ce fut à Paris qu'il reçut les premiers éléments de son éducation : Il se fit bientôt remarquer par une extrême facilité, et par une sorte de penchant à la raillerie, que, dans un âge plus mur, il laissait encore paraître quelquefois. Son goût irrésistible pour la navigation le porta, tout jeune encore, à Brest ; et lorsqu'en 1778, il fut nommé garde de la marine, le métier de la mer lui était déjà familier. Son impatience ne lui avait pas permis d'attendre qu'il fût employé sur les vaisseaux de l'état : dès l'âge de quinze ans, il s'était embarqué comme simple volontaire sur un vaisseau marchand. Ses deux premières campagnes dans la marine militaire furent sur les frégates le *Fox* et la *Concorde*. Le nom de celle-ci est devenu célèbre par le combat de la Praya, action glorieuse pour la marine française, et dont Bruux partagea l'honneur. Dans la savante campagne de M. de Guichen contre l'amiral Rodney, Bruux montait la *Médée*. Ce fut alors que, pour la première fois, il se vit à portée d'observer, sous toutes ses faces, la science de la tactique navale ; et dès-lors elle devint l'objet de ses méditations. Parvenu au grade d'enseigne pendant cette guerre, qu'avait allumée l'indépendance de l'Amérique, il était en cette qualité sur le vaisseau l'*Auguste*, lorsque la paix désarma les deux continents. Elle ne ralentit point son activité. Il obtint en 1784 le commandement du *Pivert*, et, pendant quatre-années, il seconda

M. de Puysegur dans les opérations qui précéderent la formation des cartes précieuses que l'on doit à cet officier sur les côtes et les débouquements de St.-Domingue. Lieutenant de vaisseau en 1786, à la même époque membre de l'académie de marine, les circonstances qui accompagnèrent la révolution hâtèrent son avancement. Il commandait la frégate la *Sémillante*, dès 1792, et, peu de temps après, le vaisseau l'*Indomptable* lui fut confié; mais la marche des événements suspendit les services qu'il eût pu rendre à sa patrie. Bruix fut enveloppé dans la mesure générale prise, en 1795, à l'égard des anciens officiers du corps de la marine. Sans fortune, privé de son état, il se retira dans un asyle obscur, et trouva encore, dans son activité et dans ses connaissances, des ressources contre l'indigence qui menaçait sa famille. Rendu, en 1794, au service de la mer, il remplit jusqu'en 1796 les fonctions de major-général de l'escadre commandée par l'amiral Villaret. Il fut ensuite major-général de la marine à Brest, et directeur du port. Quoique sa santé fût déjà très affaiblie, il accepta l'année suivante les fonctions de major-général de l'armée navale destinée à l'expédition d'Irlande, qui n'eut pas de succès. Il était contre-amiral, lorsqu'il fut nommé ministre de la marine. Pendant une année qu'il en remplit les fonctions, il fut constamment occupé d'un projet qu'il avait formé, et dont il voulut lui-même diriger l'exécution. Un coup de vent force les ennemis qui bloquaient le port de Brest, à s'élever au large. Deux heures de leur absence suffisent à Bruix. Il appareille, il sort, il est déjà à l'entrée de la Méditerranée, que les Anglais regardent encore sa sortie comme une fable. Cette cam-

pagne fut remarquable par l'habileté de ses manœuvres. Il soutint l'honneur du pavillon français sur des mers couvertes de flottes ennemies. Il ravitailla Gênes, reçut dans ses vaisseaux les troupes qu'il devait prendre sur les côtes d'Italie, fit sa jonction à Cadix et à Carthagène, avec les vaisseaux espagnols, et les conduisit dans le port de Brest. Peu de temps avant la paix de 1802, il commandait l'escadre rassemblée sur la rade de l'île d'Aix. Un long repos eût été nécessaire à l'amiral Bruix : la guerre, qui ne tarda pas à se rallumer, ne lui permit pas de le prendre. Un vaste plan fut conçu contre l'Angleterre, et Bruix fut nommé amiral de la flottille impériale; mais sa vie, usée par l'étude, les fatigues et les travaux, était déjà près de s'éteindre. Venu à Paris pour assister au couronnement de l'empereur, il y mourut, le 18 mars 1805. M. Mazères, son secrétaire intime, a publié une *Notice historique sur Eustache Bruix*, 1805, in-8°. D. N.—L.

BRULART DE SILLERY. *Voy.* SILLERY et PUISIEUX.

BRULART-GENLIS (CHARLES) *Voy.* SILLERY.

BRUMMER (JEAN), poète dramatique allemand, naquit dans le dèché d'Hoya en Westphalie, et fut directeur des écoles latines de Kambern en Suabe, vers 1572. Il avait donné, en 1559, une édition de *Lettres de S. Ignace d'Antioche*, in-fol., grec-latin, mais son principal ouvrage est sa *Tragico-comœdia apostolica* (ou Histoire des actes des apôtres arrangée en forme de comédie), Laugingen, 1592, in-4°.; ibid., 1595, in-8°. Cette pièce singulière, qui est en vers allemands, facies, coulants et bien rimés, n'a pas moins de 246 personnages. Il la fit représenter par la bourgeoisie de Kamber-

jour de la Pentecôte de l'an On voit, par le titre du livre, ait déjà composé et fait jouer e ouvrage du même genre sur ntière, la passion et la mort s-Christ, formant trois pièces ques successives (Voy. le *Mullemand*, août 1776, en alle- C. M. P.

BRUMMER (*Friedric*), juriste allemand, né à Leipzig eu fit un voyage en France, et a dans la rivière d'Alberine, Lyon, où sa voitûre fut ren- le 3 décembre 1661. On a de *Declamatio contra otium, stupissimam pestem*, Leipzig, in-4°. ; II. *Commentarius in Cinciam*, dédié à Colbert, et é à Paris, chez Cramoisy, in-4°. : cette loi concerne le des avocats, et Brummer a ette matière avec beaucoup d'é- 1 ; III. *Disputatio de locacione tione*, et d'autres opuscules is sous le titre de *Brummer* et publiés par George Beyer, eur en droit à Wittemberg, ; 1712, in-8°. Il avait aussi un manuscrit des observations avéral, desquelles Fabricius avec éloge, *Biblioth. lat.*, lib. ap. XVIII. G—T.

BRUMMOY (*Pierre*), né à Rouen 1688, jésuite en 1704, professa d les humanités en province, int à Paris, où il fut chargé de tion du prince de Talmont, et et au *Journal de Trévoux*. mença à se faire connaître par *mesées sur la décadence de la Latine* (*Mém. de Trévoux*, 1722, réimprimées à la tête du *il de ses pièces diverses*). Edi- : l'*Histoire de Tamerlan*, par nfrère Margat, Paris, 1759, in-12, il fut obligé de quitter

pour quelque temps la capitale. A son retour, ses supérieurs lui confièrent la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, que les Pères de Lougueval et Fontenay avaient conduite jusqu'au 10°. vol. inclusivement. Il en publia le 11°. , et achevait le 12°. , lorsqu'il mourut à Paris, le 16 avril 1742, dans sa 54°. année. Par son caractère et par ses ouvrages, c'est un des membres de la société de Jésus qui lui ont fait le plus d'honneur. A l'étude des lettres, il avait joint celle des mathématiques, qu'il professa depuis 1725 jusqu'en 1731, et c'est à cette occasion qu'il prononça son *Discours sur l'usage des mathématiques par rapport aux belles-lettres* : ce discours est inséré dans le recueil ci-après, N°. VI. On a encore de lui : I. *Vie de l'impératrice Eleonore*, Paris, 1725, in-12, imitée du latin du P. Ceva : cette vie, très édifiante, n'est traitée que sous le rapport religieux ; II. *Apolo- gie des Anglais et des Français*, ou *Observations sur le livre* (de Muralt) *intitulé : Lettres sur les Anglais et les Français*, 1726, in-12 ; ouvrage fait en société avec Desfontaines. On trouve, à la fin du volume, deux autres pièces attribuées au P. Brumoy, savoir, la *Défense de la 6°. Satyre de Boileau*, et la *Justification du bel-esprit*. III. *Examen du Poème sur la grâce*, Bruxelles (Paris), 1723, in-8°. , avec les PP. Rouillé et Hongnant, jésuites ; IV. *Abrégé des vertus de saur Jeanne Silénie de la Motte des Goutes, religieuse de la Visitation*, Moulins, 1724, in-12 ; V. *le Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et analyses des tragédies grecques, des discours et des remarques sur le théâtre grec, Paris, 1730, 3 vol. in-4°. , et 1747, 6 vol. in-12, ouvrage estimé et plein d'érudition, à la composition duquel on assure que le

P. Fleuriau, jésuite, a eu beaucoup de part. Cet ouvrage a eu le sort de tous les bons livres, celui de faire éclore beaucoup de faibles imitations. On eût désiré seulement plus de simplicité et de précision dans le style, et que le traducteur, toujours élégant, eût été plus exact. Ces inexactitudes et ces incorrections ont été rectifiées dans l'édition donnée par MM. de Rochefort, de la Porte du Theil, Prévost, et Brottier neveu, éditeur, Paris, 1785-1789, 13 vol. in-8°, fig. On peut aussi reprocher à l'auteur, sinon son admiration pour le théâtre grec, au moins trop de penchant à déprimer le nôtre. VI. Un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, 4 vol. pet. in-8°, Paris, 1741. On y trouve deux poèmes latins; le premier, sur les *Passions*, plein d'imagination et de poésie, et recommandable par l'élégance et la pureté du style; le deuxième sur la *Ferrière*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poèmes, que l'auteur a traduits en prose très inférieure à ses vers, sont des discours, des épîtres, des tragédies, *Isaac, Jonathas*, et le *Couronnement de David*; des comédies, *la Boîte de Pandore*, et *Plutus*, « pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égaliser, par ses propres productions, les grands modèles. » Le P. Brumoy a donné de plus une nouvelle édition du *Traité de la poésie française*, par le P. Mourgues, Paris, 1724, in-12; il a traduit deux des harangues du P. Porée, l'une sur les spectacles, et l'autre sur la question de savoir lequel des deux états, le monarchique ou le républicain, est le plus propre à former des héros, traductions qui se trouvent dans le recueil des harangues de son confrère. Il a achevé avec le P. Rouillé

les *Révolutions d'Espagne*, d'Orléans, Paris, 1734, 3 v. 4°; travaillé aux *Mémoires de voux*, et revu l'*Histoire de R* du P. du Cerceau, Paris, 1731. 12. Son ami, M. Titon du Till a donné place dans le *Supplément à la Description du parnasse fra*

N-

BRUN (RODOLPHE), pi
bourgmestre de Zurich, né v
fin du 13^e. siècle, d'une famille
et ancienne de cette ville, fut l'
d'une révolution qui en chan
constitution. L'empire germa
était tombé dans une espèce d
chie; plusieurs princes s'en
étaient la couronne, et ces div
avaient inspiré aux bourgeois de
le courage nécessaire pour s'affr
du joug des souverains et de
blesse. L'administration de Zur
trouvait en grande partie en
mains d'un conseil choisi p
bourgeoisie, mais concentré
des siècles dans les anciennes
les. Le peuple, enrichi par s
industrie, devenait peu à peu
soumis à ses magistrats, et l
cousait d'arrogance et de dilap
Brun, peu content du crédit et
fluence que sa place au cons
donnait, accueillait et encourage
mécontents; une insurrection é
et on demanda aux magistrats c
de leur conduite. Ceux-ci ne m
rent ni union ni fermeté; plu
s'enfuirent consternés; le gou
nement fut dissous. L'assembl
nérale confia une espèce de dict
Rodolphe Brun, et, sur sa prop
elle adopta en 1336 une forme d
vernement nouvelle, dont la
la plus essentielle a subsisté jus
1798, et qui fit passer le pri
pouvoir de l'ancien conseil, où le
bles dominaient, à ces courma

d'artisans auxquelles la prospérité de leur profession particulière paraît toujours la mesure de la prospérité générale. La constitution de Brun établit les tribus, dont la première était formée par les nobles et ceux qui vivaient sans métier; les gens de métier se trouvaient distribués dans les douze autres. Chacune avait son président ou tribun, élu pour six mois, par la tribu, dans son sein. Le conseil de la ville était composé de ces tribuns, des conseillers tirés de la tribu des nobles, et du bourgmestre, place qui avait été conférée pour la vie à Rodolphe Brun. L'empereur Louis de Bavière, qu'il avait prévenu contre les magistrats déposés, le confirma dans sa nouvelle autorité. Ceux-ci trouvèrent un protecteur dans la personne du comte Jean de Habsbourg, seigneur de Raperschwyl, qui combattait pour eux. Brun triompha de leurs efforts, et montra dès-lors plus de rigueur contre ses adversaires; on confisqua les biens des fugitifs, et on fit périr ceux qui étaient restés. Le ressentiment des familles abaissées augmenta en proportion, et, dans la 14^e. année de l'administration du bourgmestre (en 1550), un complot fut formé contre ses jours: les grands seigneurs du voisinage y entrèrent, et le jour fut fixé pour l'exécution. Une imprudence le fit découvrir. Le bourgmestre fit périr sur la roue et sur l'échafaud trente-sept des conjurés; il alla ensuite assiéger, brûler et détruire la ville de Raperschwyl, dont les habitants avaient pris parti pour leur seigneur. Sa cruauté ne pouvait que lui attirer de nouveaux ennemis. Menacé de la vengeance des ducs d'Autriche, dont les comtes de Habsbourg, seigneurs de Raperschwyl, étaient les parents et les vassaux, il se vit dans la nécessité de demander aux quatre can-

tons confédérés leur secours, et de rechercher leur alliance. Elle offrait de grands avantages aux uns et aux autres, et l'accession de Zurich à la confédération naissante, si faible encore, ne pouvait qu'augmenter sa force, et consolider son existence. L'alliance fut consommée et jurée à Zurich: elle s'étendit peu après sur Glaris et Zug. Le duc Albert d'Autriche faisait la guerre à la confédération, combattant pour ses droits lésés; l'empereur le soutenait; ses ambassadeurs avaient su gagner le bourgmestre de Zurich, qui, moyennant une pension qu'on lui assurait, et une somme d'argent qu'on lui paya, souscrivit des engagements plus qu'équivoques, et que les confédérés trouvèrent contraires au serment que Zurich leur avait prêté. Le duc Albert mourut sur ces entrefaites, et Rodolphe Brun ne lui survécut que peu de temps. Il mourut le 18 octobre 1360. Sa veuve et ses fils furent bannis plusieurs années après, comme auteurs et complices d'assassinats et de meurtres. Sa famille n'existe plus depuis longtemps. Jean de Muller, dans son *Histoire des Suisses* (vol. II), a développé d'une manière très intéressante le caractère révolutionnaire et violent de Rodolphe Brun. U—1.

BRUN, ou BRUEN (ANTOINE), d'une ancienne famille de Franche-Comté, naquit à Dôle en 1600. Il fit ses études à l'université de cette ville, où il se distingua par une grande application et une rare facilité. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'était déjà fait connaître par quelques pièces de vers. Lorsqu'il eut achevé son cours de droit, il embrassa la profession d'avocat, où il acquit une grande réputation. En 1632, il fut nommé procureur-général au parlement de Dôle, et, en cette qualité, il se trouva mem-

bre du conseil chargé de la défense de cette ville (Voy. BOYVIN). Le compte avantageux qu'on rendit de Brun à la cour d'Espagne, détermina le roi à l'envoyer aux diètes de Worms et de Ratisbonne, et à le nommer enfin son plénipotentiaire au congrès de Munster en 1643. Il se conduisit dans cette place importante avec beaucoup d'habileté, et eut seul le mérite de cette négociation, dont le résultat fut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Brun fut alors envoyé en Hollande avec le titre d'ambassadeur; en même temps, il fut créé baron et conseiller d'état au conseil suprême de Flandre à Madrid. L'estime qu'on avait pour Brun en Hollande s'accrut encore quand il fut mieux connu. Il ne s'y traitait rien sans qu'il fût consulté, et la confiance qu'on avait dans ses lumières et dans sa droiture était telle, que souvent même on s'en rapportait entièrement à sa décision sur des points contestés. Il mourut à la Haye, le 11 janvier 1654, dans un âge peu avancé. Quelques écrivains français, rivaux ou ennemis de Brun, ont parlé de lui d'une manière peu avantageuse; mais on prendra de ses talents et de ses qualités personnelles une opinion plus favorable et plus juste, si l'on s'en rapporte à ce qu'en disent Wicquefort, dans son *Traité de l'ambassadeur et de ses fonctions*, et le P. Bougeant, dans son *Histoire du traité de Westphalie*, deux auteurs dont le témoignage ne saurait être suspect. Balzac nommait Brun le *Démotènes de Dôle*. Faret et Théophile lui ont donné aussi de grands éloges. On a de Brun les ouvrages suivants : I. *Choix des Épîtres de Juste-Lipse*, traduites du latin en français, Lyon, 1619, in-8°. L'abbé Joly, dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, en cite une nouvelle édition de Lyon,

1624, in-8°, et Moréri, une 3°. de Lyon, 1650, in-8°; mais ces prétendues éditions de 1624 et de 1650 ne diffèrent de la première que par le frontispice. II. *Les Pieux devoirs du sieur Brun à la glorieuse mémoire de Philippe III, monarque des Espagnes, et d'Albert, archiduc d'Autriche, duc et comte de Bourgogne*, Besançon, Moingesse, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été attribué, par erreur, à Jean-Laurent Brun, frère d'Antoine Brun, doyen du chapitre de Poligny. III. *Bibliotheca gallo-suevica. Erasmus Irenicus collegit; Utopiæ* (Paris), 1642, in-4°; nouvelle édition in-4°. Cet ouvrage, très rare, est attribué, par les uns, à Isaac Wolmar, et, par d'autres, à Antoine Brun. Le cardinal Mazarin en regardait Brun comme l'auteur, et son opinion est ici d'un grand poids. C'est un catalogue de livres supposés contre la France; il fut supprimé par arrêt du parlement de Paris, et l'imprimeur condamné au fouet. IV. *Amico-critica monitio ad Gallie legatos, nonasterium Westphalorum pacis tractandæ titulo missos auct. Adolph. Sprengero*, Francofort, 1644, in-4°. Mathieu de Morgues, sieur de St.-Germain, répondit à cet ouvrage. Brun lui répliqua par les suivants : V. *Spongia Franco-Gallicæ lituræ, à Wilhelmo Rodulpho Gemberlakhio, apud Triboces consule*. Inspruck, 1646, in-4°; VI. *Oratio libera Wolfgangi Ernesti à Papenhauzen, liberi baronis*, in-4°. Mathieu de Morgues fit une nouvelle réponse à ces deux ouvrages, plus violente que la première. M. Barbier attribue à Ant. Brun : *Politicus Gallicus, seu Fœdus triplex Gallo-Turcicum, Gallo-Hollandicum, Gallo-Suevicum*, Cosmopoli, 1646, in-4°. Il a encore publié : VII. *Pierre de touche des vé-*

*ritables intérêts des provinces-unies du Pays-Bas, et des intentions des deux couronnes (de France et d'Espagne) sur le traité de paix, 1650, in-8°, réimprimée plusieurs fois in-8° et in-4°; VIII. Lettre d'Ant. Brun, ambassadeur pour S. M. C. en Hollande, sur l'innocence de MM. les princes, du 19 août 1650, in-4°. Dans sa jeunesse, Brun avait composé des vers français. On en trouve quelques-uns dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8°. Ciaconius, dans sa *Bibliothèque latine*, lui attribue des *Chansons*, imprimées à Nuremberg.*

W—s.

BRUN (MARIE - MARGUERITE de *Maison-Forte*, plus connue sous le nom de M^{me}.), naquit à Coligny le 25 juin 1713. Elle unissait, à la beauté et aux grâces extérieures, un esprit vif et agréable, des connaissances variées et une mémoire étonnante. Elle épousa, en 1730, M. Brun, subdélégué de Besançon, et ensuite procureur du roi du bureau des finances de Franche-Comté. Sa maison devint le rendez-vous de toutes les personnes de la province distinguées par leur naissance, par leur esprit, ou seulement par leur goût pour la littérature. Elle est morte à Besançon au mois de juillet 1794, dans sa 81^e. année. On a de cette dame les ouvrages suivants : I. *Essai d'un Dictionnaire comtois-français*, Besançon, 1753, in-8°; 2. édition, augmentée, 1755, in-8°. M. Petit-Benoist a eu part à cet ouvrage utile, mais superficiel et incomplet. II. *L'Amour maternel*, poème qui a obtenu une mention au concours, pour le prix de l'académie française, en 1775, Besançon, 1775, in-4°; III. *L'Amour des Français pour leur roi*, poème, Besançon, 1774, in-4°. M^{me}. Brun avait composé un grand nombre de poésies su-

gatives. La plupart de ces pièces, que sa modestie ne lui a jamais permis de faire imprimer, se trouvent entre les mains de M. Hannier, secrétaire-général de la préfecture du Doubs.

W—s.

BRUN (ANTOINE), espagnol, a fait imprimer à Sarragosse, en 1612, *Arte para aprender a escribir*. — Jérôme BRUN, aussi espagnol, a donné une histoire du siège de Paris en 1590, sous ce titre : *Lo mas noble cerco de Paris que hizo el duque de Nemurs gobernador de los cercados; el scorro que embio' el rey D. Felipe con los duques de Parma y Humena*, Sarragosse, chez Jean Escatrilla, 1591, in-8°. Dans la *Bibliothèque historique de la France*, il n'est fait aucune mention de cet ouvrage, que Nicolas Antonio dit au reste n'être qu'un extrait des relations françaises. A. B.—T.

BRUN (LE). Voy. LEBRUN.

BRUNACCI, ou BRUNAZI (JEAN), naquit à Montselice, dans le Padouan, le 2 décembre 1711. Après ses premières études, il entra, en 1723, au séminaire de Padoue, où il fit de grands progrès dans la théologie, et fut reçu docteur en 1754. Sa plus forte inclination était pour l'étude des antiquités et de l'histoire du moyen âge. L'ardeur avec laquelle il s'y livra lui fit visiter et extraire les archives de Padoue, de Venise, et de plusieurs autres villes, dans lesquelles il recueillit des copies de diplômes, de chartes et de documents précieux. Le bruit de son mérite étant venu aux oreilles du cardinal Rezzonico, alors archevêque de Padoue, ensuite pape, sous le nom de Clément XIII, celui-ci lui fit une pension, et le chargea d'écrire l'histoire de son église. Cette pension ne fut payée à Brunacci que pendant quelques années. Il s'occupa de ce grand travail, et le poussa jusqu'à la

moitié du 12^e. siècle. Il le composa d'abord en italien, et voulut ensuite le traduire en latin; mais sa mort, arrivée le 30 octobre 1772, l'empêcha de terminer cette traduction. Elle ne va que jusqu'à la moitié du 11^e. siècle. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits, malgré l'utilité dont ils pourraient être pour l'histoire du Padouan. Les talents et l'érudition de Brunacci furent appréciés par ses contemporains. Diverses académies, tant italiennes qu'étrangères, s'empresèrent de se l'associer. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *De re nummaria Patavinorum*, Venise, 1744, in-4°, réimprimé dans le tome II du recueil donné par Ph. Argelati; II. *Ragionamento sopra il titolo di canoniche nelle monache di S. Pietro di Padova*, Venise, 1745, in-8°; III. *Pomponatius Jo. Brunatii*, dans le tom. XLI du recueil de Calogera; IV. *De Benedicto Tyriaco-Mantuano Epistola ad Petrum Barbadicum senatorem Venetum*, dans le même recueil, tom. XLIII; V. *De Facto Marchie Epistola amico suo Calogera*, même recueil, tom. XLV; VI. *Epistola ad P. Anselmo Costadoni*, même recueil, tom. XLVI; VII. plusieurs *Lettres* publiées dans les *Novelle letterarie di Firenze*; VIII. *Supplemento al Teatro nummario del Muratori*, qui contient trois cents monnaies inédites, Ferrare, 1756: la plupart étaient tirées de son cabinet; il possédait en outre une prodigieuse quantité de monnaies du moyen âge, de sceaux, de plombs, etc.; IX. *Lezione d'ingresso nell' academia de' Ricovraii di Padova*, Venise, 1759, in-4°, dans laquelle il traite de l'origine de la langue vulgaire du Padouan et de l'Italie en général; X. *Chartarum S. Justinæ explicatio*, Padoue, 1763, in-4°; XI. *Lettera al signor*

Niccolo Venezia, sur trois monnaies de la maison d'Este, in-4°; XII. *Vita della B. Beatrice d'Este*, etc., in-4°; XIII. *Conforti della medicatura degli occhi*, Padoue, 1765, in-4°, etc. — Un autre BRUNACCI (Gaudence), médecin italien du 17^e. siècle, fit imprimer, à Venise, un traité sur le quinquina; il est intitulé: *De cinquina, seu pulvere ad febres syntagma philosophicum*, Venise, 1661, in-8°.

R. G.

BRUNCK (RICHARD-FRANÇOIS-PHILIPPE), ancien commissaire des guerres et receveur des finances, membre associé de l'académie des inscriptions, et depuis de l'institut national, naquit à Strasbourg, le 30 décembre 1729. Il fut élevé à Paris chez les jésuites de la rue St-Jacques, et fit d'excellentes études; mais étant entré dans les affaires immédiatement après le collège, il négligea ces heureux commencements. Ce ne fut que longtemps après qu'il revint à la littérature, et prit pour les poètes de l'antiquité cette passion qui a fait sa gloire et le charme de la plus grande partie de sa vie. Étant en quartier d'hiver à Giessen, pendant les campagnes de Hanovre, il se trouva logé chez un professeur, qui, par ses conseils et par son exemple, réveilla chez lui le goût des lettres, et le ramena à la lecture des classiques. Revenu à Strasbourg, Brunck donna à l'étude du grec tous les moments dont il put disposer. On le vit, âgé de trente ans, et revêtu d'une charge publique, aller, ses livres sous le bras, aux leçons particulières du professeur de grec de l'université. Ce professeur était un homme de peu de goût, mais qui possédait à fond le matériel et le mécanisme de la langue. Il n'en fallait pas davantage à Brunck. Doué du goût le plus exquis, du sentiment le

plus délicat des beautés littéraires et de l'harmonie poétique, il n'avait besoin que des leçons d'un grammairien, L'enthousiasme qui lui avait fait entreprendre cette pénible étude, s'augmenta tellement par le plaisir d'en avoir surmonté les difficultés, qu'il en vint à se persuader que toutes les négligences qu'il remarquait dans les poètes grecs, n'étaient que des négligences de copistes. Dans cette conviction, il corrigeait les vers, les déplaçait, les bouleversait avec une audace souvent heureuse, sous le rapport du goût et du sentiment poétique; mais ces hardis changements, que les anciens eux-mêmes n'auraient peut-être pas toujours désavoués, étaient, sous le rapport critique, absolument condamnables. Des personnes qui l'ont connu, et qui ont vu sa bibliothèque et ses manuscrits, nous ont appris qu'il s'était abandonné, sans aucune réserve, à cette fureur de corriger, principalement dans les notes marginales de ses livres, et dans les nombreuses copies qu'il faisait des poètes grecs, pour son plaisir encore plus que pour son usage. Renfermés dans l'enceinte du cabinet de M. Brunck, ces badinages philologiques étaient sans conséquence; et, s'il y a un plus utile emploi du temps et de la science, il n'y en a guère de plus innocent. Malheureusement cette manie capricieuse de refaire les textes dépare aussi quelquefois les éditions qu'il a données au public. Bien qu'il y ait été beaucoup plus circonspect et plus prudent que dans ses travaux particuliers, cependant il corrige souvent sans autorité et de pure fantaisie; aussi le voit-on, en plus d'un endroit, se repentir en note de la correction mise dans le texte, en proposer une autre, dont il se repent encore dans le supplément. Cette légèreté, cette té-

mérité diminuent beaucoup la confiance du lecteur érudit, et l'on ne doit user qu'avec précaution des éditions de Brunck, même des meilleures. Mais ces défauts, quoique très graves, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que ce grand critique a rendu à la littérature grecque des services signalés; et que, depuis la renaissance des lettres, peu d'hommes ont aussi efficacement contribué à leurs progrès. Ce qu'il a fait dans un espace de vingt ans est véritablement étonnant. Il y a tel de ses ouvrages, l'*Anthologie*, par exemple, ou *Aristophane*, ou *Sophocle*, qui seul eût pris à un autre savant la moitié du temps que Brunck a mis à les faire tous. Au reste, il est juste d'observer que sa méthode était fort expéditive. Il évitait les recherches d'érudition; il ne faisait point de commentaires, point de dissertations; il établissait le texte sur la comparaison des éditions, sur le collationnement fort succinct des manuscrits, sur ses conjectures et celles des critiques, et n'écrivait, en général, que de courtes notes, où il parlait des changements qu'il avait faits, ou de ceux qu'il voudrait faire. J'ajoute que Brunck avait beaucoup de loisir; de plus, il était riche, et ne dépendait point des caprices des libraires. Quand il avait préparé une édition, il pouvait la faire imprimer sans délai, ni lenteur. Son premier ouvrage est l'*Anthologie grecque*, qu'il publia sous le titre d'*Analec-ta veterum poetarum græcorum* (1776, Strashourg, 3 vol. in-8°). Outre les épigrammes connues, et la partie jusqu'alors inédite de l'*Anthologie*, ce recueil contient Anacréon, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, et plusieurs petits poèmes que l'on est à la fois étonné et charmé d'y trouver; car ils n'appartiennent

réellement pas à l'*Anthologie* : aussi M. Jacobs a-t-il pu se croire autorisé à les retrancher de la réimpression qu'il a donnée des *Analecta*. Comme critique, Brunck a dans cette édition commis de très grandes fautes. Il a perpétuellement corrigé le texte d'une manière arbitraire, et n'a même pas eu l'attention d'en avertir en note. Le savant M. Wyttenbach, tout en louant la doctrine et le zèle de l'éditeur, a fort justement blâmé cet excès de témérité et d'inexactitude (Voy. *Bibliotheca critica*, vol. I^{er}., part. II, pag. 41). Brunck, qui avait fait entrer Anacréon dans son recueil des *Analecta*, en donna, en 1778, une petite édition séparée, de format in-18, et le fit encore réimprimer deux fois en 1786. Ces deux dernières impressions, pour lesquelles Brunck profita des bonnes leçons du manuscrit du Vatican, offrent chacune des différences, que M. Larcher a soigneusement indiquées dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions* (tom. XI. VIII, pag. 237). Dans cet intervalle de huit années entre sa première et sa seconde édition d'Anacréon, Brunck avait été occupé de travaux d'une haute importance. En 1779, il donna en deux petits volumes, et comme essai d'une collection complète des poètes dramatiques grecs, l'*Electre* et l'*OEdipe - Roi* de Sophocle; l'*Andromaque* et l'*Oreste* d'Euripide : M. Schweighauser, si connu par ses excellents travaux sur les historiens grecs, en fut l'éditeur. Le *Prométhée*, les *Perses*, les *Sept devant Thèbes*, d'Eschyle, et la *Médée* d'Euripide, parurent aussi, en 1779, réunis dans un volume, auquel se joint naturellement un autre volume, publié l'année suivante, et qui contient l'*Hécube*, les *Phéniennes*, l'*Hippolyte* et les *Buc-*

chantes. Ces différentes éditions, dont la critique était en général sage et réservée, dont l'exécution était très belle, donnaient la plus grande impatience de voir le *Sophocle* complet, dont Brunck annonçait la publication comme prochaine; mais il se laissa distraire par d'autres idées. En 1780, on vit paraître *Apollonius de Rhodes*, corrigé avec un soin et une exactitude remarquables; mais on regretta que Brunck n'eût pas fait imprimer le Scholiaste. Apollonius était un des auteurs favoris de Brunck, et il avait commencé à le traduire en français. Quand il sut que M. Caussin en préparait une traduction, il lui envoya tous ses papiers, et, comme il les appelait, « ses brouilles sur Apollonius »; mais ce n'était qu'une faible ébauche, dont M. Caussin ne put tirer une grande utilité. La publication d'*Apollonius* fut suivie de celle d'*Aristophane*, en 3 vol. (Strasbourg, 1783, in-8°.) Quoique cette importante édition porte quelques marques de précipitation, elle n'en est pas moins, pour la critique, infiniment supérieure à toutes celles qui existaient alors, et on ne l'a pas encore surpassée. Brunck joignit au texte une excellente traduction latine, et il la disposa typographiquement de manière que l'on pût se la procurer à part. Sous le titre de ΗΕΚΚΗ ΠΟΙΗΣΙΣ, *sive Gnomici poetæ græci*, il donna, en 1784, dans un petit in-8°, parfaitement imprimé (comme le sont, au reste, toutes ses éditions), les fragments de Théognis, de Solon, de Simouide, et plusieurs autres morceaux de poésie didactique et morale. Brunck, qui n'avait point négligé les lettres latines, mit au jour, en 1785, une édition de Virgile, qui est fort estimée pour la correction du texte; elle reparut, en 1789, de format in-4° : la première impression

était in-8°. Le Sophocle, si long-temps désiré, et retardé par tant d'obstacles, fut enfin publié en 1786, et remplit l'attente des savants : c'est le chef-d'œuvre de Brunck. Cette édition de 1786 est en 2 vol. in-4°; en 1788, il en parut une autre en 3 vol. in-8°, qui ne fut tirée qu'à deux cent cinquante exemplaires; il y en a une troisième, de 1786-89, en 4 vol. in-8°. Le roi, à qui Brunck avait offert un exemplaire in-4°, imprimé magnifiquement, sur peau de vélin, lui accorda, en récompense de ses utiles travaux, une pension annuelle de deux mille francs. Brunck perdit cette pension à l'époque de nos troubles civils, mais par la suite elle lui fut rendue. Comme sa traduction d'Aristophane avait prouvé qu'il connaissait parfaitement le style des comiques latins, on le pria de revoir le Plaute, publié en 1788 dans la collection de Deux-Ponts, et les soins qu'il donna à cette édition le firent beaucoup rechercher. Vers ce temps, la révolution française vint interrompre ses études littéraires. Il entra avec ardeur dans les nouvelles idées, et fut un des premiers membres de la société populaire de Strasbourg. Au reste, ses amis ont rendu témoignage à sa modération; et ce qui la prouve encore mieux; c'est que, pendant la terreur, il fut enfermé à Besançon, et ne sortit de prison qu'après la mort de Robespierre. En 1791, il avait été obligé, par des raisons de fortune, de vendre une portion de sa bibliothèque; et il fut, en 1801, forcé de recourir encore à cette ressource. Il aimait ses livres passionnément, et cette privation lui fut d'abord très amère. Quand on parlait devant lui de quelque auteur qu'il avait possédé, les larmes lui venaient aux yeux. De ce moment, les lettres grecques, auxquelles il devait sa

réputation, lui devinrent tout-à-fait odieuses : il conserva pourtant quelque goût pour les poètes latins, et, en 1797, il fit imprimer in-4°. une superbe édition de Térence. Plaute devait paraître dans le même format : c'était le désir de Brunck, et son travail était tout prêt pour l'impression; mais sa mort, arrivée le 12 juin 1803, empêcha l'exécution de ce projet. Le manuscrit de Plaute est entre les mains d'un libraire de Strasbourg, qui en a fait espérer la publication. On a remarqué que Brunck, qui a publié tant de poètes grecs, n'a jamais remis à l'imprimeur un exemplaire imprimé d'une édition antérieure; il donnait toujours un texte écrit de sa propre main. Lorsqu'après avoir fait une copie bien nette d'un auteur qu'il destinait à l'impression, il trouvait nécessaire d'y faire de nombreux changements, il le transcrivait de nouveau d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'il a copié deux fois tout Aristophane, et Apollonius au moins cinq fois. Plusieurs de ces copies sont conservées aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris, avec beaucoup d'autres papiers de la main de Brunck. Au nombre des plus intéressants est une lettre française sur le *Longus* de Villoison. Brunck, qui était très décisif et très caustique, comme ses notes imprimées n'en offrent que trop de preuves, critique Villoison avec fort peu de ménagement. Un éditeur de *Longus* pourrait extraire de cette lettre quelques bonnes observations; M. Bast, dans ses Remarques sur Grégoire de Corinthe, en a cité un passage assez curieux. B—ss.

BRUNEAU (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, dans le 17°. siècle, publia, en 1678, son *Traité des criées*, ouvrage estimé, qui fut réimprimé en 1704, in-4°. Il fit im-

primer en 1705 des *Observations et maximes sur les matières criminelles*, in-4°. Il est encore auteur d'un *Supplément contenant en abrégé l'institution des vingt-une universités de France*, Paris, 1686, in-12. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Bruncau n'a fait aucun ouvrage précédent dont celui-ci soit le *Supplément*. On y trouve quelques détails sur la vie des docteurs les plus connus dans le droit civil et canonique, des remarques historiques et des recherches curieuses, mais disposées sans ordre. L'auteur se proposait de donner une seconde édition de son *Supplément*, corrigée et augmentée de moitié; le manuscrit de cette seconde édition était dans la bibliothèque de l'abbé Goujet. — Un autre BRUNCAU est auteur d'un *Etat présent des affaires d'Allemagne*, imprimé à Paris et à Cologne en 1675, in-12. Ce qui regarde les affaires de l'Empire est imparfaitement traité dans ce volume, mais on estime la relation qu'on y trouve de la campagne de Turenne en Allemagne, en 1674. L'ouvrage est anonyme. — BRUNCAU (François) a composé une *Vie de S. Phalier, patron de Chabry en Berri*, Paris, 1645, in-8°. — Enfin, un autre BRUNCAU, avocat, est cité par Ménage, dans ses *Remarques sur la vie de P. Ayrault*, comme auteur d'un ouvrage manuscrit, qui a pour titre : *Historia rerum Andegavensium*. V—VE.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, épousa, en 568, Sigebert, roi d'Anstrasie, l'un des quatre fils de Clotaire I^{er}. Cette princesse, séduisante par sa beauté, son esprit et son courage, eut le malheur d'avoir un grand ascendant sur son époux, et d'ignorer que les rois eux-mêmes ne peuvent pas toujours se venger impunément. Sa sœur Galsuinte, femme de

Chilpéric, ayant été assassinée par Frédégonde, qui prit sa place sur le trône, Brunehaut conçut pour celle-ci une haine implacable, résolut de la perdre, et ne parvint qu'à attirer sur sa propre famille, et sur elle-même, une suite d'infortunes qui changèrent son caractère, et firent un monstre de cette reine, dont les premières actions ont été louées avec justice par les historiens contemporains. Chilpéric vivait d'une manière scandaleuse; ce fut dans l'espérance de le rappeler à la dignité si nécessaire aux rois, que Brunehaut obtint pour lui la main de sa sœur Galsuinte; et Chilpéric prit à cet égard les engagements les plus sacrés, qu'il viola bientôt en faisant assassiner Galsuinte, en refusant de rendre les trésors qu'elle lui avait apportés, et en retenant les places qu'il lui avait assurées pour dot; il fit plus, il profita de l'éloignement de son frère Sigebert, qui était allé repousser les Huns au-delà du Rhin, pour faire une irruption dans ses états : tels furent les crimes dont Brunehaut poursuivit la réparation, et dont elle aurait en effet obtenu une justice éclatante, si elle avait su mettre des bornes à sa vengeance. Trop bien servie par la victoire, elle voulut tenir ses ennemis en sa puissance; ils firent assassiner Sigebert, son époux; et cette mort, qui produisit une révolution dans l'armée du vainqueur, la rendit elle-même prisonnière de ceux qu'elle était au moment de saisir. Lorsqu'elle eut la permission de retourner en Austrasie, où régnait son fils encore mineur, elle trouva les grands en possession du pouvoir, et n'obtint pas même assez de crédit pour pouvoir garder auprès d'elle le fils de Chilpéric, Mérovée, qu'elle avait épousé avec beaucoup d'imprudence. Cette humiliation l'entraîna dans des cabales, qui ne tournèrent pas tou-

jours à son avantage; mais elle se montra digne de ses premiers jours, lorsque, voyant en présence les partis formés en Austrasie, elle prit un habit de guerre, s'élança sur un cheval de bataille, se jeta entre les deux armées, et, malgré les injures et les menaces dont on l'accablait, parvint à arrêter l'effusion du sang en sauvant ceux qui s'étaient trop exposés pour la servir. Comment cette princesse, qui montra tant de courage et de générosité, à laquelle les papes témoignèrent publiquement leur reconnaissance pour le zèle qu'elle mit à les servir dans le dessein d'attirer à l'Église les Anglais encore païens; qui fonda des hôpitaux, fit réparer des voies romaines dont les débris portent encore son nom; qui fut épouse fidèle de Sigebert, sœur trop sensible, et mère digne d'être consultée par son fils Childébert; comment devint-elle, dans sa vieillesse, une femme dissolue, l'auteur présumé de vingt assassinats, la marâtre d'un de ses petits-fils, et l'horreur de la France entière? Lorsqu'elle tomba entre les mains de Clotaire II, fils de Frédégonde, elle fut condamnée à des tourments si rigoureux, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans son supplice les traces de la vengeance; car ce n'est pas ainsi que la justice punit. Brunehaut, fille, sœur, tante, nièce, aïeule et bis-aïeule de rois, fut pendant trois jours exposée dans le camp aux insultes des soldats et à la cruauté des bourreaux; on l'attacha ensuite à la queue d'un cheval indompté; les lambeaux de son corps furent brûlés, et les cendres dispersées par les vents. Tant de barbarie serait inexplicable même dans les mœurs de ce temps, si l'on ne connaissait la haine que les grands de l'état portaient à cette princesse; son plus grand crime fut d'avoir voulu

gouverner sans leur assistance; ils s'en vengèrent avec une férocité qui n'appartenait qu'à l'ambition. Plusieurs écrivains ont essayé de rétablir sa mémoire; on ne doit pas s'en étonner; les accusations portées contre elle par ses bourreaux, l'ayant chargée des crimes même qui avaient été commis pour la perdre, il n'est pas extraordinaire que cette injustice ait frappé quelques esprits jusqu'à leur inspirer le désir de la trouver innocente; mais les pièces manquent pour revoir ce grand procès. Le résultat d'un nouvel examen serait sans doute que cette reine n'a pas commis tous les crimes dont elle a été accusée, sans qu'on puisse conclure qu'elle n'a pas mérité la réputation que les historiens lui ont faite. La postérité a confondu dans le même jugement Frédégonde et Bruenhaut. On peut remarquer cependant que la première fonda son élévation sur ses forfaits, et que la seconde fut entraînée par la vengeance jusqu'à imiter celle qu'elle voulait justement punir (1). F—E.

(1) « Brunehaut, dit Bossuet, livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince; sa mémoire fut déchirée, et sa vertu, tant louée par le pape S. Grégoire, à peine encore à se défendre. » Brunehaut fut accusée d'avoir fait périr dix rois, deux maires du palais, S. Didier, etc. etc. Parmi les historiens ou chroniqueurs qui ont été peu favorables à cette reine, on remarque le moine Jonas, qui n'était point contemporain; le crédule Frédégaire, qui écrivait un siècle après l'événement; Adon, évêque de Vienne, postérieur à Frédégaire de cinquante ans, et Aimoin, religieux de l'ordre de St. Benoît, qui vivait dans un temps encore plus éloigné. Mais les auteurs qui ont loué cette princesse étaient ses contemporains. S. Grégoire de Tours, mort en 555, trouve en elle un modèle de vertu, de sagesse et de douceur. Fortunat, évêque de Poitiers, qui mourut vers l'an 609, loue ses grâces et sa beauté. Le pape S. Grégoire, mort en 604, la peut comme une reine pieuse, une vertueuse régente, une mère chrétienne. Parmi les historiens modernes qui ont défendu la mémoire de Brunehaut, nous citerons Mariana, du Tillet, Papiere Masson, Paul-Emile, Boccace, Pasquier, Cordemoi et Velly. On voit dans la Bourgogne, la Flandre et la Picardie de grandes levées et de superbes chassés qui portent encore le nom de Brunehaut. Son tombeau, élevé l'an 614, dans l'église de l'abbaye de St. Martin d'Autun, fut ouvert en 1631; on y trouva ses cendres, des ossements, quelques morceaux de charbon, et une mollette d'éperon.

BRUNEL (....), était maire de Béziers, lorsqu'en septembre 1791, il fut nommé député suppléant à l'assemblée législative. L'année suivante, il devint membre de la convention, émit dans le procès de Louis XVI le vote de détention perpétuelle ou de bannissement, si cette dernière mesure était jugée convenable. Ayant été envoyé à Lyon après le 31 mai, il y fut mis en arrestation par les autorités insurgées; mais on lui rendit ensuite la liberté. Chabot le dénonça, peu de temps après, comme ayant correspondu avec les fédéralistes de Bordeaux, et le fit décréter d'accusation. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Envoyé de nouveau en mission dans le midi, il était à Toulon, lorsque les terroristes de cette ville s'insurgèrent en faveur de leurs frères de Marseille. Au lieu de leur opposer une vigoureuse résistance, lorsqu'ils voulurent enlever les armes de l'arsenal, il eut la faiblesse de signer un arrêté pour mettre en liberté leurs partisans, qui étaient détenus. Il s'en punit en se brûlant la cervelle. Un décret de la convention accorda des secours à sa femme et à ses enfants. K.

BRUNELLESCHI (PHILIPPE), né en 1377 à Florence. Son père était notaire, et sa mère de la maison des Spini. On soigna l'éducation de Philippe, qui devait succéder à son père; mais l'esprit de ce jeune homme était plutôt tourné vers les ouvrages de génie que vers les affaires. Sans cesse occupé des sciences et des arts, il étudia successivement les livres saints, les ouvrages du Dante, le dessin, la sculpture, la physique, la mécanique, et la perspective, dont les règles étaient à peine connues. Il modela plusieurs figures, et exécuta des machines ingénieuses. Cependant l'architecture était la partie qui lui plaisait le plus, et à

laquelle il rapportait ses autres études. Il n'apprit le dessin que pour pouvoir exprimer ses compositions d'édifices; la sculpture, que pour les orner; la mécanique, que pour en élever les matériaux. Il étudia aussi à fond les mathématiques et surtout la géométrie, sous la direction de Paul del Pozzo Toscanelli. On ajoute même qu'il dessina les vues perspectives des principaux monuments de Florence, art considéré pour lors comme très surprenant, et qu'il enseigna au célèbre Masaccio. Enfin, toutes ces connaissances, qui paraissent d'abord étrangères les unes aux autres, formèrent par la suite ce faisceau de lumières qui guida Brunelleschi dans ses entreprises hardies, et lui fit obtenir le titre de régénérateur de l'architecture. Il se fit d'abord connaître comme sculpteur, et il dut ce talent à sa liaison intime avec Donatello, alors fort jeune, mais déjà très habile. D'après ses conseils, Brunelleschi exécuta en bois, pour l'église du St.-Esprit, une *Ste. Marie-Magdeleine*, qui fut brûlée en 1471; lors de l'incendie de cette église. Le maître et l'élève, enthousiastes de leur art, s'exprimaient franchement sur le mérite ou les défauts de leurs propres ouvrages. Donatello ayant terminé un grand Crucifix en bois, pria son ami de lui en dire son sentiment: « Ce n'est point, » dit celui-ci, la figure d'un Dieu, » mais celle d'un paysan, que tu as » mis sur la croix. » Donatello, piqué de cette sévère critique, répondit: « S'il était aussi aisé de faire que de » juger, mon Christ te paraîtrait di- » vin. Prends du bois, et essaye d'en » faire un toi-même. » Brunelleschi supporta patiemment cette mordante réplique, retourna chez lui, et y resta renfermé pendant plusieurs mois. Un jour, il engagea Donatello à passer à son atelier; celui-ci arrive, et resta

stupéfait à la vue d'un Christ de même dimension que le sien, mais d'un style plus grand et d'une plus belle exécution. Il s'avoua vaincu, embrasse son ami, et va partout publier ses louanges. Tous deux concoururent ensuite pour l'exécution des portes de bronze du baptistère de Florence, avec Jacopo della Quercia, Lorenzo Ghiberti, et plusieurs autres. Les deux amis reconnurent la supériorité de Ghiberti, et dirigèrent le choix du public et celui des magistrats sur son modèle, qui en effet était un chef-d'œuvre, et même Brunelleschi, jugé digne de seconder Ghiberti, refusa de partager l'honneur de cette entreprise. Ce sont ces mêmes portes dont Michel-Ange disait qu'elles méritaient d'être les portes du paradis. Brunelleschi et Donatello, toujours amis, et désirant se perfectionner, l'un dans l'architecture, l'autre dans la sculpture, partirent pour Rome. Le premier vendit une petite propriété pour subvenir aux frais de leur voyage. Les deux artistes, émerveillés de tous les chefs-d'œuvre qui se trouvaient alors dans cette capitale, travaillèrent avec ardeur. Brunelleschi dessina et mesura tous les monuments antiques. Animé par deux grandes idées, il voulait recréer, en quelque sorte, l'architecture sur les principes des Grecs et des Romains, et surtout il voulait couronner d'une immense coupole, sans y employer le fer, la cathédrale de Florence, Santa Maria del Fiore, entreprise hasardeuse, dont personne n'avait osé se charger depuis la mort d'Arnolphe di Lapo. Brunelleschi ne parlait jamais de cette idée gigantesque, pas même à son ami; mais il y pensait sans cesse, en faisant l'objet de toutes ses recherches, et, pour assurer la réussite de ce projet, il dessinait avec soin les voûtes antiques des

grandes salles des thermes, des tombeaux, des temples, et particulièrement du Panthéon. En 1407, les architectes et les ingénieurs du pays ayant été réunis à Florence pour donner leur avis sur les moyens de couvrir la cathédrale, Brunelleschi revint aussitôt dans sa patrie, hasarde quelques conseils, s'indigne du peu de cas qu'on en fait, et repart pour Rome. Ce qu'il avait prévu arriva; les autres artistes, ayant épuisé leurs moyens, renoncèrent à un projet au-dessus de leurs forces, et l'on fut obligé d'avoir recours à Brunelleschi. Alors, faisant sentir toute l'importance d'une telle entreprise, il proposa d'appeler à Florence les architectes et les ingénieurs les plus célèbres, non seulement de l'Italie, mais des pays étrangers, persuadé qu'ils ne seraient que rendre son triomphe plus complet. Les artistes accoururent de toutes parts; chacun porta un avis différent. Les uns voulaient faire la voûte de pierre-ponce, pour qu'elle fût plus légère; d'autres l'appuyaient sur d'immenses arcs-boutants, ou bien, construisaient un pilier central qui aurait soutenu la retombée d'une voûte annulaire; enfin, on proposa de remplir l'église d'une montagne de terre qui servirait de forme ou d'échafaudage à la coupole, et dans laquelle on disséminerait une quantité de pièces de monnaie, pour que l'appât du gain engageât le peuple à débarrasser promptement l'intérieur de l'édifice, lorsqu'il serait terminé. Brunelleschi dit à son tour qu'il n'avait besoin, pour exécuter le dôme, ni de forme de terre, ni de pilier, ni d'arcs-boutants, ni même d'armature en charpente, et que sa voûte se soutiendrait sans appui, par son propre poids et par la seule force d'adhésion de ses parties. Cette opinion parut si étrange, qu'on crut qu'il extravaguait,

et on le chassa, ou plutôt on l'emporta de force hors de l'assemblée. Cependant, aucun des autres projets ne répondant aux vœux et à l'attente des magistrats, on rappela de nouveau Brunelleschi pour lui demander la communication de ses plans et de ses moyens d'exécution ; mais il ne voulut point faire voir son modèle, et se contenta de présenter à l'assemblée un œuf : « Voici, dit-il, la forme du dôme ; » mais la difficulté est de le faire tenir » debout ; celui qui en trouvera le » moyen sera digne d'être choisi. » Ses rivaux consentirent à tenter cette puérile expérience ; mais ils ne purent réussir. Alors Brunelleschi, frappant l'œuf sur une table de marbre, en cassa la pointe, et résolut ainsi le problème. Chacun de s'écrier qu'il en aurait fait autant. « Il fallait donc le faire, » leur dit Brunelleschi avec un sourire ironique, et il ajouta : « N'en serait-il pas de même de la coupole, si je » vous en montrais le modèle ? » Cette plaisanterie, qu'on attribue aussi, avec moins de raison, à Christophe Colomb, eut d'heureuses suites ; elle donna plus de confiance dans les talents de Brunelleschi, que tout ce qu'il avait fait et dit jusqu'alors ; et, d'une commune voix, il fut chargé de l'exécution de l'entreprise. Néanmoins, comme il avait avancé qu'il ferait sa voûte sans le secours d'un cintre en charpente, on exigea de lui un essai de sa manière d'opérer, et il construisit deux petites chapelles, suivant son nouveau système. Ses envieux, qui cherchaient toujours à traverser ses desseins, lui firent nommer un adjoint, ce même Ghiberti, dont il avait refusé noblement de devenir le collègue ; mais Brunelleschi parvint à faire reconnaître l'ignorance de ce sculpteur, et l'obligea de se retirer. Ayant remarqué que plus les travaux s'élevaient, plus

on perdait de temps, il imagina d'établir de petits cabarets sur la voûte de l'église, et, par ce moyen, il empêcha les ouvriers de quitter l'ouvrage avant la fin de leur journée. Enfin, aidé de son seul génie, et au milieu des applaudissements de tous ses contemporains, et à la gloire de sa patrie, il éleva cette fameuse coupole qui est l'une des conceptions les plus hardies de l'esprit humain ; mais il n'eut point la satisfaction de voir son ouvrage parfait, et la lanterne élégante qui couronne ce dôme n'était pas encore terminée lorsqu'il mourut ; cependant elle fut achevée sur ses dessins. Cette lanterne est elle-même un petit temple. On fut effrayé de la quantité de marbre qui entraît dans sa construction, et on craignit que la voûte ne pût supporter cet énorme fardeau. Brunelleschi se moquait de ces craintes, et n'en suivait pas moins ses projets. Les plans et les élévations de cette immense fabrique ont été gravés par Carlo Fontana, dans l'ouvrage intitulé : *Tempio Vaticano*, et en seize planches qui accompagnent la description qu'en a donnée le sénateur J. B. Nelli. Cette église est, suivant Richardson, une fois et demie aussi grande que St.-Paul de Londres, et sa coupole est le plus admirable chef-d'œuvre que l'art ait jamais produit. Aucun monument antique ne fut aussi élevé, et le seul dôme de St.-Pierre, fait depuis, le surpasse en hauteur, mais ne l'égalé pas en grâce ni en légèreté. Michel-Ange disait qu'il était difficile d'imiter Brunelleschi, et impossible de le surpasser. Brunelleschi fit une foule d'autres ouvrages de différents genres ; on cite une forteresse qu'il construisit à Milan ; on exécute sur ses dessins celles de Vico Pisano de Pesaro, et la vicille citadelle de Pise : il fut aussi appelé à Mantoue

instruire des digues destinées à servir le Pô. C'est surtout dans le St. - Esprit à Florence l'œuvre le véritable restaurateur de l'art ; le plan et les proportions générales de cet édifice seront un sujet d'étude. Il fit aussi des modèles de l'abbaye de Fiésole ; se de St.-Laurent à Florence, mais que Cosme I^{er}. de Médicis fit faire construire en face de l'église, et enfin du palais Pitti, qu'il exécuta la façade extérieure principaux appartements. Ce projet resta imparfait, ayant été achevé tard par Eleonore de Tolède, se de Florence, le duc Cosme I^{er}. l'Ammanato de l'achever sur ses propres dessins, le modèle de l'architecte étant perdu. Nous ne faisons une plus longue énumération des ouvrages de Brunelleschi, dont les plans n'ont pas été finis ; nous ajoutons seulement que son nom était très répandu, qu'on lui demandait toutes parts des modèles ou des plans pour les monuments de quelque importance. L'emploi qu'il fit des ordres romains, grecs (car il remit en usage les corniches antiques et les colonnes toscane, dorique, ionique et corinthienne), porta au style gothique le plus funeste. Alberti et Bramante cherchèrent de le détruire, en voulant ce même style antique qui fut bientôt à la perfection entre les mains de Balthazar Perruzzi, de Michel-Ange de Palladio et de Vignole ; il ne faut pas moins restituer à Brunelleschi la gloire de leur avoir ouvert la carrière où ils ne se sont élevés qu'en suivant ses traces. Brunelleschi avait la plus haute idée de l'art et le sentiment intime de la valeur de son génie. Si la nature n'avait créé cet homme célèbre d'un extérieur agréable, elle l'avait amplement

dédommagé par les dons de l'esprit et par les vertus dont elle le décora. Il joignait au génie beaucoup de finesse, de facilité, et, ce qui vaut mieux, une rare bonté. Il avait beaucoup d'envieux, mais pas un ennemi ; il jugeait sans passion du mérite des autres, et oubliait souvent ses propres intérêts pour ceux de ses amis. Il se faisait aimer et respecter des ouvriers, en employant tour à tour la fermeté et la douceur ; il leur communiquait sa prodigieuse activité, et leur inspirait la plus grande confiance. Sa patrie récompensa ses longs et éclatants services, en le nommant, en 1423, membre du conseil *degli Signori*, place qu'il exerça avec autant d'habileté que de sagesse. Brunelleschi mourut en 1444, âgé de soixante-sept ans. Son convoi se fit avec solennité, et, quoique le tombeau de sa famille fût à St.-Marc, on transporta son corps à Ste.-Marie del Fiore. On lui érigea un tombeau surmonté de son buste, exécuté par Buggiano, son élève. Il avait eu quelques autres élèves, parmi lesquels on distingue Dominique del Lago Lugano, Jérémie da Cremona, sculpteur qui orna Venise de plusieurs ouvrages en bronze ; Antonio et Nicolo de Florence, qui exécutèrent, en 1461, à Ferrare, la statue équestre du duc Borso. C.—N.

BRUNELLI (JÉRÔME), jésuite, né à Sienne en 1550, enseigna un collège Romain, les langues grecque et hébraïque, et y traduisit en latin trois homélies de St.-Chrysostôme. On les trouve dans le tom. VI de l'édition d'Anvers, 1614. On lui doit aussi une édition grecque des *Hymnes de Synesius*, Rome, 1609. Il mourut le 22 février 1615. C. M. P.

BRUNELLI (GABRIEL), sculpteur, élève de l'Algarde, était de Bologne, et florissait au 17^e. siècle. Il

était fort laborieux, et on voit, à Bologne seulement, quarante-quatre statues ou autres ouvrages de marbre de sa main. On en voit aussi à Naples, à Ravenne, à Padoue, et dans d'autres villes de la Lombardie; ils consistent en statues, tombeaux, bas-reliefs, bains et fontaines publiques, avec des figures gigantesques, genre dans lequel il réussissait singulièrement. K.

BRUNET (HUGUES), troubadour, né à Rodez, mort en 1223. On le destinait à l'état ecclésiastique, mais il entra par goût dans une autre carrière, où il eut tour à tour pour protecteurs, son seigneur le comte de Rodez, le comte de Toulouse, le dauphin d'Auvergne, et le roi d'Arragon. Ses pièces roulent sur des sujets souvent traités par les poètes provençaux. Dans ses chansons, il se plaint de la rigueur des dames; dans ses petits poèmes, il déclame contre la dépravation des mœurs. Il paraît qu'il eut en effet à se plaindre des dames et des grands; car la belle Galiana, bourgeoise d'Aurillac, étant aimée du comte de Rodez, lui sacrifia Brunet qui l'adorait. Congédié par elle, il se retira de désespoir dans un monastère de Chartreux, où il passa le reste de ses jours. P—x.

BRUNET (CLAUDE), médecin et philosophe qui vivait à Paris à la fin du 17^e. et au commencement du 18^e. siècle, n'a pas joui jusqu'ici de la réputation que les idées neuves, grandes et hardies, répandues dans ses ouvrages, lui avaient méritée. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort. Ses livres, cachés dans la poussière de quelques bibliothèques, sont devenus excessivement rares. Il en est même qui semblent être entièrement perdus. Tout ce qu'on sait de sa vie privée, c'est qu'il paraissait aux conférences pu-

bliques de l'abbé de la Roque, où il fit une fois un discours sur le langage des bêtes, en présence de Régis, Auzout, Ozanam, Lennéry, Duverney, etc., et qu'il fréquentait beaucoup la société de l'abbé de Cordemoi. Le 22 avril 1717, il soutint, dans son cours de médecine, une thèse curieuse : *A diversis alimentis, indoles ingeniis diversa*. Si l'on savait ce qu'est devenue la bibliothèque de ce savant, et où sont déposés ses papiers, on acquerrait, sans doute, plus de lumières sur Claude Brunet. Ses principaux ouvrages sont : I. un *Traité du Progrès de la médecine*, imprimé en 1709, chez Laurent d'Houry (introuvable). Voyez, sur cet ouvrage, la *Bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes*, par H. Gautier, 2 vol. in-8^e, Paris, 1725, chez A. Cailleau. Il se trouve, pag. 285-5 du 1^{er}. vol., deux articles BRUNET, qui, peut-être, concernent le même individu. II. Le *Progrès de la médecine, contenant un recueil de tout ce qui s'observe d'utile à la pratique, avec un jugement de tous les ouvrages qui ont rapport à la théorie de cette science*, Paris, chez Jean Anisson, directeur de l'imprimerie royale. Cet ouvrage est une sorte de journal rempli de faits curieux et d'observations intéressantes. On trouve encore quelques cahiers, depuis 1695 et les années suivantes. Le premier cahier est dédié à M. Bourdelot, médecin de Louis XIV, qui a laissé en manuscrit un *Catalogue des livres de médecine, avec une critique abrégée et la vie de leurs auteurs*, manuscrit dans lequel on trouverait peut-être aussi des renseignements sur notre Brunet. Les derniers cahiers de ce journal sont ceux de janvier, février et mars 1709. On ne saurait assurer que Gautier, dans sa *Bibliothèque*,

pas ens en vue, et n'ait voulu tant que les indiquer. (*Voyez bibliothèque de la médecine, M-Baptiste Carrère, 1776.*) *ité raisonné sur la structure des deux sexes destinés à la fécondation*, 1696; IV. une thèse, *inverso glandularum situ sess*, Paris, 1737, in-4°; elle par Haller, dans son édition *odius studii medici*, de Boer-tom. I, pag. 426; V. *Projet nouvelle métaphysique*, lu dans les conférences de l'abbé de Mably, et imprimé ensuite, 1703 ou 1704, chez la veuve de l'auteur y exposait un système d'idéalisme hardi et consé-quent même qui, dix ans après, à ce célèbre l'évêque anglais Berket et que, sous une nouvelle forme, l'ingénieur professeur de médecine qui assurerait au philo-français la priorité. Et qui sait si ce livre n'a pas été le point de départ de l'évêque de Cloyne? Brunet, dans son *journal de médecine* ci-dessus, laisse échapper des indications éloquentes du système philoso-que qui l'occupait. « Je considère, l'âme, ou le moi, comme une source d'intelligence et de senti-ment qui s'éclaire intimement elle-même, et qui, connaissant par conséquent tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle opère et tout ce qui se passe dans elle, se rend toutes choses in-variables et sensibles dans les idées qu'elle se donne par ces actes directs et réfléchis,

» émanés d'elle vers elle-même, sui-» vant les diverses impressions qui se» font dans sa propre essence, toute» apercevante et toute aperçue, s'aper-» cevant elle-même à l'infini; en qui» seule, comme individuelle, elle borne» toutes ses vues, etc. » Brunet doit donc être regardé comme le père de l'idéalisme moderne, puisque ce sys-tème hardi était né chez lui spontanément, sans modèle et sans guide, et non pas d'une manière historique, ou par enseignement. Au reste, l'idéa-liste Brunet devait se déclarer contre plusieurs des opinions philosophiques du réalisme de Descartes; mais on aperçoit sans doute, dans celles qu'il leur oppose, le résultat de la fermenta-tion salutaire que ce grand homme avait produite en France dans les es-prits. Tout le temps que dura cette belle période, qu'on peut appeler l'âge d'or de la philosophie en France, la pensée s'exerça vigoureusement sur les plus hauts objets, et se montra sous les formes les plus libérales et les plus profondes, chez Pascal, Gassendi, Bayle et tant d'autres, parmi lesquels doit être compté Claude Brunet. Les controverses religieuses, celles des partisans de Jansénius et de leurs ad-versaires, quoi qu'on puisse leur re-procher, déposent cependant de cette tendance grave et relevée des esprits d'alors. La pensée fut bientôt après avilie, quand le système de Locke, mal entendu et mal appliqué, vint produire parmi nous le matérialisme en métaphysique, et l'égoïsme en morale. Nous ne nous sommes pas encore relevés de cette honteuse chute. Quant au système d'idéalisme de Brunet, et à quelques autres ouvrages qu'il a pu- bliés, voyez les *Pièces fugitives d'histoire et de littérature* (par Fla-chat-St.-Sauveur), Paris, 1704, pag. 347 à 360. Le journaliste s'y exprime

ainsi : « M. Brunet, connu dans la
 » république des lettres par plusieurs
 » systèmes de physique, etc., a voulu
 » montrer depuis peu, que ses pro-
 » fondes méditations sur les causes
 » générales des choses, et sur les lois
 » les plus constantes de la nature,
 » ne l'éloignaient point de la pratique
 » et de l'usage qu'un médecin doit
 » faire de son intelligence sur les pro-
 » priétés de la matière, et sur l'éco-
 » nomie animale. » Ce qui suit nous
 apprend que Brunet s'occupait alors
 de l'extraction de la pierre, et que ses
 idées à ce sujet excitèrent une grande
 rumeur à l'académie des sciences, où
 elles furent proposées. Cependant le
 journaliste ne manque pas de s'égayer
 sur le *Projet d'une nouvelle méta-*
physique, et de faire, à ce sujet, les
 objections et les plaisanteries que les
 gens superficiels opposent d'ordinaire
 à l'idéalisme qu'ils ne comprennent
 pas, et dont ils n'apprécient point la
 sévère conséquence. V—s.

BRUNET (JEAN-LOUIS), savant
 canoniste, né à Arles en 1688, d'une
 famille originaire de Salon, fut reçu
 avocat au parlement de Paris en 1717,
 et mourut sur la fin d'avril 1747,
 « comme meurent la plupart des sa-
 » vants, dit Durand de Maillane, sans
 » fortune et sans récompense, mais
 » jouissant d'une considération qui re-
 » jaillit sur leur nom. » Nous lui devons :
 I. le *Parfait notaire apostolique*, Pa-
 ris, 1728. 1730, 1734, 2 vol. in-4°,
 dont la meilleure édition est celle de
 Lyon, 1775, avec les notes de Durand
 de Maillane, in-4°, 2 vol. ; II. *His-*
toire du droit canonique et du gou-
vernement de l'Église, Paris, 1720,
 1750, sous la rubrique de Londres,
 sans date, 1 vol. in-12. Cet ouvrage,
 où l'on trouve des opinions trop
 hardies, était destiné à pressentir le
 goût du public, sur des *Institutes du*

droit canonique de France
 quelles l'auteur travaillait depuis
 temps, mais qui n'ont pas vu
 III. *Traité du champart*, je
 décisions de Drapier sur les
 IV. une nouvelle édition du
de l'abus, de Févret, corrigé
 mentée, enrichie de savantes
 dans lequel il a inséré la *Défen*
jurisdiction ecclésiastique de
serre, Lyon, 1736, in-fol.,
 V. une nouvelle édition du
des droits et des libertés de i
gallicane, Paris, 1731, in-
 vol., avec d'excellentes notes
 dissertation curieuse de l'auteur
 forme de lettres, sur la confes-
 Vincennes en 1529. Le grand
 cet ouvrage, comme l'a dit
 Fleury, est qu'on veut y ét
 droit par les faits, au lieu de j
 faits par le droit : mais le défaut
 édition est que Brunet a nég
 mettre l'ordre didactique dans
 tribution des pièces, et d'y
 celles que les événements pos
 aux premières éditions de
 vrage auraient pu lui fourni
 vôt, savant avocat au pa
 de Paris, mort en 1753, y a
 observations qui sont dépos
 manuscrit à la bibliothèq
 avocats. VI. Une nouvelle édit
Maximes du droit canoni
France, de Louis Dubois, et
 et augmentées. T

BRUNET (PIERRE-NICOLA
 à Paris en 1733, mort le 4
 bre 1771, est auteur des o
 suivants : I. *Minorque con*
 poème héroïque en quatre c
 1756, in-8°. ; II. *Abrégé ch*
gique des grands fiefs de la co
de France, 1759, in-8°. ; c
 inexact, qu'il fit en société a
 père ; III. plusieurs comédies,
 pour le théâtre Français, les

, ou *l'Indifférent corrigé*, actes, Paris, 1758, in-8°. : comédie Italienne, *les Faux* trois actes; *la Rentrée des*, en un acte : pour l'Opéra, *me et Atalante*, en un acte ; *et Daphné*, en un acte ; *se et Chariclée*, en cinq sur le théâtre de la Foire, *la Turque*, non imprimée. Il fut sur les directeurs de l'Opéra, quelques changements aux *Scanderberg* et d'*Alphée use*. Il a fait aussi l'entrée du *worable*, qu'on ajouta aux *sterpe*.

A. B—T.

ET (JEAN-BAPTISTE), génevois, né à Valensol, en Dauphiné, commanda en 1792 l'avant-garde du général Anselme, comte de Nice, prit, en 1793, commandement en chef de l'armée fut repoussé par les Piémontais le 12 et 17 juillet, aux attaques et retranchés des Fourches et 10; et accusé, peu de temps d'avoir eu des intelligences principaux auteurs de la reddition de Toulon, il fut arrêté dans la prison, transféré à l'abbaye, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 novembre 1793. Il fut général de brigade, commandant l'avant-garde de l'armée du général Hambeau, dans l'expédition de Sardaigne, en 1801. Ce fut lui qui fut nommé le général noir Toulon. Il mourut de maladie à cette île, en 1802, après s'être distingué dans plusieurs combats. Il fut placé le général Watrin dans la prison du sud et de l'ouest. B—P.

ET (FRANÇOIS-FLORENTIN), général des Lazaristes, et supérieur de l'ordre, comme on le voit à Vitel, en Lorraine, lieu du siècle dernier. Admis

fort jeune dans la congrégation de la Mission, il s'y distingua par ses talents, et fut choisi pour être professeur de philosophie au séminaire de Toul. Il obtint ensuite le gouvernement de celui de Châlons-sur-Marne. Nommé, quelque temps après, assistant-général, il accompagna, en cette qualité, Cayla de la Garde, le dernier supérieur de la Mission, à Rome, lorsqu'il fut y chercher un asyle contre les persécutions révolutionnaires. Cayla, en mourant, le désigna pour être son vicaire-général, et lorsque, en 1804, les missionnaires furent rétablis en France, Brunet revint à Paris, où il termina ses jours le 15 sept. 1806. Brunet s'est principalement fait connaître par une volumineuse et savante compilation, intitulée : *Parallèle des religions*, Paris. 1792, trois tomes en cinq volumes in-4°. Cet ouvrage, écrit avec simplicité, présente un modèle de méthode et de modération. On y distingue quatre grandes classes : le paganisme, le mahométisme, le judaïsme et le christianisme. Ces classes se subdivisent en huit parties. La première, composée de deux sections, offre dans l'une (le paganisme moderne) les religions de la Perse, de l'Inde, du Thibet, de la Chine, du Japon, de la Tartarie, de la Laponie, de l'Amérique, des terres australes, et de l'Afrique; dans la seconde (le paganisme ancien), sont décrits les cultes des Finnois, des Sarmates, Scandinaves, Celtes, Scythes, Arabes, Arméniens, Ethiopiens, Africains, Romains, Illyriens, Gètes, Thraces, insulaires de la Méditerranée, peuples de l'Asie mineure, Grecs, Egyptiens, Syriens, Phœniciens, Assyriens et Babyloniens. La seconde partie présente le parallèle des religions païennes entre elles. Dans la troisième est tracé le tableau du ma-

hométisme, que suit, dans la quatrième, le parallèle de cette religion et du paganisme. L'auteur traite, dans la cinquième partie, du judaïsme, et, dans la sixième, du parallèle de la loi de Moïse, avec le culte des païens et celui des mahométans. Enfin, la septième partie est consacrée au christianisme, et la huitième offre le parallèle de cette religion avec toutes celles précédemment décrites. Le tableau de chaque religion en présente l'exposé, l'histoire et l'explication. Ce sont trois parties distinctes pour l'auteur. Dans la dernière, l'auteur met à contribution les savantes recherches de Fréret, d'Anquetil-Duperron, de Sainte-Croix, de Gebelin, de Dupuis, de Dow, de Mallet, de Bailly, du président de Brosses, de Bergier, de Banier, de Batteux, etc. Indépendamment des huit divisions de cet ouvrage, on y trouve un traité philosophique de la révélation, destiné à servir de guide au lecteur, dans le choix d'un culte. Le parallèle des religions fut primitivement proposé par souscription, et l'impression s'en fit d'abord à Châlons-sur-Marne; mais la mauvaise exécution typographique du livre, et peut-être aussi l'étendue considérable que Brunet fut obligé de lui donner, le discréditèrent dès sa naissance, et l'édition presque entière a passé au Brésil. Il n'existe pourtant point, sur l'histoire des religions, d'ouvrage plus complet, plus utile, et les auteurs qui ont écrit depuis n'ont fait bien souvent que le copier, sans daigner même le citer. On a encore de Brunet : I. *Elementa theologix ad omnium scholarum catholicarum usum, ordine novo, aptata*, Rome, 1804, in-4°, 5 vol. On y trouve un précis du Parallèle des religions; II. *Traité des devoirs des pénitents et des confesseurs*, Metz, 1788; III. *Du*

zèle de la foi dans les femmes, et des heureux effets qu'il peut produire dans l'Eglise, in-12, traduit ensuite en italien; IV. *Lettre sur la manière d'étudier la théologie*. K.

BRUNETTO-LATINI. V. LATINI.
BRUNFELS, ou BRUNSFELD (OTHO), médecin du 16^e siècle, fut l'un des premiers fondateurs de la botanique à l'époque de la renaissance des lettres. Il naquit à Mayence où son père était tonnelier. Il paraît que le nom de sa famille venait de celui du bourg de Brunfels, qui n'est pas éloigné de cette ville. Othon, après avoir acquis une profonde connaissance des langues savantes et de la théologie, prit l'habit religieux dans la chartreuse de Mayence. Comme il avait peu de santé, il devint inquiet sur sa situation, et tomba dans une mélancolie qui le rendit inconstant sur l'état et le genre de vie qu'il avait embrassé. La doctrine de Luther commençait à se répandre en Allemagne, il l'adopta, et fut un des premiers prosélytes de ce réformateur. Il quitta secrètement son cloître, et alla à Strasbourg; mais étant dénué de fortune, il fut obligé de se faire maître d'école pour subsister. Après avoir enseigné pendant neuf ans, il voulut prendre un état plus analogue à son goût, et se rendit à Bâle, où, par le moyen de ses épargnes, il put étudier la médecine. Reçu docteur en 1550, il retourna à Strasbourg avec l'intention de s'y fixer. Dans l'espace de quatre ans, il publia, sur la botanique, la matière médicale et diverses parties de la médecine, plusieurs ouvrages, qui lui acquirent une grande célébrité. En 1554, il fut appelé à Berne, pour y remplir les fonctions de médecin pensionné de la ville. Il y mourut le 25 décembre de la même année. Voici le catalogue des ouvrages de

ls : I. *Herbarum vivæ Eiconum naturæ imitationem summam et artificio effigiata, unâ affectibus earumdem. Quibus est ad calcem appendix isadem de usu et administratione eorum*, Strasbourg, 1530-51 vol. in-fol. Les deux premiers furent réimprimés plusieurs fois avec des augmentations ou des corrections avant la publication du troisième ; ce qui rend les exemplaires les uns des autres. Les deux premiers furent imprimés ensemble réunis dans le même volume, en 1537, 1539, 1540, à Strasbourg. C'est un monument curieux et rare des premiers travaux de botanique. Othon le publia en 1532, en 1552. Il y donne les figures de deux cent trente-huit plantes gravées sur bois ; il a le mérite d'être le premier qui en ait publié des copies. La plupart n'ont pas été sur bois, pour la parfaite ressemblance ; correction du dessin, et la correction de la gravure. Il n'a représenté que des plantes indigènes de l'Allemagne, et quelques-unes qui sont cultivées dans les jardins. Les descriptions sous le nom de *rapsoxies*, sont très exactes de tout ce qui a été dit sur les plantes, par les anciens, et qu'elles sont surchargées d'ornemens. Quelquefois les figures ne correspondent pas avec les descriptions. Cet ouvrage est réuni des morceaux sur l'histoire des plantes, par plusieurs auteurs, dont quelques-uns très curieux. Dans le troisième volume, Brunfels a ajouté des recherches sur l'étude de l'agriculture des anciens, et sur les Romains qui s'en étaient occupés. Cet ouvrage fut publié en allemand, à peu près dans la même forme, sous le nom de *Conusafat Krauterbruch*,

Strasbourg, 1532, in-fol. ; la seconde partie en 1537. Il en parut une autre édition : *Krauterbuch contrasafat vullkommen*, Strasbourg, 1534, in-4°, dont les planches sont plus petites, Francfort, 1546, in-fol. II. *Catalogus illustrium medicorum, seu de primis medicinæ scriptoribus*, Strasbourg, 1530, in-4°, notice si vague et si incomplète qu'elle ne peut être d'aucun usage ; III. *Theses, seu communes loci totius rei medicæ, etc.*, Strasbourg, 1532, in-8° ; IV. *Jatrimon medicamentorum simplicium, etc.*, Strasbourg, 1533, 2 vol. in-8°. L'auteur y indique les remèdes les plus vantés par les anciens, pour les maladies, tant des hommes que des animaux domestiques. V. *Neotericonum aliquot medicorum in medicinam practicam introductiones*, Strasbourg, 1533, in-24 ; VI. *Onomasticon medicum, continens omnia nomina herbarum, fructuum, arborum, seminum, florum, lapidum pretiosorum, morborum, instrumentorum medicinæ, et id genus alia*, Strasbourg, 1534 et 1543, in-fol. C'est un vocabulaire universel de médecine, très bon à consulter pour les dénominations anciennes. On le trouve avec les œuvres de Théophraste, de la version de Gaza, Strasbourg, 1534 et 1543, in-fol. VII. *Epitome medicæ, summam totius medicinæ complectens*, Anvers, 1540, in-8° ; Paris, 1540, in-8° ; Venise, 1542, in-8° ; VIII. *Reformation der Apotheken von Krautern, wurzeln, vertente Hans Eller*, Strasbourg, 1536, in-4° ; IX. *Chirurgia parva*, Francfort, 1569, in-8°. Il a écrit aussi quelque chose sur l'astrologie, et un commentaire sur Dioscoride. On a encore de lui quelques ouvrages théologiques. Plumier lui a consacré, sous le nom de *Brunfelsia*, un des

nouveaux genres de plantes qu'il a observés en Amérique ; il ne renferme qu'un seul arbuste que l'on rapporte avec doute à la famille des solanées.

D—P—s.

BRUNI (LÉONARD), écrivain célèbre en Italie, et l'un des principaux restaurateurs des lettres grecques et latines au 15^e. siècle, naquit l'an 1369, à Arezzo en Toscane ; c'est ce qui le fait appeler assez communément *Léonard Arétin*, ou d'*Arezzo*. Il fit ses premières études dans sa patrie. Rien n'annonçait en lui des dispositions particulières, lorsqu'ayant été fait prisonnier par les Français avec son père, et renfermé dans le château de Quarata, un portrait de Pétrarque, qui se trouva dans sa chambre, et qu'il regardait souvent, frappa son imagination, et alluma en lui cet amour des lettres qui ne s'éteignit plus. Il se rendit à Florence, où les plus habiles maîtres de littérature, de philosophie et de droit l'eurent parmi leurs disciples, et le distinguèrent par ses progrès. Il quitta ensuite pendant deux ans toutes ces études pour se livrer entièrement à celle du grec, sous Emmanuel Chrysoloras. Le Pogge, qui était son ami, lui procura, en 1405, une place de secrétaire apostolique auprès du pape Innocent VII. Ce pape, en le voyant, le trouva trop jeune, et le lui dit ; mais il le soumit à des épreuves dont ce jeune homme se tira mieux que des concurrents plus âgés, et alors Bruni obtint la préférence. Il exerça cet emploi sous Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXIII. En 1410, la république de Florence l'ayant nommé son chancelier, il se rendit à son poste, y renonça quelques mois après, reprit son service auprès du pape, et, quoiqu'il eût abandonné l'état ecclésiastique et se fût marié en 1412, il resta attaché à Jean XXIII, jus-

qu'au moment où celui-ci fut déposé dans le concile de Constance. Léonard, qui l'y avait accompagné, s'enfuit à pied, et n'ayant, pendant trois jours, d'autre nourriture que de mauvais fruits. Arrivé à Florence, il y reprit, en 1415, les études qu'il avait interrompues depuis plusieurs années. Il y composa, entre autres ouvrages, une *Histoire de Florence*, dont la république le récompensa par le titre de citoyen ; elle y joignit même quelques revenus transmissibles à ses enfants. Alors il se fixa entièrement à Florence, où était la famille de sa femme. On lui offrit de nouveau la place de chancelier ; après l'avoir refusée pendant quelque temps, il l'accepta enfin. C'était en 1427, et il la conserva jusqu'à sa mort : il eût même été gonfalonier s'il eût vécu davantage. Le respect que ses concitoyens avaient pour lui était partagé par les étrangers. Tous ceux qui passaient à Florence le visitaient ; on assure même qu'un Espagnol, qui l'alla voir de la part du roi, se mit à genoux devant lui, et ne se releva qu'après les plus vives instances. Son caractère, plein de dignité, de bonté, de gravité, lui attirait ces hommages, plus encore que sa renommée littéraire et son profond savoir. Il mourut subitement à Florence, le 9 mars 1444. Son oraison funèbre fut prononcée solennellement à ses funérailles dans l'église de *Santa-Croce* ; l'orateur, Giannozzo Manetti, par décret de la seigneurie, le couronna de laurier. Son histoire de Florence fut placée sur sa poitrine, et le sculpteur Bernardino Rossellino fut chargé de lui élever en marbre un tombeau, qui subsiste encore. *Arezzo*, sa patrie, voulut rivaliser avec Florence, et décréta qu'il serait fait, à son illustre citoyen, des obsèques dont la dépense fut fixée à 40 florins d'or. Léonard

Arétin laissa un grand nombre d'ouvrages : les plus estimés sont ses traductions du grec et ses ouvrages historiques : ses discours oratoires le sont beaucoup moins , sa latinité n'ayant pas l'élegance nécessaire à ce genre de composition. Le catalogue de ses œuvres imprimées, donné par Mazzuchelli, monte à vingt-six articles, et celui des œuvres inédites à plus de cinquante. Nous nous bornerons à citer les principaux ouvrages imprimés : I. *De bello Italico adversus Gothos gesto libri quatuor*, Foligno, 1470, in-fol.; Venise, 1471, in-fol., et réimprimé avec l'histoire de Procope et d'autres relatives à la guerre des Goths, Bâle, 1531, in-fol.; Paris, 1554, in-8°, etc. Cette histoire n'est, en grande partie, qu'une traduction de Procope, que Bruni eut le tort de ne point nommer dans sa préface, et dont on assura même, de son temps, qu'il avait cru posséder le seul et unique manuscrit. II. *De temporibus suis libri II*, Venise, 1475 et 1485, in-4°; Florence, 1488, in-4°, insérée dans le tom. XIX des *Scriptor. rer. Italic.* III. *De bello Punico libri II*, etc., première édition, sans nom de ville, 1490, in-fol.; réimprimée à Brescia, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-4°, etc.; IV. *Historiarum Florentinarum libri XII, necnon commentarius rerum suo tempore in Italia gestarum*, etc., Strasbourg, 1610, in-fol.; V. *le Vite di Dante e del Petrarca*, Pérouse, 1671, in-12; Florence, 1672, in-12; souvent réimprimées avec les œuvres du Dante et de Pétrarque; VI. des traductions latines de plusieurs Vies de Plutarque, des Politiques et des Economiques d'Aristote, des deux harangues d'Éschine et de Démosthènes, *pro coronâ*, etc.; VII. des lettres latines, dont le recueil est ce

qu'il y a de plus précieux parmi ses ouvrages; elles le sont surtout par les renseignements qu'elles fournissent sur l'histoire littéraire du 15^e siècle. La première édition parut en 1472, in-fol., sans nom de lieu, mais on croit que ce fut à Brescia; il en a été fait plusieurs autres en différents temps; la meilleure et la plus complète de toutes est celle que le savant abbé Méhus a donnée à Florence, 1731, 2 vol. in-8°, précédée d'une vie de l'auteur faite avec beaucoup de soin, et terminée par un catalogue complet et raisonné de ses ouvrages. G—É.

BRUNI (ANTOINE), poète italien, naquit vers la fin du 16^e siècle, à Casal-Nuovo, dans la terre d'Otrante. Sa famille, honnête, mais peu riche, était originaire d'Asti en Piémont. Bruni, après avoir étudié la philosophie, la théologie et les lois, se livra tout entier aux belles-lettres. Il fut secrétaire duc d'Urbin, François-Marie II, et ensuite du cardinal Gessi. Associé aux académies, il fut lié avec les poètes les plus célèbres de son temps, et surtout avec le Marini, dont il suivit l'école, et imita le mauvais style; mais comme ce style était alors seul à la mode, il eut de son vivant une grande réputation, qui s'est un peu éclipsée depuis, comme celle de son maître. Il était très gai, très bon convive; mais d'un embonpoint excessif, et si gourmand, que l'on assure qu'il abrégea sa vie par des excès de bonne chère. Il mourut à Rome le 24 septembre 1655. On a de lui : I. *Selva di Parnaso, parte I^a. e II^a.*, Venise, 1615, in-12. Ce sont des poésies mêlées, des amours, des fantaisies, des éloges, des funérailles, des moralités, des plaisanteries, des dévotions, des madrigaux, des jeux, etc. II. *Epistole eroiche, libri II*,

Milan, 1626 et 1627, in-12; Rome, 1634, in-8°; Venise, 1636, in-12, etc. Haym annonce que la meilleure édition est celle où chaque épître est ornée d'une gravure, d'après les dessins du Guide, du Dominiquin, et d'autres peintres célèbres. Ce n'est point celle de Venise, 1636, qui porte ces ornements, mais celle de Rome, 1647, augmentée de plusieurs pièces, et donnée par Mascardi, *ad istanza d' Alessandro Lanci*: c'est la huitième édition. Dans ces épîtres, Bruni voulut imiter les héroïdes d'Ovide; les personnages qu'il y fait parler, ou plutôt écrire, sont tirés de l'histoire ancienne et moderne, de la fable, des romans, etc. C'est son meilleur ouvrage, encore y trouve-t-on plus souvent les défauts d'Ovide que ses beautés. III. *Le Tre Grazie, rime, con la Pallade, cioè proposte e risposte*, Rome, 1630, in-12; IV. *le Veneri, cioè la Celeste e la Terrestre, poésie; e il Pomo d'oro, proposte e risposte*, Rome, 1633 et 1634, in-12. G—É.

BRUNI (TRÉOPHILE), vénitien, s'appliqua aux mathématiques et à la gnomonique, au commencement du 17^e siècle, et publia : *Harmonia astronomica e geometrica dove s'insegna la ragione di tutti gli orologi*, Venise, 1622, in-4°. — BRUNI (Dominique), de Pistoie, est auteur d'un petit traité intitulé : *Difesa delle Donne*, imprimé à Florence chez les Juntas, 1552, in-8°; idem, Milan, 1559, in-8°. C. M. P.

BRUNIER (ABEL). Voy. BRUNYER.

BRUNINGS (CHRÉTIEN), théologien réformé allemand, docteur et professeur de théologie à Heidelberg, né à Brême le 16 janvier 1702, mort à Heidelberg, le 6 mars 1763, a laissé plusieurs ouvrages pleins de sagacité et d'érudition; les principaux sont : I.

Compendium antiquitatum græcarum è profanis sacrarum, Francfort-sur-le-Mein, 1734, in-8°, réimprimé en 1745 et en 1759; II. *Compendium antiquitatum hebraicarum*, 1763; III. *Observationes practicæ generales ad orat. dominicæ, circa ejus autorem, scopum, materiam, formam, et usum*, Heidelberg, 1752; IV. *Theses Micellan. de excommunicatione Judaica*, 1755; V. *Prinæ linæ studii homilietici*, Francfort, 1744, in-8°. — Son fils, Godefroi-Chrétien BRUNINGS, prédicateur distingué, né à Creutznach en 1727, mort en 1793, a laissé de bons *Sermons*, imprimés à Francfort, 1770, in-8°, et des *Principes d'homilétique* (en allemand), Manheim, 1776, in-8°. G—T.

BRUNN (LUCAS), mathématicien allemand, né à Annaberg, dans les montagnes de la Saxe, mort en 1640, à Dresde, où il était depuis quelques années mathématicien au service de l'électeur de Saxe, et inspecteur du musée. Il a laissé deux ouvrages : I. *Praxis perspectivæ*, Nuremberg, 1615, et Leipzig, 1616. Ce livre a paru d'abord en latin; l'auteur l'a traduit ensuite en allemand. II. *Euclidis elementa practica*, Nuremberg, 1625. G—T.

BRUNN (JEAN-JACQUES), médecin distingué, né à Bâle en 1591, fut reçu maître-ès-arts en 1611, et docteur en 1615. Après avoir continué ses études à Montpellier, et avoir voyagé dans toute l'Europe, il revint dans sa patrie, et fut nommé aux chaires de botanique et d'anatomie de l'université de Bâle, en 1625, et à celle de médecine pratique en 1629. Il professa avec la plus grande distinction jusqu'à sa mort. On a de lui une matière médicale dont il y a eu de très nombreuses éditions : *Sys-*

tema materiæ medicæ, continens medicamentorum universalium et particularium (simplicium et compositorum) seriem ac sylvam, methodo medendi ac formulis remediorum præscribendis accommodatam, Bâle, 1630, in-8°; Genève, 1639, in-8°; Leipzig, 1645, in-8°; Padoue, 1647, in-12; Rouen, 1650, in-12; Leipzig, 1654, in-8°; Amsterdam, 1659, 1665, in-12; Amsterdam et la Haye, 1680, in-12; ces trois dernières éditions sont augmentées par Gérard Blasius. Brunn donna aussi une nouvelle édition fort améliorée de l'ouvrage de P. Morel, intitulé : *Methodus præscribendi formulas remediorum*. On a encore de lui : *Vita Joh. Jacob. Grynæi*. Ce célèbre théologien était son grand père. Brunn mourut le 22 janvier 1660. C. et A.

BRUNN, ou BRUNNER (JEAN-CONRAD DE), médecin et anatomiste du 17^e siècle, né à Diessenhofen, près de Schaffhouse, en 1655, fut, à l'âge de seize ans, envoyé à Strasbourg pour étudier la médecine, et y fut reçu docteur en 1672. Sa thèse, relative à un fœtus à deux têtes, dont il venait de faire la dissection, *De monstro bicipiti*, le fit connaître avantageusement. Il voyagea ensuite dans les diverses contrées de l'Europe, se liant partout avec les savants et les anatomistes les plus distingués; à Paris, avec Dionis, Duverney; en Angleterre, avec Willis, Lower; à Amsterdam, avec Ruisch et Swammerdam, etc. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fit paraître ses expériences sur le pancréas, organe que les médecins-chimistes du temps, Sylvius del Boë, Degraaf, considéraient comme fournissant un suc acide favorable à la digestion, qu'ils disaient être une fermentation, et que Brunn prouve être une glande analogue aux salivaires, et versant dans le premier

des intestins un suc à peu près analogue à la salive qui est versée dans la bouche : *Experimenta nova circa pancreas, accedit diatriba de lymphâ et genuino pancreatis usu*, Amsterdam, 1682, in-8°; Leyde, 1709, 1722, in-8°. Il revint ensuite en Allemagne pratiquer la médecine avec un grand succès. En 1685, l'académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom d'*Hérophile*, et trouva en lui un collaborateur zélé. En 1687, il fut nommé professeur de médecine à Heidelberg, y publia de nouveau son traité du pancréas, et de plus : *Dissertatio anatomica de glandulâ pituitaria*, Heidelberg, 1688, in-4°; *Glandulæ duodeni, seu pancreas secundarium detectum*, Francfort et Heidelberg, 1715, in-4°. Dans ce dernier ouvrage, il décrit ces petits organes placés à la surface de la membrane interne des intestins, et destinés à y verser un suc qui tout à la fois concourt à la garantir du contact des matières alimentaires, à préparer l'élaboration de celles-ci, et à faciliter leur progression; Brunn les appelle des glandes, et y a attaché son nom; mais la précision plus grande qu'on a portée de nos jours dans l'étude de l'anatomie, a fait signaler la différence de texture qui existe entre les glandes proprement dites et ces petits organes sécréteurs, et leur a fait donner le nom de follicules. Quoi qu'il en soit, par leur nombre, ils fournissent un fluide presque aussi abondant que celui qui vient du pancréas, et c'est à cause de cela qu'on désigna leur ensemble sous le nom de second pancréas, et plus particulièrement les points où, groupés en certaine quantité, ils semblent former un organe isolé, d'un certain volume. Du reste, si cette découverte assez importante doit transmettre infailliblement à la postérité

le nom de Brunn, il est certain d'autre part qu'il fut, parmi les médecins de l'Europe, un de ceux qui y jouit pendant sa vie de la réputation la plus étendue. Il fut revêtu de la confiance de plusieurs souverains. Il mourut à Mauheim le 2 octobre 1727, âgé de soixante-quatorze ans. On doit aux soins d'un de ses fils, Jean-Jacques de Brunn, médecin aussi, un ouvrage posthume de Jean-Conrad de Brunn : *Methodus tuta ac facilis citrà salivationem curandi luem veneream*, 1739, in-4°. C. et A.

BRUNNEMANN (JEAN), jurisconsulte et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, né en 1608 à Cologne-sur-la-Spée, fit ses études à Wittenberg, et ne s'occupa pendant long-temps que de théologie : forcé d'abandonner cette carrière, à cause de la faiblesse de sa voix, qui ne lui permettait pas de parler en public, il s'adonna à la jurisprudence, et a laissé d'utiles monuments de ses travaux. Son principal ouvrage est son *Commentaire sur les Pandectes et sur le Code*, Leipzig, 1714; Genève, 1755 et 1762, 4 vol in-fol. La première édition du *Commentaire sur le Code* est de 1663, et la première du *Commentaire sur le Digeste*, de 1670. On a encore de lui plusieurs traités estimés, entr'autres : I. *De jure ecclesiastico*, Francfort, 1709, in-4°, et avec des additions de Sannuel Stryck, Francfort-sur-l'Oder, 1681, in-4°; II. *Processus civilis et criminalis*, ibid., 1737; III. *Collegium irenico-politicum de tractatibus pacis*; IV. *Consilia academica*; V. *Jus institutionum controversum*, etc. Il mourut à Francfort, le 5 décembre 1672.—Son neveu Jacques BRUNNEMANN, né à Colberg en 1674, mort à Stargard 1735, a laissé un ouvrage intéressant, intitulé : *Introductio in*

juris publici prudentiam, Halle, 1702, in-4°. G—T.

BRUNNER (ANDRÉ), jésuite allemand, né à Halle dans le Tyrol, en 1589, mort le 20 avril 1650, était très versé dans la connaissance des antiquités et de l'histoire. Son principal ouvrage, intitulé : *Annales virtutis et fortunæ Boiorum*, à *primis initiis ad annum 1314*, publié d'abord à Munich en 1626, 1629 et 1657, 3 vol. in-8°, lui a valu le surnom de *Tite-Live bavarois*; il l'écrivit par ordre de Maximilien, duc, puis électeur de Bavière, et la poussa jusqu'au commencement du règne de Louis de Bavière, en 1314 : il n'osa continuer, persuadé que l'histoire de ce prince le brouillierait infailliblement avec Maximilien, ou avec la cour de Rome. Cet ouvrage a été réimprimé avec les *Annales Boiorum*, d'Adlzreiter (Voy. ADLZREITER), Francfort, 1710, in-fol., par les soins de Ferdinand Louis de Bresler, et d'Aschenburg, sénateur de Breslau, avec une préface de Leibnitz. On a encore de Brunner : I. *Fasti Mariani*, qu'il publia, sans y mettre son nom, en allemand et en latin; II. *Excubiæ tutelares Ferd. Mariæ ducis Bavarie cunis appositæ*, Munich, 1657. On y trouve soixante portraits des ducs de Bavière, gravés par Kilian. Baillet lui a attribué aussi le *Collegium Monachiense*. G—T.

BRUNNER (BALTHAZAR), médecin, né à Halle en Saxe, en 1553, fit ses études à Jéna et à Leipzig, voyagea en Italie, en Espagne, en Angleterre, en France, et, de retour en Allemagne, refusa plusieurs chaires qui lui furent offertes, pour se borner à pratiquer la médecine dans sa patrie. Il accepta cependant la charge de médecin du prince d'Anhalt. Il s'occupa beaucoup de climie, et dépensa,

dit-on, plus de 16,000 écus à chercher la pierre philosophale. Il mourut à Halle en 1604. On a de lui un *Traité sur le scorbut*, et des *Consilia medica, summo studio collecta et revisa à Laur. Hoffmanno*, Halle, 1617, in-4°. Francfort, 1727, in-4°. Son ouvrage *De morbis mesenterii*, que Stubendorf, dans sa préface à Émgalénus, avait promis de publier, n'a point paru. — BRUNNER (Martin), savant helléniste, et professeur à Upsal, publia une bonne édition du traité de Paléphate, *De incredibilibus*, gr. lat., Upsal, 1663, in-8°. Il mourut en 1679. G—r.

BRUNO (S.), fondateur de l'ordre des chartreux, naquit à Cologne vers l'an 1030, d'une famille noble et ancienne qui subsistait encore en Allemagne au milieu du 18^e siècle. Ses parents vertueux le firent élever sous leurs yeux dans l'école de la collégiale de Saint-Cunibert, à laquelle l'évêque S. Annon l'attacha par un canonicat. Attiré par la réputation dont jouissait alors l'école de Reims, il y parcourut avec distinction la carrière de toutes les sciences, et excella surtout dans la théologie. L'archevêque Gervais, ravi de ses progrès et de sa sagesse exemplaire, lui conféra d'abord la dignité de scolastique, dont dépendait l'instruction des clercs, puis celle de chancelier, qui lui donnait la direction des écoles publiques de la ville, et l'inspection sur toutes les grandes études du diocèse. Il eut pour disciples des hommes qui rendirent son nom célèbre, et dont plusieurs furent depuis élevés aux plus éminentes dignités de l'église, entr'autres (dit-on, qui devint pape sous le nom d'*Urbain II*. Manassès, usurpateur simoniaque du siège de Reims, tyran oppresseur de tous ses diocésains, ayant été cité au concile d'Autun,

en 1077, Bruno et deux autres chanoines, s'y portèrent pour ses accusateurs. Manassès, condamné par coutumace, et déclaré suspendu de ses fonctions, déchargea sa fureur sur les trois membres de son chapitre, enfonça leurs maisons, pilla leurs propriétés, vendit leurs prébendes, et les força de se réfugier au château du comte de Roucy, pour mettre leurs personnes à l'abri de ses violences. Tant de dérèglements le firent enfin déposer au concile de Lyon, en 1080. Le chapitre de Reims jeta les yeux sur Bruno pour lui succéder; mais la vue des désordres de Manassès lui avait inspiré depuis long-temps le projet d'aller vivre dans la solitude. Il s'arracha donc aux empressements de ses confrères, et se retira à Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres, où il passa quelque temps dans les exercices de la vie monastique, avec deux amis qui l'avaient suivi dans cette retraite. L'apparition miraculeuse du chanoine de Paris, Raymond, à laquelle la tradition des chartreux attribue la conversion de leur fondateur, est une fable ignorée des auteurs contemporains; les premiers qui en ont parlé écrivaient cent-cinquante ans après la mort de S. Bruno; elle est aujourd'hui rejetée par tous les bons critiques: elle a même été retranchée du bréviaire romain sous Urbain VIII. Bruno et six de ses compagnons, voulant mener une vie encore plus retirée, allèrent trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit lui-même, en 1084, dans le désert appelé *Chartreuse*, à quatre lieues de cette ville, désert affreux, d'un abord presque inaccessible, qui donna depuis son nom à l'ordre célèbre qui y prit naissance. Ce fut là, dans une étroite vallée, dominée par deux rochers escarpés, cou-

ronnés de bois, couverts une grande partie de l'année de neiges et de brouillards épais, que Bruno et ses compagnons construisirent un oratoire, de petites cellules isolées, comme les anciennes laures de la Palestine, et jetèrent les fondements d'un des plus saints ordres monastiques. Les habitants de ce désert se multiplièrent en peu d'années. Ils bâtirent leur église sur une hauteur, qu'ils entourèrent de leurs cellules, où ils logeaient d'abord deux à deux. Bientôt après, chacun eut la sienne. Leurs successeurs, en abattant les bois, formèrent des jardins à force de travail et d'art. Ils établirent des usines, firent exploiter les mines, animèrent l'industrie, et vivifièrent ainsi par leurs soins un lieu qui semblait n'être destiné qu'à un repaire de bêtes féroces. Pierre le Vénéral, cinquante ans après leur établissement, faisait le tableau suivant de leur genre de vie : « Ils sont les plus pauvres de » tous les moines ; la vue seule de leur » extérieur effraye. Ils portent un » rude cilice, affligent leur chair par » des jeûnes presque continuels, et » ne mangent que du pain de son, en » maladie comme en santé. Ils ne con- » naissent point l'usage de la viande, » et ne mangent de poisson que quand » on leur en donne. Les dimanches et » les jeudis, ils vivent d'œufs et de » fromage : des herbes bouillies font » leur nourriture les mardis et les sa- » medis ; les autres jours de la se- » maine, ils vivent de pain et d'eau. » Ils ne font par jour qu'un seul re- » pas, excepté dans les octaves de » Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de » la Pentecôte et de quelques autres » fêtes. La prière, la lecture et le tra- » vail des mains qui consiste prin- » cipalement à copier des livres, sont » leur occupation ordinaire. Ils réci- » tent les petites heures de l'office di-

» vin dans leurs cellules, lorsqu'ils » entendent sonner la cloche ; mais ils » s'assemblent à l'église pour chanter » Vêpres et Matines ; ils disent la Mes- » se les dimanches et les fêtes. » Bruno vivait paisiblement dans son désert, chéri de ses disciples comme un père l'est de ses enfants, lorsqu'Urbain II, dont il avait été le maître, l'appela, en 1089, auprès de lui pour l'aider de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. Il obéit contre son gré, et fut suivi de tout son troupeau, qui, bientôt après, dégoûté du séjour de Rome, revint à la chartreuse sous la conduite de Landwin. La dissipation de la cour romaine ne lui convenait point ; ses instances auprès du pontife pour obtenir la permission de regagner sa retraite furent sans effet ; il refusa l'archevêché de Reggio, qu'Urbain voulait lui conférer sur les instances du clergé et du peuple ; mais enfin, il lui fut permis, en 1094, d'aller fonder une seconde chartreuse dans la solitude de *della Torre*, au diocèse de Squillace, en Calabre. Il y reprit son ancien genre de vie, gouverna cette nouvelle colonie avec la même sagesse qu'il avait gouverné la première, et mourut saintement, entre les bras de ses disciples, le 6 oct. 1101. Léon X, en 1514, autorisa les chartreux à célébrer un office propre en son honneur, ce qui fut regardé comme une vraie béatification. Grégoire XV, en 1623, étendit cet office à toute l'Église, et, dès ce moment, son nom fut inscrit sur le catalogue des saints. Bruno n'avait point donné de règle particulière à ses disciples. Guignes, 5^e. général de l'ordre, rédigea, en 1228, les usages et les coutumes qui s'étaient transmises depuis le saint fondateur. Plusieurs chapitres généraux y ajoutèrent de nouveaux statuts. De tout cela, il se forma un code complet en 1581, qui, ayant été

approuvé quelques années après par Innocent IX, produisit ce qu'on appelle *la Règle des Chartreux*. Cet ordre a toujours été regardé comme le plus parfait modèle de la vie contemplative; il n'a jamais eu besoin de réforme, quoique la règle primitive ait subi quelques modifications: ce qu'on peut attribuer à son entière séparation du monde et à la vigilance des supérieurs. Avant les nouvelles suppressions commencées par Joseph II, il possédait, dans les différents états catholiques, cent soixante-douze maisons, divisées en seize provinces, dont chacune avait deux visiteurs. Il y avait dans ce nombre quatre couvents de femmes; on avait même un peu adouci la règle en leur faveur, à cause de la délicatesse de leur sexe, surtout relativement à l'article du silence. S. Bruno était l'un des plus savants hommes de son temps. Ses Commentaires sur les Psaumes et sur les épîtres de S. Paul, ouvrage solide, clair, précis, d'un latin qui ne le cède à aucun des autres écrivains de la même époque, prouvent qu'il était versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu, et dans celle des SS. Pères. Presque tous les premiers compagnons de sa retraite avaient fait de bonnes études. Il transmit le même goût à ses disciples, recommanda qu'on établit des bibliothèques dans chaque maison, et qu'on les fournit de bons livres. Une de leurs principales occupations, comme on l'a déjà dit, était de ramasser et de copier d'anciens manuscrits. Le bienheureux Gmignies en fit un article capital de ses statuts. Chaque particulier n'était pas libre de corriger arbitrairement les endroits défectueux; il fallait que la correction subit l'examen du chapitre de la maison. Voilà comment leur travail en ce genre a contribué à conserver la pureté du

texte de la *Bible* et des Pères, et comment les bibliothèques des chartreux ont fourni un grand nombre de manuscrits précieux aux nouveaux éditeurs de ces sortes d'ouvrages. Nous avons trois éditions des œuvres de S. Bruno; la première de Paris, 1524, in-fol, par Josse Badius, sur les manuscrits que lui avait procurés Bibaucius, général des chartreux; cette édition, en bon papier, beaux caractères, avec des planches en bois, qui représentent l'histoire du chanoine de Paris, est rare et recherchée: les deux autres éditions, données par le chartreux Petréius, sont de Cologne, 1611 et 1640, in-fol. Mais, à la réserve des Commentaires sur les Psaumes et sur S. Paul, et des deux lettres, l'une à ses frères de la chartreuse, et l'autre à Raoul le Vert, qui a été traduite en français par Leroy de Haute-Fontaine, dans sa solitude chrétienne, les autres ouvrages renfermés dans ces éditions, et attribués à notre saint, sont, les uns de Bruno d'Asti, et les autres de Bruno de Wurtzbourg. On trouve la confession de foi qu'il fit à sa mort dans le 4^e tome des *Analecta* de D. Mabillon. On a plusieurs Vies du saint, en latin, en français et en espagnol; la meilleure est celle qu'en a donnée le P. de Tracy, théatin, Paris, 1786, in-12. On connaît les belles peintures représentant son histoire, en vingt-deux tableaux, dont Le Sueur avait orné le cloître des chartreux de Paris. Elles ont été transportées dans la galerie du sénat-conservateur, et réparées des dégradations qu'elles avaient souffertes. T—D.

BRUNO, ou BRUNON (S.), né à Soléria, dans le diocèse d'Asti en Piémont, où il devint chanoine de la cathédrale, disputa fortement contre Béranger au concile de Rome, en 1077, devant Grégoire VII, qui

le fit évêque de Segni dans la Campanie. Il quitta ce siège en 1104, pour aller embrasser la vie monastique au mont Cassin, dont il devint abbé en 1107; mais Paschal II, pressé par les sollicitations des habitants de Segni, l'obligea de reprendre le gouvernement de son ancienne église, où il mourut en 1123, et fut canonisé en 1183, par le pape Luce III. D. Marchesi, moine et doyen du mont Cassin, donna, en 1652, à Venise, une édition de ses œuvres, avec une bonne dissertation, dans laquelle il explique les endroits qui offrent des difficultés, 2 vol. in-fol. On y trouve, 1°. cent quarante-cinq sermons ou homélies, dont la plupart ont quelquefois été imprimés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, et d'autres fois sous celui du saint fondateur des chartreux; 2°. un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré mal à propos parmi les œuvres de S. Thomas d'Aquin; 3°. divers Traités sur le Cantique de Zacharie, sur l'incarnation et la sépulture de J.-C., sur le sacrifice offert avec du pain azyme, sur les sacrements, les mystères et les rites ecclésiastiques, à la suite duquel est la Vie de Léon IX; 4°. deux Lettres, où il blâme la conduite de Paschal II, qui, pour recouvrer sa liberté, accorda les investitures à l'empereur Henri; et d'autres ouvrages écrits d'un style clair et précis, et qui donnent une idée avantageuse de l'érudition de l'auteur et de sa piété. On a encore de S. Bruno: *Expositio de consecratione ecclesie, deque vestimentis episcopali-bus*, imprimée dans le tome XII du *Spicilege* de d'Achery. T.—D.

BRUNO, dit le Grand, archevêque de Cologne, 3°. fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othlon I^{er}, eut une grande influence dans les affaires de son temps. Othlon

étant parvenu à l'empire, lui confia l'administration du duché de Lorraine, l'employa dans diverses négociations, et, forcé de se rendre en Italie, le laissa à la tête des affaires de l'état. Bruno, étant allé en France pour concilier des différends qui s'étaient élevés entre cette cour et Othlon, tomba malade à Compiègne, se fit transporter à Reims, et y mourut le 11 octobre 985. C'était un prélat éclairé; il avait étudié avec soin les lettres grecques et latines, et se faisait accompagner partout de savants qu'il protégeait. On lui attribue des *Commentaires sur les livres de Moïse*, et quelques *Vies de Saints*. — BRUNO, bénédictin allemand, qui vivait à la fin du 11^e siècle, a écrit une histoire intéressante *De bello Saxonico*, de 1073 à 1082, qui se trouve dans les *Scriptor. rer. Germ.* de Freher. L'auteur y traite avec beaucoup de sévérité l'empereur Henri IV.

G.—T.

BRUNO (GIORDANO), en latin, *Brunus*, naquit, de parents nobles, à Nole, dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16^e siècle. Son éducation fut extrêmement soignée. Aux sciences mathématiques et philosophiques, il joignit l'étude des lettres et de la théologie, annonçant dès sa jeunesse une mémoire heureuse, une conception facile, un esprit ardent et porté naturellement à l'enthousiasme. Le désir d'accroître ses lumières le fit entrer dans l'ordre des dominicains; mais les mœurs corrompues de ses compagnons de cloître, et les difficultés sans nombre que présentaient à son esprit les dogmes de l'église romaine, ne tardèrent pas à le dégoûter de son nouvel état. Il abandonna donc son couvent, sa patrie, et se retira à Genève vers l'an 1580. Dans cette ville, il embrassa le calvinisme; mais, peu se

tisait encore de cette nouvelle religion, il quitta Genève au bout de deux ans, passa par Lyon, Toulouse, et se rendit à Paris en 1582, ainsi que le prouve l'impression de plusieurs livres qu'il y publia. Ne pouvant y occuper une chaire, à cause de sa religion, il se fit professeur extraordinaire de philosophie, et se mit à fronder publiquement la doctrine d'Aristote, qui comptait alors de nombreux partisans. Les désagréments que lui attirèrent ses opinions le contraignirent à passer en Angleterre : ce dut être en 1585, comme on le verra plus loin. Ce fut à Londres qu'il publia son fameux livre de *l'Expulsion de la bête triomphante*, et plusieurs autres du même genre. Bruno quitta l'Angleterre en 1586, et se transporta à Wittenberg, où il paraît avoir enseigné la philosophie. Il y demeura jusqu'en 1588, passa de Wittenberg à Prague, de Prague à Brunswick, puis à Helmstaedt, et se trouva à Francfort en 1591. Le désir imprudent de revoir sa patrie le conduisit, en 1598, à Venise, où il fut arrêté, renfermé dans les prisons de l'Inquisition, ensuite transféré à Rome. Il languit dans les cachots de cette ville, pendant deux années, qu'on nous représente comme un délai charitable offert à sa rétractation. Enfin, le 9 févr. 1600, on lui lut sa sentence de mort; on le dégradâ, puis on le livra au bras séculier. Cette horrible sentence fut exécutée le 17 février : on conduisit Bruno dans le champ de Flore, lieu ordinaire des auto-da-fés, et son corps fut livré aux flammes. On rapporte, qu'après la lecture de son arrêt, il dit à ses juges : « Cette sentence, prononcée au nom d'un Dieu de miséricorde, vous fait peut-être plus de peur qu'à moi-même. » Il est difficile, sans doute, d'exposer d'une manière à la fois claire et succincte les opinions philo-

sophiques de Bruno. Que Scioppius, le fanatique Lacroze et beaucoup d'autres lui aient prodigué les injures, cette intolérance a peu de quoi surprendre. Brucker le qualifie de *semi-pythagorien*, et cette appréciation nous paraît assez juste. En effet, on retrouve dans les écrits de Bruno : « Que l'Esprit est le Dieu » par excellence, infus dans tous les » êtres; que Dieu est la monade prin- » cipante, source de tous nombres, » simplicité de toutes grandeurs, sub- » stance de toutes compositions; que » Dieu, sa puissance et ses œuvres » sont infinis; qu'il est une essence » simple, homogène, immobile, in- » divisible, sans oppositions, sans » composition intérieure; qu'ainsi sa » volonté est une, au-dessus de toutes » choses, et qu'elle ne peut être em- » pêchée ni par elle, ni hors d'elle; » que la nécessité et la liberté sont » *unum et idem*; que la substance des » corps est une, immortelle, impéris- » sable, qu'ainsi l'univers, assem- » blage de tous les corps, est un; » d'où l'on doit conclure que la na- » ture des esprits ne diffère point de » celle des corps, et que, par con- » séquent, l'essence divine est la » même chose que la matière; qu'il » existe ou peut exister un nombre » infini de mondes, semblables au » nôtre, puisque l'espace est infini; » que ces mondes ne sauraient se » nuire, car, dans l'infini, le milieu » est partout; que, puisque l'espace » est infini, l'univers n'a aucune for- » me, car ce qui est infini ne peut en » avoir; que le bien et le mal, l'utile » et le nuisible, le juste et l'injuste ne » sont rien par eux-mêmes, et n'exis- » tent que par comparaison; qu'en » effet, la puissance infinie de Dieu » ne pourrait avoir lieu, s'il existait » simultanément un principe infini

» du mal ; que les atômes sont le fondement et la base de toutes choses ; » mais qu'ils ont été mis en mouvement par l'esprit de Dieu, ame du monde, etc. » On lui attribue, en outre, l'opinion de la métempsychose, et l'on prétend que ses spéculations philosophiques ont été fort utiles à Descartes. Les ouvrages de Bruno sont presque tous d'une excessive rareté, et méritent d'être décrits avec soin, d'autant plus que Nicéron en a omis plusieurs ; ce sont : I. *De umbris idearum, implicanti bus artem querendi, inveniendi, judicandi, ordinandi, et applicandi*, Paris, Egidius Gorbinus, 1582, in-8°. Ce livre est dédié à Henri III ; il contient deux pièces, l'une intitulée *De umbris idearum*, l'autre, *Ars memoriæ*. II. *Cantus circæus, ad eam memoriæ praxim ordinatus quam ipse judiciariam appellat*, Paris, 1582, in-8°, et nou 1583, comme le dit Nicéron ; III. *De compendiosâ architectura et complemento artis Lullii*, Paris, 1582, in-16. Bruno s'y donne l'épithète de *Philothée*. On ne peut nier que cet auteur ait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries de Raymond Lulle, dont il n'est personne aujourd'hui qui ne reconnaisse l'inanité. Si quelque chose pouvait l'excuser, ce serait la réputation, alors colossale, du Maître quain, et l'ignorance des temps où vivait Bruno. IV. *Candelajo, commedia de Bruno Nolano, academico di nulla achademia, detto il Fastidito (In tristitia hilaris, in hilaritate tristis)*, Paris, Guillaume Julien, 1582, in-12, 146 feuillets. Cette comédie est en cinq actes et en prose ; l'auteur a pour objet d'y tourner en ridicule l'avarice et la pédanterie. On y retrouve la confusion, le mauvais goût, et les imbroglie des anciennes comédies ita-

liennes ; elle a été traduite en français sous le titre de *Boniface et le Pe* Paris, 1633, in-8°, avec deux pages. V. *Explicatio triginta summarum ad omnium scientiarum inventionem, dispositionem, memoriam*, etc., sans nom d'auteur, ni date, in-8°. Il y a apparemment que ce livre a été imprimé à Londres en 1583 ou 84, ainsi que semble le prouver la dédicace à Michel de Cinq-Mars, seigneur de la Mauvissière, ambassadeur de France en Angleterre. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont la dernière a pour titre : *ars et completa ars reminiscendi*. VI. *Explicatio sigillorum*, réimprimée à Francfort, 1591, suite du traité *De imaginum constructione*. VII. *Spaccio de la trionfante, proposto da Galileo Galilei, effettuato dal consiglio, recitato da Sophia to da Saulino, registrato da Galileo Galilei, diviso in tre dialogi, sul in tre parti*, Paris (Londres), 1682, in-8°. Ce célèbre ouvrage, écrit avec autant d'esprit que de finesse, est dédié au chevalier Philippe de France. L'idée en est neuve, et prête à de nombreuses allusions. Jupiter, en voyant son culte négligé, fait connaître devant lui les quarante-deux constellations, parmi lesquelles il propose d'établir une réforme. Momus présente que tout le mal vient de ce que l'on a donné aux astres le nom des Dieux, que leurs aventures dantesques ont rendu l'objet du mépris des mortels. Il propose, en conséquence, de substituer à ces noms des vertus. Ainsi, Hercule est la Valeur ; le Dragon, la Prudence ; Callisto, la Vérité ; le Triangulaire, la Fidélité. L'Eridan, comme servant à la fois au ciel et sur la terre, reçoit le privilège d'être part

art : qui boira de ses eaux, comme s'il n'avait point bu ; qui a de ses poissons, comme s'il rien mangé ; qui l'invoquera, s'il n'invoquait aucun Dieu. Le Chien, image de la chasse trice, est renvoyé en An-, et remplacé par la des- des tyrans, la vigilance et de la patrie. Le Centaure leur plus de mal : Momus remarque l'union hypostatique des deux (d'homme et de cheval) : il, en outre, que ce mythe pré- vois personnes en une, le Dieu, se, la Bête ; ce qui, ajoute-t-il, as trop facile à comprendre. Lui répond que c'est un mys- lant on doit faire un article de fin, après bien des débats, Ju- onfie au Centaure le ministère tel, sur quoi Momus observe rarra servir à la fois de sacrifi- et de victime. Telle est, en mots, l'idée de cette plaisan- lans laquelle on doit entendre, Bête triomphante, non le comme le prétend Scioppius, a Superstition en général. Qui trait les vociférations de La- contre ce livre, serait bien : du passage suivant du *Spec-* : « J'ai lu cet ouvrage, dit-il, le préjugé qu'il contenait des iments fort redoutables ; mais a si peu à craindre de cette ire, que je me hasarderai à lire ici un fidèle compte du plan l'auteur a suivi. » Le *Spaccio* aduit en anglais, par Jean To- Londres, 1713, in-8°, édition un petit nombre d'exemplaires, le frontispice existe en italien et lais. L'abbé Louis Valentin de y, conseiller de grand'chambre, soine de Notre-Dame, mort le vier 1754, a donné : le *Cielré-*

formé, essai de traduction de partie du Spaccio, sans date ni nom de ville, 1750, 1754, in-8°. Ce n'est qu'un très court fragment du livre de Bruno. VII. *La Cena de la cenere; descritta in cinque dialogi, per quattro interlocutori, con tre considerazioni circa doi suggesti* (Londres), 1584, in-8°. Ce livre, dédié à de la Mauvis- sière, est ainsi nommé, parce qu'on suppose que les dialogues symposiaques qui le composent ont eu lieu le jour des Cendres. L'édition de 1580, que cite Duverdiere, n'a jamais existé. VIII. *De la causa, principio e uno*, Venise (Londres), 1584, in-8°. IX. *De l'infinito, universo, e mondi*, Venise (Londres), 1584, in-8°. Ces deux ouvrages sont encore dédiés à de la Mauvisière. X. *De gli heroici furori*, Paris, Baius (Londres), 1585, in-8°, dédié au chevalier Sidney. XI. *Cabala del Cavallo Pegaseo, in tre dialogi. L'Asino Cillanico*, Paris, Baius (Londres), 1585, in-8°. Ce livre, dont il n'existe qu'un seul exemplaire en France, celui du duc de la Vallière, maintenant à la Bibliothèque impériale, est dédié à dom Sapatino, abbé ; on en trouvera une courte description dans la *Bibliographie de Debure*. XII. *Figuratio Aristotelici physici auditus, ad ejusdem intelligentiam atque retentionem per 15 figuras explicanda*, Paris, Pierre Chevillot, 1586, in-8°. Cet ouvrage est imprimé à Londres ou en Allemagne. XIII. *De lampade combinatorid Lullianá* (Wittenberg), 1587, in-8°, dédié au sénat de cette ville. XIV. *De progressu et lampade venatorid logicorum* (Wittenberg), 1587, in-8°. XV. *De specierum scrutinio et lampade combinatorid Raymundi Lullii*, Prague, G. Nigrinus, 1588, in-8°. Ces trois derniers opuscules se trouvent aussi dans l'édition des ouvrages

de R. Lulle, Strasbourg, 1617, in-8°. XVI. *Acrotismus, seu rationes articulorum physicorum adversus peripateticos Parisiis propositorum*, Wittenberg, Zacharie Craton, 1588, in-8°. XVII. *Oratio valedictoria ad auditores in academiâ Wittenberg.*, ibid, Z. Craton, in-4°, prononcée le 8 mars 1588; elle se trouve aussi dans les *Acta philosoph.* d'Heuman. XVIII. *Articuli centum et sexaginta adversus mathematicos et philosophos*, Prague, 1588, in-8°. XIX. *Oratio consolatoria, habita in acad. Julii*, Helmstæd, 1589, in-4°, discours prononcé le 1^{er} juillet, sur la mort du prince de Brunswick. XX. *De imaginum, signorum et idearum compositione, ad omnia inventionum, dispositionum et memorie genera*, lib. tres, Francfort, J. Wechel, 1591, in-8°, dédié à J. Henri Haincellius. XXI. *De Triplici, Minimo et Mensura, ad trium speculativarum scientiarum et multarum activarum artium principia*, Francfort, ibid, 1591, in-8°. Cet ouvrage, en vers, avec un commentaire en prose, est dédié au prince Henri Jules de Brunswick. Il paraît certain que Bruno quitta Francfort avant que ce livre fût mis en vente. XXII. *De Monade, numero et figura liber consequens. Quinque de minimo, magno et mensura*, Francfort, 1591, in-8°; ibid, 1614, in-8°. Les deux derniers ouvrages de Bruno n'ont pas été publiés par lui; ce sont: XXIII. *Summa terminorum metaphysicorum*, donnée par Raphaël Eglin, son disciple, Zurich, Jean Wolph, 1595, in-4°; Marpurg, 1609, in-8°. XXIV. *Artificium perorandi*, à J. Henrico Alstedio traditum, Francfort, Ant. Hummius, 1612, in-8°. On peut, sur Bruno, consulter Bayle, et surtout Chauffepié,

les *Mémoires de Nicéron*, tom Toppi et Nicodemo, *Bibliopoletana*, et les *Entretiens sur sujets d'histoire*, par Lacron 284.

BRUNO, ou plutôt BRAUMUEL), chirurgien, né à Bê la fin du 16^e. siècle, fut, jeunesse, animé du désir de p les contrées lointaines. Il alla lande, s'embarqua, en 1611, d'un navire qui allait au Coi jusqu'en 1621, fit trois vo long de la côte d'Afrique jusç gola, et deux voyages dans l terranée. Ses relations n'ont pour objet les détails de la nav que ceux des actions où il s'es et des pays qu'il a vus, et où il né; l'exactitude de ses observi trouve confirmée par les rapp voyageurs qui, postérieurement, ont vu les mêmes contrées. Con rurgien, son attention se p les effets pernicieux du clim côte d'Afrique, mortel pour le péens qui ne sont pas tempér. retour de ses voyages, Bruno vit la relation en allemand. F publiée par les héritiers de l dans leur collection allemandi tiis voyages en 1625, puis tra latin, et insérée, comme suppl à la suite de la 1^{re}. partie édition latine des petits voyag ce titre: *Appendix regni quâ continentur navigatione que Samuelis Brunonis civi. rurgi Basileensis*, etc., 16: des figures. Cet appendix imprimé qu'une fois. Le tr. signe J. I. Gotesfridus; Mens que c'est un nom qui désigne Abelin. Les estampes jointes lations de Bruno paraissent été imaginées d'après ses r pour orner le texte. Ce qu'elle

intéressant est la forme des nos des nègres. E—s.
NO (JACQUES-PANGRACE), célèbre, né à Altorff, le 23 629, étudia son art, d'abord à Padoue, et se fit recevoir à Altorff; pratiqua la médecine à Nuremberg, et enfin, en 1662, nommé professeur à Altorff, mourut en 1709. Il a beaucoup écrit. Outre quelques ouvrages qu'il a fait paraître, l'*Isagogé medica* d'Hoffele *Judicium de sanguine, ectâ, dimisso*, de J. de on a de lui : I. *Oratio de moribus et scriptis Gaspari nni*, Leipzig, 1664, 1678, II. *Dogmata medicinæ gener ordinem noviter redacta*, erg, 1670, in-8°; III. *Recimpedimenta purgationis in Hippocratis detecta*, Altorff, n-4°; IV. *Castellus renovoc est, lexicon medicum lomæi Castelli, correctum et catum*, Nuremberg, 1682, Leipzig, 1715, in-4°; Pa715, 1721, in-4°; Genève, in-4°, etc.; V. *Mantissa noturæ medicæ hexaglottæ, la latina ordine alphabetico, unæis arabicis, hebræis, gallicis et italicis propo* Nuremberg, 1682, in-4°; *pitome elementa veræ medicomplectens*, Altorff, 1696, VII. *Monita et porismata memiscellaneous*, Altorff, 1698, Il a laissé des Commentaires *Aphorismes d'Hippocrate*, et rs autres traités de médecine nt jamais été publiés. C. et A.
NON, évêque de Wurtzbourg, *rbipolensis*, oncle paternel de reur Conrad II, était fils de , duc de Carinthie. Il naquit

en Saxe, et fut élevé, en 1033, à l'épiscopat. C'était un prélat recommandable par sa science et par sa vertu. Il fut écrasé, le 17 mai 1045, sous les ruines de sa salle à manger. Nous avons de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des Commentaires sur le Pentateuque, où il fait usage des oboles et des astérisques, à la manière d'Origène, pour marquer les différences du texte hébreu et des Septante d'avec l'ancienne Vulgate; d'autres Commentaires du même sur le *Psautier* et sur les cantiques de l'ancien et du nouveau Testament; des Traités de piété, mis quelquefois sous le nom de S. Bruno; des explications du *Symbole des Apôtres* et de celui de S. Athanase, qui ont été imprimées à Cologne en 1494, et se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. T—D.

BRUNOI. Voy. PARIS DE MONTMARTEL.

BRUNON. Voy. LÉON IX.

BRUNQUELL (JEAN-SALOMON), jurisconsulte allemand, né à Quedlinbourg en 1693, étudia le droit à Jéna et à Leipzig, et professa ensuite cette science à Jéna, avec un grand succès. Il reçut en 1733, des ducs de Saxe-Gotha, et de Saxe-Eisenach, le titre de conseiller aulique, que lui conféra aussi le roi d'Angleterre en 1735, en l'appelant à professer le droit à l'université de Göttingue. Brunquell y mourut le 21 mai 1755, peu de mois après son arrivée. Son principal ouvrage est son *Historia juris romano-germanici*, Jéna, 1727, in-8°. Une grande érudition et une critique judicieuse rendent cette histoire très recommandable. La 5^e. édition (Amsterdam, 1740, in-8°), plus ample et plus correcte, est augmentée de la vie de l'auteur. Parmi les autres écrits de Brunquell, les plus importants sont : I. *Dissertationes de*

criminum abolitione, de codice Theodosiano ejusque in Justiniano usu, de pictura honesta et utili, de usu Lingue germanicæ veteris in studio juris feudalis Longobardico; II. une édition des *Observationes juris canonici*, d'Innocent Ciron, qu'il fit précéder d'une Dissertation *De utilitate ex historia atque antiquitatibus sacris in jurisprudentiæ ecclesiasticæ studio capiendâ*, 1726; III. *Isagoge in universam jurisprudentiam*. La mort l'empêcha d'en publier les dernières parties. Ses nombreuses Dissertations ont été recueillies et publiées par H. Z. O. Kœnig, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1774, in-8°. On y trouve aussi sa Vie. G—T.

BRUNSCHWYG, ou BRUNSWICH (JÉRÔME), chirurgien et apothicaire de Strasbourg, naquit vers le commencement du 15^e. siècle, et parvint à une extrême vieillesse. Suivant Ranzov, il mourut dans la 110^e. année de son âge. Il a publié *Von dem Cyrurgicus*, etc. (ou du *Chirurgien*, etc.), Strasbourg, 1397 (1497), in-fol., fig. en bois, livre singulier et rare. Il fit imprimer dans la même ville, en 1500, un livre in-fol. en langue allemande, sur l'art de distiller, et sur les propriétés des plantes usuelles. Peu de temps après, il en parut une version en latin, sous ce titre *De arte distillandi*, in-fol. Il y décrit un petit nombre de plantes, et en donne des figures gravées sur bois qui sont très mauvaises. Ce sont les mêmes qui avaient déjà paru dans l'*Hortus sanitatis* de Cuba; en sorte que Gessner ne les regardait que comme une simple édition de ce dernier ouvrage, quoique l'on en eût changé l'ordre et réformé l'orthographe allemande. Le livre de Bruns-

chwyg fut sans doute très utile dans ce temps-là, et il fut bien accueilli, si l'on peut en juger par plusieurs éditions qui en furent faites successivement, avec des titres différents, entr'autres sous celui d'*Apotheca vulgi*, 1529. Il paraît que cet auteur avait fait quelques recherches sur les plantes des anciens, mais avec peu de succès. Il a commis un grand nombre d'erreurs, comme on doit l'attendre du temps où il a écrit: c'est ainsi qu'il a pris le sureau, ou *sambucus* des Latins, pour le sambac des Arabes, qui est le jasmin sambac, ou le mogori des Italiens. Brunfels a réimprimé cet ouvrage, sous le titre d'*Hierony mi herbarii Argentoratensi, Apodexis vulgi*. De là vient l'erreur qu'a commise Seguiet dans sa *Bibliothèque botanique*, d'attribuer ce livre à Tragus ou le Bock, qui se nommait aussi *Hieronymus*. D—P—s.

BRUNSWICK (OTHON, dit l'Enfant, 1^{er}. duc de), fut ainsi nommé, parce qu'à la mort de son père, le duc Guillaume, il n'était âgé que de dix ans. A peine fut-il en état de gouverner qu'il se trouva engagé dans des affaires épineuses. Son oncle Henri, palatin du Rhin, qui avait possédé une grande partie des états de Brunswick, avait laissé deux filles, Agnès, femme d'Othon, duc de Bavière, et Ermenгарde, femme de Henri, margrave de Bade. Ces deux princesses, se fondant sur un testament de leur père, voulurent vengre à l'empereur Frédéric II les pays qui lui avaient appartenu dans la Basse-Saxe. Othon s'y opposa, et soutint que, tant qu'il restait un héritier mâle, fût-il à un degré plus éloigné, les femmes ne pouvaient succéder. Pour appuyer cette opposition, il commença par s'emparer, en 1227, de la ville de Brunswick, du conseil

luyens, et prit le titre
et d'avoir reçu de l'em-
sieur de ce duché. Une
meuse qu'il eut à sou-
e comtes de Holstein et
sbeck, pour avoir voulu
ours à son cousin Wal-
si de Danemark, l'em-
ir tranquillement de ses
ensions ; il fut fait prison-
ni, comte de Schwerin.
sation, les intrigues de
nale et de plusieurs prin-
sine soulevèrent contre
ne de son duché. La ville
k fut assiégée ; mais ses
, Jean et Othon, fils d'Al-
sve de Brandebourg, dont
né la fille, embrassèrent
; il sortit de prison,
relâché et punit les rebelles.
plus dès-lors qu'à gouver-
ner, et à se réconcilier avec
L'occasion ne tarda pas à
er : un légat du pape Gré-
gourait l'Allemagne pour
les princes contre Frédé-
n'écoula point ses insi-
t fit solennellement sa paix
reux, en 1235, à la diète
: A genoux devant ce mo-
lui remit la ville de Lüne-
sbourg, et les reprit aussitôt
sims, comme fiefs de l'Em-
le titre de duc de Bruns-
sbourg. Reconnu ainsi
sesseur de ses états, il ne
s'â y maintenir la paix et
re. Quelques campagnes
ur secourir les chevaliers
et le margrave Othon de
rg furent ses derniers ex-
aires. Il mourut le 9 juin
sant plusieurs enfants. Ses
sés, Henri et Jean, se par-
s états, et furent la tige,
sienne maison des ducs de

Brunswick, l'autre de celle des ducs
de Brunswick-Lunebourg. G—r

BRUNSWICK (Ornon ou) ; mari-
de Jeanne I^{re}, reine de Naples,
prince cadet de la maison de Bruns-
wick, n'ayant point d'héritage à es-
pérer en Allemagne, passa en Italie
en 1363, pour y faire le métier de
condottiere, comme faisoient alors
plusieurs de ses compatriotes. Il s'en-
gagea d'abord au service du marquis
Jean de Monterrat, et, s'unissant à
la compagnie anglaise que ce seigneur
avait prise à sa solde, il se distingua
dans la guerre qu'il fit aux Visconti.
Pendant neuf ans, il fut le principal
conseiller, le ministre et le général
du marquis ; celui-ci qui mourut en
mois de mars 1372, désigna, par son
testament, Othon de Brunswick pour
être tuteur de ses enfants. Ce prince
s'acquitta de cet emploi avec la même
loyauté et le même dévouement. Il
força les Visconti à lever le siège
d'Asti ; et, à son tour, il porta la désola-
tion dans le Milanais, jusqu'à ce
qu'il contraignit les seigneurs de Mi-
lan à faire la paix, et à reconnaître
les droits de ses pupilles. Cependant
Jeanne I^{re} de Naples, ayant perdu
son troisième mari, l'infant d'Ara-
gon, résolut de passer à de quatri-
èmes noces, pour se donner un appui
contre le roi Louis de Hongrie, ou
contre les princes du sang de sa cour.
Elle fit choix d'Othon de Brunswick,
et elle l'épousa le 25 mars 1376, sans
partager avec lui son trône. Othon
néanmoins ne renonça point à la tu-
telle des jeunes marquis de Monterrat ;
il maria l'aîné, nommé *Secondotto*, à
une sœur de Jean - Galeas Visconti ;
mais ce jeune prince, sujet à de vio-
lents accès de colère, ayant été tué en
décembre 1378, à Langirano, par un
homme qu'il voulait frapper, son second
frère, Jean III, rappela Othon auprès

de lui, pour prendre sa tutelle, et le défendre contre le seigneur de Milan. Jeanne de Naples eut bientôt, à son tour, besoin de la protection d'Othon de Brunswick, lorsqu'elle fut attaquée par Charles de Durazzo son cousin, secondé par le roi de Hongrie et par le pape Urbain VI; mais Othon, abandonné successivement par la noblesse et les milices de Naples, fut obligé de se retirer devant son adversaire, et de le laisser entrer dans la capitale sans livrer de combats. Lorsqu'il fut cependant que Jeanne, réfugiée dans le château Neuf, avait promis de se rendre si elle n'était pas secourue avant huit jours, il vint présenter la bataille à Charles de Durazzo, le 25 août 1381, devant le château St-Elme. Il lui était resté si peu de soldats qu'il fut bientôt battu et fait prisonnier; son pupille, le marquis de Montserrat, fut tué à ses côtés, et Jeanne, obligée de se rendre, fut sacrifiée à la défiance cruelle de son vainqueur. Charles III, le nouveau roi, attaqué peu de temps après par Louis d'Anjou, que Jeanne avait adopté en mourant, fut engagé par cet adversaire, devant Barlette, dans une situation si difficile, au mois d'août 1384, qu'il désespérait presque de son royaume. Alors il tira Othon de Brunswick du château de Molfetta, où il l'avait retenu trois ans prisonnier, et il ne dédaigna pas de demander des conseils à cet ennemi, qui passait pour le plus habile général de l'Italie. En effet, Othon sauva Charles en lui enseignant l'art de temporiser. Louis d'Anjou, qui ne pouvait jamais l'atteindre, vit son armée détruite par les maladies; il mourut lui-même le 10 octobre de la même année, et Charles, ne redoutant plus de dangers, rendit la liberté à Othon, qui vint s'établir à Rome. Mais la mort de

Charles et la minorité de Ladislas son fils offrirent à Othon une nouvelle occasion de porter la guerre dans le royaume de Naples, et de venger Jeanne. Il s'avança contre Naples au mois de juin 1387, avec l'armée de Louis II d'Anjou; il prit cette ville le 20 juillet, et fit punir tous ceux qui avaient contribué au meurtre de la reine. Bientôt après, cependant, Louis II fit passer à Naples un nouveau gouverneur qui manqua d'égards pour le duc de Brunswick, et le fit repentir de ses succès. Othon irrité quitta le parti des Angevins, et embrassa celui de Ladislas. Jeanne lui avait donné la principauté de Tarente, et il était devenu italien par le cœur et par tous ses intérêts, en sorte que le joug des Français lui devenait insupportable, comme à tous les Napolitains. Othon fut fait prisonnier en 1392, dans une bataille livrée aux Sanseverini, qui soutenaient le parti d'Anjou. Il racheta sa liberté pour deux mille florins; mais on exigea de lui sa parole qu'il ne reprendrait pas les armes de dix ans. Il mourut sans enfants, en 1399, avant la fin du repos forcé auquel il se voyait condamné.

S. S.—1.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (ERIC, dit l'*Ancien*, duc DE), né le 16 février 1470, fut envoyé, dans son enfance, à la cour d'Albert, duc de Bavière, pour y recevoir une éducation analogue à son rang. Il ne tarda pas à exceller dans tous les exercices militaires. Après avoir fait, à l'âge de dix-huit ans, un voyage en Palestine, pour visiter les lieux saints, il se rendit à la cour de l'empereur Maximilien I^{er}, et obtint bientôt toute la faveur de ce prince. Chargé, en 1495, du commandement d'un corps de quinze mille hommes dans la guerre contre les Turcs, il remporta plusieurs avanta-

i valurent une grande con-
 . Elle s'accrut encore par
 t service qu'il rendit à l'em-
 1504, à la bataille de Ratis-
 ximilien blessé était tombé
 : Eric se comporta si cou-
 nt à ses côtés, que l'empereur
 : temps de se relever et de
 : combat. Le duc obtint
 mpense la permission de
 s ses armes une étoile d'or,
 de la queue de paon qui les
 . Sa générosité égalait sa
 lors de la prise de la for-
 Kufstein, dont la garnison
 ndue avec une extrême opi-
 'empereur jura qu'il la ferait
 t qu'il donnerait un soufflet
 ue oserait parler en sa fa-
 sept braves soldats avaient
 e cruel supplice; Eric sauva
 n consentant à recevoir le
 fant que vécut l'empereur
 n, le duc n'eut rien à crain-
 ennemis; mais, à la mort
 arque, il fut attaqué et fait
 r par Jean, évêque de Hildes-
 né duc de Saxe-Lauenbourg.
 Quint, parvenu à l'empire, le
 r; mais Eric perdit la plus
 artie de ses états. Dans les
 de religion qui s'élevèrent
 : conduisit avec tolérance, de-
 fidèle au culte de ses pères,
 zéant en rien la liberté de
 ses sujets qui voulaient en
 r un nouveau. Il mourut le
 1540, laissant la réputation
 prince et d'un habile guer-
 tant trouvé à douze batailles,
 onté en personne à vingt as-
 s. Ses fils Eric lui succéda. G—T.
 SWICK (ERIC DE, dit le
 fils du précédent, né le 10
 fut élevé par sa mère avec
 de soin, et instruit dans la
 athénienne; mais on assure

que, lorsqu'il se rendit à Wittenberg
 pour voir Luther, celui-ci dit que le
 jeune prince ne tarderait pas à revenir
 à la religion catholique. En effet, il
 servit l'empereur Charles-Quint contre
 les princes de la confession d'Augs-
 bourg, et, de retour dans ses états, il
 s'efforça d'y arrêter les progrès de la
 réforme; mais son alliance avec Al-
 bert, margrave de Brandebourg, le
 besoin qu'il eut du secours des villes
 anséatiques, et les exhortations de sa
 mère, l'engagèrent à changer de con-
 duite. Il délivra les prédicateurs protes-
 tants qu'il avait fait emprisonner,
 et, en 1553, il permit, par un édit spé-
 cial, l'exercice public du nouveau cul-
 te. Philippe II, auprès duquel il jouis-
 sait d'une grande réputation, l'em-
 ploya dans ses guerres avec la France,
 et se trouva si bien de ses services,
 qu'il l'en récompensa en lui envoyant
 l'ordre de la Toison d'or; mais les
 violences qu'Eric se permit envers ses
 voisins, et les querelles dans lesquelles
 il ne cessa de s'engager, l'empêchè-
 rent de jouir tranquillement des fa-
 veurs de son souverain. Ayant entre-
 pris un voyage en Italie, il mourut
 subitement à Padoue en 1584. G—T.

BRUNSWICK-WOLFEN-
 BUTTEL (HENRI, duc DE), né le
 10 novembre 1489. A peine eut-il le
 pouvoir en main, qu'il s'engagea dans
 une sanglante querelle avec l'évêque
 d'Hildesheim. En 1525, il travailla,
 avec d'autres princes de l'Empire, à
 étouffer la rébellion dite *guerre des*
paysans; en 1528, il accompagna
 Charles-Quint en Italie; mais ses ta-
 lents et sa puissance n'étaient pas as-
 sez grands pour soutenir son humeur
 guerrière; il dirigea mal le corps de
 troupes qu'il avait amené, ne put
 payer ses soldats, les vit désertier l'un
 après l'autre, et revint en Allemagne
 presque seul. Les troubles de la ré-

forme commençait à agiter cette contrée ; Henri avait paru d'abord pencher pour les réformateurs ; mais ses démêlés avec quelques princes qui en avaient embrassé le parti, entre autres avec l'électeur de Saxe, le rejetèrent du côté des catholiques. En 1538, il refusa un sauf-conduit à l'électeur de Saxe qui voulait se rendre à Brunswick, où se réunissaient les chefs de la nouvelle communion, et aucun courrier protestant ne pouvait traverser ses états. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former cette même année la ligue catholique de Nuremberg ; non content de fomenter les troubles politiques, il travailla à faire naître des dissensions parmi ses voisins ; il brouilla le duc de Saxe, George, avec son frère Henri, et fut si irrité de ce que la mort du premier de ces princes l'empêcha de tirer de cette brouillerie tout ce qu'il en avait espéré, qu'il dit un jour avec humeur : « J'aurais mieux aimé que Dieu fût mort dans le ciel, que le » duc George dans son duché. » Il se dédommagea bientôt de ce mécompte en se jetant dans de nouvelles querelles avec son cousin Eric le Jeune, duc de Brunswick, avec le landgrave de Hesse, la ville de Goslar, le comte de Mansfeld, le margrave de Brandebourg, et plusieurs autres princes. Chassé à diverses reprises de ses états, tantôt intrigant pour y rentrer, tantôt forcé d'en sortir encore pour de nouvelles intrigues qui lui suscitaient de nouveaux ennemis, il passa sa vie dans une agitation continuelle : son inconstance ou quelque secret motif lui firent enfin abandonner la religion de ses pères pour embrasser le luthéranisme, et il mourut dans cette communion le 12 juin 1568, âgé de soixante-dix-neuf ans. K.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (F.R.

WEST-LE-CONFESSEUR, duc DE), fils de Henri le Jeune, naquit le 26 juin 1497, fit ses études à l'université de Wittenberg, et suivit avec beaucoup d'assiduité les leçons de théologie que Luther y donnait alors. Il alla ensuite faire un voyage en France ; mais les troubles politiques et religieux qui s'élevèrent en Allemagne l'y rappelèrent bientôt. Il y revint pour se déclarer partisan de la religion réformée, et chercher à l'introduire dans son pays. Il signa la confession d'Augsbourg, s'engagea dans la ligue de Smalkalde, et établit dans son duché la nouvelle doctrine. C'était d'ailleurs un prince sage et vaillant, qui ne négligea rien pour assurer la prospérité de ses états ; il rebâtit des villes, fonda des écoles. On raconte que, comme les routes étaient infestées par des brigands, nobles et bourgeois, il accompagna un jour lui-même une troupe de marchands qui voyageaient, et en imposa aux voleurs par sa seule présence. Il mourut le 11 juin 1546, la même année que Luther. On remarqua à cette occasion qu'il était né la même année que Mélancthon. Ce dernier prononça son éloge. Ses deux fils, Henri de Danneberg et Guillaume le Jeune, furent la tige des deux nouvelles maisons de Brunswick et de Lünebourg. G—r.

BRUNSWICK (JULES DE), de la seconde maison de Brunswick, naquit le 29 janvier 1528. Il était le 5^e. fils du duc Henri de Brunswick, et de Marie de Wurtemberg. Son père le destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais le jeune prince embrassa la religion luthérienne, et, forcé de fuir la colère de son père, se retira chez le margrave de Custrin. Ses deux frères ayant été tués à la bataille de Sievershausen, en 1553, le duc Henri se voyant sans héritier, rappela son fils Jules, et lui accorda son par-

prince, parvenu à la souveraineté en 1568, donna tous ses soins à l'établissement du luthéranisme dans ses états. Martin Chemnitz et André, théologiens luthéranes, partagèrent sa bienveillance. En 1571, il fonda à Gandersheim une université qui devint célèbre. En 1576, il publia le *Corpus doctrinae Julium*, qui tenait les trois symboles de la religion d'Augsbourg, les articles de la confession, les deux catéchismes de Luther et plusieurs autres traités théologiques. Cet ouvrage fut destiné à servir de base aux études de théologie à l'université de Helmstædt et dans plusieurs autres établissements d'instruction de ce pays de Brunswick, qui fut beaucoup en 1582 et en 1583 par l'accession de la principauté de Calenberg et des villes de Stolzenburg, Diepenau, etc. Le duc mourut le 5 mai 1589. Il avait écrit : *Alis inserviando con-*

G—T.

BRUNSWICK (FRÉDÉRIC-ULRICH), fils du duc Henri-Jules, évêque de Halberstadt, et d'Elisabeth, fille de Christian II, roi de Danemark, naquit le 5 avril 1591. Il fit de bonnes études à Helmstædt et à Tubingue, puis vint en France, l'Angleterre, les Pays-Bas, et retourna en Allemagne en 1612, pour assister à l'élection de l'empereur Matthias. L'année suivante, la mort de son père le laissa héritier des principautés de Wolfenbûttel, de Calenberg et de Grubenhagen; mais il fut contraint, en 1624, d'abandonner cette dernière principauté de Brunswick-Lunebourg. La mort de son père, âgé de trente ans étant venue à

éclater, il embrassa d'abord le parti de l'empereur, dans l'espérance d'écarter ainsi du cercle de Basse-Saxe, les malheurs et la dévastation qui s'ensuivirent; mais la marche des troupes impériales lui ayant fait perdre cet espoir, il s'unit tout à coup aux états saxons qui s'étaient alliés avec Christian roi de Danemarck, contre l'empereur. La perte de la bataille de Lutter, en 1626, le força de nouveau à changer de parti, destinée presque inévitable des petits princes qui, n'ayant pas assez de forces réelles pour soutenir leur caractère, se voient contraints de régler leur conduite d'après des intérêts toujours vacillants. Les nouveaux alliés de Frédéric-Ulrich lui furent bientôt aussi à charge que s'ils avaient été ses ennemis; ses états ne cessaient d'être dévastés par le passage et le séjour des troupes impériales. Il se flatta de trouver dans l'alliance de Gustave-Adolphe, qui ne s'annonçait que par des victoires, plus de sûreté et d'avantage; il sollicita donc et obtint, en 1631, l'amitié de ce prince: elle lui fut en effet très profitable. Il recouvra, en 1633, la principauté de Calenberg; mais la mort le surprit le 11 août 1634, à la suite d'une chute où il s'était cassé la jambe. Comme il ne laissa point d'héritier, ses états échurent à la maison de Brunswick-Lunebourg. G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (CHRISTIAN, duc de), évêque d'Halberstadt, né le 10 septembre 1599, se rendit célèbre, dans la guerre de trente ans, par son courage, son infatigable activité, et son attachement opiniâtre à la cause du malheureux électeur palatin, Frédéric V, élu roi de Bohême. Lorsque ce prince eut pris la fuite après la perte de la bataille de Prague, le duc Christian prit un gant de la main de la princesse sa femme,

l'attacha à son chapeau, et jura qu'il ne l'en ôterait pas avant d'avoir rétabli Frédéric sur le trône. Il rassembla aussitôt une armée en Saxe et en Westphalie, ravagea la Hesse, s'empara de Lippe, de Soest, de Paderborn, et y fit un butin considérable, en pillant les Eglises et en enlevant les ornements sacrés : il prit entre autres, à Paderborn, la statue de S. Liboire, qui était d'or massif, et du poids de soixante livres. C'était ainsi que faisaient la guerre, des chefs qui n'avaient d'ailleurs ni assez d'argent ni assez de moyens pour entretenir une armée. Christian fit frapper, après ce pillage, des écus qui portaient pour devise : « Ami de Dieu, ennemi des » prêtres. » Il se dirigea ensuite vers le diocèse de Mayence, et y continua ses sacrilèges et ses dévastations. Battu par les impériaux, au passage du Mein, il rassembla, malgré sa défaite, un corps de treize mille hommes, se joignit au comte de Mansfeld, se tourna vers l'Alsace, et entra, en 1622, au service des Hollandais, qui avaient grand besoin de secours pour résister à la puissance du roi d'Espagne, et à l'habileté de Gonzalve de Cordoue. Le 19 août de la même année, ce général livra aux confédérés, près de Fleury, une bataille sanglante où la victoire demeura incertaine. Le duc de Brunswick y reçut un coup de feu au bras gauche ; la gangrène se déclara ; il se fit couper le bras en présence de l'armée, au son des tambours et des trompettes ; et, à peine guéri, il alla faire lever le siège de Bergop-Zoom. Rentré en Allemagne peu après, il aurait pu se réconcilier avec l'empereur, mais il s'y refusa, parce qu'on ne voulait pas comprendre dans la réconciliation l'électeur palatin et ses autres alliés. La guerre qu'il commença ne fut pas heureuse ; battu

par le général Tilly, il se vit forcé de fuir et d'aller chercher des secours en Hollande et en Angleterre. A son retour, il obtint quelques succès, de concert avec le comte de Mansfeld, mais la mort l'empêcha de les suivre : il mourut à Wolfenbittel, le 9 juin 1626. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné. G—r.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (AUGUSTE DE), né le 19 novembre 1568. Le duc Guillaume, son père, avait acquis le duché de Zell, et la princesse Dorothée, sa mère, était fille de Christian III, roi de Danemark. Il fit de bonnes études à Wittenberg, à Leipzig, à Strasbourg, et entra, en 1591, dans le régiment du prince Christian d'Anhalt, qui se rendait en France pour secourir Henri IV, alors occupé du soin de conquérir son royaume. Il avait quatre frères, Ernest, Christian, Frédéric et George : ils étaient convenus qu'un seul d'entre eux se marierait publiquement. Le sort tomba sur George, le plus jeune, et Auguste contracta un mariage de la main gauche avec la fille d'un bourgeois de Zelle, dont il eut plusieurs enfants, qui furent regardés comme de simples gentilshommes, et appelés seigneurs de Lunebourg. En 1635, il convoqua à Lunebourg une assemblée où, de concert avec les princes des états de la Basse-Saxe, et malgré les efforts d'Oxenshiern, chancelier de Suède, il adhéra au traité conclu la même année entre l'empereur Ferdinand II et l'électeur de Saxe, Jean-George. Il mourut subitement le 10 octobre 1636, au moment où il prenait de l'eau pour se laver les mains (1). G—r.

(1) Pendant qu'il studiait à Wittenberg, il écrivit, en 1586, sur l'*Album* de Daniel de Bebe, gentilhomme poméranien, cette maxime qui suit sa signature : *Pulcherrimarum rerum nullus non obo sed negotiis, non vigiliis sed precis paratur.*

BRUNSWICK-JUNEBOURG (AUGUSTE, duc DE), dit *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, naquit le 10 avril 1579. Il s'appliqua, dès sa première jeunesse, à la culture des lettres, et fit ses études à Rostock, à Tubingue et à Strasbourg; il parcourut aussitôt après les principaux états de l'Europe, et s'y fit remarquer, tant par l'étendue de ses connaissances que par sa force et son adresse dans tous les exercices du corps. En Angleterre, il assista au couronnement de Jacques I^{er}, successeur d'Elisabeth, et s'acquiesça l'amitié de Henri IV. La mort du duc Frédéric Ulrich lui transmit, en 1634, la souveraineté du duché de Brunswick-Wolfenbützel, de la principauté de Calenberg et des comtés d'Ober-Hoya et de Blankenbourg. Son amour pour la paix lui fit céder, en 1635, la principauté de Calenberg à la ligne de Brunswick-Zelle, et les comtés de Hoya et de Diepholz, à celle de Brunswick-Haarbourg. Le bonheur de ses sujets fut le principal objet de ses soins : il remit sur pied les travaux des mines de métal et de sel, accorda aux lettres une protection éclairée, et transporta en 1643, à Wolfenbützel, son immense bibliothèque, qu'il avait établie d'abord à Hitzacker. Elle était déjà, en 1614, de 80,000 volumes. Ce vertueux prince mourut dans sa capitale, le 17 septembre 1666, âgé de plus de quatre-vingt-sept ans. Sa piété était remarquable; il lisait chaque jour un chapitre de la Bible, et avait continué depuis sa jeunesse à écrire des notes latines en marge de son exemplaire des livres saints. Il a publié

ses écrits sous le nom de *Gustave Sélénus*, suivant l'usage des érudits de son temps, qui croyaient se donner plus de relief en traduisant leur nom en grec : *Sélénus*, du grec Σελήνη (*la lune*), était une espèce de traduction du mot *Lunebourg* et *Gustave* est un anagramme d'*Auguste*. Ses principaux ouvrages sont : I. un *Traité du jeu d'échecs*, avec des gravures, Leipzig, 1616, en allemand; II. un *Traité sur la culture des vergers*, publié en 1636, ouvrage estimé en Allemagne; III. une *Histoire de la Passion, de la mort et de la sépulture du Christ*, Lunebourg, 1640, in-8°; IV. *Cryptomenityces et Cryptographia, in quibus et planissima stenographia à Jos. Trihemio magicè et ænigmaticè conscriptæ enodatio traditur, inspersis ubique authoris ac aliorum non contemnendis inventis*, Lunebourg, 1624, in-fol. Ce *Traité de stéganographie* est fort curieux. (V. *la Chronique de Brunswick*, de Bethmeier, en allemand, page 1582-1495, et *Histor. Biblioth. Augustæ de Burckhard*, tom. I, p. 53-98.)

G—T.

BRUNSWICK-WOLFENBÜTTEL (RODOLPHE-AUGUSTE, duc DE), fils du précédent, né le 16 mai 1627, fit ses études littéraires à l'université d'Helmstædt, et ses études politiques et militaires à la cour de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg. Devenu souverain à la mort de son père, il partagea le pouvoir avec son frère Antoine Ulrich (Voy. l'article suivant), et rien ne put altérer leur union. Il vint à bout de réduire sous sa puissance, en 1671, la ville de Brunswick, devant laquelle plusieurs princes de sa maison avaient échoué. A la vérité, lorsqu'il investit cette place avec un corps de 20,000 hom-

sur Son frere Ernestus scribit, sur un autre feuillet de ce même album, le distique suivant :

*Operare in Christum et vix tolerare labores,
Et bene posse mori dico, beatus eris.*

(Extrait de la collection de M. V—V.)

mes, une partie des citoyens étaient hors des murs, et les assiégés avaient imprudemment vendu presque toute leur poudre à leur ennemi. Rodolphe ne conserva la possession de cette place qu'en cédant au duc de Brunswick-Zelle le district de Danneberg. Le duc de Brunswick - Hanovre se contenta, dit-on, des reliques des saints qu'on avait trouvées dans Brunswick. Rodolphe fit sans doute un sacrifice en les lui cédant ; car il était lui-même d'une grande piété ; sa devise était : *Mori-mur quando voluerit Deus, modò quomodo velit vivamus*. Dans la maladie qui précéda sa mort, survenue le 26 janvier 1704, son prédicateur lui disait : *Deus fortificabit serenitatem vestram !* Plus de vanité, répondit-il, dites : *Paupertatem vestram*.

G—T.

BRUNSWICK - WOLFENBUTTEL (ANTOINE-ULRICH, duc DE), né à Hitzaker le 4 octobre 1653, frère du précédent, eut pour précepteur Juste George Schottel, qui inspira à son élève le goût le plus vif pour les sciences et pour les lettres. Le jeune duc fit ses études à l'université de Helmstædt, et remplit à une promotion théologique la place de vice-chancelier. La théologie et la poésie étaient les objets favoris de ses travaux. En sortant de l'université, il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie ; son nom, son caractère et son esprit lui attirèrent partout l'accueil le plus flatteur. De retour en Allemagne, il épousa, en 1656, Elisabeth - Julienne, princesse de Holstein, et prit place dans le conseil d'état, où ses lumières furent souvent utiles à sa patrie et à son père. À la mort de celui-ci, le duc Rodolphe Auguste nomma Antoine-Ulrich son lieutenant, et, bientôt après, partagea avec lui ses titres et son pouvoir. Ces deux frères étaient unis d'une amitié

si tendre, que l'on frappa à cette occasion une médaille portant pour inscription : *Dulce est fratres habitare in unum*. La supériorité d'esprit du duc Antoine lui assurait presque toujours la prépondérance. Il termina habilement les démêlés du duché de Brunswick avec la couronne de Suède, et reçut du roi de Danemark l'ordre de l'Éléphant ; mais l'élévation de la maison de Hanovre à la dignité électoral fut pour lui une source de contrariétés et d'embarras ; il vit de mauvais œil cette élévation, et fut soupçonné par les états de l'Empire d'avoir contracté, pour s'y opposer, une alliance avec la France : l'empereur voulut le dépouiller de la part qu'il avait au gouvernement du duché de Brunswick, et ces différends ne se terminèrent que lorsque le duc Antoine eut consenti à signer un traité par lequel le duc Rodolphe, son frère, s'était arrangé avec l'électeur de Hanovre. A la mort de ce frère, arrivée en 1704, il resta seul souverain du duché, devint un des plus zélés défenseurs de la maison d'Autriche, et donna sa fille Elisabeth en mariage à l'empereur Charles VI. En 1710, il embrassa publiquement à Bamberg la religion catholique romaine, à l'occasion du mariage de sa petite-fille Elisabeth-Christine avec le roi d'Espagne Charles III. On croit qu'il était déjà converti depuis quelque temps ; mais qu'il avait demandé au pape Clément XI la permission de tenir sa conversion secrète. Il assura à ses sujets le libre exercice de leur religion, protesta que son changement de croyance n'en introduirait aucun dans l'état, et se contenta de faire bâtir une église catholique à Brunswick. Il mourut le 27 mars 1714, à Salztal, avec une fermeté d'âme et une tranquillité d'esprit qui étonnèrent tous ceux qui l'approchaient. L'abbé

quoy a donné un récit de sa vie intitulé : *la Force d'esprit ou la mort, récit de ce qui s'est vu au décès d'Antoine-Ulrich de Brunswick*, 1714, in-8°. Comme souvent il était recommandable par son énergie et par son amour pour les lettres ; il les favorisa et protégea tant qu'il vécut ; il fit beaucoup la bibliothèque et laissa son père, et fonda à Brunswick une académie. Les lettres sans doute cette protection aux et aux lumières du duc, qui lui-même un écrivain distingué. Il a écrit plusieurs ouvrages ; les principaux sont deux romans intitulés : *Amène, princesse de Syrie*, Brunswick, 1669, in-8° ; le sujet est l'*Histoire des patriarches*. Il est un épisode pastoral, *Jacob et sur Rachel* ; II. *Octavie*, Brunswick, 1685 et 1707. in-8°. Histoire de la cour de Rome de laude jusqu'à Vespasien ; l'auteur a intercalé, sous des noms romains, un assez grand nombre d'épisodes des événements qui s'étaient passés de son temps dans les cours étrangères ; mais on n'a pas la clef de ces allusions qui seraient peut-être intéressantes pour l'histoire. Le style est de Brunswick ; il a de la noblesse et manque de simplicité et de précision. Entraîné par une imagination vive, et par le désir de faire des romans, il a rarement conservé le ton antique et respecté la vraisemblance. Malgré ces défauts, il sera toujours remarquable, et comme écrivain, comme un de ces princes qui se sont honorés du commerce des lettres.

G—T.

RUNSWICK - LUNEBOURG
 ERNAND - ALBERT, duc de), fils
 aîné, dit le jeune, naquit

en 1656. Il eut pour instituteur Sigismond de Bircken, connu par différents écrits, et désigné fréquemment par le nom de *Betulius*. Le jeune duc, ainsi qu'il nous le dit lui-même, apprit dix langues, acquit beaucoup de connaissances, et étudia surtout les auteurs anciens. Dès son enfance, il traduisit du latin en allemand quelques ouvrages qui ont été publiés. Son savoir peu commun le fit admettre dans la société des Fructifiants (1), et, lors de son voyage à Londres, dans la société royale. La première lui donna la qualification de l'*Admirable* ; il en fut tellement flatté, qu'il aimait à s'intituler ainsi. Après la mort de son père, en 1666, il choisit pour sa résidence le château de Bevern, situé sur le Weser, et fut le fondateur de la branche de Bevern. Il mourut en 1687. En 1658, à l'âge de 22 ans, il fit son premier voyage à cheval, et sans suite proportionnée à son rang, n'ayant avec lui que son gouverneur, qu'il appelle le mordant Kater. A son retour, il le congédia. Il alla en France par Mayence ; prit à Lyon des leçons d'équitation et d'escrime, et revint par Trèves et Cassel chez son père, qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas toujours pour lui des procédés bien affectueux. En 1662, il fit son second voyage, accompagné de Philippe de Rickingen, baron du Saint-Empire. Il visita l'Italie entière, la Sicile, Malte, le Goze, monta sur l'Etna, revint par Salzbourg et Passau, après une absence d'un an et demi. En 1663, il parcourut les Pays-

(1) La société des Fructifiants (*fruchtbringende*) fut fondée le 24 août 1617, par les soins de T. Atleben, maréchal de la cour de Weimar, qui en fut le premier président. Elle dura jusqu'en 1686, et compta dans son sein un roi, cent cinquante-trois princes, et plus de six cents barons, nobles, ou savants distingués. Tous ses membres prennent l'engagement de travailler à épurer la langue allemande.

Bas ; en 1664, l'Angleterre, où il resta dix mois. S'étant marié en 1667, il alla, en 1670 voir ses augustes parents et alliés en Danemark et en Suède. En 1675, il partit pour Vienne, avec son épouse enceinte, pour réclamer une créance à la cour impériale. Il traversa la Hongrie et la Silésie, et, après avoir séjourné un an à Eschwege, chez les parents de son épouse, il s'occupa, à son retour à Bevern, de faire imprimer la relation de ses voyages. Elle parut en 1678, sous ce titre : *Aventures admirables, et état admirable dans ce monde admirablement pervers, le tout recueilli par la propre expérience et dans les écrits des hommes pieux, sensés et expérimentés par celui que l'on appelle, dans la société des Fructifiants : l'ADMIRABLE DANS LES FRUITS, 1^{re} partie*, contenant la vie et les voyages de l'*Admirable*, imprimée au château ducal de Bevern, par Jean Heitmüller, 1678, 1 gros vol. in-4°, en allemand, avec le portrait de l'auteur, gravé par Sandrart. Ce livre, assez mal imprimé, était, dès le commencement du 18^e siècle, une curiosité bibliographique, parce que l'auteur ne l'avait pas mis en vente et en avait fait des cadeaux. Dans ses voyages, il vit tout ce qui était digne de remarque ; mais ses observations sont si succinctes, qu'elles n'apprennent que peu de choses. Il ne dit pas un mot de l'état des cours étrangères, sinon pour mentionner quelles sont celles où on l'a reçu avec une certaine pompe. Il rapporta de ses voyages beaucoup de curiosités, qu'il plaça dans sa collection à Bevern, et en dressa le catalogue, qu'il inséra à la suite d'un de ses ouvrages ascétiques. Partout, dans ses écrits, il se plaint de ses persécuteurs, de ses ennemis, de l'infidélité et de la trahison de ses domestiques ; il prétend

même qu'on a voulu l'empoisonner et que l'on a laissé périr par vengeance trois de ses enfants. Ses mis l'ont empêché aussi, dit-on, de faire paraître la seconde partie *Aventures admirables*. Elle a cependant été imprimée en partie à B en 1680, sous le titre de *Seconde partie contenant les choses curieuses et divines de l'ancien et nouveau Testament*. L'impression ayant été interrompue, ce qu'on appelle le nouveau Testament ne trouve pas dans ce livre, pour le mystique. Ferdinand Albert parut comme beaucoup d'autres, par un triste exemple, que l'on peut donner beaucoup de piété, de bonté, de science, n'avoit pas la tête bien faite. Il se livra aux rêveries théologiques qui lui attirèrent des railleries de la part des professeurs de l'université de Helmstædt, située dans ses environs, aussi ne leur fit-il pas donner de réponses, qu'il envoya à différentes versités étrangères. La faiblesse de son esprit augmenta avec l'âge, et finit par s'imaginer que ses ennemis en voulaient à sa vie. Il a publié indépendamment de sa relation, plusieurs ouvrages dont les titres n'entraient pas plus que leur contenu instructif. E

BRUNSWICK - WOLFENBUTTEL (CHARLOTTE DE), femme de l'empereur Alexis. Ce jeune prince donna tant de sujets de mécontentement à Pierre-le-Grand, son gendre, et avait montré tant de dégoût pour les affaires du gouvernement, qu'on ne vit plus d'autre moyen pour améliorer son esprit, que de le faire voyager en Allemagne. Alexis se rendit en Allemagne diverses cours, entre autres à Brunswick-Wolfenbuttel, où il fut reçu par la jeune princesse Charlotte. Il fut d'après les ordres de son père

e les vertus de cette prin-
 t un heureux effet sur le
 rowitch ; mais il resta in-
 belles qualités que tout le
 irait dans son épouse : et
 ne l'outrage à son indiffé-
 ui préférant une paysanne
 harlotte n'osa se plaindre ;
 thagrin détruisit sa santé.
 lle mit au jour une princesse
 mnée *Natalie* ; mais ses
 ouches la mirent au tom-
 15. Avant de mourir, elle
 la ses enfants à Pierre-le-
 n mari ne se montra point
 rniers moments. Elle mou-
 vembre, âgée de vingt-un
 is la 4^e. année de son ma-
 avait défendu qu'on em-
 corps. Ses funérailles fu-
 sées avec beaucoup de pom-
 novembre, elle fut inhumée
 de la citadelle de Péters-
 là ce que racontent de cette
 es mémoires authentiques ;
 rémoires romanesques ont
 s détails à ajouter. La prin-
 nt-ils, était grosse de huit
 d son mari, le tsarowitch ,
 au point qu'elle tomba éva-
 gnée dans son sang. Après
 brutale, Alexis partit pour
 e. Les personnes qui en-
 a princesse , touchées de
 onseillèrent de s'enfuir se-
 A peine rétablie de ses cou-
 lotte s'évada ; la comtesse
 ark et les autres personnes
 e publièrent qu'elle était
 ouches , et firent enterrer
 sa place , ce qui était d'au-
 isé , qu'Alexis ordonna de
 ans cérémonie. Charlotte
 rance , et se rendit, on ne
 oi , à la Louisiane , où elle
 gentilhomme sans forme
 mé d'Aubant. Elle revint

avec lui en France. Un jour , en se pro-
 menant dans le jardin des Tuileries ;
 elle fut reconnue par le maréchal de
 Saxe. Dans la suite, elle fit de nouveaux
 voyages , perdit son mari, se maria
 une troisième fois avec un M. de
 Moldack, ou Maldaque, devint encore
 veuve, et termina ses jours à Vitry-
 sur-Seine. Peu de mots suffirent pour
 détruire ce roman. On sait positive-
 ment que les funérailles de la princesse
 se firent publiquement, et selon l'u-
 sage russe, qui veut que les personnes
 de la famille régnante soient exposées
 sur un lit de parade, et reçoivent les
 derniers hommages des sujets qui vien-
 nent leur baiser les mains. On a fait
 lever l'extrait mortuaire de la dame
 Moldack, à la paroisse de Vitry, et
 l'on a vu qu'elle s'appelait *Maria-
 Elisabeth Danielson*. (*Voy. le Jour-
 nal de Paris*, 15 février, 1781.) Une
 lettre de Voltaire, insérée dans le
 même journal, 19 juillet 1782,
 acheva de démontrer la fausseté du
 conte de la bûche. « Une Polonoise,
 » en 1722, vint à Paris, et se logea
 » à quelques pas de la maison que
 » j'occupais ; elle avait quelques traits
 » de ressemblance avec l'épouse du
 » tsarowitch. Un officier français, nom-
 » mé d'*Aubant*, qui avait servi en
 » Russie, fut frappé de la ressem-
 » blance : cette méprise donna envie
 » à la dame d'être princesse. Elle
 » avoua ingénument à l'officier qu'elle
 » était la veuve de l'héritier de la Rus-
 » sie ; qu'elle avait fait enterrer une
 » bûche à sa place, pour se sauver de
 » son mari. D'Aubant fut amoureux
 » d'elle et de sa principauté ; d'Aubant,
 » nommé gouverneur dans une partie
 » de la Louisiane, mena sa princesse
 » en Amérique. Le bon homme est
 » mort croyant fermement avoir épou-
 » sé une belle-sœur d'un empereur
 » d'Allemagne, et la bru de l'empereur

» de Russie : ses enfants le croient aussi, » et ses petits-enfants n'en douteront » pas. » Ce qui a donné un peu de poids au récit des aventures de cette dame, c'est qu'il s'est trouvé dans les papiers de Duclos ; mais Lévesque, observe fort bien, dans son *Histoire de Russie*, t. V, qu'en supposant que Duclos lui-même ait écrit l'anecdote, il peut l'avoir conservée, aussi bien que plusieurs autres qui se trouvent dans son recueil, pour l'examiner à loisir et la réfuter. On trouve dans la *Correspondance de Grimm* (nov. 1771), de nouvelles preuves de la fausseté de cette anecdote.

D—G.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (GEORGE-GUILLAUME, duc DE), naquit le 16 janvier 1624. La succession de son père, le duc George, et de son frère aîné, le duc Christian-Louis, le jeta dans de longues querelles avec son troisième frère le duc Jean-Frédéric, qui s'était emparé illégalement des principautés de Zelle et de Calenberg. L'intervention de l'électeur de Brandebourg les termina en 1666, et les deux princes se partagèrent leurs états héréditaires, dans un traité conclu à Hildesheim. L'activité du duc George-Guillaume, long-temps occupée par ces dissensions domestiques, se porta alors sur les guerres extérieures ; il prit part à celles qui déchirèrent l'Europe vers la fin du 17^e. siècle, et, non content de faire la guerre en personne, tantôt contre la France, tantôt contre le Danemark, tantôt contre des princes ses voisins, il envoya des troupes aux Vénitiens qui attaquaient l'île de Candie, et aux Hollandais qui avaient des démêlés avec l'évêque de Munster. En 1688, il favorisa la descente en Angleterre du prince d'Orange, depuis roi sous le nom de *Guillaume III*, et en reçut, dans la suite, l'ordre de la Jarretière.

En 1689, le dernier duc de Saxe-Lauenbourg étant mort sans héritier mâle, le duc George-Guillaume fut le plus heureux des prétendants à sa succession ; il commença par s'en emparer, et se l'assura en 1697, moyennant une somme de 1,100,000 écus, sous la condition que, si la maison de Brunswick-Lunebourg venait à manquer d'héritiers mâles, ces biens retourneraient à la maison électorale de Saxe, ce qui arriva effectivement à sa mort, survenue le 28 août 1705. L'empereur lui avait offert le rang d'électeur, mais, comme il n'avait qu'une fille, il le refusa, et cette dignité fut conférée à son frère Ernest Auguste, duc de Brunswick-Hanovre. (Voyez l'article suivant.) Quoique George-Guillaume suivit pendant quelque temps un système politique contraire aux intérêts de la France, il aimait la langue et les usages de ce pays, où il avait séjourné dans sa jeunesse. M^{lle}. d'Olbreuse, d'une famille protestante du Poitou, étant passée en Allemagne, le duc de Lunebourg-Zelle lui offrit un asyle. Elle sut plaire à son bienfaiteur, qui, pour la rapprocher de son rang, engagea l'empereur d'Allemagne à lui donner le titre de princesse d'Harbourg. Peu après elle devint son épouse. La duchesse se fit remarquer par son esprit et ses talents, et attira plusieurs Français à Zelle. C'est à la cour de George-Guillaume que fut dit un mot cité dans plusieurs recueils d'anecdotes. Un Français, admis à la table du duc, ne voyant, outre le duc lui-même, que des compatriotes, dit en plaisantant : « Il n'y a ici d'étrangers que Monseigneur ». George-Guillaume mourut en 1705, ne laissant de son mariage avec M^{lle}. d'Olbreuse, qu'une fille, Sophie-Dorothée, qui avait épousé George-Louis de Hanovre.

G—r.

NICK - LUNEBOURG (GUSTE, duc DE), premier novre, fils du duc George éonore, fille de Louis V, e Hesse-Darmstadt, novembre 1629. Il fit ses niversité de Marbourg, diverses reprises la Hol- kette, la France, l'Es- ie, et, de retour en Alle- i un rôle très actif dans le son pays. En 1667, ption des troupes fran- les Pays-Bas, il s'allia, ister, avec le Danemark, urg et la Hollande. En émoigner sa reconnais- éniens qui l'avaient fort ns son voyage en Italie, a un corps de troupes sous e comte de Waldeck, pour rendre l'île de Candie. En de la dévastation du Pa- unit à l'empereur, à l'Es- États-généraux, et rem- nes avantages sur le ma- réqui. En 1679, la mort e, le duc Jean-Frédéric, héritier de la principauté g, il fixa sa résidence à es services qu'il continua à l'empereur, dans ses tre la France et la Hon- urent, en 1692, la dignité naisle collège des electeurs autres princes protesté- cette innovation, et firent appelée celle des *princes zuts*, contre l'établisse- neuvième électorat. L'an pereur prévint l'orage qui cette occasion, en suspen- s de l'investiture qu'il e au duc de Hanovre, jus- lle fût approuvée du col- inces. Les négociations de tant ouvertes en 1697, il

y envoya un ambassadeur, et prit part au traité conclu le 30 octobre de la même année. Il mourut le 23 janvier 1698, laissant plusieurs enfants, et, entre autres, George-Louis, son successeur à l'électorat, depuis roi d'Angleterre sous le nom de *George I^{er}*. Ernest-Auguste avait épousé Sophie, fille de Frédéric, électeur-palatin, et petite-fille, par Elisabeth sa mère, de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre. Lorsque le parlement dut désigner un successeur à la reine Anne, il y avait cinquante-quatre princes ou princesses qui pouvaient prétendre à la succession; les uns descendants de Charles I^{er}, les autres issus de Frédéric et d'Élisabeth. On comptait, parmi ces derniers, les maisons d'Orléans, de Bourbon-Condé et de Lorraine; mais Sophie de Hanovre l'emporta, parce qu'elle était protestante. Cette princesse mourut avant la reine Anne, et ce fut son fils George-Louis qui alla régner sur les bords de la Tamise.

G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG - ZELLE (SOPHIE-DOROTHÉE DE), fille de George Guillaume, et de M^{lle}. d'Olbreuse. Elle épousa George-Louis de Hanovre, fils aîné d'Ernest-Auguste, et de Sophie. Ce mariage avait été proposé par Ernest; mais Sophie le désapprouva, en témoigna son mécontentement, et accueillit très froidement sa belle-fille. Cette jeune princesse trouva d'ailleurs à la cour de Hanovre un ton très différent de celui qui régnait à Zelle, et l'humeur sombre de son époux était peu propre à la captiver. Isolée dans son nouveau séjour, et livrée à l'ennui, elle revit avec intérêt un voyageur dont elle avait fait la première connaissance dans le palais de son père: c'était le comte de Königs-marck, issu d'une famille illustre, et frère de la comtesse Aurore Königs-

marck, qui avait fixé le cœur d'Auguste, roi de Pologne, et qui devint mère du maréchal de Saxe. La liaison qui se forma entre le comte et Sophie-Dorothee devint bientôt le sujet des propos et des intrigues de la cour. On fit à l'époux des rapports qui l'irritèrent; il montra d'abord de l'humeur, et se livra ensuite à des traitements violents. La princesse prit le parti de quitter un séjour qui lui était devenu odieux. Elle donna sa confiance à Koenigsmarck, qui s'engagea à la conduire en France, où elle se proposait de changer de religion, et d'entrer dans un couvent. La résolution était prise; mais le moment de l'exécution n'était pas fixé. En attendant, le secret transpira par une indiscretion, à ce qu'on rapporte, du confident de la princesse. Un soir, où le comte sortant du château fut assailli, dans une allée obscure, par quatre hommes qui le renversèrent à coups de piques, et jetèrent son corps dans un égout. George-Louis désapprouva hautement cet acte de barbarie; mais il consentit que sa femme fût exilée, et demanda le divorce. Les enfants furent cependant reconnus et maintenus dans leurs droits. Sophie-Dorothee eut pour résidence le vieux château d'Ahlden, d'où lui vint le nom de *princesse d'Ahlden*, par lequel elle est ordinairement désignée dans les mémoires du temps. Son père ne voulut jamais la revoir; mais elle fut souvent consolée par sa mère. Quand George-Louis eut été assuré de la succession au trône d'Angleterre, il fit offrir à la princesse de lui rendre sa main; elle refusa cette offre en répondant : « Si je suis coupable, je ne suis pas digne de lui; si je suis innocente, » il n'est pas digne de moi. » George réitéra sa demande; mais la princesse persista dans son refus, et mourut

dans son exil. Son histoire a été chargée de plusieurs circonstances plus singulières qu'authentiques. La correspondance qu'elle eut avec le comte de Koenigsmarck est conservée dans la famille Lewenhaupt, en Suède, alliée à celle des Koenigsmarck, et entre les mains de laquelle elle fut remise par le valet de chambre du comte, qui était parvenu à la sauver.

C—AV.

BRUNSWICK - BEVERN (ANTOINE - ULRIC, duc DE), fils du duc Ferdinand-Albert, naquit en 1714. En 1730, il entra, comme colonel d'un régiment de cuirassiers, au service de Russie, et épousa, en 1739, la princesse Anne, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg, et de Catherine, nièce de Pierre-le-Grand. En 1740, il en eut pour fils le prince Iwan, que la czarine Anne, sa grande tante, nomma son héritier, mais en le plaçant sous la tutelle de son favori, Jean-Ernest de Biron, duc de Courlande. Celui-ci fut bientôt chassé par la mère du jeune empereur, qui s'était déjà faite régente, lorsqu'une nouvelle révolution, opérée par Elisabeth, dernière fille de Pierre-le-Grand, vint lui enlever le pouvoir, et précipiter son fils du trône. Elle fut envoyée en Sibérie, avec son mari, le duc Antoine, qui, après avoir passé la moitié de sa vie dans une douloureuse captivité, mourut à Kolmogori, dans le mois de mai 1775. « Il avait, » dit le général de Manstein, dans ses *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie*, un cœur excellent, les meilleures qualités que l'on puisse concevoir, et ce courage inébranlable qui semble héréditaire dans la maison de Brunswick. » Le sort de son fils Iwan fut encore plus déplorable. (Voy. IWAN.)

G—T.

**ISWICK - LUNEBOURG-
N** (AUGUSTE - GUILLAUME ,
né à Brunswick en 1715 ,
1731 au service de Prusse ,
1734 sur les bords
, fut blessé en 1740 à la
e Molwitz, et assura, à celle
friedberg, sa réputation de
. A l'ouverture de la guerre
ans, il conduisit en Saxe et
ne un corps de troupes roya-
porta, le 21 avril 1757, la
le Reichenberg, contribua à
e des Autrichiens près de
se distingua à Collin, et ne
lonner des preuves d'habileté
llance, jusqu'au 27 novem-
1, où il fut fait prisonnier par
chiens, à la reconnaissance
a. Sorti de captivité en 1758,
1 contre les Russes et les Sué-
occupaient les environs de
ommanda encore en diverses
, et se retira, sur la fin de sa
tettin, où il mourut dans la
er. au 2 août 1781. G—T.

NSWICK (FERDINAND, duc
des généraux les plus cé-
ns la guerre de sept ans, et
1 dernier duc de Brunswick ,
: 11 janvier 1721, de Fer-
Albert, duc de Brunswick-
tuel, et d'Antoinette-Amélie,
ouis-Rodolphe, duc de Bruns-
nkenbourg. Cette princesse
ir de l'empereur Charles VI.
yager le prince Ferdinand en
, en France et en Italie. De
ses voyages, il entra, en
l'âge de dix-neuf ans, au
de Frédéric-le-Grand, roi
e, qui venait de remplacer
-Guillaume I^{er}. La première
: Silésie, qui éclata presqu'au
de l'avènement de ce monar-
rit à Ferdinand, très jeune
peu d'occasions de se faire

remarquer. On sait seulement qu'à
l'affaire de Molwitz, il fut obligé d'ac-
compagner dans sa fuite Frédéric II,
qui, assistant pour la première fois à
une bataille, se laissa entraîner par
un mouvement irréfléchi de terreur.
Lors de la reprise des hostilités, en
1744, Ferdinand se distingua davan-
tage. Il assista à la prise de Prague,
et fut légèrement blessé à la bataille
de Soor. Sa conduite y fut telle, que
le roi de Prusse le combla d'éloges, et
lui donna des biens considérables dans
les provinces qu'il avait conquises.
Mais ce fut principalement dans la
guerre de sept ans que Ferdinand
prit sa place au premier rang des
chefs de l'armée. Le roi d'Angleterre,
George II, le demanda à Frédéric
pour le mettre à la tête des troupes
anglaises et hanovriennes. Ferdinand
prit ce commandement à l'époque où
l'Angleterre venait de rompre la con-
vention de Closterseven, que le ma-
récchal de Richelieu avait eu le bon-
heur de conclure, et la maladresse
de laisser sans exécution. La rupture
de cette convention ayant rendu à
Ferdinand des forces considérables,
il obligea les Français à repasser le
Rhin, les défit à Crevelt en se portant
derrière leur ligne par une manœuvre
aussi audacieuse que savante. Il reçut
ensuite un échec à Berghen; mais,
l'année suivante, il s'empara de Min-
den, et remporta près de cette ville une
victoire éclatante. Ce fut à la bataille de
Minden que s'éleva, entre lui et lord
Sackville qui commandait la cavalerie
anglaise, un démêlé long-temps fameux.
Ferdinand sut ménager l'orgueil an-
glais, en accusant néanmoins de lâcheté
un général de cette nation (V. SACK-
VILLE). En 1762, Ferdinand parvint à
chasser les Français de la Hesse. La
paix de 1763 termina sa carrière mi-
litaire. Il eut l'honneur, très rare dès-

lors, de déposer le commandement d'une armée nombreuse, sans être plus riche que lorsqu'il en avait été revêtu. Son désintéressement fut d'autant plus remarqué, qu'il contrastait avec la conduite du général qu'il avait eu à combattre. Tandis que le maréchal de Richelieu construisait des édifices superbes, que le public appelait du nom des provinces où il avait fait la guerre, le duc Ferdinand ne retirait de ses longs travaux que de la gloire, une modique pension du roi d'Angleterre, et la place de doyen du chapitre de Magdebourg : le roi de Prusse, qu'il avait si bien servi, lui disputa même cette place, et ne consentit à la lui confirmer, que parce que l'opinion l'y força. Après avoir quitté le service de Prusse, Ferdinand se retira à Brunswick, où il s'occupa principalement de la franc-maçonnerie. Il fut nommé grand-maître de toutes les loges de franc-maçons, dans une grande partie de l'Allemagne; et ici commence une époque de sa vie sur laquelle nous ne pouvons guère nous étendre, et qui toutefois présente assez d'intérêt. L'on assure, et il y a plusieurs raisons pour croire à cette assertion, que les hommes qui captiveraient la confiance de ce prince mélangeraient aux secrets de leur ordre des choses surnaturelles, du moins en apparence, des prophéties, des évocations; en général, les doctrines religieuses secrètes du siècle dernier ont eu, pour la plupart, beaucoup d'analogie avec la théurgie des platoniciens du 3^e. et du 4^e. siècle, peut-être parce que les deux époques se ressemblaient assez elles-mêmes, et que, dans l'une et dans l'autre, la destruction des croyances publiques, appelait des croyances individuelles pour satisfaire l'âme humaine, qui, créée pour croire, ne peut s'écarter long-temps de sa destination pri-

mitive, et supplée à ce qu'on lui ôte. Les bienfaits dont Ferdinand combla ceux qui l'initiaient à ces mystères, étant l'objet de beaucoup d'envie, furent assez naturellement celui de beaucoup de blâme et de quelque ridicule. Cependant, on ne peut citer aucun résultat fâcheux de sa condescendance et de sa crédulité à cet égard; car ce n'est pas un grand mal qu'il ait enrichi quelques thaumaturges, au lieu d'enrichir quelques athées. La religion avait toujours occupé une grande place dans ses réflexions et dans sa vie. Il en avait professé les principes au milieu de la cour incrédule et ironique de Frédéric II; et ce n'était pas une petite preuve de courage que la résistance à la moquerie qui partait d'un trône entouré de gloire. Aussi Ferdinand avait-il toutes les vertus que la religion donne: il était humain, même dans la guerre, charitable, affectueux avec ses inférieurs. Sa politesse était cérémonieuse et quelque fois fatigante, tant parce qu'il en avait contracté l'habitude dès l'enfance, que parce qu'il satisfaisait ainsi une vanité douce et bienveillante. Il y a des époques où les vanités du rang et du pouvoir se montrent par l'apreté des formes: c'est lorsqu'elles sont inquiètes. Il y en a où elles ne se font sentir que par un excès de politesse et une surabondance d'affabilité: c'est lorsqu'elles sont rassurées. Celle de Ferdinand était de cette dernière espèce. Il mourut à Brunswick, le 3 juillet 1792, âgé de soixante-onze ans et quelques mois, le jour même où son neveu quitta sa capitale pour sa déplorable expédition de Champagne. B. C.—r.

BRUNSWICK - LUNEBOURG

(CHARLES-GUILLEUME-FERDINAND, duc de), naquit à Brunswick, le 9 octobre 1735, dans une famille remarquée depuis long-temps entre

toutes les maisons souveraines de l'Allemagne par l'éducation des jeunes princes. Aucun soin ne dut y être oublié pour celui des nombreux enfants du duc Charles, qui était destiné à lui succéder. Le conseiller de Walmoden fut son gouverneur ; et il eut pour précepteurs Jérusalem, Hirschmann et Gærtner. Ses progrès furent rapides dans toutes les sciences, et principalement dans les langues modernes et dans tout ce qui est relatif à la guerre. Instruit par les leçons du prince Ferdinand et du grand Frédéric, tous les deux ses oncles et ses modèles, il obtint de grands succès dès son début dans cette carrière. A l'âge de 22 ans, il emporta, l'épée à la main, une batterie française à la bataille d'Hastembeck, et, par ce trait de bravoure, il sauva d'un désastre inévitable l'armée du duc de Cumberland. Le Grand-Frédéric dit alors que ce jeune prince « avait montré, par ce coup d'essai, » que la nature le destinait à devenir « un héros. » En 1758, il passa le Weser, à la tête d'un faible détachement, devant l'armée française tout entière, et il ouvrit, par cet exploit, la campagne du Bas-Rhin, qui fit tant d'honneur au prince Ferdinand, et dans laquelle son neveu fut toujours à la tête de l'avant-garde. Au passage du Rhin, à Crevelt, enfin dans toutes les occasions importantes, le prince héréditaire de Brunswick signala son courage et son habileté. En 1760, il commandait encore l'avant-garde, lorsqu'il rencontra près de Korbach l'armée du maréchal de Broglie. Obligé de se retirer devant des forces supérieures, et pressé vivement par la cavalerie française, il se mit lui-même à la tête de la sienne, et reçut une légère blessure en assurant, par son seul courage, la retraite de ses troupes. Sept jours après, il se vengea de cet

échec en attaquant, auprès d'Emsdorff, un corps ennemi auquel il fit deux mille prisonniers. Jamais il ne montra mieux combien il méritait la confiance dont l'honora toujours le prince Ferdinand, que lorsqu'à la tête de quinze mille hommes, il s'avança vers le Bas-Rhin pour assiéger Wesel, et s'opposer à l'armée du marquis de Castries. Il réussit d'abord à surprendre les Français pendant la nuit, à Kloster-Camp ; mais, ayant éprouvé une forte résistance, il fut obligé de se retirer. Une crue d'eau subite ayant entraîné le pont sur lequel sa troupe avait passé le Rhin, il ne fit pas paraître le moindre trouble, et se montra en bataille devant l'ennemi pendant tout le temps que, derrière lui, on reconstruisait le pont. Il se signala encore à Berghen, où le prince d'Isembourg fut tué à ses côtés. Enfin, le nom du prince héréditaire de Brunswick est écrit glorieusement dans toutes les pages de l'histoire de la guerre de sept ans. Dès que la paix fut conclue, avide de tous les genres d'instruction et de célébrité, il voyagea dans différentes contrées, et vint d'abord en France, sous le nom de *comte de Blanckenbourg*. Il séjourna pendant deux mois à Paris, où il vit tout ce qu'il y avait de curieux, et étonna tout le monde par la profondeur de ses connaissances. Il parcourut ensuite l'Italie, et ce fut avec le savant Winkelmann qu'il visita les monuments de Rome. Passionné pour la musique, il entendit dans chaque ville les principaux musiciens, et fut si charmé du talent de Nardini, qu'il le fit venir à Brunswick, où il le retint plusieurs mois, et le renvoya comblé de présents. En 1770 et 1771, il fit différents voyages militaires avec le grand Frédéric, en Moravie, en Silésie et en Westphalie. En 1778, la guerre que

ralluma un instant la succession de Bavière, donna au prince héréditaire une nouvelle occasion d'ajouter encore à sa gloire militaire; l'habileté avec laquelle il se maintint dans le poste difficile de Troppau, devant toutes les forces de l'empereur réunies, lui fit beaucoup d'honneur. En 1780, il succéda à son père dans le gouvernement de son duché; et, dès-lors, il s'illustra autant par la sagesse de son administration qu'il s'était distingué à la guerre par son courage et son habileté. Il fonda plusieurs établissemens utiles, et, protégeant les lettres avec beaucoup de zèle, il combla de bienfaits ceux qui les cultivaient (*Voy. JÉRUSALEM*). Mirabeau, qui le vit à Brunswick en 1786, en conçut la plus haute idée. « Sa figure, écrivait alors à son ministère le diplomate français, » annonce profondeur et finesse. Il » parle avec précision et élégance; » il est prodigieusement laborieux, » instruit, perspicace. Ses corres- » pondances sont immenses, ce qu'il » ne peut devoir qu'à sa considéra- » tion personnelle; car il n'est pas » assez riche pour payer tant de cor- » respondants, et peu de cabinets » sont aussi bien instruits que lui. Ses » affaires en tout genre sont excel- » lentes. Il a trouvé l'état surchargé » de près de 40 millions de dettes par » la prodigalité de son père; et il a » tellement administré, qu'avec un » revenu d'environ cent mille louis, et » une caisse d'amortissement où il a » versé les reliquats des subsides de » l'Angleterre, dès 1790, il aura liqui- » dé toutes les dettes. Religieusement » soumis à son métier de souverain, il a » senti que l'économie était sa première » ressource. Sa maîtresse, M^{lle}. de » Hartfeld, est la femme la plus rai- » sonnable de sa cour; et ce choix est » tellement convenable, que le duc

» ayant montré dernièrement quel- » que velléité pour une autre femme, » la duchesse s'est liguée avec M^{lle}. » de Hartfeld pour l'écartier. Véri- » table Alcibiade, il aime les grâces » et les voluptés; mais elles ne preu- » nent jamais sur son travail et sur » ses devoirs même de convenance. » Est-il à son rôle de général prus- » sien? personne n'est ni aussi mati- » nal, aussi actif, aussi minutieuse- » ment exact que lui. Enivré de » succès militaires, et universellement » désigné comme le premier dans cette » carrière, il désire sincèrement la » paix, et semble ne plus vouloir s'ex- » poser aux chances de la guerre. » Pour preuve de cette dernière asser- » tion, Mirabeau rapporte une conver- » sation bien remarquable qu'il eut alors avec le duc : « Jamais homme sensé, » lui dit ce prince, surtout en avan- » çant en âge, ne compromettra sa » réputation dans une carrière si ha- » sardeuse, s'il peut s'en dispenser. » Je n'y ai pas été malheureux; peut- » être aujourd'hui serais-je plus ha- » bile, et pourtant infortuné. » Mira- » beau était convaincu que la Prusse ne » tarderait pas à être dirigée par l'as- » cendant des talents du duc de Brun- » swick; mais le nouveau roi (*F. FRÉ- » DÉRIC-GUILLEUME II*), qui ne vou- » lait pas qu'on pût croire qu'il se laissait » diriger, éloigna tous les hommes su- » périeurs. Il n'eut pour le duc que des » égards de politesse, et, en le nommant » grand-maréchal, il ne lui donna au- » cune autorité. Le duc se tint éloigné » de Berlin, et uniquement occupé du » bonheur de ses petits états. Ce calme » dura jusqu'aux troubles de la Hollande » en 1787. Chargé alors du commande- » ment de vingt mille Prussiens en » Westphalie, le duc de Brunswick » s'avança peu à peu jusqu'aux frontières » de la république, et, voyant que les

Français, qui avaient promis du secours au parti patriotique, ne firent pas un mouvement, il entra brusquement en Hollande, s'empara d'Utrecht, de la Haye sans coup férir, et, après vingt jours de siège, reçut la capitulation d'Amsterdam, seule ville où il éprouva une faible résistance, dirigée par une centaine de canonniers français. Ce coup d'audace donna une grande influence à la Prusse dans les affaires de l'Europe, et cette puissance se trouvait au même point où l'avait laissée le grand Frédéric, lorsque la révolution de France vint changer tous les rapports et tous les intérêts. Le duc de Brunswick était alors, par son expérience et sa réputation militaires, au-dessus de tous les généraux connus. Dès qu'il fut question de guerre, tous les regards se portèrent sur lui; et la victoire sembla ne devoir appartenir qu'à la cause qu'il allait défendre. C'est cependant depuis cette époque que les fautes les plus évidentes, les revers les plus étonnants ont effacé la gloire de quarante ans de travaux. En 1792, la Prusse et l'Autriche, alliées par le traité de Pilnitz, donnèrent le commandement général de leurs armées au duc de Brunswick, et il fut chargé de marcher contre la France pour délivrer Louis XVI, alors prisonnier dans Paris. Frédéric-Guillaume voulut être lui-même de cette expédition chevaleresque; et ce monarque, à la tête de soixante mille Prussiens, quinze mille Autrichiens et vingt mille Français émigrés, pénétra en Lorraine dès les premiers jours d'août. Le duc de Brunswick fit précéder cette invasion par un manifeste très violent, et accompagné de menaces, au moins maladroites, contre le parti patriotique. La révolution du 10 août, en livrant le pouvoir à la faction la plus démagogique, venait d'éloigner

de l'armée le petit nombre de chefs expérimentés qui lui étaient restés après les émigrations successives. Cette armée, disséminée sur toute l'étendue des frontières, ne présentait nulle part une force suffisante pour résister à une pareille attaque. Il ne s'agissait donc que de manœuvrer avec rapidité sur un point de cette ligne immensa, et d'empêcher que les corps épars ne pussent se réunir. Cette opération, commencée avec succès par la prise de Longwi, se fit ensuite avec une extrême lenteur. Ce ne fut que le 5 septembre que Verdun se rendit; et, le même jour, les passages de l'Argonne furent occupés par l'armée française, avant que le duc de Brunswick parût en avoir senti l'importance. Ce fut derrière ces défilés que Dumouriez, par des marches hardies (Voy. DUMOURIEZ), fit sa jonction avec Kellermann et Beurnonville, sans que l'ennemi eût rien fait pour s'y opposer. « Les Prussiens ne savent plus faire la guerre, écrivait alors Dumouriez au général Biron; si j'avais eu affaire au grand Frédéric, dès le 5 j'aurais été chassé jusqu'à Châlons. » Le défilé de la Croix-aux-Bois avait été enlevé par les Autrichiens, et celui de Grandpré avait été abandonné dès le 15 septembre. Les alliés y firent passer leur armée, et ils entrèrent en Champagne, où de vastes plaines et la supériorité de leur cavalerie leur promettaient des succès faciles; mais les Français avaient reçu de nombreux renforts: 80 mille hommes étaient réunis au camp de Sainte-Menehould, et il ne s'agissait plus d'une suite de postes que l'on pût enlever les uns après les autres; il fallait livrer une bataille sérieuse. Le duc de Brunswick n'osa pas en tenter les hasards, quoiqu'il fût encore supérieur par le nombre et surtout par

la discipline de son armée; il n'osa pas non plus se porter en avant, de peur d'être coupé de ses communications avec Verdun; et, malgré l'avis des autres chefs, surtout de Clairfayt qui commandait le corps autrichien, après deux tentatives insignifiantes, l'une sur le poste des Islettes, et l'autre sur le camp de Valni, le roi de Prusse, dirigé par les conseils de son général, entama une négociation avec Dumouriez, et, peu de jours après, il capitula pour la retraite de son armée. Le temps n'a pas encore fait connaître les conditions de cette capitulation, et elle parut alors si étonnante, qu'on l'attribua à différentes causes. La seule circonstance bien connue, c'est que le roi de Prusse s'engagea à ne plus prendre aucune part à la guerre; mais le conseil exécutif n'ayant pas voulu ratifier toutes les clauses de cette convention, et Custine ayant fait aussitôt après une invasion dans les états des alliés du roi de Prusse, ce prince se vit obligé de rester sur le Rhin avec son armée, qui fut encore commandée par le duc de Brunswick. Elle obligea les Français à se retirer sur la rive gauche, et s'empara de Mayence après trois mois de siège. Le duc entra dans le Palatinat, et obtint encore quelques succès à Weissenbourg et à Kaiserslautern; mais quelques différends qu'il eut avec le général autrichien Wurmsler, et plusieurs échecs qu'éprouvèrent les alliés, combattus par Hoche et Pichegru, notamment la levée du siège de Landau, le portèrent à demander sa démission en janvier 1794. Il quitta en effet le commandement, et publia alors une lettre remarquable qu'il venait d'adresser au roi de Prusse, sur la mésintelligence des alliés. L'armée prussienne ne fit, au reste, plus rien de remarquable jusqu'à la paix de Bâle, en 1795, et,

depuis ce temps, le duc, dont on ne peut douter que les conseils n'aient contribué à ce traité, resta paisible dans ses états, uniquement occupé de l'administration, et redoutant la guerre par-dessus tout. Il accueillit de la manière la plus généreuse les Français exilés, et notamment ses anciens adversaires, ceux qu'il avait combattus dans la guerre de sept ans, les maréchaux de Broglie et de Castries. Ce dernier étant mort dans ses états, il lui fit élever un monument. Vers la fin de 1806, voyant que la France, par ses accroissements successifs, prenait une attitude inquiétante pour la Prusse, et craignant pour ses propres états, qui déjà étaient entourés de troupes françaises, il parut vouloir porter le cabinet de Berlin à prendre un parti décisif; et il est probable que son voyage à Pétersbourg, vers le commencement de 1806, n'eut d'autre but que d'y trouver des alliés. Porté de nouveau au commandement général, au moment où la Prusse prit définitivement une attitude hostile, il conduisit son armée en Franconie, avec toute la lenteur et l'hésitation qu'il avait montrée en 1792, et que l'âge semblait n'avoir fait qu'augmenter; tandis que ses ennemis, conduits par une main habile, et formés par quinze ans de guerre, lui laissèrent à peine le temps de les reconnaître. Déjà l'avant-garde prussienne avait été tournée et dispersée, avant que le duc pût croire que les Français approchaient. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur; le 14 octobre, il se mit à la tête des grenadiers pour repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. A peine le feu était-il commencé, qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. On lui fit quitter le champ de bataille, et l'armée, restée sans chef, poursuivie par

un ennemi actif et impétueux, fut bientôt dans la déroute la plus complète. Le duc se fit d'abord conduire à Erfurt, et ensuite à Blanckenbourg, où il resta plusieurs jours, espérant que les Prussiens se rallieraient. Trompé dans cet espoir, il se fit transporter à Brunswick, puis à Altona, où il mourut le 10 novembre 1806, et fut enterré à Ottensen. Ce prince avait épousé en 1764 Augustine d'Angleterre, dont il a laissé trois fils et quatre filles. Peu de jours avant la bataille d'Jéna, il avait perdu son fils aîné. On a publié à Tubingen, en 1809, un *Portrait biographique de Charles Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick*, 1 vol. in-8°, en allemand : c'est un froid panégyrique où l'on trouve peu de détails positifs. On a imprimé à Paris, en l'an III (1795), un vol. in-8°. intitulé : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en 1792, traduite de l'allemand d'un officier prussien*. Cet ouvrage n'est qu'un mauvais pamphlet révolutionnaire, où l'on chercherait en vain quelque trait historique.

M—D J.

BRUNSWICK - WOLFENBUTTEL - OELS (FRÉDÉRIC - AUGUSTE DE), frère du précédent, né en 1740, se livra avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres sous les mêmes maîtres que ses frères, et fut nommé membre de l'académie de Berlin. Il a traduit du français en italien, avec beaucoup de pureté de style et même d'élégance, dit M. l'abbé de Denina, les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, de Montesquieu, et composé, dans cette dernière langue, une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite en français par Erman. Il a aussi fait pour le théâtre de la cour quelques pièces en allemand et en français, dont quelques-unes ont

ensuite été jouées à Berlin et à Strasbourg. Ce prince est mort à Weimar, le 8 octobre 1805. — Son frère (GUILLAUME-ADOLPHE), né en 1745, fut aussi de l'académie de Berlin. Il a publié une *Traduction de Salluste*, et un *Discours sur la guerre* qui fut très agréable au grand Frédéric, dans l'armée duquel il servait, ainsi que deux de ses oncles et trois de ses frères. Son poème en vers français, sur la conquête du Mexique, intitulé la *Mexicade*, n'a pas été publié : Frédéric en parle avec éloge dans ses lettres. Ce jeune prince mourut en 1771, d'une fièvre inflammatoire, en allant combattre les Turks avec l'armée russe, dans laquelle il avait pris du service. L'abbé Jérusalem a fait son Éloge, qui a été traduit en français par M. Mérian.

M—D J.

BRUNSWICK - WOLFENBUTTEL (MAXIMILIEN-JULES-LÉOPOLD, duc DE), frère des précédents, né à Wolfenbuttel, le 10 octobre 1752, a laissé, après une vie fort courte, une mémoire d'autant plus honorée, que les vertus qui l'ont illustrée, quoique simples et naturelles, sont plus rares chez les princes. Il fut élevé avec beaucoup de soin par l'abbé Jérusalem, et voyagea en Italie sous la direction du célèbre Lessing. De retour en Allemagne, il entra, en 1776, au service de Prusse, et prit le commandement d'un régiment en garnison à Francfort-sur-l'Oder. La guerre de la succession de Bavière l'éloigna momentanément de cette ville ; mais, lorsqu'il y revint, il y fixa son séjour, et ce fut un grand bonheur pour les habitants. Léopold employait ses journées à visiter les malades, les pauvres, et à leur faire donner des secours. Il montait aux étages les plus élevés, entrait dans les plus tristes

réduits de la misère, et, outre des aumônes extraordinaires, distribuait par mois 500 fr. pris sur sa cassette, somme considérable pour un prince peu riche, et pour une ville peu étendue. Son régiment était aussi l'objet de ses soins; il y entretenait un maître d'école pour les enfants des soldats, et leur faisait apprendre des métiers. En 1780, Francfort fut préservé, par sa vigilance, d'une inondation qui eût rompu les digues et détruit les faubourgs; mais, par une fatale succession de calamités, cette même inondation revint avec plus de violence en 1785; elle occasionna d'affreux désastres.

L'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissants ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée :

Tel était le spectacle qu'offrait cette malheureuse ville;

Deux hommes, seuls encor de tant d'infortunés,
Luttaient contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée,
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, près de les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir;
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance.
Lorsqu'un jeune homme arrive, et les mains pleines
d'or :

• Enfants, qui veut me suivre, il en est temps encor;
• Une barque, et volons au secours de nos frères. •

C'était le duc Léopold : il s'élança dans une barque avec deux rameurs qui consentirent à le suivre, et parvint jusqu'aux infortunés pour le salut desquels il se dévouait si noblement; mais le retour fut impossible; ils luttèrent en vain contre l'impétuosité du fleuve, et le peuple eut la douleur de voir périr du rivage un prince qui, seul parmi tant d'hommes, avait cru devoir exposer sa vie pour sauver deux malheureux. Ce trait de courage et de dévouement, beau en toute occasion, héroïque de la part d'un prince, a été, en Allemagne et en France, le sujet d'une foule de morceaux en prose et en vers, consacrés à honorer

la mémoire de Léopold. Les vers que nous avons cités sont tirés d'un petit poème de Marmontel, lu à l'Académie française, le 13 mars 1788. Le comte d'Artois proposa un prix pour la meilleure pièce de vers sur ce sujet, que l'Académie mit au concours. Le nombre d'odes, d'élégies, de poèmes que ce concours produisit est vraiment extraordinaire : mais peu de ces pièces ont mérité d'être recueillies et conservées. F. From publia à Berlin, en 1785 et 1787, deux essais intitulés : *Le duc Léopold de Brunswick, ami de l'humanité*, in-8°. (en allem.)

G—T.

BRUNSWICK (ANNE - MARIE).
Voy. ANNE-MARIE.

BRUNULFE, oncle d'Aribert, ou Charibert, et de Dagobert I^{er}, entreprit, l'an 628, de faire valoir les droits du premier contre les prétentions du second, qui, après la mort de Clotaire II, voulut se faire reconnaître seul roi, à l'exclusion de son frère. Les armes et la politique de Dagobert assurèrent le succès de cette entreprise, et Brunulfe, obligé de céder, vint lui-même avec Aribert au-devant du monarque, et lui fit hommage. Cependant Aribert fut nommé roi d'Aquitaine; il régna dans Toulouse. Brunulfe, pour ne point faire ombrage à Dagobert, le suivit en Bourgogne; mais le roi le fit arrêter à St.-Jean-de-Lône, et il fut mis à mort par trois des principaux seigneurs de la cour. On ne connaît pas le motif de ce crime. Les historiens n'accusent Brunulfe d'aucune intrigue nouvelle, et, d'un autre côté, Dagobert gouvernait alors avec sagesse, et faisait bénir aux peuples sa justice; mais il craignit sans doute que Brunulfe ne favorisât, dans la suite, Aribert. Ce prince se trouvait dépourvu d'une grande partie de ses droits au partage qui,

ette époque, avait toujours eu
e les enfants des rois de la
race; peut-être aussi Dago-
gnait-il que Brunulfe ne s'op-
prouvait qu'il fit, cette
née, de la reine Gomatrude,
ouser Nantilde, fille d'hon-
rette reine. V—vz.

BRUNUS, ou BRUN (CONRAD),
ulte allemand dans le 16.
était né à Kirchen, petite
Wurtemberg, vers 1491. Il
tudes à l'université de Tu-
embrassa l'état ecclésiastique,
nsuite ses degrés en droit.
profondi particulièrement les
e constitutions de l'Allema-
arut avec éclat dans plusieurs
harles-Quint le choisit, avec
Visch, pour dresser les ré-
de la chambre impériale
urg. Peu de temps après, il
vu d'un canonicat dans cette
ille, et d'un autre à Ratis-
Appelé à Inspruck par l'em-
erdinand I^{er}, pour conférer
sur des objets importants,
ne put résister à l'excès du
et, à son retour, épuisé de
, il tomba malade à Munich,
ourut au mois de juin 1563,
73^e. année. On transporta son
Augsbourg, où il fut enterré
ompe. Brunus était savant,
op systématique, et son zèle
es écrivains d'une autre opi-
était pas assez réfléchi. On a
I. *De legationibus libri V*;
emoniis libri VI; *De imagi-*
iber I, Mayence, 1548, in-
De hæreticis in genere li-
Mayence, 1549, in-fol. Cet
se trouve ordinairement réu-
ui d'Optat de Milève contre
tistes, et il a été inséré dans
tome des *Tractatus juris*,
, 1584, in-fol. III. *De sediti-*

sis libri VI, Mayence, 1550, in-fol.;
et dans le même tome des *Tractatus*
juris; IV. *De calumniis libri III*;
De universali concilio libri IX,
1550, in-fol.; V. *Annotata de per-*
sonis judicii cameræ imperialis,
Ingolstadt, 1557, in-fol.; VI. *Ad-*
versus novam Histor. ecclesiasticam
Mathiæ Illyrici, Dillingen, 1565,
in-8°. C'est une réfutation des centu-
riateurs de Magdebourg; il est le
premier qui les ait critiqués. On a
encore de Brunus un essai, en alle-
mand, d'un *Traité de l'autorité et*
de la puissance de l'Église catho-
lique, Dillingen, 1559, in-fol. Jean
Cochlée, éditeur de ses ouvrages,
en a publié aussi séparément des ex-
traits. — BRUNUS (Albert), sénateur
à Milan, et depuis avocat fiscal du duc
de Savoie en 1541, naquit à Asti, et
mourut vers le milieu du 16^e. siècle,
âgé de soixante-quatorze ans. Il a écrit
De forma et solemnitate jurium, *De*
augmento et diminutione moneta-
rum, *De constitutionibus*, *De con-*
suetudine, ouvrages que l'on trouve
dans les tom. II, XII, XVII et XVIII
des *Tractatus juris*. On a aussi de lui
Consilia feudalia, Venise, 1579,
deux tomes in-fol. — BRUNUS (Ma-
thieu) a donné un traité *De cessione*
bonorum, qu'on trouve aussi dans
les *Tractatus juris*, tome III.

W—s.

BRUNUS. V. BRUNI et BRUNO.

BRUNUS, médecin du commence-
ment du 14^e. siècle, auteur de la
Chirurgia magna et parva, insérée
dans un recueil de plusieurs traités
de chirurgie, imprimé à Venise en
1490, 1499, 1513, 1546, in-fol.,
et 1559, aussi in-fol., compilation
des médecins grecs et arabes, écrite
dans un style barbare, et extraite
surtout d'Albucasis, bonne encore à
consulter, et offrant quelques traces

de quelques-uns des procédés chirurgicaux consacrés de nos jours. C. et A.

BRUNYER (ABEL), médecin des enfants de Henri IV, naquit à Uzès, le 22 décembre 1573, d'une famille protestante. Il descendait de Jacques Brunyer, chancelier de Humbert, dauphin de Viennois, qui, en 1343, transporta la souveraineté du Dauphiné à Philippe de Valois. Abandonné, après la mort des auteurs de ses jours, d'une partie de sa famille, qui était restée catholique, il craignit, s'il embrassait la profession des armes, comme avaient fait ses ancêtres, d'être entraîné dans le parti protestant armé contre son roi, dont il fut toujours un des sujets les plus fidèles; il suivit une carrière plus conforme à son caractère, en se livrant à l'étude des sciences, particulièrement de la médecine, dont il alla puiser les éléments à Montpellier. En peu de temps, il y fit des progrès étonnants, et, après avoir été reçu docteur avec l'approbation la plus flatteuse des grands maîtres de cette savante école, il partit pour Paris, où il ne tarda guère à se faire une grande réputation. Henri IV l'attacha à la personne de ses enfants, dont il fut singulièrement estimé et chéri. Louis XIII, devenu roi, s'empressa de le récompenser par le brevet de conseiller d'état, et le cardinal de Richelieu le plaça près de Gaston, duc d'Orléans, en qualité de premier médecin, mais plus particulièrement encore pour assister ce prince de ses sages avis, et l'empêcher de se livrer à de mauvaises impressions, auxquelles il n'était que trop porté par sa faiblesse naturelle. Abel Brunyer fut également employé par ce premier ministre à plusieurs négociations importantes auprès des protestants du Languedoc, dont il avait la confiance. Le poète

Scarron a, dans son style burlesque, payé un tribut de louanges à ce célèbre médecin :

Son aïeuse peu de temps but ;
Car dessus ses jambes il chut
Une très douloureuse goutte,
Mal où nul vivant ne voit goutte.
Fâche Brunier son médecin.
N'en déplaise à feu Jean Calvin,
C'est grand dommage que cet homme
Ne croit pas au pape de Rome :
Car a tout le monde il est cher.
Quoiqu'en carême mangeant chair.

Abel Brunyer vécut constamment dans la religion protestante jusqu'au 14 juillet 1665, époque où il termina sa carrière, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il laissa plusieurs enfants, de l'un desquels descendait Pierre-Edouard BRUNYER, mort à Versailles en 1811, après avoir, ainsi que son aïeul, joui de la confiance de la famille royale, à laquelle il était attaché comme médecin des enfants de France. Abel, en société avec Marchant, avait publié, en 1655, une description du jardin de botanique fondé à Blois par Gaston d'Orléans, sous le titre de *Hortus regius Blesensis*, in-fol. Il en donna, en 1655, une nouvelle édition, dans laquelle il se vante d'avoir, pendant ces deux années d'intervalle, enrichi le jardin de cinq cents plantes nouvelles. (Voy. GASTON, duc d'Orléans, et ROBERT MORISON.)

L—P—Z.

BRUS. Voy. BRUCE.

BRUSANTINI (le comte VINCENT), poète italien du 16^e siècle, était d'une bonne et ancienne noblesse de Ferrare. Il n'y a rien de certain dans les circonstances de sa vie, donnée par Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*), qui les a puisées dans une *Histoire inédite des poètes*, par Alessandro Zilioli, auteur et ouvrage peu dignes de foi. On croit que le Brusantini mourut d'une maladie contagieuse vers 1570. Le poème qui lui a fait quelque réputation est intitulé :

ica innamorata, Venise, 1550, et réimprimé en 1553, avec des ares gravées en bois, et des als à chaque chant. C'est une u *Roland furieux*. L'Arioste onduit l'action de son poème l'union de Roger et de Brada. Brusantini prit pour sujet du ui est en trente-sept chants, t de Roger, tué en trahison faction de Mayence, implacable-rie de sa maison, et la ven-que tirent de cette mort Brada, femme de Roger, et Marphise r. Une autre vengeance qui ter-e poème est celle qu'Angélique d'Alcine. Cette méchante fée it jeté un sort qui la rendait ent amoureuse du premier fit-il le plus vil et le dernier des s. C'est ce qui est annoncé par : d'*Angelica innamorata*. An-: a beau se venger, détruire tous les enchantements de son ie, l'espèce de tour qu'Alcine it joué ne l'en avilit pas moins. it fallu un prodigieux talent e, pour faire passer sur ce dé-hérent au sujet; et le style de nini est lourd, froid, et sans . Il a montré peut-être moins ut encore dans un autre poème, entreprit de lutter en mauvais ontre la prose la plus parfaite, lu *Décameron*, qu'il prétendit re, et qu'il ne fit que défigurer. sai malheureux est intitulé: *Le Nouvelle di Vincenzo Brusun-ette in ottava rima*, Venise, , in-4°. Ce titre ne trompe point, t bien en effet les cent Nouvelles usantini; ce ne sont plus celles xace.

G—É.

USATI (TEBALDO), seigneur scia, dont la famille était à la es guelfes de cette ville, était avec tous ceux de son parti,

lorsque l'empereur Henri VII le rap-pela en 1311, espérant rétablir la paix en faisant rentrer les exilés dans toutes les villes. Soit que Tébaldo Brusati ne sentit pas ce qu'il devait à la reconnaissance, soit que l'intérêt de sa patrie ou de son parti l'emportât sur les affections personnelles, il fit prendre les armes aux Brescians, au moment où tous les guelfes de Lom-bardie se révoltaient contre l'empereur. Brescia fut assiégée dès le 19 mai 1311; mais Brusati, par sa va-leur et par sa prudence, fit échouer long-temps toutes les attaques de Hen-ri VII. Il fut enfin fait prisonnier dans une sortie; alors, au lieu de per-dre courage, il exhorta les Brescians à redoubler de zèle pour la défense de leur patrie et de leur liberté. Il fut traîné à quatre chevaux au pied même des murs, et, comme cet horrible sup-plice commençait, il éleva la voix en-core une fois pour exhorter ses com-patriotes à se défendre. S. S—1.

BRUSCAMBILLE. *V.* DES LAU-RIERS.

BRUSCH, ou BRUSCHIUS (GAS-PARD), historien et poète allemand du 16^e siècle, naquit le 19 août 1518, à Schlackeuwald en Bohême, et fut élevé à Egra, patrie de ses pères, où ils portaient le nom de *Bruschelius*. Son talent pour la poésie la-tine, qui se distinguait par le naturel et la facilité du style, lui valut l'hon-neur, en 1552, d'être couronné poète lauréat, par Ferdinand, roi des Ro-mains, qui le créa de plus comte pa-latin. Wolfgang de Salm, évêque de Passau, le fixa dans cette ville, où il se livra entièrement à l'étude de l'his-toire ecclésiastique d'Allemagne, et à la composition de divers ouvrages en ce genre. Il fut tué en 1559, au coin d'un bois, par des gentilshommes contre lesquels, dit-on, il avait fait ou me-

naçé de faire des satires. Les deux principaux ouvrages de Bruschius, sont: I. *De Germaniæ episcopatus epitome*, Nuremberg, 1549, in-8°. Ce n'est là que le premier volume d'une grande entreprise qui devait comprendre tous les évêchés d'Allemagne; il ne contient que la métropole de Mayence, et l'évêché de Bamberg, qui était indépendant de toute juridiction métropolitaine. II. *Monasteriorum Germaniæ præcipuorum chronologia*, Ingolstadt, 1551, in-fol.; Sulzbach, 1582, in-4°. Nessel en a publié la suite ou 2°. centurie, enrichie de plusieurs pièces, sous le titre de *Supplément*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale; Vienne, 1692, in-4°. Ces deux ouvrages coûtèrent à Bruschi beaucoup de voyages et de recherches, et absorbèrent toute sa fortune, au point qu'à la fin il ne vivait plus que des présents qu'il recevait des abbés dont il décrivait les monastères. S'étant trouvé à Bâle avec la bourse mieux garnie que de coutume, il s'y fit faire un habit neuf, mais, voyant que cette parure lui attirait plus de respect, il en fut outré de dépit et mit en pièces l'habit qui ne méritait pas, disait-il, d'être plus honoré que son maître. Ses ouvrages se ressentent un peu des nouvelles opinions de Luther que l'auteur avait embrassées; ce qui paraît encore davantage par ses traductions latines des *Dominicales* et des *Consolations* de ce patriarche de la réforme, par celles du *Catéchisme* et des *Postilles* de Mélancthon, et du *Traité De autoritate verbi Dei*, de George Major. Bruschius est encore auteur de quelques autres ouvrages qui ne méritent pas d'être cités: nous indiquerons cependant un traité *De ortu et fine imperii romani*, composé par l'abbé Engelbert, dont il fut éditeur, et auquel,

en le publiant, il ajouta son *Oricon et alia minutiora poëta* Bâle, 1553, in-8°. (1).

BRUSLÉ DE MONTPI CHAMP (JEAN), chanoine de Gudule de Bruxelles, né à N: vers le milieu du 17°. siècle, a quelques ouvrages; les principaux sont: I. *Histoire de Philippe-Emanuel de Lorraine, duc de Merc* Cologne, 1689, in-12, réimpr. en 1692, 2°. édition retouchée tronquée, et, pour la troisième

(1) Nous parlons de ce recueil, parce qu'il dévoile une assez singulière surpercherie le milieu du siècle d'or, on imprime le *Mercurius Francus*, et, vingt-cinq ans Fréron réimprima dans ses feuilles, une fois en huit vers latins, qu'on débitait et trouvée à Liège en Hongrie, dans le 1 de Regiomontanus, et qui annonçait d'astre sautes pour l'année 1788. A l'époque de révolution, on rappela cette prophétie, et bouches la répétèrent. La voici:

*Post mille expletos à partu virginis annos
Et septingentos rursus ab orbis datos,
Octogesimus octavus mirabilis annus
Ingruet: is secum tristitia fata trahet.
Si non hoc anno totus malus occidit orbis
Si non in nihilum terra fretumque ruet.
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque
Impasia: et luctus undique grandis erit.*

Quoique les gens sensés n'y fissent pas plus attention qu'à cent autres prédictions aussi ridicules circulaient alors, celle-ci ne laissait pas d'être bien des personnes raisonnables qu'elle était connue et publiée très longtemps avant l'événement: un homme instruit et prié de l'examiner et d'en approfondir l'erreur. Il y consentit, et, après quelques heures, il observa d'abord que cette prétendue ne pouvait pas avoir été trouvée dans le tombeau du célèbre ast Jean Muller, auquel on l'attribuait. Il était mort à Rome en 1476, qu'il y avait terré, et que son tombeau n'y voit encore le savant mit l'imposture absolument à vert, en produisant le volume de Bruschi nous venons de parler: la prétendue ne s'y trouve en effet, d'abord en quatre allemands dans la dédicace du petit traité gelbert, et puis dans l'*Odapiricon*, en huit vers latins tels que nous les avons à la date préc: car Bruschius y annonce sautes pour l'année 1588. Notre savant encore lire dans M. de Thom, livre 2. de l'histoire, et dans les lettres d'Etienne Pasquier fermentation qu'alors excita cette prophétie donc fait le moderne jongleur? Il a ainsi rajeuni la prophétie et mis la date fatale à 1788, au lieu de 1588. Bruschius avait dit *nulle alapis à partu virginis annos, quingenta*. A ces derniers mots il substitua *septingentos* qui convertit la mesure. Voilà toute la ruse que nous révélons que, s'il est aisé de mépriser les fourbes plus sûr encore de les démasquer.

, in-12; histoire mal écrite, et les deux premiers livres ressants, par les nombreux que l'auteur y fait de diffé-
 rsonnes. Entre le 4^e. et le 5^e. trouve l'oraison funèbre du erceur, composée et pronon-
 re-Dame de Paris, le 27 avril par S. François de Sales. *ire de dom Jean d'Autri-
 nature de Charles-Quint*, m, 1690, in-12; III. *His-
 immanuel-Philibert, duc de*
, gouverneur-général de la
 1, Amsterdam, 1692, in-12;
oire d'Alexandre Farnèse,
arme et de Plaisance, gou-
de la Belgique, Amsterdam,
 n-12; V. *Histoire de l'ar-*
Albert, gouverneur et puis
uverain de la Belgique, Co-
 93, in-12. On ignore l'époque
 et de Bruslé; mais il paraît qu'il
 core en 1712, époque à la-
 rint contre lui une satire inti-
 'Original multiplié, ou Por-
 Jean Bruslé, Liège, in-12.
 ut-être au même Bruslé que
 Ésope en belle humeur, der-
 aduction augmentée de ses
 n prose et en vers, Bruxelles,
 2 vol. in-12. C. T—Y.
 SONI (JÉRÔME), d'une fa-
 ble de Legnago, dans le Ver-
 naquit le 10 décembre 1610.
 voir fait d'excellentes études
 e, à Ferrare et à Padoue, en
 re, en philosophie, en juris-
 e, en histoire sacrée et pro-
 t même en théologie, il s'an-
 encore jeune, au public par
 sies latines et italiennes qui
 uores un grand succès. Il prit
 lans l'ordre des chartreux, le
 e reprit, et le quitta encore. A
 soude émancipation, que l'on
 apostasie, il fut arrêté à Ve-

nise, et mis pour quelque temps en
 prison. Bientôt son imprudence lui
 attira un dangereux ennemi. Le P.
 Aprosio de Vintimille, auteur sati-
 rique dont nous avons parlé (*Voy.*
 APROSIO), avait fait, contre une fem-
 me qu'il n'aimait pas, un écrit inti-
 tulé : *la Maschera scoperta*. Bru-
 soni se le procura, et le remit à cette
 femme pour de l'argent. Aprosio, qui
 l'avait loué précédemment, et contre
 qui cependant Brusoni avait déjà lan-
 cé quelques traits dans un écrit in-
 titulé : *Il Sogno di Parnaso*, ne lui
 pardonna point ce dernier acte, et fut
 depuis ce moment son ennemi dé-
 claré. Brusoni, remis en liberté, vécut
 tranquillement à Venise, où il publia
 beaucoup d'ouvrages, et se fit un asscz
 grand nombre d'amis, parmi lesquels
 on remarque surtout Ferrante Pallavi-
 vicino, et Jean-François Loredano.
 Il se mêla aussi de politique, et il eut
 la gloire de contribuer, en 1644, aux
 négociations qui amenèrent la paix
 entre l'Espagne et le duc de Parme.
 On ignore l'époque précise de sa mort.
 Il vivait encore en 1679, puisque son
Histoire d'Italie, le meilleur de ses
 ouvrages, s'étend jusqu'à cette année.
 On a de lui : I. *la Fugitiva*, Venise,
 1640, in-12, espèce de roman en quatre
 livres, qui contient, sous des noms
 supposés, les Aventures de Pellegrina
 Buonaventuri, fille de Bianca Capello,
 et femme du comte Ulysse Bentivo-
 gliano Manzoli de Bologne; II. *Del Ca-
 merotto parti III*, Venise, 1645,
 in-12; c'est un recueil de prose et de
 vers dans le genre facétieux, et qu'il
 écrivit dans les prisons de Venise, ap-
 pelées *i Camerotti*; III. *la Vita di*
Ferrante Pallavicino, Venise; 1651
 et 1655, in-12, sous le nom de l'*In-
 cognito Aggirato*, parce que Brusoni
 était à Venise de l'académie des *In-
 cogniti*, et y était appelé l'*Aggirato*.

Cette Vie reparut en tête de l'édition des *Œuvres choisies de Pallavicino*, avec des notes de Brusoni, Venise, 1660. IV. *Istoria d'Italia*, de 1635 à 1655, Venise, 1656, in-4°; de 1627 à 1656, *ibid.*, 1657, in-4°; de 1625 à 1670, in-4°, *ibid.*, 1671; et enfin de 1625 à 1679, Turin, 1680, petit in-fol.; V. *delle Historie universali d'Europa compendiate da Girolamo Brusoni*, Venise, 1657, 2 vol. in-4°; VI. *il Perfetto elucidario poetico*, Venise, 1657, 1664 et 1669, in-12; VII. *la Gondola a tre remi, passatempo carnavalesco*, Venise, 1662, in-12, opuscule porté en 1665 sur l'*index* des livres défendus; *Il Carrozino alla moda, trattenimento estivo*, porté sur le même *index*, en 1669; VIII. *le Campagne dell' Ungheria, degli anni 1665 e 1664*, Venise, 1665, in-4°. Brusoni ayant mal parlé des chevaliers de Malte dans cet ouvrage, le chevalier Magri de la Vallette y répondit sous ce titre : *Il valor Maltese difeso contro la calunnie di Girolamo Brusoni*. Rome, 1667. IX. *Istoria dell' ultima guerra tra Veneziani e i Turchi*, etc., *dall' anno 1644 al 1671*, Venise, 1673, in-4°; et *dal 1644 al 1672*, Bologne, 1674, in-4°; X. *Poesie, parti IV*, Venise, sans date, in-12. On lui attribue aussi : *Frammenti Storici della guerra in Dalmatia*, Venise, 1692, in-12. G—É.

BRUSQUET (.....), né en Provence, fut successeur de Triboulet, dans l'emploi de fou du roi, sous les règnes de François I^{er}, de Henri II, de François II et de Charles IX. Il se donna d'abord pour chirurgien, et pouvait avoir vingt-cinq ans quand il commença à exercer son métier au camp d'Avignon, en 1536. Il s'établit aux quartiers des Suisses et des Lans-

quenets, « où il donnait aux b » de bonnes médecines de chev et ceux que le tempérament, u ne consitution, ou le hasard i vaient pas, « allaient, dit Bra » *ad patres*, drus comme mor On peut juger des recettes de quet, par celle qu'il donna co colique, à un ambassadeur de la cour étant alors à Rom (*Voyez Brantôme, Vie du chal Strozzi*, tome V). Sur sard de ses cures, qui ne r saient pas toutes, le connét Montmorenci voulut le faire p la vie à Brusquet; il le trouva p et le prit à son service. Lorsqu çois I^{er}. sortit du conseil où d'être décidée l'invasion du Mi Brusquet lui dit que les cor étaient des fous : « Pourquoi de » le monarque ? — C'est, r » Brusquet, qu'ils ont seulemen » comment vous entreriez en » sans penser comment vous » tiriez. » Il avait un livre qu' lait le *Calendrier des fous*, lequel il inscrivait ceux qui lui saient mériter d'entrer dans ce lier catalogue. Lorsque Charle traversa la France pour aller la révolte de Gand, Brusquet dans son calendrier. François ayant demandé pourquoi il av cé le nom de l'empereur sur : « C'est, dit Brusquet, qu'il fi » fou pour passer dans les ét » prince qu'on a maltraité. - » que dirais-tu, répliqua le » que, si tu le voyais repass » mon royaume avec autant d » et d'éclat que s'il était en Es » — Je ne dirais rien, reprit le » mais j'effacerais sur-le-cl » nom de Charles-Quint, et » trais sur mon registre celui

sté. » Ce trait a fourni à M. le sujet d'un joli tableau qui marqué à l'exposition de 1810. et ne manquait pas de finesse, agement : sa gaité, son esprit, gmalité le firent devenir prompt-valet-de-chambre du dauphin, ite maître de la poste aux che- le Paris. Il joignait à l'esprit l'esprit acquis ; car, outre nçais provençal, il savait assez italien et l'espagnol. Il tira un dmirable des ambassadeurs, gneurs, des princes même qui ent dans leur familiarité. Tous uient des présents, bon gré, mal usquet jouissait de la faveur du ori II, et était dans les bonnes du cardinal de Lorraine. Ce le mena à sa suite quand il alla telles jurer la paix faite avec ne; et les saillies, les espiègles- escroqueries même de Brus- ivertirent singulièrement Phi- l. « Le pauvre diable, dit Brau- :, jouissoit d'une fortune assez arrangée, estoit bien à la cour, qu'on s'avis de le soupçonner guenotisme. On prétendit que, r le favoriser, il fesoit perdre et traire des paquets et dépesches roi : mais ce ne fut pas tant lui ime son gendre, qui estoit hu- not, si jamais homme l'a été. » ison de Brusquet fut pillée aux ers troubles de 1562. Il sortit ris, et se sauva chez M^{me}. de tinois, qui ne refusa pas un à un homme que le roi avait ho- de sa bienveillance. Enfin, par yon de Strozzi, fils du maréchal, et son pardon, « de sorte qu'il achever ses vieux jours en x et repos; mais il ne la fit guère ue après cela. » Brusquet mou- rez madame de Valentinois, en , selon les apparences, au châ-

teau d'Anct. Voici deux traits qui fe- ront juger les saillies de Brusquet. Ses postillons étaient occupés à seller une mule fort vive, et ne pouvaient en venir à bout : « Parblen, dit-il, allez » chercher le secrétaire de M. le » chancelier ; il en viendra à bout ; » car il scelle tout. » On parlait devant lui de la difficulté de prendre Calais. « Il n'y a, dit-il, qu'à envoyer N... » (conseiller au parlement, d'une probité suspecte) : « il prendra Calais ; il » n'y a rien qu'il ne prenne. » Mais on ne se fera une idée vraie des étranges mystifications dont le commerce était établi entre Brusquet et les courtisans du roi Henri II, qu'en entendant Brantôme lui-même. « Le mareschal (Stroz- » zi vint un jour chez le roi avec un » beau manteau de velours noir, en » broderies d'argent à manches, com- » me on en portoit en ce temps-là. » Brusquet, qui avoit envie du man- » teau, alla à la cuisine du roi faire pro- » vision d'une lardoire et de force lar- » dons; et ainsy que le maréchal en- » tretenoit le roi, Brusquet lui larda » quasi tout son manteau par derrière, » sans qu'il s'en aperçust, et puis tour- » nant Strozzi devers le roi, il dit : » Sire, ne voilà-t-il pas de belles ai- » guillettes d'or que M. le mareschal » porte à son manteau ? Il ne faut pas » demander si le roi s'en mit à rire ; » et M. le maréchal aussi, et sans se » fâcher autrement ni le frapper; car » il ne le frappoit jamais, et prenoit » tout en jeu ce qu'il lui faisoit ; mais » il ne faisoit que songer pour lui ren- » dre le change. » Voici ce que le maréchal Strozzi appelloit rendre le change à Brusquet. « Il estoit allé à » Rome avec M. le cardinal de Lor- » raine; M. Strozzi attira un courrier » pour venir en poste porter les nou- » velles de la mort de Brusquet, avec » son testament qu'il avoit supposé et

» fait faux, en disant de tous ses
 » biens; et eniceluy, il prioit le roi de
 » vouloir donner et continuer la poste
 » à sa femme, à condition qu'elle
 » épousast ce courrier, et non aultre-
 » ment. Ce que le roi accorda facile-
 » ment en la faveur de mou dit sei-
 » gneur Strozzi. La femme ayant su
 » la mort de son mari par le même
 » courrier, et entendu la volonté du
 » roi sur la continuation de la poste,
 » après avoir célébré les obsèques de
 » son mari et fait ses deuils, le cour-
 » rier et elle se marient; il couche
 » avec elle, pour le moins un bon
 » mois, et tire d'elle de bons escus par
 » bon contrat de mariage; mais sur
 » ces entrefaites, Brusquet, qu'on
 » tenoit pour mort partout, arriva,
 » et fut bien esbahi. » (Brant., Dis-
 » cours 52., *Vie des Hommes illus-*
tres.) S—Y.

BRUSSEL (PIERRE VAN), né à Bois-le-Duc en 1612, entra dans la compagnie de Jésus en 1636, professa successivement les humanités, la philosophie, la rhétorique, et fut ensuite employé aux missions dans le duché de Berg. Il mourut à Hildesheim, le 7 mai 1664, après avoir publié en allemand un *Traité intitulé: la Résurrection spirituelle, ou Défense d'un docteur en médecine nouvellement converti, contre le consistoire de Duisbourg*, Cologne, 1664, in-8°. A. B—T.

BRUSSEL (.....), auditeur des comptes de Paris, a laissé un *Nouvel Examen de l'usage général des fiefs en France pendant les 11^e., 12^e., 13^e. et 14^e. siècles*, Paris, 1727 et 1750, 2 vol. in-4°, ouvrage sur lequel on peut consulter le *Journal de Verdun*, de septembre 1727. Il est cité avantageusement par le président Hénault et par l'abbé de Mably. — BAUSSEL (Pierre), ne-

veu du précédent, et auteur des comptes, mort vers l'auteur de deux ouvrages b
 I. *la Promenade utile et de deux Parisiens, en cent cinq jours*, Avignon et Paris 2 vol. in-12. C'est la relation du voyage de Brussel en *Suite du Virgile travesties VIII, IX, X, XI* la Haye (Paris), 1767, in-ron n'avait donné que les miers livres de l'*Enéide* Morcau de Brasey en publié en 1706. Chavray de B quelques petites pièces de Pierre Brussel, dans son *tulé: l'Avocat, ou Réflexe. l'exercice du barreau*, Paris in-8°. Il y fait un grand él auteur, et dit qu'il cultiva même succès les belles-lettr sie, la musique et la pei

A. B—T et V

BRUTÉ (JEAN), né à avril 1699, mort le 1^{er} ju fut docteur de Sorbonne, St.-Benoît à Paris. On a de *Lettre d'un curé de Paris vertus de Jean Bessard, p Stains, près de Saint-Deni* in-12; II. *Chronologie des curés de St.-Benoît* 1181 jusqu'en 1752, Paris in-12: on y trouve quelques dotes et quelques particularités de plusieurs personnes enterrées à St.-Benoît; III. *Paraphrases de mes et cantiques qui se chantent à St.-Benoît*, 1752, in-12; *Cours sur les mariages à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne* (frère aîné de Louis XVI) en 1761, 1761, in-4°; *Sur la suppression des banes paroisses*, 1752, in-4°. — LOIRELLE (.....).

er royal, mort le 21 mai 1783, é: I. *Les Ennemis réconciliés*, dramatique en trois actes et en dont le sujet est tiré d'une des les plus intéressantes du de la ligue, 1766, in-8°; quel-emplaires portent le nom sup-e *Merville*; II. *le Joueur*, tra-ourgeoise, traduite de l'anglais llo, 1762, in-12: ces deux n'ont jamais été jouées; III. *rales et Poèmes de Gessner*, *vaient pas encore été traduits*, *de deux Odes de Haller*, *tra-de l'allemand*, et d'une *Ode de*, traduite de l'anglais en vers is, 1766, in-12. La traduction storales et des poèmes de Gess-té réimprimée dans les diverses s des œuvres de cet auteur. IV. *oisme de l'amitié*, *David et Jo-*, poème en quatre chants, 1776,

On trouve à la suite plusieurs sur différents sujets, en vers et se, parmi lesquelles sont des icrées, des épîtres, et la traduc- *Remarques sur l'Écriture*, attribuées à Longin. A. B.—T. UTEL DE LA RIVIÈRE (JEAN-STE), né à Montpellier en 1669, re de l'église Wallone, à Ams-a, mort en août 1742, âgé de te-quinze ans, est connu par rs ouvrages. Les principaux I. une édition du *Dictionnaire uretière*, fort augmentée, la , 1725, 4 vol. in-fol. C'est le le quatorze années de travail; il xclu tout ce qui concerne l'his- la géographie. II. Des *Sermons* *ers textes de l'Écriture-Sainte*, *rdam*, 1746, in-8°. On y trouve s bonnes choses, mais non cet de paix et de charité qui con- i un ministre de l'Évangile.

C. T—r.

BRUTIDIUS - NIGER, sénateur

romain, disciple d'Apollodore, écrivit une histoire qui n'est point venue jus- qu'à nous. Sénèque, qui en parle avec estime, nous apprend qu'on y trou- vait de grands éloges de Cicéron. Brutidius-Niger était ami de Séjan, et il lui survécut. L'an 22 de notre ère (773 de Rome), il se porta accusa- teur de Silanus, dénoncé comme ayant violé la majesté d'Auguste et méprisé la majesté de Tibère. Il fut nommé édile. Il eût pu, par son mérite, s'é- lever aux plus hautes dignités, si, comme le remarque Tacite, il n'eût point préféré une fortune rapide, mais dangereuse, à un avancement moins prompt, mais plus solide.

V—ve.

BRUTO, ou BRUTI (JEAN-MICHEL), naquit à Venise vers 1515, et mourut dans la Transylvanie, vers la fin du 16^e. siècle. On ignore par quelle aventure il fut obligé d'aban- donner sa patrie presque au sortir de ses études. Quoiqu'il n'ait point parta- gé la manie cicéronienne, alors pres- que universelle, il tient un rang dis- tingué parmi les bons humanistes. Sa vie fut un voyage perpétuel, tant en Italie que dans les pays étrangers. Il resta quelque temps à Padoue, où il profita beaucoup dans les entretiens de Lazare Buonamici, ensuite à Flo- rence, où il se lia d'amitié avec Pierre Vettori, Pierre Angélio da Barga, et plusieurs autres savants. Il fit deux fois le voyage de France, et s'arrêta assez long-temps à Lyon; il voyagea aussi en Espagne, et sut se concilier dans cette cour l'amitié de Paul Tri- polo, ambassadeur de la république de Venise. En 1574, il alla en Tran- sylvanie, d'après l'invitation du prince Étienne Batori, qui le chargea d'é- crire l'histoire de ce pays, et, lorsque ce prince fut élu roi de Pologne, il le suivit à Cracovie. Après la mort d'E-

tienne, il se rendit à la cour de Vienne, où l'empereur Rodolphe II lui donna le titre de son historiographe. Enfin, vers l'année 1594, il mourut en Transylvanie, où il était retourné peu de temps auparavant. Il ne paraît pas que les emplois dont plusieurs princes l'avaient revêtu, l'eussent enrichi; car, pendant ses dernières années, il vécut dans un état voisin de l'indigence; il méritait cependant par ses travaux d'avoir part aux récompenses. Son *Histoire de Florence* est un des plus beaux monuments de ce siècle, et, parmi les historiens qui écrivirent alors en latin, et qui sont en très grand nombre, elle donne un des premiers rangs à son auteur. Il n'en publia, ou peut-être même n'en termina que la première partie, qui ne va que jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, arrivée en 1492. La première édition parut à Lyon, sous ce titre : *Florentinæ historiæ libri VIII priores cum indice locupletissimo*, Lyon, 1562, in-4°. Bruto se proposa, dans cette histoire, de défendre les Florentins contre les accusations de Paul Jove. Il s'y montre très défavorable aux Médicis, et les y représente en toute occasion sous des couleurs odieuses, ce qu'on attribue au long séjour qu'il avoit fait à Lyon, où se trouvaient alors un grand nombre de réfugiés florentins, chassés de leur patrie par les Médicis. Aussi les grands-ducs de cette famille ont-ils fait rechercher avec soin et supprimer les exemplaires de cet ouvrage, dont la première édition est devenue fort rare. Il a été réimprimé à Venise en 1764, in-4°, et par Burmann dans la première partie du tom. VIII du *Thesaur. antiquit. et histor. Ital.* Les autres principaux ouvrages de Bruti, sont : I. *De origine Venetia-*

rum, imprimé à Lyon dans le premier livre des *Epistolæ ror.*, qu'il y publia en 1599, à Cracovie, 1599, et Berlin, 1597, in-8°; il y a des détails curieux sur la Pologne. II. *Lecturarum epistolarum libri historię laudibus, sive de et ratione quæ sunt rerum legendi, liber*; *Præcepta galium liber*, Cracovie 1583 et 1589, in-8°. On a de ce recueil à Berlin, 1698 un traité sur l'histoire est bien raisonné, mais trop su. III. *Vita Callimachi Experientis*, très bien faite et très savante préface, se trouve dans l'édition que Bruti donna à 1582, in-4°, de l'*Histoire des rois de Hongrie*, écrit par machus Expériens (nom s'était donné Philippe B membre de l'académie 1515. siècle). V. *De rebus V, imperatore gestis orationes*, 1555, in-8°. Bruti a donné plusieurs éditions d'autres ouvrages auxquelles il a joint des notes. On distingue ses éditions, celles d'Horace, de César et des Oraisons de lui doit aussi l'édition de facio. VI. *gestis ab Alphonso I, Neapoliensi Rege*, libri X, Lyon, 1560 et 1561.

BRUTUS (Lucius Junius Marcus Junius. Sa mère était sœur de Tarquin le Superbe, comme Bayle le prouve et s'appuyant de l'autorité de non fille de Tarquin l'Ancien l'ont prétendu plusieurs auteurs qui ont copié une erreur de Tarquin ayant fait mourir son frère aîné de Brutus, c

dité, abandonna ses biens au feu, ne dédaigna pas même om injurieux de *Brutus*, par l'était dès-lors connu, et attente l'occasion de se venger. Cette imbecillité paraissait si réelle, que Titus, fils de Tarquin, et *Brutus*, furent envoyés à Delphes pour consulter l'oracle, à l'occasion d'une prophétie qui désolait Rome, emmenés par eux pour leur serment. Lorsqu'ils firent des présents à dieu, *Brutus* offrit une simone; mais elle était creuse, et contenait une bague d'or. C'était, dit-on, un emblème aussi ingénieux que significatif de sa conduite. Il se fit à Lucrèce, épouse de Collatin, par Sextus, 3^e fils de Tarquin, fournir à *Brutus* les moyens de se faire connaître (Voy. l'art.). Arrachant du sein de cette femme de la pudeur le poignard avec lequel elle s'était donnée la mort, il jura sur cette arme ensanglantée qu'il chasserait de Rome la famille de Tarquin. Le frère de Lucrèce, Collatin, son père et ses parents prêtèrent le même serment. Cette scène pathétique se termina à Collatie. *Brutus*, sans perdre un instant, marcha sur Rome, souleva le peuple, et fit prononcer, avec l'assistance de la famille régnante, l'abolition de la royauté. Cette révolution eut une si grande influence sur le destin de Rome, arriva l'an 509 J.-C. Tarquin se présenta aux portes de Rome; mais il n'y parut que pour recevoir en personne l'assurance de sa disgrâce. Empressé de terminer la prise qu'il avait si heureusement commencée, *Brutus* se rendit au camp, et fit chasser les fils du roi, et nommés consul avec Collatin. Il se fit le peuple, ombrageux et fier, persuadait avoir conquis la liberté, dit-on, souffrir dans

le collègue de *Brutus* un homme proche parent de Tarquin, et qui portait le même nom que lui. Il le força de s'exiler, et lui substitua Valérius, surnommé *Publicola*. Il est permis de penser que *Brutus* ne fut pas étranger à cet acte d'injustice populaire. Lui-même n'était-il pas neveu de Tarquin? Son amour pour le pouvoir, ou si l'on veut pour la patrie, fut bientôt mis à une terrible épreuve. Ses deux fils, Titus et Tibérius, à peine parvenus à l'adolescence, désirèrent, ainsi que d'autres Romains, remettre Tarquin sur le trône. Ce projet fut découvert aux consuls par un esclave nommé *Vindex*, et *Brutus* donna le spectacle effrayant d'un père immolant ses propres enfants à la sûreté de l'état. Il assista même à leur exécution. Ce fait, dont la poésie et la peinture se sont emparés, a été diversement jugé. Peut-être la meilleure manière de l'apprécier a-t-elle été celle de Virgile, qui y reconnaît bien l'amour de la patrie, mais qui y voit aussi une ardeur démesurée de la louange : *Vincit amor patriæ*, dit-il; mais il ajoute aussitôt : *Laudumque immensa cupido*. Machiavel, qui envisage en politique la conduite de *Brutus*, pense au contraire que cette cruelle sévérité lui fut impérieusement commandée par le besoin de sa propre sûreté. Quoi qu'il en soit, devenu roi de Rome sous un autre titre, et véritablement successeur de Tarquin, *Brutus* eut à combattre ce prince, et Porsenna, monarque d'Etrurie, qui avait embrassé sa défense. Aruns, fils de Tarquin, se trouva dans une bataille en présence du consul. Animés d'une haine mutuelle, ils fondirent l'un sur l'autre. Chacun pensant moins à se défendre qu'à tuer son ennemi, ils se percèrent au même instant, l'an 245 de Rome, et 507

avant J.-C. Rome décerna de grands honneurs funèbres à son premier consul ; son corps fut rapporté dans la ville par les chevaliers. Les sénateurs, dont Brutus avait élevé le nombre jusqu'à trois cents, vinrent le recevoir, et les matrones romaines honorèrent par un deuil d'une année le vengeur de Lucrece. On lui érigea dans le Capitole une statue, avec un poignard à la main. D—T.

BRUTUS (Lucius Junius), homme d'un caractère turbulent et séditieux, parlant avec audace et facilité, encouragea dans la révolte le peuple de Rome, lorsqu'il se retira sur le mont Sacré. Le sénat proposait, par des députés, un accommodement. L. Junius, qui avait pris le surnom de *Brutus* pour mieux ressembler au destructeur de la tyrannie des Tarquins, fit entendre à Sicinnius, chef des mécontents, qu'il n'était pas de l'intérêt du peuple de se rendre facilement aux propositions qu'on lui faisait ; qu'il fallait épouvanter le sénat par des menaces, et il offrit de répondre au nom du peuple romain. Alors il prit la parole au milieu des plus vifs applaudissements ; et, quand il parla de l'arrogance des patriciens, et de tous les maux que les plébéiens avaient soufferts, on entendit dans l'assemblée des cris et des gémissements ; les députés même ne purent retenir leurs larmes à la vue des malheurs dont Rome était menacée, si elle se divisait en deux peuples ennemis. Leur visage exprimait la douleur et la consternation ; ils se taisaient et ne savaient que répondre. Cependant, après le bel *Apologue des membres et de l'estomac*, fait par Ménénius Agrippa, les mécontents étaient disposés à se rendre aux propositions du sénat, lorsque L. Junius réprima leur empressement : il commença par convenir que le peuple devait être con-

tent des promesses qui lui étaient faites, des demandes qui lui étaient accordées ; mais il craignait, dit-il, l'avenir, et ne voyait d'autre moyen de rassurer le peuple contre les entreprises des grands, que dans des sûretés qu'il fallait lui donner ; et Ménénius, l'invitant à s'expliquer : « Accordez-nous, dit-il, la liberté de créer tous les ans des magistrats choisis parmi nous, et qui n'auront qu'un pouvoir d'opposition, celui d'empêcher qu'on ne dépouille les plébéiens de leurs droits. C'est la seule grâce que nous vous prions d'ajouter à celles que vous nous avez déjà accordées. Ne la refusez pas, si véritablement vous voulez la paix, et si vos propositions ne sont pas de vaines paroles sans effets. » Le peuple applaudit, la demande fut accordée, on donna le nom de *tribuns* aux nouveaux magistrats. L. Junius fit déclarer leur dignité inviolable et sacrée, par une loi spéciale, portant qu'il ne serait permis à personne de frapper ou de faire frapper, de tuer ou de faire tuer un tribun du peuple ; que quiconque aurait enfreint cette loi, serait en exécution, que ses biens seraient consacrés à Cérès, et que tout auteur du meurtre de ceux qui auraient commis un pareil crime ne pourrait être recherché comme coupable d'homicide. Le peuple s'ôta lui-même le pouvoir d'abroger cette loi ; il en jura l'observation pour lui et pour ses descendants, et, après avoir joint à ce serment les imprécations les plus terribles, il descendit du mont Sacré, et rentra dans Rome. Mais les tribuns ne tardèrent pas à troubler la république, à s'arroger le droit de convoquer le peuple, d'empêcher les délibérations du sénat, d'abroger ses décrets, d'emprisonner les consuls. Du temps de Denys d'Halicarnasse, on donnait encore aux tri-

épithète de *Sacro-Sancti*. L. unius Brutus fut le premier à ce pouvoir qu'il fit établir dans qui divisa si souvent les deux de l'état, et dont Cicéron dit *Tribunorum potestas mihi pessimè videtur, in seditione et ad mem nata.*

V—VE.

UTUS DAMASIPPUS était r, et commandait dans Rome, sence des consuls, l'an 82 avant lorsque Marius lui écrivit de mp, et lui ordonna de massacrer les chefs de la faction de Sylla. s Damasippus, dévoué aux fud du parti qu'il avait embrassé, et nt la perfidie à la cruauté, conle sénat, comme s'il eût eu se communication importante à re. Des meurtriers qu'il fit enans la salle égorgèrent un grand re de sénateurs. Parmi ces tristes victimes des dissensions civiles, t Antistius, beau-père de Pom-Carbon Arvina, parent de Carcollègue de Marius dans le con; L. Domitius, et le grand pou- l. Scævola. La tête de Carbon, ée au fer d'une lance, fut proe dans la ville. On traîna les cas des sénateurs dans les rues, l'au Tibre. Calpurnie, femme tistius, ne put soutenir cet hor-spectacle, et se donna la mort. rime du préteur ne demura pas temps impuni. Les factions, enssant les unes sur les autres, nt souvent leurs victimes. Bru-Damasippus avait été inscrit par sur ses listes fatales, et l'un premiers proscriptionnaires sous Ma-férent un des premiers proscriptions Sylla.

V—VE.

RÛTUS (MARCUS JUNIUS) na-l'an de Rome 668. Il était fils de unius Brutus, et de Servilie (1).

prota aussi les noms de *Quintus Capio*,

Une tradition, fortifiée par l'opinion de Plutarque, de Cicéron et d'Atticus, le faisait descendre du fameux Junius Brutus; mais Denys d'Halicarnasse combat cette opinion (1). Caton d'Utique était son oncle: il devint son beau-père, en lui donnant Porcie sa fille. Brutus était fort jeune quand il perdit son père, tué par l'ordre de Pompée, dans la guerre de Marius et de Sylla. Son éducation n'en souffrit point. Caton le forma à l'étude des belles connaissances, particulièrement de l'éloquence et de la philosophie; et, quoiqu'il fût encore dans l'adolescence, il l'appela auprès de lui en Chypre, où il était retenu par la mort du roi Ptolémée. L'opulente succession de ce prince se trouvait dévolue aux Romains. Caton ne voulait confier la garde et l'administration de tant de richesses qu'à des mains bien pures. Brutus répugnait à cette commission, qui convenait mal à ses goûts et à son caractère; il l'accepta cependant, et s'en acquitta si dignement, qu'il en fut loué par Caton même. Il fut mis

lorsqu'il fut adopté par Q. Servilius Capio, frère de Servilie et de Caton. On le trouve ainsi nommé sur plusieurs médailles.

(1) Il est, au moins, certain que Brutus s'en glorifiait; car, après la mort de César, il fit frapper des médailles où l'on voit d'un côté la tête de L. Junius Brutus, dont il prétendait descendre par son père; et de l'autre, la tête de Servilius Ahala, dont il faisait descendre sa mère Servilie. Ce Servilius Ahala était général de la cavalerie sous Q. Cincinatus; il tua de sa propre main Mélius, qui aspirait à la royauté. Ces médailles font allusion à la liberté qu'il croyait avoir rendue au peuple romain par la mort de César. D'autres nous offrent sa tête et le type, ou de la liberté, ou du bonnet de la liberté (*Pileus libertatis*), et deux poignards, avec la légende: *ESP. MART. (Ides de Mars)*; il y prend le titre d'empereur qui lui avait été donné par l'armée. César fut le premier chez les Romains qui osa faire mettre son effigie sur les monnaies. Il est étonnant que Brutus ait, à son exemple, exercé l'un des premiers actes de la souveraineté, dans le temps même où il se vantait de rendre la liberté au peuple romain, en le délivrant d'un maître. Il serait cependant possible que ces médailles enissent été frappées par l'ordre de ses lieutenants; mais Dion assure positivement que Brutus fit mettre son portrait sur ses médailles, ainsi que le bonnet de la liberté et deux poignards, pour indiquer, par ce type, qu'il avait sauvé la patrie.

T. II.

ensuite à une bien plus grande épreuve. César et Pompée s'étaient partagé les forces de la république : son sort allait se décider par les armes. On était dans l'attente du parti qu'embrasserait Brutus. Il ne balança pas à se rendre au camp de Pompée, quoiqu'il le détestât depuis la mort de son père ; mais il était persuadé que la cause qu'il défendait était la plus juste. Le général, instruit de l'arrivée du jeune volontaire, alla au-devant de lui, et le reçut avec une distinction due à son nom et à la générosité de sa démarche. Il n'était connu encore que par la douceur de ses mœurs, et par son goût pour l'étude. La veille de la bataille de Pharsale, il ne cessa d'écrire et de travailler à un sommaire de Polybe. Echappé au désastre de cette journée, non seulement il trouva grâce auprès du vainqueur, mais il y jouit d'une faveur particulière, dont il profita pour obtenir le pardon de Cassius, et de Déjotarus roi de Galatie. Brutus s'était prêté à la faveur de César, par l'effet d'une bienveillance et d'une modération qui lui étaient propres. Il était sans haine et sans jalousie, comme sans ambition. Toujours fidèle à ses principes d'ordre et de justice, il s'était prononcé hautement en faveur de Milon, dans l'affaire du meurtre de Clodius ; et, quand il plaida devant César la cause du roi Déjotarus, il parla avec tant de force et d'assurance, que le vainqueur de Pharsale dit à ses amis : « Je ne sais ce que veut ce jeune homme ; mais tout ce qu'il veut, c'est » avec bien de la véhémence. » César, passant en Afrique pour y combattre Caton d'Utique et Scipion, confia le gouvernement de la Gaule cisalpine à Brutus : ce fut un bonheur pour cette province. Le temps de nommer aux préture arriva : Brutus et Cassius briguaient celle qui s'exerçait dans

Rome, et qu'on appelait *la préture urbaine*. Les deux candidats firent valoir leurs titres devant le dictateur ; par sa faveur, Brutus l'emporta. Le ressentiment que Cassius en conçut fut fatal à César (Voyez CASSIUS). Il alla réveiller dans le cœur patriotique de Brutus le fanatisme de la liberté. Tous les vrais Romains l'appelaient à la venger ; de toutes parts, on l'accusait d'inertie, d'abandon de la cause publique ; on lui rappelait, on lui reprochait son nom. Brutus céda à ce vœu général. Les ides de mars parurent favorables aux conjurés pour l'exécution de leur entreprise. Ce jour-là Brutus sortit de sa maison, armé sous sa robe d'une courte épée, et se rendit au sénat. César y vint siéger (Voyez CÉSAR). Quand le moment dont on était convenu pour le frapper fut arrivé, Casca lui porta le premier coup : les autres suivirent, et Brutus le perça de son épée. César l'ayant aperçu au nombre de ses meurtriers, ne put s'empêcher de s'écrier : « Et toi aussi Brutus ! » L'assassinat ayant été ainsi consommé par tous les conjurés, ils se retirèrent, et allèrent au Capitole. Le sénat et une foule de citoyens les y suivirent. Là, Brutus fit un discours dont l'objet était de se concilier la faveur du peuple, et de justifier la conduite des conjurés. Il n'y eut qu'une voix pour leur crier qu'ils avaient fait une bonne action, et qu'ils descendent sans crainte. Brutus se rendit sur la place publique, accompagné des personnes les plus considérables. Il harangua la multitude qui l'écouta d'abord avec tranquillité ; mais Cinna, un des conjurés, ayant pris la parole et commençant à accuser César, son mécontentement éclata, et fut porté au point que Brutus et son parti crurent prudent de retourner au Capitole. Le sénat s'étant assemblé le

lendemain, Antoine, Plancus et Cicéron proposèrent d'ensevelir le passé dans l'oubli, et de ramener la concorde. Il fut décrété que, non seulement les conjurés seraient absous, mais encore que le consul s'entendrait avec le sénat pour aviser aux honneurs qui leur seraient décernés. Alors Brutus et ses amis descendirent du Capitole. Tous les citoyens, sans distinction de parti, s'embrassèrent. Antoine reçut Cassius à souper dans sa maison, Lépide reçut Brutus, etc. Le jour suivant, le sénat, dans une assemblée générale, loua le consul d'avoir écarté le commencement d'une guerre civile; il donna ensuite de grands éloges à Brutus et aux autres conjurés, et leur assigna des gouvernements. Le moment vint de parler du testament de César et de ses obsèques: Antoine fut d'avis qu'on lût le testament publiquement, et que les funérailles fussent faites avec pompe, dans la crainte que le peuple, déjà aigri, ne s'irritât davantage. Cassius combattit cette opinion; mais Brutus s'y rendit. C'était lui qui déjà s'était opposé à ce qu'Antoine fût tué avec César aux ides de mars; il avait cru la chose injuste. Les événements prouvèrent qu'il avait été la cause de deux grandes fautes en politique. Quand le peuple eut entendu la lecture du testament, par lequel César lui léguait de l'argent, ses jardins, etc., des regrets éclatèrent de toutes parts. Antoine prononça un éloge funèbre suivant l'usage (*Voyez ANTOINE*). Il descendit de la tribune, et, déployant la robe du dictateur, il fit voir le sang et les marques sans nombre des coups qu'il avait reçus. A ce spectacle, le peuple devint furieux; les uns criaient qu'il fallait tuer les meurtriers, d'autres formèrent un linceul, y posèrent le corps de César, et en emportèrent des brandons pour

incendier les maisons des conjurés. Brutus et son parti effrayés sortirent de Rome. Les choses en étaient là, quand l'arrivée imprévue du jeune Octave donna aux affaires une impulsion nouvelle (*Voyez AUGUSTE*). Il se présentait pour recueillir la succession de son père adoptif; et d'abord, pour gagner la faveur du peuple, il prit le nom de César, et distribua à la multitude l'argent qui lui était légué par son testament. Ces moyens eurent un grand succès, mais aux dépens du crédit d'Antoine. Rome se partageant entre ces deux rivaux, et les soldats se vendant à qui les payait le plus, Brutus n'espéra plus rien des affaires, et ne songea qu'à quitter l'Italie et à faire voile pour la Grèce. Il parut à Athènes: le peuple de cette ancienne patrie de la liberté reçut avec les plus grandes démonstrations d'estime l'assassin de César. Des éloges publics lui furent décernés par plusieurs décrets. Brutus se reposait des orages politiques, dans les tranquilles entretiens des philosophes du lycée et du portique; mais toujours homme d'état, au milieu des études de la sagesse et des lettres, il se préparait à la guerre. Il attachait à la cause de la liberté tous les jeunes Romains que leurs familles avaient envoyés à Athènes pour s'y former dans ses savantes écoles. Il s'empara d'armes et d'argent destinés à Antoine; rallia tous les soldats de Pompée, épars dans la Thessalie; se fit livrer la Macédoine par le gouverneur de cette province, et vit tous les rois et les princes voisins embrasser son parti. A Rome, la face des choses était désespérante. Le jeune César, Antoine et Lépide ne s'étaient unis que pour se partager l'empire et proscrire leurs ennemis. Brutus ne balança pas à passer en Asie avec son armée, et mit une flotte en mer. Il

écrivit à Cassius pour le détourner d'aller en Egypte, l'engager à joindre leurs forces, et à se rapprocher le plus possible de l'Italie, pour être à portée de secourir leurs concitoyens. Ce fut toujours là son plan, dont il ne s'écarta que malgré lui et trompé par les circonstances. Comme il ne jouait qu'à regret le rôle de chef de parti dans une guerre civile, il ne demandait qu'à mettre promptement tout au hasard d'une action décisive. Enfin, Antoine et Octave d'un côté, et Brutus et Cassius de l'autre, se trouvèrent en présence dans les champs de Philippes en Macédoine. On n'avait jamais vu deux armées romaines si belles et si puissantes, prêtes à en venir aux mains. Le combat s'engagea par l'impétueuse ardeur des troupes de l'aile droite que commandait Brutus. Une partie, sans attendre le signal, courut impétueusement charger l'ennemi : cette précipitation mit le désordre dans les légions de Brutus. La première, que menait Messala, et celles qui le suivaient de plus près, dépassèrent l'aile droite d'Antoine, et allèrent tomber sur le camp de César. Le carnage y fut grand : celles des troupes de Brutus qui étaient restées fermes à leurs postes, ayant chargé de front les légions de César qu'elles avaient en tête, les mirent facilement en déroute, et, emportées par le feu de l'action et de la poursuite, elles entrèrent en même temps que les fuyards dans leur camp, ayant Brutus avec elles. Le corps d'armée d'Antoine, à demi-vaincu, s'aperçut de la faute que les vainqueurs avaient faite ; il vit que leur aile gauche était restée à découvert : aussitôt il se porta dessus, et la chargea vigoureusement. Les légions du centre soutinrent le choc avec intrépidité ; mais l'aile gauche, où était Cassius, plia et prit la fuite. Ainsi,

dans cette journée, Brutus avait eu, de son côté, tout l'avantage qu'il pouvait avoir, et Cassius, du sien, avait tout perdu. Ce qui fit leur malheur à tous deux, ce fut que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, le croyant victorieux comme lui ; et que celui-ci, qui ne doutait pas que Brutus ne fût battu, n'attendit rien de lui. Cassius se tua : la certitude de sa mort redonna du courage au parti d'Antoine et d'Octave. Ces deux chefs qui manquaient de vivres, et qui se trouvaient dans une position critique, ne demandaient qu'à engager de nouveau le combat ; il était d'ailleurs très important pour eux que Brutus, qui pouvait temporiser, ne fût pas instruit que sa flotte avait défait un corps de troupes qui allait grossir leur armée, et cela le jour même de la bataille sur terre. Par une sorte de fatalité, Brutus n'apprit ce succès qu'après l'issue de la seconde journée. Il se trouva d'ailleurs comme forcé d'accepter le combat, par la défiance qu'il avait d'une partie de son armée. L'aile droite qu'il commandait se montra bien encore : elle enfonça les ennemis qu'elle avait devant elle ; mais la gauche fut rompue et mise en déroute. Enveloppé de toutes parts, et au milieu de la mêlée la plus chaude, Brutus fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine et d'un intrépide soldat. Tout ce qu'il y avait de plus brave dans l'armée et de plus attaché à sa personne se fit tuer pour lui sauver la vie. Il était loin de vouloir la conserver plus longtemps. Après avoir donné des larmes à ceux de ses amis qui s'étaient sacrifiés sous ses yeux, il pria ceux qui lui restaient de songer à leur sûreté, et, s'étant tiré à l'écart, il se perça de son épée. Telle fut la fin de Brutus, homme d'état, guerrier et philosophe. Il fut loué par Antoine lui-même, qui

déclara que, de tous les assassins de César, M. Brutus était le seul qui n'eût point été guidé par la haine, la jalousie, l'ambition. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, l'an 712 de Rome. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique, et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Il ne reste de lui que quelques lettres écrites à Cicéron et à Atticus. On lui attribue aussi des lettres grecques supposées écrites depuis la mort de César. Plutarque en cite trois dans sa *Vie de Brutus*, ce qui prouve que, si ces lettres sont supposées, elles sont tout au moins très anciennes. On les trouve dans les collections d'Epistolaires grecs, entre autres dans celle de Genève, 1606, in-fol. Q—R—Y.

BRUTUS (DÉCIMUS JUNIUS), connu sous les noms de *Décimus Brutus*, fut un des meurtriers de César (1). Il avait servi sous lui dans la Gaule, et avait été fait général de sa cavalerie. Le jour de l'assassinat du dictateur, aussi alarmé que les autres conjurés de ce que César ne se rendait pas au sénat, il alla chez ce dernier, tourna en ridicule les terreurs et les songes de Calpurnie, ainsi que les présages des devins, et l'entraîna hors de sa maison. Quand on lut le testament de César, on trouva que *Décimus Brutus*, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, devait succéder aux droits d'Octave, dans le cas où celui-ci mourrait sans enfants mâles. Le dictateur, en le nommant consul, lui avait donné le gouvernement de la Gaule cisalpine, ce que le sénat avait confirmé par un décret; mais Antoine se le fit accorder par le peuple. Le sénat alors exhorta Brutus à se main-

tenir dans son gouvernement, même par la voie des armes s'il était nécessaire. Brutus n'eut pas de peine à s'y décider: il répondit négativement à la demande que lui fit Antoine de lui céder son gouvernement, et s'enferma dans Modène, avec une troupe de gladiateurs et trois légions. Dans la bataille qui se livra sous les murs de la ville, *Décimus Brutus* secourut à propos les troupes des consuls et d'Octave, en attaquant et mettant en déroute l'arrière-garde d'Antoine, qui, dès le lendemain, leva le siège. Brutus, délivré de cet ennemi, ne sut quelque temps comment agir envers Octave qui n'était pas son ami; il lui proposa une entrevue qui n'eut d'autre résultat que des discours hautains de part et d'autre. Le sénat alors affecta de comblér Brutus d'honneurs; il lui déclerna le triomphe; lui donna le commandement général des troupes de la Gaule cisalpine, et le chargea de poursuivre Antoine comme ennemi public. Brutus le pressa si vivement qu'il lui fit quitter l'Italie, et il écrivit au sénat qu'il avait dispersé son armée. Antoine, qui s'était fortifié des troupes de *Lépide*, marcha contre Brutus: celui-ci, hors d'état de lui résister, se mit en devoir d'abandonner la Gaule cisalpine, et de se rendre par l'Illyrie en Macédoine, auprès de *Marcus Brutus*; mais les passages étaient occupés par les troupes d'Octave, qui, trahissant la cause qu'il avait été chargé de défendre, venait de se joindre à Antoine. *Décimus Brutus* résolut de passer les Alpes, et d'arriver à son but en traversant le Rhin et la Germanie. La crainte des dangers et des fatigues d'un si long voyage, porta ses troupes à l'abandonner. Réduit à quelques escadrons de cavalerie gauloise, Brutus gagna les bords du Rhin, et, se trouvant à la fin sans

(1) On croit qu'il était fils de *Décimus Brutus*, qui fut consul l'an de Rome 676. Il prit le nom d'*Albinus* lorsqu'il fut adopté par *Annius Postumus Albinus*. Sur les médailles de la famille *Junia*, il est nommé *Albinus Bruti Filius*. T—S.

soldats, il se déguisa en Gaulois pour passer en Italie par la Gaule. Il fut bientôt arrêté et conduit devant un seigneur du pays, appelé *Camélius* ou *Camillus*, que, du temps de César, il avait comblé de bienfaits : cet homme le trahit auprès d'Antoine qui lui donna ordre de faire mourir son prisonnier. La plupart des historiens disent que Brutus eut recours aux bassesses pour sauver sa vie. Cicéron s'en explique autrement : quoi qu'il en soit, Camillus lui fit trancher la tête et l'envoya à Antoine. Le triumvir la considéra, dit-on, d'un œil inquiet, et la fit remettre aux amis de Brutus qui lui donnèrent les honneurs de la sépulture. Telle fut, l'an 709 de Rome, la fin malheureuse d'un homme qu'on ne peut justifier d'avoir joint envers César l'ingratitude à la perfidie.

Q—R—Y.

BRUTUS (PIERRE), né à Venise, non dans le 14^e. siècle, comme le dit Moréri, mais vers le milieu du 15^e., a laissé plusieurs ouvrages, dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Trithème, et qui sont aujourd'hui inconnus, si l'on en excepte celui qu'il écrivit contre les juifs. Dans sa jeunesse, il avait montré pour leur conversion un zèle dont il avait été récompensé par l'évêché de Cattaro en Dalmatie. Ce fut pendant les loisirs que lui laissait l'administration de son diocèse qu'il composa l'ouvrage dont nous parlons, intitulé : *Victoria contra Judæos*. Il l'adressa à un prêtre de ses amis, nommé *J. Bonavitus*, en lui recommandant de n'en pas laisser prendre de copie ; mais cet ami, manquant à sa parole, remit le manuscrit à Simon Bevilaqua, qui l'imprima en 1489, in-fol. Cette édition étant la seule de cet ouvrage, on ne doit pas être surpris qu'il soit rare.

W—s.

BRUUN, surnommé *Candidus*, moine de l'abbaye de Fulde, peintre et poète du 9^e. siècle, couvrit de peintures, vers l'an 821, les murs et la voûte du chœur de l'église de son couvent, terminée sous l'abbé Oëgil. Il célébra lui-même, dans un poème en vers latins, publié par d'Achery et Mabilon, la beauté de ce monument, et la magnificence des abbés qui l'avaient élevé. Le portrait de cet artiste, peint en miniature par un religieux du même couvent, nommé *Modestus*, se trouve gravé, ainsi que celui de Modestus lui-même, dans les *Antiquités de l'ulde*, de Brower, Anvers, 1612, in-fol. pag. 170.

E—C—D—D.

BRUXIUS, ou BRUGHIIUS (ADAM), médecin silésien, s'est distingué dans le nombre des savants du 17^e. siècle qui cherchaient à retrouver l'art de la mnémonique, pratiqué par les anciens, et qu'on a prétendu remettre en vogue de nos jours. Sous le nom emprunté de *Sebald Smaragisius*, il publia d'abord le résultat de ses recherches sous ce titre : *Ars reminiscentiæ*, Leipzig, 1608, in-8^o. Ce premier ouvrage, qui ne contient guère que des considérations générales sur les avantages de l'art mnémonique, ayant eu du succès, il publia deux ans après son grand ouvrage : *Simonides redivivus, seu Ars memoriæ et oblivionis tabulis comprehensa, cum nomenclatore mnemonico*, Leipzig, 1610, in-8^o ; *ibid.*, 1640, in-4^o. C'est un des ouvrages les plus complets que nous ayons sur cette matière ; les mots, les phrases, l'ordre chronologique, tout y est réduit en tableaux. Quant au nomenclateur mnémonique, dont l'auteur vante la grande utilité, mais dont il n'indique pas l'usage, il paraît au premier coup-d'œil n'être qu'une

: Morhof pense qu'avec un
gacité l'on pourra s'en servir

C. M. P.

ÈRE (JEAN DE LA), naquit
Dourdan en Normandie, en
est à cet écrivain surtout qu'il
iquer cette pensée d'un mo-
ue la vie d'un homme de let-
out entière dans ses ouvrages.
ste peu de détails sur l'auteur
actères. On sait seulement
résorier de France à Caen, et
suite d'enseigner l'histoire au
bourgogne, sous la direction
et; qu'il passa le reste de ses
rès de ce prince, en qualité
: de lettres, avec une pension
écus; qu'il fut reçu à l'acadé-
;aise le 15 juin 1695, et qu'il
l'apoplexie à Versailles, le 10
5. L'abbé d'Olivet nous repré-
Bruyère comme un philosophe
erchait qu'à vivre tranquille-
c des amis et des livres; fuisant
boix des uns et des autres, ne
it ni ne fuyant les plaisirs;
disposé à une joie modeste,
ieux à la faire naître; poli
; manières et sage dans ses
; craignant toute sorte d'am-
nême celle de montrer de l'es-
talent d'observation, que La
possédait au plus haut de-
fit préférer, parmi les écrits
ens, les *Caractères* de Théo-
Il étudia long-temps cet ou-
e traduit en français, et ré-
peindre son propre siècle,
le philosophe grec avait
sien. S'il est vrai, comme on
que Théophraste ait, pour
e, créé La Bruyère, il faut
que c'est là sa plus belle
son plus bel ouvrage. Lors-
bruyère eut composé son livre
actères, il le montra à M. de
ix, qui lui dit: « Voilà de quoi

» vous attirer beaucoup de lecteurs
» et beaucoup d'ennemis. » Quand le
livre parut (en 1687), il fut lu avec
avidité, non seulement parce qu'il
était excellent, mais parce qu'on sup-
posa à l'auteur des intentions qu'il
n'avait point eues : on voulut con-
naître dans la société les person-
nages qui sortaient du pinceau de
La Bruyère; on plaça des noms au
bas de ses caractères et de ses por-
traits. Ainsi, la malignité contribua
d'abord au succès de l'ouvrage, autant
peut-être que le mérite réel qu'on y
retrouvera toujours, et qui le fera re-
chercher dans tous les temps. Les *Ca-
ractères* de La Bruyère durent attirer
des ennemis à leur auteur; mais il
ne paraît pas que la haine ait été jus-
qu'à la persécution. La Bruyère se
défendit de l'injustice de quelques cri-
tiques par son caractère qu'on estimait
autant qu'on admirait son livre. Il
paraît aussi qu'il s'éloigna d'un monde
qu'il avait peint avec trop de vérité,
ce qui explique le silence qu'on a
gardé sur sa vie. Tandis que la ma-
lignité de ses lecteurs reconnaissait
dans ses portraits satiriques plu-
sieurs personnages de la cour et
de la ville, on se plaisait à le re-
trouver lui-même dans le portrait
qu'il trace du vrai philosophe: « En-
» trez, dit-il, chez ce philosophe,
» vous le trouverez sur les livres de
» Platon qui traitent de la spiritua-
» lité de l'ame, ou la plume à la main
» pour calculer les distances de Sa-
» turne et de Jupiter. Vous lui appoi-
» tez quelque chose de plus précieux
» que l'argent et l'or, si c'est une
» occasion de vous obliger. Le ma-
» nieur d'argent, l'homme d'affaires
» est un ours qu'on ne saurait appri-
» voiser; on ne le voit dans sa loge
» qu'avec peine: l'homme de lettres,
» au contraire, est vu de tous et à

» toutes les heures ; il ne peut être » important, et il ne le veut point » être. » La Bruyère eut en mourant la consolation de voir la réputation de son livre parfaitement établie, et cette réputation n'a fait que s'accroître. Chaque jour, la vérité de ses caractères a été mieux connue, et sa manière plus appréciée. Pour le peindre, il faudrait avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avait dit avant lui, d'une manière si piquante ce qu'on n'avait pas encore dit. Son ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse la connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent. On n'entend pas ce qu'a voulu dire Boileau dans les quatre vers qu'il a faits pour le portrait de La Bruyère :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si cheri
Apprend à se haïr lui-même.

L'auteur des *Caractères* a fait une satire ingénieuse et piquante des vices et des ridicules ; mais il ne doit point être placé parmi ces moralistes austères et fâcheux qui font haïr l'humanité. On n'a qu'à le suivre au milieu de ce monde qu'il a peint avec des couleurs si vives ; on voit un homme qui entre dans la société sans intérêt et sans prévention ; il en sort sans engouement et sans humeur ; il traverse la foule sans la pousser et sans se laisser entraîner par elle ; il passe à côté des préjugés et des opi-

nions reçues sans les heurter, ni les caresser ; mais il accorde aux faiblesses humaines toute la condescendance que lui permettent la raison et la vertu. On a comparé les *Caractères* de La Bruyère à ceux de Théophraste ; mais la comparaison est tout entière ici à l'avantage du philosophe moderne. Dans les *Caractères* de Théophraste, le lecteur se trouve souvent en mauvaise compagnie ; l'auteur semble avoir choisi dans les dernières classes de la société les modèles de ses portraits ; la volonté y paraît sans noblesse, le caprice sans esprit, la fantaisie sans grâce ; à chaque page, on trouve des descriptions dégoûtantes des fonctions les plus communes de la vie populaire, des marchés et des repas d'Athènes. La Bruyère, tantôt dans les sociétés les plus polies, tantôt dans la cour la plus magnifique de l'Europe, entouré de personnes distinguées par de grands noms, de grandes places, ou de grandes qualités, d'extravagances et de sottises titrées, tourne autour du crédit, de la puissance et de la gloire, en observe, en saisit le côté faible, et, sans malveillance comme sans flatterie, écrit la plus noble et la plus intéressante partie de l'histoire du monde, peint la ville et la cour mutuellement influencées, l'une par l'envie de dominer, l'autre par la manie bourgeoise de singer les manières des courtisans, et même leurs travers, saisit les rapports des petits et des grands, et montre tout à coup l'autorité suprême remettant tous les rangs au niveau, et ramenant à soi toutes les illusions de la multitude idolâtre de la grandeur. Quelle différence entre les sociétés turbulentes de Rome et d'Athènes, et ces sociétés aimables où la France admettait avec plaisir les étrangers les plus recommandables par leurs titres et leurs lumières, et qui,

portaient quelquefois chez eux
 mentalements chagrins et des
 ons jalouses contre les formes
 es de nos sociétés, plus sou-
 taient surpris et charmés de
 ue l'amabilité du caractère, la
 langage, la finesse du tact,
 tion délicate des bienséances,
 essions mutuelles de la poli-
 r avaient paru jeter d'agré-
 de charmes dans les rendez-
 icieux de ces réunions souvent
 s aux fêtes les plus magnifi-
 est dans ces cercles polis, où
 rangs, tous les états, tous les
 tribuaient, ou à l'ennui, ou au
 commun, que La Bruyère
 s hommes, choisit ses caract-
 t forma sa morale. S'il l'em-
 r le philosophe grec, ce n'est
 ément parce qu'il a vécu dans
 le parvenu au dernier degré
 ivilisation; c'est aussi parce
 is plus d'art dans son style et
 s portraits. Jamais peintre ne
 ux disposer ses couleurs que
 des *Caractères*. Dans chacun
 ableau, le lecteur, ou plutôt
 teur, est entraîné de surprise
 rprise; chacun des portraits
 trace est comme une petite
 ui a son exposition. son milieu
 lénoûment, où l'intérêt croît,
 usi dire, à chaque phrase, où
 dispo é pour l'idée principale.
 e n'a mieux connu l'art de
 e de l'effet, de soutenir l'at-
 par les contrastes, de piquer
 sité par des suspensions adroi-
 nées. d'attacher le lecteur
 apidité et la variété des tour-
 Brûleau félicitait ou plutôt accu-
 Bruyère de s'être affranchi de
 et du travail des transitions.
 est de surprendre le lecteur,
 e jouer des règles de l'art.
 partenait qu'à un homme de

génie d'intéresser de cette manière ;
 un homme médiocre aurait pu met-
 tre plus d'ordre et de méthode dans
 un livre; mais il aurait fait un ou-
 vrage ennuyeux. Le livre de La Bruy-
 ère, qui nous représente le monde tel
 qu'il est, et tel qu'il sera toujours, est
 comme ce monde lui-même, où tout
 change, tout se renouvelle sans cesse,
 où tout semble jeté au hasard, où
 chaque jour amène un nouveau sujet
 d'observation, de surprise et d'in-
 térêt (1). On a de La Bruyère : I. *les*
Caractères de Théophraste, traduits
du grec, avec les caractères ou les
mœurs de ce siècle, Paris, 1687,
 in-12. Il y a eu des augmentations
 considérables dans les éditions sui-
 vantes, parmi lesquelles nous citerons
 celles d'Amsterdam, 1720, 3 vol. in-
 12; de Paris, 1740, 2 vol. in-12;
 avec les notes de Coste, *ibid.*, 1750,
 2 vol. petit in-12, et 1765, in-4°. M.
 Belin de Ballu, qui a donné une édi-
 tion des *Caractères de La Bruyère*,
 Paris, Bastien, 1790, 2 vol. in-8°,
 a fait aussi imprimer la traduction de
 Théophraste par La Bruyère, Paris,
 Bastien, 1790, in-8°, et y a ajouté
 la traduction des chapitres 29 et 30
 de l'auteur grec. Les éditions que nous
 citons contiennent la clef des *Carac-*
tères. M. Suard a donné *Maximes et*
réflexions morales extraites de La
Bruyère, 1781, in-12. Ce petit vo-
 lume contient un excellent morceau
 sur La Bruyère, qui a été réimprimé
 à la tête de l'édition stéréotype de La
 Bruyère; dans le tome II des *Mé-*
langes de littérature, 1805, 5 vol.
 in-8°; dans le tome 1^{er} des *Tab-*
lettes d'un curieux, 1789, 2 vol.
 in-12, etc. M. Philippon de la Ma-

(1) M. De-lille a cru devoir rappeler ici ce qu'il
 a dit de L. Bruyère dans la préface du poème de
 la *Conversation*. Il y a ajouté plusieurs traits et
 observations qui caractérisent heureusement la
 vie et les écrits de cet auteur.

delaine a fait imprimer des *Morceaux choisis de La Bruyère*, 1808, in-12. M^{me}. de Genlis vient de publier une édition des *Caractères*, avec de nouvelles notes critiques, 1812, in-12. II. *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère, sur le quietisme, continués et donnés au public par Louis Ellies Dupin*, Paris, 1699, in-12. Cette querelle était assez étrangère à La Bruyère, pour qu'il pût se dispenser d'y prendre part, mais, ainsi que l'a remarqué M. de Bausset : « une » juste admiration, réunie à la recon- » naissance, ne permettait pas à La » Bruyère d'hésiter entre Bossuet et » Fénelon. » L'auteur n'aurait peut-être jamais publié lui-même un ouvrage qu'il n'avait qu'ébauché; mais si, dans cette circonstance, il fut opposé à l'archevêque de Cambrai, il avait su lui rendre justice, et en faire l'éloge dans son discours de réception à l'académie française. Fénelon alors n'avait écrit ni son livre des *Maximes des Saints*, ni son *Télémaque*. « La » Bruyère le montra à la France et à » son siècle, avant qu'il fût devenu » célèbre. » Le catalogue de la bibliothèque LaVallière, N^o. 5256, attribue à La Bruyère, des *Caractères satyriques de la cour de Louis XIV*, manuscrit in-4^o. Dans les *Mélanges de littérature* de Vigneul-Marville (d'Argonne), on trouve une aigre diatribe contre La Bruyère, qui a donné lieu à P. Coste de publier la *Défense de La Bruyère*. Brillou, imitateur de La Bruyère, avait déjà fait son *Apolo- gique* (Voyez BAILLON). La seconde classe de l'Institut avait, pour le concours de 1810, proposé l'*Éloge de La Bruyère*. Le prix a été remporté par M. Victorin Fabre. J. D—E.

BRUYERIN (JEAN-BAPTISTE), médecin français, né à Lyon, vers le commencement du 16^e. siècle, était

le neveu de Symphorien Champier. Ses talents le firent appeler à la cour de François I^{er}, et il fut médecin de Henri II. Il est l'auteur d'un ouvrage remarquable pour l'époque où il a été publié, *De re cibaria*, Périgueux, 1560, in-8^o; il paraît, par la dédicace adressée au chancelier de l'Hôpital, qu'il l'avait déjà composé en 1530. Cet ouvrage est divisé en vingt-deux livres, dans lesquels l'auteur passe en revue toutes les espèces d'aliments, dont chacun fait le sujet d'un chapitre. Il y rassemble les avis des anciens auteurs, qu'il discute avec discernement; y compare les différents usages, surtout ceux des Français, et y ajoute beaucoup de choses de son propre fond, sur la manière de vivre et les mœurs de ses contemporains; en sorte qu'on le lit encore avec plaisir. Othon Casmann en donna une édition très augmentée, à Francfort, en 1600, in-8^o, et une troisième en 1606, sous ce titre : *Dipnosophia et sitologia revisa et indice locupletata*. Le catalogue de la bibliothèque Bodléienne donne le titre d'un autre ouvrage moins connu, que Bruyerin avait déjà publié en 1537 : *Collectanea de sanitatis functionibus, de sanitate tuenda, et de curandis morbis, ex Averrhoë sumpta*, Lyon, in-4^o. Tout porte à croire que c'est à Bruyerin que l'on doit une édition de la version latine de Dioscoride, par Ruel, avec des commentaires : *Pedacii Dioscoridis Anazarbei, de medicinali materia, libri sex*, Lyon, 1550, in-8^o. On y a ajouté les petites figures de l'*Histoire des plantes* de Fuchs, qui avait été publiée à Lyon en 1550. Ce qui nous porte à lui attribuer ce livre, c'est que, dans la dédicace, qui est adressée à François de St.-Gelais, doyen du chapitre d'Angoulême, il dit qu'il s'occupe à mettre

les auteurs arabes, corrigés et augmentés de toutes les fautes qui pouvoient s'y être glissées en les comparant avec les grecs et latins. Il dit, de plus, qu'il étoit à Angoulême, près de lui, où il rassembla les matériaux du *Dioscoride*. De-là vient que le *De re cibariâ* est imprimerie. Il n'aura pas jugé à propos de mettre son nom à cette édition du *Dioscoride*, parce que, dans le pays, on a peu mis du sien, les commentaires étant presque entièrement de ceux de Matthioli, qui venoit de paraître. Bruyerin a aussi fait une version latine du traité d'Avicenne, *De corde ejusque facultatibus*, Lyon, 1559, in-8°. Il est l'auteur d'une partie du *Collyget boës*; il parut sous ce titre: *Bruverinus Campegius, vis collectaneorum sectiones tando, sexto, et septimo Colubris respondentis, in latinum sermonem convertit*, dans l'édition des *Opusculis d'Averrhoës*, publiée à Anvers, chez les Juntas, en 1553.

D—P—s.

BRUYN, ou **BRUIN** (NICOLAS DE), peintre, né à Anvers en 1562, a fait un grand nombre de sujets du genre de Lucas de Leyde, qu'il a voulu imiter, et qui sont remplis de travail immense et d'un soin précieux, qui donnent à sa manière trop de sécheresse et de maigreur; son dessin est dans le goût gothique. Son *Age* est d'après Abraham Bloëmaert, est une capitale; elle a été copiée et réimprimée par Théodore de Bry. On recherche sa *Vision d'Ezéchiel*; une copie de sujets tirés de la Vie de Jésus-Christ, et divers grands paysages et d'après Vinckbons. Ses commentaires annoncent du génie; son dessin quoique sec et un peu gothique, est adouci par la grâce, ainsi que

ses airs de tête. On ignore l'époque de sa mort. — Son père, Abraham van Bruyn, qui florissait à Anvers entre 1560 et 1580, et dont on a des estampes d'un burin sec et dur, et des têtes et des portraits plus estimés, a laissé aussi un ouvrage en latin et en allemand, contenant cinquante-deux planches, dans lequel on remarque son talent comme dessinateur, comme graveur et comme érudit; il est intitulé: *Diversarum gentium armatura equestris*, in-4°. latin et allemand. Il a aussi publié: *Imagines omnium penè gentium*, 1577, in-fol.

P—s.

BRUYN (CORNEILLE LE), peintre habile, mais plus célèbre comme voyageur, naquit à la Haye en 1652: Il quitta sa patrie en 1674, pour se rendre à Rome, où il étudia son art pendant deux ans et demi; il résolut ensuite de faire servir son talent à satisfaire son goût pour les voyages, et, après avoir visité Naples et plusieurs autres villes d'Italie, il s'embarqua pour Smyrne, parcourut l'Asie mineure, l'Égypte et les îles de l'Archipel, décrivant et dessinant tout ce qui lui paraissait digne de remarque. De retour en Europe, il se fixa à Venise, fit de nouvelles études en peinture, et fut l'élève de Carlo Lotti. Il revint dans sa patrie en 1693, et publia ses voyages en 1698. Le succès de cet ouvrage réveilla en lui l'ardeur qu'il avoit eue dès son jeune âge pour visiter des contrées lointaines. Il quitta donc de nouveau la Hollande, le 28 mai 1701, passa en Russie, se rendit ensuite dans la Perse, dans l'Inde; et visita même Ceylan et quelques-unes des îles Asiatiques. Il peignit plusieurs portraits durant le cours de ce voyage, entre autres ceux de Pierre-le-Grand et de plusieurs princes de sa famille. En 1708, Cornelle le Bruyn

était de retour dans sa patrie, qu'il ne quitta plus. La rédaction de son dernier voyage, et la gravure des dessins qui en font partie l'occupèrent pendant trois ans. Cet ouvrage, qui parut en 1711, eut encore plus de succès que le premier. L'auteur passa le reste de ses jours uniquement occupé de son art, et mourut à Utrecht chez un de ses amis et protecteurs, nommé *Van Mollem*; on ne dit point en quelle année. Ce voyageur instruit davantage par ses dessins, qui sont très beaux et très fidèles, que par ses observations, la plupart superficielles, et quelquefois inexactes. Presque toutes les contrées qu'il a parcourues ont été mieux décrites depuis; cependant il a le mérite d'avoir, un des premiers, donné quelques notions sur le pays et les mœurs des Samoyedes. Il se vante aussi, avec raison, d'avoir dessiné et décrit avec plus d'exactitude que Chardin et Kœmpfer les ruines de Persépolis et les tombes royales des Perses. Les planches qui accompagnent la description de l'Arménie et de la Perse surpassent, pour la vérité, le caractère du dessin et la beauté de la gravure, celles qu'on trouve dans les autres relations de ces mêmes contrées publiées jusqu'à ce jour. Son premier voyage, intitulé *Voyage au Levant et dans les principales parties de l'Asie mineure*, etc., parut en hollandais, à Delft, 1698, in-fol., et en français, dans la même ville, 1700, in-fol. Il fut réimprimé ensuite à Paris, en 1704, in-fol., chez Cavelier. Dans cette traduction, ainsi que dans celle des autres voyages, le nom de l'auteur est traduit ou défiguré en celui de *Corneille le Brun*; mais dans la traduction anglaise, publiée à Londres, in-fol., 1702, le véritable nom a été conservé. Le second ouvrage de Bruyn est intitulé : *Voyage par la Mosco-*

vie, en Perse et aux Indes orientales; il parut en hollandais, à Delft et à Amsterdam, en 1711, in-fol.; et fut réimprimé dans cette dernière ville en 1714. On en publia dans la même ville une traduction française, en 1718, 2 vol. in-fol. L'abbé Bauier toucha le style de cette traduction, y ajouta des notes, et publia une édition des deux voyages à Rouen, en 1725, 5 vol. in-4°. Cette édition est préférable à toutes les autres pour le texte, et est la moins recherchée pour les gravures. On sait que, sous ce dernier rapport, les plus anciennes éditions hollandaises sont les meilleures. Le second voyage de Corneille le Bruyn a aussi été traduit en anglais, et parut à Londres en 1720, 3 vol. in-folio.

W—a.

BRUYN (NICOLAS), poète hollandais, né en 1671, à Amsterdam, où son père était pasteur d'une commune protestante. Nicolas Bruyn s'adonna au commerce, et fut, jusqu'à sa mort (en 1752), teneur de livres chez un marchand. Le sujet de son premier essai poétique fut le tremblement de terre qui s'était fait sentir en Hollande l'an 1692. Il publia ensuite quelques pièces sur des sujets religieux, sous ce titre : *Aandagtige Bespiegelingen*. Quelques années après, il fit une tragédie intitulée : *l'Origine de la liberté de Rome*, à laquelle il en fit succéder six autres, qui toutes eurent du succès, et sont restées au répertoire du théâtre d'Amsterdam. Trois petits voyages d'agrément qu'il fit avec ses amis, lui fournirent le sujet de deux jolis poèmes, qu'il nomma *Arcadie de Cleves et de Sud-Hollande*, et *Arcadie de Nord-Hollande*; l'un et l'autre ont été publiés par ses amis, avec des notes historiques. Ce cadre lui plut beaucoup, et il composa encore un *Voyage le long de la rivière*

iste, et un autre (le rite de Harlem. Bruys en beaucoup de pièces en vers sur ses sujets, des épigrammes, des sermons, des dialogues, des opéras, des mélanges, etc. Tous ces poésies ont été recueillies en

D—O.

BRUYS (PIERRE DE), hérésiarque du 12^e siècle. Les restes des manichéens, chassés des contrées asiatiques, venus se réfugier en Lombardie le 10^e siècle, d'où ils se firent ensuite dans plusieurs parties de France. Trouvant qu'il étoit dangereux de défendre les usages du manichéisme, ils les abandonnèrent; ils s'en prirent à tout ce qui avoit attiré de la considération au clergé, qui ne cessait de leur faire la guerre. L'efficacité des sacrements, l'autorité de l'église, les cérémonies sacrées, le pouvoir des évêques devinrent surtout l'objet de leur mépris. Pierre de Bruys, simple pasteur, chef d'une de ces bandes, parvint à rassembler pendant vingt ans, saccageant les églises, abattant les croix, détruisant les autels, insultant les chrétiens, fouettant les prêtres, emprisonnant les moines. Chassé du Dauphiné par les seigneurs, il alla exercer ses doctrines désordonnées en Provence et en Languedoc. Fier de la multitude qui se réunissoit à sa secte, il eut l'audace de aller se tenir sur la place de St.-Gilles, dans cette dernière province, d'y faire publiquement un amas de croix qu'il abattit, d'autels qu'il renversa, et d'autres instruments du culte. Les catholiques furieux se mirent à l'œuvre, dressèrent un bûcher de leur côté, et, sans aucune formalité, le firent périr dans les flammes. Cet événement est de 1147. Les protestants le reconnaissent pour

un de leurs patriarches, dont Dieu s'est servi pour perpétuer la saine doctrine. Mosheim convient cependant que son zèle n'étoit pas sans quelque mélange de fanatisme. Sa vie errante ne lui avoit permis de composer aucun écrit. Néanmoins, le ministre Perrin, dans son *Histoire des Vaudois*, lui attribue un livre de l'Antechrist, dont il fixe la composition à 1120, et dont les centuriateurs de Magdebourg regrettent fortement la perte; mais Bossuet a prouvé, dans son *Histoire des variations*, que le livre n'est ni de Pierre de Bruys, ni d'aucun de ses disciples, et qu'il est d'une date beaucoup plus récente. Pierre le Vénéral, celui de tous les auteurs du temps qui a écrit le plus exactement sur ses erreurs, les réduit aux cinq articles suivants: 1^o. que le baptême est inutile aux enfants avant qu'ils soient en état de faire un acte de foi en le recevant; 2^o. qu'on n'a pas besoin d'églises, et qu'il faut détruire celles qui existent, la prière étant aussi agréable à Dieu dans une taverne et sur une place publique, qu'au pied des autels; 3^o. qu'on ne doit point adorer la croix; mais briser et brûler cet instrument des souffrances du Sauveur; 4^o. que l'Eucharistie ne contient ni la chair ni le sang de J.-C., ni même la figure et apparence de son corps; 5^o. que les prières, les oblations, les œuvres de charité des vivants sont inutiles aux morts. Les disciples de Pierre de Bruys s'appellèrent *Péto-brusiens*. Basnage a prétendu, sans preuves, qu'ils formèrent une secte fort étendue (*V. HÉRÉSIE*). T—D.

BRUYS (FRANÇOIS), né le 7 février 1708, au village de Serrières, dans le Maçonnois, d'un père qui étoit marchand, fit ses humanités à Cluni, sa philosophie chez les PP. de l'Oratoire, à Notre-Dame de Grèce en

Forez, passa à Genève, et de là en Suisse. Le désir de voir des parents réfugiés en Hollande le conduisit en 1728 à la Haye, où il embrassa la religion protestante, qui avait été celle de ses pères. L'indigence le fit auteur. Il entreprit un ouvrage périodique, intitulé : *la Critique désintéressée des journaux littéraires et des ouvrages des Savants*, 1730, 3 vol. in-12. Ayant voulu y prendre parti pour Jacques Saurin, contre La Chapelle, en faveur du mensonge officieux, ce journal fut supprimé par la cour de Hollande, sur la dénonciation du synode wallon, et le public n'y perdit rien; car cette production est très médiocre. Quel titre pouvait en effet avoir un auteur famélique de vingt-deux ans pour s'ériger en aristarque de tous les journalistes? Les chagrins et les dépenses que lui avaient causés cette affaire l'obligèrent de se retirer à Emmerick, où il se maria. Le comte de Neuwied le nomma son bibliothécaire en 1735; mais l'envie de revenir au sein de l'Eglise le ramena en France en 1736, et il fit son abjuration à Paris. Ses mémoires, composés depuis, attestent la sincérité de sa conversion. Il se disposait à exercer la profession d'avocat; mais le jour même où il prit ses grades en droit à Dijon, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 21 mai 1758. Bruys est principalement connu par une *Histoire des papes, depuis S. Pierre jusqu'à Benoît XIII, inclusivement*, la Haye, 1752-54, 5 vol. in-4°, ouvrage qui eut d'abord quelque vogue parmi les protestants, mais qui ne tarda pas à être généralement décrié, par le ton d'emportement, de mauvaise foi contre les pontifes romains, par le style grossièrement licencieux, l'arianisme et le socinianisme qui le déshonorent. L'au-

teur, brouillé avec ses parents il entreprit cette compilation pour faire une ressource contre l'incertitude se mit aux gages de Scheurlbraire à la Haye, qui lui donna quatre livres par feuille. Pour attendre quelque chose de mieux d'un jeune homme dans une situation pénible? Les uns attribuent l'*Histoire des papes* à un bénédictin, le comte de Neuwied à un cordelier, dont Bruys n'aurait que dénaturer le travail par des additions calomnieuses; mais l'abbé de Neuwied qui l'avait connu particulièrement affirme qu'il est véritablement de cette détestable compilation dans ses dernières années, il le dit souvent et publiquement l'ouvrage qu'il avait d'un pareil ouvrage d'*Artigny*, tom. IV, *Nicéron* (XXII). Bruys avait déjà publié, et imprimé par les mêmes soins, la *Traduction de Tacite, avec des notes politiques et historiques*, pour la continuation de l'ouvrage de la Houssaye sur le même auteur, la Haye, 1730 et 1735 in-12; mais il resta bien au-dessous de son modèle, s'il est vrai même qu'il soit l'auteur de cette continuation est annoncée comme l'ouvrage de C. de G., et ce sont peut-être les lettres initiales du véritable auteur. On a publié depuis sa mort ses *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, Paris, 1751, 2 vol. L'éditeur est l'abbé Joly, qui réimprima avec quelques changements, en tête du premier volume et le catalogue des ouvrages de qu'il avait déjà donnés dans le 4^e des *Mémoires de Nicéron*. Ces deux volumes contiennent ses *Mémoires sur les Suisses, ceux sur les Hollandois et ceux sur les Allemands; le portrait du prince Eugène de Savoie, et la loge de la comtesse de Neuwied*.

GUYAET et BOURBON). On a au même Brys : *le Postillon*, historique, critique, politique, philosophique, littéraire et 1753, 4 vol. in-12; et *l'Art à rebours des femmes, avec une tition sur l'adultère*, sous le chevalier de Plante-Amour, 1730, in-8°, et Amsterdam, 1780.

T—D.

ZEN DE LA MARTINIÈRE. **MARTINIÈRE** (de la).

(**THÉODORE DE**), graveur et prenait lui-même indifféremment noms de Thierry ou de *Theodoricus* ou *Theodorus*) : est connu sous ce dernier. Né en 1528, d'une famille riche et noble, il s'adonna à la gravure, et bientôt un artiste remarquable. Les partisans de Luther ayant essayé d'introduire la réformation à Liège, un décret bannit de la ville et tous les fauteurs de ces opinions, le sieur de Bry, expulsé par ce décret, vendit ses biens, se retira à Francfort-le-Mein, où il fit ressource de sa fortune. Il mourut le 27 mars 1598, deux fils, Jean-Israël, qui mourut plus en 1612, et Jean-Théodore, qui vécut jusqu'en 1623. « Quoique Théodore de Bry ait été un des petits-maitres, il a cependant l'abbé de Fontenai, gravé plusieurs morceaux d'histoire et de mœurs que les amateurs regardent avec raison. » On distingue tout parmi ses gravures : 1°. *le Village de la Foire de village*; 2°. *la Foire de Jouvence*; 3°. *le Village de Jules-Romain*. Il a aussi gravé, avec Jean-Hugues, un ouvrage intitulé : *Alphabeta acteres à creato mundo ad tempora*, Francfort, 1596,

in-8°, oblong; les figures du *Prosperium, sive Emblemata vitæ humanæ*, Francfort, 1627, in-4°. Les estampes qu'il a copiées d'après d'autres maîtres, et qu'il a réduites en petit, sont souvent plus estimées que les originaux. — **JEAN-THÉODORE**, né à Liège en 1561, mort à Francfort en 1623, dont les productions sont moins renommées, fut cependant un graveur habile, lequel, suivant Heineken, surpassa son frère et même son père. Jean-Théodore a dessiné et gravé des fleurs pour le *Florilegium novum*, Francfort, 1612-18, 3 vol. in-fol., réimprimé en 1641, à Francfort, chez Mérian, sous le titre de *Florilegii renovati et aucti*; et pour l'*Anthologia magna*, 1626, ou 1692, in-fol. : ces figures ont été plus utiles aux brodeurs et aux fabricants de papiers peints, qu'aux botanistes. On a aussi de Jean-Théodore et de Jean-Israël, frères : *Vera icones variarum gentium ære incisæ, cum brevi descriptione*, Francfort, 1599. Jean-Théodore a gravé les figures du *Theatrum anatomicum* de Gasp. Bauhin, 1621; mais ce qui a rendu célèbre le nom de de Bry, c'est, par-dessus tout, la *Collection des grands et des petits Voyages*. « On appelle ainsi, dit Camus, un recueil commencé par Théodore de Bry, et composé de plusieurs volumes in-fol. qui renferment plusieurs voyages aux Indes orientales et aux Indes occidentales. Les volumes qui concernent les Indes occidentales étant d'un format un peu plus grand que ceux qui concernent les Indes orientales, on a donné aux premiers le nom de *Grands Voyages*, aux seconds, celui de *Petits Voyages*. » Dans un voyage que Théodore de Bry fit en Angleterre en 1587, Rich. Hackluyt (*V. HACKLUYT*) lui conseilla de former cette collection, et lui procura

même des dessins d'après nature qui représentaient les habitants du Nouveau-Monde. De Bry fit imprimer successivement les relations les plus intéressantes, soit qu'elles eussent déjà été publiées, soit qu'elles fussent encore inédites. Il les donnait tantôt dans leur entier, tantôt par extrait seulement. Il mit en même temps sa collection sous presse dans les trois langues française, latine et allemande. Le premier volume parut en 1590; les six premières parties des *Grands Voyages* suivirent, du vivant de Théodore de Bry. La première partie des *Petits Voyages* ne parut qu'après sa mort, par les soins de ses deux fils, qui continuèrent les deux collections. L'édition française avait été abandonnée après la première partie (quelques personnes croient à l'existence de la seconde en cette langue); à la mort de Jean-Théodore de Bry, cette collection fut partagée entre ses gendres, Mathieu Mérian et Guillaume Fitzer. Mérian, qui eut dans son lot les *Grands Voyages*, en donna une 13^e. partie en langue latine, et une 14^e. de l'édition allemande; Fitzer donna jusqu'à la 12^e. partie de l'édition latine des *Petits Voyages*, et jusqu'à la 13^e. de l'édition allemande. Ainsi, l'édition latine des *Grands Voyages* a une partie de moins que l'édition allemande. Il en est de même pour les *Petits Voyages*. Les neuf premières parties de la collection latine des *Grands Voyages* avaient déjà eu plusieurs éditions, lorsque M. Mérian les fit réimprimer en 1634; les dernières parties n'ont probablement été imprimées qu'une fois. Les premières parties des *Petits Voyages* ont eu au moins deux éditions en latin; on a aussi réimprimé différentes parties de l'édition allemande des *Grands et Petits Voyages*. Cette collection est

également recherchée par les auteurs et par les savants: ce qui eût été le prix, c'est la réunion de plusieurs des premiers voyages aux deux Indes entrepris depuis la fin du 15^e. siècle et la multitude de cartes et de plans dont les relations sont accompagnées. Les renseignements bibliographiques à donner sur cette collection étaient importants, mais en même temps étendus, nous indiquerons les lieux où on peut les trouver. Ce sont: 1^o. *Observations et détails sur la collection des grands et petits Voyages* par l'abbé de Rothelin, 1742, in-4^o, de 42 pages, tiré à petit nombre mais réimprimé en grande partie des additions, dans l'édition de 1780, tome I^{er}., pages 324-361 de la *thode pour étudier la Géographie* de Lenglet-Dufresnoy; 2^o. *Cata des livres de Gouttard*, par Gouttard, 1780; 3^o. *Catalogue des livres de Mel-Saint-Céran*, 1780; 4^o. *Catalogue des livres de Camus de Limare*, 1785; 5^o. *Catalogue de Brienne*, 1786; 6^o. *le Manuel du Libraire* de M. J. C. Brunet fils; 7^o. *la Bibliothèque instructive* de Debure; 8^o. surtout le *Mémoire sur la collection des grands et petits Voyages*, de chisedech Thevenot, par A. Camus, 1802, in-4^o. A. BRY DE LA CLERGE (GILLES), avocat au parlement de Paris, était fils de François Bry, tenant au bailliage du Perche. C'est à qui y naquit à la fin du 16^e. siècle; il était l'aîné de huit enfants; il ne nous est connu que par les ouvrages suivants: I. *Histoire des pays et du Perche et duché d'Alencorris*, 1620, in-4^o. « Il y a, dit le » long, beaucoup de recherches » cette histoire. » II. *Addition*

reches d'Alençon et du Perche, 1621, in-4°, de 78 pages : une suite de l'ou rage précédent; *les Costumes des pays, comté et royaume du grand Perche, avec les usages de Dumoulin*, 1659, in-1757, in-8°; le Moréri de 1759 d'une édition donnée en 1621, suite des *Additions*; IV. *les seigneuries - Fiefs du Perche*, 1635, ; V. *Éloge et Vers funéraires sur la mort de feu messire Gilles de La Roche*, baron de Villeray, président parlementaire, Angers, 1597, in-8°.

A. B—T.

YAN-EDWARDS. F. EDWARDS.
YAN (Augustin), critique anglais, entreprit, vers 1723, une grammaire grecque et latine des *Vies antiques*, avec des corrections et notes de plusieurs savants; mais mourut en 1726. Moïse du Soul (sans nom) continua son travail, et le termina à Londres en 1729, 5 vol. Cette édition est estimée; on y trouve ordinairement les *Apophthegmes*, Londres, 1741, in-4°. X—s.
YANT (Sir Francis) combattit, en 1522, les troupes anglaises employées au siège de Morlaix. Il fut tué dans cette ville et la livra aux flammes; comte de Surrey, son général en chef, pour reconnaître ce service, le fit sur-le-champ chevalier. Il fut nommé, en 1528, en ambassade en France, et l'année suivante, à Rome, négocier le divorce de Henri VIII. Nommé gentilhomme de la chambre de ce prince, il conserva la confiance place sous le règne d'Edouard VI. Yant accompagna le protecteur Somerset dans son expédition contre les Écossais, fut créé chevalier baronnet après la bataille de Musselbourg, où il commandait la cavalerie légère. Il fut nommé, en 1548, gouverneur-général de l'Irlande, où il épousa la comtesse d'Or-

mond. Il mourut peu de temps après. On a de lui : I. des *Lettres* sur des sujets de politique; II. *le Mépris de la cour*, Londres, 1548, in-8°, traduit du français d'Allegre, qui l'avait traduit lui-même de l'original castillan de Guevara; III. des *Chansons* et des *Sonnets*, dont quelques-uns ont été imprimés avec ceux du comte de Surrey et de sir Thomas Wyatt, Londres, 1565. X—s.

BRYANT (Jacques), antiquaire et auteur anglais du 18^e siècle, célèbre par son érudition, mais plus encore par des opinions qui tiennent beaucoup du paradoxe. Il fut successivement précepteur et secrétaire du lord Marlborough, fils du grand général de ce nom, qui lui fit obtenir une place à l'amirauté. On a de lui plusieurs ouvrages, en anglais, dont nous ne citerons que les principaux : I. *Observations et recherches relatives à différentes parties de l'histoire ancienne*, Cambridge, 1 vol. in-4°, 1767; II. *Nouveau système, ou Analyse de la mythologie ancienne*, Londres, 1773-76, 3 vol. in-4°, magnifiquement imprimés. C'est l'ouvrage sur lequel repose surtout sa réputation; il y prétend que les histoires des patriarches rapportées dans l'*Ancien Testament*, ont été l'origine d'une grande partie de la mythologie païenne : ce qu'il dit à cet égard des mythologies indiennes a été pleinement confirmé par les académiciens de Calcutta, et par W. Jones, leur président. Ce livre a eu le plus grand succès à Londres. III. *Traité de l'authenticité de l'Écriture sainte, et de la vérité de la religion chrétienne*, Londres, 1795, in-8°. Ce dernier ouvrage a eu onze éditions dans la même année. IV. *Défense de la médaille d'Apamée* (1),

(1) Cette médaille, ou pour mieux dire ces médailles, car il y en a plusieurs, ont été tropées

Londres, 1775, 1 vol. in-4°; V. *Adresse au docteur Priestley sur la nécessité philosophique*, in-8°; VI. *Observations sur les poèmes de Rowley, où l'on établit l'authenticité de ces poèmes*, 2 vol. in-8°. VII. *Dissertation sur la guerre de Troie, décrite par Homère, montrant que cette expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville de Phrygie n'a jamais existé*, Londres, 1796, in-4°. Cet ouvrage, composé à l'occasion de la description de la Troade, par M. Lechevalier, fit éclore un grand nombre d'écrits, pour et contre ce système singulier. Bryant a fait insérer dans les *Mémoires de la société des antiquaires* des recherches sur la langue des Bohémiens (*Gypsies*), et sur ses rapports avec quelques langues orientales. Etant en 1804 à sa campagne, dans le comté de Berck, et travaillant dans sa bibliothèque, un volume lui tomba sur la tête, et il mourut des suites de cet accident. Il avait plus de quatre-vingts ans. Pour un homme de lettres, c'est mourir au champ d'honneur. X—s.

BRYAXIS, sculpteur grec, florissait vers la 100^e. olympiade, trois cent quatre-vingts ans av. J.-C. Il eut la gloire d'attacher son nom à l'une des sept merveilles du monde. Artémise, reine de Carie, le choisit

avec Scopas, Timothée et L pour élever, dans la ville d'I nasse, un monument digne de sa douleur et de sa magnificence mémoire de Mausole, son dont les cendres furent déposées ce superbe tombeau. Sa longueur de soixante-trois pieds du midi et du nord, les faces de et de l'occident étaient un peu étendues. Trente-six colonnes raient l'édifice. Bryaxis avait le côté du nord, Scopas le levant, et Léoarque le midi, et Léoarque chant. Artémise mourut avant que l'ouvrage fût achevé; mais l'ardent quatre artistes ne se ralentirent et ils rivalisèrent de zèle et de pour embellir cet admirable ouvrage. Un cinquième sculpteur se joignit à eux, et plaça un quadrigesur une pyramide qui fut élevée pour couronner le mausolée. Le premier artiste se nommait Pythis. Il nument avait cent quarante pieds sa plus grande élévation. Il exécuta encore plusieurs ouvrages remarquables, entre autres cinq colossales dans l'île de Rhodus un *Apollon* qui fut placé, en suite, à Daphné, près d'Antoine Julien l'Apostat voulut honorer la statue d'un culte particulier; feu consuma le temple et l'œuvre de Bryaxis. Julien et chrétiens de cet incendie, et occasion de les persécuter; Cécilius qui rapporte ce fait, y a joint des constances miraculeuses. Clément d'Alexandrie assure qu'on attribue à Phidias les ouvrages de l

L—s

BRYDAYNE. Voyez BRYENNE (NICEPHORE); un rang distingué dans l'empire, en 1074, sous le règne de Michel Parapinace, qui voulut l

en l'honneur de Septime Sévère, et de Philippe l'Arabe, dans la ville d'Apamée de Phrygie, ville qui se glorifiait de son ancien nom de *Kibotos* (arche, caisse). Ils présentent pour type l'arche de Noé, avec le nom de ce patriarche, gravé dans la légende, et les accessoires du corbeau, de la colombe et du rameau d'olivier. Quelques antiquaires anglais, dont les *Mémoires* se trouvent dans le volume IV de l'*Archéologie*, ont tâché, par des interprétations forcées, de mettre en doute ou de faire entièrement disparaître les rapports de ce type avec l'histoire mosaïque du déluge; mais le savant Eckhel a mis hors de question l'explication que Bryant avait donnée; et il a observé que les traditions juives, à l'époque où ces médailles ont été gravées, étaient assez répandues parmi les païens, pour que ceux-ci ne se refusassent pas à puiser dans ces sources sacrées les idées et les faits qu'ils croyaient propres à éclaircir les ténèbres de leurs anciennes origines. V—1.

de César. Les ennemis de Nicéphore détournèrent l'empereur de ce qu'il parvint à lui rendre suspect un homme qu'il avait voulu r, et qui battait les Croates Bulgares pendant qu'on tramait à Constantinople. Jean de , son frère, menacé comme gagea à se révolter; Nicéphore, après quelques hésitations, se fit pro-empereur à Dyrrachium, et alla à marcher vers Constantinople; mais il fut prévenu par Nicé-otoniata, qui détrôna Michel 3, et qui, l'année suivante, Alexis Comnène de combattre , dont le parti se fortifiait en jour. On tenta d'abord d'en un accommodement, que la de part et d'autre rendit im-: il fallut combattre. La ba- livra dans un lieu nommé Ca- en Thrace. Les talents d'Alexis érent sur la valeur de Bryen- serré de toutes parts, ne se l'après avoir abattu de sa main ix qui osèrent l'approcher. satisfait d'avoir vaincu un illustre, le traita avec générosité; mais Bryenne ayant été remis, le de l'empereur, dans les de Basile, ce cruel ministre lui ter les yeux en 1080.— E (Nicéphore), fils du précé- quit à Orestias en Macédoine. a, par son esprit, ses talents réments personnels, la faveur Comnène, qui lui donna en sa fille Anne, si célèbre par . Lorsque Alexis fut parvenu re, il éleva Bryenne au rang , créa pour lui le titre de *ersebastus*, et lui confia à dif- reprises le soin des affaires ommandement des armées. la maladie d'Alexis, Anne et Irène insistèrent auprès de

lui pour qu'il laissât le sceptre à Nicéphore; mais l'empereur s'y refusa opiniâtrément. Après sa mort, Jean Comnène ayant pris la couronne, les princesses voulurent encore conspirer contre lui; mais Bryenne refusa de se prêter à leurs projets ambitieux, et continua de se partager entre le service de l'état et l'étude des lettres et de l'histoire. En 1137, il fut envoyé pour faire lever le siège d'Antioche; il y tomba malade, et revint mourir à Constantinople. Nicéphore Bryenne a écrit l'histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène, Michel Parapinace, et le commencement du règne de Nicéphore Botoniata. La mort ne lui permit pas d'achever cette histoire, divisée en 4 livres, et qui s'étend depuis l'an 1057 jusqu'à 1071. Le P. Possin, jésuite, en a publié la 1^{re} édition d'après un manuscrit de Cujas et de P. Favre de St-Joire, en y joignant une traduction latine, à la suite de son édition de Procope, Paris, 1661, in-fol. Du Cange y a joint de savantes notes historiques et philologiques, dans son édition de Jean Cinnamus, 1670, in-fol. Le style de Nicéphore Bryenne est peut-être moins barbare que celui des autres historiens de son temps. On le lit avec intérêt comme témoin oculaire de ce qu'il rapporte; mais, malgré les éloges que lui donne Anne Comnène, il n'est pas toujours impartial. L'ouvrage de Bryenne a été traduit en français par le président Cousin, dans le tome III de son *Histoire de Constantinople*. L—S—E.

BRYENNE (JEAN DE). *V. BRIENNE.*

BRYNTESSON (MAGNUS), seigneur de Graefnaes, chevalier, sénateur de Suède. Entré par l'ambition, il se mit en 1529, avec plusieurs autres grands du royaume, à la tête d'une insurrection contre Gustavo

Vasa, et fut proclamé roi par ses partisans ; mais Gustave, étant parvenu à gagner le peuple, fit arrêter Bryntesson, qui eut la tête tranchée à Stockholm. Il était d'une des familles les plus anciennes du pays, et qui occupe la première place aux diètes parmi les chevaliers, sous le nom de *Liliehak*. C—AU.

B U A C H E (P H I L I P P E), né à Paris, le 7 février 1700, se distingua d'abord dans l'art du dessin, et commença par remporter un premier prix d'architecture ; mais Delisle le géographe se l'attacha, et il se livra tout entier à la géographie. Le roi ayant établi à Paris un dépôt de cartes, plans et journaux de la marine, sous la direction du chevalier de Luyne, le jeune Buache, quoique âgé seulement de vingt-un ans, fut nommé pour classer et mettre en œuvre les matériaux qu'on y avait rassemblés : il a été pendant dix-sept ans attaché à ce dépôt. Il n'avait que 800 livres d'appointements par an, et refusa cependant d'aller en Russie, où Delisle l'astronome cherchait à l'attirer par des offres brillantes. Delisle le géographe étant mort, Buache s'acquitta envers son bienfaiteur par les services qu'il rendit à sa veuve, dont il épousa la fille unique, en 1729. Il la perdit peu d'années après, et se maria en secondes noces, en 1746, à Elisabeth-Catherine Miremont, belle-sœur de Pitrou, inspecteur-général des ponts et chaussées, qui avait été son premier maître. Ainsi la reconnaissance avait formé les nœuds de ses deux mariages. N'ayant point eu d'enfants, il prit avec lui deux jeunes gens de ses parents, qui l'ont aidé pendant quinze ans dans ses travaux. A l'âge de vingt-neuf ans, Buache fut nommé premier géographe du roi, et ce fut en sa faveur

qu'il fut nommé premier géographe dans l'académie des sciences, dont il devint membre en 1750. Il mourut le 27 janvier 1773, âgé de près de soixante-treize ans. Successeur de Delisle et prédécesseur de d'Anville à l'académie des sciences, Buache est loin d'avoir rendu à la géographie les mêmes services que ces deux hommes célèbres. Il est principalement connu par son système de géographie physique et naturelle. Il y divise le globe en autant de cavités ou bassins, subordonnés les uns aux autres, selon le cours des rivières, partageant de même les mers par une suite de montagnes sous-marines, indiquées, suivant lui, par les îles, rochers ou vigies. Ce système, ingénieux, et vrai en partie, fut beaucoup trop généralisé par Buache, et exerce encore une influence funeste pour la géographie sur nos dessinateurs de cartes les plus connus, qui, au moyen de cette théorie, substituent l'art à la science, et le travail du pinceau à celui de l'étude et de la critique. Malgré l'abus que l'on fait du système de Buache, abus que lui-même a poussé jusqu'à l'extrême, nous devons observer qu'en le combinant avec la découverte de Béring, il est parvenu à deviner la liaison qui se trouve entre l'Amérique et l'Asie, par le moyen de la presqu'île d'Alashka ; qu'il a tracé passablement sur ses cartes cette presqu'île, avant qu'on en eût constaté l'existence. Les efforts qu'il fit pour suppléer au vide immense que présentaient encore il y a peu d'années nos connaissances géographiques sur le nord-ouest de l'Amérique, sont aussi très louables, et il n'eut pas autant de tort qu'on le croit communément, d'employer, au défaut de renseignements plus précis, la relation de l'amiral de Fonte ou de Fuente (*Voy. FUENTE, DELISLE, et VAUGONDY*). Buache publia le ré-

recherches relatives à cet
 le titre de *Considérations
 graphiques et physiques sur
 elles découvertes de la
 fer*, d'abord dans les *Mé-
 l'académie des sciences*,
 ensuite séparément, Paris,
 -4°. Depuis que les progrès
 igation et les voyages de dé-
 ont jeté une vive lumière
 du globe vers le pôle sud,
 bèses les plus importantes
 e ont été trouvées fausses.
 at s'empêcher de sourire au-
 en voyant sur les cartes de
 quelques petites portions de
 le-Zélande, dont on n'avait
 e fait le tour, et quelques
 res moins considérables et
 stence est même douteuse,
 en deux immenses con-
 tout-à-fait distincts de la
 Hollande, et même de la
 Diémen. Buache en dessine
 s, et nous assure gravement
 is grand de ces nouveaux
 oit avoir, le long et près des
 chaîne de montagnes comme
 res d'Amérique, et des fleu-
 considérables que ceux de la
 ette idée d'un grand-con-
 trol a été empruntée aux
 fanilius en fait mention dans
 e sur l'astronomie, et Pom-
 a y place la grande nation
 tones. L'*Atlas physique*
 e, publié en 1754, est com-
 ngt planches, petit in-fol.,
 ues-unes sont relatives au
 it de Paris; mais on n'y a
 la carte qui contient le *pa-
 s fleuves de toutes les par-
 onde*, une des plus ingé-
 l'auteur, et une des plus
 r l'intelligence de son sys-
 la trouve dans l'*Histoire
 emie des sciences*, année

1753, pag. 587, planche XXIV. Les
 autres volumes de ce recueil, qui ren-
 ferment les développements succes-
 sifs de ce système, sont : Année 1745,
Hist., p. 76; année 1752, *Hist.*,
 p. 117, et *Mém.*, p. 399; année 1757,
Hist., p. 143, et *Mém.*, p. 190. Il
 a écrit différents mémoires relatifs à
 cet atlas et à d'autres points de géo-
 graphie. On les trouve dans le Recueil
 de l'académie des sciences. Le même
 recueil renferme aussi plusieurs cartes
 de Buache, qui accompagnent des mé-
 moires de ses confrères à l'académie,
 et, entre autres, de Guettard. Buache
 a revu et publié, avec des changements,
 un assez grand nombre de cartes de
 Delisle, son beau-père. W—A.

BUAT-NANCAÏ (LOUIS-GABRIEL,
 comte DU), né le 2 mars 1732, d'un
 gentilhomme de Normandie sans for-
 tune. A peine sorti de l'enfance, il en-
 tra dans l'ordre de Malte : un hasard
 heureux lui fit faire la connaissance du
 chevalier Folard, connu par ses *Com-
 mentaires sur Polybe*. Cet officier
 l'accueillit, le logea dans sa maison,
 et lui donna une éducation qui eût été
 parfaite, si Folard, zélé janséniste,
 ne lui eût inculqué en même temps la
 doctrine absurde des enthousiastes
 qui croyaient aux miracles opérés sur
 le tombeau du diacre Paris. Le jeune
 du Buat se dégagea peu à peu de ces
 erreurs superstitieuses : mais il avait
 puisé à cette école une rigidité de prin-
 cipes qu'il conserva toute sa vie. Fo-
 lard avait un neveu, qui fut depuis
 ministre du roi de France en diverses
 cours d'Allemagne, et près de qui le
 chevalier du Buat se forma à la politi-
 que, et commença les études nécessai-
 res à celui qui entreprend d'écrire l'his-
 toire. Il fut successivement ministre
 de France à Ratisbonne et à Dresde ;
 mais ces deux places ne lui fournirent
 l'occasion d'aucune négociation im-

portante. Cette espèce de nullité et le déplaisir de voir avancer rapidement des hommes dont la capacité était bien inférieure à la sienne, le déterminèrent à quitter les affaires publiques : sa retraite eut lieu en 1776. Il s'était marié très jeune, avait perdu sa femme de bonne heure, et avait pris le titre de *comte du Buat*. Il épousa en Allemagne une baronne de Falkenberg. Il est mort à Nançay en Berry, le 18 sept. 1787 et n'a point laissé d'enfants. Son nom est moins connu et ses ouvrages moins estimés en France que dans les pays étrangers, et surtout en Allemagne. Il avait prétendu déterminer l'origine de la nation bavaroise dans un de ses premiers ouvrages, imprimé à Munich en 1762, in-4°, réimprimé à la tête de son *Histoire ancienne*, etc., et qui est devenu classique parmi les savants d'Allemagne. En continuant ses recherches, il changea de système, et développa avec une grande sagacité, dans un autre ouvrage, les motifs de ce changement d'opinion; mais il avait si fortement établi sa première doctrine, que l'Allemagne savante y a persisté, et y persiste peut-être encore. Il savait fort bien presque tout ce qui peut s'apprendre par l'étude, et fort mal ce qu'enseignent la société et le commerce avec les hommes. Comme il avait un respect scrupuleux pour la vérité, il croyait aisément la même disposition dans les autres; ce qui le rendait fort crédule, et peut-être plus qu'il ne convient de l'être dans la profession qu'il avait embrassée; mais s'il fut quelquefois trompé sur des faits particuliers, il le fut rarement dans ses observations sur les affaires générales; il en faisait l'application la plus heureuse au temps présent, et il jugeait l'avenir comme par intuition. On lui a plusieurs fois entendu dire avant 1775 : « La monarchie française finira avec

» Louis-Auguste, comme l'empire romain a fini avec Augustule. » Dès l'an 1765, il semble pressentir, dans un de ses ouvrages, la révolution de 1789. Il travaillait avec une grande facilité; presque tous ses manuscrits sont sans ratures; mais il y a une grande inégalité dans son style. A côté de pages écrites avec une grande énergie, et souvent même avec élégance, on en trouve un plus grand nombre très négligées, quelquefois même incorrectes. Il a publié : I. *Tableau du gouvernement actuel de l'empire d'Allemagne*, traduit de l'allemand de J.-J. Schmauss, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1755, in-12; II. *les Origines, ou l'Ancien gouvernement de la France, de l'Italie, de l'Allemagne*. La première édition est en 4 vol. in-12, la Haye, 1757; idem, la Haye (Paris), 1789, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui fut traduit en allemand (Bamberg, 1764), n'eut pas d'abord en France tout le succès qu'il méritait, parce que l'érudition y est entassée sans ordre, et que la marche en est obscure; mais, en le lisant avec attention, on est frappé de l'étendue des recherches qu'il a demandées. On y remarque, comme dans tous les écrits du même auteur, une grande prédilection pour le gouvernement féodal, et il est aisé d'en démêler la cause. Il avait envisagé les maux sans nombre qui accablèrent la société lorsque l'empire romain, croulant de toutes parts, couvrit l'Europe de ses ruines; la suite de ses travaux lui montra un ordre nouveau sortant de ce chaos, et les barbares qui avaient mis un terme à de si longues calamités devinrent l'objet de son admiration. III. *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. in-12. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux du comte du Buat, lui

e place distinguée parmi les
 1. C'était un sujet qui n'avait
 en aucune langue; il n'y avait
 recherches pénibles et une pa-
 rechte épreuve qui pussent
 1. écrivain en état de donner
 ordre et quelque liaison à
 confuse de tant de peuples
 , qui n'ont laissé de leur pas-
 la terre que des monuments
 breux et des traditions obs-
 rès incomplètes. Malgré l'a-
 la matière, du Buat a su por-
 nière dans ce chaos, et ré-
 même de l'intérêt sur les par-
 étaient susceptibles, telles
 péditions d'Attila et de Théo-
 ais on y désirerait un plan
 net et un style plus soigné.
 était en Allemagne lorsqu'il
 t ouvrage. Le rédacteur de cet
 chargea d'en diriger l'édition,
 a une préface. IV. *Les Elé-
 la politique*, ou *Recherches
 vrais principes de l'écono-
 ale*, sous la désignation fic-
 ondes, 1773, 6 vol. in 8°.

fut composé à Ratisbonne
 15 ou 1766. La lecture en est
 , parce qu'on n'y trouve ni
 méthode; cependant, on y
 l'érudition de l'auteur et ses
 s connaissances. On trouve,
 1°. volume, des dialogues très
 , dans lesquels, en faisant le
 d'Athènes, l'auteur a voulu
 la destinée de l'Angleterre;
 autre endroit, il fait pressen-
 timent de révolution d'une manière
 remarquable. Nous n'avons que
 s de cet ouvrage; et les som-
 mes 11[°]. et 12[°]. font connaître
 uraient pas été les moins im-
 , si des raisons qu'on peut
 ne l'avaient empêché de
 2. ou détourné de les rendre
 ils contiennent une indica-

tion hardie des devoirs du monarque.
 V. *Les Maximes du gouvernement
 monarchique, pour servir de suite
 aux Eléments de la politique*, 4 vol.
 in-8°. , Londres, 1778. Parmi beau-
 coup de choses remarquables, on est
 frappé d'un portrait aussi hardi qu'in-
 génieux de Frédéric II, roi de Prusse,
 et d'un parallèle de ce monarque avec
 Louis XV. Ce livre détacha du comte
 du Buat la plupart de ses amis; il y
 rapporte sans déguisement ses enten-
 tiens avec des hommes connus par des
 ouvrages utiles; il les fait parler, et il
 réfute à son aise des opinions peut-être
 erronées, mais qu'il a exposées à sa
 manière. S'il évite de nommer les per-
 sonnes, il les désigne cependant de
 sorte qu'on ne peut les méconnaître;
 c'est ainsi qu'il met en scène M. de
 Maurepas, qu'il appelle *Malcen* (*ma-
 la cena.*) *Les Maximes du gouverne-
 ment* sont aussi inégalement écrites
 que les *Eléments*; on y remarque les
 mêmes mérites et les mêmes défauts.
 On a encore attribué au comte du
 Buat: *Remarques d'un Français, ou
 Examen impartial du livre de M.
 Necker sur les finances*, Genève,
 1785, in-8°. Il avait composé dans
 sa jeunesse une tragédie intitulée:
*Charlemagne, ou le Triomphe des
 lois*, tragédie en cinq actes, Vienne,
 1764, in-8°. Du Buat connaissait à
 fond les poètes hébreux, grecs et la-
 tins; mais il les avait étudiés, moins
 pour le plaisir que causent les beautés
 dont ils brillent, que pour y trou-
 ver quelques lignes dont l'histoire pût
 faire son profit. Les journaux étrangers
 et nationaux, surtout le *Journal en-
 cyclopédique* et la *Gazette littéraire
 de l'Europe*, contiennent plusieurs
 articles de ce savant, sur divers points
 d'histoire, de littérature ou d'économie
 politique. D'excellentes *Observations
 sur le caractère de Xénophon*, etc.,

recueillies dans les *Variétés littéraires* (tom. IV, soit de l'édition in-12, soit de l'édition in-8°), méritent surtout l'attention des bons esprits. S—D.

BUBENBERG (ADRIEN DE), d'une famille noble de la ville de Berne, à la fondation de laquelle avait présidé son aïeul Conrad. Après avoir passé sa jeunesse à la guerre, il occupa successivement différents emplois dans le gouvernement; mais des divisions entre les premières familles de Berne portèrent atteinte à son crédit, et Nicolas de Diessbach, homme riche et populaire, dévoué aux intérêts de la cour de France, réussit à l'écartier des conseils. Adrien de Bubenberg se trouva attaché au parti de Bourgogne, ayant été député, en 1470, au duc Charles, dont il avait reçu des témoignages d'estime, et avec lequel il désirait conserver la paix. Son éloignement s'étant opposé à l'accomplissement de ses vœux, et Charles ayant résolu d'ouvrir la campagne par la conquête de Morat (en 1476), il s'agissait de défendre cette ville contre soixante mille Bourguignons. Les regards des Bernois s'arrêtèrent sur leur avoyer exilé, qu'ils envoyèrent chercher, pour le prier de venir prendre le commandement. Bubenberg, oubliant l'injustice qu'il avait essuyée, se chargea du pénible devoir qu'on exigeait de lui, à condition que les bourgeois et la garnison lui promettaient une entière obéissance, qu'on lui donnerait les secours nécessaires, et qu'on ne négligerait aucun effort pour obtenir la levée du siège. On composa la garnison avec cette attention, dont on avait déjà éprouvé plus d'une fois les heureux effets : on sépara les parents et les amis, en plaçant les uns dans la ville, les autres dans le corps d'armée destiné à déloger les assiégeants, afin que l'amour de la patrie fût encore

animé par tout l'intérêt de l'amitié et de la piété fraternelle. Tous les historiens s'accordent à célébrer la sagesse, toujours calme au milieu du danger, ainsi que la valeur et l'activité que Bubenberg déploya dans cette occasion, et qui sauvèrent Morat, au sort duquel celui de la Suisse entière paraissait attaché. Ce fut à lui que Louis XI attribua principalement le mérite de la victoire. Le roi traita avec une magnificence royale les douze députés suisses qui lui furent envoyés, et donna à Bubenberg, qui se trouvait à leur tête, des marques de la plus haute considération. Dans les affaires relatives à la succession de Bourgogne, le vainqueur de Morat fut de nouveau envoyé, l'année suivante, à la cour de Louis, où l'objet de sa mission avait changé en haine et en froideur la reconnaissance et l'empressement qu'on lui avait montrés auparavant; mais fidèle à ses vertus et à son caractère, aussi inflexible qu'incorruptible, Bubenberg, lorsqu'il vit fléchir ses collègues (Waldmann de Zurich, et Imhof du canton d'Uri), se déguisa en ménétrier, revint à Berne en 1468, et y mourut en 1479. U—z.

BUC (GEORGE), antiquaire anglais qui vivait au commencement du 17^e siècle, naquit d'une famille ancienne, dans le comté de Lincoln. Il fut créé chevalier, nommé l'un des gentilshommes de la chambre privée, et intriguant des menues-plaisirs, sous le règne de Jacques 1^{er}. On a de lui : *I. La Vie et le règne de Richard III*, en cinq livres (en anglais), Londres, 1641 et 1646, in-fol., imprimée dans l'*Histoire d'Angleterre*, de Kennet. C'est un ouvrage écrit d'un ton pédantesque, et qui offre moins l'histoire que l'apologie de ce monarque, que l'auteur cherche à justifier de tous les crimes dont l'a chargé l'histoire. II. *La*

à université d'Angleterre, imée à la fin de la *Chronique*, in-fol., Londres, 1631. notice des écoles et autres vents d'instruction de Londres environs de cette ville. si écrit un *Traité sur l'art tissements* (Revels). Il était t comme antiquaire, et Caume lui avoir de grandes obli-

X—s.

JEAN-BAPTISTE DU), naquit inique, en 1717, d'une famille, originaire de Normandie. enl s'était établi dans la colonie 657 (Voyez le *Nouveau aux isles d'Amérique*, du at, tom. II, pag. 42), et tingué dans les Antilles par its militaires; son grand-ait acquis une grande répar des exploits semblables, mé chef par la colonie de ique, en 1717, il avait dirigé, avec autant de sagesse que é, le soulèvement des colons, u désespoir par les exactions rueur. Jean-Baptiste du Buc a ses études à Condom et les Paris. Retourné à la Martin's'y maria. Le gouvernement a 1761, établi dans les colonies chambres d'agriculture, et cordé à chacune un député ; représenter à Paris, du rgé de cette mission, passa ce. Les connaissances qu'il dans plusieurs mémoires sur tration des colonies, le firent ar la compagnie des Indes, de ses syndics. Cette place le pport avec le duc de Choiseul, es une heure de conversation , le nomma chef de ses bues colonies des Deux-Indes, il conserva jusqu'en 1770. cmps avant la disgrâce de ce

ministre, il obtint sa retraite, avec le titre d'intendant des colonies, ne conservant que des fonctions consultatives. La doctrine de du Buc, relativement au commerce des colonies; rencontra beaucoup d'opposition, parce qu'elle choquait quelques intérêts particuliers; mais elle a prévalu; elle est reconnue comme très saine par la plupart des commerçants éclairés, dont plusieurs l'avaient combattue, parce qu'ils croyaient y voir le renversement total des lois prohibitives. Du Buc maintenait, au contraire, ces lois, par lesquelles la prospérité des colonies doit toujours être ramenée à celle de leurs métropoles; mais il voulait en faire fléchir la rigueur, dans les cas où leur application s'écarterait du but, au lieu d'y conduire. Quelques-uns de ses mémoires sur ces questions donnèrent lieu à la publication d'une foule d'écrits sur ce sujet, et causèrent dans le système colonial une réforme de laquelle datait la prospérité de nos colonies, et qui a même influé sur celles des autres nations qui ont adopté les mêmes principes. L'arrêt du 30 août 1784 fut le résultat de toutes ces discussions, et jamais la prospérité des colonies et du commerce de la métropole n'a été si grande que depuis qu'on a permis l'approvisionnement des premières par l'étranger, pour les articles que la métropole ne pouvait leur fournir. « La France, dit Raynal, ne s'en » était jamais écartée (des lois prohibitives), lorsqu'un homme de génie » (M. du Buc), fort connu par l'éten- » due de ses idées, l'énergie de ses » expressions, a voulu tempérer la » rigidité de ce principe. » (*Hist. phil. et pol.*, édit. d'Amsterdam, tom. V, p. 167.) Du Buc n'a publié que les mémoires dont nous venons de parler; mais sa réputation comme homme d'esprit était généralement établie à Paris.

Le charme de sa conversation était inexprimable ; un extérieur agréable , un port noble et gracieux , une belle figure , qui s'animait en parlant , ajoutaient encore à tout ce que son élocution avait de séduisant. Il faisait grand cas d'une bonne définition , comme d'une chose fort rare , et il disait que « l'homme qui en aurait fait une douzaine dans sa vie n'aurait pas mal employé son temps. » Sa réputation de probité n'était pas moins établie que celle de ses talents. Il eut un grand nombre d'amis illustres , parmi lesquels il mit toujours au premier rang le duc et la duchesse de Choiseul , dont il devint l'allié , par le mariage d'une de ses nièces avec M. de Choiseul-Meuse. Quoique fortement attaché aux principes de la monarchie , il conserva toujours une grande indépendance d'opinion ; il exprima une profonde horreur pour l'assassinat judiciaire du général de Lally. Il fit , en 1786 , un voyage à la Martinique pour ses affaires , et en revint en 1788. Il est mort à Paris en 1795 , dans sa 79^e. année. Dans les *Mélanges* de M^{me}. Necker , il est souvent question de du Buc , et l'on y rapporte plusieurs de ses pensées , maximes , ou réparties. Il voulait qu'on mît pour épigraphe aux livres des économistes : « Le malade pourra bien en mourir , » mais ce n'en sera pas moins une très » belle opération. » D—N L—E.

BUCCA FERREI (LOUIS et JÉRÔME). *Voy.* **BOCCA DI FERRO**.

BUCÉLIN (GABRIEL), né le 29 décembre 1599 , à Diessenhoffen , en Turgovie , se fit bénédictin dans l'abbaye de Weingarten , en Souabe , fut prieur de Veldkirch , dans le Rhinthal , et mourut en 1631 , dans l'abbaye où il avait fait profession , après avoir composé un grand nombre d'écrits , qui lui ont fait la réputation d'un des plus savants historiens d'Al-

lemagne. Cependant , son exactitude et sa critique ne répondent pas toujours à l'immensité des recherches. Voici ses principaux ouvrages : I. *Aquila imperii benedictina , de ordinis S. Benedicti per universum imperium romanum immortalibus meritis*, Venise , 1651 , in-4^o. ; II. *Menologium benedictinum*, etc. , Veldkirch , 1655 , in-fol. ; l'auteur y suit l'ordre du calendrier ; III. *Annales benedictini*, Vienne , 1655 ; Augsbourg , 1656 , in-fol. ; IV. *Benedictus redivivus*, Augsbourg , 1679 : cet ouvrage tend à prouver que l'esprit de S. Benoît vivait encore dans son ordre ; V. *Germania topo-chrono-stemmata-graphica sacra et profana*, en 4 vol. in-fol. , dont les deux premiers et le quatrième furent imprimés , en 1655 , 1662 et 1678 , à Ulm , et le troisième , en 1671 , à Francfort ; VI. *Rhætia , Etrusca , Romana , Gallica , Germanica , Europæ provinciarum situ altissima*, Augsbourg , 1666 , in-4^o. C'est une description assez exacte du pays des Grisons ; mais la partie historique y est tellement remplie de fables absurdes , qu'on ne peut y avoir confiance que quand il s'appuie sur des monuments (*Voyez*, pour cet ouvrage qui est rare , la *Bibl. cur.* de David Clément , t. V , pag. 348 , et Haller , *Biblioth. de l'hist. suisse*, IV , 827). VII. *Constantia Rhenana , Lacus Mæsii olim , hodie Acronii et Potamici metropolis sacra et profana*, Francfort , 1667 , in-4^o. ; c'est une description topographique et historique des environs du lac de Constance , avec une carte. VIII. *Nucleus historiæ universalis*, 1654 et 1658 , 2 vol. in-12 ; IX. *Sui imperii romani majestas*, Francfort , 1680 , in-12. — On connaît un autre **BUCÉLIN** (Jean), jésuite de Cambrai , né en 1571 , mort en 1629 , auteur d'un

intitulé : *Gallo-Flandria profana*, Douai, 1625, 2 C'est une description historique et de la Flandre Walst insérée dans les *Annales sudrici*. T—D.
R (MARTIN), l'un des plus zélés de Luit à Strasbourg, en 1491. était *Kuhhorn*, mot qui allemand corne de vache, avait l'usage des érudits de son temps, il jugea à propos de chanter de *Bucer*, qui a la même signification en grec. Il entra d'abord en contact avec des dominicains, d'où il fut exclu en 1521, pour embrasser la réforme, à la suite de plusieurs conférences qu'il eut à Worms et ailleurs. Il devint l'apôtre parti à Strasbourg, où il exerça pendant vingt ans le double emploi de professeur de théologie. Ses opinions ne furent pas les mêmes à Strasbourg, où l'archevêque Herman avait appelé pour y introduire les doctrines. L'opposition des catholiques le força de renoncer à sa prise. C'était un prédicateur énergique, quoique sa composition fût un peu diffuse; mais il en imposait par son style avantageuse et par sa personnalité. Ses talents pour la controverse. Ses talents pour la négociation lui firent un rôle important dans son temps. Il avait un génie souple, adroit, manier les esprits, fertile en idées, et des radoucies dont chaque secte s'accommoder, et des principes qui se prêtaient à tout. Il fit de distinctions subtiles les unes des autres les plus raffinés, cherchant à concilier tous les différends, et se contentant de moins d'être fidèle que d'être utile. Bossuet l'appelle le *grand maître des subtilités*, et lorsque l'on voulait peindre fortement l'é-

quivoque, « Bucer même, disait-il, n'a rien de si obscur, de si ambigu, de si tortueux. » Ce caractère se manifesta dans toutes les affaires auxquelles il prit part. Député en 1529, par les quatre villes de Strasbourg, de Memmingen, de Landau et de Constance, aux conférences de Marbourg, convoquées par Philippe, landgrave de Hesse, pour trouver un moyen de conciliation entre Luther et Zwingle, il y déploya, dit Juste Jonas, toutes les ruses d'un vrai renard, et contribua, à la faveur de quelques expressions ambiguës, à l'espèce de trêve éphémère qui y fut conclue. La division s'étant renouvelée aussitôt après, il dressa, au nom des quatre villes dont il avait la confiance, une confession de foi, où il biaisait sur l'article de la cène, cherchant à tenir le milieu entre les deux partis, sans en pouvoir satisfaire aucun. Une seconde formule, également équivoque et contradictoire, ne fit que produire une division de plus en Suisse, où les uns persistèrent dans la doctrine pure et simple de Zwingle, et les autres adoptèrent le système illusoire de Bucer. Les villes de Strasbourg, de Memmingen et de Landau, qui s'étaient liguées pour le sens figuré, séduites par cette confession louche, passèrent peu après à la présence réelle, tant Bucer avait réussi par ses discours entortillés à plier les esprits de manière qu'ils pussent se tourner de tous côtés. Enfin, il imagina un nouveau projet d'accordement, rédigé avec tant d'adresse que Luther et Mélancthon le purent pour une rétractation de la part des sacramentaires, quoique ceux-ci, en paraissant se rapprocher de la confession d'Augsbourg, ne fissent que changer de langage sans changer de doctrine. C'est ce qui produisit l'accord de Wilttemberg, en 1536, où les chefs des

deux partis firent la cène en commun, pour marquer la sincérité de leur réconciliation; mais tous les efforts de Bucer ne purent introduire sa formule dans les églises helvétiques; de sorte que l'accord de Wittemberg, qu'il regardait comme le chef-d'œuvre de sa politique, et qui n'était réellement qu'un ouvrage de déguisement et de dissimulation, ne fut pas plus stable qu'il n'avait été sincère. L'esprit de tolérance dont il faisait profession n'alla pas pourtant jusqu'à lui faire souscrire le fameux *Interim* de Charles-Quint. Cranmer l'appela, en 1549, en Angleterre, pour le charger d'enseigner la théologie. On dit qu'il suivit dans ses leçons les principes des sacramentaires, pour lesquels il avait toujours incliné, et auxquels il était revenu, lorsqu'il se vit loin de Luther. Néanmoins, dans l'épître dédicatoire de l'édition de ses *Commentaires* qu'il publia dans ce pays, il paraît moins zwinglien que dans ses autres épîtres mises en tête des précédentes éditions. Bucer mourut le 27 février 1551, à Cambridge. Sous le règne de Marie, ses restes furent exhumés et jetés au feu. La reine Élisabeth fit rétablir sa mémoire. Bucer laissa treize enfants de sa première femme, qu'il avait tirée du cloître pour l'épouser. Les uns prétendent qu'il mourut dans la profession du luthéranisme; les autres, dans celle du calvinisme. Calvin l'accusait d'avoir introduit en Angleterre un nouveau papisme, parce qu'il approuvait la hiérarchie de l'Église anglicane. Il reprochait de son côté à Calvin de ne juger des autres que selon sa passion. Bucer laissa apercevoir toute sa vie un grand embarras entre le dogme des luthériens et celui des zwingliens. Le premier lui semblait trop donner à la réalité, dont les conséquences l'effrayaient, et le dernier ne lui parais-

sait pas remplir les idées que l'ancienne tradition imprimait dans nos esprits. Il soutenait, ce que la plupart des protestants, et même les plus chers des fidèles n'excluent jamais, qu'il n'y a que le péché de crédulité qui soit puni de la damnation éternelle. Ce paradoxe, qui est la suite naturelle du dogme que la foi seule justifie, et que la justification est inadmissible. Les livres de controverse, il s'abandonne quelquefois à son érudition, et se livre à un sujet de vue, et oublie le style qu'il avait d'abord annoncé. Ce style a une certaine obscurité, et se mêle à une grande contention. Le cardinal Contarini le regardait comme le plus redoutable des hérétiques; mais il emploie souvent des termes vagues dont il n'avait pas l'idée des idées claires et distinctes. Quelquefois dans le galimatias qu'il fait cependant cas de son *Contraire sur les psaumes*, publié sous le nom d'*Arelius Felinus*, Strasbourg, 1529, in-4°. Il est littéral et que. La traduction latine sent trop l'affectation. L'auteur a déguisé son nom que pour passer pour orthodoxe; mais bientôt détrompé par la le l'ouvrage. Le *Commentaire sur les Évangiles* est encore de Gènebrard, Grotius, Geringius préfèrent les éditions d'Alde parce qu'ils prétendent qu'il s'était permis des altérations dans les de Genève. Richard Simon justifie dans ses *Lettres ch* qu'il avoue que la première édition de Strasbourg, 1527, in-8°, est différente des suivantes; mais que cette différence vient de la même, qui avait fait beaucoup de corrections à son ouvrage,

éditions postérieures. Il a laissé un assez grand nombre d'autres ouvrages théologiques, devenus rares. Ceux qu'il publia en Angleterre sont encore estimés des protestants : *Scripta anglicana*, etc., Bâle, 1577, in-fol. On y trouve l'histoire de Bucar. On a imprimé à Strasbourg, 1561, in-8°. *Historia vera de vitâ, obitu sepultura, accusatione hæreseos, condemnatione*, etc. *Martini Buceri et Pauli Fagii*, etc. T—D.

BUCHAN (GUILLAUME), médecin écossais, membre du collège royal d'Édimbourg, né à Ancran, dans le Roxburgshire, en 1729, mort à Londres en 1805, âgé de soixante-seize ans, s'est rendu célèbre par un ouvrage, en anglais, intitulé : *Médecine domestique, ou Traité sur les moyens de prévenir et de guérir les maladies par le régime et les remèdes communs*, Édimbourg, 1770, in-8°. Malgré les attaques de quelques-uns des confrères de Buchan, cet ouvrage eut un très grand succès, et a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Il a été imprimé, pour la dix-huitième fois, à Londres, en 1805, en 1 gros volume in-8°. Dupanloup en a donné une traduction française, à laquelle il a joint des notes intéressantes et très étendues. Cette traduction, imprimée en 1776, a été réimprimée en 1780, 1785 et 1788, 5 vol. in-8°. 4^e édition, revue sur la 10^e édit. de Londres, 1791, 5 vol. in-8°. 5^e édit., 1802, in-8°, 5 vol. On doit aussi à Buchan II. *Avis aux mères sur leur santé, et sur les moyens d'entretenir la santé, la force et la beauté de leurs enfants*, Londres, 1805, 1 vol. in-8°. traduit en français par Duverne de Presle, Paris, 1804, in-8°. III. un ouvrage sur les *maladies vénériennes*. — Buchan a laissé un fils, aussi médecin, à qui on

doit des *Observations pratiques sur les bains de mer et sur les bains chauds*. X—s.

BUCHAN (ÉLISABETH), fille d'un aubergiste, naquit en 1758, à Fitmy-Cau, dans le nord de l'Écosse. À l'âge de vingt-un ans, elle vint à Glasgow, et fit connaissance avec un ouvrier nommé Rob. Buchan, qu'elle épousa. Elle abandonna alors la doctrine épiscopale, dans laquelle elle était née, pour embrasser les opinions de son mari, qui était engagé dans la secte appelée *Burgher-Seceders*; mais, en 1779, elle se lit chef d'une secte particulière, appelée la secte des *Buchanistes*, et entraîna à ses opinions le ministre d'Irvine, Hugues Whyte, et d'autres ecclésiastiques. Elle ne cessa de faire des prosélytes jusqu'au moment où, en 1790, la populace d'Irvine s'attroupa autour de la maison du ministre, et en brisa toutes les vitres; ce qui engagea mistriss Buchan, accompagnée de ses partisans, au nombre de quarante-six, à sortir d'Irvine, et à aller s'établir dans une ferme des environs de Thornhill. Leur doctrine était assez singulière. Ils prétendaient que la fin du monde était prochaine, qu'aucun d'eux ne mourrait et ne serait mis en terre, mais qu'on allait bientôt entendre la voix de la trompette dernière, signal de la mort de tous les méchants qui devaient rester mille ans dans cet état de néant, tandis que les buchianistes, sous une forme bienheureuse, seraient ravis dans le ciel pour y voir Dieu face à face, et redescendraient ensuite sur la terre, accompagnés de Jésus, qui les y gouvernerait pendant mille ans. Après ces mille ans, le diable, jusqu'alors enchaîné, serait délivré de ses fers, et viendrait, à la tête des méchants ressuscités, attaquer les buchianistes, qui, couronnés par Jésus, les mettraient en

suite. Ces sectaires ne se mariaient point, et semblaient ne point rechercher les plaisirs des sens. Ils n'avaient qu'une bourse commune, et vivaient comme une seule et même famille, travaillant rarement, et sans vouloir accepter aucun salaire. Elisabeth Buchanan mourut en 1791. Le nombre de ses prosélytes était déjà alors bien diminué, et sa secte n'existe probablement plus aujourd'hui. S—D.

BUCHANAN (GEOURGE), poète et historien célèbre, naquit en 1506, à Kilkérne, en Écosse. Sa mère, demeurée veuve avec huit enfants, se trouva dans un état d'indigence; un des oncles de Buchanan, frappé de ses dispositions, se chargea de son éducation, et l'envoya, à l'âge de quatorze ans, à Paris, où il fit de grands progrès; mais, au bout de deux ans, son oncle étant mort, il fut obligé de retourner dans son pays, où, se trouvant sans ressources, il s'engagea dans les troupes françaises amenées en Écosse par le duc d'Albanie, en qualité d'auxiliaires. Mais la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de supporter les fatigues du service; il reprit ses études, et revint à Paris. Il lutta deux ans contre la misère, jusqu'à ce qu'enfin il fut nommé professeur au collège de Ste.-Barbe, où il demeura trois ans. Il fut ensuite gouverneur du jeune comte de Casails, qu'il suivit en Écosse, où Jacques V le nomma précepteur de son fils naturel, le comte de Murray; mais il ne conserva pas long-temps cette place. L'esprit de la réforme, qui commençait à s'introduire en France, ne l'avait pas disposé au respect pour les moines. Il avait déjà attaqué les franciscains dans un poème latin, intitulé *Somnium*. Le roi, mécontent d'eux, ordonna à Buchanan de renouveler son attaque, ce qu'il fit d'abord

avec quelques ménagements; peu satisfait de sa réserve, lui fit de frapper plus franchement. Buchanan y était très disposé, et fut servi selon son désir, dans la 1^{re} édition intitulée *Franciscanus*, dont ont paru plusieurs éditions et une traduction française intitulée: le *Cordelier chanan*, Sedan, 1599, rare. Le talent du poète, d'un tel sujet à l'époque où il vivait, procura à Buchanan un grand succès; mais il souleva Buchanan tous les moines de France. L'orage fut si violent que le roi lui-même n'osa y faire tenir Buchanan, emprisonné en 1539. L'accusation d'hérésie, eut le bon effet de le faire échapper de terre, où il trouva que le roi François II, qui croyait demeurer catholique, en rejetant la suprématie de Rome, faisait brûler des papistes et d'autres hérétiques, le même jour et sur les bûchers. S'y jugeant peu en sûreté en France; mais son oncle, le cardinal Beaton, et le cardinal de Lorraine, le firent venir à Paris. Pour échapper à de nouveaux périls, Buchanan se retira à Bordeaux sur l'invitation d'André Gouveia, un portugais, principal d'un collège nouvellement établi en cette ville. Il y professa trois ans, et fut l'usage des écoliers, qu'il voyait goûter des allégories alors à la mode. Ses deux tragédies latines de *Medea* (Voy. BRISSET), et de *Jepht* (Voy. BRINON). Il traduisit en latin le même objet la *Medée* et l'*Euripide*. La peste qui se répandit à Bordeaux, en 1545, le força de partir, à sortir de cette ville; mais on ne s'accorderait pas cependant de lui donner le passage de la *Vie de Montaigne* écrite par Coste, où il est dit que Montaigne fut envoyé à l'âge de 15 ans au collège de Bordeaux.

alors par les meilleurs régent, entre autres par Buchanan. Or, Montaigne, né en 1538, n'atteignit l'âge de six ans qu'en 1544. Il est plus vraisemblable, d'après ce titre de *précepteur domestique* que donne Montaigne à Buchanan, que celui-ci fut quelque temps précepteur de Montaigne avant son entrée au collège, ce qui le placerait naturellement de 1543 à 1544, époque où Buchanan se rendit à Paris. Il avait trouvé moyen de conjurer, du moins pour un temps, les effets de l'inimitié du cardinal Beaton; car il paraît qu'il vécut trois ans tranquille dans cette ville, comme régent de seconde au collège de Bourbon, où la troisième était alors tenue par Murret, et la première par Adrien Turnèbe, que Montaigne place, ainsi que Bèze et l'Hôpital, au même rang que Buchanan, parmi les grands poètes du temps; mais Buchanan l'a emporté de bien loin dans l'opinion de la postérité, et passe pour le premier des poètes latins modernes. On a plusieurs éditions de ses poésies, dont la plus estimée est celle de Leyde, Elzévir, 1628, in-16. Buchanan écrivait en prose avec la même élégance, et il n'a rien écrit qu'en latin. En 1547, Buchanan alla en Portugal, sous les auspices d'André Govea, que le roi de Portugal avait chargé de lui amener un certain nombre d'hommes instruits pour en composer l'université de Coimbre; mais, au bout d'un an, Govea mourut, et Buchanan se trouva de nouveau exposé aux persécutions des moines, qui le firent enfermer dans un monastère. Ayant obtenu sa liberté quelque temps après, il quitta le Portugal, malgré les instances et les offres du roi pour le retenir. Il passa en Angleterre, de là en France, son pays favori; ensuite en Piémont, où le maréchal de Brissac, à qui il avait dédié

sa tragédie de *Jephthé*, en 1554, l'appela pour être le précepteur de son fils Timoléon de Cossé. Il quitta cet emploi en 1560, et repassa en Écosse, où il professa publiquement la religion réformée; il revint encore en France; et enfin se fixa définitivement en Écosse, où la reine Marie, qui lui destinait l'emploi de gouverneur de son fils, même avant qu'il fût né, l'avait nommé principal du collège de St-Léonard. Cependant, lors des troubles qui s'élevèrent peu de temps après, Buchanan se livra au parti des ennemis de Marie, avec une violence qu'on n'a point accusée de mauvaise foi, mais qu'on a regardée comme une suite de sa facilité à se laisser entraîner aux opinions de ceux avec lesquels il vivait. S'étant attaché au comte Murray, régent d'Écosse, il eut, par ses écrits et par les emplois dont il fut chargé, une grande part aux affaires de ce temps. Il fut nommé par les états précepteur du jeune roi Jacques VI. Quand on lui reprochait d'en avoir fait un pédant, il répondait que c'était tout ce qu'il avait pu en faire de mieux. La mort du comte Murray, assassiné en 1570, ne l'empêcha pas d'occuper encore quelques grandes places; mais il ne les posséda pas sans doute long-temps; car on le voit ensuite recevant de la reine Elisabeth une pension de 100 liv. st. Il paraît cependant avoir conservé l'emploi de gouverneur du roi, auquel il dédia, en 1579, son traité *De jure regni apud Scotos* (Edimbourg, 1580, in-4°, et 1581, in-8°.) Cet ouvrage a été critiqué ou loué avec excès, selon le parti de ceux qui l'ont jugé; mais on peut toujours regarder comme honorable au précepteur d'un roi d'y avoir soutenu les droits du peuple. Il s'occupait, les douze ou treize dernières années de sa vie, de son histoire d'Écosse (*Rerum Scotticarum historia*),

ouvrage qui, selon Robertson, mériterait d'être placé au premier rang des compositions de ce genre, si l'impartialité et l'exactitude de l'historien y répondaient au talent supérieur de l'écrivain. C'est surtout à l'égard de Marie Stuart, qu'il s'est montré d'une injuste partialité. Elle avait été sa bienfaitrice, et il lui avait montré d'abord un grand dévouement ; mais, dominé ensuite par son attachement au comte Murray, il oublia ce qu'il devait à la reconnaissance et à la vérité, et vraisemblablement, par faiblesse plus que par conviction, il devint un des plus violents accusateurs de la malheureuse Marie. Il se retira de la cour pour achever son histoire d'Ecosse, et mourut l'année même de sa publication, à Edimbourg, le 28 septembre 1582. Au moment de sa mort, il demanda à son domestique le compte de ce qu'il lui restait d'argent, et, comme il se trouva qu'il n'y en avait pas assez pour le faire enterrer, il ordonna de le distribuer aux pauvres. La ville d'Edimbourg se chargea des frais de l'enterrement. Sa pauvreté paraît devoir écarter de sa conduite politique le soupçon d'aucune vue intéressée, et il semble s'être montré toujours indépendant, sinon des passions et des préventions, au moins de la crainte et de l'espérance. Les mœurs de sa jeunesse passent pour n'avoir pas été sans reproche, et la licence de quelques-unes de ses poésies pourrait confirmer ce soupçon. On a même prétendu que, comme les hommes qui ont éprouvé d'extrêmes besoins et couru beaucoup de fortunes diverses, il ne s'était pas toujours montré fort sévère sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Les catholiques le représentent comme un athée, les protestants comme un homme supérieur à toute superstition. Ils lui attribuent

sur l'avenir l'indifférence du stoïcien, qui pourrait bien avoir été quelquefois l'insouciance du poète. Buchanan, dans ses ouvrages, s'est montré plus poète que philosophe ; sa poésie même est plus remarquable par l'harmonie de la versification et la richesse du style, que par les élans de l'imagination. Sa traduction des Psaumes en latin offre des beautés du premier ordre (Voy. Bounbon l'ancien) ; de l'Estang, docteur de Sorbonne, en a donné une nouvelle édition, Paris, 1729, 2 vol. in-12. Son poème de la *Sphere*, en cinq livres, parut en 1585, et fut souvent réimprimé. Il a composé des poésies dans presque tous les genres, poèmes didactiques, odes, épigrammes, satires, etc. On a publié plusieurs éditions de ses meilleurs ouvrages. L'édition complète, donnée par Thomas Buddiman, a été imprimée à Edimbourg, 1714, 2 vol. in-folio ; l'édition de Leyde, 1725, 2 vol. in-4°, donnée par Burmann, est la plus estimée.

S.—D.

BUCHE (HENRI-MICHEL), plus connu sous le nom du *bon Henri*, cordonnier du duché de Luxembourg, institua, en 1645, la société des frères cordonniers, et, en 1647, celle des frères tailleurs, artisans rassemblés pour travailler en commun, et employer une partie de leur salaire au soulagement des pauvres. Un gentilhomme normand, nommé le baron de Renty, et le docteur de Sorbonne Coquerel, dressèrent, sous les auspices de la religion chrétienne, les réglemens de cette association philanthropique, qui comptait plusieurs établissemens en France et en Italie, même à Rome, et dont le fondateur mourut le 9 juin 1666. Les réglemens en sont encore observés aujourd'hui. (Voyez, pour plus de détails, l'*Artisan chrétien*, ou la *Vie du bon*

Le Vachet, Paris, 1670, Helyot, *Histoire des oraux*, t. VIII, p. 175). K. L. (ARNOLD), né à Utrecht, fit ses études à l'université, visita ensuite plusieurs d'Allemagne, d'Italie et de t revint s'établir, comme ns sa ville natale. La mort ique lui inspira du dégoût at, et il ne se livra plus res. L'histoire de sa patrie ture ancienne l'occupèrent mort, arrivée le 15 juillet a de lui un plan et une des- la ville d'Utrecht, 1605; un t à l'Atlas de Mercator, Ams- 150; *Nassovische orangie-* 15; *Tractatus singularis ehto* (Dordrecht), et une deux historiens d'Utrecht, da, qui a été publiée après ous le titre d'*Historia Ul-*, Utrecht, 1645, in-fol.; iption de fleurs, fruits, e., 1614; et quelques opus- peu d'importance. Buchel orrespondance avec beau- avants de son temps, qui t à louer son mérite. Quel- de ses lettres ont été impris les recueils d'Isaac Vos- Matthæus. D—G.

ER (URBAIN-GODFROI) a 1 allemand : I. *Description ce du Danube et du pays nberg*, Nuremberg, 1720, ec 5 planches; II. *Histoire de la Saxe*, Dresde, 1725, et un essai fort incomplet, n'ayant pas été terminé. — Michel-Gottlieb) est l'au- eux ouvrages allemands : *etus d'un calendrier d'a-*, qui indique les travaux à tant chaque mois, Leipzig, 8°. Le titre et le plan de

cet ouvrage utile sont empruntés de Richard Bradley, qui le premier en a eu l'idée, et l'a très bien exécutée dans son *Calendrier des jardiniers* (V. BRADLEY). Divers auteurs, en France et en Allemagne, ont reproduit ce livre à peu près sous le même titre; mais avec des changements et des additions qu'exigent la différence des temps et des lieux. II. *Versuch einen haus-* *hofmeister zu bilden*, Francfort et Leipzig, 1765, in-8°. C'est un tableau des qualités d'un bon régisseur. — BUCHER (Samuel-Frédéric), a publié : I. *Antiquitates hebraicæ et grecæ*, 1717, in-12; II. *De monetis veterum*, 1753, in-4°. D—P—s.

BUCHERIUUS. V. BOUCHER (Gilles).

BUCHET (GERMAIN-COLIN), né à Angers, dans le 16^e. siècle, fut attaché, en qualité de secrétaire, à Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte. Lacroix du Maine le nomme *grand orateur*, et cependant il ne cite aucun de ses ouvrages: ce n'est qu'une négligence; mais il a commis une erreur véritable en distinguant Buchet de Germain Colin, poète français, vivant du temps de Marot. Buchet était effectivement ami de Marot, et il prit sa défense dans la querelle qui eut lieu entre ce poète et Sagon. Buchet était cependant lié avec ce dernier; il l'était aussi avec Jean Bouchet, et, dans son recueil d'épîtres, on en trouve deux de notre auteur. L'abbé Goujet en cite des extraits dans sa *Bibliothèque*, t. XI, p. 349. W—s.

BUCHET (PIERRE-FRANÇOIS), abbé, né à Sancerre dans le Berri, le 19 décembre 1679, mort le 30 mai 1721, à quarante-deux ans. Il fut chargé long-temps du *Mercure de France*, et ne négligea rien pour l'enrichir de bonnes pièces. Il le reprit en janvier 1717, et lui donna le titre de *Nouveau Mercure*, qu'il cou-

serva jusqu'en mai 1721, époque de la mort de Buchet. Ses *Mercurès* sont encore fort recherchés. On a aussi de lui un *Abrégé de la Vie du czar Pierre Alexiowitz*, Paris, 1717, in-12. — Un autre BUCHET a publié en 1762, sous le voile de l'anonyme, *les Finances considérées dans le droit naturel et politique des hommes*, ou *Examen de la théorie de l'impôt*, Amsterdam (Paris), in-12.

C. T.—Y.

BUCHHOLZ (ANDRÉ-HENRI), né à Schœningen, le 25 novembre 1607, fit ses études à Wittenberg, fut nommé, en 1637, recteur du gymnase de Lemgo; en 1641, professeur de poésie et de morale à Rinteln, et, en 1663, surintendant-général et inspecteur des écoles de Brunswick, où il mourut le 20 mai 1671. Il a écrit deux romans qui eurent un grand succès de son temps : I. *Histoire merveilleuse du prince allemand Chrétien Hercules et de la princesse Bohême Valiska*, Brunswick, 1639, in-4°. Ce roman merveilleux et chevaleresque, plus moral et plus pieux que les *Amadis*, n'en a ni le charme, ni la vérité: des prodiges entassés sans art, de longues dissertations d'une morale froide et commune, en rendent maintenant la lecture tout-à-fait insipide; il a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Brunswick, en 1676, in-4°; 1693, in-4°; 1744, in-8°; dans cette dernière édition, le style a été arrangé à la moderne; en fin, on en a publié à Leipzig, 1781-85, in-8°, une nouvelle édition presque entièrement refondue, sous ce titre: *Les Princes allemands du troisième siècle*. II. *Histoire merveilleuse du prince Herculisque et de la princesse Herculisadiska*. Brunswick, 1659, in-4°; 1676, in-4°; Francfort, 1715, in-8°. Cet ouvrage, qui

fait le pendant du précédent même tous les défauts du sien a été composé. On a aussi de B des poésies latines et une *Traduction allemande des Psaumes*, 1640, in-12. G

BUCHHOLZ (SAMUEL) Pritzwalk, dans la marche de Brandebourg, le 21 septembre 1717; études à Halle, fut nommé, en 1740, co-recteur à Werben; en 1745, professeur à Havelsberg, et mourut à Berlin, le 29 avril 1774. On a beaucoup de recherches historiques intéressantes qui, si elles ne fournissent pas une histoire, sont très propres à fournir les matériaux. Ses principaux écrits sont : I. *Essai d'une Histoire du duché de Mecklenbourg*, 1753, in-4°; II. *Dissertation sur l'ancien état géographique de la marche électorale de Brandebourg*, Berlin, 1764, in-4°; III. *Essai sur l'histoire de la marche électorale de Brandebourg*, 1^{re} partie, des temps anciens, Berlin, 1765; 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e parties, histoire du moyen âge et de la moderne jusqu'à la fin du 17^e siècle; IV. *Constantin le Grand*, ibid. in-8°, etc. G

BUCHHOLZ (GUILLAUME-SÉBASTIEN), médecin et conseiller des mines à Weimar, né à Bernburg, le 1734, fit ses études à Magdebourg et passa long-temps avec distinction la sion d'apothicaire, et, s'étant établi à Weimar, fit en chimie et en médecine des travaux utiles et intéressants. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de sulphure minerali*, Jéna, 1782, in-4°; II. *Essais sur la médecine légale et son histoire*, en quatre parties, in-8°, Weimar, 1782-83; III. *Sur le Rheum palmatum*, 1783, in-8°. *Nouveau Magazin de Bal-*

1. *Sur les bains de Ruhla*, 1795, in-4°. Les journaux et de chimie de ce temps un grand nombre de dis- e Buchholz. Il mourut à 16 déc. 1798. G—T.
 AN. Voy. BIBLIANDER.
 ER (AUGUSTE), né à Dres- vembre 1591, professa l'éloquence dans l'univer- ttenberg, et s'y acquit le réputation. La reine vrita à passer en Suède ; sa les offices de cette prin- urut à Wittenberg, le 12 1, âgé de soixante-dix ans.
 I. *Dissertationes acade-* tenberg, 1650, in-8°; 1678, in-4°. II. *Poëma-* a, Leipzig, 1694, in-8°; *nes academicae*, publiées Stubel, Francfort et Leip- 1727, in-8°. Au jugement philologues, aucun ouvrage ce genre n'approche autant de la manière de Cicéron. *De principatu Galbæ*, ; 1635, in-4° : ce dis- trouve pas dans la collec- ente. IV. *Epistolæ*, aussi r Stubel, Francfort et Leip- 1720, in-8°; V. des *ires* sur Plaute, sur les Pline le jeune, etc. (Voyez de Saxius.) C. M. P.
 ER (JEAN-ANDRÉ-ÉLIE), de médecine à Erfurt, et alle, conseiller-médecin du sse, membre de l'académie ix de la nature, dont il a ident, né à Erfurt en 1701, 7 juillet 1769, a composé bons ouvrages sur la ma- ale, et un grand nombre tions médico-botaniques propriétés de plusieurs plan- Histoire de l'académie des

Curieux de la nature le met au nom- bre des savants qui ont cultivé à la fois et avec succès les sciences et la littérature. On a de lui : I. *Miscellanea physico-medico-mathematica*, Erfurt, 1727; la suite parut de 1728 à 1733, in-4°, fig. Il renferme plusieurs mémoires sur les végétaux et sur les propriétés de quelques-uns. II. *Dissertat. de generis principii et effectibus arnicæ*, Erfurt, 1741, in-4°; les propriétés très actives de l'arnica avaient été jusqu'alors peu connues; *De fraxinella*, Erfurt, 1742, in-4°; *De legitima præparatione salium essentialium vegetabilium*, Erfurt, 1742, in-4°; *De nucè juglande*, Erfurt, 1743; *De pareira brava, ejusque virtutibus medicis*, Erfurt, 1744, in-4°; *De radice ipecacuanhæ*, Erfurt, 1745, in-4°; *De venenis et eorum agendi modo*, Halle, 1746, in-4°; *De genuinis viribus tabaci ex ejus principiiis constitutivis demonstratis*, Halle, 1746, in-4°; *De oleis expressis eorumque modo agendi*, Halle, 1747, in-4°; *De curcumâ officinarum*, Halle; *De circumspecto usu vasorum stanneorum*, 1755; *De Indo Germanico, seu colore cœruleo ex Glasto*, ibid., 1756, il y est traité de la culture et de l'emploi du pastel pour remplacer l'indigo; *Dissertatio sistens novæ methodi surdos reddendi audientes physicas et medicas rationes*, 1757; *De varia manuum gesticulatione in morbis ominosa*, 1775; *De phosphori urinæ analysi et usu medico*, id.; et un très grand nombre d'autres opuscules de ce genre, qui ne sont que des thèses soutenues par ses élèves. Adelung, dans son *Supplément au Dictionnaire de Jöcher*, en donne le catalogue qui se monte à trois cent cinquante-cinq dis-

sertations, in-4°. III. *Fundamenta materie medicæ simplicium historiam, vires et præparata exhibentia*, Halle, 1754, in-8°. avec deux planches; IV. *Syllabus materie medicæ selectioris cum designatione ponderis, quo simplicia et composita in omnis generis formulis præscribuntur*, Halle, 1755, in-8°; V. *Historia academiæ naturæ curiosorum*, Halle, 1755, in-4°; VI. Un Mémoire en allemand sur une méthode particulière et facile pour faire entendre les sourds; suivi de quelques observations médicales, Halle, 1759-60, in-8°. Il a été traduit en anglais. Le catalogue de son précieux cabinet d'histoire naturelle a été imprimé sous ce titre: *Ausführliche Nachricht von des Hrn. Sel. Raths von Buchners naturalien-und Kunstkabinet*, Halle, 1771, in-8°. de 68 pages. Il est fort rare, et on n'en connaît que deux exemplaires. (Voyez *Delicie Cobre-sianæ*, pag. 404.) Linné, pour perpétuer le souvenir des travaux de ce savant, lui a dédié un genre de plantes auquel il a donné le nom de *Buchnera*.

D—P—s.

BUCHNER (JEAN-GODEFROI), auteur saxon, a publié les ouvrages suivants sur l'agriculture: I. *Récit détaillé de divers exemples d'une véritable augmentation des produits des champs*; II. *Dissertation sur une seule touffe de quatre-vingt-dix-sept épis de blé provenus d'un seul grain*, Schneeberg, 1718, in-4°, en allemand; III. *Dissertationes epistolice quinque de memorabilibus Voigtlandiæ subterraneis*, Plauen et Reitz, 1743, in-4°. Il y donne le détail des minéraux, fossiles, marbres et rivières aurifères du Voigtland. IV. D'autres *Dissertationes*, insérées dans les volumes II, IV et VII des *Miscellanea natur. curiosor.* On a encore

de lui: *Schediasma de vitiorum inter eruditos occurrentium scriptoribus*, Leipzig, 1718, in-12. — BUCHNER (Philippe-Frédéric) a donné: I. *Plectrum musicum harmonicis fidibus sonorum*, Francfort, 1662, in-fol.; II. des Chants sacrés, à trois, quatre et cinq voix, Constance, 1656, in-4°; III. et des *Sonates* pour divers instruments, Francfort, 1660, in-fol. — BUCHNER (Jean-Sigismond) a donné, en allemand, une *Théorie et pratique de l'artillerie*, Nuremberg, 1682. — Un théologien allemand, du même nom, a publié quelques écrits peu importants en faveur de la religion réformée. D—P—s.

BUCHOLTZER (ABRAHAM) naquit le 28 septembre 1529, de George Bucholtzer, qui avait été ministre à Berlin. Il commença ses études à Francfort-sur-l'Oder, puis alla à Wittenberg étudier sous le célèbre Melanchthon, ami de son père. Il s'adonna surtout aux langues grecque et hébraïque, et à la théologie. Il n'avait que vingt-six ans, quand, par le conseil de Melanchthon, il consentit à gouverner le collège de Grunberg en Silésie. Recherché par plusieurs églises qui le désiraient pour ministre, il eut cet emploi à Sprottau, de 1565 à 1575; fut appelé à Crossen, où il ne demeura qu'un an, et alla exercer le ministère à Freystadt, où il mourut le 14 juin 1584. Il avait été très lié avec Melanchthon, et c'est à lui que l'on doit une grande partie du livre intitulé: *Hypomnemata Ph. Melanchthonis in Evangelia dominicalia*, publié par Paul Eber. On a de Bucholtzer: I. *Chronologica Isagoge*, Gœrlitz, 1580, in-fol., venant jusqu'à l'année 1576. II. *Index chronologicus*, qui a eu plusieurs éditions. Cet ouvrage fut continué d'abord par Godefroi

r., l'un des fils d'Abraham, Abraham Bucholtzer fils, le dans ce travail par Abraultet; la 1^{re}. édition parultz, 1585, in-fol.; la 5^e. ort, 1634, in-8^o.; III. is-*consulum Romanorum*, 1590, in-4^o. Cet oummence à l'expulsion des et au consulat de Brutus; jusqu'à celui de C. Vibius t de A. Hirtius (l'an de o), c'est-à-dire, jusqu'à la Ciceron, époque à laquelle consulaire passa aux empe- où Rome n'eut plus que des onoraires. Godefroi Bucholt- liteur de ce catalogue, qui a rimé en 1598, in-8^o. IV. *chronologicæ ad Davidem et Elium Reusnerum*; V. *tio ad chronologicæ studio- matione duarum quæ- chronologicarum annum is et tempus ministerii oncernentium*; VI. *De con- decumbentium*; VII. *De i pastoris*; VIII. *De con- funebribus*. Scaliger et de it fait l'éloge de Bucholtzer. amusat a donné sa bibliogra- ses notes sur la Bibliothèque e Ciaconius; Melchior Adam i vie (*Voy. M. ADAM.*)

A. B.—T.

BOZ (PIERRE-JOSEPH), né à 27 janvier 1731, mort à Pa- janvier 1807, suivit d'abord u droit, et fut reçu avocat à Mousson en 1750. Il exerçait quelque temps cette profes- qu'il l'abandonna pour étu- édecine qui avait plus de rap- l'histoire naturelle, pour la- avait un goût décidé. Après : reçu médecin à Nancy, en l obtint le titre de médecin

ordinaire de Stanislas, roi de Polo- gne. Il s'occupa pendant quelque temps de son nouvel état; mais il le quitta bientôt pour se livrer entièrement à la botanique et à la matière médi- cale. Il forma les plans les plus vastes, mais sans avoir les connaissances né- cessaires pour les bien exécuter. Il commença par publier une *Histoire des Plantes de la Lorraine*, en 15 vol., dont les dix premiers parurent à Nancy, 1762, format in-8^o., et les trois derniers, de format in-12, à Pa- ris, où l'auteur était venu s'établir. Tout ce qui concernait la Lorraine, sa patrie, fut traité successivement, et l'on vit paraître en peu de temps un *Tournefortius Lotharingiæ* pour les plantes; un *Wallerius Lotharin- giæ*, pour les minéraux, etc. Il y joignit un grand nombre de planches; et, à l'imitation de Morison et de Mi- cheli, il dédia chacune d'elles à un ri- che amateur, qui fournissait aux dé- penses qu'elle exigeait. Il suivit cette méthode pour quelques autres de ses ouvrages. Il fit imprimer aussi de pe- tits livres sur la médecine, tels que la *Medecine primitive*, etc. C'était des recueils de recettes, ou quelques obser- vations tirées des papiers de son beau- père, le docteur Marquet, médecin à Nancy. Il publia une *Histoire natu- relle de la France*, en 14 vol. in-8^o.; ensuite, une *Histoire universelle du règne végétal*, sous deux formats, Paris, 1772 et années suivantes, en 25 parties in-fol. et un plus grand nombre in-8^o.; mais elle n'a pas été achevée. C'était une énorme compila- tion, distribuée dans l'ordre alphabe- tique, suivant les noms latins de cha- que genre, d'après Linné; à chaque article, il rapportait tout ce qu'il trou- vait dans les livres qui y était relatif. Il y joignit douze cents planches, dans le nombre desquelles étaient celles de

L'herbier d'Amboine de Rumphius, qu'il avait achetées; il en avait ajouté d'autres, qui étaient copiées de Schmi-del, de Trew et Ehret, etc., et quelques-unes qu'il avait fait dessiner sur le vivant, dans les jardins, et surtout à Trianon. Il publia ces dernières sous ce titre : *Le Jardin d'Eden, le Paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon*, Paris, 1783-85, 2 vol. in-fol. avec 200 planches coloriées. Chaque année, il publiait des traités particuliers sur toutes les parties de la médecine, de l'agriculture et de l'économie domestique; c'étaient des traductions ou des extraits d'ouvrages originaux et intéressants, des mémoires de sociétés savantes, et des journaux de France, d'Italie, et d'Allemagne; mais ces compilations faites à la hâte étaient ordinairement remplies de fautes, et souvent d'erreurs grossières. Tous les ans, il faisait paraître de nouveaux ouvrages et de nouveaux prospectus, avec des titres pompeux, pour attirer l'attention et exciter la curiosité du public. Lorsqu'on apportait une plante nouvelle, ou seulement si on en faisait mention dans les journaux, il en ébauchait aussitôt l'histoire, et la publiait sous le titre de *Dissertation*. Il a aussi donné sous ce dernier titre l'histoire des animaux domestiques et de quelques autres. Il a fait dessiner et graver beaucoup de plantes nouvelles que Louis XV faisait cultiver à Trianon. Il a aussi donné plusieurs collections de figures coloriées, et en particulier cent plantes médicinales de la Chine, Paris, 1788-1791, in-folio. Buc'hoz a été certainement le plus laborieux des compilateurs. Il a publié plus de 300 vol., dont 95 in-fol.; les autres sont in-8°. et in-12, sans compter un très grand nombre de brochures qu'il appelait *Disserta-*

tions. Un gros volume suffirait à peine pour indiquer seulement le titre de chacun de ses ouvrages, dont le plus grand nombre est oublié. Cependant, quelques-uns ont été utiles dans les campagnes, à une époque surtout où l'on écrivait peu sur l'histoire naturelle; mais aucun n'a contribué au progrès de la science; il n'a fait aucune description d'une plante qui soit exacte. Les naturalistes ne citent ni ses descriptions ni ses figures, et aucun des genres nouveaux qu'il avait essayé d'établir n'a été adopté. Tant d'ouvrages n'avaient pas augmenté sa fortune, et le public ne les achetait plus, quoiqu'il eût renoncé à y mettre son nom. Dans sa vieillesse, ayant perdu sa femme et éprouvé les désastres de la révolution, il était tombé dans le malheur, et il serait mort dans la détresse, si l'amitié généreuse n'était venue à son secours. Une demoiselle qui avait été l'amie de sa femme, et qui, depuis vingt-cinq ans, dessinait et coloriait ses planches, le reçut dans sa maison, et, pour mettre plus de délicatesse dans les dons qu'elle lui faisait, elle l'épousa, malgré sa caducité. M. Deleuze a donné une notice historique sur Buc'hoz dans la *Revue*, dans le *Monitor* et le *Magazin encyclopédique*; on y trouvera plus de détails sur la vie de cet écrivain (1). D—P—s.

BUCHWALD (JEAN DE), méde-

(1) Ce qu'il a fait imprimer de plus singulier est certainement sa *Dissertation en forme de compte rendu de Buc'hoz à la république française*, dans la personne de son directeur, ou *son représentant*, in-fol., et sa *Dissertation, ou forme d'appel, du tribunal de la grande nation à l'encontre entier*, in-fol. Il y donne l'histoire de ses travaux depuis 1778, et prétend qu'ils lui ont coûté 220,000 liv. Il rappelle, parmi les services qu'il rendus, celui d'avoir appris à lire connaître par la musique, suivant la méthode trouvée dans les papiers du docteur Marquetti, son père. Il appelle sa patrie *infâme*, parce qu'elle lui préfère Aldrovande. Enfin, il demande une place, ou la deportation, ou la mort; et il finit par copier l'impression de Camille contre Rome. V—v.

Copenhague, né en 1658, le 1758, a publié : *Specimen practico-botanicum, vel brevilucidæ explicatio virtutum rarum et stirpium indigenarum icinis pharmaceutis quamvis usitatarum, etc.*, Copenhague, 1720, in-4°. Cet ouvrage n'est qu'une nomenclature alphabétique des usuelles les plus communes, avec leurs noms en quatre langues, dans un espace laissé en blanc sur les côtés des feuillets, l'auteur a mis des échantillons desséchés des plantes dont il parle; mais ce sont des échantillons très petits, et trop incommodes pour les faire connaître avec précision. Cet ouvrage fut traduit en français, par Balthazar-Jean de Meuschen. Le traducteur y mit de ses échantillons de plantes; mais sont encore plus incomplets, étant d'un plus petit format. MEUSCHEN (Balthazar-Jean de), médecin, professeur de médecine à Copenhague, né en 1697, le 1765, a donné une traduction de *Specimen medicorum*, de son père, sous le titre *Herbarium vivans*, Copenhague, 1721, a présidé à quelques thèses ou dissertations, 1°. *sur l'analyse physique du nitre*, Copenhague, in-4°; 2°. *sur le gui et ses effets dans les maladies*, ibid., in-4°; 3°. *Essai d'insectologie*, ibid., 1760, in-8°. — MEUSCHEN (Frédéric) a publié un extrait du Journal d'un voyage en Poméranie, le Mecklenbourg, la Poméranie et le Holstein; Copenhague, in-8°; traduit en allemand, 1786, in-8°. D—P—s. KELDUS, ou BUCKELZS. KUCKELUS. KERIDGE, ou BUCKARD (JEAN), évêque anglican,

né à Draycott dans le comté de Wilt, se distingua comme prédicateur, et par ses écrits contre les catholiques et les puritains. Sacré évêque de Rochester en 1611, il fut transféré à l'évêché d'Ély en 1628, et mourut en 1631. On a de lui des Sermons, Londres, 1606, in-4°, et un ouvrage intitulé : *De potestate papæ in rebus temporalibus, sive in regibus deponendis usurpatâ, adversus Robertum cardinalem Bellarminum*, Londres, 1614, in-4°. Cet ouvrage est très estimé des protestants. X—s.

BUCKINCK (ARNOLD), le premier artiste qui ait gravé et imprimé des cartes géographiques sur cuivre, porta cet art, dès son origine, à un très haut degré de perfection. Sweynheym, qui avait appris le secret de l'imprimerie chez les inventeurs Fust et Schoeffer, après avoir imprimé avec succès divers livres, voulut donner une édition de Ptolémée. La gravure sur bois était un procédé trop imparfait pour imiter le travail fini des cartes qui se trouvaient dans les somptueux manuscrits de cet auteur; Sweynheym eut l'idée de les graver sur cuivre, et s'associa Buckinck pour cette grande entreprise. Après trois ans de peines et de travaux, Sweynheym mourut sans avoir pu mettre la dernière main à ce travail. Son associé, plus heureux, le perfectionna et l'acheva. La première édition de Ptolémée avec cartes (car celle de 1462 porte certainement une fausse date), parut enfin à Rome en 1478, in-fol. Ce n'est que dans la préface qu'il est question de Sweynheym. La souscription qui se trouve à la fin du livre fait mention d'Arnold Buckinck seul, et est ainsi conçue : *Claudii Ptolemaei Alexandrini philosophi geographiam Arnoldus Buckinck e Germania Rome tabulis aeneis in*

picturis formatam impressit. Simpiterno ingenii artificisque monumento. Anno domini natalis M. CCCCLXXVIII. VI. idus octobris. sedente Sixto VIII. Pont. Max. anno ejus VIII. L'orgueil de l'artiste, qui s'exprime si naïvement dans ces mots, ne déplaît pas lorsqu'on réfléchit que, malgré les difficultés qui accompagnent les premiers essais d'un art quelconque, malgré les nombreuses éditions de Ptolémée qui ont été publiées dans les 15^{e.}, 16^{e.} et 17^{e.} siècles, les cartes de Buckinck sont encore les mieux gravées de toutes celles que l'on a faites pour cet auteur, sans même en excepter celles de Mercator. L'édition de Ptolémée donnée par Buckinck fut sans doute tirée à petit nombre et peu connue; car elle fut réimprimée dans le même format, dans la même ville, et avec les mêmes cartes, en 1490, et l'éditeur, Pierre de Turre, cherche à s'attribuer tout le mérite du travail de Buckinck et de Sweynheym, non seulement en ne faisant pas mention de ces hommes estimables, mais en disant expressément que cette édition est en entier son ouvrage, *Arte ac impensis Petri de Turre*. Il est vrai cependant qu'il ne parle dans sa souscription que de l'impression et de la correction du texte. Cette réticence de la part de Turre nous prouve que Buckinck était mort dans cet intervalle. Ses cartes survivent encore à accompagner une troisième édition de Ptolémée, faite avec soin par une société de savants, et publiée à Rome en 1507, sans que, dans la préface de l'éditeur, il soit fait la moindre mention de son nom. Il est vrai que, dans cette édition, on a ajouté aux cartes de cet habile artiste dix autres cartes nouvelles et modernes gravées dans sa manière, mais non

avec une égale perfection. On d'encore l'année d'ensuite à Rome autre édition de ce livre avec les m planches, augmentée d'une mappe de moderne exécutée par un alle nommé Jean Ruysch. Nous cro que cette carte est la première o ait tracé les découvertes dans le veau-Monde, que l'on devait à lomb et à Améric Vespuce. Cette ressemble pour la gravure aux di tres publiées, pour la première fo 1507, ce qui fait présumer que Ru est aussi l'auteur de ces derni mais son nom ne se trouve qu le frontispice de l'édition de (V. BEUVENTANO MARCO, JEAN TA, et DOMIZIO CALDERINO). W

BUCKINGHAM (GEORGE LIERS, duc DE), trop célèbre p faveur dont le comblèrent deux ct par le funeste et perfide usage en fit, naquit le 20 août 154 Brookesby, dans le comté de cester. Il était fils d'un second riage du chevalier George Vill d'une famille transplantée de mandie en Angleterre à l'époq la conquête. Pendant le cours d éducation, il montra ou peu d ou peu d'aptitude pour la cultu son esprit; mais tout ce que l ture peut répandre au dehors de té, de grâces, de souplesse, e avait doué avec profusion le jeu liers. Il avait perdu son père d'atteindre l'âge de dix-huit a mère, qui l'ainait avec faiblesse lut alors qu'il allât perfectionn France ses heureuses dispositi y passa trois ans, et en revint s très bien la langue française, tant à cheval, faisant des armes saut surtout avec le dernier de perfection. Lady Villiers, issue cienne et illustre famille de Bea femme ambitieuse et habile, e

que mère tendre et pastrouva moyen de faire passer avec tous ses avantages de Jacques I^{er}, dans un ment que donnaient au moment étudiants de Cambridge, en prince, à qui l'on a reproché à la fois de la pédanterie études et de la frivolité goûts, ne pouvait résister, ndon, aux charmes d'un ge et d'un bel habit. A la ue de George Villiers, il d'admiration. La mère de e bâta de le faire présenter, et le roi de le nommer son. Jacques commençait à se du comte de Sommerset, ri peut-être auquel le peu- jamais rien eu à reprocher : courtisans n'en étaient pas vieux de lui; ils n'avaient is pour hâter les dégoûts du uvaient la porte au nouveau u'ils devaient bientôt haïr, ir le plaisir de chasser l'an- ils haïssaient alors. Tout à révélé à la justice un crime onnement, commis par la e de Sommerset, et dans le- e avait entraîné son époux à son complice (Voy. OVERS-SOMMERSSET). Le roi, délivré le ses combats, et croyant accoup pour ses anciens sen- en commuant la peine de ces coupables, se livra tout en- a penchant qui l'entraînait n nouvel échanton. Pendant : repas, il conversait avec lui, geait sur la France, était d'au- is charmé de ses réponses que s courtisans auditeurs affec- e s'en montrer aussi charmés. Enfin, Jacques se passionna platoniquement pour l'idée de ducation morale de son ado-

lescent ami, d'unir en lui tous les trésors de la sagesse à tous les dons de la nature, de le mouler, disait-il, dans ses formes, d'être en un mot le Socrate de cet Alcibiade. Malheureusement les récompenses du maître prévinrent les progrès de l'élève. Chaque jour apportait à celui-ci un nouvel honneur ou de nouvelles richesses. En moins de deux ans, il fut fait chevalier, gentilhomme de la chambre, baron, vicomte, marquis de Buckingham, grand-amiral, gardien des cinq ports, etc.; enfin, dispensateur absolu de tous les honneurs, dons, offices, revenus des trois royaumes. Il en disposa au gré de son ambition, de sa cupidité, de ses caprices. Tout fut accaparé pour lui, sa famille, ses espions, ses instruments, ses complices. La nation s'indigna de voir le mérite méconnu, le peuple foulé, la noblesse humiliée, la couronne appauvrie et dégradée, pour qu'une élévation sans mesure et une fortune sans exemple devinssent le partage exclusif d'un mignon insolent et inepte. Il lui manquait d'être perfide, et il le devint en 1625, la 8^e. année de sa faveur. Il voulait écarter des affaires le comte de Bristol, aussi habile que vertueux ministre, qui négociait alors à Madrid le mariage d'une infante avec le prince de Galles, qui fut depuis Charles I^{er}. Il n'aspirait pas seulement à se réconcilier avec ce jeune prince, sur lequel, dans un accès de colère extravagant, il avait osé lever la main : il prétendait mettre dans sa dépendance l'héritier présomptif de la couronne, et assurer ainsi la durée de son pouvoir, si Jacques, vieillissant et infirme, venait à mourir. A l'insu du roi, il inspira au jeune Charles le désir romanesque d'aller lui-même, à Madrid, trancher par sa présence toutes les difficultés de la négociation, et

enflammer le cœur de l'infante par ce besoin de la connaître, et cet empressement de s'unir à elle. La candeur de Charles, surtout dans une telle occasion, était encore plus facile à tyranniser que la faiblesse de Jacques. Entraîné par les desirs de son fils, le roi consentit d'abord au voyage; rendu à ses réflexions, il retira ce consentement. Les larmes du prince et les emportemens du favori le lui arrachèrent de nouveau. Jacques, dit Clarendon, ne le pardonna jamais à Buckingham. Qu'importe, puisque pendant ce voyage-là même, le père trahi encouragea le favori corrupteur; puisque le ministre insolent reçut du roi offensé le plus haut degré d'honneur, et, de marquis, devint duc de Buckingham? Le succès fut celui qu'avait annoncé Jacques, en s'opposant à la démarche. L'infante ne parut qu'en public aux yeux du prince de Galles, et Buckingham, qui bravait ou ignorait le sentiment des bienséances, vit ou voulut voir, dans cette délicatesse de mœurs, un sujet de méfiance. Les vertus modestes de Charles, les grâces de sa jeunesse, charmèrent la famille royale et toute la nation espagnole; et elles se sentirent révoltées par les vices arrogants, la familiarité grossière, et la dissolution scandaleuse de l'étrange Mentor auquel avait été confié un si précieux élève. Cette négociation, tant avancée par la franchise et la sagesse conciliante du comte de Bristol, recula tout à coup par la folie et la mauvaise foi de Buckingham. Il résolut de la faire avorter, pour qu'un autre ne la fit pas réussir. Sacrifiant à ses passions les plus chers intérêts de son maître, il insulta le ministère espagnol, remmena brusquement le prince, lui fit faire de fausses promesses en quittant Madrid, et attester de faux récits en rentrant à

Londres. L'Angleterre trompée bra le retour de son jeune prince comme s'il fût sorti miraculeusement sain et sauf du milieu de hordes vagues. Enfin soulevé contre le roi le favori du roi, le parlement alloua à Jacques, qu'au lieu de s'occuper avec l'Espagne, il fallait lui faire la guerre; et Jacques fit la guerre à l'Espagne. Le comte de Middlesex, grand trésorier, voulut rester fidèle au roi et se refuser aux dilapidations du favori: il fut accusé de malversation par la chambre des communes. Le roi ne pouvant résister à son ministre et à son favori, la jeunesse du prince était trompée, et la vieillesse du roi trompée; pour que les volontés de Buckingham ne triomphassent pas. L'inno- cence évidente de Middlesex et sa courageuse défense forcèrent le roi à respecter la tête de l'accusé, et à se soustraire de crimes capitaux; mais une forte amende, une longue détention et l'inhabileté à siéger dans le parlement, furent prononcées contre lui. Il n'en fallait pas davantage à Buckingham. Jacques attendait avec impatience le retour du comte de Bristol pour se jeter dans ses bras, pour se servir dans la vertu courageuse du ministre un bouclier contre les attaques de son favori: le comte de Bristol arriva, et un ordre du roi, exprimé par Buckingham, le fit conduire au bagne. Le procureur-général du roi l'accusa de haute trahison, et lorsqu'il eut versé cette accusation sur celui qui l'avait fabriquée, un nouvel ordre défendit de paraître à la cour. Quant à cette chambre des communes qui avait été toute de feu pour déclarer la guerre, se montrant glacée pour fournir les subsides, Buckingham n'eut pas honte de se

le parti puritain, et il osa concevoir un plan pour abolir l'épiscopat, vendre les terres de l'Église, et en vendre le produit à soutenir sa cour d'Espagne. Ainsi Jacques fut le favori dans tous ses intérêts de politique, de cœur et de science. S'il fallait en croire une promesse à ce monarque par l'ambassadeur espagnol avant le départ de ce prince, l'ingrat Buckingham aurait été le crime de confier son royaume à un bienfaiteur dans un de ses ministres, pour gouverner à sa place sous le nom du prince de Galles. Le fondement de cette accusation est ignoré; mais le caractère du prince la repousse, non celui du duc, et la mort du duc qui arriva sur ces entrefaites, a empêché l'exécution du complot. Avant de mourir, Jacques avait consenti à conclure un traité de mariage de son fils avec Henriette de France, comme il avait eu l'air de voir détruire, par les mauvaises mesures de son favori, une arrangement anglaise, obligée d'aller reconquérir le Palatinat pour son gendre, tant que l'alliance avec l'Espagne en était assurée la restitution pacifique. Le ministre encore plus tyrannique de Jacques I^{er}. qu'il ne l'avait été de Jacques II, le duc ne tarda cependant pas à se vérifier les prophéties de son oncle maître. Celui qui, dans la dernière chambre des communes, avait proclamé sauveur du prince et de la nation, fut déclaré, par le nouveau parlement, *corrupteur du roi, ennemi aux libertés de son pays, ennemi public*. Et l'on était en guerre! les délits commis par le ministre ne furent pas refusés les subsides demandés par le roi! De-là cette dissolution de ces parlements, cette arrestation de ces membres qui s'y étaient le plus élevés par leur chaleur, les taxes

illicites et les emprunts forcés mis à la place des impôts consentis, les emprisonnements arbitraires de ceux qui se refusaient à les payer, la lutte inévitable qui devait s'ensuivre; enfin, tout ce qui devait conduire le plus vertueux des rois à la plus terrible des catastrophes. Après une entreprise ridicule et honteuse sur Cadix, lorsque, sans talents et sans subsides, Buckingham ne pouvait soutenir une guerre contre l'Espagne, il voulut en avoir une de plus, contre la France. Le motif de celle-ci fut le comble du scandale. Lorsqu'après la mort de Jacques, Buckingham était allé à Paris, pour y épouser, au nom de son nouveau maître, la fille de Henri IV, du milieu des fêtes et des carrousels, enivré de l'éclat qui l'environnait, brillant encore lui-même de jeunesse et de beauté, présomptueux et encouragé par une foule de succès, les seuls pour lesquels la nature l'eût formé, il avait osé porter ses vœux jusqu'à la reine de France, et avec une ostentation qui aggravait sa témérité. Richelieu avait conçu de l'ombrage, Buckingham l'avait bravé. Déjà en route pour conduire la reine d'Angleterre à son royal époux, il n'avait pas craint de se déguiser pour retourner à la cour de France, et pour y entretenir la reine en secret. Renvoyé par cette princesse avec plus d'indulgence que d'indignation, si l'on en croit quelques historiens, averti, selon d'autres, qu'il courait les plus grands dangers s'il se présentait au palais; à peine avait-il été de retour en Angleterre, qu'il avait songé à se faire nommer ambassadeur ordinaire à la cour de France. Au milieu des préparatifs de cette nouvelle ambassade, il avait reçu une lettre de Louis XIII, qui lui interdisait jusqu'à la pensée de ce voyage. Alors il avait

juré « qu'il verrait la reine de France » en dépit de toutes les forces de la » France. » Depuis ce moment, il ne cherchait qu'un prétexte d'hostilité. Pour rompre avec l'Espagne, il n'avait pas été effrayé de semer la division entre le père et le fils : pour rompre avec la France, il ne lui en coûta rien de compromettre l'heureuse intelligence qui régnait entre Charles et son épouse. Au mépris d'un article formel du contrat de mariage de cette princesse, il fit chasser tous les domestiques français qu'elle avait amenés : il porta un jour sa brutale insolence jusqu'à lui dire qu'il y avait eu en Angleterre des reines décapitées. Il encouragea des armateurs anglais à s'emparer de bâtiments français, que, par ses ordres, l'amirauté déclara être de bonne prise. Enfin, las de provoquer une rupture, sans obtenir autre chose que des plaintes, il se résolut à une agression positive, et se ligua avec les protestants de la Rochelle pour faire une invasion sur le territoire de France; et cette expédition, et celle de l'île de Rhé (1627) surpassèrent en honte et en maladresse celle de Cadix. Buckingham, tout à la fois ministre, amiral et général, sembla se déshonorer à l'euvr sous chacun de ces trois rapports. Il revint en Angleterre, également méprisé ou détesté de ses ennemis et de ses concitoyens; n'ayant attaqué les Français que par une honteuse et stérile perfidie; n'ayant soulevé les habitants de la Rochelle que pour les livrer à la vengeance de Richelieu; n'ayant levé une armée anglaise que pour en sacrifier inutilement les deux tiers; assailli par les cris de toutes les familles qu'il avait mises en deuil, et forcé par la détresse de convoquer un troisième parlement, après avoir insulté, menacé et cassé les deux précé-

dents. Il l'ouvrit en disant « que le » roi aurait pu s'en passer; et que » si l'on différât de voter les subsides, S. M. trouverait d'autres » moyens de pourvoir à ses besoins. » Il le conduisit en semant la discorde entre le roi et son peuple, qui ne demandaient alors qu'à s'entendre. Il supporta impatiemment que, dans les débats, on l'appelât *l'entrepreneur de la misère publique*, tandis qu'on reconnaissait dans le cœur du roi *le sanctuaire de toutes les vertus*. Ne sachant ni céder, ni résister à propos, il lutta jusqu'à la dernière extrémité contre cette fameuse *pétition de droits* qui, comme le disait Wentworth, « ne faisait que ressusciter les libertés » vitales des Anglais; » il se désista précipitamment de son opposition, sur la nouvelle que les communes dressaient contre lui un acte d'accusation capitale; et il ne songea même pas à se prévaloir du consentement royal, donné à la pétition, pour disperser les vainqueurs, et sortir au moins sain et sauf de la bataille qu'il venait de perdre. Les dénonciations reprirent leur cours. La chambre des communes se crut assez indulgente, en ne suivant pas son projet d'une accusation capitale devant la chambre des pairs; mais par des remontrances solennelles, où toute la conduite du favori fut sévèrement passée en revue, la chambre supplia le roi d'écarter de sa personne et de ses conseils le duc de Buckingham, qui, par l'excès et l'abus de son pouvoir, avait été la principale cause des malheurs publics. La réponse du monarque fut une prorogation subite du parlement. Charles songea aussitôt à effacer par l'éclat de la gloire militaire le désavantage de la lutte politique: une nouvelle expédition fut résolue pour secourir les protestants de la Rochelle,

l-duc, ainsi qu'on l'appelait, ser le commandement à son r, le comte de Denbigh. Buc, en se montrant général inca-rait du moins été brave sol-igh n'osa pas même s'appro-1 flotte ennemie. Après une le oisive sur les mers, il ra-1 les ports consternés de la Bretagne le pavillon britan-honoré. Le roi, enfin mé-ordonna qu'à l'instant même am allât se mettre en per-la tête d'un armement nou-duc refusa. « L'Angleterre garde, dit le roi, et je le L'expression était nouvelle impérieux favori; mais il fal-L'expédition qu'il allait com-levint aussitôt le seul besoin Un armement immense fut rec une célérité incroyable. subsidies que le parlement accorder y furent employés. ait à Portsmouth, prêt à s'em-oblige de vaincre, car tou-ssources étaient consumées, du à la confiance par les oyens dont il s'était envi-émoaté dans la faveur de son ur les derniers efforts de son ert de faveur, d'espérance, e de gloire. Cet homme, dont seul donnait l'idée du plus gré de pouvoir, qui avait s clameurs de son pays, les sions des deux chambres, la Richelieu et d'Olivarès, jus-icotentement des deux ma- s le nom desquels il avait et homme environné de tant sans, de gardes, de soldats, 15 août 1628 par le poignard tique obscur qui n'avait pas complices (Voy. FELTON): 15 doute de quelqu'intérêt à de sa mort, car il périssait

par un crime, et peut-être à la veille du premier service qu'il eût encore rendu à sa patrie; mais, du reste, né pour le malheur de cette patrie; trop excusé par Clarendon, incapable de gouverner un seul de ses mouvements, et prétendant gouverner l'Europe; ne rachetant ses vices par aucuns vertu réelle; plutôt dissipateur que libéral; plutôt téméraire que brave; bon ami, a-t-on prétendu, c'est-à-dire qu'il vou-lait des créatures, et ne pouvait ni sup-porter un caractère noble, ni recevoir un conseil sage; bon parent, c'est-à-dire qu'il dévoua tous ses proches à l'envie publique, par la profusion des emplois qu'il entassa sur eux; enfin, pour le peindre en quatre mots, homme frivole et haineux, ministre inepte et tyrannique, mauvais citoyen, serviteur insolent, sujet infidèle, et le premier meurtrier de son malheureux maître. Il avait épousé en 1620 la fille unique du comte de Newcastle, la plus riche héritière du royaume. Si l'on en croit quelques historiens, il avait commencé par la séduire, et les menaces du père le contraignirent à l'épouser. Il laissa deux fils de ce ma-riage, George II, duc de Buckingham dont l'article suit, et le lord François Villiers.

L.—T.—L.

BUCKINGHAM (GEORGE VIL-LIERS, duc DE), fils du précédent, naquit à Londres le 30 janvier 1627. Après la fin tragique de son favori, en 1628, le roi alla voir sa veuve, alors enceinte, et lui promit de ser-vir de père à ses enfants. Le jeune duc, après avoir achevé ses études à Cambridge, voyagea dans les pays étrangers avec son frère François, sous la surveillance d'un gouverneur que le roi leur avait donné. Revenus en Angleterre à l'époque où la guerre civile venait d'éclater, leur gouver-neur les conduisit à Oxford près du

roi, à qui ils offrirent leur fortune et leur vie. Le parlement confisqua leurs biens, qu'il leur rendit bientôt, en considération de leur jeunesse. Après avoir fait un second voyage dans les pays étrangers, où ils vécutent avec faste, ils rentrèrent en Angleterre en 1648. Le roi était prisonnier dans l'île de Wight; ses partisans se préparaient à recommencer la guerre. Buckingham et son frère se rangèrent sous les ordres du comte de Holland, qui leva l'étendard dans le comté de Surrey. Le parlement envoya contre eux Fairfax, qui les défit près de Nonsuch. François fut tué après avoir fait des prodiges de valeur, et George parvint à se sauver à St.-Neots, dans le comté de Huntingdon, où Holland fut pris, et ensuite décapité. Buckingham trouvant, le lendemain matin, son asyle cerné par un corps de cavalerie, n'eut que le temps de monter à cheval avec un domestique, chargea les cavaliers, tua leur chef, et alla aux Dunes, où le prince de Galles était à bord d'une flotte. Le parlement lui enjoignit en vain de rentrer dans un délai de quarante jours, sous peine de confiscation de ses biens. Il vécut chez l'étranger du produit de la précieuse collection de tableaux qui lui avait été laissée par son père, et qu'il vendit à Anvers. Il suivit ensuite Charles II en Écosse, et se trouva à la bataille de Worcester. Son évasion fut presque aussi miraculeuse que celle de son maître. Retiré en France, il se signala comme volontaire aux sièges d'Arras et de Valenciennes. Lorsqu'il alla rendre ses devoirs à Charles, il en fut reçu avec distinction; mais il éprouva quelques désagrémens des personnes de la cour. A cette époque, il s'opéra un singulier changement dans sa destinée. Le parlement avait assigné pour récompense à l'airfax une partie des

biens de Buckingham. Celui-ci nant que sa mère recevait de une portion considérable du qui faisait partie de son d pensa que ce général ne se cor pas avec moins de délicatesse lui. Quoiqu'il fût hors de la l hasarda à rentrer en Anglete cueilli par Fairfax, il lui fit de la main de sa fille, qui avait c la passion pour lui, et il l'ép 1657. Cromwel, instruit de riage, en conçut un dépit e Buckingham eut cependant la de rester dans les terres de so père. Ayant voulu aller voir s il fut pris dans sa route, et e la tour de Londres. Fairfax, c cette mesure, en demanda vai satisfaction à Cromwel; mais de celui-ci arriva fort à propi sauver Buckingham de sa furei transféré au château de Wind il resta jusqu'à l'abdication de l Cromwel. Mis en liberté sous c il vécut paisiblement auprès beau-père, jusqu'au moment où se déclara contre Lambert. Fa Buckingham se prononcèrent Monck; mais le duc fut oblig retirer, parce que sa présence mée pouvait faire soupçonner c songeait à rétablir fort à proi n'était pas encore temps d'avo rétablissement de Charles II, B hain rentra en possession de ses mais ses dépenses excessives gèrent sa fortune. Charles II li conféré, en Hollande, l'ordre jarretière; il Je fit gentilhomme chambre, membre du conseil et peu après lieutenant du d'York et grand-écuyer. Ccç la jalousie qu'il conçut de la fav comte de Clarendon l'entraîn des complots séditieux. Quoiqu fasse remonter jusqu'en 1662

fut qu'en 1666 que pour échapper aux poursuites judiciaires, il se tint caché. Après avoir été dépourvu de ses emplois, sommé par une proclamation de se présenter à jour fixe, il obéit. L'indulgence du roi alla si loin, que Buckingham reprit ses places de gentilhomme de la chambre et de conseiller secret; il regagna même tellement les bonnes grâces du monarque, qu'il finit par l'emporter sur le comte de Clarendon. Il jouit alors d'un crédit sans bornes, et devint chef du conseil privé, que l'on surnomma *la cabale*, parce qu'il était composé de cinq membres dont les noms commençaient par des lettres qui, réunies, formaient le mot anglais *cabal*. En 1670, Buckingham fut envoyé en ambassade auprès du roi de France, sous prétexte de faire un compliment de condoléance sur la mort de la duchesse d'Orléans, mais, dans la réalité, pour rompre la triple alliance. Louis XIV flatta tellement sa vanité, qu'il obtint ce qu'il désirait pour l'exécution de ses projets. Vers la fin de cette même année, un assassin ayant attenté aux jours du duc d'Ormond, ami du comte de Clarendon, ce forfait fut imputé à Buckingham, en présence même du roi, par Ossory, fils d'Ormond. (Voyez OSSORY.) Blood, l'instrument de ce crime, ne fut pas puni; il reçut même une terre en Irlande, et Buckingham fut élu chancelier de l'université d'Oxford. Lors de la campagne de Louis XIV en Hollande, il fut envoyé dans ce pays avec Halifax et Arlington. On crut qu'ils apportaient la paix; mais les propositions qu'ils firent aux États-Généraux et au prince d'Orange furent rejetés. Ils allèrent trouver le roi de France à Utrecht, pour négocier. La défection de Shaftesbury avait dissous la fameuse *cabale*, à laquelle on attribuait tous les maux de

l'état. Buckingham fut accusé, dans la chambre des communes, d'avoir révélé les secrets du roi, et d'avoir correspondu avec les ennemis du royaume. Il avoua dans sa défense, conçue en termes vagues et captieux, une partie des fautes de son administration. Peu à peu il quitta le parti de la cour, puis il résigna la place de chancelier de l'université d'Oxford, parce qu'il y était mal vu. Il s'unit avec Shaftesbury et d'autres contre le fameux bill qui fut présenté en 1675, et qui contenait un nouveau *test*. Au mois d'octobre suivant, il fut nommé pour assister à la conférence relative à la juridiction de la chambre haute. Le roi ayant prorogé le parlement à un terme qui excédait un an, Buckingham essaya, avec son parti, de prouver que ce prince avait excédé son pouvoir. Cette opinion, ou l'opiniâtreté avec laquelle elle fut soutenue, fit envoyer ses défenseurs à la tour. Buckingham, ayant fait ses soumissions au roi, en sortit. Il fut opposé à la cour dans l'affaire du complot papiste, mit beaucoup de chaleur dans la poursuite de ceux qui y étaient impliqués, et s'occupa ensuite avec Shaftesbury à exciter dans la cité du tumulte contre l'administration. A la mort de Charles II, le mauvais état de sa santé l'engagea à se retirer dans une de ses terres. Il savait que ce monarque l'aimait et excusait ses fautes; il ne comptait pas sur la même affection de la part de son successeur. Il écrivit dans sa retraite quelques ouvrages, et passa d'ailleurs son temps à chasser. S'étant assis un jour sur un terrain froid, après s'être échauffé à forcer un renard, il mourut en trois jours, le 16 avril 1688, et fut enterré auprès de ses ancêtres dans la chapelle de Henri VII à Westminster. Il n'eut pas d'enfants de sa femme, qui, malgré ses écarts

réquents, l'aimait beaucoup; elle menait une conduite exemplaire, vivait bien avec lui, et lui survécut dix-huit ans. Buckingham était grand et bien fait, avait l'esprit très vif, le jugement excellent; plein de douceur et d'affabilité, il se vengeait rarement de ses ennemis, et de l'ingratitude de ceux qu'il avait obligés, si ce n'est par des satires et des bons mots. Ses mœurs furent scandaleuses, comme celles de la cour où il vécut, et il afficha surtout un goût déréglé pour les femmes. Il donna dans les rêveries de l'astrologie judiciaire et de l'alchimie, ce qui contribua à déranger sa fortune. Cependant, c'est à tort que Pope, qui a chargé son portrait dans l'épître au lord Bathurst, le fait mourir dans l'indigence. Son caractère a aussi été tracé par Burnet, Dryden, Hamilton, et les divers auteurs qui ont écrit l'histoire d'Angleterre. On a de lui : I. *La Répétition*, comédie, 1671; il y tourna en ridicule le mauvais goût des poètes dramatiques de son temps, et produisit une heureuse révolution. Il fut aidé dans cette composition par Butler, l'auteur d'*Hudibras*. Johnson, dans la vie de Sheffield, qui fait le sujet de l'article suivant, attribue cette pièce à ce dernier; dans la vie de Dryden, au contraire, il distingue avec raison l'auteur de la *Répétition*, de celui de l'*Essai sur la poésie*. II. *Építaphe de lord Fairfax*, son beau-père, 1671; III. *Discours succinct pour démontrer qu'il est raisonnable à l'homme d'avoir une religion et d'adorer Dieu*, 1685, in-4°. IV. *Preuves de la divinité*, 1687, in-8°; V. des poèmes, des satires, des lettres, des discours publiés à diverses époques. On remarque principalement les satires intitulées : *Timon, the Rump-parliament* (le croupion), *la Maîtresse perdue*,

complainte contre la comtesse de 1675. On a supposé qu'il avait vue la comtesse de Shrewsbury; son mari dans un duel dont elle l'objet. On ajoute que, pendant le bat, déguisée en page, elle tenait le cheval du duc, qui alla, la même prendre la place de son mari. La part des ouvrages de Buckingham furent publiés après sa mort, en 2 in-8°, puis en 1704, 1715 et 1716. On publia en 1679 une satire intitulée *les Litanies du duc de B....*, où passait en revue ses extravagances et ses fautes. Il fut le dernier rejet de l'ancienne famille de Villièrs. E

BUCKINGHAMSHIRE (SHEFFIELD, duc de), fils d'Edward comte de Mulgrave, naquit en 1658 et perdit son père en 1658. Il fut confié à un gouverneur qui, pour dérober aux troubles de l'Angleterre le fit voyager en France. Peu de temps de son Mentor, le jeune comte débarrassa assez promptement, et seulement de douze ans, résolut de s'élever lui-même, projet qu'il exécuta avec succès. Ses progrès dans les lettres sont d'autant plus étonnants qu'il passa sa jeunesse dans le tumulte de la vie militaire ou dans les plaisirs de la cour. La guerre ayant éclaté avec la Hollande, lorsqu'il n'avait que dix-huit ans, il s'embarqua sur le vaisseau *le Royal*. Son zèle fut récompensé par un commandement d'un corps franc de cavalerie, levé pour la défense des côtes. Il eut vers ce temps, avec le comte de Rochester, une affaire d'honneur qui a rapportée peut-être avec trop de détail. Lors d'une nouvelle guerre avec les Hollandais, en 1672, il s'enrôla encore comme volontaire dans le vaisseau commandé par le comte de Torrington, qui fit un rapport si avantageux de sa conduite qu'on le nomma capitaine de vaisseau. Il leva en 1672

de cavalerie, et on lui en autre; de sorte qu'il fut à la tête de deux régiments. Fait à 17 ans chevalier de la jarretière gentilhomme de la chambre peu après au service de France, alors alliée de l'Angleterre, et rendit le métier de la guerre facile. Il n'y resta pas longtemps qu'il apprit que le duc de North voulait, à son préjudice, avoir le premier régiment de cavalerie. Choqué de ce projet, parvint à inspirer au duc des soupçons sur son neveu, et ne fut pas à être disgracié. Nommé lieutenant du comté de North et gouverneur de Hull. Cette épide dans la carrière des armes, ne lui fit pas négliger l'éducation. Les Maures ayant assiégé Tanqueray, envoyé en 1680 au secours de la place avec un corps de deux mille hommes. On prétend que, par un effet de jalousie, le roi le fit embarquer sur un vaisseau de guerre, le duc ne voulut pas monter à sa table à la santé du roi, et avant de se trouver hors de France. Arrivé en trois semaines à Tanqueray, les Maures se retirèrent et vinrent aux mains. A son retour, entra dans les bonnes grâces du roi et reprit la vie de courtisan et d'esprit. A l'avènement de Jacques II, qui avait de l'attachement à lui, fut fait membre du conseil privé grand chambellan. Par affectation pour ce prince, il accepta une charge de la haute commission, assés à la messe et s'y mit à l'aise, mais il refusa d'embrasser le roi catholique. On avait voulu lui proposer le projet d'appeler le prince de Orange; mais on craignit son attachement à Jacques II. Le roi Guillaume ayant demandé par la suite

ce qu'il eût fait si on lui eût confié ce plan : « Sire, dit-il, j'aurais tout découvert au roi que je servais. » Lorsqu'il vit que Jacques II, par sa fuite, était irrévocablement exclus du trône, et que le bien de la patrie exigeait que l'on soutînt la révolution, il vota pour que la souveraineté fût partagée entre le prince d'Orange et son épouse. Quoique cette opinion fût très agréable à Guillaume, le duc resta plusieurs années sans être employé. Il avait de l'inimitié et même du mépris pour Jacques II, à en juger par ses écrits. Il fut cependant, en 1694, créé marquis de Normanby, et, malgré cette faveur, il se montra opposé à la cour dans plusieurs occasions importantes. Il finit cependant par entrer dans le conseil du cabinet avec une pension de trois mille livres. Lorsque la reine Anne, à qui on dit qu'il avait autrefois adressé ses vœux, monta sur le trône en 1702, il reçut des marques de la plus haute faveur. Elle le nomma garde du sceau privé, et ensuite lieutenant du district nord du comté d'York; puis il fut un des commissaires choisis pour traiter, avec les Écossais, de l'union des deux royaumes. L'année suivante, il fut élevé au rang de duc de Normanby, et, peu après, à celui de duc de Buckinghamshire. Ayant conçu de la jalousie contre le duc de Marlborough, il résigna l'emploi de garde du sceau privé, et se joignit aux *toris* mécontents, lorsqu'ils firent la proposition, si désagréable à la reine, d'appeler la princesse Sophie en Angleterre. Anne essaya de le ramener par l'offre de la charge de grand chancelier; il la refusa, se retira des affaires, et bâtit dans le parc de St.-James l'hôtel qui porte son nom, et qui appartient aujourd'hui à la reine. Lors du changement de ministère, en 1710, il devint intendant de la maison de la reine,

et président du conseil, où il adopta toutes les mesures de ses collègues. A la mort d'Anne, il fut un des lords qui administrèrent jusqu'à l'arrivée de George I^{er}. Il se montra ensuite constamment opposé à la cour, et, n'ayant plus d'emploi, il s'amusa à écrire ses deux tragédies. Il mourut le 24 février 1721. Il avait été marié trois fois, et toujours à des veuves. Grand et d'une belle figure, il avait l'air spirituel, le regard vif et perçant. On lui a reproché d'être hautain, fier, méchant; il a pourtant donné des preuves d'affabilité et d'humanité. On l'a accusé d'avidité, et il laissa dépérir ses affaires par négligence. Sa morale, sur tous les points, passait pour très relâchée. Ses poésies, très vantées dans le temps où son rang et ses largesses imposaient silence à la critique, ont beaucoup perdu dans l'opinion. Quelquefois brillant, il manque de verve et d'éclat réel. Le travail se fait trop sentir dans ses productions. On a supposé que, dans son *Essai sur la satire*, il fut aidé par Dryden, qu'il avait fait nommer, par sa protection, poète lauréat. Son *Essai sur la poésie* lui a valu de grands éloges, même de la part des meilleurs écrivains de l'Angleterre. Il y attachait une haute importance, et le corrigeait sans cesse; aussi aucune édition ne ressemble à l'autre. Si ses vers, dans ses petites pièces, sont un peu fades, ses ouvrages en prose ont plus de mérite réel. Ses mémoires sur la révolution, écrits d'un style vif et agréable, prouvent qu'il avait la perspicacité et l'élégance qui conviennent à un historien. Ses œuvres ont été magnifiquement imprimées en 2 vol. in-4°, en 1723, et réimprimées, en 1729, 2 vol. in-8°. Le premier contient les poésies; le second, les mémoires, les discours, des caractères,

des dialogues, etc. La première édition fut saisie à cause de quelques passages des mémoires, et du dialogue intitulé *la Fête des dieux*, relatifs à la révolution de 1688. Lorsqu'en 1712, on imprima une édition des œuvres du duc de Buckingham, il offrit de corriger les épreuves, et s'acquitta de ce travail avec un soin infini. Ses deux premières femmes ne lui donnèrent pas d'enfants. Il eut de la troisième, qui était fille naturelle de Jacques II, plusieurs enfants qui moururent en bas âge, et un fils qui naquit en 1716, et fit ses études à Oxford avec distinction. Il servit ensuite dans l'armée française, commandée par le duc de Berwick son oncle. A la mort de ce général, il quitta l'armée à cause de la faiblesse de sa santé, et voulut essayer si l'air de Naples ne lui conviendrait pas mieux; mais il ne put aller que jusqu'à Rome, où il mourut le 30 octobre 1735. Pope a fait son épitaphe en vers. En lui s'éteignit la maison de Sheffield. (Voy. ANNE et JACQUES II.) E—s.

BUCKLAND (RALPH), né en 1564, à West-Hatch, dans le comté de Sommerset, fit de très bonnes études dans le collège de la Madeleine, à Oxford, et entra dans le barreau. L'application qu'il donna aux devoirs de son état ne l'empêcha pas de prendre une connaissance très sérieuse des matières controversées entre les deux églises qui partageaient l'Angleterre. Cette lecture commença par lui donner de la défiance sur les dogmes particuliers de la nouvelle religion, et il finit par embrasser l'ancienne. Sa conversion fut si sérieuse, qu'il se défit de son riche patrimoine pour se retirer à Douai, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Il fit un voyage à Rome, d'où il revint en Angleterre en qualité de missionnaire, fonction qu'il remplit

succès pendant vingt ans. Il t en 1611, après avoir donné blic les ouvrages suivants : I. *les Saints, traduits de Su-* II. *Arguments contre la frénésie des églises protestantes ; e la persécution des Vandales,* t du latin de Victor de Vite ; *pt étincelles de l'ame enflam-* avec quatre lamentations , *sées dans les temps fâcheux* : *reine Elisabeth*, dédié à la de l'auteur. Dès le temps des ent de 1640, le savant Usserius, nt à Oxford, prétendit prouver, s interprétations forcées de cet ge, que toute la masse des canes avait trempé dans la cons-on des poudres. T—D.

BUCQUET (LOUIS-JEAN-BAPTIS- né à Beauvais le 10 mars 1731, reur du roi au présidial de cette membre de l'académie d'Amiens, la société d'agriculture de Paris, t au château de Marguerie, près :auvais, le 15 avril 1801. En le titre de ses écrits, on voit que r de son pays et le désir d'être ont toujours guidé sa plume. Les reuses citations répandues dans vrages prouvent qu'il avait beau-d'érudition. Il est auteur des ou- suivants : I. *Dissertation sur sition de Bratuspantium*, lue à nce publique de l'académie d'A- t, en 1762. Ce mémoire est resté crit, ainsi que les quatre articles nt; celui-ci n'est, à proprement t, qu'un extrait de l'histoire du aisis. II. *Mémoire pour servir à ire de l'Amienois et du Beau-* : conservé manuscrit dans les res de l'académie d'Amiens. III. *ire du Beauvaisis*, avec des historiques et critiques ; elle à l'an de J.-C. 1022, et est manuscrite dans la possession

d'un ami de l'auteur. IV. *Éclaircisse- ments sur les mesures itinéraires des Gaulois, et sur le mille romain, dont parle César.* V. *Dissertation où l'on essaye de prouver que Lita- nobriga de l'Itinéraire d'Antonin n'est autre que Pont-Ste-Maxence, que Curniliaca est Cormeilles, et que Petromantalum est la petite ville de Magny-en-Vexin.* Bucquet a eu pour collaborateurs dans ces quatre derniers ouvrages deux de ses compatriotes, MM. Borel et Danse. VI. *Essai sur la souveraineté et sur le droit de justice qui y est attaché, ou Mémoire pour les officiers du bail- liage et siège présidial de Beauvais*, Paris, 1767, in-8°, et divers autres mémoires imprimés, les uns relatifs au présidial, les autres à des discus- sions avec l'évêque de Beauvais. VII. Deux Discours académiques qui ont remporté le prix, l'un à Châlons, en 1783, sur la question de savoir : « Quels seraient les moyens de rendre » la justice en France avec le plus de » célérité et le moins de frais possi- » ble ? » imprimé à Beauvais en 1789, in-4°. (1); l'autre discours, couronné à Amiens en 1787, sur cette question : « Quel est le moyen le plus simple et » le moins dispendieux de prévenir et » d'éviter dans la généralité d'Amiens, » les incendies des campagnes, » fut imprimé à Beauvais en 1788, in-4° ; VIII. un grand nombre de manuscrits sur différents objets, et notamment deux Mémoires, dont l'un sur l'utilité de la dissection des cadavres, et l'au-

(1) Après l'impression de ce discours, Bucquet en fit le sujet d'un grand ouvrage. Il le divisa par livres, chapitres et articles. Ce travail l'occupait pendant quatre années. Il le lut plus de cinquante fois, et en fit lui-même quatorze copies de sa main. J'en possède une qui forme 3 vol. in-fol., contenant 736 pages de notes, qui ont aussi leurs notes. Bucquet dit qu'il s'est appliqué à l'art de traire les hommes, et il prétend qu'il faut le lire quatre fois pour le bien saisir. (Extrait de l'Avertissement.) V—v.

tre sur les vols des bestiaux dans les campagnes. E—s.

BUCQUET (JEAN - BAPTISTE), chimiste, membre de l'académie des sciences, médecin distingué et censeur royal, naquit en 1746 à Paris, où il professa pendant dix ans la chimie avec éclat. Une élocution facile et une excellente méthode lui attirèrent beaucoup d'élèves, parmi lesquels on ne tarda pas à remarquer Fourcroy, qui lui succéda, et le surpassa, en convenant qu'il devait à son maître son goût et sa manière d'étudier. Bucquet était destiné à faire de grands progrès à la science; mais la mort l'enleva à trente-trois ans, le 24 janvier 1780. Dans les derniers jours de sa maladie, ne trouvant de soulagement que par l'usage de l'éther sulfurique, il en prit si fréquemment et à si grandes doses qu'il accéléra sa fin. On assure qu'il prenait par jour deux pintes d'éther et cent grains d'opium. Bucquet n'a point fait de découvertes remarquables, mais il a beaucoup travaillé, et a préparé la révolution pneumatique. On a de lui quelques dissertations particulières insérées dans les collections académiques, et il a publié : I. *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; II. *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal*, Paris, 1773, 2 vol. in-12. « Ce » dernier ouvrage, dit Fourcroy, était » en son temps le plus complet et le » plus méthodique tableau de l'analyse » végétale. » III. *Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par les différents fluides aériiformes méphitiques*, 1778, in-12.

C. G.

BUCQUI ET (CÉSAR). V. BUQUET.
BUCQUOI (CHARLES - BONAVENTURE DE LONGUEVAL, comte de),

général célèbre dans la guerre trente ans, né en 1561, entra bonne heure au service d'Espagne s'y distingua si rapidement qu'il tarda pas à être fait général par Philippe II, dont le successeur Philippe III lui donna dans la suite l'ordre Toison-d'Or. Il fit ses premières armes dans la guerre des Pays-Bas, déf courageusement Arras et Calais fait prisonnier par les Hollandais racheta moyennant une rançon 20,000 écus, reçut plusieurs blessures dans diverses affaires, et secondement les opérations, souvent heureuses, du marquis de Spi. L'empereur Ferdinand II l'ayant gagé à passer à son service, lui donna le commandement d'un corps de troupes destiné à combattre le comte Mansfeld, général des Bohèmes voltés. Le comte de Bucquoy obtint d'abord quelques succès; mais il fut bientôt forcé de se replier en Autriche. Maximilien, duc de Bavière, étant venu le joindre, les deux généraux rentrèrent en Bohême, en 1620, et furent entièrement, près de Prague, vaincus par les protestants (Voy. Maximilien BAVIÈRE). Le comte de Bucquoy vainqueur, exerça en Bohême des cruautés qu'expliquent, sans les excuser, le fanatisme et l'esprit du temps. En 1621, il réduisit la Moravie, rapporta à Vienne quatre-vingt drapeaux enlevés aux ennemis, aussitôt envoyé en Hongrie contre le prince Bethlen-Gabor, et pres courageusement le siège de Neuhaus, place importante. Un jour qu'avec une faible escorte il était sorti de son camp pour visiter les approches de la ville, un parti de la garnison l'attira dans une embuscade où il fut tué, s'étant vaillamment défendu, le 1er mai 1621. — Son fils, Albert de Bucquoy, gouverneur de Valence

1663, et son petit-fils créé prince de l'Empire en

G—T.

OY (JEAN-ALBERT D'ARCOMTE DE), plus connu sous le nom de *bbé de Bucquoy*, ou *Bu-* même famille que le précédent : du bruit par la singularité de ses mœurs. Né en Champagne en 1550, et devenu orphelin à 12 ans, son éducation fut toute militaire. Après ses premières études, 17 années passées au service de France, échappé par miracle, à ce moment où un danger imminent, il fit un tour du monde, se présenta à l'empereur, et, trouvant leur ordre de service dissipé, il commença son service dans la Trappe. Les austérités de la vie monastique ne réussirent pas à le rendre encore à celles que prescrivait le règlement ; il se débâta tellement que l'abbé de Rancé fut obligé de le renvoyer. Il reprit son habit de soldat qu'il troqua bientôt après contre le baillou d'un mendiant, réentra au milieu du monde laïque. Après deux ans de vagabondage, craignant de n'y être découvert, il partit pour Rouen, sous le nom de *Le Mort*, il tint une école pour les pauvres. Les habitants de cette ville, frappés de sa piété et de son humilité, résolurent de l'attirer dans leur ordre ; il résista tant qu'il put, et, à peine de cette tentation, un officier de la ville qui avait autrefois servi, le prit par hasard. Ne pouvant plus résister, il laisse son école, et retourna à Paris. Il forma bientôt le projet de miter S. Ignace de Loyola, le fondateur d'un nouvel ordre, et de prouver aux incrédules de son siècle la religion. Caché dans le couvent de St-Antoine, il conféra de long et de large avec plusieurs ecclésiastiques, et fut probablement alors qu'il

prit l'habit et le titre d'abbé. L'étude mal dirigée qu'il voulut faire des preuves de la révélation, et son cerveau exalté, le conduisirent au scepticisme, et le dépit de voir que, malgré ses austérités et son éloignement du monde, il ne pouvait faire de miracles, acheva de lui tourner la tête. Ses parents, auxquels il donna de ses nouvelles, et qui le croyaient mort depuis longtemps, lui procurèrent un bénéfice ; mais il préféra bientôt retourner au service militaire, et se disposait à lever un régiment en 1704, lorsque les déclamations qu'il se permettait à tout propos contre le despotisme et l'abus du pouvoir, le firent arrêter. On le prit d'abord pour l'abbé de la Bourlie (Voy. BOURLIE), et on l'aurait bientôt relâché, si de nouveaux propos indiscrets, une tentative d'évasion, et des plaintes de l'archevêque de Sens ne l'eussent fait resserrer plus étroitement. Conduit au fort l'Évêque, comme un aventurier que ses propos faisaient prendre pour un chef de contrebandiers, il s'échappa de cette prison, demeura caché pendant neuf mois dans Paris, et fut repris au moment où il allait sortir du royaume, en 1707 ; conduit à la Bastille, et recommandé aux concierges comme un homme dangereux et entreprenant, il n'en suivit pas moins avec une persévérance infatigable son plan d'évasion, et vint à bout de l'exécuter, le 4 mai 1709. On en peut voir les détails vraiment curieux dans le tome III des *Lettres historiques et galantes* (par M^{me}. Dunoyer), ou dans le livre intitulé : *Événement des plus rares*, que nous citerons plus bas. Pour cette fois, il se hâta de sortir du royaume et passa en Suisse, d'où il tâcha de se rapprocher avec la cour, et d'obtenir la restitution de ses biens confisqués. N'ayant pu y réussir, il alla en Hollande,

et proposa aux alliés un projet pour faire de la France une république et y détruire, disait-il, le pouvoir arbitraire. Le général de Schulembourg, qui le connut à cette occasion, le recommanda à différentes cours d'Allemagne, et le mena, en 1714, à Hanovre, où le roi George I^{er}. lui fit une pension. Sa conversation pleine de saillies amusait ce prince, qui l'invitait souvent à sa table. En 1717, il écrivait encore à la duchesse d'Orléans pour obtenir de rentrer en France. Sur la fin de ses jours, l'abbé de Bucquoy revint à sa vie de misanthrope; il négligeait son extérieur, laissait croître sa barbe, et perdit toute sa considération. Lord Scarborough s'étant tué lui-même dans un accès de désespoir, Bucquoy fit insérer dans les gazettes une *question sur le suicide*, en vers latins, en promettant un prix de cent écus à celui qui pourrait la résoudre ou la réfuter; mais comme on vit bien qu'il serait seul juge de l'exactitude de la solution et qu'on le regardait comme un fou, personne ne se présenta dans la lice. Il mourut subitement le 14 novembre 1740, presque nonagénaire, laissant son petit mobilier, qui pouvait valoir 4 à 5000 francs, à l'église catholique de Hanovre, dans la communion de laquelle il vécut toujours. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, sur des sujets de morale et de politique; la plupart ne sont que des brochures éphémères. Nous ne citerons que les suivants : I. *Événement des plus rares, ou l'histoire du sieur abbé comte de Bucquoy, singulièrement son évasion du Fort-l'Évêque et de la Bastille, avec plusieurs de ses ouvrages, vers et prose, et particulièrement la game des femmes*, 1719. Le titre porte pour épigraphe : *avec mesure*; l'ouvrage est dédié « au prince le plus

» généreux et du cœur le mieux » de la part de la franchise mé » avec cette souscription « le plus » et cependant le plus sincère, » Buquoi. » On l'a traduit en mand. II. *Lettre sur l'autorité Pensées sur l'existence de IV. de Dieu; de la vraie et, religion* (en vers), Hanovre, in-8°. V. *l'Antidote à l'effroi mort*; VI. *Préparatifs à l'as à l'effroi de la mort*, traduit e mand (1734, in-4°.), ainsi suivant : VII. *le Véritable es la belle gloire*; VIII. *Essai de tation sur la mort et sur la* § 1736; IX. *la Force d'esprit, belle mort; récit de ce qui s'es sé au décès d'Antoine Ulric de Brunswick*, Lunebourg, in-8°.

C. M

BUDDÆUS (JEAN-FRANÇOIS), théologien-luthérien, né à Anclam Poméranie, le 25 juin 1667, études à Greifswald et à Witt avec une grande distinction, e pliqua surtout aux langues orientales à la théologie et à l'histoire. Les principales thèses qu'il eut à soutenir furent une haute idée de son s les principales furent *De Hungar Transylvaniâ*, en 1686; *De ecclesiâ latinâ judaicis*, en 1687; *De instrumento morali*, en 1693, Frédéric III, électeur de Brandebourg l'appela à Halle, en 1693, pour donner la chaire de philosophie morale dans l'université de cette ville où il demeura jusqu'en 1695, qu'il fut nommé professeur de théologie où il se rendit, malgré les désirs de l'électeur, qui avait recommandé ne négligeât rien pour le retourner à Halle. Il remplit sa nouvelle place avec le plus grand succès, entretenait avec plusieurs savants étrangers une correspondance régulière, et ne cessa

soule d'ouvrages utiles pour ie et l'histoire. Il contribua aux *Acta eruditorum* de et au grand *Dictionnaire his-* imprimé à Leipzig, 1709, in-urut le 19 novembre 1729, lant à Gotha. Ses principaux sont : I. *De peregrinationi-* *agoræ*, Jéna, 1692, in-4°; *ria juris naturæ; et synop-* *naturæ et gentium juxtâ* *am Ebræorum, cum Vitria-* *juris naturæ et gentium*, 95; Leyde, 1711, et Halle, n-8°; III. *Dissertationes* *icæ de præcipuis stoïcorum* *ophiâ morali erroribus*, Jé-6; IV. *Elementa philoso-* *cticæ*, Halle, 1697; V. *Sal-* *veterum, hoc est dicta illus-* *epeterum Græciæ sapientum*, 49, in-4°; VI. *Introductio* *iam philosophiæ Ebræorum*, 02, 1720, in-8°; VII. *Ele-* *philosophiæ instrumentalis*, 1-8., *ibid.*, 1705, 1705, 709, 1710, 1712, 1714, 721, 1724, 1727. Cet ou- long-temps servi de manuel fesseurs de philosophie, en 1e. VIII. *Selecta juris natu-* *ntium*, *ibid.*, 1704, in-8°. recueil de dissertations politi- ui roulent, pour la plupart, oints d'histoire moderne. IX. *a historiæ philosophicæ*, *ib.*, 724, in-8°; X. *Institutio-* *giæ moralis*, Leipzig, 1711, XI. *Historia ecclesiastica* *Testamenti*, Halle, 1709, 4.; et 1720, 2 vol. in-4°. ou- imé de son temps en Allema- *Theses theologicæ de atheis-* *perstitutione*, Jéna, 1716, in- age traduit en français à Ams- 1740, in-8°; XIII. *Institu-* *eologicæ dogmaticæ*, Leip-

zig, 1723, 1724, 1726, in-4°; XIV. *Historia critica theologicæ dogmati-* *cæ et moralis*, Francfort, 1725, in-4°; XV. *Compendium historiæ phi-* *losophicæ*, Halle, 1751, in-8°; XVI. *Dissertatio de Ludovico IV, impe-* *ratore*, Jéna, 1689, in-4°; XVII. *Quæstio politica; An alchemistæ* *sint in republicâ tolerandi*, 1702, in-4°, avec figures; XVIII. *Ecclē-* *sia apostolica, sive de statu ecclēsiæ* *sub apostolis*, Jéna, 1709, in-8°; XIX. *Miscellanea sacra*, Jéna, 1727, in-4°. C'est un recueil de savantes dis- sertations sur des matières ecclésiastiques. Buddæus publia plusieurs dis- sertations, réunies depuis sous le titre de *Jus Austriacum*, pour défendre les prétentions de la maison d'Autriche sur le royaume d'Espagne, contre le testa- ment de Charles II. (V. les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXI.) — BUDDÆUS (Charles-François), conseiller aulique du prince de Saxe-Gotha, et vice-chan- celier à Gotha, fils du précédent, na- quit à Halle, en 1695. Il fit ses étu- des à Jéna, et fut nommé, en 1719, avocat de la cour à Weimar. Il fut envoyé à Vienne pour régler des af- faires litigieuses, et occupa, à son re- tour, differents postes importants, tant à la cour de Weimar qu'à celle de Saxe-Gotha. Il mourut à Gotha, le 5 juillet 1755. On a de lui plusieurs ou- vrages allemands, parmi lesquels on distingue : I. *Examen d'une opinion* *de plusieurs philosophes grecs au* *sujet de l'ame (Acta eruditor., t. V.)* II. *Essai sur le principe d'où dé-* *coule l'autorité du prince sur l'Égli-* *se*, Halle, 1719, in-8°. L'édition de cet ouvrage, qui a été publiée à Wei- mar ou à Erfurt en 1737, a été car- tonnée. III. *Mémoires sur sa vie, à* *l'usage de ses enfants*, Gotha, 1748, in-4°. — BUDDÆUS (Augustin), médecin du roi de Prusse, professeur

d'anatomie à Berlin , et membre de l'académie de cette ville , né à Anclam , le 7 août 1695 , mort le 25 décembre 1755 , exerça la médecine et donna des cours d'anatomie avec succès à Berlin ; ses voyages en France , en Hollande et en Angleterre , avaient fort étendu ses connaissances et ses idées ; il avait suivi les leçons de Boërhaave , et a laissé , dans les *Miscellanea Berolinensia* , des dissertations intéressantes. On a aussi de lui : *Disp. inaug. de musculorum actione et antagonismo*, Leyde, 1721, in-4°.

G—T.

BUDÉ (GUILLAUME) , naquit à Paris , en 1467 , de Jean Budé , grand-audencier de France , qui passait pour être fils naturel de Jean Budé , secrétaire du roi Charles VI. Guillaume fit ses premières études à Paris , et son drt it à Orléans. Le mauvais goût qui régnait alors dans les écoles , et son penchant pour la dissipation , ne lui permirent de tirer aucun fruit du temps passé dans les universités. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans que le désir de s'instruire l'occupa sérieusement ; mais comme il marcha sans guide au commencement de sa carrière littéraire , préférant les commentateurs et les interprètes aux textes originaux , il n'aurait pas fait de grands progrès , s'il n'eût senti de bonne heure le besoin de changer de méthode. Sa passion pour l'étude le fit bientôt renoncer à tout ce qui pouvait l'en distraire ; elle le jeta même dans un travail si constant qu'il en tomba dangereusement malade , et qu'il contracta de violents maux de tête dont il fut tourmenté le reste de sa vie. Il avait embrassé toutes les sciences , théologie , jurisprudence , architecture , mathématiques ; mais c'est principalement par son profond savoir dans le grec

qu'il s'acquit la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. Le premier ouvrage qu'il publia fut une traduction de quelques traités attribués à Plutarque , et d'une *Lettre de S. Basile à S. Grégoire de Nazianze* , où il est plus paraphraste que traducteur. Cet essai fut suivi de ses *Annotations in XXIV libros Pandectarum* , dont il désavoua la première édition de 1508 ; la meilleure est celle de Vascosan , Paris , 1556 , in - fol. Ces notes annoncent une connaissance de l'antiquité qui était alors très rare parmi les juriconsultes , et Budé est un des premiers qui se soit servi de cette connaissance pour expliquer les lois romaines. De tous ses ouvrages , celui qui lui fit le plus d'honneur est le traité *De asse* , dont la première édition est de 1514 , in-fol. , Paris , rare : l'édition des Aldes , petit in-4° , 1522 , est bonne et recherchée. Il en donna depuis plusieurs autres , et un abrégé en français (Paris , 1522 , in-8°) , qui est devenu rare. Ce traité *De asse* est diffus , et souvent difficile à entendre. L'auteur y réduit les monnaies anciennes aux modernes , éclaircit une infinité de passages obscurs des auteurs grecs latins , et dissipe les ténèbres qui couvraient plusieurs points d'antiquité. Léonard Portius lui disputa la gloire d'avoir le premier pénétré dans cette carrière difficile. Il en résulta une querelle savante qui fut un peu vive de la part de Budé ; mais Jean Lascaris , ami commun des deux athlètes , les reconcilia. George Agricola se vanta aussi d'avoir traité avant lui le même sujet. Le mérite de Budé n'échappa point au chancelier de Rochefort , qui le présenta à Charles VIII. Louis XII le fit secrétaire du roi , et l'envoya à Rome. François I^{er}. l'honora de sa familiarité , lui donna une

: maître des re et
 maître de la libr c a-
 thésaire du roi;
 ambassade auprès de LEON A,
 ira pas moins sa vaste érudi-
 te capacité dans les affaires.
 de Paris joignit à toutes ces
 charge de prévôt des mar-
 profita du crédit que lui don-
 grande faveur pour détermi-
 cemment François I^{er}. à con-
 à fondation du collège royal,
 rner, de concert avec Lasca-
 bibliothèque de Fontainebleau.
 as des charges dont il était re-
 nait son goût pour l'étude;
 la libéralité du roi et la bien-
 du peuple de Paris finiraient
 de lui un ignorant; sa fem-
 qu'il eût rendu mère d'un
 mbre d'enfants, ses parents,
 tout semblait se réunir pour
 ar du commerce des muses.
 itté la cour après la mort de
 l; l'ombrage que le chance-
 at prit de sa faveur auprès
 is I^{er}. lui fournit l'occasion
 er une seconde fois: l'éleva-
 boyet, son ami, l'y rappela
 i, et ce rappel lui fut fatal.
 rila cour sur les côtes de Nor-
 pendant les chaleurs de l'été,
 longuement malade, et se
 r à Paris, où, dans peu de
 ne fièvre continue le mit
 m, le 23 août 1540. Budé
 mais de censurer les désor-
 cour romaine et les dérégle-
 chergé. Il avait ordonné par
 nent que ses obsèques se
 s pompe et pendant la nuit,
 ber ce triste spectacle à sa
 e famille (1). Sa veuve et uue

(1) Rapin, dans son testament, rap-
 port du Radier, ordonne à peu près
 dispositions, quelques bon catholiques

partie de ses enfants allèrent, en
 1549, faire profession de la nouvelle
 réforme à Genève; il n'en fallut pas
 davantage pour rendre sa croyance
 suspecte aux catholiques ardents. On
 aurait pu, avec encore plus de sou-
 dement, l'accuser d'un zèle outré en
 sens contraire; car il avait été, en
 1529, un des juges qui condamnerent
 Berquin au supplice pour cause de
 religion; et, dans plusieurs de ses
 écrits, surtout dans son traité *De*
transitu hellenismi ad christianis-
mus, dédié, à François I^{er}. (Paris,
 Rob. Etienne, 1535, in-12), il s'ex-
 prime comme un homme assez pré-
 venu contre les réformateurs, dont il
 l'exhorte à réprimer les nouveautés;
 il entend par *hellenisme*, les belles
 lettres profanes, et y oppose la philo-
 sophie chrétienne. Budé joignait, au
 mérite littéraire, celui d'être un bon
 citoyen, un chrétien exemplaire, et il
 jouissait d'une réputation de probité
 à toute épreuve; ce qui était exprimé
 par ces deux vers de Juvénal, qu'on
 lisait encore au commencement du der-
 nier siècle sur la porte de sa maison,
 dans la rue St.-Martin :

*Summum crede nefas animam profecto pudori,
 Et propter vitam vivendi perdere causas.*

On cite, pour preuve de sa grande ap-
 plication à l'étude, que le feu ayant
 pris à sa maison un jour qu'il était à
 travailler dans son cabinet, il répon-
 dit froidement à ceux qui vinrent le
 lui annoncer : « Avertissez ma femme;
 » vous savez que je ne me mêle point
 » du ménage. » Budé était sujet à
 avoir de l'humeur; il en mit un peu trop
 dans une dispute passagère qu'il eut
 avec Érasme, son ami et son admira-
 teur, qui l'appelait *le Prodige de la*
France; mais Érasme, qui pouvait
 avoir le premier tort, le répara hono-
 rablement, en répondant à une lettre
 fort aigre de Budé : « Quoi que puisse

» dire et faire Budé, Erasme sera toujours son ami, » et en supprimant, dans une nouvelle édition de son *Ciceronianus*, un parallèle entre Badius et Budé, dont ce dernier avait été choqué. Ce démêlé entre les deux plus savants hommes de leur siècle se termina, pour l'honneur des lettres, sans aucune suite fâcheuse. « Je ne suis point » réconcilié avec Budé, écrivait Erasme à Égnatius; je n'ai jamais cessé » un instant de l'aimer. » Il est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la langue grecque en France, et le premier qui s'y soit occupé de faire des collections de médailles antiques. Toute la France retentit des éloges de Budé. Son éloge funèbre fut prononcé par Ste.-Marthe. Louis Leroi écrivit sa vie, en latin, Paris, 1540, in-4°. Charles Dunois l'appelle *doctrinarum omnium splendor*, et Scaliger, *le plus grand grec de l'Europe, un phénix qui ne renaîtra point de ses cendres*. On recueillit tous ses ouvrages en 4 vol. in-fol., Bâle, 1557, rare, avec une longue préface de *Cælius secundus Curio*. On admire dans tous une vaste érudition et une profonde connaissance de la langue grecque; mais on regrette que, content d'appuyer sa réputation sur des écrits savants et solides, il n'ait pas cherché à l'étendre davantage par des écrits agréables. Son style, en latin comme en français, est énergique, rude, obscur, embarrassé de mots et de phrases grecques. Ces défauts se font encore plus remarquer dans son français que dans son latin. On vante la pureté de style de ses lettres grecques, qui furent, dit-on, admirées des Grecs eux-mêmes. Jacques Tusan les fit imprimer en 1526, avec cinq livres de lettres latines et quelques notes. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on distingue, dans son

gros recueil, de savants *Lettres latines sur la langue*, Paris, Robert Etienne, 151548, in-fol., édition augmentée, ouvrage qui surpasse toute lecture immense, mais où l'on trouve plus d'ordre et de méthode encore son *Institution d'un français*, que Jean de Lux fit imprimer, avec ses propositions, en 1547, dans son pays de la Rivour en Champagne, rare, quoiqu'il y en ait eu quatre éditions, et qui ne se trouve pas dans la collection de ses Œuvres. Le 5°. volume de la collection de l'Académie des belles-lettres est consacré à *des Mémoires pour la vie de Guillaume Budé*, par Boivin. — Jean BUDÉ, ses fils, qui, avec sa femme de leur mère, s'étaient fait cultiver les lettres avec succès. Louis Budé publia avant sa mort, le *Psautier de l'hébreu en français*, 1551, in-8°. Il était professeur de langues orientales. Jean Budé, son frère, fut envoyé, en 1558, avec Farel auprès des princes d'Allemagne pour traiter des affaires de la France. Il se chargea de fonder le collège de Genève, et il fut professeur en français, avec Charles Villiers, les *Leçons de Jehu sur Daniel*, Genève, 1552. Cette famille existe encore à

BUDEE (GUILLAUME), né à Halberstadt, mort en 1551, fit ses études à Bâle, y obtint le grade de docteur, et devint médecin ordinaire du duc de Brunswick-Lunebourg. Il s'est occupé de recherches historiques et a publié plusieurs ouvrages qu'il a publiés et dont on a tiré à un si petit nombre d'exemplaires, ou sont devenus

s érudits les recherchent comme de précieuses re-mprincipaux sont : I. *Chro-lam Halberstad. episco-ée* fit imprimer cette chro-rente-deux pages in-4°. n d'une imprimerie qu'il i ; elle n'a jamais été mise I. *Vita Alberti II, epis-K Halberstad.* La pre-de cette vie, imprimée à , 1624, in-4°. de cent ize pages, va de 1324 39; la seconde partie, aller jusqu'en 1358, n'a iée. III. *Θραυτολογιζ, seu vjus sæculi.* Leuckfeld a ner ce petit traité dans sa *riptomum rerum germa-* Francfort, 1707, in-fol. composé plusieurs autres es de chronologie et d'his-es feuilles manuscrites su-ou brûlées lors de la prise lt. IV. *Familia et patri-Stephani Halberstad.*, , six feuilles; V. *Chro-turia prima*, trois feuilles; *imperator. roman.*, etc., ; etc. — Un autre méde- nom fut reçu docteur à 520, nommé professeur t se retira à Orléans, sa 1553. Il est l'auteur du *randis articularibus mor-* 1559. G—T.

ou BUDELIUS (RENÉ), , né à Ruremonde dans le, obtint la charge de s monnaies du duc de des electeurs ecclésiasti-ssé une preuve de l'éten-savoir dans un ouvrage rare, intitulé : *De mo-ummariâ libri duo : his tractatus varii atque reorum quam noeteri-*

corum authorum, Cologne, 1591, in-4°. W—s.

BUDER (CHRISTIAN-GOTTLIEB), conseiller aulique et professeur de droit à Jéna, né à Kittlitz, dans la haute Lusace, le 29 octobre 1693, fit ses études à Leipzig et à Jéna, où il obtint, en 1734, la chaire de jurisprudence, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, survenue le 9 décembre 1763. C'était un savant d'une grande érudition, et qui a laissé un grand nombre de travaux historiques non moins utiles qu'étendus; les principaux sont : I. *Bibliotheca juris Struviana adaucta*, Jéna, 1720, in-8°. ; réimprimée en 1725, 1743, 1756, in-8°. L'édition de 1743, qui est la 7°. , est fort augmentée; II. *Vitæ clarissimorum Jurisconsultorum selectæ*, ibid., 1722, in-8°. ; III. *Tableau abrégé de l'histoire moderne de l'empire, depuis 1714 jusqu'en 1750*, ibid., 1750, in-8°. , 1731, 1740, 1748; en allemand, ainsi que le suivant : IV. *Recueil utile d'écrits non imprimés, de pièces justificatives, de documents, de lettres*, etc., relatifs à l'histoire du droit naturel et public de l'Allemagne, avec des notes, Francfort et Leipzig, 1735, in-8°. ; V. *Bibliotheca historica selecta in suas classes distributa, cujus primas lineas duxit B. G. Struvius, emendavit et copiosè locupletavit C. G. Buder*, etc., 2 vol. in-8°. , Leipzig, 1740. C'est une édition considérablement augmentée de la *Bibliothèque historique* de Struvius. On y trouve de grands détails sur l'Allemagne. Cet ouvrage, indispensable pour ceux qui veulent étudier l'histoire, a été refondu et complété par M. Mensel, qui l'a porté à 11 vol. grand in-8°. , Leipzig, 1782 et suiv. VI. *Amænitates juris feudalis*, etc., Jéna, 1741, in-4°;

VII. *Opuscula quibus selectiora juris publici, feudalis, ecclesiastici Germanici et historię patrię ac literarię argumenta exhibentur*, Jéna, 1745, in-8°. VIII. *Bibliotheca scriptorum rerum Germanicarum eadem universim illustrantium*, placée en tête du *Corpus hist. Germ.* de Struve, Jéna, 1730, in-fol.; et 1753, in-fol.; ouvrage très estimable pour la méthode et l'exactitude des recherches. On a aussi de Buder un grand nombre de dissertations. (*Voy.* sa vie écrite par J. Chr. Fischer, sous ce titre : *Memoria divinis manibus C. G. Buderi dicata*, Jéna, 1777, in-8°.) G—T.

BUDES (SILVESTRE), seigneur d'Uzel, en Bretagne, était parent de du Guesclin. Il fit ses premières armes sous ce héros, combattit près de lui sous Charles de Blois, à la journée d'Auray, le suivit en Espagne, et porta sa bannière aux batailles de Navarette et de Montiel. Budes, de retour en France, avec une grande réputation de valeur, continuait à servir glorieusement son pays contre les Anglais, lorsqu'il fut appelé en Italie, par le pape Grégoire XI, auquel il conduisit six mille Bretons, dont il partageait le commandement avec Jean de Malestriot, son frère d'armes. Ces braves chevaliers s'ouvrirent les passages du Piémont par la force des armes, et ce secours, moins recommandable par le nombre des combattants que par leur courage, rétablit bientôt les affaires du pape en Italie. Grégoire mourut peu de temps après, et laissa deux compétiteurs ambitieux se disputer la chaire pontificale. Silvestre accourut auprès de Clément VII, reconnu par la France, et tomba rudement sur les troupes d'Urbain VI, pour qui tenait la majeure partie de l'Italie. Ce fut sans doute vers ce temps

que Budes fut nommé général et gonfalonier de l'Eglise. Il prit les villes et d'Anagni, et, pour nos expressions naïves de « le pape Urbain s'en i » damnoit et excommuni » tous tant qu'il pouvoit » (le pape Clément) les Ces armes spirituelles point l'impétuosité de s marcha droit à Rome. Le] à la hâte pour en défendr ches; mais le chevalier b gré l'inégalité du nombre rudement cette foule pe qu'en un moment, il la plus grand désordre, et p fuyards avec une tellé cl entra pêle-mêle avec eux » et s'empara du château » il laissa environ cent cir dats. Pendant près d'un petite garnison causa b mal aux Romains, qui au mais venir à bout de la d enfin le défaut de vivres nitions fit ce que la forc faire, et le pape Urbain, barrasser d'un voisinage mode, accorda à ces bra riers une excellente c L'évacuation du château lieu pendant l'absence c Budes, qui tenait alors la et qui n'approuva nullem tulation. Un jour, il eut a espions, que les premier devaient s'assembler au forme aussitôt le projet de dre, marche en toute hât par des routes détournées portes du Capitole au m conseil se séparait, tomb foudre sur cette foule c tout ce qu'il y avait de p de plus grand dans la vil

rnage. Après une expédition, il reprit promptement par lequel il était fut rencontré par Jean une anglais, qui tenait Cette rencontre ne fut Silvestre fut défait, pris 1 pape, dont il avait à caractère vindicatif et dant, soit admiration de son prisonnier, soit nce de détacher un tel parti de son antagoniste, Budes avec bonté, et le , moyennant une faible ait de générosité devint lier breton. De retour à pape Clément l'accusa avec son ennemi, lui comme un crime d'être marché des prisons de ireusement pour Budes, l'Amiens, prélat détesté ur ses déprédations, se à Avignon. Il n'avait pas quelques années auparavant la Romagne avec une nite de mulets, chargés 'or et d'argent, Silvestre trouvé sur son chemin, errier, ne sachant alors a solde due à ses gens, sse piller les trésors qui nt si à propos. Le carlonc ses griefs aux soup-, et fit condamner le mal-es à avoir la tête tranchée. ce fut exécutée à Mâmois de janvier 1579.

S—s.

JEAN-BAPTISTE). Voyez

L (EUSTACHE), écrivain me ancienne famille du levon, naquit vers l'an Thomas, près d'Exeter. fait ses études à Oxford,

il alla à Londres pour y étudier le droit, que lui firent bientôt négliger le goût de la littérature et celui des plaisirs de la société, où son esprit et ses talents le firent accueillir avec distinction. Addison, son proche parent, nommé secrétaire d'état en Irlande, l'y amena en 1710. Budgell travailla avec Addison et Steele, au *Tatler*. Toutes les lettres signées X, dans le *Spectateur*, sont de lui, et l'on assure qu'il a entièrement composé, avec Addison, le 8^e. volume de cet ouvrage. Cependant, Johnson prétend que les articles attribués à Budgell ont été, sinon faits, du moins refaits par Addison, dont on y reconnaît en effet la manière. Budgell a aussi travaillé au *Guardian*; mais on ne sait pas quels articles lui appartiennent. Il publia en 1714 une traduction des *Caractères de Theophraste*. Soutenu dans le monde par l'estime et le crédit d'Addison, Budgell se trouvait placé parmi les hommes les plus considérés. Son esprit le faisait rechercher, et sa vanité, égale au moins à son esprit, rarement choquée dans une situation si avantageuse, se faisait rarement sentir d'une manière marquante. Il avait rempli honorablement plusieurs places dans l'administration, s'était distingué comme orateur dans le parlement d'Irlande, et avait été nommé en 1717 contrôleur-général des revenus de ce royaume; mais le duc de Bolton, nommé, cette même année, vice-roi d'Irlande, ayant donné à Budgell quelque sujet de mécontentement, celui-ci s'en vengea par une violente satire qui lui coûta sa place. Il revint en Angleterre, se plaignant hautement, et, malgré les efforts de ses amis pour l'empêcher d'envenimer les choses, il commença à écrire contre le ministère. La mort d'Addison, arrivée à cette époque (1719), le privant à

la fois de son soutien et de son guide, Budgell se trouva abandonné à sa mauvaise fortune et à son mauvais génie. Il perdit, dans la désastreuse spéculation de la mer du Sud, 20,000 liv. st. de son patrimoine; le reste fut consumé en efforts inutiles pour entrer au parlement. De ce moment, libelliste sans crédit, homme de parti sans conséquence, occupé sans cesse à se défendre contre ses créanciers, et à suivre des procès, Budgell perdit toute considération; sa probité devint même suspecte. Le docteur Tindall, son ami, lui ayant légué une somme de 2000 liv. st., Budgell, qui avait assisté au testament, fut accusé d'y avoir introduit cet article. Le legs fut annulé, et Pope a conservé l'opinion de la falsification, dans ces mots d'une de ses épîtres : « Que Budgell écrive » tout ce qui lui plaira, excepté mon » testament. » Mais Pope était en querelle avec Budgell, et l'auteur de la *Dunciade* peut, en ce genre, n'être pas regardé comme une autorité. Enfin, dénué de toute ressource, incapable de supporter une existence, autrefois si brillante, Budgell résolut de mettre fin à ses peines. Ayant rempli ses poches de pierres, il prit un bateau sur la Tamise, se fit conduire au milieu de la rivière, et s'y précipita, sans qu'il fut possible de le sauver. On trouva sur son bureau un papier sur lequel il avait écrit : « Ce que » Caton a fait, et ce qu'Addison ap- » prouve, ne peut être mal. » Il laissa une fille naturelle, à qui il avait inutilement essayé de faire partager sa résolution, et qui entra quelques années après au théâtre de Drury-Laue. Budgell a publié, entre autres pamphlets politiques, une feuille intitulée *l'Abeille*, qui paraissait toutes les semaines, et qu'il continua pendant deux ans. On a aussi de lui des *Mé-*

moires de la famille de Boyle in-8°. C'était un écrivain profond, mais spirituel et élégant.

BUDNEE, ou BUDNY (S en latin *Budnæus*, disciple de chef d'une des sectes d'unitaire du sein de la réforme, na Mazovie, fut ministre à Kl sous la protection du prince ziwil, puis à Lost, sous Jean Kiszka. La rigueur a quelle il poussa les principes Socin jusque dans leurs conséquences, le jeta dans de veautés qui le firent regarder le chef des demi-judaïsans, on nites de Lithuanie. Il changea des faits évangéliques, altéra rompit divers passages du r Testament, afin de pouvoir ap les uns et les autres à son s. Il ne se borna pas, comme l'nieus, à nier la divinité de Christ et celle du St.-Esprit; il encore qu'il n'y avait eu rien éveilleux dans la naissance de Christ, qu'il était venu au comme les autres hommes, par ordinaire de la nature. Il en ce qu'on ne devait ni l'adorer, voquer, ni lui rendre aucun et talent de la parole, qu'il poss un degré éminent, lui servi faire de nombreux prosélytes: la Lithuanie, dans la Pologne dans la Prusse et ailleurs. Pour cette contagion, on l'excon avec ses disciples, et on le déj ministère dans le synode de L en 1582. Devenu plus circon par la crainte qu'on n'usât d'une plus grande rigueur, et être par celle de mourir de f, abjura les erreurs qui le divisai pinzoviens, et se réunit à eux à-dire, que de juif il devint ar socinien. Ses ouvrages imprimés

I. *Libellus de duabus naturis in Christo*, auquel est joint un autre petit livre intitulé: *Brevis demonstratio quod Christus non sit Deus* ; II. *Apologia Polonica* ; III. une *Traduction polonoise de l'ancien et du nouveau Testament*, faite sur les textes originaux, imprimée à Zaslav, 1572, in-4°, très rare. Le nouveau Testament a été imprimé séparément à Leszko, 1574, in-8°. Il avait d'abord commencé cette traduction en société avec Mathias Kawaczyn, mais n'étant pas satisfait du résultat, il recommença seul le travail d'après les textes originaux, et le termina en dix ans.

IV. *Refutatio argumentorum M. Ezechicij*, pour prouver, contre les dialogues de ce dernier, qu'il est permis à un chrétien de remplir des emplois politiques, Leszko, 1574. La serbe des budnéens survécut à son auteur. (Voy. DAVIDI et Jacques PALEOLOGUE). T—D.

BUDOWEZ (VENCESLAS), baron de Budowa et conseiller impérial, naquit en Bohême vers 1551, de parents calvinistes, distingués par le rang et les emplois dont ils jouissaient. Venceslas, après avoir terminé ses études d'une manière brillante, voyagea en Allemagne et dans les états voisins, sous la conduite d'un précepteur habile. De retour dans sa famille, il se maria, et se retira dans une de ses terres, annonçant son projet de se livrer entièrement à l'administration de ses biens et à l'éducation de ses enfants; mais il avait puisé parmi les théologiens de sa communion le goût de la dispute, et il ne put maîtriser son désir de se faire, par ce moyen, une réputation. Le premier ouvrage qui attira sur lui l'attention fut une traduction en langue bohémienne de l'*Anti-Alcoran*, de Bernard Peretz de Chiscoue, prêtre espagnol.

De toutes ses productions, celle qui malheureusement le fit connaître davantage est une espèce d'abrégé d'histoire universelle qu'il publia sous ce titre singulier: *Circulus horologii lunaris ac solaris, seu de variis ecclesie et mundi mutationibus*, Hanau, 1616, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il laissa échapper plusieurs traits sanglants contre l'Église romaine, lui fit des ennemis puissants parmi les jésuites. Il s'engagea entre eux et Budowez une lutte dans laquelle, loin de convenir de ses torts, il les aggrava par sa fierté. Budowez fut enfin dénoncé aux magistrats, sous le prétexte que ses déclamations pouvaient occasionner des troubles. Arrêté et mis en prison en 1621, il fut condamné à mort, à l'âge de soixante-dix ans. On trouve le récit de sa mort et des circonstances qui l'accompagnèrent dans l'*Historia persecutionum ecclesie Bohemice*, in-12, 1648.

W—s.

BUEIL (JEAN' DE), 5^e. du nom, comte de Sancerre, fils de Jean, chambellan de Charles VI, tué, en 1415, à la bataille d'Azincourt, commença à se faire connaître sous Charles VII, en 1427, par l'attaque de la ville du Mans. Il se trouva en 1428 associé à la gloire de la Pucelle et des libérateurs d'Orléans, accompagna, l'année suivante, le roi Charles VII à son sacre de Reims, et fut fait chevalier en 1453, après le combat livré aux Anglais pour leur faire lever le siège de St.-Célerin, où il commandait l'aile droite de l'armée du comte de Richemont. En 1458, il fut fait capitaine de cent hommes d'armes. Il combattit les Anglais en Normandie et dans le Maine, prit d'assaut la ville de Ste.-Susanne, se trouva au siège de Pontoise, à ceux de Rouen, de Montivilliers, de Caen

et de Cherbourg, en 1450. Le roi lui donna alors la charge d'amiral de France. En 1455, il conduisit sur les côtes de Guienne une armée navale, et se signala à la bataille de Castillon dans le Médoc. Il fut surnommé *le fléau des Anglais*. Ses services n'empêchèrent pas le roi Louis XI, qui n'avait pas hérité de la reconnaissance de son père, d'ôter au sire de Büeil la dignité d'amiral, et de mettre à sa place le sire de Montauban. La guerre dite du *bien public* éclata en 1465, et le sire de Büeil se joignit au comte de Charolais, avec les ducs de Berri, de Bretagne et autres mécontents. Il paraît cependant que, par justice ou par politique, l'adroit monarque rendit ses bonnes grâces au sire de Büeil, injustement dépourvu; car, en 1464, il lui confirma le don fait par son père de la ville et vicomté de Carentan, et il le nomma chevalier de St.-Michel lors de l'institution de cet ordre, en 1469. Büeil vivait encore en 1474. S—y.

BUELLIUS. Voy. BULL.

BUFFALMACCO, plus célèbre par ses facéties et ses bons mots, recueillis par Boccaccio et Sacchetti, que par ses peintures. Son vrai nom était *Buonamico di Cristofano*. Il était élève d'André Tafi; mais il adopta la manière sèche et timide de son maître, pour prendre celle de Giotto; néanmoins, son talent avait de l'originalité, et il travaillait avec une grande facilité quand il voulait s'en donner la peine, ce qui lui arrivait rarement. Les meilleurs de ses tableaux ont péri, et il n'en reste qu'à Arezzo et à Pise; ceux de Campo Santo sont les mieux conservés. Il écrivit au bas de l'une de ces compositions un sonnet qui vaut mieux que la peinture, et qui fait regretter qu'il ne se soit pas de préférence adonné à la poésie. On lui a at-

tribué, mal à propos, le tableau où l'on voit une femme qui, par modestie, met sa main devant les yeux; mais ses doigts sont si écartés, qu'on juge que c'est pour mieux voir. Cette figure a donné lieu à un proverbe; il s'applique à une personne qui n'est modeste qu'en apparence: c'est, dit-on, la *Vergognosa di Campo Santo*. Il ne faut point chercher dans les ouvrages de Buffalmacco un autre style que celui de Giotto, qui est maigre dans le dessin, cru dans la couleur, pauvre d'expression; ses têtes de femme sont remarquables par leur laideur, et surtout par la grandeur de leurs bouches: quelques-unes de ces figures ont cependant une expression assez juste dans les traits et dans le mouvement du corps. On raconte à ce sujet qu'un nommé *Bruno di Giovanni*, peintre fort médiocre, ne pouvant donner autant d'expression à ses personnages, consulta Buffalmacco, qui lui conseilla d'y suppléer en faisant sortir de leur bouche des paroles qui exprimeraient leurs sentiments. Bruno prit à la lettre cette plaisanterie, écrivit les demandes et les réponses, et cette idée, toute bizarre qu'elle était, eut un grand succès et fut imitée assez longtemps. Ce Bruno et un certain Nello di Dino, compagnons de Buffalmacco, étaient de moitié dans les tours qu'il jouait au crédule Calandrino, autre peintre de ce temps, et que Boccaccio a racontés si plaisamment: nous y renvoyons nos lecteurs, nous bornant à rapporter une anecdote moins connue. Buffalmacco ayant été appelé à Arezzo, l'évêque le fit travailler, et lui ordonna de peindre sur la façade de son palais un aigle qui terrasse un lion; l'artiste, qui sentit l'amertume de cette allusion, relative à la rivalité des deux républiques de Florence et d'Arezzo, ne voulant pas donner le des-

lion de Florence peignit, zaire, étouffant le arétin. dérobé cette pe aux re- ous prétexte de travailler avec recueillement; mais à peine achevée, qu'il s'échappa d'A-retourna dans sa patrie. Ne et pas revenir, le prélat fit ir le tableau. Furieux d'avoir, il mit à prix la tête de Buf-); mais, bientôt, reconnaissant ut agi en homme d'honneur, bon esprit de lui pardonner, s il lui procura d'autres tra- près avoir habité tour à tour t plusieurs autres villes d'Ita- flammacco revint à Florence œuvre qu'il en était parti. Il sereux et obligeant. Devenu infirme, il entra à l'hôpital ence, et y mourut à soixante- ans, en 1340. C—N.

FARD (GABRIEL-CHARLES), ecteur de l'université de Caen, e de Bayeux, où il était né en ion opposition à la bulle Uni- l'exposa à la persécution. Il é de sa chaire, exclus de l'u- é, et exilé hors du diocèse re de cachet, en 1722. Retiré, il fut mis à la Bastille, exilé rre; remis à la Bastille, d'où par le crédit du cardinal de s, dont il était le conseil; de- temps, il vécut dans la re- partageant son loisir entre l'é- la prière, formant des jeunes l'étude du droit canonique, t des consultations, dont quel- res sont imprimées. C'est au de ces occupations qu'il mou- ris, le 3 décembre 1763. On i : I. une traduction française *défense de la déclaration du de 1682*, par Bossuet, avec le côté, 1735, in-4°. Cette tra- faite d'aj rès l'édition de

1730, donnée sur une copie défectueuse, mutilée en cent endroits, remplie de fautes qui la défigurent entièrement, ne contient que les trois premiers livres qui forment l'appen- dix dans l'édition de 1745 et les trois premiers livres du reste de l'ouvrage. Ce premier volume ayant été saisi, le traducteur ne voulut pas publier la suite. II. *Essai de dissertations pour faire voir l'inutilité des nouveaux Formulaires*, 1738, in-4°. T—N.

BUFFIER (CLAUDE) naquit en Pologne, d'une famille française, le 25 mai 1661, fut élevé à Rouen où ses parents étaient venus se fixer, et entra chez les jésuites en 1679. Pendant qu'il professait la théologie dans sa nouvelle patrie, il lança dans le public une brochure contre les sujets de conférences ecclésiastiques que Col- bert, archevêque de Rouen, avait proposés à ses curés. Le prélat condamna la brochure, qui contenait quelques propositions de morale peu exactes, par une lettre pastorale du 28 mars 1697. Le P. Buffier, n'ayant pas voulu se rétracter, fit le voyage de Rome, d'où, après un séjour de quatre mois, il revint à Paris, fut associé au *Journal de Trévoux*; publia un grand nombre d'ouvrages qui annoncent un écrivain habile, élégant, rempli d'esprit et d'instruction. Il finit ses jours dans cette ville, le 17 mai 1737. Le P. Buffier a publié: I. *Cours des sciences sur des principes nouveaux et simples, pour former le langage, le cœur et l'esprit*, Paris, 1732, in-fol. Ce recueil très estimé contient: *Grammaire française sur un plan nouveau*, qui avait déjà eu plusieurs éditions (Paris, 1709, in-12; ib., 1714, augmentée), et dont ceux qui ont écrit depuis sur le même sujet ont beaucoup profité; *des Trac- tés philosophiques et pratiques de*

l'éloquence et de la poésie, (publiés en 1728, 2 vol. in-12); il y a beaucoup de raisonnements métaphysiques; *Traité des premières vérités et de la source de nos jugements*; l'auteur a l'art d'y bien développer les idées abstraites; *Des vérités de conséquence*, déjà publié en 1714, sous ce titre: *les Principes du raisonnement exposés en deux logiques nouvelles*; *Éléments de métaphysique*, qui avaient paru en 1725; *Examen des préjugés vulgaires, pour disposer l'esprit à juger sainement de tout*, 1704, in-12; *Traité de la société civile*, où l'on a relevé quelques maximes qui paraissent peu conformes à la sincérité chrétienne; *Exposition des vérités les plus sensibles de la véritable religion*, Paris, 1752, in-12; *Discours sur l'étude et la marche des sciences*, et sept Dissertations sur divers sujets. On trouve, dans plusieurs articles de la première Encyclopédie, des pages entières littéralement copiées du cours des sciences, sans qu'il soit jamais cité. II. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre et retenir la chronologie, l'histoire et la géographie*, Paris, 1701 à 1715, 4 v. in-12. Pour fixer dans la mémoire les noms propres, l'ordre et la date des faits, le P. Buffier y emploie le secours de la méthode des vers techniques, dont MM. de Port-Royal se servaient avec succès dans l'étude des langues anciennes. Cet ouvrage a été souvent réimprimé: la Géographie, surtout, a continué d'être presque exclusivement enseignée dans les collèges des jésuites jusqu'à leur suppression. Pigné en a donné une 11^e. édition, 1781, in-12; l'édition de Liège, 1786, a de nouvelles cartes. III. Quelques ouvrages historiques: *Introduction à l'histoire des maisons souveraines de l'Europe*, 1717, 5 vol.

in-12, peu exact: le 3^e. v. d'*errata* aux deux premiers; . *de l'histoire d'Espagne*, par des et par réponses, Paris, in-12; il y suit partout l'hist Mariana; *Histoire de l'orig royaume de Sicile et de A contenant les aventures et l quêtes des princes norman l'ont établi*, 1701, in-12; tra italien par Fr. de Rosa, jésuite, 1707, in-12. IV. Plusieurs tr religion et de piété: *Vérités lantes du Christianisme*, in-16; *Pratique des devoi curés*, traduit de l'italien du gneri, Lyon, 1702, in-12; *l table Esprit du saint emploi tes solempnelles*, Paris, 1712, *Exercices de piété*, souvent primés; *Sentiments chrétiens principales vérités de la relig* prose, vers et gravures, Paris. in-16; *Vie du comte Louis de frère de S. Francois*, 1708, *Vie de l'abbé du Val-Richer* in-12; *Vie de l'Hermite de piégné*, 1692 et 1737, inermite, nommé René Va, a capitaine de cavalerie, et, a tre retiré du service, il mena trente-cinq ans une vie pénite la forêt de Compiègne, et y en 1691, à soixante-quator (V. pour plus de détail sur le bœux ouvrages du P. Buffier, *nal de Verdun*, novembre 1 surtout le *Moréri* de 1759.)

BUFFON (GEORGES - LOI CLERC, si connu sous le comte DE), l'un des plus naturalistes, et des plus grands vains du 18^e. siècle, naquit bar en Bourgogne, le 7 sep 1707. Son père, Benjamin l conseiller au parlement de vince, jouissait d'une fortun

ès avoir donné à ses premières éducation très leur laisser une liberté le choix des occupations. Le hasard lia le jeune Buffon, avec un anglais de jeune duc de Kingston), verneur, homme instruit, le goût des sciences. Ils ensemble en France et Buffon passa ensuite quel- en Angleterre. Pour se er dans l'étude de l'an- négliger celle des sciences, deux ouvrages célèbres, enres bien différents : la *es végétaux*, de Hales, *des Fluxions*, de New- aductions, et les préfaces sta, furent les premiers e firent connaître du pu- ses propres travaux, il pendant quelque temps, uliver à la fois et presque la géométrie, la physique ie rurale, et il fit, sur ces ts, des recherches qu'il accessivement à l'académie s, dont il avait été nommé s 1755. Les plus impor- ces recherches furent la n d'un miroir dans le genre trchimède, pour incendier de grandes distances, et nces sur la force des bois, et tens de l'augmenter, prin- en écorçant les arbres quel- avant de les abattre. Buf- es premières années, n'é- que d'un désir vague d'ins- le gloire; sa nomination à stendant du jardin du Roi lirection fixe à ses idées, et carrière où il s'est immor- ami Dufay occupait cette mmençait à tirer l'établis- abandon où l'avaient trop

souvent laissé les premiers médecins du roi, qui en avaient toujours été chargés avant lui. Frappé, en 1759, d'une maladie mortelle, il écrivit au ministre que Buffon seul lui paraissait capable de suivre ses projets; Buffon lui succéda, et, dès cet instant, il calcula tout ce qu'il pouvait faire, en même temps qu'il eut le bon esprit de sentir de quels genres de secours il aurait besoin. Jusqu'à lui l'histoire de la nature n'avait été écrite avec étendue que par des compilateurs sans talent; les autres ouvrages généraux n'offraient que de sèches nomenclatures. Il existait des observations excellentes, et en grand nombre, mais toutes sur des objets particuliers. Buffon conçut le projet de réunir au plan vaste et à l'éloquence de Pline, aux vues profondes d'Aristote, l'exactitude et le détail des observations des modernes. Il se sentait la force de tête propre à embrasser ce vaste ensemble, et l'imagination nécessaire pour le peindre; mais il n'avait ni la patience, ni les organes physiques convenables pour observer et pour décrire des objets si nombreux et souvent si minutieux. Il s'attacha un de ses compatriotes, Daubenton, en qui il avait reconnu dès l'enfance les qualités qui lui manquaient à lui-même, et, après dix années d'un travail opiniâtre, ces deux amis firent paraître les trois premiers volumes de l'histoire naturelle. Ils en publièrent ainsi en commun, depuis 1749 jusqu'en 1767, les quinze premiers volumes, qui traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme, et de celle des quadrupèdes vivipares. Tous les morceaux d'éclat, toutes les théories générales, la peinture des mœurs des animaux, ou des grands phénomènes de la nature, sont de Buffon. Daubenton se borne au rôle

modeste et accessoire de descripteur des formes et de l'anatomie (*Voyez* DAUBENTON). Les neuf volumes suivants, qui parurent depuis 1770 jusqu'à 1785, contiennent l'Histoire des oiseaux; Daubenton refusa d'y continuer ses soins, parce que Buffon avait permis au libraire Panckouke de faire une édition de l'*Histoire des quadrupèdes*, dont toute la partie descriptive et anatomique avait été retranchée. En conséquence, la forme de l'ouvrage changea; des descriptions détaillées et presque sans anatomie furent incorporées aux articles historiques, dont une partie fut réligée en entier par deux amis de Buffon; d'abord par Guéneau de Montbeillard, qui parvint, en quelques endroits, à imiter son style, bien qu'il tombe de temps en temps dans l'affectation, et en dernier lieu, par l'abbé Bexon, quand Guéneau, ennuyé des oiseaux, s'occupa des insectes. Buffon a publié seul les cinq volumes des minéraux, depuis 1785 jusqu'à 1788. Les sept volumes de supplément, dont le dernier n'a paru qu'après sa mort, en 1789, sont composés, presque en totalité, d'articles détachés et relatifs aux trois parties principales du grand corps d'ouvrage. Les deux premiers, de 1774 et 1775, contiennent diverses expériences de Buffon sur les minéraux, et les mémoires qu'il avait présentés à l'académie des sciences sur le fer, sur les bois, etc., etc.; le quatrième, de 1777, donne beaucoup de détails sur l'histoire de l'homme; le troisième, de 1776; le sixième, de 1782, et le septième, regardent les quadrupèdes; mais le cinquième, de 1778, est un ouvrage à part, le plus célèbre de tous ceux de Buffon: ses *Epoques de la nature*, où il présente dans un style vraiment sublime, et avec une force de talent faite pour

subjuguier, une deuxième théorie de la terre, assez différente de celle qu'il avait tracée dans ses premiers volumes, quoiqu'il n'ait d'abord l'air que de vouloir défendre et développer celle-ci. Ce grand travail, dont Buffon s'occupa sans relâche pendant cinquante ans, ne forme cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé; et quoique M. le comte de Lacépède ait poursuivi ce plan avec gloire dans les histoires des cétacés, des reptiles et des poissons, il reste encore à faire tout ce qui regarde les animaux sans vertèbres et les végétaux. Il n'y a qu'une opinion sur Buffon (1), considérée comme écrivain: pour l'élevation du point de

(1) Voltaire faisait allusion à Buffon dans ces vers :

Dans un style empouillé parlez-nous de physique.

On cite un jour devant Voltaire l'*Histoire naturelle* de Linné, et on lui en dit un bien injustifié. Buffon en reproche d'ordinaire et d'affectation que renferment ce vers et cette saillie. Le jugement de Voltaire pouvait être un peu suspect, non d'envie, comme on l'a prétendu, mais de réaction. Pour avoir obtenu que les bancs de coquilles se découvrirent au sommet des Alpes n'étaient autre chose que des coquilles détachées du chaperon ou du collier des pélerins qui allaient à Rome, il s'était attiré des rancunes fort piquantes de la part de Buffon: il le lui rendit, en se moquant de la terre qui n'est, qu'une eclaboussure du soleil, des routes organiques intérieures, et enfin du style de l'*Histoire naturelle*. On pensa qu'il écrivait à ces deux grands écrivains de se reconcilier. Enfin on y envoya une nouvelle édition de ses ouvrages à Voltaire, et lui-même lui écrivit une lettre de remerciement fort amiable, où il lui parla de son prédécesseur *Archimède premier*. Buffon répondit qu'on ne dirait jamais *Voltaire second*, et cet échange de politesse mit fin à tout démêlé entre eux. Je ne veux pas, disait Voltaire, réparer brouille avec M. de Buffon pour des coquilles. D'Allembert, qu'on ne peut comparer à Voltaire pour le goût, et qui n'aimait point l'autorité de l'*Histoire naturelle*, disait un jour à Rivarol: Ne me priez pas de voir Buffon, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit: *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce best et rougineux animal*, etc. — Oui, reprit Rivarol, et si comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui s'assé de dire:

D e bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant,

« Au lieu de dire de l'est à l'ouest » La réponse est vive et plaisante; mais Rivarol ne s'apercevait pas qu'il justifiait un prosateur et un naturaliste par l'exemple d'un poète, et d'un poète lyrique.

se place, pour la marche ante de ses idées, pour la majesté de ses images, de la gravité de ses expressions l'harmonie soutenue de ans les grands sujets, il n'a été égalé par personne. On ne un certain défaut de et cependant il a souvent idre les détails avec une ianteresse ; les réflexions ar lesquelles il cherche à nonotonie d'un sujet quelle, montrent presque parnsibilité profonde ; enfin, t des grandes scènes de la t d'une vérité parfaite, et chacun d'un caractère proaçable. Aussi la réputation re fut-elle prompte, gènes contradicteurs ; les hommzgués de toutes les nations à l'auteur des hommages des souverains étrangers ièrent les témoignages de lération. Il jouit de la plus eur près du gouvernement ois XV érigea sa terre de comté. M. d'Angivillers, nt des bâtiments, lui fit is Louis XVI, de son vistatue à l'entrée du cabi, avec cette inscription : *natura par ingenium*, excepte quelques critiques ueine voix ne troubla ce louanges. On a été plus dité de Buffon, comme t comme naturaliste. Volmbert, Condorcet, ont juent ses hypothèses et cette gue de philosopher d'après s généraux de l'esprit, sans sans expériences, et pluralistes étrangers ont attaigneur certaines erreurs de ui sont échappées, et l'éloi-

gnement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans rendre assez de justice à l'étonnante quantité de faits dont il a enrichi la science. Quoique ces reproches ne soient pas sans quelque fondement, il y a certainement aussi de l'exagération ; personne, à la vérité, ne peut plus soutenir dans leurs détails ni le premier, ni le second système de Buffon sur la théorie de la terre : cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plutôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit ; mais Buffon n'en a pas moins le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changements dont il est possible de saisir les traces ; et c'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changements. Son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur pour expliquer la génération, outre l'obscurité et l'espèce de contradiction dans les termes qu'il présente, paraît directement réfuté par les observations modernes, et surtout par celles de Haller et de Spallanzani ; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce que l'on estime le plus dans le livre de Locke. Il a eu le tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme plus inintelligible peut-être que celui de Descartes ; mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature

des diverses espèces, sont des idées de génie, qui feront désormais la base de toute histoire naturelle philosophique, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin, ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient absolument auparavant. La partie de son ouvrage la plus parfaite, celle où il restera toujours l'auteur fondamental, c'est l'histoire des quadrupèdes. Avant lui, on n'avait, pour ainsi dire, que des notions fausses et embrouillées des quadrupèdes étrangers; le plan qu'il conçut de faire décrire isolément et en détail chaque espèce, et d'en soumettre l'histoire à une critique sévère, a servi de modèle à tout ce que l'on a fait de bon depuis lors sur l'histoire naturelle, et surtout aux excellents ouvrages de Pallas. C'est la confusion où Buffon trouva l'histoire de cette classe d'animaux qui lui avait donné, contre les méthodes et la nomenclature, une humeur qu'il exprime quelquefois trop vivement; mais il renonça bientôt à cette prévention, et, dans son *Histoire des oiseaux*, il se soumit tacitement à la nécessité où nous sommes tous de classer nos idées, pour nous en représenter clairement l'ensemble; aussi, quoique l'*Histoire des oiseaux* n'ait point cette sévérité de critique, ni cette exactitude de détails qui règnent dans celle des quadrupèdes, elle forme un tout beaucoup plus facile à saisir et plus agréable à lire. Elle fait le fond de tous les livres que l'on a écrits de-

puis sur le même sujet, et dont aucun n'offre encore, relativement à l'époque où il a été fait, autant de critique ni d'exactitude que celui de Buffon. Ce qu'il a de plus faible, c'est son *Histoire des minéraux*, parce que, séduit par les occasions fréquentes de s'y livrer à son goût pour les hypothèses, il ne s'aïda point assez de la chimie, et négligea trop de suivre les progrès rapides que la minéralogie faisait par les travaux de Romé de Lisle, de Bergmann, de Saussure, et par ceux de M. Haüy, qui commençait à faire prévoir dès-lors ce qu'il serait un jour. En même temps qu'il travaillait à son livre, Buffon s'érigeait encore un autre monument; il enrichissait le cabinet et le jardin confiés à ses soins par une administration active, en cultivant la faveur des ministres, et en déposant dans ces établissements les dons que lui offraient ses admirateurs. Le goût général pour l'histoire naturelle, que son ouvrage fit naître, la protection qui en résulta pour cette science de la part des souverains et des grands, sont aussi des services dont le souvenir s'attachera toujours à son nom. Partagé entre le jardin du Roi et sa campagne de Montbar, toujours livré au travail, ne s'en délassant que par des plaisirs faciles à se procurer; recevant volontiers des hommages, mais ne se donnant, pour les obtenir, d'autres soins que ceux qu'exigeaient ses travaux; étranger aux cabales qui agitaient, de son temps, l'état et la littérature; ne répondant jamais aux critiques que l'on fit de ses ouvrages; assurant son repos par des prévenances envers les hommes et les corps en crédit, il mena une vie tranquille et sans incidents; car on ne peut donner ce nom à la petite querelle que lui fit la Sorbonne, ni à l'espèce de rétractation par laquelle il apaisa cette com-

langues souffrit es
 ne troubleront ses de rs
 is sans l'arrê
 le son grand pain. 11 mou-
 le 16 avril 1788. Âgé de
 61 ans, laissant d'un
 contracté en 1762, avec
 Le-Bélin, un fils, colonel de
 qui a péri sur l'échafaud ré-
 ire, quinze jours avant le 9
 de l'an III, époque qui,
 sait, mit fin à ce genre
 ta. Buffon était d'une figure
 l'une taille imposante, qu'il
 core par sa contenance. On
 me sa vie privée, il affectait
 entation qui convenait peu
 me, et dont ses études et sa
 n'auraient pas dû lui laisser
 que, consacrant à ses tra-
 ses les forces de son esprit,
 me la société une simplicité
 peu d'accord avec le ton
 re; on l'accuse aussi d'avoir
 s s'entourer d'admirateurs
 s (1), et d'avoir fini par se
 rop exclusivement dans ses
 rit; mais il faut du moins
 cette justice, qu'il n'a point
 lire ces dernières disposi-
 tes ouvrages. Il y conserve
 sa dignité qu'un homme qui
 sible ne devrait jamais per-
 met prendre une idée de sa

manière de composer, dans son *Dis-
 cours sur le style*, prononcé lorsqu'il
 fut reçu à l'Académie française, en
 1753, ouvrage où il donne à la fois
 le précepte et l'exemple, et l'un des
 plus beaux morceaux de prose qui
 existent dans notre langue; mais ce
 qu'il n'y dit pas, c'est le travail et les
 soins qu'il mettait à soigner ses écrits, et
 à leur donner cette harmonie que l'on
 y admire. On assure qu'il a été obligé
 de faire recopier onze fois le manus-
 crit de ses *Époques de la nature*.
 Aussi ne reconnaît-on, dans quelques
 lettres que l'on a de lui, aucune des
 qualités qui brillent dans son livre.
 On a deux éditions in-4°. de *l'His-
 toire naturelle de Buffon* faites à
 l'imprimerie royale: l'une en 36 vol.,
 parut de 1749 à 1788; c'est la plus
 estimée, et aucune des nombreuses
 réimpressions que l'on a faites depuis
 ne peut la remplacer pour les natu-
 ralistes; l'autre, en 28 volumes,
 parut en 1774 et années suivantes;
 elle est peu recherchée; quoiqu'on
 y ait refondu les suppléments; mais la
 partie anatomique, par Daubenton,
 en est retranchée, et les gravures sont
 de mauvaises épreuves. A l'une et à
 l'autre de ces éditions, on joint les
*Quadrupèdes ovipares et les ser-
 pents*, par M. le comte de Lacépède,
 1787-89, 2 vol. in-4°.; les *Pois-
 sons*, par le même, 1799-1803, 5
 vol. in-4°.; les *Cétacés*, par le
 même, 1804, in-4°. Une édition in-12
 de *l'Histoire naturelle* est aussi
 sortie des presses de l'imprimerie
 royale, 1752 et années suivantes,
 formant 73 ou 54 volumes, suivant
 qu'elle comprend ou non la partie
 anatomique. La suite, par M. de Lacé-
 pède, forme 17 vol. in-12. Allamand,
 professeur d'histoire naturelle à Leyde,
 fit réimprimer tout ce qui a rapport
 aux généralités et aux quadrupèdes.

1. en rendant justice au mérite et
 efflu, ne pouvait lui pardonner de
 convertement contre la poésie, et
 les vers de Racine. L'auteur de
l'Essai n'aimait guère que les vers
 alexandrins. « J'ai vu, dit l'auteur du
livre, le respectable vieillard Buf-
 fon pros affirmativement que les plus
 habiles remplis de fautes, et s'appro-
 che de la perfection de la bonne prose.
 On ne peut pas de prendre pour exemple les
 vers, et fit une critique détaillée des
 dernières scènes. Tout ce qu'il dit
 même est étranger aux premières no-
 tions, aux procédés connus de la
 poésie, qu'il n'eût pas été possible de lui
 en faire mention, ce qui eût été un très
 grand mépris et ne m'eût pas honoré
 moi-même.»

en 21 vol. in-4°, à Amsterdam, de 1766 à 1779, en y ajoutant beaucoup de bons articles que Buffon a repris à mesure dans ses suppléments. L'édition faite à Deux-Ponts, 1785-91, n'a que 54 vol., et est très mal imprimée. Nous passons sous silence d'autres éditions ou contrefaçons étrangères qui ne valent pas mieux. Aussitôt que les dix ans qui ont suivi la mort de ce grand naturaliste ont été écoulés, les libraires français se sont empressés de le réimprimer. On a publié à Paris, de 1798 à 1807, une *Histoire naturelle générale et particulière, accompagnée de notes, etc., ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle, rédigé par Sonnini*, 127 volumes in-8°. Les 64 premiers tomes de cette immense collection contiennent l'ouvrage de Buffon avec des notes et additions de l'éditeur; des 63 autres volumes, 8 sont consacrés aux *reptiles*, par M. Daudin; 6 aux *mollusques*, par M. Denys-Montfort; 14 aux *crustacées et insectes*, par M. Latreille; 13 aux *poissons*, par Sonnini, et un aux *cétacées* (dont une partie presque entièrement copiée des ouvrages de M. de Lacépède), par le même; 18 aux *plantes*, par M. Brisseau-Mirbel et autres; les 3 derniers volumes contiennent les tables générales, par M. Sue. M. Saugrain, libraire, et M. Pauquet, graveur, ont fait paraître en l'an VII (1799) et années suivantes, une édition de l'*Histoire naturelle* de Buffon mise dans un nouvel ordre, par M. de Lacépède, son continuateur, à qui les éditeurs l'ont dédiée, 56 volumes in-18. On a retranché les notes relatives à la synonymie; mais à la fin du 14^e. volume des quadrupèdes, on trouve une table dans laquelle tous les quadrupèdes et les oiseaux que Buffon a traités sont ins-

crits dans l'ordre et dans lequel quels ils appartiennent, d'après la méthode de M. de Lacépède. Cette table, à côté du nom de Buffon à chacune des espèces a été décrite, on a placé, non les dénominations génériques établies par M. de Lacépède, mais encore les noms spécifiques employés pour ces espèces, dans la 13^e. édition. A ces 56 volumes, on joint 1^o *des quadrupèdes ovipares* et par M. de Lacépède, 4 vol. *l'Histoire des poissons*, par 14 vol.; et *l'Histoire naturelle des cétacées*, par le même, 2 volumes. Quelques exemplaires de cette édition portent le nom de M^o. de Lacépède. En fait suite à leur collection et M. Castel a donné un *Cours d'histoire naturelle*, 1798-80 volumes in-18. L'ouvrage de Buffon a été abrégé et classé par M. de Lacépède, d'après le système de M. de Lacépède, et réduit ainsi en 26 volumes. M. de Lacépède y a ajouté 5 volumes de *mammifères*, par M. Castel, 10 volumes de *poissons*, par M. de Lacépède, 4 vol. de *ichthyologie* de Bl. Sonnini et Latreille, 4 vol. de *minéralogie* de MM. Tigny et Brongniart, 10 vol. de *insectes*; M. Bosc, 10 volumes de *minéralogie*; M. de Lacépède, 15 volumes de *minéralogie*. Le premier volume est une traduction italienne de cet abrégé par M. de Lacépède. Son édition vient de paraître à Paris, in-16. P. Bernard a publié *l'Histoire naturelle de Buffon, à ce qu'elle contient de plus intéressant*, 11 vol. in-8°. On a une édition de *l'Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, imprimerie de M. de Lacépède, 1771 et années suivantes, in-fol. et in-4°, avec 1008 planches enluminées, dont l'exécution

les yeux de l'auteur, par le jeune, frère de son col principal. On peut aussi planches sans le texte. On rder comme de véritables ats à l'*Histoire naturelle des èdes*, les deux ouvrages latins intitulés : *Spicilegia zoolo-Vovæ species quadrupedum i ordine* (Voy. PALLAS), écrits dans la même forme, u style près, le même genre . Il serait trop long de donne des ouvrages qui ont été ntre l'*Histoire Naturelle* de resque tous ces écrits n'ont : existence éphémère, et ce as peu contribué à les plon- l'oubli, c'est le silence que toujours gardé envers ses Cependant, les *Lettres d'un in*, Hambourg, 1751 et uivantes, 9 parties in-12, elque bruit dans le temps ; t d'un ex-capucin nommé : *Lignac*, qui était secrète- cité par Réaumur. Il y a remarques utiles dans les *Ob- us de Malesherbes sur l'His- turelle de Buffon*, Paris, 1 volumes in-4^o. et in-8^o. son étendue, l'*Histoire na- été* traduite en anglais, en n espagnol, en hollandais; et deux traductions allemandes, additions de divers genres. es ouvrages de Buffon sont : *tique des végétaux* et *l'A- le l'air, expériences nou-* par Hales, traduits de l'an- 35, in-4^o.; la *Statique des r* a été réimprimée avec la *des animaux*, traduite par i, 1780, 2 volumes in-8^o. *té des fluxions*, traduit de de Newton, 1740, in-4^o.; *Mémoires*, dans la collection

de l'académie des Sciences, sur divers objets de physique et d'agriculture. Il y en a aussi quelques-uns de géomé- trie, et entre autres ceux qu'occasionna une discussion élevée entre Clairaut et Buffon, sur la loi de l'attraction, discussion dans laquelle nous devons convenir que le géomètre eut l'avan- tage sur le naturaliste. IV. Des *Lettres à l'abbé Bexon*, qui lui avait fourni des matériaux pour une partie de l'*Histoire naturelle des oiseaux* (V. BEXON), se trouvent dans le tome 1^{er}. du *Conservateur* de M. François de Neufchâteau, au VIII (1800) 2 volumes in-8^o. Il n'existait point d'édition complète des *Œuvres de Buffon*, lorsque M. Bastien en annonça une par souscription en 1810. Cette édition aura trente-cinq ou trente-six volumes in-8^o; il en a paru dix-neuf jusqu'à ce jour. En tête du premier volume, l'éditeur a mis plu- sieurs pièces relatives à Buffon, telles que les deux Odes de Lebrun, etc., etc. Les additions, notes et supplé- ments de Buffon, seront reportés à leur place; c'est le seul avantage que présente cette édition. Condorcet, se- crétaire de l'académie des sciences, et Broussonnet, secrétaire de la société d'agriculture de Paris, ont lu, chacun dans leur compagnie, un éloge histo- rique de Buffon. Vicq-d'Azyr, qui lui a succédé à l'académie française, en a fait, dans son discours de réception, un éloge oratoire, et M. de Lacépède lui a consacré un morceau plein d'imagi- nation et d'éloquence en tête du 1^{er}. volume des *Serpents*. On a imprimé une *Vie privée de Buffon*, par M. Aude, 1788, in-8^o. Il parut la même année un ouvrage anonyme, intitulé : *Vie de Buffon*, in-8^o.; mais l'ou- vrage le plus curieux sur Buffon est celui de Hérault de Séchelles, im- primé d'abord dans le *Mercure*, re-

produit dans le *Magasin encyclopédique* quelques années après, et enfin imprimé, avec quelques autres opuscules du même auteur, sous le titre de *Voyage à Montbar, contenant des détails très intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de Buffon*, au IX (1801), in-8°. Il est fâcheux que les détails où il entre soient en partie calomnieux, ou doivent au moins être considérés comme une violation manifeste des lois de l'hospitalité.

C—v—r.

BUGENHAGEN (JEAN), surnommé *Pomeranus*, du nom de son pays, né dans l'île de Wollin, le 24 juin 1485, étudia à Greifswald, fut prédicateur à Trepow, écrivit, par l'ordre du prince, une *Chronique latine de la Poméranie*, qui n'a été publiée (à Greifswald par J. H. Balhazar, avec la vie de l'auteur, qu'en 1728, in-4°, sous ce titre : *Pomerania, sive de Antiquitate, conversione et principum Pomeranorum gestis*. Il embrassa le luthéranisme, et fut l'un des premiers pasteurs et professeurs de théologie à Wittenberg. Appelé ensuite à Brunswick, à Hambourg, à Lubeck et à Copenhague, il y travailla à la réforme de l'Église et des écoles, pendant que Luther était chargé de prêcher pour lui jusqu'à son retour. Il perdit dans sa vieillesse toutes ses facultés du corps et de l'esprit, et mourut à Wittenberg, le 21 mars 1558. Il aida Luther dans sa traduction de la *Bible*, et écrivit une multitude d'ouvrages de théologie, parmi lesquels nous indiquerons seulement : I. *Historia Christi passi et glorificati*; II. *Explicatio psalmorum*; III. *Relatio de itinere Danico*, etc.; IV. *Fragmentum de migrationibus et mutationibus gentium in Occidentis imperio*, Francfort, 1614. Goetze et Mayer ont publié des écrits à la

louange de Bugenhagen. Nicéron, dans les tomes XIV et XX de ses *Mémoires*, a consacré à cet auteur un très long article, et y donne une liste très étendue de ses ouvrages.

G—r.

BUGLIO (LOUIS), jésuite sicilien, missionnaire à la Chine, né à Palerme, le 26 janvier 1606, entra à peine dans sa 7^e. année, lorsqu'il fut reçu, avec dispense d'âge, chevalier de l'ordre de Malte; mais sa piété naissante ne lui inspirant que du dégoût pour le monde, il entra chez les jésuites, en 1623, âgé de dix-sept ans. Après avoir achevé son noviciat, il fut envoyé au collège Romain, où il perfectionna ses études par l'exercice de l'enseignement jusqu'en 1654. Son goût l'appela aux travaux de l'apostolat, et il obtint du Père-Général d'être destiné aux missions de l'Orient. Il se rendit à Lisbonne, où il s'embarqua pour les Indes, et arriva, en 1636, à Goa. De là, sa course devait se diriger vers le Japon; mais, ayant appris que la religion chrétienne venait encore d'être proscrite dans ces îles, et que tous les ports étaient rigoureusement fermés à ceux qui la prêchaient, il tourna ses vues vers les missions de la Chine, et prit la route de Macao, où il arriva en 1637. La Chine était alors livrée à l'anarchie et à tous les désordres qu'entraîne un changement de dynastie. Les Tatars avaient commencé la conquête de cet empire. Des aventuriers chinois, à la tête de corps d'armée, s'étaient emparés de quelques provinces qu'ils dévastaient. Les PP. Buglio et Magalhaens, en pénétrant à la Chine, tombèrent dans un de ces partis, dont le chef, appelé *Tchang-hien-tchong*, est devenu fameux dans l'histoire chinoise par les flots de sang qu'il a fait couler. Les deux missionnaires furent condamnés à

mort. Cependant un hasard, aussi heureux qu'inattendu, les fit échapper à ce premier danger. « Mais ils tombèrent bientôt dans un autre, » dit le P. d'Orléans, qui a consigné ce fait dans son *Histoire des deux Conquistadors tartares*; « car, ayant pris la résolution d'aller se présenter au général des Tartares, comme ils approchaient de son camp, quelques troupes avancées, qui n'entendaient pas leur langue, les ayant pris pour des espions, les percèrent de flèches, et les laissèrent tous deux pour morts. Le P. Buglio avait dans le corps le fer d'un javelot, que ni lui ni son compagnon ne pouvaient arracher, lorsque le P. de Magalhaens trouva une sorte d'outil, dont il se servit avec succès. Pendant que les deux pères étaient ainsi occupés à se soulager l'un l'autre, leurs plaies étant déjà bandées, ils virent venir à eux un autre escadron de Tartares. Le traitement qu'ils venaient de recevoir leur fit mal augurer de celui qu'on allait leur faire : mais ils furent agréablement surpris, quand le chef de la troupe, ayant appris leur accident, et ayant bien deviné qui ils étaient, les aborda civilement, leur témoigna le déplaisir qu'il avait de leur aventure, et les fit porter dans son camp. Il pourvut à tous leurs besoins et les vit tous les jours panser, jusqu'à ce qu'étant enfin guéris, il les mena avec lui à Pé-kin, où ils trouvèrent le P. Adam Schall, déjà très en faveur auprès du jeune empereur Chun-tchi. » Le P. Buglio ne tarda pas à se livrer à toute l'ardeur de son zèle pour la conversion des Chinois, et il y travailla pendant quarante-cinq ans. La chrétienté de la province de Sé-tchuen fut long-temps celle à laquelle il donna

tous ses soins. Après la mort de l'empereur Chun-tchi, et pendant la minorité de son fils (le célèbre Kang-hi), tous les missionnaires, par ordre des quatre régents de l'empire, furent arrêtés, chargés de chaînes et exilés à Canton, à l'exception de trois, que leurs talents firent conserver à Pé-kin. Le P. Buglio fut de ce nombre. Il eut part, avec les PP. Verbiest et Magalhaens, à la réformation du calendrier chinois, et ne contribua pas moins que ses collègues au rappel des missionnaires exilés, qui furent rétablis dans leurs églises, lorsque Kang-hi, devenu majeur, eut pris les rênes du gouvernement. Le P. Buglio mourut à Pé-kin, le 7 octobre 1682, âgé de soixante-dix-sept ans. Il parlait et écrivait le chinois avec une étonnante facilité, et il a publié en cette langue, pour le service des missions, un très grand nombre de petits ouvrages; indépendamment de quelques autres plus considérables, tels que les traductions chinoises du *Missel* et du *Rituel romain*, imprimées à Pé-kin, dans la résidence des missionnaires, un *Abrégé de la somme théologique de S. Thomas*, un *Recueil de décisions de cas de conscience*, une *Apologie de la religion chrétienne*, etc. On croit qu'il a aussi laissé en manuscrit une version chinoise du *Bréviaire romain*. On trouve un éloge de Buglio, par le P. Alberti, dans l'*Histoire des Jésuites de Sicile*.

G—A.

BUGNON (DIDER), premier ingénieur et géographe du duc de Lorraine. On trouve dans l'*Histoire de Lorraine*, par D. Calmet, la carte générale des duchés de Lorraine et de Bar et des trois évêchés, suivie des cartes particulières des diocèses de Metz, Toul et Verdun, et de l'archevêché de Trèves, leur métropole.

dressées en 1725, sur les mémoires de Didier Bugnon. Ces mémoires manuscrits, mais dont il existe plusieurs copies, comprennent principalement un *Pouillé* (Polium) géographique des duchés de Lorraine et de Bar, composé en 1703, par ordre du duc; et un autre *Pouillé des trois évêchés*. D. Calmet cite plusieurs fois ces mémoires avec éloge. Il parle aussi d'un *Dictionnaire géographique de la Lorraine*, composé par Bugnon, et dont il s'est servi dans la notice de ce duché. Bugnon a publié une *Relation exacte concernant les caravanes ou cortège des marchands d'Asie*, Nancy, 1707, in-8°. V—VE.

BUGNOT (DOM GABRIEL), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à St.-Dizier, en Champagne, professa la rhétorique dans différents collèges de son ordre, et mourut prieur de Bernay, le 21 septembre 1675. Il faisait bien les vers latins, et parlait la langue grecque avec facilité. Outre plusieurs ouvrages demeurés manuscrits, on a de lui : I. *Vita et regula sancti Benedicti carminibus expressæ*, Paris, 1662, in-12, réimprimé en 1665 et 1669; II. *Sacra elogia sanctorum ordinis S. Benedicti versibus reddita*, Paris, 1663, in-12; III. *J. Barclai Argenidis, pars secunda et tertia*, sous le titre d'*Archombrotus et Theopompus*, Paris, 1669, in-8°. C'est une continuation de l'*Argenis*, roman allégorique qui avait encore beaucoup de vogue alors; il en a rendu la narration plus agréable, en y insérant beaucoup de vers : on trouve à la fin deux églogues de sa composition. Cette suite de Bugnot fait le second volume de l'édition dite des *Variorum*. — Étienne BUGNOT, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, est auteur de la

fanterie, Orléans, 1665, in-12 (1). André Bugnot, mort en 1663, était frère d'Étienne; l'un et l'autre parents de dom Gabriel. C. M. P.

BUGNYON (PHILIBERT), en latin *Bugnonius*, né à Mâcon, mort en 1590, prend, à la tête de ses ouvrages, le titre de conseiller et avocat du roi dans l'élection de Lyon. A l'exemple des poètes de son temps, il célébra dans ses vers une beauté qu'il nomme *Gélasine*, c'est-à-dire *riante*. Toutes les pièces qu'il avait composées à son honneur ont été recueillies sous le titre d'*Érotasmes de Phidie et Gélasine*, Lyon, 1557, in-8°. C'était parler grec en français. Un ouvrage plus intéressant de Bugnyon est son *Traité des lois abrogées en France : Legum abrogatarum in curiis regni Franciæ tractatus*, Lyon, 1564, in-8°, souvent réimprimé; la meilleure édition est celle de Bruxelles, 1702, in-fol. L'auteur regarde comme un principe très ancien et très respectable de ne point rendre les places de magistrature vénales. Cet ouvrage a été traduit en français, Lyon, 1568, in-8°; Paris, 1602, in-4°. Il est l'éditeur du *Chronicon urbis Matissanæ*, Lyon, 1559, in-8°, rare. Bugnyon, qui en avait rangé les faits dans un meilleur ordre, s'en donna pour l'auteur; mais on sait qu'elle est de Fr. Fustaillicr. Elle a été traduite en français par Nic. Edoard, champenois, sous ce titre : *Chronique de Mâcon*, Lyon, 1560, in-8°. La traduction est moins recherchée que l'original. Ce petit ouvrage, sans preuves et assez négligé, n'a d'autre mérite que sa grande rareté. On a encore de Bu-

(1) Petit volume de 100 pages, dont le titre exact est : *Histoire récente pour servir de pro ve à la vérité du Purgatoire*, etc., vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un abrégé de la vie et de la mort d'André Bugnot, etc. D. Tassin attribue mal à propos cet ouvrage à dom Gabriel.

gnyon : I. *Remontrance* (aux états de Blois) pour la paix, Lyon, 1576, in-12 ; il y prêche la tolérance pour les calvinistes ; II. *Commentarius de iis quæ in comitiis Blesensibus acta sunt*, 1577, in-8°. (Voy. BAUFFRE-MONT). W—s.

BUHAHYLYHA-BYNGEZLA, médecin arabe, dont les vrais noms sont *Abou-Aly-Yahya*, surnommé *Ibn Djazlah*, était chrétien d'origine, et fut converti à l'islamisme par un docteur motazélite, l'an 466 de l'hég. (1075 de J.-C.). Aussitôt après avoir embrassé la doctrine du Coran, il écrivit un petit traité où il combattit celle de l'Évangile, et accusa les chrétiens et les juifs d'avoir retranché de la Bible les passages qui annonçaient la venue de Mahomet. Ses traités de médecine, écrits pour le khalife Moady Bi-amrillah, lui ont acquis plus de célébrité : I. *Tecouym el-âbdân fy tadbyr el-insân*, traduit en latin par Sarraguth, juif, sous ce titre : *Tacuinæ ægritudinum et morborum ferme omnium corporis humani, cum curis eorumdem, Buhahilyha Bingezla autore*, Strasbourg, 1552, in-fol., réuni à diverses autres traductions de l'arabe. Cet ouvrage est rare, et n'a d'autre mérite que celui de son antiquité. Il est dédié à Charles d'Anjou, frère de S. Louis, roi de Sicile. II. *Menhadj el-beyân fy mayestemel el insân* : c'est un *Dictionnaire des drogues*, estimé ; il n'a été ni traduit ni publié. III. Divers autres opuscules, dont on peut voir la nomenclature dans Ibn-Khilcan et Aboulbn-Osaïbah. Ibn Djazlah mourut en 495 de l'hég. (1099 de J.-C.), selon Aboul-Fédâ. Il paraît qu'il avait passé une grande partie de sa vie à Bagdad. J—N.

BUHY (FÉLIX). né à Lyon en 1654, entra dans l'ordre des car-

mes en 1651. Il fut docteur de Sorbonne, et, le premier, osa soutenir publiquement les dix articles de doctrine publiés en 1682, par le clergé de France, touchant la nature et l'étendue de la puissance ecclésiastique. Il mourut en 1687, âgé de cinquante-trois ans. On lui attribue un *Abrégé des conciles généraux*, Paris, 1699, 2 vol. in-12, ouvrage fort abrégé, mais estimé. On y trouve l'histoire de la pragmatique sanction, précédée d'un fort beau discours sur l'antiquité des élections, puis l'histoire du concordat entre Léon X et François I^{er}. L'auteur a placé ensuite les articles du concile de Trente, qui semblent être contraires à l'usage de France, et blesser les libertés de l'Église gallicane. Buhy a encore publié d'autres écrits peu importants.

C. T—Y.

BUIAH. Voy. IMAD EDDAULAE.

BUIH, ou BUEIL, catalan, moine bénédictin de l'abbaye du Mont-Serrat, homme d'une grande réputation de piété et de savoir, fut choisi, par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, pour aller prêcher la foi dans le Nouveau-Monde. Le souverain pontife lui donna sa bénédiction avant son départ, le décora du pallium, et le nomma son vicaire-général dans les Indes occidentales, dont il est regardé comme le premier patriarche. Il fut suivi de douze religieux de son ordre, et s'embarqua avec Christophe Colomb en 1495, lorsque celui-ci partit pour son second voyage. Arrivé en Amérique, il eut souvent des démêlés avec Colomb, et fut un de ceux qui parlèrent contre lui avec le plus de véhémence. Colomb ayant fait punir plusieurs Espagnols qui avaient désobéi à ses frères, et qui avaient tourmenté les Indiens, Buil jeta un interdit sur Colomb. Tous deux écrivirent

aux rois. Buil retourna en Espagne avant l'amiral, pour justifier sa conduite et pour satisfaire son ressentiment. Il n'épargna aucun moyen de nuire à Colomb, et contribua sans doute à attirer à cet amiral les désagrémens qu'il éprouva par la suite. Il ne paraît pas qu'il soit retourné aux Indes. La plupart des historiens du 16^e. siècle, qui ont écrit sur la découverte de l'Amérique, ont parlé de Buil. Un bénédictin allemand, du couvent de Scittenstoet en basse Autriche, recueillit ces divers documents, et en composa un ouvrage dont voici le titre abrégé : *Nova navigatio novi orbis Indiæ occidentalis R. P. D. Buellii, catalani abbatis Montisserati et sociorum monachorum ord. S. Bened.*, in-4^o, 1492, figuris ornata, A. P. Honorio Philopono ejusdem ordinis, 1621, in-fol., sans lieu d'impression, avec un frontispice gravé qui représente d'un côté S. Breudan, et de l'autre Buil. L'éditeur, qui, selon la coutume de son siècle, s'est donné un nom grec, dit à tort que Buil était abbé du Mont-Serrat. L'histoire de cette abbaye ne fait de Buil qu'un simple religieux. Ce n'est pas la seule inexactitude commise par Philoponus, qui nous apprend que son but principal a été de prouver que les religieux de Saint-Benoît ont les premiers prêché l'Évangile en Amérique. Les figures sont bien gravées ; mais le sujet en est souvent plus fabuleux que le texte qui les accompagne. E—s.

BUILLOUD. Voy. BULLIQUOD.

BUIS. Voy. BUSICS.

BUISERO (THIERRY), gentilhomme, poète flamand, né à Flessingue, vers 1640, et mort en 1721, fut secrétaire de cette ville, puis conseiller au conseil de Zélande. Il cultiva les lettres, et fut le Mécène des poètes et des écrivains de son temps. Il était

lié d'amitié avec le célèbre Vondel. Buisero traduisit en hollandais diverses pièces de Molière, et composa quelques tragédies et un grand nombre de comédies qui ont été imprimées à Middelbourg, la Haye, et Leyde, vers la fin du 17^e. siècle.

V. E—N.

BUISSIERE (PAUL), chirurgien français établi à Copenhague, et anatomiste, de la société royale de Londres, fut nommé correspondant de l'académie des sciences de Paris en 1699. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. Il a traité des matières curieuses et singulières. On a de lui, dans les *Transactions philosophiques* : I. *Lettre sur un Œuf trouvé dans la trompe de Fallope d'une femme, avec des remarques sur la génération*, 1694 (Voy. le *Journal des Savants*, sept. 1695) ; II. *Lettre au docteur Sloane, contenant l'histoire d'une nouvelle manière de faire l'opération de la pierre, mise en usage par un religieux de France, avec des remarques sur cette pratique*, 1699 ; III. *Lettre sur une substance crachée en toussant, et qui ressemble à un vaisseau pulmonaire*, 1700 (Voy. *Acta eruditor.*, Lips., mai 1701) ; IV. *Lettre au docteur Sloane sur une vessie triple*, 1701 (Voy. *Acta erudit.*, janv. 1702) ; V. *Description anatomique du cœur des tortues de terre*, 1700. On trouve du même savant dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : VI. *Examen des faits observés par M. Duverney, du cœur de la tortue de terre*, 1705 ; *Réponse à la critique du même*, 1705. VII. *Observations sur des grains qui ont germé dans l'estomac, et sur une grossesse* ; VIII. *Observation sur des épingles avalées.* V—VE.

BUISSON (MATHIEU-FRANÇOIS

lecin, né à Lyon en 1776, du célèbre Bichat, dont il fut le disciple, l'ami et le successeur. Il l'aidera surtout, avec M. Roux, dans la rédaction des trois premiers volumes de l'*Anatomie descriptive*, et une partie du tome III, 1^o. en entier, c'est-à-dire : rapport aux organes de la respiration, de la digestion et de l'absorption : c'est à quoi l'on doit le cinquième et le sixième. Buisson n'était pas encore un docteur lorsqu'il fut nommé maître; mais il s'éleva dans un concours public au premier prix. Sa dissertation sur la respiration ne lui fut pas moins utile que celle sur le titre; *De la respiration la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés sous un précis historique*. M. F. X. Bichat, Paris, 1801, 1 vol. in-8°. L'auteur de cette pensée de M. de Buisson est une intelligence des organes, s'attache à tirer les différences qui distinguent l'homme de la brute. En suivant la plupart des idées de Buisson, on ne peut pas de le contredire, et de relever les erreurs qu'il ne put lui échapper. Bichat avait reconnu avant sa mort ses observations. Une note sur celui-ci se retrouve dans le troisième volume de l'*Anatomie descriptive*; quelques exemples ont été tirés séparément, mais ils n'ont pu en achever l'ouvrage, une maladie de Buisson ayant enlevé au mois d'octobre 1801.

C. M. P.

R (PHILIPPE), sculpteur,

né à Bruxelles en 1595, passa la moitié de sa vie dans son pays natal, et vint ensuite se fixer à Paris, où ses talents furent utilement employés. Il fit pour le parc de Versailles un groupe de deux Satyres, une Flore, un Joueur de tambour de basque, le Poème satyrique, et plusieurs autres ouvrages. Son morceau le plus considérable est le tombeau du cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier, placé d'abord dans une chapelle de St.-Geneviève, et aujourd'hui au musée des Monuments français. D—r.

BUKENTOP (BUKENTOP), récollet d'Anvers, et professeur de théologie dans l'université de Louvain, mort dans cette ville le 27 mai 1716, a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse. Le principal est : *Lux de luce libri III.....*, in-4°. Dans le premier livre, il explique les antiquités de la Vulgate; le second renferme les leçons diverses et douteuses; et, dans le troisième, il traite de l'édition de la Bible de Sixte V, qu'il compare avec celle de Clément VIII; il fait voir en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, et prouve que l'édition de Plantin, 1583, qu'on prend communément pour modèle, s'éloigne assez souvent de celle du Vatican. C. T—r.

BULÆUS. Voy. BOULAS (du).

BULARQUE, peintre grec, représenta dans un de ses tableaux une bataille où les Magnètes avaient été vaincus; et, suivant le témoignage de Pline, Candaule, roi de Lydie, acheta ce tableau au poids de l'or. Il n'est pas vraisemblable que Candaule eût acheté si cher l'ouvrage d'un de ses contemporains : on doit, par conséquent, présumer que Bularque était plus ancien que ce roi de Lydie, qui mourut vers la première année de la 16^e. olympiade, sept cent quinze ans avant J.-C. Bularque employait des con-

leurs propres à imiter les teintes de la nature. Les peintres monochromates ou peintres en camaïeux étaient connus dans des temps plus anciens.

E—C D—D.

BULFINGER (GEORGE-BERNARD), professeur de théologie à Tubingue, né en 1693, mort en 1750, a publié : *Specimen doctrinae veterum Sinarum mor. et polit.*, Francfort, 1724, in-8°. ; il a aussi cultivé l'histoire naturelle, et principalement la botanique, considérée sous les rapports de la physiologie végétale. En 1729, il donna, dans le 4^e. volume de l'académie des sciences de Pétersbourg, un mémoire : *De tracheis plantarum ex melone observatio* ; ce sont des observations microscopiques sur le melon, tendant à confirmer les expériences de Grew et de Malpighi, sur les trachées spirales des plantes ; dans le 5^e. vol., *Deradicibus et foliis cichorii*, il traite de la propagation des plantes par le moyen des marcottes, et de la transmutation des racines en branches et en feuilles ; dans le 6^e. volume, *Observationes botanicae*, il y a des remarques curieuses sur des fruits prolifères. Il a aussi publié une *Anatomie de l'éléphant*, et une *Dissertation sur les os de mammout*. Ces deux mémoires sont réunis avec plusieurs autres en un vol. qui a paru sous ce titre : *Varia in fasciculos collecta*, Stuttgart, 1743, in-8°. , avec quatre planches. On peut considérer cet auteur comme ayant contribué aux progrès de la physiologie végétale. D—P—s.

BULGARIS. V. EUGÈNE Bulgaris.

BULIFON (ANTOINE), né en France, alla s'établir à Naples, où il embrassa le commerce de la librairie. Ses affaires ne l'occupèrent pas exclusivement. Il s'adonna à l'étude de l'histoire et de l'antiquité. On a de lui un

grand nombre d'ouvrages ; les paux sont : I. *L'Assedio di scritto da G. P. Voelikeren, rizzato*, Naples, 1684, in-Lettere, Pouzzoles, 1685, in-Compendio delle vite de re poli, 1688, in-12 ; IV. *Cronica re, o vero annali e giornali della citta e regno di Napoli* in-12 ; V. *Compendio histor gl' incendi del monte Vesuv ples*, 1698 et 1701, in-12 *Guide des étrangers pour vol et ses environs, trad. de nelli*, Naples, 1702, in-12, VII. *Journal du voyage d'Il Philippe V*, Naples, 1704, i a aussi traduit en italien les *V de Charles Patin*. Les ouvrages de Bulifon, sans être très profonds assez savants ; mais on voit qu'il n'était pas bien versé dans la connaissance des inscriptions. I

BULIS. Voy. XERCÈS.

BULL (GEORGES), issu d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, naquit à Wels mars 1634. Dès son début d'université d'Oxford, il annonça de grands talents, et beaucoup de goût pour la dissipation. Forcé de quitter cette université, à cause de son penchant à prêter le serment d'allégeance à un roi donné par le gouvernement de la province, il fut envoyé chez un puritain de sa province, où il se consacra à l'étude. Le fils du ministre, à principes contraires à ceux de son père, lui procura secrètement des livres propres à le fortifier dans ses propres dispositions. Le docteur Bull, chassé de son évêché d'Exeter pour les mêmes raisons qui obligèrent son père à se retirer de l'Angleterre, l'ordonna prêtre à l'âge de dix-huit ans. Il fut pourvu d'une pe-

Bristol, remplie de quakers, avertit pour la plupart, par ses réactions lumineuses, de bons sens, et des secours proportionnés. Il passa successivement à plusieurs autres bénéfices considérables, et fut nommé, en 1685, évêque de St.-David. Dès-lors il consacra entièrement aux devoirs de son ministère, sans négliger ses devoirs pour satisfaire cette dernière partie, il veillait fort avant dans la nuit, sa santé en fut considérablement affaiblie; il perdit la vue quelques années avant sa mort, arrivée le 28 fév. C'était un prélat vertueux, d'une modestie que savant. Il avait réglé sa conduite sur les maximes de l'Écriture, des pères, possédait les langues savantes, et joignait à tous ces talents un esprit net, un jugement sûr, beaucoup de pénétration, de modestie, et une mémoire sûre. L'antiquité ecclésiastique avait pour principal objet, et les ouvrages qu'il a composés en ce genre lui ont mérité une grande réputation; en voici une notice : I. *Defensio fidei Nicœnæ*, Oxford, 1685-1688, in-4°. Cet ouvrage, que le défaut de moyens nécessaires pour le faire imprimer ne permit pas de garder assez long-temps dans son porte-feuille, trouva un protecteur généreux dans le digne évêque Fell, évêque d'Oxford, qui acquiesça des frais de l'impression. Ce fut-il connu du public, qu'il mérita un applaudissement universel, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays étrangers, et dans les communions chrétiennes. Les auteurs protestants avaient pour un grand sujet de triomphe sur les catholiques, en abandonnant aux catholiques la plupart des pères antérieurs au concile de Nicée. Ce fut pour venger l'orthodoxie de ces anciens pères

que Bull entreprit cet ouvrage, dans lequel il prouva que le premier concile œcuménique n'a fait qu'expliquer la foi constante de l'Église, depuis la naissance du christianisme, sur la divinité de J.-C., et sur sa consubstantialité avec Dieu le père. Ce livre lui valut le titre de docteur en théologie, les diatribes des unitaires, et la critique de Rich. Simon. II. *Judicium ecclesie catholicæ trium priorum sæculorum*, Oxford, 1694, in-4°. Il y prouve, contre Épiscopus, que la qualité de fils de Dieu convient à J.-C., non seulement parce qu'il a été conçu du St.-Esprit, qu'il s'est rendu médiateur entre Dieu et les hommes, qu'il est ressuscité, et est assis à la droite de son père, mais encore parce qu'il est le vrai et unique fils de Dieu de toute éternité, et par nature; enfin, qu'il est Dieu lui-même; qu'il a été reconnu en cette qualité par les pères des trois premiers siècles; que tous ont regardé la divinité de J.-C. comme un dogme fondamental et nécessaire pour être sauvé. L'illustre Bossuet ayant lu ce livre, fit témoigner sa satisfaction à l'auteur, et celle de l'assemblée du clergé de France, pour l'avantage que l'Église devait retirer d'un ouvrage si orthodoxe. Le docteur prélat exprimait en même temps, dans sa lettre à un ami commun, M. Nelson, pour être mise sous les yeux de Bull, son étonnement de le voir persister dans une communion séparée de cette Église, dont il défendait avec tant de sagesse et d'érudition la doctrine sur la divinité de J.-C., et il lui proposait quelques questions sur les caractères de la vraie Église, en lui demandant une réponse à ces questions. Bossuet malheureusement était mort lorsque la réponse arriva; elle a été imprimée depuis sous ce titre : *Les corruptions de l'Église de Rome dans le gouvernement ecclésiastique, dans la règle de foi*

et dans la forme du culte divin. Il est fâcheux que Bossuet n'ait pas assez vécu pour suivre cette correspondance. III. *Primitiva et apostolica traditio dogmatis in ecclesia catholica recepti de J. - C. divinitate*, 1703, in-fol. Cet ouvrage est dirigé contre Zuischer, Lederc, et divers auteurs anglais, qui prétendaient que les apôtres et leurs successeurs immédiats ont enseigné que J.-C. n'est qu'un pur homme; que le dogme de sa divinité fut inventé par les platoniciens devenus chrétiens, et surtout par S. Justin. Bull s'attache à prouver que ce dogme a été la doctrine commune de toute l'Église; que S. Justin, loin d'avoir cherché à y introduire le platonisme, avait au contraire renoncé aux dogmes des platoniciens, en embrassant le christianisme. IV. *Harmonia apostolica*, Londres, 1669, in-4°. Ce sont deux dissertations destinées à concilier S. Jacques avec S. Paul, sur la matière de la justification. Ces dissertations furent vivement attaquées par les théologiens protestants de toutes les sectes, dont Bull contredisait la doctrine, et qui traitèrent la sienne de papistique. Il leur répondit d'abord par l'*Examen censurae*, 1676, in-4°, où il s'efforça de montrer que sa doctrine sur cet article n'est point contraire à la confession de foi anglicane, et dans son *Apologia pro harmonia*, etc., où il redoubla d'efforts pour faire voir qu'il n'avait pas abandonné les réformateurs pour se jeter dans la doctrine des catholiques romains. Le docteur Grabbe a réuni tous ces différents ouvrages dans l'édition qu'il en a donnée sous ce titre : *Georgii Bulli opera omnia*, Londres, 1703, in-fol., en y ajoutant des préfaces et des notes de sa façon. M. Zola, professeur de théologie à Pavie, a publié, en 1784, une nouvelle édition

de *Defensio fidei Nicenæ*, d'une préface et de savantes recherches soit pour confirmer, par de nouveaux passages de l'Écriture et des Pères, la foi du mystère de la Trinité, pour réfuter les objections des Hardouin et Berruyer. Outre ces ouvrages déjà cités, le docteur Bull a laissé des *Sermons anglicans* ont été imprimés après sa mort, Londres, 1705, 3 vol. in-8°, précédés de la Vie de l'auteur par l'évêque (Nelson). Parmi plusieurs ouvrages qu'il avait composés, et qui sont perdus, il s'en trouvait un sur la doctrine dans laquelle les anciens chrétiens recevaient l'Eucharistie. T—

BULLANT (JEAN), architecte sculpteur, florissait en 1540, et vivait encore en 1573. Le château de Couen, qui a fondé sa réputation, est un des monuments dont la France peut s'honorer à plus juste titre. Les historiens paraissent croire que le connétable Anne de Montmorency fit élever cet édifice pendant sa captivité, grâce, qui dura depuis le commencement de l'an 1542 jusqu'en 1546. D'autres écrivains pensent au contraire qu'il l'avait construit avant de quitter la cour. Quoi qu'il en soit, l'architecture du château d'Écouen offre généralement un style bien supérieur à celui des édifices que François Ier commença à Fontainebleau, l'an 1529; et il est d'ailleurs remarquable que Bullant n'étudia point sous les maîtres employés par le prince, mais qu'il l'apprit en Italie, observant et en mesurant lui-même les ruines antiques. Si ce monument présente, dans diverses parties, quelques restes de la manière architectonique, on y trouve en bien grand nombre des beautés conformes au goût des Grecs. Chambray, son *Parallèle de l'architecture*

de l'architecture moderne, ant parmi les artistes qui es traces de l'antiquité avec ntelligence et de lumières, n'il est « le seul de tous les de Vitruve qui soit demeu- s termes réguliers du mai- ant les profils et les justes is des ordres. » Le péristyle t, formé de quatre colonnes nes, et d'autant de pilastres u mur qui présente un s au milieu de la façade, gauche de la porte d'entrée, our du château d'Ecouen, : chefs-d'œuvre de cet habile

Le portique et la galerie ; qu'il avait établis à l'entrée, n'existent plus. En 1564, it chargé par Catherine de e bâtir le château des Tui- jointement avec Philibert de serait difficile de distinguer écorations extérieures de ce i ont été conservées lors idissements exécutés dans postérieurs, l'ouvrage par- chacun des deux architec- roit que Bullant y eut la part. Catherine de Médicis le en 1572, de réunir en un s la maison des filles péni- un hôtel contigu, dont elle ire son habitation. Ce travail i fit moins d'honneur. Le il forma de la réunion de ces lifices, appelé alors l'hôtel de , et, dans la suite, l'hôtel de a été démolí dans le siècle La halle au Blé est cons- le terrain qu'il occupait : il ste des travaux de Bullant lonne astronomique, mal- nent engagée dans les murs e ; mais que cette disposition du moins le moyen de con- uivant une ancienne tradi-

tion, Catherine de Médicis la fit élever pour y observer les astres avec un astrologue, nommé *Côme de Ruggeri*, natif de Florence, qui se trouva enveloppé, en 1574, dans la conjuration de la Mole et de Coconnas : elle dut, par conséquent, être construite vers l'an 1573. Bullant; ainsi qu'un grand nombre d'artistes de son temps, joignit l'art de la sculpture à celui de l'architecture. L'autel de la chapelle d'Ecouen, conservé dans le musée des Petits-Augustins, et sur lequel on a placé les statues du connétable et de Magdeleine de Savoie, sa femme, sculptées par Prieur, passe pour être son ouvrage. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que la sculpture de ce monument diffère, quant au style, de tous les ouvrages des sculpteurs qui travaillèrent en France à la même époque, et qu'il est, au contraire, parfaitement semblable à celle qui décore l'architecture du château. Les bas-reliefs qui entourent l'autel sont en pierre de liais; ils représentent les quatre Évangélistes et les Vertus théologiques. Celui du rétable est en marbre blanc, et représente le sacrifice d'Abraham. Au-dessus de la corniche est la statue d'un génie qui paraît occupé à écrire l'histoire du connétable. Bullant, qui avait eu l'habileté de se faire, comme architecte, un style à lui et réglé sur l'antique, adopta, comme sculpteur, la manière de dessiner du Rosso, qui entraîna plus ou moins, dans le 16^e. siècle, presque tous les artistes français. Son dessin est mâle, *grandiose*, mais un peu *sauvage*, comme on l'a dit de celui du Rosso et de celui de Bandinelli que ce maître avait imité; quelques figures offrent des attitudes trop recherchées; le faire n'est pas toujours exempt de sécheresse. L'architecture de Bullant renferme de plus grandes

ses dessins sont qu'on en doit se contenter; on se contentera de parer les principaux. Il fit élever l'arc de triomphe appelé *de Martin*, dont les beautés mieux appréciées sans le voir cette porte St-Denis, chef de maître de Bullet. On doit se souvenir du dernier des jacobins St-Germain (au St-Thomas d'Aquin). En construisit le quai Pelletier, tout est totalement en saillie voussure en quart de cercle des ouvrages suivants: *lecturo-pratique qui contient l'explication générale, et le détail des devis de chaque* qui parut en 1691, et fut très souvent depuis. Les de 1754, 1762, 1768, ont été revues par Masson. Masson en a donné deux éditions la dernière est de 1788, Alexandre Miché en a publié en 1811, une nouvelle édition et entièrement refondue, in-8°. II. *Traité de l'usage du nivellement*, Paris, 1675, in-8°. *Traité du nivellement*, 1688, in-12; IV. *Observations sur la mauvaise odeur des maisons*, 1696, in-12. On voit dans le *Répertoire des Arts* des dessins de cheminées, par lesquels, selon quelques-uns, ce sont des lieux où l'on ait commencé par des glaces d'après le projet de François Mansard, auteur d'une heureuse innovation; mais l'attribuent à Robert de Cotte. (Robert de COTTE) Le fils de Bullet, connu sous le nom de Bullet, exerça avec succès la même profession que son père. D—T.
BULLET (JEAN-BAPTISTE), mem-

bre de l'académie de Besançon, et correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, naquit à Besançon en 1699. Il obtint au concours la chaire de théologie à l'université de cette ville, en 1728. Bullet a publié un grand nombre d'ouvrages pleins d'érudition, mais écrits d'un style peu soigné. Ils sont cependant recherchés des savants. Il mourut le 6 septembre 1775, dans sa 76^e année. M^r. Droz, secrétaire de l'académie de Besançon, a composé son éloge. On a de Bullet: I. *De apostolica Ecclesie Gallicanae origine*, Besançon, 1752, in-12. Le but de l'auteur est de prouver que les apôtres, et en particulier S. Philippe, ont prêché l'Évangile dans les Gaules. II. *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens, où l'on trouve une preuve solide de la vérité de cette religion*, Lyon, 1764, in-4°, ouvrage écrit avec méthode; il y a de la clarté et de la force dans le raisonnement. Il a été traduit en anglais par Wil. Salisbury, Londres, 1782, in-8°. III. *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1768, 2 vol. in-12, réimprimé en 1773. On peut lire cet ouvrage après celui de Nieuwentyt qui porte le même titre. On y trouvera des morceaux pleins d'une onction et d'une chaleur qu'on ne devait point attendre d'un homme continuellement occupé à des recherches aussi rebutantes que pénibles. IV. *Réponses critiques aux difficultés proposées par les incrédules sur divers endroits des livres saints*, Paris, 1773-75, 3 vol. in-12. M^r. Moysse, évêque démissionnaire de St-Claude, a publié une suite à cet ouvrage. V. *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, Lyon, 1757, in-8°, rare et curieux. Bullet prétend

que les cartes ont été inventées en France sous Charles VI; mais on sait que les Allemands en connaissaient l'usage bien avant cette époque. VI. *Dissertations sur différents sujets de l'histoire de France*, Besançon, 1759, in-8. La plupart des vues nouvelles de l'auteur, sur plusieurs points de l'histoire de France, ne sont fondées que sur de fausses étymologies tirées de la langue celtique. VII. *Du festin du roi boit*, Besançon, 1762, in-8. de dix-sept pages, réimprimé dans la même ville, en 1808, à cinquante exemplaires, et inséré dans le *Magazin encyclopédique*, de décembre 1810, avec des notes de M^r. Ananton; VIII. *Dissertations sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France*, Paris, 1771, in-12. Ces différentes dissertations, au nombre de neuf, sont fort estimées; elles concernent Mélusine, la reine Pédaucque, le chien de Montargis, l'origine des carrosses, etc. IX. *Mémoire sur la langue celtique, contenant l'histoire de cette langue et un dictionnaire des termes qui la composent*, Besançon, 1754, 1759 et 1770, 3 vol. in-fol. C'est l'ouvrage de Bullet qui lui a donné le plus de célébrité; il y montre une érudition immense; mais le système qu'il veut établir paraît insoutenable. On est fâché de voir l'auteur trouver dans le miracle de Babel l'origine des langues modernes, et employer tout son savoir à découvrir dans le breton les éléments d'une langue primitive, commune à tous les hommes. Les vices d'un pareil système n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit curieux et recherché des étrangers, particulièrement des Anglais. W—s.

BULLEYN (GUILLAUME), ecclésiastique et médecin anglais du 16^e.

siècle, naquit dans File de Wight, pendant le règne de Henri VIII. Il commença ses études à Orléans, et termina à Cambridge; puis, en 1540, il vint en Angleterre et ensuite en Allemagne. Ayant embrassé la réforme, il fut nommé pasteur d'une paroisse du comté de Devon, mais ayant résigné cette cure en 1554, vraisemblablement à cause des persécutions qu'il éprouva de la reine Marie, il vint à Paris, où il fut reçu docteur en médecine, et se fit une réputation dans cet art à Durham; de là, il vint à Londres, où il fut reçu par ses confrères pour médecin, et se fit une réputation. Les dernières années de sa vie ne furent qu'une longue suite de malheurs: il perdit d'abord sa fortune et sa réputation par un naufrage, sa fortune et sa réputation par l'accusation qu'il avait faite contre son protecteur, et sa réputation par l'accusation qu'il avait faite contre son frère du défunt, persista dans cette accusation, le retint en prison, jusqu'à sa mort en 1576. Ce fut dans ce temps que Bulleyn composa ses ouvrages: I. *Gouvernement de la santé*, ou *Guide de la santé*, 1562, in-8; II. *Boulwark*, ou *Boulevard de défense des maladies*, 1562, in-8; III. *Livre de simplice*, ou *Livre de simplice*, lequel il traite des plantes de la terre; il est sous la forme d'un dialogue, et les interlocuteurs sont la Santé et la Maladie, le Chirurgien, etc. En général, les propriétés des plantes sur lesquelles il a ajouté ce qui a été pris par sa propre expérience, et qu'il trouve à la fin des gravures.

s de ces plantes. III. *à la fois touchant maintenant un régime sur la peste, avec des notes les terreurs de* §, in-8°. L'évêque é une notice sur la ; mais il y en a une dans la *Biographia* lleyn avait aussi des agriculture, et il a sa patrie en attirant s concitoyens sur la nat et la fertilité du rre, qui étaient fort cette époque.

A. et D—P—s.
J.S. Voy. BULLIAU. (PIERRE), botaniste, re en Barrois, vers Paris en septembre études au collège de teurs de l'antiquité nait la préférence, traitaient de l'histoire inze ans, le goût de uit déjà devenu en lui ans ses moments de rné un herbier consi-collection d'oiseaux ailés lui-même avec leté. Après avoir ache-e, il retourna dans sa s'en fallut qu'un bota-istingué depuis par de ne se vit pour tou-; à vivre dans l'obs-ement des personnes ivi dans ses études, et de l'intérêt, lui firent ce à la nomination de vaux. A cet emploi, : revenu suffisait à tous it attaché un logement employa le temps qu'il : traita à étudier l'a-tanique dans les mil-

leurs ouvrages. Il apprit aussi le dessin, et vint ensuite à Paris, pour y continuer ses études médicales ; mais son goût pour l'histoire naturelle lui fit changer de résolution, et ses promenades aux environs de la capitale lui donnèrent l'idée de sa *Flora parisienne*. Pour l'exécuter d'une manière neuve et utile, il résolut de réunir en lui seul les talents de l'artiste à ceux de l'auteur, il perfectionna les connaissances qu'il avait acquises dans le dessin, et apprit à graver sous François Martinet, habile peintre et graveur. Bulliard fit paraître successivement : I. *Flora parisiensis*, Paris, Didot, 1774, 6 vol. in-8°, figures coloriées. Cette *Flora*, devenue aujourd'hui très rare, est précédée d'une introduction à la botanique, d'après le système de Linné. II. *Avicéptologie française, ou Traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux*, Paris, 1778 et 1796, in-12 ; III. *Herbier de la France, ou Collection des plantes indigènes de ce royaume*, Paris, 1780 à 1793, en 12 parties, renfermant 602 planches coloriées, qui ont paru en 151 cahiers in-fol. L'accueil qu'avait reçu sa *Flora* le déterminà à donner cet ouvrage à peu près sur le même plan, mais plus étendu. Les figures en sont exactes, quoiqu'un peu petites, parce que le texte est gravé sur la planche au bas de chaque figure. Cet ouvrage a été continué jusqu'en 1793, époque de la mort prématurée de l'auteur. IV. *Dictionnaire élémentaire de botanique*, Paris, 1783, in-fol., avec deux planches, réimprimé en 1797, de même format. Ce dictionnaire a été revu et presque entièrement refondu par M. L.-C. Richard, membre de l'institut, Paris, 1799, in-8° ; et de nouveau, par le même, avec des changements

et des additions, Paris, an x (1802). V. *Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France*, Paris, 1784, in-fol., et 1798, in-8°. Ce grand ouvrage avait d'abord été proposé par souscription, et il en a paru 5 vol. in-8°. et in-4°. VI. *Histoire des champignons de la France*, Paris, 1791-1812, in-fol., avec des planches imprimées en couleur. Ce bel ouvrage, aussi intéressant par son sujet que par la manière dont il est traité, était, lorsqu'il parut, le plus complet que l'on eût encore vu sur cette partie de la botanique; mais aujourd'hui il est surpassé par celui que publie M. Paulet, médecin. Les ouvrages de Bulliard n'ont pas reculé les bornes de la botanique, ni ouvert de nouvelles routes, parce qu'il n'a décrit et figuré, dans la plupart, que des espèces déjà connues, et qu'il a rarement considérées sous des rapports nouveaux; mais tous sont utiles et estimés; ils ont propagé les connaissances et répandu le goût de la science. Son traité des champignons est le seul où il y ait un assez grand nombre d'espèces nouvelles ou peu connues, qu'il a bien décrites et bien figurées. On y trouve aussi des aperçus nouveaux, qui sont le résultat de ses recherches et de ses méditations. Bulliard avait des connaissances sur d'autres parties de l'histoire naturelle, et en particulier sur les oiseaux et les insectes. Il avait l'esprit vif et entreprenant, le caractère plein de franchise. Visant plus à l'utilité réelle qu'à la magnificence, il n'a pas donné à ses ouvrages ce luxe typographique qui rend aujourd'hui les livres de botanique et de zoologie excessivement chers. Il a fait lui-même les dessins et les gravures de tous ses ouvrages. Il est le premier qui ait employé le moyen plus facile et plus économique d'imprimer les plantes

en couleur. Une seule retouche pinceau suffit alors pour que les couleurs soient parfaitement exactes. Ce procédé a été perfectionné et il est aujourd'hui presque généralement en usage à Paris, pour les ouvrages d'histoire naturelle.

W—s et D—l

BULLINGER (HENRI), 1^{er} Bremsgarten en Suisse, l'an 1507 mourut à Zurich le 17 sep 1575. Il fit ses premières études à Emmerich, ville du duché de son père lui ayant refusé les secours nécessaires pour les continuer; obligé de chanter dans les églises d'exciter ainsi la charité publique, il étudia à Cologne. Il avait le dessein de se faire chartreux; les écrits de Mélanchthon et de ses disciples le firent changer de résolution et même de religion; il quitta la théologie de Zurich et se lia étroitement avec Zwingli; il embrassa et défendit la doctrine de la mort. Il accompagna ce réformateur dans ses voyages sacramentaires à la fameuse cène de Berne, qui détermina Calvin à embrasser la nouvelle réforme. Il combattit avec succès alors fort turbulente des anabaptistes et chercha à prouver, dans un ouvrage particulier, la légitimité des intérêts du prêt d'argent; la guerre de religion l'obligea à fuir, en 1531, à Zurich, et à la mort de Zwingli, Bullinger fut son successeur, et devint pasteur à Zurich: en 1534, il y fut regardé comme le droit de bourgeoisie. Sa nouveauté lui fit prendre une grande part à la réformation des écoles; les sévères que le gouvernement catholique faisait contre les sectaires étaient d'après ses conseils, et il a dans ses écrits les raisons qui ont convaincu de leur nécessité.

té dont il fit profession fut l'effet de l'esprit du temps, plutôt que de son caractère. Il fut un des auteurs de la première confession helvétique, et il dressa, en société avec Calvin, le formulaire de 1549, base de l'accord entre Zurich et Genève; il donna l'édition des œuvres complètes de Zwingli, et fut le protecteur des réfugiés de France et de Lucarno, pour cause de religion. Les relations étroites qui lièrent l'Église anglicane et l'Église helvétique firent son ouvrage, et, parmi les manuscrits de Bullinger, on conserve les lettres que Jeanne Gray lui a adressées. Ces manuscrits et sa correspondance ornent la bibliothèque de la ville de Zurich; parmi les premiers, il faut distinguer la *Chronique de Zurich* (4 vol. in-fol.); l'*Histoire de la réformation*, et celle de sa propre vie, dont de nombreuses copies existent dans les bibliothèques. Les ouvrages imprimés de Bullinger forment 10 volumes in-fol.; ce sont environ quatre-vingts traités différents sur des matières théologiques, dont il serait inutile de donner le titre (Voyez *Narratio de ortu, vita et obitu Henrici Bullingeri, inserta mentione præcipuarum rerum quæ in Ecclesiis Helvetiæ contigerunt*, etc., auctore Jos. Simlero, Zurich, 1575, in-4°). L'*Histoire des persécutions de l'Église*, par Bullinger, a été traduite du latin en français, 1577, in-12. Dans les *Éloges des hommes savants*, tirés de l'histoire de M. de Thou, par Antoine Teissier, 1715, 4 vol. in-12, on trouve un long et curieux article sur Henri Bullinger. — BULLINGER (Jean-Balthazar), né à Zurich en 1690, mort en 1764, fut professeur d'histoire de la Suisse dans sa ville natale, et occupa cette chaire avec distinction. On lui doit une édition de la *Chronique de Zu-*

rich, de Blunthli, qu'il a continuée jusqu'en 1740. U—1.

BULLINGER (JEAN-BALTHAZAR), peintre, né à Languau, canton de Zurich, le 31 déc. 1713, s'adonna de bonne heure à l'étude du dessin, et fut envoyé en Italie pour perfectionner ses heureuses dispositions. Admis à l'école de Tiepolo, le plus habile peintre qu'il y eut alors à Venise, il fit de rapides progrès. La vue des chefs-d'œuvre du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, lui présenta une nouvelle source d'instruction, et c'est après s'être pénétré de la manière de ces excellents maîtres, qu'il entreprit, par les conseils de Tiepolo, quelques compositions dont le succès donna de grandes espérances. Bullinger revint ensuite dans sa patrie, où ses ouvrages ne tardèrent pas à lui faire une grande réputation; plusieurs portraits et ses premiers essais dans le paysage y ajoutèrent encore. Il visita l'Allemagne, et séjourna à Dusseldorf, à Amsterdam, et à la Haye, où il travailla; mais le dérangement de sa santé et les circonstances de la guerre l'obligèrent de retourner dans son pays, en 1742. Il s'y maria dans la même année, et dès-lors il abandonna le genre historique, dans lequel il eût marqué avec plus d'éclat en prolongeant ses études en Italie, pour se livrer à la peinture du paysage. Ses tableaux en ce genre, dont il orna des galeries entières, lui méritèrent les suffrages de ses compatriotes; mais ils sont peu connus en France; la plupart tiennent de la manière flamande. Bullinger a gravé à l'eau forte, d'après Ermels et Meyer, et d'après lui-même, un grand nombre de paysages, notamment une œuvre de cinquante pièces, auxquelles il a joint son portrait, et une préface ou exposition de ses idées sur la peinture. V—1.

BULLION (CLAUDE DE), sieur de Bonelles, surintendant des finances et ministre d'état sous Louis XIII, était fils d'un maître des requêtes du roi Henri III et d'une Lamoignon. Il fut fait maître des requêtes par Henri IV, en 1605, et employé dans diverses négociations. En 1611, il fut envoyé à Saumur par la reine Marie de Médicis, comme commissaire auprès de la fameuse assemblée des calvinistes, présidée par Duplessis-Mornai. Les calvinistes y firent des demandes exorbitantes. Bullion reçut ordre de faire parler en maître un roi mineur, et il ne tint cependant pas à sa modération et à sa prudence que les calvinistes ne fussent traités avec ménagement. En 1614, il se trouva aux conférences de Soissons, qui furent suivies d'un traité de paix. Il entra au conseil du gouvernement, composé du duc de la Vieuville, du cardinal de La Rochefoucault, du duc de Lesdiguières et du garde des sceaux d'Aligre: il fut fait surintendant des finances en 1652. Son esprit de conciliation le fit choisir, la même année, pour négocier le raccommodement de Gaston, duc d'Orléans, avec le roi son frère. Bullion persuada à Monsieur que le seul moyen de sauver la vie au duc de Moutmorenci était de se soumettre. Il paraît qu'il n'était autorisé à rien promettre; le cardinal de Richelieu trompa le prince, et désavoua le négociateur. Ses conseils furent utiles à ce premier ministre, lorsque découragé il voulut quitter le timon des affaires, en 1656: « Il en aurait fait la » folie, dit Vittorio-Siri, sans le père » Joseph, qui le rassura, et ce père » fut bien secondé par le surintendant » de Bullion. » Sa sagesse parut également dans le conseil qu'assembla Louis XIII, en 1659, à la persuasion de Richelieu, qui ne voulait point paraître. Il s'agissait de décider si le

retour de Marie de Médicis p
être avantageux au roi, au d
et à l'état. Bullion, un des cinq
tres consultés, déclara « que le
» puissants motifs pour engager
» XIII à ne pas recevoir sa
» étaient de nature à ne se devo
» qu'à l'oreille du maître, qu'
» de la prudence du roi de p
» Marie d'aller s'établir à Flo
» où il lui ferait tenir son bien
» douaire, ainsi qu'il le lui avai
» plusieurs fois. » Louis XIII
pensa les services de Bullion
faisant garde des sceaux de ses
et enfin en créant, en sa faveur
nouvelle charge de président à
tier au parlement de Paris. Ce fi
la surintendance de Bullion q
premiers louis d'or furent frap
1640. On rapporte à ce sujet
anecdote peu vraisemblable,
est puisée dans une source su
(*Pièces intéressantes et peu co*
de Laplace). « Le surintendant
» donné à d'ner au premier ma
» de Grammont, au maréchal
» leroi, au marquis de Souvre
» comte d'Hautefeuille, fit ser
» dessert trois bassins remplis de
» dont il les engagea à pren
» qu'ils en voudraient. Ils ne se
» pas trop prier, et s'en retour
» les poches si pleines, qu'ils a
» peine à marcher: ce qui faisai
» coup rire Bullion. Le roi, qui
» les frais de cette plaisanteri
» devait pas la trouver tout-à-
» bonne. » Bullion mourut d'ap
le 22 décembre 1640. Un rec
Lettres manuscrites de Clau
Bullion, depuis le 9 décembre
jusqu'au 11 décembre 1640
conservé dans la bibliothèque de
çois Bouthillier, ancien évêq
Troyes. — Noël de BULLION,
quis de Galardon, seigneur d

succéda à Claude de Bullion place de garde des sceaux des du roi, et mourut en 1670. — Charles-Denis de BULLION, prévôt de Paris en 1685.

S—r.

BULLION. Voy. BOILEAU.

BULLIQUOUD (SYMPHORIEN), né en 1480, fut successivement évêque de Glandèves en 1508, de Soissons en 1520, et de Soissons en 1528. Louis XII le fit gouverner le Milan, et l'envoya en ambassade auprès de Jules II. Il devint évêque auxiliaire de François I^{er}. et maître de son oratoire, charge équivalente à celle de grand-aumônier, non encore établie. Il assista au concile de Pise tenu contre Jules II, et renonça au nom de l'église romaine, dans celui de Latran. Il mourut le 5 janvier 1555, après avoir écrit des *Statuta synodalia*, pour l'évêché de Soissons, Paris, in-4^o. et en 1553. Ce prélat aimait les sciences, protégeait les savants. Henri II, Agrippa, qu'il avait produit à la cour de France, lui fit une épithaphe commençant par ces deux vers :

alli. clericus decus, patriæque patronus
Gallia, amor Gallie et urbis...

est à son cousin Maurice BULLIQUOUD, qui lui avait succédé dans la charge de conseiller au parlement de Paris qui mourut le 27 mai 1541, évêque du chapitre de St.-Marcel, que *Lectus Curtius* dédia, en 1558, son épitaphe sur les *Arresta amonitionis*. — Pierre BULLIQUOUD, procureur-général au parlement de Dombes, par les deux précédents, était très versé dans les langues hébraïque, syriaque, grecque, etc. Il mourut à Paris le 1595, après avoir composé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont manuscrits. Le plus connu est un qui est imprimé est inti-

ulé : *La fleur des explications anciennes et nouvelles sur les quatre Évangélistes*, Lyon, 1596, in-4^o. — Pierre BULLIQUOUD, jésuite, fils du précédent, né à Lyon, en 1588, mort dans la même ville en 1661, a donné des *Notes sur la vie de S. Trivier*, une *Vie de Symphorien Bullioud*, intitulée : *Symphorianus de Bullioud à tenebris historiæ educatus in lucem*, avec des pièces justificatives, où l'on trouve des choses curieuses sur les principales familles du Lyonnais, Lyon, 1645 ; in-4^o. ; *Lugdunum sacro profanum*, Lyon, 1647, in-4^o. C'est le prospectus d'une histoire de sa patrie, qui est restée manuscrite. — Un chevalier de BULLIQUOUD, capitaine de carabiniers, né en 1741, se distingua dans la guerre de sept ans. A l'âge de dix-huit ans, n'étant que cornette d'une compagnie de carabiniers, il se fit remarquer à la bataille de Creveld par un trait d'audace qui lui valut la croix de St.-Louis et le brevet de capitaine. Ayant rallié quelques carabiniers et marseillais ennemis, il perça la ligne d'infanterie ennemie, mit hors de service une batterie que les ennemis préparaient, et, se voyant dans l'impossibilité de regagner l'armée française, marcha en avant, traversa plusieurs corps où il fit encore des prisonniers, et occupa le bourg de Gladebec, d'où, étant parti le lendemain à la pointe du jour, il ramena par un détour sa petite troupe au camp français, et rapporta son étendard à sa brigade, le 24 juin 1758. Il publia, en 1763, *la Pétrissée*, ou *Voyage de sire Pierre en Dunois* ; badinage en vers, en douze chants ; par M^{***}. la Haye (Paris, Pankoucke), in-12. Il mourut dans la même année, âgé de vingt-deux ans.

T—D.

BULOW (FRÉDÉRIC-ERNEST DE),

né le 5 octobre 1736, dans la terre d'Essenrode, mort le 4 mai 1802, abbé du couvent de St.-Michel à Lunebourg, directeur de la société d'agriculture de Zelle, a rendu de grands services à la principauté de Lunebourg par ses soins pour l'agriculture, les chemins, la division et la sûreté des propriétés ; il sauva les salines de ce pays de la destruction qui les menaçait, et les en préserva pour l'avenir, en améliorant l'administration. Il augmenta les revenus de son couvent, en y établissant une grande fabrique de tuiles. Il a laissé dans tout le pays une mémoire que ses vertus et ses bienfaits ont fait chérir. — Un autre BULOW, ancien conseiller à la chancellerie de la cour de Brunswick, célèbre publiciste, et connu par des ouvrages distingués, tant en histoire qu'en jurisprudence, est mort à Hambourg, le 15 septembre 1810, à l'âge de soixante-sept ans.

G—T.

BULOW (HENRI-GUILLAUME DE), né à Falkenberg en Prusse, fut élevé à l'académie militaire de Berlin, et, dès l'âge de quinze ans, entra au service dans l'infanterie, d'où il passa dans le régiment de cavalerie de Reitzenstein. Livré dès-lors à la lecture des anciens et des ouvrages philosophiques de J.-J. Rousseau, et né avec un caractère inquiet et ambitieux, l'obscurité d'une caserne ne pouvait lui suffire. En 1789, il se rendit dans les Pays-Bas, où l'insurrection contre Joseph II semblait lui ouvrir une carrière conforme à ses vues. La haute idée qu'on avait alors de la tactique prussienne lui procura une place dans un régiment ; mais le terme prochain de cette révolution éphémère ayant détruit les espérances de Bulow, il revint à Berlin, où il prit un goût si passionné pour le théâtre, qu'il

avait rassemblé une troupe de contredictons pour aller jouer en province, lorsqu'un scrupule inspiré par la noblesse de sa naissance le fit renoncer au métier de directeur de spectacle. Il partit alors pour l'Amérique septentrionale, espérant y trouver une liberté dont il se plaignait d'être privé dans sa patrie. Son espoir fut encore trompé ; et c'est ce que l'on voit dans la relation de ce voyage, publiée par son frère qui l'avait accompagné. Les deux frères voulurent cependant mettre leur voyage à profit. Ils avaient remarqué que la verrerie se vendait fort cher en Amérique ; revenus à Hambourg, ils consacrèrent le reste de leur héritage à acheter des verres, et retournèrent en Amérique avec une grande quantité de cette marchandise ; mais, dépourvus des premières notions du commerce, ils perdirent jusqu'à leur capital. Henri de Bulow, grand partisan des idées de visionnaire Swedenborg, prêcha cette doctrine en Amérique ; et ce fut vraisemblablement à cette époque qu'il composa l'ouvrage suivant qui a été publié après sa mort : *Coup-d'œil sur la doctrine de la nouvelle Église chrétienne, ou le Swedenborgianisme*, Philadelphie (Alleragne), 1809, in-8°, avec cette épigraphe : *Nunc permissum est*. Cet écrit est en français, parce que, selon l'auteur, Swedenborg a beaucoup de partisans en France. L'avènement de la nouvelle Église y est fixé aux années 1817 et 1818. Revenu en France sans fortune, Bulow se rappela son premier métier, et la lecture des *Considérations sur l'Art militaire*, par Bœrenhorst, lui donna l'idée de soumettre cet art à des principes fixes et aux règles de la géométrie. Ce fut dans cette pensée qu'il composa son *Esprit du système de guerre moderne*, dans lequel, après

si une fausse distinction entre la stratégie et la tactique, il réduisit les opérations militaires à la géométrie, et tire de ce principe des conséquences les plus bizarres. Il a néanmoins eu quelque succès en Allemagne, et il a été traduit en français par M. Tranchant le Grand, Paris, 1803, in-8°. Plusieurs Prussiens ont combattu le système de Bulow ; le général Jomini a parfaitement démontré les défauts de ses lignes de défense, et a tout couvert par leur étendue ; ses retraites *excentriques*, sembleraient que les Prussiens ne devaient faire une application dans une honorable retraite de 1806. Bulow n'aurait pas dû être employé comme major de l'armée prussienne, il ne put y réussir, et mourut, pour vivre, de faire un méchant travail d'auteur. Il écrivait sur l'argent, d'après un système anglais ; il traduisit ensuite l'anglais le *Voyage de Mungo* et, dans l'hiver de 1801, l'histoire de la campagne de 1800, qu'il compila dans une *Notice de Hambourg*, et que M. de Schlegel a traduite en français, 1 vol. Paris (1804). Dans la préface de sa traduction, M. de Sevelinges, au lieu de l'usage des traducteurs, a lui-même discuté et réfuté très judicieusement une partie du système de Bulow ; plusieurs affaires que lui-même a caractérisées de bizarre, Bulow a traduit en Angleterre vers la fin de 1804 ; il publia à Londres les trois premiers numéros d'un journal, qui ne fut continué faute de lecteurs. Celui qui avait fondé son existence sur la réussite de cette entreprise, fut obligé de faire des dettes, et il finit par se pendre à *Kingsbench*, où il fut obligé de quelques mois.

Rendu à la liberté, il vint à Paris, où il resta pendant plus de deux ans, se disant chargé d'une mission diplomatique par l'ordre d'un ministre germanique. Devenu suspect à la police, il fut obligé de quitter la France, et il se rendit en 1804 à Berlin, où venait de se passer une dispute à laquelle il prit part, en publiant, sous le titre de *Napoléon-Bonaparte*, un ouvrage en faveur des Français. Forcé encore de travailler pour vivre, il composa plusieurs écrits qui se succédèrent rapidement : I. *Principes de la Guerre moderne, ou Stratégie théorique et appliquée, abstraite du système de guerre actuel*, Berlin, 1805, in-8° ; II. dans la même année : *Eclaircissements sur cet ouvrage, sous le nom d'un officier prussien* ; III. *Nouvelle Tactique des modernes comme elle devrait être*, Leipzig, 1805, 2 part., in-8° ; IV. *le Prince Henri de Prusse, histoire critique de ses campagnes*, Berlin, 1805, 2 part., in-8° ; V. *Aperçus sur l'avenir, mais qui ne sont pas prophétiques, écrits en avril 1801 et qui se vérifieront en 1806* ; VI. *Campagne de 1805*, 2 part., in-8°, sans désignation de lieu d'impression (Leipzig). Tous ces ouvrages sont en allemand. Le dernier, dans lequel Bulow avait mal parlé de quelques hommes puissants, fut cause de sa perte. La cour de Russie fit des réclamations. Averti de prendre la fuite, il s'y refusa, et fut enfermé, en août 1806, dans la prison de la prévôté, où une commission de médecins, chargée d'examiner l'état de son cerveau, déclara « que les esprits vitaux étant » fort animés chez M. de Bulow, une » plus longue arrestation pouvait lui » être funeste, et qu'il serait à souhaiter » qu'on lui rendit la liberté, en l'avertissant d'être plus circonspect. » Les

médecins ne furent pas écoutés, et on lui intenta un procès criminel, dont il ne fit qu'aggraver les suites par la manière dont il se justifia. Après la bataille d'Jéna, on le transféra à Colberg, d'où il écrivit à un de ses amis : « Ne suis-je pas prophète ? Aussi m'a-t-on traité comme un véritable Ézéchiél. » Il fut conduit dans la prison de Königsberg, puis dans celle de Riga, où il mourut dans le mois de juillet 1807, au moment où il allait être envoyé en Sibérie. Il a paru à Cologne (Berlin), 1807, une brochure intitulée : *Henri de Bulow peint d'après ses grands talens, son sublime génie et ses aventures, avec une notice authentique de l'arrestation de cet homme étonnant et de son procès criminel.* M—D J.

BULSTRODE (RICHARD), auteur anglais du 17^e. siècle, étudia à Londres, dans la société d'Inner-Temple, et exerça quelque temps la profession d'avocat; mais la guerre civile étant venue à éclater, il prit les armes pour la défense de son roi; ses services lui méritèrent bientôt le grade d'adjudant-général de l'armée royale. Après la restauration, il fut envoyé par Charles II, comme résident, près la cour de Bruxelles, et il remplit les fonctions d'envoyé près la même cour, sous le règne de Jacques II. Il suivit ensuite la fortune de ce monarque en France, où il passa environ vingt années. Ce fut pendant ce temps qu'il composa des *Essais divers*, qui ont été publiés par son fils (Londres, 1715, in-8^o.) Ils roulent sur la *retraite*, le *bonheur*, les *femmes*, la *religion*, l'*éducation*, la *vieillesse*, etc. Si ce n'était pas l'œuvre du génie, c'était au moins le résultat d'une longue expérience, l'auteur ayant vécu cent un ans. X—s.

BULTEAU (LOUIS), né en 1625,

à Rouen, d'une ancienne famille distinguée dans la magistrature, pendant quatorze ans une chancellerie de secrétaire du roi, dont il se démit en 1661, pour vivre entièrement du monde. Il se retira d'abord à la baye de Jumièges, et de là à Germain-des-Prés, où il se retira sous la simple qualité de ce qu'on appelle *commis-clerc*, et s'engagea par un contrat civil, du 1^{er}. mai 1672, à consacrer toute sa vie au service de la religion, sous la condition de tous les privilèges des religieux, à quitter l'habit ecclésiastique, quoiqu'il ne fût pas dans les sacres. C'est dans cet état qu'il subitement d'une attaque d'apoplexie le 6 avril 1693. Bulteau s'était particulièrement appliqué à l'étude de l'histoire monastique. Il publia en 1673, in-8^o., celle de l'Ordre de S. Benoît, sous le titre modeste d'*Essai*; il en a écrit l'origine du monachisme qu'Antoine, et prouve que les moines avaient des prêtres particuliers dans les églises où ils se rassemblaient pour leurs prières communes. Cette histoire est estimée; il ne la que jusqu'au 7^e. siècle. Il donna en 1684-1694, l'*Abrégé d'histoire de S. Benoît et des autres d'Occident*, 2 vol. in-4., d'actes, chroniques et chartes. Il le surprit comme il mettait la main à l'*Histoire du 10^e. siècle* même ordre, qui est restée inédite, et qu'il estimait plus que ses autres ouvrages. Il avait du latin de dom Quatremere en 1668, la *Défense des d'abbayes de St.-Germain-d'Auxerre*, in-12, et, en 1689, les *Discours de S. Grégoire-le-Grand*, avec une préface intéressante et savantes notes. Les autres ouvrages de Bulteau sont des traductions

tion à la sagesse, de Jean-Vivès, 1670, et du *Cura cle-*
ti, 1670; la *Défense des senti-*
de Lactance sur l'usure, com-
 ministre Galléus, Paris, 1671,
 ; le *Faux dépôt*, pour réfuter
 les erreurs populaires touchant
 l'usure, Mons, 1674, in-12, réim-
 à Paris en 1720, sous le titre
utilité de l'usure, et portant à tort
 le nom de *Nicole*. Ce pieux et savant
 ne mit son nom à aucun de ses
 ouvrages, par modestie. — Charles BUL-
 TEAU, son frère, mort doyen des se-
 cretaires du roi en 1710, à quatre-
 quatre-vingt ans, est auteur d'un
Essai sur la préséance des rois de
Castille et d'Espagne, 1674, in-4°. Bul-
 teau a réuni dans ce livre toutes les preuves rap-
 portées par Théodore Godefroi dans
Traité de la préséance, et y a
 ajouté celles dont cet auteur n'avait point
 eu, ainsi qu'une réfutation de ce
 qu'il avait avancé pour appuyer
 ses prétentions des rois d'Espagne.
 On trouve dans la préface du catalogue de la
 bibliothèque de Charles Bulteau (*Bi-*
bliotheca Bulltelliana, Paris, Gabr.
 de Lamoignon, 1711, 2 vol. in-12). Il a
 écrit aussi les *Annales Francici*
Gregorio Turonensi, insérées
 dans l'édition des œuvres de cet his-
 torien, Paris, 1639, in-folio. Ces
 annales s'étendent depuis l'an 458
 jusqu'à l'an 531. On trouve à la suite
 des *Annales Francici*, tirées par Bul-
 teau de la chronique de Frédégaire
 (768). Ces annales sont connues
 sous le nom d'*Annales Bulltellani*.

T—D.

BULWER (JEAN), auteur an-
 glais, a composé : I. traité sur l'in-
 stitution des sourds-muets; il a pour
 titre : *Philosophus, or the Deafe*
Dumbe Mans Friend, exhibi-
ting the philosophical verity of that

subtil Art, which may inable one
with an observant Eye to Hear
with any man speaks by the moving
of his Lips, Londres, 1648, in-8°. Il
 paraît que l'auteur est le premier qui
 ait réduit en principes l'art d'appren-
 dre aux sourds à voir parler ou à
 comprendre le discours par le mouve-
 ment des lèvres; ceux qui l'ont pré-
 cédé (V. Jean-Paul BONET) s'étant
 plus attachés à apprendre aux muets
 à se faire comprendre par signes, et
 à articuler des sons. II. *Pathomyo-*
tomia (ou *Dissection des muscles*
qui indiquent les affections de l'a-
me), 1649, in-12; III. *Anthropo-*
metamorphosis (*L'Homme transfor-*
mé, ou le Changement artificiel, où
l'on fait voir sous quelle étonnante
variété de formes et d'habillements
l'espèce humaine s'est montrée dans
les différents âges et les différentes
nations du monde), Londres, 1655,
 in-4°. Ce dernier ouvrage est très
 curieux, et a eu plusieurs éditions.
 IV. *Chironomia*, ou *L'Art de la*
rhétorique de la main; et *Chirologia*,
 ou *le Naturel langage de la*
main, Londres, 1644, in-8°. X—s.

BULYOUNSKI (MICHEL), naquit
 vers le milieu du 17^e. siècle, au comté
 d'Owaron, dans la Hongrie supé-
 rieure, et fit successivement ses études
 dans les universités de Wittemberg,
 de Tubingue et de Strasbourg. Il réunit
 presque toutes les connaissances hu-
 maines; car il fut à la fois philologue,
 théologien, jurisconsulte, mathéma-
 ticien, poète et musicien. La guerre
 qui désolait sa patrie l'ayant empêché
 d'y retourner, il se fixa en Allemagne,
 et devint recteur à Ohringen et à Stut-
 gard. Frédéric, marquis de Bade-
 Dourlach, le mit ensuite à la tête du
 collège de Dourlach. Bulyounski in-
 venta un instrument de musique à
 clavier, dont il publia la description

en allemand , Strasbourg , 1680 , in-12 . On a encore de lui : I. *Hohenloici Gymnasii hodegus calendariographus* , Ohringen , 1695 , in-8° ; II. *Speculum librorum politicorum Justi Lipsii* , Dourlach , 1705 , in-12 , des cartes philosophiques , et quelques autres ouvrages . Il vivait encore en 1712 . K .

BUMALDUS . Voy. MONTALBANO (Ovide) .

BUNAU (HENRI , comte de) , conseiller intime de l'électeur de Saxe , roi de Pologne (Auguste III) , né à Weissenfels , le 2 juin 1697 , fit ses études avec distinction à Plöta , à Quolzbach et à Leipzig . Appelé à la cour de Saxe en 1717 , il y occupa différentes places : ses voyages interrompirent l'exercice de ses fonctions . Il passa un an à Paris ; mais comme il se disposait à se rendre en Italie , l'électeur le rappela pour lui confier d'importants emplois . A la mort de l'empereur Charles VI , il fut envoyé à Mayence , où il resta jusqu'à l'élection de Charles VII . Le nouvel empereur le prit à son service , le nomma conseiller intime , et le chargea de différentes missions . L'habileté du comte de Bunau justifia la confiance de son souverain , après la mort duquel il rentra au service de la cour de Saxe . Il mourut le 7 avril 1762 , dans la terre d'Ossmannstadt , située dans le duché de Weimar . Il se plaisait à procurer les moyens d'étudier aux jeunes gens sans fortune qui montraient des dispositions , et c'est à ses bienfaits que les lettres et les arts doivent le célèbre Winckelmann . Sa bibliothèque , l'une des plus considérables qu'ait jamais possédée un simple particulier , fut achetée près de 130,000 francs par le prince Xavier , et réunie à la bibliothèque de Dresde . Le catalogue raisonné qu'il en fit faire par Franck ,

pour les livres d'histoire et de philologie seulement (Voy. M. FRANCK) , forme 7 vol. in-4° . On a de lui : I. une *Histoire des Empereurs et de l'empire d'Allemagne , tirée des meilleurs historiens et des archives , et accompagnée d'appendices destinés à éclaircir le droit public de l'Allemagne et la généalogie des maisons souveraines* , en allemand ; 1^{re} . partie , Leipzig , 1728 ; 2^{me} . partie , *ibid.* , 1752 ; 3^{me} . partie , 1759 ; 4^{me} . partie , 1743 , in-4° . Cet ouvrage , malheureusement incomplet , car il ne s'étend que jusqu'au règne de Conrad 1^{er} . inclusivement (en 918) , est précieux par l'excellente critique qui y règne et les matériaux qu'il renferme ; II. *Recherches courtes , mais approfondies sur l'état des droits de la maison de Saxe , sur les duchés de Juliers , de Cleves et de Berg* , Dresde et Leipzig , 1755 , in-4° , traduit en français dans les *Intérêts des puissances* , de Bousset , partie 7 ; III. *Dissertatio de jura circa rem monetariam in Germania* , Leipzig , 1716 , 1718 , 1750 , in-4° . Cette dernière édition a été augmentée par G. Chr. Gebauer ; IV. *Considérations sur la religion et sa décadence* , publiées à Leipzig en 1769 , in-8° , après la mort de l'auteur , par J.-F. Burscher , qui avait écrit en 1768 une *Vie du comte de Bunau* , Leipzig , in-8° . G—r .

BUNDERËN , ou BUNDÈRE (JEAN) , en latin *Bunderius* , né à Gand en 1481 , religieux de l'ordre de St.-Dominique , dont il occupa plusieurs dignités , fut prédicateur et inquisiteur-général de la foi pour le diocèse de Tournay , et mourut le 8 juin 1557 , à Gand , où il était confesseur du grand béguinage . Il combattit avec ardeur les opinions des réformés , ce qui a fait dire à Sander :

1 domini sectas, et dira Lutheri
1 impavidus dogmata Banderius.

Quétif et Echart, et Paquot la liste des ouvrages de Bun-voir : I. *Compendium dissimulatum hereticorum atque vrum*, Paris, 1540, 1543, in-8°, réimprimé sous le titre *pendium concertationis humili sapientium*, etc., Paris, Venise, 1552; Anvers, 1555, et encore sous le titre de *Compendium rerum theologiarum*, Anvers, 1562, in-12; Paris, 1574, 1577, in-8°; dans ces trois éditions, on a inséré *Colloquiorum doctorum Ambrosii, Crisostomi, Augustini et Gregorii viginti articulis ab hæreticis is disputatis*, recueil qui n'est Bundère, mais de Noël Tailleur (voyez TAILLEPIED). II. *De vgarum Lutheri*, Louvain, in-8°; III. *De vero Christi o contra Memnonem anarum principem*, Louvain, in-8°; Paris, 1574; IV. *Scitæ*, Gand, 1556; Anvers, 1574, traduit en flamand par Verius, Gand, 1557, in-12; avant, sur les mémoires de frère le P. Guillaume Carniessé le catalogue des manuscrits existant dans les bibliothèques de Belgique et des provinces voisines, qui n'a pas été imprimé depuis plus d'un siècle. C'est à tort que Sweertius et Verius donnent à Bundère le titre de docteur en théologie. A. B.—T. EL. (PIERRE), l'un des écrivains les plus polis de son siècle, né à Toulouse en 1499. Sa famille dit que son père était normand; il fit ses études à Paris, au collège de Coqueret. Sans fortune, et sans ambition, il aurait vécu

dans l'indigence sans la généreuse amitié d'Emile Perrot, qui le logea chez lui à Padoue; de Lazare Baif et de George de Selve, évêque de Lavaur, qui furent ambassadeurs de France à Venise. Après avoir passé trois années dans cette ville, Bunel suivit l'évêque de Lavaur dans son diocèse, et ne revint à Toulouse qu'après la mort de ce prélat. Chargé de l'éducation des fils du président du Faur, « il institua, dit Catel, les premiers lettres le sieur de Fibrac, auteur des quatrains. » Il voyageait avec lui en Italie, lorsqu'il mourut à Turin d'une fièvre chaude, l'an 1546. Il a traduit du latin de Jean du Bellay, la *Défense du roi* (François I^{er}) contre les calomnies de Jacques Omphalius, jurisconsulte, Paris, 1544 et 1552, in-4°. L'édition latine est de l'année 1544. Mais le principal ouvrage de Bunel est un recueil de lettres que Charles Étienne fit imprimer à Paris, en 1551, in-8°, qui furent réimprimées à Cologne, en 1568, et que Henri Étienne publia sous ce titre honorable : *Epistolæ Ciceroniano stylo scriptæ*, 1581, in-8°. C'est l'édition la plus correcte; celle que Graverol donna à Toulouse en 1687, in-8°, est estimée pour les notes, mais le texte est rempli de fautes. Plusieurs de ces lettres avaient déjà paru à Toulouse avant que Charles Étienne les recueillît. On en trouve quelques-unes dans le volume intitulé : *Epistolæ clarorum virorum*. Paul Manuce avoue que les lettres de Bunel lui servirent de modèle, et Ménage appelle Manuce et Bunel des *cicéroniens de profession*. Le buste de ce dernier a été placé dans la salle dite des Illustres, au capitole de Toulouse, par les soins de l'historien Lafaille, capitoul. Bunel trouvait son bonheur dans la culture des lettres. Il écrivait

à Duferrier, son ami : *Post Deum, in studiis litterarum mihi sunt omnia*. Bayle fait de grands éloges de ses talents et de sa vertu. « C'était, dit-il, un honnête homme. C'était lui que Diogène cherchait. Ses lettres sont écrites avec la dernière pureté, et contiennent des faits curieux. » — BUNEL (Guillaume), qu'on croit père de Pierre, savant professeur en médecine dans l'université de Toulouse, composa plusieurs ouvrages au commencement du 16^e. siècle, et les fit imprimer en 1513, in-4°, sous le titre suivant : *OEuvre excellente, et à chacun désirant de peste se préserver, trez-utile, contenant les médecines, etc., lesquelles sont par luy (G. Bunel) ordonnées, tant en latin qu'en françois, par rime; avec plusieurs Epistres à certains excellens personnaiges, en la louange de justice et de la chose publique*. Duverdier cite quelques vers médiocres de ce poème singulier :

Je ne dis pas qu'en mariage,
Afin qu'on puisse avoir du fruit,
Vous ne fassiez aucun ouvrage,
De tard en tard ainsi que duict;
Mais ce soit après la minuet,
Parfaicte la digestion,
Pour faire génération.

— BUNEL (Jacob), peintre du roi, naquit à Blois en 1558, et fut chargé, avec Dubreuil, des ouvrages de peinture les plus considérables dans les maisons royales. Ils peignirent ensemble la voûte de la petite galerie du Louvre, brûlée en 1660. Bunel fit, pour l'église des Grands-Augustins, une *Descente du St.-Esprit*, et, pour les Feuillants, une *Assomption de la Vierge*. Il peignit encore à Fontainebleau quatorze tableaux à fresque. V—VE.

BUNEMANN (JEAN-LUDOLPHE), directeur de l'école de Hanovre, né à Calbe le 24 juin 1687, mort à Hanovre le 1^{er}. juillet 1759, a laissé

quelques ouvrages intéressants bibliographie et l'histoire de meie, entre autres : *De bicis Mindensibus antiquis et Minden*, 1719, in-4°; II. *Ca manuscriptorum, item libro inventa typographia usque* 1560, *inpressorum rarissimi pro adsignato pretio venalium* J.-L. Bunemann, Leipzig. 178°; III. *Observationes et suppta ad Maittairii annalium* tom. I, dans la seconde éd. 1753; IV. *Notitia scriptorium atque ineditorum ar pographicam illustrantium* vre, 1740; V. *L. Caelii L opera omnia cum notis C. C etc., accedunt nunc primūn lectiones et notæ*, Leipzig, grand in-8°, etc. (

BUNGO, ou BUNGUS. V.

BUNNIK (JEAN), pei paysages, naquit à Utrecht et eut pour maître Herma léven. Après avoir demeuré dans l'atelier de cet artiste, il rut l'Allemagne et l'Italie, ne d'étudier d'après la nature, e toujours n'être pas assez ins duc de Modène le retint a lui pendant huit ans, et lui titre de son premier peintre tient de revoir son pays, Bu nonça aux honneurs dont il dans cette cour; mais, à pein en Hollande, il fut appelé e terre par le roi Guillaume l'employa à décorer le ch Loo. On croit qu'après avo une fortune assez considérab la faiblesse de se laisser ru ses enfans, et qu'il mourut p 1717. Les ouvrages de cet ar peu connus en France. Les H le regardent comme un de le habiles paysagistes. — Jac

peintre de paysages et de ba-
mort en 1725, a obtenu moins
station. E — c D—D.

BO, ou BUNON (JEAN), pro-
à Lunebourg, né à Francken-
dans la Hesse), en 1617, fut
teur de plusieurs jeunes sci-
avec lesquels il voyagea en
ark, ce qui lui fournit l'occa-
développer des vues nouvelles
ducation, et de publier des
les d'instruction qui lui firent
temps une réputation extraor-
En 1655, il fut fait recteur

de St-Michel à Lunebourg,
leur d'histoire et de géographie
io, et de théologie en 1672. Il
t en 1697, âgé de quatre-vingts
n remarque qu'il lui était pous-
dents dix ans avant sa mort.
les nombreux ouvrages qu'il a

s pour faciliter l'instruction,
ie son *Nouvel A, B, C*, sa
maire latine en tables et en
, sa *Bible mnémonisée* tout
, ses Institutes de Justinien
le titre *De regulis juris*, en
, son *Idée de l'histoire uni-
le*, et autres de ce genre qu'on
tendu ensuite n'être bons qu'à
la mémoire au préjudice du ju-
t, on lui doit quelques écrits
s : I. *Cluverii introductio in
aphiam emendata*, Amster-

1697 et 1729, in-4°. II.
*lem Italia, Sicilia, et Germa-
ontracta. La Germania anti-
le même Cluvier, rééluite par
r, fut imprimée séparément à
ubittel, en 1665, in-4°. III.
trium ad Christoph. Heidi-
i radices nominum verborum-
tingrum* : IV. une édition de la
le Cæron par François Fabri-
V. quelques ouvrages de politi-

C. M. P.

NON (ROBERT), clairgrien-

dentiste, né à Châlons-sur-Marne en
1702, reçu docteur à St.-Côme en
1739, pratiqua son art à Paris avec suc-
cès, et y mourut le 25 janv. 1748. Il a
laissé trois ouvrages estimés : I. *Dis-
sertation sur un préjugé concernant
les maux de dents qui surviennent
aux femmes grosses*, Paris, 1741,
in-12; II. *Essai sur les maladies
des dents, où on propose de leur
donner une bonne conformation dès
la plus tendre enfance*, Paris, 1743,
in-12; idem, 1745, 2 vol. in-12; III.
*Recueil raisonné de démonstrations
faites à la Salpêtrière et à St.-Côme*,
Paris, 1746, in-12. C'est un recueil
d'observations sur les maladies des
dents, et d'expériences que Bunon
avait faites à cet égard devant des
commissaires de l'académie de chi-
rurgie. C. et A.

BUNOU (PHILIPPE), jésuite, né
à Rouen vers 1680, y professa la
théologie pendant plusieurs années,
et mourut recteur du collège de son
ordre à Rennes, selon quelques bio-
graphes, mais à Nantes, suivant
l'abbé Goujet, le 11 octobre 1739.
On a de lui un *Traité sur les baro-
mètres*, Rouen, 1710, et un *Abrégé
de géographie, suivi d'un diction-
naire géographique français et la-
tin*, Rouen, 1716, in-8°. Ce dernier
ouvrage peut encore être utile aux
jeunes gens, que l'auteur a eus en vue.
Le P. Bunou cultivait la poésie fran-
çaise, et on a imprimé sa traduction
en vers des *Fontaines de St.-Cloud*
et du *Théâtre des Naiades*, deux
pièces du P. Commire, dans le recueil
des poésies latines de ce dernier, Paris,
1754, 2 vol. in-12. W—s.

BUNTING (HEWRI), théologien
luthérien, né en 1545 à Hanovre,
fit ses études à Wittenberg, et fut
successivement pasteur à Grunow et
à Gosslar. Des tracasseries religieuses

l'engagèrent à quitter le ministère; il se retira à Hanovre, où il vécut en simple particulier jusqu'à sa mort, arrivée en 1606. On a de lui, entre autres écrits, I. une *Harmonie des évangélistes*, en latin; II. *De monetis et mensuris scripturæ sacræ*, Helmstädt, 1583, in-4°. et in-8°; III. *Itinerarium biblicum*, qu'il a écrit en latin et en allemand, Magdebourg, 1597, réimprimé en 1718, in-4°; IV. une *Chronique du duché de Brunswick-Lunebourg*, in-fol., continuée depuis par Henri Meybaum jusqu'en 1620, et réimprimée en 1722; V. *Chronologia, hoc est omnium temporum et annorum series*, etc., Zerbst, 1590; Magdebourg, 1608, in-fol., etc. G—T.

BUNYAN (JEAN), écrivain populaire d'une secte de non conformistes anglais, naquit en 1628, près de Bedford, d'un pauvre chaudronnier. Comme tous les enthousiastes, il avait commencé par être un grand pécheur, et avait été ramené dans la bonne voie par des moyens extraordinaires. Entre autres miracles faits en sa faveur, il raconte qu'un jour qu'il se livrait à son habitude favorite de jurer, il entendit une voix qui, venant du ciel, lui criait : « Veux-tu renoncer à tes péchés et aller au ciel, ou garder tes péchés et aller en enfer. » Le choix ne devait pas paraître douteux; cependant Bunyan ne se décida pas sur-le-champ. Enfin, il se convertit, et si complètement, qu'il devint un modèle de piété. Il continua le métier de son père jusqu'à ce que, les troubles d'Angleterre ayant éclaté, il se fit soldat dans l'armée du parlement. En 1655, il fut reçu membre de la congrégation des anabaptistes de Bedford, et se distingua tellement par son zèle et son enthousiasme, qu'après la restauration, il fut jugé comme promoteur

de rassemblements séditieux, et damné à un bannissement perpétuel. Cette sentence ne fut pas exécutée, mais il demeura douze ans et demi en prison, faisant des lacets pour sa femme et ses enfants, prêt et s'occupant de la composition de plusieurs ouvrages de piété, de plus connu est son *Voyage du pèlerin* (*Pilgrim's progress*), ou allégorique, bizarre, mais plein d'imagination, très célèbre en Angleterre où il a eu plus de cinquante éditions et propre en effet à produire une grande impression sur des esprits simples. Il a été traduit en plusieurs langues, entre autres en français est fort en usage parmi les protestants. En 1671, la congrégation de Bedford choisit pour son pasteur, et l'évêque de Lincoln (Barlow) ayant obtenu un élargissement, il voyagea en Angleterre pour maintenir dans leur liberté de conscience, ce qui nommer l'évêque Bunyan. Le roi Jacques II eut publié son édit de liberté de conscience, Bunyan trouva en état, grâce aux contributions volontaires des personnes croyance, de leur bâtir un lieu de réunion, où il prêchait devant un auditoire nombreux. Il mourut le 31 mars 1688. C'était un homme sans lettres, mais doué de beaucoup d'imagination et de talent naturel; d'un extérieur grossier, mais d'un caractère de mœurs irréprochables. On a rassemblé ses ouvrages en 2 vol. à Londres, 1736, 1737.

S—T. BUOMMATTEI. V. BUONMATTEI.

BUONACCORSI (PHILIPPE). V. CALIMACRUS.

BUONACORSI. V. PERRELLI VAGO.

BUONACOSSA (HERCULE).

BONACOSSUS.

BUONAFEDE (P. APPIANO).

publiciste italien du der-
 , peu connu en France , et
 rat de l'être , par l'indépen-
 sées idées et l'originalité de
 Né à Commachio , dans le
 le 4 janvier 1716 , il entra
 dans l'ordre des célestins ,
 fesseur de théologie à Na-
 740 , et eut plusieurs ab-
 urellement porté aux études
 iques , il fut encouragé à s'y
 'essor qu'elles prenaient
 talie. Il vécut soixante-dix
 et mourut à Rome , d'une
 fit sur la place Navone , en
 1793. Le P. Buonafede était
 taille , d'une physionomie
 montrait la franchise de son
 : il s'énonçait avec aisance ,
 trite était si reconnu , que
 ublicque le portait au cardis
 is il n'obtint pas cette di-
 : VI ayant craint son atta-
 à la philosophie du dix-
 siècle. Tous les ouvrages
 a prouvent qu'il suivit cons-
 ette direction donnée à son
 celui de son siècle. Les plus
 des sont : I. *Ritratti poeti-
 e critici di varj uomini di
 mples* , 1745 , in-8°. (publiés
 ma d'Anneo de Faba Cro-
) : c'est la meilleure de ses
 15 poétiques ; II. *Saggio di
 filosofiche* , Faenza , 1754 ,
 sous le nom d' *Apatopisto
 mo*) ; III. *Dell' appari-
 le une ombre , per T. B. B.* ,
 1758-60 , 2 part. in-8° ;
 a critica e filosofica del
 b. , 1761 , in-8° ; V. *Delle
 celebri esaminate col na-
 ito delle genti* , Lucques ,
 . *Istoria della indole di
 fia* , 7 vol. in-8° , Lucques ,
 nise , 1783 : c'est le plus es-
 is ses ouvrages philosphi-

ques ; VII. *Della restaurazione d'o-
 gni filosofia , ne' secoli XVI , XVII
 et XVIII* , 3 vol. in-8° , Venise ,
 1789 ; VIII. *Storia critica del me-
 derno diritto di natura e delle genti* ,
 Pérouse , 1789. On lui attribue aussi :
*Della malignità istorica discorsi
 trè ; di A. B. contra P. Fr. Cou-
 rayer* , Bologne , 1757 , in-8° ; et
Dell' impudenza letteraria , sans
 date (Lucques , 1761 ou 1762) , in-
 8° ; il y réfute une notice sur Frà
 Paolo Sarpi , publiée par Grifellini.

G—É.

BUONAMICI (LAZARE) , né à Bas-
 sano , en 1479 , d'une famille très
 pauvre , eut le bonheur de trouver un
 protecteur dans l'un des amis de son
 père , et fut envoyé à l'université de
 Padoue. Il ne tarda pas à se faire re-
 marquer par les progrès qu'il fit dans
 les langues latine et grecque , et parti-
 culièrement dans la philosophie , qui
 lui fut enseignée par le célèbre Pom-
 ponace. Ce savant avait une si haute
 estime pour son élève , qu'il lui deman-
 dait souvent l'explication des passages
 douteux qui se trouvaient dans Aristote.
 Buonamici ne s'appliqua pas avec
 moins de succès à l'étude des mathé-
 matiques , de l'astrologie , de la musi-
 que. Au sortir de ses études , il fut ap-
 pelé à Bologne pour faire l'éducation
 de plusieurs jeunes gens de la famille
 Campaneggi. En 1525 , il passa de cette
 ville à Rome , où il fit un cours de
 belles-lettres au collège *della Sapien-
 za*. Il se trouva au siège de Rome en
 1527 , et fut obligé d'abandonner tous
 ses travaux et ses livres pour se sous-
 traire à la férocité des vainqueurs.
 Trois ans après , il obtint la chaire
 d'éloquence grecque et latine dans
 l'université de Padoue. La manière
 distinguée dont il la remplit accrut sa
 réputation à un tel point que l'univer-
 sité de Bologne , Clément VII , le

grand-duc Cosme I^{er}. , lui firent des propositions pour se l'attacher. Le cardinal Sadolet voulait l'emmener à Carpentras , et le cardinal Stanislas Osio le conduire avec lui en Pologne; Ferdinand , roi de Hongrie , lui fit les offres les plus brillantes pour l'engager à venir professer dans ses états ; mais les égards et la considération dont il jouissait à Padoue , et une pension que lui faisait le sénat de Venise , suffisaient à son ambition , et il refusa constamment de s'exposer aux dangers des déplacements. Il mourut à Padoue le 11 février 1552 , âgé de soixante-treize ans. Tous ses élèves se firent honneur d'assister à ses obsèques. Son cercueil , déposé dans l'église de St. Jean di *Verdara* , fut orné d'une longue inscription , surmontée de son buste en bronze. On compte , parmi ses ouvrages , I. *Carmina* , Venise , 1552 , in-8^o. , et 1572 , in-4^o. , réimprimé depuis en divers recueils , comme l'ont été ses *Lettres* et ses *Discours* ; II. *Concetti della lingua latina* , Venise , 1562 , in-8^o. , réimprimé plusieurs fois. Lipenius lui attribue un traité intitulé : *De motu libri X* , Florence , 1591 , in-fol. Il s'est trompé , et le savant comte Mazzuchelli prouve que l'auteur de ce traité est François BUONAMICI , médecin florentin , qui a composé aussi : *De alimento* , libri V , Florence , 1605 ; et *Discorsi poetici in difesa d'Aristotile* , Florence , 1597 , in-4^o.

R. G.

BUONAMICI (PHILIPPE) , naquit à Lucques en 1705. Après avoir rempli avec distinction une chaire d'éloquence et de poésie , il se livra à l'étude de la théologie , et fut chargé , par M. Colloredo , archevêque de Lucques , de rédiger les actes de son synode. Appelé à Rome par Lucchesini , secrétaire des brefs , il fut fait son

substitut , place créée uniquement par Benoît XIV. L'ouvrage qui donna au public l'avantage de ses talents , son funèbre de Lucchesini reconnaissance pour un tel inspira , en 1745. Peu de temps il publia des vers estimés et blissement de la cathédrale par Benoît XIV. Ils sur d'autres compositions du même en l'honneur des cardinaux et Valenti. Chargé par sa ré de traiter des affaires importantes le souverain pontife , il y eut satisfaction de toutes les parties qui lui valut le titre d'agent républicain auprès du Saint poste honorable qu'il quitta suite pour prendre la place de secrétaire des brefs pour latines , à laquelle Clément VII. Il témoigna sa reconnaissance ce pontife , par l'oraison funèbre en prononça dans le Vatican. Il mourut le 30 novembre Son principal ouvrage est *De claris pontificiarum episcopi scriptoribus* , en forme de dialogue. La première édition de 1775 dédiée à Benoît XIV ; et la seconde considérablement améliorée , par XIV. M. Gaetan Marini aux omissions de cette seconde dans son ouvrage *Degli architetti* , Rome , 1784. Buonamici publia , en 1776 , la *Vie d'Innocent* qui déplut aux jésuites , par lequel dont il y parle des affaires de son temps. Il se proposait de faire d'autres productions lorsqu'il l'arrêta dans ce projet. Son style simple , clair et ne manque de grâce. Ses ouvrages en latin publiés , en prose et en vers réunis avec ceux de son frère l'article suit , et imprimés à

vol. in-4°, sous ce titre ,
*t Castrucciū fratrum Bo-
 t Lucensium opera omnia.*

T—D.

MICI (CASTRUCCIO), frère
 nt, l'un des plus élégants
 tins du dernier siècle, na-
 ques, le 18 octobre 1710.
 yé de bonne heure au sé-
 sa patrie pour y faire ses
 issa ensuite aux écoles de
 Padoue, et se fit particu-
 remarquer par sa promp-
 isir le sens des auteurs les
 les. Très jeune encore, il
 isieurs morceaux qui se
 lans différents recueils. Au
 es études, il embrassa l'état
 ue, et se rendit à Rome, où
 il occupait le trône pon-
 spérait alors avoir part aux
 es que ce pape accordait
 ts; c'est pour cela qu'il re-
 e que lui faisait le cardinal
 e, auquel il avait dédié un
 latin en vers endécasyll-
 e le conduire en France.
 ns ses espérances, il aban-
 glise pour prendre l'état mi-
 entra au service du roi des
 es, Charles de Bourbon, qui
 nta sur le trône d'Espagne.
 i avait reçu au baptême les
Pierre-Joseph-Marie; ce
 u'il les quitta pour prendre
 de *Castruccio*, le seul qui
 sté. Il servit d'abord comme
 le régiment de Bourbon ca-
 entra ensuite dans les gar-
 rps; mais il ne cessa point
 de s'appliquer à l'étude des
 es. Après s'être distingué,
 dans la guerre de Velletri,
 roupes napolitaines et autri-
 il en écrivit l'histoire qui
 ce titre: *De rebus ad Ve-*
is commentarius, Lugduni-

Batav. (Lucques), 1746, in-4°, réim-
 primée en 1749, et depuis traduite
 en italien. Cet ouvrage eut un grand
 succès. Le roi en récompensa l'auteur,
 en le nommant commissaire extraor-
 dinaire de l'artillerie, trésorier de la
 ville de Barlette, et en lui donnant
 une très forte pension. Plus maître
 de son temps, Buonamici en consacra
 une partie à composer ses *Com-
 mentarii de bello Italico*, Leyde
 (Gênes), 1750-1751, in-8°, 4 par-
 ties en 2 volumes. Cet ouvrage, réim-
 primé depuis à Naples, en Hollande, en
 Angleterre, et qui a été traduit en an-
 glais et en français, fut reçu avec plus
 d'applaudissement encore que le pre-
 mier. En effet, il est aussi remarqua-
 ble par la beauté et l'élégance du style
 que par la force et la profondeur des
 idées, et enfin par la véracité des ren-
 seignements qu'il contient. Il en avait
 dédié les différentes parties au roi de
 Naples, au duc de Parme, et à la ré-
 publique de Gênes. Le premier de ces
 souverains avait fait pour lui tout ce
 qu'il pouvait faire; le duc de Parme
 lui conféra, par un diplôme très hono-
 rable, à lui et à ses descendants, le
 titre de comte; la république de Gê-
 nes lui fit aussi quelques présents;
 l'ordre de Malte lui accorda, en
 1754, une croix de grâce, avec une
 pension convenable. On croit, qu'a-
 près la conquête de Minorque, le roi
 de France le demanda au roi de Na-
 ples, pour qu'il écrivit l'histoire de
 cette expédition, et que le roi de Na-
 ples l'ayant refusé, sous le pré-
 texte de sa neutralité, Buonamici en
 conçut un tel chagrin, qu'il tomba
 dans une maladie de langueur. Il crut
 pouvoir se rétablir en allant respirer
 l'air natal, mais il était trop tard;
 l'hydropisie de poitrine était formée,
 et il en mourut le 23 février, selon
 Mazzuchelli, ou le 6 mars 1761, sui-

vant Fabroni, dans son *Eloge des frères Buonamici*. On lui fit des ob-
sèques magnifiques, et son tombeau
fut décoré d'une inscription qui se
trouve rapportée dans les deux au-
teurs cités. Outre les ouvrages dont
nous avons parlé, Buonamici a pu-
blié : I. *De laudibus Clementis XII*
oratio; II. *De litteris latinis resti-*
tutis oratio, dédiée au cardinal de
Polignac; III. *Orazione per l'apertu-*
ra dell'accademia reale d'architettura
militare, dans laquelle il prouve
de quelle nécessité est, pour les gens de
guerre, l'étude des beaux arts : ce dis-
cours a été réimprimé en tête de la
Géométrie de Niccolo di Martino;
IV. plusieurs pièces de vers latines et
italiennes dans différents recueils. Ses
œuvres ont été réunies (*Voy.* l'article
précédent). La traduction des mémoi-
res ou commentaires de Buonamici *De*
bello Italico, se trouve à la suite de
l'*Histoire des campagnes de Maille-*
bois (*Voyez PELAY*).

R. G.

BUONAMICO DI CRISTOFANO.
Voyez BUFFALMACCO.

BUONANNI (PHILIPPE), jésuite,
né le 7 janvier 1658, à Rome, où il
est mort le 30 mars 1725. Il a exercé
avec beaucoup de distinction différents
emplois de son ordre, et a composé
plusieurs ouvrages, dont la plupart
traitent de l'histoire naturelle : I. *Ri-*
creatione del occhio et della mente
nell osservazione delle chioccioline....
con quattrocenti e cinquanta figure
di testacei diversi, Rome, 1681, in-
4°. Il traduisit cet ouvrage en latin,
afin de le rendre plus généralement
utile, et il parut sous ce titre : *Re-*
creatio mentis et oculi in observatio-
ne animalium testaceorum, Rome,
1684, in-4°, avec des planches con-
tenant cent figures de plus que l'édi-
tion italienne : ce sont des observations
microscopiques. II. *Observationes*

circa viventia, quæ in i-
viventibus reperiuntur, cu-
graphiâ curiosâ, Rome
in-4°, avec quarante plan-
ches décrites au microscope, les
poussières des étamines et le
ainsi que de très petits chan-
III. *Histoire de l'église du*
avec les plans anciens et 1
Rome, 1696, in-folio,
avec quatre-vingt-six plan-
Recueil des médailles de
depuis Martin V jusqu'à
XII, Rome, 1699, 2 vol
en latin, ouvrage bien plus
celui du P. du Molinet, doi-
plusieurs fautes; V. *Catalogue*
dres tant religieux que mi-
de chevalerie, avec des fi-
représentent leurs habillem-
latin et en italien, Rome, 17
1710 et 1711, 4 vol. in-4°.
vragé est précieux par les
l'exactitude des costumes; VI
des vernis, traduit de l'
Paris, 1713, in-12; VII.
armonico pieno d'instrome-
indicati e spiegati, Rome, 1
1723, in-4°, avec 177
savant et curieux; l'édition
par Hyac. Cerutti (Rome,
in-4°) est augmentée d'un
tion française en regard du
lien; elle n'a que cent qua-
planches; VIII. *Musæum co-*
mani Kircherianum, Rome
in-fol. C'est la description
du célèbre Kircher, que l'a-
vait au collège Romain. Bu-
chargé en 1698 de le met-
tre; il en a eu la direction
mort, et l'a beaucoup au-
enrichi; Jean-Antoine Ba-
donné une nouvelle édition
nouvel ordre, Rome, 1772.
Buonanni avait préparé une
édition de la *Bibliothèque*

vains de sa compagnie ; Ri-
a avait commencé cette liste ,
fait qu'un petit in-8°. qui fut
à Lyon en 1602 et 1609.
egambe y mit la main, et en fit
me in-folio en 1643 ; la 4.
augmentée de plus de la moitié,
Sotvel, imprimée en 1676,
avec des tables qui en rendent
assez commode. D—P—s.
NAROTA, ou BUONARROTI.
MICHEL-ANGE.
NARROTI (MICHEL-ANGE),
le grand Michel-Ange, et que
elle ordinairement *le jeune*,
distinguer de son oncle, na-
lorence en 1568. S'étant livré
oremière jeunesse à l'étude des
ttres, il fut admis de très bonne
ans l'académie Florentine ; sa
e lecture y date de 1585, lors-
avait encore que dix-sept ans.
issi de l'académie de la Crusca,
it le nom de *l'Impastato*, et
a avec beaucoup d'ardeur à la
e édition du *Grand Vocabu-*
l occupa, dans la première de
x académies, les dignités d'ar-
ul, de consul, et plusieurs
e de conseiller. Il fit construire
maison une fort belle galerie
ée à la gloire de son oncle, et
s dessins furent faits par Piètre
tone, à qui il donnait un loge-
Celle galerie lui coûta 22,000
était passionné pour l'honneur
atrie, et réunissait chez lui une
ie composée des littérateurs les
tingués qui s'occupaient avec
ercherches sur les antiquités de
ce, et particulièrement sur les
es familles nobles, au nombre
lles était la sienne. Son talent
e brillait surtout dans les fêtes
jouissances publiques ; on s'a-
t toujours à lui dans ces occa-
sionnelles, où il trouvait le

moyen de satisfaire également et ses
souverains et le peuple. Buonarroti
était d'une santé faible et souvent
éprouvée par des maladies dangereu-
ses ; il mourut à cinquante-huit ans,
le 11 janvier 1646. Les deux ouvrages
qui lui donnent un rang dans la litté-
rature italienne sont deux comédies
intitulées, l'une *la Tancia*, et l'autre
la Fiera. La première, en cinq actes
et en octaves, ou *ottava rima*, est une
comédie villageoise (*commedia rus-*
ticale), écrite dans la langue des
paysans de la Toscane, idiome plein
de grâce et de naïveté, dans lequel
plusieurs poètes florentins se sont
exercés (*Voyez BALDOVINI*). Elle
fut imprimée pour la première fois à
Florence, 1612, in-4°, et ensuite,
ibid., 1615, 1623 et 1638, in-8°.
La seconde comédie, *la Fiera*, dont
la scène est à la ville, est plus sin-
gulière : elle est divisée en cinq jour-
nées, et chaque journée en cinq actes,
ou plutôt ce sont cinq comédies de
suite sur le même sujet. Elle fut jouée
publiquement à Florence, dans le
carnaval de 1618. Le langage en est
extrêmement pur. L'auteur, qui était
alors très occupé du *Vocabulaire de*
la Crusca, se proposa de ne la com-
poser que de mots qui pussent y être
cités. Il la retravailla soigneusement
après la représentation, et ne la fit
point imprimer : elle n'a paru que
dans le siècle dernier, avec des notes
du savant abbé Salvini, qui fit en
même temps réimprimer *la Tancia*,
aussi avec des notes explicatives. Cette
édition a pour titre : *la Fiera, com-*
media (urbana) recitata in Firenze,
etc., *e la Tancia, commedia (rus-*
ticale), con le annotazioni dell'
abate Anton. Maria Salvini, Flo-
rence, 1726, in-fol. On a de Buonar-
roti le jeune deux pièces mytholo-
giques, représentées dans des fêtes,

à la cour de Florence : I. *il Natale d'Ercole, favola rappresentata al serenissimo D. Alfonso d'Este principe di Modena*, etc., Florence, 1605, in-4°; II. *il Giudizio di Paride, favola rappresentata nelle nozze del serenissimo Cosimo di Medici principe di Toscana*, etc., Florence, 1607 et 1608, in-4°. Dans le recueil intitulé *Prose fiorentine*, on a inséré trois discours oratoires de Buonarroti, l'éloge de Cosme II, grand-duc de Toscane, l'éloge de P. François Cambi, académicien de la Crusca, tous deux prononcés dans cette académie, et un discours pour l'ouverture d'une autre académie, où l'on professait les lettres, les armes et la musique. On trouve dans le même recueil trois de ces leçons plaisantes, ou de ces *cicalate*, qui servaient de délassement aux académiciens de Florence, et une leçon d'un autre genre sur un sonnet de Pétrarque. On lui doit encore : *Descrizione delle nozze di madama Maria di Medici*, Florence, 1600, in-4°. Il avait composé plusieurs autres ouvrages en prose et en vers qui sont restés en manuscrits dans sa famille. C'est à lui que l'on doit l'édition des poésies de son oncle, le grand Michel Ange, à qui la nature avait donné le génie poétique, comme celui de tous les arts; il les publia sous ce simple titre : *Rime di Michel Agnolo Buonarroti raccolte da Michel Agnolo suo nipote*, Florence, 1623, in-4°. G—z.

BUONARROTI (PHILIPPE), descendant de cette illustre famille, sénateur de Florence sa patrie, auditeur-président de la juridiction ecclésiastique, et savant antiquaire, mort le 6 décembre 1733, a laissé : I. *Osservazioni istoriche sopra alcuni medaglioni antichi del cardinal Carpegna*, Rome, 1698, grand in-4°,

ouvrage estimé; II. *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro, ornati di figure, trovati ne' cimiterj di Roma*, etc., Florence, 1716, in-fol. Cet ouvrage, accompagné de gravures et précédé d'une savante préface, mit le sceau à la réputation du président Buonarroti; il contient trente-une planches gravées, dont la plupart offrent plusieurs figures, à l'occasion desquelles l'auteur fait les observations les plus savantes sur tous les points d'antiquité qui y ont rapport. Les soixante-dix dernières pages de ce volume, qui en a trois cent vingt-quatre, sans la préface, ont pour objet, trois anciens dyptiques d'ivoire : le premier représente l'apo théose de Romulus; le second, un consul ordinaire de Rome en 541, nommé *Basile*; le troisième est un de ces dyptiques que l'Eglise avait imités des dyptiques consulaires, et ne représente que des objets religieux. L'auteur fait briller dans cette seconde partie une érudition aussi profonde et aussi sûre que dans la première. Ce qu'on a dit dans un *Dictionnaire historique*, etc., d'une prétendue dissertation du même auteur sur un dyptique du consul Boèce, insérée dans le tom. XXVIII du *Journal de Littérature d'Italie*, est un de ces incroyables *quiproquo* qui y fourmillent, et dont il semble qu'il ne faudrait qu'ouvrir les yeux pour se garantir. Cette dissertation est de l'auteur même du journal, et commence littéralement par ces mots : « Ce que nous avons dit dans l'article précédent des dyptiques d'ivoire, savamment expliqués par le sénateur Buonarroti, nous fournit une bonne occasion pour en publier un autre très remarquable du fameux Boèce, etc. » Nous ne relevons ici cette erreur qu'afin qu'on ne nous accuse pas d'une omis-

cion, pour n'avoir point parlé du dyp-tique de Boëce dans l'article de Phi-lippe Buonarroti. III. *Ad monumenta etrusca operi Dempsteriano addita explicationes et conjecturæ*, à la suite du t. II de l'*Etruria regalis*, publiée par Dempster. Quoique l'auteur n'y présente ses idées que sous la forme du doute, on a dit, avec raison, que ses conjectures donnent souvent plus de lumière que les assertions d'un grand nombre d'autres antiquaires. IV. *Albero genealogico della nobilissima famiglia de' Buonarroti*. Gori l'a publié dans ses notes sur la *Vie de Michel-Ange*, composée par Condivi, Florence, 1746, in-fol. G—É.

BUONCONSIGLIO (JEAN), peintre de l'école vénitienne, appelé également *Bonconsigli*, ou *Boni consilii*, et dit *il Marescalco*, naquit à Vicence, vers 1460. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ce maître imita le style de Bellini, et suivit en même temps les préceptes des écoles de Padoue et de Véronc. Il introduisit fréquemment dans ses ouvrages des tritons et autres figures semblables prises de l'antique. Vasari et Ridolfi ne parlent que des peintures laissées par cet artiste à Venise; mais elles n'existent plus, ou sont presque détruites : celles qu'il laissa à Vicence ont été mieux conservées. On distingue un de ses tableaux représentant une *Madone assise sur un trône au milieu de quatre Saints*, parmi lesquels est un S. Sébastien d'une proportion exquise et d'une rare beauté. Buonconsigli montra du talent dans l'art de distribuer la perspective. Son génie semblait né pour l'étude de l'architecture, et annoncer à sa patrie le célèbre Palladio qui devait tant illustrer plus tard. On montre à Montagnana deux compositions de Buonconsigli, qui portent la date de 1511

et de 1514. Il ne faut pas le confondre avec Pierre Marescalco, surnommé *lo Spada*, auteur d'un tableau qu'on voit à Feltri, sur lequel on lit : *Petrus Marescalcus P.*, et qui représente une Madone entre deux Anges.

A—D.

BUONDELMONTE BUONDEL-MONTI, chef d'une famille connue à Florence pour son attachement au pape. Elle prenait son nom du château de Montebuono, dans le val d'Arno supérieur, qui lui appartenait. Buondelmonte devait épouser la fille d'un Amidei, dont la famille se faisait remarquer à Florence par son dévouement à l'empereur; car déjà toute l'Italie était divisée entre les deux factions de l'Église et de l'Empire, et les noms de *guelfes* et de *gibelins*, usités en Allemagne depuis plus d'un siècle pour désigner ces deux partis, commençaient à s'introduire en Italie; mais, à Florence, ces factions ne s'étaient point encore livré de combats. Peu avant l'époque fixée pour la célébration du mariage, en 1215, Buondelmonte, traversant un jour la ville à cheval, fut appelé par une dame de la maison des Donati, qui lui reprocha de s'allier à une famille dont les principes étaient opposés aux siens; elle tourna en ridicule la figure de l'épouse qu'il avait choisie, et, le prenant par la main, elle l'introduisit dans l'appartement de sa fille. « Voilà, lui dit-elle, celle que je vous avais réservée. » Buondelmonte, frappé de l'éblouissante beauté de la jeune Donati, la demanda et l'obtint pour femme, sans être arrêté par les engagements qu'il avait contractés avec les Amidei. Ceux-ci apprirent en même temps que Buondelmonte rompit avec eux, et qu'il était marié; ils recoururent aussitôt à leurs amis pour demander vengeance. Les Uberti étaient

alors à Florence la famille la plus puissante dans le parti de l'empereur ou des Gibelins; ils mirent un grand empressement à venger l'offense qu'avait reçue tout leur parti. Mosca Lamberti, autre chef des Gibelins, proposa le premier de massacrer Buondelmonte: son offre fut saisie avec empressement par ces gentilshommes irrités; et comme Buondelmonte, le matin de Pâques, venait de traverser le pont vieux sur un palefroi blanc, il fut attaqué par ces Gibelins, et tué au pied de la statue de Mars, protecteur de Florence avant le christianisme. Après ce premier sang versé, toute la noblesse se partagea entre les Buondelmonti et les Uberti, les Guelfes et les Gibelins, et, pendant trente-trois ans, ces deux partis combattirent dans l'enceinte de Florence, presque sans interruption. Ce commencement des guerres civiles dans la république a donné une haute célébrité à Buondelmonte, et les Florentins ont souvent désigné son aventure comme la première origine des factions de l'Italie; mais les noms de *guelfes* et de *gibelins*, qui désignaient en Allemagne les deux maisons rivales de Bavière et de Hohenstauffen, sont bien antérieurs à Buondelmonte, et la guerre de la première ligue lombarde dans le siècle précédent avait été excitée par cette même opposition entre les partis de l'Eglise et de l'Empire. S. S—1.

BUONDELMONTI (JOSEPH-MARIE), naquit à Florence, d'une famille noble, le 15 sept. 1715. Dès son enfance, il annonça un esprit habile à saisir tous les genres de connaissances; il apprit successivement les langues anciennes et plusieurs langues vivantes, les mathématiques, la philosophie, et se fit distinguer dans tous ses cours. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut transféré à l'université de Pise, et la quitta

bientôt pour entrer dans l'ordre te, où il fut commandeur, mais ses. Revenu à Florence, vers se perfectionna dans l'étude des française et anglaise, sans ce même temps de se nourrir de des meilleurs auteurs latins et il recherchait la société des non seulement de l'Italie, mais étrangers, avec lesquels il eut une correspondance fort suivie chargé de prononcer l'oraison du grand-duc de Florence Je ton, dernier rejeton de la fan Médicis, dont les obsèques eurent le 9 oct. 1757: ce discours, ju admiré, fut publié la même part, et ensuite dans plusieurs Buondelmonti n'eut pas moins ces dans l'oraison funèbre de reur Charles VI, qu'il pronon janv. 1741, devant un audito imposant que nombreux: elle été imprimée. Il fut encore ch l'oraison funèbre d'Elisabeth-C d'Orléans, veuve du duc Léop de Lorraine, et mère de l' François I^{er}: elle fut imprim rence, 1745, in-4°. En 174 delmonti fut obligé de faire le de Rome pour assister aux moments d'un de ses oncles nels, cardinal et gouverneur ville. Après deux ans de séjo cette ville, où plusieurs ac s'étaient empressées de le Buondelmonti retourna à Fl dans le dessein de continuer vaux qu'il avait entrepris: il empêché par différentes malad état de souffrance, devenu l'engagea à se rendre à Pise, pérait trouver dans la douceur mat quelque soulagement à se Il y mourut le 7 février 1757. âgé de quarante-trois ans. Si ques furent célébrées avec 1

ant à Pise qu'à Florence et à la plupart des écrivains de son temps parlent de lui avec les plus grands éloges, et ne vantent pas l'excellence de son caractère et de son caractère et de son caractère que l'étendue de son savoir a de lui : I. *Lettera sopra la, ed il calcolo de' piaceri d'ori*, insérée dans le recueil d'ertations publiées par André ci ; II. *il Riccio rapito*, tra-en prose de la *Boucle de che-levée* de Pope, qui fut ensuite vers sciolti par le même Bon-ta publiée à Florence en 1739, III. *Ragionamento sul diritto guerra giusta*, Florence, in-8°. Ce discours ayant été l'une manière très fautive dans *azzino Toscano*, l'auteur ju-ropos de la faire réimprimer. s poésies insérées dans divers . Il a laissé des observations sur plusieurs articles du *Dic-re encyclopédique*, et des sements sur un passage de *de l'entendement humain* par R. G.

INFIGLI (JOSEPH-CONSTANT), er sicilien, né à Messine, prit l le parti des armes, et servit distinction en Flandre dans les s du roi d'Espagne; de retour i patrie, il se livra entièrement lles-lettres, et surtout à l'étude toire. Il vivait à Messine en On a de lui : I. *Parte prima ida dell' Historia Siciliana, uale si contiene la descrizione e moderna di Sicilia*, etc., . 1604, in-4°.; Messine, in-4°.; *parte terza*, Messine, in-4°. Cette histoire s'étend la mort de Philippe II. II. *Mes-ittà nobilissima descritta in ori*, Venise, 1606, in-4°. Cet e, traduit en latin par Laurent

Mosheim, a été inséré dans la part. IX du *Thesaurus antiquit. Siciliae*. III. *Breve ragguaglio del ponte eretto dall' illustrissimo senato di Messina*, etc., Messine, 1611, in-4°.; IV. *Apologia alla topographia dell' isola di Sicilia nuovamente stampata in Palermo*, Messine, 1611, in-4°.; V. *Epistolæ B. V. Mariae ad Messanenses veritas vindicata*, Messine, 1629, in-fol. G—É.

BUONINCONTRO (LAURENT), né le 23 février 1411, à San Miniato, dans la Toscane, d'une ancienne et illustre famille, s'adonna de bonne heure à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, et, selon le goût de son temps, de l'astrologie : il cultiva aussi la poésie et l'histoire. Il n'avait que vingt ans, lorsqu'un de ses oncles ayant été député secrètement à l'empereur Sigismond, qui était alors en Italie, pour tâcher d'obtenir de lui qu'il affranchît San Miniato de l'autorité des Florentins, fut dénoncé et banni. Buonincontro fut exilé, et tous ses biens confisqués, comme ceux de son oncle et de ses compatriotes qui avaient eu part au même projet. Il se retira d'abord à Pise, et prit ensuite du service dans les troupes de François Sforze, qui depuis fut duc de Milan. Il se trouva en 1436 au combat de Montefiascone, et y reçut une blessure dont la guérison fut longue et difficile. Il abandonna alors la carrière militaire, se rendit à Rome en 1450, passa à Naples en 1456, et y reçut l'accueil le plus favorable du roi Alphonse 1^{er}, qui lui permit d'enseigner publiquement l'astronomie de Maunilius. Il eut bientôt un grand nombre d'auditeurs et d'élèves, parmi lesquels on distinguait le célèbre Pontanus. Après un long exil, et sans doute à la sollicitation d'Alphonse, Buonincontro fut rappelé, en 1474,

par ses concitoyens, et rétabli dans tous ses droits. Revenu à Florence, il reprit ses leçons sur Manilius avec un grand concours d'auditeurs. Il fut ensuite attaché à Constance Sforze, seigneur de Pesaro, auprès duquel il resta depuis 1480 jusqu'en 1489, époque où il alla s'établir à Rome. Il n'y a rien de certain sur la date de sa mort. L'opinion de Tiraboschi, fondée sur des recherches très exactes, est qu'il mourut dans l'une des deux premières années du 16^e. siècle. Les ouvrages de Buonincontro peuvent se diviser en trois classes, mathématiques ou astronomie, histoire et poésie : I. *Commentarius in C. Manilii astronomicon*, Bologne, 1474, in-fol.; Rome, Florence, 1484, même format, et souvent réimprimé depuis ; II. *Tractatus astrologicus electionum*, Nuremberg, 1559, in-4^o ; III. *Rerum naturalium et divinarum*, etc., lib. III, Bâle, 1540, in-4^o. Cet ouvrage, qui traite de Dieu, des anges, des démons, puis des planètes, de leurs mouvements, de leur influence, est extrêmement rare; on le conserve même précieusement en manuscrit, et il s'en trouve un dans la bibliothèque impériale de Paris, N^o. 8342. Il fut imprimé à Bâle en 1540, in-4^o; il est divisé en trois livres, et contient la description de quelques éclipses. IV. *Fastorum, lib. I*, Bâle, 1540, poème fait à l'imitation de celui d'Ovide. V. *Annales ab anno 1560 usque ad annum 1458*, inséré dans le 21^e. volume des *Scriptores rer. Ital.* de Muratori; VI. *De ortu regum Neapolitanorum*, etc. Cette histoire, qui finit à l'année 1414, a été publiée par le docteur Lami, sous le titre d'*Historia sicula*, dans les tomes V, VI et VIII des *Deliciae eruditorum*, Florence, 1750-1740, in-8^o. R. G.

BUONMATTEI, ou **BUOMMATTEI** (BENOIT), grammairien italien, né le 9 août 1581, à Florence, descendait d'une famille déjà connue au 13^e. siècle, et dont il fut le dernier rejeton. Dès son enfance, il fit paraître tant de vivacité d'esprit, et d'ardeur pour l'étude, que son père ne négligea aucun moyen pour cultiver ses dispositions. Il eut le malheur de le perdre en 1591, par un assassinat. Sa mère, restée veuve avec peu de fortune, et chargée d'une nombreuse famille dont il était l'aîné, voulut le mettre dans le commerce. Forcé d'obéir, le jeune Buommattei quitta les ouvrages de littérature pour ceux d'arithmétique et de change, sciences dans lesquelles il fit bientôt de grands progrès. Ayant atteint sa 15^e. année, il fut nommé pour servir d'adjoind à l'officier chargé par le grand-duc Ferdinand I^{er}., des approvisionnements de la Toscane, et remplit cette place avec autant d'exactitude que de zèle et de talent. Il fut livré pendant quatre ans à ces utiles occupations; cependant il se sentait une vocation décidée pour l'état ecclésiastique, et, dès qu'il fut maître de son choix, il ne rougit point de commencer à dix-neuf ans les premières études littéraires. Il fit, dans l'espace de cinq ans, de tels progrès, non seulement dans les belles-lettres, mais dans les mathématiques, l'histoire, la théologie scolastique et dans plusieurs parties de la philosophie, que l'académie florentine s'empressa de l'accueillir parmi ses membres. Reçu docteur en théologie, il entra dans les ordres sacrés; il prononça en 1609 une oraison funèbre du grand-duc Ferdinand, qu'il fit imprimer la même année. Il s'occupait dès-lors de la composition de sa grammaire, celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. Le mar-

ipiardini aya
 leur du grand-duc de la c
 commença avec
 le titre de son majordome,
 et ensuite auprès du cardinal
 lui-même, en qualité de gentilhom-
 bibliothécaire et de secrétaire.
 Il se livrait avec ardeur aux
 de cette place et à ses études,
 et de ses frères ayant, après
 un temps, vengé la mort de
 son père, mit toute la famille dans
 des bras qui forçaient Buommat-
 tiorner à Florence. Ayant
 à arranger cette affaire, il fut
 par son archevêque de diverses
 fonctions ecclésiastiques qu'il remplit
 avec un coup de zèle et de piété. La
 mort de ce même frère, au service de
 la république de Venise dans la guerre
 de 1623, l'appela dans cette ville;
 et dans le sénat de puissants
 seigneurs. De Venise il se rendit
 à Florence, dont l'évêque lui confia
 la direction de plusieurs cou-
 vents de femmes, et lui fit ensuite
 une bonne cure dans le dio-
 cèse de Prévise. Au milieu de ses fon-
 ctions ecclésiastiques, il ne cessait point
 de publier ses anciens ouvrages, et
 d'en composer de nouveaux. Il fut
 obligé de quitter cette vie pour
 aller consoler sa mère qui
 fut assassinée sous ses yeux un
 an et demi : il revint donc à Florence
 en 1626. Sa mère parvint
 à mourir auprès d'elle; il résigna
 ses fonctions, et se fixa dans sa patrie.
 Il reprit ses études favorites,
 et bientôt plusieurs ouvrages
 furent publiés, qui engagèrent l'acadé-
 mie de Crusca, long-temps disper-
 sée, à venir de renaitre, à le
 choisir parmi ses membres. L'ancien
 président de cette académie, Bastiano
 Amadi, étant mort, 121
 fut nommé à sa place. Il

avec cette ardeur qu'il mettait à tous
 ses travaux. Cela ne l'empêchait point
 d'être en même temps de presque tou-
 tes les autres réunions littéraires qui
 étaient alors très nombreuses à Flo-
 rence. Il y faisait de fréquentes lectu-
 res, et contribuait plus qu'aucun au-
 tre membre à y entretenir l'émulation
 et l'activité. Ce n'étaient encore là que
 ses délassements. Les études de son
 état l'occupaient toujours principale-
 ment; il prêchait dans plusieurs églises,
 et remplissait tous les autres de-
 voirs du ministère évangélique. En
 1632, il fut fait professeur de langue
 toscane à Florence, et recteur du
 collège de Pise. Il mourut à Florence
 le 27 janvier 1647, à l'âge de soixante-
 six ans. Il avait été nommé lecteur
 public de l'académie florentine, et
 y avait expliqué la *Divina commedia*
 du Dante. On lui doit plusieurs
 ouvrages qui ont presque tous pour
 objet la langue toscane. Sa grammaire
 est le plus considérable et le plus es-
 timé. Il en publia le premier essai en
 1623, sous ce titre : *Della cagioni
 della lingua toscana*, Venise, in-4°.
 Trois ans après, il fit paraître *Introd-
 uzione alla lingua toscana con
 l'aggiunta di due trattati utilissimi*,
 Venise, 1626, in-4°. Enfin il donna
 sa grammaire entière à Florence sous
 ce titre : *Della lingua toscana,
 libri II*, 1643, in-4°. Cet ouvrage,
 justement estimé, fut réimprimé avec
 une vie très détaillée de l'auteur, par
 l'abbé J.-B. Casotti, sous le nom ar-
 cadien de *Dalisto Narcaste*, et avec
 des notes très utiles de l'abbé Antonio
 Maria Salvini, Florence, 1714, in-
 4°; il l'a été depuis plusieurs fois,
 notamment à Venise, 1755 et 1751,
 in-4°. Ses autres ouvrages imprimés
 sont : I. des Discours, et entre autres
 l'*Oraison funèbre du grand-duc Fer-
 dinand I^{er}*, et l'*Eloge de S. Phi-*

lippe de Néri; II. des leçons, soit sur différentes parties de la grammaire, soit sur l'*Enfer* du Dante, et des *Cicalate*, ou dissertations badines prononcées dans l'académie de la Crusca: il y en a trois qu'il intitula *le tre Sirocchie* (les trois Sœurs), et qui sont imprimés dans le recueil des *Prose fiorentine*. R. G.

BUONO, architecte et sculpteur du 12^e. siècle, fut employé en 1154 par Dominique Morosini, doge de Venise, qui avait lui-même des connaissances assez étendues en architecture, à élever le fameux *campanile* de Saint-Marc. Les fondations de ce monument furent faites avec tant de soin, que, depuis plus de six siècles, il n'a pas été un seul instant ébranlé, comme tant d'autres tours de l'Italie, dont au premier coup-d'œil on distingue le surplomb. La hauteur de ce *campanile* est cependant de trois cent trente pieds. On ne sait pas précisément où naquit Buono; il est certain qu'il parcourut toute l'Italie. On lui doit à Naples le *Castel Capuano*, dit aujourd'hui la *Vicaria*, et le *Château de l'Œuf*. Il construisit à Pise l'église de St.-André; il donna à Florence des dessins pour agrandir Santa Maria Maggiore. Arezzo lui dut, peu de temps après, sa maison de ville embellie d'un élégant *campanile*. Déjà, dans les ouvrages de Buono, on voit qu'il s'étudiait à perfectionner ce style arabe dégradé qu'on recherchait trop à cette époque. — Buono (Barthélemi), aussi architecte, né à Bergame dans le 15^e. siècle, mourut en 1529. Il bâtit à Venise l'église de Saint-Roch en 1495. On le chargea, vers la même époque, de la construction des vieilles Procuratores. En 1510, il restaura avec habileté la partie supérieure du *campanile* de Saint-Marc, qui est si élevé qu'il a été plusieurs fois frappé de la foudre.

Comme sculpteur, Buono a une statue de S. Roch dans l'église nom, et trois petites statues de le maître-autel de l'église de miniano. A

BUONO (PAUL DEL), italien, naquit à Florence d'une famille distinguée, et célèbre par son génie inventif application aux mathématiques ple de Galilée, il s'attacha à étendre les découvertes que tre avait faites dans l'hydros inventa l'appareil employé pour montrer l'incompressibilité dont l'académie *del Cimento* premières expériences. Il beaucoup aussi du procédé par les Egyptiens, pour sa les œufs par une chaleur au il y réussit, mais Réaumur pour cet objet des procédés tionnés. Del Buono fut appelé par l'empereur Léopold, président de la Monnaie, et à l'âge de trente-sept ans frère, Candido del Buono 1618, s'occupait aussi de l' et inventa un aréomètre et chine pour mesurer les v. mourut en 1670. C

BUONTALENTI (BERNARDINO), peintre, et architecte, né à Florence mort en 1608. En 1547, quartier de Florence, dév par les inondations de l'Arno glouti dans le fleuve débord mille entière de Buontalenti ce désastre; lui seul rest quoique enseveli sous les la maison paternelle. Ses cr jour à travers les murs cre attirèrent l'attention de la f patissante. Le duc Cosme d' ayant été averti, envoya a de cet enfant, qu'on parvin

uf, et qu'on amena au palais. L'empereur de ce jeune orphelin le trouva intéressant; sa gentillesse et son intelligence le firent aimer; le sultan le chargea de son éducation, et reconnut que ses dispositions se portaient vers l'étude des sciences. Le sultan le fit essuyer, et le plaça successivement dans les ateliers de François du Bronzino et de Vasari. Les arts de Buontalenti ne se bornèrent pas à la peinture; il étudia la sculpture et l'architecture, et l'on dit qu'il apprit de Michel-Ange les grands principes qui le guident dans la suite dans l'exercice de ces arts. Il n'avait que quinze ans que le grand-duc le donna pour le dessin, ou plutôt pour continuer l'étude, à son fils le prince Léopold, qu'il amusait beaucoup par ses nouvelles inventions, avec lesquelles il préférait à de vraies découvertes dans la mécanique appliquée. Son adresse à disposer les figures lui valut le surnom de *dalle Girandole* (des souffles), qu'il conserva toute sa vie; il distingua aussi sous la direction de Giulio Clovio, célèbre peintre de ce genre, et il exécuta de petits ouvrages dans ce genre. S'étant ensuite plus sérieusement appliqué aux mathématiques, et surtout à la mécanique, il inventa des machines pour lever les pierres, porter les eaux à toute hauteur, et appliqua cet art à la construction des ponts, des fortifications. En 1565, il accompagna le prince François en Espagne, et laissa dans ce pays des ouvrages de ses talents variés. A son retour à Florence, le même prince, grand-duc, ayant acheté la villa Pratolino dans l'Apennin, fit à Buontalenti de lui bâtir dans cet endroit écarté et

sauvage. L'artiste mit, dans la construction des bâtiments, dans la disposition des jardins et dans la distribution des eaux qui les arrosent, tout ce que son génie inventif lui suggérait. Ce lieu, semblable aux jardins d'Armide, se para tout à coup des merveilles des arts, des plus rares productions de la nature, et devint le théâtre des tragiques amours de François et de Bianca Capello. Buontalenti eut le bonheur, rare pour un artiste, de réaliser à Pratolino les rêves de sa brillante imagination; mais il en coûta au prince quatre millions, somme pour lors très considérable. Néanmoins on continua de le charger de tous les grands travaux de la Toscane. Il construisit la vaste *fabrique* de la galerie de Florence et la magnifique salle dite *la Tribune*, où l'on plaça la *Vénus de Médicis*; les *Lutteurs*, le *Faune*, l'*Apolline*, et d'autres belles figures antiques formèrent le digne cortège de la déesse. Buontalenti exécuta aussi le corridor qui part de la galerie, et, sur une longueur d'un demi-mille, traverse la ville, le fleuve sur un pont, et atteint le palais Pitti, habitation du souverain. Le même artiste eut la modestie de suivre, dans la distribution des appartements de ce palais, les dessins de l'Ammannato, son habile devancier; mais il fit briller son propre talent dans la plantation des jardins et dans l'érection d'une grotte, où l'on voit les statues que Michel-Ange avait laissées imparfaites, et dont Léonard Buonarroti, son neveu, fit hommage au grand-duc. Nous ne suivrons pas Buontalenti, nommé surintendant des bâtiments civils et militaires de sa patrie, dans l'exécution des églises, des palais et des maisons de plaisance qui s'élevaient de toutes parts, d'après ses modèles, à Florence, à Pise et à Sienne.

En 1556, il avait été envoyé à Naples, comme ingénieur au service du duc d'Albe. En la même qualité, il donna au grand-duc les plans du port, de la ville et des deux forteresses de Porto-Ferrajo, des fortifications de Livourne, de Pistoie, de Prato et de Florence. Dans cette dernière ville, il construisit la forteresse de Belvédère. On prétend qu'il perfectionna les batteries des fusils, et que, dans la guerre de Sienne, il fabriqua dans une seule nuit des canons de bois qui suffirent pour battre en brèche un bastion de la ville; il en fit ensuite jeter en bronze de tous les calibres, et entre autres une énorme coulevrine, nommée *scaccia diavoli* (chasse-diables), dont les boulets, creux comme des bombes, et remplis d'artifice, portaient l'effroi et la mort à une immense distance. On lui attribue aussi l'invention des grenades incendiaires et de nouveaux procédés pour les mines. En 1576, il fut l'ordonnateur d'une cérémonie magnifique qui eut lieu dans l'église de St.-Jean (le baptistère), à l'occasion du baptême du fils du grand-duc François; et, depuis cette époque jusqu'en 1600, les fêtes publiques, les joutes, tournois, mascarades, banquets et pompes funèbres dont on le chargea, firent briller toute la vivacité et la richesse de son imagination. Il excellait surtout dans la direction des représentations théâtrales; il y introduisit des décorations mobiles et bien en perspective, et inventa les machines pour les changements à vue; enfin, les merveilles que les auteurs racontent de ces fêtes paraissent surpasser tous les prestiges de notre grand Opéra. La maison de Buontalenti devint une espèce d'académie, fréquentée par les savants de Florence, par les princes et seigneurs, tant italiens qu'étrangers, et par une foule d'élèves

que la haute réputation du maître attirait. Cette école, qui embrassait presque tous les genres d'instruction, dessin, peinture, sculpture, architecture, mathématiques, mécanique, fortifications, etc., fournit des hommes de mérite dans toutes ces parties; les plus connus sont: Jules Parigi, Augustin Migliori, Louis Cigoli, Bernard Pocetti. Buontalenti était plutôt le père que le maître de ses élèves; il les aidait de son crédit, de sa bourse, et, loin d'être jaloux de leurs succès, il leur procurait les moyens de se faire honneur et profit de leurs talents. Il était très déintéressé et même prodigue; et, quoique ses talents variés et les grâces du souverain lui donnassent les moyens d'amasser de la fortune, il la dissipait en essais et en expériences souvent inutiles. Il se trouva si gêné dans sa vieillesse et lorsqu'il devint infirme, que le grand-duc fut obligé de payer ses dettes et de faire une pension à sa fille unique, chargée d'une nombreuse famille. Buontalenti, rassuré sur le sort des siens, et remerciant la Providence et les Médicis, mourut avec plus de tranquillité, le 6 juin 1608, à l'âge de soixante-deux ans. Considéré comme architecte, Buontalenti était sans doute le plus habile de son temps. Il savait tirer parti du local le plus ingrat, il mettait beaucoup d'art dans la distribution de ses plans; la disposition de ses intérieurs était élégante et commode; mais le style de décor de ses élévations extérieures, dans lesquelles il sacrifia un peu trop au goût capricieux de son siècle, s'éloigna parfois des grands principes de l'unité et de la simplicité antiques. Au reste, la diversité des talents de cet artiste, l'heureuse fécondité de ses idées, le rapide mouvement qu'il communiqua aux arts

influence sur l'esprit du son ; enfin, son désintéressement, l'air de son caractère et de ses goûts, le firent aimer de ses compatriotes, et lui assignent une place honorable dans la mémoire des artistes.

C—N.

BUONTEMPI (GEORGE-ANDRÉ), musicien et poète de la fin du 17^e. siècle, natif de Pérouse, maître de chapelle, puis intendant de l'électeur de Saxe, s'est distingué principalement par l'ouvrage intitulé : *Historia musica, sive si ha piena cognizione teorica e della pratica antica e della pratica secondo i modi de' Greci*, etc., Pérouse, in-fol. On se ferait une fautive idée de ce livre, si on le regardait comme une histoire de la musique ; il traite de la science musicale en deux parties, la théorie et la pratique. Dans la première, l'auteur expose six espèces de musique : la divine, l'humaine, la politique, la guerrière, la métrique et l'harmonique ; distinction sans fondement sans utilité. Il expose la théorie des Grecs, d'Alypius, de Nicomachus, d'Aristide, etc., sur la division de l'octave, la formation des sons, les rapports numériques ; mais il donne bientôt les proportions numériques de Pythagore, pour son système vicieux d'Aristoxène, et le pouvoir de diviser l'intervalle appelé *ton*, institua le *semiton*, et s'écarta ainsi de la division triple. Buontempi traite des divers modes des Grecs, de leur position, dans chacun d'eux, des accords conjoints et disjoints. Il passe aux modernes, à la formation de notre gamme, qui est la même que l'union de deux

parties, de la science harmonique, et termine son ouvrage par un court traité sur le contrepoint. Il a encore publié, sur la composition musicale, un livre intitulé : *Nova quatuor vocibus componendi methodus*, Dresde, 1660. D. L.

BUPALUS, architecte et statuaire, natif de Chio, florissait dans la 60^e. olympiade, 540 ans avant J. C. (V. ANTHREMIUS.) Chargé par les habitants de Smyrne d'exécuter une statue de la Fortune, il donna pour attribut à cette déesse la corne d'Amalthée, et imagina le premier de la représenter portant sur la tête le Pôle, c'est-à-dire un emblème du pôle. Il voulut, dit Pausanias qui nous apprend ce fait, donner une idée vive des œuvres de la Fortune. Plusieurs savants ont cherché à reconnaître l'emblème que l'auteur grec désigne seulement par le nom de *pôle*. Quelques-uns ont voulu que ce fût le ciel, sans avoir soin de nous dire comment le ciel lui-même pouvait être représenté ; d'autres, que ce fût le monde ou le globe terrestre ; d'autres, un gnomon ; une aureole, une étoile ; d'autres ont confondu le Pôle avec le Modius, ou le Boisseau, emblème de l'abondance. Montfaucon a cru voir le Pôle dans un signe tantôt cylindrique, tantôt en forme de cône tronqué, surmonté quelquefois par une masse à rebords, semblable à une tête de clou, que l'on remarque sur la tête de plusieurs statues antiques de la Fortune, et auquel on a donné la dénomination vague de *Tutulus*. Si l'on adoptait cette opinion, il faudrait entendre par le mot de *pôle*, l'axe ou le pivot sur lequel l'univers paraît tourner (*Polus quasi cœli cardo*), et croire que c'est l'extrémité de cet axe que l'artiste plaça sur la tête de la Fortune. Bupalus exécuta aussi pour la ville de Smyrne des statues en or, représentant les trois

Grâces, et répéta ce sujet dans d'autres statues dont le roi Attale orna dans la suite son palais. Toutes ces figures étaient vêtues, conformément à l'usage de ces temps anciens, où l'on ne représentait point encore les Grâces nues. Cet artiste, et son frère Anthermus, sculptèrent ensemble plusieurs ouvrages; on en voyait à Rome quelques-uns dans des temples élevés par Auguste. Théodose plaça à Constantinople une *Junon* de Bupalus. On a découvert de nos jours à Rome, un piédestal portant, en grec, cette inscription : « Bupalus la faisait. »

E—C D—D.

BUQUET (CÉSAR), meunier de l'hôpital-général de Paris, à qui il a rendu des services importants pour le perfectionnement des moutures. Il s'occupait aussi de l'économie, dans les maisons de charité, la mouture des pauvres, dite à la *Lyonnaise*, et il en résulta un pain de meilleur goût, plus substantiel, et, pour l'hôpital, l'épargne de cinq mille septiers par année. Les preuves de ce fait sont consignées dans les registres de cette maison, et l'abbé Baudeau en a reproduit le calcul dans ses *Éphémérides*. On y voit que César Bucquet a fait gagner par jour douze cents livres de farine, qui font au moins seize cents livres de pain. On ne connaît ni l'époque de la naissance de Bucquet ni celle de sa mort, arrivée dans les premières années de ce siècle; on sait seulement qu'il a publié les ouvrages suivants : I. *Manuel du charpentier des moulins et du meunier*, vol. in-8°, 1775. Cet ouvrage a été rédigé par M. Edme Beguillet, sur les matériaux que lui fournit C. Bucquet. Il fut réimprimé en 1791. II. *Traité pratique de la conservation des grains, des farines, et des étuves domestiques*, par Bucquet, ancien meunier, in-8°, 1783; III. *Mémoire*

sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture de Paris, in-12, 1786, avec un frontispice et un plan gravé par M. de La Harpe : *Multa paucis*. Il fut admis au concours que l'Académie proposa sur la question proposée par l'Académie de Turin sur le perfectionnement des moulins à eau. Il obtint le premier prix et fut im-

primé avec un privilège de cette compagnie.

BUQUOI. Voy. BUC

BURÆUS. Voy. BUR

BURCH (LAMBERT) fut élu président du conseil de Malines l'an 1644, à l'âge de quarante ans, il fut élu président du chapitre de Sainte-Marguerite de Malines, quatre ans après, il succéda à son père, qui avait été évêque de Malines avec le gouverneur Leiceux. Il fut aussi évêque de la sienne. Toute sa vie van der Burch fut exilée, elle fut rappelée, et termina ses jours à Utrecht. Il était très instruit et très talentueux; c'est un témoignage de lui plusieurs savants hollandais, entr'autres Jean Smeets, Sweertius. On a de lui un ouvrage sur la Savoie, *Sabaudorum ducum, et historia gentilitiae, libri sex*, Amsterdam, 1599, et Anvers, 1604. On a aussi de lui l'exemple de son père, *Præces rhythmicæ ad usum ecclesiæ de Ste.-Marie à Utrecht*, mort en 1604. Il est mort de la même sorte que lui, par disgrâce de leur père. Il a écrit quelques poésies latines sacrées.

BURCHARD (S.), prince de Wurtemberg, né en 1744, se trouvait en France lors

ença à prêcher l'Évangile en Burchard s'y rendit vers et seconda si bien St. Bonifacius qu'il ne tarda pas à acquiescer et à la considération. Lorsque les

Francs voulurent déposer Louis III pour mettre sur le trône un autre Burchard fut envoyé par le pape Grégoire III, et il réussit bien à plaider la cause du roi, qu'à convertir les Saxons de la Germanie. Pepin le comte de Wurtzbourg, et les biens en Franconie. On dit qu'il lui avait accordé un fief absolu sur toute cette province de là venait le titre de comte de Franconie, que portaient encore les temps modernes les comtes de Wurtzbourg; mais ce fait n'est pas trouvé, et Egilword qui, dans sa *vie de S. Burchard*, entre dans de petits détails, n'en fait mention. Burchard s'occupa à embellir et d'enrichir son monastère en 752, il fit bâtir à Wurtzbourg de St-Martin, et, sur le mont Marie, le monastère de

En 790, avec le consentement de Pepin, il abandonna son comté de Rotense et se retira à Hoymbourg, où il mourut le 9 février 752. On célébra ses funérailles le 14 octobre. G—r.

BURCHARD, ou **BOUCHARD**, cardinal, 11^e siècle, naquit à la Bassée, plus probablement, dans la famille des parents nobles, qui l'entreprit ses études, d'abord à Liège, puis à l'abbaye de Lobbes, diocèse de Liège. Il est incertain s'il fut

Lobbes, ou simplement de Liège. Villegise, archevêque de Mayence, se l'attacha. Il fut le précepteur du jeune Conrad le Grand, Othon III le nomma, en

1006 ou 1008, évêque de Worms. Il se rendit recommandable dans l'épiscopat, par sa vie édifiante, par ses immenses charités, par la fondation de plusieurs monastères, et le rétablissement de la discipline régulière dans quelques autres, enfin, par la création d'un chapitre de vingt chanoines. A sa mort, en 1026, on ne lui trouva que trois deniers, un cofret, un cilice, et une chaîne de fer, à demi-usée du côté où il l'appliquait sur sa chair. Avant de mourir, il donna l'absolution à tous ceux qu'il avait excommuniés. Nous lui devons la conservation des canons du concile de Seligenstadt, auquel il avait assisté en 1022. Cet évêque, l'un des plus savants prélats de son temps, est surtout célèbre dans l'histoire de l'Église par un recueil de canons, intitulé: *Magnum volumen canonum*, qu'il composa au commencement de son épiscopat, pour l'instruction de son clergé, et avec le projet de faire revivre la pénitence canonique. Il fut aidé dans cette composition, qui est le plus considérable de ses ouvrages, par Gauthier, évêque de Spire, par Brunichon, prévôt de Worms, et surtout par Albert, abbé de Gemblours, qui avait été son maître. Cette collection, plus ample que celles des autres canonistes qui l'avaient précédé, est faite sans ordre, sans choix, sans critique: les fausses décrétales s'y trouvent confondues avec les véritables. Blondel s'est donné la peine de marquer tous les endroits de cette compilation où l'auteur cite les premières. Elle est en vingt livres. L'édition de Cologne, 1548, in-fol., passe pour la plus ancienne; car celles de Paris, 1499, in-8^o, dont parle Hendreich, et de Cologne, 1528, dont il est fait mention dans la *Bibliothèque Bodléienne*, sont regardées comme

supposées. Du reste, toutes les éditions que nous en avons sont incomplètes. L'ouvrage est plus ample dans certains manuscrits, qu'on ne sera pas tenté d'aller consulter. T—D.

BURCHARD, évêque d'Halberstadt, devint fameux dans le 11^e. siècle, par l'acharnement avec lequel il combattit le malheureux empereur Henri IV, à qui il devait sa fortune. Ce prince, qui l'avait nommé, en 1060, évêque d'Halberstadt, l'envoya à Rome, en 1061, pour y apaiser les différends qui s'étaient élevés entre Alexandre II et Honorius II, compétiteurs pour la tiare. Burchard, contre les intentions de son souverain, se laissa séduire en faveur d'Alexandre, créature du moine Hildebrand, depuis Grégoire VII; et, à son retour en Allemagne, il se joignit ouvertement aux ennemis de l'empereur. Une campagne qu'il fit, en 1067, contre les Vénètes païens de la Lusace, prouva ses dispositions guerrières : il s'empara d'un cheval qu'adoraient ces peuples, et, monté sur cette idole, rentra en triomphe dans Halberstadt. En 1073, il contribua puissamment à soulever contre Henri les évêques Saxons, attaqua et prit le château de Heimbourg, qui appartenait à ce prince, et y commit des cruautés plus conformes à l'esprit de son temps, qu'à celui de son ministère. Des revers ne tardèrent pas à punir sa rébellion; battu deux fois dans la Thuringe et dans la Franconie, il fut obligé de fuir en Hongrie. A son retour en Allemagne, on chercha à le réconcilier avec l'empereur : Gosslar fut le lieu du rendez-vous; mais Burchard et ses partisans y montrèrent une telle violence, qu'une querelle sanglante prit la place de la réconciliation. L'évêque d'Halberstadt y fut blessé mortellement, et, transporté

dans le monastère d'Ilsele mourut peu de jours après.

BURCHARD, abbé d' dans le 11^e. siècle, à B Souabe, entra dans l'ordre, et fit ses vœux à riedt (*Sorethum*), abbaye, située à quelques lieues. Quelques années après, élu prévôt ou prélat de ce monastère, son mérite le fit élever à l'abbaye d'Ursperg, même ordre, entre Ulm et Tübingen, et il quitta pour cette prélatie Schussenriedt. Il eut la charge de son nouvel établissement pour la deuxième fois le 1226. Il mourut l'année suivante, après de courage pour relever de ses ruines la baye, qu'il gouverna onze ans. Il avait, en payant une grande somme d'argent, libérée de droits envers le comte Albert de Württemberg. De fortes raisons portent à croire que Burchard est le véritable auteur de la *Chronique d'Ulrich* (CONRAD DE LICHTENAU), l'histoire de l'empereur Frédéric dit *Barberousse*, et des papes de sa maison (1).

(1) On sait que le compilateur de la chronique d'Ursperg laisse toujours à moitié personne les divers auteurs des lambeaux. Jean Voisius, Gr. Casimir Oudin qui, ayant été peu étroitement instruit que les autres ont écrit cet ordre, attribuent à Conrad tout ce qui, dans sa chronique, se dérive. Cependant l'auteur y dit qu'il fut prêtre en 1222, qu'il entra dans le monastère en 1207, qu'il fut fait abbé à Ursperg en 1215, ce qui se rapporte à ce que dit de Burchard l'auteur de Schussenriedt, rapporté dans *de Primonié*, par l'abbé Hugo (l'histoire de Frédéric I a même été écrite longtemps avant la chronique d'Ursperg. On n'en a pas d'exemplaire, sans date ni lieu d'impression, dans l'abbaye de Roggenburg (en Bavière), où l'abbé prélat de Wong, M. de W., il y a environ un demi-siècle, l'a écrit, l'absence de pagination, l'absence de ponctuation, tout prouve que cet ouvrage est des premières années de l'us

D. *Voyez* BROCARD.
 D (JEAN), né à Stras-
 16^e. siècle, fut pourvu
 le clerc des cérémonies
 le 11 décembre 1485,
 la suite évêque de Città
 mourut le 6 mai 1505.
 In Journal ou *Diarium*
 I, ouvrage extrêmement
 : d'un style simple, naïf
 : qui n'a point encore été
 r(1). Bayle écrivait à l'ab-
 Rien de plus simple et de
 umment écrit que cet ou-
 s il paraît sincère et de
 germanique. On y trouve
 ez singuliers, et qui re-
 la corruption de cette
 'Alexandre VI), sans

age a donc existé à part, et Comen-
 l'auteur que des deux der-
 histoire de Frédéric I., conta-
 depuis 1206 jusqu'à 1229, où
 Casimir Oudin, qui attribue à
 nents personnels à Burchard, se
 e en disant que Conrad fut abbé
 ans, et en mettant néanmoins sa
 est sa vraie date, et son éléction
 pour plus de détail, la disserta-
 lettres, adressée par l'abbé de
 Roggenburg, George, et l'on-
 tr., intitulé : *Spiritus litterarius*
 uatur, etc., Augsbourg, 1771.)

de Burchard n'était connu que
 onné par Denis Godroy, dans
Charles VIII. publiée en 1684,
 ations sages à Ombre Reynoldi,
 on de Baronius, lorsque Leibnitz
 ivre, en 1709, un volume in-4^o.
Historie de ancienne Succerandi
VI papa, seu excerpta
n. Burchardi. Le même extrait
 même ville, l'année suivante,
Historia universalis, seu de vitiis
papa excerpta, etc. Cet ex-
 te rédigé par un français qui
 le rendre public, puisqu'il est
 in, tantôt en français. Leibnitz
 préface, de n'avoir pu retrouver
 qui peut-être était en italien;
 cette langue plusieurs passages
 eux, dans son *Declaratio hirs-*
Navonatale, et la *Dissertation*
diffinitiva, et Leibnitz crut,
 après, avoir trouvé le véritable
 d, dans un manuscrit que Lan-
 die, et il écrivait à ce sujet,
 que, qu'il se proposait de publier
 in *his. harts*; mais il mourut
 et se projet Jean George Eccard
 1707, en 1732, dans le second
 pages de l. 1. de *Diarium*
 es un manuscrit de Berlin qui

» dessein de critiquer ou satiriser. »
 (*OEuvres diverses*, tome IV, page
 727.) On a encore de Jean Burchard,
 un livre intitulé : *Ordo pro informa-*
tione sacerdotum, Rome, 1509, in-
 4^o, et Venise, 1572, in-8^o. Il a aussi
 contribué, avec Jacques de Lutiis, à
 la correction du *Liber pontificalis*,
 Rome, 1497, in-fol. V—VE.

BURCHARDUS. *V.* BURCKHARD.

BURCHELATI (BARTHELEMI),
 medecin, philosophe et littérateur ita-
 lien, naquit dans le Trevisan vers
 l'an 1548. Après avoir étudié en dif-
 férentes universités, il passa dans
 celle de Padoue en 1572, y fut reçu
 docteur, et, au bout de quatre années
 d'un travail assidu, revint dans sa
 patrie, où il fut agrégé au collège de

pourrait bien être le même que Lacrose avait com-
 munié à Leibnitz. Ce manuscrit était très dé-
 fectueux, de l'aveu même d'Eccard, qui, dans son
 édition, fut souvent obligé d'avoir recours à l'ex-
 trait de Leibnitz, pour rétablir l'ordre des faits,
 interverti par les copistes. Eccard ajoute que le
Diarium qu'il publie contient le journal entier du
 pontificat d'Alexandre VI; mais c'est une erreur,
 l'extrait même de Leibnitz remonte plus haut; il
 commence en 1492, au 2 août, jour de l'exaltation
 d'Alexandre VI; le *Diarium*, donné par Eccard,
 commence quatre mois plus tard, au premier di-
 manche de l'Avent; l'extrait de Leibnitz va jus-
 qu'au 3 août 1503, quinze jours avant la mort d'A-
 lexandre VI, et le *Diarium* publié par Eccard finit
 au 22 février de la même année. On remarque
 d'ailleurs des différences considérables entre les
 deux textes imprimés, dans l'impression et dans
 les faits. On trouve dans Leibnitz des articles qui
 manquent dans Eccard; et, vers la fin, les deux
 textes n'ont plus rien de semblable, et deviennent
 deux ouvrages différens. Eccard désirait qu'on
 pût enfin se procurer une bonne copie du *Diarium*,
 mais il n'osait espérer que cela fût possible, et il
 disait : *Latec illud in archivo Vaticano, eter-*
numque latebit. Cependant Le Carne de Sainte-
 Palaye découvrit à Rome, dans la bibliothèque
 Chigi, un manuscrit en 5 volumes in-4^o, qui pa-
 raitrait contenir l'ouvrage entier de Burchard. Il
 commence au premier décembre 1491, jour où
 l'auteur fut pourvu de la charge de clerc des céré-
 monies pontificales, et finit au 31 mai 1506, un an
 même après la mort de Burchard; ce qui annonce
 que celui-ci aurait eu un continuateur. Ce manus-
 crit, sans lacune de temps, renferme les derniers
 mois de Sixte IV, tout le pontificat d'Innocent
 VIII, d'Alexandre VI et de Pie III, et les trois pre-
 miers années de Jules II. Il existe à la bibliothé-
 que impériale plusieurs manuscrits du *Diarium*.
 Voyez le tome XVII des *Mémoires de l'académie*
des belles-lettres, où Foucarmagne donne une No-
 tice du Journal de Burchard, pag. 597 à 606. On
 trouve aussi une bonne Notice sur le même ou-
 vrage, dans le tom. I des *Notices et Extraits des*
Manuscrits de la Bibliothèque du roi.

médecine, et bientôt chargé d'enseigner cette science. En 1585, il y fonda une académie qui d'abord prit le titre de *Burchelata*, du nom de son fondateur, et qui, par la suite, fut connue sous celui de *Cospiranti*. La plupart des académies d'Italie le comptèrent parmi leurs membres. Il ne s'en livrait pas avec moins d'ardeur et de capacité à sa profession de médecin. Il fut revêtu plusieurs fois des charges de conseiller, de proviseur, d'ancien, de président, etc. de cette faculté: il avait été, dès l'âge de vingt-six ans, nommé chevalier de l'ordre de St.-Georges. Les honneurs et les emplois dont il fut revêtu lui firent essayer bien des traverses qu'il soutint avec courage. Il en fit lui-même la description dans le meilleur de ses ouvrages, intitulé: *Commentariorum memorabilium historię Tarvisinę*, Trévise, 1616, in-4°. On y trouve un grand nombre de faits précieux pour l'histoire de sa patrie, où il mourut le 29 septembre 1632. On a de lui divers ouvrages en latin et en italien, en vers et en prose, dont une partie a été imprimée à part, et l'autre dans différents recueils. Les principaux, après celui dont on vient de parler, sont: I. *Tyrocinia poetica*, Padoue, en deux parties, 1577 et 1578, in-4°; II. *Charitas, sive convivium dialogicum septem physicorum*, etc., Trévise, 1593, in-4°. Ce sont des recherches sur les repas, les mets et le luxe de table des anciens, etc. III. *Mediolanum, sive itinerarium Hieronymi Bononii senioris Tarvisini, carmen epicum*, Trévise 1626, in 4°.; IV. *Trattato degli spiriti di natura secondo Aristotile e Galeno*, Trévise, 1591, in-4°.; V. des poésies latines et italiennes éparses dans plusieurs recueils. Parmi les enfans que Burchelati eut de trois

différentes femmes, on doit distinguer César et Jean-Baptiste. Le premier, qui fut chanoine et protonotaire apostolique, a fait des poésies assez estimées; le second, qui avait embrassé l'étude du droit, était aussi né poète, et promettait de surpasser son père par le feu et l'agrément de ses poésies. Il lui fut enlevé à l'âge de dix-huit ans, en 1598, par l'accident le plus funeste. Étant allé en vacances à Oderzo, il fut tué d'un coup d'arme à feu dans la poitrine, par l'imprudence d'un de ses meilleurs amis, son compagnon d'étude. R. G.

BURCHIELLO (DOMINIQUE), le poète le plus bizarre et le plus extravagant qui peut-être ait jamais écrit, vivait à Florence, sa patrie, au commencement du 15. siècle. Fils d'un barbier nommé Jean, il n'avait lui-même reçu d'autre nom que celui de Dominique: il se nomma dans la suite Burchiello, sans que l'on puisse faire autre chose que des conjectures assez vagues sur ce qui lui fit choisir ce surnom. Il tenait sa boutique de barbier dans le quartier de Calimala, près du vieux marché. Cette boutique devint célèbre, qu'on n'a pas dédaigné de peindre dans l'une des voûtes de la galerie de Médicis. On l'y voit partagée en deux pièces; dans l'une on se fait la barbe, tandis que dans l'autre on fait des vers, et l'on joue des instruments. Le portrait de Burchiello est peint au-dessus de sa boutique. C'était le rendez-vous des plus beaux esprits de ce temps-là, qui s'amusaient de folies et des traits d'originalité du barbier-poète. Quelques auteurs lui ont reproché des vices horreux, et l'ont représenté comme un vil bouffon et un homme à tout faire pour de l'argent; mais d'autres ont pris sa défense, et lui ont donné des mœurs et un caractère estimables, avec un tour d'esprit

satirique, qui se couvrait de la folie pour dire librement. On peut difficilement en juger par les poésies, qui sont pour la plupart intelligibles, et qu'il paraît es avoir ainsi à dessein, pour s'acquiescer ceux qui auraient la prétention de découvrir un sens, lorsqu'il n'y en a aucun lui-même ; ce sont de mots qui ont quelquefois un sens sérieux et qui ne sont que et extravagants. Il n'a cependant manqué de commentateurs, et prétendu l'expliquer. Doni, par exemple, a eu cette prétention, et n'a réussi qu'à faire un commentaire aussi intelligible que le mérite généralement reconnu de ses productions singulières c'est la pureté et de l'élégance du style sont citées comme texte de ce qui peut-être le seul exemple sur que l'on cite comme autorité le pouvoir entendre. Doni cependant que c'est la faute de l'ouvrage, du moins en plus grande mesure il n'y avait qu'à ranger ses vers dans un meilleur ordre, et retrouverait un sens, que plusieurs sont relatifs à des circonstances de la vie de l'auteur. Enfin, il y en a cinq classes, et tout ce qui est dit de la première classe, dit-il, ont été faits avec l'intention de mordre ouvertement et ils s'entendent fort bien ; et la seconde furent écrits par lui ou pour les autres qui vivaient à l'auteur, et ceux-ci sont assez clairs ; ceux de la troisième ont eu pour but de méconnaître de manière à n'être en que des personnes à qui ils étaient adressés ; et il est impossible de comprendre entièrement. Il écrivit ceux de la quatrième

» classe sur les choses qui lui arrivaient
 » journellement, et ils sont moitié clairs
 » et moitié obscurs. Quant à ceux de la
 » dernière classe, voulant donner de
 » l'exercice à nos cervelles légères, et
 » toujours curieuses d'entendre, ils les
 » fit dans un genre si fantasque, qu'il
 » est probable que lui-même ne sut pas
 » bien ce qu'il y voulait dire. » Le
 plus grand nombre des lecteurs, même depuis ce beau commentaire, trouve plus court de les ranger tous dans cette dernière catégorie, et on n'oserait trop les en blâmer. Burchiello mourut à Rome en 1448. Ses sonnets furent imprimés, pour la première fois, à Bologne, 1475, in-4°. Il y en eut sept autres éditions, toutes in-4°, avant la fin du 15^e. siècle. Dans le 16^e., après quatre autres in-8°, il en parut une dans ce format, en 1552, à Florence, donnée par Grazzini, sur-nommé le *Lasca*, avec des sonnets d'Antoine Alamanni, dans le même genre que ceux du Burchiello ; c'est cette édition qui est citée dans le Vocabulaire de la Crusca. La première de Doni, avec des commentaires, est de Venise, 1553 ; et la deuxième, 1556, in-8°. Elles sont dédiées au peintre Tintoret, et accompagnées du portrait de l'auteur. La meilleure de toutes les éditions du texte seul est celle de 1568, donnée à Florence par les Juntas, in-8°. La dernière, datée de Londres et de Florence, 1757, répétée en 1760, a été faite, en partie à Lucques, et en partie à Pise, d'après les deux bonnes éditions de 1552 et de 1568. G—É.

BURCKHARD (FRANÇOIS), conseiller intime et chancelier de l'électeur de Cologne, Ernest, fit ses études à Cologne, se rendit de là à Munich, où il prêta son travail et ses connaissances à Léonard Eck de Randeck, chancelier de l'électeur de Bavière, et retourna ensuite à Cologne, où il écri-

vit un petit ouvrage qui fit beaucoup de bruit; il est intitulé : *De autonomia, ou du libre établissement de croyances diverses*, imprimé, après sa mort, à Munich, 1586, in-4°, réimprimé en 1595 et en 1602. Cet ouvrage fut faussement attribué à Andre Erstenberger, à André Gail, et Jöcher s'est trompé en l'attribuant à un autre François Burckhard, théologien protestant. Burckhard mourut à Bonn, le 6 août 1584. — BURCKHARD (Jacques), né à Bâle en 1642, jurisconsulte et professeur en droit à Sedan, à Herborn, et en 1678 à Bâle, n'a publié que des dissertations, et mourut en 1720. Il y a eu plusieurs autres jurisconsultes de cette famille, dont quelques uns ont été professeurs à Bâle, mais qui tous n'ont laissé que quelques dissertations. G—T.

BURCKHARD (JEAN-HENRI), botaniste et antiquaire allemand. Le catalogue de sa bibliothèque, publié à Helmstadt en 1745, donne une idée de la variété de ses connaissances. Pendant sa vie, qui paraît n'avoir pas été très longue, il n'a publié aucun ouvrage, excepté une lettre latine à Leibnitz, mais qui est importante par son sujet, car elle annonce la découverte des principes fondamentaux de la botanique. Il y démontre que l'on ne devait tirer le caractère propre à distinguer les genres de plantes les uns des autres, ni des racines, ni des feuilles, ni de la disposition des fleurs, ni de la forme de la corolle, mais seulement des parties qui servent essentiellement à la génération, c'est-à-dire, des étamines et des pistils. Ensuite il y expose un système de classification établi sur ces deux organes. C'était l'indice de la découverte du sexe des plantes, considéré dans leur universalité, et de l'importance des fonctions des deux organes qui concourent réciproque-

ment à la fécondation. Il para n'avait pas fait beaucoup d'a cette idée, jusqu'à ce que l publié son système sexuel. A rent Heister ressuscita cette de Burckhard, et la publia veau (Helmstædt, 1750, avec une préface très lon laquelle il donna des détail ques, et fit des rapprochme venger la mémoire de quelqu qui avaient énoncé sur le m quelques idées vagues et tom l'oubli. Son but principal é vendiquer une partie de la d pour ces auteurs, de l'enlev né, et de faire voi qu'il avai système dans Burckhard. Il tivement des ressemblances sibles; cependant elles ne pas que Linné ait eu connai cet ouvrage, et qu'il en ait les idées. En considérant so dans son ensemble et dans détails, on voit qu'il est u quence immédiate de la décc sexe des végétaux, dans toi des que suit la nature dans le duction. Heister, dans le mê dédia à cet auteur un genre sous le nom de *Burckh*. Duhamel l'adopta; mais cel *licarpa*, que Linné avait de cédemment au même genre. La lettre de Burckhard, 1 1702, annonce de la prolo un esprit d'observation très

D-

BURCKHARD (JACQUE distingué, né à Sulzbach, fit ses études à Sulzbach, Helmstædt et à Wittenber blessé de sa santé ne l'en de s'adonner avec ardeur ; mais il faillit plusieurs fois victime. Les leçons de Jac novius, d'Hor. Turselin,

lui inspirèrent un goût particulier pour l'antiquité et pour l'histoire. Il a eu pour avoir occupé diverses places plusieurs villes d'Allemagne, il a été à Wolfenbützel, où il fut bibliothécaire et conseiller du duc unswick. Il y mourut le 23 août 1717, laissant une bibliothèque considérable, et un cabinet de médailles il avait donné le catalogue en 1717, avec des mémoires sur sa vie. Ses principaux ouvrages sont, I. *De ætate latinæ in Germaniâ per I sæcula amplius fatis*, 1713, in-8°, avec des augmentations; *Historia bibliothecæ Augustæ Wolfenbütteli est*, 1744—45, 2 t. in-4°; III. *Musæi Burckhardtii, tom. I, complectens bibliothecam*, 1750, in-4°; IV. *De Ulrichi de Hutten ac meritis*, Wolfenbützel, 1717, in-8°, 3 part. in-4°; V. quelques opuscules concernant l'histoire de l'Allemagne, et beaucoup de programmes.

G — T.

BURE, ou BURÆUS (ANDRÉ), né le 12 août 1571, de la géographie en Suède, naquit à Hernösand, d'un ministre protestant des environs de Hernösand. Ses études dans les mathématiques le firent connaître de Charles IX, qui le nomma son premier architecte. En 1603, il fut envoyé en Russie pour négocier une importante, et, en 1607, il devint membre du département de la guerre. Le roi l'avait déjà nommé à la tête du bureau du cadastre. Il fut chargé de mesurer toutes les provinces, et de dresser une carte générale du royaume. Sous lui, d'habiles géographes concoururent à cette grande entreprise, dont Buræus se réserva la direction la plus difficile. Son *Orbis Arctici primisve regni Sueciæ tabula*, avec six feuilles, gr. in-folio, par Crauthman, qui parut à Stock-

holm, en 1626, et son *Orbis Arctici præsertim Sueciæ descriptio*, publiée la même année à Stockholm, et réimprimée à Wittemberg en 1630, in-8°, furent le résultat de ses travaux. Il les poursuivait avec ardeur, et se proposait de publier séparément chacune des provinces suédoises; il en avait déjà terminé neuf, qu'on trouve dans l'atlas des Blaeuw, lorsque la mort vint l'enlever, en 1646, aux sciences géographiques, dont il reculait les limites. Avant lui, la carte d'*Olaius magnus*, monument de l'enfance de la géographie, servait seule de base aux cartes du Nord. Buræus créa une géographie nouvelle de ces contrées, et, sans l'imperfection des instruments alors en usage, ses observations et ses mesures astronomiques auraient laissé peu de chose à rectifier. L. R.—E.

BURE, BURÆUS, ou BURÉUS (JEAN), né en Suède, en 1568, attaché d'abord à la chancellerie royale, devint bibliothécaire du roi, et antiquaire du royaume. Il mourut en 1652, laissant sur les antiquités du Nord, et sur divers sujets historiques et théologiques, un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, mais dépourvus de critique, et dont la plupart ont des titres recherchés et bizarres. Buræus cultiva aussi la poésie, et fut un des premiers, en Suède, qui fit des vers dans la langue du pays. Vers la fin de sa vie, il donna dans les rêveries cabalistiques, et prétendit prédire la fin du monde. Il annonça que le premier terme de cette fin arriverait le 5 mai 1647, et le dernier en 1674. Il distribua ensuite aux pauvres tout ce qu'il possédait; mais la fin du monde n'étant pas arrivée, il se vit obligé de recourir à la reine Christine pour avoir de quoi subsister. On peut voir dans la *Suecia litterata*, de Scheffer, et dans Adelung (*Supplém. de Jöcher*)

la liste des ouvrages de Jean Bure ; nous n'indiquerons ici que ceux qui ont quelque importance pour l'histoire de la littérature sueo-gothique : I. *Runa Ransioms, hoc est elementarunica usurpata à suo-gothis veteribus*, 1599; II. *Relatio de ratione et viâ regiones septentrionales ad cultum reducendi, auctore Ditmarso quodam Jonâ Henriceno de Meldorp, versâ in sermonem popularem jussu regis Caroli*. Stockholm, 1604; ibid., 1656; III. *Libellus alphabetarius, literis runicis cum interlinearibus sueticis editus*, ib., 1608; ib., 1624; IV. *Monumenta Helsingicâ Thorone in Angedaal ante aliquot centurias annorum posita. Subjunctâ promissione præmii ab ipso impetrandi qui lectionem eorum insolitam incognitamque potuerit demonstrare*, ibid., 1624; V. *Specimen primariæ lingue scantzianæ, continens declinationes nominum adjectivorum et substantivorum, ut et syntaxin eorum in tabulâ*, ibid., 1656; VI. *Runa redux, seu regis Danicæ Waldemari prædictio de literarum runicarum reditu ad suos, rhythmis sueticis*, ibid., 1656; VII. une édition avec des notes du *Konunga Styrelse* (Gouvernement des Rois) ancien ouvrage suédois, Stockholm, 1654, in-4°. Jean Bure fut père de Catherine Bure, née en 1602, morte en 1679, et qui s'est fait un nom par son savoir. On a imprimé sa correspondance avec Vendela Skytte, fille du sénateur Jean Skytte, autre suédoise distinguée par ses connaissances, et qu'un auteur contemporain appelle *Sexis et seculi miraculum*. Catherine Bure épousa Jean Archielm, antiquaire du royaume de Suède, et membre du tribunal de Finlande. — Olaus Engelbert Bure, médecin suédois, né dans l'Allemagne, s'appliqua aux

mathématiques, et publia, entre autres ouvrages, la description d'un instrument qu'il avait inventé, sous ce titre : *Arithmetica instrumentalis Abacus ratione novâ ex geometricis fundamentis atque supputatione, numerationes arithmeticas, proportionales simplices, multiplices, directas, reciprocas, disjunctas, et continuas explicans, et eodem intuitu exempla plura ad oculos demonstrans*, Helmsstadt, 1609, in-8°. C—AU.

BURE (GUILLE-FR. DE). *V. DEBURE*.
 BUREAUX DE PUSY (JEAN-XAVIER), né en 1750, à Port-sur-Saône, bourg de Frauche-Comté, entra de bonne heure dans l'arme du génie. Il se fit estimer de ses chefs, et aimer de ses camarades. Quoique bien placé dans le monde, il ne le recherchait cependant point. Doué d'une raison supérieure à son âge, il employait tous ses moments à l'étude des sciences, ou à la lecture des meilleurs auteurs; aussi n'était-il étranger à aucune science, et il parlait et écrivait avec beaucoup de facilité et d'élegance. Député par la noblesse du bailliage d'Amont à l'assemblée constituante, il fut nommé trois fois président. Sa modestie l'empêcha de paraître souvent à la tribune, mais il travailla dans les comités, et il fut chargé de plusieurs rapports, dont les plus remarquables sont ceux sur *la nécessité d'une nouvelle division du royaume; sur l'uniformité des poids et mesures; sur le classement des places de guerre sur l'état de l'armée*. Il publia aussi des *Considérations sur le corps du génie*, 1790, in-8°. La session terminée, il rentra au service, avec le simple grade de capitaine du génie. Employé à l'état-major du général Lafayette, il fut accusé d'avoir négocié entre ce général et le maréchal Luckner, un accord qui devait opérer la

les armées pour marcher sur le territoire de l'assemblée législative et le roi. Un décret le manda pour rendre compte de sa mission, et il y parut. La manière franche et éléguante avec laquelle il se présenta força ses ennemis même à le respecter. Obligé de fuir avec le général Lafayette, après la révolution d'août 1792, il fut, comme lui, poursuivi par les Autrichiens, et conduit à Valenciennes, puis dans la forteresse de Maastricht, où il resta prisonnier, jusqu'en 1797, l'intervention de Napoléon Bonaparte, au traité de Campo Formio, lui eut fait rendre la liberté. Jusqu'à ses compagnons d'infortune à Burette, Puy exécuta alors ce qu'il avait formé depuis longtemps de passer en Amérique. Il fut accueilli à Philadelphie, et après le chargea de faire un voyage de défense pour la côte de Nouvelle-Angleterre, soumis à l'examen des hommes de part les plus éclairés, et par leur approbation ; mais les circonstances n'ont pas encore permis de le faire. Rappelé en France par le consul, après le 18 brumaire, de Puy fut successivement préfet à Moulins, à Lyon, et à Paris. Dans le peu de temps qu'il occupa cette dernière place, il sut se mériter l'estime des esprits, éteindre les divisions, et couvrir les haines. Il commença par les choses utiles, et il en préparait de nouvelles, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne, qui l'enleva le 22 février 1800. Son *Eloge historique* a été écrit par M. Guérre, Lyon, 1800 ; on y apprend qu'il a laissé des mémoires sur les événements de la révolution, dont il avait été le témoin.

W—s.

BUSETTE (PIERRE-JEAN), naquit à Paris, le 21 novembre 1665. Son père, originaire de Nuits, devait

le jour à un habile chirurgien ; mais il fut obligé d'abandonner la médecine et de quitter son pays, pour chercher une ressource dans l'état de musicien. Il avait pour la harpe un talent supérieur, et l'on possède de lui plusieurs pièces manuscrites. Le jeune Burette eut une enfance si valétudinaire, qu'on n'osa ni l'envoyer au collège, ni le fatiguer par des études sérieuses. Son père se contenta de lui apprendre la musique, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de huit ans, il parut à la cour de Louis XIV, touchant une petite épinette, que Claude accompagnait de sa harpe. A dix ans, il donnait des leçons de clavecin ; et, bientôt, le père et le fils furent tellement en vogue, qu'ils ne pouvaient suffire au nombre de leurs écoliers. Les succès de Burette dans la musique ne purent néanmoins étouffer le goût dominant qu'il avait pour les lettres : il employait à acheter des livres une partie du produit de ses leçons. Deux ecclésiastiques, amis de sa famille, lui enseignèrent le latin ; ensuite, seul, et sans autre secours que la méthode de Lancelot, il parvint à se rendre familière la langue grecque, tant il mit d'application et d'assiduité dans son travail. Plus son esprit se développait, plus la sphère de ses connaissances s'agrandissait, et moins la profession de musicien lui présentait une perspective agréable. Enfin, à force de prières, il obtint de ses parents la permission de quitter un état qui ne pouvait plus lui convenir, et d'embrasser la médecine. Mais, pour parvenir à être membre de la faculté, il fallut d'abord faire un cours de philosophie, ensuite prendre ses degrés. Voilà donc Burette, à dix-huit ans, et pour la première fois de sa vie, sur les bancs. Une persévérance

à cheval et dans les chars, etc. Ces mémoires laissent peu à désirer pour l'exactitude des recherches. Mais il était réservé au sophiste de Paw de détruire les preuves qui conservaient encore beaucoup de vraisemblance en faveur de la gymnastique. Il a montré combien nuisit à la sagesse des Athéniens l'abus des exercices violents, contre lesquels lui-même s'éleva avec force par divers écrits. Les recherches faites par l'abbé Fraguier sur un manuscrit de Platon attirèrent ensuite l'attention de Burette. Dans ce passage se trouve au 7^e livre des *Épîtres* le mot *harmonie*, plusieurs fois employé, avait fait penser au jésuite que les Grecs connaissent ce que nous entendons par ce mot, et il inséra, dans les *Mémoires de l'Académie*, ses réflexions sur ce sujet. Burette réfuta victorieusement cette opinion dans un mémoire, tom. III, pag. 118 de l'histoire. Il prouva que les Grecs ignoraient l'art de composer plusieurs parties; que tous les concerts s'exécutaient à l'unisson (homophonie) ou à l'octave, qui n'est qu'une espèce d'unisson (antiphonie); et que l'harmonie n'était autre que cette partie de la mélodie à laquelle on a pour objet la succession des sons, du grave à l'aigu, de l'aigu au grave, suivant de certains rapports déterminés par les règles. Il ne s'en tint pas à ce premier mémoire. Il accessivement : I. *De la symphonie des anciens, tant vocale qu'instrumentale*, tom. IV, pag. 116; *De la mesure et du rythme de l'ancienne musique*, tom. V, pag. 152. Dans cet ouvrage il combat plusieurs assertions de Vossius; mais il n'a pas toujours raison pour lui; III. *De la mesure de l'ancienne musique*, ib., pag. 172. Ce fut dans ce mémoire que

Burette publia trois lambeaux de soi-disant musique grecque, qu'il avait découverts dans un manuscrit, et qu'il prit grande peine à traduire en notes modernes; un hymne à Calliope, un autre à Némésis, un autre au dieu de Délos. Tout ce qu'il y avait dans Paris d'érudits, de savantes, de gens du monde, se réunirent plus de vingt fois pour entendre et pour admirer, en baillant, ces précieux restes de l'art de Linus et de Terpandre. Avons-nous le droit de bonne foi, rien n'était plus ridicule qu'un tel concert et de pareils auditeurs. « Je suppose, dit Rousseau, ces échantillons fidèles; je veux même que ceux qui prétendent en juger, connaissent suffisamment le génie et l'accent de la langue grecque. Qu'ils réfléchissent qu'un Italien est juge incompetent d'un air français; qu'un Français n'entend rien du tout à la mélodie italienne; puis, qu'ils comparent les temps et les lieux, et qu'ils prononcent s'ils l'osent. » Quant à nous, nous pensons que ce fut l'ennui que donnèrent à Burette lui-même ces antiquités psalmodiques qui lui dicta le *Mémoire sur les effets de la musique ancienne*. IV. *Histoire littéraire du dialogue de Plutarque sur la musique*, tom. VIII, pag. 44 : on y trouve la nomenclature des éditions de ce dialogue, l'indication des variantes du texte, des traductions, la notice et l'examen des critiques et commentateurs; V. *Nouvelles réflexions sur la symphonie des anciens*, ibid., pag. 63 : cet écrit est dirigé contre le P. du Cerceau, qui avait opposé à Burette un prétendu concert à la tierce, différent du magadis ordinaire; VI. *De divers ouvrages modernes touchant l'ancienne musique*, ibid., p. 1^{re} : il y combat le P. Bougeant, qui, partageant l'opinion

de l'abbé Fraguier, avait attaqué Burette dans le *Journal de Trévoux*, et l'abbé de Châteauneuf, auteur des *Dialogues sur la musique des anciens*; VII. *Traité de Plutarque sur la musique*, t. VIII, pag. 27; on en trouve l'analyse à la p. 80; VIII. *Dialogue de Plutarque sur la musique*. Cet ouvrage contient le texte grec, corrigé avec soin, la traduction de Burette, et des notes nombreuses, dans lesquelles on trouve des notices sur plus de soixante-dix musiciens de l'antiquité. Il fut publié en quatre parties, tom. X, pag. III; tom. XIII, pag. 173; tom. XV, pag. 293, et tom. XVII, pag. 51. Le *Dialogue de Plutarque* fut aussi tiré séparément à un petit nombre d'exemplaires, Paris, imprimerie royale, 1755, in-4°. C'est le seul des mémoires de Burette que l'on ait détaché de la collection de l'académie. IX. *Les merveilleux effets attribués à la musique des anciens ne prouvent pas qu'elle fut aussi parfaite que la nôtre*, tom. V, pag. 153. Burette a montré, dans ce mémoire, que l'on peut exceller dans la pratique d'un art, tel que la musique, que l'on peut même en posséder parfaitement la théorie, et cependant n'avoir pas la plus légère notion de la poétique de cet art, du principe imitatif qui le constitue art libéral, et de l'espèce particulière d'imitation qui lui est propre; car, puisqu'ils sont de natures différentes, chacun des beaux-arts doit avoir son genre comme ses moyens d'imitation, ce que n'ont point observé la plupart de ceux qui ont écrit sur l'aesthétique. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que les Grecs nous racontent des effets merveilleux de leur musique; mais il est incontestable que, pour eux, pour leur langue, pour le rythme et l'accent de leur poésie, cette

musique était beaucoup plus que la nôtre, qui peut à peine ter six hommes de génie pour compositeurs modernes. X. *Tition servant d'épilogue et de sion, avec des remarques et la musique, dans lesquelles pare la théorie de l'ancienne de la moderne*, trois parties, tom. XVII. Malgré l'érudition due dans les mémoires de sur la musique, on ne saurait ser une juste idée du diagra grand système des Grecs, de quatre tétracordes, unis e par un tétracorde conjoint, vraies proportions musicales tout de la formation et de la des divers tétracordes, relat aux différents modes. Burette en montait les cordes du s qui doivent l'être en descend reur répétée par l'abbé Bar Il ne distingue point les sav d'Aristoxène des justes propos Pythagore. Il n'a point vu q gamme, hors de laquelle noi vous pas apercevoir de u n'est elle-même qu'un comp deux tétracordes semblables, *sol, fa mi ré ut*, dans lesque mi-ton occupe la même place. que dans les écrits de l'abbé (Voy. ROUSSIER) que l'on pe dre une connaissance exact théorie musicale des Grecs : a su débrouiller ce que lassen cur les écrits des auteurs anc cueillis par Meibomius. Apr passé dans le célibat une vi et tranquille, Burette termina le 19 mai 1747, âgé de quatre ans. Il s'était formé, avec coup de soins et de dépenses riche bibliothèque, dont Gabr tin a publié le catalogue, 1748, 3 vol. in-12. Il ordon

ment, que ces ivres fussent en détail, afin que chacun eût de ce qu'il avait recueilli, et de peines, dans le cours de sa vie. Indépendamment de ceux que nous avons indiqués, Burette a laissé : I. *Toutes les œuvres des opéras de Lulli et pour le clavecin* : le manuscrit était dans sa bibliothèque; II. *de madame Dacier*; III. *de omnis*; IV. *De aqua medicatarum naturâ, et usu*. Ces deux ouvrages manuscrits. Il se trouvait un autre dans la bibliothèque de M. L'Éloge de Burette, par lequel a été inséré dans le tom. XXI des *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Il s'en trouve un autre à la fin du catalogue de ses livres.

D. L.

2 (ADRIEN VAN DER), peintre à Dordrecht en 1693, eut pour maître Arnold Houbraken. D'abord, il commença par peindre des portraits, et le talent, si précieux de ce genre, d'ajouter des traits à la ressemblance, fit que les productions de son pinceau d'AreMBERG voulut être van der Burg, et il l'appela ainsi à Bruxelles. De retour à Dordrecht, le peintre représenta, sur un tableau, les administrateurs de la ville des Orphelins, et exécuta de la même manière les portraits de plusieurs citoyens de la monnaie : cette production lui fit surtout un grand honneur. Descamps distingue parmi les ouvrages de van der Burg, deux petits tableaux de chevaux, le goût de Miéris et de Van der Meulen, connu sous le nom de *Van der Burg*, représente un marchand de chevaux qui veut embrasser une jeune femme ivre. Les traits de van der Burg lui devaient assurer une existence heureuse; mais, livré à l'imtempérance et à la débauche, il ne poussa que quand il y était contraint par la détresse, et négligeait ainsi sa maison, ses élèves, son art même. Les excès dans lesquels il se plongea avancèrent le terme de ses jours. Il mourut le 30 mai 1733. On vante, dans les portraits de cet artiste, la belle fonte et la vérité de la couleur, une touche large et facile. Ses petits tableaux sont d'un fini précieux, et peuvent se soutenir auprès des bonnes productions de ce genre; mais la manière de vivre et la mort prématurée de van der Burg ne lui permirent pas de les multiplier beaucoup. La bibliothèque Napoléon n'en possède qu'un seul, représentant une *Exécution militaire*.

D. L.

BURG (JEAN-FRANÇOIS), né à Breslau, le 15 mai 1689, et mort dans la même ville le 6 juin 1766, fit ses études à Leipzig, parcourut une partie de l'Europe, et revint dans sa patrie en 1711, pour s'y vouer à la théologie. Il s'y fit distinguer par la sagesse de son esprit, la bonté de son caractère, et parvint aux premières places de l'ordre ecclésiastique. On a de lui : I. *Elementa oratoriae, ex antiquis atque recentioribus factis præceptorum selectu, etc.*, Breslau, 1736, in-8°; 1744, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en russe, et adopté dans les écoles de Russie pour l'enseignement public. On fait cas de l'édition publiée par Nik. Bontsch Kamenski, Moscou, 1776, in-12. II. *Institutiones theologiae ethicae*, Breslau, 1738, in-8°; 1746; 1766. Cette dernière édition est fort augmentée. III. Un *Recueil de sermons*, ibid. 6 parties, in-8°; 1750-56. etc.

G. L.

BURGENSIS. Voy. BOURGES.
BURGER (GODEFROY-AUGUSTE), poète allemand, né le 1^{er} janvier 1748, à Wolmerswende, village de la principauté de Halberstadt, où son père était pasteur luthérien. Il montra dans son enfance peu de dispositions à l'étude; la Bible et les Cantiques avaient seuls des attraits pour lui; il les savait par cœur, et ses premiers essais de versification furent des imitations de Psaumes, qui, dans leur imperfection, annonçaient de la verve et une oreille juste. C'est à cette première nourriture de son esprit qu'il faut attribuer les locutions *bibliques*, les allusions au christianisme, et le style, pour ainsi dire, d'église qu'on retrouve jusque dans ses poésies érotiques. Il aimait la solitude, et s'abandonnait aux sentiments qu'inspirent les déserts et les sombres forêts. De l'école d'Aschersleben, où demeurait son grand-père maternel, et qu'il quitta à la suite d'un châtiement brutal qui lui avait été infligé pour une épigramme, il fut envoyé au Pédagogium de Halle; mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ses institutions, ses progrès ne furent sensibles. Il ne montra de goût que pour les leçons de prosodie et de versification qu'on donnait aux élèves du Pédagogium, et que partageait aussi son ami Gökink, devenu célèbre dans la suite par des épîtres et des chansons (1). En 1764, Bürger, destiné à la carrière ecclésiastique, commença à suivre les cours des professeurs de l'université. Klutz, savant humaniste, l'admit au nombre des jeunes gens dont il se plaisait à cultiver les dispositions; mais cette société ne paraît pas avoir eu sur le caractère moral de Bürger une influence aussi heureuse que sur

(1) M. Gökink a pleuré la mort prématurée de son ami Bürger dans une élégie.

son talent. Sa conduite incontestable contre lui son grand-père B ce fut avec peine qu'il obtint de nouveaux secours, et, en l'absence de sa permission de se rendre à Göttingue pour y faire des études de droit, il se livra à celles de théologie. C'est à Göttingue que son talent ne le rendit pas appliqué; ses mœurs se corrompirent, et son père l'abandonna. Bürger fit de grandes fautes, et sa position serait devenue désespérée, sans l'appui de quelques amis. Une réunion méritée dans les annales de la littérature allemande venait de se former à Göttingue; elle comptait parmi ses membres, Boje, Biester, Sprengel, Miller, Voss, les deux comtes de Berg, Ch.-Fr. Cramer, Leisev Bürger y fut admis. Tous étaient satisfaits dans la littérature grecque et latine; et cependant tous idolâtres de Shakespeare. Ce phénomène peut s'expliquer ni par les institutions nationales, ni par l'orgueil des grands modèles, tient à l'ignorance du système et de l'organisation des peuples du Nord. Bürger choisit des critiques des diatribes (ou le fruit ou la vie de l'enthousiasme qu'il partageait avec ses amis pour le tragique anglais *Recueil de vieilles Ballades* également écossaises, publié en 1765 par le docteur Percy qu'accéléra sa marche dans la direction qu'il avait prise, et lui quelques-unes des productions de ses concitoyens admirèrent. M. Boje fut celui de ses amis qui exerça l'influence la plus marquée sur le choix et l'ordonnance de ses positions. Il lui apprit à faire des vers faciles, et à donner des conseils sévères que la pénétration de Bürger doit en grande partie à cette correction, cette rom-

érisent. Il lui dut aussi quelque-
 sissement à sa position, qui
 pénible jusqu'à l'an 1772.
 mandation de M. Boje, les
 FUsalar lui confièrent la place
 à Alvingleichen, dans la
 uté de Calenberg. L'hiver
 des fragments d'un conte de
 is, qu'il entendit chanter à une
 e au clair de la lune, enflam-
 son imagination, et sa Léon-
 rat, pour être incessamment
 lans toutes les parties de l'Al-
 . Peu après l'impression de
 ade, une circonstance vint lui
 plus de confiance encore dans
 nt. Faisant un voyage dans
 natal, il entendit un soir,
 chambre à côté de celle où il
 , le maître d'école lire à
 mbliée de villageois réunis à
 , la *Léonore*, qui venait de
 , et cette lecture accueillie par
 ifs applaudissements. Ce
 : flatta plus que les eloges de
 i. Vers ce temps, il épousa
 un baillif hanovrien, appelé
 rt; mais cette union ne fut
 qu'une source d'amertume,
 lheureuse passion pour la
 lette de sa femme s'étant allu-
 s son cœur. La perte d'une
 lont son grand-père lui avait
 avait commencé ses embar-
 ortune; l'entreprise de l'ex-
 n d'une grosse ferme qu'il ne
 égir, les accrut, et la démis-
 sa place qu'il fut obligé de
 en 1784, à la suite de soup-
 obablement mal fondés, éle-
 re la fidélité de sa gestion, mit
 le à son infortune. Il avait,
 uravant, perdu son excellente
 et il n'est que trop constant
 ort fut accélérée par le soup-
 ouvable que Bürger nourris-
 son cœur. Chargé de deux

enfants, et réduit aux modiques ho-
 noraires de l'*Almanach des Muses*
 de Göttingue, dont il était éditeur
 depuis 1779, il se rendit dans cette
 ville pour y donner des leçons par-
 ticulières, et dans l'espoir d'obtenir
 du gouvernement de Hanovre une
 chaire de professeur de belles-lettres :
 cinq ans après, ce titre lui fut con-
 féré, mais sans traitement; et ce fut
 là toute la récompense publique qu'ob-
 tint, durant sa vie, un des auteurs
 favoris de sa nation, qui, très jeune
 encore, avait joui d'une grande re-
 nommée. A peine les cendres de sa
 femme étaient-elles froides, qu'il
 épousa cette Molly, que ses poésies
 n'ont rendue que trop célèbre, et qui
 avait empoisonné l'existence de sa
 sœur; mais il ne jouit pas long-temps
 du bonheur après lequel il avait tant
 soupiré : elle mourut en couches au
 commencement de 1786. Depuis ce
 moment, il ne fit que languir, et le
 feu de son génie parut s'éteindre avec
 celle qui l'avait si long-temps nourri.
 A peine eut-il, dans des intervalles
 de forces renaissantes, la faculté d'a-
 chever son *Cantique des Cantiques*,
 espèce de dithyrambe, ou hymne
 nuptial, destiné à célébrer son union,
 et qui est un monstrueux mélange
 de passions frénétiques, d'idées re-
 ligieuses, et de phrases ampoulées.
 Ce fut la dernière production de
 Bürger. Ayant étudié la philosophie
 de Kant, il eut l'idée de s'en faire une
 ressource à Göttingue, où elle n'avait
 pas encore été enseignée; il offrit de
 l'expliquer dans des cours qui furent
 suivis par un grand nombre de jeunes
 gens. Le succès, la satisfaction que
 l'université lui témoigna pour deux
 cantates qu'il fit en 1787, à l'époque
 du jubilé quinquagénaire de cette il-
 lustre école, et sa nomination à la
 place de professeur extraordinaire,

ranimèrent son courage. La fortune paraissant lui sourire de nouveau, il forma le projet de se remarier, pour donner une mère à ses enfants. Dans un des moments où cette idée l'occupait le plus, il reçut une lettre de Stuttgart, dans laquelle une jeune personne, dont le style annonçait un esprit cultivé, et les sentiments une âme élevée et sensible, après lui avoir peint avec enthousiasme l'impression que ses poésies avaient faite sur elle, lui offrait son cœur et sa main. Bürger ne parla d'abord de la chose qu'en plaisantant; mais les informations qu'il prit sur le caractère, la fortune et l'extérieur de son correspondant, ayant enflammé son imagination, il fit le voyage de Stuttgart, et en ramena une femme qui empoisonna et déshonora le reste de ses jours. En moins de trois ans, il se vit dans la nécessité de s'en séparer par le divorce, et l'épuisement de sa santé se joignit à un dénuement absolu. Enfermé dans une petite chambre, le poète favori de l'Allemagne consuma les restes de ses forces en traductions commandées par quelques libraires étrangers; mais la maladie et la douleur lui ôtèrent bientôt jusqu'à cette ressource, et il serait mort dans la plus affreuse indigence, si le gouvernement de Hanovre n'eût versé sur lui quelques bienfaits. Il mourut le 8 juin 1794, d'une maladie de poitrine, dont il avait constamment méconnu le danger. Bürger n'est remarquable que comme poète lyrique. Il s'est essayé dans tous les genres qui appartiennent à cette branche des productions du génie; mais il n'a éminemment réussi que dans la chanson et la romance. Nous pensons qu'on caractérisera assez bien son talent, en disant que son imagination est plus fraîche que riche, qu'il a plus de sensibilité que d'élevation, plus de naï-

veté et de bonhomie que de finesse et de goût. Son style a la clarté, l'énergie, et une grâce naturelle: il a, en un mot, les qualités qui plaisent au grand nombre. N'accordant le titre de poète qu'à ceux dont les chants étoient destinés à devenir populaires, il a ma d'assez bonne heure à rejeter ce qui ne lui paraissait pas intéressant pour toutes les classes de lecteurs. Toujours clair et simple, il n'est jamais ni bas, ni étroit, et si, dans le choix des détails, il est quelquefois plus de délicatesse, ses sentiments sont toujours nobles, et le but plus grand nombre de ses productions est tout-à-fait irréprochable. C'est dans un recueil de ses poésies que nous respirons la piété et l'amour de la vertu la plus pure. Wieland (*Mercur allemand*, de 1783, III, p. 93), qu'en composant son ouvrage intitulé: *Männerkeuse. Chasteté de l'homme*), Bürgier a mieux mérité de la génération présente et des générations futures, que s'il avait écrit les autres ouvrages de morale. Ce recueil a été inséré dans la plupart des recueils d'hymnes à l'usage de la cour et de la luthérienne. On a trois éditions de ses œuvres de Bürger; les deux premières parurent de son vivant, et en 1789 (2 vol. in-8°), et après sa mort, par les soins de son ami, M. Ch. Reinhard (4 vol. in-8°), toutes les trois à Copenhague. La dernière offre quelques productions posthumes et des mélanges de ses œuvres, chacune a des avantages qui méritent d'être remarqués, et offre la même variété de chansons, d'odes, de romances, de ballades, de sonnets (qu'il s'est efforcé de remettre en honneur parmi les poètes patriotes), et des épigrammes.

nous borner à présenter une histoire des morceaux aux-quel on a attribué le mérite ou la singularité du style : procurer une grande célébrité : traduction ou plutôt une imitation de *Pervigilium Veneris* : c'est un ouvrage de diction et d'harmonie ; II. *Léonore*, romance, appartient au genre que Bürger a appelé *épico-lyrique* ; le premier est emprunté d'une tradition norvégique, dont on retrouve les traces dans différentes contrées du Nord. III. Percy, *Reliques of ancient poetry*, t. III, p. 126; *Monthly magazine*, sept. 1796; et *Age of Else*, ballade danoise, publiée par le professeur Rahbek, Copenhague, in-8°. La *Léonore* a été traduite en danois, en 1788; six fois en allemand, par M. M. Stanley, Pye, Spencer; et de l'anglais en français, Ad. de la Madelaine, en 1811. La traduction de M. Spencer est accompagnée de gravures d'après les dessins de lady Diana Beauclerc. Deux traducteurs allemands l'ont mise en français. Bürger a paru très mécontent du grand succès de cette production de sa jeunesse. Il lui préférerait un grand nombre de ses poèmes, et il a commencé à blâmer l'abus de son talent. IV. *La Fille du ministre de Danemark*. C'est l'histoire de la séduction et de la fin tragique d'une jeune fille. On y trouve, comme dans tous les poèmes de Bürger, une couleur de mauvais goût, mais l'ensemble produit une impression profonde. V. *Le Chasseur inhumain*; *Chanson du brave homme*, imitation héroïque d'un paysan qui se venge de la famille de la femme des flots montés avec une sensibilité admirable. VI. *le Cantique des Cantiques* : *Conçu aux pieds des autels* :

c'est un hymne à la louange de sa femme ; VII. un travestissement burlesque de la fable de *Jupiter et Europe*. C'est un morceau de la plaisanterie la plus lourde, et d'un goût détestable. Il eut cependant beaucoup de vogue lorsqu'il parut pour la première fois. VIII. Une traduction iambique des quatre premiers chants et du 22^e. livre de l'*Illiade*. Le choix du mètre n'était pas heureux. Aussi le poète se vante ironiquement de vouloir bien mettre Anacréon en hexamètres, quand il aurait achevé sa version d'Homère en iambes allemands. IX. Une excellente traduction du *Macbeth* de Shakespeare. X. Des morceaux de poésie et de rhétorique en prose. Il avait commencé à écrire des observations critiques sur ses propres ouvrages, avec autant de sévérité que de sagacité. Nous n'avons que des fragments de ce travail. XI. Il a été l'éditeur de l'*Almanach des Muses* de Göttingue, de 1779 jusqu'en 1794. Vetterlein, Pölitz et Engel ont publié un choix de poésies de Bürger, avec des notes; et des compositeurs célèbres, tels que Schulz et Reichardt, ont mis en musique un assez grand nombre de ses chansons. — La troisième femme de Bürger, que la biographie allemande juge digne de lui avoir été associée par son goût pour les lettres, et surtout pour la poésie, est auteur de plusieurs pièces de vers insérées dans des recueils. Celle qui a pour titre le *Badinage d'une mère* (voy. le recueil de 1780), suffit pour prouver son talent poétique. Elle était parente du fameux usurpateur égyptien Aly-Bey. S—n.

BÜRGERMEISTER DE DEYZINGEN (JEAN-ETIENNE), juriconsulte, né le 10 décembre 1663, à Geislingen, petite ville près d'Ulm, d'une famille noble, fit, au sortir de ses études, différents voyages qui lui donnè-

rent occasion d'étendre ses connaissances. En 1691, il fut reçu docteur en droit à Tubingue, et fut appelé bientôt après à remplir des fonctions importantes. La noblesse immédiate de Souabe était alors en différend avec le duc de Wurtemberg au sujet de quelques prérogatives. Burgermeister, en défendant ses droits, se permit, contre la cour de Wurtemberg, quelques expressions peu mesurées qui le firent arrêter et enfermer pour quelque temps dans un château fort. Après son élargissement, il reçut, en 1718, de l'empereur Charles VI, le titre de conseiller impérial, et mourut dans ses terres en 1722. On distingue, parmi ses ouvrages : I. *Status equestris Cæsaris imperii romano-germanici*, c'est-à-dire *Etat de la noblesse immédiate des trois cercles de Souabe, de Franconie et du Rhin, de ses prérogatives*, etc., 1700, in-4°; II. *Corps de droit de la noblesse de l'Empire, ou Code diplomatique*. Ulm, 1707, in-4°; III. *Corps de droit public et privé des Allemands, ou Code diplomatique des droits et coutumes des Allemands*, etc., Ulm, 1717, 2 vol. in-4°; IV. *Thesaurus juris equestris*, Ulm; 1718, 2 vol. in-8°; V. *Bibliotheca equestris*, 2 vol. in-4°, Ulm, 1720. Tous ces écrits manquent de clarté, et de jugement dans le choix des preuves; le style en est embrouillé et difficile, et les matériaux y sont entassés sans choix. — Son fils (WOLFGANG-PAUL), né en 1697, mort en 1756, fit les mêmes études, suivit la même carrière, et y porta de même une érudition mal raisonnée et sans critique. On a de lui : I. *Collatio capitulationum Cæsarearum post pacem Westphalicam factarum cum projecto capitulationis perpetuæ comitali*, Tubin-

gue, 1716, in-4°, réimprimé, des augmentations, dans les éditions de Gabriel Schweder, 1 tom. II, pag. 846-1108; II. *L'Wormatia pressa suspirans*, parties in-fol., Worms, 1759-1 et quelques dissertations. —

BURGRAVE (JEAN-EAENE médecin superstitieux, partisan doctrine de Paracelse, né à Neus dans le Palatinat, florissait au commencement du 17^e. siècle, et a un grand nombre d'ouvrages, pl. remarquables par la bizarrerie des chimériques de l'auteur que par mérite réel; les principaux sont *Biolychnium, seu cura morbi magnetica et omnium venenalexipharmacum*, Leyde, 1611, Francfort, 1629, in-8°; II. *Bab Dianæ, seu magnetica prisca philosophorum clavis*, Leyde, 1 III. *De electro philosophorum gico-physico*, ibid., 1611; IV. *I ductio in philosophiam vitalem*, sterdam, 1612, in-8°; V. *Epi de acidulis Swalbacensibus*, in par Helvius Dieterich dans ses *ponsa medica*, Francfort, 165 1645, in-4°; VI. *Achilles redi seu Panoplia physico-vulc.* etc., Amsterdam, 1612, in-8° B U R G R A V E (Jean - Philip médecin distingué, né à Darmst 1^{er}. septembre 1700, mort à F fort le 5 juin 1775, a laissé un grand nombre d'ouvrages, et autres : I. *Lexicon medicum usale*, tom. I, A-B., Francfort, 1 in-fol. Cette grande entreprise 1 pas continuée. II. *Historia p duodecimestris*, dans les *Mis nea physico-medico-mathema* ibid., 1727, pag. 170; III. *De tentiâ spirituum nervosorum et que verâ origine, indole.* n etc., ibid., 1725, in-4°; IV.

génération (en allem.), 7, in-4°; V. *De aere, vis urbis Francofurtanae commentatio*, ib., 1751, a aussi de lui un grand dissertations dans les *Act. curios.* On a publié après recueil intitulé: *Cas medicommunis* (en allemand), 1784, in-8°. Carrère et steurs l'ont confondu avec médecin, et nommé Jean-veame lui, mort en 1746, ablié quelques ouvrages: *stérons* que sa lettre *De mo plantarum*; ou la trou-
meencement du *Botanicum ritum* de Simon Paulin, 1707, in-4°. G—r.
I (JACQUES), ingénieux icosais, né en 1714, à dans le comté de Perth, Maddyerty, et à l'université dré, qu'il quitta de bonne ir s'attacher au commerce; réussissant point dans cet passa en Angleterre, et, ir été quelque temps cor-
inprimerie, vint à Great- où il remplit la place de e dans l'école de cette ville. qu'il commença sa carrière ar une brochure anonyme, e peut traduire le titre que de *Commémorateur de la Bretagne* (Britain's Remem-
dont l'objet était de rap- nation anglaise les bienfaits ait reçus de la Providence, qu'elle avait d'en jouir. Cet st en deux ans cinq éditions, rimé en Angleterre, en Ir- n Amérique, attribué à plu- tques, et souvent cité en e Marlow, Burgh passa à t au bout d'un an, en 1747, n établissement d'instruction

qui obtint bientôt de la réputation, et lui procura une certaine aisance. Il publia dans cet intervalle divers ouvrages sur la morale, l'éducation et la politique. En 1771, il abandonna ses fonctions d'instituteur pour s'occuper uniquement de travaux littéraires, et se retira à Islington, où il mourut le 26 août 1775, âgé de 61 ans, après avoir été long-temps en proie aux douleurs de la pierre. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pensées sur l'éducation*, 1747; II. *Hymne au Créateur du monde*, suivi d'une *Idee du Créateur d'après ses ouvrages*, 1748 et 1750, in-8°; III. *Dignité de la nature humaine*, 1754, 1 vol. in-4°, et 1767, 2 vol. in-8°; IV. *le Moniteur amical de la jeunesse*, 1756; V. *le Christianisme démontré raisonnable*, 1760; VI. *Histoire du premier établissement des lois, etc., des Cessares, peuple de l'Amérique méridionale*, espèce de roman utopique en forme de lettres, in-8°, 1760; VII. *l'Art de parler*, 1762, in-8°, imprimé pour la cinquième fois en 1782; VIII. *Criton, ou Essais sur divers sujets*, 2 vol. in-12, publiés successivement en 1766 et 1767; en tête du deuxième volume est une dédicace satirique, remplie d'esprit et de finesse, et adressée au bon peuple de la Grande-Bretagne du 20^e siècle; IX. *Recherches politiques sur les défauts, les erreurs et les abus du gouvernement*, 3 vol in-8°, 1774 et 1775. Cet ouvrage est, avec celui de la *Dignité de la nature humaine*, le principal fondement de la réputation de l'auteur. On a aussi de lui quelques essais imprimés dans des journaux anglais. On remarque dans tous ses ouvrages un profond sentiment de morale, un grand zèle pour la liberté, mais plus de vivacité d'imagination que de justesse ou d'ordre dans les idées. X—2.

BURGH (GUILLAUME), écuyer, membre du parlement anglais, né en Irlande en 1741, d'une famille distinguée, se fit remarquer par son attachement aux principes de l'Eglise anglicane, et par la chaleur avec laquelle il se prononça contre la guerre d'Amérique, et ensuite contre la révolution française. Lorsque Théophile Lindsey, premier ministre des unitaires, publia, en 1776, son *Apologie pour résigner sa cure de Catterick*, Burgh s'aperçut que cet ouvrage attaquait la doctrine fondamentale de l'Eglise, et composa, en anglais, un écrit, remarquable par un profond savoir et une saine critique, intitulé : *Réfutation, d'après l'Ecriture, des arguments contre le mystère de la Trinité*, in-8°. L'université d'Oxford fut si satisfaite de cet ouvrage, et principalement de la suite, publiée sous le titre de *Recherches sur la croyance des chrétiens des trois premiers siècles*, Yorck, 1778, in-8°, qu'elle envoya à l'auteur le diplôme de docteur. On a encore de Burgh, en anglais, le *Commentaire* et les *Notes* du poëme du *Jardin anglais* de Mason, 1781, in-4°. M. Mason et les célèbres orateurs Pitt, Burke et Wilberforce étaient liés particulièrement avec Burgh, qui mourut le 26 décembre 1808, à Yorck, où il avait demeuré 40 ans. (Foy. Théophile LINDSEY.) B—R J.

BURGHESIUS. Voy. BORGHESI.

BURGHO, **BURGH**, **BOURGH**, ou **BURKE** (HUBERT DE), comte de Kent, avait pour aïeul Robert, baron de Bourgh en Normandie, comte de Cornouailles en Angleterre, et frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Dès son enfance, il mérita que sa valeur fût distinguée par Richard *Cœur-de-Lion*. Il servit ensuite le roi Jean dans ses armées et dans ses conseils,

avec une fidélité non moins honorable que son courage. prouve de l'un et de l'autre en luttant contre le funeste parti qu'entraînait son maître à de tout genre. Il ne tint pas à pecher, parmi ces différents lui qui a le plus irrévocablement lé la mémoire de ce monarque dans son neveu Arthur, en v et redoutait un duc de Bretagne cher à ses peuples, la France, et un fils de son qui, d'après le droit de régence dut s'asseoir avant lui d'Angleterre. Devenu, par son, maître de la personne prince, il conçut le projet de venger par un assassinat, et se chargea de l'exécution de La Braye, son capitaine. « Je suis un gentilhomme, » répliqua-t-il à La Braye. Un plus digne ministre se présenta, et courut en Normandie où l'illustre prisonnier était dans le château de Falaise. Burgho en était gouverneur, et vint voyer l'assassin, en disant : « Je ne puis servir de frapper la victime que le prince Arthur était et fit faire les obsèques les plus honorables. La Bretagne, le Maine, les barons anglais et français souleva contre le roi mourant, voulant éteindre cet incroyant le crime détourné par la manifestation des conséquences qui en résulteraient, Burgho proclama que le prince Arthur vivait. Le duc de Bretagne, emporté par une fureur à laquelle il ne put résister, transféra le prisonnier dans le château de Rouen, se le fit amener dans son palais, et lorsque, ce jour-là, sort, ce jeune et malheureux prisonnier embrassait les genoux de son maître, implorant sa pitié, le baron

rouse, poignarda de sa main son frère. Cepe-
 ant Burgho fut disgracié. Il se montra
 occasion tyran habile, sans la distribution des emplois,
 où ses crimes avaient beaucoup de complice,
 et où ses intérêts n'étaient pas un homme de bien. Ne poussier à Hubert le meurtre de ses
 , il lui confia la garde de ses
 l'administration de ses do-
 en le dispensant même de
 aucun compte. Burgho ne se
 point. A travers ces orages
 où la ligne du devoir était
 sée par tous les partis, il fut
 à cause royale, sans offenser
 s de la nation. Il signa, en
 grande charte, et défendit,
 avec une valeur aussi heu-
 re brillante, le château de
 , qu'assiégeait un fils du roi
 , appelé par les barons an-
 pleine révolte contre leur sou-
 leau mourut lorsque ce siège
 score. Le prince français, qui
 Louis VIII, invita Burgho
 assemblée, et lui dit : « Le roi,
 seigneur, est mort ; soyez mon
 sellan comme vous avez été le
 rendez votre place à mes armes,
 rendez tout de moi. » Burgho
 : « Le roi, mon seigneur, est
 mais ses enfants vivent, ma
 ur est due ; quant à ma place,
 puis en décider qu'avec mes
 ignons d'armes. » Retourné au
 eux, il les fit jurer de s'ense-
 is les ruines de Douvres plutôt
 ouvrir les portes à un prince
 . Louis leva le siège, s'enfuit à
 , et bientôt se trouva trop
 d'obtenir la liberté de rentrer
 ce. Le comte de Pembroke,
 gent d'Angleterre pendant la
 de Henri III, ayant été enlevé
 ys par une mort prématurée,

en 1219, eut pour successeur Hubert
 de Burgho, revêtu de la dignité de
 grand-justicier, et assisté ou plutôt
 traversé par Pierre Desroches, évêque
 de Winchester. Burgho ne se laissa
 pas écarter de sa ligne. Trois fois il
 confirma la grande charte au nom du
 roi mineur, et il n'hésita pas à faire
 condamner, par la loi martiale, des
 chefs d'attroupements qui voulaient
 rappeler un prince français en Angle-
 terre. Il assiégea et prit les châteaux
 des barons rebelles, les força de payer
 les contributions, se hâta de faire
 prononcer la majorité du roi ; et reme-
 tant, le premier, à son souverain les
 places dont la garde lui avait été con-
 fiée, il força les autres à suivre son
 exemple. Tant de services reçurent
 d'abord les récompenses qui leur
 étaient dues. Henri III créa Hubert de
 Burgho comte de Kent, en 1227, et
 lui assura pour sa vie l'office si émi-
 nent de grand-justicier. Depuis six
 années, Hubert avait épousé la sœur
 aînée du roi d'Écosse, qui lui-même
 était marié avec une sœur du roi d'An-
 gleterre : ainsi les liens du sang, en
 l'approchant de deux trônes, sem-
 blaient y avoir enchaîné pour lui la
 fortune et la faveur. Cinq ans s'écou-
 lèrent, et « celui auquel il n'avait
 » manqué de la royauté que le titre
 » (*Chroniq. de Haguety*), était dé-
 » chu de ses places, dépouillé de ses
 » biens, et enfermé dans une prison. »
 L'évêque de Winchester, qui voulait
 le supplanter dans la faveur ; le cheva-
 lier de Ségrave, qui voulait lui succé-
 der dans son office, séduisirent le roi,
 en lui promettant le rétablissement du
 pouvoir absolu, et en faisant un crime
 au vertueux justicier de ses confirma-
 tions réitérées de la grande charte.
 D'un autre côté, les barons, outrés de
 longue main contre lui, et persuadés
 qu'ils ne consommeraient jamais l'a-

baissement de l'autorité royale tant qu'elle aurait un tel défenseur, avaient écrit à Henri, en reprenant les armes, « qu'ils n'en voulaient point au roi, » mais au ministre. » Enfin, l'on avait adroitement répandu le bruit que c'était le comte de Kent qui avait conseillé à son maître de révoquer la chartre des forêts; en sorte qu'il fut tout à la fois haï et poursuivi pour avoir livré le roi au peuple, et pour avoir sacrifié le peuple au roi. Henri l'accusa formellement devant sa cour des crimes de concussion et de lèze-majesté. Pour justifier la première accusation, il le somma de produire les comptes dont le roi Jean l'avait dispensé; et, à l'appui de la seconde, il posa en fait qu'Hubert s'était comparé de ses bonnes grâces par magie; qu'il l'avait empêché d'épouser une archiduchesse d'Autriche, et n'avait épousé lui-même une princesse d'Écosse qu'après l'avoir corrompue par ses enchantements; qu'il avait furtivement enlevé du trésor royal, et envoyé à Léolinn, prince de Galles, un cunin du roi, une pierre précieuse, avec laquelle on était invulnérable, etc., etc. Et, pour que rien ne manquât à la démenche comme à l'odieux d'une telle conduite, les bourgeois de Londres, qui n'avaient pas encore pardonné au grand-justicier la punition de leurs concitoyens coupables de trahison envers le roi, furent sollicités par ce même roi de lui porter des plaintes contre le ministre qui les avait châtiés pour le servir. Assailli par tant de haines, le comte de Kent chercha un asyle au pied des autels; il courut se réfugier dans l'église collégiale de Merton, à quelque distance de la capitale. Le roi ordonna au lord maire de convoquer les milices bourgeoises pour aller l'en arracher *mort ou vif*; puis, effrayé de voir partir vingt mille hom-

mes armés qui ne respiraient carnage et pillage, il les fit reboucher le chemin, et envoya une sauvegarde au comte; puis, inquiet de le voir se réfugier dans une maison de l'évêque de Norwich, il donna ordre à un chevalier, Godefroi de Cranecum, d'aller prendre trois cents archers, d'enlever le comte de Kent, et de l'enfermer enchaîné à la tour de Londres, sous peine d'être pendu lui-même. Éveillé au milieu de la nuit par un message qui l'avertissait de se lever, le comte n'eut que le temps de se sauver presque nu dans une chambre voisine. Les sbires l'y trouvèrent enchaîné devant l'autel, et tenant d'une main cifix à la main; ils se saisirent de lui, l'emportèrent garotté hors de la ville, et ordonnèrent à un forgeron de forger des fers pour un prisonnier de guerre, et de le faire enrouler dans un rouleau de fer. L'ouvrier, entendant prononcer le nom de ce prétendu criminel, se mit en pleurant: « Faites de moi ce que vous voudrez; mais je mourrai avec vous. » « Que de forger un seul anneau pour enchaîner ce fidèle et malheureux prisonnier! » « Hubert, qui nous a sauvés de la dévastation des étrangers; qui a rendu l'Angleterre à elle-même, qui a servi Douvres, la clef de notre pays; qui partout a servi avec tant de constance; qui a tenu jusqu'à nos ennemis à l'écart, et après les avoir vaincus sur la mer. » Le comte, en entendant ces paroles, leva les yeux au ciel et proféra ce passage d'un psaume: « O père du ciel et de la terre, cachez ma cause aux yeux des méchants, et vous le rendez aveugle aux humbles et aux justes. » — Quant à moi, dit le prisonnier, je ne suis qu'un chevalier, un simple bourgeois, capitaine des trois cents hommes de mon village; j'aime mieux qu'on pendele moi, » et il le

val, lui lia les pieds avec de roies sous le ventre de l'armement, et l'amena ainsi sur de Londres. Le roi était sorti de ce triomphe, quand le comte de Londres vint troubler sa retraite à avoir violé l'Église, et en le sommant, sous peine d'excommunication, de rendre son prisonnier dans le lieu d'où on l'avait arraché. Il refusa ; mais Henri ordonna même temps aux vicomtes de Northampton et d'Essex, et toujours avec le gibet, d'investir la châtellenie et ne laisser ni le prisonnier ni aucune nourriture entrer. « Non, sire, que voulez-vous de moi ? » dit au roi l'archevêque de Cantorbéry, ami fidèle du ministre et qui surveillait les projets du criminel évêque de Winchester. « Qu'il choisisse, répondit le comte, ou de s'avouer un traître, ou de subir une prison perpétuelle, ou d'enoncer pour jamais à l'Angleterre. » Le comte de Kent répondit qu'il ne pouvait renoncer ni à son nom ni à sa liberté, ni à son droit d'être un vrai blocus dans sa châtellenie qu'on avait investie d'un fossé large et profond, et qui, long-temps avaient su la vigilance des assiégeants, par la faim, il se rendit aux conditions, et fut chargé de l'arrêter, et conduit à la tour de Londres, et à chaque jour à y recevoir le pain et la mort, lorsqu'une circonstance favorable commença d'adoucir les dispositions du roi à son égard. Ses amis découvrirent et dénoncèrent sa prison d'or, d'argent, et d'autres richesses qu'il avait mis en sûreté dans la maison des Templiers. Le roi ordonna au Temple, sommé par le comte de lui livrer tous ces effets,

répondit courageusement qu'il ne pouvait remettre un dépôt qu'à celui qui le lui avait confié. Le comte de Kent fit dire à ce fidèle dépositaire que ses biens comme sa personne appartenaient au roi. Henri, charmé de posséder ce trésor, se sentit attendri par la résignation du comte, répondit à ceux qui le pressaient de sévir contre Hubert : « Il a servi fidèlement mon oncle » et mon père ; le bien qu'il m'a fait » est constant ; le mal qu'on lui reproche n'est pas prouvé. J'aime mieux paraître indulgent jusqu'à la faiblesse que sévère jusqu'à la tyrannie. » Henri fit bientôt quelque chose de plus ; il rendit au comte, non pas ses effets mobiliers, mais ses terres patrimoniales, et même celles qui lui avaient été données par le feu roi. La princesse d'Ecosse, épouse de Hubert, reçut aussi quelques marques d'attention, et le comte fut envoyé au château de Devises, pour y résider avec quelque ombre de liberté, sous la garantie de quatre seigneurs, dont le premier était le comte Richard, frère du roi. Il ne tarda pas à s'y voir plus étroitement resserré que jamais, par les manœuvres de l'évêque de Winchester. Ce prélat, après avoir rempli le conseil de sujets, et l'armée de soldats Poitevins, résolut de ne s'en fier qu'à lui pour se défaire du comte de Kent, vers lequel il voyait se porter les regards des Anglais et les regrets de leur monarque. Il demanda au roi le gouvernement du château de Devises, sans prononcer le nom de Burgho ; obtint sa demande, s'occupa sur-le-champ du coup qu'il méditait, mais ne put dérober à tous les yeux son atroce machination. Deux des gardes du comte de Kent, saisis d'horreur et de pitié, résolurent de le faire évader ; et la nuit, tandis que l'un des deux était de faction à Fen-

trée du château, l'autre en sortit portant sur ses épaules l'illustre prisonnier enfermé dans un sac, traversa, sous ce précieux fardeau, un fossé immense, et alla le déposer au pied du maître-autel dans l'église paroissiale du lieu. Le roi, excité par son perfide ministre, renouvela alors la scène de Merton dans son entier ; mais les évêques ne se bornèrent pas à menacer ; ils fulminèrent l'excommunication, et Henri fut encore obligé de faire recoudre le comte de Kent dans l'église, d'où la violence l'avait arraché, sauf à l'y faire assiéger par la faim. Mais cette fois ses amis encouragés vinrent l'y délivrer, lui donnèrent des armes, et l'emmenèrent, lui et ses deux libérateurs, à la cour de Léolinu, prince de Galles, avec lesquels s'étaient confédérés les seigneurs anglais, dépouillés et proscrits, par le ministre Poitevin. Enfin, après deux ans de discordes et de combats, effrayé des révoltes de ses barons, convaincu par les remontrances de son clergé, éclairé sur les trahisons de ses ministres, Henri destitua ces derniers, fit la paix avec le prince de Galles, et invita les proscrits à revenir à sa cour. Le comte de Kent se hâta d'y reparaître. Le roi courut au-devant de lui, le serra dans ses bras, lui promit le retour complet de ses bonnes grâces, refeta toutes ses injustices sur les ministres étrangers qu'il venait de disgracier ; et, parmi les actes de trahison dont il les accusa devant toute sa cour, il articula positivement les calomnies contre Hubert de Burgho, ses divers emprisonnements, et le projet formé de le faire périr sur un échafaud. Hubert passa tranquillement le reste de ses jours, les consacrant à la religion et à l'amitié, jouissant de la faveur du roi, et ayant accepté une place dans le con-

seil, mais déclinant tout ministère.

BURGHO (GUILL. ADELM DE), cousin-germain, partit en 1171 d'York, avec vingt chevaliers vassaux, et alla, sur les conseils de plusieurs aventuriers anglais, tenter la fortune en France. A peine arrivé, il fut nommé premier des cinq seigneurs chargés de gouverner la vice-royauté dans l'île de France, et de la soumise de l'île. Là, sans les qualités nécessaires pour gouverner, il déploya tous les vices d'un mauvais gouvernement. Corrompu, cruel et perfide, sans ambition, ne sachant que songer sa cupidité de l'écarter d'une audace périlleuse ; Courcy enlevait du moins de l'épée la dépouille de ses ennemis du nord, Guillaume de l'occident de l'empire, et l'occident de l'empire par les moyens moins hasardeux de la fraude. Et sa fortune des premiers conquérants qu'altéré de la propriété d'également odieux aux deux camps et non moins rebelle à l'égard de son souverain, qu'à l'humanité envers ses ennemis, il fut rappelé en Angleterre par Henri II, qui ne l'employa comme son maître d'hôtel, et le nomma, dans la première année de son règne, haut-shérif de Cumberland ; et, neuf ans après, en 1198, lui accorda non seulement la permission de retourner dans sa province occidentale, mais la concession anticipée d'un territoire dont il pourroit jouir dans la province occidentale, à Connor, le dernier des seigneurs irlandais, venait de mourir.

partout semé le trouble et le désordre, et les diverses branches de sa famille se disputaient le pouvoir. Il se joignit à l'un de ces partis, et se fit un nom qu'il avait embrassé triomphalement en la servant, il avait vu et désirait les belles plaines de Moënios prétexte de défendre les intérêts de ses alliés, il avait déjà bâti un château à l'esse de Miléach, d'où il espérait bientôt le dominer. Il dressa des tentes dans lesquelles vinrent tomber les ennemis de Mul-Lally, et son beau-frère, le prince de la Connacie, le comte de Lally. Il écrivit à l'écuyer de Connor et le fit réfugier chez Neill, qui, s'il lui avait promis les domaines de ses partisans de son adversaire, vainqueur allait être déposé sur lui. Le marché fut conclu, et les siens changèrent de camp. Crovederg, de vaincu et de vainqueur, se retrouva vainqueur et de vaincu. Il mourut dans la bataille, et la plupart de ses fidèles, de ceux qui étaient de son parti, furent assassinés par son adversaire, le comte de Lally, qui fut le successeur de Connor. Burgho suivit activement ses projets d'usurpation sur la Connacie. Déjà il accusait Crovederg de vouloir exécuter ses projets, et bientôt il le soupçonna de comploter avec ceux dont la dépouille il se fit. Il lui déclara la guerre, et le sort des armes se déclara contre Burgho, qui fut entièrement chassé de la Connacie. Il ne put s'établir sur la Momonie ; il ne put pas plus les domaines de son souverain, que les intérêts de ses alliés ; se vit assiégé dans son château, par le vice-roi anglais ; et grâce et l'obtint ; restitua les places qu'il tenait en Mo-

monie, à condition qu'on lui abandonnerait toutes celles qu'il désirait en Connacie, et revint dans cette province former une ligue contre le roi d'Angleterre, avec Crovederg, dont il maria la fille à son fils. Il avait envoyé ses chevaliers porter devant lui le fer et la flamme dans le Moënioy, qui se défendait avec acharnement. Il suivait la trace de leurs ravages, lorsque, dans une bourgade livrée à la désolation, il fut saisi d'une maladie effroyable que les habitants regardèrent comme une punition de ses brigandages, et disparut de la terre vers l'année 1206, sans autre sépulture que le fond d'un puits, où le précipita la fureur de ses victimes. Sa puissante et nombreuse postérité lui a donné le surnom de *Conqueror* : c'était déshonorer ce titre bien plutôt qu'honorer sa mémoire. Les historiens contemporains, comme ceux des temps modernes, anglais et irlandais, Barry, Leland, Crawford, Mac-Geoghégan, etc., l'ont peint des mêmes couleurs. I—T—L.

BURGHIO (RICHARD DE), fils du précédent, et surnommé *le Grand*, dans les vieilles chroniques ; grand en effet par sa naissance et sa fortune, mais non par ses vertus, suivit les projets de son père, en y portant une audace plus ouverte et plus de courage personnel. Il n'avait épousé la fille de Cathal-Crovederg ou Connor, roi de Connacie, que pour extorquer les uns par les autres tous les parents de sa femme, ou pour réduire ceux qui survivraient à n'être que les chefs subordonnés des petits domaines qu'il daignerait leur laisser. Crovederg étant mort en 1224, et les peuples ayant appelé son frère Turlogh à lui succéder, en vertu de leur loi de *Tanistry*, Richard de Burgho fit prononcer, en 1225, la confiscation de toute la Connacie à son profit. Nommé, en 1227,

lord député d'Irlande, pour le gouvernement anglais, il employa pendant cinq ans la force publique à étendre ses usurpations personnelles et le pouvoir royal à dépouiller son roi ; car, dans les concessions immodérées qui lui avaient été faites sur ses conquêtes éventuelles, la couronne s'était toujours réservé certains districts, et il envahissait pour lui seul tout ce qu'il pouvait envahir. Mais si les intérêts du monarque anglais ne furent pas très vivement défendus par ses barons, Richard éprouva de la part des princes irlandais plus de résistance qu'il n'avait cru. Fédhlim, son beau-frère, qu'il avait mis à la place de Turlogh, en espérant bien ne trouver en lui qu'un vassal couronné, fut plus ardent qu'aucun autre à révéndiquer l'indépendance de sa souveraineté. Richard furieux lui déclara la guerre, le prit, l'enferma, et rappela Turlogh. Fédhlim s'échappa de sa prison, rassembla ses alliés, défit son rival, tua son oncle, reprit le titre de roi, et se soutenait encore, lorsque Hubert de Burgho, le fameux comte de Kent, ayant été disgracié en Angleterre, Richard fut éloigné du gouvernement en Irlande. Le prince Connacien saisit ce moment pour écrire au monarque anglais, dont il se reconnut le vassal; demandant seulement à n'être celui d'aucun autre, et sollicitant la permission d'aller lui-même réclamer justice auprès de son suzerain. Henri III adressa sur-le-champ à Maurice Fitz-Gerald, son nouveau lieutenant en Irlande, l'ordre de détruire toutes les forteresses de Burgho, d'établir Fédhlim dans la possession de ses états, et de lui donner un passe-port pour Londres. Richard de Burgho trahit alors la cause de son parent et de son bienfaiteur malheureux. Soit qu'il espérait se remettre lui-même en

grâce auprès du monarque soit qu'il voulût partager la du plus grand de ses rivaux il fut un des acteurs principaux de l'assassinat du comte Mares avait levé l'étendard contre le tyranne de l'évêque chester, oppresseur du comte. Cependant Hubert de Burgho ensuite été rappelé à la cour. Richard ne craignit pas de trahir. Le roi lui accorda quelques engagements extérieurs de bienvenue le renvoya en Irlande avec qui l'avertissait d'être à l'avenir juste et plus loyal. Richard mépris insolent pour les amant. Non content d'avoir aux dynastes de Moënnoy Lally et ô Naghten) la plus partie de leurs domaines, il en encore à la dépouille des ô l'ainés, et toujours à celle des autres. Au lieu de remettre les forts devaient être détruites, il en d'autres formant une chaîne Athlone jusqu'à Gallway. son cousin Jean, fils du comte de Kent, à venir partager ses biens à faire de toute la Connacien de leur tyrannique et insupportable. Encore vaincu dans une sanglante, qui coûta la vie à plusieurs Irlandais natis; encore pri son beau-frère Richard, échappé de ses fers, Fédhlim nor alla de nouveau se jetter aux pieds de Henri III née 1240. Touché de l'excellence malheurs, le monarque ouvrit vive voix à son lord justicier Maurice Fitz-Gerald, et permit aux seigneurs anglo-irlandais, de rétablir ô Connacien trône et ses chefs dans leurs états, mais « d'extirper jusque » cette inique plantation de

n'en plus laisser pulluler un rejeton. » Fitz-Gérald défendit la plantation, au lieu de l'arrêter les autres seigneurs, ou intimidés par la puissance de Richard de Burgho, se devant lui et devant son fils alter, qui, marié avec l'unique héritière de Lascy, devait un jour sur sa tête le comté d'Ultonie aux Normands de Connacie. Pendant l'absence d'Édouard et de son fils, Fédhlim ô Connor et ses chefs, descendants de la stérile bienveillance de Henri III, le suivaient dans les forêts du pays de Galles, Richard de Burgho continuait d'envahir leur territoire et changeait jusqu'au nom de la seigneurie de Moënmoye, et l'appela *Ricard*, ou pays de Richard. Il partagea des portions de cette seigneurie en fiefs, qui se formèrent depuis les baronies royales, à vingt-six fiefs nobles qui devaient les tenir et qui sont inscrits sur les rôles de la chancellerie de l'année 1242, sous le titre de *barons et chevaliers vassaux de Richard de Burgho, de Connacie*. Enfin son usurpation consommée, au moins étendue de manière à ne lui laisser aucune objection, comme s'il eût senti le besoin de se justifier en face le maître auquel il désobéissait si scandaleusement, il partit pour aller rejoindre le roi à Bordeaux, où la mort le surpris jusqu'à son arrivée en 1243.

L—T—L.

BURGH (WALTER DE), fils aîné de Richard, déploya contre ses rivaux de Connacie des efforts d'autant plus violents, que l'Ultonie anglaise, qui avait épousé l'héritière, lui offrait de plus puissants moyens de succès. Il réussit à se faire reconnaître pour le représentant comme tel, s'il était possible, poussé plus loin encore que ses devanciers le méritent, le tout droit et de toute propriété.

Par lui Fédhlim ô Connor, son oncle maternel, fut chassé une troisième fois de ses états. Par lui la guerre éclata entre les Mac-Carthy et les Fitz-Gérald, qu'il excitait à s'entre-détruire, quoiqu'il dût tant aux derniers. Par lui tous les anciens chefs irlandais, qui avaient conservé quelques restes de leurs domaines, furent forcés de recourir à une guerre permanente pour s'y maintenir, et il ne cessa de punir les insurrections que causait sa cruauté, avec une cruauté redoublée, jusqu'au moment où, victime enfin de sa propre injustice, et vaincu par Aodh ô Connor, successeur de Fédhlim, il expira en 1271.

L—T—L.

BURGH (GUILLAUME DE), dernier comte d'Ultonie, fut le dernier rejeton mâle de la branche aînée de sa maison. Il avait pour bisaïeul Gauthier (Walter), dont nous venons de parler. Son aïeul Richard, surnommé *le comte Rouge*, avait été, sous Édouard 1^{er}, généralissime de toutes les forces irlandaises. « Malheureusement, dit Le- » land, cette puissance n'avait été em- » ployée qu'à opprimer ou détruire » tout ce qui se rencontrait sur le che- » min de son insatiable ambition. » Ces Burgho si formidables pour les autres, par leur grandeur et leurs richesses, l'étaient devenus pour eux-mêmes par leur nombre et leurs jalousies. Ils se supplantèrent et s'égorgerent l'un l'autre. Le petit-fils du comte Rouge, Guillaume, objet de cet article, semblait n'avoir plus de concurrent à redouter. Arrière-petit-fils, par sa mère, du roi Édouard 1^{er}, petit-neveu de la reine d'Écosse, il n'avait pas craint de porter lui-même ses vœux jusqu'à Mathilde Plantagenet, fille du comte de Lancastre, petit-fils de Henri III, et il avait obtenu la main de cette princesse. A peine entré dans une carrière

qui s'annonçait si brillamment, âgé de vingt-un ans, et invité à se rendre au parlement de Dublin, en 1355, il fut massacré sur la route, au milieu de ses parcs et de ses serviteurs, à l'instigation d'une cousine de son nom, dont il avait emprisonné le frère. Sa mort fut vengée par un carnage de trois cents personnes en un seul jour. Long-temps encore après ce funeste événement, dans les amnisties alors fréquemment expédiées, on insérait toujours la formule : « Excepté le cas » de complicité dans la mort de Guillaume, dernier comte d'Ultonie. » Mais le torrent des désordres et des crimes ne s'arrêta pas. La veuve de cet infortuné Guillaume s'était hâtée de fuir à la cour de Londres, emportant dans ses bras une fille au berceau, héritière unique de son père massacré. Édouard III se déclara le tuteur de cette jeune mineure, qu'il devait marier un jour à son troisième fils, Lionel, duc de Clarence, et il mit sous sa garde royale toute la succession du feu comte. On s'était bien attendu que cette ordonnance, facile à rendre, le serait moins à exécuter. On ne fut pas surpris de voir les chefs irlandais, dépossédés de leur ancien patrimoine, se soulever de toute part contre la famille divisée de leurs spoliateurs. Comme les lois anglaises faisaient descendre la succession des pères aux enfants, au lieu que la loi bretonne des Irlandais appelait à l'héritage d'un chef de dynastie *le plus ancien et le plus digne* de sa famille, désigné par une élection populaire, trois branches de Burgho déclarèrent tout à coup qu'elles voulaient vivre sous la loi irlandaise ; abjurèrent leur roi, leur origine, jusqu'à leur nom ; se firent appeler, les uns, *Mac-William*, les autres, *Mac-David*, et se vouèrent à un état de guerre constant,

soit contre les dynastes irlandais, soit contre leurs domaines, soit contre le pré monarche. Un oncle d'héritière, Edmond-na-Freilut protégea l'enfance et les de sa nièce ; il fut assassiné ses cousins. Ni le prince époux de cette héritière en gouverneur d'Irlande en 1371, ni le parlement de Kilkenny, pendant tous ces Mac-William n'eurent les empêcher de redant deux siècles, souverain principalité irlandaise de Clqualifiés, en Angleterre, *dégénérés, plus Hibernois, Hibernois eux-mêmes.* Ce sous le règne de Henri V chef des Burgho, en 1521, 1542, les chefs des tribus conquises par eux, remirent l'Irlande à l'Angleterre, les uns qu'ils avaient su acquérir, et tout ce qu'ils avaient pu (*Voy. MAC-WILLIAM.*) I.

BURCKMAIR (HANS, peintre et graveur, naquit à Burgho en 1474. Quelques uns disent qu'il exécuta en commun avec Albrecht Dürer ont fait supposer qu'il ne fut que l'élève de ce peintre ; mais rien ne prouve d'une manière authentique qu'il ait servi dans sa ville natale des fresques et des tableaux de peintes à l'huile sur bois. Ses inventions sont assez ingénieuses, quoiqu'il y eût quelquefois de bizarres, et généralement entachées du mauvais goût de son siècle. Ce sont des gravures en bois qui ont le plus contribué à sa renommée. Telle fut son habileté dans ce travail, porté de son temps à une perfection, qu'il y égala Albert Dürer, et ne fut peut-être surpassé que par Jean Holbein. On connaît plus de soixante-dix-huit pièces séparées

et l'Empereur Maximilien val, S. George à cheval, et de S. Sebastien, et d'autres historiques, gravées par Negker et d'autres quelques-unes de ces gravures plusieurs couleurs, dans la ma- elée clair-obscur. Burgk- la plus grande part à quatre curieuses de gravures en renière renferme soixante- pièces, offrant chacune la fi- ed d'un des personnages qui la généalogie de l'empereur n : elle est très rare. La se- intitulée : *le Roi sage*, ou *des actions de l'empereur en I^{er}*. (en allemand). Elle terminée à la mort de ce s planches, conservées dans dépôts, n'ont été retrouvées 'année 1775, et c'est à cette elle a été publiée; elle se ordinairement de deux cent pièces; l'exemplaire de la ue impériale de Vienne en eize de plus, dont les plan- éri. Quatre-vingt-douze de es portent la marque de Hans r; ce sont les plus belles. La collection, intitulée : *le de l'empereur Maximi-*, représente l'histoire des : Maximilien et les officiers on; elle renferme cent tren- ces, et elle est incomplète. é publiée qu'en 1796, par s semblables à celles qui ardé la publication du *Roi atrième* représente *les Im- uints et des saintes de la : Maximilien*; elle renfer- mement cent dix-neuf piè- mplaire de la bibliothèque de i contient cent vingt-deux: ubliée en 1799. On en con-

naissait un grand nombre de pièces auparavant. La plupart de ces gravures ont été exécutées d'après des dessins de Burgkmair; quelques-unes sur des dessins d'Albert Durer. Différents graveurs y ont été employés, et plusieurs ont tracé leur nom sur le revers des planches qui existent encore. M. Bartsch cite une gravure de Burgkmair à l'eau forte, représentant *Mars et Vénus*: elle est d'une extrême rareté. Quelques écrivains ont placé la mort de cet artiste à l'année 1517; d'autres à l'année 1559. Il existe des pièces de lui qui sont datées de 1524 et 1526. Son portrait et celui de sa femme, peints par lui-même, portent la date de 1529. M. Bartsch pense que ni cet artiste, ni Albert Durer, ni Hans Scheuffelein, ni la plupart des autres peintres comptés parmi les graveurs en bois, n'ont gravé eux-mêmes, et qu'ils ont seulement dessiné les planches qu'on leur attribue. Nous croyons pouvoir opposer à cet illustre connaisseur, premièrement l'ancienne tradition, qui a dû être établie sur des faits connus; secondement, le soin qu'ont pris Josse de Negker et d'autres artistes, en gravant d'après Burgkmair, de signer leurs planches; troisièmement, la différence du *faire*, et la supériorité évidente des gravures qu'on donne à Burgkmair.

E—C D—D.

BURGOS (ALFRONSE DE). *Voy.* ABNER.

BURGOS (ANTOINE), né à Sala- mauque, référendaire à Rome de l'une et l'autre signature, professa pendant vingt ans le droit canonique à Bologne. Sa grande réputation le fit appeler à Rome par Léon X, qui désira, dans les affaires importantes, de prendre ses avis. Burgos exerça la charge de la signature de grâce sous Léon X, Adrien VI et Clément VII. Il mourut

à Rome, âgé de soixante-dix ans, le 10 décembre 1525, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de St.-Jacques, dont il était un des bienfaiteurs. On a de lui un volume in-fol. intitulé : *Super utili et quotidiano titulo de emptione et venditione in decretalibus*, Pavie, 1511, réimprimé à Parme, 1574; Venise et Lyon, 1575. Il écrivit aussi sur le texte de plusieurs autres titres des Décrétales, *De constitutionibus*, *De rescriptis*, etc. On trouve tous ces traités dans l'ouvrage ci-dessus. — BURGOS (Alphonse), médecin, docteur de l'université de Complute ou Alcalá, exerça la médecine à Cordoue, dans le 17^e. siècle, et y remplit la charge de médecin de l'inquisition. — BURGOS (Jean), médecin espagnol, est auteur d'un traité de médecine, intitulé : *De pupilla oculi*, in-8^o. V—VE.

BURGOYNE (JEAN), général anglais, fils naturel de lord Bingley, après avoir reçu une éducation soignée, entra dans l'état militaire. Il commanda, en 1762, un corps de troupes anglaises envoyé en Portugal, alors en guerre avec l'Espagne. A son retour, il fut nommé conseiller privé, et ensuite membre du parlement. En 1775, il fut envoyé dans le Canada, et, deux ans après, il fut chargé du commandement d'un corps d'armée envoyé contre le congrès américain. Il débuta, en juin 1777, par une proclamation dans laquelle il offrait aux insurgés le pardon de son souverain, et les menaçait des plus grands châtimens s'ils persistaient dans une plus longue résistance. Les chefs de la confédération étaient peints dans cet écrit, sous les couleurs les plus odieuses. Washington fit à cette proclamation une réponse pleine de noblesse et de fermeté. Le 6 de juillet suivant, Burgoyne remporta sur les Américains, à Ticouderago, un

avantage auquel le ministère donna le nom de victoire. Les cains avaient évacué le fort de pendantance, et s'étaient retirés de Shenesbourg et de Huberto goyne, vain et présomptueux cette retraite pour une suite. E par cette idée, il les poursuivi s'occuper de ses subsistances n communications. Il se trouva coup entouré, à Saratoga, mêmes hommes qu'il avait traitant de mépris, et il lui fallut une capitulation, dont la gé des Américains adoucit la r mais non pas la honte. So obtint les honneurs de la guer lui fut permis de retourner en core; mais elle s'engagea à servir contre les États-Unis. (mée, qui était composée de hommes au commencement d paigne, se trouva réduite à ci sept cent cinquante-deux, lo mit bas les armes devant la du général Gates. Ces deux s avaient été, dans leur jeunes ciers dans le même régiment en revoyant son ancien ca l'aborda avec la bonhomie é micr américain : « Bon jour, » Burgoyne, lui dit-il, en lu » la main; j'ai beaucoup de » vous voir. — Je vous en c » répliqua Burgoyne; mais j » Dieu à témoin que j'ai fai » que j'ai pu pour m'en disj Celui-ci avait, dans plusieurs tances, parlé de l'Américain d'un homme sans mérite, comparé à une accoucheuse. Gates n'ignorât pas toutes vaises plaisanteries que le l Burgoyne s'était permises compte, il le traita avec bea bonté, et ne se permit à son cette raillerie : « Vous devez

yne, me regarder à présent
 et une bonne accoucheuse,
 ne je vous ai délivré (*délivré*)
 le six mille hommes. » La capi-
 taine Saratoga décida la France à
 être l'indépendance des Amé-

Burgoyne s'étant rendu en
 terre aussitôt après, y fut reçu
 tout, et ne put paraître devant
 Il finit par obtenir la liberté de
 tier, et fut obligé de renoncer à
 itement. Ici finit la carrière
 e de Burgoyne, plus fait pour
 s de courtisan et de bel esprit
 que pour celui de général
 Il partagea son temps entre
 , où il fut le favori de la reine,
 sociétés des gens de lettres. Il fit
 es pièces de vers aussi légères
 caractère, et des comédies froi-
 médiocres : I. *La Nymphé des*
 ; II. *Richard Cœur-de-Lion* ;
Érétière. Ces pièces eurent un
 succès momentanée, parce qu'on
 y reconnaît la peinture et la
 les mœurs françaises ; mais la
 e est plutôt un tableau de la
 fatuité des Anglais. Il était
 convenant que peu généreux à
 yne, après avoir été vaincu par
 iciers français, et traité par eux
 le Lafayette et ses frères d'ar-
 avec les égards les plus délicats,
 exposer, sur la scène, aux ri-
 es ses compatriotes. On lui a
 é mal à propos le *Bon Ton*
Life above stairs), pièce qui
 Garrick. Il siégeait au parle-
 n 1781, au moment où la ma-
 parut déterminée à la continua-
 e la guerre, et l'on remarqua
 e joignit à l'opposition pour dé-
 er l'impossibilité de réduire les
 cains, et l'inutilité des efforts
 on faisait contre eux. Quelque
 après son retour d'Amérique,
 yne épousa une fille de lord

Derby. Il mourut sans postérité le 2
 août 1792. D—K L—Z.

BURGS DORF (EARNST-FRÉDÉRIC
 DE), ingénieur distingué, enseigna
 une nouvelle méthode de fortifications
 dans un ouvrage publié à Ulm en
 1682, in-8°. Il avait emprunté une
 partie des idées qu'il y développa à
 George Rimplern. On a aussi de lui
 quelques autres traités sur son art :
 I. *Le plus sûr boulevard d'un état*,
 ou *Nouveaux moyen de défendre les*
places contre le canon, le bombar-
dement, les mines, etc., Nuremberg,
 1687, in-8°. ; II. *Essai sur la forti-*
fication, publié à Vienne, et accom-
 pagné de nombreuses gravures. —

Un autre BURGSDORF (Conrad de)
 né en 1595, mort le 1^{er} fév. 1652,
 fut, sous Guillaume II, duc de Bran-
 debourg, le premier qui organisa des
 troupes réglées en Prusse, au com-
 mencement du 17^e siècle. G—T.

BURGS DORF (FRÉDÉRIC-AUGUS-
 TE-LOUIS DE), naturaliste, grand-
 maître des forêts de la marche de
 Brandebourg, de l'académie des scien-
 ces de Berlin, et professeur des scien-
 ces forestières dans la même ville, né
 à Leipzig, le 23 mars 1747, mort à
 Berlin, le 19 juin 1802, âgé de cin-
 quante-cinq ans. Son père était grand-
 veneur du duc de Saxe-Gotha, ce qui
 lui donna occasion d'étudier de bonne
 heure tout ce qui concerno les forêts,
 et d'écrire sur cette matière un grand
 nombre d'ouvrages, tous en allemand,
 et qui sont devenus classiques pour
 cette partie de l'économie rurale : I.
Essai d'une histoire complète des
espèces de bois les plus avantageu-
ses, première partie, Berlin, 1785,
 in-4°, 24 planches ; seconde partie,
 avec 9 planches, ibid., 1787 ; elle
 renferme les chênes indigènes et
 étrangers : Gleditsch fut l'auteur de la
 préface de cet ouvrage. II. *Instruc-*

tion pour cultiver les arbres, tant indigènes qu'exotiques, qui réussissent en Allemagne, 2 parties, Berlin, 1787, in-8°; III. *Manuel du forestier*, etc., etc., 2 parties, Berlin et Leipzig, 1788, in-8°; IV. *Introduction à la dendrologie*, etc., Berlin, 1800, in-fol. Il a aussi publié : *Observations sur un voyage dans le Harz, à Helmstædt et à Harbeke, en août 1783 (Actes de la société des scrutateurs de la nature, à Berlin, tom. V)*; *Histoire naturelle du cerf* (ibid., tom. VI); *Sur le cynips de l'écorce du chêne* (ib., tom. VI). C'est un insecte dont la piqure occasionne au chêne une excroissance foliacée et ligneuse qui ressemble à une rose double. D—P—s.

BURGUNDIO ou **BORGONDIO** (HORACE), jésuite, né à Brescia en 1679, se consacra à l'enseignement des belles-lettres, et surtout des mathématiques; on le fit depuis bibliothécaire du musée de Kircher, et il mourut recteur du collège romain, le 1^{er} mars 1741. Le P. Boscovich, qui avait été son disciple, en parle avec éloge dans ses poésies; on lui doit quelques observations astronomiques rapportées dans les *Mémoires de Trévoux*, années 1727 et 1729; quelques poésies latines, et un grand nombre d'opuscules mathématiques, dont les principaux sont : I. *Motus telluris in orbe annuo ex novis observationibus impugnatus*, Rome, 1714, in-4°; II. *Nova hydrometri idea*, ibid., 1717; III. *Mapparum constructio in planis spheram tangentibus*, ib., 1718; IV. *Antliarum leges*, ibid., 1722; V. *Usus normæ in constructione æquationum planarum et solidarum*, ibid., 1727; VI. *Telescopium geodeticum*, ibid., 1728; il faut que ce telescope ne soit pas bien important, puisque Boscovich n'en

parle point en décrivant les instrumens géodésiques dont il s'est servi pour la mesure du degré dans l'état romain. VII. *De coherentia calculi astronomici cum æquationibus gregorianis*, ib., 1754, in-4°, etc. Tous ces ouvrages ont échappé aux recherches de Lalande, qui n'en parle point dans sa *Bibliographie astronomique*. Burgundio est encore éditeur d'un ouvrage du P. Grimaldi, jésuite, intitulé : *De vitâ aulicâ, libri duo*, 1740. C. M. P.

BURGUNDIUS, ou **BOURGOIGNE** (NICOLAS), jurisconsulte célèbre, naquit à Enghien, au comté de Hainaut, le 29 septembre 1586. Il cultiva d'abord les muses latines, et écrivit ensuite l'histoire avec succès. Il était avocat à Gand lorsque Maximilien, duc de Bavière, lui donna, en 1627, la première chaire de droit civil à l'université d'Ingolstadt, et le nomma bientôt après conseiller et historiographe. L'empereur Ferdinand II le créa comte palatin. Rappelé dans sa patrie, en 1659, il entra au conseil de Brabant. Burgundius avait un grand talent pour l'intelligence des coutumes. Il était souvent cité au barreau, et jusqu'à nos jours, sur cette partie de la jurisprudence, il a fait autorité comme Du Moulin, Coquille et d'Argentré. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pœmata*, Anvers, 1621, in-4°; II. *Historia Bavarica, seu Ludovicus IV imperator ac ejus vita et res gestæ, ab anno 1315 ad annum 1547*, Anvers, 1629, in-4°; Helmstædt, 1705, in-4°, édition donnée par Just.-Christ. Bohmer; et Halle, 1708, in-4°; III. *Historia Belgica, ab anno 1558 ad annum 1567*, Ingolstadt, 1629, in-4°, et 1635, in-8°. Cette histoire des premiers troubles des Pays-Bas se termine à l'arrivée du duc d'Albe; elle est exacte et estu-

mée. IV. *Ad consuetudines Flan-
dræ tractatus*, Leyde, 1634 et 1635,
in-12. Ce savant ouvrage comprend
douze traités, et commence par des
reflexions générales sur l'origine des
lois et des coutumes. V. *De duobus
reis*, Louvain, 1657, in-12, VI.
Commentarius de evictionibus, Co-
logne, 1662, in-12. Tous les ou-
vrages de Burgundius, sur le droit,
ont été réunis en un volume in-4°,
imprimé à Bruxelles en 1674. — BUR-
GUNDIUS, ou BOURGOINGNE (Antoine),
contemporain de Nicolas et de Gilles,
est connu par deux ouvrages rares et
singuliers, qui ont pour titre, l'un :
*Linguae vitia et remedia emblematicè
expressa*, Anvers, 1631, ob-
long, fig.; l'autre : *Mundi lapis Ly-
dius, sive vanitas per veritatem
falsi accusata et convicta*, Anvers,
1639, in-4°, fig. V—VE.

BURGUS. Voy. BORGIO.

BURI. Voy. BURY.

BURIDAN (JEAN), natif de Bé-
thune, fit ses études à Paris, sous
Ocham, et devint professeur de phi-
losophie, procureur de la nation de
Picardie, et plusieurs fois recteur de
l'université de Paris, qui le compte
parmi ses bienfaiteurs. Elle le députa
en 1345, à Philippe de Valois, pour
demander l'exemption de la gabelle,
qu'elle ne put obtenir, et à Rome,
pour y défendre ses intérêts. Il est
moins fameux par ses *Commentaires
sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol.,
que par son sophisme de l'âne. Il
supposait un de ces animaux, égale-
ment pressé de la faim et de la soif,
entre une mesure d'avoine et un seau
d'eau, faisant une égale impression sur
ses organes, et demandait : « Que fera
cet âne ? » Si on lui répondait : « Il
demeurera immobile. — Donc, con-
cluait-il, il mourra de faim et de
soif. » Si un autre répliquait : « Cet

âne ne sera pas assez âne pour se
laisser mourir. — Donc, concluait-
il, il se tournera d'un côté plutôt que
de l'autre, donc il a le franc arbitre. »
Ce sophisme embarrassa les dialecti-
ciens de son temps, et son âne est
devenu fameux dans les écoles. Quel-
ques anciens protestants ont témérai-
rement conclu de l'argument de Burid-
dan, qu'il avait été un des précurseurs
de la réforme. Disciple de Guillaume
Ocham, et par conséquent attaché à
la secte des *nominaux*, il fut persécuté
par celle des *réaux*; mais on regarde
comme peu probable sa fuite à Vienne en
Autriche, où il ouvrit, dit-on, pour sus-
sister, une école qui devint le berceau
de l'université. Le silence de Gaguin
et des registres de l'université sur ce
fait, le rend très incertain. Ce qui a
pu donner lieu de croire à ce prétendu
voyage, rapporté par Jean Aventin,
est peut-être l'ordonnance postérieure
de Louis XI, du 1^{er} mars 1414,
approuvant la doctrine d'Aristote,
d'Albert-le-Grand, d'Averrhoës, de S.
Thomas d'Aquin, etc., et condamnant
les *nominaux*, entre autres, Buridan,
défendant d'enseigner la doctrine de
ces derniers, sous peine de bannisse-
ment, etc. L'université de Vienne fut
fondée en 1257 par l'empereur Fré-
déric II, et Buridan était à Paris en
1358. Il légua cette année à la nation
de Picardie une maison qui a long-
temps porté son nom. On croit même
que cette date est celle de sa mort.
Est-il probable qu'à soixante ans, et
usé de travaux, il eût puse résoudre à
aller enseigner dans un pays aussi
éloigné ? On relègue également parmi
les fables le récit qui le fait complice
ou censeur des débauches de Jeanne de
Navarre, épouse de Philippe-le-Bel,
et la vengeance que cette princesse
en tira (Voy. Crévier, *Histoire de
l'université de Paris*; Bayle, article

BURIDAN, etc.) Voici le titre des principaux ouvrages de Buridan : I. *Quæstiones super X libros Ethicorum Aristotelis*, Paris, 1518; II. *Quæstiones super VIII libros Physicorum Aristotelis; in libros de animâ, et in parva naturalia*, 1516; III. *In Arist. Metaphysicâ*, 1518; IV. *Super VIII libros Politicorum Aristotelis*, Paris, 1500, et Oxford, 1640, in-4°; V. *Sophismata*, in-8°. — BURIDAN (Jean-Baptiste), né à Guise, fut avocat et professeur de droit à Reims, où il mourut en 1653. Il est principalement connu par son *Commentaire sur la coutume de Vermandois*, Reims, 1631, in-4°; idem, 1728. Son *Commentaire sur la coutume de Reims* fut publié après sa mort, par les soins de son fils, Reims, 1663, et Paris, 1665. N—L.

BURIGNY (JEAN LEVESQUE DE), naquit à Reims en 1692. Ses premières années n'offrirent rien de remarquable que son éloignement pour l'étude : ce ne fut qu'à l'âge de quinze ans que les facultés de son esprit s'étant développées tout à coup, il sentit naître en lui cette avidité de savoir qui ne l'a point abandonné depuis et qui a fait le charme de sa vie. Il vint à Paris en 1713; et, logé avec Champeaux et Lévesque de Pouilly, ses deux frères, il y forma une espèce de triumvirat dont l'histoire littéraire offre peu d'exemples. Travaillant de concert, lisant ensemble les meilleurs auteurs, ils se partagèrent l'universalité des connaissances humaines, et passèrent ainsi plusieurs années. Burigny, le plus robuste des trois, était le bibliothécaire et le secrétaire de cette espèce d'académie, et le résultat de leurs travaux communs fut une sorte d'Encyclopédie manuscrite, en douze énormes volumes in-folio, qui ont fourni à ce dernier les matériaux d'un

grand nombre de ses ouvrages. Il passa quelque temps en Hollande, et y forma des liaisons avec les hommes de lettres les plus distingués, surtout avec St.-Hyacinthe, qui l'engagea à travailler à l'*Europe savante* (de 1718 à 1720). Des douze volumes qui composent ce journal, près de la moitié appartient à Burigny. De retour en France, sa réputation lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1756; dès-lors, il ne cessa de publier de nouveaux ouvrages, et lut un grand nombre de mémoires dans les séances de ce corps littéraire. A la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, il joignait celle de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie, de la théologie, etc. Sa mémoire était prodigieuse; mais il ne mettait point assez de chaleur et de concision dans ses écrits, et on lui a souvent reproché de manquer d'exactitude. Savant toujours modeste, sans envie et sans intrigue, il n'ambitionnait ni la renommée ni les récompenses, et travaillait parce que le travail seul suffisait à son bonheur. En 1785, le roi le gratifia d'une pension de 2000 liv.; son étonnement fut au comble lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il ne concevait pas ce qui avait pu lui mériter une pareille faveur, et rien ne saurait exprimer sa reconnaissance pour un bienfait aussi inattendu. La vieillesse ne lui ôta rien de sa sensibilité; il aimait ses amis avec la même affection : le souvenir de ceux qu'il avait perdus réveillait en lui des regrets touchants; et, si l'on portait le moindre atteinte à leur mémoire, il le repoussait avec une chaleur qu'il n'aurait pas employée à sa propre défense. Ce doyen de la littérature française mourut à Paris, le 8 octobre 1785, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il conserva toute la force de son

'au dernier soupir. Qu'él avant sa mort, il dit à Si j'avais été assez malheur douter de l'immortalité l'état où je suis me ferait nir de mon erreur. Mon insensible et sans mouve- le sens plus son existence; t je pense, je réfléchis, je xiste : la matière morte ne duire de pareilles opéré- a laissé: I. *Traité de l'au- ape*, 1720, in-12, 4 vol., u estimé. Chiniac de la Bas- ana une nouvelle édition, l. in-12, et cet éditeur publié *Reponse à quelques ob- sur le traité de l'autorité* II. *Histoire de la philoso- vme* (la Haye), 1724, 2 (V. BRUCKER), réimpre- e titre de *Théologie payen-*, 1754. Cette seconde édi- eule bonne. Le livre est bien utile. III. *Histoire générale* etc. (la Haye), 1745, 2 vol. vrage estimé des savants; le st fort négligé. IV. *Histoire ations de l'empire de Cons-*, 1750, in-4°. ou 5 vol. in- st écrite froidement et sans *Traité de Porphyre, tou- bstinence de la chair, avec Plotin*, traduit du grec, u-12, ouvrage faiblement ui manque de notes et d'é- ments; VI. *Vie de Grotius*, 1-12, 2 vol., réimprimée ouvelles remarques, à Ams- 1754, 2 vol. in-12; ou un .; les nouvelles remarques éditeur hollandais. Cette vie ncoup d'instruction et d'in- II. *Vie d'Erasmus*, dans on trouve l'histoire de plu- mmes célèbres avec lesquels liaison, 1757, 2 vol. in-12.

Elle est pleine de recherches aussi utiles que curieuses, sur les écrits de ce grand homme, et la part qu'il eut à la renaissance des lettres en Europe. Cet ouvrage a été traduit en allemand par J. F. Reiche, avec augmentations, Halle, 1782, 2 vol. in-8°. VIII. *Vie de Bossuet*, 1761, in-12; elle est incomplète et fort au-dessous du sujet; IX. *Vie du cardinal de Perron*, 1768, in-12; dernier ouvrage de l'auteur, et qui se ressent trop de sa vieillesse; X. *Lettre à Mercier de St.-Léger, sur les démêlés de Voltaire avec St.-Hyacinthe*, 1780, in-8°. contenant quelques anecdotes littéraires et quelques lettres de Voltaire et de St.-Hyacinthe; XI. Trente-quatre *Mémoires ou Dissertations* de Burigny sur différents sujets, sont répandus dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. La plupart n'y sont imprimés que par extrait. Il est certain que l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, 1766, in-8°, qui a été attribué à Burigny, n'est pas de lui. On lui a de même attribué le *Recueil de pièces de différents auteurs*, Rotterdam, 1743, in-12, et une *lettre* au sujet du livre intitulé: *Certitude des preuves du christianisme*, par Bergier, insérée dans le t. II du *Recueil philosophique*, Londres, 1770, 2 vol., in-12. M. Dacier a fait son éloge, 1786, in-8°. J—P.

BURKE (EDMOND), né à Dublin, le 1^{er}. janvier 1730, était fils d'un avocat célèbre attaché à la religion protestante. Il commença son éducation chez un quaker, pour lequel il conserva toute sa vie le plus grand attachement, et de là passa au collège de sa ville natale. S'il est vrai qu'il eût terminé ses études dans celui des jésuites de St.-Omer, comme on l'a souvent imprimé, on conçoit que cette

circonstance ait donné lieu, plusieurs fois en Angleterre, de le soupçonner de catholicisme. Burke arriva en 1753 à Londres, où son esprit et ses connaissances le firent bientôt remarquer. D'abord étudiant en droit, puis avocat, il semblait entraîné, par son goût, plutôt vers la littérature que vers les études particulières à sa profession, et il prit l'engagement d'écrire dans les journaux et recueils périodiques. Ce fut à cette époque qu'il épousa la fille du docteur Nugent, son médecin. Comme elle était catholique, ce mariage, d'ailleurs constamment heureux, appuya encore l'opinion, déjà établie, qu'il avait un penchant pour cette religion. Le premier ouvrage qu'il ait avoué porte la date de 1756. Il est intitulé : *Reclamation en faveur des droits de la société naturelle*, ou *Coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, ouvrage posthume de lord ***. Lord Bolingbroke était celui qu'il désignait ainsi, et il avait parfaitement imité le style et la manière de cet auteur. Son but était de prouver que les arguments dont Bolingbroke s'était servi pour attaquer la religion pouvaient également être employés contre toutes les institutions civiles et politiques. Néanmoins, Burke était entré si sérieusement, et avec tant de force dans le détail des maux qui tiennent à la tyrannie ou à l'ambition des gouvernements en général, que l'ironie échappait aux yeux vulgaires, et plusieurs fois on a réimprimé son livre, comme avant pour objet unique de contribuer à la réforme radicale de l'ordre social. Il publia, en 1757, son *Essai sur le sublime et le beau*. Cette seconde production fixa sur lui l'attention de plusieurs personnages célèbres, tels que Reynolds. Sa liaison avec ce dernier, qui n'eut d'autre terme que celui de leur existence fut éga-

lement utile à la réputation et à la fortune de l'écrivain. Son avis fut aussi pour un coup d'attachement et d'admiration et il disait « que c'était l'honneur extraordinaire qu'il eût jeté nu. » En 1758, Burke plan du recueil, intitulé : *Agister*, et se chargea d'en partie historique, qu'il con succès pendant plusieurs années ainsi qu'il se formait succ comme orateur et comme h tat. On peut dire que sa car que commença en 1761, lors pour l'Irlande avec son ami secrétaire du vice-roi, lors A son retour, en 1765, il f au marquis de Rockingham lord de la trésorerie, qui le secrétaire particulier. Vers temps, il fut élu représentant de Wendover. Le lord qu nous de nommer lui fit alo forme délicate d'un simpl don d'une somme considér laquelle Burke acquit la joi de Beaconsfield, qu'il a co reste de sa vie. Ainsi, par naissance et son affection marquis de Rockingham, il engagé dans le parti minist qui ne l'empêcha nullem montrer favorable aux me pulaires. Les mécontents s'élevaient en Amérique çaient à intéresser toute anglaise. Le premier dis Burke au parlement eut jet les inconvénients de la timbre, et fut admiré ce morceau d'éloquence supéri près son avis, on prit le mo de révoquer la loi en que établissant, toutefois, par ration, le droit qu'avait la Bretagne de taxer l'Amé

ait une difficulté présente, aux ministres suivants la enouveler un projet qui, donnerait lieu aux mé- tions et aux mêmes ris- u'il en soit, on approuva révocation de l'impôt du e allait entraîner d'autres blables, lorsqu'après une , le ministère du marquis am fut obligé de céder la i de lord North. Burke travaux officiels par un *dermier ministre*, traits, simplicité; puis, il reprit ns la chambre des com- fit remarquer parmi les achés à ce même minis- Nous ne le suivrons pas uite comme un des chefs u; nous ne parlerons que crits politiques, qui, à la e, produisit une grande t écrit avait pour titre : *ur la cause des mécon- ctuels*. Il y attribue tous , toutes les fautes du gou- un plan formé par la conduire par l'entremise . Il fait voir l'incompati e influence secrète avec d'un état libre, et met en es opinions populaires chambre des communes. remède qu'il proposait ux généralement sentis tout à placer ce pouvoir ns des grandes familles vaient été les soutiens de de 1688, ainsi que des séquentes, ce qui était d'indiquer le parti de Cette conclusion lui at- censures sévères; mais, er du reproche qu'on lui de paraître trop porté démocratiques, il suffi-

rait de citer l'ouvrage dont nous ve- nons de parler. Dans son opposition aux actes ministériels qui ont précédé et suivi les guerres d'Amérique, il em- ploya toute sa pénétration politique, toute son éloquence, d'abord à préve- nir la scission, et ensuite à tenter un moyen de rapprochement. Il était alors parvenu à la maturité de son talent oratoire. Les annales du parle- ment offrent peu d'exemples d'une éloquence aussi forte, aussi animée que celle de Burke. Chez lui l'imagi- nation et le sentiment paraissaient également puissants, et une auda- cieuse vigueur s'alliait à une naïveté, quelquefois fort piquante. La rapidité de son débit ne lui laissait pas le temps de choisir et de perfectionner. Lors- qu'il commençait à parler, il était dif- ficile de deviner jusqu'où il pourrait al- ler; mais quelque trait frappant et ori- ginal ne tardait pas à produire une vive impression. On peut tirer, des discours de cet orateur, des discussions sur presque tout ce qui intéresse la société humaine, en même temps qu'un grand fond de narrations et de portraits his- toriques habilement tracés. En 1774, on jugeait ses principes tellement fa- vorables à la liberté, que les whigs de l'opulente cité de Bristol le choisirent pour leur représentant. Les at- taques qu'à cette époque il livra aux opérations des ministres, portaient principalement sur leur insuffisance, leur sévérité et leur injustice. La guerre devint populaire, et Burke sembla perdre quelque chose dans l'opinion publique en s'y opposant. Il s'aliéna surtout ses constituants de Bristol, quand il sollicita dans le parlement la liberté du commerce pour les Irlan- dais, et des lois tendant à adoucir le sort des catholiques. Il fut cependant réélu dans la session suivante, et, en même temps, nommé par une autre

ville que Bristol. Ce fut alors qu'il parut au milieu de l'assemblée des électeurs de celle-ci, et y prononça un discours réputé son chef-d'œuvre ; il y rendait compte de sa conduite, et commençait par mots : *Gentlemen, i decline the election* (Messieurs, je refuse l'élection. . .). Quoi qu'il en soit, il recouvra en grande partie la faveur du peuple par son fameux bill de réforme dans les mesures fiscales introduites en février 1780. Le ministère de lord North finit au mois de mars 1782, et le marquis de Rockingham fut rappelé avec tout son parti. Dans ce changement, Burke obtint le poste lucratif de payeur général de l'armée, et fut admis au conseil privé. Une de ses premières démarches fut la reproduction du bill de réforme, qui précédemment avait été rejeté, n'étant pas aussi agréable aux ministres et aux courtisans qu'à la majorité de la nation ; et, cette fois, le bill passa avec des modifications considérables. La mort du marquis de Rockingham avança le terme du ministère dont il était l'âme, et, lorsqu'on désigna lord Shelburne pour lui succéder comme chef de la trésorerie, Burke se retira. Le ministère de lord Shelburne fit place à celui qu'on désignait sous le nom de *coalition*, parce qu'il était composé d'une portion des ministres qui avaient été l'objet d'une si longue et si forte opposition, et de plusieurs membres de cette opposition elle-même. Le projet de la *coalition* fut conçu par Burke, qui parut avoir peu calculé l'effet qu'aurait sur le public un choc aussi violent donné à toutes les idées de bonne foi et de stabilité. Cette nouvelle association de pouvoir fut rompue par le bill sur l'Inde, de Fox, que Burke appuya fortement, mais qui déplut également au roi et au peuple.

Pitt prit alors le timon des affaires, et commença par dissoudre le parlement, opération attaquée avec beaucoup de chaleur par Burke. Il fut également contraire à un plan proposé en 1782 par le ministre, qui portait atteinte aux droits reconnus des propriétaires de Bourgs, et il n'approuva jamais l'idée mise en avant d'une réforme parlementaire. Le procès du gouverneur des Indes orientales, Hastings, a été l'un des événements les plus remarquables de la vie de Burke. On a présumé que des motifs de ressentiment particulier s'étaient joints dans cette grande cause nationale à sa passion pour la justice. Au total, sa conduite dans cette affaire ne lui fit rien gagner dans l'estime publique, et servit seulement à donner une plus grande idée de son talent d'orateur. L'établissement d'une régence à l'occasion de la maladie du roi, en 1788, fournit à Burke une occasion de se signaler. Il lutta avec vigueur contre la proposition de limiter les pouvoirs du régent, et contre le principe, posé par le ministre, que la régence était élective et non héréditaire. Les efforts du parti de l'opposition en cette circonstance ne furent ni heureux, ni secondés par la faveur populaire, et Burke s'exposa à une censure particulière, en se laissant entraîner, par la chaleur de son imagination, à des expressions peu respectueuses pour la personne du roi. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la carrière politique de cet orateur, c'est la manière dont il se prononça contre la révolution française dès son origine. On aurait pu supposer que l'homme qui avait long-temps fait commerce avec les amis de la liberté dans son pays, et montré beaucoup d'égards pour les Américains insoumis, applaudirait aux tentatives d'une nation voisine pour obtenir une forme

ment confor- aux prin-
 il avait si sou-
 respect pour l- il.....
 sacrées par le temps, et le
 t profond de justice et d'hu-
 qui l'animaient, expliquent
 ier éloignement, et ensuite
 violente que lui inspira cette
 diversion politique, si terri-
 s à sa naissance. La première
 qu'il eut de montrer cette hai-
 ente en février 1790, dans un
 la chambre des communes,
 soit de la réduction de l'ar-
 voulait qu'on témoignât une
 fiance dans les nouveaux ré-
 de la France. Ce fut à ce su-
 Burke déclara hautement qu'il
 avec lui tous liens d'amitié.
 près, il conçut l'idée de ses
 is sur la révolution fran-
 à parurent au mois d'octobre
 me année. Il fallait que sa pé-
 sât extrême pour si bien ju-
 dire les suites de la violente
 sa que venait d'éprouver la
 andis que l'enthousiasme des
 nouvelles avait commencé à
 si grand nombre d'Anglais,
 ément plusieurs des person-
 plus influents. On a vu peu
 produire une pareille sensa-
 sât un débit dont on n'avait
 ample en Angleterre, et fut
 é en France avec une égale
 Les ennemis de Burke eux-
 e pouvaient se refuser à re-
 : une grande profondeur et
 té du premier ordre dans cet
 à, d'ailleurs, trahit une ima-
 trop ardente, quelquefois mal
 l'un autre côté, il rencontra
 critiques sévères et même as-
 tables. Entre autres répon-
 uelles les *Reflexions* don-
 ren, on connaît les fameux
 e l'homme, de Payne. Pen-

dant un certain temps, ils semblèrent,
 malgré la disproportion de talent et
 de raison entre les deux antagonistes,
 devoir balancer l'effet produit par l'il-
 lustre orateur; mais bientôt, les événe-
 ments et les grands intérêts mis en
 jeu se réunirent pour établir l'avantago
 absolu du côté de Burke, et on ne peut
 douter que la direction donnée par son
 opinion ne soit entrée pour beaucoup
 dans l'impulsion populaire qui porta les
 Anglais à une guerre dont les funes-
 tes conséquences se font sentir encore.
 Il continua le même genre d'attaque,
 en publiant, 1°. sa *Lettre à un mem-
 bre de l'assemblée nationale*, 1791;
 2°. un *Appel des Whigs modernes
 aux Whigs anciens*; 3°. *Lettre à
 un lord, sur une discussion avec le
 duc de Bedford*; 4°. *Pensées sur la
 paix régicide*. Son horreur toujours
 croissante pour la révolution française
 était devenue la passion dominante de
 son ame. Il ne pouvait en entendre
 parler sans éprouver une irritation
 violente; aussi les succès qui soutin-
 rent cette révolution ont-ils jeté une
 extrême amertume sur la dernière
 partie de sa vie. Personne, mieux que
 lui, n'en avait étudié les progrès et la
 nature; les plus petits événements et
 les personnages les moins influents de
 cette époque lui étaient connus, comme
 s'il avait vécu au milieu d'eux. Il ne
 s'occupait plus que d'un seul objet po-
 litique qui y fut étranger, le projet
 d'émancipation des catholiques en Ir-
 lande. L'utilité d'admettre cette portion
 de la nation anglaise aux droits d'élec-
 teur lui fournît, en 1792, la matière
 d'une *Lettre à sir Hercules Langrishe*.
 Lorsqu'il crut devoir se retirer
 du parlement, sa place y fut occupée
 par son fils unique, jeune homme qu'il
 admirait autant qu'il le chérissait. La
 mort de ce fils, arrivée bientôt après,
 fut pour Burke un coup terrible. Lui-

même termina sa carrière le 8 juillet 1797, dans la 68^e. année de son âge. Burke était très aimable dans la vie privée. Poussant l'amour des louanges jusqu'à la faiblesse, il rendait libéralement celles qu'il avait reçues. Son goût le portait vers les beaux-arts, qu'il protégea souvent de la manière la plus noble. Il n'encouragea pas moins l'économie rurale, cherchant en général à étendre dans tout son voisinage les plans de bienfaisance et d'utilité publique. Cette disposition bienveillante de son ame eut en dernier lieu pour objet les victimes de la révolution française, réfugiées en Angleterre; et il fonda une école pour les enfants des Français momentanément expatriés, dont la surveillance presque paternelle et l'instruction paraissent l'avoir occupé jusqu'au jour où il cessa d'exister. Quelques personnes lui ont attribué les célèbres *Lettres de Junius*: du moins est-il réputé y avoir eu une part considérable; mais la publication de ce livre est un mystère littéraire qu'on n'a pas encore pénétré. D'autres morceaux de littérature et de politique, dont nous n'avons pas parlé, sont connus pour avoir exercé la plume de Burke. Sa vie, écrite par Robert Bisset, écossais, publiée en 1798, a été réimprimée à Londres en 1800. M. Formic a aussi donné des *Mémoires de Burke*. Voici la liste de ceux de ses ouvrages, qui ont été traduits en français: I. *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, traduite sur la 7^e. édition, avec un Précis de la vie de l'auteur, par L. Lagentie de Lavaisse, Paris, 1805, in-8°.; II. *Réflexions sur la révolution de France, et sur les procédés de certaines sociétés à Londres relatifs à cet événement*, traduites sur la 3^e. édition anglaise, Paris, 1799, in-8°. Il parut en 1790 et 1791, à Paris, cinq édi-

tions de cette traduction. Le manuscrit de la première fut distribué, par parties, dans trois différentes imprimeries, et publié dans moins de huit jours. Payne répondit au livre de Burke par les *Droits de l'homme*, trad. par Soulès, avec des notes, Paris, 1791, in-8°. Joseph Priestley entreprit aussi de réfuter Burke dans des *Lettres*, traduites en français sur la seconde édition, Paris, 1791, in-8°. Il y eut en France quelques autres réfutations du même livre que M. de Lally-Tollendal, dans ses lettres à Burke, appelle *un ouvrage immortel*, en regrettant seulement que l'auteur se soit laissé entraîner quelquefois au-delà des bornes de la modération; que l'ignorance des faits l'ait conduit à plusieurs faux exposés, et qu'il ait trop souvent confondu avec des extravagances criminelles, les sentiments généreux qui n'avaient cessé de lutter contre elle. III. *Discours sur la monnaie de papier et sur le système des assignats en France* (Paris), 1790, in-8°.; IV. *Lettre aux Français*, Londres (Paris), 1790, in-8°.; V. *Discours sur la situation actuelle de la France, prononcé dans la chambre des communes, le 9 février 1790, lors du débat sur les estimations de l'armée* (Paris), 1790, in-8°. Ce Discours fut combattu en Angleterre par le comte Stanhope, dans une lettre qui a été traduite en français sous ce titre: *Apologie de la révolution française, ou Lettre à Edmond Burke, servant de réplique à son discours, etc.*, trad. de l'anglais sur la 3^e. édition, Paris, 1791, in-8°. VI. *Lettre d'Edmond Burke au traducteur de son Discours sur la situation actuelle de la France* (Paris, mai, 1790), in-8°. deux éditions; VII. *Lettre à M. l'archevêque d'Aix (Boisgelin), et réponse de M. l'archevêque d'Aix*

Burke (Paris, 1791), in-8°; *Discours improvisés par MM. Fox et Burke dans la chambre des communes, le 6 mai 1791, sur la motion française*, Paris, 1791, in-8°; IX. *Lettre sur les affaires de France et des Pays-Bas, adressée au comte de Rivarol* (avec la lettre de ce dernier), Paris (1791), in-8°; X. *Lettre à un membre de l'Assemblée nationale de France*, Paris, 1791, in-8°. M. de Lally-Tollendans une *Lettre* adressée à Burke (Paris), 1791, in-8°, semblerait des doutes sur l'authenticité de la lettre à laquelle il répond; cependant M. de Lally-Tollendans la cite comme authentique, et M. de Lally lui-même ne répond que comme si elle l'était. XI. *Appel des Whigs modernes aux Whigs anciens*, traduit par M. de Rivarol, Paris, 1791, in-8°. Burke est de lui à la troisième personne. XII. *Lettre de M. Burke à un noble sur les attaques dirigées contre Burke*, dans la chambre des communes par le duc de Bedford et le duc de Lauderdale, au sujet de ses opinions sur le gouvernement anglais pendant la révolution française, trad. de M. de Rivarol, 6^e édition de Londres (Paris), 1791, in-8°; XIII. *Lettres* (deux) à un noble dans la chambre des communes sur les négociations de paix ouvertes avec le directoire, trad. par J. de Rivarol, Londres et Paris, 1797, in-8°. XIV. *Observations philosophiques*, attribuées à Burke, sur divers objets de politique; la *Décadence de la monarchie française*; *Jugement de l'Europe sur les suites de la révolution française*; *De la liberté et de la modération*, in-8°. I.—P.—E. et V.—VE.

BURLAMAQUI (FABRICE), né à Genève en 1626, desservit depuis l'Eglise italienne de cette ville,

et passa, en 1659, à Grenoble, comme pasteur. L'année suivante, on lui offrit une chaire de professeur en théologie, à Genève, qu'il refusa à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut en 1693. Il avait acquis une si grande connaissance des livres, que Bayle (voyez ses *Lettres*) le regardait comme le Photius de son siècle. Il était aussi très versé dans les belles-lettres et les langues orientales. On a de lui : I. *Sermon fait au jour du jeûne célébré par les églises réformées du Dauphiné, le 5 décembre 1662*, Genève, 1664, in-8°; II. *Catéchisme sur les controverses avec l'Eglise romaine*, 1668, in-8°; III. *Synopsis theologiæ, et speciatim œconomix œdærum Dei*, Genève, 1678, in-4°; IV. *Considérations servant de réponse au cardinal Spinola*, Genève, 1680, in-12, français-latin : tous ces ouvrages sont anonymes. A. B—T.

BURLAMAQUI (JEAN-JACQUES), de la même famille que le précédent, né à Genève, en juillet 1694, y fut professeur honoraire dès l'âge de vingt-six ans. Il voyagea en France, en Hollande et en Angleterre, et se lia d'une étroite amitié avec Barbeyrac, qui suivait la même carrière. Revenu dans sa patrie, en 1723, il y enseigna le droit jusqu'en 1740 : il entra alors dans le conseil souverain, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1748 (et non 1750, comme Sénéquier le dit, par erreur). Burlamaqui aimait les arts et les protégeait. Sa collection de tableaux et d'estampes était citée comme une des plus belles de Genève. Cette ville lui a l'obligation d'un bon dessinateur formé par ses soins, en la personne de Soubeyran. Jean Dassyer a gravé sa médaille, qui est d'une grande beauté. On a de J.-J. Burlamaqui : I. *Principes du droit na-*

tural, Genève, 1747, in-4°, souvent réimprimés, et traduits en diverses langues. Cet ouvrage a long-temps servi de texte aux leçons des professeurs de Cambridge. II. *Principes du droit politique*, Genève, 1751, in-4°, ou 2 vol. in-12, rédigés d'après les cahiers de ses écoliers; III. *Principes du droit naturel et politique*, Genève, 1765, in-4°; idem, 1764, 3 vol. in-12. C'est la réunion des deux ouvrages précédents. Le comte B.-pt. Crespi l'a traduit en italien, Venise, 1780, in-8°. IV. *Principes du droit de la nature et des gens*, avec la suite de *Droit de la nature*, qui n'avait pas encore paru, Yverdon, 1766-68, 8 vol. in-8°, édition donnée par de Félice, qui y joignit beaucoup de notes. V. *Eléments du droit naturel*, . . . ouvrage posthume d'après *le véritable manuscrit de l'auteur*, Lausanne, 1774, in-8°. Tous ces ouvrages sont estimés pour leur clarté et leur précision. L'auteur y réduit en principes ce que Grotius, Puffendorf et d'autres avaient établi par de longues et savantes discussions. Tout y est en théorie; rien n'y est appuyé sur les faits. Il faut être déjà versé dans les sciences du droit naturel pour apprécier le résumé qu'il en donne.

C. M. P.

BURLET (CLAUDE), médecin, né à Bourges, reçu à la faculté de Paris en 1692, et à l'académie des sciences en 1699, fut successivement médecin de Philippe V, roi d'Espagne, et du Dauphin de France, et mourut le 10 août 1751, âgé de soixante-sept ans. Il est auteur de plusieurs dissertations académiques : *An pluribus Hispanorum morbis remedium efficax balneum*; sur l'usage de l'eau de chaux secoude dans les maladies, sur les avantages de la camphorata de Montpellier, sur les eaux de Bourbonne et de

Vichy, sur un sel purgatif analogue à celui d'Epsom, trouvé dans une source à trois lieues de Madrid. C. et A.

BURLEY (GAUTIER), ecclésiastique anglais, né à Oxford en 1275, et commentateur d'Aristote, mourut en 1357. Il était à la tête de la secte des nominaux, et principal adversaire des scotistes. Il était surnommé *Doctor planus*, et *perspicuus*. On a de lui, outre ses volumineux commentaires sur Aristote, publiés à Venise et à Oxford, dans le 16^e siècle, un traité imprimé à Cologne, en 1473, in-4°, sous ce titre : *De vita et moribus philosophorum*; idem, Nuremberg, 1477, in-fol. Il y a une première édition de Cologne, in-4°, sans date, qui paraît antérieure à 1470.

X—s.

BURLINGTON (RICHARD, comte DE), pair d'Angleterre, né au commencement du 18^e siècle, mort vers 1760, amateur éclairé des beaux arts, a lui-même laissé deux monuments remarquables de ses talents en architecture. L'hôtel de Burlington à Londres, dont toute la façade donne sur Piccadilly, est de lui, ainsi que sa maison de campagne de Chiswick, village situé à peu de distance de la capitale. Lord Burlington, enthousiaste de Palladio et d'Inigo Jones, a placé la statue de ces deux hommes célèbres au-devant du péristyle de cette dernière maison. On doit lui savoir gré de la protection qu'il a accordée à Kent, architecte assez habile, quoique mauvais peintre et mauvais sculpteur, mais justement célébré par la révolution qu'il a opérée dans l'art des jardins. Lord Burlington a publié un grand ouvrage sur Palladio.

V. S. M.

BURMANIA (DOUWA-BORNAVAN), d'une famille illustre de Frise, vécut au commencement du 18^e.

Il s'appliqua à l'étude de l'histoire naturelle, et surtout de la météorologie, science peu connue alors. Il observa pendant plusieurs années les variations du temps et de l'air, et il tira de tous les changements de l'air des résultats assez exacts.

Il les a consignés dans deux ouvrages; l'un est une lettre adressée à Ruard Andala : *De Meritiocinandi de more cæli du Jovain*, 1713, in-4°; l'autre est l'explication de deux tableaux chronologiques : *Nieuwe Manier uerstellinge over Weer*, ibid.

On ne connaît pas les détails de la vie de ce savant; il mourut le 28. — BURMANIA (Urho), de la même famille, mort en 1615, en faveur de la confédération des nobles; le gouvernement espagnol, et l'ami de la Hollande. Il a laissé manuscrit plusieurs ouvrages géographiques sur la noblesse de la

— BURMANIA (Etienne), est l'auteur d'un livre intitulé : *De Bello Romano injustè Belgis illato*, 1652,

D—G.

BURMANN (FRANÇOIS), était fils d'André Burmann, pasteur, d'abord à Grontheim, ensuite à Emmerich. Il vint à Leyde en 1628. Après avoir été neuf ans pasteur à Hanovre, étant un an sous-régent du collège des Ordres, à Leyde, il passa à Utrecht en qualité de professeur de grec. On a de lui, en hollandais, *Commentaires sur le Pentateuque*, Utrecht, 1660, in-8°, et *sur Josué, Ruth, et les Actes*, Utrecht, 1675, in-4°; *les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Néhémie, Esther*; Amsterdam, 1675, in-4°; *sur les livres de Samuel*, Utrecht, 1678, in-4°. Les premiers de ces ouvrages ont été traduits en allemand. Il a écrit,

en latin, un abrégé de théologie, *Synopsis theologica*, Utrecht, 1671, et Amsterdam, 1699, 2 volumes in-4°. Il y en a aussi une édition faite à Genève, et Théodore Smout l'a traduit en hollandais. On a recueilli en deux volumes in-4° (Rotterdam, 1683), ses *Dissertations académiques, Exercitationes*; et, en un volume du même format (Utrecht, 1700), ses *Discours académiques, Orationes*, etc. La traduction hollandaise de ce second recueil parut la même année et dans la même ville. Burmann mourut le 12 novembre 1679. Un traité latin, qu'il avait laissé, sur la Passion de J.-C., fut publié en 1695, in-4°, par van Lent. Son oraison funèbre, prononcée par Grævius, se trouve jointe au recueil de ses Discours académiques. B—es.

BURMANN (PIERRE), fils du précédent, naquit à Utrecht le 6 de juillet 1668. Au nombre de ses maîtres, dans l'université d'Utrecht et dans celle de Leyde où il fit ses études, furent Grævius et Jacques Gronovius, hommes d'une érudition infinie. En 1688, il soutint, pour le grade de docteur en droit, une thèse *De transactionibus*, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il entreprit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, pour visiter les bibliothèques et les hommes célèbres; et, de retour à Utrecht, il entra dans la carrière du barreau. Les succès brillants qu'il y obtint ne le détournèrent point de la culture des lettres anciennes, et, en 1694, il publia une dissertation très savante *De vœtigalibus Pop. Rom.* On en connaît deux autres éditions, faites, l'une en 1714, la seconde en 1754. La dernière est fort augmentée; elle a été réimprimée dans le premier volume du *Supplément de Poleni*. Sur la re-

commandation de Grævius, Burmann fut nommé, en 1696, professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université d'Utrecht. Il ouvrit ses leçons par un discours *De eloquentiâ et poësi*. Depuis cette époque, il ne se passa presque point d'année que Burmann ne publiât quelque ouvrage, soit l'édition d'un classique ornée de ses notes, soit un discours, soit des vers latins (et il les composait avec beaucoup de talent), soit quelque pamphlet contre ses adversaires. Il s'en fit beaucoup par le ton tranchant de ses décisions, par son intolérance, son irascibilité, la violence de ses emportements. Aujourd'hui, toutes ces querelles sont oubliées, et il ne reste que le souvenir des services importants qu'il a rendus aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions. En général, il le faut avouer, ce n'est pas par le goût et la critique qu'elles sont le plus remarquables; ce qui les recommande surtout, c'est l'érudition, l'exactitude philologique, l'abondance des secours qu'elles offrent aux lecteurs, et la beauté de l'exécution. Quelques-unes, comme celles d'Ovide, de Virgile, de Quintilien, de Pétrone, de Phèdre, sont, dans ce genre de littérature, des ouvrages du premier ordre. En 1715, Burmann passa d'Utrecht à Leyde, où la mort de Perizonius laissait vacante la chaire d'histoire, d'éloquence et de grec. Elle lui avait été offerte avec des conditions fort avantageuses, et il accepta. La liste complète de ses ouvrages serait peut-être trop étendue pour un Dictionnaire de la nature de celui-ci; nous n'indiquerons que les plus marquants. I. Les *Lettres latines de Gudian et de Sarrau*, Utrecht, 1697, in-4°; II. une édition des *Fables de Phèdre*, Amst., 1698, in-8°; réimprimée en 1718 et en 1745, in-8°;

III. *Horace*, avec les *Venusinae Lectiones* de Rutgers, Utrecht, 1699, in-12; IV. *Jupiter Fulgurator*, Utrecht, 1700, in-4°; et Leyde, 1734, in-4°, avec le traité *De vectigalibus*. Burmann, dans cette dissertation, explique ce que signifie l'image de Jupiter-Tonnant sur plusieurs médailles de la ville de Cyrrhus. V. *Pétrone*, Utrecht, 1709, in-4°, réimprimé à Amsterdam, 1745, en 2 vol. in-4°. Les notes de Burmann furent sévèrement critiquées dans le livre intitulé: *Chrestomathia Petronio-Burmanniens*, Florence (ou plutôt Amsterdam), 1754, in-8°: on l'attribue à Verburg et à Hemsterhuys. VI. *Antiquitatum Roman. brevis descriptio*, Utrecht, 1711, in-8°. Il y en a de nombreuses réimpressions. VII. *Velleius Paterculus*, Leyde, 1719 et 1744, in-8°. Les notes de Burmann ont été réimprimées dans le *Paterculus* de Ruhnkönig. VIII. *Quintilien*, Leyde, 1720, 2 vol. in-4°. Capperonnier, professeur au collège royal, ayant publié, en 1725, une édition de Quintilien, blâma souvent dans ses notes celles de Burmann. L'irascible Hollandais fit paraître l'année suivante, *Epistola ad Cl. Capperonarium, etc.*, où il répond à son critique avec une violence inconcevable. S'il eut tort par la forme, on ne peut disconvenir que, pour le fond, il n'ait souvent raison. IX. *Justin*, avec une préface seulement et des variantes, Leyde, 1722, in-12; X. *Valerius Flaccus*, Leyde, 1724, in-4°; XI. *Collection des Lettres de Juste-Lipse, Heinsius et Gronovius*, Leyde, 1724, 5 vol. in-4°; XII. les *Oeuvres de Buchanan*, Leyde, 1725, 2 vol. in-4°; XIII. Catalogue des ouvrages contenus dans les *Thrésors* des Antiquités grecques et romaines, dans le *Thésor* d'Italie, dans celui de Sicile,

e préface, Leyde, 1725, usieurs préfaces dans le *The'talia*, et dans le *Thesaurus*, appartiennent à Burmann. issi l'auteur de la préface du *les Inscriptions* de Gruter, am, 1707. XIV. *Ovide*, 4 vol. 1727. Il faut joindre à cette me préface imprimée à part en KV. *Les Fables de Phèdre*, nouveau commentaire, Ley-7, in-4°; XVI. *Poëtæ latini*, Leyde, 1751, 2 vol. in-e collection comprend Gramésien, Calpurnius, Rutilius, Sammonicus, etc. Burmann, ouvait souffrir aucune espèce irrence ni de rivalité, attaque it, dans sa préface, un jeune t, nommé *Bruce* (*Voyez l BRUCE*), qui avait, en publié quelques-uns de ces et Havercamp, qui avait es soins à cette entreprise. *uétone*, Amsterdam, 1756, -4°; XVIII. *Lucain*, Leyde, in-4°; XIX. *Firgile*, pu- les soins de son neveu P. n, Amsterdam, 1746, 4 -4°; XX. *Claudien*, pu- cument par les soins et avec de son neveu, Amsterdam, n-4°. XXI. C'est encore son qui a donné le recueil de ses *latines*, Amsterdam, 1745. XII. Ses *Harangues latines* publiées en 1759, à la Haye, plas Boudt. Burmann a inséré p de morceaux dans les *Mis- z observations*, collection igea long-temps. On lui attri- éralement ceux qui portent le *Sincerus Hollandus*. On croit e c'est lui qui écrivit contre us le nom de *Favoritus No- le grand philologue mourut le s 1741, à soixante-douze*

ans, après de longues et cruelles souffrances, qu'il supporta avec une religieuse résignation. Dans les derniers temps de sa vie, il reçut de l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, les trois volumes, alors imprimés, du *Catalogue de la bibliothèque royale*. L'abbé Bignon lui écrivait que Louis XV lui faisait ce présent, comme au premier des érudits. Burmann laissa deux fils: François, qui suivit avec distinction la carrière des armes, et Gaspard, dont nous allons parler. B—ss.

BURMANN (GASPARD), naquit à Utrecht, et fut membre du sénat de cette ville. Son premier ouvrage est intitulé *Hadrianus VI*, etc., Utrecht, 1727, in-4°. C'est un recueil de différents écrits relatifs au pape Adrien VI; il y joignit des notes fort savantes. Il donna ensuite l'histoire littéraire de sa patrie, sous le titre de *Trajectum eruditum*, Utrecht, 1738, in-4°, et, en hollandais, les *Annales d'Utrecht, Utrechtsche Jaarboeken*, etc., 3 vol., 1750-51. La préface de la seconde édition du *Pétrone* de son père est de lui. Il mourut le 22 août 1755. B—ss.

BURMANN (FRANÇOIS), fils de François, frère de Pierre et oncle de Gaspard Burmann, naquit à Utrecht, en 1671. Il fut pasteur de plusieurs églises de Hollande, et chapelain de l'ambassade hollandaise en Angleterre. On le nomma, en 1715, professeur de théologie dans l'université d'Utrecht. Ses ouvrages sont : I. *Burmannonum pietas*, etc., Utrecht, 1701, in-8°. C'est une réponse à Philippe Limbourg, professeur des Arminiens à Amsterdam, qui, dans sa *Théologie chrétienne*, avait accusé le père de Burmann d'être spinosiste. II. *Theologus*, etc.; c'est-à-dire, le *Theologien*, discours inaugural sur les qualités qui font le véritable et parfait

théologien, Utrecht, 1715, in-4° ; III. un *Discours latin sur la persécution de Dioclétien*, Utrecht, 1719, in-4° ; IV. *l'Harmonie, ou la Concordance des Saints Evangélistes*, Amsterdam, 1713, in-4° (en hollandais) ; V. *Le plus grand bien des spinosistes comparé avec le paradis sur terre de M. Fred. Leenhof*, 1704, in-8° ; VI. *Invitation amicale à M. Fred. Leenhof de se justifier de son spinosisme*, etc., 1705, in-8° : ces deux ouvrages, écrits en hollandais, furent imprimés à Enkhuiszen, où Burmann était pasteur à l'époque où ils parurent. VII. Des dissertations académiques en latin sur la poésie sacrée. Il mourut en 1719, à quarante-huit ans, et laissa quatre fils : Jean, qui fut médecin et professeur de botanique à Amsterdam ; François, qui, après avoir exercé les fonctions de pasteur à Nimègue, fut professeur de théologie à Utrecht ; Abraham, qui fit le commerce à Amsterdam ; et Pierre Burmann, qui cultiva les lettres, et marcha sur les traces de Pierre Burmann, son oncle. B—ss.

BURMANN (JEAN), fils du précédent, médecin et professeur de botanique à Amsterdam, né en 1707, mort en 1780. Quoiqu'il n'ait produit aucun grand ouvrage, il a rendu des services essentiels à la botanique, en mettant au jour plusieurs ouvrages importants, qui restaient ensevelis dans l'oubli. I. *Thesaurus Zeylanicus, exhibens plantas in insula Zeylana nascentes*, etc., Amsterdam, 1757, in-4°, avec 110 planches. Cet ouvrage fut rédigé sur les notes et les herbiers que Hartog avait envoyés de Ceylan, et sur ceux que Paul Hermann en avait apportés. Ces planches contiennent environ deux cents plantes. II. *Rariorum Africanarum plantarum ad vivum*

delineatarum, etc., A 1758, 4 décales ; 1739, in-4°, avec 100 planches et les dessins venaient de d'Oldenland, de Hartogmann, et de celles de Witmestre d'Amsterdam, son goût pour la botanique contribuait à ses progrès moyens que lui donnaient et le crédit de ses emplois à Burmann que l'on doit à la *Herbarium Am Rumphius*, savant naturel à Amboine, dont il était. On avait envoyé en Europe de son ouvrage manuscrit en hollandais ; mais le vaisseau qui le portait, manda une seconde compagnie des Indes, et c'est que Burmann fit une voyage Ce grand et bon ouvrage 1741-1750, en six tomes avec six cent soixante-neuf le texte sur deux colonnes latin, l'autre en hollandais y ajouta un supplément d'*Auctuarium*, avec de des tables en diverses langues, 1755, in-fol., planches. IV. *Plantarum rariorum fasciculi X, plantas quas olim Carolus detexit, atque in insulis depinxit ; edidit, descriptionibus illustravit Burmannus*, Amsterdam, in-fol., avec 262 pl. On France de publier ce herbier Boërhaave acheta les droits de zèle pour la botanique, et rer la mémoire de Plummettant au jour. Ce fut Burmann se chargea de ce soin. (V. *Flora Malabarica, in omnibus tomis Horti*)

lam, 1769, in-fol. C'est une thodique et raisonnée de tou-
 lantes qui sont décrites et fi-
 ans les six volumes du *Jardin*
ibar, publié par Rhède. Bur-
 amprima, à la suite, l'index
 it déjà formé pour l'*Herbier*
ine. VI. Il avait publié, en
 ne édition en hollandais de
r de Weinman. VII. Il a
 : deux dissertations : *Va-*
fus, Amsterdam, 1757, in-
 us les *Nouveaux Actes de*
mie des Curieux de la Na-
me II, et *De ferrariae cha-*
ibid, tome II. Ces deux
 ions traitent des caractères
 : genres de plantes ; elles
 t qu'il était bon observa-
 nné, qui l'avait connu en
 : , et auquel il communi-
 s herbiere et ses collections,
 plusieurs fois dans ses ou-
 a générosité de son caract-
 aut été nommé, en 1758,
 r au jardin de botanique
 dam, il n'épargna rien pour
 enter les richesses. Il con-
 eaucoup à l'établissement de
 Batavia, et il entretenait une
 ndance avec Rademacher,
 te et fondateur de la société
 ces de Batavia. On voit le
 de Jean Burmann en tête de
d'Amboine et du *Thesau-*
lanicus. Linné donna, en son
 , le nom de *Burmannia* à
 : qui se trouvait d'écrit, pour
 rc fois, dans le *Thesaurus*.

D—P—s.

MA N N (PIERRE), frère
 dent, naquit le 15 octobre
 Amsterdam, où son père
 s ministre du saint Évan-
 e perdit qu'il n'avait encore
 aus, et fut confié à la tu-
 noncle, Pierre Burmann, le

philologue, qui l'éleva dans l'amour et
 dans la culture des lettres savantes. Il
 reçut aussi à l'université les leçons de
 Duker et de Drakenborch. On put voir
 combien il avait profité des leçons de
 ces trois excellents maîtres, quand il
 soutint à Utrecht, en 1754, pour
 le degré de docteur en droit, sa thèse
De jure annulorum aureorum. L'an-
 née suivante, il obtint, dans l'univer-
 sité de Franeker, la chaire d'élo-
 quence et d'histoire, vacante par la
 retraite de Wesseling, qui avait passé
 à Utrecht. Son discours inaugural, im-
 primé en 1756, à Utrecht, est intitu-
 lé, *Pro criticis*. Il fut, en 1741,
 chargé de la chaire de poésie, et, en
 1742, il abandonna l'université de
 Franeker pour l'athénée illustre
 d'Amsterdam, où on lui offrait la
 chaire d'histoire et de langues que
 d'Orville quittait. Il ouvrit ses cours
 par un fort beau discours *De enthu-*
siasmo poetico. Ce discours est pres-
 que tout en vers; on l'attribuait à
 l'oncle du nouveau professeur : ce
 qui était peu vraisemblable. Diétric
 Smits le traduisit en vers hollandais.
 Burmann obtint, en 1744, la chaire de
 poésie; en 1752, il fut nommé garde de
 la bibliothèque publique; et, en 1755,
 inspecteur du gymnase. Il se distin-
 gua, comme son oncle, par de belles
 éditions, et principalement par celles
 qu'il donna des poètes latins. Comme
 lui, il eut une érudition très variée
 et un rare talent pour la poésie latine.
 Il ne lui ressembla pas moins par l'i-
 rascibilité de son caractère et les lon-
 gues querelles qui troublèrent sa vie.
 Klotz et Saxius furent ses principaux
 ennemis. Cette guerre littéraire, dont
 on peut voir les détails dans sa vie et
 dans celle de Klotz, écrites par M.
 Harles, produisit une foule de satires
 et de libelles en prose et en vers, en
 latin, en hollandais et en allemand.

Sans nous arrêter à l'indication de toutes ces productions, aujourd'hui sans intérêt, nous passerons tout de suite à celle des ouvrages de Burmann qui peuvent faire honneur à sa mémoire, ou qu'il est utile de connaître : I. *Sapientia hyperborealis*, 1733. Cet ouvrage a été attribué à l'autre P. Burmann; nous avons suivi M. Harles. II. *H. Valesii emendationes*, Amsterdam, 1740, in-4°.; III. *Nic. Heinsii adversaria*, Harling, 1742, in-4°. Burmann, pour se distinguer de son oncle, prit, dans cette édition, le titre de *junior*; jusqu'alors il s'était désigné par le titre *Fr. Fil. Fr. Nep.*; c'est-à-dire, *fils de François, petit-fils de François*. IV. *Oraison funèbre de Corn. Sichen*, en latin, Amsterdam, 1743, in-4°.; V. une édition des *Poésies latines* de Pierre Burmann, son oncle, Amsterdam, 1745, in-4°.; VI. l'édition du *Virgile* de son oncle, qu'il termina, et à laquelle il mit une savante préface sur les anciens scolastes, et les commentateurs modernes de Virgile, Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°.; VII. *Specimen* d'une nouvelle édition de l'*Anthologie latine*, Amsterdam, 1747, in-4°.; VIII. *Oraison funèbre de d'Orville*, en latin, Amsterdam, 1751, in-4°.; elle est réimprimée dans les *Sicula* de d'Orville. IX. les *Poésies latines* de P. Lotichius secundus, Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4°. Dans le frontispice de cette édition, à l'imitation de l'auteur qu'il publiait et de Pline le jeune, Burmann prit le titre de *secundus*, au lieu de *junior*, et le garda désormais dans toutes ses autres productions. X. *Anthologia veterum latinorum epigrammatum*, Amsterdam, 2 vol. in-4°. Le premier est de 1759; le second de 1773. Klotz fit, dans les *Acta eruditorum*, de décembre 1759, la critique du premier vo-

lume. Il paraît qu'elle ne manquait ni de mesure ni d'impartialité; cependant elle excita le ressentiment de Burmann, et fut la cause de la longue et indécente querelle qui s'éleva entre ces deux savants. XI. Les *Comédies d'Aristophane* avec les notes inédites de Bergler, Leyde, 1760, 2 vol. in-4°. Burmann a joint au travail de Bergler (1) des notes, également inédites, de Duker. Sa préface est fort savante. Nic. Bondt l'aïda un peu dans cette publication. XII. *Claudien*, avec les notes inédites de son oncle et les siennes, Amsterdam, 1760, in-4°.; XIII. *Rhetorica ad Herennium*, avec les notes inédites de Grævius et d'Oudendorp, Leyde, 1761, in-8°. Dans une préface pleine d'érudition, Burmann prouve que l'auteur de cet ouvrage n'est pas Cicéron, mais a dû vivre du temps de cet orateur. XIV. *Discours latin De Mecœnatibus doctis*, Amst., 1763, in-4°.; XIV. *Jac. Phil. d'Orville Sicula*, Amst., 1764, in-fol. D'Orville était mort sans avoir pu publier ce grand ouvrage, où il avait recueilli et expliqué les antiquités de la Sicile. Burmann y ajouta plusieurs dissertations importantes. XV. *Poésies latines*, 1774, Leyde, in-4°. avec une *Appendice*, Leyde, 1779. XVI. *Properce*, Utrecht, 1780, in-4°. Cette excellente édition, l'une des meilleures productions de Burmann, ne fut pas achevée par lui; elle était à moitié imprimée quand il mourut, le 24 juin 1778, d'un coup d'apoplexie. Van Santen mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait laissés, et continua l'ouvrage. Les tables de cette édition furent rédigées par François-Pierre Burmann, fils de l'éditeur, né en 1736, et dont on

(1) Dans l'article *Bergler*, on dit que son travail sur Aristophane était prêt dès 1725, C'est une faute d'impression. Il fut lire 1723.

quelques vers latins imprimés
18.

B—ss.

BURMANN (NICOLAS-LAURENT),
in et professeur de botanique
sterdam, naquit en 1734. Il
ls de Jean Burmann, auquel il
a dans sa chaire, en 1780. Il
ort en 1793. En prenant le
t de docteur, à Leyde, il pu-
tèze inaugurale, intitulée :
cimen botanicum inaugurale
raniis, 1759, in-4°. Il divise
raniums en trois genres : *Ge-*
n, *Erodium*, et *Pelargonium*.
établit sur des caractères très
nts et faciles à observer; il dé-
oixante-quatorze espèces, et
des figures exactes de plu-
Depuis cette époque, le nom-
s espèces étant plus que doublé,
reconnu la nécessité et la jus-
ette division pour en faci-
onnaissance; et, aujourd'hui,
t presque généralement adop-
I. *Dissertatio de Heliophild*,
es *Nova Acta societatis Ups-*
sis, vol. I : c'est la description
plante crucifère du cap de
-Espérance; III. *Florula Cor-*
ucta ex scriptis Dom. Jaussin,
e même recueil, tome IV, ap-
t : c'est l'*Essai d'une Flore de*
le Corse, dont Allioni avait été
ur, et à laquelle Burmann a fait
dditions d'après les notes de
n; IV. *Flora Indiæ : accedit*
zoophytorum Indicorum, nec
prodromus Floræ Capensis,
; 1768, in-4°, avec 67 pl. Il
t que l'éditeur de cette Flore;
trouva les matériaux dans les
ions de son père et dans celles
rciu. Elle contient quinze cents
s des Indes, et plusieurs du
Les branches qu'il y a jointes
nférieures, pour l'exécution, à
que son père a données. Cet

ouvrage est très incomplet, et a peu
contribué aux progrès de la botani-
que. Nicolas Burmann a rendu
d'autres services à cette science, par
ses correspondances lointaines, par
la protection généreuse qu'il accordait
à ceux en qui il reconnaissait des
talents et le désir de voyager. Ce fut
lui qui détermina M. Thunberg, au-
jourd'hui professeur à Upsal, à aller
au cap de Bonne-Espérance et au
Japon, sur les vaisseaux de la com-
pagnie des Indes. D—P—s.

BURMANN, proprement BORMANN (GOTTLÖB-GUILLAUME), né à
Lauban dans la haute Lusace, le 18
mai 1737, fit ses études à Lœwenberg
et à Hirschberg. Le professeur Leusch-
ner, charmé de ses progrès dans les
langues classiques, changea en plai-
santant son nom de *Bormann* en celui
de *Burmman*, nom célèbre dans cette
branche des connaissances humaines :
Bormann, flatté de cet éloge, adopta
ce changement, et ne signa plus que
Burmman. Après avoir étudié le droit
à Francfort-sur-l'Oder, il se rendit à
Berlin, où il vécut en donnant des
leçons et en faisant des vers, métiers
peu lucratifs, dont la bizarrerie de son
caractère accrut encore les inconvé-
nients et qui ne le conduisirent qu'à
une triste indigence. Il mourut le 5
janvier 1805. Ses poésies ont de la
réputation en Allemagne; elles ne man-
quent pas d'esprit, de grâce et de na-
turel; il avait du talent pour l'impro-
visation, et était en outre excellent
musicien. Ce qui choque le plus dans
ses ouvrages, tous écrits en allemand,
c'est le défaut de plan, d'ordre, et sou-
vent de convenance; la vivacité de son
imagination n'était point réglée par
un goût pur et sûr. On a de lui : I.
Quelques poésies, Hirschberg, 1764,
in-8°; II. *Lettres et odes sur la*
mort d'un serin de Canarie, Franc-

fort, 1764, in-8°. ; III. *Fables*, Dresde, 1769, in-8°. : ces fables ont été réimprimées deux fois avec des augmentations, en 1771 et 1773 ; IV. *Journal pour la littérature et pour le cœur*, Berlin, 1775, in-8°. ; V. *Choix de poésies*, Berlin, 1783, in-8°. : ce choix renferme le petit poème intitulé *le Quaterne*, ou *Ode sur la Loterie*, qui avait d'abord été publié dans le *Magasin de la critique allemande* de Schirach, et qui est un des meilleurs morceaux qu'ait écrits Burmann ; VI. cinq *Chants patriotiques* avec des airs, Berlin, 1786, in-8°. : ces chants furent composés lors de l'avènement de Frédéric-Guillaume II au trône de Prusse ; VII. *Badinages*, ou *Preuves de la flexibilité de la langue allemande*, Berlin, 1794, etc., etc. Ses fables, ses contes, ses idylles, son poème sur la liberté ont eu quelque succès dans leur nouveauté, mais sont à peu près oubliés aujourd'hui. On conserve encore, à raison de leur singularité, ses poésies sans r (*Gedichte ohne den Buchstaben R*, Berlin, 1788, in-8°. de cinquante-neuf pages) ; il paraît que ce petit ouvrage est la suite d'un défi, et que l'auteur a voulu prouver que la langue allemande peut bien se passer de ces syllabes martelées dont on lui reproche la dureté. G—r.

BURN (RICHARD), av. r anglais, né à Winton dans le Westmoreland, et élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra en 1762 le degré de docteur en droit, fut pendant quarante-neuf ans vicaire d'Orton, où il mourut en 1785. Il fut, en outre, un des juges de paix des comtés de Westmoreland et de Cumberland, et chancelier du diocèse de Carlisle. On a de lui : I. *les Devoirs d'un juge de paix* ; II. du *Droit ecclésiastique*. Ces deux ouvrages jouissent de beau-

coup de réputation, et font autorité en Angleterre, où ils ont eu un grand nombre d'éditions. La 2°. édition du *Droit ecclésiastique*, que nous avons sous les yeux, est de 1767, Londres, 4 vol. in-8°. III. *Histoire et antiquités de Westmoreland et de Cumberland* (conjointement avec Joseph Nicholson), 1777, 2 vol. in-4°.

X—s.

BURNABY (ANDRÉ), ecclésiastique anglais, voyagea, en 1759 et 1760, dans la partie des colonies anglaises en Amérique, comprise entre Williamsbourg en Virginie et Boston. La relation de ce voyage, qu'il publia à Londres en 1775, fut bien accueillie du public. L'auteur devint ministre à Greenwich. Son livre a été traduit en allemand, puis en français : *Voyages dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale*, traduits d'après la 2°. édition, par Wild, Lausanne, 1778, in-12. Les observations que l'on y trouve, sans être très profondes, sont intéressantes, exactes et variées. E—s.

BURNET (GILBERT), évêque de Salisbury, naquit à Édimbourg, le 18 septembre 1645, d'une ancienne famille du comté d'Aberdeen. Son père, l'un des plus habiles jurisconsultes d'Écosse, avait été créé par Charles II lord de session, sous le titre de *lord Cromont*, en reconnaissance de son dévouement à la cause de Charles I^{er}. Cet homme respectable, profitant du loisir que lui laissait l'éloignement de toute fonction durant les troubles, se chargea de la première éducation de son fils, qu'il continua de diriger à l'université d'Aberdeen. Le jeune Burnet, après avoir fait un cours de droit, se destina à l'état ecclésiastique, et se livra à toutes les études qui y sont relatives. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une ima-

en vive , d'une grande ardeur instruire , d'une santé robuste , é à se lever tous les jours dès heures du matin , il ne pouvait ser d'acquérir , en peu de temps , des connaissances. Un voyage fit en Angleterre lui donna l'ocde se lier avec les savants de es , d'Oxford et de Cambridge. 1664 , il passa en Hollande , se tionna dans l'hébreu , sous un habbin d'Amsterdam , eut des cones avec les hommes distingués de es communions , et , ayant resté dans toutes des gens de bien , racta , par leur fréquentation , cet de tolérance qu'il conserva deans toute sa conduite. De retour gleterre , il devint membre de la é royale de Londres , et curé lton en Écosse. Il se fit chérir sidérer dans ce poste ; mais t permis dans un mémoire de enter aux évêques écossais le e ressemblance qu'il y avait en ar manière de vivre et celle des es de la primitive Église , cette é lui attira des désagréments qui érent de rester pendant deux oigné de toute société. Cette vie horète , jointe à une nourriture ine et à une trop grande applica le mit dans un état de langueur , ne lui était plus possible que de de composer quelques livres as es ; mais , enfin , son tempéra- ayant pris le dessus , il entra , 1669 , dans la carrière de la contro- par des *Dialogues entre un rmiste et un non-conformiste* , urent d'abord de la vogue , et rent ensuite bien des contradic- Appelé la même année à Glas- our y remplir une chaire de gie , il s'y rendit odieux aux rtériens par son zèle pour l'épis- et aux épiscopaux par sa to-

lérance pour les presbytériens. Sa *Défense de l'autorité de la constitution et des lois de l'Église et de la couronne d'Écosse* , Glasgow , 1672 , in-8° , où il soutenait fortement contre Buchanan la constitution épiscopale de cette Église et la souveraineté des monarques écossais , le fit connaître à la cour. Le duc de Lauderdale , lord-lieutenant d'Écosse , à qui il avait donné , dans l'épître dédicatoire , des éloges outrés qu'il démentit bientôt après , le présenta à Charles II , en lui disant : « Je pré- » sente à Votre Majesté un homme » qui n'oublie rien. — En ce cas , » milord , répondit le roi , nous de- » vons bien prendre garde , vous et moi , » à ce que nous dirons devant lui. » Burnet s'était déjà rendu très intéres- sant auprès de ce seigneur , par un écrit destiné à prouver la *légitimité du divorce pour cause de stérilité*. Il s'agissait alors de faire épouser à Charles II une femme qui pût lui donner un héritier , afin d'écarter du trône le duc d'York , que son attachement au catholicisme rendait suspect aux Anglais. On offrit à l'auteur un évêché en Écosse , avec la promesse du premier archevêché vacant. Il refusa ces propositions , parce qu'il ne voulait pas concourir aux vues de la cour pour rétablir le catholicisme dans ce royaume , et , l'année suivante , il réfuta lui-même son écrit. Cette variation de principes donna prise à ses ennemis pour le décrier. Lauderdale , offensé de la liberté de ses remontrances , et fatigué de ses déclamations en chaire , s'exaspéra contre son ancien protégé ; il le représenta au roi comme constamment opposé aux mesures de la cour , de sorte qu'à son retour à Londres , Burnet s'aperçut que les insinuations du lord-lieutenant avaient fait impression sur le roi ,

et qu'il pourrait courir le danger d'être arrêté en Écosse. Alors, il se démit de sa chaire de Glasgow, et se fixa à Londres, où il se fit une grande réputation par ses sermons et par une conférence publique avec le docteur Stillingfleet, contre Colleman et d'autres prêtres catholiques, dont il a publié une relation, où il ne manque pas de se donner les honneurs du combat. Burnet n'avait pas hérité des sentiments de ses pères pour la maison des Stuarts. Charles II fit, en différentes occasions, d'inutiles tentatives pour l'attacher à ses intérêts. Cependant, il se refusa aux insinuations qui lui furent données lorsque le comte d'Essex et lord Russel essayèrent de résister de vive force à la cour, parce qu'il tenait irrévocablement au principe de la non résistance, à moins que la constitution de l'état ne fût évidemment renversée. En 1685, à l'avènement de Jacques II, dont il avait encouru la disgrâce, pour être entré dans le projet de le faire exclure du trône, Burnet passa en France, où il fréquenta les gens de lettres, et de là en Italie, où il reçut un bon accueil d'Innocent XI. Quelques disputes de controverse, dans lesquelles il se livra à sa causticité, ne lui permirent plus de rester à Rome. Il voyagea en Allemagne et en Suisse; la relation de ses voyages porte toujours le même caractère de méchanceté et de satire contre tous les objets du culte catholique. Arrivé en Hollande, son dessein était de s'arrêter à Utrecht; mais, sur l'invitation du prince d'Orange, il se rendit à la Haye. Alors, son système de la non résistance souffrit quelque altération, avant que l'on pût accuser Jacques II d'avoir lui-même provoqué sa déchéance, par le renversement de la constitution britannique. Admis dans le conseil du stat-

houder, il ne négligea rien pour s'engager à se mettre en état de ses prétentions au trône d'Angleterre et lui en prépara les voies par correspondance avec les mécontents par une foule de pamphlets qui se faisaient circuler dans toutes les parties du royaume, pour prouver qu'il était inséparable de la tyrannie, dont le roi faisait quelques obtins son exclusion du trône, mais Burnet n'en continua plus d'être consulté sur toutes les affaires relatives au projet d'envahir l'Angleterre. Instruit qu'on lui faisait son crime de haute trahison, comme coupable de naturaliser hollandais, pour être à l'abri de toutes poursuites, la protection des lois des Provinces Unies. Dès-lors, il ne garda aucune mesure; il agit ouvertement pour le prince d'Orange, et manifesta de ce prince, et s'embarqua sur la flotte chargée de porter le prince en France, qui venait de le faire imprimer, par ministère, un caractère sacré à l'égard du malheureux Jacques II. Les deux règnes précédents, avait refusé plusieurs fois d'être à l'épiscopat. En 1689, il fut élu évêque de Salisbury par Guillaume III. Le roi lui répondit froidement : « autre sujet en vue, » et, en main, il reçut un brevet de nomination pour lui-même. En entrant dans la chambre des lords, il trouva qu'on agitait la question de la non résistance sous le double rapport des catholiques, *dissenters*, qui, n'avaient point les rites de l'église anglicane, ne se croyaient pas soumis au serment de conformité, et de ceux qui se faisaient serment de prêter le serment d'allége-

vernement. Il opina favorablement de la tolérance absolue, et, pour faire accélérer le délai aux derniers, l'acte contraire à son opinion, il en tempéra la raison diocèse par toutes les exécutions que sa modération suggérait. Il fut plus heureux dans ses démarches pour obtenir l'augmentation des petits en faveur des membres du clergé. Il contribua plus qu'à faire passer celui qui était à la maison de Hanovre au trône; mais il essaya vainement de rendre sensible à l'occasion pastorale, dans laquelle il fonder le titre de Guillaume à la couronne sur le droit de la main du bourreau. Il fut tout son crédit ne put que le parlement ne la fit la main du bourreau. Il fut quelque temps après sur le voir la chambre des communes sa destitution de la récepteur du duc de Gloucester ses cinq ou six d'écus, Burnet mena une vie presque uniquement occupée du gouvernement de son diocèse, et y arrivant que l'on trouvait mal ses devoirs, un certain nombre de jeunes gens, nourris à ses dépens; lui-même, et les formait des fonctions du ministère, et lacer ensuite à la tête des l'université d'Oxford en 1707, et Burnet fut obligé de rendre cette sage institution à l'esprit. Il eut trop peu de santé, de sorte que, quoiqu'il fût constitution très robuste, il mourut d'un fluxion de poitrine, le 15. Burnet était mari ten-

dre, père indulgent, ami constant; mais sa vie publique offre des tâches que ses plus zélés partisans n'ont pu déguiser. Il en avait passé la plus grande partie dans les affaires d'état, et y avait porté un esprit actif et intrigant. Devenu évêque, il se renferma dans la pratique des devoirs de l'épiscopat. C'était un homme d'un vaste savoir, mais qui fit quelquefois plier ses principes politiques sous l'empire des circonstances. Séduit par son zèle contre le catholicisme, il se laissa aller dans ses ouvrages à un esprit de parti porté à l'excess, qui le rendit crédule jusqu'au mensonge dans une foule de contes sur les catholiques, et à des imputations dénommées qui déshonorent les meilleures causes. C'est surtout le reproche que tous les partis ont fait à son *Histoire de la réformation d'Angleterre*. Le parlement lui vota des remerciemens pour cet ouvrage, honneur que n'a jamais reçu aucun autre écrivain. Il eut un grand succès, mais il essaya de vives et de nombreuses critiques; en Angleterre, de la part de Hickey, de Parker, de Henri, de Warthon, déguisé sous le nom de *Harmer*, et surtout du sieur Lowth; en France, de celle de Varillas, de Legrand et de Bossuet. Il répondit à tous ses censeurs dans une infinité de brochures; mais il ne se justifia pas pleinement. Lowth lui reprocha d'avoir donné dans quelques opinions de Granmer, qui croyait que les évêques et les prêtres tiennent leur juridiction du roi, comme chef suprême de l'Église; qu'originellement ces deux ordres étaient confondus en un seul; que l'ordination n'est qu'une pure cérémonie de bienvenue; que la soumission des premiers fidèles aux apôtres n'était qu'une déférence purement volontaire, etc. Warthon lui fit un crime de son déshonneur

outré contre les moines, sans leur tenir compte de leurs services. Bossuet le représente comme un historien plus adroit que fidèle, dont les extraits, faits dans le corps de l'ouvrage, ne sont pas toujours d'accord avec les pièces rapportées dans ses preuves justificatives; dont les efforts pour rendre l'église catholique odieuse et faire l'apologie de la réformation, vont jusqu'à généraliser les torts ou les bonnes qualités des individus, suivant une affection de parti; dont la passion le porte à déguiser les faits les plus constants, à les dénaturer, et même à défigurer les dogmes qui séparent les deux communions, etc. Legrand, dans son histoire du schisme d'Henri VIII, a porté jusqu'à l'évidence l'exactitude de Sanderus dans l'édition originale, et les impostures de Burnet. Les trois volumes parurent à Londres, 1679, 1681 et 1715, in-fol. Il donna un abrégé des deux premiers en 1682. Rosemond les a traduits en français, Londres, 1683 et 1685, 2 vol. in-4°; Genève, 1685, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1687, plus complète que les deux précédentes. Il y en a une traduction latine par Mittelhorzer, in-fol., Genève, 1686. Les autres ouvrages de Burnet sont : I. *Explication des trente-neuf articles de l'Église anglicane*, 1699, in-fol., explication que la chambre basse de la convocation, ou assemblée du clergé, voulait faire condamner, mais qui fut soutenue par la chambre haute. L'auteur l'avait entreprise à la sollicitation de la reine Marie et de l'archevêque Tillotson, pour servir à la réunion des anglicans et des presbytériens; en conséquence, il reléqua dans la classe des opinions théologiques tout ce qui n'est pas compris dans le *Symbole des Apôtres*. II. *Histoire de la mort des persécuteurs*, traduite de Lactance,

avec une longue préface : citations pour cause de religions catholiques sont fort nombreuses ; III. *Vies de Jacques et ducs d'Hamilton*, Lon in-fol., rédigées sur de famille ; IV. les *Vies Moras*, traduite du latin juge Hale; de l'évêque duite en français (par L. lin), Amsterdam, 1687, nue *Épître* dédicatoire (M. de Harlay, archevêc On y trouve de prétendus ces de Fra-Paolo à l'ambagleterre à Venise, dont l'aujourd'hui dénoncée. *Lettres contenant la requi a paru de plus rem Suisse et en Italie*, etc 1686, in-8°. , traduites sous le titre de *Voyage terdam*, 1688, in-12; *de la vie et de la mort d mot, comte de Roches nier était un franc liberti net opéra la conversion. (été traduit en français, A in-12. VII. Des *Instructi les*, des *Sermons*, un g d'écrits polémiques contr ques, les presbytériens, avait été marié trois fois. femme, du nom de *Berkel* épousée étant évêque, es ouvrage souvent réimprin tre de *Méthode de la de de ses fils, nommé Thom la vie de son père, où il e très grands détails. Un fils, appelé *Gilbert*, de ses manuscrits, donna a *Essais de méditations gion et la morale*, et l mieux connu sous le titr *de mon temps*, Londre: fol., 2 vol.; le premier**

n français sous cet au-
Histoire des dernières
d'Angleterre, la Haye,
 l. in-4°, et 1727, 4 vol.
 l'ouvrage d'un whig qui
 que par les yeux de son
 s II, son bienfaiteur, y
 ent traité de *scélérat*, de
vi exécration, d'*impie*. On
 bien encore d'autres sot-
 tingham et Johnson n'en
 retranché beaucoup. La
 rançaise est de La Pillon-
 nue dans le *Journal litté-*
lengre, etc., année 1715,
touchant la vie et les
cteur Burnet. — Guillau-
 , troisième fils de Gilbert,
 en 1688, et dont le prince
 et le parrain, passa en
 et fut nommé gouverneur
 rek en 1720. Il se fit re-
 ns cette place par le soin
 porter des obstacles aux
 la puissance française
 ada. En 1729, il passa
 me gouverneur de Mas-
 t de New-Hampshire, et
 1 de temps après. Il a
Observations astronomi-
 le recueil de la société
 ondes, et un *Essai sur*
ties de l'Écriture, 1724,
 T—D.

I (THOMAS), juriscou-
 logien écossais, né à Croft
 York, vers 1655, fut élevé
 ité de Cambridge, où il
 651, et reçut en 1658 le
 aître es-arts. Il publia en
 remière partie de sa *Tel-*
ria sacra, in-4°, dont
 partie parut en 1689. Cet
 dont la meilleure édition
 1699, in-4°, traite des
 qu'à éprouvées et que
 cr la terre jusqu'au juge-

ment dernier inclusivement; il eut d'a-
 bord un grand succès en Angleterre.
 L'auteur le traduisit lui-même en an-
 glais, et cette traduction en était, en
 1726, à la sixième édition. Addison
 en parle dans une de ses odes avec
 une sorte d'enthousiasme. Cependant
 cet ouvrage a été réfuté dès sa nais-
 sance par Herbert, en 1685; par
 Erasme Warren, en 1690, et sur-
 tout par le savant docteur Keill, en
 même temps que le clergé a désap-
 prouvé, dit-on, les écrits de Burnet
 comme tendant au scepticisme. Le ju-
 gement que Buffon a porté de Burnet
 et de son système mérite d'être rap-
 pelé : « Son livre, dit notre éloquent
 » naturaliste, est élégamment écrit; il
 » sait peindre et présenter avec force
 » de grandes images, et mettre sous
 » les yeux des scènes magnifiques.
 » Son plan est vaste; mais l'exécution
 » manque, faute de moyens; son rai-
 » sonnement est petit, ses preuves
 » faibles, et sa confiance si grande,
 » qu'il la fait perdre à son lecteur. »
 On peut voir à la suite de ce passage
 une analyse très bien faite du système
 géologique de Burnet. L'archevêque
 de Cantorbéry (Tillotson); son pro-
 fesseur, le fit nommer chapelain ordi-
 naire du roi Guillaume, et secrétaire
 du cabinet de ce prince; mais le mé-
 contentement qu'excita dans le clergé
 son ouvrage intitulé : *Archæologia*
philosophicæ, sive doctrina antiqua
de rerum originibus, 1692, le fit
 renvoyer de cette place. Il mourut le
 27 septembre 1715. Après sa mort,
 on a publié deux autres ouvrages de
 lui : *De fide et officiis christianorum*,
 et *De statu mortuorum et resurgenti-*
tium, Londres, 1723, in-4°. Ces
 deux ouvrages, ainsi que les *Ar-*
chæologia philosophicæ, ont été ré-
 imprimés en 1753, Londres, in-8°.
 Le livre *De statu mortuorum* a été

traduit en français par J. Bion, Rotterdam, 1731, in-12. S—D.

BURNET (THOMAS), médecin écossais, fit ses études à Cambridge, voyagea en plusieurs contrées de l'Europe, devint membre du collège des médecins d'Edimbourg, et médecin du roi d'Angleterre. On ne connaît aucune particularité de sa vie : il mourut en 1715. Jöcher l'a confondu avec le précédent ; mais la *Biographie* anglaise les distingue. Il a laissé deux ouvrages utiles et estimés : I. *Thesaurus medicinae practicae*, Londres, 1675, in-4°; Genève, 1678, in-12; 1698, in-4°; Venise, 1687, in-12; 1755, in-4°; Lyon, 1702, in-4°; traduit en français, 1691, 3 vol. in-8°. C'est un choix tiré des meilleurs praticiens. II. *Hippocrates contractus, in quo Hippocratis omnia in brevem epitomen redacta habentur*, Edimbourg, 1685, in-8°; Leyde, 1686, in-12; Vienne, 1737, in-8°; Londres, 1743, in-12; 1747, in-8°; et Strasbourg, 1765, in-8°. C'est un bon abrégé de ce qu'il y a de meilleur dans les œuvres d'Hippocrate. — BURNET (Thomas), fils de l'évêque Gilbert Burnet, nommé ci-dessus, mourut en 1726, après avoir publié un *Essai sur le gouvernement*, et les *Preuves de la vraie religion*, en seize sermons, faits d'après la fondation de Robert Boyle.

C. et A.

BURNET (James). V. MONBODDO.

BURNS (ROBERT), poète écossais, né en 1759, était fils d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr. Il apprit à lire, à écrire, à entendre même un peu de français, dans une école de son village; et son père lui enseigna les premières règles de l'arithmétique. Là, sans doute, se serait arrêtée son éducation, si la lecture du petit nombre de livres qu'il

était en son pouvoir de se ne lui eût inspiré le désir de ses connaissances. Les vie de l'antiquité, la lecture de chevalerie, et les discours logiques, familières aux échauffèrent tour à tour sa tation. La lecture des poètes vint enfin lui révéler, pour son génie; mais, élevé à la nature sauvage de l'Émagination remplie d'abs singulières traditions, il e dans ses ouvrages l'origine la bizarrerie. La plupart des poésies sont des chants dans le dialecte écossais; remarquables par la chaleur, l'éclat de l'imagination. Il fut le premier objet de ses chagrins; y fut très souvent sensible ne suffisait pas pour bannir la mélancolie où l'on se trouve dans une situation contraire au son esprit. Les plaisirs d'habitude étaient les seuls qui pussent le distraire : il s'y livrait avec une passion; mais ses sociétés d'abord être d'un genre singulier; il y contracta les plus mauvaises habitudes d'intempérance. Il commençait à être connu par son voisinage; sa conversation aussi recherchée que ses goûts pour son état augmentèrent les jours. Il cherchait toujours de se soustraire au travail, quel il paraissait destiné, et quel il était si peu fait. À la maison paternelle, il ne s'associer avec un tisserand; son qu'il habitait fut brûlé; il trouva entièrement ruiné; mourut, et laissa toute une famille dans la misère. Burns crut réparer ses affaires en prenant une fortune conjointement avec son frère,

heureux. Rien ne lui réussait pouvait guère réussir à dont l'esprit et l'imagination toujours emportés loin des : il cherchait à s'occuper. bert se trouvant sans resons espoir, on lui proposa l'inspecteur des plantations ue, qu'il accepta; et, pour t frais de son passage, il ilmarnock, par souscription-olome de ses poésies. Ce ra sur lui l'attention du il était près de partir pour e, lorsqu'il reçut une lettre Blacklock. Ce poète avec- comme Burns, par son ne classe obscure, l'engage-rendre à Edimbourg, dont ui devait être profitable, ourrait donner une nou-n de son recueil. Oubliant r projet, Burns partit aus-a capitale, où il arriva au vembre 1786. Il y fut ac- : transport par les littéra- plus distingués, et admis ociétés les plus brillantes. lais que du laboureur du r. Le docteur Blair, Ro- régrory, M. Stewart, Ma- t lord Monboddo surtout, rent de le fêter : Burns jus-mpressément. Son langage, ante pureté, était au-dessus cation, et son maintien au- sa position. Quelque chose de noble prévenait en sa écartait l'idée de la protec- orgueil et sans insolence, is ses manières, il savait ne dignité naturelle, due dance et au désintéresse- aisaient le fond de son ca- ais une seule tâche détrui- de ces heureux disposi- besoin de société lui fai-

sait rechercher la plus mauvaise com- pagnie comme la bonne. Deux ans de séjour à Edimbourg confirmèrent son penchant à une débauche grossière, et ses habitudes le repoussèrent constamment dans l'état d'où tendaient à le tirer ses talents et son caractère. En 1788, se trouvant en possession de 500 liv. sterlings, fruit de la nouvelle édition de ses poésies, il en envoya d'abord 200 à son frère, puis prit dans le comté de Dumfries une ferme, dont le propriétaire eut soin de rendre les baux très avantageux pour le fermier-poète. Il épousa une jeune personne qu'il avait aimée plusieurs années auparavant, et à laquelle alors l'état désespéré de ses affaires ne lui avait pas permis de s'unir. Les suites de leur amour n'avaient pu se cacher; la jeune fille avait été chassée de chez ses parents, et Burns se hâta, aussitôt qu'il le put, de remplir les devoirs qu'il avait contractés envers elle. Il voulut, pour soutenir sa famille, ajouter à sa ferme un emploi de collecteur dans l'excise; mais les fonctions de ces deux états étaient incompatibles, et furent sans doute également mal remplies. Burns se vit bientôt obligé de quitter sa ferme, et de se contenter de son emploi, que des opinions trop favorables à la révolution française firent même lui faire perdre. Il avait cependant quelque espérance, lorsqu'une mort prématurée, suite de ses débauches, qui avaient de vit un tempérament robuste, l'enleva. 21 juillet 1796, à l'âge de trente-sept ans. Sa mort fit une grande sensation dans Dumfries. Les volontaires de cette ville lui rendirent les honneurs militaires, et une souscription fut ouverte en faveur de sa femme et de ses enfants. Ses ouvrages sont très estimés en Angleterre, et il est peut-être un des génies les plus

distingués parmi ceux qui se sont élevés presque sans culture. Il était, disait-il lui-même, devenu poète à la charrue, comme Élie y était devenu prophète. Il a paru en 1800, en 4 vol. in-8°, une édition complète de ses œuvres, publiée par souscription, au profit de sa famille, par le docteur Currie, de Liverpool, qui y a ajouté une notice biographique, et quelques autres écrits. La correspondance de Burns occupe le 2°. volume et la moitié du 4°. Ses poésies ont été réimprimées séparément sous le titre de *Poésies, principalement dans le dialecte écossais*, 1 vol. in-18, Glasgow, 1804. On a publié il y a quelque temps, sous le titre de *Reliques de Burns*, un recueil nouveau de ses lettres et de ses poésies. C'est le seul poète anglais, dit W. Cooper, qui, étant né comme Shakespeare, dans les derniers rangs de la société, n'ait pas dû une grande partie de sa réputation à la sorte d'intérêt qu'inspirent naturellement la bassesse de la naissance et le défaut d'éducation. S—D.

BURONZO DEL SIGNORE (CHARLES-LOUIS), né à Verceil le 23 octobre 1751, d'une des plus illustres familles du Piémont, fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra de bonne heure au collège des nobles à Turin. Il s'appliqua au droit canonique et civil, et y fit de tels progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il fut admis au doctorat. Il se livra ensuite à la théologie : mais ces études sévères n'éteignirent pas en lui le goût de la belle littérature, qui s'était fortement développé dans le cours de ses humanités. Il entretenait un commerce presque furtif avec les muses, et se dédommageait de la sécheresse du *Décret* et des *Pandectes*, en lisant Homère et Virgile. Quelques essais échappés de son cabinet lui méritèrent de

tels applaudissements, qu'il presque sa vocation premier vint cependant, abjura la frivolité de ses talents, et cra à des travaux plus sérieux. Pourvu d'un canonicat, il fut élevé à la première de ce chapitre, et choisi pour général par les cardinaux Martiniana, qui se succédèrent à l'épiscopat de ce diocèse. Il prouva par sa sagesse et de régularité l'exécution de ses fonctions, que le public l'appelait au plus hauts ecclésiastiques ; mais, indigne de les poursuivre qui les mériter, il entreprenait vaine également honorer sa patrie et pour son église. Ses grands évêques, qui, depuis, ont illustré le siège de Verceil, ou Acton (Nombre d'écrivains ecclésiastiques parlent avec éloge, et il est généralement regardé comme un luminaire du 10°. siècle. (On ne sait qu'une partie de ses œuvres, publiée par Dom Lery, au tome VIII du *Savant* bénédictin en avait copié du cardinal Bona : copie, prise sur un manuscrit factueux, était défigurée par un nombre de lacunes. On peut vraisemblance qu'il devait dans la bibliothèque de Verceil, des manuscrits peut-être même les originaux de la bibliothèque était dans le désordre. Buronzo ne parvint à une peine extrême à fouiller intacte jusqu'à lui. Il y consacra plusieurs années, presque sans succès, il eut le bonheur de trouver un cahier écrit de la propre

renfermant la majeure partie des livres. Il suspendit ses fouilles ivrer tout entier à l'examen de ce cahier ; il l'étudia dans toutes les parties, en approfondit les diffinitions, en approfondit les diffinitions des notes à tous les passages, et livra cet intéressant l'impression. Il parut à Verceil, in-fol., sous ce titre : *S. Vercellensis ecclesiae episcopi, ad autographi Vercellensis nunc primùm exacta, me et commentariis illustrata. D. C. Burontio del Signore, c. canonico et cantore mavaluome*, divisé en deux parties. Le *Commentaire d'Attilius Epitres de S. Paul*, deux volumes, les *Capitulaires*, les *Lettres*, et la première section est *De pressuris ecclesiasticis* ; l'original ne renfermait rien dans la préface, écrite avec élégance, et mise en tête du Buronzo prouve, contre d'Alupin, Fabricius, Cave, etc., que ce n'est qu'un seul évêque de ce nom d'Atton, que vraisemblablement il était lombard d'origine, évêque de Verceil en 924, et en 964. Les éclaircissements qu'il donne sont de la critique la plus sage, et attestent la grande érudition de leur auteur dans les parties de la science ecclésiastique. Il observe, sur le centenaire des *Capitulaires*, qu'il cite plusieurs anciens livres apocryphes que nous n'avons pas d'autres, *Pœnitentia S. Cyriaci apostolorum*, etc. Nous sommes un peu étendus sur ce point parce qu'il est très rare en Italie. Il devait être suivi d'un second qui aurait renfermé les trois autres, et sans lacunes, du *De pressuris ecclesiasticis*,

et le *Polypticum, quod et perpendiculum, cum quo noxa redarguere et honesta sancire decet*, ouvrage dont le titre seul est connu. Buronzo espérait trouver la suite et le complément des manuscrits d'Atton ; mais les dignités auxquelles il fut appelé, l'éloignant de Verceil, il fut obligé d'interrompre ce travail. Nommé en 1784 à l'évêché d'Acqui, il passa en 1791 à celui de Novare, et, en 1797, à l'archevêché de Turin : le roi de Sardaigne le choisit en même temps pour son grand aumônier, et le décora de la croix du grand ordre de l'Annonciade. Dans ce haut degré d'élevation, et chargé des affaires les plus importantes, Buronzo développa toute la dextérité compatible avec la plus grande délicatesse de sentiment. Honoré de la confiance de son roi, et de celle des souverains pontifes Pie VI et Pie VII, il retraça dans sa conduite la dignité des évêques qui ont illustré les beaux siècles de l'Église. Enfin, des motifs que nous ignorons le décidèrent à se démettre de son archevêché : il se retira à Verceil, où il est mort le 22 octobre 1806. H—Y.

BURRIUS (AGRIPPINUS), était un militaire de réputation, à qui Agrippine, alors femme de l'empereur Claude, fit donner le commandement des cohortes prétoriennes. Son austère probité, sa bonté et sa sagesse lui avaient concilié l'estime des soldats et du peuple. Après la mort de Claude, il détermina les prétoriens à proclamer Néron empereur. Secondé par Sénèque, il mit, pendant un temps, quelque obstacle aux excès sanguinaires de ce jeune prince, et aux fureurs d'Agrippine. Quand cette princesse fut accusée par Junia Silana de vouloir se donner un mari, et usurper l'empire, Burrus arrêta Néron, impatient de faire périr sa mère, en lui promettant sa mort si

son crime était avéré. Il démontra à l'empereur l'absurdité de l'accusation, et sauva Agrippine. Mais, quelques années après, il ne put rien pour elle, quand Néron eut résolu, à quelque prix que ce fût, d'être parricide. Il souilla alors son caractère en autorisant les officiers des cohortes prétoriennes à féliciter l'empereur d'avoir échappé aux trames de sa mère. Cette lâcheté donna l'exemple à la plus monstrueuse adulation. Il y avait déjà une tache à sa vie : après la mort de Britannicus, il avait consenti à partager ses dépouilles. Burrhus mourut l'an 62 de J.-C., ne sachant pas lui-même s'il succombait à la maladie ou au poison. — Un autre BURRUS (Antistius), beau-père de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince, vers l'an 186, à la sollicitation de Cléandre, dont il avait dénoncé les concussion. Tous ceux qui osèrent élever la voix en sa faveur éprouvèrent le même sort.

Q—R—Y.

BURRHUS. *Voy.* BORRI.

BURRIEL (ANDRÉ-MARC), jésuite espagnol, né en 1719, fut chargé par Ferdinand VI, en 1749, sous la direction du père Rabago, confesseur du roi, d'examiner les archives de l'église de Tolède. Il fit copier les manuscrits les plus intéressants : de ce nombre étaient ceux de la liturgie mosarabe, formant 11 volumes in-fol., et qui diffèrent du *Missale mixtum, dictum mozarabes*, et du *Breviarium, idem*, que le cardinal Ximènes fit imprimer à Tolède en 1500 et 1502, 2 vol. in-fol., et qu'on croit n'avoir été tirés qu'à 35 exemplaires. Burriel mourut dans sa 45^e année, le 19 juin 1762, et c'est à son ardeur sans règle pour l'étude qu'on attribue sa mort. Ses ouvrages sont : I. *Noticia de la California, y*

de su conquista temporal y espiritual, Madrid, 1758, 3 vol. in-4^o, avec des cartes. Ce livre, qu'il redigea d'après les mémoires du P. Vencas et d'autres missionnaires, fut traduit en anglais, en hollandais et en allemand, sous le titre d'*Histoire naturelle et civile de la Californie*. La traduction française, imprimée à Paris, en 1767, en 3 vol. in-12, avec une bonne carte, a été faite, sur la version anglaise, par Eidous, qui ne mentionne nulle part le nom des auteurs espagnols. Cet ouvrage donne sur la Californie des notions plus exactes et plus détaillées que celles que l'on avait eues jusqu'alors : il s'étend peut-être trop sur les travaux des missionnaires ; mais on y remarque en général une critique judicieuse. II. *Paléographie espagnole*, in-4^o ; III. *Traité sur l'égalité des poids et mesures*, in-4^o, savant et curieux ; IV. *Lettre sur la collection d'Isidore de Séville*, adressée au P. Rabago, sous la date du 22 décembre 1752. Il résulte de cette lettre, dont une traduction française a été insérée dans le *Journal étranger* (septembre 1760), que la collection publiée sous le faux nom d'*Isidore Mercator*, ou *Peccator*, est au fond celle de S. Isidore de Séville, corrigée, augmentée, mais altérée et interpolée par un éditeur infidèle, que Burriel prouve avoir été allemand et non espagnol. V. *Préface de la véritable collection des canons de l'Église d'Espagne*, par S. Isidore. Elle a été publiée en latin par M. Charles de la Serna Santander, Bruxelles, an VIII (1800), in-8^o, et fait partie du 5^e volume ou supplément au catalogue des livres de la bibliothèque de M. de la Serna Santander, an XI (1803). VI. Plusieurs Traités sur les lois anciennes et sur d'autres sujets, imprimés ou manuscrits, et

s contiennent des recherches
V—VE et E—s.

BURROUGH (ETIENNE), navigateur anglais, après avoir été capitaine du navire que com-
mandait le Chancelier, lors de son voyage en Russie, fut expédié
en 1701 au nord-est par la compagnie
russe, qui faisait chercher un passage
aux Indes par le nord. Il partit
en avril 1701, et, après avoir doublé
le cap-Nord, il longea la côte septen-
trionale de la Moscovie, toucha à
l'île Zemle et aux îles de
Lap-Tez, et arriva au 70°. degré et
à la latitude boréale. Il poursuivit
son voyage à l'est, pour chercher l'em-
pire de l'Oby, objet de son
voyage; mais bientôt la constance
des vents contraires, l'énorme quan-
tité de glaces qui s'amoncelaient au-
tour de lui, l'obscurité des nuits, et
le manque de provisions, le forcèrent à
revenir. Le 22 août, il quitta ces
lieux dangereux, et alla passer
l'hiver à Kolmogori, près d'Archang-
el, pensant que l'été suivant il pour-
rait reprendre ses recherches; mais
sur l'ordre de se rendre à War-
saw, pour aller à la découverte de
passages anglais dont on ignorait le
situation. Il retourna ensuite en Angle-
terre. La relation de son voyage, qui
n'a été conservée par Hackluyt,
est un marin actif et instruit. Il
fut le premier navigateur de l'Europe
septentrionale qui ait été aussi avant dans
l'océan arctique, et qui ait vu les Samoye-
des. Ses observations sont nombreu-
ses et exactes. Il s'est glissé dans l'im-
pression de sa relation des erreurs
relativement à la latitude de
certains points importants. — Un
BURROUG (Guillaume) fit
le premier voyage de Russie
Chancelier, et, sous la reine
Anne, devint contrôleur de la

marine. Forster l'a confondu avec le
précédent. — Enfin un 3°. BUR-
ROUGH fit un voyage en Perse vers la
fin du 16°. siècle. On en trouve la
relation dans Hackluyt. E—s.

BURROUGH (ÉDOUARD), l'un
des premiers propagateurs de la secte
des quakers, était né à Kendal, dans
le Westmorland. En 1654, il aban-
donna d'abord l'église anglicane pour
le presbytérianisme, et entreprit en-
suite de réfuter les erreurs de George
Fox, l'un des fondateurs de la secte
des amis, dont il fut un des plus
chauds prosélytes. Son zèle pour ré-
pandre ces nouvelles opinions le fit
mettre en prison en 1654. A peine
eût-il été relâché, qu'il se rendit en
Irlande, et ensuite à Londres, pour
opérer des conversions. C'est dans ce
but qu'il écrivit un livre intitulé, *la
Trompette du Seigneur retentissant
sur la montagne de Sion, pour an-
noncer la querelle du dieu des ar-
mées*. Cromwell est très maltraité dans
cet ouvrage, et Burrough lui adressa
des lettres encore plus virulentes, en
l'accusant d'oppression et de persé-
cution, mais Cromwell s'abstint cepen-
dant de l'opprimer et de le persé-
cuter. Il n'en fut pas de même lorsque
Charles II fut sur le trône. Burrough,
qui continua ses indiscrettes prédica-
tions, fut arrêté, et condamné à une
amende de 150 livres sterling, que,
par principe de religion, il ne voulut
pas payer. Enfermé à Newgate avec
cent cinquante individus de la même
secte, il y mourut en 1662, dans
la 28°. année de son âge. Il a écrit plu-
sieurs ouvrages, qui furent réunis,
en 1672, en un seul volume in-fol. K.

BURROW (JAMES), auteur
anglais, mort en 1782, membre de
la société royale et de la société des
antiquaires de Londres, et créé che-
valier de la Jarretière en 1773, a

diet, qui en fit don à la bibliothèque de l'université d'Upsal. Les Rud-y trouvèrent d'excellents matériaux pour la composition d'un grand ouvrage sur la botanique générale, et voulaient donner sous le titre *ampli-Elysiu*. Ce bel ouvrage était ne achevé, qu'il fut anéanti par incendie; il n'en subsiste que deux volumes. Par ce malheureux événement, le précieux herbier de Burser est complètement connu, jusqu'à ce que Shérard, voulant donner une suite au *Pinax* de Bauhin, engagea le Marini, médecin suédois, à aller et à en dresser le catalogue. On en fit qu'une partie, qu'il publia dans les Mémoires de l'académie d'Upsal en 1724, sous ce titre: *Catalogo plantarum novarum Joachimi Burseri quarum exempla reperuntur in horto ejusdem sicco, Upsalica bibliotheca publica servato*. La suite l'empêcha de continuer ce travail. Son fils, Roland-Martin, le fit paraître plus particulièrement en 1753, parce qu'il en fit le sujet d'une dissertation intéressante qui se trouve dans les *Aménités académiques* de Linné. Jacquin a consacré, sous le nom de *Bursera*, un nouveau genre à la mémoire de ce savant; il prend de grands arbres de la famille des térébinthes, qui n'habitent que les pays situés entre les tropiques. On a de Joachim Burser: *Disceptatio de venenis*, Leipzig, 1625, in-8°; un traité trouva des opposants parmi les médecins de ce temps-là; II. *Comitatus de febris epidemia seu petechiali*, Leipzig, 1621; III. *Epistolis concertatio de febris maligna petechiali, inter Strobelgerum Burserum*, Leipzig, 1625, in-8°. Dans son Traité latin de l'origine des maladies, il cherche à montrer que les sources tirent leur origine

de la mer. Dans son *Introduction à la science de la nature*, il avance des paradoxes hardis, notamment contre l'immatérialité de l'ame. Il laissa à sa mort plusieurs autres ouvrages en manuscrit.

D—P—s.

BURTON (ROBERT), écrivain anglais, surnommé *le Démocrite moderne*, naquit à Lindley, le 8 février 1576, et fit ses principales études à l'université d'Oxford. Il obtint, en 1616, la cure de St-Thomas de cette ville, et, quelques années après, dans sa province natale, la cure de Ségrave, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en janvier 1659. Son ouvrage intitulé: *Anatomy of melancholy*, par Démocrite le jeune, publié d'abord en 1624, in-4°, réimprimé in-fol. en 1624, 1652, 1658 et 1652, est rempli de savoir et de raison; mais l'esprit s'y montre avec moins d'avantage que l'érudition. Un nombre prodigieux de citations forment la plus grande partie de l'ouvrage; mais ce qui, dans ce livre, appartient à Burton, est d'une grande originalité. On y trouve un mélange singulier de tristesse et de gaieté, qui faisait également le fonds du caractère de l'auteur. Les beaux esprits du règne de la reine Anne, Swift entre autres, ont, à ce qu'on prétend, beaucoup puisé dans cet ouvrage, et Sterne en a emprunté plusieurs idées heureuses. Le goût de Burton pour l'astrologie judiciaire a donné lieu à une supposition étrange. Le temps de sa mort répondant exactement à la prédiction qu'il en avait faite, d'après le calcul de sa naissance, plusieurs années auparavant, quelques personnes soupçonnèrent que, pour la gloire de l'astrologie et plutôt que de démentir son pronostic, il avait abrégé ses jours. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût enseveli avec solennité dans l'église de Christ-Church, où on lui

éleva un monument avec cette inscription, faite par lui-même : *Paucis notus, paucioribus ignotus, hic jacet Democritus junior, cui vitam et mortem dedit melancholia, obiit, etc.* On a publié à Londres, en 1801, en 1 vol. in-8°, une espèce de traité de médecine morale, intitulé *la Melancholia*, etc., tiré principalement de l'ouvrage de Burton. X—s.

BURTON (GUILLAUME), antiquaire, frère du précédent, né à Lindley, en 1575, passa en 1595 de l'université d'Oxford dans l'école de droit d'Inner-Temple, et exerça la profession d'avocat et de rapporteur près la cour des Plaids-Communs; mais la faiblesse de sa constitution l'ayant obligé d'abandonner la carrière du barreau, il se retira à la campagne, et se livra uniquement à son goût pour les recherches relatives aux antiquités britanniques. Son principal ouvrage est sa *Description* (en anglais) *du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial*, etc., in-fol., Londres, 1622; ibid., 1777; compilation utile pour le temps où elle parut, mais qu'a fait oublier l'ouvrage de Dugdale sur le même sujet. Burton mourut à sa terre de Falde, dans le Staffordshire, le 6 avril 1645. Son fils Cassibelan donna en 1658 une traduction de Martial en vers anglais, et mourut en 1681. — BURTON (Guillaume), auteur anglais du 17^e siècle, né à Londres en 1609, et élevé à Oxford, consacra la plus grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse, et fut maître d'école à Kingston sur la Tamise. Il était très savant, surtout dans les antiquités britanniques, et on le regarde comme un des meilleurs topographes anglais, depuis Camden. Son principal ouvrage est son *Commentaire sur les passages de l'Itinéraire d'Antonin qui ont rapport à la*

Grande-Bretagne, Londres, 1658, in-fol. On cite aussi de lui deux traités intitulés, l'un : *Græcæ linguæ historia*, l'autre : *Asiæ veteris linguæ persicæ*. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble en un seul volume, Londres, 1657, in-8°; le deuxième a été réimprimé à Lubeck, 1720, in-8°, avec les notes de Seelen. Dans ce dernier, Burton s'est contenté de rassembler une grande partie des mots de l'ancienne langue persane, que nous ont transmis les écrivains grecs et latins; mais il n'a point cherché à les expliquer en les comparant au langage moderne des Persans; il est même étonnant que Burton, qui avait, dit-on, étudié les langues orientales, n'ait pas indiqué quelques étymologies qui se présentent comme d'elles-mêmes. Son ouvrage n'est aucunement comparable à la dissertation d'Adrien Reland, *De reliquis veteris linguæ persicæ*, qui se trouve dans le tome II de ses *Dissertationes miscellaneæ*. Burton mourut le 28 décembre 1657. On rapporte que son bis-aïeul, zélé protestant, était mort de joie en apprenant la mort de la reine Marie. — BURTON (Guillaume), médecin et auteur anglais, né à Rippon dans le comté d'York, en 1697, étudia et prit le degré de docteur à Oxford. Il exerça avec beaucoup de réputation l'art de guérir, et mourut à York, en 1759, âgé de soixante-deux ans. On a de lui l'*Histoire du comté d'York*, en 2 vol. in-fol. — Un autre Guillaume BURTON, médecin et membre de la société royale de Londres, a publié: I. *Dissertation sur le traitement des morsures des serpents venimeux* (*Transact. philos. de 1756*); II. *Histoire de la vie et des écrits de Boërhaave*, Londres 1756, en anglais. Il mourut à Yarmouth, le 30

. — Jean BURTON, aussi est auteur d'un *Système complet de l'art des ac- tions, avec la description des particulières aux femmes et aux enfants nouveau- nés*, traduit par Lemoine, 2 vol. in-8°. X—s.

N (HENRI), théologien an- glais, né en 1579, à Birdsall, comté d'York, et reçut son diplôme à l'université d'Oxford. Il fut gouverneur des enfans de la reine de Levington, depuis évêque de Exeter, dont la femme était reine du prince Charles, premier des Stuarts. Ce fut par la pro- tection de ce lord qu'il fut nommé se- cretaire du prince Henri, mort, du prince Charles ; et fut nommé de celui-ci au poste de secrétaire du cabi- net, et fut donné à l'évêque de Neale), qui l'avait exercée par son prédécent, Burton en eut un tel ressentiment, qu'il se mit à excès ce titre le firent ren- voyer de la cour. En 1625, il fut nommé de St.-Mathieu à Lon- dre, en 1636, ayant prononcé un discours où il s'élevait violem- ment contre les évêques, qu'il accusait de ramener la religion ro- maine fut cité devant la chambre des lords discours séditieux, et on le condamna. Ses juges, aigris par les discours qu'il publiait et qui lui atti- raient un grand nombre de partisans populaires, procédèrent avec une grande animosité, et en 1637, il fut condamné, avec autres accusés (Prynne et autres), à une amende de 5,000 livres, à avoir les oreilles coupées, à être en prison perpétuelle, et à être ensuite relâché, sans communi- cation avec qui que ce fût : le tout, à la satisfaction de l'amende, fut

exécuté avec la plus grande rigueur. Burton soutint son supplice avec fer- meté, et fut ensuite conduit au châ- teau de Lancaster, d'où il trouva cependant moyen de faire parvenir dans le public des libelles contre ses per- sécuteurs. En conséquence, au bout d'un an, on le transféra à l'île de Guernesey; mais, en 1640, sa femme ayant obtenu que sa sentence fût re- vue par le parlement, sa route jusqu'à Londres fut un véritable triomphe; il fut partout reçu avec des acclamations et comblé de présents; le peuple alla au-devant de lui avec des branches et des fleurs dans les mains. Le parle- ment annula la sentence portée contre lui, et ordonna qu'en dédommage- ment de ce qu'il avait souffert, il lui serait accordé 6,000 livres sterl.; mais les troubles survenus alors ne lui permirent pas de toucher cette somme. Il fut seulement rétabli dans son bénéfice de St.-Mathieu, et mourut en 1648. Outre les deux sermons qui l'avaient fait condamner, et qu'il publia sous ce titre : *Pour Dieu et pour le roi*, il a laissé un grand nombre d'ouvrages en anglais, relatifs aux controverses qui agitaient alors l'An- gleterre. X—s.

BURTON (JEAN), théologien an- glais, né en 1606, dans le Devon- shire, à Wembworth, dont son père était recteur. Il étudia avec beaucoup de succès à l'université d'Oxford. Nommé de bonne heure sous-pro- fesseur de grec dans cette univer- sité, il se distingua également par son zèle pour les progrès de ses élèves et par un désintéressement sans bor- nes. Ayant été choisi en 1725 *pro- fessor*, et maître des écoles, il prononça et publia à cette occasion un discours latin, intitulé *Éli*, qui avait pour but d'encourager le renouvelle- ment de la discipline scolastique. Il

donna ensuite plus de développement à ce sujet, dans quatre sermons latins prêchés devant l'université, et qui ont été imprimés depuis. Vers l'année 1755, il obtint la cure de Maple-Derham, dans le comté d'Oxford, dont le ministre venait de mourir, laissant une femme et trois jeunes filles dans le dénûment le plus absolu. Cette femme était aimable; Burton lui témoigna une pitié généreuse, qui se changea bientôt en un sentiment plus vif, et il finit par l'épouser. Il fut nommé, en 1766, recteur de Worplesdon, dans le comté de Surrey, et s'occupa, dans ses dernières années, à réunir et publier ensemble ses divers écrits, sous le titre d'*Opuscula miscellanea*. Il avait à peine mis la dernière main à ce recueil, qu'une fièvre vint l'enlever à ses travaux, en 1771, à l'âge de soixant-seize ans. C'était un homme essentiellement animé de l'amour du bien. Il y eut de son temps peu de projets utiles qu'il n'appuyât de sa plume ou de son crédit; il fut particulièrement un des plus zélés promoteurs du projet formé par le docteur Bray, pour l'établissement de bibliothèques paroissiales. Il eut l'honneur d'introduire dans l'université d'Oxford les ouvrages de Locke et de quelques autres philosophes modernes, et d'associer leurs noms au grand nom d'Aristote, qui y régnait alors despotiquement. Le recueil de ses ouvrages se compose principalement de sermons, de dissertations, de quelques écrits en grec et en latin, de poésies latines et anglaises. Son style un peu pédantesque a été l'objet des traits satiriques de Churchill. On a de Burton une édition critique de cinq tragédies grecques, sous le nom de *Pentalogia, sive tragœd. græc. delectus, græcè, cum annotationibus*. Ce travail avait été

commencé, à sa recommandation de ses élèves, Joseph celui-ci étant mort au milieu de son travail, Burton l'acheva en 1758, in-8°. L'édition de 1779, 2 vol. in-8°, dont l'auteur est très estimé des

BURY (Richard). V. AU.

BURY (ΑΡΤΗΥΑ). Gu avait formé le projet de réunir les sectes qui divisent la Bretagne, afin de détruire les principales causes des troubles qui l'avaient déchirée sous ses rois. Bury, principal d'Excester, en l'université de Bath composa à cet effet un livre intitulé : *The Nature of the Gospel* (l'Évangile nu). Il y prouva que l'Évangile ne nous est parvenu dans sa pureté originelle, et qu'il a été considérablement altéré par les anciens Pères, à l'occasion de diverses hérésies, d'où il concluait que leur moyen pour réunir l'Église dans une même profession de foi, et de rétablir l'intégrité primitive, et de rétablir la nouvelle édition qui sait que les articles absolus nécessaires au salut, c'est-à-dire qui sont exprimés en termes positifs, que les hommes simples puissent les comprendre. Les Pères lui semblaient avoir des avantages de la foi, en avoir du l'empire, et s'être arrogé le droit de prononcer sur des questions au-dessus de la portée de la raison, et surtout dans la condamnation dont il entreprenait l'apologie. Il avait pris à la tête de son ouvrage le titre de *le vrai enfant de l'Église*. Il l'avait fait imprimer à Bath, et n'en distribua des exemplaires qu'à quelques membres de l'assemblée de

se pour délibérer sur le projet de même III, sans prétendre lui donner plus ample circulation ; mais à l'impression en était-elle achevée tout espoir de réunion s'évanouit, et, quelque mouvement qu'il pût mener pour retirer les exemplaires bués, on jeta les hauts cris contre l'ouvrage et contre l'auteur. Il crut le forage en donnant promptement une seconde édition, purgée des vers qui avaient le plus choqué. Mais les libraires déjoua cette prévision. Ils réimprimèrent la première, fut sur cette édition originale qu'il le jugea, que le livre fut consacré au feu, et que l'auteur perdit sa vie par un décret de l'université, le 9 mai 1690. Jurieu l'ayant fort attaqué dans sa *Religion du Latindinaire*, Bury lui répondit avec une vivacité dans une addition à *Latitudinarius orthodoxus*, Londres, 1697, in-12, intitulée : *Vindicta libertatis christianæ ecclesiæ contra ineptias et calumnias P. Jurieu* ; il y appela son adversaire *odiorum professor, malignitatis et calumnie professor*. Il eut beaucoup de partisans en Angleterre. Les latitudinaires de Hollande se déclarèrent aussi pour lui. Le fameux Le Clerc prit pour sa défense, et attaqua le décret par des défauts de forme. Ce n'est même que celui qui en était fait ne pouvait être traité de schisme, parce que, sans nier formellement la divinité de J.-C., il disait que l'absence de ce dogme n'est pas absolument nécessaire au salut. T—D.

BURY (GUILLAUME), né à Malines en décembre 1618, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1641, et, étant à Rome en 1644, obtint du pape une prébende de la cathédrale de Malines, qui, peu de temps après, fut érigée en canonice. Il

se permuta en 1696 pour un bénéfice simple, et mourut à Malines, le 30 avril 1700. Il a composé un grand nombre de petites poésies latines, relatives aux événements arrivés en diverses circonstances dans son pays. Par ces pièces, on voit qu'il avait l'esprit naturellement gai. On distingue en ce genre un recueil d'épigrammes badines qu'il composait pour se distraire des douleurs de la goutte. Le mélange du sacré et du profane les rend assez bizarres. Il faisait aussi des vers flamands qui se trouvent confondus, dans quelques-unes de ses compositions, avec les vers latins. Comme écrivain ecclésiastique, il est connu par l'ouvrage intitulé : *Brevis Romanorum pontificum notitia*, Malines, 1675, in-8° ; Padoue, 1724, in-12 ; Augsbourg, 1727. Ces deux dernières éditions vont jusqu'à Benoît XIII inclusivement. Cet abrégé de la Vie des papes, qui suppose une certaine connaissance de l'antiquité ecclésiastique, est suivi d'un *Onomasticon etymologicum*. C'est un petit dictionnaire destiné à l'explication des mots obscurs qui se rencontrent dans la liturgie. Ce n'est qu'un extrait, bien sec, de l'*Hierolexicon* des frères (Dominique et Charles) Macri, publié à Rome, 1677, in-fol. T—D.

BURY (... DE), avocat de Paris, vivant à la fin du 18^e siècle, a laissé plusieurs ouvrages historiques, qui ne sont recommandables ni par le style, ni par la critique. Ce sont : I. *Histoire de Jules César*, Paris, 1758, in-12. suivie d'une *Dissertation sur la liberté* ; II. *Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1760, in-4° ; III. *Eloge du duc de Sully*, Paris, 1765, in-12 ; IV. *Histoire de la Vie d'Henri IV*, Paris, 1765, in-4° ; 1766, in-12, 4 vol. ; V. *Histoire de la Vie de*

Louis XIII, Paris, 1767, in-12, 4 vol.; VI. *Histoire abrégée des Philosophes et des femmes célèbres*, Paris, 1775, in-12, 2 vol.; VII. *Histoire de Saint Louis, avec un abrégé de celle des Croisades*, Paris, 1775, in-12, 2 vol., ouvrage presque littéralement copié des tomes IV, V et VI de l'*Histoire de France*, de Velly, publiés en 1758; VIII. *Essai historique et moral sur l'éducation française*, Paris, 1777, in-12. — BURY (de), neveu de Colin de Blamont, surintendant de la musique du roi, a composé : 1°. *les Caractères de la folie*, ballet en trois actes, paroles de Duclos, 1743; 2°. la *Parque vaincue*, en un acte, 1754; 3°. *Jupiter vainqueur des Titans*, cinq actes, 1745; 4°. *les Fêtes de Thétis*, en deux actes, 1750; ces deux derniers en société avec son oncle; 5°. un nouveau Prologue pour l'opéra de *Persée*, exécuté en 1747; 6°. l'acte de *Titon et l'Aurore*, dans les fragments; 7°. *Hylas et Sylvie*, un acte, 1762. D. L.

BURZOUYÉH, ou BOURZEVYÉH, mage et médecin de la cour de Khosrou-Nouchyrván, gagna, par ses vastes connaissances, la bienveillance de son souverain, et s'acquit une si grande réputation de sagacité et d'érudition que le monarque persan le choisit pour faire un voyage scientifique et littéraire dans l'Inde. Depuis long-temps on vantait en Perse plusieurs traités samskrits de morale et de politique, et principalement les fables attribuées à Pidpay, que nous savons maintenant être celles du brâhmane Vichnou Sarma. Burzouyéh parvint non seulement à se procurer un exemplaire de ce précieux ouvrage, mais il apprit encore le samskrit, et put ainsi faire lui-même une traduction persane qu'il intitula *Djavidán Khirú* (sagesse éternelle),

ou *Humayoïn Námèh* (li Plusieurs autres traductions en persan plus modifiées sous le titre d'*Anvár*. Hocéin Kâchefy, etc. (V. CHEFY et VICHNOU SARMA) écrivains substituent le nom Djemihir à celui de Burzo attribuent la première traduction du livre dont il s'agit. Hocéin Kâchefy, qui par ses recherches assez étendues rigine et le destin de ce ouvrage, assure que Burzo long séjour dans l'Inde, et d'employer la ruse pour mission, et, après avoir traduit de l'ouvrage (langue immédiatement au persan moderne), il le texte original et la traduction persan, qui le récit la manière la plus magistrale zurdjemihir et Burzouyéh ils pas le même personnage tenté de le croire; mais d'autres preuves à l'appui conjecture que la circonstance principale événement de leur vie curité même de leur histoire ignore l'époque de leur naissance celle de leur mort; on sait qu'ils florissaient à la fin du commencement du 7°. sui chrétienne.

BUS (CÉSAR DE), insti congrégation de la doctrine naquit le 3 février 1544, d'une ancienne famille, à Côme en Italie. Sa première fut celle des armes. Il y joignit de la poésie, et composa quelques pièces de théâtre. Il disposait à aller servir le seau que son frère commandait le golfe de Gascogne, mais le retint dans sa famille.

rétablie, il se rendit à la mena une vie très dissipée. A trente ans, il embrassa l'état ique, et se consacra entièrement à l'instruction des enfants et du et à la réforme du clergé sé-régulier. Il s'associa plusieurs our cette pénible fonction, 707a catéchiser dans les cam- Ils secondaient utilement le évêques qui cherchaient à 'ignorance en fait de religion. e ses coopérateurs s'attachè-licieusement à sa personne, ururent avec lui à l'établisse-la congrégation de la doctrine ie, qui prit naissance en 1592, etite ville de l'Isle, au comitat n, et s'établit l'année suivante m. Cette congrégation, après uffert beaucoup de contra-lic: enfin approuvée par Clément 1597. César de Bus eut la con-de la voir prospérer sous son tement; frappé de cécité dans e dernières années de sa vie, uts voulurent continuer à être és par lui; et il ne cessa de toutes les fonctions du saint e, compatibles avec son infir- s'après sa mort, arrivée le 15 17. Le peuple lui rendit long-ne espèce de culte public, et ua plusieurs miracles. Il avait édes *Instru-tions* pour faciliter eiples l'exercice de leurs fonc-elles furent imprimées à Paris 3, 5 vol. in-12. Nous avons vies de ce vénérable person-ar Jacq. de Beauvais, Paris, in-12; par le P. Dumas, Pa-55, in-4°, etc. La congréga-it il était l'instituteur eut ori-ent pour objet l'instruction nts et des gens de la campa-? accepta depuis des collèges, lit avec autant de zèle que de

succès les utiles et pénibles fonctions de l'enseignement public. Dans ces derniers temps, elle possédait environ soixante maisons, divisées en trois provinces. Par son institution, elle était purement séculière. En 1605, César de Bus y introduisit des vœux simples de stabilité et d'obéissance. Cette innovation produisit un schisme après sa mort. Le P. Romillon, son premier et principal coopérateur, se retira à Aix, à la tête des anti-votistes, et, en 1610, il se réunit, avec les maisons de Pro-vence et de Languedoc, qui lui étaient soumises, à la congrégation de l'Ora-toire, où toute espèce de vœu était inconnue. En se réunissant, en 1616, avec les somasques, la doctrine chrétienne obligea ses membres à s'enga-ger par des vœux solennels, et elle passa ainsi de l'état séculier à l'état régulier; mais cette union ayant été rompue en 1647, les doctrinaires revinrent, douze ans après, à leurs vœux simples, dont ils s'étaient même affranchis dans ces derniers temps. César de Bus avait encore institué une congrégation de femmes, destinées à l'instruction des personnes du sexe. Il leur donna le nom de *Filles de la doctrine chrétienne*, et ensuite ce-lui d'*Urselines*, parce qu'il les mit sous le patronage de Ste. Ursule, et que leur vocation était à peu près la même que celle des Ursulines déjà éta-blies en Italie. Cette utile institution se répandit en Dauphiné, en Pro-vence, en Languedoc, en Gascogne. On en publia l'histoire en 1681, 2 vol. in-4°; elle subsistait encore au moment de la révolution, sous le ti-tre de *Congrégation des Urselines de Toulouse*. César de Bus eut trois frè-res (Bernardin, Pierre et Alexandre) qui se distinguèrent dans les armées. — Balthazar DE BUS, son neveu, jé-suite, né en 1587, mort le 21 décem-

bre 1657, contribua beaucoup à la propagation de l'institut des Ursulines. Il professa la rhétorique et la philosophie, et a laissé : I. *Préparation à la mort, sur le modèle de Jésus mourant*, Lyon, 1648; Grenoble, 1660, in-12; II. *Motifs de dévotion envers la Ste.-Vierge*, Lyon, 1649, in-12; III. *Occupation intérieure pour les deux semaines de la passion de N. S. J.-C.*, 1650, in-24.; IV. *Motifs de contrition*, 1651, in-24.; V. *Exercice de la présence de Dieu*, Chambéry, 1669, in-12. T—D.

BUSA, dame de l'Apulie, très considérée par sa naissance et ses richesses, et célèbre par la générosité dont elle usa envers dix mille Romains qui, après la bataille de Cannes, s'étaient réfugiés dans la ville de Cannisium; elle les nourrit, et leur fournit des habits et de l'argent. Le sénat romain lui témoigna sa reconnaissance par des honneurs extraordinaires (*Voy. Tacite*, liv. XXII, et Rollin, *Hist. rom.*, tom. III). B—P.

BUSBECQ (AUGIER-GRISLEN DE), fils naturel du seigneur de ce nom, naquit, en 1522, à Commines en Flandre, et annonça de si heureuses dispositions, que son père prit un soin tout particulier de son éducation, et le fit légitimer par un rescrit de Charles-Quint. Il l'envoya successivement dans les plus célèbres universités de Flandre, de France et d'Italie, où il se forma sous les plus habiles maîtres. A son retour dans les Pays-Bas, après avoir achevé ses études, il accompagna Pierre Lassa, ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains, en Angleterre. L'année suivante, en 1555, ce prince le choisit pour son ambassadeur auprès de Soliman II. Lorsqu'il arriva à Constantinople, cet empereur était à Amasie,

où Busbecq alla le rejoindre. Cette négociation ne fut pas longue car il n'obtint qu'une trêve de six semaines et une lettre qu'il apporta sur-le-champ à Ferdinand. Busbecq reprit son poste, et, cette fois, son séjour fut plus long et sa négociation plus pleine de succès. Il résida sept mois à Constantinople, et ne revint qu'après avoir obtenu un traité avantageux. Au retour de cette ambassade, il était de vivre éloigné de la cour de France, pour consacrer ses lettres; mais son mérite connu pour qu'on n'en tirât point avantage, on le choisit pour gouverneur de Maximilien II; ce prince, devenu empereur, le chargea d'accompagner en France l'archiduchesse Elisabeth, qui allait épouser Charles IX. Il demeura auprès d'elle en qualité d'intendant de sa cour de France après la mort de son mari, Busbecq continua d'être avec le titre d'ambassadeur d'Autriche, jusqu'en 1592, époque à laquelle il se rendit en Flandre, avant son départ de cette province, il eût eu le soin de faire des passeports dûment revêtus, il fut attaqué par un parti de voleurs dans le village de Crouy, trois lieues de Rouen. Lorsqu'il entendit à ceux qui l'assaillaient sa qualité d'ambassadeur, ils le laissèrent inviolable, ils le laissèrent aller sans piller ses bagages; mais le voleur fit transporter près de Rouen le cadavre de Maillet; mais la fièvre violente qui l'emporta de quelques jours, le 28 1592. Son corps fut enterré dans l'église du lieu, et porté dans sa patrie, où on le mit parmi les tombeaux de ses

ecq a écrit : I. *Quatre lettres* contiennent la relation de ses deux ambassades en Turquie : les deux premières, où il rend compte de son premier voyage, furent publiées sans mission par Louis Carrion, sous le titre : *Itinera Constantinopolitana et Amasianum, et de re militaria Turcas instituenda consideranda*, Anvers, 1582, in-8°. Les quatre suivantes parurent ensemble sous ce titre : *Legationis Turcicae epistolæ IV*, Anvers, 1589, in-8° : une nouvelle édition en fut publiée à Anvers en 1612, in-8° ; on y ajouta la relation de l'ambassade que Soliman envoya au pape en 1562. L'empressement avec lequel le public les accueillit multiplia les éditions, et il en fut successivement de nouvelles à Amsterdam, en 1605, in-8° ; Munich, en 1612 : cette édition est enrichie de figures de Sadeler ; Hanau, en 1618, in-8° ; Leipzig, 1688, in-12 : sous ce titre, cette édition doit contenir les *Lettres de Laudin*, chevalier de Jérusalem, et de quelques autres bien connus, sur les affaires de Turquie ; mais Meusel observe que ce n'est qu'un remplissage, au lieu de ces lettres, on y a mis celles de Busbecq à Rodolphe, Bâle, 1740, in-8° : ce volume contient les lettres à Rodolphe, et la relation de la légation envoyée vers le grand seigneur par Soliman. Ces quatre lettres ont été traduites en allemand, et publiées à Francfort en 1596, in-8°, et en français, par Gaudon, sous ce titre : *Ambassades et voyages en Turquie*, Paris, 1646, in-8°. Les lettres de Busbecq à Rodolphe et à Charles furent publiées par J. B. Houwaert, sous ce titre : *Epistolæ ad Rodolphum II, Imperatorem Galliarum scriptæ à J. B. Houwaert*, Louvain, 1670, in-8°, et Bruxelles, 1671 : cette édition est très rare. Les

Elzévir ont donné en 1632, in-24, une édition complète de tout ce que nous venons d'indiquer. Ils ont refait, dans la suite, un nouveau titre qui porte la date de 1660. Enfin, on a réimprimé fidèlement à Oxford en 1660, cette édition des Elzévir. L'abbé Bechet, chanoine d'Uscz (mort en 1722), a traduit les *Lettres de Busbecq à Rodolphe*, d'après l'édition de Louvain. Cette traduction se trouve dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, tom. XI, 2^e partie. Louis-Etienne de Foy, chanoine de Meaux, a donné une traduction complète de ces lettres, avec des notes, 1748, 5 vol. in-12, ainsi que des quatre dont nous avons parlé plus haut. III. *De verâ nobilitate belgica historia* ; IV. *Historia Belgica trium seculorum annorum, quibus dux Alençonius in Belgico est versatus* : ces deux ouvrages sont restés manuscrits, et on en ignore le sort. Les talents de Busbecq pour la diplomatie ne sont pas plus contestés aujourd'hui qu'ils ne le furent de son temps. J. Hotman cite les relations de ses ambassades en Turquie comme un livre digne d'un ministre public, et on peut ajouter que quiconque est obligé de traiter avec la Porte ottomane ne saurait trop les méditer. Il y développe avec clarté la politique de cette puissance, sa force, et surtout sa faiblesse. Ses quatre lettres seules en apprennent autant que tous les livres composés depuis sur la Turquie, et elles n'ont pas peu contribué à détruire la terreur qu'inspirait en Europe le nom des Ottomans. Ses *Lettres à Rodolphe II*, selon Vigneul-Marville, sont mieux remplies et plus utiles que celles de Bongars. C'est là qu'on doit chercher le récit fidèle des intrigues de cour, et des grands comme des plus petits événements de cette époque ; c'est là qu'on

voit dans leurs véritables attitudes Henri III, la reine-mère, le duc d'Anjou, le roi de Navarre, la reine Marguerite et les autres courtisans, dont on chercherait vainement ailleurs un portrait aussi fidèle. Partout on trouve l'historien exact et l'observateur profond : son style est pur et élégant, et surtout plein de naïveté. Pendant son séjour en Turquie, il recueillit des inscriptions grecques qu'il communiqua à André Schott, à Juste Lipse et à Gruter ; on lui doit, entre autres, le fameux monument d'Ancyre, relatif à Auguste. Il fit dessiner des plantes et des animaux, et ces travaux servirent à Mathiolo. Nous lui devons le lilas qu'il avait vu à Constantinople et dans l'Asie mineure ; enfin, il rassembla plus de cent manuscrits grecs qu'il donna à la bibliothèque de Vienne, dont ils forment le plus bel ornement. Il était lui-même très savant, et parlait sept langues, notamment l'esclavon. Il fut en relation avec les hommes les plus érudits de son siècle, et Juste-Lipse lui dédia ses *Saturnales*. L'archiduc Albert, voulant honorer sa mémoire, érigea la terre de Busbecq en baronie. J—N.

BUSBY (RICHARD), instituteur anglais, né de parents pauvres, en 1606, à Luton, dans le comté de Lincoln, étudia à l'école de Westminster et à Oxford, où il prit ses degrés. Etant entré dans les ordres, il fut nommé en 1659 recteur de Cudworth, et en 1670, maître de l'école de Westminster. Pendant cinquante-cinq ans qu'il occupa cette place, il sortit, dit-on, de son école le plus grand nombre d'hommes éminents dans l'église et dans l'état dont puisse se vanter aucun siècle ou aucune nation, et c'est à lui que l'école de Westminster doit la réputation dont elle

jouit en Angleterre. Après la restauration, Charles II lui donna en 1670 une prébende dans la cathédrale de cette ville et quelques autres bénéfices. Il porta la sainte ampoule au couronnement de ce monarque, et mourut très riche en 1695, âgé de quatre-vingt-neuf ans, sans avoir ressenti aucune des infirmités de la vieillesse. A de vastes connaissances, particulièrement dans les langues, Busby joignait de l'éloquence, et cette sagacité si précieuse dans un instituteur, qui sait discerner des dispositions naissantes. Il était très charitable, doux, aimable dans le monde, mais excessivement sévère dans sa classe. Il fonda, au collège de Christ, une chaire de langues orientales, et une autre pour les mathématiques. On a de lui quelques grammaires grecques et latines, et autres ouvrages qu'il avait composés pour l'usage de ses élèves.

X—1.

BUSCA (IGNACE), né à Milan en 1715, entra à Rome dans la carrière de la prélature, et remplit en Flandre les fonctions de nonce du pape avant l'insurrection de ce pays contre Joseph II. Rappelé à Rome, avec la promesse d'être cardinal, parce que toutes les places de nonce donnaient des droits au chapeau, il fut nommé gouverneur de cette ville avant d'être revêtu de la pourpre. Alors monsignor Busca chercha à introduire dans les lois municipales les réglemens qu'il avait vus en vigueur en Flandre, et que les Allemands suivaient à Milan, sa patrie. Nommé bientôt après cardinal, en 1789, il obtint la confiance de Pie VI, et devint secrétaire d'état. Dévoué aux intérêts de son ancien maître, il eut à Milan des déinées très graves avec l'envoyé de France. Cacaault, qui dévoila la duplicité du ministre romain, en faisant

St.-Martin de Louvain. (Voy. J. Trithème, *De viris illustrib. German.*; Leibnitz, *Collect. script. Brunsw.*; et J.-H.-M. Guñce, *Considérations sur l'auteur de l'Imitation.*) V—VE.

BUSCH (JEAN-GEORGE), né le 3 janvier 1728, à Alten-Weding, dans le pays d. Lunebourg, embrassa dans sa jeunesse toutes sortes d'études, sans en choisir aucune en particulier, comme le but des travaux de sa vie. Le mauvais état de sa fortune, la faiblesse de sa santé et de sa vue nuisirent beaucoup à ses succès; cependant il cultiva avec une prédilection marquée l'histoire et toutes les sciences qui s'y rattachent. Nommé professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, en 1756, il s'y livra avec autant d'ardeur que de talent; mais de longues et cruelles maladies l'obligèrent à abandonner cette place. En 1767, il fonda à Hambourg, de concert avec M. Wurnib, une académie de commerce, dont la réputation attira bientôt un grand nombre d'élèves, qui y venaient étudier la théorie du commerce, en même temps que, dans la ville même de Hambourg, ils en pouvaient suivre les opérations. C'est le premier établissement de ce genre. Busch le dirigea long-temps avec son digne ami, le savant Ebeling, qui se joignit à lui en 1771, et l'amitié qui les unit fut le seul bien que Busch eut à opposer aux maux de tout genre qui l'assaillirent jusqu'à sa mort, survenue le 5 août 1800. Malgré tant de traverses, Busch ne cessa jamais d'employer utilement ce qu'il possédait de forces: un caractère plein de zèle et de simplicité, un esprit juste et pénétrant, suppléèrent à ce qui lui manquait d'ailleurs, et sa bienfaisante activité lui fit toujours trouver des ressources et du courage. Il savait toutes les langues de l'Europe, avait beau-

coup voyagé et observé avec fruit. La ville de Hambourg lui doit le premier établissement et l'organisation de son école des pauvres, un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. Il fut le premier président de la société des arts et métiers, fondée en 1765 dans la même ville. Enfin, ses nombreux ouvrages, tous écrits en allemand, sont remarquables par la justesse et la libéralité des vues, ainsi que par le grand nombre de faits et de renseignements qu'ils contiennent: les principaux sont: I. *Observations faites pendant un voyage dans une partie de la Suède*, Hambourg, 1783, in-8°; II. *Observations faites pendant un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre*, ibid., 1786, in-8°; se trouve aussi dans la collection de voyages publiés par Ebeling; III. *Essai d'un traité de mathématiques usuelles*, etc., ib., 1773, in-8°; 2^e édition fort augmentée, ib., 1798, in-8°, en quatre parties; IV. *Encyclopédie des sciences mathématiques*, 2^e édition, refondue et augmentée d'une bibliographie mathématique, Hambourg, 1795, in-8°; V. *De la circulation de l'argent dans ses rapports avec l'économie politique et le commerce*, 2 vol. in-8°, ibid., 1780-1800; VI. *Essais sur l'économie politique et le commerce*, ibid., 3 vol. in-8°, 1784; VII. *Théorie du commerce*, 3 vol., ibid., 1792-99, in-8°; c'est le meilleur et le plus important de ses ouvrages; VIII. *Esquisse d'une histoire du commerce de mon temps*, ibid., 1781, in-8°, 1785-1796; IX. *Examen de cette question: Est-il avantageux à un peuple, sous le rapport du progrès des lumières, que sa langue devienne la langue universelle?* Berlin, 1787, in-8°, de 104 pag.; X. *Bibliothèque de commerce*, Hambourg,

10, 2 tom. en trois gros vol., rtiés in-8°. Cet important ou- fait en commun avec Ebeling, ordé comme classique en Alle- XI. *Principes sur la politique nnaies, et sur l'impossibilité duire une monnaie univer- lambourg, 1789, in 8°. Ce mor- ait déjà paru dans le tome II de iothèque de commerce ; XII. ations et expériences, 5 vol. ibid., 1790-94 ; le 4°. vol. est : *Sur la marche de mon es- le développement de mon ac- etc.* On a écrit en Allemagne rs vies de Busch ; la principale ulée : *Sur la vie, le caractère nérites de J. G. Busch*, Ham- , 1801, in-8°. La reconnais- ublicque lui a fait ériger un m- t sur les remparts de Hambourg.*

G—T.

ISCHE (HERMANN DE), 1 *Buschius*, savant allemand, 1468, dans l'évêché de Min- nena une vic errante et agi- près avoir fait ses études à berg, il parcourut l'Italie, la , et donna des leçons de litté- classique dans plusieurs uni- s d'Allemagne. Ses connais- craires, l'ardeur avec laquelle chait à propager des études qui aient au clergé de ce temps, le ent partout l'objet de la haine a persécution des théologiens. obligé de s'enfuir de toutes les où il avait voulu se fixer. Le qui se forma bientôt en faveur iter lui ouvrit un refuge : embrassa les nouvelles opi- écrivit en faveur de Luther et ommendé par celui-ci au land- de Hesse, qui le nomma pro- : d'histoire à Marbourg. Il y , en 1529, un traité *De auc- e verbi Dei*. Les querelles des

anabaptistes étant survenues, Busche fut appelé à Munster pour conférer avec eux ; les opinions extravagantes qu'il énonça lui attirèrent les raille- ries de ses adversaires, et il mourut de chagrin à Dulen. en 1554. On a de lui des *Commentaires sur Silius Italicus*, sur le premier livre de *Martial*, sur *Juvénal*, sur *Pétron*e, des vers latins, et un ouvrage sur l'utilité des belles-lettres, intitulé : *Val- lum humanitatis*, Cologne, 1518, in- 4° ; Francfort, 1719. in-8°. G—T.

BUSCHETTO, architecte et sculp- teur grec, naquit à Dulicchio, vrai- semblablement vers les années 1020 ou 1030. Les Pisans, après avoir con- quis Palerme sur les Sarrasins, en 1063, ayant délibéré d'employer le produit des marchandises trouvées dans le port de cette ville à la recons- truction de leur cathédrale, appelè- rent Buschetto en Italie, et le char- gèrent de diriger ce monument. Vasari, trompé par une inscription qui se rap- porte à une victoire des Pisans, anté- rieure à cette époque, a cru fausse- ment que la bâtisse de l'église avait été commencée en 1016, et a induit en erreur un grand nombre d'écrivains qui ont cru pouvoir adopter son té- moignage avec assurance. La première pierre fut posée à la fin de l'année 1063, ou au commencement de l'an- née 1064. L'église de Pise est parti- culièrement remarquable par l'im- mense quantité de colonnes de mar- bre, de porphyre et de granit, qui la décorent. Ce vaste et riche monu- ment n'est point dans le genre appelé *gothique* : on y retrouve la manière grecque très dégénérée, mais présen- tant encore cette sorte de grandeur qui forme le caractère distinctif de toutes les productions des Grecs, jusqu'au dernier degré de la décadence du goût. Buschetto forma des architectes

et des sculpteurs qui élevèrent de grands monuments dans différentes villes de l'Italie. Quelques bas-reliefs antiques, dont la cathédrale de Pise fut ornée, contribuèrent à diriger leur goût. C'est de cette école que sortit Nicolas Pisan, qui devint le régénérateur de l'art statuaire vers le temps où Guido de Sienne et Cimabné commençaient à rétablir les vrais principes de la peinture. A la mort de Buschetto, les magistrats de Pise lui élevèrent un tombeau contre la façade de la basilique qu'il avait construite. L'épithaphe qu'ils gravèrent sur ce monument existe encore, et elle prouve de la manière la plus convaincante qu'il avait seul donné le plan de la basilique. Cette épithaphe ne renferme point de date : on voit dans un passage d'un ancien registre cité par Morrona (*Pisa illustrata*), que Buschetto vivait encore en 1080.

E—D—D.

BUSCHING (ANTOINE-FRÉDÉRIC), un des créateurs de la géographie moderne, naquit le 27 septembre 1724. Il assure que la violence et les excès auxquels avait coutume de se livrer son père, avocat à Stadthagen, petite ville de Westphalie, lui inspirèrent des habitudes contraires, la frugalité et la tempérance. L'instruction qu'on donnait à l'école publique de Stadthagen étant très superficielle, un théologien de sa ville natale (Eberh. Dav. Huber) tâchait de suppléer à ce que cet enseignement avait de défectueux, par des leçons particulières qu'il prodiguait gratuitement aux élèves les plus appliqués. Büsching eut le bonheur d'y être admis, et c'est à des soins si généreux qu'il dut les premiers progrès qu'il fit dans les sciences, surtout dans les mathématiques et les langues de l'Orient, et des sentiments de piété qui ne se démen-

tirent jamais. « Chaque vicissitude, » dit Büsching, dans sa propre biographie, écrite peu de temps avant sa mort (Halle, 1789, in-8°), « chaque expérience de ma vie, n'a » fait qu'ajouter à ma reconnaissance » envers Hauber, et à ma conviction » de l'excellence de l'évangile du Christ. » C'est la religion chrétienne, la pensée de mon Sauveur et de l'éternité » qui ont été pour moi la source des » plaisirs les plus purs et les plus délicieux, plaisirs auxquels j'ai, dès » ma première jeunesse, sacrifié sans » peine ceux qui flattent les sens et » qui ne se concilient pas avec une » entière rectitude; ce sont elles qui » m'ont soutenu dans les plus grandes » adversités, et qui me font maintenant envisager les approches de la » mort sans crainte, et même avec » joie. » Pour sentir tout le prix de cette profession de foi, il ne faut pas ignorer que Büsching fut un philosophe très éclairé, un apôtre de la tolérance, et le défenseur courageux d'opinions qui déplurent beaucoup à quelques théologiens de son temps. En 1742, son père le chassa de sa maison, parce que, dans un voyage à Hanovre, il avait pris avec chaleur le parti de son bienfaiteur, contre un homme qui s'était moqué du docteur Hauber, et que son père avait intérêt de ménager. Chassé de la maison paternelle, il trouva un père dans ce même Hauber, qui lui procura les moyens de continuer ses études à Halle. Dans cette université, il suivit les cours du professeur de philosophie François Meier, du physicien Krüger, mais principalement ceux de Sigismond Jacques Baumgarten (*Voy. BAUMGARTEN*) ; et bientôt son application le mit en état de soutenir une thèse (*Introductio in epist. Pauli ad Philipp.*, 1746), et de prendre le degré de

ès-arts. Sa conduite, exemplaire et point, augmentait chaque jour et qu'il avait inspirée à ses protecteurs, et lui en procuraient beaucoup. Sur le point d'accompagner Pétersbourg le comte Frédéric de Lynar, ambassadeur danois, gouverneur de son fils, il crut se donner à lui-même une nouvelle garantie de ses mœurs, en offrant à M^{lle}. Dilthey, sœur du plus de ses amis d'enfance, jeune personne aussi remarquable par son caractère par son esprit. Elle consent à lier son sort au sien par une promesse qui s'exécute après son mariage, et il s'établit entre eux une correspondance à laquelle Büsching doit être en grande partie redevable d'une conduite invariablement pure. Comte de Lynar, homme d'état distingué par ses vertus et par ses connaissances (Voy. LYNAR), le traita avec une grande considération, et dans toutes les villes sur leur route des liaisons avec les personnes qui tenaient le premier rang dans l'éclat des lettres. Bien que ce voyage

en Russie, ainsi que la mission confiée au comte de Lynar, fût de courte durée, il fit époque dans la vie de Büsching, en lui fournissant l'occasion de remarquer les lacunes et les besoins d'un grand nombre de géographes réputés alors les plus exacts, et en lui suggérant l'idée d'un immense travail qui a donné une nouvelle face à cette science, et immortalisé son nom. Cette entreprise l'absorba désormais tout entier, il pria le comte de Lynar de lui rendre sa liberté, et, après l'avoir obtenue avec sa permission, il alla s'établir à Copenhague, son ancien ami, le docteur Hunnius avait été nommé pasteur d'une paroisse allemande de cette ville; mais auparavant devoir faire un

voyage dans sa ville natale, pour soigner son père tombé malade, qui lui rendit toute sa tendresse et expira peu de jours après. Arrivé en Danemarck, Büsching commença son grand travail géographique. Tout le monde s'y intéressait depuis qu'en 1752 sa *Description des duchés de Holstein et de Slesvig* avait donné une haute idée de son exactitude et de son talent pour ce genre d'ouvrage. A Copenhague, le comte de Berkenthien et l'ambassadeur de Russie, baron de Korff, lui ouvrirent leurs bibliothèques, et l'aiderent de leurs lumières. La cour, aussi bien que le public danois, aurait désiré qu'il se fixât à Copenhague; mais l'important article de sa Géographie qui devait traiter de l'Allemagne exigeant qu'il y revînt pour s'environner de tous les matériaux nécessaires, il se rendit d'abord à Halle, où il commença à expliquer dans un cours public la constitution des principaux états de l'Europe, et bientôt après (en 1754) à Göttingue, où le gouvernement de Hanovre venait de le nommer professeur extraordinaire de philosophie. L'année suivante, il épousa sa chère Christiana Dilthey. Cette union fit son bonheur: l'esprit singulièrement orné de cette femme (un choix de ses poésies avait paru sous son nom en 1752, par les soins de Büsching) ne contribua pas peu à lui procurer une grande considération à Göttingue, à Pétersbourg, à Berlin, et dans toutes les villes où sa destination l'appela successivement. Büsching n'aurait peut-être jamais quitté Göttingue, s'il eût obtenu la chaire de théologie qu'il ambitionnait. Ses amis de Hanovre étant sur le point de la lui faire avoir, il crut devoir le prévenir qu'il allait publier un ouvrage dans lequel il énoncerait sur plusieurs points des opinions différentes de celles des

théologiens les plus accrédités dans la communion de Luther. On lui conseilla de ne l'imprimer qu'après sa nomination à la place qui lui était assurée; mais il ne voulut pas dévier de sa loyauté accoutumée, et remit à la faculté théologique de Göttingue un écrit intitulé : *Epitome theologiae à solis sacris literis combinatae, et ab omnibus rebus et verbis scholasticis purgatae*, où il soutenait « que, pour sé-
 » parer ce qui, dans la religion, ap-
 » partient à son essence d'avec ce qui
 » ne mérite d'être placé qu'en seconde
 » ligne, il fallait commencer par po-
 » ser pour fondement les passages de
 » l'Écriture sainte où les principales
 » vérités du christianisme étaient ex-
 » primées en termes clairs, que les
 » propositions qui y étaient conte-
 » nues devaient seuls être envisagées
 » comme indubitablement divines, et
 » que tout ce qui n'en découlait que
 » médiatement devait être considéré
 » comme problématique, et comme
 » pouvant être l'objet d'une discus-
 » sion dans les écoles, sans que la di-
 » vergence d'opinions à cet égard in-
 » tères-ât la foi et le salut des chré-
 » tiens. » Cet ouvrage déplut à toutes les communions, causa beaucoup de chagrins à Büsching, lui ferma l'accès à la chaire qui était l'objet de ses vœux, et, en le dégoûtant du séjour de Göttingue, lui fit accepter avec empressement la proposition du consistoire luthérien de la paroisse de St.-Pierre à Pétersbourg, qui l'invitait à venir exercer les fonctions de second pasteur auprès de cette église. C'est appel lui parut une vocation divine; Büsching, touché de la confiance que les Allemands de St.-Petersbourg lui témoignaient, partit pour la Russie en 1761, avec quatre enfants en bas âge. Il est difficile de concevoir comment il a pu, dans les quatre années de son

séjour à Pétersbourg, remplir les devoirs de sa place, et exécuter tout ce qu'il entreprit pour le bien de sa commune. La lecture de la biographie que nous avons déjà citée en peut donner une idée. Le principal de son activité fut l'organisation de l'école dont il fut nommé recteur, par ses soins infatigables, de très peu de temps l'établissement fut en pleine prospérité. Son zèle et ses succès lui gagnèrent l'estime et l'amitié du feld-maréchal Munich, qui revenait de son voyage en Sibérie, et qui avait repris sa place de protecteur de la paroisse luthérienne, soit que Munich fût bleu, soit qu'il fût blanc. L'énergie avec laquelle le directeur opposa son nouveau lycée soutint ses réglemens contre les idées du comte, son supérieur, qui n'aimait pas les hommes à caractère, et à talents qui ne consentaient pas à se laisser diriger par ses instruments aveugles, ainsi que l'on en accusa Büsching, la bonne harmonie entre le Mécène et le professeur fut pas de longue durée. Le comte Munich finit par lui susciter de nombreuses tracasseries et de dégoûts. Quant à Büsching, il déclara, dans une séance du consistoire, à laquelle le feld-maréchal présent, qu'il se démettait de sa place de directeur, et qu'on ne le reverrait plus dans les séances de ce corps. Munich voulut le forcer de reprendre la direction de l'école, il annonça, dans la chaire à ses paroissiens, qu'il voyait forcé de les quitter et de retourner en Allemagne, pour ne pas, à l'occasion d'une funeste scission, se voir forcé de se séparer de la paroisse. Il y eut un concours de circonstances de ses membres dans son conseil de Büsching, pour le supplier de rester. L'impératrice Catherine, à l'occasion des mouvements qui agitaient l'église luthérienne, fit des réglemens à Munich; mais la déterminat

ig resta inébranlable, quoique r de Pétersbourg lui convint, aussi beaucoup à sa femme. atrice, pour l'y retenir, lui of- place à l'académie des scien- c le traitement qu'il fixerait lui- et la franchise de port, non nt dans son empire, mais dans Europe, pour la correspon- tendue dans laquelle son tra- la géographie l'avait engagé; délicatesse de Büsching ne lui pas d'accorder aux largesses souveraine ce qu'il avait refusé es de ses paroissiens, et il quit- ille où il avait espéré terminer rs. Lorsqu'il prit congé de la , cette princesse lui exprima me fois le désir de l'avoir à son , et l'espérance que plus tard ndrait à ce désir. Büsching par- Pétersbourg, sans trop savoir uelle partie de l'Allemagne il son domicile. Il était sans : sans fortune. Ses projets lit- le déterminèrent à choisir Al- mais il y resta peu de temps. nnée suivante (1766), il fut à Berlin, pour y diriger le gym- uni de Berlin et du faubourg n, avec voix délibérative dans istoire suprême. Cette nomina- aussi avantageuse à sa famille établissements dont il devint . Il leur rendit le même service ux de Pétersbourg; il les réor- , ou plutôt les créa, et leur rité devint aussi brillante sous ction que leur état avait été sant avant son arrivée. Rien de structif pour les hommes qui se à l'instruction publique que re des travaux de Büsching dans rrière. Il jouit à Berlin de la considération qui l'avait suivi us les pays qu'il avait habités. ic le traita avec plus de distinc-

tion qu'il n'avait coutume d'en accor- der aux écrivains de sa nation. La reine aimait sa société, et, dans les com- mencements de son séjour, elle l'invitait très souvent à dîner; mais, crai- gnant que ses travaux de tout genre ne souffrissent de distractions trop fré- quentes, il pria cette princesse, ainsi que les membres de la famille royale, qui lui témoignaient une bienveillance particulière, de le laisser le plus possible à ses occupations. Quand on jette les yeux sur le catalogue des nombreux écrits qui sont sortis de la plume de Büsching, on est surpris que l'auteur de tant d'ouvrages, pleins des recherches les plus laborieuses, ait pu trouver le temps de passer chaque jour plusieurs heures dans le gymnase et dans les deux écoles secondaires qu'il était chargé de surveiller. Il donna lui-même des leçons sur l'histoire des sciences et des arts. Nous devons à ses cours plusieurs livres élémentaires, surtout une *Histoire des arts du dessin* (1781), qui n'a point encore été surpassée. Lorsqu'un instituteur tombait malade, il le remplaçait; il suivait les progrès de chaque élève dans les trois institutions, et entrait dans tous les détails d'administration avec un zèle que la maladie doulou- reuse, dont il mourut ne rallentit point. Au milieu des plus grandes souffrances, il se faisait rendre compte de tout, de chaque leçon, de chaque disciple, et son intérêt pour les établis- sements qui lui devaient une nou- velle vie ne cessa qu'avec son der- nier soupir. Il mourut à Berlin, le 28 mai 1795, d'une hydropisie de poitrine, et fut, selon ses désirs, en- terré dans son jardin, à côté de sa chère Christiane, qu'il avait perdue en 1777. Il s'était remarié la même année avec M^{lle}. Reinbesk, fille d'un pasteur de Berlin. Des enfants du premier

lit, deux fils lui ont survécu; des six du second, tous moururent en bas âge, à l'exception d'un seul qui est au service de Prusse, ainsi que ses deux frères. Les ouvrages de Büsching peuvent se diviser en quatre classes. 1°. *livres pour la jeunesse*; 2°. *écrits sur la religion*; 3°. *ouvrages de géographie et d'histoire*; et 4°. *biographies*. Son style est, dans tous, clair et assez correct, mais diffus, négligé, et dépourvu d'élégance et surtout de chaleur. On s'aperçoit partout de la rapidité avec laquelle il composait; mais si la forme n'est pas aussi attrayante qu'on le souhaiterait, on est bien dédommagé par la richesse et la solidité du fonds. Ses écrits de *Pédagogie* (nom d'une acception fort honorable en Allemagne, sous lequel on comprend la théorie et la pratique de tout ce qui concerne l'éducation, soit privée, soit publique) embrassent presque tous les objets de l'instruction élémentaire et de la discipline des écoles. Dans les programmes, il traitait les questions pédagogiques les plus intéressantes. Ardent promoteur d'un perfectionnement graduel, il combattait les nouveautés que l'expérience n'avait pas encore sanctionnées. Personne ne s'éleva avec plus de force que lui contre la maxime, qu'il fallait tout apprendre aux enfants en jouant, et contre une autre qui avait à peu près les mêmes prôneurs, et qui tendait à faire substituer, à l'étude des langues de l'antiquité, une espèce d'encyclopédie des connaissances usuelles. Ses nombreux livres élémentaires se distinguent entre ceux dont on se sert dans le nord de l'Allemagne, où l'on en a tant d'excellents; et si maintenant il y en a de meilleurs sur quelques branches de l'instruction académique, ce sont les livres de Büsching qui en ont facilité

la rédaction. L'impulsion qu'il donna aux écoles du chef immédiat, s'étant étendue aux autres établissements de son lin, et de là à ceux des villes voisines, on peut dire que, d'après son exemple, on a introduit en Prusse, par son moyen, une nouvelle ère dans l'enseignement de la monarchie prussienne. On a déjà vu que chose de ses ouvrages de son idée dominante était d'instruction religieuse de tous les hommes avaient ajouté à l'évangélique, et de la ramener à la simplicité primitive. C'est l'intention qu'il publia, en 1771 (à Hambourg), une *Harn* quatre *Évangélistes, avec application succincte*; et, en 1772, un *Mémoire contre l'utilité des symboles de son église, l'obligation imposée aux luthériens de s'y conformer dans leurs fonctions pastorales* était sans doute louable. On ne doute pas que les moyens qu'il avait employés en faveur de son projet eussent eu l'approbation de Baumgarten, ce maître d'enseignement. Le seul des livres de Büsching qui ait un véritable succès, est son *Histoire des Églises orientales en Russie, en France, en Prusse, en Lithuanie*; elle parut en 1766-84 et 88. Mais le succès qu'il a rendu à la géographie, est son premier titre à la reconnaissance de la postérité. En 1754, où les premiers *Annales de la Terre* ou n'avait aucun ouvrage de ce titre. Une nomenclature accompagnée de quelques cartes, et de quelques commentaires pris au hasard, soutenus sans critique, toujours inexactes, formait les traités de Büsching n'admit les donn

nt il composa la sienne les avoir soumises à l'examen sévère. Une topographie, un peu trop détaillée, enclète; mais c'est la manière éte revêtu, qui fait le prix vil. Aucun des faits relatifs isation politique et civile, ction publique, à l'indus- r richesse et à la puissance aux produits de la nature et nges que le commerce a su r ou pourrait établir, aucun blié; tous sont enregistrés re, après avoir été soumis nique aussi scrupuleuse que Il est vrai qu'il en est ré- vuvrage plus utile à consulter le à lire; c'est une masse d'un style sans grâce et sans nt n'a pu animer; et M. un reproche, avec raison, ug (*Précis de la Géogra- verselle*, tom. I, pag. 514), oir jamais tracé de tableaux à émouvoir l'ame et à ré- pensée. » Le mérite de son est dans l'exactitude; et dans se des détails; ce sont les des nations telles qu'elles moment où Büsching a écrit, e, à juste titre, pour un des de cette statistique, qui a is un demi-siècle, plus d'in- u'on ne pense sur l'accrois- le l'industrie européenne, et vgrès des sciences politiques. fournit des matériaux aussi abondants; il expose au ir ce que ses immenses tra- es relations avec des hom- t du premier rang lui avaient orsque sa correspondance (1),

correspondance était d'une étendue in- t il n'aurait pu en supporter les frais, eement, en l'honneur de l'utilité de ses t et fut par lui accordée la franchise de La certains temps, cet objet lui coûta

son érudition et son zèle n'ont pu éclaircir un fait, il en avertit ses lec- teurs avec une bonne foi qui ne con- nait ni détours ni réserve; sa candeur leur garantit la certitude des donuées qu'ils puisent dans ses livres, et son exemple doit être compté au nombre des preuves qu'à égalité de moyens, la science gagne toujours à être traitée par un homme de bien. Büsching est sans doute bien inférieur à d'Anville dans l'application des sciences mathé- matiques à la construction des cartes qu'il ne s'était pas habitué à dresser; il est loin d'avoir ce coup-d'œil, cette sagacité, cette espèce d'instinct qui distingue si éminemment le géographe français: la conscience scrupuleuse qui a présidé à toutes les actions de la vie de Büsching l'empêche sou- vent de se décider sur des points douteux; il entasse plutôt les don- nées qu'il ne les juge, et, dans la géographie conjecturale, il ne devine pas les positions d'instinct comme d'Anville; mais il est son égal en pa- tience et en exactitude, et lui est quel- quefois supérieur en connaissances de tout genre, et même en philologie. Malgré cette réunion de moyens, sa géographie, il faut l'avouer, n'est pro- prement qu'une excellente topogra- phie, nourrie d'une statistique exacte et lumineuse. Il n'en a pas moins posé un des fondements les plus im- posants, par son grand ouvrage tra- duit dans toutes les langues de l'Eu- rope; par un précieux recueil inti- tulé: *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes* (en 22 vol. in-4°, 1767-1788); et par un *Journal spécialement consacré à l'annonce et à la critique des cartes de géographie* (*Notices hebdom- adaires*, etc., Berlin, 1775-1787).

par au plus de mille écus, ou 3600 francs; Dan- za, *Prusse littéraire*.

Sa Géographie, que MM. Ebeling, Wahl, etc., continuent, embrasse l'Europe, l'empire de Russie, la Turquie asiatique, et l'Arabie. Cette dernière partie (le 1^{er}. et seul volume qu'il ait donné sur l'Asie), imprimée d'abord en 1768, et, pour la 3^e. fois, en 1781, à Hambourg, avec des augmentations, est son chef-d'œuvre. On doit s'étonner avec M. Malte-Brun, qui en a fait connaître un fragment intéressant (*la Description de la mer Morte*), qu'elle n'ait pas été traduite en français. Pour se faire une idée du mérite de ce volume, il faut jeter les yeux sur la préface, et parcourir la liste des voyages et des mémoires qui ont servi à le composer; il faut surtout se rappeler que Niebuhr regretta beaucoup de ne l'avoir pas eu pour guide dans ses voyages. (*Voy. Description de l'Arabie*, pag. 17 de la préface, traduction française de 1779, in-4.). Outre les *Vies* que Büsching a insérées dans son *Magasin historique*, on a de lui un recueil de biographie en six volumes (Halle, 1785-89), qui offre celles du grand Frédéric, du comte de Lynar, du comte Henri XXIV de Heuss, du baron de Korff, et d'autres personnages avec lesquels il a été en relation d'affaires ou d'amitié. Celle de Frédéric est piquante par des lettres allemandes de ce prince, imprimées avec une fidélité qui reproduit toutes les fautes d'orthographe, et par des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Il en a paru une traduction française par d'Arnex, à Berne, en 1788, in-8°. Le nombre des écrits qui sont sortis de la plume de cet homme laborieux, s'élevant à plus de cent, nous renverrons au *Répertoire de Meusel* (*Lexique des auteurs allemands morts de 1750 à 1800*, vol. 1^{er}., pag. 701-12), ceux

qui voudront les connaître et nous nous bornerons ici à les plus importants de ceux que nous n'avons pas déjà parlé, en l'ordre chronologique: I. *A Description du globe* (*Neue Beschreibung*), Hambourg, 1754 1^{re}. édition des deux 1^{res}. parties, 2 vol. (8^e. édition, 1787-4 vol.); 1^{re}. vol. de la 3^e. 1757; 2^e. et 3^e. vol., 1757 édition en 5 vol., 1789-9 partie, 1761 (5^e. édition, 1^{re}. division de la 5^e. partie nant l'*Introduction à la Description de l'Asie, la Turquie asiatique, l'Arabie*, 1768-72 et 81; éditions françaises, 1^{re}. de Geranlichau, 1768-1771, in-8°.; anonyme, sur la 5^e. édition de Mond, Strasbourg, 1785-17 vol.; 5^e. de Béranger, La Haye, 1776, et suiv., 12 vol. gr. in-4. traduction de l'Allemagne, de Schöningh, en français, par R.-Jos. a été imprimée séparément dans *les historiens et géographes de l'empire d'Allemagne* (4 vol. Il serait inutile de parler des éditions russe, polonaise, suédoise, anglaise (6 vol., avec une préface de Murdoch, Londres, 1762, in-8. hollandaise, espagnole, etc. nous contenterons de faire mention que l'édition de Venise de la traduction italienne a des défauts qui offrent la description des pays que Büsching n'a pas visités. L'extrait que Büsching a fait de son ouvrage a eu six éditions à Hanovre: II. *Commentatio de vestigiis romanis in Hispaniâ*, Göttinge, 1755, in-4°.; III. *Introduction géographique, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, Hambourg, 1755 1^{re}. édition; la 6^e. est de 1784.

traductions françaises de cet ouvrage. Celle de l'abbé Mann, imprimée à Bruxelles, 1786, in-8°, a pour titre : *Nouvelle édition et rendue conforme à l'état des choses, et propre à l'usage des catholiques*. L'édition de la traduction italienne de *Biographie*, offre cette introduction à la tête du 1^{er} volume. Traduction de *l'Histoire de Voltaire*, avec des corrections et des suppléments, Göttingue, 1764, in-8°; V. *Esquisse de l'histoire de la philosophie*, 1772-74, in-8°, traduite en français par un hollandais; VI. *Histoire des Beaux-Arts*, 2 vol., 1772 et 74, in-8°; VII. *du collège berlinois de Gris*, ibid., 1774, in-4°. Ce collège gymnase, dont le local est un couvent de cordeliers, est sur lequel Büsching composa plusieurs livres élémentaires, après la mort de Colln-sur-la-Spreë, été réuni. VIII. *Abrégé de la géographie naturelle*, ibid., 1775, 6^e édition, 1787, in-8°; en islandais par Gudmundsen; IX. *Programme des distinctions entre les écoles supérieures et inférieures sur les limites du territoire respectif*, ibid., in-4°; X. *Comparaison de la philosophie des Grecs avec celle des modernes*, ibid., 1785, in-8°; *Esquisse d'une histoire comparative des nations anciennes et modernes se sont acquises par leurs travaux et par leurs inventions pour le progrès des sciences*, Hambourg, 1792, in-8°. Pour consulter, sur la vie de Büsching, le volume qu'il a publié sur Pütter, *Histoire de l'université de Göttingue*, tom. I, §. 58;

tom. II, §. 86; G. - L. Spalding *Oratio funebr. de Buschingio* (Berlin, 1793, in-8°); quelques discours et programmes de Gédie, son successeur dans le rectorat du collège réuni, ibid., 1794-95 (Voyez son article). On trouve un fort bon résumé de ces différents morceaux, ainsi que de la biographie que Büsching a donnée lui-même, dans le *Nécrologue* de M. Schlichtegroll, supplément aux années 1790-1793 (Gotha, 1798), 1^{re} partie, pag. 58-146. S—A.

BUSÉE (JEAN), dont le véritable nom était Buys, né à Nimègue en 1547, jésuite en 1565, professa pendant plus de vingt ans la théologie à Mayence, et mourut dans cette ville le 30 mai 1611, après avoir donné au public : I. *Traité de controverse contre les Luthériens et les Ubiquitaires, sur le jeûne; la Divinité de Jésus-Christ*, etc.; II. *Apologie du Calendrier grégorien*; III. des éditions de Pierre de Blois, de Luitprand, d'Abbon de Fleury, d'Hincmar de Reims, de Trithème, d'Anastase le bibliothécaire. Frédéric Spanheim, et autres protestants lui ont fait un crime de n'avoir pas inséré dans l'édition de ce dernier, qui parut à Mayence, en 1602, *l'Histoire de la papesse Jeanne*, trouvée dans deux manuscrits que Marquard Freher lui avait communiqués; comme s'il eût été convenable de placer cette fable grossière dans un pareil recueil; Blondel, autre savant protestant, le félicite au contraire de n'avoir pas adopté cette fable. Elle se trouva cependant imprimée dans deux exemplaires de l'édition de Busée. On dit qu'il avait fait une table de plus de deux cent cinquante barbarismes qu'il avait remarqués dans Pierre de Blois. IV. Un grand nombre d'ouvrages de mysticité, les

uns traduits de l'italien , les autres de sa composition , en latin , parmi lesquelles ses *Directions* , traduites en français par l'abbé Macé et par le P. Brignon , ont eu long-temps de la vogue. — Il eut deux frères , dont nous avons quelques ouvrages : Pierre Buzée , jésuite comme lui , né vers 1540 , mort en 1587 , à Vienne en Autriche , où il était professeur d'hébreu , fut auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Canisius* , Cologne , 1572 , in-fol. — Gérard Buzée , né vers 1558 , docteur à Louvain , fut ensuite précepteur du duc de Clèves , qui lui fit obtenir un canonicat à Xanten. Il eut de grands succès dans la prédication. Il composa un *Catéchisme flamand* , et une *Réponse à Flaccius Illyricus* , touchant la communion sous les deux espèces , dont on dit que les protestants achetèrent tous les exemplaires , pour qu'elle ne fût pas répandue. T—D.

BUSEMBAUM (HERMAN) , jésuite , né en 1600 , à Nottelen , dans la Westphalie , fut recteur des collèges de Hildesheim et de Munster , et mourut en 1668 ; il est fameux par les événements auxquels a donné lieu , dans le dernier siècle , son ouvrage intitulé : *Medulla theologiæ moralis , ex variis probatisque auctoribus concinnata*. C'était un in-12 en vogue dans les séminaires des jésuites , et qui avait eu plus de cinquante éditions , lorsque le P. Lacroix , au moyen de ses commentaires et des additions du P. Collenhill , confrère de l'auteur , en fit 2 vol. in-fol. Cette édition reparut en 1720 à Lyon , avec de nouvelles annotations , par les soins du P. Montausan. On accusa dans la suite les journalistes de Trévoux d'avoir annoncé cette édition , comme contenant une théologie très judicieuse et bien digérée ; mais les jésuites se

disculpèrent en disant que qu'une simple annonce biblique. L'édition du P. Montausan reproduite à Lyon en 1757 avec un nouveau frontispice , sous la direction de Cologne. Alors , pour la première fois , on y remarqua , sur l'huile le régicide , des propositions qui trouvaient dans la plupart des scolastiques et casuistes contemporains des prédécesseurs de Busembaum qui parurent d'autant plus ridicules , que cette édition paraissait sous le couvert de l'attentat de Damiens XV. Le parlement de Toulouse ayant saisi un exemplaire à la séminaire d'Albi , dirigé par le P. Lacroix , sonna l'alarme , et , par un arrêt du 17 septembre 1757 , fit brûler l'ouvrage , obligea les supérieurs des collèges de supprimer sous des espèces de compensation , où , sur l'interrogatoire , leur fit subir , ils désavouèrent la doctrine du livre , déclarèrent qu'ils ignoraient le lieu de l'impression et la qualité de l'écrivain , et testèrent qu'aucun jésuite n'en avait eu part. Le parlement de Toulouse contenta de condamner le P. Zaccheria , jésuite italien , avec la permission de ses supérieurs , l'apologie de Busembaum par le P. Lacroix , contre les deux arrêts. L'apologie fut également condamnée par un nouvel arrêt du parlement de Paris du 10 mars 1758. Le parlement de Toulouse a donné , en 1760 , une nouvelle édition de l'ouvrage de ses deux frères. La dernière édition est celle de *Medulla theologiæ moralis* d'Ingolstadt , 1768 , 2 vol. Elle a encore de Busembaum : *Li Spinas , de Virginibus Deique in seculo inservientibus*. BUSI (NICOLAS) , seigneur de Busi en Italie , mais connu seulement par les ouvrages qu'il fit en E

plus grande partie de sa vie ; où les productions de son talent furent très estimées, et payées mes considérables. Il eut le surnom de sculpteur de Philippe IV, et fut le maître de ce prince, ainsi que de la reine-mère. Selon Palomaccio, ces bustes sont des chefs-d'œuvre. Il mourut dans un âge avancé, le 709, dans la chartreuse de

D—T.

US (PAUL), fils d'un jurisconsulte, après avoir exercé, pendant 11 années, la profession d'avocat à Zwoll sa patrie, fut nommé professeur de droit à Leyde de Franeker. Il mourut le 23 septembre 1617. Ses ouvrages sont : I. *Tractatus de annuissis*, Cologne, 1601, in-8° ; II. *de iudicis*, Franeker, 1603, in-8° ; III. *de Leyde*, 1610, in-8° ; IIII. *de Pandectas*, la 1^{re}.

Zwoll, 1610 ; la 2^e. partie de Franeker, 1615, in-4°. L'ouvrage est réparé à Deventer en 1647 et in-4° ; IV. *Subtilium juris II*, Cologne, 1604 ; réimpression des additions à Franeker, 1608 ; et à Heidelberg, 1665, in-8° ; V. *De republica libri III*, Francfort, 1613, in-4° ; VI. *Illustres quæstiones ad libros IV institutionum*, 1615, in-4°.

B—S. KAGRIUS (JEAN-PIERRE), orientaliste suédois, né à Stora-lans en Dalécarlie, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande, et fut professeur de hébreu à Upsal, où il mourut en 1692. Il a publié : I. *Dissertation sur la nature de la Massore (re)*, Upsal, 1651, in-4° ; II. *de usu et necessitate linguarum hebraicæ, arabicæ, persicæ, tibeticæ, ibid.*, 1654, in-4° ; III. *Deorum gentilium origine*

et cultu, 1655. — **BUSKAGRIUS (Pierre)** n'est guère connu que par son petit ouvrage *De legione veterum romanorum in genere, opusculum*, Amsterdam, 1662, in-12. C. M. P.

BUSMANN (JEAN-EBERHARD), théologien luthérien, né à Verden en 1641, étudia les langues orientales à Hambourg, sous Edzard et Gutbir, voyagea en Angleterre, en Hollande et en France, fut nommé professeur de langues orientales à Helmstadt, et, en 1678, professeur de théologie. Il y mourut le 18 mai 1692. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *De School hebræorum* ; II. *De antiquis hebræorum literis ab Esdrâ in Assyriacas mutatis*. III. Il a aussi été l'éditeur de l'ouvrage de Balth. Bonifacio, intitulé : *Excerpta de XL historiæ romanæ scriptoribus* (Voy. BONIFACIO). C. M. P.

BUSSEÛS (ANDRÉ), antiquaire et historien danois, né en 1679, dans la Norvège, où son père était bailli, étudia d'abord en théologie à l'université de Copenhague, et s'attacha ensuite plus particulièrement à la philologie, à l'histoire et à la jurisprudence. Nommé bourgmestre à Elsenour, en 1718, il mourut dans cet emploi le 4 janvier 1755. On lui doit quelques ouvrages de littérature classique de peu d'intérêt ; mais il est surtout connu comme éditeur de deux ouvrages importants pour la littérature scandinave : I. *Arngrimi Jonæ Groenlandia in linguam danicam translata* ; II. *Arvi Frodæ polyhistoris schedæ, sive libellus de Islandia, Islandinga bok dictus, necessariusque indicibus à veteri Islandicâ in latinam linguam translata et notis illustrata*, Copenhague, 1753, in-4°. Il a aussi laissé en manuscrit un *Mémoire sur le vieux Groenland* ; un *Journal de la vie et du règne de*

Frédéric IV, et plusieurs autres morceaux concernant l'histoire du Danemark ; ces manuscrits sont presque tous passés à la bibliothèque royale de Copenhague. C. M. P.

BUSSEY. Voyez Bussy.

BUSSEY (FELIZIANO), né à Rome ou aux environs, vers 1679, fut quelque temps jésuite, et entra dans la congrégation des infirmiers, ou des clercs réguliers qui se dévouent au soin des malades. Il passa une grande partie de sa vie à Viterbe, et mourut à Rome le 24 avril 1741. On a de lui : *Istoria della città di Viterbo*, Rome, 1742, in-fol. Ce volume, publié après la mort de l'auteur, ne contient que la moitié de l'ouvrage ; le reste se conserve en manuscrit à Viterbe, de même que l'ouvrage suivant : *Veterum Etruscorum monumenta in Viterbiensi territorio reperta, aeneis tabulis edita, brevisque notis explicata*. — Bussey (le comte Jules de), poète italien, était chambellan du pape Clément XI, et mourut à Viterbe, le 14 avril 1714. Outre plusieurs drames en musique, comédies et poésies diverses, il a publié une traduction en vers des Héroïdes d'Ovide : *Epistole eroïche d'Ovidio translate in terza rima*, Viterbe, 1703-1711, 2 parties in-12. On l'a insérée, en partie, dans le tome XXIV de la grande collection des traductions des poètes classiques, imprimée à Milan, 1745, in-4°.

C. M. P.

BUSSEYERES (JEAN DE), né en 1607, à Villefranche, près de Lyon, comme il le dit lui-même, et non pas à Lyon, comme l'a dit Chorier, et, d'après lui, le P. de Colonia, fit ses études chez les jésuites, et entra dans cet ordre, immédiatement après les avoir terminées. Doué d'heureuses dispositions pour la poésie, il s'y li-

vra avec ardeur ; mais il le talent nécessaire pour la poésie française, à une langue ne lui offrait pas un modèle. Il eut plus de succès en poésie latine. Son poème de *Ré délivrée des Anglais*, lorsqu'il parut, est encore le plus grand succès de P. de Bussyères ne manqua ni d'enthousiasme ni de reconnaissance dans ses ouvrages d'un ordre supérieur ; mais il ne faut point attendre l'inspiration de son style est incorrect et souvent son poème de *Scanderbe* son premier titre littéraire de Chapelain, alors son goût, et qui lui conseilla d'être plus régulier. Il lui aurait été difficile de suivre ce conseil qui corrige les défauts de son style, malgré toutes ses tentatives, lui a mérité une place dans le Parnasse de Titon-du-Till dont il n'était pas tout-à-fait indigne. Le P. de Bussyères a écrit en latin un *Abregé de l'Histoire de France*, trop loué par ses contemporains et un autre de *l'Histoire de France*, oublié, malgré sa précieuse traduction en français. Il mourut le 10 octobre 1678, âgé de 55 ans. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Descriptions de plusieurs villes de France*, Lyon, 1678, in-12 ; II. *De Rheâ liberatâ per tres libros distributum*, Lyon, 1678, in-12 ; III. *Basilica Lugdunensis, seu domus consularis*, 1678, c'est une description en prose de l'hôtel-de-ville de Lyon ; IV. *Flosculi historiarum*, Lyon, 1678, in-12 ; traduit en français et réimprimé sous le titre de *Historique* ; V. *Scanderbe in VIII libr.*, Lyon, 1678, réimprimé plusieurs fois.

des meilleures, renferme diverses de l'auteur. VI. *Antica ab initio monarum*, 1670; Lyon, 1671. C'est l'édition la plus complète de Lyon, 1661, 4 vol. in-que jusqu'en 1660. Cet ouvrage est estimé des étrangers que us. VII. *Mémoires de ce le plus remarquable dans he en Beaujolais*, Ville-671, in-4°, fig. On con-bibliothèque de Lyon plu-rages du P. Bussières, de-muscrits; les plus impor-une *Histoire du Japon toire d'Espagne*; celle-ci avec le 12^e siècle. W—s. ING (GASPARD), né en Neu-Kluster, dans le Mé-; fut nommé en 1691 pro-mathématiques au gym-nembourg, et prit pour sujet ours de réception, l'art de *artificio volandi alisque* ne fois par semaine, il don-lui des leçons de physique ématiques, et y faisait des s publiques qui attiraient un cours. Büssing occupa plu-lois ecclésiastiques dans la ; eut de vifs débats avec Mayer, qui le taxait de so-, fut ensuite, en 1708, pas-embourg, et, en 1711, su-du con-istoire du duché de erdit la vue en 1715, mais, près, un habile oculiste de lui abattit la cataracte, et il fonctions jusqu'à sa mort, 19 oct. bre 1752. Il a pu-and nombre d'ouvrages de ques, d'histoire, de blason, r de beaucoup de discours es; nous citerons seulement: *nata pura in tabulas re- . De situ telluris paradi-*

siacæ et chiliasticæ ad eclipticam recto; III. *Lettre sur la couronne de Radegast*, faux dieu de Slaves, et sur le tombeau du roi de Suède Albert, à Gadebusch (en allemand); IV. *Oratio de illustribus Carolorum in Hamburg.*, à Carolo M. usque ad Carolum XII meritis, non imprimé. V. Il a donné aussi une nouvelle édition de la *Topographia sacra Hamburgensis*, et du *Comput chronologique* de Clavier. C. M. P.

BUSSOLARI (Frère JACQUES DES), citoyen de Pavie, avait abandonné le monde dès sa jeunesse, pour vivre en ermite selon la règle de S. Augustin. Cependant, comme ses talents égalaient sa piété, et que l'activité de son ame avait besoin d'une carrière plus animée, il se voua, au bout de quelque temps, à la prédication, et il brilla bientôt dans la chaire par une éloquence irrésistible. Les supérieurs de son ordre l'envoyèrent à Pavie, en 1556, pour prêcher pendant le carême; la ville accourut à ses sermons, et déjà sa piété, sa ferveur, son éloquence opéraient une réforme visible dans les mœurs d'une cité corrompue par sa richesse et sa longue paix, mais plus encore par la tyrannie à laquelle elle était soumise. Les jeunes gens de la maison Beccaria (Voy. BECCARIA) donnaient le scandaleux exemple du vice et de la corruption, et l'on ne pouvait espérer de réforme durable chez le peuple, qu'en eu opérant une chez les princes; d'ailleurs ceux-ci étaient élevés par le parti gibelin, et Bussolari, républicain et guelfe de sentiments, avait un double motif de les détester. Pavie, attaquée à cette époque par les Visconti de Milan, avait, besoin pour se défendre, de recouvrer ses antiques vertus. Bussolari prêcha contre la lâcheté des citoyens, leur égoïsme, leur résignation dans

l'esclavage , contre la corruption des tyrans et leur cruauté. Il réveilla par ses discours l'amour de la patrie dans des cœurs où cet amour paraissait éteint depuis long-temps , et il dirigea son premier essor contre les souverains de Milan, qui cherchaient alors à ravir aux Pavésans leur indépendance. Il excita le peuple à reprendre , pour sa défense, des armes que depuis long - temps il abandonnait à des soldats mercenaires ; et, le 27 mai 1356, il sortit à la tête du troupeau qu'il avait rassemblé dans l'église, et dont il avait fait une armée, et attaqua successivement toutes les redoutes des Milanais, les emporta toutes à la pointe de l'épée, et fit lever le siège de sa patrie. Cependant les Beccaria, après avoir obtenu cette victoire signalée par les prédications du moine, commencèrent à prendre de l'inquiétude de la hardiesse de ses discours, et à s'irriter de ses exhortations continuelles à la réforme. Ils furent plus alarmés encore lorsqu'ils virent un esprit nouveau de liberté se manifester parmi leurs sujets, et ils résolurent enfin de faire assassiner Bussolari ; mais toutes leurs embûches furent découvertes et déjouées ; les citoyens, effrayés pour la vie de leur apôtre , formèrent une garde volontaire qui l'accompagnait en tous lieux. Bussolari attaqua ses ennemis d'une manière plus directe encore ; de la chaire, il leur reprocha leurs précédents homicides ; il exhorta les Pavésans à ne pas souffrir plus long-temps un joug honteux, et il appela par leurs noms les citoyens les plus distingués de Pavie, les invitant à prendre le commandement des milices et la direction de l'état. Les Beccaria effrayés recoururent aux Visconti, ennemis de leur patrie, et, après quelques tentatives pour leur soumettre Pavie, ils

furent obligés de s'enfuir. solari, assiégé dans Pavie les forces des seigneurs de par tous les gibelins de l'après la plus brillante de continua pendant trois an réduit à capituler. Il avait sollicitations de Pétrarque il était lié ; il n'avait point ordres des supérieurs de et de sa religion ; mais loi mine ôta aux Pavésans les se défendre, il traita lui-les Visconti, au mois d'oct Il obtint la garantie de tous municipaux de Pavie, la personnes et celle des mais il ne daigna pas même pour lui une sauve-garde ; Pavie eut été occupée par de Galeaz Visconti, B conduit dans la prison d' Verceil. Il y fut enfermé chot obscur, dont l'air ét pu, et c'est là qu'il finit ment ses jours.

BUSSON (JULIEN), n en Bretagne, en 1717, d' de négociants, fit ses études et fut d'abord destiné à siastique, dont il se dégoût se livra alors avec ardeur cine, et, en 1742, il fut teur de la faculté de Par chesse du Maine le fit son médecin ordinaire ; n gue que lui occasionnèrent plois, et ses travaux ha truisirent sa santé : il v l'air natal pour la rétablir ensuite à Rennes. Nomm vement, par les états de médecin de la mine du F inspecteur des hôpitaux, de la société d'agriculture aussi médecin du duc d commandant de la provin

ennes pendant les troubles
naires de 1769, et revint à
fut nommé médecin de la com-
Artois. Il avait une mémoire
se, une élocution facile, et
nece que donne la bonne com-

Il avait épousé une demois-
onneur de la duchesse du
qui lui donna une famille
se. Attaqué d'un polype au
i résista à tous les efforts de
mourut le 7 janvier 1781, à
soixante-quatre ans. Busson
et corrigé le *Dictionnaire*
et de médecine, traduit de
de James, par Diderot, Ei-
Toussaint, 6 vol. in-fol.,
I a en outre publié plusieurs
s relatifs à son état, dans
il fait preuve d'un grand ta-
servation. D. N.—L.

SONE (FRANÇOIS). V. CAR-
L.

SY D'AMBOISE (LOUIS DE
RT DE), né vers le milieu du
cle, signala sa fureur dans
acre de la St.-Barthélemi.
il plaidait pour le marquisat
et avec Antoine de Clermont,
ent, il profita du tumulte de
irnée pour l'assassiner, sans
lit l'historien de Thou, d'autre
le le haïr que celle de son
Quelque temps après la St.-
mi, le parlement jugea le pro-
faveur de Bussy, qui ne pro-
long-temps de sa victoire;
vertu de l'édit accordé aux
uts, l'arrêta qu'il avait obtenu
é. Bussy s'étant attaché au
injou, obtint le commande-
lu château d'Angers, et se
diens par son caractère fier
ilent. Il avait entrepris de sé-
femme de Charles de Cham-
ante de Montsoreau. Des let-
is lesquelles il parlait de cette

intrigue au duc d'Anjou, ayant été
communiquées à Charles IX par le
duc lui-même, le roi les montra au
comte de Montsoreau, et lui fit enten-
dre qu'il était de son honneur de tirer
vengeance de cet outrage. Le comte,
enflammé de colère, retourna chez lui,
et força sa femme à écrire à Bussy, pour
lui donner un rendez-vous au château
de Constancières. Bussy ne manqua
pas de s'y rendre, accompagné de son
seul confident; mais, au lieu de trou-
ver la femme de Montsoreau, il trouva
Montsoreau lui-même, avec plusieurs
hommes armés. Ceux-ci se jetèrent
sur Bussy, qui se défendit d'abord
avec courage, mais qui succomba en-
fin sous le nombre. « Toute la pro-
» vince, dit l'historien de Thou, fut
» charmée de la mort de Bussy, et le
» duc d'Anjou lui-même ne fut pas
» trop fâché de s'en être défait. » On
trouve son éloge dans Brantôme.

N.—D.

BUSSY-LECLERC (JEAN), un
des chefs de la faction des seize pen-
dant la ligue. Il avait d'abord été
maître en fait d'armes, et, dans la
suite, il était devenu procureur au
parlement. Le duc de Guise lui donna
le commandement de la Bastille. En
1589, la grand'chambre du parle-
ment étant assemblée, Bussy s'y pré-
senta, suivi de cinquante de ses sa-
tellites, et somma cette compagnie de
se réunir aux chefs du parti opposé
à la maison royale. L'auteur de la
Henriade met à cette occasion dans
la bouche de Leclerc un discours qui
peut donner une juste idée de l'esprit
de la ligue et de ses principaux chefs :

Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plebeiens, qui pouvez être tuteurs des rois,
Lâches qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets:
Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres:
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos
ancêtres.

Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans

doute,
Ces mots de plein pouvoir, qu'on hait et qu'on
redoute ;

Juges au nom du peuple ; et tenez au sénat.
Non la place du roi, mais celle de l'état. (Ch. V.)

Comme le parlement refusa de se rendre à la sommation de Bussy, le chef de la faction des seize tira son épée, et conduisit lui-même à la Bastille ceux dans lesquels il avait remarqué le plus d'opposition. Il les fit nourrir au pain et à l'eau, ce qui le fit surnommer le *grand pénitencier du parlement*. Bussy, comme la plupart des factieux, s'était d'abord acquis une grande popularité en exagérant les opinions de son parti. La peur le rendit ensuite fidèle à cette exagération, et le porta aux plus cruelles violences. « Je n'ai qu'un » enfant, disait-il au président Brisson, » son qu'il soupçonnait d'abandonner la ligue, et je le mangerais » plutôt à belles dents que de me » rendre jamais. J'ai une épée tran- » chante, ajoutait-il, avec laquelle » je mettrai en quartier le premier » que je saurai qui parlera de paix. » La paix était pour les factieux le terme de l'impunité, aussi firent-ils tous leurs efforts pour maintenir et augmenter le désordre. Comme ils avaient juré la mort de tous ceux qui espéraient le retour de l'ordre, Bussy désigna à leur fureur plusieurs membres du parlement de Paris. Le 8 novembre 1591, il força quelques ligueurs assemblés chez l'un d'eux (La Bruyère) de signer un papier blanc, en leur faisant croire qu'il ne s'agissait que de renouveler le serment de l'union. Le lendemain, les seize, armés de cette signature, dressèrent des tables de proscription, et firent périr Brisson, Larcher, Tardif, Duru, qu'ils soupçonnaient être leurs ennemis secrets. De pareilles

violences révoltèrent jusqu'à même des ligueurs. La même année 1591, le duc de Mayenne (ris de la faction des seize. d'entre eux furent pendus. Il dit la Bastille, à condition conserverait la vie. Il fut sorti de la capitale, et se réfugia à Bruxelles, où il reprit son métier de maître en fait de droit. Il vécut encore plus de quarante ans, mourut dans une profonde

BUSSY-RABUTIN (RABUTIN, comte DE BUS) sous le nom de) naquit à Nivernois, le 5 avril 1611. À l'état militaire, il parut dès l'âge de douze ans. À son père lui céda le régiment qu'il était propriétaire, et il lui laissa, par sa mort, la couronne de roi du Nivernois. Quelque temps auparavant, il avait été d'abord cinq mois à la Bastille pour n'avoir pas su maintenir le dans son régiment. Selon le motif de cet emprisonnement, haine que portait à son père le duc d'Orléans, duc de Nemours, duc de Desnoyers. Quoiqu'il soit, il connut à la Bastille le maréchal de Bassompierre, qui peut présumer qu'il dut à cette fréquentation l'idée de publier un jour des mémoires, ainsi que de ces airs fanfarons et caustiques, eurent une si fâcheuse influence sur sa destinée. À vingt-un ans, déjà marié avec M^{lle}. de Tessy, sa cousine. Jusqu'à la paix de 1648, il fit son métier d'officier, se montrant assez vaillant à l'occasion, ne se refusant à rien, et de temps en temps quelques bagatelles pour amuser son loisir. Pendant les troubles de la régence, il s'attacha à

la grand Condé, qui défendait Mazarin contre le parlement; fit la guerre au roi, après l'armistice des princes; enfin, il abandonna ceux-ci pour faire sa paix avec le roi. Cette défection lui valut le grade de maréchal de camp, le commandement du Nivernois, et, depuis, le grade de mestre de camp général de la cavalerie légère. L'arrogance avec laquelle il voulut exercer les droits de sa charge, indisposa Turenne: le grand homme amusé d'un échec que sa présomption lui avait attiré, il s'en vengea par un métrique couplet, et Turenne usa de représailles en écrivant au roi que « M. de Bussy était, pour les chansons, le meilleur officier qu'il eût dans ses régiments. » Bussy, qui s'était déjà fait beaucoup d'ennemis à l'armée, alla à la cour pour s'en faire de plus nombreux et de plus puissants ennemis. C'est alors qu'il se mit à fabriquer cette chronique scandaleuse connue sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules*. Une copie de l'ouvrage tomba dans des mains infidèles, bientôt livrée à l'impression. Il y eut un cri universel contre l'auteur, à qui l'on demandait de toute punition, résista quelque temps à l'excès de plaintes; mais il ne se sentait que trop disposé à y céder, lorsqu'il apprit que Bussy, dans une vue de plaisir fort scandaleuse, avait osé insulter de le chansonnier lui-même, au sujet de ses amours avec la Vallière. Il perdit sa charge, fut enfermé pendant un an à la Bastille, et ensuite envoyé en exil, où il resta pas moins de seize ans. Disparé par son maître, il le fut en même temps par sa maîtresse, M^{lle} de Montglas; mais, tandis qu'il faisait celle-ci force épigrammes très-saillantes, il adressait au roi beaucoup

de louanges qui ne l'étaient pas. Le monarque n'en fut pas la dupe, et n'en tint aucun compte. Du reste, Bussy, dans sa correspondance intime, soulageait quelquefois, par des traits assez amers, son profond ressentiment contre le prince, qu'il poursuivait des plus basses et des plus inutiles protestations d'amour et de respect. Dans plusieurs de ses lettres, il ne l'appelle que *Sa Hautesse*. Ayant lu ce vers de Boileau :

Je l'attends, dans deux mois, aux bords de l'Ébros,
l'espont.

Il écrivit au bout : *Tarare-pompon*. Boileau, l'ayant appris, le menaça de sa critique; mais Bussy lui demanda sur-le-champ son amitié, ou plutôt son silence. Le roi, moins touché que fatigué de ses prières, lui permit enfin de reparaitre devant lui. S'apercevant bientôt qu'il ne parviendrait jamais à regagner les bonnes grâces de son maître, et que la cour, qui s'était renouvelée pendant son absence, ne le dédommagerait pas des froideurs du monarque, il prit le sage parti de retourner dans ses terres. Malheureusement, le dépit et l'humiliation l'y suivirent. Il s'y joignit l'embarras d'un procès odieux qu'il intenta lui-même, pour faire rompre le second mariage de sa fille. Ces chagrins de plus d'un genre empoisonnèrent la fin de ses jours. Il mourut à Autun, le 9 avril 1693, âgé de soixante-quinze ans. La vanité et la malignité faisaient tout le fond de son caractère : l'une et l'autre se montraient trop à découvert, dans ses discours et dans ses écrits, pour ne pas lui attirer des inimitiés nombreuses et irréconciliables. Pour la naissance, l'esprit, les agréments personnels, les exploits à la guerre et les succès en amour, il daignait à peine reconnaître des égaux, et sa jactance méritait de rencontrer souvent des in-

crédules. Il y aurait toutefois une extrême injustice à ne pas lui accorder beaucoup d'esprit; mais cet esprit était froid, sec et compassé. Son orgueil serait bien humilié, s'il pouvait savoir quelle prodigieuse distance la postérité a mise, pour les agréments du style épistolaire, entre lui et sa cousine, M^{me}. de Sévigné, à laquelle certainement il se croyait fort supérieur. Ses *Lettres*, recueillies et publiées par le P. Bouhours, son ami, forment 7 vol. in-12, et ont été réimprimées plusieurs fois. On y rencontre quelques traits agréables, mais beaucoup plus d'idées communes et insipides : en général, il y règne un ton d'égoïsme et de satisfaction intérieure, qui suffirait pour gâter les meilleures choses. Les petits vers galants ou moraux dont elles sont semées, ne s'élèvent pas même jusqu'à la médiocrité. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-4°, Paris, 1694, souvent réimprimés, renferment peu de faits vraiment curieux : la vanité de l'auteur se met tout-à-fait à son aise dans cet ouvrage, dont il est lui-même le sujet; il est impossible de prendre beaucoup d'intérêt aux trop longs récits de ses prouesses guerrières et galantes : dans l'édition de 1731, on trouve un *Rabuttiana*. Son *Discours à ses enfants, sur le bon usage des adversités et sur les divers événements de sa vie*, 1 vol. in-12, Paris, 1691, est un écrit fort édifiant, mais fort ennuyeux. Il eût mieux fait de prêcher d'exemple, en supportant sa disgrâce avec une plus noble résignation, et en réformant les vices de caractère qui avaient causé ses malheurs. Son *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, 1 vol. in-12, Paris, 1699, est un panégyrique, dont l'exagération serait à peine excusable de la part d'un homme qui aurait eu pour Louis XIV autant d'a-

mour et de vénération que avait peu. Le seul de se qu'on recherche et qu'on est son *Histoire amoureuse les*, dont la dernière édition (Paris) 1754, 5 vol. in-12, prend communément sous sieurs écrits du même genre queus uns furent composé: disgrâce, et qui tous ont peindre les mœurs galantes dissolues de la cour de France la jeunesse du roi. En général Bussy peuvent être de malignité, mais non pas de passion, et encore moins de L'auteur a été appelé le *Pécais* : cette qualification est fautive; elle est à la fois dure et un excès d'honneur sy, qui n'a point l'obscurité du trône, mais qui n'a pas non plus l'élégance. Tout ce qu'il louange, sous le rapport de renferme dans ce peu de matière : « Il écrivait avec pureté et ne suffisait sûrement pas à dire aux *Provinciales*, et eut, dit-on, le projet (1). Peut-être, avant sa disgrâce, il avait été à l'académie française; se de réception, où il est d'apercevoir tout l'esprit que gens y ont voulu trouver de suffisance et de force; tout le monde y a senti. Il a ainsi : « Si j'étais à la tête » valerie, et que je fusse » parler pour la mener au

(1) On lit, dans le *Ménagiana*, que prièrent Bussy-Rabutin de répondre aux *provinciales*, et qu'il les refusa. Bussy, dans ses *Remarques sur Homère* pag. 220, qu'il tenait ce fait de Bussy, il ajoute : « Je ne dis pas qu'il m'a assuré point qu'il n'ait inventé l'histoire pour flatter sa vanité. » s'inscrivirent en faux contre ce qui est dans le *Ménagiana*, dont l'auteur n'avait pu l'abbé Faydit.

noe où je serais qu'elle aurait
 ne respect pour moi, et que,
 ns ceux qui m'écouteraient, il
 aurait peut-être guère de plus
 », me le ferait faire sans être
 embarrassé; mais ayant à par-
 rir la plus célèbre assemblée
 irope, et la plus éclairée, etc. »
 sement, cette harangue est fort
 mais cela même était encore
 de fautive: il ne convenait pas
 saine de qualité de prodiguer
 ces, comme ces bourgeois qui
 en de mieux à faire que d'avoir
 et pour écrire et pour parler.

A—G—R.

SY (MICHEL-CELSE-ROGER DE
 DE, comte DE), évêque de
 fils du précédent, hérita de
 son titre, sans hériter de ses dé-
 bits, de ses ridicules. Il était né
 sire; on l'appelait de son temps
 de la bonne compagnie. Vol-
 célèbre les agréments de son
 recé dans une lettre en vers et
 se, dont voici le début :

« nous ne sommes point tous deux
 si méchants qu'on le peltie,
 que ne sommes, quoi qu'on die,
 de simples voluptueux,
 tants de couler notre vie
 sein des grâces et des jeux

ne l'a pas moins bien carac-
 ans ces vers :

«, dont l'esprit héréditaire,
 sur les grâces même ordé,
 talents d'un illustre père
 et l'agrément de Sévigné.

émie française le reçut en
 après la mort de Lamotte,
 pour remplacer le plus ai-
 des gens de lettres par le plus
 e des hommes de la cour. Il ne
 sût rien; mais son goût sûr et
 formé par la lecture des bons
 anciens et modernes, le ren-
 s son juge des productions des
 Devenu vieux et infirme, il
 éviter le chagrin de survivre
 alités brillantes qui avaient ré-

pandu tant de charmes sur sa vie, et
 il s'exila volontairement de la société.
 « Je ne saurais, disait-il, me ré-
 » soudre à n'être plus aimable; je
 » sens que je ne puis l'être qu'avec
 » effort, et il vaut mieux renoncer de
 » bonne grace à ce qu'on ne peut
 » faire sans fatigue ». Cet homme,
 si rempli d'aménité et d'indulgence,
 n'était plus le même quand il avait
 affaire aux adversaires de la bulle
Unigenitus. Ami de la paix et de l'or-
 dre, il ne voyait en eux que des es-
 prits turbulents et factieux; il allait
 jusqu'à leur préférer les incrédules.
 Ils lui rendirent haine pour haine, et,
 dans tous leurs écrits, lancèrent contre
 sa mondanité des traits qui ne por-
 taient point tous à faux. Il mourut le
 3 novembre 1736, âgé d'environ
 soixante-sept ans. Il avait, en sep-
 tembre 1725, harangué le roi sur son
 mariage, à la tête des députés de l'as-
 semblée générale du clergé. A—G—R.

BUSSY-RABUTIN (LOUISE-
 FRANÇOISE DE), sœur du précé-
 dent, épousa en premières noces
 Gilbert de Langeac, marquis de Co-
 ligny, et en secondes noces, Henri-
 François de la Rivière. Elle mourut
 en 1716, âgée de soixante-quatorze
 ans. Louis XIV ayant lu chez ma-
 dame de Montespan une vingtaine de
 ses lettres, dit à la Rivière en les lui
 rendant : « Votre femme a plus d'es-
 » prit que son père ». La Rivière
 brûla dans la suite ces lettres, « qui
 » étaient toutes de feu », écrivait-il
 au rédacteur de la *Biblioth. des Au-
 teurs de Bourgogne*, craignant que
 leur impression ne fût un présent dan-
 gereux pour la postérité, parce qu'elles
 étaient propres à inspirer des passions.
 Louise-Françoise de Bussy-Rabutin
 publia les ouvrages suivants, mais sans
 y mettre son nom : *L'Abbrégé de la
 vie de S. François de Sales*, Paris,

1699, in-12. Baillet s'est trompé en attribuant cette vie à Diane de Bussy-Rabutin, religieuse de la Visitation; l'Épître dédicatoire est signée *L. de R.* (Louise de Rabutin). II. *La Vie en abrégé de madame de Chantal*, Paris, 1697, in-12. L'auteur était petite-nièce de cette illustre fondatrice de la Visitation. Le P. Lelong s'est encore trompé en faisant Louise de Bussy religieuse de cet ordre, puisque de la Rivière, son second mari, lui survécut. Elle composa l'épigramme de son père, qu'on trouve dans Moréri. — **Bussy** (Philippine-Louise de), née à Paris le 19 avril 1719, s'est fait connaître par un ouvrage singulier et peu commun, intitulé : *la Méprise du mort qui se croit vivant, ou Le Mort qui doit chercher la vie*, Paris, 1776, in-12. Tandis que l'évêque de Cloyne, Berkeley, nie l'existence des corps, M^{lle}. de Bussy nie de bonne foi que nous soyons en vie; elle nous tient pour morts, et croit que ce n'est que dans une union intime avec Dieu, source de toute existence, que nous pouvons retrouver le principe vital. V—VE et D. L.

BUSSY-CASTELNAU (CHARLES-JOSEPH PATISSIER, marquis DE), né à Bucy, près Soissons, en 1718, passa de bonne heure dans les Indes orientales, et servit avec une grande distinction dans les troupes que la compagnie française entretenait à sa solde. Ce fut lui qui exécuta dans le Décan, les vastes projets de Duplex. A la tête d'une poignée de Français, secondés par un corps de mille Indiens, il fit la conquête d'une partie du pays de Carnate, et établit Salabetzingue à Aureng-Abad. Il défendit sous Duplex la ville de Pondichéry contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siège le 17 octobre 1748. Ses services continuèrent à être d'une grande

utilité pendant le temps qu'il marda dans le Décan. Le roi compensa, et lui donna le grade de lieutenant-colonel d'armée en 1752; six ans après élevé au rang de brigadier-général de camp en 1765. L'activité et les talents qu'il avait développés en Indes, les succès qu'il y avait obtenus, et la grande connaissance qu'il avait du pays, lui firent donner le commandement de nos forces de mer au-delà du cap de l'Espérance. Il partit en qualité de lieutenant-général, et fut créé commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1765. Il reçut la grande croix du même ordre en 1785. Les opérations de guerre qu'il faisait agir furent combinées avec celles de mer, commandées par le bailli de Suffren. De Bussy fut aux princes des pays qui étaient notre alliance, luttant contre des forces supérieures; il fut pendant ce second voyage en janvier 1785, âgé de soixante ans, à Pondichéry, peu de temps après que l'on y eut appris la conclusion de la paix. Accusé dans le procès général de Lally, il a publié, à Paris, en 1766, *moire à consulter et consultation de lettres*, etc., 1 vol. in-4°.

BUSTAMANTE (BARTOLOMEU DE), né à Lima dans le Pérou, dans l'ordre des frères mineurs, cité par Gilles Gundisalvi dans son *Theatrum ecclesiasticum co-meridionale*, comme auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *de las primicias del Pirù e de sus letras*. — **BUSTAMANTE** (JUAN DE), né dans la ville de St. Ildefonso de Silos, traduisit *Justipagnol* dans le 16^e. siècle. Sa vie fut imprimée à Anvers sous

español, 1586, in-8°. — ANTE (Jean-Ruiz de), auteur siècle, publia une grammaire ne, dont parle *Palmireus*, primer des *Formulas adagianas y Españolas*, à Saragose, 1551, in-8°. — BUSTANTE (Jean-Alonso), prêtre à Madrid, composa en espagnol, un traité eruelement ecclésiastique, dont crit autographe, qui avait u à Didier Colmenarès, hisphie de Ségovie, était conserla bibliothèque de N. D. de rat de Madrid. L'auteur inncipalement sur la nécessité ver au sacerdoce que des ecclési également avancés dans les t dans la vertu. — BUSTAMANTAMENTO DE PAZ (Benoît), en médecine à Salamanque, est l'un ouvrage qui a pour titre: *us in VII Aphorismorum li-Hippocrate observata, quauun librorum ordinem, arret et schemata declarat.*, Vellition des Aldes, 1550, in- a même année, Paris, chez e jeune. V—VE.

L'AMIENTE DE LA CAMARA florissait dans le 16^e. siècle. cala de Henarez, il y étudia, professa la médecine. Il s'avevec ardeur à l'étude de l'histurelle, et se fit une grande n par son savoir. On a de aité intitulé *De animantibus scripturae*, Alcalá de Henarj5, 2 vol. in-4^e; Lyon, : vol. in-8°. Samuel Bochart, is a traité le même sujet d'une plus complète dans son *Hier* (V. BOCHART), y parle ge de Bustamente, dans le IV du 6^e. livre de la seconde — On a d'un autre auteur du

même nom : I. *De las ceremonias de la Missa*, Cuenza, 1622, in-8^e.; Madrid, 1655; II. *Rubricas del officio divino*, Madrid, 1649.

A. B—T.

BUSTEN. Voy. BUSTON.

BUSTIS, ou BUSTO (BERNARDIN DE), capucin, né en Italie dans le 15^e. siècle, se fit une réputation fort étendue par des sermons qui doivent trouver leur place à côté de ceux des Menot et des Barlette. Bustis fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fête du Nom de Jésus. Il adressa à ce sujet au pape Innocent VIII différents écrits, conservés dans la collection de ses œuvres, imprimée à Brescia en 1588, 3 vol. in-4^o, et à Cologne en 1607, même format. La première édition est la plus complète et la plus recherchée des curieux de ces sortes d'ouvrages. On trouve dans ce recueil des sermons pour le carême, les dimanches et les fêtes de l'année, que l'auteur a intitulés *Rosarium sermonum per totum annum*, et des sermons pour toutes les fêtes de la Vierge. Ceux-ci, intitulés *Mariale, seu sermones in singulis festivitibus B. Mariæ Virginis*, avaient été imprimés séparément à Milan en 1494, in-4^o; à Strasbourg en 1496, in-4^o; dans la même ville en 1498 et 1502, in-folio, et un grand nombre de fois dans le 16^e siècle. Les amateurs préfèrent les éditions les plus anciennes. W—S.

BUSTO (ALEXIS-VANEGAS), né à Tolède, au commencement du 16^e. siècle, étudia d'abord la théologie, et parut se destiner à l'état ecclésiastique; mais il se maria, et ouvrit une école de latin et de philosophie à Tolède. Alphonse Matamoros dit que Busto avait de vastes connaissances, et qu'aucun savant n'a écrit avec plus d'élégance que lui. Sepulveda et Nic.

Antonio le comptent au nombre des meilleurs écrivains espagnols. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Diferencia de libros, que ut en el universo*, Tolède, 1546, in-4°. ; Salamanca, 1572, in-8°. ; Pincia, 1585, in-8°. Sous le titre obscur de ce livre, qui fut dédié à Jean-Bernard Diaz-Lugo, évêque de Calahorra, Busto rendit familière aux Espagnols la doctrine de la philosophie sacrée et naturelle. II. *Tratado de ortografía y accentos en las tres lenguas principales*, Tolède, 1531, in-8°. , et 1592, in-4°. ; III. *Brevis enucleatio in obscuriores velleris aurei locos Alvari Gomezii*, Tolède, 1540, in-8°. Dans ces scholies sur le poème de la *Toison d'or*, d'Alvarez Gomez, Busto annonçait une *Grammatica narrativa, sive historica*, qui n'a point paru. IV. *Brevia scholia in Petri Papei, Flandri, Samaritem comediam*, Tolède, 1542. Dans sa préface, l'auteur promettait de publier un ouvrage intitulé : *Diabologix*. Il composa un livre sur l'*Agonie*, qu'il dédia à la comtesse de la Cerda, en 1585, in-8°. , et qui fut traduit en italien, à Venise. — BUSTO (Barnabas), précepteur des enfans de Charles-Quint, fit imprimer à Salamanca, en 1555, in-8°. une *Introduction à la Grammaire*. V—VE.

BUSTON, ou BUSTEN (THOMAS-ETIENNE), jésuite anglais, né en 1549 dans le diocèse de Salisbury, fit ses études à Rome, et, en 1578, fut envoyé en mission dans les Indes orientales, où il exerça son ministère dans l'île de Salcet pendant près de quarante ans, y fut recteur d'un collège, et mourut, en 1619, âgé de soixante-dix ans, à Goa, où il était regardé comme un apôtre. Il avait composé, pour l'instruction de ses néophytes et pour

l'usage de ses confrères dans la mission, plusieurs ouvrages qui très recherchés aujourd'hui, ce étant les plus anciens qui aient été imprimés sur les langues de l'Indou. I. *Arte da lingua Canarina*, de Thomas Estevano, Rachol (1640, in-8°. ou petit in-4°. édition fut donnée par le P. Did. Ribeiro, qui y fit plusieurs augmentations. C'est une grammaire de la langue qui se parle sur la côte de Cabelle est écrite en portugais, la vulgaire des Européens établis là. Le nom de la langue *canara* peu connu, a trompé quelques linguistes, et leur a fait dire que Busto en avait, le premier, fait connaître la langue qui se parle aux indiens. II. Un *Catéchisme* en langue indienne ; III. *Purana* ; c'est un recueil de poésies en langue vulgaire de l'Indoustan, sur les principaux articles du christianisme. Cet ouvrage fut reçu avec applaudissement dans les missions, et, dans toutes les écoles chrétiennes de l'Indoustan, on lit long-temps lu des fragments à l'office divin. C. M.

BUTE (JEAN-STUART, DE), naquit en Écosse, vers le commencement du 18^e. siècle, d'une famille élevée à la pairie en Écosse et qui avait la prétention d'appartenir à la maison des anciens rois de ce royaume. Dans sa jeunesse, Bute parut porté à la dissipation, et peu enclin à se mêler de politique ; cependant, en 1757, nommé pour remplacer au parlement un des pairs d'Écosse qui venait de mourir. L'opposition constante qu'il opposa souvent mal fondée que Bute faisait contre toutes les mesures proposées par le ministre, lui valut l'animadversion du gouvernement, et aussi ne fut-il pas réélu au parl

, en 1741. Piqué de cet af-
 Bute se retira dans l'île dont
 ait le nom, qui est une des
 es, et qui lui appartenait. Il
 a à l'étude, et s'occupa à amé-
 e sort de ses vassaux. Marié
 : temps avant sa disgrâce, il
 ait se livrer tout entier aux
 rs de la vie domestique, lors-
 vnement inattendu vint trou-
 retraite. Le prétendant fit une
 e en Écosse, en 1745; la
 : des seigneurs écossais, atta-
 la maison régnante en Angle-
 quitièrent leur pays, dans la
 d'être soupçonnés d'attache-
 ux Stuarts. Bute fut un des
 rs à se rendre à Londres, et à
 es services au gouvernement,
 ceuve de zèle ne fit pas ou-
 conduite précédente, et il ne
 ms sorti de l'obscurité, si la
 ne l'eût, par un coup imprévu
 tre, mis sur le chemin des
 urs. La duchesse de Queens-
 onnait chez elle des représen-
 dramatiques; on devait jouer
Pénitente, tragédie de Rowe.
 de Lothario, le plus marquant
 niece, tomba à Bute. Son air
 sa taille élégante et ses ma-
 nisées, lui donnaient de grands
 es pour jouer le rôle d'un sé-
 r aimable. Il le remplit à la sa-
 on de tous les spectateurs. Le
 de Galles fut un des plus ar-
 t'applaudir, et l'invita à venir
 sur. Bute ne tarda pas à y ac-
 une influence marquée. Il de-
 solument nécessaire au prince
 es amusements, et même pour
 ires. A la mort de l'héritier du
 en 1751, sa veuve, qui avait
 a en lui des principes politi-
 onformes à ceux qu'elle avait
 s de l'Allemagne, où elle était
 ni accorda toute sa confiance.

Après beaucoup de démarches, elle le
 fit placer auprès de son fils en qua-
 lité de gentilhomme de la chambre,
 et s'en rapporta entièrement à lui pour
 l'éducation de l'héritier présomptif de
 la couronne. Bute ne perdait jamais
 son élève de vue. On avait donné au
 jeune prince le comte de Harcourt
 pour gouverneur, et l'évêque de Nor-
 wich pour précepteur. Le caractère
 et les principes de ces deux person-
 nages leur avaient acquis l'estime gé-
 nérale. Ils s'aperçurent bientôt qu'il
 leur était impossible de remplir leur
 devoir, parce que l'ascendant de Bute
 sur la princesse de Galles était si grand
 qu'il mettait dans la position la plus
 désagréable ceux qui remplissaient des
 emplois auprès du jeune prince. On
 avait trouvé plusieurs fois dans ses
 mains des livres dont la doctrine po-
 litique était extrêmement dangereuse.
 Un débat s'étant engagé sur ce sujet
 à la chambre haute, en 1753, le
 comte d'Harcourt déclara que son
 pouvoir, dans ce qui concernait l'édu-
 cation du jeune prince, étant pure-
 ment illusoire, ses services deve-
 naient inutiles, à moins que l'on ne
 renvoyât plusieurs des personnes qui,
 attachées à l'héritier présomptif de la
 couronne, lui inculquaient des prin-
 cipes politiques réprouvés par la cons-
 titution. Le comte de Harcourt et son
 collègue donnèrent leur démission à
 la suite de cette discussion, et furent
 remplacés par le lord Waldegrave et
 l'évêque de Lincoln, qui firent vaine-
 ment entendre les mêmes plaintes.
 A mesure que le roi George II avançait
 en âge, le jeune prince, et sa mère qui
 dominait son esprit, acquéraient un
 plus grand crédit, et celui de Bute s'en
 augmentait. George II mourut le 25
 octobre 1760, et le 27, Bute fut nom-
 mé membre du conseil. Cette distinc-
 tion signalée choqua le public, et n'é-

tonna personne. Quelques jours après, l'inspection de la forêt de Richmond fut ôtée à la princesse Amélie, celle de ses filles que le feu roi affectionnait le plus, et on la donna à Bute. Dés-lors, on prévint des changements de la plus haute importance. Malgré les assurances données par le discours du roi à l'ouverture du parlement, et malgré la manifestation des principes du plus pur patriotisme, même dans le sens des whigs, les chefs de ce parti virent qu'il se formait déjà des cabales pour renouveler le ministère. Bute parlait assez ouvertement à ses créatures des changements qui s'opéreraient. Au mois de mars 1761, le parlement fut dissous. Deux jours après, lord Holderness, secrétaire d'état, fut remplacé par Bute, qui nomma pour son sous-secrétaire Charles Jenkinson, si connu depuis sous le nom de *lord Hawkesbury*, et ensuite sous celui de *comte de Liverpool*. Legge, chancelier de l'échiquier, fut congédié, parce, que dans une élection au parlement, il avait refusé, malgré les instances du prince de Galles (le roi actuel), de céder sa place à un parent de Bute. Malgré le crédit tout-puissant de ce favori (c'est ainsi qu'on le désignait), Pitt continuait à diriger les affaires étrangères, dont il avait le département. Instruit que les cours de Versailles et de Madrid avaient conclu un traité contre la Grande-Bretagne, il insista fortement dans le conseil, d'après l'esprit de l'ancienne administration, pour que l'on attaquât sur-le-champ l'Espagne: son beau-frère fut seul de son opinion. Voyant que son influence dans le cabinet était nulle, il donna sa démission au mois d'octobre 1761. La retraite de ce ministre chéri du peuple ne fit pas, dans l'esprit du public, autant de tort à Bute qu'on aurait pu le

supposer. La partie saine de la nation, qui n'était pas persuadée des intentions hostiles de l'Espagne, ne voyait pas la nécessité de plonger l'état dans une nouvelle guerre, qui ajouterait encore à l'énormité de la dette, et Pitt semblait avoir résigné par un mouvement d'humeur; mais après une lutte violente entre les partisans de l'ancien système et ceux du nouveau, les premiers l'emportèrent; et lorsque le roi, conformément à un ancien usage, alla à l'hôtel-de-ville de Londres pour la première élection du lord maire qui eût eu lieu sous son règne, l'air retentit des acclamations de la multitude en faveur de Pitt. On fit à peine attention au monarque, et le favori fut accablé des injures les plus grossières. La cour de Madrid confirma bientôt la justesse des soupçons de Pitt, en répondant aux questions catégoriques de l'ambassadeur anglais d'une manière qui fit sentir la nécessité de déclarer la guerre en 1762. Depuis la retraite de Pitt, la direction des affaires était entièrement entre les mains de Bute, qui jouissait de la confiance de son souverain à un degré inconnu depuis le comte de Garendon sous Charles II; mais son ambition n'était pas encore satisfaite. Le duc de Newcastle, qui avait vieilli au service de la maison de Brunswick, et qui avait joui long-temps de la confiance de Georges II, occupait encore la place de premier lord de la trésorerie. Seul partisan de l'ancien système, il n'était plus que l'ombre d'un ministre, et ne cherchait qu'à s'assurer une retraite honorable. Bute jugea qu'enfin le moment était venu pour lui d'occuper ce poste éminent; le premier ministre reçut une insinuation sur sa démission; il la donna, et Bute, en obtenant cet emploi, fut décoré de l'ordre de la Jarretière.

que le favori eut joint le titre à l'élévation de premier ministre, il chercha sérieusement à faire la paix. Ce qui est louable présentait de grandes difficultés. Le peuple anglais, enivré de succès, désirait la continuation de la guerre qui lui promettait encore de nouveaux triomphes. Il se forma donc une ligue formidable. On approchait de la manière précipitée, il avait éloigné de leurs emplois les membres d'une administration chère au public, pour partager leurs richesses avec ses amis; on le blâmait de ses manières hautaines et de sa conduite artificieuse. De quelque manière que la paix se fit, les attaques du ministre ne manqueraient de le soutenir qu'elle n'était ni promouvée aux avantages immenses qu'on avait obtenus dans la guerre, incompatible avec l'honneur de la nation de Bretagne. Bute réussit dans ses projets, et même, pour parvenir à son but, il sacrifia l'allié de l'Angleterre sur le continent, le roi de Prusse lui refusant les subsides qu'on avait fournis auparavant. La paix faite à Fontainebleau était une des plus glorieuses que l'Angleterre eût jamais conclues; elle fut néanmoins accueillie très vivement dans les deux chambres du parlement. Bute la défendit, dans la chambre haute, avec beaucoup d'élément et une énergie qui surpris généralement. Il finit son discours en disant qu'il souhaitait que, si la paix tombait, on se contentât de mettre sur sa tombe l'épithète : « Qu'il avait conseillé de faire cette paix dont ses collègues discutaient en ce moment tout à tort. » Le traité, censuré par une résolution du public, ayant reçu l'approbation du parlement, tout semblait devoir être une longue durée au pouvoir du ministre. Il était parvenu à son but de l'administration tous les

hommes du parti des whigs, en faisant entendre au monarque que les partisans de ce système, qui avaient fait la révolution de 1688, et placé la maison de Brunswick sur le trône, n'étaient au fond du cœur que des factieux peu disposés à soutenir les idées du pouvoir absolu, seules bases de la grandeur réelle d'un souverain; que les torys avaient des sentiments plus compatibles avec ceux dont il était nécessaire que le peuple anglais fût imbu, et que même les jacobites, ayant absolument renoncé à tout espoir de voir les Stuarts remonter sur le trône, reporteraient sur la maison de Brunswick l'attachement pour leurs anciens souverains dont ils avaient été les victimes. Par de telles insinuations, préparées de longue main, il entourait le roi de gens dont les principes se trouvaient en harmonie avec les siens, et surtout de ses compatriotes les Écossais. La nation anglaise murmurait; la guerre des pamphlets, que Pitt avait eu le talent d'assoupir, reprit avec une fureur nouvelle. Le ministre fut en butte à des agressions violentes; cependant, il ne pouvait que gagner graduellement la confiance du public, à mesure que l'on recueillait les avantages de la paix, lorsque de nouveaux motifs de mécontentement aigrirent les esprits au dernier point. La guerre ayant laissé beaucoup de dettes arriérées, il fallut négocier un nouvel emprunt. Le ministre eut recours, pour en couvrir les intérêts, à une taxe sur le cidre. Lorsque cet impôt fut proposé au parlement, l'opposition eut beau l'attaquer avec force, les deux chambres lui donnèrent leur approbation. Alors la ville de Londres supplia le roi de ne pas lui accorder sa sanction. Malgré les clameurs réitérées du public, dont la haine contre le favori s'accrut jusqu'à l'exaspération,

le bill fut converti en loi. Personne ne douta plus du crédit immense de Bute, et de sa puissance dans les conseils de la nation; tout à coup, on apprit qu'il avait résigné l'emploi de premier ministre. Content, comme il s'en vantait, d'avoir rendu la paix au monde, seul motif qui lui avait fait accepter les sceaux, heureux de n'avoir manqué à aucun engagement, de n'avoir abandonné aucun ami, et d'avoir formé un ministère assez puissant pour ne pas avoir plus long-temps besoin de lui, il voulait prouver, en se livrant aux douceurs de la vie privée, que la grandeur et les honneurs n'avaient pour lui aucun charme. On traita généralement cette déclaration de forfanterie. Ses ennemis soutinrent que, ne pouvant, par orgueil, revenir sur une mesure qu'il avait adoptée, il se trouvait, après avoir fait passer le dernier acte, objet des ressentiments du public, dans une position tellement difficile, qu'il n'était ni assez habile, ni assez courageux pour s'y maintenir. Ils ajoutèrent que, certain d'être en horreur à la nation, qui le chargerait des accusations les plus odieuses, il craignait de ne pouvoir résister au torrent de la haine générale. Ses amis ne purent le défendre que faiblement des inculpations dirigées contre lui. Ils dirent pourtant que le roi ayant voulu le déterminer à rester à la tête des affaires, Bute avait représenté au monarque qu'il lui était impossible de résistera tous les désagréments d'une autorité souvent contredite; que sa santé en souffrait, et qu'il avait ajouté: « Sire, je consens à mourir à votre » service; mais il m'est impossible d'y » vivre. — En ce cas, reprit le roi, » j'aime mieux perdre mon ministre » que mon ami. » Les ennemis de Bute prétendirent, au contraire, que, sûr de son ascendant sur l'esprit de son sou-

verain, il pensa que, dans une conjoncture plus favorable, il lui serait facile de ressaisir le timon des affaires, ou plutôt il aimait mieux gouverner invisiblement, et jouir ainsi du pouvoir ministériel, sans courir le risque de la responsabilité, quelquefois illusoire, toujours embarrassante. Il eut pour successeur M. Georges Grenville. Reconnaissant bientôt, malgré sa déclaration positive, la faiblesse du ministère, il demanda au mois d'août une entrevue à M. Pitt, et lui annonça que le roi désirait former une nouvelle administration par son avis, et qu'il y prendrait place. Le projet échoua. Il en résulta entre les partis un redoublement d'animosité qui s'exhala dans les pamphlets les plus virulents. Bute, malgré sa retraite, était regardé comme l'âme des conseils du roi. Il passa pour l'auteur du fameux acte du timbre, qui jeta le premier brandon de la discorde entre la Grande-Bretagne et ses colonies de l'Amérique septentrionale. Il est au moins certain que lorsqu'il fut question de rapporter cet acte, les créatures de Bute soutinrent que l'on ne pouvait raisonnablement y songer, et que lui-même dit assez clairement dans la chambre haute, que cette mesure serait extrêmement désagréable au roi. En toute occasion, les ministres qui agissaient dans un sens opposé à celui de Bute, ne tardaient pas à recevoir l'ordre de donner leur démission. Ses créatures, qui prenaient le nom d'amis du roi, formaient un parti puissant. On les désigna sous le nom de *cabale*, et, plusieurs fois, ils furent signalés comme les auteurs des maux dont on se plaignait. En 1766, Bute avait déclaré, dans la chambre des pairs, qu'il avait renoncé aux affaires, et qu'il ne voyait plus le roi; malgré cela, on supposait qu'il avait toujours con-

e des affaires de l'état, et qu'il avait une grande influence. Il n'en resta, qu'il ne s'y ingéra plus rectement depuis la mort de la reine de Galles, mère du roi, qui mourut en 1772; peut-être même ne s'en prit-il pas. La haine que lui inspira se calma; il fut oublié. Il s'occupa de ses dernières années de sa vie dans un château de Luton qu'il avait acheté dans le Berkshire. Cette habitation, vantée pour la magnificence de son goût de son architecture, ornée d'un parc immense. Un jardin botanique, où Bute avait recueilli les plantes les plus rares, une bibliothèque de trente mille volumes, un riche cabinet d'instruments d'astronomie, de physique et de mathématiques, l'aidèrent à passer le temps de sa vie. philosophe qu'en homme d'étude son étude favorite était la botanique. Il avait fait d'assez grands progrès dans cette science, et correspondait avec les plus habiles botanistes de l'étranger. Il écrivit même, pour l'usage de l'Angleterre, un ouvrage intitulé *Tables de botanique, contenant les différentes familles de plantes de la Grande-Bretagne, divisées d'après les cinq parties de la classification, et rangées suivant l'ordre synoptique*, 9 vol. in-4°. dans cette science, l'ouvrage le plus significatif qu'on eût vu jusqu'à présent, il ne présentait aucune nouveauté, et n'a fait faire aucun progrès réel à la science. Il n'est remarquable que par la beauté de son édition, le luxe typographique et la rareté. Les frais se monteront à 100 liv. sterl. On n'en tira que 100 exemplaires, que l'auteur donna à son fils; il en envoya un à Buffon, qui le déposa à la bibliothèque de la ville. Linné a dédié au comte de Bute un genre, qu'il a nommé *Steu-*

wartia; il renferme des arbrisseaux de l'Amérique septentrionale, qui appartiennent à la famille des malvacées; mais ayant fait une faute dans la manière d'écrire le nom de famille de ce seigneur, l'hommage qu'il devait rappeler est devenu équivoque, et peut se rapporter à d'autres personnages. Quoique depuis long-temps plusieurs auteurs, et surtout les Anglais, aient corrigé cette faute, en écrivant *Stuartia*, William Jones, président de la société asiatique de Calcuta, lui a délié un nouveau genre de l'Inde, sous le nom de *Butea*. Ce genre fait partie de la famille des légumineuses; il renferme un des plus beaux arbres de la côte de Coromandel. C'est au comte de Bute que Haller a dédié sa *Bibliothèque botanique*. Bute vécut pour lui-même et un petit nombre d'amis, jusqu'à un âge très avancé, habitant alternativement Luton et une autre maison qu'il avait fait bâtir sur le bord de la mer, dans la province de Hants. Sa mort, arrivée le 10 mars 1792, ne produisit dans le public aucune sensation. En résumant ce qu'on dit de Bute ses partisans et ses ennemis, on voit qu'il était plus présomptueux qu'habile; qu'en se livrant à la politique, pour laquelle il n'était pas né, et dont il n'avait pas fait de bonne heure une étude approfondie, il perdit sa tranquillité, et, par les fausses mesures qu'il suggéra, fit naître le trouble et la discorde dans le sein de la nation. Il voulut dominer à l'ombre de l'autorité souveraine, et fut sur le point de la compromettre. Il manquait de cette étendue de vues nécessaire à ceux qui gouvernent les hommes. On lui a reproché d'être hautain, mais il se mêlait à ce défaut une noble fierté. Il dédaigna constamment, durant son ministère, de s'occuper, à l'exemple de ceux qui l'y avaient

BUT

de Th. Major, 1769, l'âge est moins recherché. La Gardette a publié *quintés*, 1799, in-fol.

D. L.

KAN), chanoine régulier de St.-Antoine, né à de Romans, en 1492. On ne Saxius le nomme *on*; car son vrai nom est Bourrel, qu'il latinise *Buteo*. Les devoirs le empêchèrent pas sans maître, le grec d'Euclide. Ses supérieurs enfin de suivre les sciences, et, lorsqu'il eut de trente ans, il alla à Paris. De retour à St.-Antoine, il fut chargé de l'administration du château de Balan, cette abbaye. C'est dans ce lieu qu'il composa ses ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les ans différens pillages, lui en emportèrent divers mathématiques dont il se donna la description, il mourut, près de Romans, en 1572. Ses œuvres ont pour titre : *Joannis Buteonis opera geometrica et juridica*, Lyon, 1554, in-fol. Ce livre contient quinze traités, dont plusieurs concernent la jurisprudence les plus intéressants sont : *De monte Caesaris libellus*, réimprimé dans les éditions des œuvres de César; *De arcu orientis aquæ mensurâ*; *De insulis secundum jurisdictio*; *Geometria cognita necessaria*. II. Lyon, 1559, in-12. Cet ouvrage est divisé en cinq livres; les premiers n'ont rapport qu'à

BUT

387

l'arithmétique; le troisième est un des plus anciens traités élémentaires d'algèbre écrits en France; les deux derniers sont des recueils de problèmes d'arithmétique et d'algèbre. On y trouve aussi une description très détaillée des cadenas de combinaison. Ce traité est suivi d'une petite dissertation pour rectifier un passage de Vitruve sur les balistes. III. *De quadratorâ circuli, libri duo*, Lyon, 1559, in-8°, ouvrage rempli de bonne et solide géométrie; on y lit l'histoire de ce problème, et la réfutation des divers paralogismes qu'il avait déjà occasionnés (Voy. ORONCE FINÉ). Buteo avait laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres une traduction de douze livres d'Euclide, faite sur le grec. C. M. P.

BUTES. Voy. BOGÈS.

BUTINI (PIERRE), naquit à Genève, le 8 février 1678, étudia en théologie avec succès, et fut admis au saint ministère, en 1698, avec distinction. En 1700, il fut appelé à desservir l'église de Leipzig, et il y resta trois ans. L'église française de Londres, que l'on nomme communément l'église Walonne, voulut l'attirer à elle; mais la faiblesse de sa santé et les desirs de sa famille le firent revenir dans sa patrie. Il y desservit une église de campagne, et mourut, en 1706, d'une dysenterie qu'il prit en visitant plusieurs de ses paroissiens atteints de la même maladie. Butini, quoiqu'enlevé aux lettres à l'âge de vingt-neuf ans, a laissé plusieurs ouvrages : I. *Sermones sur divers textes*, en 2 vol. in-4°. 1730, publiés par Vernet. Il y en avait eu une première édition en 1706. II. *Histoire de la Vie de Jésus-Christ*, in-4°, Genève, 1716. Les dix premiers chapitres, dit Senebier, sont une traduction libre de la paraphrase de Le Clerc; mais ensuite Bu-

On y trace une route nouvelle, et on y trouve des traits heureux et originaux. Butini avait aussi composé un Commentaire français sur l'Évangile de S. Mathieu, qui est resté en manuscrit.

V—VE.

BUTINI (ISAAC), médecin genevois du 16^e. siècle, publia une édition des *Aphorismes d'Hippocrate*, en grec et en latin, avec une courte exposition tirée des Commentaires de Galien; les trois livres des *Pronostics d'Hippocrate* avec une explication, et les sentences les plus remarquables de Celse. Ce recueil fut imprimé à Lyon, en 1580, in-12.

— **BUTINI (Gabriel)**, pasteur d'une église de campagne en 1629, et de Genève en 1649, cultiva les muses latines. On a de lui : I. *In obitum Jacobi Gothofredi carmen epicedium*, 1652; II. *Carmina in miraculosam et felicem liberationem à Deo Opt. Max. urbi Genævæ missam, anno 1602.* — **BUTINI (Jean-Robert)**, né à Genève en 1681, mort en 1714, étudia la médecine avec succès, et eut beaucoup de part au livre intitulé: *Traité de la maladie du bétail, fait par la Société de médecine*, Genève, 1711, in-12. Il est auteur d'une dissertation tendant à prouver, d'après la position des lieux et le sens d'un passage du premier livre des *Commentaires de César*, que ce grand homme avait élevé un retranchement, non depuis la ville de Nyon jusqu'à la montagne voisine, mais près de Genève, le long de la rive gauche du Rhône, pour fermer le passage aux Helvétiens dans les Gaules. Clarke a inséré cette dissertation de Butini dans sa belle édition des *Commentaires de César*, Londres, 1712. grand in-fol., fig. — **BUTINI (Jean-Antoine)**, né à Genève en 1723, fut reçu docteur en

médecine en 1746, et entra au sceil des deux-cents en 1758. Ses ouvrages sont : I. *Abrégé de la Clinique* (de Newton) *des anciens romes*, traduit de l'anglais, de Reicnève, 1745, in-8^e; II. *Disse hydraulico-medica de san, pulsatione*, 1747, in 4^e; III. *de la petite vérole communiquée l'inoculation*, Paris, 1752, I IV. *Lettre sur la cause de la pulsation des veines*, Lans. 1761, in-8^e. Jean-Antoine Butin laissa en manuscrit plus de huit observations de médecine, et prit du *Christianisme*, ou la trine de l'Évangile détaché additions humaines. (Voy. I littéraire de Genève, par Semtom. II et III.) V—

BUTKENS (CHRISTOPHE), Anvers, fut moine de l'ordre teaux, et mourut en 1650. Il e teur des ouvrages suivants : I. *phées, tant sacrés que prof de la duché de Brabant*, An 1641, in-fol., fig., tome 1^{re}. proposait de donner un second lme, que sa mort l'empêcha d blier; mais il le laissa manusci on le trouve, avec des supplém Jaërens, dans la seconde éditio *Trophées du Brabant*, publié Haye en 1724-1726, 4 vol. ir fig. Des écrivains hollandais accusé d'avoir forgé de faux pour appuyer ses mensonges riques. C'est le reproche que h Scrivérius. (Voyez les *Analect teris avi* d'Aut. Mathieu, L 1698, in-8^e.) Quoi qu'il en soit, essavé de rétablir la réputatio Butkens dans l'avertissement seconde édition qui, ainsi que la mière, est rare et recherchée. II *nales généalogiques de la m de Linden, divisées en quinze li*

ées par chartes, titres et autres preuves, avec le récit de plusieurs histoires où les seigneurs de maison se sont trouvés, etc., rs, 1626, in-fol. Ces annales, on voit les portraits, les tomes ; et les anciens sceaux de la ville de Linden, sont d'une extrême rareté, même en Flandre ; ce sont les bibliographies des livres, si on en excepte celle de David Hart, n'en font aucune mention ; ce qui est encore plus remarquable, c'est que le P. Lelong, dans sa *bibliothèque historique de France*, Lenglet-Dufresnoy, dans sa *ode pour étudier l'histoire*, et plusieurs autres savants, ont cru que l'auteur avait écrit en latin, et ils ont écrit dans cette langue les titres de deux ouvrages, en ne présentant les originaux, qui sont en français comme des traductions. D'ailleurs on n'a point commis cette erreur, et même il l'a relevée. V—VE.

BUTLER (GUILLAUME), gentilhomme irlandais, naquit au comté de Wick au milieu du 16^e. siècle. Il se par sa curiosité naturelle, il prit dans sa jeunesse de voyager. Après un assez long trajet sur mer il fut pris par des corsaires, et conduit en Afrique, où on le vendit comme esclave. Par un hasard singulier le maître auquel il échut en ce genre était un de ces mortels priés auxquels *le Seigneur a daigné révéler le secret de la bête pierre*. Il employa Butler aux travaux les plus pénibles de son laboratoire. Celui-ci fut pas long-temps sans reconnaître le but des opérations de son maître ; mais ce fut en vain qu'il essaya d'en saisir le fil. L'adepte se cassa bien, que toutes les tentatives de Butler furent vaines. Le hasard le servit mieux que son intelligence. Il

découvrit le lieu où son maître cachait sa poudre, parvint à s'en saisir, à s'évader, et fut assez heureux pour arriver sans accident en Angleterre. Possesseur d'un trésor aussi précieux, notre Hibernois se mit à faire assez publiquement des projections : prudence et richesse inopinées vont rarement ensemble. Le bruit de ces projections se répandit jusqu'à la cour. Un médecin du pays de Butler conçut, à son tour, le projet de lui ravir son secret. Pour y parvenir, il se déguisa, et vint s'offrir au chimiste, comme domestique : il est accepté ; mais Butler, devenu plus circonspect, s'enferma pour faire ses opérations. Un jour, il eut besoin de plomb et de mercure, et chargea son nouveau valet d'aller lui en acheter. Avant que d'obéir, celui-ci va trouver l'hôte de Butler, et, par l'appât d'une forte récompense, il le détermine à l'introduire dans une chambre contiguë à celle de son maître, à la cloison de laquelle il fait à la hâte plusieurs trous. Lorsque Butler se fut mis à l'ouvrage, le faux laquais courut à son poste ; mais comme il avait pratiqué ses trous à une certaine élévation, et échafaudé plusieurs chaises pour y parvenir, son édifice s'éroula au moment où il examinait avec le plus d'attention les opérations de l'alchimiste. Alarmé de ce bruit, Butler court, l'épée à la main, dans la chambre voisine, et le médecin n'évite que par une prompte fuite les effets de sa colère. Furieux d'avoir manqué son coup, ce médecin alla dénoncer Butler comme faux monnayeur. On l'arrêta ; on fit chez lui d'exactes perquisitions, mais on n'y trouva aucun indice du prétendu crime, et il fut mis en liberté. Ne se croyant plus néanmoins en sûreté dans son pays, il s'embarqua de nouveau, avec l'intention de

se retirer en Espagne. Avant que d'y arriver, il mourut sur mer en 1618, âgé d'environ quatre-vingts ans. Quelque temps après, le médecin, s'étant trouvé impliqué dans une conspiration, fut pendu. Butler a, parmi les adeptes, un titre bien plus grand encore à l'immortalité : c'est la fameuse pierre qui porte son nom, et dont il fut, ou l'auteur, ou tout au moins le propriétaire. Posée seulement sur la langue d'un malade, elle rappelle des portes du tombeau celui qui est près d'expirer. Van Helmont, et, d'après lui, l'abbé Rousseau, ont écrit sur les propriétés innombrables de ce divin arcane. Les cures qu'ils citent surpassent en prodiges tout ce qu'on nous raconte de la baguette des fées ; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que la composition en est si facile, qu'on a peine à concevoir que, possesseurs d'un trésor si précieux, les hommes aient bien voulu continuer de se laisser mourir. Il ne s'agit, en effet, que de combiner entre eux, par l'union philosophique, le lion rouge, l'aimant et le ferment. Les personnes qui auraient le malheur de ne pas comprendre un langage aussi clair, pourront s'amuser de la recette suivante, que nous avons extraite d'un vieux manuscrit : « Triturez exactement ensemble six onces de vitriol, calciné au soleil ; sang humain desséché, une once ; mumie, une once ; usnée humaine, demi-dragme ; vers de terre desséchés, quatre onces. Enfermez ces poudres dans un matras, que vous exposerez au soleil d'avril pendant un mois ; elles s'aggloméreront par l'action de la chaleur, et formeront la pierre de Butler. » Z.

BUTLER (CHARLES), auteur anglais, né en 1560 à Wycombe, dans le comté de Buckingham, et élève d'Oxford, fut vicaire

dans une paroisse de campagne mourut le 29 mars 1647. Il est de plusieurs ouvrages, et entre des suivants : I. *The femini narchy* (la monarchie des femmes) C'est un traité sur les abeilles ouvrage ingénieux, et qui a été imprimé, Oxford, 1609, 1634, in-4^e, etc. II. *The prof of musick* (les principes de musique pour le chant et la cution), Londres, 1636, in-4 une *Grammaire anglaise*, f Oxford en 1635, 1634, in-4 y propose un plan d'orthographe régulière, et se sert de caractères dont quelques-uns sont empruntés du saxon, et dont les autres, propre invention, sont si singuliers que nous n'avons point de caractère pour les figurer. Sa prédilection pour le prétendu perfectionnement de la langue, que ses ouvrages sont incontestablement de la même manière que sa dégoût presque universel pour ses écrits, quoiqu'ils soient curieux et intéressants. Ceux que nous n'avons pas cités sont : *Rit libri duo*, Oxford, 1629 ; *rit libri duo*, Oxford, 1634 ; *Regula de propinquitate matris*, Oxford, in-4^e.

BUTLER (SAMUEL), poète anglais, né à Strensham dans le comté de Worcester, en 1612. Son père était simple fermier, avait assez de bien pour lui faire faire de bonnes études qu'il acheva à l'université de Cambridge. Revenu dans son pays, il fut commis d'un juge de paix, qui démêlé son goût et ses dispositions pour la littérature et les arts. Il entra ensuite, on ne sait à quelle époque, dans une maison de qualité, chez la comtesse d'

chez qui se réunissaient plusieurs savaⁿts , entre autres Selden , qui encouragea particulièrement le jeune Butler dans ses travaux littéraires. Il fit la connaissance de sir Samuel Luke , personnage considérable par sa naissance et sa fortune , ardent puritain , qui s'attacha depuis à la cause de Cromwell. C'est alors que Butler conçut l'idée du fameux poème d'*Hudibras* , ouvrage qui a fait sa réputation , et qui , par la nature du sujet , par les circonstances dans lesquelles il a été publié , ainsi que par l'originalité du talent qu'on y remarque , ne pouvait manquer d'avoir un brillant succès : on dit que c'est sir Samuel lui-même que le poète a voulu peindre dans le personnage d'*Hudibras*. L'objet du poème est de tourner en ridicule le fanatisme et l'extravagance féroce des sectes religieuses et des factions politiques qui ont bouleversé l'Angleterre dans les dernières années du règne de Charles I^{er} , et ont à la fin fait périr ce prince sur un échafaud. Voltaire a remarqué que ce poème rappelait à la fois le roman de *Don Quichotte* et la *Satire ménippée*. On trouve en effet dans les détails le genre de satire qui distingue le dernier de ces ouvrages , et la fable est entièrement calquée sur celle de Cervantes. *Hudibras* est un écervelé qui monte à cheval pour aller défendre la cause du fanatisme , comme *Don Quichotte* s'arme pour soutenir l'honneur de la chevalerie. *Hudibras* avait aussi son écuyer , nommé *Ralph* , comme *Don Quichotte* avait son *Sancho*. *Hudibras* et *Ralph* sont peints d'une manière fort grotesque ; leurs actions et leurs discours s'accordent parfaitement avec leur figure et leur accoutrement. La peinture peut paraître exagérée ; mais si l'on se reporte à ces temps de factions et de fanatisme dans tous les

genres , on concevra aisément que ce qui n'est aujourd'hui qu'une caricature pouvait être alors un portrait assez fidèle , qui n'avait que le degré d'exagération permis , peut-être même nécessaire à la poésie. *Hudibras* eut le plus grand succès à la cour de Charles II , qui en faisait lui-même ses délices. L'horreur générale que l'on conservait pour les crimes et les extravagances qui étaient l'objet de cette satire y donnait un intérêt plus vif , et la conversation fournissait à chaque instant l'occasion d'en citer quelques fragments et d'en tirer des allusions très piquantes. En s'éloignant de cette époque , l'effet de l'ouvrage a dû s'affaiblir. Beaucoup de plaisanteries et d'allusions sont devenues presque intelligibles. On a été obligé de commenter Butler , comme on a commenté *Rabelais* parmi nous. Enfin , *Hudibras* n'est plus guère lu en entier , même en Angleterre , que par un petit nombre d'esprits curieux ou malins qui aiment la satire et les anecdotes. Butler n'en jouit pas moins d'une célébrité très méritée. Son poème est plein d'esprit , d'originalité , de traits vraiment comiques ; de ces tournures inattendues , de ces rapprochements d'objets et d'idées qui plaisent par la surprise qu'ils causent à l'esprit. Il a pour les Anglais un autre mérite , c'est d'être tout-à-fait national ; non seulement il leur rappelle des événements ou des anecdotes d'une époque intéressante de leur histoire , mais c'est encore une peinture de mœurs , de caractères , de ridicules mêmes , purement anglais ; et il n'y a point de nation qui mette plus d'intérêt à tout ce qui lui appartient exclusivement. L'admiration de quelques écrivains anglais pour Butler s'est portée jusqu'à un excès difficile à concevoir hors des îles britanniques. « Butler , dit M. Granger , est

dans les sciences ecclésiastiques attirèrent l'attention de ses supérieurs ; il devint successivement professeur de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son séjour dans ce collège qu'il publia une discussion , en forme de lettres , sur l'histoire satirique des papes , d'Archibald Bower , apostat de la religion catholique. Cette lettre , écrite d'une manière facile et élégante , annonçait une érudition peu commune , et une excellente critique. Chargé en 1745 de servir de Meutor à trois jeunes seigneurs anglais catholiques , dans leurs voyages en France et en Italie , il composa une description intéressante des monuments des arts qui se trouvent dans ces contrées. Charles Butler , neveu de l'auteur , nous promet que le public ne tardera pas à en jouir. A son retour en Angleterre , on l'employa dans la mission du comté de Stafford , qu'il quitta , peu de temps après , pour accompagner le fils du duc de Norfolk en Flandre et à Paris , et il fut ensuite nommé principal du collège anglais de St-Omer. Les détails qu'exigeait cette place , ses occupations multipliées , comme vicaire-général de cet évêché , de ceux d'Arras , de Boulogne et autres , le détournèrent de ses travaux littéraires. Il passa tout le reste de sa vie dans ces divers emplois , qu'il remplit avec un zèle et un succès au-dessus de tout éloge , et mourut le 15 mai 1775. Alban Butler avait des connaissances variées et étendues sur toute sorte de matières ; il en parlait avec autant de facilité que de modestie. L'ouvrage par lequel il a établi sa réputation , est *la Vie des Saints* en anglais. Quoique le style en soit quelquefois négligé , il est cependant meilleur qu'on n'aurait dû l'attendre d'un homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie en pays étranger. On

peut lui reprocher un peu de diffusion : mais rien ne s'y ressent du mauvais goût qui défigure souvent ces sortes d'ouvrages. Il fait aimer la piété , inspire un grand intérêt pour ses personnages ; il en a banni les discussions trop pénibles pour le commun des lecteurs. Sous tous ses rapports , il a quelque avantage sur Baillet , mais il lui est inférieur par la critique. Challoner , vicaire apostolique de Londres , l'avait engagé à retrancher les longues notes dont l'ouvrage était surchargé , afin de le rendre plus usuel ; aussi ne les trouve-t-on point dans la première édition. On les a rétablies dans les éditions postérieures , d'où elles ont passé , avec des augmentations considérables , dans la traduction française. Ces notes donnent des notions plus ou moins étendues sur l'origine et l'institution des fêtes , les cérémonies , les rites et les usages de l'Eglise ; sur la fondation , la propagation , les réformes , la suppression des ordres monastiques ; sur les sectes philosophiques ou théologiques ; sur les écrits et les éditions des SS. Pères : tout cela est quelquefois superficiel , mais toujours curieux pour un lecteur ordinaire. La traduction française de cet important ouvrage , par M. Godescard , chanoine de St-Honoré , aidé de M. Marie , professeur de mathématiques au collège Mazarin , 1765 et suiv. , 12 vol. in-8° ; 1784 , 12 vol. in-8° , ne fut pas toujours du goût de Butler , qui trouva que les traducteurs s'étaient quelquefois écartés de son texte , par un style affecté , sans parler de quelques suppressions et additions qui excitèrent aussi ses plaintes. La partie des fêtes mobiles était restée en manuscrit , parce que l'auteur , la jugeant trop prolixe , se proposait de la réduire. C'est ce qui fut fait après sa mort , sous la direction de M. Challoner. Elle a

e avec une inscription qui atteste son existence; mais, vers le milieu du siècle suivant, quelques admirateurs d'*Hudibras* se réunirent pour élever à sa mémoire un monument près de l'abbaye de Westminster, celui qui, pendant sa vie, avait été le protecteur de son ouvrage. On prétend qu'il avait été dévoué à Dieu, obtint, soixante ans après sa mort, un tombeau à côté de ceux de ses rois. On prétend peu de générosité qu'il avait eue de la part des hommes puissans, ni se déclaraient ses protecteurs. On inspira à la fin le dégoût de la cour, et lui donna de l'humeur les courtisans. On trouve des traces de ce mécontentement dans ses uns de ses derniers ouvrages. d'une manière très marquée son poème d'*Hudibras à la cour*, n'a été attribué, et qui paraît désigner la quatrième partie d'*Hudibras*.

Le nouveau poème ne parut après sa mort dans un recueil intitulé : *Œuvres posthumes de Samuel Butler*, et précédé de quelques pièces qu'on ne croit pas de lui. On a fait depuis en Angleterre plusieurs éditions d'*Hudibras*; la plus estimée est celle qui a paru en 1744, avec des notes de Zacharie Grey, 2 vol. in-8., et celle de Londres, 1795, in-4., exécutée avec beaucoup de soin.

BUTLER (JOSEPH), théologien anglais, naquit en 1692, à Wantage, dans le comté de Berks, et fut élevé dans la communion presbytérienne; ses réflexions l'ayant conduit à quitter la religion épiscopale, son père se trouva beaucoup d'opposition, lui en fin d'entier, en 1714, dans l'université d'Oxford, où il reçut les ordres sacrés. Il avait adressé l'année précédente au docteur Clarke trois

lettres contenant de modestes objections sur les preuves de l'existence de Dieu, contenues dans un de ses sermons. Ces lettres ont été imprimées à la suite de la quatrième édition du traité sur l'Existence et les attributs de Dieu. S'étant lié d'amitié avec Edouard Talbot, frère du grand chancelier, il fut nommé en 1718, sur sa recommandation et celle du docteur Clarke, prédicateur des archives, et publia en 1726, in-8., quinze sermons prêchés à cette chapelle, et qui, comme le pouvait annoncer la tournure de son esprit, plus métaphysique qu'éloquente, conviennent mieux à des étudiants en théologie qu'à un auditoire de simples chrétiens. Cependant ces sermons et son *Traité sur l'analogie de la religion naturelle et révélée avec la constitution et le cours de la nature*, publié en 1756, in-4., sont regardés comme de très bonnes études théologiques. Après avoir possédé différens bénéfices, et avoir été environ un an secrétaire du cabinet de la reine Caroline, Butler fut nommé, en 1737, évêque de Bristol, et, en 1750, évêque de Durham. Les premières instructions qu'il donna à son clergé, en arrivant dans son diocèse, eurent pour objet la nécessité du culte extérieur. Ces instructions et l'érection d'une croix en marbre dans sa chapelle ont peut-être contribué à faire supposer que Butler, qui d'ailleurs ne s'était jamais marié, avait secrètement embrassé la religion catholique romaine; mais cette assertion paraît dénuée de fondement. Il mourut en 1752. X—s.

BUTLER (ALBAN), poète et savant agiographe, né en 1710, dans le comté de Northampton, d'une ancienne famille peu fortunée, fut envoyé à l'âge de huit ans au collège anglais de Douai. Ses progrès dans les vertus et

d'espaliers, et comptait en ajouter encore deux mille lorsque la révolution survint. Son terrain lui fut enlevé, et il se vit forcé d'émigrer. Accueilli par l'électeur palatin, dont l'épouse était connue par son penchant pour le système des martinistes, il jouit dans cette cour de beaucoup de considération, quoiqu'il y conservât sa manière de vivre simple et frugale. Il paya les soins généreux de l'hospitalité en dirigeant à Schwetzingen les jardins de l'électeur, qui bientôt devinrent les plus beaux de l'Allemagne. Butret a consigné les résultats de ses expériences dans un traité intitulé : *Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture*, par C. Butret, jardinier-propriétaire depuis plus de cinquante ans, in-8°, de soixante-deux pages, avec une planche, Paris, 1795. Malgré sa brièveté, cet ouvrage est le plus instructif de tous ceux qui ont été écrits sur cette matière, parce qu'il ne contient que des faits essentiels; la pratique des jardiniers de Montreuil, si renommés pour la culture du pêcher, y est exposée avec autant de clarté que de précision; tout ce qu'il dit d'après ses propres observations, est de la plus grande justesse; mais on pourrait contester quelques opinions qu'il n'adoptait que d'après ses maîtres. Cet ouvrage a joui d'un tel succès, qu'en seize ans il a eu treize éditions, et, depuis 1801, ces éditions peuvent être regardées comme stéréotypes, l'imprimeur en ayant conservé les formes. La bienfaisance de Butret, suite de ses principes religieux, n'était pas moindre que son désintéressement; nous n'en citerons qu'un seul exemple : ayant un jour reçu 500 francs d'une édition de son livre, il se transporte dans un village près de Strasbourg, où la culture des

arbres était négligée, quoique le sol y fût très favorable; il s'y établit, fait venir des arbres, les distribue aux habitants, et, leur donnant en même temps le précepte et l'exemple, ne les quitte qu'après avoir dépensé la somme entière à fonder ainsi une branche d'industrie qui sera pour jamais une source d'aisance pour ce pays. Butret a publié quelques autres opuscules, dont nous ne connaissons que le suivant : *Manuel pour les agriculteurs et les propriétaires, par le baron de Butret, Carlsruhe, 1786, in-4°*, de 18 pag. en allemand, opuscule reproduit, avec des notes et des augmentations, dans les *Nouvelles Archives pour les hommes et les citoyens*, par Schletwein, Leipzig, 1787, tome IV. Butret est mort à Strasbourg, en 1805, secrétaire de la soc. d'agric. D—P—2.

BUTTERFIELD, mécanicien allemand, vint s'établir à Paris vers la fin du règne de Louis XIV, et obtint le titre d'ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques. Les artistes anglais n'avaient pas encore perfectionné l'art de diviser les instruments astronomiques; et ceux de Butterfield, surtout ses grands quarts de cercle, jouirent long-temps d'une certaine réputation. Il construisit beaucoup de cadrans solaires portatifs à boussole, et cet instrument est encore connu sous son nom. Le car Pierre voulut visiter en 1717 l'atelier de cet artiste, qui mourut le 28 mai 1724, âge de quatre-vingt-neuf ans. Il a publié quelques ouvrages dans lesquels il donne la description de divers instruments qu'il avait inventés ou perfectionnés : I. *Niveau d'une nouvelle construction*, Paris, 1677, in-12; II. *Odomètre nouveau*, 1681, in-12.

C. M. P.

BUTTET (MARC-CLAUDE DE),

hambéri d'une famille distinguant achevé ses études à Paris, appliqua aux mathématiques la littérature grecque et latine, lié avec Daurat, Ronsard, et ces beaux esprits de son temps, imita, à leur exemple, d'embellir la langue française de nouveaux mots, le plus grand n'out pas fait fortune. On dit aussi à l'honneur d'avoir écrit dans la poésie française les alexandriques mesurés, projet que Baif avait déjà tenté avant lui, avec aussi peu de succès. Voici de ses ouvrages : I. *Apologie de Savoie, contre Barthélemi de Bourges*, Lyon, Benoît, in-8° : c'est une pièce en vers. II. *Ode sur la paix* (de Ver Paris, Buon, 1559); III. *Épique pour les nocces de Philibert de Savoie et de Marguerite de France*, ibid., Rob. Estienne, in-4° : pièce de plus de six vers héroïques, précédée d'une préface en prose à la nouvelle duchesse de Savoie; IV. *l'Amalée*, ib., 1560, réimprimée à Lyon en 1572 et 1575. C'est un recueil de cent huit sonnets, où l'auteur ne parle que de son amour désespéré pour Amalée, qu'il avait commencé dès l'âge de dix-neuf ans. V. *Premier livre des vers de Marc de Buttet, savoysien, auquel est ajouté le second, ensemble l'écrite*, Paris, Fézandat, 1561, idem, Paris, de Marnef, 1588, le premier livre contient vingt-cinq, et l'autre trente-et-une. Dans l'ode du second livre, l'auteur annonce la mort de Charles III, duc de Savoie, et nous apprend que cet événement lui fait abandonner un projet qu'il avait commencé sur les actions de ce prince. VI. *Sur la convalescence d'Em-*

manuel-Philibert; sur la venue de la duchesse de Nemours, Chambéri, 1565, in-4°; VII. *le Tombeau de Marguerite de Savoie*, 1575; VIII. *Eloge d'Emanuel-Philibert de Pinogon*, Turin, 1582; IX. Il a laissé en manuscrit *Job*, poëme héroïque en vers français; *la Maison ruinée*; *Eloges en vers des plus illustres personnages de Savoie*, et une *Ode à Marguerite de France*, manuscrit de vingt-deux feuillets, conservé à la bibliothèque de Turin, cod. 157, et qui se trouvait aussi dans celle de la Vallière. (Voyez, pour plus de détail, la *Bibliothèque française de Goujet*.) — BUTTET (Louis de), seigneur de Malatret, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, avait entrepris d'écrire en trente livres l'histoire générale de la maison de Savoie, sous le titre de *Decades savoysiennes*; il n'en acheva que les vies de Bérold et de Humbert, qui se conservaient en manuscrit dans la bibliothèque de Turin. Le style en est précis et élégant, selon Guichenon, qui a profité de ce travail. L'auteur, qui vivait en 1600, manque un peu de critique. — BUTTET (Marc-Antoine de), chevalier comme le précédent, et avocat au sénat de Chambéri, publia : I. *le Cavalier de Savoie, ou Réponse au soldat français*, Chambéri, 1605, in-8°, plusieurs fois réimprimé. L'auteur cherche à y établir les prétentions des ducs de Savoie sur Genève. Jean Sarasin, par ordre du conseil de cette république, y opposa le *Citadin de Genève*. Buttet publia en réponse : II. *le Fléau de l'aristocratie genevoise, ou Harangue de M. Pictet, conseiller d'état à Genève*, Chambéri, 1606, in-8°. Ces écrits polémiques, qui offrirent peu d'intérêt aujourd'hui, valurent à l'auteur le titre d'historiographe de Savoie; il écrivit en cette qualité

d'espaliers, et comptait en ajouter encore deux mille lorsque la révolution survint. Son terrain lui fut enlevé, et il se vit forcé d'émigrer. Accueilli par l'électeur palatin, dont l'épouse était connue par son penchant pour le système des martinistes, il jouit dans cette cour de beaucoup de considération, quoiqu'il y conservât sa manière de vivre simple et frugale. Il paya les soins généreux de l'hospitalité en dirigeant à Schwetzingen les jardins de l'électeur, qui bientôt devinrent les plus beaux de l'Allemagne. Butret a consigné les résultats de ses expériences dans un traité intitulé : *Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture*, par C. Butret, jardinier-propriétaire depuis plus de cinquante ans, in-8°, de soixante-douze pages, avec une planche, Paris, 1793. Malgré sa brièveté, cet ouvrage est le plus instructif de tous ceux qui ont été écrits sur cette matière, parce qu'il ne contient que des faits essentiels; la pratique des jardiniers de Montreuil, si renommés pour la culture du pêcher, y est exposée avec autant de clarté que de précision; tout ce qu'il dit d'après ses propres observations, est de la plus grande justesse; mais on pourrait contester quelques opinions qu'il n'adoptait que d'après ses maîtres. Cet ouvrage a joui d'un tel succès, qu'en seize ans il a eu treize éditions, et, depuis 1801, ces éditions peuvent être regardées comme stéréotypes, l'imprimeur en ayant conservé les formes. La bienfaisance de Butret, suite de ses principes religieux, n'était pas moindre que son désintéressement; nous n'en citerons qu'un seul exemple : ayant un jour reçu 300 francs d'une édition de son livre, il se transporte dans un village près de Strasbourg, où la culture des

arbres était négligée, quoique le sol y fût très favorable; il s'y établit, fait venir des arbres, les distribue aux habitants, et, leur donnant en même temps le précepte et l'exemple, ne les quitte qu'après avoir dépensé la somme entière à fonder ainsi une branche d'industrie qui sera pour jamais une source d'aisance pour ce pays. Butret a publié quelques autres opuscules, dont nous ne connaissons que le suivant : *Manuel pour les agriculteurs et les propriétaires, par le baron de Butret, Carlruhe, 1786, in-4°*, de 18 pag. en allemand, opuscule reproduit, avec des notes et des augmentations, dans les *Nouvelles Archives pour les hommes et les citoyens*, par Schiletweis, Leipzig, 1787, tome IV. Butret est mort à Strasbourg, en 1805, secrétaire de la soc. d'agric. D—P—2.

BUTTERFIELD, mécanicien allemand, vint s'établir à Paris vers la fin du règne de Louis XIV, et obtint le titre d'ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques. Les artistes anglais n'avaient pas encore perfectionné l'art de diviser les instruments astronomiques; et ceux de Butterfield, surtout ses grands quarts de cercle, jouirent long-temps d'une certaine réputation. Il construisit beaucoup de cadrans solaires portatifs à boussole, et cet instrument est encore connu sous son nom. Le car. Pierre voulut visiter en 1717 l'atelier de cet artiste, qui mourut le 28 mai 1724, âge de quatre-vingt-neuf ans. Il a publié quelques ouvrages dans lesquels il donne la description de divers instruments qu'il avait inventés ou perfectionnés : I. *Niveau d'une nouvelle construction*, Paris, 1677, in-12; II. *Odomètre nouveau*, 1681, in-12.

C. M. P.

BUTTET (MARC-CLAUDE DE)

ambéri d'une famille distinguée, ayant achevé ses études à Papienne, appliqua aux mathématiques l'érudition grecque et latine, avec Daurat, Ronsard, et autres beaux esprits de son temps, et, à leur exemple, d'enrichir la langue française de nouveaux mots, ce qui ne fut pas fait à son profit, mais à l'honneur d'avoir dans la poésie française les vers mesurés, projet qui Baif avait déjà tenté avant lui, et aussi peu de succès. Voici ses ouvrages : I. *Apologie de Savoie, contre Barthélemy de Bourges*, Lyon, Benoît, 1582 : c'est une pièce en vers. II. *Ode sur la paix* (de Venise), Buon, 1559; III. *Épique pour les nocces de Philibert de Savoie, contre Marguerite de France*, ibid., Rob. Estienne, 1542; pièce de plus de six vers héroïques, précédée d'une prose à la nouvelle duchesse de Savoie; IV. *l'Amaléc*, ib., 1560, réimprimée à Lyon en 1572 et 1575. C'est un recueil de cent cinquante sonnets, où l'auteur ne parle que de son amour désespéré pour Amaléc, qu'il avait commencé dès l'âge de dix-neuf ans. V. *Le premier livre des vers de Marc-André Buttet, savoysien, auquel a été joint le second, ensemble le troisième*, Paris, Fézandat, 1561, en un, Paris, de Marnef, 1588, le premier livre contient vingt-cinq, et l'autre trente-neuf. Dans le premier du second livre, l'auteur raconte la mort de Charles III, duc de Savoie, et nous apprend que cet événement lui fit abandonner un projet qu'il avait commencé sur les actions de ce prince. VI. *Sur la convalescence d'Éma-*

nel-Philibert; sur la venue de la duchesse de Nemours, Chambéri, 1565, in-4°; VII. *le Tombeau de Marguerite de Savoie*, 1575; VIII. *Eloge d'Emanuel-Philibert de Pinogon*, Turin, 1582; IX. Il a laissé en manuscrit *Job*, poëme héroïque en vers français; *la Maison ruinée*; *Eloges en vers des plus illustres personages de Savoie*, et une *Ode à Marguerite de France*, manuscrit de vingt-deux feuillets, conservé à la bibliothèque de Turin, cod. 157, et qui se trouvait aussi dans celle de la Vallière. (Voyez, pour plus de détail, la *Bibliothèque française de Gonjet*.) — BUTTET (Louis de), seigneur de Malatret, chevalier de l'ordre de saint Maurice et Lazare, avait entrepris d'écrire en trente livres l'histoire générale de la maison de Savoie, sous le titre de *Decades savoysiennes*; il n'en acheva que les vies de Bérolde et de Humbert, qui se conservent en manuscrit dans la bibliothèque de Turin. Le style en est précis et élégant, selon Guichenon, qui a profité de ce travail. L'auteur, qui vivait en 1600, manque un peu de critique. — BUTTET (Marc-Antoine de), chevalier comme le précédent, et avocat au sénat de Chambéri, publia : I. *le Cavalier de Savoie, ou Réponse au soldat français*, Chambéri, 1605, in-8°, plusieurs fois réimprimé. L'auteur cherche à y établir les prétentions des ducs de Savoie sur Genève. Jean Sarasin, par ordre du conseil de cette république, y opposa le *Citadin de Genève*. Buttet publia en réponse : II. *le Fléau de l'aristocratie genevoise, ou Harangue de M. Pictet, conseiller d'état à Genève*, Chambéri, 1606, in-8°. Ces écrits polémiques, qui offrirent peu d'intérêt aujourd'hui, valurent à l'auteur le titre d'historiographe de Savoie; il écrivit en cette qualité

un *Discours de l'extraction des principes de Savoye*, qui se conservait manuscrit à la biblioth. de Turin. C. M. P.

BUTTINGHAUSEN (CHARLES), professeur de théologie et prédicateur à Heidelberg, né à Frankenthal en 1751, mort le 15 juin 1786, a beaucoup contribué par ses recherches à éclaircir l'histoire du Palatinat en général, et de l'université de Heidelberg en particulier. On a de lui, outre un grand nombre de thèses et de dissertations théologiques : I. *Supplément à la Chronique d'Aventin*, Francfort, 1758, in-8°. ; II. *Déluces tirés de l'Histoire du Palatinat et de la Suisse*, Zurich, 1766, trois parties in-8°. ; III. *Matériaux pour servir à l'histoire du Palatinat*, 2 volumes publiés en huit parties, de 1775 à 1782, Manheim, in-8°. ; IV. *Renseignemens historiques sur le Palatinat, tirés d'écrits modernes*, Manheim, 1783-86, en allemand ; V. *Miscella historiae universitatis Heidelbergensis inservientia*, Heidelberg, 1785-86, 2 part. in-4°. G—T.

BUTTNER (DAVID-SIGISMOND-AUGUSTE), professeur de botanique à Göttingue, né en 1724, mort en 1768. Lorsque Haller quitta l'emploi de directeur de l'université de Göttingue et les diverses chaires qu'il y occupait, Buttner fut nommé pour lui succéder dans la chaire de botanique. Il n'a publié qu'un seul ouvrage, qui est une énumération méthodique des plantes, en vers, adressée à J. C. Cuno, et qui est imprimée avec l'ode de ce dernier sur son jardin : *Enumeratio methodica plantarum, carmine clarissimi Joannis Christiani Cuno recensitarum*, Amst., Schoot, v. Capelle, 1750, in-4°. ou in-8°. avec une pl. Haller dit que Buttner est le premier qui ait fait connaître le nectaire en forme de tuyau du pédoncule

des géraniums d'Afrique. Ce réuni à celui de l'irrégularité, les distingue essentiellement ceux de l'Europe. Il a fait naître le vrai caractère du tulipiers. Il s'était beaucoup de la recherche des rapport pour former des ordres dans des familles. Philippe Rulin en 1714, sous le titre de *tatio botanica in ordines plantarum*, un aperçu des de Büttner. Linné lui a dédié de plantes sous le nom de *B* il est de la famille des Pers **BUTTNER** (David - Sigismond) à Weert, mort au cimetière du 18^e siècle, a pu lemand un ouvrage qui es les naturalistes géologues temps, intitulé : *Signes gnages du déluge, d'après considération de l'état présent globe*, Leipzig, 1710, in-4°. auteur d'un autre ouvrage des fossiles, Querfurt, in-4°. dans la collection des *Epistolæ raræ* d'Ernest Bruckman,

— **BUTTNER** (Frédéric) Bohême en 1622, mourut vrier 1701, à Dantzic, professeur de mathématiques nombreux ouvrages qu'il les seuls qui méritent d'être chés sont : I. *Sciagraphia ticae logisticae* ; II. *Tabulæ nicae geometricæ*. D—

BUTTNER (CARRÉTI LAUME), naturaliste et philemand, naquit à Wolfen 1716. Son père, apothicaire cette ville, désirant lui r pharmacie, lui fit faire études préparatoires. Büttner n'eut aucune des connaissances à sa profession ; il se tout avec passion à l'histoire

ant de bonne heure le des-
 -ter dans l'histoire des na-
 -lumières que pouvait lui
 -te étude, unie à celle des
 : idiomes des peuples, tant
 ie modernes, il profita de
 s pour apprendre, dans cha-
 où il faisait quelque séjour,
 nent la langue nationale,
 ar les écrivains; mais en-
 lialectes particuliers et les
 ovinciaux. C'est ainsi qu'en
 dans la Hongrie et en Po-
 lorigea son attention sur les
 branches de l'esclavon,
 ie des Hongrois, qu'on pré-
 e pour le fond le même que
 Finnois. A Copenhague, à
 1, dans le nord de la Suède
 orwège, à Drontheim et à
 Edimbourg et à Londres,
 cations du teutonique firent
 stant de son application. En
 voulut apprendre le gallique
 quoique cette langue, il-
 puis par les poésies d'Os-
 l'ût alors qu'un intérêt pu-
 bilologique. A Oxford, son
 te Dillénius, célèbre profes-
 -botanique, aurait désiré en
 successeur; mais les vœux
 ère le rappelaient en Alle-
 obtint cependant la permis-
 -arrêter à Leyde pour suivre
 le Boerhaave. Il y fit la con-
 de Linné, qui n'a cessé de
 -ner une grande estime. Les
 progrès de ce naturaliste,
 -çait déjà ce qu'il serait un
 -nilonnèrent Büttner; mais,
 -sant guère l'espoir d'une con-
 -heureuse dans la même divi-

sion du vaste domaine des sciences, il
 se tourna avec ardeur vers des recher-
 -ches glossologiques, pour rendre aux
 langues le même service de classifica-
 -tion lumineuse et savante que son il-
 -lustre condisciple se préparait à rendre
 aux produits de la nature. Aussi avait-
 il coutume de dire que Linné et lui
 s'étaient partagé le titre de l'ouvrage
 de Grotius (*Jus nature et gentium*),
 que Linné s'étant emparé de *Natura*,
 il avait pris *Gentes* pour lui. De re-
 -tour dans sa patrie, il se conforma
 d'abord aux intentions de son père,
 en donnant ses soins à une pharmacie
 bien pourvue et accréditée; mais,
 soit qu'ils lui laissassent trop peu de
 temps pour ses études favorites, soit
 qu'il conçût une profonde aversion
 pour l'espèce de despotisme qu'exer-
 -çait alors la société des francs-ma-
 -çons dans le duché de Brunswick, et
 qui forçait les personnes que leurs
 opinions en éloignaient le plus, à s'y
 faire initier, il reuonça bientôt aux
 travaux pharmaceutiques, préférant
 une existence voisine de la pauvreté.
 En 1748, il quitta Wolfenbüttel pour
 se rendre à Göttingue, où il se livra,
 de 1748 jusqu'en 1783 sans interrup-
 -tion, à ses immenses recherches sur
 l'histoire primitive des peuples et sur
 la filiation des langues, que nous ne
 connaissons malheureusement que par
 quelques fragments précieux publiés
 par lui-même, par l'idée que ses amis
 en ont donnée dans leurs ouvrages,
 et surtout par une foule d'aperçus in-
 -génieux que ses émules en philologie
 ou ses disciples puisèrent dans ses
 entretiens, et qui donnèrent nais-
 -sance à des travaux utiles. Büttner
 est un de ces hommes qui ont très peu
 écrit, et qui ont cependant laissé dans
 les sciences dont ils firent l'objet prin-
 -cipal de leurs études, des traces plus
 durables qu'un grand nombre des

et l'émera ne parurent qu'en 1761 et
 -vau du travail de Macpherson, les
 -eux d'Ossian, dans l'état où la tradi-
 -tion nous en a laissés, ont été publiés
 -les conservés, n'ont été publiés que
 -it.

écrivains les plus féconds. Ses contemporains, surtout ses collègues à l'université de Göttingue, durent quelques-unes de leurs recherches les plus fertiles en résultats nouveaux à sa conversation, et à la libéralité avec laquelle il leur faisait part du fruit de ses veilles. Il fut le premier qui envisagea les langues monosyllabiques de l'Asie méridionale sous leurs vrais rapports, en les plaçant à la tête de son tableau des idiomes de l'Asie et de l'Europe, comme étant, par leur structure, plus rapprochées de l'origine du langage, que les langues polysyllabiques; principe qu'Adelung adopta depuis dans son *Mithridate*. Il est probable que, sans lui, les Schloetzer et les Gatterer n'auraient pas sitôt réussi à débrouiller le chaos de traditions contradictoires et incomplètes sur le domicile primordial, les migrations et les anciens rapports des peuples du Nord. L'illustre orientaliste J. D. Michaëlis avoue franchement (Voy. *Spicileg. Geogr. Hebr. extera*, t. II, pag. 94) que, dans les problèmes compliqués dont la solution dépendait d'une profonde connaissance d'un grand nombre de langues, il avait toujours recours à Büttner. C'est à lui qu'on doit la première ébauche d'une Géographie par langues ou Glossographie; le premier tableau généalogique des alphabets connus qui soutienne les regards de la critique; et surtout des recherches sur la paléographie araméenne ou sémitique, qui méritent peu de chose à désirer. On lui doit encore en glossologie une foule d'idées de détail très heureuses; par exemple, celle que le lithuanien pourrait bien offrir les restes de la langue des Sarmates, et celle qui fait sortir d'une caste prosorite d'Indiens le peuple vagabond, appelée Bohémiens en France, conjecture que

M. Grollmann a presque chertitude dans un ouvrage pa dont M. le baron de Bock a d traduction française dans se diverses, Metz, 1788, 2 v. Lorsque le *Glossaire unive* que Catherine II fit comp son Académie, de notices en tous les coins de son vaste parut à Pétersbourg en 178 Büttner fournit, en retour d plaire que le gouvernement avait donné, des supplém tant qu'il semblait n'avoi recueillis que dans les prov cette monarchie les plus éloigr moins connues. Eu considér cité de son revenu, on ne co comment il lui fut possible de l collections précieuses d'obj toire naturelle et de livres q vernement de Hanovre et l Weimar achetèrent de lui pou chir les universités de Götting Jéna; mais l'étonnement quand on apprend qu'il ne fai seul repas, et que ce repas l ordinairement un gros d'A (environ 3 sous). Il ne cessa mort, de s'imposer les plus dures, pour augm bibliothèque, même après l vendue en 1785, au duc Weimar, pour une pensio et pour un logement dans h de Jéna. Il mourut dans cet

(1) Cet ouvrage, trop peu connu en un *Fucabulaire polyglotta de cent choisis, représentés en deux cents lan et d'Europe*, 2 v. 1 in-8°. ; en langue russe, se vendit d'abord en 178-89, par voyage de Pallas; il fut, dans les années réimprimé en 4 vol. in-8°, sous la c conseilier d'état Théodor Jan Kiewitch (Service de naissance). Cette édition enrichie d'additions nouvelles et des trique et d'Amérique qui n'avaient pu à contribution pour la première, n'a perdu à l'attente de l'impératrice, ce ne voulait pas que les mille exemplaires tirés fussent mis en vente; à conséquent, d'une extrême rareté.

1, ayant constamment leur santé, et conservé le dernier moment toute la bonté d'un jeune homme, qui présentait tous les avantages de la nature. Il avait le titre de conseiller aulique : il fut membre de la société royale où il avait demeuré en professeur pendant vingt ans. On a remarqué de son caractère moral : l'éloge que de sa prodigieuse modestie, simplicité, bonhomie, loyauté, et toutes les qualités qui méritent d'être et font pardonner. Nous avons déjà dit qu'intéressément il communiqua, à de jeunes littérateurs, les fruits de ses plus pénibles études : il les voyait sans recueillir propriété, et passer où l'on n'avait quelque chose : le nommer. On a de *l'eau comparatifs des différents peuples dans les anciens et modernes*, Göttingue, Dieterich, 2^e partie, 1779. Cette œuvre aurait tort d'assimiler les collections d'alphabets, mauvaise compilation de Edm. Fry, intitulée : *A*, Londres, 1799, n'aurait pas été imprimée en France et renferme que quarante alphabets, mais elle présente tout dû coûter un travail immense. La colonne à droite est par un alphabet de la langue de Büttner, représentant, de lettres latines, de lettres slaves, ou de signes particuliers lorsque cela était nécessaire, les sons simples qu'on trouve dans les langues jusqu'ici con-

nues. Il en fait monter le nombre à 320, en n'y comprenant, à l'exception de quelques consonnes doubles, que les articulations primitives et les mouvements organiques qui ne sont pas susceptibles d'être réduits à des termes moins compliqués. A côté de chacune de ces modifications du son articulé, qu'il distribue en cinquante classes, il place les lettres de 47 alphabets anciens et modernes, en ayant soin de mettre chaque lettre de ces alphabets en regard du signe auquel il pense qu'elle répond dans la prononciation du peuple qui en fait usage, et qui, dans l'alphabet de Büttner, est destiné à la figurer avec précision. Les 47 alphabets eux-mêmes se suivent horizontalement, de la gauche à la droite, dans l'ordre qui, d'après les idées de l'auteur, fait concevoir le mieux comment ils sont nés les uns des autres par d'insensibles transitions. En faisant précéder ces rapprochements de l'explication du passage de l'écriture hiéroglyphique au syllabaire et à l'écriture alphabétique, par le moyen d'hiéroglyphes phonétiques, explication que nous devons aux ingénieuses combinaisons de Zoëga, appuyées sur une donnée conservée par Horapollon (*Voy. De orig. et usu obeliscorum*, Rome, 1797, in-fol., pag. 454 et suiv.), nous pouvons maintenant nous rendre compte de tous les degrés que l'art de peindre les sons de la voix humaine a parcourus chez les peuples civilisés. On ne peut, au reste, se dissimuler qu'en diminuant le nombre de ses prétendues consonnes élémentaires, Büttner n'eût rendu son travail beaucoup plus utile ; mais on doit surtout regretter que les notices ethnologiques et historiques qui accompagnent les tables, n'aient jamais été imprimées en entier. Nous avons les mêmes re-

grets à donner au catalogue des langues d'Asie et d'Europe, qu'il avait rédigé pour le répertoire glossographique de l'anglais Marsden (1), et qui n'a pas encore vu le jour. II. *Explication d'un Almanach impérial du Japon*, 1775; III. *Observations sur quelques espèces de Tenia*, 1774; IV. *Liste des noms d'animaux usités dans l'Asie méridionale* (tirée des manuscrits de B. par Ekkard), 1780. Ces quatre ouvrages sont en allemand. V. *Sur les Chinois*, dans le *Mercure* de Wieland, 1784, n°. 7; VI. *Tabula alphabetorum hodiernorum*, 1776. Il a laissé en manuscrit un *Prodromus linguarum*, dans lequel ses idées sur l'origine et sur la filiation des langues du globe sont exposées avec développement, et appuyées sur des tables comparatives, plus étendues que celles qui ont été publiées. Le peu de facilité qu'il avait pour la rédaction, et surtout l'extrême crainte qui le tourmentait, de n'avoir pas encore épuisé toutes les recherches qui auraient pu perfectionner son travail, sont les causes qui nous ont privés des principaux résultats d'une vie aussi longue et aussi laborieuse. On assure que M. le professeur Rüdiger de Halle s'occupe à mettre en ordre le manuscrit du *Prodromus*, et qu'il remplira le vœu de Büttner, qui l'avait désigné pour éditeur de ses ouvrages, fruit de cinquante ans de travaux. (Voy. sur Büttner l'*Histoire de l'université de Göttingue*, par Putter, t. I, §. 93, pag. 184 et suiv., et t. II, §. 87, pag. 84; et la notice de M. Bötiger, dans le *Mercure* allemand de Wieland, an 1801, octobre, pag. 156.) Son portrait a été gravé par Westermeyer. S—n.

(1) *H. B. Marsden's Catalogue of Dictionaries, Vocabularys, Grammars and Alphabets*, Londres, 1796, in-4°.

BUTTON (THOMAS), navigateur et mathématicien habile, était attaché au service du prince Henri, fils aîné de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, et fut envoyé par ce prince, en 1611, pour continuer au nord-ouest les découvertes commencées par Hudson. Il partit avec deux vaisseaux qui portaient comme ceux de Cook, dans son dernier voyage, les noms de *la Résolution* et de *la Découverte*. Arrivé au détroit de Hudson, où il entra par le sud des îles de la Résolution, il y fut quelque temps arrêté par les glaces. Enfin il toucha à l'île de Diggs, où il construisit une pinasse que l'on avait apportée démontée d'Angleterre. En s'avancant à l'ouest, il vit à 62° de latitude, une terre, qu'il nomma *Carey's swans nest*; de là il fit voile au sud-ouest, et revint au nord, où il découvrit, au 60°, une côte que ce retour lui fit nommer *Terre de l'Espérance déçue*. Bientôt l'hiver rigoureux de ces parages l'obligea à hiverner par le 57° 10' dans un port à l'embouchure d'une rivière. Il donna à l'une et à l'autre le nom de Nelson, maître de son navire. Button assura le mieux qu'il put les vaisseaux contre les glaces et les hautes marées, au moyen de pilotes qu'il fit enfoncer dans l'eau. On passa l'hiver dans les navires où l'on tint constamment trois feux allumés; malgré ces précautions, Button perdit plusieurs personnes de son équipage; lui-même fut très malade au commencement de l'hiver. La rivière Nelson n'était pas encore gelée au 16 février, quoiqu'il eût déjà été extrêmement froid. Button ne mit à la voile que deux mois après pour explorer la côte ouest de la baie qu'il appela de son nom *baie de Button*; la terre voisine reçut celui de *Nouvelle-Galles*. Il trouva au 60° degré un courant qui portait tantôt à l'est, tantôt à l'ouest,

gagna le second maître de naviger sur la carte cette cir-
 , par le nom de *Hubbart's*
 ton poussa ses recherches
 35°. degré, et les observa-
 fit dans ces parages le con-
 nt de la possibilité d'un pas-
 ord. Il appela une baie de la
 arey's svans nest, située sous
 le, *Non plus ultra*, et les
 id et de l'est *Southampton*
oke; il découvrit à l'est les
 field. Arrivé au cap Chidley,
 it, entre cette pointe et la
 abrador, une ouverture par
 passa, et arriva en Angle-
 rze jours, dans l'automne de
 doit regretter que son jour-
 netaient des observations im-
 sur les marées et sur d'au-
 s de géographie physique,
 été publié; on n'en a qu'un
 us la collection de Purchas.
 t créé chevalier (Voy. BAR-

E.—s.

STEDT (JEAN-ANDRÉ),
 r de théologie, et prédica-
 angeu, né à Kirchheim, le
 bre 1701, mort le 4 mars
 laissé en Allemagne la répu-
 n théologien profond et ha-
 a de lui: 1°. *Pensées rai-*
sur la nature de Dieu,
 755, in-8°. , en allemand;
es raisonnables sur la créa-
tion en général, Wolfen-
 37, in-8°. , id.; 3°. *Pensées*
bles sur la création de
en particulier, considéré
-même, soit comme image
 Leipzig, 1758, in-8°. , id.;
imen philologie sacre,
 8.; 5°. *De scholis rectè*
lis, Géra, 1745, in-fol.,
 ussi de lui un grand nombre
 imes et de dissertations.

G—r.

BUXBAUM (JEAN-CHRÉTIEN),
 botaniste allemand, né en 1694, à
 Mersbourg. Son père était médecin
 dans une petite ville du voisinage.
 L'habitude de le suivre dans ses cour-
 ses et de chercher des plantes avec lui,
 inspira au fils le goût de la botanique.
 On l'envoya étudier la médecine à
 Wittenberg, à Jéna et à Leyde;
 mais il employa ce temps à acquérir
 des connaissances en botanique, et
 négligea la médecine, au point de
 revenir dans sa patrie sans avoir cher-
 ché à obtenir le grade de docteur.
 A son retour en Saxe, il fit connais-
 sance avec le célèbre médecin Hof-
 mann, qui le prit en amitié et le fit
 appeler à Pétersbourg, par le czar
 Pierre 1^{er}. Buxbaum se fit bientôt
 distinguer en Russie. Le czar lui don-
 na une pension considérable, avec
 l'ordre de créer un jardin de botani-
 que à Pétersbourg. Il s'acquitta avec
 beaucoup de succès de cette commis-
 sion. Il fut envoyé peu de temps après
 en Sibérie, à Astracan et jusque sur
 les frontières de la Perse, pour étudier
 les plantes de ces provinces. Lorsque
 le czar eut institué, en 1724, une
 académie des sciences, il y fit entrer
 Buxbaum, et le nomma professeur au
 collège impérial qu'il venait d'établir.
 En 1726, Buxbaum fut envoyé en Tur-
 quie, tant pour observer l'état du sol,
 que pour étudier les plantes indigènes.
 Il y passa seize mois, et eut l'honneur
 d'approcher du grand-visir et du sul-
 than. A son retour à Pétersbourg, l'affai-
 blissement de sa santé lui fit éprouver le
 besoin de changer d'air. Il retourna en
 Saxe, où son père vivait encore; mais
 ce voyage ne le rétablit point, et il
 mourut peu de temps après son ar-
 rivée, le 7 juillet 1750. Sa courte car-
 rière éte fort utilement remplie. On a
 de lui: 1. *Enumeratio plantarum in*
agro Hallensi vicinisque locis cres-

centium, Halle, 1721, in-8°, fig.; II. *Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum circa Byzantium et in Oriente observatarum*, Pétersbourg, 1728-1740, in-4°. Buxbaum mourut pendant l'impression de cet ouvrage, qui est le plus important de ceux qu'il a produits, et celui qui lui assure une place distinguée parmi les botanistes voyageurs; mais l'impression en fut continuée après sa mort, et terminée en 1740. Il est orné de trois cent vingt planches en taille douce; il y manque deux figures qui ne se sont pas trouvées dans ses papiers: ses descriptions, relatives principalement aux cryptogames, sont obscures et trop concises. Il a donné plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Pétersbourg, *Nova plantarum genera* (il y décrit plusieurs nouveaux genres); *Observations sur les plantes de l'Ingric; De periclymeno humili* (*cornus Suecica*): il a donné deux mémoires sur ce sujet. *De plantis submarinis*; ces plantes lui ont fourni trois mémoires. Linné a consacré à la mémoire de ce botaniste un genre de plantes de la famille des mousses, auquel il a donné le nom de *buxbaumia*. Les espèces en sont extrêmement petites.

G—T et D—P—s.

BUXTON (JÉDÉDIAH), né en 1704 ou 1705, à Fimeton, près de Chesterfield, a été regardé comme un prodige dans l'art du calcul. Quoique son père fût maître d'école, son éducation fut tellement négligée qu'il ne sut même jamais écrire. Ce fut à l'arithmétique qu'il appliqua toute la force de son esprit, et son attention était tellement fixée sur cet objet, qu'il semblait souvent étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et qu'aucun bruit ne pouvait le distraire. Il mesurait une pièce de terre en la parcou-

rant, avec autant d'exactitude qu'elle eût été mesurée par la règle; et il résolvait avec la plus grande facilité les questions d'arithmétique les plus difficiles. Quelqu'un lui demanda combien dans un arpent il y avait de verges, et il lui répondit 23,145,789 verges de large, et 1,234,567 de haut, il y a de huitièmes de biques: cinq heures lui suffirent pour résoudre exactement cette question, quoiqu'il s'en occupât au plus de cent de ses compatriotes. Il faisait pendant son métier de batteur en grand de pêcheur pendant l'été. En 1754, on l'envoya à la société royale qui lui fit plusieurs questions, et lui témoigna sa reconnaissance par un présent. Il eut l'ambition d'aller au théâtre de Londres où l'on donnait la *Richard III*; mais il ne fut pas d'attention à l'action qu'il jouait de la pièce, et ne fut occupé qu'à compter les m de Garrick. Il retourna de son voyage sans paraître rien regretter, et continua d'y vivre gaiement jusqu'à sa mort, et y mourut à l'âge de 50 ans, pauvre et indigent.

BUXTORF (JEAN),

fauille qui, pendant sa vie, s'est rendue célèbre dans la littérature hébraïque, naquit le 15 Mars 1564, à Camen, en 1564, d'un ministre protestant de cette ville. Il fit ses études à 17 ans à Herborn, avec tant de succès que son maître Piscator le recommanda si hautement que l'élève surpasa ses professeurs. Il suivit à Genève les leçons de Grégoire Théodore de Bèze. Après avoir étudié dans plusieurs contrées de France et de la Suisse, poi-

tionner dans les langues savantes qui avaient été l'objet principal de ses premières études, il se fita à Bâle, s'y maria, y devint professeur de langue hébraïque, et, durant les trente-huit ans qu'il en occupa la chaire, la considération dont il y jouissait le porta à rejeter les offres avantageuses qui lui furent faites par les académies de Saumur et de Leyde, pour un emploi du même genre. Il logeait et nourrissait chez lui plusieurs juifs savants, avec lesquels il s'entretenait des difficultés de leur langue; aussi tous les hébraïsans avaient-ils pour lui la plus haute considération: ils lui écrivaient de toutes parts pour le consulter. Il mourut dans cette patrie adoptive, d'une maladie contagieuse, le 15 septembre 1629. Les travaux de Buxtorf eurent principalement pour objet les livres des rabbins, dont il acquit une connaissance très étendue, et il transmit ce goût à ses descendants. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Manuale hebraicum et chaldaicum*; la meilleure édition de ce premier de ses ouvrages, composé des mots de la Bible seulement, est celle de Bâle, 1658, in-12, due aux soins de son fils; II. *Synagoga judaica*, publiée d'abord en allemand, Bâle, 1605, puis en latin, Hanau, 1604 et 1622, in-8°; en flamand, Amsterdam, 1650, in-8°; en latin, Bâle, 1641, revue par son fils, et en 1682, édition revue et corrigée par Jacques Buxtorf, petit-neveu de l'auteur. Cet ouvrage, qui roule sur les dogmes et les cérémonies des juifs, est rempli de rêveries rabbiniques, mais il contient des recherches très curieuses; celui de Léon de Modène, sur la même matière, traduit par Richard Simon, ne l'a pas fait oublier. III. *Institutio epistolaris hebraica, cum epistolarum hebraicarum centuriâ*, Bâle, 1605, 1619, 1629,

in-8°. L'auteur y donne des règles et des modèles pour une correspondance littéraire en hébreu. IV. *Epitome grammaticæ hebrææ*, dont les meilleures éditions sont celles de Leyde, 1673, 1701, 1707, in-12, par Leusden; V. *Epitome radicum hebraicar. et chaldaicar.*, Bâle, 1607, in-8°; VI. *Lexicon hebraicum et chaldaicum cum brevi lexico rabbinicâ*, Bâle, 1607, in-8°: on préfère l'édition revue et corrigée de la même ville en 1676; VII. *Thesaurus grammaticus linguæ hebrææ*, ibid.; 1609, 1665, et Bâle, 1615, in-8°; VIII. *De abbreviaturis hebraicis*, Bâle, 1615 et 1640, in-8°; la plus ample édition est celle de Herborn, 1708, in-8°. Cet ouvrage contient aussi *Operis talmudici brevis recensio et bibliotheca rabbinica*. IX. *Grammaticæ chaldaicæ et syriacæ libri tres*, Bâle, 1615, in-8°; X. *Biblia hebræa rabbinica*, 4 vol. in-fol., Bâle, 1618-19. On y trouve les commentaires des rabbins, les paraphrases chaldaïques et la massore. Cette Bible a les mêmes défauts que celle de Jacob Ben Chaim de Venise, sur laquelle elle est calquée. On reproche à Buxtorf de s'être souvent trompé dans ses corrections. XI. *Tiberias*, Bâle, 1620, in-4°, ainsi nommé de la ville de Tibériade, où l'on suppose qu'était l'académie des Massorètes; idem, augmentée et corrigée par son petit-fils, 1665, in-4°. C'est un traité historique et critique sur la massore, où l'auteur combat l'opinion d'Elias Lévi sur l'origine des points voyelles et de la massore, et où, pour donner une origine divine aux points voyelles, il en attribue l'invention à Esdras (Voyez GAPPET); il y donne aussi l'histoire des académies des juifs après leur dispersion. XII. *Concordantiæ Bibliorum hebrai-*

cæ, publiées par son fils, avec les concordances chaldaïques, Bâle, 1652, in-fol., réimprimée en 1676 dans la même ville, et dont on a un abrégé par Chrétien Ravius, à Francfort-sur-l'Oder, 1676; Berlin, 1677, in-8°, sous le titre de *Fons Sion*; c'est un des meilleurs ouvrages de Buxtorf. Il prit pour base de son travail les *Concordances* d'Isaac Nathan, et mit à profit celles de Calasio. XIII. *Lexicon chaldaicum Thalmudicum et rabbinicum*, Bâle, 1659, in-fol. Cet ouvrage qu'il avait laissé imparfait, après vingt ans de travail, coûta encore dix années à son fils pour le mettre en état de paraître. Quoique ce Dictionnaire laisse beaucoup à désirer, il est encore aujourd'hui le meilleur en ce genre. XIV. *Disputatio judæi cum christiano*, Hanau, 1604, 1622, in-8°; XV. *Epistolarum hebraic. decas, hebr. lat.*, Bâle, 1603, in-8°. T—D.

BUXTORF (JEAN), fils du précédent, né à Bâle, le 15 août 1599, annonça, dès sa plus tendre enfance, des dispositions extraordinaires pour le genre de littérature dans lequel son père s'était fait une si grande réputation. A l'âge de quatre ans, il lisait, dit-on, l'allemand, le latin et l'hébreu. Dans sa jeunesse, il parcourut les différentes villes de Hollande, de France et d'Allemagne, où la littérature hébraïque était le plus en vogue. En 1630, il succéda à son père dans la chaire des langues savantes à Bâle. Les universités de Groningue et d'autres villes lui firent en vain des propositions avantageuses pour l'attirer dans leur sein; il resta constamment attaché à celle où sa famille s'est illustrée. Ce fut là qu'il mourut le 16 août 1664. Outre les éditions corrigées et augmentées qu'il a données de plusieurs ouvrages de son père, il est encore auteur des suivants : I. *Lexi-*

con chaldaicum et syriacum, Bâle, 1622, in-4°; c'était le fruit de son séjour dans les académies étrangères; II. *Mainonidis liber More Nevochim*, ibid., 1629, in-4°: ce livre, que Buxtorf traduit en latin de manière à étonner les rabbins les plus savants, a pour objet d'expliquer les endroits difficiles de l'Écriture sainte, et contient des discussions sur beaucoup de questions théologiques et philosophiques. III. *Dissertationes philologico-theologicae*, ibid., 1659, in-4°: c'est un recueil de dissertations sur l'origine de la langue hébraïque, sur la confusion et la propagation des langues, sur le Décalogue, sur l'institution et les rites de la Pâque. Elles sont suivies de huit autres dissertations traduites d'Abrahamel. IV. *Liber Cozri*, Bâle, 1622, in-4°; ibid., 1660, in-4°, hébreu et latin: c'est la version latine d'une prétendue conférence tenue neuf cents ans auparavant, entre le roi des Cozars ou Kkozars et le rabbin Sangari, contre les philosophes païens et les Caraïtes. Cette traduction d'un ouvrage dont on n'a pas le texte arabe, est faite sur la version hébraïque de Juda ben Tibou; on lui préfère la version espagnole d'Aben-Dana, avec de bonnes notes, Amsterdam, in-4°. A la suite de cette conférence apocryphe, Buxtorf a mis la traduction de quelques autres dissertations d'Abrahamel. V. *Florilegium hebraicum*, ibid., 1646, in-8°; ce sont des sentences tirées des auteurs juifs; VI. *Exercitationes ad historiam arcæ fœderis, ignis sacri, urim et thummim*, etc., ibid., 1659, in-4°; VII. *Dissertatio de sponsalibus et divortis*, ibid., 1652, in-4°; VIII. *Disputatio de raptu filiae*, ibid., 1660, in-4°; IX. *De punctorum vocalium origine*, etc., ibid., 1648,

s'agit ici de la grande dispute orf avec Louis Cappel, sur des points voyelles. Cappel ibattu le système de Buxtorf sur l'antiquité de ces points; écrivit des préventions de entreprit, dans cet ouvrage, ger contre son savant adver- professeur de Saumur lui : celui de Bâle répliqua par *tica, seu Vindicix veritatis*, *contra L. Cappellum*, 155, in-4°. Ce dernier ou- il attribue à Esdras l'intro- les points voyelles dans le inal des livres saints, quoi- cur que le précédent, four- reurs, est défiguré par un e dégoûtant, et parut bien côté des écrits triomphants l. Il n'y emploie que des rai- ts métaphysiques, qui prou- la chose aurait pu être autre- ue le représente son anta- ou que des conséquences es, pour le rendre odieux, ant que son intention a été uer la clarté, et de ruiner des livres saints. Le grand s deux Buxtorf est de s'être s aux juifs allemands, peu les juifs portugais, qui les des *Tudesques*; de s'en rapporté aux rabbins, chez ls avaient puisé la connais- la langue du Talmud et de bbinique, mais qui n'avaient i donner qu'une très impar- ancienne langue hébraïque, elle ils n'étaient eux-mêmes rement instruits. L'admi- clusive du jeune Buxtorf xte imprimé de la Bible le itiquer le *Pentateuque sa-*, qu'il n'avait jamais vu, et ut sur la foi d'Hottinger, vait vu lui-même que des

exemplaires très fautifs. Cette même admiration lui faisait encore voir des fautes dans la version des Septante, partout où elle ne s'accordait pas avec l'hébreu. Il avait entrepris une collection des variantes de ce dernier texte. Walton assure qu'elle comprenait non seulement les variantes des imprimés, mais encore celles des manuscrits, et que l'ouvrage était prêt à paraître lorsque Buxtorf mourut. Rien n'eût été plus propre à réformer ses idées sur l'intégrité du texte hébreu. C'est ce dessein que le docteur Kennicott a traité beaucoup plus en grand, et après lui, M. J.-B. de-Rossi, professeur de langues orientales à Parme. T—D.

BUXTORF (JEAN-JACQUES), fils du précédent, né à Bâle, le 4 septembre 1645, mort le 1^{er} avril 1704, suivit la même carrière que son père, et occupa, comme lui, la chaire d'hébreu dans sa ville natale : les conseils d'un certain rabbin, nommé *Abraham*, lui furent d'une grande utilité dans l'étude qu'il fit de cette langue. Il parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande, et fut reçu partout, entre autres à Cambridge, avec une grande distinction. Il n'a cependant rien fait imprimer de son vivant, si ce n'est une préface à la *Tiberias* de son grand-père, dont il publia une nouvelle édition en 1665; mais il a laissé en manuscrit quelques traductions des livres des rabbins, et un supplément fort considérable à la *Bibliothèque rabbinique*. — BUXTORF (Jean), son neveu, fut aussi professeur d'hébreu à Bâle. Il mourut en 1752, et laissa un fils qui suivit la même carrière. On a de lui : I. *Catalecta philologico-theologica cum mantissâ epistolarum virorum clarorum ad Joh. Buxtorfium patrem et filium*, Bâle, 1707, in-8°. ; II. *Dissertationes varii argumenti*, ibid., 1725, in-8°.

III. *Phraseologia hebraica specimen*; IV. *Musæ errantes*, etc. On trouve dans le P. Nicéron des détails sur les deux premiers Buxtorf, et, sur les derniers, dans les *Athenæ Rauricæ*, Bâle, 1778, pag. 444-454. G—T.

BUY DE MORNAS (CLAUDE), géographe du roi et des enfants de France, naquit à Lyon. Il n'est connu que par quelques compilations géographiques médiocres. La principale est un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762-1770, 4 vol. in-4^o; il est bien gravé, et, pour l'éducation de la jeunesse, il est encore préférable à plusieurs autres du même genre qui ont paru récemment. L'auteur y fait marcher ensemble la géographie, la chronologie et l'histoire. Il a publié une *Cosmographie méthodique et élémentaire*, Paris, 1770, in-8^o. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un petit ouvrage intitulé: *Dissertation sur l'éducation*, par B. M., Paris, 1747, in-12. Buy de Mornas avait embrassé l'état ecclésiastique quelques années avant sa mort, qui eut lieu à Paris en juillet 1783. W—R.

BUYAH. Voy. IMAD-EDDAULAH.

BUYS (GUILLAUME DU), suivant les nouveaux éditeurs de la *Bibliothèque de Duverdier*, était né à Cahors, où il fit ses études au commencement du 16^e. siècle. Il se rendit ensuite à Toulouse, où il remporta plusieurs prix à l'Académie des jeux floraux; il voyagea ensuite en Italie, parcourut les principales provinces de France, et vint se fixer en Bretagne, où ses qualités lui eurent bientôt fait de nombreux amis. Sa modestie l'empêcha long-temps de publier aucun des ouvrages qu'il avait composés. Enfin, il fit paraître le re-

cueil de ses poésies, sous le titre de *l'Oreille du prince, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, Paris, 1582, in-8^o; illud., 1583, in-12. Cette dernière édition est plus complète et imprimée plus correctement que la précédente. L'abbé Gozot donne de grands éloges à du Bays. C'était à la vérité un fort honnête homme, mais un poète médiocre. Il était fort âgé lors de l'impression de son ouvrage. On ignore l'époque de sa mort. W—s.

BUYS. Voy. BUSÉE.

BUZANVAL (NICOLAS CHOART DE), né à Paris le 15 juillet 1611, fut successivement conseiller au parlement de Bretagne, puis au grand conseil, maître des requêtes, conseiller d'état et ambassadeur en Suisse. Après avoir rempli tous ces emplois d'une manière distinguée, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, en 1650, de l'évêché de Beauvais, sur la démission d'Augustin Potier, son oncle maternel. Le président de Novion, son cousin-germain, à qui il devait sa nomination, avait fait établir à son insu sur cet évêché une pension de 12,000 livres, en faveur d'un de ses fils âgé de six ou sept ans. Dès qu'il en fut instruit, il alla représenter au roi que cette pension n'était point canonique, et offrit sa démission. Louis XIV le loua de son zèle, et le déchargea de la pension. Dès ce moment, il se fit un devoir de la résidence la plus stricte, renonça à la cour, ne se montra à Paris que pour les plus pressants intérêts de ses diocésains, consacra tous ses revenus à la fondation d'un hôpital, à l'établissement d'un grand et d'un petit séminaire, à l'entretien des jeunes clercs, au soulagement des pauvres. Il défendit à ses ecclésiastiques de lui donner le titre de *grandeur*, et regardait ceux de

le pair, attachés à son siège, n'ont pu être onéreux pour un évêché. Son épiscopat fut marqué par des réformes pour l'instruction et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Il con-
Apologie des casuistes. fut un des quatre évêques qui refusèrent purement et simplement le serment d'Alexandre VII, jusqu'à Clément IX. Louis XIV lui fit des reproches sur ce qu'il disait des jésuites : « Sire, lui dit-il, si je me mêlais de gouverner l'état, vous auriez droit de m'arrêter ; mais je m'entends à gouverner mon diocèse que votre majesté : laissez-moi faire. » On ne le fit pas. Le monarque se souvint un jour qu'il allait à la cascade de Beauvais, à l'occasion de la victoire de Denain. Il vint le recevoir à la porte de la ville, la mitre sur la tête et la main à la droite du monarque, lui dit de se découvrir la face. Mon cousin, laissez-le faire, dit-il ; il sait mieux ce qu'il faut que vous et moi. » La peste ravagée en 1668 un canton de la province, le curé déserta son poste, et arriva à Paris avec un zèle apostolique, tous les secours spirituels et temporels jusqu'à ce que la contagion eût cessé. Il mourut le 21 juillet 1679, par testament tout son bien fut donné à la ville. Sa vie a été composée en un ouvrage, sous ce titre : *Idee de la vie et de l'esprit de M. de Buzanville*, 1717, in-12. T—D.
 BELLIN (JEAN). Voy. BUCCLIN.
 OT (FRANÇOIS-LÉONARD), né à Evreux, le 1^{er} mars 1780, avocat dans la même ville,

puis député, en 1789, aux états-généraux, et en 1792 à la convention, fut un des premiers à provoquer l'établissement d'une république. Son caractère inquiet le portait à ne voir que conspirations et complots, à faire sans cesse les prédictions les plus sinistres, ce qui lui fit donner le surnom de *prophète du malheur*. Dès les premiers temps de l'assemblée constituante, l'avocat Buzot demanda que tous les Français, sans exception de fortune et de rang, fussent armés ; réclama la liberté la plus indéfinie de la presse ; déclara que la loi martiale contre les attroupements séditieux, était un attentat contre la liberté ; insista pour que le corps législatif eût, en tout temps, la faculté de demander le renvoi des ministres, et que tout citoyen, lorsqu'ils ne seraient plus en place, pût les poursuivre devant les tribunaux. Après la fuite du roi, lorsque l'assemblée délibéra sur la question de savoir si le monarque serait mis en cause, on remarqua Buzot parmi les sept députés qui se levèrent pour l'affirmative. Une scission s'étant opérée dans la société des jacobins, par suite de cette affaire, Buzot ne se réunit point aux scissionnaires connus sous le nom de *feuillants*, et resta fidèle aux jacobins, qui ne comptèrent à cette époque que quatre à cinq députés dans leurs rangs. Malgré la hardiesse de ses principes, et la constante fermeté avec laquelle il les développa, Buzot fit peu de sensation à l'assemblée constituante. Il fut beaucoup plus remarqué à la convention. On doit même le considérer comme un des premiers chefs du parti appelé de *Brissot* ou de la *Gironde*. Après la session de l'assemblée constituante, il fut nommé vice-président du tribunal criminel de Paris. A l'assemblée constituante, il avait mar-

ché à peu près sur la même ligue que Robespierre; il paraît même qu'il avait alors été assez lié avec lui; mais voyant, dès les premiers jours de la convention, l'empire que ce dernier cherchait à prendre sur ses collègues, il le dénonça comme affectant la dictature, et ne cessa de l'attaquer. Il fit décréter la formation d'une garde choisie dans chaque département, pour garantir la convention du despotisme des démagogues qui dirigeaient alors la commune de Paris, et son triomphe, à cette occasion, fut réellement très éclatant; mais le décret ne put être exécuté; on ameuta toute la populace de la capitale contre le parti qui l'avait rendu, et il fut rapporté après les débats les plus violents. Continuellement accusé de *modérantisme* et de *royalisme* par le parti de Robespierre, Buzot prouva que de pareils reproches étaient mal fondés, en faisant décréter, le 23 octobre, la peine de mort contre les émigrés qui rentreraient en France; et, le 24, la même peine contre quiconque proposerait le rétablissement de la royauté. Il demanda en même temps que le duc d'Orléans et ses fils fussent déportés. Si l'on excepte ces actes de politique républicaine, Buzot ne professa que des opinions modérées pendant tout le temps qu'il resta dans la convention. Il chercha constamment à rétablir la paix et la justice, à fixer la liberté publique, et ces opinions furent cause de sa proscription. Au 31 mai 1793, il réussit à s'échapper, et se sauva dans son pays, avec plusieurs de ses collègues frappés du même anathème. Il encouragea avec eux l'insurrection qui s'était formée contre les démagogues dans plusieurs départements, et surtout dans ceux de l'Eure et du Calvados; mais la défection du général Wimpfen, la trahison de Pui-

saye, la guerre de la Vendée, et le défaut de plan et d'harmonie, firent échouer cette entreprise mal conçue et mal dirigée. La partie triomphante de la convention mit Buzot *hors la loi*, décréta que sa maison serait démolie, et ordonna qu'on élevât un poteau sur la place, avec cette inscription: *Là fut la maison du roi Buzot*. Ce malheureux s'enfuit en Bretagne, d'où il s'embarqua pour Bordeaux, où il espérait trouver des partisans, erra long-temps sans oser même demander sa subsistance, et fut trouvé mort dans un champ avec son collègue Pétion: leurs cadavres étaient à moitié dévorés par les loups. M^{me}. Roland, dont Buzot fut un des admirateurs, en parle avec éloge dans ses mémoires, et va jusqu'à dire qu'il avait de la grâce, lors même qu'il proposait des proscriptions. B—v.

BUZURK-OMID. *Foy.* БУЗУР-ЗУРК-ОАМЫД.

BUZURDJÉMÏHR, que Myrkhond, par corruption, nomme *Abouzurdjémïhr*, fils de Bakhtegân, était un savant mage que Nouchyrvân appela à la cour de Perse, et à qui il confia l'éducation de Hormouz son fils. Il n'est pas moins fameux par la subtilité de son esprit que par son érudition. On attribue à ce médecin l'invention du trictrac, et l'on prétend qu'il découvrit de lui-même la marche des échecs, dont le roi de Canouïje (dans l'Inde) avait envoyé un jeu à Nouchyrvân, sans aucune instruction. Quoique ces détails soient consignés dans le *Chah-Naméh* (*Foyez* *Уабуоуу*), on peut d'autant plus les invoquer en doute, que le savant Hyde a démontré la haute antiquité du trictrac, à l'égard du temps où vivait le médecin Buzurdjémïhr, c'est-à-dire, du 6^e. siècle de l'ère vulgaire, puisqu'il fut un des principaux ornemens

de Nouchyrván, surnommé , et de son fils Hormouz. Si croyons l'historien cité au commencement de cet article, Buzurlut son élévation à l'explication qui inquiétait beaucoup que persan. Son nom, en anan, signifie *grand sbleil*. On ue aussi la première traduciane des fables indiennes qui i si fameux le nom fantastidpay, et dont le prototype porte le titre de *Hitopadésa*.

BURZOUYÈR et VICINOUL.—s.

BAI, ou PIDPAY. *Foy.* VICHMA.

JACQUES), graveur, libraire and d'estampes, établi à Anoummencement du 17^e. siècle, issez bien la médaille et la ice. Il grava, chez le duc de rschot, les portraits des emromains. Cet ouvrage parut itre : *Imperatorum Roman. xsare ad Heraclium nunnisireae, Caroli ducis Croÿi et ani*, explicata à Joan. He-, Anvers, 1615, in-4°; id., ar Havercamp, Amsterdam, n-4°. Jacques de Bye étant France, y publia, en 1654, *illes de la France, illustrées rédailles*; en 1655, *les Vrais des rois de France*, fig., 'année suivante, il donna une n de cet ouvrage, totalement , et préférable à la précédelle est intitulée : *la France ue*. Bye a gravé les portraits de France pour la grande édi- lézerai. On a de lui les figures *e de Jésus-Christ*, dessinées tin de Vos. Il a exécuté, conient avec Philippe et Théole, les figures de la *Vie de* ze. — Concille de Bay, ven

ils et son élève, né à Anvers en 1620, a gravé les figures de *l'Iconologie* de César Rippa. Il est auteur d'une *Vie des peintres* en vers flamands, sous le titre de *Cabinet de peinture*, Amsterdam, 1661, in-4°, ainsi que de quelques autres ouvrages. — Marc de BYE, peintre et graveur, né à la Haye en 1654, élève de Jacques van der Docs, a gravé plusieurs suites d'animaux, d'après Paul Potter.

P—E.

BYE. *Foy.* BIE.

BYNÆUS (ANTOINE), né à Utrecht en 1654, exerça le ministère évangélique en divers endroits, et fut enlevé au milieu de sa carrière, le 29 août 1698, à Deventer, où il était professeur de théologie et des langues orientales. C'était un homme savant dans les langues, l'histoire et les antiquités. On lui doit les ouvrages suivants : I. *Jésus-Christ crucifié, ou Explication des souffrances, de la mort et de la sépulture de N. S. J.-C.*, en hollandais; la 3^e. édition est de Dordrecht, 1688, in-4° : l'ouvrage eut un tel succès, que l'auteur le traduisit en latin, Amsterdam, 1692, 3 vol. in-12; II. *De natali J.-C. libri duo*, Amsterdam, 1689, in-4°. Il y traite de toutes les questions qui ont rapport à la naissance de Jésus-Christ, d'après les meilleurs commentateurs, et réfute toutes les absurdités que les Juifs et les anciens hérétiques ont débitées à ce sujet; on trouve à la suite une dissertation sur la circoncision, où il prouve, contre Marsham et Spencer, que cette cérémonie a été établie chez les Juifs et chez les Égyptiens pour des raisons différentes, et qu'elle n'a point passé des uns aux autres. III. *De calceis Hebræorum*, Dordrecht, 1682, in-12; la meilleure édition, revue et augmentée, est celle de 1695, in-4°; elle

est suivie d'un discours curieux sur la critique, prononcé et applaudi, en 1670, à Utrecht, et publié à part sous ce titre : *Somnium de laudibus critiques*, Dordrecht, 1682, in-12. L'auteur suppose qu'Apollon ayant, dans un assemblée de savants, donné la préférence aux critiques, les théologiens, les jurisconsultes, les médecins et les philosophes se révoltèrent contre ce jugement ; que cependant les trois premières classes finirent par y acquiescer, mais que les philosophes persistèrent dans leur révolte ; que néanmoins la Sagesse confirma, sans restriction, le jugement d'Apollon. IV. Une *Explication*, en hollandais, de la prophétie de Jacob, et du psaume CX, appliqué à J.-C., Deventer, 1694, in-4°. V. des *Sermons*, Amsterdam, 1689 ; la Haye, 1757, in-4°. Bynæus a laissé plusieurs manuscrits.

T—D.

BYNG (GEORGES), amiral anglais, naquit en 1665 d'une ancienne famille du comté de Kent. Destiné, dès sa jeunesse, au service maritime, il ne le quitta que pendant peu de temps, pour être employé à Tanger dans les troupes de terre. En 1684, il était lieutenant à bord d'un vaisseau du roi qui allait aux Indes orientales, et manqua de périr en abordant un pirate. Il servit, en 1688, sur la flotte destinée à empêcher le débarquement du prince d'Orange ; mais il embrassa le parti de ce prince, et fut employé dans les négociations qui tendaient à le faire reconnaître pour roi d'Angleterre. Peu de temps après, il obtint le grade de capitaine de vaisseau, et servit, dans la Manche et la Méditerranée, sous les amiraux Rooke et Russel. Créé contre-amiral en 1705, il servit en cette qualité sous sir Cloudesley Shovel, qui le dépêcha avec cinq vaisseaux vers le dey d'Alger,

avec qui il renouvela le traité. En 1704, il commandait l'escadre qui attaqua Gibraltar ; il mit à la mer une partie de ses équipages, et se rendit au bout de trois jours ; mais il est plus vraisemblable que ce fut par la négligence des Anglais. Byng se distingua en plusieurs occasions, particulièrement à la bataille de Malaga. La reine le nomma chevalier. Fait viceroi en 1706, il fut envoyé, avec une flotte de vingt vaisseaux, pour défendre Barcelonne, alors assiégée par le duc d'Anjou (Philippe V). En 1708, amiral de l'escadre, il commanda la flotte destinée à la descente du Portugal, par laquelle une escadre française, sous le commandement de Dunkerque, devait favoriser l'expédition, malgré sa vigilance, cette escadre ne put sortir du port de Brest, et il la poursuivit sur les côtes de France, et la contraignit de se retirer dans les ports de France : il n'y eut opéré aucun débarquement. Cette année, Byng convoya l'escadre de Portugal à Lisbonne. Il commanda une escadre de la Méditerranée, où diverses circonstances s'opposèrent au succès de l'expédition. Il fut néanmoins nommé lord de l'amirauté ; mais on le destitua, parce qu'il n'était parvenu à aucune mesure politique à la fin du règne de la reine Anne. A l'avènement de George II, il fut réintégré et nommé baron de Byng en 1717, lorsque l'on crut que Charles XII, roi de Suède, avait dessein de faire une invasion dans la Bretagne, Byng fut envoyé avec une flotte dans la Baltique, où il concerta avec les Danois. On le chargea de défendre le détroit contre les Espagnols qui a-

cette île, et y faisaient de grands progrès. Arrivé dans la baie le 1^{er} août, il apprit que les Anglais faisaient le siège de la ville de Messine, après s'être rendus de la ville. Il fit d'abord appeler les commandants espagnols, des propositions d'armistice qui furent rejetées. Ayant aperçu la flotte espagnole se diriger contre elle et lui opposer un combat dont sa destruction entière fut la suite. Les Anglais, dans leurs relations, ont violé le droit en les surprenant par une attaque prévue et sans déclaration. Byng victorieux resta dans la baie, et donna des secours aux troupes allemandes qui reconquirent la ville. La relation de cette expédition fut envoyée en 1718, 1719 et 1720, à Londres, à Paris, à Vienne, à Rome, à Venise, à Constantinople. Ses services furent récompensés par la place de trésorier général et de contre-amiral de la marine de Bretagne. En 1721, il fut nommé pair, sous le titre de vicomte de Torrington, baron Byng de Southdown. Il fut, de plus, nommé gouverneur de la Baie, et placé par le roi à la tête de l'amirauté. Il mourut le 10 janvier 1753, à l'âge de soixante-dix ans. D—T.

BYNG (JOHN), amiral, 4^e fils du duc de Devonshire, entra fort jeune dans la marine. Son père avait si glorieusement parcouru. Son avancement fut très-rapide. Quelques succès l'élevèrent à une heure au grade d'amiral. Il fut chargé de régler les actions de la flotte anglaise pour ne s'occuper d'un événement malheureux qui la priva de son chef. Elle présenta à la postérité, comme une de nos plus sanglantes que la politique ne peut sacrifier à ce qu'elle

appelle le salut de l'état dans les temps difficiles, mais dont l'histoire revise les jugements pour l'instruction de la postérité. Vers le commencement de 1756, le gouvernement anglais, informé des préparatifs qui se faisaient dans les ports de France, effrayé du mouvement des troupes sur les côtes de la Manche, se vit menacé d'une invasion, et ne crut se rassurer qu'en appelant douze mille hommes de troupes hessoises. A cette époque, l'Angleterre ne comptait plus sur l'énergie du peuple; elle mettait toute sa confiance dans les subsides multipliés qu'elle payait aux puissances du Nord. C'était un ministère sans énergie, qui gouvernait une nation mercantile, uniquement occupée des progrès de son commerce (1). En même temps qu'on entendait parler du mouvement des troupes au-delà de la Manche, des avis informèrent les ministres des préparatifs qui se faisaient dans le port de Toulon, du nombre des vaisseaux qu'on armait, et des troupes qu'on y rassemblait. Ils étaient trop occupés du salut de l'Angleterre et de l'Irlande, pour donner une attention bien sérieuse aux établissements de la Méditerranée, quoiqu'ils y possédassent l'île de Minorque, bien plus précieuse que Gibraltar pour assurer leur commerce dans le Levant. Cependant, pressés par les avis réitérés qu'ils recevaient des côtes de la Méditerranée; ils se déterminèrent à ordonner un armement insuffisant pour combattre les préparatifs qui se faisaient notablement à Toulon. Dix vaisseaux furent équipés sous le commandement de l'amiral John Byng, plus connu alors par la gloire de son père que par la sienne propre. A cette escadre de-

(1) Pitt (depuis lord Chatam), fortement opposé aux traités des subsides, avait abandonné le ministère.

vaient se joindre trois autres vaisseaux et cinq frégates, avant son entrée dans la Méditerranée. Elle appareilla le 6 avril 1756 de la rade de Ste.-Hélène. Contrariée par les vents, elle arriva le 2 mai à Gibraltar, où elle dut s'approvisionner d'eau et de vin, et réparer ses pompes. C'est-là que l'amiral apprit qu'une escadre française, composée de douze vaisseaux de ligne, d'un nombre indéterminé de frégates, avec des vaisseaux de transport chargés de dix-neuf mille hommes de troupes, était partie de la rade d'Hières le 10 avril; que l'expédition avait été dirigée contre Minorque; que le débarquement s'était opéré, et que les Français, maîtres de toute l'île, étaient occupés au siège du fort St.-Philippe. L'amiral assembla un conseil de guerre, et consulta les ingénieurs sur la possibilité de jeter des forces dans la place. Le major d'artillerie, le capitaine et l'ingénieur, qui avaient été employés aux fortifications de Minorque, déclarèrent unanimement, qu'en supposant que les Français eussent placé des batteries sur les deux côtés de l'entrée du port, précaution qu'on ne pouvait pas les soupçonner d'avoir négligée, il était impossible de réussir sans avoir fait auparavant taire les batteries, qui infailliblement couleraient à fond les vaisseaux de transport. Il fut donc décidé qu'il ne fallait pas sacrifier à une espérance chimérique des forces qui, dans la circonstance, pouvaient être nécessaires à la conservation de Gibraltar. C'est dans ce moment, et le 4 mai, que l'amiral écrivit à son gouvernement une lettre dictée par le désespoir. Il ne dissimulait aucune des difficultés de sa position; se plaignait d'avoir été envoyé trop tard, du mauvais état de plusieurs vaisseaux de sa flotte, de la pénurie où se trouvait Gibraltar des objets néces-

saires au radoub des vaisseaux. Cette terre était une entreprise périlleuse; mais que, dût-on renoncer, ne serait qu'augmenter le nombre des prisonniers, attendu qu'on ne pouvait espérer de faire lever le siège sans la coopération de troupes assez fortes pour combattre les assiégés. Ce langage trop libéral causait le ministère de négocier d'impérialisme, ne fut pas tenu. Tous ceux qui ont lu l'histoire du procès ne peuvent discerner le sort de Minorque était le moment où la flotte anglaise dans la rade de Gibraltar, tentative d'une bataille navale, avait empêché la reddition de St.-Philippe. Néanmoins, l'amiral pour remplir sa mission, était en lui, appareilla le 8 mai 1756, il aperçut l'île Minorque par un pavillon flottait encore au fort St.-Philippe; l'on voyait des flammes françaises sur la place dentale, et les bombes pleuvaient sur la citadelle. Il s'empressa de faire trois frégates, qui devaient établir une chaîne de communication entre la flotte et la citadelle, maître l'entrée du port, faire au général Blakeney, qui contenait une lettre qui l'informait de l'arrivée de l'escadre et du secours qu'elle portait. Mais l'escadre française mandée par le marquis de sonnière, n'ayant pas tardé au sud-est, et le vent de terre soufflant fortement, l'amiral Byng fut de rappeler ses frégates avaient pu reconnaître l'entrée du port, et s'assurer si des batteries pechaient l'approche de la citadelle. C'était cinq heures du soir que l'amiral anglais eût pu former et distinguer les mouvements

Les deux escadres cherchaient à profiter du vent avant la nuit. Au jour suivant, le 20 mai, elles encourent hors de vue l'une de l'autre, elles s'aperçurent du feu des mâts, et manœuvrèrent pour se ranger en ordre de bataille. Le capitaine de la Galissonnière avait pris le commandement ; mais à l'approche du combat, à deux heures de l'après-midi, le vent changea à l'ouest, de manière que la flotte anglaise eut pour elle l'avantage, lorsque le combat commença. On comptait, du côté des Anglais, seize vaisseaux de ligne et cinq frégates. La flotte française n'était composée que de douze vaisseaux de ligne et cinq frégates. Le combat dura trois heures et demie, sans que les vaisseaux pussent s'entamer ; mais le capitaine anglais l'*Intrépide* avait emporté le commandement de l'escadre dès le commencement de l'action, et l'avant mis hors d'état de servir pendant quelque temps, il fut remplacé par le *Deptford*, petit de la flotte, qu'il tenait en réserve. Il paraît qu'il montra de l'hésitation, que le combat ne fut pas très animé, soit parce que l'amiral anglais se trouvait dans un mauvais état de santé, soit parce que les vaisseaux, et, par conséquent, le commandement, de leur côté, ne résultent pas de la différence du nombre, mais que, dans le cas d'un combat d'artillerie, il voyait d'avance l'avantage qu'aurait le capitaine de la Galissonnière, de pouvoir renouveler ses vaisseaux et mettre à terre ses blessés ; craignant que la flotte française eût une nouvelle ligne qui lui eût l'avantage du vent, et voyant que l'*Intrépide* était en danger d'être brûlé, il fit cesser le feu, et la vic-

toire resta aux Français. Il paraît que la flotte anglaise avait beaucoup plus souffert, et qu'indépendamment de la circonstance du voisinage de Minorque, la flotte française était bien plus en état de recommencer le combat. Le jour suivant les deux flottes étaient déjà hors de vue. L'amiral anglais recueillit l'*Intrépide*, et le *Chesterfield* chargé de le conduire. Il tint un conseil de guerre, qui fut d'avis de ne pas renouveler une tentative qui n'avait aucune apparence de succès. L'examen qui fut fait de l'état de la flotte démontra que trois des principaux vaisseaux étaient endommagés au point de ne pouvoir tenir la mer. Il n'y avait eu cependant que quarante-cinq hommes tués et cent soixante-deux blessés ; mais c'est surtout dans les agrès que les vaisseaux anglais avaient beaucoup souffert. Le marquis de la Galissonnière, qui n'avait aucun intérêt à le poursuivre, reprit sa station devant Mahon, pendant que l'amiral Byng continua sa route vers Gibraltar. Dès que le gouvernement anglais eut reçu la nouvelle du mauvais succès de cette expédition, il chargea les amiraux Hawke et Saunders de prendre le commandement de la flotte, et donna des ordres pour traduire en état d'arrestation l'amiral Byng à l'hôpital de Greenwich. Le fort St.-Philippe, qui avait une tranchée ouverte depuis le 10 mai, se rendit le 27 juin, à la suite d'une attaque générale. Cette conquête produisit chez les deux nations l'effet qu'on devait attendre de la différence de leur caractère : pendant que les Français faisaient éclater la joie la plus vive, les Anglais, humiliés dans ce qui fait l'objet chéri de leur orgueil, se livrèrent à une fureur qui approchait de la rage. Cette marine, sur laquelle ils se reposaient pour la défense de leurs foyers, s'était retirée devant

une flotte française inférieure en apparence! La honte de cet événement aurait dû rejaillir tout entière sur des ministres inhabiles, qui s'étaient laissés frapper de la terreur panique d'une invasion dont le projet n'était que simulé, et qui, négligeant les avis réitérés qu'ils recevaient des grands préparatifs faits à Toulon, avaient envoyé dans la Méditerranée une flotte insuffisante, pendant que les ports d'Angleterre regorgeaient de vaisseaux. Aussi, après l'événement, les ministères se reprochaient-ils mutuellement la faiblesse de leurs déterminations. Il paraît que les avis de Fox n'avaient pu prévaloir sur les terreurs paniques du duc de Newcastle et sur la présomption du lord Anson, qui espérait que l'escadre de l'amiral Byng battrait facilement toutes les forces que les Français pourraient réunir dans la Méditerranée. Le ministère recourut, dans cette circonstance, au moyen que la corruption lui donne de se blanchir aux yeux du peuple, qui croit ses intérêts toujours bien défendus lorsque le parlement en fait l'objet de ses bruyants débats. Dans la session qui suivit cet événement, la chambre des communes désira connaître les véritables causes de la perte de Minorque. Après un examen rapide des pièces qui auraient exigé le travail d'une session pour les rédiger et les mettre en ordre, il fut résolu par la chambre : « 1°. que, d'après les avis reçus » par les ministres, ils avaient eu raison d'appréhender l'invasion de l'Irlande ou de l'Angleterre; 2°. qu'ils n'avaient pu avec sûreté détacher un plus grand nombre de vaisseaux pour l'expédition confiée à l'amiral Byng. » Cette résolution ne lava pas entièrement les ministres aux yeux du peuple; mais, pour lui donner le change, ils travaillèrent à diriger son res-

sentiment contre le malheureux a Byng. La populace le pendit et gic. Les feuilles ministérielles cablèrent de leurs calomnies avec fureur qui jetterait sur leur tête un blâme ineffaçable si leurs étaient connus. Le procès fut conclu le 28 décembre 1756. devant cour martiale, composée de cinq raux et de neuf capitaines, à bord du vaisseau le *St.-George*, dans le port de Portsmouth. Après avoir entendu une foule de témoins, cette cour déclara : « que, dans le combat du 21 » l'amiral Byng n'avait pas fait » derniers efforts pour prendre » sir et détruire les vaisseaux » de France, et qu'il n'avait pas » ployé tout ce qui était en son pouvoir » pour secourir le fort *St.-Philippe* » en conséquence, ils déclarèrent » unanimité, que l'article XII du » maritime, qui, dans ce cas, » nonce la peine de mort, sans » aucune option à la discrétion » juges, lui était applicable; » dant, croyant que sa mauvaise » duité n'était l'effet ni de la lâ » ni de la perfidie, ils se reposèrent » dans leur jugement sur la déclaration » du roi. » Ils le sollicitèrent d'écrire un écrit particulier, signé unaniment par tous les juges, et qui mérite d'être connu; il est adressé aux lords, et se trouve en tête de l'ouvrage. On y lit : « Nous, soussignés, président et » membres de la cour martiale assemblée » pour le jugement de l'amiral Byng, » croyons inutile d'informer » les juges que, dans le cours de » longue procédure, nous avons » tous nos efforts pour découvrir la » vérité et pour rendre à la fois » justice qui est due à l'accusé et à son » pays; mais nous ne pouvons » défendre d'éprouver devant nous » les griefs le chagrin dont nous

inétrés, par la nécessité de mener un homme à mort d'extrême rigueur de l'art. xii, est applicable en partie, et dinet point de modification cas où le crime est commis ment par erreur du jugement. Pourquoi, tant pour le soulagement de nos consciences que pour l'accusé, nous supplions manière la plus instante vos rires de le recommander à l'absence de sa majesté. » Dans les débats qui précédèrent le Byng montra un sang-suffirait pour é'oigner le soupçonnable. Avant de subir son , il remit à l'officier de l'amitié écrit dans lequel il déclare l'œuvre dans l'intérieur de sa ce la satisfaction de s'être acson devoir avec fidélité, sergement et ses moyens; il se le victime destinée à détournement d'une nation justidignée. Voltaire, dont le sangt à l'idée des grandes injusgaga le maréchal de Richemvoyer aux juges un certificatité, qui ne pouvait être d'aus dans cette affaire. Byng leur de son côté, sa justification; nme il l'avait prévu lui-même, pouvait arrêter la résolution des t. Il alla à la mort avec calme, uebusé le 14 mars 1757. On un *Testament politique* de trad. de l'anglais, Portsmouth 1759, in-12. D—N L.—E. GHAM Voy. BINGHAM.

KERSHOECK (CORNEILLE un des plus savants jurisconodernes, né en 1675, à Mid; , étudia d'abord la théologie ter, qu'il abandonna ensuite arisprudence; il parut avec disau barreau de la Haye, et mou-

rut dans cette ville le 16 avril 1743, président du haut conseil de Hollande. Vicat a publié une édition complète de ses ouvrages, Genève, 1761, in-fol.; id., Leyde, 1766, 2 vol. in-fol., dont les principaux sont: I. *Opuscula varii argumenti*, Leyde, 1719, in-4°. C'est un recueil de dissertations sur diverses parties du droit romain, écrites d'un style serré, parmi lesquelles on en distingue une où il soutient, contre Noodt, que l'ancien usage d'exposer et de tuer même les enfants chez les Grecs et les Romains, ne fut entièrement aboli que sous les Antonins. II. *Observationes juris romani libri quatuor*, Leyde, 1710, avec une savante préface, où il prouve que le droit romain était en usage en Hollande dès le temps d'Antonin-le-Pieux, mais qu'il n'y a eu d'autorité que sous Philippe-le-Hardi; III. *Questiones juris publici libri duo*, Leyde, 1757; IV. *De foro legatorum competentis*, 1721. Ce traité a été traduit par Barbeyrac, sous ce titre: *Du juge competent des ambassadeurs*, la Haye, 1725, in-4°, réimprimé, en 1750, à la suite de l'*Ambassadeur*, de Wicquefort. Dans tous ses ouvrages, Bynkershoek s'occupe de l'éclaircissement de l'ancien droit romain, et de la restitution des textes qui ont été altérés et corrompus par la négligence des copistes et le malheur des temps. On remarque partout une étude profonde du droit, une lecture réfléchie des meilleurs jurisprudences, et une saine critique. L'auteur avait fait des recherches très étendues sur les droits, lois, décrets, usages, coutumes, etc., des diverses provinces de la Hollande, et il s'en était composé, pour son utilité particulière, un corps de droit hollandais et zélandais qui n'a pas vu le jour. Il rédigeait en 1699, en hol-

landais, une feuille périodique, intitulé: *Nouveau Mercure de la Haye*; elle fut bientôt supprimée comme trop satirique.

T—D.

BYNKES. Voy. BINKES.

BYRADIAN (SEMPAD), prince arménien, né vers l'an 50 de Jésus-Christ, succéda à son père dans la principauté de Sper, et se déclara le protecteur d'Ardaschès, jeune prince de la famille de Sanadroug (de la dynastie des Arsacides), qui s'était jeté dans ses bras après le massacre des siens par l'usurpateur Ecovant. Byradian marcha contre lui avec une armée nombreuse, et parvint, après des victoires signalées, à replacer Ardaschès sur le trône de ses pères. Ce prince le nomma gouverneur de son palais, et commandant de toutes ses troupes, à la tête desquelles il combattit les Romains, commandés par Trajan; et fit prisonnier Parsmann (Pharasmanc), qui régnait sur les rivages de la mer Caspienne. La famille *Pakradount*, à laquelle il appartenait, est d'origine juive, et s'établit en Arménie cinq siècles avant l'ère vulgaire. Le prince Bagration, général au service de Russie, descend de cette ancienne famille, qui a donné des rois à l'Arménie et à la Géorgie. K.

BYRGE (JUSTE), mécanicien et astronome, né à Lichtensteig, en Suisse, mort en 1632, âgé de quatre-vingt-un ans. Appelé à Cassel par Guillaume IV, landgrave de Hesse, il y construisit plusieurs instruments d'astronomie, des horloges fort curieuses, un globe céleste en argent, et plusieurs machines, conservées, pour leur singularité, dans le cabinet de ce souverain, qui se livrait à l'étude de l'astronomie. Après la mort de son protecteur, Byrge continua d'observer à Cassel jusqu'en 1597, l'empereur l'ayant alors nommé son mécanicien.

Képler fait un grand éloge de son talent et de sa modestie qui l'empêcha de rien publier; mais cette dernière assertion est reconnue fautive aujourd'hui. On lui attribue mal à propos l'invention du compas de proportion; Lévin Holstius, dans ses *Tractatus tres ad geodesiam spectantes*, publiés en 1605, décrit l'instrument inventé par Byrge, et en donne la gravure: c'est tout simplement ce que nous appelons un *compas de réduction*. C'est avec moins de fondement encore que Bécher attribue à Byrge l'application du pendule à la mesure du temps; il n'en apporte d'autre preuve que l'assertion d'un mathématicien de l'électeur de Mayence, qui le lui dit en 1678, c'est-à-dire plus de quarante ans après la mort de Byrge. Bramer, son disciple et son beau-frère, dit formellement « qu'il avait fait imprimer, sans texte, à Prague, en 1620, une belle *Table des Progressions* avec leurs différences de dix en dix, calculées à neuf chiffres; de sorte, ajoute Bramer, que l'invention des logarithmes n'est pas de Néper, mais a été faite par Juste Byrge long-temps auparavant. » Il y a sur ce sujet deux observations à faire: premièrement l'antériorité reste à Néper, qui publia sa découverte dès 1614; secondement Kræstner, qui le premier a retrouvé les tables de Byrge, dont l'impression paraît n'avoir pas été achevée, a reconnu que ces tables, comprenant sept feuilles et demie in-folio, ont une disposition inverse de celle des tables ordinaires. Ce sont les logarithmes qui y croissent par des différences égales, en sorte qu'elles ne mènent d'abord qu'à trouver un nombre par son logarithme, et demandent un calcul assez long pour trouver les logarithmes quand le nombre est donné. Dans le siècle

r, Dodson en a publié de sem- en Angleterre, sous le titre *logarithmic-Canon*; mais ces res se rapportent au système des bmes ordinaires, dont la base , tandis que celles de Byrge, ileulées dans le système q i ré- à la quadrature de l'hyperbole ère. Il paraît d'ailleurs qu'il lissé quelques fautes dans les de Byrge. On peut voir de plus i détails sur ce savant dans la *sur les savants Hessois*, par er, Göttingue, 1781, in-8°, ermand. C. M. P.

RNE (GUILLAUME), né à Cam- en 1746, apprit de Woollet e la gravure. Il passa en France ;o, y travailla sous Jacq. Aliamet le, et grava alors à Paris plu- sujets de paysage et de marine, autres le *Final exhaussé*, d'a- ernet. De retour en Angleterre, il a la *Mort du capitaine Cook*, s Webber, et le *Départ d'A- um*, d'après Zuccharelli. Dans ux estampes, les figures sont de lozzi; et en effet, le genre où a réussi le mieux est le paysan a de lui plusieurs morceaux s Wilson, qui rappellent le ta- vce lequel Woollet a gravé les ges de ce peintre, qui, plus qu'an- tre, s'est approché de Claude in; toutefois, le plus important ge de Byrne est une suite de vues i exécutée de concert avec Hear- titulée: *Antiquités pittoresques : Grande-Bretagne*. Cette col- n est une des plus intéressantes xistent, soit à cause du goût lequel les vues sont prises, soit se de l'exactitude qu'on a mise à e les détails d'architecture, soit a cause du talent remarquable uteur. Byrne est mort à Londres 305. V. S. M.

BYROM (JEAN), poète anglais, naquit en 1691 à Kersal, près de Man- chester. Son père était négociant. Il fut élevé à Cambridge, où il montra plus de dispositions pour les études littéraires que pour celles qui condui- sent à la fortune. Il se fit connaître en 1714 par une pastorale imprimée dans le 8. volume du *Spectateur*, et par quelques lettres piquantes dans ce même ouvrage. Ne se sentant point de goût pour un état sérieux, il fut obli- gé, ses études étant finies, de quitter l'université; et, après avoir fait pour sa santé un voyage en France, d'où il revint épris de la doctrine du P. Mallebranche et infatué des visions de M^{lle}. Bourignon, il essaya, sans beaucoup de succès, de pratiquer la médecine, en se faisant appeler le doc- teur Byrom. Il devint amoureux d'une de ses cousines, née de parents riches, qui refusèrent de l'accepter pour gen- dre; mais, avec beaucoup d'amour, un esprit et un caractère aimable, Byrom parvint aisément à se faire accepter pour mari. Ce mariage le rendit beau- coup plus heureux, mais encore un peu moins riche qu'il ne l'était, son beau-père lui refusant tout secours. Forcé à chercher des ressources dans son industrie, il inventa une méthode de tachygraphie (*short hand*) qui eut un grand succès, et qui porte encore aujourd'hui son nom. Les leçons qu'il en donna lui procurèrent quelque ai- sance, jusqu'à ce que, par la mort de son frère aîné, il se trouva en posses- sion des biens de sa famille. Il s'aban- donna alors à la paresse, avec cette passion d'un homme à qui la nécessité a fait violence en le forçant au travail. Il mourut le 28 septembre 1765. On a de lui un poème estimé sur l'*En- thousiasme*, et quelques autres poé- sies moins recommandables. C'était un homme d'un esprit vif et gai, d'un ca-

ractère doux, et incapable de nuire : ses épigrammes même en font foi. X—s.

BYRON (le commodore), né en Angleterre, le 8 novembre 1723, s'embarqua, à l'âge de dix-sept ans, sur un des vaisseaux du lord Anson, destiné à faire le tour du monde, mais qui fit naufrage au nord du détroit de Magellan. Byron fut, avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, conduit par des Indiens au Chili; il y resta jusqu'en 1744, qu'il s'embarqua sur un navire de St.-Malo, et arriva en Europe en 1745. En 1758, il commandait trois vaisseaux de ligne, et se distingua dans la guerre contre la France. Le roi George III, voulant envoyer découvrir la partie de l'Océan Atlantique située entre le cap de Bonne-Espérance et la pointe méridionale de l'Amérique, donna à Byron le commandement de la frégate *le Dauphin*. Cet amiral partit de la rade des Dunes le 21 juin 1764, ayant sous ses ordres la frégate *la Tamar*, commandée par le capitaine Monat. Ces deux bâtiments abordèrent à Madère et aux îles du cap Vert, de là vinrent mouiller dans la rivière de Rio-Janeiro, vis-à-vis de la ville de ce nom. En partant de ce port, Byron visita la partie méridionale de l'Océan Atlantique, et, après avoir cherché en vain les îles Peypys, il fit route pour aller faire de l'eau et du bois dans le port Famine, situé à peu près à la moitié du détroit de Magellan. Il vint ensuite visiter les îles Malouines, nommées *Falkland* par les Anglais. Dès que Byron eut fait la reconnaissance de ces îles, il rentra dans le détroit, et continua sa navigation jusqu'au grand Océan, connu plus généralement sous le nom de *mer du Sud*. Il rencontra, pendant cette seconde navigation qu'il fit dans le détroit, le vaisseau *l'Aigle* de St.-Malo, sur lequel Bougain-

ville (*V. BOUGAINVILLE*) était venu faire de l'eau et du bois pour la nouvelle colonie qu'il était chargé de fonder aux îles Malouines. Byron se dirigea au nord en sortant du détroit de Magellan, sur l'île Masafuera; ensuite, sa route prit de l'ouest, il passa au nord de l'archipel dangereux situé à une petite distance dans l'est des îles de la Société, et y découvrit l'île du Désappointement et les îles du Roi Georges. Peu de temps après avoir dépassé les îles de la Société, sa route prit du nord-ouest, et il découvrit les îles du Danger et de Byron. Bientôt, après avoir traversé les Carolines, en passant près de l'île Tinian, où il relâcha, il rentra dans la mer de Chine par le nord de l'île Lupon. Byron fit alors route au sud, et vint à Batavia par le détroit de Banca, d'où il partit le 10 décembre 1765, et arriva en Angleterre le 9 mai 1766. Quoique le voyage de Byron ne soit pas très fertile en découvertes, il mérite cependant un rang honorable dans l'histoire des navigations autour du globe. C'est le premier que l'on trouve dans la collection d'Hawkesworth, intitulée : *Histoire des voyages entrepris pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional, et exécutés successivement par le commodore Byron, le capitaine Wallis, le capitaine Carteret, et le capitaine Cook, dans son premier voyage*. On voit, par les noms des navigateurs qui ont suivi Byron, qu'il est le premier de cette époque mémorable où les peuples de l'Europe cessent de faire des découvertes par amour de gain, n'avaient pour but principal que le progrès des sciences. Si Cook les a tous surpassés par l'habileté et l'importance des découvertes, le mérite des autres ne doit cependant pas être oublié, et particulièrement celui de

, qui leur avait tracé le chemin. ses officiers a publié la relation voyage en 1766 ; cette relation a été traduite en français, et imprimée à Paris, 1767, in-12. Il fut imprimé, en 1748 et 1768, l'édition de son premier voyage; elle fut traduite en français par Cantwell, sous le titre : *Premier Voyage de l'empereur à la mer du sud*, Paris, an 8. Il est mort à Londres en 1768.

S (JEAN-RODOLPHE), peintre, né à Zurich en 1660, alla dans sa jeunesse à Rome, et fut appelé en France en 1704 par l'empereur Charles VI. Ce prince le chargea de peindre le plafond de la grande salle de la bibliothèque, et ce morceau est un des chefs-d'œuvre de cet artiste, qui en fit plusieurs autres dans la même capitale. En 1719, il fut appelé à Mayence par l'électeur, qui fit plusieurs tableaux de paysages dans le château de Geubach et celui de Pommersfelden. Il mourut à Wurtzbourg le 11 décembre 1758.

SANT, historien arménien. **POUSANT**.

TEMEISTER (HENRI-JEAN), mathématicien, né en 1698 à Zelle, où il fut secrétaire au conseil de l'électeur, fut, en 1740, professeur de mathématiques à Helmstædt, et mourut le 22 novembre 1746. Nous ne citerons de ses ouvrages, presque tous en latin, que : I. *Dissertatio de præstantiâ arithmeticae decadicae* ; II. *Retio compendiorum quorundam juvenatias arithmeticae deis pragmatias oyo recentiorum itatorum* ; III. *De præstantiâ o usu historiae litterariæ ejus-*

que genuinâ methodo, Wittenberg, 1720, in-4°. Helmstædt, 1728, in-4°. ; IV. *Commentarius de vitâ, scriptis et meritis supremorum præsulum in ducatu Luneburgensi*, Helmstædt, 1728-1750, in-4°, 2 vol. ; V. *Specimen supplementorum et emendationum lexicæ eruditorum germanicæ*, in-4°, sans date ni lieu d'impression ; VI. *Bibliothecæ appendix, sive catalogus apparatus curiosorum artificialium et naturalium, cum auctariis*, Helmstædt, 1735, in-4° ; VII. *Tabulæ duæ exhibentes synopsis historiae philosophicæ* ; VIII. *Catalogus bibliothecæ Lautensackianæ secundum ordinem materiarum*, ibid., 1737, in-8° ; IX. *Delineatio rei numismaticæ antiquæ et recentioris*, 3^e édition, Strasbourg, 1744, in-8°.

C. M. P.

BYWALD (L. B.), jésuite allemand, a publié un ouvrage sur diverses parties de l'histoire naturelle, intitulé : *Selectæ ex Amœnitatibus academicis Car. Linnæi, dissertationes ad historiam naturalem pertinentes, additamentis auctæ*, Gratz, 1764-66, 2 vol. in-4°. Le fond de cet ouvrage est un choix des *Amœnités académiques* de Linné, auquel cet auteur a ajouté un grand nombre d'observations intéressantes sur les trois règnes de la nature, sur les fossiles du mont Aertzberg, sur les plantes de la Styrie qui servent dans l'économie rurale et domestique, sur le miellat, ou la rosée miellée, qu'il dit être produite par les pucerons ; sur le veratrum, ou hellebore blanc ; sur les poisons du règne végétal, sur les erreurs des pharmaciens, sur les variations que les plantes éprouvent dans le nombre de quelques-unes de leurs parties, et surtout dans celui des étamines ; enfin, il a exposé les défauts des méthodes de botanique.

même du système de Linné, qui était son guide.

D—P—s.

BYZANCE (LOUIS DE), prêtre de l'Oratoire, reçut le jour à Constantinople, vers 1647, d'un orfèvre juif, et s'appela *Raphaël Lévi*. La couleur presque africaine et les traits rudes de son visage contrastaient d'une manière frappante avec ses mœurs douces et honnêtes. Né avec un goût décidé pour l'étude, il fréquenta de bonne heure tout ce qu'il y avait d'étrangers instruits à Galata, et s'attacha surtout aux Français. La lecture du *Nouveau-Testament*, et ses entretiens avec les jésuites et les capucins lui firent naître l'idée d'embrasser le christianisme. Lorsque le fameux Sabatāi Sévi, qui se donnait pour le Messie, attirait tous les juifs à sa suite, Raphaël Lévi le dénonça ouvertement comme un imposteur. Noïatel, qui s'en était servi pour se procurer des manuscrits précieux, ébahi de son intelligence, le fit truchement de la légation française. Raphaël avait eu l'imprudence de se déguiser en janissaire, sous le nom de *Ahamed*, pour accompagner un gentilhomme français en Morée. Il fut reconnu quelque temps après dans les rues de Constantinople, malgré son changement de costume, par les gens du pacha de la Morée, et traduit devant le caïmacam comme un apostat de l'islamisme, crime pour lequel on ne peut se soustraire à la mort qu'en reprenant le turban, ce qui était loin de la pensée de Raphaël, qui avait pris la ferme résolution de se faire chrétien; mais il céda aux sollicitations de ses parents, et fit profession du mahométisme, sous le nom de *Mohammed*, auquel on joignit bientôt après le surnom d'*Effendi* affecté aux savants. Comme il songeait toujours à embrasser la religion chrétienne, le chevalier d'Arvieux, qui nous a

donné dans ses mémoires l'histoire de ce singulier personnage, le réunit en grâce auprès de Noïatel, dont son apostasie lui avait fait perdre la confiance, et favorisa sa retraite dans l'hôtel de France. Il y resta caché pendant six mois, au bout desquels on parvint à le faire embarquer secrètement pour Marseille, d'où il se rendit à Paris avec des lettres de recommandation. Tronchin, l'un des directeurs de la compagnie du Levant, à qui il était adressé, fit de vaines tentatives pour l'attirer au protestantisme. On le mit entre les mains des PP. Richard Simon et de St.-Marthe de l'Oratoire, qui l'instruisirent dans la religion catholique. Il fut tenu, en 1674, sur les fonts de baptême, à St.-Germain-en-Laye, par le duc de Mazarin au nom du roi, et par M^{me}. de Colbert au nom de la reine, et prit alors le nom de *Louis de Byzance*, du lieu de sa naissance. Sa vie éblouissante, son goût pour l'étude et pour la retraite, le firent admettre, trois ans après, dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut élevé au sacerdoce. Son mérite ne se bornait pas à une connaissance parfaite de la plupart des langues anciennes et modernes; il fit des conférences ecclésiastiques en homme consommé dans cette partie. Son zèle pour le salut de ses compatriotes le porta à se consacrer spécialement à la conversion de ceux que différentes affaires amenaient à Paris. Il avait même acheté un grand nombre d'exemplaires du *Nouveau Testament*, traduit en turk par Guillaume Seaman, Oxford, 1666, in-4^o, qui devoient partir sur le vaisseau qui transporta en 1690 M. de Ferriol à Constantinople; mais ils n'arrivèrent au port qu'après le départ de l'ambassadeur. Un janissaire musulman, furieux d'avoir été confondu par lui dans une

re publique, s'étant introduit en chambre avec le dessein de tuer, le P. de Byzance ne parvint à débarrasser qu'en s'armant d'un ancien sabre suspendu à son côté, qui lui laissa de fortes impressions, jointe à un excès de mélancolie, le jeta dans une mélancolie délirante tels que ses confrères, et il y mourut le 25 mai 1767. On employa sans succès tous les moyens pour le ramener à son état, et ses vœux se virent réduits à le mettre en terre. Sa maladie y résista pendant environ vingt ans à toute sorte de traitement, et il y mourut le 25 mai 1767. Le seul ouvrage imprimé du P. de Byzance est intitulé : *la Goutte curée par le remède turc*, Paris, 1712. Hincelman voulut l'enconcurrent avec lui pour une traduction du *Coran*, qu'il se proposait d'imprimer avec le texte arabe. Le P. de Byzance n'entra pas dans ce projet, et le texte seul parut en 1767. Il se trouva beaucoup de difficultés parmi ses manuscrits, et une confusion dans la traduction française de la partie orientale du *Coran*, qui est la plus considérable. L'auteur prouve, par ses notes, que la plupart des révisions de ce livre sont tirées des rabbins à Mahomet. Ses autres ouvrages sont des ouvrages sur la religion des mahométans, et une traduction de la conférence qui eut lieu entre trois docteurs de cette religion et un maronite, en présence du sultan d'Alep. Le maronite était un vieillard, très savant, dont le style approche de celui de Solignac. Legrand, interprète du roi dans les langues orientales, en a publié en 1767, plus élégante, mais moins exacte. A une profonde connaissance des langues, le P. de Byzance joignait un savoir très étendu dans les antiquités : mais il ne reste de lui

en ce genre que quelques manuscrits, entre autres des tables de tous les diviseurs depuis 1 jusqu'à 10,000 ; des solutions de problèmes de la géométrie transcendante, etc. Il fut l'ami particulier des PP. Mallebranche, Raynaud, Le Long ; il était en relation avec le marquis de l'Hôpital, Leibnitz, etc. Ses manuscrits ont passé de la Bibliothèque de l'Oratoire-St.-Honoré dans la Bibliothèque impériale. T—D.

BYZAS, chef des Mégariens qui fondèrent Byzance, maintenant Constantinople, l'an 658 avant J.-C. Phidalea, qu'on dit avoir été son épouse, ne fut pas moins célèbre que lui, et, à la tête des femmes, elle défist Strombus, frère de Byzas, qui s'était révolté contre lui. Diodore prétend que Byzas était contemporain des Argonautes. Quelques anciens disent qu'il fut, en son temps, le plus juste de tous les hommes. Il y a obscurité, incertitude et contradiction dans les auteurs, sur son expédition et sur son règne. C—A.

BZOVIVUS, ou BZOWSKI (ABRAHAM), dominicain polonais, né à Proszowic, en 1567. Ayant pris l'habit religieux en Pologne, il fut envoyé par ses supérieurs en Italie, où il professa la philosophie et la théologie. De retour dans sa patrie, il devint prieur des dominicains à Cracovie. Il se rendit cependant de nouveau en Italie, et s'établit à Rome, où il fut chargé de la continuation des *Annales de Baronius*. Il en composa neuf volumes (XIII à XXI), imprimés à Cologne, de 1616 à 1650, et à Rome, 1672. Il resta fidèle aux principes de son prédécesseur. Les jésuites et les cordeliers se plaignirent de son dévouement exclusif aux dominicains, et l'électeur de Bavière lui fit intenter un procès pour avoir mal parlé de l'empereur Louis IV de Bavière. Plusieurs volumes, in-4°. et

in-fol. furent publiés par les plus habiles écrivains de Bavière, pour défendre l'empereur Louis. Bzovius fut contraint de se rétracter publiquement. Cette rétractation fut imprimée à Ingolstadt, en 1628, in-8°. Les autres ouvrages de Bzovius sont : *Historia ecclesiastica ex Baronii annalibus historiis excerpta*, Cologne, 1617, 5 tom. in-fol.; *Quadragesima sermones super canticum Salve Regina*, Venise, 1598; trois recueils de sermons, sous le titre de *Sacrum Pancarpium*, Venise, 1611; *De rebus gestis summorum pontificum*, Cologne, 1619 et 1622, in-4°, en italien; c'est une nouvelle édition de *Platina*,

avec les Vies de Paul V et de Grégoire XV, par Bzovius; *Nomenclator sanctorum professione medicorum*, Rome, 1612, in-fol.; 1621, in-12; et Cologne, 1623, in-8°. ; et plusieurs autres ouvrages, tous en latin. Bzovius manque de critique, d'impartialité et de modération. Logé pendant quelque temps au Vatican, il se retira ensuite dans un monastère de son ordre, parce qu'en son absence, des voleurs s'étaient introduits chez lui, et avaient tué son domestique. Il mourut le 31 janvier 1637. Les PP. Quéif et Echard (dans leur *Scriptores ordinis prædicatorum*) ont consacré un très long article à Bzovius. C—AU.

C

CAAB. Voy. KAAB.

CABADES, ou CAVADES, ou KOBAD, roi de Perse, fils de Pérose, ayant autorisé par une loi la communauté des femmes, et faisant usage de toutes celles qui lui plaisaient, perdit sa couronne, et fut enfermé dans une tour. Sa femme le délivra en se livrant au gouverneur qui en était amoureux. Cabades remonta sur le trône, reçut des secours des Huns Néphthalites, déclara la guerre à l'empereur Anastase I^{er}, ravagea l'Arménie et la Mésopotamie, prit Armède et l'abandonna au pillage. La paix fut conclue quelque temps après, mais la guerre recommença sous Justin et sous Justinien. Cabades éprouva des revers, et mourut en 531. K.

CABALLO (EMMANUEL) s'illustra au siège de Gênes, sa patrie, en 1515. Un vaisseau chargé de vivres et de munitions allait tomber au pouvoir des Français qui, depuis seize mois, assiégeaient la ville et l'avaient réduite aux horreurs de la famine, lorsque Caballo monta sur un autre vaisseau et

amena le premier à Gênes, au milieu du feu de l'ennemi. Cet action, qui décida la levée du siège, lui mérita le nom de libérateur de sa patrie. — CABALLO (François), de Bresse, professeur de médecine à Padoue, mort à Bresse en 1540, dans un âge très avancé, a laissé, dit Moréri, un livre latin qui traite de l'animal qui entre dans la thériaque, imprimé avec les *Conseils* d'Ant. Cernisoni, Venise, 1503, in-fol., réimprimé dans d'autres collections, et, pour la dernière fois, avec les ouvrages choisis de médecine de Barthélemi Montagnana, Nuremberg, 1652, in-fol. A. B.—T.

CABANE (PHILIPPINE), dite la *Catanoise*, blanchisseuse de son métier et femme d'un pêcheur, fut choisie pour nourrir le fils dont la duchesse de Calabre était accouchée en Sicile, où son mari Robert, qui depuis fut roi, faisait la guerre. On la connaissait alors sous le nom de *Philippine*. Cette femme, jeune et belle, joignait à ces dons de la nature, le talent de plaire et de suivre les pas

ses maîtres pour les sub- dix-sept ans, la Catanoise un courtisan, vicilli dans l'in- te souvent en vain. La du- tant morte, et le duc ayant lona Sancha d'Arragon, la e, aussi dévote, aussi con- re que sa nouvelle maîtresse, imer encore plus qu'elle n'a- imée de la première. Dans le nps, parut à Naples un autre ne de la fortune. Raymond e, premier maître d'hôtel du it acheté un jeune Sarrazin service; il s'attacha bientôt ave, et lui donna son nom, et son rang. Le vieux Ca- fit connaître au roi Robert, succéda à Charles II, et il faveur de lui céder sa place. au Cabane fut armé chevalier même, qui le fit aussi grand- à la vue de sa noblesse in- le mari de la Catanoise était n la maria avec Cabane. Il tre auprès de la nouvelle du- e Calabre, épouse du fils de une dame d'honneur capable onner de bons conseils : la échale fut choisie pour rem- oste. Catherine d'Autriche, le maîtresse, aimait les plai- trouva dans l'adroite séné- te la complaisance qu'elle ésirer, et le goût le plus dé- les plaisirs. Celle-ci fit place de Valois, qui fut pour la ce que les autres princesses té, et ce que la reine était Cabane vint à mourir : sa t conservée à son fils. Enfin, se de Calabre, en mourant, ada pour gouvernante des s qu'elle laissait. De ces deux inée fut Jeanne I^{re}, qui lui issi toute son affection. La ne fut pas moins complai-

sante à servir toutes ses passions. Elle favorisa la vie licencieuse de cette reine, et la servit dans ses intrigues. Ce fut elle qui lui proposa de se dé- faire d'André de Hongrie, son mari; mais, si elle eut la plus grande part au massacre du roi André, le 18 sep- tembre 1345, elle en fut aussi la première victime. Bertrand de Bayx ayant été chargé par le pape d'ins- truire le procès de tous ceux qui avaient participé à ce meurtre, fit saisir la Catanoise, et l'exposa à une tor- ture si violente, qu'elle mourut dans les douleurs de la question. — Son fils, Robert de CABANE, fut arrêté avec elle, et tenaillé en 1345; mais, pen- dant son supplice, les bourreaux lui mirent un bâillon dans la bouche, pour qu'il ne pût pas accuser la reine d'avoir ordonné le meurtre de son mari (Voy. ANDRÉ de Hongrie et JEANNE I^{re}). On attribue à l'abbé Lenglet-Dufresnoy *la Catanoise*, ou *Histoire secrète des mouvements arrivés au royaume de Naples sous la reine Jeanne I^{re}*, Paris, 1731, in-12. S. S—r.

CABANIS (JEAN-BAPTISTE), avo- cat et cultivateur, né en 1723, à Yssandon, à quelques lieues de Brive, où il est mort en 1786, âgé de soixante-trois ans, a des droits à la reconnaissance de la postérité, pour avoir perfectionné l'art de greffer les arbres fruitiers, et avoir introduit dans son pays de nouveaux objets de cul- ture, et des procédés avantageux dans l'agriculture et l'économie rurale. Son père, jurisconsulte éclairé, et qui fut quelque temps juge d'un bailliage des environs, était généralement consi- déré à cause de ses lumières et de son incorruptible probité. Cabanis fit ses études à Tulle, où les jésuites avaient un collège; il alla ensuite étu- dier le droit à Toulouse. Il était des-

tiné à exercer une charge de judicature; mais, peu après son retour dans ses foyers, il se maria. Un vaste domaine que son épouse lui apporta en dot, et dont le sol était presque stérile, lui donna l'occasion de développer les connaissances qu'il avait déjà sur l'agriculture, et lui inspira un vif désir de les perfectionner, par des observations exactes et des expériences suivies, surtout dans la culture des arbres. Dès-lors, il renouça à la magistrature, et l'on vit bientôt, avec étonnement, des champs qui ne produisaient que du sarrasin ou quelques épis de seigle se couvrir annuellement de riches moissons de froment ou de maïs; des terrains bas et marécageux, pleins de roseaux, étant plantés d'aunes, former des espèces de taillis en coupes réglées. Il perfectionna la manière de cultiver la vigne dans sa province; il rechercha les meilleurs plants, et choisit ceux qui y réussissaient le mieux, en raison du climat. Les connaissances qu'il avait acquises sur cette partie le mirent en relation avec Turgot, qui était alors intendant de Limoges; il fut souvent consulté et employé par cet administrateur éclairé, dont il partagea le zèle pour l'introduction des mérinos dont on faisait alors les premiers essais. Il se chargea de deux béliers et de quelques brebis de race espagnole que le gouvernement lui confia, et il croisa cette race avec celles du Limousin et du Berri. Turgot établit une société d'agriculture à Limoges; il affilia à cette société celle qu'il établit aussi à Brive, et dont Cabanis fut nommé secrétaire perpétuel. Ses observations et ses expériences sur l'art de la greffe n'auraient peut-être jamais été publiées sans les soins de Turgot, qui lui fit surmonter tous les scrupules de sa modestie. Il engagea secrètement l'aca-

démie des sciences et belle Bordeaux à proposer pour prix de 1762 l'art de la greffe, et il pressa Cabanis sur ce sujet. Les mémoires qui pleinement satisfait l'académie renvoya le concours à l'année avec un prix double. Le titre était : *Quels sont les principes de la greffe, et qu'on pourrait en déduire, succès de cette opération la perfectionner?* Cabanis nouveau mémoire: il fut imprimé par l'ordre de l'académie Bordeaux en 1764, sous le titre *sur la greffe*. L'auteur des notes en 1781. On à Paris, en 1805, une notice, précédée d'une notice sur la vie de l'auteur. Elle contient un grand nombre de notions neuves et précieuses sur les arbres fruitiers. Cabanis a quelques espèces de fruit contribué à rendre l'usage de terre plus général dans

CABANIS (PIERRE-JEAN) fils du précédent, médecin et littérateur distingué, né en 1757. Placé à sept ans dans un collège de bons prêtres du voisinage de Brive, et dont l'un avait été son frère, et dont l'autre, « il y donna que » de talent. Il y manifesta » esprit de suite et une » ses habitudes, qui dure » sentir que, s'il prenait » route, il pourrait obtenir » ces (1). » A dix ans, admis au collège de Brive, tenu par des jésuites. « On s'aperçut de » ses classes que la sévé-

(1) Ce qui est accompagné de p. dans quelques passages suivants notice que Cabanis avait rédigé qui est conservée dans sa famille.

nas avec lui, et quelques ri-
dées déplacées commencèrent à
à son caractère une roideur
le s'est corrigé qu'assez tard.»
de, il prit un autre essor.
ar un maître aussi bon et
able qu'instruit, il devint
studieux par affection, prit
vif pour les lettres, et une
passion pour les grands maî-
soésie et d'éloquence qui fu-
entre ses mains. L'année de
rique ne fut pas, à beaucoup
si heureuse. Révolté des traî-
durs qu'il avait essayés de la
un des chefs du pensionnat,
parti qui tenait à la violence
tractère; il redoubla d'entête-
le provocations faites à ses
se laissa même accuser d'une
il n'avait pas commise, par-
s fatiguer de lui, et fut ren-
on père. Mais il trouva dans
le paternelle plus de désagré-
n'il n'en avait évités. « Son
révolta et s'agit de plus en
lès ce moment, il ne fit plus
Enfin, au bout d'un an, son
entit qu'il fallait tenter d'au-
yens que ceux de la rigueur.
ena lui-même à Paris, et, res-
ssant bientôt que sa surveil-
e pouvait avoir sur lui aucune
ce utile, il le livra à lui-même
ieu de cette grande ville, à
e quatorze ans. Ce parti était
re; le succès en fut complet.
se ne se sentit pas plutôt libre
que toutes ses forces s'étaient
ées à secouer, que le goût de
se réveilla chez lui avec une
le fureur. Per assidu aux le-
e ses professeurs de logique
physique, il lisait Locke, il
les cours de Brisson; en
temps il reprenait sous œuvre
les différentes parties de son

» éducation première. Deux années
» s'écoulèrent pour lui comme un
» jour, dans la société des classiques
» grecs, latins et français et dans celle
» de quelques camarades d'études qui
» joignaient des mœurs aimables au
» même goût pour les lettres. » Tout
à coup, et presque en même temps,
il reçut une lettre de son père qui le
rappelait dans sa province, et l'offre
d'une place de secrétaire auprès d'un
grand seigneur polonais. « Placé entre
» l'idée d'un voyage lointain qui dé-
» rangeait ses études, mais qui lui
» laissait l'espoir de les reprendre, et
» celle d'une retraite absolue dans le
» sein de sa famille, où le premier
» essor de son talent se fût bientôt en-
» gourdi sans retour, il ne balanoe
» pas; à l'âge de seize ans, il se livre
» à des mains étrangères, et il va par
» mer chercher un pays qu'on lui re-
» présentait comme à demi-sauvage. »
C'était en 1775, pendant cette diète
où il s'agissait de faire approuver par
des Polonais le premier partage de la
Pologne. Les moyens de terreur et
de corruption qui furent employés,
lui offrirent un affligeant spectacle. « Il
» en contracta un mépris précoce des
» hommes, et une mélancolie que sa
» bonté naturelle avait peine à mai-
» triser. » Après deux ans d'exil, et à
l'âge de dix-huit ans, il revint à Paris.
Turgot, ami de son père, était alors
ministre des finances. Il lui fut pré-
senté, en fut accueilli avec bienveil-
lance, et allait être placé conformé-
ment à ses talents et à ses goûts,
quand une intrigue de cour renversa
le ministre. Une expérience précoce,
mais peu propre à lui donner le goût
du monde, et la connaissance de la
langue allemande, étaient les seuls
fruits qu'il eut recueillis de son voya-
ge. Il fallait réparer ce temps perdu;
c'est de quoi il s'occupa sur-le-champ

avec ardeur, et son père ayant mieux senti la nécessité de seconder ses efforts, lui assura les moyens d'exister pendant encore deux ou trois ans. Cabanis n'en demandait pas davantage. Il était lié d'amitié avec le poète Roucher, qui jouissait alors d'une grande célébrité. Cette liaison ranima ses goûts poétiques, et l'académie française ayant proposé pour sujet de prix un fragment de traduction d'Homère, il osa non-seulement concourir, mais entreprendre la traduction entière de l'*Iliade*. Les deux morceaux qu'il envoya à l'académie n'y furent pas même remarqués; mais plusieurs hommes de goût en jugèrent autrement; ceux qui furent insérés peu après dans les notes du poème des *Mois*, obtinrent l'approbation générale. Les succès de société que ces essais lui procurèrent, les invitations, les lectures, les applaudissements de quelques cercles qui dispoaient alors de la renommée, ne lui en imposèrent pas long-temps. Le vide de cette existence augmentait sa mélancolie; ses études excessives alteraient profondément sa santé; nulle perspective solide ne s'ouvrait devant lui; son père le pressait de choisir une profession utile; il se décida enfin pour la médecine, « dont les études variées offrent une ample pâture à l'activité de son esprit, et dont les fonctions exigent un exercice continu du corps, qui était devenu pour lui le plus pressant besoin. Sa mauvaise santé même influa sur son choix, et il y fut encore plus particulièrement confirmé par le médecin Dubreuil, dont il avait réclamé les secours, et qui s'offrit à lui servir de guide dans cette nouvelle carrière. » Cabanis travailla six ans sous cet habile maître, le suivant au lit des malades, soit dans l'hôpital, soit dans

les maisons particulières tant sur tout ce qu'il voyait ce qu'il lisait, et ne se traire de ses études que ce qu'exigeait sa santé. Ces sdaient nécessaire le séjour pague, et l'état qu'il avait qu'il suivait avec ardeur le voisinage de Paris : il teuil. C'est-là qu'il fit la c de la veuve d'Helvétius » excellente et respectabl » depuis lui a toujours sei » et qu'il a chérie comme » dre et dévoué. C'est da » de M^{me}. Helvétius qu » de cultiver la connaissa » got, qu'il fit celle de d' » Franklin, de Jefferson » quit l'amitié de Condilla » mas. C'est chez Tur » d'Holbach qu'il vécut sa » plusieurs années de sa » derot, d'Alembert et d' » mes de lettres distingu » dernier voyage de Volt » il lui fut présenté par J » lut des morceaux de s » d'Homère. Le vieillard, » gué et déjà malade, par » dre avec intérêt; il les loi » mais on ne doit pas dissi » fut presque toujours au » l'original. » Cabanis av. puis long-temps de s'occ ouvrage. Concentré dans les travaux de sa professi entièrement renoncé aux tres, « et son renoucen » complet et si franc, qu' » sieurs années sans se j » lecture d'une page d'l » Virgile ou de Racine. adieux à la poésie par s d'un médecin, imitation lui d'Hippocrate. Ce peti composé en 1785, est pré

e quels étaient dès-lors ses
 . Il s'y confirma de plus en
 ure que la révolution approu-
 qu'elle eut éclaté, il se
 si dévoué aux principes sur
 lle était fondée, qu'ennemi
 s qui l'ont souillée. Il publia
 des *Observations sur les*
 avant qu'il fût nommé ad-
 ur de ceux de Paris. Des
 et des liaisons communes
 approché de Mirabeau. Le
 cet homme extraordinaire,
 eut dire tant de bien et tant
 mettais à contribution les
 : plusieurs hommes de ta-
 -faisaient un bonheur de lui
 er leurs idées et leurs ou-
 rsuadés qu'il ne s'en servi-
 pour produire d'heureux
 anis, en se liant avec lui,
 omme un devoir d'entrer
 association désintéressée ;
 que Mirabeau dut le *Tra-*
éducation publique, trouvé
 apiers après sa mort, et pu-
 abanis lui-même en 1791.
 ernière maladie, Mirabeau
 recevoir de soins que de
 urut en quelque sorte dans
 et Cabanis publia peu de
 es le *Journal de sa mala-*
sa mort. Cette liaison et les
 s qui se sont élevées en dif-
 ns contre l'homme qui en
 t, ont exposé Cabanis lui-
 es reproches injustes. Il est
 ir que l'éclat des grands ta-
 éduction des qualités aim-
 mination qu'on ne pouvait
 les sentiments pleins d'élé-
 e noblesse, avaient fait naître
 e illusion que rien ne pat-
 t que la pureté de son ame
 recule à tout ce qui pou-
 la mémoire de celui qui
 son ami. Une autre liaison

de Cabanis qui fut encore plus in-
 time, et qui n'exige point les mêmes
 explications, est celle qu'il eut avec
 Condorcet. « Avant la révolution, il
 » l'avait rencontré chez Turgot, chez
 » Franklin et chez quelques autres de
 » leurs amis communs. Des rapports
 » plus intimes confirmèrent par la
 » suite ce qu'avaient commencé l'es-
 » time de sa personne et l'admiration
 » de ses lumières. Les malheurs du
 » gouvernement révolutionnaire, et
 » l'atroce persécution à laquelle Con-
 » dorcet fut livré peu de temps après
 » le 31 mai, resserrèrent encore leur
 » amitié; mais tous les efforts pour le
 » dérober à sa fatale destinée furent
 » vains, et Cabanis n'eut, dans cette
 » catastrophe, d'autre consolation que
 » de recueillir les derniers écrits de
 » son malheureux ami, et ses der-
 » nières recommandations, toutes re-
 » lativ s à sa femme et à son enfant.
 » Ce fut peu de temps après sa mort,
 » que Cabanis épousa sa belle-sœur,
 » Charlotte Grouchy, sœur du géné-
 » ral de ce nom et de Sophie Grou-
 » chy, veuve de Condorcet. » Il a dû
 à cette union le bonheur et la conso-
 lation du reste de sa vie. En l'an III,
 après le règne de la terreur, lors-
 qu'on forma les écoles centrales, Ca-
 banis fut nommé professeur d'hygiène
 aux écoles de Paris; en l'an IV, il fut
 élu membre de l'institut national des
 sciences et des arts; en l'an V, pro-
 fesseur de clinique à l'école de méde-
 cine de Paris; en l'an VI, représen-
 tant du peuple au conseil des cinq-
 cents; il était encore en l'an VIII,
 lors de la révolution du 18 brumaire,
 et il fut nommé peu de temps après
 membre du sénat-conservateur. Ce-
 pendant, depuis plusieurs années, sa
 santé s'altérait de plus en plus; sa
 sensibilité, naturellement si vive et si
 prompte, avait encore été exaltée par de

longs travaux, par la méditation et par l'agitation des affaires. Au printemps de 1807, après un léger repos, il fut frappé d'apoplexie. Heureusement, M. Richerand entra chez lui à l'instant même; ses soins eurent bientôt dissipé les symptômes et arrêté les suites de cet accident; mais Cabanis, depuis ce moment, fut forcé de renoncer à tous travaux, même à toute conversation trop animée, et de se concentrer plus que jamais dans la solitude et dans les affections de sa famille. Le voisinage de Paris l'exposait à des visites trop fréquentes; il quitta Auteuil, et alla s'établir au château de M. de Grouchy, son beau-père, à douze lieues de Paris, près la petite ville de Meulan. Il y passa toute la belle saison. L'exercice du cheval et la chasse purent lui faire beaucoup de bien. Il revenait par intervalles à la lecture des poètes qu'il avait tant aimés; il songeait même quelquefois à retoucher et achever sa traduction d'Homère. Il trouvait dans sa bienfaisance le plus doux emploi d'une partie de ses journées. On venait de toutes parts le consulter pour de pauvres malades; tantôt, il allait lui-même les visiter; tantôt, au défaut de ses soins, il leur prodiguait des conseils et des secours, secondé dans cette pitié si vive par un neveu, admirateur de ses talents et imitateur de ses vertus. Dans l'arrière-saison, au lieu de retourner à Auteuil, il se rapprocha seulement un peu de Meulan, et choisit pour demeure une maison située près du petit hameau de Rueil. Il y passa l'hiver, occupé des mêmes soins, mais de plus en plus sujet à des accidents, qui augmentaient sa faiblesse et lui annonçaient sa fin prochaine. Il en parlait souvent, et toujours avec une parfaite sérénité d'esprit et une mélancolie attendrissante. Enfin, le 5 mai 1808,

après une promenade pendant laquelle il avait eu avec sa femme plus doux épanchements de cœur se mit tranquillement au lit, de quelques heures, et fut saisi vers heure du matin d'une nouvelle attaque qui l'emporta, malgré les secours les plus prompts. Ainsi mourut à l'âge d'environ cinquante-deux ans un des hommes de nos jours réuni au plus haut degré les qualités éminentes de l'esprit, les vertus de l'âme, la noblesse du caractère, l'exquise bonté du cœur. Cette noble qualité, qui présidait à toutes ses actions, respire aussi dans tous ses ouvrages. Il n'y en a aucun qui n'ait été dicté par un ardent amour des hommes, et par le désir de les rendre meilleurs et plus heureux. Le seul de ses ouvrages, qui est purement littéraire, est intitulé *Mélanges de littérature allemande ou Choix de traductions de Mand*, etc., Paris, an v (1797), grand in-8°. Il est dédié à M. de La Harpe, et contient neuf morceaux dont six traduits de l'allemand par Meissner; une pièce de théâtre de Goëthe, intitulée *Stella*; l'épigramme de Gray, sur un cimetière de campagne, et l'idylle grecque de Pindare sur *la Mort d'Adonis*. Il publia de temps après un ouvrage de philosophie médicale, où il examine *gré de certitude de la médecine*, Paris, 1797, in-8°, réimprimé en 1802, avec une nouvelle édition de ses *Observations sur les hôpitaux*, *Journal de la maladie de Mirabeau*, etc. Sur le premier de ces ouvrages nous trouvons ceci écrit par un homme de réputation et un écrivain de talent, M. Pariset: « Cette question du degré de certitude de la médecine en suppose une autre, savoir si la médecine existe réellement. » Cette seconde question, C

noble les arguments les plus
bles que les ennemis de la mé-
e aient jamais proposés contre
et, après les avoir présentés
toute leur force, il les combat
ne logique victorieuse, et ruine
diversaires par leurs propres
s. Dans le fond, cette question
fuit toujours à une simple dis-
de mots. Comme la médecine
que l'art d'agir sur l'homme
certaine manière et dans de
ines vues, et que tout dans la
e agit sur l'homme, il est évi-
que, si l'on peut élever un dou-
cet objet, ce n'est pas de sa-
si la médecine existe, mais s'il
possible qu'elle n'existât pas.
it à la première question, qui
ste à savoir s'il est possible
ajétir cette action sur l'homme
règles fixes, invariables, et à
aire à volonté tel ou tel effet
miné, il est clair que cette
ion est beaucoup plus difficile
autre, et que la certitude que
cherche se réduira toujours à
robabilité plus ou moins gran-
t par conséquent plus ou moins
e d'une vérité absolue; en quoi
decine se rapproche de toutes
ciences par lesquelles on agit
bomme, la morale, par exem-
et ses deux subdivisions prin-
es, la législation et la politique.
este, ce petit traité de Cabanis
le cachet d'un esprit exercé à
er les problèmes les plus déli-
et à en faire sortir la solution
us les éléments qui l'embar-
» ! *Notice historique et litté-
ur Cabanis, lue à l'athénée
is.*) On lui doit aussi, sous le
» *Coup-d'œil sur les révolu-
la réforme de la médecine,*
804, in-8°, un ouvrage dans
s diverses doctrines des grands

hommes, qui, à différentes époques,
ont influé sur les progrès de la scien-
ce, sont exposées avec un talent d'a-
nalyse et une critique judicieuse qui
sont de cet ouvrage même un moyen
de perfectionnement et de progrès. Il
a encore laissé : I. un écrit de peu d'é-
tendue, mais dont les gens de l'art
sont grand cas, intitulé : *Observations
sur les affections catarrhales en gé-
néral, et particulièrement sur celles
qui sont connues sous le nom de
rhume de cerveau et rhume de poi-
trine*, Paris, 1807, in-8°; II. dans
différents journaux littéraires, plu-
sieurs morceaux de sciences, de phi-
losophie et de politique, entre autres
dans le *Magasin encyclopédique*, une
*Dissertation sur le supplice de la
guillotine*, dans laquelle il réfute l'o-
pinion de Sæmmering et de M. Sue,
qui regardent ce supplice comme très
douloureux, et qui pensent même que
la douleur se fait sentir encore après
la décapitation; III. dans les journaux
politiques, et notamment dans le *Mo-
niteur*, plusieurs *Discours* prononcés
à la tribune du conseil des cinq-cents.
Mais le grand ouvrage de Cabanis, et
le fondement le plus solide de sa gloire,
est celui dans lequel il expose les
*Rapports du physique et du moral
de l'homme*. Six des douze mémoires
qui le composent furent d'abord im-
primés dans les deux premiers volu-
mes du *Recueil de l'institut nation-
nal, classe des sciences morales et
politiques*; ils reparurent avec les six
derniers, Paris, 1802, 2 vol. in-8°;
et, dès l'année suivante, on en donna
une seconde édition, revue, corrigée
et augmentée par l'auteur, accom-
pagnée d'un *Extrait raisonné ser-
vant de table analytique*, par M. le
sénateur Destutt-Tracy, et de *Tables
alphabétiques et raisonnées des au-
teurs et des matières*, par M. Sue,

it dès-lors combien de diverses y peuvent exercer de l'influence inhérentes à l'être pen- et constitutives de cet être ; les extérieures et accidentelles. Ca- dans les six mémoires suivants, re cette influence qu'exercent, formation des idées et des has morales, les âges, les sexes, mpéraments, les maladies, le : et le climat. Le dixième mé- contient des considérations tou- la vie animale, les premières inations de la sensibilité, l'ins- la sympathie, le sommeil et le Ayant suffisamment examiné peut influencer sur les opérations les affections morales, il passe : onzième mémoire à l'examen influence réciproque, ou de la n du moral sur le physique. étant toujours, comme il le fait utes les parties de son ouvra- gane cérébral comme celui qui, : les lois de l'économie vivante, ercer la somme d'action la plus ite, la plus énergique et la plus le, il en conclut que cette in- évidente du moral sur le phy- 'est autre que l'influence même tème cérébral, comme organe ensée et de la volonté, sur les organes dont son action sym- te est capable d'exciter, de sus- et même de dénaturer toutes tions. Enfin, dans son douzième re il traite des tempéraments ac- est une espèce de complément trième, où il examine l'influence des tempéraments. Il n'avait ré dans celui-ci que le tempé- naturel, celui qui naît avec les us, ou dont ils apportent les dis- is en venant au jour ; il con- claus ce dernier mémoire, sous de *tempérament acquis*, celui orme chez les individus par la

longue persistance des impressions accidentelles auxquelles ils sont expo- sés, telles que celles qui naissent des maladies, du climat, du régime, et des travaux habituels du corps ou de l'esprit. Sans qu'il nous soit possible de donner à cette sèche analyse le moindre développement, on voit assez quelle est la grandeur, l'importance et la nouveauté des questions et des problèmes que l'auteur s'est proposé de résoudre. Il y procède avec une méthode qui aide l'esprit, et avec une candeur et une bonne foi qui devaient le mettre à l'abri des accusations dont il a été l'objet. Il n'ignorait pas ces ac- cusations, et il n'a pas dédaigné d'y répondre dans la 2^e édition de son livre. Il s'était abstenu, dans son grand ou- vrage, de traiter la question des *causes premières*, cette question si grande et si délicate ; mais il y est revenu ensuite, et l'a traitée dans un essai particu- lier avec une grande supériorité de ta- lent, de raison, de bonne foi et de lumiè- res. Les résultats auxquels il est conduit, prouvent que ses sentiments intimes étaient bien différents de ceux qu'on lui a supposés. Cet écrit est destiné à tenir sa place parmi les plus beaux morceaux de haute philosophie qui existent en notre langue. Sa famille possède dans un autre genre un tra- vail précieux, quoiqu'imparfait : c'est la traduction en vers de plus de la moitié de l'*Iliade*. La publication de ces morceaux et de quelques autres dans différents genres, que Cabanis a laissés, ne pourrait être que bien ac- cueillie.

G—É.

CABARRUS (FRANÇOIS, comte DE), né à Bayonne en 1752, fut d'a- bord destiné à suivre la profession de son père, négociant distingué et très considéré. Il fit ses études chez les pères de l'Oratoire à Condom, et en- suite à Toulouse, au collège de l'Es-

quille; mais il se lassa des études, et quitta brusquement Toulouse pour revenir dans la maison de commerce de son père, qui jugea plus convenable de l'envoyer à Saragosse chez un de ses correspondants, pour continuer son éducation commerciale, et apprendre la langue espagnole. M. Galabert, chez lequel le jeune Cabarrus fut placé, le reçut très bien et le logea dans sa maison. Cabarrus distingua M^{lle}. Galabert, s'en fit aimer, et l'épousa secrètement en 1772. Ce mariage déplut aux deux familles; cependant M. Galabert établit son gendre à Caravauchel, dans une fabrique de savon dont il lui donna la direction. Cet établissement, à la proximité de Madrid, permit à Cabarrus de faire de fréquents voyages dans cette capitale, et ses goûts le mirent en relation avec quelques gens de lettres, et notamment avec l'abbé Guevara, auteur de la *Gazette de Madrid*, qui l'introduisit dans plusieurs grandes maisons de Madrid, où il fit la connaissance du comte de Campomanès et de P. Olavidès. Ces relations inspirèrent à Cabarrus des idées d'ambition qui ne firent que s'accroître par d'autres circonstances. La guerre de l'indépendance des Américains était déclarée, et l'Espagne fut obligée de se réunir à la France. Privée de ses ressources du Mexique, elle éprouva de l'embaras pour fournir aux dépenses de la guerre; le gouvernement rechercha les avis des personnes expérimentées, et le ministre des finances, qui avait distingué Cabarrus, le consulta sur les moyens de rétablir les finances et le crédit de l'état. Cabarrus conçut alors le projet de la création des billets royaux, espèce de papier-monnaie portant intérêt. On adopta son plan, et on créa pour dix millions de piastres en billets royaux, qu'on divi-

sa en coupures qui pouvaient rendre plus facile le calcul des intérêts que chaque billet produisait par jour. Ces billets devaient être renouvelés chaque année, et les intérêts échus payés au dernier porteur. Ils eurent d'abord un très grand succès, et furent même préférés à la monnaie effective sur laquelle ils gagnaient une prime, ce qui donna une grande influence à Cabarrus. Il conçut alors le plan de l'établissement de la banque de St-Charles, qui fut créée le 2 juin 1782, et dont il fut nommé directeur. Cette banque fut chargée d'acquitter toutes les obligations du trésor; elle fut aussi chargée des services de l'armée, de l'intérieur et de l'étranger, et on lui alloua une commission d'un sixième pour cent sur tous ces services. Le taux de ses escomptes fut fixé à quatre pour cent. Le fonds capital de cette banque fut porté à 15 millions de piastres fortes, et divisé en cent cinquante mille actions de 2,000 réaux chacune. La compagnie des Caraques avait essuyé des pertes considérables pendant la guerre, avait été privée du commerce exclusif du cacao, dont elle avait eu le privilège; elle cherchait à se rétablir: Cabarrus lui en fournit les moyens, en proposant d'unir le commerce de l'Amérique avec celui de l'Asie par les îles Philippines; son plan fut adopté, et la compagnie des Philippines fut créée le 10 mars 1785. Cabarrus avait encore conçu le plan d'un canal de navigation qui devait prendre sa source dans les montagnes de Guadarrama, passer à Madrid, et s'unir au Guadalquivir. Le gouvernement approuva ce plan. Les travaux étaient commencés, lorsque le ministre Llerena en fit ordonner la suspension en 1784. Cabarrus se fit aussi remarquer, lorsqu'il fut question d'établir

l'une espèce de mont-de-piété
 ar des veuves et des enfants
 tilshommes. Il s'opposa à cet
 ment, en faisant reconnaître,
 érience de ceux qui existaient
 e les pauvres se multiplient en
 les établissements destinés à
 arir. Les actions de la banque
 Charles offraient un aliment
 luteur aux spéculations pour
 dité ne cherchèt pas à s'en em-
 les actions furent en quelque
 nsplantées sur les marchés de
 et surtout à la bourse de Paris,
 alors un des foyers les plus
 1 jeu des fonds publics. Les
 de la banque de St.-Charles
 rent, comme tous les autres
 es alternatives de hausse et de
 si souvent causées par la tacti-
 joueurs. Ceux-ci eurent re-
 la plume éloquente de Mira-
 ou vit paraître le *Mémoire sur
 ue de St.-Charles*, dans le-
 teur attaquait avec force les
 cetétablissement, et répandait
 de sa critique sur la com-
 s Philippines. Cet ouvrage fit
 p de sensation. Cabarrus s'y
 sonnellement attaqué, et le
 spagne en défendit l'intro-
 dans ses états. Cabarrus fut
 conseiller des finances. La
 Charles III, à la fin de 1788,
 es changements dans le mi-
 Le comte de Florida Blanca
 amé ministre, et la disgrâce
 arrus s'ensuivit. Il fut même
 par le ministre Llerena, et
 e 24 juin 1790. Ce ne fut
 in de 1793 qu'il obtint sa li-
 in jugement solennel détruisit
 sations portées contre Cabar-
 buint des indemnités, et fut créé
 le roi le nomma son ministre
 tentiaire au congrès de Rastadt
 ; et le chargea bientôt après

d'une mission particulière auprès du
 gouvernement français. Les mésintelli-
 gences qui se manifestaient dans le mi-
 nistère espagnol, avant-coureurs de
 la puissance du Prince de la Paix, et
 des vengeances dont on l'accuse en-
 vers les ministres, préparaient encore
 une fois la disgrâce de Cabarrus. Il fut
 cependant nommé ambassadeur de S.
 M. C. auprès du gouvernement fran-
 çais ; mais on refusa de le reconnaître
 en cette qualité, parce qu'étant né
 Français, il ne pouvait représenter
 une puissance étrangère. Pour tenir
 Cabarrus éloigné, le Prince de la Paix
 lui fit donner une mission pour la Hol-
 lande. Il reparut néanmoins à la cour
 de Madrid, après la révolution du 18
 mars 1808, et fut nommé surintendant
 de la caisse de consolidation, et
 bientôt après ministre des finances.
 Pendant un voyage que Cabarrus fit à
 Séville, il eut une attaque de goutte à la
 tête, dont il mourut le 27 avril 1810 ;
 âgé de cinquante-sept ans. Il a laissé
 la réputation d'une capacité peu com-
 mune en finances. Son corps a été dé-
 posé au Panthéon de Séville. Il a pu-
 blié des mémoires intéressants sur les
 différents plans de finances dont nous
 avons parlé. On a encore de lui : I. le
Diseur de rien, feuille périodique,
 dont le gouvernement ordonna la sup-
 pression; II. *Lettres de Francois Ca-
 barrus, écrites de sa prison au Prin-
 ce de la Paix*; III. du *Système de
 contributions le plus convenable à
 l'Espagne*; IV. *Eloge de Charles
 III, roi d'Espagne*; V. *Eloge de D.
 M. de Muzquez, ministre des finan-
 ces.*

V. R—x.

GABASILAS (NIL et NICOLAS).
 C'est le nom de deux savants archevê-
 ques de Thessalonique, oncle et ne-
 veu, qui se succédèrent immédiate-
 ment dans le 14^e siècle. Nil a composé
 deux traités contre les Latins, l'un,

De causâ dissidii ecclesiar. latinar. et græcicarum, pour faire voir que le pape ne veut pas que la cause de la division des deux églises soit jugée dans un concile œcuménique, afin d'en être seul juge; l'autre, *De primatu papæ*, pour prouver que le pape n'a qu'une primauté d'honneur fondée sur le simple droit ecclésiastique; qu'il n'a aucune juridiction sur les autres patriarches; qu'il est soumis aux canons; que le siège de Rome n'est pas le seul siège apostolique, etc.: ces deux traités, écrits avec beaucoup d'ordre, de netteté et d'érudition, furent imprimés, d'abord en grec, à Londres, sans date, et réimprimés à Bâle en 1544, puis à Francfort, 1559, in-8°, avec la version de Flaccius Illyricus; à Leyde, 1595, sur un manuscrit du Vatican, avec celle de Vulcanius, qui les publia la même année, en latin seulement; à Hanau, en 1608, avec les notes de Saumaise; enfin, à la suite du traité de ce dernier *De primatu papæ*, Leyde, 1645, in-4°. Quoiqu'il règne un peu d'acrimonie contre les Latins dans ces deux petits ouvrages, ils n'en sont pas moins une des meilleures productions qui soient sorties de la plume des Grecs schismatiques. Nil avait composé un gros ouvrage sur la procession du St.-Esprit, et d'autres opuscules dont Allatius fait mention dans sa *Dissertation sur les Nils*. — NICOLAS succéda à son oncle en 1350. Ce prélat courtisan, après avoir fait long-temps la guerre aux palamites, espèce de mystiques qui, dans leurs contemplations, s'imaginaient voir sortir de leur sein des rayons de cette gloire dont J.-C. avait été environné sur le Thabor, se déclara pour ces fanatiques, quand il les vit protégés par l'empereur Jean Cantacuzène, et persécuta Nicéphore Grégoras, son ancien ami, et le plus grand ennemi

des palamites. Cabasilas fut un des plus ardents adversaires des Latins, et publia contre eux plusieurs ouvrages, dont l'un est intitulé: *Compendiosa interpretatio in divinum officium*. C'est une exposition de la liturgie grecque; l'auteur y traite dogmatiquement des cérémonies de la messe, du culte des saints, etc. Cet ouvrage a été publié en grec à Paris, en 1524, par Fronton-du-Duc, dans l'*Auxetarium* de la *Bibliothèque des anciens Pères*. La version latine, par Gentian Hervet, l'a été à Venise, 1548, et à Paris, 1560, dans la *Liturgie des SS. Pères*, in-fol., puis dans la *Bibliothèque des Pères*. Il a paru en grec et en latin dans les additions à la *Bibliothèque des Pères*, de 1624. Les autres ouvrages de N. Cabasilas sont: un *Traité de la procession du St.-Esprit*, une *Vie de Jésus-Christ*, en six livres, traduite en latin par Pontanus, Ingolstadt, 1604, in-4°, puis insérée dans la *Bibliothèque des Pères*; un *Discours contre l'usure*, traduit par le même Pontanus, imprimé à Augsbourg, et ensuite dans la *Bibliothèque des Pères*: il entend d'y prouver que l'usure est contraire à la loi divine; un commentaire sur le troisième livre de l'*Almageste* de Ptolémée, dont il a paru une traduction latine à Bâle, en 1538, in-fol., avec ceux de Théon et de Pappus. Ce commentaire un peu diffus est d'ailleurs assez clair; on y trouve quelques lemmes et des définitions plus précises de plusieurs termes astronomiques employés par Ptolémée. Cabasilas avait composé d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans la bibliothèque du Vatican. On peut en voir la note dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. En général, il écrit purement, avec méthode, et d'une manière instructive. On a quelques

u les ouvrages de l'oncle avec
 neveu. T—D.
 ASSUT (JEAN), né à Aix en
 1605, se destina d'abord au
 feu reçu avocat, et plaida même
 causes où il annonça des ta-
 ais le désir de s'appliquer en-
 it à l'étude dans un état moins
 le conduisit, en 1626, dans
 tation de l'Oratoire. Il apprit,
 ecours d'aucun maître, l'hé-
 chaldéen, le syriaque, le grec
 t moderne, et se rendit cette
 : langue si familière qu'il tra-
 ffice de S. Pierre de Nolasque
 patriarche d'Alexandrie du rit
 i, touché du bien que faisaient
 eux de la Merci consacrés à la
 ion des captifs, voulut intro-
 ffice de leur saint fondateur
 liturgie. Le P. Cabassut s'atta-
 particulièrement à l'étude du
 non ; mais c'est sans fonde-
 se Pontanus l'en fait profes-
 vignon. Il vivait très retiré
 petite maison de Pertuis,
 le cardinal de Grimaldi, ar-
 e d'Aix, étant en cours de vit-
 t occasion de le connaître et
 rger son mérite. Il l'attira à
 l'associa au gouvernement de
 cèse. Il l'emmena avec lui à
 1660, et le choisit pour son
 iste, lors de l'élection d'A-
 e VII. Pendant les dix-huit
 il demeura dans cette capitale,
 ut l'estime des savants d'Italie,
 reillit les matériaux des ouvra-
 publia depuis. De retour dans
 e, il y fut l'oracle de sa pro-
 : des provinces circonvoisines
 s questions de morale et de
 non. On ne le voyait jamais
 e sa retraite que pour répondre
 sultations de ce genre que lui
 sa grande réputation. Ce fut au
 ces occupations qu'il termina

sa carrière, le 25 septembre 1685.
 C'était un homme rempli de piété, de
 modestie, menant une vie laborieuse,
 mortifié, et surtout d'un désintéresse-
 ment à toute épreuve. Il refusa un
 canonicat de la cathédrale d'Aix et
 plusieurs bénéfices simples que le
 cardinal de Grimaldi lui avait succes-
 sivement offerts. Il avait abandonné
 son riche patrimoine à ses parents, et
 distribué en bonnes œuvres le produit
 de ses livres. Dans ses ouvrages, il vou-
 lut tenir le milieu entre le rigorisme
 et le relâchement. On lui a reproché
 quelque pente vers ce dernier. Ces dé-
 fauts déparent un peu ses ouvrages,
 d'ailleurs savants et utiles pour ceux
 qui ne peuvent pas consulter les sour-
 ces. En voici la liste : I. *Notitia con-
 ciliarum*, etc., dont l'édition la plus
 ample et la plus correcte est celle de
 1685, in-fol. C'est un bon abrégé de
 la collection des *Conciles* ; les princí-
 paux canons y sont rapportés en en-
 tier. Les notices des conciles y sont
 accompagnées de dissertations, d'ex-
 plications des canons, et d'une bonne
 introduction à la connaissance des rit-
 s de l'Église. Il en a paru une quatrième
 édition à Lyon, 1725, in-fol., et un
 abrégé estimé, en 1776, in-8°. II.
Juris canonici theoria et praxis,
 Lyon, 1675, in-4°. Le savant cano-
 niste Gibert en a donné une nouvelle
 édition, avec des sommaires et des
 notes, Poitiers, 1738, in-fol. ; Ve-
 nise, 1757, in-fol. III. *Traité de
 l'usure*, Aix, in-12, composé à la
 prière du cardinal de Grimaldi ; IV.
Horæ subcasivæ. Ce sont des déci-
 sions sur certaines questions de morale
 et de droit canon. On doute que cet
 ouvrage ait été imprimé. T—p.

CABEDO DE VASCONCELLOS

(MICHEL), né à Sévra, en 1525,
 après avoir fait ses études à Bordeaux,
 à Toulouse et à Cahors, et s'être

appliqué au droit avec beaucoup de succès, parvint aux premières charges à Lisbonne. Il mourut en 1577. On lui doit une traduction latine du *Plutus* d'Aristophane, imprimée à Paris chez Vascosan, en 1547; quelques poésies imprimées à Lisbonne et à Coimbre; des Lettres, et d'autres ouvrages imprimés à Rome, 1597, in-8°. — CABEDO (George), son fils, marcha sur ses traces, devint chancelier du royaume, puis, lors de la réunion du Portugal à l'Espagne, membre du conseil d'état de Madrid pour le Portugal, et mourut le 4 mars 1604, à quarante-cinq ans. On a de lui : 1. *Decisiones Lusitaniæ senatûs*, 1^{re} partie, Lisbonne, 1602, in-fol.; réimprimée à Offenbach, 1610; Anvers, 1620 et 1635; Francfort, 1646; 2^e partie, 1604, in-fol., réimpr. à Offenbach en 1610; à Francfort, en 1646. Il compila cette collection d'ordonnances par ordre de Philippe II, et pour établir les prétentions de ce monarque à la couronne de Portugal, après la mort du cardinal Henri. II. *De patronatibus ecclesiarum regiæ coronæ Lusitaniæ*, 1605, in-4°. A. B.—T.

CABELIAU (ABRAHAM), négociant hollandais, qui se rendit en Suède au commencement du 17^e siècle, sous le règne de Charles IX. Il attira dans le même pays plusieurs de ses compatriotes, et jeta, de concert avec eux, les bases du commerce de la ville de Gothenbourg, qui venait d'être fondée. Il fut nommé, sous le règne de Gustave-Adolphe, intendant des pêcheries, et directeur des compagnies de commerce. Son intelligence et son activité lui firent acquérir une fortune considérable, qu'il employa souvent à l'honneur et à la défense du royaume. Lorsque Christian IV, roi de Danemarck, menaçait la Suède d'une invasion, Cabeliau entreprit une escadre

pour défendre les côtes, et fit à ses frais un corps de troupes à Holm. — Sa fille, Marguerite LIAU, captiva le cœur de G. Adolphe, qui eut d'elle un fils, dans l'histoire sous le nom de *de Vasaborg*. C—

CABESTAN, ou CABESTAN (GUILLAUME DE), gentilhomme Roussillon, ou de Provence, p. 13^e. siècle, chanta différentes suivent l'usage du temps. Sa dame maîtresse, selon Jehan de Nostre, fut Tricline Carbonnel, du seigneur de Seillan, qui, du troubadour, dont il avait l'écuyer, le tua, lui arracha le nez et le fit manger à sa femme. On dit à son époux « que, puis » avait mangé si noble viande » n'en mangerait jamais d'autre elle se laissa mourir de faim et On sait que cet horrible événement aussi été attribué à Gabrielle d'Ugny et à la marquise d'Astergas. Millot, le mari furieux contre tant, se nommait Raymond de Roussillon, et son épouse Marie. D'après un manuscrit italien, il porte que les parents de ce troubadour, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers, à la tête desquels Alphonse, roi d'Arragon, détruisit le château de Raymond, firent de peuses funérailles aux deux et les inhumèrent dans le même lieu beau, qui fut placé dans une chapelle de Perpignan. Les chevaliers de Roussillon et du Narbonnais assés chaque année à un service se fondé par le roi d'Arragon pour le repos de l'ame de Marguerite et Cabestan; cependant aucune chronique du temps ne fait mention de tout et l'historien des troubadours, l'a déclaré lui-même que la vie de Cabestan ressemble beaucoup à un roman.

beaucoup alors le mérite de cet écrit, où l'on trouve un grand nombre de passages des livres saints, des conciles, des pères, pour prouver que, loin que l'Évangile justifie nulle part la doctrine des réformés, il la condamne au contraire presque partout. On assure que ce traité opéra un grand nombre de conversions. Tel avait été le zèle de l'auteur, qu'en lui administrant les derniers sacrements, l'évêque de Nîmes le remercia solennellement, au nom du clergé, des services qu'il avait rendus à l'Église. Cabiac avait été pourvu, en 1620, d'un office de conseiller au présidial de Nîmes. Il mourut dans cette ville au commencement de 1658. V. S—L.

CABIZ. C'est sous ce nom qu'est connu un docteur turk, contemporain de Soléiman I^{er}, dont le nom propre ne se trouve pas dans les historiens turks. Quant à celui d'Ajné, que lui donne Cantemir, il paraît être la corruption du mot *azmah* (égéré, hérétique). Ce docteur, qui était de la classe des oulémas, prétendait que Jésus-Christ était supérieur à Mahomet. Il ne se contentait pas de dévoiler son opinion à ses confrères, mais il démontrait publiquement au peuple l'absurdité de la religion mahométane, et la pureté des dogmes du christianisme. Les docteurs de la loi ne pouvant écouter avec indifférence les propos de Cabiz, le firent citer au dywan. Le grand vézir Ibrahim-Pacha chargea de l'examen de cet hérésiarque les deux cadhy-askers de Romélie et d'Anatolie, qui ne purent réfuter ses opinions, ni détruire les arguments par lesquels il les soutenait : il recouvra donc la liberté. Le grand-seigneur, qui avait entendu cette discussion par une croisée qui donnait dans la salle du dywan, fit de grands reproches à son premier mi-

nistre; celui-ci alléguait l'ignorance des cadhy-askers, mais le sultan ordonna qu'on fit juger l'affaire moufty et le cadhy de Constantinople. Ces derniers se rendirent le lendemain au dywan; le moufty Cherdyn - effendy questionna Cabiz après l'avoir écouté tranquillement; il réfuta tous ses arguments, et la fausseté de l'interprétation donnait aux versets du Coran à soutenir son opinion, et le moufty sent les historiens turks, dans la possibilité de répliquer, un d'entre eux s'adressa ensuite au cadhy de Constantinople, disant qu'il avait vu celui qui regardait, et l'invita à discuter ce qu'exigeait la loi. Le cadhy tâcha de son côté de détourner Cabiz de son opinion, et de le faire abjurer sa croyance; mais ce docteur refusant de se rétracter, la sentence de mort fut prononcée, et il fut décapité le 8 de safer 311 de l'hég. (19 septembre 1645 de

R—

CABOT, ou GABOTTO (S—TIEN), second fils de Jean Cabot italien qui vint en Angleterre de temps après la découverte de l'Amérique, proposer au roi Henri de l'envoyer découvrir de nouvelles terres, et de chercher un passage au nord-ouest pour aller au Japon oriental. Jean Cabot fut accueilli avec toute sa famille. Il nous reste un acte authentique, daté du 5 mars 1498, par lequel Henri VII lui accorda, qu'à ses enfants, la liberté de naviguer dans toutes les mers, de visiter les pavillons anglais, et leur permit de former des établissemens et de bâtir des forts. Le commerce de toutes les contrées qu'ils devaient visiter leur est cédé par le même acte. Nous n'avons aucune relation authentique des navigations de

t de ses trois fils (1). — Le Sébastien Cabot, né à Bristol 7, a été plus connu que ses car les fragments qui nous sur les voyages des Cabots lent que de lui ; mais ces its offrent tant de contra- qu'il est impossible de recon- les pays qu'il a visités. Hack- lans sa collection, nous a s la pièce où l'on trouve le détails sur la navigation et la Sébastien Cabot ; il dit l'avoir : second volume de la collec- Ramusio ; mais nous l'y avons e en vain. Cette pièce est attri- Galécius Butigarius, légat du Espagne, qui dit tenir les par- és qu'elle contient d'un ha- e Cadix, lequel avait eu plu- conversations avec Sébastien Elle nous apprend que ce na- , en partant pour l'Angleterre, t route au nord-ouest, et fut par une terre qui s'étendait nord. Il la suivit pour tâcher uvrir si elle tournerait à l'ouest erait quelque golfe ; il s'ap- u contraire, lorsqu'il fut par- 56° de latitude nord, qu'elle ait à l'est. Alors, désespérant ver un passage, il fit route au prougea la même côte : il qu'à cette partie de la terre u'on appelle *Floride*. Ramu- nu par son exactitude, n'a ucun extrait des navigations stien Cabot ; il se contente de ans la préface de son 5^e volu- passage d'une lettre qu'il avait e lui. Il en parle comme d'un de beaucoup d'expérience, et

d'un rare talent dans l'art de naviger et dans la cosmographie. Ensuite, il transcrit le passage de sa lettre, qui nous apprend que Cabot était allé fort loin dans la direction de l'ouest quart nord-ouest, derrière les îles placées le long de la terre qu'il avait décou- verte, et s'était avancé jusqu'à 67° $\frac{1}{2}$ de latitude nord. Le 11 juin, ayant trouvé la mer ouverte et sans aucun empêchement, il avait cru pouvoir al- ler au Cathai par ce chemin, et l'aurait fait, si l'esprit de mutinerie ne s'é- tait mis dans ses équipages, et ne l'avait forcé à revenir en Angleterre. Pierre Martyr, qui était aussi contem- porain de Cabot, dit, dans son *Histoire des Indes orientales*, que Sébas- tien Cabot trouva, à 55° de latitude, des glaces qui l'empêchèrent de re- monter plus au nord. Le même au- teur ajoute qu'il n'y avait pas de nuit dans ces parages, et qu'à minuit on y voyait aussi clair que dans nos con- trées pendant le crépuscule du ma- tin : ceci ferait croire que Cabot se se- rait trouvé au-delà de 55° de latitude. Il ne paraît pas possible de concilier ces trois différents récits ; il faut même renoncer à trouver les terres décou- vertes par Cabot, d'après les latitudes qui y sont désignées. L'opinion la plus générale est qu'il a visité la côte orientale de l'île de Terre-Neuve ; cependant, si l'on s'arrête au passage cité par Ramusio, on pourait croire qu'il aurait pénétré dans le détroit de Hudson, puisqu'il y est dit qu'il s'est avancé derrière des îles, à moins que l'on ne suppose qu'il ait pénétré dans le golfe et dans le fleuve Saint-Lau- rent. On lisait, sur une ancienne carte que Hackluyt a vue dans les apparte- ments de la reine d'Angleterre, que Jean Cabot et son fils Sébastien avaient découvert une terre, le 24 juin 1497, à environ cinq heures du matin : elle

atalogue de la bibliothèque Bollandienne (1764, in-8^o), pag. 123, art. *Sebastianus* indique un ouvrage sous ce titre. *Nouvel- le carte géographique*, Venise, 1764, in-8^o, connu à tous les bibliop- tes nous avons consultés, est peut-être

fut appelée *Newfoundland* en anglais, ou *Terre-Neuve*. Une île qui en était près, reçut le nom de *Saint-Jean*, parce que c'était la fête de ce saint. Après avoir fait des découvertes pour le roi d'Angleterre, Sébastien Cabot passa en Espagne, en 1526; on lui donna des navires avec lesquels il remonta très avant dans la rivière de la Plata. On dit aussi qu'il fit d'autres voyages sur des vaisseaux espagnols. Quoi qu'il en soit, il vint chercher le repos en Angleterre; il y fut nommé grand-pilote du royaume, et gouverneur de la compagnie des marchands, formée pour découvrir des terres inconnues. Il surveilla, en 1553, l'armement de l'expédition commandée par Willoughby. Hackluyt nous a conservé un acte, daté de 1549, par lequel Edouard VI lui accorde une pension de 166 livres 13 sous 4 deniers sterlings. Cette somme, qui revient à 4,000 francs de notre monnaie, était considérable à cette époque, et fait juger de l'importance des services qu'il avait rendus. Ce dernier acte, ainsi que le premier acte de Henri VII, sont les seules pièces authentiques qui nous restent relativement aux Cabots; elles suffisent pour ne pas faire regarder leurs découvertes comme fabuleuses, ainsi que quelques historiens ont été tenté de le penser. Il n'est pas possible, à la vérité, de reconnaître les terres qu'ils ont vues; mais tout porte à croire qu'elles sont partie de l'extrémité septentrionale de l'Amérique.

R—1.

CABOT (VINCENT), jurisconsulte du 16^e siècle, né à Toulouse, disputa, à l'âge de vingt-quatre ans, une chaire de droit canon à Paris. Sur sa réputation, il fut appelé à Orléans par l'université, et, pendant quatorze ans, il y professa le droit public et privé. Sa célébrité toujours croissante le fit

rappeler dans sa patrie par de St-Jorry, premier président parlement de Toulouse. Il y fut pendant vingt-deux ans la chaire confiée à ses soins, avec d'autant de succès qu'il cherchait à montrer son savoir qu'à le communiquer à ses élèves. Léonard pistron rapporte qu'il disait qui auraient désiré plus d'or et d'éloquence dans ses leçons » était seulement gagé du public » enseigner avec fruit, et ne » paraître vainement éloquent » vant. » Il ne méprisait point l'éloquence; mais il préférait un style simple à la pompe des pamphourut au commencement du siècle. On a de lui : I. *Laudæ nebris D. Michaelis Violæ* Orléans, 1592, in-4^o; II. *Va juris publici et privati dissium libri duo*, Orléans, 158^o; III. un *Traité des ben* que J. Doujat publia en 1616; le nom de J. Dart, et dont il puis reconnu Cabot pour l'auteur *les Politiques de Vincent* publiées par Léonard Camp Toulouse, 1630, in-8^o. C'est le premier volume d'un ouvrage par Cabot, et qui devait avoir vingt livres. Il n'en avait achevé que l'éditeur, qui les revit et les ordre. les dédia au cardinal de lieu. Il rapporte qu'en 1624, il avait présentés aux ministres, lement et à l'université de Paris qu'on s'accorda généralement maître que Cabot y avait mis » de secrets de cette science (l » que) qu'on n'en trouvait dans » les autres livres qui en avaient » jusqu'alors. » A. B

CABRAL (PIERRE-ALVARE) vigateur portugais, distingué naissance et ses talents militai

Emmanuel pour commander une grande flotte que ce prince envoya aux Indes. Il reçut l'étendard royal du roi dans l'église de Lisbonne, et l'évêque de Viseu lui mit sur la tête un chapeau béni par le pape. À cette cérémonie, Cabral partit de Lisbonne dans le mois de mars 1498, avec treize vaisseaux et cent hommes d'équipage, et l'artillerie et aux acclamations d'un peuple immense. Un hasard le conduisit à la découverte d'une terre inconnue le 22 mai de la même année : cette terre fut nommée l'île de Ste.-Croix, qui reçut alors le nom de Ste.-Croix. Ainsi l'Amérique n'aurait point resté ignorée, et Colomb ne l'eût-il pas découverte de ses rivages, plus tard l'Européen y eût cherché le premier la flotte portugaise put être appelée *Porto-Seguro*. Quelque jours passés sur cette île, Cabral prit la route des Indes ; mais avant d'y arriver, les tempêtes, si communes en ces mers, fit périr la moitié de ses vaisseaux avec leurs équipages. Les victimes de cet événement furent Barthélemy Diaz, cet illustre navigateur, qui avait atteint le cap de Bonne-Espérance. Cabral rallia six vaisseaux, alla à l'île de Quiloa et à Melinde, et qu'il canonna quelques jours, pour se venger de la trahison du roi de cette contrée. Après avoir vaincu, qui donnait une idée de la puissance et de la vaillance portugaise, il parcourut en continuant les rivages de l'Inde ; il fut

recherché des rois de Cochin et de Cananor, qui firent un traité de commerce avec lui. Chargé des riches productions de leur pays, il reprit la route d'Europe, et mouilla dans le Tage, le 23 juin 1501. Il ne paraît pas que Cabral ait été employé dans les expéditions qui ont suivi la sienne. Ce navigateur tient une place distinguée dans les annales de la géographie. Il détermina d'une manière plus exacte la position des Anchedives, découvrit quelques années auparavant. Il fit découvrir par Sancho de Toar la ville de Sofala, où il avait abordé le premier, et procura sur les rivages de Mozambique des aperçus nouveaux. Enfin, le Portugal lui doit l'établissement de ses premiers comptoirs aux Indes.

L. R.—E.

CABRAL, ou CAPRALIS (FRANÇOIS), né en 1528 à Covilhana, petite ville du diocèse de Guarda en Portugal, voyageait dans l'Orient, et se trouva à Goa, lorsqu'il entra chez les jésuites, âgé de vingt-six ans. Son zèle pour les missions lui fit parcourir une grande partie des contrées de l'Inde et de l'Asie, et presque partout il exerça les premières charges de sa société. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Goa, et gouverné successivement plusieurs maisons de son ordre dans l'Indoustan, il s'embarqua pour le Japon, où il remplit pendant plusieurs années les fonctions de vice-provincial. De nombreuses conversions y furent le fruit de ses longs et pénibles travaux. Il régénéra dans les eaux du baptême la mère, l'épouse et les enfants du roi d'Omura, et l'exemple de ces illustres prosélytes en fit une multitude d'autres. En 1575, il conféra également le baptême au fils du roi de Bungo, et, quelque temps après, au roi lui-même, qui, vingt ans auparavant, avait ouvert ses ports et

donné dans son palais l'hospitalité à S. François-Xavier. Les paroles et les vertus de l'apôtre des Indes l'avaient vivement ébranlé, mais il était réservé au P. Cabral de le soumettre au joug de la foi chrétienne. Ces conversions éclatantes entraînaient celles d'une foule de Japonais, parmi lesquels on remarqua même un grand nombre de bouzes. Le P. Cabral revint ensuite à Macao, où il fut chargé de diriger les nouvelles missions qui commençaient de s'établir à la Chine. Les prédicateurs de l'Évangile venaient enfin de pénétrer dans cet empire; le célèbre P. Ricci y jetait les fondemens de plusieurs églises. Le P. Cabral ne se contenta pas de pourvoir à tous les besoins de cette chrétienté naissante, il la cultiva lui-même, et partagea pendant plusieurs années les travaux et les succès de ces premiers missionnaires. Rappelé à Goa, il y fut d'abord revêtu de l'autorité de visiteur et de provincial pour toutes les Indes, et enfin établi supérieur de la maison professe de Goa, qu'il gouverna pendant trente-huit ans. En 1606, il assista, au nom et avec les pouvoirs de l'évêque du Japon, au concile que tous les évêques de l'Orient tinrent dans l'Inde, et mourut à Goa le 16 avril 1609, âgé de quatre-vingt-un ans. On trouve un grand nombre de ses lettres dans les *Litteræ annuæ*, écrites du Japon depuis 1571 jusqu'en 1584, et parmi celles écrites de la Chine dans les années 1585 et 1584. Il en existe encore quelques autres dans le recueil de ces mêmes *Lettres annuelles*, imprimé à Evora en 1608. G—n.

CABRERA (DON BERNARD DE), général, ministre, et favori de Pierre-le-Gérémonieux, roi d'Arragon, fit la conquête de Majorque, soumit les rebelles de Valence, et se signala ensuite dans la guerre contre la répu-

blique de Gènes, à laquelle le roi d'Arragon disputait la possession de l'île de Sardaigne. Nommé général de la flotte arragonaise, il joignit ses forces à celles des Vénitiens, et remporta, le 27 août 1555, à la hauteur de cette île, une victoire complète sur les Génois, alors formidables sur mer. Le roi lui confia la conduite de cette guerre, où il eut plusieurs fois l'occasion de se signaler. Cabrera jouit long-temps de la faveur de son maître et de l'estime publique; mais se voyant par la suite exposé à l'envie, et craignant l'ingratitude du roi, il se retira dans un monastère, où il ne montra plus que du dégoût pour les grandeurs humaines. Pierre crut avoir encore besoin de lui, alla le tirer lui-même de sa solitude, en 1549, le ramena à la cour, et lui fit prendre place au conseil. Une ligue s'étant formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Arragon, pour détrôner le roi de Castille, Cabrera soutint que cette guerre était impolitique, et s'y opposa. Les partisans de la guerre le rendirent suspect au roi d'Arragon; Cabrera, craignant d'être victime d'un parti puissant que dirigeait la reine elle-même, voulut se retirer en France; mais il fut arrêté, jeté dans les fers, et appliqué à la question. Transtamare, le roi de Navarre et la reine d'Arragon demandèrent son supplice. Le roi, oubliant les services d'un des plus grands hommes qu'ait eu l'Arragon, le sacrifia à la haine de ses ennemis. Cabrera, condamné à mort à soixante-six ans, par le prince de Girone, dont il avait été le gouverneur, fut décapité à Saragoce, le 26 juin 1564. La cour d'Arragon rougit enfin de cette condamnation injuste; la mémoire de Cabrera fut réhabilitée, et ses biens furent rendus à son fils, Bernard Cabrera. H—n.

ERA (BERNARD DE), favori, roi de Sicile, voulut s'emparer de la couronne de ce prince mort, en 1410, déclara la Blanche, veuve de Martin, à de l'épouser, fut pris et jeta dans une citerne, puis dans un tonneau environné d'un filet, dans lequel ilomba en voulant s'évader. Il fut le successeur de Martin, fit mourir Cabrera, à condition qu'il lui donnerait la Sicile. Il mourut quelque temps après.

K.

ERA (LOUIS DE), historien français, né à Cordoue, d'une famille noble, embrassa l'état militaire, fit plusieurs campagnes, en qualité de capitaine d'infanterie, au commencement du 17^e siècle. Il se livra de suite à l'étude des lettres, et mourut à Paris. Il est auteur des ouvrages : I. *Tratado de historia, y de la vida y escrivirla*, Madrid, 1611, in-4^o, traité où il donne des règles sur la manière d'écrire l'histoire; II. *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1611, in-fol., en espagnol. « L'auteur est accusé, dit Drouet, d'être partial pour sa patrie; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il donne des louanges exagérées à Philippe II. » — URABRERA (Pierre de), natif de Cordoue, et vivant dans le 17^e siècle, fut religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, et écrivit un commentaire sur la 5^e partie de la Bible. *S. Thomas*, en 2 vol., Cordoue en 1602.

A. B—Y et V—VE.

ERA (DON JUAN-THOMAS DE), duc de Medina del Campo, amiral de Castille, et duc d'État, né du sang royal, fut le fils de l'Alphonse XI, roi de Castille, et fut nommé d'abord à la cour sous le nom de comte de Melgar, il fut

nommé gouverneur de Milan, puis premier ministre en 1493, sous Charles II. L'*amirante* (car c'est ainsi qu'on le désigna depuis) jouit d'une grande faveur auprès de la reine, seconde femme de Charles II, et il devint en quelque sorte l'arbitre du royaume; mais son caractère hautain lui fit des ennemis puissants. Opposé au cardinal Porto Carrero, et attaché ouvertement aux intérêts de la maison d'Autriche, il fut exilé, malgré le crédit de sa protectrice. L'*amirante* était si puissant par ses alliances et par ses richesses, que Philippe d'Anjou, à son avènement à la couronne d'Espagne, essaya de le gagner; il le nomma son ambassadeur à la cour de France. La fierté de l'*amirante* fut indignée qu'on lui offrit un tel emploi, qu'il regardait d'ailleurs comme un exil. Encouragé par la ligue conclue entre l'empereur, l'Angleterre et la Hollande, il choisit Lisbonne pour asyle, se déclara en faveur de la maison d'Autriche, et entraîna le Portugal dans la coalition contre la France. Il écrivit au pape que le testament de Charles II était une pièce supposée, et soutint qu'il y en avait un véritable en faveur de l'archiduc. Un arrêt de la cour de Madrid le condamna à perdre la tête en effigie, et tous ses biens furent confisqués. L'archiduc étant arrivé à Lisbonne avec une armée anglaise, l'*amirante* fut d'abord en grande faveur auprès de ce prince et du roi de Portugal. Ses intelligences à Valence et à Grenade doublèrent à Philippe les plus vives appréhensions; mais les généraux alliés négligèrent ses avis. En vain l'*amirante* les exhorta à porter la guerre dans l'Andalousie, vaste et fertile province dont la réduction aurait entraîné celle des deux Castilles; il prétendit que, si l'on s'opiniâtrait à s'emparer de la Gat-

logne et de Arragon, les Castillans refuseraient de recevoir un roi de la main d'un peuple qu'ils détestaient : cette prédiction, que l'événement justifia, fut à peine écoutée. Le chagrin et l'indignation de se voir négligé par ceux mêmes auxquels il avait sacrifié ses intérêts, et le mauvais succès de deux entreprises projetées pour soulever Valence et Grenade, le touchèrent si vivement qu'il mourut à Lisbonne le 23 juin 1705. Ce seigneur était bel homme, courageux, habile politique, et capable de porter l'archiduc sur le trône d'Espagne, si ses avis eussent été suivis. B—P.

CABRISSEAU (NICOLAS), théologal de Reims, naquit à Bethel le 1^{er} octobre 1680, fut considéré par le Tellier, archevêque de cette ville, persécuté par son successeur, Mailly, comme *appelant*, frappé, en 1722, d'une lettre de cachet qui l'exilait à trente lieues de Reims; employé à Paris par le cardinal de Noailles; enfermé à Vincennes sous Vintimille; destitué de sa théologale par arrêt du conseil, et exilé à Tours, où il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 20 octobre 1750. On a de ce docteur, I. *Discours sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, prêché lors du sacre de Louis XV, en présence de la cour; II. *Réflexions sur Tobie*; III. *Éloges des saints de l'Ancien-Testament*; IV. *les Huit béatitudes*; V. quelques cantiques, et plusieurs brochures sur les affaires de la constitution *Unigenitus*. Il fut l'éditeur d'un petit ouvrage de Legros, intitulé, *Motifs invincibles d'attachement à l'Église romaine, et de réunion pour les prétendus réformés*. T—D.

CABROL (BARTRÉLEMI), chirurgien du 16^e siècle, né à Gaillac, pratiqua son art d'abord dans l'hôpital

St.-André de cette ville, ensuite à Montpellier, où il avait fait ses études chirurgicales, et où il fut chargé en 1570, par les professeurs de la faculté, et en 1595, par Henri IV, de démontrer l'anatomic. On a de lui un ouvrage sur cette science, intitulé : *Alphabet anatomique*, Tournon, 1594, in-4^o; Genève, 1602, 1624, in-4^o; Montpellier, 1605, in-4^o; et Lyon, 1614 et 1624, in-4^o; traduit en latin sous ce titre : *Alphabeton anatomicum, id est, anatomes elenchus accuratissimus, omnes humani corporis partes, eâ quâ secari solent methodo, delineans : accessere osteologia, observationesque medicas ac chirurgis peritiles*, Genève, 1604, in-4^o; Montpellier, 1606, in-4^o; d'y en a une édition hollandaise, 1648, in-fol., par Plempius, avec des figures tirées de Vesale, de Paaw, etc. Cet ouvrage a cela de remarquable, qu'il est disposé en tables synoptiques, disposition plus favorable pour donner très promptement une notion claire des objets, et qu'il a déjà dans son essence quelque chose de philosophique. Cabrol, d'ailleurs excellent chirurgien, a placé à la fin de cet ouvrage de bonnes observations relatives à des points de physiologie, de chirurgie et de médecine pratique : elles ont été imprimées dans le *Collegium anatomicum clarissim. trium virorum Jacobini, Severini, Cabroli*, Hanovre, 1654, in-4^o; Francfort, 1668, in-4^o. C. et A.

CACAULT (FRANÇOIS), commandant de la légion d'honneur, etc., né à Nantes en 1742, fut baptisé sous le nom de *Françoise Cacaault*, fille de, etc. On ne s'aperçut de cette erreur qu'après quelques années; il fallut une longue enquête pour obtenir que son état civil fût rectifié. Le jeune Cacaault, dont l'éducation avait été très

vint à Paris à l'âge de vingt ans, obtint en 1764 une place de professeur de mathématiques à l'École Polytechnique. Il quitta cet emploi en 1769, pour une affaire d'honneur l'ayant fait se battre, il blessa son adversaire d'un coup d'épée. Peu de temps après, l'excès du travail ayant compromis sa santé, les médecins lui conseillèrent de faire un long voyage et il entreprit celui d'Italie. Il partit alors avec un petit paquet dans ses bras à Rome, où il devait représenter sa patrie. Il se livra à l'étude de l'italien, et à faire des observations sur les mœurs et les usages de ce pays, qu'il a fait si bien connaître dans ses ouvrages politiques. Cacault, sa santé rétablie, repartit pour la France, obtint, en 1775, la place de secrétaire des commandemens de M. d'Aubeterre, commandant les armées de Bretagne, suivit ce poste dans ses missions d'Italie, et ne tarda pas à être nommé secrétaire de M. de Talleyrand à Naples (1785), sous le commandement de M. de Talleyrand. A la retraite de ce poste en 1791, Cacault fut nommé chargé d'affaires dans la même ville. Il s'acquitta avec honneur de cette mission délicate, revint à Paris, et fut nommé directeur de l'ordre de Saint-Louis près du Saint-Siège. Il se démit de ce poste, lorsqu'il apprit le décès de Bassville. Ne pouvant aller dans les états du pape, ni dans ceux de France, parce que tous les passages étaient interceptés par les armées de la coalition, il se trouva dans une position fâcheuse. L'estime qu'il avait en Italie pour ses qualités personnelles lui assura un asyle à Gênes, et, quoique sans lettres de recommandation pour le grand-duc, il réussit à aller de lui tous les Français réfugiés dans cette ville.

En politique consommé, Cacault sut mettre à profit son séjour dans ce pays; et, en détachant la cour de Toscane de la coalition, il eut la gloire d'avoir renoué le premier, à cette époque, les relations diplomatiques de la France. Pour le récompenser de ce zèle, son gouvernement le nomma successivement agent général en Italie, ministre à Gênes, et le désigna pour signer le traité de Tolentino, de concert avec l'illustre général de l'armée d'Italie. Cacault fut ensuite envoyé comme ministre à Rome (février 1797), pour faire exécuter le traité; de là à Florence, et enfin rappelé à Paris, parce qu'il était accusé d'être l'*ami des rois*. Il y vécut d'abord dans un état voisin du dénuement, parce qu'il avait toujours allié la probité la plus sévère au désir de représenter dignement sa nation. Le département de la Loire-Inférieure le nomma, en 1798, député au conseil des cinq-cents. Après la révolution du 18 brumaire, il fit partie du nouveau corps législatif, et, en mars 1801, il fut nommé par le premier consul ministre plénipotentiaire à Rome pour négocier le concordat. Il montra, dans tout le cours de cette affaire, adresse, fermeté et tous les talents d'un vrai politique. Remplacé en juillet 1803 par S. A. E. le cardinal Fesch, Cacault alla aux bains de Lucques, pour donner des soins à sa santé, et fut sur le point d'y perdre la vie, parce que les eaux minérales de *la Villa* lui étaient contraires. Quand il fut de retour à Paris, le premier consul l'envoya présider le collège électoral de son département, qui le proclama candidat au sénat conservateur, où il fut appelé en avril 1804. Cacault n'avait pu voir l'Italie sans y puiser de bonne heure l'amour des arts. Il avait commencé dans son premier voyage à y recueillir des tableaux,

et il fit voir si constamment son goût pour toutes les belles productions du génie dans les arts, que le pape Pie VI, après la conclusion d'un traité, au lieu de lui faire offrir un corps saint, comme on en offrait à tous les ambassadeurs, lui fit remettre un morceau de mosaïque d'un grand prix, représentant le Colisée. Ce beau morceau, estimé 2000 piastres, doit faire partie du cabinet laissé par Cacault. Pendant son séjour à Rome, en 1801, 1802 et 1805, la passion de ce connaisseur habile n'ayant pu que s'accroître, il rassembla une grande quantité de tableaux précieux. Depuis, la ville de Nantes a acheté toute sa galerie, que son frère, qui était peintre, avait fait disposer à Clisson de la manière la plus pittoresque. La conversation de Cacault était quelquefois trop animée. On lui a reproché même une sorte de brusquerie qui ne convenait pas à un homme de son rang; mais personne ne savait mieux que lui réparer ses torts, et tout prouvait que, sous des dehors quelquefois peu prévenants, il cachait un cœur plein de bonté. Il a donné I. *Poésies lyriques de Ramler*, traduites de l'allemand, Berlin, 1777, in-12, dont il est question dans la Correspondance de Grimm; II. *Dramaturgie, ou Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre, traduit de l'allemand de Lessing, par un français, et publié par M. J. (G. A. Juncker)*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Il est auteur de plusieurs rapports faits au conseil des cinq-cents. Ses dépêches n'offraient pas une grande correction de style, mais elles étaient pleines de sens, de raison et de grandes vues. Cacault mourut à Clisson, le 10 octobre 1805, M. Huet a parlé avec détails du musée de Cacault dans un ouvrage sur la statistique du département

de la Loire-Inférieure, imprimé à Nantes en 1802. N—D 2.

CACCIA (JEAN-AUGUSTIN), d'une ancienne famille de Novare dans le Milanais, embrassa la carrière des armes, et servit dans les armées de Charles-Quint, vers le milieu du 16^e siècle. Il cultiva le commerce des msses au milieu du tumulte des camps, et se distingua dans deux genres très différents, dans des satires ou *capitoli* satiriques, du genre plaisant, *piacevole*, et dans des poésies spirituelles ou sacrées; il fut même un des premiers à travailler dans ce dernier genre en Italie. A la noblesse des pensées, Caccia joignait un choix heureux d'expressions et des tournures élégantes. Plusieurs auteurs en parlent avec éloge: on ignore la date de sa mort. Il publia, dans sa vieillesse, deux volumes de poésies, l'un dédié à la reine de France, Marie de Médicis, et l'autre au cardinal Gravelle. R. G.

CACCIA (FERDINAND), d'une noble famille de Bergame, où il naquit le 31 décembre 1680. Doué par la nature d'une grande facilité, il fit de rapides progrès dans toutes les parties de ses études, et surtout dans la langue latine. Elle fut toute sa vie l'un des principaux objets de ses travaux. Il se proposa de corriger les mauvaises méthodes, ouvrages des siècles de pédantisme et d'ignorance, et de faciliter à la jeunesse des études qui l'avaient tourmentée et rebotée jusqu'alors. Il eut avec le savant Muratori, une discussion littéraire qu'il termina d'une manière peu commune dans la carrière de la critique. Muratori avait avancé dans l'un de ses ouvrages que le *poeta* Moisé del Brolo, né à Bergame, mourut de 1125 à 1157, sous le règne de Lothaire II, et que c'est à cette époque que doit être placé le voyage

se à Constantinople. Caccia le réfuta cette opinion, Il 1748 un opuscule, où il s'efforçait de prouver que Muratori s'était trompé sur l'âge, la personne et le Moïse ; mais s'étant aperçu lui-même dans l'erreur, il se rétracta dans un opuscule publié en 1764, et qui d'abord fut attribué au premier. A ses connaissances littéraires, Caccia joignait des talents en architecture ; il donna des preuves par les monuments élevés dans sa patrie et mourut le 8 janvier 1778, honoré par ses concitoyens par la douceur de son caractère et ses autres qualités que par ses talents. On a de lui : *De cognitionibus*, Bergamo, in-4°. ; II. *Metodo di scriver l'italiano assai breve e facile con prestezza e forza nella lingua latina*, Bergamo, II. *Totius regulæ latinæ grammaticæ*, Bergamo, 1728 ; IV. *presente della lingua lagomina*, 1762 ; V. *Ortografia della lingua bergamasca*, Bergamo, 1764 ; VI. *regola delle sillabe lunghe e brevi*, Bergamo, 1764 ; VII. *Vocabolario senza sinonimi*, Bergamo, III. *Elementi e regole fondamentali della lingua latina*, Florençe, 1777 ; IX. *Cittadinanza di Bergamo*, Bergamo, 1766 ; X. *Vita di Giam-Battista Miani*, Rome, 1768 ; XI. *Statuto legale*, Bergamo, 1772. Plusieurs ouvrages imprimés, Caccia a écrit plusieurs inédits, entre autres : *Histoire des médecins de la ville de Bergamo*, un *Traité d'architecture* ; et un autre sur les fortifications.

R. G.

LANIGA (FRANÇOIS) naquit à Bergame le 1700. Ce peintre, élève de Menghi, qui lui-même avait reçu de Cignani, apprit les pre-

mières principes du dessin à Bologne, et de là vint à Rome, où il perfectionna son talent. Il ne manquait à cet artiste qu'une certaine délicatesse, qui ne s'acquiert pas toujours par l'étude. Il travailla souvent pour des maisons souveraines, et gravit à l'eau forte deux sujets qui lui avaient été commandés par le roi de Sardaigne. Il entreprit ensuite pour Ancône quatre tableaux d'autel, entre autres, une *Institution de l'Eucharistie*, et un *Mariage de la Vierge*. Ces deux compositions ont particulièrement un coloris gai, flatteur et franc, qui attire sur-le-champ l'attention. On voit à Rome, au palais Gavotti, une fresque très belle du même artiste. Le palais et la villa Borghèse offrent aussi d'autres compositions ingénieuses de Caccianiga. Devenu vieux et infirme sans avoir acquis de fortune, il trouva dans la personne du prince Marc-Antoine Borghèse, père du duc de Guastalla, un protecteur qui lui assura une pension considérable pour la fin de sa vie. On peut lire quelques détails sur Caccianiga dans les *Mémoires pour le belle arti*, t. II, p. 135. Il mourut en 1781.

A—D.

CACHET (CAUSTOWAUX), médecin, né à Neufchâteau en Lorraine, le 26 novembre 1572. Après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, il voyagea en Italie, dans le dessein de visiter les monuments de l'antiquité ; mais, arrivé à Padoue, il fut si charmé de l'éloquence et du savoir des professeurs de l'université de cette ville, qu'il y resta plusieurs années pour profiter de leurs leçons. Il reprit ensuite le chemin de son pays, en passant par la Suisse, et s'arrêta à Fribourg pour étudier le droit. Il s'aperçut bientôt que l'étude d'une science telle que la médecine ne souffre point de partage, et il s'y livra tout entier.

De retour dans sa patrie, il s'acquit en assez peu de temps une grande réputation dans la pratique de son art. Il se fixa d'abord à Toul, et vint ensuite à Nancy, le duc de Lorraine l'ayant nommé son médecin ordinaire, avec le titre de son conseiller. Il a publié plusieurs ouvrages où on lui reproche d'avoir prodigué une érudition déplacée, et d'avoir mis souvent le raisonnement à la place de l'observation; mais Cachet mérite des éloges pour avoir voulu ramener les écoles à l'étude d'Hippocrate et des Grecs, pour avoir été un des premiers commentateurs d'Hippocrate, et pour s'être élevé avec force contre les alchimistes et les charlatans, qui se vantaient, au moyen de quelques recettes, de guérir toutes les maladies. Il mourut à Nancy le 30 septembre 1624. On a de lui : I. *Controversiæ theoricæ practicæ in primam aphorismorum Hippocratis sectionem*, Toul, 1612, in-12; II. *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata*, ibid., 1614, in-12. C'est la traduction d'un ouvrage français de Jean Mousin, intitulé : *Discours contre l'ivresse et l'ivrognerie*, imprimé à Toul en 1612, in-8°. Le titre annonce que le traducteur a enrichi l'ouvrage de plusieurs morceaux; il n'y a pourtant pas fait une seule addition, et les mots *auctum et locupletatum* qu'on lit sur le frontispice y ont été mis par le libraire. III. *Apologia in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi*, ibid., 1617, in-12; IV. *J'rai et assuré préservatif de petite-vérole et rougeole, divisé en trois livres*, Toul, 1617, Nancy, 1625, in-8°; V. *Exercitationes equestres in epigrammatum libros sex distinctæ*, Nancy, 1622, in-8°. Cachet donne à ses épigrammes le titre d'*Equestres*, parce qu'il les avait composées la plupart à cheval, dans les

voyages que son état l'obligeait de faire. Ce recueil n'est ni très connu, ni très estimé. — Paul CACHET, frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St-Vaunes, mort le 17 septembre 1652, publia un *Mémoire de l'état et qualité de l'abbaye de St-Mihiel*.

C. et A. et W.—1.

CACHET (JEAN), jésuite, de la même famille que les précédents, mourut à Pont-à-Mousson le 22 décembre 1655, âge de trente-six ans, après avoir régenté les basses classes, sa mauvaise santé ne lui ayant pas permis d'occuper des emplois plus distingués. Il était fort laborieux, si l'on en juge par le nombre d'ouvrages et de traductions qu'il a publiés, et dont on peut voir le détail dans MÉRÉRI; ce sont tous des livres académiques; les principaux sont : I. *Vie de Jean Berchmans*, jésuite, traduite de l'italien du P. Virgilio Cepari, Paris, 1650, in-8°; II. *La Vie de S. Isidore, patron des laboureurs, et de la bienheureuse Marie della Cabeça, sa femme*, Verdun, 1651, in-12, traduite de l'espagnol de Jérôme Quintana; III. *Vie de S. Joseph*, prémontré, Pont-à-Mousson, 1652, in-12.

C. M. P.

CADALOUS (PIERRE), anti-pape, sous le nom d'*Honorius II*. (Voyez ALEXANDRE II, pape.)

CADALSO (DON JOSEPH), comte espagnol, poète d'un esprit fin et délicat. Éloigné de ces subtilités qui abondent dans la plupart des productions de son pays, il débuta en 1771 par une tragédie qui n'était pas son mérite, mais qui n'est pas restée au théâtre. Il se fit connaître davantage par ses poésies légères dans le genre anacréontique, mais surtout par une satire ingénieuse qui parut en 1772, sous le nom de don Joseph Vasquez, et avec le titre de *los Eruditos e la*

vrage en prose, dans lequel il se culivise spirituellement les officiers, et combat par ses inculpations dont iotes ont été chargés dans iodernes. Il était à la fleur : et dans la force de son qu'il fut tué, en 1782, de bombe au siège de Gi-

B—G.

IOSTO, ou CA DA MOSE DA), né à Venise vers 1450, selon toute apparence, on soignée; mais il se livra à la navigation, pendant plusieurs années qu'il fit dans la Méditerranée même dans l'océan Atlantique. Il partit le 8 août 1482, à l'âge de vingt-deux ans, sur le bâtiment *Caraceni*, gentilhomme de pour retourner en Flandres. Les vents contraires arrêtrèrent le navire à la sortie du détroit de Gibraltar et ils furent obligés de redresser le cap Saint-Vincent, où le prince Henri s'était retiré pour se reposer et s'occuper entièrement de la découverte des côtes d'Afrique. Aussitôt que ce prince eut aperçu d'un bâtiment vénitien, il fit son secrétaire et le consul de la ville, et les chargea d'enquêter sur le marin instruit de l'établissement de la conduite des pays. Ces deux envoyés furent chargés de montrer à l'équipage les échantillons de sang-dragon, et de plusieurs autres marchandises que l'on tirait des nouvelles découvertes du prince Henri. Ils racontèrent que le prince avait peuplé des îles, et avait envoyé des navires dans des mers où personne n'avait encore allé, et chez des peuples où l'on trouvait des choses mer-

veilleuses. Cada Mosto, frappé de ces discours, sentit un vif désir d'aller voir de si belles choses. Il s'agissait d'armer et de charger un navire à ses frais, ou de recevoir du prince un navire tout équipé, qu'il serait obligé de charger, et qu'alors on partagerait avec lui le produit de la cargaison. « J'étais jeune, dit Cada Mosto, d'une santé robuste; je désirais voir des choses qu'aucun de mes compatriotes n'eût vues; je voulais surtout acquérir à tout prix le bien et l'expérience qui devaient me donner de la considération et des emplois honorables dans ma patrie; j'allai offrir mes services au prince, qui les accepta sur-le-champ. » Après avoir été traité avec distinction pendant le séjour qu'il fit en Portugal, Cada Mosto obtint un navire de quatre-vingt-dix tonneaux, sur lequel on mit un patron portugais. Il partit de Lagos le 22 mars 1482, s'arrêta à Porto-Santo, ensuite à Madère, qui était habitée par des Européens depuis 1431, et vint aux Canaries relâcher à Goméra; il ne fit que toucher aux îles de Fer et de Palme. En quittant ces îles, il alla prendre vue du cap Blanc, passa par Arguin, où le prince Henri avait fait un établissement en 1482; de là il entra dans la rivière du Sénégal, découverte depuis cinq ans. Les Portugais n'y avaient trouvé aucun établissement, ce qui semblerait détruire l'opinion de plusieurs écrivains français, ou ferait naître du moins une objection très forte contre les prétentions des marchands de Dieppe, qui disent y avoir eu des établissements de temps immémorial (V. LABAT.) Cada Mosto prolongea la côte, en allant vers le sud. Il s'arrêta pour aller visiter le Damel, prince dont les états s'étendent depuis le Sénégal jusqu'au

cap Vert, et en fut très bien reçu. Il fit le commerce avec lui, en tira des esclaves et de l'or, ensuite dirigea sa route sur le cap Vert, qui avait été découvert l'année précédente. Près de là on aperçut deux navires, dont l'un était commandé par Antonietto Uso, gentilhomme génois au service du prince Henri, et l'autre par un des écuyers de ce prince. Les trois navires se joignirent et continuèrent leur route le long de cette côte inconnue, avec toutes les précautions que l'on pourrait prendre à présent, que l'art s'est perfectionné. La description de cette côte, et le détail que Cada Mosto donne des manœuvres, sont du plus grand intérêt. Ils visitèrent l'entrée de toutes les rivières, et, après une navigation assez longue, ils arrivèrent à l'embouchure de la grande rivière de Gambie ou Gambia, dont on leur avait tant vanté les richesses. Les habitants vinrent les attaquer dans des pirogues, et furent repoussés. Les capitaines des navires voulaient néanmoins s'avancer dans la rivière, mais les équipages, rebutés par les hostilités et par les fatigues, les forcèrent de revenir en Portugal. Cada Mosto fit un second voyage en 1456, à la rivière de Gambie, de concert avec le même Antonietto Uso et un autre Portugais. Ils essayèrent à la vue du cap Blanc un coup de vent qui les força de s'éloigner de terre, et, après avoir lutté trois jours contre le gros temps, ils découvrirent les îles du cap Vert, et vinrent mouiller sur une île qui fut appelée Buonavista. Étant montés sur les parties élevées, ils aperçurent toutes les autres îles de cet archipel. La plus grande reçut le nom de Saint-Yago. Ils y allèrent mouiller à l'entrée d'une rivière qui pouvait recevoir des navires de cinquante tonneaux; puis à la rivière de Gambie,

qu'ils remontèrent jusqu'à soixante milles. Les habitants parurent effrayés des pertes de l'année précédente, et les pirogues, au lieu de les attaquer, se rapprochaient du rivage dès qu'elles apercevaient les bâtimens. Enfin, après beaucoup de signes pour les engager à s'approcher, elles vinrent près des navires, et l'on commença avec ces habitants, dont on tira de l'or, mais en bien moindre quantité qu'on ne l'avait espéré. Ces trois navires remontèrent au sud jusqu'à la rivière de Casamansa et Es Grande; ils revinrent ensuite en Portugal. Cada Mosto fit encore quelque séjour dans ce royaume, et le quitta en 1463, c'est-à-dire, l'année même de la mort du prince Henri. La relation de ses voyages, la plus ancienne des navigations modernes, est un véritable modèle; elle ne peut rien à être comparée à celles des plus habiles navigateurs de notre temps. Il y règne un ordre admirable; les détails en sont attachants, les descriptions claires et précises. On reconnaît partout l'observateur éclairé. Parmi les choses qu'il a entendu dire, il s'en trouve à la vérité qu'il est difficile de croire; mais il a la bonne foi d'en convenir lui-même. Il rend un compte exact de l'apparence des côtes, de la profondeur de la mer près de terre, et de tout ce qui peut être utile à la navigation. Enfin, il s'exprime avec tant de propriété et de précision, que, d'après son récit, l'on peut suivre sa route sur des cartes construites plusieurs siècles après lui. On reconnaît dans sa description des contrées qui bordent le fleuve du Sénégal, et dans la peinture des peuples qui l'habitent, les pays décrits par Labat dans l'Afrique occidentale, et les hommes dont ce dernier auteur nous a transmis les mœurs et les usages, d'a-

1 meilleurs mémoires que la nie d'Afrique eût en sa possession. La relation de Cada Mosto ne fait mention de latitudes ni de longitudes. On a lieu de croire qu'en l'époque de son dernier voyage, de l'astrolabe n'avait pas encore été introduit sur mer. Tellésius, qui a écrit en latin l'histoire du roi de Portugal, en nous apprend que ce fut ce prince qui chargea ses deux médecins in Behcim de Nuremberg, de chercher un moyen par lequel les navires pussent se diriger quand ils auraient perdu la terre de vue, et ils trouvèrent l'astrolabe. Les cartes hydrauliques de Biancho, datées de 1482 et qui n'ont été faites que dix ans avant le premier voyage de Vasco de Gama, ne portent point d'échelle ni de latitude, ni de longitude. (Biancho.) La seule remarque de Cada Mosto qui ait rapport à l'astronomie, se trouve à la fin de son premier voyage. Il dit qu'à l'embouchure de la rivière de Gambie, on commençait à voir de vue l'étoile polaire; mais elle ne relevait dans le sud avec la hauteur de six belles étoiles très peu au-dessus de l'horizon : ce sont les étoiles de la croix du sud. « Nous avons ajouté-t-il, dans les premiers jours de juillet, les nuits de sept heures et demie et les jours de sept heures et demie. » Il écrivit à la fin de ses deux voyages, le précis de son voyage de Pietro di Cintra, un portugais qui a continué en l'année 1482 la découverte de la côte d'Afrique, et s'est avancé un peu au-delà de la rivière de Sierra-Léone. Les relations de Cada Mosto ont paru sous le titre de : *Prima (la) navigazione Oceano alle terre de negri, bassa Ethiopia, di Luigi Casto*, Vicence, in-4°, 1507; les

mêmes, Milan, 1519, in-4°. Ils ont été insérés dans la collection de Ramusio. On les trouve traduits en latin dans le *Novus orbis* de Grynée, où, par une étrange méprise, on fait partir Cada Mosto de Venise en 1504, au lieu de 1454; et en français, dans le recueil intitulé : *le Nouveau Monde, et navigations faites par Emeric de Vespuce, et traduité d'italien de Montebaldo Francozo*, par Redouet, Paris, Jehan Jannot, sans date, ou Gaillot Dupré, 1516, in-4°, goth. Il en existe encore une vieille traduction française à la suite de l'*Historiale description de l'Afrique*, de Jean Léon, 2 vol. in-fol., Lyon, Jean Temporal, 1556.

R—L.

CADENET, troubadour, naquit dans le château de Cadenet sur la Durance, qui fut détruit dans les guerres civiles. Cadenet erra long-temps après ce malheur. Il devint amoureux d'une religieuse d'Aix, encore novice, ne put s'en faire aimer, se fit templier à St.-Gilles, et fut tué dans la Palestine, en combattant contre les Sarrasins, vers l'an 1280. On a de lui un traité contre les *galiadours*, ou les médisants, et vingt-quatre chansons où il célèbre le vin et l'amour, et il reproche aux barons leurs brigandages. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent neuf pièces de ce troubadour. — Antoinette de CADENET, dame de Lambesc, fut, dit-on, célèbre dans le même siècle par ses chansons et ses relations avec les principaux troubadours.

K.

CADER BILLAH, 25^e. khâlyfe Abbacyde, petit-fils de Moctader, fut choisi en chaaban 381 de l'hég. (novembre 991 de J. - C.), par le sultân Boha-Eddaulah (Voyez ce nom), pour remplacer le khâlyfe Thay, qu'il venait de déposer. Fait pour briller par son savoir, mais in-

capable de gouverner, Cader mena une vie retirée, cultiva les lettres et les sciences, se soumit à tout ce que les sultans exigèrent de lui, et ne prit aucune part aux affaires de l'empire. Par cette conduite sage, mais indigne d'un successeur de Mahomet, et qui fut plutôt l'effet de son caractère que des combinaisons de la politique, il se ménagea des jours tranquilles et un très long règne. Le peuple ne lui trouva point les qualités d'un monarque, mais il le respecta comme un digne pontife de la religion musulmane. Les princes Bouïdes, qui marchaient à grands pas vers leur ruine, craignirent, en le détrônant, d'exciter une révolte, et ils le laissèrent en possession du khâlyfat jusqu'à sa mort, arrivée en dzouhbedjah 422 de Phég. (décemb. 1051 de J.-C.) Son règne, ou plutôt son pontificat, car les khâlyfes n'avaient plus alors qu'une influence religieuse, fut de quarante-un ans; il n'offre d'autre événement remarquable que les troubles qui déchirèrent la maison des Bouïdes. Cader-Billah s'adonna particulièrement à la théologie scolastique, et composa un traité pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendaient que le Coran avait été composé.

J—N.

CADET DE GASSICOURT (LOUIS-CLAUDE), pharmacien, né à Paris le 24 juillet 1751. Son père, chirurgien estimé, qui a publié deux ouvrages sur le scorbut, était neveu de Vallot, médecin de Louis XIV : il mourut en 1745, laissant treize enfants sans fortune. Louis-Claude Cadet trouva un protecteur qui le plaça chez le célèbre Geoffroi, où il apprit la pharmacie. Chargé ensuite du laboratoire de Chamouset, ce philanthrope le fit nommer apothicaire major des Invalides. Quatre ans après, il fut apothicaire en chef des armées d'Alle-

tagne, et ensuite de celle de Portugal. A la paix, l'académie des sciences le reçut dans son sein, et il fut successivement de celles de Lyon, de Toulouse, de Bruxelles et de l'académie des curieux de la nature. Les Mémoires de ces academies, le *Journal de physique* et d'autres recueils savants, contiennent vingt-trois de ses mémoires sur diverses parties de la chimie. Il a rédigé, dans l'*Encyclopédie*, les articles *Bile* et *Borax*. On a encore de lui : I. *Analyse des eaux minérales de Passy*, 1755, in-8°; II. *Réponse à plusieurs observations de M. Baumé, sur l'éther vitriolique*, 1775, in-4°; III. *Mémoire sur la terre foliée de tartre*, in-12, 1784; IV. *Expériences sur le diamant*. Louis XV le chargea d'enseigner la chimie à deux jeunes chinois, fils de mandarins, venus en France pour donner des renseignements sur les derniers événements de l'Inde. Les falsifications exercées sur les vins, les vinaigres et les tobacs, furent aussi l'objet des recherches de Cadet. Chargé par le gouvernement de découvrir ces fraudes pernicieuses, il donna les moyens de les reconnaître et d'y remédier. Ces travaux le firent nommer à une place de commissaire du roi pour la chimie, près la manufacture de Sèvres. Cadet alors était dans l'aisance; il n'accepta la place qu'on lui offrait qu'en refusant les appointements qui y étoient attachés, et en demandant que ces appointements fussent donnés, avec une troisième part de chimiste, à un savant estimable et pauvre, versé dans les parties de la métallurgie qui pouvaient intéresser la manufacture. Les derniers travaux chimiques de Cadet ont eu pour objet l'examen du métal des cloches, et le moyen d'en séparer l'étain du cuivre. L'académie l'avait chargé de

riches, conjointement avec Fourcroy. Depuis cette époque renferma dans la pratique et, que l'affluence du public chaque jour plus important. puisé dans sa liaison avec et, l'amour, le besoin et de la bienfaisance ; c'était passion, et il employa sous la plus grande partie de son à soutenir des vieillards, à des orphelins indigents, à des artistes. Il donna beaucoup à sa profession. Sa vie était regardée comme la de la France. Il est mort le 1799. M. Eusèbe Salverte une *Notice sur la vie et les de L. C. Cadet*, Paris, an 00), in-8°, et M. P. F. G. une *Notice historique sur les travaux de L. C. Cadet*, in-8°.

Z.

BERD, ou CAROUT-BEY, petit-fils de Seldjouc, reçut l'hég. (1041), le gouverneur Kerman de Thoghrl-Bey, premier prince de la branche caducide qui régna dans cette . De gouverneur qu'il était, il se rendit indépendant, sa puissance, accrut ses ans, et se forma un état con-. Son histoire et celle des de sa maison est peu connue. Herbelot, ces princes sont au de onze. Le dernier, Mohamth, fut dépossédé par l' valide Tynar, qui, en 585 de l'hég. (1191 de J.-C.), entra dans le , et s'en rendit maître. J—N.

LOGAN (le comte GULLAUBENÉRAL anglais sous le règne de Anne, se distingua dans la de Flandre par son habileté et par son dévouement au duc de Marlborough. Il donna une grande

preuve de ce dévouement au siège de Menin, en 1706, lorsque, pressé par la cavalerie française, le duc allait être fait prisonnier par suite d'un accident à la jambe de son cheval. Cadhogan mit pied à terre, donna son cheval à Marlborough, et, en sauvant son protecteur, se condamna lui-même à être pris par l'ennemi. Dès le lendemain, Marlborough le demanda en échange contre tel autre prisonnier qu'il plairait au duc de Vendôme de choisir ; et, à l'instant, Cadhogan fut renvoyé sur parole. Constamment attaché à la fortune de Marlborough, Cadhogan en éprouva toutes les vicissitudes. Sa commission auprès des états-généraux de Hollande fut révoquée en 1711, lorsque la faveur du duc commença à diminuer ; et il perdit sa charge de sous-gouverneur de la tour et de la ville de Londres, lorsque la disgrâce de son protecteur fut complète. Après l'avoir accompagné dans son voyage des Pays-Bas, il vint chercher à se faire nommer député au parlement, pour y fortifier le parti des wighs ; mais sa nomination par le bourg de Woodstock fut annulée, sous prétexte de quelque défaut de formes. A l'avènement de George I^{er}, Cadhogan eut part aux honneurs que recouvra Marlborough. Il fut nommé colonel de l'un des régiments des gardes, et envoyé en Hollande comme ministre plénipotentiaire, puis, en la même qualité, aux conférences d'Amvers. En 1715, il présenta un mémoire aux états-généraux, pour les déterminer à s'opposer au passage du prétendant Jacques III, qui se préparait à faire une descente en Ecosse ; et, l'année suivante, il se rendit en Angleterre à la tête d'un corps de six mille hollandais, que les états envoyaient au secours du roi George. Il fut accusé au parlement d'avoir détourné à son

profit une somme de 10,000 livres sterling, mais l'accusation fut rejetée. En 1717, Cadogan retourna en Hollande, où il négocia habilement une alliance entre cette puissance, l'Angleterre et la France. Nommé pair d'Angleterre peu de temps après, il se rendit de nouveau auprès des états-généraux avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il fit son entrée publique à la Haye en cette qualité, et il harangna les états-généraux au nom du roi d'Angleterre, le 8 juin 1718. En 1722, il succéda à son ami, le duc de Marlborough, dans la charge de grand-maître de l'artillerie, et dans celle de colonel du premier régiment des gardes. Il mourut à Londres le 26 juillet 1726, laissant une grande fortune et deux filles, dont l'aînée avait épousé le duc de Richmond. Son frère lui succéda dans le titre de comte.

M—D J.

CADIÈRE (LA). Voyez GIRARD.

CADMUS de Milet, fils de Pandion, passe pour être le premier des Grecs qui ait écrit en prose; mais, selon Strabon, la prose de Cadmus et celle de Phérécyde, son contemporain, étaient encore une imitation du langage poétique, et ils ne firent que rompre la mesure des vers. Ces deux écrivains florissaient vers la 45^e. olympiade, sous le règne d'Halyattes, père de Crésus. Strabon nomme Cadmus avant Phérécyde, et Pline cite Phérécyde avant Cadmus : *Prosam orationem condere Pherecydes Syrius instituit, Cyri regis aetate; historiam Cadmus Milesius*; mais, dans ce passage, Pline paraît plutôt classer les genres que la priorité des temps, et l'opinion commune a conservé l'honneur de l'invention de la prose à Cadmus. Cependant, Pythagore et ses disciples continuèrent d'écrire en vers. Le langage de la poésie était regardé

par eux comme plus convenable à la contemplation et à la dignité des matières qu'ils traitaient. On ne croit pas que jusqu'au temps de Platon, la prose se fût accréditée parmi les philosophes; mais, depuis Cadmus, l'histoire ne connut plus d'autre langage. On attribue à Cadmus une histoire de la fondation de Milet et des autres villes d'Ionie, divisée en quatre livres. Cette histoire n'existait déjà plus du temps de Denys d'Halicarnasse. Il n'en restait qu'un abrégé fait par Bion de Proconèse. Le savant Hardion observe à ce sujet que les abrégés ont travaillé de bonne heure à la destruction des auteurs originaux. Denys d'Halicarnasse paraît croire que les histoires attribuées à Cadmus de Milet et à plusieurs autres anciens écrivains étaient des ouvrages supposés. Cadmus est cité par Clément d'Alexandrie, qui lui donne le titre d'ancien, pour le distinguer d'un autre Cadmus, fils d'Archelaüs, qui était aussi historien, et né dans la ville de Milet. On ignore dans quel temps ce dernier a vécu. Suidas dit qu'il avait composé une histoire de l'Attique en seize livres, et un traité en quatorze livres, qui avait pour titre: *De solutione amatoriarum affectionum*. (Voyez *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, tom. XIII, pag. 119 et suiv.) V—VI.

CADMUS, fils de Seythès, après avoir succédé à son père dans le gouvernement de l'île de Cos, remit volontairement la souveraine puissance entre les mains des habitants, et se retira en Sicile. Il y fonda, avec quelques Samiens, la ville de Zancle, que les Messéniens, chassés du Péloponèse, prirent dans la suite, et appelèrent *Messane* (aujourd'hui Messine). Cadmus fut envoyé à Delphes par Gélon, tyran de Syracuse, avec trois vaisseaux chargés d'or et d'ar-

d'observer quel serait le
la guerre de Xercès contre
Si la victoire se déclarait
des Perses, Cadmus de-
rir ces riches présents,
terre et l'eau pour les pays
ation de Gélon; si au cou-
rees étaient vainqueurs, il
rier ces grands trésors en
mus les reporta. (Voyez
liv. VIII.) V—VZ.

(S.), était fils de Contrée,
la partie méridionale du
alles, qui abdiqua la cou-
vivre dans la solitude, et
oré parmi les saints de la
etagne. Cadoc lui succéda,
près, dégoûté du pouvoir et
us, il embrassa la vie mo-
t bâtir dans le diocèse de
monastères de *Ilun-Ilut*
-Carvan. Il gouvernait ce
qualité d'abbé, lorsqu'il le
e S. Gildas, pour chercher
plus solitaires. Les deux
tirèrent dans les îles de
t d'Ehni. Cadoc mourut à
us le comté de Northamp-
ctes ont été recueillis par
et l'on trouve sa vie dans
ités d'Ussérius. Chastelain
Cadoc est le même que
Caduad, qui est honoré
cèse de Rennes, et qui a
nom à la petite île de
aad, située sur la côte de

V—VZ.

ICI (JEAN), chanoine de
né à Venise en 1705, mort
r 1786, après avoir publié
ouvrages contre les molinis-
ar de Rome, qui supposent
connaissance de l'Écriture
s Perses. L'un des plus cu-
ritulé: *Explication de ce*
e S. Augustin: « l'Église
sera dans la servitude

» sous les princes séculiers, » Pa-
vie, 1784, in-8°. L'éditeur, M. Zola,
professeur de théologie, l'a accompa-
gné d'une préface intéressante. Cado-
nici s'attache à prouver que, si les sou-
verains sont soumis à l'Église dans
les choses spirituelles, tous les mem-
bres de l'Église sont aussi sous leur
dépendance dans les choses tempo-
relles. Il y établit l'ancienne pratique
de l'Église, de prier nommément dans
le sacrifice de la messe, pour les sou-
verains, fussent-ils même persécu-
teurs. Il fait voir que les formules de
ces prières, supprimées lors des que-
relles entre les papes et les rois, dans
le 12^e siècle, se sont conservées dans
le *Missel Ambrosien*, dans le *Mosa-
rabique*, dans celui des chartreux et
dans quelques autres. Cet auteur avait
publié un autre ouvrage, où il souve-
nait que, selon S. Augustin, les saints
de l'ancien Testament, morts avant
J.-C., avaient, aussitôt après leur mort,
joui de la vision intuitive: opinion
dénuée de fondement. T—D.

CADOT Voy. JANVITA.

CADOUDAL. Voy. GEORGES.

CADRY (JEAN-BAPTISTE), théo-
logien, naquit en 1680 à Tretz, dio-
cèse d'Aix, vint à Paris en 1710, fut
successivement vicaire de St.-Etienne-
du-Mont et de St.-Paul, où il se fit
une grande réputation par ses prêches,
et devint théologal de Laon, emploi
dont il fut destitué en 1731, par ar-
rêt du conseil, à cause du parti qu'il
prit dans l'appel de la bulle *Unige-
nitus*. Son zèle contre ce décret l'obli-
gea de faire de retraite en retraite,
jusqu'à ce qu'enfin il trouva un asyle
auprès de M. de Caylus, évêque
d'Auxerre. Après la mort de ce pré-
lat, en 1748, il se retira à Savigni,
aux environs de Paris, où il mourut
le 25 novembre 1756. On a de lui:
I. *Relation de ce qui se passa dans*

l'assemblée générale de la congrégation des Lazaristes en 1724, au sujet de la bulle Unigenitus; II. divers écrits en faveur des chartreux que leur opposition à cette bulle avait portés à s'évader de leurs monastères; III. *l'Histoire de la condamnation de M. de Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4°; IV. les trois derniers volumes de *l'Histoire du livre des Réflexions morales*, Amsterdam, 1725, 1758, 4 vol. in-4°. Le premier volume est de l'abbé Louail. Cette histoire va jusqu'en 1729, époque où commencent les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui en sont la continuation. On y trouve les analyses des principaux écrits pour et contre. V. *Des Observations théologiques et morales sur les deux histoires du P. Berryer*, 1755 et 1756, 3 vol. in-12; et plusieurs autres écrits du même genre que les précédents, dont on trouve la liste dans Moréri et dans le tome IV du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité*. Cadry avait porté le nom de *Darcy*, qui est l'anagramme du sien, pour se soustraire aux perquisitions de ses ennemis. T—D.

CÆCILIUS, poète comique latin, dut à sa condition d'esclave le surnom de *Staius*, qu'il conserva et illustra dans la suite, par son caractère et par ses talents. Gaulois d'origine, il naquit à Milan, suivant quelques historiens de sa vie; fut le contemporain et l'intime ami d'Ennius, auquel il ne survécut que d'un an. Il fut affranchi lorsque son talent lui eut acquis quelque réputation, et c'est un rapport qu'il a de plus avec plusieurs poètes célèbres de l'antiquité. Les anciens grammairiens citent de lui quarante comédies, dont il ne nous reste que quelques fragments, recueillis par Henri Etienne, en 1564,

in-8°, dans ses *Fragmenta poetarum veterum*, et qui se trouvent dans les recueils intitulés *Corpus poetarum latinorum*. Horace lui accorde le mérite de la gravité; Varron, celui de bien choisir le sujet, et de disposer avec art le plan de ses pièces; il ne craint pas même de lui donner, à cet égard, la supériorité sur Térence même; et Quintilien le place entre Plaute et Térence; mais *Cæcilia* lui reproche les vices du style, et Aulu-Gelle l'accuse d'avoir défigurés la plupart des sujets qu'il avait empruntés de Ménandre. Un trait qui honore infiniment Cæcilius, c'est l'accueil qu'il fit à Térence, dans une circonstance décisive pour ce dernier. Très jeune, et encore inconnu, l'auteur de *l'Andrienne* était en marche avec les édiiles, au sujet de cette même pièce; mais, avant de conclure, les magistrats le renvoyèrent à Cæcilius, afin d'avoir son opinion sur le mérite de l'ouvrage. Le vieux poète, qui se trouvait à table lorsque Térence lui fut présenté, lui fit donner un petit siège près de lui; mais la première scène dut à peine achevée, que Cæcilius se leva, fit asseoir Térence à sa table, et rendit au mérite de sa pièce la justice la plus éclatante. Rare exemple d'équité et de bonne foi, renouvelé depuis par *Apostolo Zeno*, à l'égard de Métastase. A—D—A et W—.

CÆDITIUS (Q.). Voyez CÆCILIUS FLAMMA.

CÆDMON. Voyez CÆDMON.

CÆLIUS AURELIANUS, médecin, que les uns disent d'Aria en Libye, et le plus grand nombre de Sicile ou Numidie. Quelques auteurs le font vivre dans le 5^e. siècle, d'autres, et c'est le plus grand nombre, le font contemporain de Galien. Quelques uns se le considèrent que comme un copiste et un traducteur de Soranus, médecin

vait sous Adrien, et qui a écrit ; d'autres, jugeant d'après des es de ses propres écrits, veu- n'il soit un écrivain original, seulement une grande admira- our Soranus, qu'il cite sans Quoi qu'il en soit de toutes ces ites, Cælius Aurelianus n'est mandab'e aujourd'hui que com- teur de deux ouvrages de mé- , bien propres à nous faire con- aancien secte des methodi-tes, est, sinon l'inventeur, au moins aier écrivain : l'un en cinq livres maladies chroniques, et l'autre is sur les maladies aiguës. Il y e de nombreuses éditions. Voici dans lequel elles ont paru : *Aureliani, tardarum passio- libri V*, Bâle, 1529, in-fol. ; 1 contenant les opuscules d'Ori- et due aux soins de Joan. Sichar- *Cæli Aureliani acutarum pas- n libri III*, Paris, 1555, in-8°. , ix soins de Gouthier d'Audernac Brayllon, médecin de la faculté ris ; *Cæli Aureliani tardarum num libri V*, Venise, 1547, , avec les *Medici antiqui* ; *Cæli liani de morbis acutis libri III, morbis diuturnis libri V*, Lyon, , in-8°, première édition où les ouvrages soient réunis, et due aux de Dalechamp, qui y a mis des en margi ; enfin, *Cæli Aureliani isis, medici vetusti, secta me- ci, de morbis acutis et chroni- bri VIII*, due aux soins de Com- man, enrichie de remarques de on d'Ameloveen, Amsterdam, , 1722, 1755, in-4° ; Lau- ; 1775, 2 vol. in-8°, par les de Haller : c'est la meilleure de s. Dans ces ouvrages, Cælius, rd, en refutant les principes médecins anciens, d'Hippocrate, gorgé, Héraclite de Tarçute, As-

clépiade, Hérophile, Érasistrate, etc., nous donne indubitablement des notions sur plusieurs des points obscurs de la médecine antique, ensuite il y donne le premier et le plus clair développement de cette médecine méthodique, qui concourut à faire recevoir la médecine à Rome, que Prosper Alpin et Baglivi ensuite cherchèrent à faire revivre, et qui contient enfin les genres de cette fameuse doctrine de Brown, dont nous avons fait voir la trop grande généralisation (Voy. BROWN). Toutes les maladies, en effet, y sont rapportées à celles où la fibre est trop lâche, à celles où elle est trop tendue, et enfin à celles d'un genre mixte ; ce sont les maladies asthéniques et sthéniques de Brown. On ne comprend pas trop ce que pouvaient être les maladies du genre mixte. La pratique était fort simple, puisqu'il suffisait de donner des fortifiants ou des relâchans, ou les uns tempérés par les autres ; il importait peu de connaître le siège du mal ; on n'admettait pas conséquemment de spécifiques : les purgatifs, les narcotiques étaient pros crits par cette secte, qui, pour la curation des maladies, recourait spécialement aux influences qui agissent sans relâche sur l'homme, savoir, à l'air, aux aliments, à l'exercice, etc., et auxquelles ils savaient imprimer de nombreuses modifications, ce qui peut-être est trop négligé de nos jours. Ils forçaient le malade à une abstinence complète pendant les trois premiers jours, et de même ne commençait qu'alors l'emploi des grands remèdes, pratique sans doute abusive, si elle est trop généralisée, mais cependant très convenable pour laisser à la nature le temps de signaler avec évidence le mal qu'elle va produire. Tous ces principes des méthodistes, du reste, ont le vice de

toutes les doctrines exclusives ; il faut les connaître pour les appliquer diversement selon les cas ; et, outre l'avantage qu'a Cælius Aurelianus de bien les disposer, il a encore le mérite de décrire avec précision les symptômes et la marche des maladies. Quelques bibliogr. phes, trompés par le latinisme barbare de Cælius, ont indiqué delui un ouvrage sur les passions, en quatorze livres ; ce n'est autre chose que les deux traités que nous avons annoncés, et dans lesquels l'auteur exprime par le mot latin *passio* celui de *maladie*. C. et A.

CÆLIUS SABINUS. F. SABINUS.

CÆSALPIN. Voyez CÉSALPIN.

CÆSAR. Voyez CÉSAR.

CÆSAR (AQUILINUS JULIUS), né le 1^{er} novembre 1720, à Gratz, en Styrie, mort le 2 juin 1792, a laissé des travaux d'érudition utiles par l'immensité des matériaux qu'on y trouve, mais dénués de critique et de discernement. Les principaux sont : I. *Annales ducatus Styrie*, 5 vol. in-fol., Vienne, 1768-69-79. Le 4^e volume de ce grand ouvrage existe en manuscrit, et n'a point encore trouvé d'imprimeur. II. *Description de la Styrie* (en allemand), 2 vol. in-8^o. ; 1775 ; III. *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 7 vol., 1785-88 ; IV. *Droit canonique national de l'Autriche*, 6 vol. in-8^o. ; 1788-90, etc. Cæsar a laissé encore beaucoup de manuscrits, et entre autres un ouvrage fort étendu sur l'église d'Utrecht. G—T.

CÆSARIUS (JEAN), philosophe et médecin, né à Juliers en 1460, fit ses études à Paris, et alla ensuite à Cologne, où il professa la philosophie, à l'étude de laquelle il consacra sa vie et sa fortune. Persécuté et pauvre dans sa vieillesse, il eut besoin des secours de quelques amis fidèles pour ne pas

succomber aux horreurs de la faim et de la misère. En 1543, suspect de luthéranisme, il fut chassé de Cologne ; il y reentra cependant, et y mourut au sein de l'église catholique, en 1551, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il écrivit un *Traité de rhétorique et de dialectique*, corrigea et mit en ordre le *Traité de médecine pratique* de Nicolas Bertroutius, donna des éditions de l'*Histoire naturelle* de Plin, du *Traité de la consolation* de Boèce, et fit des notes sur l'ouvrage de Celse, qu'il publia sous ce titre : *Castigationes in Cornelium Celsum de re medicâ*, Haguenau, 1528, in-8^o. G—T.

CÆSIUS BASSUS, poète et grammairien latin, avait beaucoup de talent pour la poésie lyrique ; Quantilien lui donne le premier rang après Horace ; Plin en fait aussi un grand éloge ; Perse lui adressa sa sixième satire. Bassus fut englouti avec sa maison de campagne dans l'éruption du Vésuve, de l'an 79 de J.-C. Il ne nous reste de lui que des fragments, qu'on trouve dans le recueil des anciens grammairiens donné par Pitiscus, dans les différentes éditions du *Corpus poetarum*, et dans la *Collectio Pisarenensis*. — CÆSIUS (Bernard), jésuite de Mantoue, mort en 1650, âgé de quarante-neuf ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mineralogia*, Lyon, 1656, in-fol., remarquable dans le temps où il parut ; mais devenu inutile par les progrès de la minéralogie. A. B—T.

CAFFA (MELCHIOR), dit le *Maltais*, du nom de sa patrie, naquit en 1651, et mourut à Rome en 1687. Il fut élève du cavalier Bernin, et fit de si grands progrès dans son art, que plusieurs auteurs n'ont pas craint d'avancer qu'il égala son maître ; mais ceux qui trouvent de l'exagération dans cet éloge, s'accordent à recon-

le Maltais eut un génie fé-
fut excellent dessinateur.
ouvrages de sculpture, dont
fûtes de Rome sont ornées,
surtout, dans celle de S.
S. Thomas de Villeneuve
aurore. La mort empêcha
mettre la dernière main à
cupe, qui fut terminé par
rrata.

V—VE.

ELLI-DU-FALGA (LOUIS-
ZEN-MAXIMILIEN), né d'une
de, au Falga, dans le haut
, le 13 février 1756, fit
à l'école de Sorèze, et en-
le corps royal du génie, où
qua par son zèle et ses ta-
té de neuf autres frères et
nt il se déclara le père
levinrent orphelins, il par-
ment entre eux un patri-
nt les lois l'autorisaient à
à moitié. A l'époque de la
, il embrassa les principes
ls elle se fondait, sans ja-
utrer les conséquences, ni
les fausses explications. En
refusa hautement, devant
té du Rhin, où il était em-
reconnaître les décrets du
par lesquels l'assemblée lé-
pronçait la déchéance du
lara avec fermeté qu'il était
es factieux. Destitué par les
res de l'assemblée, il ren-
ns sa patrie. Échappé aux
ns de 1793, après une ar-
le quatorze mois, il travailla
ans les bureaux du comité
et ses conseils contribuèrent
au succès des opérations :
obtint d'être de nouveau
ux armées, et il se distingua
bre 1795, au passage du
de Dusseldorf, avec le
léber. Peu après, se trou-
affaire sur les bords de la

Nahe, près de Creutznach, sur côtés du
général Marceau, il fut atteint à la jam-
be gauche d'un boulet de canon, qui
nécessita l'amputation. Il souffrit cette
opération avec le même calme qu'il
avait souffert celle de la pierre, étant
encore enfant. Il fut nommé, vers ce
même temps, membre associé de l'ins-
titut national, qui se formait. D'ex-
cellents mémoires sur diverses bran-
ches d'administration, sur des matiè-
res de philosophie, et particulière-
ment sur l'instruction publique, objet
le plus chéri de ses méditations et de
ses travaux, l'avaient fait connaître
avantageusement, bien qu'il ait tou-
jours refusé de livrer ces écrits à l'im-
pression. Ce fut en septembre 1798
qu'il eut le bonheur d'être connu et
apprécié par le héros qui méditait à
cette époque l'expédition d'Égypte. Il
le seconda avec zèle dans ses préparatifs,
et l'accompagna en qualité de gé-
néral de division, et comme chef de
l'arme du génie. Il eut une part ho-
norable à la prise d'Alexandrie, et, en
général, aux succès, tant militaires
que scientifiques, de l'expédition. A
Suez, il partagea avec le général en
chef le danger d'être englouti par la
marée montante, et prouva, en s'ou-
bliant lui-même, quel haut prix il at-
tachait aux destinées du grand homme
sur qui reposaient celles de la France.
Une mort glorieuse l'attendait devant
St.-Jean d'Acres, que l'armée française
attaqua en mars 1799. Le 9 avril,
étant à la tranchée, il eut le coude
droit fracassé d'une balle, et le bras
encore lui fut amputé; malgré tous les
secours de l'art, il mourut des suites
de cette blessure, le 27 du même mois.
L'ordre du jour du lendemain s'expri-
mait en ces termes: « Il emporte au-
» tombeau les regrets universels; l'ar-
» mée perd un de ses plus braves
» chefs, l'Égypte un de ses législa-

» teurs, la France un de ses meilleurs
 » citoyens, les sciences un homme qui
 » y remplissait un rôle célèbre. »
 M. Degerando a fait imprimer la *Vie*
du général L.-M.-J.-M. Caffarelli-
du-Falga, etc. (Paris, 1801), in-8°.
 V—s.

CAFFARO, le plus ancien des historiens de la ville de Gènes, était né vers l'an 1080, d'une famille considérée, et probablement d'origine allemande, à en juger par le nom de *Taschifellone*, peut être *Taschenfeld*, qu'on voit ajouté au sien dans quelques manuscrits. Il se croisa dans sa jeunesse, et il partit de Gènes le 1^{er} août de l'an 1100, sur la flotte que les Génois envoyaient au secours de Godefroi de Bouillon. Arrivé dans la Terre-Sainte après la mort de ce premier roi de Jérusalem, et avant l'élection de son successeur, il combattit au siège et à la prise de Césarée, et, au bout d'une année, il revint dans sa patrie. Ce fut alors qu'il entreprit d'en écrire les annales, et il les a commencées par cette glorieuse expédition. Elevé de bonne heure aux emplois, mêlé dans toutes les affaires publiques, et décoré, dès l'an 1122, de la première dignité de l'état, celle de consul, il était plus à portée que personne de connaître les événements dont il a conservé la mémoire. En 1151, les consuls régnants firent lire en plein conseil ces annales, qui contenaient déjà l'histoire d'un demi-siècle; ils leur donnèrent une entière approbation, et les firent déposer à la chancellerie, en ordonnant qu'elles fussent continuées année par année. Caffaro, qui, dans l'intervalle, fut revêtu à plusieurs reprises de la magistrature suprême, continua les annales jusqu'à l'an 1163. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans; mais son continuateur nous apprend que, durant les trois

dernières années de sa vie, dres importantes et les troubles l'empêchèrent de s'occuper de vrage. Le sénat de Gènes l'a finuer par d'autres magistrats l'année 1204. Cette histoire coraine, revêtue d'une sanction, est singulièrement précieuse: des ténèbres du moyen âge. nales de Caffaro sont écrites latin barbare; mais, au milieu rudesse et de leur partialité, une franchise et une loyauté: Elles n'avaient jamais été in jusqu'à l'année 1725, où l les inséra dans le tome VI de de collection des *Scriptores italicarum*. — On voit, p consuls de Gènes, un Otto et selmus de Caffaro, qu'on cr été fils de l'historien. S.

CAFFIAUX (DOM PAUL SEPT), bénédictin de la cong de St.-Maur, né à Valenci 1712, mort subitement à St.-Germain-des-Près le 26 d 1777, a publié le premier d'un livre intitulé: *Trésor gique, ou Extrait des titres qui concernent les maison milles de France*, Paris, in-4°. Cet ouvrage, plein de ches curieuses, n'a pas eu de avait précédemment fait par *Essai sur l'histoire de la n* in-4°. On lui attribue: *Défe beau sexe, ou Mémoires hist philosophiques et critiques p vir d'apologie aux femmes*, dam (Paris), 1755, in-12 ties. Dom Caffiaux, lorsqu'il était chargé, concurremment a Grenier, de travailler à l'his Picardie; il avait le titre d' graphe de cette province; ma publié qu'un *Avis relatif à ce* velle entreprise.

FIERI (PHILIPPE), sculpteur à Rome en 1634, d'origine de Naples, et allié aux grandes maisons de l'Italie. Ses ancêtres avaient servi avec honneur dans les armées de Charles II et de Philippe II. Son père, le duc de Mazarin, devant une ville de guerre, fut tué. Le cardinal Mazarin fit venir à Paris Philippe Caffieri au pape Innocent VII, et le fit venir à Paris en 1660. Colbert lui donna un logement aux Gobelins, et l'employa à ses travaux pour les maisons royales. Dans la suite, le ministre de Seignelay le fit nommer architecte, ingénieur et dessinateur des plans du roi, et inspecteur des fortifications à Dunkerque. Caffieri mourut en 1716. Il avait épousé Françoise de Beauvallon, cousine de du célèbre peintre Lebrun. Il eut trois filles et quatre fils : le premier, Charles, qui fut nommé, en 1700, sculpteur des vaisseaux du roi ; Philippe, qui devint directeur des postes à Calais ; François, qui mourut à Londres ; et Jacques, né aux Indes, en 1678, qui était sculpteur-fondeur ; ce dernier travailla pour les maisons royales, et mourut à Paris en 1755. On a plusieurs bustes en bronze, les quels on remarque celui de *M. de Bezenval*. Il eut deux fils, le premier nommé Philippe, né à Paris, mort en 1774, se distinguant avec son père divers ouvrages, entre autres la boîte en bronze destinée à renfermer la fameuse clef de Passeman, qui avait sept pieds de hauteur. — Le second, Jacques CAFFIERI, né en 1723, élève de Lemoine, et marcha dit-on sur les traces de ses père

res ; il l'emporta même sur eux par des travaux qui réunissent à la fois le goût, l'expression et la vérité. Il fut nommé professeur de l'Académie de peinture, sculpteur du roi, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Rouen, honoraire de celle de Dijon. On distingue parmi ses ouvrages, qui sont en assez grand nombre, les bustes de *Cornéille* et de *Piron*, qui ornent le foyer du Théâtre Français, les bustes de *Quinault*, de *Lulli* et de *Rameau*, qu'on voit au foyer de l'Opéra, le buste d'*Helvétius*, etc. En général, les bustes de cet habile sculpteur ont été trouvés supérieurs à ses grands ouvrages, tels que la statue de *Ser-Sylvie*, qui est aux Invalides ; le groupe de *Melpomène* et de *Thalie*, qui a disparu dans l'incendie de l'Opéra, etc. On distingue cependant, malgré ses défauts, la statue de *Molière*, faite par ordre du roi, et qui fut exposée au salon de 1787. Dans cette figure, Molière semble épier le ridicule et les folies humaines, et se proposer de les retracer sur la scène, avec cette force, cet esprit et cette vérité qui n'appartiennent qu'à lui. Un vaisseau s'étant rompu dans la poitrine de Caffieri, il devint sujet à des crachements de sang, dont il crut éviter les suites par de fréquentes saignées ; mais ce remède, aussi dangereux que le mal, fut cause de sa mort, arrivée le 21 juin 1792 : il était âgé d'environ soixante-neuf ans. Il avait été reçu professeur à l'Académie en 1765. Jaloux, dit-on, des talents de ses confrères, et misanthrope par caractère, on l'accusait de ne jamais employer les fèves blanches dans les scrutins de réception ; aussi quand on n'y trouvait qu'une fève noire, on la nommait, en riant, *la part de Caffieri*. Dans ses dernières années, il s'était défait de cette habitude. V—VZ et R—R.

CAGLIOSTRO (le comte ALEXANDRE DE). C'est sous ce nom qu'un aventurier du 18^e. siècle s'est acquis une assez grande célébrité. Il ne nous est connu plus particulièrement que par quelques pamphlets toujours suspects de partialité, et par l'instruction de son procès faite à Rome en 1790. Mais l'ignorance et les contradictions des rédacteurs de cette instruction, ne permettent guère d'y ajouter plus de foi. Quoi qu'il en soit, nous allons rapporter succinctement les principaux faits énoncés dans la procédure. Cagliostro naquit, dit-on, à Palerme le 8 juin 1743, de parents d'une médiocre extraction ; son vrai nom était Joseph *Balsamo*. Après une jeunesse assez orageuse et plusieurs tours d'escroquerie, comme celui qu'il fit à un orfèvre nommé *Marano*, duquel il tira soixante onces d'or par la promesse de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux, il quitta sa ville natale, et se mit à voyager. Il visita successivement la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, et se lia, dans ses voyages, avec le savant Alhotas, qu'il nous a peint lui-même comme le plus sage des hommes ; mais il le perdit à Malte, où il fut bien accueilli du grand-maître, qui lui donna des lettres de recommandation pour Naples. De Naples, il se rendit à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il connut la belle Lorenza Feliciani, et qu'il s'unit à elle par les liens du mariage. De Rome, les inquisiteurs de sa vie lui font parcourir presque toutes les villes de l'Europe, sous les noms divers de *Tischio*, de *Mélissa*, de *Belmonte*, de *Pellegrini*, d'*Anna*, de *Fénix*, de *Harat* et de *Cagliostro*, vivant tantôt du produit de ses compositions chimiques, tantôt d'escroquerie, le plus

souvent du honteux trafic qu'il faisait des charmes de son épouse. L'apparition la plus brillante de ce personnage singulier fut celle qu'il fit à Strasbourg le 19 septembre 1780. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qu'il excita dans cette ville, et de faire connaître les actes multipliés de bienfaisance par lesquels il parut le justifier. La Borde ne connaît point de termes assez forts pour peindre le comte de Cagliostro. Dans ses *Lettres sur la Suisse*, il le qualifie d'homme admirable par sa conduite et par ses vastes connaissances. « Sa figure, dit-il, annonce l'esprit, exprime le génie ; ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; son éloquence étonne et entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. J'ai vu, ajoute-t-il, ce digne mortel, au milieu d'une salle immense, courir de pauvre en pauvre, passer leurs blessures dégoûtantes ; adoucir leurs maux, les consoler par l'espérance, leur dispenser ses remèdes, les combler de bienfaits, enfin les accabler de ses dons, sans autre but que celui de secourir l'humanité souffrante. Ce spectacle enchanteur se renouvelle trois fois chaque semaine ; plus de quinze mille malades lui doivent l'expiation. » A ces témoignages de La Borde, on peut ajouter les lettres écrites au Préteur de Strasbourg en 1783, par M.M. de Mironnesnil, de Vergennes, le marquis de Ségur, par lesquelles on réclame l'appui des magistrats en faveur du noble étranger, dans les termes les plus favorables pour ce dernier. Ces traits, si fastidieux, ne ressemblent guère à la hideuse peinture qu'a faite de Cagliostro l'auteur italien de sa vie, qui le re-

comme le dernier des escrocs et des abjectes hommes. Le 30 1785, le comte de Cagliostro, déjà fait un voyage à Paris, dans cette capitale, et se logea à Claude, près du boulevard. À cette époque, se tramait, ou plutôt il le dit lui-même, était la fameuse scène d'escroquerie du collier. Les liaisons intimes de ce comte avec le prince Louis de Rohan, et son implication dans cette affaire, le plaçaient dans une situation délicate. Mais, par sa propre liberté; mais, fort de sa innocence, il résista aux sollicitations de ses amis, qui le pressaient de quitter Paris. Il fut en effet arrêté le 10 août, et transféré à la Bastille. Le comte de La Motte l'accusa d'avoir reçu le collier des mains du cardinal, et de l'avoir dépecé pour en grossir le trésor occulte de sa fortune inouïe. L'accusation était absurde. Cagliostro répara son mémoire, qui fut reçu avec mépris, et l'empressement à le défendre irrita le personnage. Dans ce mémoire, dont on attribua la rédaction à un magistrat célèbre, Cagliostro satisfait pleinement la curiosité du lecteur, détache quelques traits de son roman de sa vie, et donne à voir que sa naissance, quoique obscure, est illustre. Il cite, pour les besoins de sa cause, les personnages les plus célèbres de l'Europe, et invoque leur témoignage; il nomme les lieux où il a séjourné, mais sans révéler la source de ses richesses. L'arrêt du parlement du 31 août 1786 déchargea le prince Louis de Rohan des plaintes et accusations contre lui intentées, mais tous deux furent exilés. Cagliostro se retira à Londres; il y séjournant environ six mois; passa de Londres à Bâle,

puis à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Gènes, à Vérone, et finit par venir échouer à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré au château Saint-Auge, ainsi que son épouse. On lui fit son procès, et il fut condamné le 7 avril 1791, comme *prisonnier quant la franc-maçonnerie*. La peine de mort, motivée sur un délit si singulier, fut commuée en une prison perpétuelle. On dit qu'il mourut en 1795, au château de Saint-Léon. Sa femme avait été, comme lui, condamnée à une perpétuelle réclusion dans le couvent de Ste.-Apolline. Cagliostro, comme on le voit, eut beaucoup de rapports avec son prédécesseur Borri. Tous deux italiens, tous deux chimistes, tous deux enthousiastes, ils parcoururent l'Europe, étonnant tout le monde par un faste peu commun, par le prestige irrésistible d'une éloquence entraînant. Un fait remarquable est que tous deux reçurent dans la ville de Strasbourg les honneurs d'une espèce de triomphe; enfin, leur chute fut la même; ils tombèrent tous deux sous les coups du redoutable tribunal de l'inquisition. On a débité, sur le compte de Cagliostro, beaucoup de fables, qui n'ont d'autre fondement que la prévention ou les opinions particulières de ceux qui les ont promulguées. Les uns l'ont regardé comme un homme extraordinaire, un véritable thaumaturge; d'autres ne voient en lui qu'un adroit charlatan. On lui attribue des cures merveilleuses et sans nombre; il paraît néanmoins constant que son savoir en médecine était extrêmement borné. Comme tous les partisans des doctrines hermétiques et paracelsiques, il faisait un grand usage des aromates et de l'or. Nous avons eu l'occasion de goûter son élixir vital, ainsi que celui du fameux comte de Saint-Germain. Ils n'avaient point

d'autre base. Les personnes qui regardent la franc-maçonnerie comme une association dangereuse pour les gouvernements, ont vu dans Cagliostro un membre voyageur de la maçonnerie templière, et attribuent sa constante opulence aux secours nombreux qu'il recevait des diverses loges de l'ordre. L'auteur déjà cité de sa vie lui fait honneur de l'institution d'une maçonnerie soi-disant égyptienne, qui, s'il l'avait fidèlement décrite, n'eût été qu'une pitoyable jonglerie, incapable d'abuser un instant l'homme le moins sensé. Une *pupille*, ou *colombe*, c'est-à-dire, un enfant dans l'état d'innocence, placé devant une caraffe, mais abrité d'un paravent, obtenait, par l'imposition des mains du grand-cophte, la faculté de communiquer avec les anges, et voyait dans cette caraffe tout ce que l'on voulait qu'il y vit. Enfin, un écrivain de nos jours (M. l'abbé Fiard) n'a pas hésité de faire de Cagliostro un des esprits du ténébreux empire, et d'associer à l'inférieure cohorte, Mesmer, Comus, Pinetti, voire même l'engastrimythe de Saint-Germain-en-Laye, célébré par l'abbé de la Chapelle (Voy. *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres*). On a attribué à Cagliostro quelques pamphlets, entre autres, une *Lettre au peuple anglais*, et plusieurs déclamations contre le gouvernement de France; mais il faut se défier des insinuations du gazetier Morande, qui était devenu son ennemi capital. En 1791, le libraire Onfroy a publié à Paris une *Vie de Joseph Balsamo*, in-8°. qui n'est autre chose que la traduction de l'ouvrage italien dont nous avons parlé, accompagnée de quelques notes peu importantes et de détails très infidèles sur les divers grades de la franc-maçonnerie; ce livre a eu de suite deux

éditions. L'original italien, qui est devenu extrêmement rare, a pour titre *Compendio della vita e dei costumi di Giuseppe Balsamo, detto il conte Cagliostro, che si è visto nel processo contro di lui fatto in Roma l'anno 1791 può servire di scorta per conoscere l'indole della setta de' libertini*, Rome, 1791, nella stampa della rev. camera apostolica. On a fait à Berlin une traduction de cette édition.

CAGNACCI (GUIDO CANTINI), à cause de sa difformité, né à Castel-Sant Arcangelo, en Toscane, mourut à Vienne en Autriche en 1681, âgé de quatre-vingts ans. Le Guide, il imita sa manie de plusieurs tableaux qui sont très estimés. Les derniers qu'il fit le plus bien davantage, s'il n'eût été dans le coloris, en voulant en faire un plus vigoureux. Cet art de la bizarre habitude d'introduire ses tableaux des anges très bizarres. CAGNACCI (Alphonse) est auteur de *Antiquités de Ferrare*, in-8°, en italien, Venise, 1676, traduit en latin, par Bernardin de S. Germain, et réimprimées dans le *Trésor des antiquités* de Grævius.

CAGNATI (MARCEL), né à Vérone, étudia la jurisprudence à Padoue, sous Zabarella, et fit de grands progrès, ainsi que dans les langues anciennes, les belles lettres et la philosophie. Sa réputation le fit appeler à Rome pour remplir les fonctions de professeur en droit et il y passa le reste de sa vie pendant les pontificats de Clément V et Paul V : il y mourut vers 1600, le contemporain de Césalpin. Il se consacra dans l'exercice de ses fonctions de son état, ou occupa plusieurs fois le cabinet, n'avait rien

qui impose ou qui plaît; il nement mélancolique, d'une ombre et d'un caractère un e; il parlait ordinairement mais, dans quelques occasions exprimait avec une facilité, et avec une grande élocution avait beaucoup étudié les anciens, et surtout ceux de Théophraste et de l'agriculture et l'économie. On lui doit: I. *Variarum libri II, cum disputatione in cibis servando*, Rome, 3. Il en a paru une seconde édition de deux autres éditions le titre: *Variarum observati libri IV*, Rome, 1587, in-4; Francfort, 1604, in-8. Ce traité spécialement des dans le livre I^{er}, des plantes lent Hippocrate et Théophraste de l'origine des céréales de la vigne, du trébuch et des roses de la pénétration; le livre II, du schinus et de la scelle, dont les feuilles produisent du pain, de l'œnanthe; des préparations alimentaires que les anciens *chandia et alicia*, et des la prodigieuse multiplication, du vin et du moût; du citronnier et de son emarque sur le *Traité d'agriculture* de Caton. II. *De sanitate libri II; prius de continet de arte gymnasticâ*, 91, in-4; Padoue, 1605.

In Hippocratis aphorismorum sectionis III, trius, Rome, 1591, in-4; *Tiberis inundatione*, ibid., -4; réimprimé dans les de l'auteur; V. *De ligno sputationes binæ*, Rome,

1602 et 1645, in-4. Ce traité sur le bois de gaïac a été réimprimé dans l'ouvrage suivant; VI. *Opuscula varia; De Tiberis inundatione; Epidemici Romani; De Romani aeris salubritate; De urbanâ febres curandi ratione; De morte causâ partibus; De ligno sancto*, Rome, 1605, in-4. VII. *In Aphorismorum Hippocratis sectionis primæ XXII, expositio*, Rome, 1619, in-8; ouvrage posthume, publié par Philandre Coluttius. — CAGNATI (Gilbert), auteur italien qui a vécu vers le milieu du 16^e siècle, était de Nocera, dans le royaume de Naples. Il a composé un petit ouvrage pour célébrer les jardins, intitulé: *De hortorum laudibus*, Bâle, 1546. Joachim Camerarius II l'a inséré dans le recueil d'Opuscules sur l'agriculture qu'il a publié sous le titre de *Re rustica*. D—P—s.

CAGNOLI (BELMONT), désigné ordinairement par le nom d'*abbé Cagnoli*, était né dans les états de Venise, et florissait dans le 17^e siècle. On ne sait rien sur sa famille ni sur le lieu positif de sa naissance; ses ouvrages prouvent qu'il eut plusieurs des qualités qui font le poète, mais ces qualités y sont souvent obscurcies par les défauts qui régnaient de son temps. Le principal fondement de sa réputation est son poème intitulé: *Aquilée détruite, ou di Aquilea distrutta libri XV*, Venise, 1725, in-18, dédié à la république de Venise. L'on peut prouver, par l'épître dédicatoire, que Cagnoli lui-même joignait à son nom ce titre d'abbé qu'on lui donne; elle est signée *Belmonte Cagnoli abate*. (Ménage a remarqué qu'il n'y a pas une rime qui se trouve répétée dans tout l'ouvrage.) On a aussi de lui un éloge de S. Grégoire. — Un autre CAGNOLI (Jérôme), professeur de droit à Turin, dans le 16^e siècle,

a laissé plusieurs écrits peu importants.

R. G.

CAHAGNES (JACQUES), docteur et professeur en médecine à Caen, sa patrie, né en 1548, mort en 1612, rédigea les statuts de la faculté de médecine de l'université de Caen. On lui doit aussi : I. *Elogiorum civium Cado-mensium centuria prima*, Caen, 1609, in-4°. On cite une 1^{re}. édition de 1585 ; mais David Clément prouve qu'elle est imaginaire. II. *Oratio funebris J. Ruxelli*. C'est l'éloge funèbre du maréchal de Grancey de Rouxel. III. *De academiæ institutione*, 1584, in-4°. ; IV. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8°. ; V. *Methodus curandarum capitis affectuum*, 1618, in-8°. ; VI. une traduction des traités de Julien-le-Paulmier sur le cidre et sur le mal vénérien ; VII. *De morte N. Micaelis*, 1597, in-4°. ; VIII. *Responsio censori de aqua fontis Hebreævonii sub nomine Fr. Chiccolii*, 1614, in-12. — CAHAGNES (Étienne), son parent et son contemporain, fut aussi médecin ; mais il parait qu'il n'a laissé aucun écrit. Il avait étudié la peinture, et il fit même le portrait de Scaliger. Se trouvant en Hollande à la mort de ce savant, il fut un de ses amis qui portèrent le drap mortuaire. Huet, qui fut l'ami de Jacques et d'Étienne Cahagnes, vante l'esprit et l'étendue des connaissances de ce dernier.

A. B.—T.

CAHER BILLAH (MOHAMMED, surnommé), 19^e. khâlyfe Abbacyde, fils de Motadhed, fut élevé deux fois au khâlyfat, détroné deux fois, et réduit enfin à vivre des aumônes de ses sujets. Motadher, son frère, monarque faible, ayant accordé un crédit sans bornes à ses femmes et à ses esclaves, s'attira le mépris des grands, qui le détronèrent en moharrem 317 de l'hégire (929 de J.-C.), et mirent à sa place Caher.

Celui-ci joignait à la cruauté une ingratitude et une avarice sordide. Il ne voulut point donner aux troupes le salaire de leur révolte, ce qui les irrita tellement, qu'elles enfoncèrent les portes du palais, le pillèrent, et y ramenèrent en triomphe le malheureux Motadher. Une nouvelle sédition ayant terminé le règne et la vie de ce khâlyfe le 28 de chawal 320 de l'hég. (1^{re}. nov. 932 de J.-C.), Caher fut déclaré son successeur. Alors, il ne mit plus de frein à ses passions, et signala chaque jour de son règne par quelque nouveau crime. Il se saisit de son neveu, qu'on avait voulu mettre sur le trône, et le fit jeter dans une chambre murée, où il le laissa mourir de faim. Il fit mettre à la question et périr dans les plus affreux tourments sa mère, pour lui arracher le secret d'un trésor qu'elle ne possédait pas, et il s'acquitta par le meurtre de la reconnaissance qu'il devait aux officiers qui l'avaient élu khâlyfe. Abandonné à ses plaisirs, livré à l'ivrognerie, il ne s'occupait nullement des affaires de son empire, menacé par les carmathes, secte puissante et redoutable (Voyez CARMATH). Enfin, après un règne de dix-huit mois, les grands se révoltèrent et se saisirent de lui. On lui creva les yeux, et il passa du trône dans un cachot ; mis en liberté deux ans après, il fut réduit à la mendicité. « Je l'ai vu », dit un Arabe, « se tenir le vendredi à la porte de la mosquée, vêtu d'une mauvaise robe rouge, et exhorter la compassion du peuple par ses paroles remarquables : *Ayez pitié de ce pauvre vieillard, autrefois votre khâlyfe, et qui implora aujourd'hui votre assistance.* » Il vécut encore quelques années dans cet état de détresse, et mourut le 3 de gemady 1^{re}. 353 de l'ég. (18 oct. 960 de J.-C.). (V. BA BILLAH.) J.—K.

USAC (LOUIS DE), né à Mon-
 , de parents nobles, se fit re-
 avocat au parlement de Tou-
 loubint ensuite, dans son pays,
 nission de secrétaire de l'inten-
 mais l'amour des lettres lui fit
 quitter la province pour venir
 ; où le comte de Clermont le
 secrétaire de ses commande-
 Après avoir accompagné ce
 dans la campagne de 1745, il
 nna son service, pour se livrer
 serve à son goût pour le théâtre.
 ir des *Trois siècles de littéra-*
 it peu de cas de ses tragédies
 es comédies, mais il donne de
 eloges à ses opéras. Cahusac,
 ritique, sut se frayer dans cette
 e une route nouvelle qui lui pro-
 s applaudissements mérités. Ou-
 jue, dans ses drames lyriques,
 resse heureuse pour ajuster le
 illeux au fond du sujet, et le
 aître de circonstances amenées
 fort. Sa versification, naturelle
 le, fut d'ailleurs très propre à
 pper les talents de Rameau, qui
 rgea de la musique de ses poë-
 ahusac mourut à Paris, au mois
 i 1759. Il était membre de l'aca-
 des sciences et belles-lettres de
 . On a de lui : I. *Épître sur les*
rs de la poésie, 1759; II.
 i, roman, 1749, in-12, réim-
 in-18; III. *la Danse ancienne*
terne, ou *Traité historique de*
nse, la Haye (Paris), 1754, in-
 : traité, quoique partagé en trois
 volumes, est réellement divisé
 ux parties, dont la première a
 objet la danse des anciens; la
 de, les ballets et danses théâ-
 des modernes. Cette seconde
 commence à la fin du 15^e. siècle,
 it les ballets jusqu'en 1672, et
 ensuite de l'établissement de l'o-
 français. L'ouvrage de Cahusac

est sans doute préférable à tous ceux
 qui l'ont précédé; mais, quoiqu'il ait
 le premier fait sentir la supériorité de
 la danse en action, les recherches de
 Beauchamps et du duc de la Vallière
 sur les ballets, et les éloquentes lettres
 de Noverre sur la danse, ont de beau-
 coup éclipsé la seconde partie de son
 histoire, et, quant à la première, plus
 superficielle encore, le sujet en est
 mieux approfondi dans les *Reflexions*
sur la poésie, de l'abbé Dubos, et
 dans quelques autres ouvrages plus
 modernes. IV. Il a fourni, pour l'*En-*
cyclopédie, tous les articles relatifs au
 théâtre lyrique et aux grands specta-
 cles de l'Europe; V. ses ouvrages dra-
 matiques sont, au théâtre Français,
Pharamond, tragédie, 1736, in-8^o.;
Le Comte de Warwick, 1742, tragé-
 die non imprimée; l'*Algérien*, ou *les*
Muses comédiennes, comédie en trois
 actes, 1744, in-8^o., et *Zéneïde*, co-
 médie en vers et en un acte, dont le su-
 jet et le plan appartiennent à Wattelet,
 1744, in-8^o. A l'Opéra, il a donné les
Fêtes de Polymnie, en trois actes,
 1745, in-4^o.; les *Fêtes de l'Hymen et*
de l'Amour, en trois actes, 1747, in-
 4^o.; *Zaïs*, en quatre actes, 1748, in-
 4^o.; *Nais*, en trois actes, 1749, in-4^o.,
 pièce faite à l'occasion de la paix; *Zo-*
roastre, tragédie-opéra en cinq actes,
 1749, in-4^o.; *Anacréon*, en un acte,
 1754, et la *Naissance d'Osiris*, ou
 la *Fête de Pamilie*, 1754, pièce faite
 pour la naissance du duc de Berri. La
 musique de tous ces opéras est de Ra-
 meau. On ne soupçonnerait guère que
 celui de *Zoroastre* fournit dans le
 temps matière à une belle dissertation
 hermétique, fort recherchée des cu-
 rieux, dans laquelle on prête à l'au-
 teur du poëme des intentions dont il
 était loin sans doute de se douter. On
 attribue aussi à Cahusac les *Amours*
de Tempé, opéra en quatre actes,

musique de d'Anvergne, 1752, in-4°. Cet auteur a laissé en manuscrit une tragédie de *Munius*, et deux comédies, le *Maladroit par finesse*, et la *Dupe de soi-même*. D. L.

CAI-GAOUS. Voy. KAY-KAOUS.

CAICOBAD. V. KAY-KOBAD.

CAIET. Voy. CAYET.

CAILLARD (ABRAHAM-JACQUES), né le 4 juillet 1754, mourut le 5 octobre 1776, âgé de quarante-deux ans. Le célèbre Pothier, dont il fut l'élève et l'ami, encouragea et seconda ses talents, de manière qu'une réputation méritée le précéda au barreau, où ses premiers essais furent des triomphes. Doué d'une mémoire prodigieuse, il y apporta une connaissance profonde des lois, une logique saine, et tous les talents qui font l'orateur. Il paraissait dans le monde, dans son cabinet, et dans ses consultations avec ses confrères, froid, taciturne, indifférent, inhabile sur presque toutes les matières, il lui faisait absolument le barreau et le bonnet carré; alors ce n'était plus le même homme, et il plaidait avec le plus grand succès. Il étonnait par sa facilité à saisir les affaires les plus compliquées, par la justesse avec laquelle il les présentait sous leur véritable point de vue. Investi d'une confiance sans bornes, il plaidait plusieurs causes dans le même jour, et toujours sur de simples notes. On a imprimé sur lui que, dans des circonstances urgentes, il a dicté à la fois à trois secrétaires différents, trois mémoires relatifs à diverses causes. Caillard était si expéditif que ses confrères l'appelaient un *moule à affaires*. Lors du parlement Maupeou, il fut un des quatre avocats qui se réunirent pour plaider, et qui obtinrent les *quatre mandats*, par lesquels fut déclaré l'intérêt qui les avait déterminés. Lamoignon, qui fut l'ennemi de Caillard, l'a

plusieurs fois attaqué dans ses écrits. On rédigea en ce moment des matériaux qu'il a laissés sur différents points de jurisprudence; ils caractérisent également l'étendue de ses recherches et la profondeur de son érudition, et sont renfermés dans quatre-vingt-cartons. C—r.

CAILLARD (ANTOINE-BERNARD), né à Aignay, en Bourgogne, le 28 septembre 1757. Après avoir travaillé quelque temps avec Turgot, alors intendant de Limoges, il fut, de 1770 à 1772, secrétaire de légation à Parme; de 1773 à 1774, à Cassel. En 1775, il passa, en la même qualité, à Copenhague, où il fut chargé d'affaires jusqu'en 1780. La même année, il alla à Saint-Petersbourg, où il devint, en 1783, chargé d'affaires. Il se lia alors avec M. de Guertz, ministre prussien. En 1784, Caillard revint à Paris, et fut, en 1785, envoyé en Hollande; il y fut chargé d'affaires en 1787, revint en France en 1792, et fut nommé ministre plénipotentiaire à Ratisbonne. Bientôt après, il eut une nouvelle mission en Hollande. Il était, en 1795, ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il fut nommé garde des archives des relations extérieures. Il tint même le portefeuille de ce ministère pendant l'absence du ministre. Caillard est mort à Paris, le 6 mai 1807. Il aimait la littérature et les livres, ce qui n'est pas toujours la même chose. Il avait une bibliothèque magnifique, dont il donna lui-même le catalogue, en 1805, in-8°. Il n'en avait fait tirer que vingt-cinq exemplaires; ce catalogue a été réimprimé en 1808, pour la vente qu'on fit de cette belle collection. On a encore de Caillard : I. *plusieurs articles dans le Magasin encyclopédique, et d'autres journaux*; II. *Mémoire sur la révolution de Hollande*, en 1787, impr-

L'ouvrage de M. L. P. Ségur, *Histoire des principaux us du règne de Frédérique II*. Ce *Memoire* a été tra-lermaud dans le journal intitulé *serva*. Enfin, Caillard a été raducteurs des *Essais sur la omonie*, par J. G. Lavater, in-4°. A. B.—T.

AVET, sieur de Monplai-Condorm, vers la fin du 16^e. abrossa d'abord l'état mili-; après avoir fait plusieurs es en Italie, quitta cette pro-our étudier le droit. Eu était avocat au parlement de t., et y plaidait avec quel-lation. L'amour l'avait ren-; et c'est à une maîtresse

Mélinde qu'il adressa la e ses vers. Goujet dit que le Caillavet tient beaucoup de Malherbe; qu'on trouve d'ins-unes de ses pièces de l'esprit, ination, de la douceur dans ssions. C'est beaucoup que ce toujours prêt à blâmer les ureux, lui ait donné de pa-es. Les poésies de Caillavet primées pour la seconde fois en 1654, in-4°. On trouve remier livre ses poésies amou-, dans le second, des stances, s, des odes, des épigram-, et quelques lettres en prose. pas confondre Caillavet avec de *Monplaisir*, ami de St.-e Lalane et de Charleval, dont -Marc a réuni les poésies à ses amis, en 1759, 3 vol. (MONPLAISIR). W.—S.

L. L. E. (ANDRÉ), docteur en t., que l'on croit de Lyon, a n dans le dernier siècle (com- dit dans le *Dictionnaire his-*, mais dans le 16^e. Il a trat- tin en français : I. *la Phar-*

macopée de Jacques Sylvius, en trois livres, Lyon, 1554, in-8°.; II. *le Guidon des apothicaires*, de Valerius Cordus, Lyon, 1572, in-16; III. *le Jardin médicinal* d'Antoine Mizaud, 1578, in-8°. A. B.—T.

CAILLÉ (JEAN de la), libraire et imprimeur à Paris, en 1664, y est mort en 1720. Il est auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la li- brairie*, 1689, in-4°. , ouvrage pen- estimé. Prosper Marchand dit « que » l'auteur est un des plus inexact- » écrivains que nous ayons. » Fournier jeune observe « que la Caille est le » moins exact et le moins instruit des » historiens de l'imprimerie. » Des- maizeaux le traite encore plus mal. Néo de la Rochelle dit « que l'*Histoire de » l'imprimerie* est le plus connu et le » moins bon des ouvrages de l'auteur, » dont tous les écrits, ajoute-t-il, se » rapportent à l'histoire de la ville de » Paris ». La *Bibliothèque historique de la France*, N°. 47957, de l'édi- tion de Fontette, donne un détail très- circonstancié des cartons et des addi- tions que l'auteur avait imprimées, pour les joindre aux exemplaires qui lui restaient en fonds, en attendant une nouvelle édition qui n'a pas paru. Ces additions, postérieures à l'année 1694, puisqu'on y cite l'ouvrage de Chevillier qui ne parut que cette année- là, ne se trouvent que dans un très- petit nombre d'exemplaires, les seuls qui méritent d'être recherchés. La Caille a encore publié les planches gravées par Scotin le jeune, sous le titre de *Description de la ville et fauxbourgs de Paris en vingt-qua- tre planches, dont chacune représen- te un des vingt-quatre quartiers, suivant les divisions faites en 1702, avec un détail exact de toutes les abbayes, églises, etc., données par ordre de M. d'Argenson, lieutenant*

de police de la ville de Paris, 1714, in-fol.

A. B—T.

CAILLE (NICOLAS-LOUIS DE LA), né à Rumigny, près de Rosoy en Thiérache, le 15 mars 1715. Son père, Louis de la Caille, après avoir servi dans les gendarmes de la garde et dans l'artillerie, s'était retiré à Anet avec la place de capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme. Là, il consacrait aux sciences, et principalement à la mécanique, tout ce qu'il avait de loisirs, et, par ses exemples autant que par ses leçons, il tâchait d'en inspirer le goût à son fils, qu'il envoya au collège de Lisieux pour y achever ses études. Par la douceur de son caractère, son assiduité au travail et ses progrès rapides, ce jeune homme s'était concilié l'estime et l'amitié de tous ses maîtres, lorsque la mort de son père le laissa sans fortune et sans ressources. Le duc de Bourbon, qui avait placé le père, vint généreusement au secours d'un enfant dont on lui avait rendu les meilleurs témoignages. Pour s'assurer une existence tranquille et indépendante, et se ménager en même temps la faculté de suivre son goût pour les sciences, La Caille voulut se vouer à l'état ecclésiastique, et il commença son cours de théologie. Ce fut aussi vers ce temps qu'il commença à tourner ses pensées vers l'astronomie, et, malgré la difficulté de s'instruire sans maître, sans instruments, presque sans livres et dans le plus grand secret, Fouchy lui rend ce témoignage, qu'en 1756 il l'avait trouvé tellement avancé, qu'il avait peine à comprendre comment, seul et sans secours, un jeune homme de vingt-trois ans pouvait avoir été si loin. Il portait l'esprit géométrique dans la philosophie scolastique, et dans la théologie même, dont il voulait réformer le langage,

et traiter les propositions à la manière d'Euclide, son auteur favori. Au premier examen qu'il eut à subir, il avait gagné tous les suffrages, lorsque le vice-chancelier, vieux docteur habitué aux subtilités de l'ancienne école, s'avisait de faire au candidat une de ces questions futiles dont on commençait à se moquer. La Caille répondit avec une franchise si imprudente que le vieux pédant irrité voulait lui faire refuser le titre de maître-ès-arts, qu'il ne lui conféra que de mauvaise grâce et sur les réclamations des autres examinateurs. Cette injustice tourna au profit des sciences; car La Caille, averti par ce désagrément des obstacles qu'il pourrait rencontrer dans cette carrière, prit le parti de se borner au diaconat qu'il venait de recevoir, et de renoncer totalement à la théologie. Fouchy le présenta à Jacques Cassini, qui l'accueillit et lui donna un logement à l'Observatoire. Maraldi le prit en amitié, et, dès l'année suivante, ils firent ensemble la description géographique des côtes de la France, depuis Nantes jusqu'à Bayonne. L'exactitude et l'habileté qu'il montra dans ces opérations le firent trouver digne d'être associé à la vérification de la méridienne, dont on commençait à s'occuper. On voit par ses manuscrits originaux, conservés à l'observatoire impérial, qu'il entreprit ce grand ouvrage le 30 avril 1731, et que, dans la même année, il avait achevé tous les triangles depuis Paris jusqu'à Perpignan; mesuré les bases de Bourges, de Rhodès et d'Arles; observé les azimuts et les distances des étoiles au zénith à Bourges, Rhodès et Perpignan, et qu'il avait pris la plus grande part à la mesure du degré de longitude qui se termine au port de Cadix. Pendant le rigoureux hiver de 1740, il étendit ses tria- sur les principes

tagnes d'Auvergne, pour joindre méridienne une nouvelle base ait d'être mesurée près de l'objet de cette excursion était trouver un moyen de plus pour les doutes qu'il avait conçus base de Juvisy, mesurée par en 1669. Il avait reconnu et que cette base était trop longue millième, d'où il résultait que dont Picard se servait était d'une ligne plus courte que de l'académie. Cette assertion, temps contestée, fut prouvée dence par les travaux de deux sions nommés par l'académie irifier cette base, et l'adver- plus opimâtre de La Caille fut e se ranger à son avis. En son , et sur sa reputation, il venait omme par le docteur Rolbe, à e de mathématiques du collège , et ces nouvelles fonctions rent jusqu'à l'automne la con- n de la méridienne dans la lu nord. La Caille la termina ques mois, pendant lesquels il encore deux bases, et fit toutes rations astronomiques à Pa-Dunkerque. A son retour, il aux calculs qu'entraînait une e opération, et, par la com- des différents arcs qu'il avait , il démontra que les degrés en croissant de l'équateur vers : conclusion diamétralement à celle qui résultait de l'an- mesure. Ses traités de géomé- e mécanique, d'astronomie et ie, qui se succédèrent en peu s, prouvent avec quelle assi- remplissait ses fonctions de ur; ses éphémérides et les ux et importants mémoires blia dans les volumes de *l'Académie des sciences*, ses calculs d'é- jour dix-huit cents ans, insérés

dans la 1^{re} édition de *l'Art de vérifier les dates*, prouvent avec quelle ardeur il poursuivait ses travaux astronomiques. Il avait entrepris la vérification des catalogues d'étoiles. Les lunettes méridiennes étaient presque incon- nues en France, et celles qu'il avait pu voir ne lui inspirant que peu de confiance, il s'attacha à la méthode des hauteurs correspondantes, qu'il regardait comme la seule qui pût lui assurer l'exactitude à laquelle il aspirait. Dès l'an 1746, il était en possession d'un observatoire construit tout exprès pour lui au collège Mazarin; observatoire conservé précieusement depuis par Lalande, et qui a été détruit à l'instant même qui aurait dû plus que jamais en assurer l'existence; c'est-à-dire au temps où ce collège fut disposé pour recevoir l'Institut impé- rial, qui n'eut malheureusement aucune connaissance des plans de l'architecte. Fidèle à la méthode pénible qu'il avait cru devoir préférer, pendant quatorze ans La Caille passa les jours et les nuits à observer le soleil, les planètes et surtout les étoiles, pour rectifier les catalogues et les tables astronomiques. On lui avait abandonné les deux secteurs de six pieds avec lesquels il avait vérifié la méridienne de France. Curieux de connaître et de vérifier les étoiles australes qui ne se lèvent jamais sur l'horizon de Paris, il forma le projet d'un voyage au cap de Bonne-Espérance: il vit aussitôt tout le parti qu'il pourrait tirer de ce déplacement pour la parallaxe de la lune, celle de Vénus et de Mars, et enfin pour les réfractions. Il répandit en Europe une feuille d'impression par laquelle il donnait avis de ses projets aux astronomes qui pouvaient le seconder. Ce fut à cette occasion que Lalande, âgé de dix-neuf ans, fut envoyé à Berlin, qui est à fort peu de cho-

se près sur le même méridien que le Cap. Cette conquête astronomique, qui exigea quatre années de voyages ou de travaux, coûta au gouvernement, pour l'astronome et un horloger qui s'était joint à lui, et pour tous les frais de construction et d'instruments, une somme de 9,144 liv. 5 sous, dont la Caille, à son retour, rendit un compte si scrupuleux, qu'il étonna, dit-on, les agents du trésor royal. A son arrivée au cap, il crut pendant quelque temps l'objet de son voyage manqué. Lorsque le vent de sud-est, si fréquent sur ces parages, venait à souffler, tous les astres paraissaient dans une agitation continuelle ; les étoiles prenaient la figure et les apparences des comètes, et la violence du vent ébranlait et les instruments et l'observatoire. Pour obvier en partie à ces inconvénients, il se bornait le plus souvent à des lunettes moins fortes et à des instruments d'un rayon médiocre, et c'est ainsi qu'en cent vingt-sept nuits, il put déterminer les positions d'environ dix-mille étoiles, avec une célérité et une exactitude qu'en aurait cru impossibles, en considérant surtout les moyens dont il avait été forcé de se contenter. Le vaisseau qui devait le ramener en France n'arrivant pas au Cap, La Caille, pour ne perdre aucun instant, mesura un degré de l'hémisphère austral avec le même soin, la même précision qu'on admire dans ses degrés de France, qui, à plusieurs égards, peuvent soutenir la comparaison avec la dernière mesure qui en a été faite, et qui avaient au moins toute l'exactitude qu'il avait annoncée. Le gouvernement lui envoya l'ordre de lever la carte exacte des îles de France et de Bourbon. La Caille savait que ce travail venait tout récemment d'être exécuté par un marin célèbre (d'Après) ; il le recommen-

ça avec plus de soin et de précision son retour, comme pendant mière traversée, il s'occupa ment à comparer les différences qu'on avait proposées problème des longitudes. Il celle des distances de la lune ou aux étoiles, en démontra les tages, et proposa une forme nautique, adoptée généralement. En faveur des peu instruits, il imagina des graphiques ingénieux et né dans ces premiers temps, populariser le commun des nav avec une méthode qui devait frayer par la longueur des calculs astronomes qui enrichissent les célestes de nouvelles constellations font communément hommage protecteurs : la Caille consacra les siennes aux arts et aux sciences. Il les représenta sur un plan de six pieds, qu'on vit long dans la salle des séances de l'académie des sciences. A la suppression de la compagnie, le planisphère disparut ; la table s'est depuis retrouvée dans son cadre à l'Observatoire où elle sera conservée. A son retour à Paris, en 1754, La Caille, et la célébrité que son voyage lui avait justement acquise, mit tous ses vœux à se dérober à un empressement de curiosité dont tant d'autres ont été flattés ; il se renferma dans son observatoire, et, pour éviter même les distractions et les importunités, il avait eu l'idée de se retirer dans une province méridionale. Il ne put occuper sans trouble d'une des provinces exacte et complète de la partie qu'il nous est donné d'observer qui nous intéresse plus particulièrement. Ses amis s'opposèrent à son projet dont l'avantage ou la nécessité n'était plus démontrée. Pour

repos l'avait guéri : les secours d'une médecine plus savante furent moins heureux à Paris. Il sentit son danger ; il s'occupa de restituer les instruments qui lui avaient été confiés. Il remit tousses manuscrits à son ami Maraldi, qui publia le *Ciel austral*, précédé d'un éloge de l'auteur, par G. Brotier. La Caille mourut le 21 mars 1762, âgé de quarante-neuf ans moins quelques jours. Personne plus que lui ne mérita l'éloge que Ptolémée fait d'Hipparque, lorsqu'il lui donne les noms de φιλόπονος; και φιλάληθης. La première de ces qualités causa sa mort, et la seconde empêcha que quelques contemporains, en fort petit nombre au reste, lui rendissent justice entière. Fouchy, dans son éloge, nous en donne la raison : « Il aimait la vérité » presque jusqu'à l'imprudence ; il » osait la dire en face, au hasard de » déplaire, quoique sans aucun des » sein de choquer, » et la preuve en est qu'en répondant aux attaques dont il avait été long-temps l'objet sans paraître y prendre garde, il l'a toujours fait sans nommer personne, comme en rendant compte de ses travaux, jamais il ne s'est nommé lui-même. Réserve, modeste et désintéressé, il était tout entier à ses devoirs et à ses occupations. Lalande, qui se glorifiait de s'être fait son disciple, après avoir été admis à l'académie des sciences ; Lalande a dit de lui qu'il avait fait à lui seul plus d'observations et de calculs que tous les astronomes ses contemporains réunis. Cet éloge, qui doit paraître une exagération, ne sera guère que la simple vérité, si on le restreint aux vingt-sept années qui composent la carrière astronomique de La Caille, et si l'on se rappelle tout ce qu'il a trouvé moyen de faire dans un temps si court. Aussi personne n'a été si bon ménager du temps ; nous n'en citerons

que deux exemples. Jeté par val dans un torrent où il fa au pied des Pyrénées, à donna-t-il le temps de chang pour retourner à ses obs. Après avoir mesuré une ha mille toises dans un long j il était quelques heures ap lieues de là, occupé à prend tances des étoiles au zénit, observatoire de Bourges. Ce sans exemple ne serait enco faib'e partie de son éloge ; il ter qu'à tant de célérité da servations comme dans les a su joindre une adresse et que peu de personnes ont au même degré. Ajoutez en candeur qui ne lui a jamais soustraire, de dissimuler moins de modifier une o moins précise ou moins he manuscrits, comparés à se imprimés, attestent par tou rareté qui devrait être touj mière qualité d'un observa bien reconnu aujourd'hui q instruments dont la Caille usage étaient de beaucoup i ceux dont étaient munis qu de ses contemporains, et, de ouvrages, il a soutenu la et avec les plus célèbres d'entr que, par les soins extrême portait à tout, par des coi ingénieuses, par l'attention plier les épreuves, il a su désavantage de sa positu persuadé généralement que tions sont trop fortes, et qu'on en a donnée, c'est réfractions véritables, elles les erreurs de ses instrum en admettant que le fait s que les réfractions plus Mayer et de Bradley ne pas de même les erreurs di

quarts de cercle, ces réfractations seront une nouvelle preuve de tant comme observateur, puis- s ne l'ont pas empêché de bien mener les déclinaisons des étoiles, aver pour l'obliquité de l'éclipse le même angle que Mayer et y, et enfin, pour l'observatoire is, la même latitude que nous ns encore aujourd'hui avec les s répétiteurs de Lenoir et Reich. Enfin, l'auteur de cet ar- rant été appelé, par un concours ier de circonstances, à refaire fier avec des moyens tout nou- une grande partie des travaux Caille, après avoir revu avec le grand soin toutes ses étoiles, fait de longues recherches sur ractions, de nouvelles tables du mesuré la méridienne de Fran- entre les mains pendant plu- années tous les manuscrits de La , n'a jamais fait un pas sur ses sans éprouver un redoublement ne et d'admiration pour un sa- qui sera à jamais l'honneur de uomie française. Ses ouvrages s *Lecons élémentaires de ma- itiques* souvent réimprimées et entées, dont la première édition 1741, et la dernière de 1807, ; des *Lecons de mécanique*, , in-8°; des *Lecons d'astrono-* 1746), dont Lalande a donné . édition en 1780, et qui ont été lassique jusqu'à nos jours, en ntes contrées de l'Europe; des *ents d'optique*, 1750, qui vien- t'être réimprimés en 1807 et , in-8°; des *Observations fai-* *cap de Bonne-Espérance* pour rallaxes de la lune, de Vénus et rs, que du Séjour a recalculées en pour y appliquer ses nouvelles des; le livre *Astronomia fun-* *ta*, Paris, 1757, in-4°, rare,

où l'on trouve en effet tous les fonde- ments de ses recherches sur la théorie du soleil, sur les étoiles et les réfrac- tions; des *Tables solaires*, 1758, meilleures que tout ce qu'on avait en ce genre, meilleures mêmes que celles qui ont été depuis publiées par deux astronomes célèbres; des *Tables de logarithmes* pour les sinus et les tangentes de toutes les minutes du quart de cercle, et pour tous les nombres naturels décimaux et sexagési- maux depuis 1 jusqu'à 10800 (l'abbé Marie en a donné une nouvelle édition en 1799, in-8°.); des *Ephémé- rides* depuis 1745 jusqu'à 1775; *Cœ- lum australe stelliferum*, 1765, in-4°, publié par Maraldi; le *Journal historique* de son voyage au cap de Bonne-Espérance, rédigé par Carlier, d'après les notes et les conversations de l'auteur, Paris, 1765, in-12, avec carte. On y trouve un discours sur la vie de l'auteur, et des notes critiques contre la description du cap de Bonne-Espérance, publiée sous le nom de Kolbe. Sans parler du nombre considérable de mémoires qu'il a don- nés dans le recueil de l'académie, depuis l'année 1741 jusqu'à sa mort, en 1762. On trouve, dans les *Dis- cours et Mémoires* de Bailly, Paris, 1790, 2 vol. in-8°, un *Eloge de l'abbé de La Caille*, qui avait été le maître et l'ami du célèbre auteur de *l'Histoire de l'Astronomie* (1).

D—L—Z.

CAILLEAU (GILLES), auquel Du- verdier a consacré deux articles, sous le nom de *Gilles*, puis sous celui de *Jean*, était de la province d'Aquitaine et de l'ordre des frères mineurs ou cordeliers. Il a traduit du latin deux

(1) La Caille avait composé, dans sa jeunesse, une *Dissertation*, fort méthodique et fort claire, sur le sens et le fait de *Jansénius*; elle forme 110 pages d'un manuscrit que je possède, et qui porte la date de 1732.

lettres de S. Jérôme et de S. Basile, imprimées à Lyon, 1545, et composé quelques opuscules sur lesquels on peut consulter Duverdier et Lacroix du Maine. Ce dernier bibliographe le donne pour auteur d'un « Recueil de » toutes les veuves femmes, tant du » vieil que du nouveau Testament, » lesquelles ont vécu sous la règle de » S. Paul. » A. B.—T.

CAILLEAU (ANDRÉ-CHARLES), libraire à Paris, y était né le 17 juin 1751, et y mourut le 12 juin 1798. On a de lui des pièces de théâtre, des almanachs, des étrennes, et un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *la Vie de Le Sage* (à la tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 3 volumes in-12); II. *le Spectacle historique*, 1764, 2 volumes in-12; III. *les Soirées de la campagne*, ou *Choix de chansons grivoises, bouffonnes et poissardes*, 1766, in-12; IV. *Théâtre satirique et bouffon*, 1766; V. *le Vauxhall populaire*, poème grivois en cinq chants; VI. *les Etrennes historiques*, 1774 et 1775, in-12; VII. *Lettres et épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abelard* (contenant les imitations qui en ont été faites en vers français), 2 vol., réimprimées plusieurs fois et dans divers formats; VIII. *Poissardiana*, 1756, in-12; IX. *Vie privée et criminelle de Desrues*, 1777, in-12, que quelques personnes ont attribuée à d'Arnaud Baculard; X. *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'allemand de M. Weitenkampf, suivis d'un extrait de la *Consolation de la philosophie*, de Boèce, 1778, 2 volumes in-12; XI. *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques et descriptives du 18^e. siècle*, Paris, 1792, 3 volumes, petit in-12; recueil assez bien fait, mais imprimé très incorrectement. XII; *Osauréus, ou le Nou-*

vel Abelard, comédie, 1761, 12. Le *Dictionnaire bibliographique* 1790, 3 volumes in-8^e, connu le nom de Cailleau, est en entier feu l'abbé Duclou, son contemporain et son ami. M. Brunet fils a publié en 1802 un supplément à ces trois volumes, et en 1809 un *Manuel de libraire*, qui a fait oublier l'ouvrage de l'abbé Duclou. M. Pigault-Lebrun dans son *Enfant du Carnaval*, a un portrait assez vrai de Cailleau, a désigné par son nom. A. B.—T.

CAILLET (GUILLAUME), né au village de Mello dans le Maine, fut chef de la faction de *Jacquerie*, qui se forma en 1358 pendant que le roi Jean était prisonnier en Angleterre. Le nom de *querie* lui fut donné, parce que les séditieux nommaient leur chef Jacques Bonhomme. Les *Jacques* s'élevèrent bientôt dans les provinces septentrionales de la France à près de cent mille hommes divisés par bandes armées de bâtons ferrés, égorgèrent les gentilshommes, brûlèrent les châteaux et portant partout la flamme et le pillage. Ce qu'il y a de remarquable c'est que ce soulèvement arriva le même jour dans diverses provinces. On lit avec un étonnement mêlé d'horreur, dans les histoires contemporaines, le détail des crimes abominables que commirent ces Jacques. Quand on leur demandait pourquoi ils se soulevaient et de leur furie, ils répondent « qu'ils ne savaient, mais qu'ils » seient ainsi qu'ils voyoient faire » autres, et pensoient qu'ils du » en telle manière détruire tous » nobles et gentilshommes du » de. » Il y eut plus de deux cents châteaux de brûlés. Les nobles évanoués cherchèrent un asyle dans les villes fortifiées. Enfin, des chev-

, de Brabant et de Bohême secours des gentilshommes qui se réunirent et s'armèrent. Le lauphin se mit à leur tête. Les furent partout attaqués ; il s'en fit un grand carnage même ceux qui étaient dans leurs champs et dans les. Charles-le-Mauvais, roi de France, en fit passer mille au fil de l'épée. Caillet, lui fit la tête, et tout le reste se dis-

V—VE.

ÉT (BÉNIGNE), né à Dijon, professeur pendant plusieurs années à l'école de Nauris, et mourut dans cette ville en 1714. Il a fait imprimer dans plusieurs recueils quelques petites pièces latines et françaises, et il est d'un plus grand nombre de pièces, ainsi que plusieurs ouvrages d'érudition estimables, que son respect pour son état, l'ont empêché de publier. On en existait un recueil en 1781, dans la bibliothèque de la Vallière. On y trouve : *Amants, ou le Martyre de Justine et de S. Cyrien*, tragédie ; *le Mariage de rétienne*, opéra en cinq actes ; *la comédie en trois actes ; les inopinés*, comédie en trois actes ; *la Loterie*, comédie en trois actes ; *les Vacances des écoliers*, comédie en trois actes. M. Moupont, directeur de la Bibliothèque des Théâtres, a écrit que le *Mariage de rétienne* a été imprimé mais c'est une erreur, puisque cette pièce, dédiée à M^{lle} de M..., lui fut présentée cette année. La Bibliothèque de la Vallière attribue encore à Caillet le *Mariage de S. Bénigne*, dédiée à Paul CAILLET est auteur

du *Tableau du mariage représenté au naturel*, ouvrage de médecine, Orange, 1655, in-12. — Jean CAILLET, jésuite flamand, né à Douai en 1578, mort le 4 sept. 1628, est auteur des *Illustria sanctorum virorum exempla et facta lectissima per singulos anni dies*, en six tomes. W—6.

CAILLIÈRES. Voy. CALLIÈRES.

CAILLY (JACQUES DE), connu sous le nom d'*Aceilly*, chevalier de l'ordre de St.-Michel, né à Orléans en 1604, a laissé quelques vers imprimés d'abord sous le titre de *Diverses petites poésies du chevalier d'Aceilly*, Paris, And. Craunoisy, 1667, in-12, réimprimés dans un recueil de *Pièces choisies, tant en prose qu'en vers*, publié par Lamounoye, la Haye (Paris), 1714, 2 volumes in-12 ; et encore dans le *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de M^{me}. La Suze et de Pelisson*, 1748, in-12, 5 volumes. La plupart des pièces de Cailly sont versifiées naturellement ; quelques-unes sont citées quelquefois, telles que celle-ci :

Dis-je quelque chose assez belle,
L'autiquité toute en cervelle
Me dit : Je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle ;
Que ne venait-elle après moi !
J'aurais dit la chose avant elle.

Tout le monde connaît son épigramme contre les étymologistes :

Alfana vient d'*equar* sans doute,
Mais il faut convenir aussi
Qu'en venant de la jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Cailly se disait allié de la famille de la Pucelle d'Orléans. Il est mort en 1675.

—CAILLY (A. G.), mort au mois de septembre 1800, a coopéré au *Journal des Muses*. On a aussi de lui : *Contes en vers, chansons et pièces fugitives*, 1800, in-18. A. B.—T.

CAIM - BIAMRILLAH (AHMED, surnommé), 26 : khâlyfe abbacyde, fils de Cadir-Billah, auquel il succéda en 422 de l'hég. (dé-

cembre 991, de J.-C.), n'ent, comme ses prédécesseurs, qu'une autorité religieuse soumise à celle qu'exerçaient à Baghdâd les sultans Bouïdes, sous le titre d'*Emyr-el-Omèra* (généralissime). Son règne n'offre d'autre événement remarquable que l'extinction de la dynastie des Bouïdes, remplacée par celle des Seldjouydes. Ce malheureux prince ne pouvait repousser les insultes de Bessassyry, officier révolté, qui pillait les environs de Baghdâd, et ne trouvant dans son généralissime ni protection, ni défense, appela à son secours Thoghrlul-Bey, déjà célèbre par ses succès. Thoghrlul saisit aussitôt cette occasion d'étendre et de légitimer sa puissance; il vint en toute hâte à Baghdâd, où il rendit au khâlyfe les honneurs qui lui étaient dus; mais son armée s'étant livrée à toute sorte d'excès, porta le peuple à la révolte; on en vint aux mains, le sang des musulmans coula dans Baghdâd, les maisons furent pillées; enfin la sédition s'étant apaisée, Thoghrlul se saisit du sultan, alors régnant, le fit mettre en prison, et détruisit ainsi la dynastie des Bouïdes. Caïm avait changé de maître; mais sa position était toujours la même. Thoghrlul, n'ayant plus de rivaux à craindre, s'occupa à combattre les ennemis de son nouvel empire; mais en 450 de l'hég. (1058-9 de J.-C.), tandis qu'il combattait contre un de ses frères, Bessassyry, dont nous avons déjà parlé, vint fondre sur Baghdâd, s'en empara, mit Caïm dans un cachot, et fit proclamer khâlyfe Mostanser, qui l'était déjà en Egypte. Thoghrlul-Bey, instruit de cet événement, arriva en toute hâte, entra dans Baghdâd abandonné par Bessassyry, et mit Caïm en liberté. Depuis ce moment, ce prince jouit en paix du khâlyfat, sous

la tutelle de Thoghrlul-Bey Arslan et de Meïik-Chah ses seigneurs (V. ces noms). Il mourut de chaabân 467 de l'hég. (1075 de J.-C.), après un règne de quatre ans et demi de règne d'un prince juste, bon, instruit, mais faible et incapable de régner. L'étude et cultivait la poésie. Moctady lui succéda (V. Moctady).

CAÏN, premier fils d'Adam, dont le nom hébreu *Cain* signifie posséder, parce qu'il fut le premier à avoir vivement pénétré de la propriété de la terre; il fut le premier d'elle naitrait celui qui devait être la tête du serpent séducteur, et que cette promesse allait avoir son accomplissement dans ce premier fils. Il s'écria, dans le ravissement de son cœur en le mettant au monde: « Je possède maintenant un fils qui rectifiera ce qui a été dit dans le paradis. » On observe que dans les ADAM et ABEL, on observe que n'y a rien de certain sur l'époque précise de la naissance de Caïn; mais on a dû être très rapproché de la vérité; puisque ce fut aussitôt après avoir créé le père et la mère humaine que Dieu institua le mariage, et qu'il leur dit: « Multipliez, » mais postérieurement à leur expulsion du paradis; car il serait impossible autrement d'expliquer comment Caïn et Abel auraient pu contracter un mariage, et par conséquent un héritage originel. Caïn se livra à la culture de la terre, et c'est dans ce travail qu'il fit au Seigneur une offrande à laquelle fut préférée celle d'Abel. Moïse et S. Paul invoquent ces raisons de cette préférence, disant qu'Abel offrit ce qu'il avait de meilleur parmi les premiers fruits de son troupeau, qualité qu'il n'eut que point dans l'offrande de Caïn, et nous apprenant que

plus abondante ou meilleure fut animée d'une foi et savait pas au juste par quel fit connaître la préférence offrande d'Abel. Les juifs, et divers événements semblaient l'histoire sainte, conjecturait par un feu du ciel qui, sans toucher à celle de Caïn. On ignore également quel fut le résultat de cette préférence de la part de Dieu. L'opinion la plus généralement conforme à l'analogie est que le droit d'aînesse fut donné à l'aîné au cadet, et, par conséquent, l'auguste prérogative de sa postérité le Messie. Cette préférence mit le cœur de Caïn et l'agitait de tous ses sens. La tristesse et le deuil parurent sur son visage, touché de son désespoir, et à faire rentrer en lui-même paroles de consolation : « Le Seigneur, il est vrai, vous a donné le dessus de votre frère qui est soumis. La perte que vous faites ne doit point vous ôter l'espoir : si vous pratiquez le bien, vous n'en serez pas moins sauvés ; mais si, persistant dans vos noirs projets qui roulent sur une mauvaise pensée, vous faites le crime sera toujours présente à votre esprit, et vos remords ne laisseront pas un moment de repos. » Caïn, sourd à cette voix, se querrela dans un lieu écarté, et se souilla par un meurtre qui ait ensanglanté le Seigneur, dont ce crime devait provoquer une vengeance, se contenta de lui offrir un sacrifice, où est Abel, votre frère, au lieu de s'avouer coupable et recourir à la miséricorde de Dieu. Il crut pouvoir se soustraire

à cette question importune par la réponse évasive, qu'il n'en savait rien ; qu'il n'était pas chargé de la garde de son frère. Alors, le Seigneur prononça contre lui cet arrêt terrible qui devait retentir dans toutes les générations : « Quel crime affreux avez-vous commis ? La voix du sang de votre frère s'est élevée jusqu'à moi ; elle ne peut être apaisée que par une punition exemplaire. Vous serez proscrit de cette terre abreuvée du sang innocent, condamné à une vie errante et vagabonde. Le champ que vous cultiveriez à la sueur de votre front ne vous rendra point le fruit de vos travaux ; et, poursuivi sans relâche par le plus épouvantable souvenir, vous ne croirez voir dans tous les hommes que des vengeurs de votre fratricide. » Cet arrêt foudroyant fit enfin comprendre à Caïn toute l'énormité de son crime : il se reconnut indigne du pardon, ne vit autour de lui que les horreurs de la mort, et crut qu'il serait la victime du premier homme qu'il rencontrerait. Dieu le rassura encore contre cette crainte, en lui dénonçant la sévère punition de quiconque oserait attenter à sa vie, et lui confirma cette promesse rassurante par un signe ; c'est-à-dire, suivant l'opinion la plus autorisée, par un miracle, qui ne devait plus laisser subsister de crainte à cet égard dans son esprit. Cet événement doit être placé dans la 129^e année d'Adam, puisque, selon l'Écriture sainte, c'est en l'année 130 que naquit Seth, destiné à remplacer Abel dans la famille des pères du genre humain. Cette époque certaine fournit la réponse au système de Lapeyrière et aux difficultés de Bayle, en faveur des prédamites : ces deux auteurs prétendent en conclure l'existence de l'arrêt prononcé

cembre 991, de J.-C.), n'eut, comme ses pré-lécesseurs, qu'une autorité religieuse soumise à celle qu'exerçaient à Baghdâd les sultbans Bouïdes, sous le titre d'*Emyr-el-Omêrn* (généralissime). Son règne n'offre d'autre événement remarquable que l'extinction de la dynastie des Bouïdes, remplacée par celle des Seldjoneydes. Ce malheureux prince ne pouvait repousser les insultes de Bessassyry, officier révolté, qui pillait les environs de Baghdâd, et ne trouvant dans son généralissime ni protection, ni défense, appela à son secours Thoghrul-Bey, déjà célèbre par ses succès. Thoghrul saisit aussitôt cette occasion d'étendre et de légitimer sa puissance; il vint en toute hâte à Baghdâd, où il rendit au khâlyfe les honneurs qui lui étaient dus; mais son armée s'étant livrée à toute sorte d'excès, porta le peuple à la révolte; on en vint aux mains, le sang des musulmans coula dans Baghdâd, les mai-sons furent pillées; enfin la sédition s'étant apaisée, Thoghrul se saisit du sultban, alors régnant, le fit mettre en prison, et détruisit ainsi la dynastie des Bouïdes. Caïm avait changé de maître; mais sa position était toujours la même. Thoghrul, n'ayant plus de rivaux à craindre, s'occupa à combattre les ennemis de son nouvel empire; mais en 450 de l'hég. (1058-9 de J.-C.), tandis qu'il combattait contre un de ses frères, Bessassyry, dont nous avons déjà parlé, vint fondre sur Baghdâd, s'en empara, mit Caïm dans un cachot, et fit proclamer khâlyfe Mostanser, qui l'était déjà en Egypte. Thoghrul-Bey, instruit de cet événement, arriva en toute hâte, entra dans Baghdâd abandonné par Bessassyry, et mit Caïm en liberté. Depuis ce moment, ce prince jouit en paix du khâlyfat, sous

la tutelle de Thoghrul-Bey, Arslan et de Mèlik-Chah ses seurs (V. ces noms). Il mourut de chaabân 467 de l'hég. (31075 de J.-C.), après quatorze ans et demi de règne. un prince juste, bon, instruit faible et incapable de régner: il l'étude et cultivait la poésie. S. Moctady lui succéda (V. Moct.

J. CAIN, premier fils d'Adam, dont le nom hébreu *Cain* signifie posséder, parce que sa vocation pénétrée de la promesse de la naissance de celui qui devait être le serpent séducteur, et que cette promesse allait avoir son accomplissement dans ce premier enfant, dans le ravissement de sa mère en le mettant au monde: «Voilà, » je possède maintenant un fils. rectifier ce qui a été dit dans les livres ADAM et ABEL, on observe n'y a rien de certain sur l'époque de la naissance de Caïn; a dû être très rapprochée de la création; puisque ce fut aussitôt après avoir créé le père et la mère d'Adam, que Dieu institua le mariage, et qu'il leur dit: «Croyez, » mais postérieurement leur expulsion du paradis, car il serait impossible autrement de multiplier comment Caïn et Abel auraient pu contracter en naissant un frère originel. Caïn se livra à la culture de la terre, et c'est de ce travail qu'il fit au Seigneur une offrande à laquelle fut préférée celle d'Abel. Moïse et S. Paul indiquent les raisons de cette préférence, l'un disant qu'Abel offrit ce qu'il y avait de meilleur parmi les premiers de son troupeau, qualité qu'il n'eut pas dans l'offrande de Caïn, l'autre, en nous apprenant qu'

fut plus abondante ou meilleur qu'elle fut animée d'une foi. On ne sait pas au juste par quel Dieu fit connaître la préférence à l'offrande d'Abel. Les juifs, dès par divers événements semés de l'histoire sainte, conjecturent ce fut par un feu du ciel qui vint à Caïn, sans toucher à celle de son frère. On ignore également quel fut de cette préférence de la part de Dieu. L'opinion la plus généralement la plus conforme à l'analogie est, c'est que le droit d'aînesse fut réservé de l'aîné au cadet, et, conséquemment, l'auguste prérogative fut laissée au maître de sa postérité le Messager. Cette préférence mit le feu dans le cœur de Caïn et l'agita dans tous ses sens. La tristesse et le mépris parurent sur son visage, touché de son désespoir, et à le faire rentrer en lui-même par les paroles de consolation : « Le droit d'aînesse, il est vrai, vous est au-dessus de votre frère qui n'était soumis. La perte que vous avez faite ne doit point vous ôter l'espérance : si vous pratiquez le bien, vous n'en serez pas moins récompensé ; mais si, persistant dans les noirs projets qui roulent dans votre pensée, vous faites le mal, votre crime sera toujours présent à votre esprit, et vos remords vous laisseront pas un moment de repos ». Caïn, sourd à cette voix, son frère dans un lieu écarté, se vengea querelle, et se souilla par son premier meurtre qui ait ensanglanté la terre. Le Seigneur, dont ce crime méritait de provoquer une vengeance éclatante, se contenta de lui dire : « Caïn, où est Abel, votre frère ? » Caïn, au lieu de s'avouer coupable et de recourir à la miséricorde du Seigneur, crut pouvoir se soustraire

à cette question importune par la réponse évasive, qu'il n'en savait rien ; qu'il n'était pas chargé de la garde de son frère. Alors, le Seigneur prononça contre lui cet arrêt terrible qui devait retentir dans toutes les générations : « Quel crime affreux avez-vous commis ? La voix du sang de votre frère s'est élevée jusqu'à moi ; elle ne peut être apaisée que par une punition exemplaire. Vous serez proscrit de cette terre abreuvée du sang innocent, condamné à une vie errante et vagabonde. Le champ que vous cultiveriez à la sueur de votre front ne vous rendra point le fruit de vos travaux ; et, poursuivi sans relâche par le plus épouvantable souvenir, vous ne croirez voir dans tous les hommes que des vengeurs de votre fratricide. » Cet arrêt foudroyant fit enfin comprendre à Caïn toute l'énormité de son crime : il se reconnut indigne du pardon, ne vit autour de lui que les horreurs de la mort, et crut qu'il serait la victime du premier homme qu'il rencontrerait. Dieu le rassura encore contre cette crainte, en lui dénonçant la sévère punition de quiconque oserait attenter à sa vie, et lui confirma cette promesse rassurante par un signe ; c'est-à-dire, suivant l'opinion la plus autorisée, par un miracle, qui ne devait plus laisser subsister de crainte à cet égard dans son esprit. Cet événement doit être placé dans la 129^e année d'Adam, puisque, selon l'Écriture sainte, c'est en l'année 130 que naquit Seth, destiné à remplacer Abel dans la famille des pères du genre humain. Cette époque certaine fournit la réponse au système de Lapeyrère et aux difficultés de Bayle, en faveur des prédamistes : ces deux auteurs prétendent en conclure l'existence de l'arrêt prononcé

par le Seigneur contre Cain (*Voyez* là-dessus *Crouzas*, *Examen du pyrrhonisme*, et une bonne *Dissertation* sur l'article **CAIN** de Bayle, dans les *Mémoires de Trévoux*, de mai 1738). Cain, après avoir long-temps erré, se retira dans la terre du Nod, à l'orient d'Eden. Sa famille s'étant prodigieusement multipliée, il y construisit des cabanes, dont on a fait une ville appelée *Henoah*, du nom de son fils. On ne sait point l'époque de sa mort. Suivant une ancienne tradition, il fut tué par Lamech, son neveu; mais cette tradition n'est nullement certaine. Joséphe, sur l'autorité de qui on ne peut guère compter, dit que Cain commit toute sorte de déprédations; qu'il s'adonna au libertinage; qu'il substitua le luxe à l'antique simplicité des mœurs; qu'il établit le premier le droit de propriété, en séparant les héritages par des haies, et qu'il fut l'inventeur des poids et mesures. Il sortit, au milieu du second siècle, du sein des Valenti niens, selon S. Irénée, ou de celui des Nicolaïtes, selon S. Epiphane, une secte de *Cainites* qui affectaient pour Cain une vénération toute particulière. On les appela aussi *Judaïtes*, parce que, dans leur culte, ils associèrent Judas à Cain. Ils reconnaissaient une vertu supérieure à celle du Créateur, qu'ils nommaient *sage*; mettaient la perfection de la raison à commettre sans pudeur toutes sortes d'infamies; prétendaient que chaque action infâme avait son ange tutélaire, qu'ils invoquaient en s'y livrant. Ces sectaires avaient un *Évangile de Judas*, un livre de l'*Ascension de S. Paul*, et quelques autres écrits remplis de choses horribles. Une femme de cette secte, nommée *Quintille*, qui avait ajouté des pratiques encore plus abominables à celles des Caini-

tes, pervertit en Afrique beau monde. On croit que ce fut ses prédications qui engagèrent E à écrire son traité *De baptis*

CAINAN eut pour père En-
 Agé de quatre-vingt-dix ans,
 l'an du monde 525 (*Genèse*
 v. 9). On ne connaît aucune ri-
 tité de la vie de ce patriarche
 gendra Malaléel, à l'âge de 1
 dix ans, et mourut âgé de 1
 dix ans, l'an du monde 1235.
 géliste S. Luc fait mention de
 dans la généalogie qu'il donne
 veur (ch. III, v. 37). Cai
 nommé *Jared* par l'historien.
 — **CAINAN**, fils d'Arphaxad
 l'an du monde 1694, et mo
 de trois cent soixante ans. I
 tante, qui ont augmenté les ar
 patriarches, lui donnent qu
 soixante ans à l'époque de
 Selon ces interprètes, il a
 trente ans lorsqu'il engendi
 mais, suivant le calcul ordi
 n'était alors âgé que de trente
 savants sont partagés sur
 l'existence même de Cainan.
 trouve ni son nom ni ses an
 l'original hébreu de la *Géné*
Deutéronome. On les cherche
 nement dans la Vulgate, dan
 raphrase chaldaique, dans J
 dans Béroze, dans Philon
 Théophile d'Antioche, dan
 Africain, dans S. Epiphane;
 les voit dans la version des
 et dans la généalogie de J.-C.
 par S. Luc, qui suit *Sale*,
Cainan, qui suit Arphaxad
 v. 35). Voici sommairement
 rentes opinions sur une ques
 cure qui ne semble point de
 pouvoir être désormais éclairci
 ques auteurs ont pensé que
 avait omis Cainan, parce

pter que dix générations
 m jusqu'à Noé, et depuis
 à Abraham. Plusieurs ont
 juifs avaient supprimé le
 inan de leurs exemplaires,
 sein de rendre suspects les
 x interprètes et l'évangé-
 ic. D'autres ont prétendu
 id fut père de Cainan et de
 élé, selon l'ordre naturel,
 n, selon la loi. Il en est qui
 e Cainan et Salé soient un
 sonnage, indiqué par les
 : par S. Luc sous ces deux
 t qui soutiennent que Cai-
 jouté dans la version des
 t qu'il est passé de là dans
 e, prétendent que l'autorité
 , de la vulgate, du chal-
 syriaque, doit prévaloir
 les Septante; que S. Luc
 que copier ces interprètes,
 en cet endroit ne peut être
 grande autorité que la leur;
 bangeements faits par les
 uns les ancées des patriar-
 ent seuls pour infirmer leur
 us tout ce qui est contraire
 rébreu, et que d'ailleurs il
 éditions des Septante con-
 elles différent entre elles.
 crivains pensent que le nom
 est étranger au texte même
 te; que ces interprètes ne
 it mis, que les plus anciens
 y ont point lu. En effet, ils
 at que dix générations de-
 usqu'à Abraham; et il y en
 , si l'on y comprenait Cai-
 des critiques habiles sup-
 le nom de Cainan ne se
 int dans les premiers textes
 et qu'il n'y est entré que
 olation de quelque copiste.
 r cette question, qui a tant
 savants, Cornille de la
). Calmet sur la *Genèse*;

Grotius, sur S. Luc; la dissertation
 d'Ussérius sur Cainan; etc.) V—vz.

CAIO. Voy. CAYOT.

CAÏPHE, appelé aussi *Joseph*, fut
 ctée grand-prêtre des juifs par Gratius,
 intendant de la Judée, après la desti-
 tution de son beau-père Anne, ou Ana-
 nus, l'an 27 de J.-C. Ce fut dans l'as-
 semblée des prêtres et des docteurs
 de la loi, présidée par lui, qu'il pro-
 nouça contre J.-C. cette sentence de
 mort: « Il faut qu'un homme meure
 » pour tout le peuple, afin que toute
 » la nation ne périsse pas. — Or,
 » ajoute l'évangéliste, ce n'est pas de
 » lui-même qu'il parlait ainsi; mais
 » comme il était pontife de cette an-
 » née, il prophétisa que Jésus mour-
 » rait, non seulement pour sa nation,
 » mais encore pour le salut de tous
 » ceux qui aspireraient à devenir les
 » enfants de Dieu. » Dès ce moment,
 les juifs méditèrent les moyens de le
 faire périr, et Caïphe, principal agent
 de ce déicide, ne cessa d'ouvrir les
 avis les plus violents pour le conduire
 à sa consommation, il poursuivit le
 même projet sur les apôtres du Sau-
 veur; il condamna S. Étienne à mort,
 fit fouetter S. Pierre et S. Jean pour
 avoir guéri un boiteux et converti
 cinq mille personnes. Il fit mettre en
 prison le premier, à cause de son zèle
 à prêcher la résurrection de J.-C., et
 des miracles par lesquels il confirmait
 son témoignage. Ce système de persé-
 cution dura jusqu'à ce que Caïphe fût
 dépouillé de sa dignité par Vitellius,
 gouverneur de Syrie, en l'an 36. On
 ne connaît ni l'époque, ni le genre de
 sa mort. Les juifs prétendent montrer
 encore aujourd'hui à Jérusalem la
 maison qu'il habitait, et des voyageurs
 racontent qu'ils en ont vu les ruines.
 S. Luc dit qu'Anne et Caïphe étaient
 tous les deux souverains sacrificateurs
 à l'époque de la mission de S. Jean-

Baptiste. Comme cette réunion de deux personnages en même temps pour porter le titre et exercer les fonctions de cette première dignité est contraire à tous les monuments de l'antiquité judaïque, les savants ont imaginé divers systèmes pour rendre raison de ce fait particulier. Baronius dit qu'Anne était chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales, et en cette qualité, président du sanhédrin, charge à laquelle se trouvaient attachées les fonctions de la souveraine sacrificature. Casaubon suppose que le grand-prêtre avait un vicaire pour le suppléer au besoin. Basnage de Flottemanville établit deux pontifes en même temps, et qui exerçaient tour à tour les fonctions de cette charge. L'opinion la plus généralement reçue est que ceux qui avaient été revêtus de la dignité de grand-prêtre en retenaient toujours le titre; qu'Anne, destitué injustement par un officier païen, en conserva le pouvoir, à cause de la considération dont il ne cessa de jouir parmi les juifs. On conçoit par-là comment J.-C. fut d'abord conduit chez Anne, et de-là chez Caïphe; chez le premier, sans doute, parce que c'était l'ancien et le beau-père; chez le dernier, parce que, selon l'évangéliste, il était le souverain sacrificateur de cette année-là. T—D.

CAIRELS (ÉLIAS), troubadour, né à Sarlat en Périgord, fut d'abord employé à travailler les métaux et à dessiner des armoiries, et tout à coup se consacra aux muses sans y être appelé par un grand talent. Ses productions offrirent des difficultés qu'il se plaisait à vaincre. Tantôt les vers sont très courts, tantôt les rimes sont redoublées, tantôt il commence son couplet par les derniers mots du précédent. La dame de ses pensées se nommait *Isabelle*. Il s'attacha, vers l'an 1220, à l'empereur Frédéric II, dont

il ne vante pas la générosité. Il aimait l'argent, et l'avoue dans ses pièces. Sur dix pièces de leur conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, on trouve deux sur la croisade en cite seize.

CAÏT-BEÏ, 26^e. sulthan des mamlouks circassiens, ou bordjyt, comme tous les princes de sa dynastie, un esclave acheté en Circassie et né en Egypte, où les révoltes déchiraient ce pays lui fournirent occasions de déployer son mérite et l'élevèrent enfin au trône. Il succéda à son père, le sultan Mahmoud Djal Thaher Djacmac, ce qui lui fit donner les surnoms de *Mahmoudy-hery*. Lors de la déposition de Boghâ, qui n'avait régné que six mois, les mamlouks lui défèrent le sceptre le 6 de redjeb 872 (1468). Caït-Bey se montra leur choix pendant vingt-nette ans qu'il occupa le trône. Par sa victoire et la triompha des armées de Badr et d'Assembéh, prince de Mésopotamie et des esclaves éthiopiens qui se révoltés. La modération de sa conduite et une politique adroite, lui firent et réunirent sous sa puissance les différents partis des mamlouks que sa piété et ses vertus lui firent le cœur de ses sujets. Les Arabes ont point sur les éloges qu'ils lui ont donnés. Mary l'appelle la *broderie de pierre précieuse du collier de la couronne des mamlouks bordjyt*. Il étoit Martire Anghiera, qui vint en Egypte peu de temps après la mort de ce prince, n'en parle qu'avec admiration, et il faut convenir que le sulthan de sa dynastie n'a eu un règne aussi long, aussi brillant. Les productions qu'il faisait dans son empire étoient célèbres au cours de ces fleuve.

(S.), pape, était originaire de Carthage, et parent de l'empereur Julien. Suivant les anciens pontifes, il fut élu le 16 décembre 306, et succéda à S. Eutychien. Il régna 12 ans quatre mois et sept jours sous les empereurs Carin, Maximien et Dioclétien. Il mourut le 29 avril 311, et il est nommé dans le calendrier de Libère. Sa première persécution qu'il excita contre les chrétiens, dura près de deux ans, Caius se rendit à Rome; mais, du fond de sa ville, il ne cessa d'encourager les évêques et les martyrs, dont un illustre fut S. Sébastien. On croit que le saint fit dans le cours de son pontificat. On croit qu'il ordonna les clercs passeraient par divers ordres avant d'être sacrés. Quoiqu'il n'ait point souffert de persécution, ses dangers et ses souffrances ont fait décréter le culte qui lui est consacré.

V—VE.

Caius, savant auteur ecclésiastique, naquit au commencement du 5^e siècle. Il fut disciple de S. Irénée, et se porta à croire qu'il était né en Gaule. Il se retira à Rome, et fut au clergé de cette Eglise, sous le pontificat de Victor et de Zénon, et ordonné évêque des narbonnais l'an 210, pour aller prêcher l'évangile dans les pays barbares, et attaché à aucun lieu particulier, est surtout célèbre par une lettre qu'il eut à Rome avec Proculus, chef des montanistes. Il nous a conservé des fragments de la relation qu'il en avait faite sous forme de dialogue. C'est le premier auteur connu qui ait combattu le millénarisme, en écrivant l'Apocalypse. On lui attribue divers sermons, et un traité contre Alcinoüs, où il prouve que la nation juive est beaucoup

plus ancienne que celle des Grecs; contre Artémon, en faveur de la divinité de J.-C., etc. Eusèbe, S. Jérôme, Théodoret, Photius, nous ont conservé quelques fragments de ses ouvrages. A la manière dont les anciens en parlent, on doit en regretter la perte. Parmi ces ouvrages, il y en avait un que Photius intitule le *Livre de l'univers*, où l'auteur faisait un magnifique éloge de J.-C. Comme quelques critiques attribuaient le livre à Joseph, on a voulu conclure de cette notion vague, qu'Eusèbe en avait extrait le fameux passage sur J.-C., qu'il cite d'après les *Antiquités judaïques*. T—D.

CAIUS, KEY, ou KAYE (JEAN), médecin anglais, naquit à Norwich en 1510. Il fit ses études médicales à Cambridge, où il était élève en 1529; il y fut reçu bachelier et maître-ès-arts, et même nommé membre du collège de cette ville en 1533. S'étant déterminé à voyager pour compléter son instruction, en 1539, il partit pour l'Italie, séjourna long-temps à Padoue, où il écouta les leçons de J.-B. Montanus, et y fut reçu docteur en 1541. De retour en Angleterre, en 1544, il s'acquit une telle réputation, qu'il fut successivement premier médecin d'Edouard VI, et des reines Marie et Elisabeth. Il servit à la fois les sciences et la médecine par sa fortune et ses travaux. Il fonda en effet, à Cambridge, un collège, portant son nom, et propre à recevoir vingt-trois étudiants; d'autre part, il découvrit plusieurs manuscrits inconnus des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, savoir : le premier livre *De decretis Hippocratis et Platonis*; le livre d'Hippocrate, *De pharacis*; et des fragments du septième livre de Galien, *De usu partium*, et du livre *De ptisanis*. Il a donné quelques éditions des ouvrages de ces princes de la mé-

decine, ainsi que des ouvrages de son maître Montanus, savoir : I. *De methodo medendi ex Cl. Galeni Pergameni, et Joannis-Baptistæ Montani Veronensis principum medicorum sententiâ libri duo*, Bâle, 1544, in-8°; ibid., 1558, in-8°, avec différents opuscules de Montanus; II. *Cl. Galeni Pergameni libri aliquot græci, partim hactenus non visi, partim à mendis repurgati, annotationibusque illustrati*, Bâle, 1544, in-8°; 1574, in-4°. Enfin, il a aussi donné quelques ouvrages de sa composition : I. *Opera aliquot et versiones, videlicet; De methodo medendi, libri duo; De ephemerâ britannicâ, liber unus; Versio librorum Galeni; De ordine librorum suorum; De ratione victus secundum Hippocratem in morbis acutis; De placitis Hippocratis et Platonis*, Louvain, 1556, in-8°; II. *De antiquitate Cantabrigiensiæ academiæ, libri duo*, Londres, 1568, in-8°, et 1574, in-4°; III. *Historiæ Cantabrigiensiæ academiæ ab urbe condita liber primus*, Londres, 1574, in-4°, ouvrage différent du précédent, mais qui lui est réuni dans cette édition. On peut, sur tous les deux, consulter la *Bibliothèque curieuse* de David Clément. IV. *De libris propriis, liber unus in quo singulorum rationem reddit; De canibus Britannicis, liber unus*, 1570 (Pennant l'a inséré dans sa *Zoologie britannique*); *De rarioribus animalium et stirpium historiâ, liber unus*, Londres, 1570, in-4°; 1724, in-4°; ibid., 1729, in-12; c'est le titre de cette dernière édition que nous avons rapporté. Son traité de la suette anglaise, *De ephemerâ britannicâ*, fut aussi imprimé séparément en 1721, à Londres, in-8°; c'est même la meilleure édition; la description de cette maladie y est fort exacte. Chauffepié (dans

son *Dictionnaire*) donne la liste des ouvrages de Caius. Il mourut en 1573. Sur le monument qu'on lui éleva dans la chapelle du collège de Kaye, à Cambridge, on mit cette épitaphe laconique : *Fui Caius*. — Un autre Jean CAIUS, également anglais, et né dans une époque un peu antérieure, a donné, entre autres ouvrages, une traduction du latin de l'*Histoire du siège de l'île de Rhodes*, dédiée à Edouard IV, dont il était poète lauréat. — CAIUS (Thomas), théologien, né dans le comté de Lincoln, et élevé à Oxford, mort en 1572, dans le collège de l'université, dont il avait été nommé principal en 1561, a donné : I. *Assertio antiquitatis Oxoniensiæ academiæ*, 1566. C'est pour répondre à cet ouvrage que Jean CAIUS publia sur l'antiquité de l'université de Cambridge, les deux traités indiqués N°. II et III ci-dessus. II. La traduction en anglais de la *Paraphrase d'Erasmus sur S. Marc*; III. la traduction du grec en latin du livre d'Aristote, *De mirabilibus mundi*; celle des tragédies d'Euripide, du *Nicoclès* d'Isocrate, etc.; IV. les *Sermons* de Longland, évêque de Lincoln, traduits de l'anglais en latin. C. et A.

CAJADO (HERNANDES, ou plutôt HENRI, suivant Erasme), poète latin, fils d'Alvarez Cajado, naquit en Portugal vers le milieu du 16^e siècle. Il étudia d'abord la jurisprudence, et après la volonté exprimée par le roi Jean, ou Emmanuel, son successeur, et sous la direction de Nonius Cajado, son parent; mais il joignit à l'étude des lois celle des auteurs classiques, et il paraît que les muses l'occupèrent plus que le droit. Il adressa ces vers vers à Nonius Cajado :

Legibus incumbo, Noni, tua jussa secutus;
Namque jubere potes, et pater et Dominus.
Ingenium, musas, vitam tibi dabo; Casar
Non dare plura potest, non dare plura Deus.

réputation dont jouissait ; Politien lui inspira un si le le connaître, qu'il quitta ses amis, sa patrie, pour à Florence ; mais Politien quand il y arriva. Il se lia une amitié vive et durable avec Beroaldo, et se fit condes deux poésies latines où l'on un tour heureux, de l'éle e la facilité. C'est l'éloge que mt Erasme et Beroaldo. Il 1508, d'un excès de vin, croire Monteiro qui a écrit a première édition de ses fut à Bologne sous ce titre : *t silva et epigrammata*, -4°. ; elles furent réimprimées en 1745 dans le *Corpus poetarum*. V—VE.

AN (BENOIT). Voyez BO-II.

AN (THOMAS DE VIO, dit), e la ville de Gaïette, où il 20 février 1469. Reçu à inze ans dans l'ordre de St.-, il s'y fit une brillante réur ses talents et par son s avoir professé la théologie plaudissement universel à à Pavie, il devint, en 1500, général de son ordre, puis 1508. Cajetan n'avait alors neuf ans ; mais le crédit de ont il s'était acquis la faveur avorter le projet d'un commpereur et le roi de France enir à Pise, suppléa à ce qui ut du côté de l'âge. Léon X 1517, à la pourpre romaiomma l'année suivante son llemagne. L'objet principal mission était de rattacher Lut-terêts du Saint-Siège avant tateur eût consommé sa sé-Cajetan ne manquait ni de u de talents pour remplir

une pareille mission. Il y montra même, de l'aveu des protestants, une modération qui fait honneur à son caractère ; mais sa qualité de dominicain devait nuire au succès de la négociation dans une querelle qui tirait son origine de la rivalité de cet ordre avec celui des Augustins, auquel appartenait Luther. Ce cardinal était d'ailleurs imbu d'une opinion exagérée sur l'autorité du pape ; car on le regardait comme le premier qui ait soutenu sans détour l'infaillibilité papale, dont il avait été le seul champion dans le concile de Latran. Des disputes d'étiquette firent naître d'autres obstacles. Cajetan rejeta la voie de discussion. Luther se refusa à toute rétractation. Ils se séparèrent sans avoir rien avancé. Cajetan, nommé en 1519 à l'évêché de Gaïette, eut encore quelques autres missions. Il fut fait prisonnier dans le sac de Rome en 1527, et ne put recouvrer sa liberté qu'au moyen d'une rançon de 5000 écus romains, ce qui l'obligea d'aller vivre très économiquement dans son diocèse pour rembourser ceux qui lui avaient prêté cette somme. Rappelé à Rome en 1530 par Clément VII, il y mourut le 9 août 1534. Les affaires importantes dont ce cardinal avait été chargé toute sa vie ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude, et de composer un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. un *Commentaire de la Bible*, Lyon, 1639, 5 vol. in-fol., à la tête duquel on a mis sa vie, composée par Fonseca. L'auteur s'y attache trop strictement au sens littéral, fait peu d'usage des SS. PP., s'y exprime avec beaucoup de liberté sur la Vulgate, et se permet quelquefois des explications singulières. Comme il ne savait point les langues originales, il se faisait rendre le texte mot à mot par des rabbins qui l'ont quelquefois égaré. Sur

it son entrée dans Paris le St.-Jacques. Cette entrée publique, en ce que le prévôt des chand, toutes les autorités, régé, et dix mille Suisses ou allèrent à la rencontre de la pape, qu'il fut longuement par tous les corps e, et salué d'une salve dix mille *mousquetades*. tremblait de peur, dit Le que quelque lourdaud ou politique n'eût chargé à et faisait perpétuellement la main qu'on cessât; mais isant que ce fussent béné-toujours, et le tinrent une cure en certaine alarme. » *de Henri le Grand* liv. t, du même mois, Cajetan, rincipaux membres de l'U-ndit au Palais, où siégeait du parlement de Paris pour ndis que l'autre partie sié-urs pour les royalistes. Les es pouvoirs du légat furent istrés et publiés. Le légat, ant les honneurs suprêmes, t se placer sous le dais des- le roi; mais Brisson, qui onctions de premier pré-prit par la main, sous pré-ri faire honneur, et le fit un banc au-dessous de lui. isimula son dépit, et, dans e qu'il prononça en latin, e la puissance du pape, et 'il espérait trouver dans les our la conservation de la re-olique. Dès-lors, il se mit à de toutes ses forces pour em-ju'on ne s'accomadât avec ois. » (P. de l'Etoile, *Jour-ge de Henri IV*). Il n'é- dit Cayet dans sa *Chro-vennaire*, que de l'avan-

cement des affaires d'Espagne. Le parlement de Tours avait rendu un arrêt portant défense de correspondre et de communiquer avec le légat, sous peine de se rendre coupable du crime de lèse-majesté. Le parlement de Paris cassa cet arrêt, et enjoignit de rendre au légat *révérence et respect*. Plusieurs évêques avaient été invités à se réunir dans la ville de Tours pour travailler à la conversion de Henri. Cajetan leur écrivit une lettre circulaire pour leur défendre de s'y trouver, sous peine d'être excommuniés et déposés. Tandis que le parlement de Tours faisait brûler par la main du bourreau la bulle envoyée de Rome au légat, pour procéder à l'élection d'un nouveau roi de France, le parlement de Paris rendait un décret (5 mars) pour qu'on eût à reconnaître Charles X. Dans le même temps, le légat se réunissait aux Augustins avec le conseil de l'Union, dont il était membre, le parlement et les cours souveraines, les ambassadeurs d'Espagne et d'Ecosse, le prévôt des marchands et les échevins, les colonels et capitaines de quartier; et, revêtu de ses habits pontificaux, assis dans un fauteuil, ayant le livre des Evangiles sur les genoux, il faisait jurer de mourir pour la conservation de la religion catholique, et de rester soumis à Charles X et au duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume. Ce serment fut prêté ensuite par tous les bourgeois de Paris. Peu de jours après, la bataille d'Ivry vint déranger les projets du légat. Le duc de Mayenne, vaincu et sans armée, s'était retiré à St.-Denis; les déclamations de Cajetan et des *seize* l'avaient forcé de se battre; le légat alla le consoler et lui promettre le frivole appui du pape, et les secours si tardifs de Philippe II. A la suite de cette entrevue, il demanda et obtint un passe-

port de Henri pour une conférence qu'il désirait avoir avec le maréchal de Biron : elle eut lieu au château de Noisy. Le légat pressa le maréchal de conseiller au roi une suspension d'armes ; mais Biron répondit que le roi était bien résolu de ne point perdre son temps , et qu'il voulait *une paix absolue ou une guerre guerroyable*. Bientôt, sur la nouvelle que Henri s'avancait vers Paris, un grand conseil fut tenu chez le légat ; il y fut résolu que les prédicateurs de la ligue emploieraient leur éloquence et leur adresse pour préparer le peuple à recevoir cette nouvelle sans émotion , et ils y réussirent parfaitement, dit Cayet. Peu de jours après, on apprit à Paris que *le roi de la sainte union* était mort, le 9 mai, dans sa prison de Fontenai-le-Comte ; et le même Cayet dit : « Cette mort affligea le légat et le duc de Mayenne, ne sachant plus qui substituer à la place de ce bonhomme, pour retenir les peuples et conserver l'autorité. » Déjà Paris était assiégé par Henri IV. Cajetan et l'ambassadeur d'Espagne délibérèrent chez le duc de Nemours de donner volontairement de l'argent pour la paie des soldats ; Cajetan donna aussi 50,000 écus pour le pain des pauvres ; mais quand les vivres vinrent à manquer, le peuple au désespoir s'écriait : « Point d'argent, mais du pain ! » On lit dans quelques historiens que ce fut Cajetan qui conseilla l'horrible invention de la farine faite avec de vieux ossements ramassés dans les cimetières. Des cris de paix se firent entendre dans une émeute, et les *seize* firent pendre ou jeter dans la rivière quelques malheureux. Pour réveiller le courage du peuple, on imagina, le 5 juin, cette fameuse procession des moines de la ligue, commandée par Rose, évêque de Senlis. On y vit, dit Maimbourg,

plus de douze cents ecclésiastiques tant séculiers que religieux : puciers, des minimes, et chartroux, armés de piques et d'arquebuses, portant de sur leurs robes retroussées des queues sur leurs capuchons des psaumes, des hymnes de fréquentes décharges. » dit l'Etoile, qu'un de ces soldats, qui ne savait pas que son arquebuse était halle, voulant saluer le légat, était dans son carrosse pont Notre-Dame, à son rôle, le jésuite Bellarmin son aumônier (1), ce que le légat s'en retourna au parlement dant que le peuple criait monier avait été torturé dans une si sainte action de prédications, les processions l'unique remède que le légat opposassent à l'extrême Parisiens. Le parlement a le 15 juin, un arrêt portant de parler de paix avec sous peine de la vie. Vers ce temps, le maréchal de Biron le marquis de Pisany, qui était ambassadeur à Rome, déclina les négociations avec le légat. Il eut deux conférences avec le cardinal de Gondy. Cajetan demanda la première condition de la paix : le roi se ferait catholique, n'ayant rien répondu sur cette condition, les deux conférences furent sans résultat. Depuis quel temps le légat était moins ardent pour ces projets. D'un côté, les affaires de la ligue prenaient une tournure

(1) Cayet dit que c'était son secret.

(2) On trouve dans la *Nature* une anecdote de cet aumônier ; elle confirme deux vers :

Celui qui gist icy fut de la gent
Victime du salut, de Cajetan le

de l'autre, Sixte V avait écrit au pape pour lui exprimer son mécontentement de ce qu'il excitait l'empereur au lieu de travailler à l'éteindre pour lui ordonner de sortir de Vendôme et de Lénoncourt, il le lui avait précédemment mandé. Le légat fit demander des secours à Henri pour conférer avec Pisany au faubourg Saint-Martin. On voit par-là que le siège de Lénoncourt était pressé plus vivement, les chefs de la ligue sentirent le besoin de négocier la paix. Le cardinal de Lénoncourt, et il décida le 4 août, le cardinal de Tyrinus, recteur des jésuites : 1°. que les Parisiens contraints par la famine, n'eussent point l'excommunication en attendant un prince hérétique ; 2°. que les députés qui seraient envoyés pour le convertir ou sous prétexte de l'Église, n'étaient pas pris dans l'excommunication ; Sixte V. En conséquence de cette décision, une députation dont faisait partie le cardinal de Goudy, évêque de Paris, et l'archevêque de Lyon, le lendemain, trouver le roi, qui vous devriez mourir de honte, qui êtes nés Français, de vous tenir sous la domination espagnole, et d'avoir vu mourir dix mille de faim par les rues de Paris, oser faire semblant d'en avoir rien, pour n'offenser le légat ou le duc de Mendoza. » Cet accord, l'approche du duc de Parme, dans le Pays-Bas avec une armée, et le fait sa jonction avec le duc de Savoie, engagea le roi à lever le siège de Lénoncourt ; les ligueurs reprirent courage, la guerre civile se prolongea. Le cardinal de Lénoncourt, entre autres, Cajetan rappela le roi pour retourner à Rome, laissant Paris, pour le remplacer, son

conseiller intime, Philippe Séguier (depuis cardinal de Plaisance), imbu des mêmes principes, et dévoué aux Espagnols. « Cajetan, dit l'Étoile, trouva le pape mort, et bien à point pour lui ; car il lui eût fait trancher la tête ; pour avoir, contre son expresse commandement, allumé le feu de la rébellion, au lieu de l'éteindre. Il lui fit pour bonne odeur de sa légation une fameuse bénédiction dont il avait repu le peuple, qu'il faisait mâcher à vide ». Pendant son séjour à Paris, Cajetan fit imprimer : I. *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8°. II. *Lettre aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8°, et la même en latin ; III. *Missive envoyée à la faculté de théologie, Paris, 1591, in-8°*, et d'autres ouvrages de ce genre. Il fut envoyé, la même année, à Varsovie, afin de déterminer Sigismond à joindre ses armes à celles des impériaux contre les Turcs. De Thon dit qu'il harangua dans la diète, avec beaucoup de force, tous les ordres du royaume ; que son discours fut ensuite imprimé ; mais que sa légation en Pologne ne lui réussit pas mieux que celle qu'il avait exercée en France. Il mourut en 1597, âgé de quarante-neuf ans. — Il avait un frère, ou, suivant Mézerai, un neveu (Pierre CAJETAN), colonel d'un régiment napolitain, qui suivit en France le duc de Parme, et servit le parti de la ligue. V—van.

CAJETAN (OCTAVE), jésuite sicilien, né le 22 avril 1586, à Syracuse, mort à Palerme en 1600. Âgé seulement de trente-quatre ans. C'était un homme d'une profonde érudition et d'une solide piété. On a de lui : I. *des Remarques sur les lettres de Théodose, moine, concernant le siège de Syracuse, que l'on trouve dans le tome I^{er}, 2^e partie du recueil de M^{onsieur}*

ratori; II. long-temps après sa mort, ou a publié de lui: *Vita sanctorum Siculorum*, Palerme, 1652, in-fol.; III. *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4°, réimprimé dans le tome X du *The-saurus antiquitatum* de Grævius: on y trouve des remarques curieuses sur la langue sicilienne. C. T—Y.

CAJETAN (CONSTANTIN), fils du marquis de Sortino, prince de Cassano, naquit à Syracuse en 1560, et entra en 1586 dans l'ordre de St. Benoît à Catane, où il se distingua par ses travaux littéraires, et surtout par un zèle exagéré pour la gloire de son ordre, qu'il chercha à illustrer par les noms d'une foule de personnages célèbres, tant anciens que modernes, dont il entreprit de faire des bénédictins; tels étaient, entre autres, S. Grégoire pape, S. Ignace de Loyola, S. François d'Assise, S. Thomas d'Aquin, etc. Il suffisait qu'un homme devenu célèbre eût séjourné quelque temps dans un monastère de l'ordre pour être inscrit sur cette liste. Les moines du mont Cassin sentirent tout le ridicule d'une pareille prétention, et la désavouèrent surtout pour le fondateur des jésuites; et le cardinal Cabelucci dit plaisamment à cette occasion: « Je crains que Cajetan ne trans-» forme bientôt S. Pierre en bénédic-» tin. » Cependant, il fut fait abbé de St-Baronte, au diocèse de Pistoie. Paul V l'appela à Rome, et le fit son secrétaire pour les lettres sacrées. Clément VIII le nomma bibliothécaire du Vatican, et il mourut à Rome le 17 septembre 1650. Cajetan avait fourni beaucoup de matériaux à Baro-nius pour ses *Annales*, et publié lui-même un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *P. Damiani opera*, Rome, 1606-8-40, 4 vol. in-fol. avec des notes, réim-

primés à Paris en 1642 et 1665. Il avait donné précédemment une édition des lettres du même auteur, 1610, in-4°. II. *Amalarii Fortunati vita*, Rome, 1612, in-4°, de quarante-trois pages; III. *Sanctor. Isidori Hispanensis, Ildefonsi Toletani et Gregorii card. Ostiensis vitæ schollis illustratæ, accesserunt opuscula quædam S. Isidori nondum edita*, ibid., 1616, in-4°. Le titre gravé porte, 1606, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il y avait deux éditions. IV. *Animadversiones in vitam S. Anselmi Lucensis*, dans les *Monimenta contra schismaticos*, de Gretser; V. *De erectione collegii Gregoriani*, Bome, 1622, in-4°; VI. *Vita Erasmi Gattaurbis patroni*, ibid., 1638, in-4°; VII. *Gelasii papæ II vitæ à Pandulpho Pisano conscriptæ, commentariis illustrata à Const. Gaetano*, ibid., 1638, in-4°; VIII. *De singulari primatu S. Petri solius, item de romano ejusd. domicilio et pontificatu*, dans le septième tome de la *Bibliotheca pontificia*, de Roemerberti. Cajetan a composé un grand nombre d'autres ouvrages sur divers sujets, les uns pour attribuer à un inconnu nommé Jean Gessen, ou Gersen, prétendu abbé de son ordre, le livre de l'*Imitation de J.-C.*, ce qui l'entraîna dans une longue dispute avec Rosweyde; les autres, pour revendiquer en faveur du même ordre plusieurs illustres personnalités. Dans celui *De religiosa S. Ignatii fundatoris soc. Jesu per benedictinæ institutione*, Venise, 1641, in-8°, il veut prouver que le fameux livre des *Exercices spirituels* du saint est l'ouvrage de Cisnéros, bénédictin espagnol. Il fut réfuté par Jean Ibbi, jésuite milanais, qui publia contre lui *Achates adversus ineptias et malignitates libelli pseudo Constantiani*

1, 1644, in-4°. Les deux ou-
rent défendus par la congré-
gation.

Fludex. Cajeti n avait deux
sites. — Alphonse CAJETAN,
recommandable par son sa-
vabilité la vie de François Caje-
la même société. — Sébas-
tan, fut provincial des mi-
servantins dans la province
12, à la fin du 16°. et au com-
mand du 17°. siècle. On a de lui
un *mentaire* latin des décrets de
régulation des rites, sur la célé-
bration de la Messe. T—D.

CAN (PALMA). Voy. CANET.
T. (DOM JEAN-JOSEPH), re-
vérendin de la congrégation
des, né à Verdun en 1726,
abbaye St-Airi de cette ville,
et 1779, réunissait à des qua-
nables une vaste érudition et
saissances étendues, surtout
histoire moderne. On a de lui :
*Antiquités de Metz, ou Re-
cherches sur l'origine des Médiom-
atres*, Metz, 1760, in-8°, ou-
vrant, mais écrit d'un style
qui en rend la lecture fatigante ;
*Notice critique des coquelu-
zologues* (Metz), 1762, in-12.
Recherches employées à découvrir
et les changements qu'a éprou-
vée la coiffure pourront paraître
utiles maintenant ; elles dé-
montrent aux confrères de l'auteur.
*Essais de J.-J. Rousseau sur
le talent*, Paris, 1766, in-12.
L'auteur s'efforce de démontrer que ce
talent a emprunté à Plutarque et
qu'il aigüe (il aurait pu ajouter à
cela), quelques-unes des idées qui
ont fait la fortune de l'*Emile* ; mais il
n'a pu être difficile de prouver que
l'auteur n'était un plagiaire dans le
genre de ce mot. Cette brochure
est mal écrite, mais il y a des
bes. IV. *Examen philosophi-*

que de la règle de S. Benoît, Avi-
gnon, 1768, in-12. Dom Girardin, son
confrère, lui adressa, au sujet de cet
ouvrage, une *Lettre critique*, impré-
mée en France (Besançon), 1768, in-
8°. — CAZOT (d'au Charles), son frère,
né à Verdun le 27 août 1751, entra
dans le même ordre, où il se distin-
gua par sa piété et ses lumières. Il
mourut le 6 décembre 1807, laissant
quelques ouvrages, dont le principal
est intitulé : *Recherches historiques
sur l'esprit primitif et les anciens
collèges de l'ordre de St-Benoît ;
d'où résultent les droits de la société
sur les biens qu'il possède*, Paris,
1787, 2 vol. in-8°. W—D.

CALA (FERDINAND DE SOCOBO, plus
connu sous le nom de) était natif de
Cocoran en Calabre. Il est auteur d'une
Histoire de Souabe (*Istoria del Sacro
Reale conquistato del regno di Napoli e
di Sicilia per l'imperatore Enrico
VI, con la vita del B. Gio. Calà* ;
Naples, 1660, in-fol.), devenue fort
rare. Le *Nouveau Dictionnaire his-
torique italien*, imprimé à Bologne,
nous dit que le but de l'auteur,
en composant cet ouvrage, étoit de flatter
bassement la famille de Calà ; qu'il
en fit naître un S. Jean de Calà, qui
n'avait jamais existé que dans sa folle
imagination ; qu'afin de donner une
apparence de véracité à cette fable, il
imagina de faire passer pour les reli-
ques du saint, les restes d'ossements
de squelette d'un âme ; que cet impu-
dent fourbe joignit à ces prétendues
reliques ce vers latin, qu'on eut
moderne, connu sans doute du rédac-
teur de cet article dans le *Diction-
naire italien*, mais que nous avouons
ne pas connaître, n'ose pouvoir adres-
ser à l'étonnante audace d'auteurs
ciens et de littérateurs qui se font
dans ce siècle :

Folios citati, quanto minutius, etc. (22)

qu'enfin, par décret de l'inquisition de Rome, on fit brûler ces indignes restes, et supprimer l'ouvrage de Ferdinand Calà. Nous citons le seul garant que nous ayons de ces faits, et, comme il n'y assigne aucune date, nous n'en fixons non plus aucune. R. G.

CALABER. *Voyez* QUISTUS.

CALABRE (EDME), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes le 4 mai 1665, entra dans cette congrégation en 1682. Après avoir parcouru avec distinction sa carrière classique à Vendôme, où il fut préfet du collège, il se consacra, pendant les quinze dernières années de sa vie, dans l'emploi de directeur du séminaire de Soissons, à former de jeunes ecclésiastiques. Le zèle et la prudence qu'il y montra l'ont fait proposer comme le modèle de tous ceux qui occupent de pareilles places. Tout le temps que ses fonctions lui laissaient de libre, il l'employait à aller catéchiser dans les campagnes, consoler les malades dans les hôpitaux et soulager les pauvres. Il procura l'établissement d'un petit séminaire à Soissons, et mourut dans cette ville le 13 juin 1710, ayant abrégé ses jours par ses austérités. Sa mémoire est encore en vénération dans tout le diocèse. C'était un homme de beaucoup d'esprit. Il avait reçu de la nature un rare talent pour la chaire, cultivé par de bonnes études, mais auquel son extrême humilité ne permit pas de donner l'éclat dont il était susceptible. Ses sermons et ses conférences se conservent en manuscrit. Il avait fait des paraphrases sur plusieurs psaumes. On n'a publié que celles des psaumes L, CII et CIII, plusieurs fois réimprimées. On y retrouve la piété et l'onction qu'on avait admirées dans ses discours publics. T—D.

CALABRÈSE. *V.* PRETI (Mattia), GRECO et GONSALVE.

CALACES, ou CALADES, athénien, vivait dans le 4^e avant J.-C. Plinè rapporte qu'il aîné à représenter des sujets et dans de petits tableaux, *In tabellis*; la traduction littérale du mot *comiciis* semblerait indiquer ces tableaux servaient sur la scène dans les comédies. Ce point d'histoire a été discuté, plutôt que de Caylus, dans un mémoire imprimé le 25^e volume du *Recueil de dédications des inscriptions et belles lettres*. Du reste, on sait peu de chose de Calades. En admettant les traditions proposées par Meursius occasion d'un passage de Pausanias s'ensuivrait que les Athéniens ont érigé en l'honneur de Calades une statue placée dans le Cécramique du temple de Mars; mais il est probable qu'elle fut élevée à Calades, au rapport d'Hérodote, et non à Athènes, lors de l'expédition de Xercès. — Il y eut aussi un acteur, nommé CALLIADES, qui fut tué de la courtisane Nérée, et dont le nom est cité par Lucien dans un de ses dialogues. L—D.

CALAGES (M^{lle}. MARIE-ANNE) vivait à Toulouse dans les premières années du 17^e siècle. Ses talents ont été ignorés jusqu'à elle. Elle cultiva la poésie avec succès et remporta plusieurs fois le prix de poésie des jeux floraux; mais l'ouvrage le plus important de ses ouvrages est *le Livre de Judith, ou la Délivrance de Bethulie*, en huit livres, qu'elle composa dans sa jeunesse, et qui ne fut publié qu'après sa mort. Elle fut l'élève de Villars, et fut dédiée à la reine Anne d'Autriche, régente, Toulouse, 1660, in-4. Elle de Calages, contemporaine de Villars, avait terminé son travail sur *le Cid* eût paru, avant que la

e eût été formée par les chefs- de ce grand homme, lorsque nes de *S. Louis*, d'*Alaric*, de etc., écrits dans un style si , faisaient pourtant une répu- i leurs auteurs, et sa *Judith* t des morceaux dignes d'une poque, tels que les passages s. (*Judith* passe dans l'appar- nuptial pour quitter ses vête- de deuil, et y reprendre ceux portait le jour de son union anassès) :

be, et cent fois elle arrose de larmes, ont son époux souloit parer ses charmes, ux yeux des Hébreux, s'avancant à l'autel, ue sont jurés un amour éternel, n bien différent l'agite et la dévore ! 'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore th à recourir à ces vains ornemens. tad tout à coup de longs gemissemens ; ave, effroi comme en haine s'ariète ; ait, à s'opre, et détourné la tête ; ge co : lus son vil rat s'accure, mblement soudain tout son corps est saisi. leur d'une sombre lumière, me effrayant vient frapper sa paupière : nassés qui s'offre à son cœur attendri, es yeux l'ont vu, quand cet époux chéri ans ses bras son ame fugitive, etc.

Judith est au moment d'exécuter son dessein :

age redouble, un feu divin l'embrase ; plus cet objet dont le charme vainqueur che Holopherne avait séduit le cœur, reche et ses traits n'ont rien d'une mortelle, bre fureur en ses yeux étincelle, eux sur son front semblent se héruser, air inconnu la force d'avancer, sur le lit la redoutable épée e le sang hebreu devait être trempée ; e ses pas, et prend entre ses mains, icieuses, la terreur des humains, avec horreur ce conquérant du monde, dit en voyant son vœux profonde, leve le fer, l'arrache du fourreau, leur eul, m' a mis un transport nouveau, rendre la voix du ciel qui l'encourage : eux, Dieu pourvu, se lève son ouvrage, a et d'un bré par Dieu même affermi, d'un fer tranchant son superbe ennemi.....

a rien là du style ridicule des épiques de la même époque. ition de Manassès et d'autres e peuvent même que M^{lle}. de s s'avait faite une humble étude ciens. Son pêne, comme on le bie e, n'est pas constamment le cette manière, mais les vers nous avons cités suffisent pour

r.

donner une idée avantageuse du talent de l'auteur. On doit penser que Racine les avait connus et appréciés, car il serait étonnant que le hasard seul lui en eût fait répéter deux dans la tragédie de *Phèdre*. l'un d'eux se trouve dans une des tirades qu'on vient de lire :

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore
et Phèdre dit, acte II, scène V :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !
l'autre, dans celle où l'auteur de *Judith* peint Holopherne, s'étonnant du trouble et de l'agitation qu'excite dans son ame sa passion nouvelle :

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.
et Racine a fait dire à Hippolyte, dans sa déclaration à Aricie :

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.

V—Z.

CALAMINUS (GEORGE), savant helléniste du 16^e. siècle, était fils d'un pauvre journalier de Silberberg en Silésie, et naquit en 1547. Son nom de famille était *Rorich*, mot dérivé de l'allemand *rohr* (roseau), qu'il latinisa, suivant la coutume des érudits de son siècle. Après avoir étudié à Breslau, à Heidelberg et à Strasbourg, il fut fait gouverneur du comte d'Andelot, et nommé en 1578 professeur de Langue grecque à Liutz, en Autriche. Il traduisit en vers latins les *Phéniciennes* d'Euripide (Strasbourg, 1577, in-8^o.) et d'autres tragédies grecques; composa lui-même en latin *Héli*, tragédie sacrée; *Rodolph-Ottocare*, tragédie autrichienne, un recueil d'anagrammes, etc. On a aussi de lui : *Vita Guntherii carmine*, Strasbourg, 1574, in-4^o. Il mourut le 1^{er} décembre 1595.

C. M P.

CALAMIS, sculpteur et ciseleur grec, florissait à Athènes environ 420 ans avant J.-C., ou 48 ans plus tôt, eu admettant l'opinion habilement défen-

due par M.^r Eméric David, dans son *Essai sur les classements chronologiques des sculpteurs grecs les plus célébrés*. Il excellait surtout à représenter des chevaux, et personne avant lui n'avait porté aussi loin cette partie de l'art; aussi avait-il fait ceux de plusieurs chars, sur lesquels étaient placées des statues de princes ou de héros de la main d'autres artistes contemporains, entre autres celle de Gélon, roi de Syracuse, faite par Onatas d'Égine. Properce a rappelé le talent de cet artiste dans le vers suivant :

Exactis Calamis se milhi jaostat equis.

Il ne réussissait pas moins dans les statues humaines, et, pour prouver qu'il n'était point inférieur à ses rivaux, il entreprit et termina seul plusieurs belles statues. Il ne put cependant éviter les défauts que lui avaient transmis les premiers maîtres de l'art, et ses ouvrages, moins durs que ceux de Canachus, l'étaient plus que ceux de Miron et surtout que ceux de Polyclète. C'est le jugement qu'en porte Cicéron (*V. aussi Quintilien, liv. XII, ch. 10*). Calamis fut chargé par les Athéniens d'ajouter une statue de Vénus à côté de la lionne d'airain élevée précédemment en l'honneur de la courtisane Leœna, maîtresse d'Aristogiton, un des libérateurs d'Athènes. Les sculptures de Calamis étaient en grand nombre; on les recherchait, parce qu'en général elles étaient d'une proportion et d'un aspect agréables. Il fit aussi plusieurs grands ouvrages, outre les chars dont on vient de parler. Le principal était un colosse d'Apollon, qu'on voyait dans une petite île de la côte d'Illyrie, où s'était établie une colonie de Milésiens. Lucullus enleva ce monument, et le consacra dans le Capitole: on avait aussi placé dans les jardins de Servilius à Rome,

un Apollon apporté d'Athènes même sculpteur. Pausanias grand nombre d'ouvrages de entre autres une Victoire, voyait à Olympie, et qui, le modèle de celle d'Athènes, n'était ailée. Calamis employait avec succès le marbre ou les métaux; il fit même une statue d'Esculape en ivoire; mais il paraît qu'un grand nombre de ses ouvrages étaient en bronze. On remarquait, dans les derniers siècles, des statues de jetons élevés les mains et priant pour implorer les dieux, et, sans doute y avoir quelque analogie avec les morceaux et l'athlète de bronze à Herculanium, et apporté récemment de Prusse au musée de Calamis fut pour élève Praxias d'Athènes. Il était encore excellent ciseleur; il cite deux vases précieux, ouvrages de cet artiste, et que Germanicus avait séjournés. (*V. ZENOPHOTE*). Le

CALAMY (EDMOND), théologien anglais, naquit à Londres en 1711; fut élevé à l'université de Cambridge et demeura plusieurs années, en qualité de chapelain, chez l'évêque de Felton. Il y passait souvent plusieurs heures de la journée à étudier, et avait inspiré à l'évêque un respect, qu'il avait donné ordre qu'il eût soin d'avertir toujours le lendemain d'une demi-heure d'avance, pour les prières de famille, ou pour toute autre cause qui aurait pu interrompre trop brusquement ses études. Il fut successivement nommé à plusieurs bénéfices pendant la vie de l'évêque, et, après sa mort, soit qu'il hésitât à se déclarer contre les opinions dans l'église de son pays, soit qu'il ne siennes ne fussent pas encore décidées, il se montra d'abord son partisan de la doctrine de l'épiscopat; mais ayant été obligé de se déclarer

des de l'évêque Wren, dès ce moment un des plus ardents. En 1639, comme Sainte-Marie Alderpryt la plus grande des controverses qui, et contribua beaucoup de l'ouvrage désiré de *Smectymnws*, ces lettres initiales des deux ne avaient concouru à sa et qui parut à Londres bizarre : *Réponse à un humble remontrance, on discute l'origine de de l'épiscopat*, etc., *nws*, Londres, 1641, ouvrage, écrit avec une ce dans le sens des opinions, ne pouvait produire un grand effet. Calamy fut nommé, par les lords, membre du conseil. Il prononça dans les communes plusieurs sermons extrêmement confortés du temps; mais il parait signifier point à ceux qui verser le gouvernement, osa de tout son pouvoir nation de Charles I^{er}. Cromwell voulut gouverner et de consulter, pour science sur ce point, les logiens de Londres. Calamète, s'offrit de lui de cette mesure était à la fois impraticable. Cromwell de côté l'obstacle de par le motif du salut de mais pourquoi impraticable-t-il? — Parce que z, répondit Calamy, les mes de la nation contre fais, reprit Cromwell, si ces neuf dixièmes, et

« que je remette les armes entre les » mains de celui qui restera ? » L'argument étoit d'un homme qui soutenait la théorie pratique du gouvernement. Calamy céda, et les théologiens furent congédiés. Lors de la restauration, Calamy fut un des députés envoyés à Charles II en Hollande, pour le complimenter, et fut quelque temps en faveur auprès de ce monarque, qui, en 1660, le fit son chapelain ordinaire; mais, ayant refusé de se soumettre à l'acte d'uniformité, il fut destitué de toutes ses fonctions. Comme il fréquentait toujours la paroisse qu'il avait gouvernée, un jour que le ministre n'arrivait pas, on pressa Calamy de monter en chaire à sa place. Probablement il ne demandait pas mieux; car, lorsqu'il y fut monté, il parla avec tant de liberté contre les mesures du gouvernement, qu'il fut arrêté et enfermé à Newgate; mais cet emprisonnement faisant un très mauvais effet, Calamy fut relâché peu de jours après. Il mourut en 1666, du serrement de cœur que lui causa l'incendie de Londres. Quoique rempli de savoir, c'étoit un homme simple, et sobre de citations dans ses sermons, qui, lorsqu'il n'en faisait pas des ouvrages de parti, n'étoient que des traités de morale pratique. Il exprimait librement ses sentiments en toute occasion. Prêchant, peu de temps après la restauration, devant le général Monk, et parlant des *gains illicites* : « Il y a quelques » hommes, dit-il, capables de livrer » trois royaumes pour un profit sûr » dide; » et, en disant ces mots, il lança son mouchoir, qu'il avait coutume d'agiter en prêchant, du côté où étoit assis le général. On a de lui plusieurs sermons, quelques-uns imprimés séparément, et cinq autres publiés ensemble sous ce titre : *L'Arche de l'homme de Dieu, ou Ville de re-*

fuge dans les jours de détresse, et dont la 8^e. édition a été publiée à Londres en 1685, in-12. — CALAMY (Benjamin), son fils, fut élevé à l'université de Cambridge, et se montra zélé partisan de la religion établie. Nommé en 1677 ministre de Sainte-Marie Aldermanbury, et chapelain ordinaire du roi, il prêcha en 1685 un sermon sur *les consciences scrupuleuses*, qui, dirigé contre les sectaires, produisit un très grand effet pour et contre le docteur Calamy. Il y poussa le zèle jusqu'à montrer, d'après un sermon de son père, que les non-conformistes les plus ardents avoient eu soin de prêcher la conformité à l'église établie, lorsqu'ils étoient à la tête de l'église. Un Thomas Delaune, emprisonné pour avoir écrit une critique très violente de ce discours et quelques autres ouvrages dans le même esprit, mourut à Newgate, avec sa femme et ses enfants, accusant de ses malheurs le docteur Calamy, qui parait cependant n'y avoir eu d'autre part que de ne les avoir pas empêchés. Il fallait que sa probité fût bien établie, pour que sa réputation ait survécu à de pareils faits, et les temps de parti demandent quelquefois d'étranges choses d'un honnête homme! Calamy étoit doux, ennemi de la persécution. On prétend que sa mort fut avancée par le chagrin que lui causèrent les mesures imprudentes prises par le parti auquel il étoit attaché, et qui étoit alors celui du gouvernement. Il mourut en 1686, après avoir possédé un assez grand nombre de bénéfices, et ne laissant que quelques sermons estimés pour le fond et pour le style. S—D.

CALANDRA (JEAN-BAPTISTE), peintre en mosaïque et élève du Provençale, naquit à Verceil en 1586, et mourut en 1644 suivant Pascoli. Passeri assure, au contraire, qu'il mourut

en 1648, âgé de soixante-deux ans. Il fut chargé de plusieurs ouvrages pour l'église de St.-Pierre. On ne pouvait pas conserver long-temps des tableaux à l'huile dans cette basilique, à cause de son humidité : aussi on commença sous Urbain VIII à y substituer des mosaïques. Le premier tableau d'autel de ce genre qui y fut placé étoit de la main de Calandra; il représente un *S. Michel*, d'après le cavalier d'Arpino. Le même artiste orna ensuite cette église de semblables ouvrages, sur les cartons de Bonanelli, de Lanfranc, de Sacchi et de Pellegrini. Bientôt, se voyant mal payé, il travailla pour des particuliers, et fit des portraits ou des copies des premiers maîtres. Pascoli donne beaucoup d'éloges à une petite madone de Calandra, copiée d'après Raphaël, et qui passa dans le cabinet de la reine de Suède.

A—D.

CALANDRINI (JEAN-LOUIS), né en 1703, à Genève, où il mourut en 1758, fut professeur de philosophie et de mathématiques à l'académie de cette ville, ensuite conseiller d'état et trésorier de la république. C'étoit un savant profond dans les sciences exactes, studieux observateur de la nature, et que ses connaissances ont placé à côté des Bernoulli et des Bonnet. Il a publié un ouvrage sous le titre de *Theses de vegetatione et generatione plantarum*, Genève, 1754, in-4^o. Il y traite avec beaucoup de sagacité de la végétation et de la génération des plantes. Bonnet le cite souvent avec éloge dans son *Traité de l'usage des feuilles dans les plantes*, et il dit même qu'il lui doit les bases de son travail, et qu'il n'a fait que développer ses idées. Calandrini a soigné la première édition des *Principes mathématiques*, de Newton, commentés par s PP. Le Suer

Genève, 1759, 3 vol. enrichie d'un traité élé-
mentaire de coniques, et de
s. En 1750, il se démit
: professeur de philoso-
ur de son ami Cramer :
il fut nommé conseiller
rier, placé dans les
lérita pas moins bien de
dans l'enseignement. —
ALANDRINI, appelé par
Calendrini, aussi gene-
: une description en vers
rage arriva à Genève le
545 : on la trouve dans
baron de Zulichen.

D—P—s.

DRUGGI (GIACINTO),
Palerme en 1646, élève
rles Maratte, composa
sieurs ouvrages impor-
utres, pour S. Antoine-
s, que Lanzi appelle par
onin, le grand tableau du
et un *S. Jean-Baptiste*
utel latéral, et, pour San-
tecola, une *Sainte Anne*
s. Peu de temps après,
ut appelé à Palerme par
un très obligeante. Il y
ir l'église du Sauveur, une
position représentant la
irée de S. Basile et d'au-
ll mourut dans la même
7, laissant un fils nom-
ptiste, son élève, qui fut
le temps à Rome. Il eut
e appelé *Dominique*, éga-
re, qui n'acquies pas une
ation. A—D.

A (PIERRE), religieux,
i en Sicile, dans le 16.
a les lettres et la philoso-
it connaître par un savant
tulé: *Philosophia senio-*
otia et platonica, à ju-
laicis neglecta philoso-

phis, Palerme, 1599, in-4°. L'au-
teur, partisan déclaré de la doctrine
de Platon, se plaint de la préférence
que les jeunes gens accordaient à
Aristote. On n'a pas encore remarqué
qu'il y avait un très grand courage à
attaquer alors Aristote, suivi dans
toutes les écoles, et que la même bar-
diesse avait été la première cause de la
mort funeste de Ramus (V. RAMUS.)
David Clément fait mention de l'ou-
vrage de Calanna dans sa *Bibliothèque*
curieuse, à cause de sa grande rareté,
mais seulement d'après Scelen,
zélé défenseur d'Aristote, qui nomme
Calanna un *platonicien à brûler*.
Dans le fond, il est plutôt *spécifiste*
que *platonicien déterminé*, et Scelen
exagère en disant que Calanna est sou-
vent paradoxal et qu'il a puisé dans
des sources impures. Les rédacteurs
du *Dictionnaire universel* ont copié
dans la *Bibliothèque curieuse* l'article
qu'ils ont donné sur Calanna. W—s.

CALANSON (GIBAUT DE), joi-
gleur de la Gascogne, mort à la fin du
13.^e siècle, a composé des chansons
d'amour et des espèces de satires con-
tre les mœurs et les vices de son temps.
Une des pièces les plus curieuses, par-
mi les quinze qu'on a conservées de
lui, est une instruction sur l'art des
jongleurs, dans laquelle il nomme les
instruments qui étaient à leur usage,
et décrit plusieurs de leurs exercices.
Dans cette pièce, qui paraît avoir été
faite d'après le fabliau des *Deux Bar-*
dours ribaux, l'auteur s'adresse à
l'un de ses confrères, et lui dit : « Sa-
» che bien rimer et bien inventer,
» bien parler, bien proposer et dis-
» nir un jeu parti; sache jouer du tam-
» bour, des cymbales, et faire retentir
» la symphome (sorte de vielle); sache
» jeter et retenir des pommes avec des
» couteaux, imiter le chant des oi-
» seaux, faire des tours avec des tor-

» brilles , faire sauter des chiens ou
 » des singes au travers de quatre cer-
 » ceaux ; jouer de la citole , de la
 » mandore , du monocorde , de la gui-
 » tare , de la rote (vieille) , de la harpe ,
 » de la gigue et du psaltérion. Jon-
 » gleur , tu feras préparer neuf instru-
 » ments de dix cordes , et , si tu ap-
 » prends à bien en jouer , ils fourni-
 » ront à tous tes besoins..... Sache
 » comment l'amour est volage et per-
 » fide , combien ses deux flèches , dont
 » l'une est d'or fin qui éblouit , et
 » l'autre est d'acier , blessent si rude-
 » ment qu'on ne peut guérir de leurs
 » coups. Apprends les ordonnances
 » d'amour , ses privilèges et ses re-
 » mèdes , et tu sauras expliquer ses
 » divers degrés ; sache encore les
 » tromperies qu'il exerce , comment il
 » abandonne ceux qui l'ont servi ,
 » pour dévoiler ses ruses , son astuce
 » et pour apprendre à s'en garantir...
 » Si tu sais bien ton métier , tu n'auras
 » point à te plaindre des rigueurs de
 » la fortune ni de celles de l'amour. »

R.—T.

CALANUS , l'un de ces philoso-
 phes de l'Inde que les Grecs appelaient
Gymnosophistes , parce qu'ils se pas-
 saient de vêtements , privation peu
 pénible sur les rives du Gange. Alexan-
 dre-le-Grand , désirant attacher à sa
 suite quelques-uns de ces sages , char-
 gea le philosophe Onésicrite , disciple
 de Diogène , d'aller les trouver , et de
 lui amener ceux que pourraient tenter
 sa faveur et ses présents. Calanus ,
 âgé de quatre-vingt-six ans , fut le seul
 qui consentit à se rendre auprès du
 conquérant. Plutarque rapporte qu'il
 se nommait *Sphines* , et que les Macé-
 doniens l'appelèrent *Calanus* , parce
 qu'en saluant ceux qui l'abordaient , il
 avait coutume de dire *cala* , qui ,
 dans sa langue , signifiait *salut*. Ce
 philosophe osa , dit-on , demander au

vainqueur de l'Inde de se dé-
 vêtir de ses habits , et de se mettre
 pour entendre ses discours. L'empereur
 en Perse. Un jour qu'Alexandre
 plaignait des soulèvements et
 des révoltes qui éclataient dans son
 empire , Calanus jeta à terre un cuir
 et , pressant successivement
 tous les bords , il fit soulever
 tout jusqu'à ce que , posant son
 pied au milieu , le cuir resta également
 au centre et à la circonférence
 sans exprimer par-là qu'Alexandre
 contiendrait tous ses peuples
 tenant au centre de ses états
 qui jusqu'alors n'avaient connu
 la guerre , ni infirmités , ne put
 résister à ce régime sans en être
 modé. Ne se sentant pas le courage
 de souffrir , il résolut , suivant l'usage
 de sa secte , de prévenir sa mort
 par un sacrifice volontaire
 et pria le roi , qui était alors à
 la chasse , de commander qu'on lui
 apportât un bûcher. Alexandre , n'
 pouvant le détourner de ce projet ,
 ne voulut du moins honorer le
 philosophe d'une pompe funèbre et
 de la magnificence d'un grand
 enterrement. L'armée fut rangée en bataillon
 d'éléphants , dans une vaste plaine
 et répandit les parfums les plus
 précieux sur Calanus et sur le bûcher
 qui fut revêtu d'une robe de pour-
 pre verte de pierres ; de rince-
 lises et de vases d'or et d'argent
 donnés. Il traversa la ville
 et gade , la tête couronnée et
 chantant des hymnes dans
 des Brachmanes ; et , porté
 sur un char triomphal dans les rangs
 de l'armée , il descendit au pied du bûcher
 avoir fait aux dieux sa prière
 libation , il coupa une partie
 de ses cheveux , comme on coupe
 les victimes , prit congé des
 soldats , et , leur touchant dans

Après avoir vu Alexandre et du la santé, la vie n'a plus rien me touche. Le feu va brûler les s de ma captivité. Je vais re-ater au ciel et revoir ma patrie. us devez en ce jour réjouir aire bonne chère avec le roi. Je lui dis point adieu, parce que je everrai dans peu à Babylone. » ces dernières paroles, qui furent regardées comme une prédiction andre ne survécut à Calanus que elques mois), le philosophe indistribua à ses amis les présents venait de recevoir. Il monta avec sur le bûcher, se coucha sur ce nèbre, et se couvrit enfin le vi- Lorsque les flammes commen- it à briller, on entendit de toutes le son des trompettes et les cris oldats, auxquels vint se mêler le èment des éléphants. On dit e moment Alexandre se retira e et pensif dans son palais. Les ants frémissaient d'horreur en nt Calanus, atteint par les flam- , demeurer constamment dans la e attitude sans faire le plus léger vement, sans donner aucun signe uleur. Suivant Diodore de Sicile, orta divers jugements de sa mort; ins n'y virent que l'action d'un sé, les autres qu'un fol amour de gloire; mais plusieurs, et Alexan- avec eux, y admirèrent un beau ppe sur la douleur et sur la mort. andre, ayant fait recueillir dans urne les cendres de Calanus, re- à souper les principaux de ses taines et de ses amis, et, pour orer le philosophe indien, il pro- , pour prix, une couronne d'or, née un talent, à celui des convi- qui boirait une plus grande quan- le vin. Ce prix fut remporté par machus, qui avila quatre mesures (huit à vingt pintes), et ne sur-

vécut à cette honteuse victoire que de trois jours; des autres convives, quarante-un moururent des excès qu'ils firent en buvant, et ce fut, dit Rollin, la digne clôture du spectacle que Calanus venait de donner (Voy. Arrien, Plutarque, Diodore de Sicile, Strabon, Quinte-Curce, etc.). V—vz.

CALANUS (JUVENCUS-COELIUS), né en Dalmatie, évêque de Cinq-Églises, en Hongrie, vivait dans le 12^e siècle. Il est connu par un petit ouvrage : *Attila rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-fol. On le trouve dans l'*Apparat ecclésiastique* du P. Canisius, et dans l'*Apparat à l'histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-fol. A. B—r.

• CALAOUN. Voy. KÉLAOUN

CALAS (JEAN), naquit le 19 mars 1698, dans le bourg de Lacaparde, diocèse de Castres, en Languedoc. Élevé dans la religion protestante, il épousa, le 19 octobre 1731, Anne-Rose Cabibel, née d'une famille de réfugiés français, et vint s'établir à Toulouse, où il embrassa la profession du commerce. Il eut trois fils et trois filles, dont il soigna lui-même l'éducation. Sa probité lui avait mérité l'estime de ses concitoyens, lorsqu'à l'âge de soixante-trois ans, il se trouva tout à coup l'objet de la plus horrible accusation que la justice humaine puisse tenter contre un père. Le 13 octobre 1761, Marc-Antoine Calas, son fils aîné, fut trouvé étranglé dans la maison paternelle. On pouvait croire qu'Antoine Calas, d'un esprit sombre, inquiet et déréglé, s'était donné la mort; mais le bruit s'accrédita dans la ville de Toulouse qu'à l'exemple d'un de ses frères, il avait voulu se faire catholique, et bientôt mille voix répétèrent qu'un père barbare avait prévenu, par le meurtre de son fils, l'abjuration que celui-ci voulait faire. Le capitoul,

nommé *David*, fait arrêter Jean Calas, sa femme et ses enfants, et dirige contre eux une procédure dans laquelle de nombreux témoins se présentaient plutôt comme les échos d'une accusation que comme des accusateurs directs. Calas produisit en vain des témoignages de sa tendresse pour ses enfants, et de la noire mélancolie qui consumait son fils; en vain il représenta que, loin d'être capable des fureurs dont on l'accusait, il payait une pension à l'un de ses fils qui déjà s'était fait catholique; qu'affaibli par l'âge, il n'aurait pu exécuter ce parricide sur un jeune homme ardent et vigoureux; qu'une servante catholique, qu'on supposait avoir été présente à cette scène exécrable, aurait trouvé les moyens de prévenir son crime; le parlement de Toulouse, à la pluralité de huit voix contre cinq, le condamna au supplice de la roue; ce jugement fut exécuté le 9 mars 1762. Tous les mémoires du temps s'accordent à dire que Jean Calas protesta de son innocence au milieu des tortures et en montant à l'échafaud. Le plus jeune de ses fils fut condamné au bannissement perpétuel; la femme de Jean Calas, et le fils d'un avocat de Toulouse, nommé *Lavaysse*, qui assuraient n'avoir pas quitté l'accusé au moment où son fils était mort, furent renvoyés absous, ainsi qu'une servante catholique impliquée dans la procédure. Après le supplice de Jean Calas, sa famille se réfugia à Genève. Voltaire, qui était alors à Ferney, forma le projet de défendre la mémoire de Calas, et sut vivement intéresser le public à la cause d'une famille malheureuse. La veuve et les enfants de Calas se rendirent à Paris, et sollicitèrent auprès du roi la cassation de l'arrêt rendu par le parlement de Toulouse. Le conseil du roi s'oc-

cupa de la révision de cette affaire; toute la France parut y prendre le plus vif intérêt, et lut avec avidité les mémoires que publièrent à cette occasion *Mariette*, *Élie de Beaumont* et *Loyseau de Mauléon*. Enfin, le 9 mars 1765, 50 maîtres des requêtes, rassemblés dans le conseil du roi, déclarèrent Calas et sa famille innocents. Le roi voulut que le trésor public indemnisât cette famille, dont tous les biens avaient été confisqués. Le procès de Calas a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre: *Jean Calas*, drame en cinq actes et en vers, par M. Laya, représenté sur le Théâtre français le 18 déc. 1790; *Calas*, ou *l'École des juges*, tragédie en cinq actes et en vers, par Chénier, jouée au théâtre de la rue de Richelieu, le 6 juillet 1791; *Calas*, ou *le Fanatisme*, drame en quatre actes et en prose, par Th. Le Mierre, neveu, joué au même théâtre, le 17 décembre 1790. *Blin de Saintmeur* publia en 1765: *Jean Calas à sa femme et à ses enfants*, héroïde, in-8°. On trouve la procédure de Calas dans le 4^e. volume des *Causés célèbres*. Z.

CALASIO (MARIO DE), est ainsi appelé de la petite ville de ce nom dans l'Abruzze, près d'Aquila, où il naquit vers 1550, de parents pauvres. Il entra jeune dans l'ordre de St. François. Après avoir fait son cours d'études, il se livra entièrement à la langue hébraïque, et s'y rendit tellement habile, que le pape Paul V le créa docteur en théologie, le fit professeur d'hébreu, et lui procura tous les moyens nécessaires pour ses travaux sur le texte sacré. Il publia d'abord une *Grammaire*, puis un *Dictionnaire hébraïque*; mais il est principalement connu par ses *Concordances hébraïques*, qui lui coûtèrent quarante ans de travail; encore fut-il aidé

religieux de son ordre, et des savants d'Italie, que Paul a concouru à la perfection entreprise. Galasio était près de sous presse son ouvrage, mourut en 1620. Michel-St.-Romule, son confrère et frère d'hébreu, fut chargé d'en faire l'édition, qui parut en 1621, sous ce titre : *Concordantia in Bibliorum hebraicæ, cum nitiis lingu. arab. et syr.*, 4 tomes in-fol. Les frais en furent payés par Paul V, et, après lui, le pape XV, auquel il est dédié. Il y avait suivi, en les perfectionnant, l'ordre et la méthode du rabbin Isaac Nathan, qui avait fait le premier ouvrage de ce genre, en 1524. A la suite d'une préface, l'éditeur a mis un petit traité de Luc Guadinus, professeur de langue hébraïque. Guillaume a revu tout le travail, et en a donné une nouvelle édition à Londres en 1747, en 4 vol. in-fol. Le docteur s'était attaché à corriger les échappées à Nathan, à rapporter des racines hébraïques les des autres langues orientales, à marquer les diverses leçons de chaque mot. Le nouvel éditeur a avec plus d'exactitude les noms hébreux et chaldéens ; ceux des idoles, des villes, des rivières, des montagnes, etc., est fait mention dans la Bible, que cette partie de son travail son dictionnaire historique et géographique. Galasio s'était contenté de traduire en latin, à la marge, les leçons des Septante. Rome a remises en grec, et a autorisé celles de la Vulgate, lorsqu'il ont paru propres à éclaircir

le texte original. Il y a ajouté plusieurs mots qui n'existaient pas dans la première édition, surtout des particules, dont il a placé un traité à la fin du 4^e. volume. Au moyen de ces améliorations, ces concordances sont devenues l'ouvrage le plus parfait qu'on ait en ce genre. Galasio avait acquis une telle habitude de la langue hébraïque, qu'elle lui était devenue aussi familière que sa langue maternelle. On a encore de lui : *Canones generales linguæ hebraicæ*, Rome, 1616, in-4^e. Il mourut en chantant les psaumes en hébreu.

T—D.

CALAU (BENJAMIN), peintre de la cour et membre de l'académie royale des beaux-arts à Berlin, né en 1724 à Friedrichsstadt dans le Holstein, bon peintre de portraits, est surtout célèbre pour avoir retrouvé, selon l'avis du moins d'un grand nombre de savants, la cire punique, ou éléodorique, dont les anciens se servaient, au lieu d'huile, pour la peinture. Calau donna lui-même un exposé de sa découverte dans la *Gazette littéraire de Halle* (1768, p. 740) ; et, en 1772, Lambert publia la description d'une pyramide des couleurs, peintes avec cette cire. Calau obtint de Frédéric II un privilège exclusif pour la vente de son procédé. Il mourut à Berlin le 27 janvier 1785 (*Voyez*, sur ce sujet l'ouvrage, d'A. Riem sur la peinture des anciens, Berlin, 1787, in 4^e.)

G—r.

CALAVIUS PACUVIUS. *Voyez* PACUVIUS.

CALCAGNINI (CÉSAR), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, naquit en cette ville le 17 septembre 1479. Paul Jove rapporte, dans ses *Éloges*, que Césaire était né *honestissimo patre, sed incertâ matre*. Ayant achevé ses études, il embrassa la carrière des armes, et servit dans les armées de

l'empereur Maximilien et du pape Jules II. Pendant ce temps, il eut occasion de parcourir l'Allemagne et la Pologne. Après avoir servi avec distinction, il fut honoré de plusieurs ambassades et de commissions délicates, qu'il remplit avec adresse. Le cardinal Hippolyte, allant en Hongrie pour assister à l'élection de l'empereur, l'emmena avec lui. Revenu en Italie, il entra dans les ordres sacrés, fut docteur, chanoine de l'église de Ferrare, enfin protonotaire ecclésiastique, et mourut dans sa patrie le 7 avril 1541. Ses ouvrages, qui ont été imprimés à Bâle en 1544, in-fol., contiennent plusieurs traités de grammaire, de morale, d'antiquités, d'histoire naturelle, et des poésies. Cet auteur écrivait avec facilité; mais sans chaleur, sans grâce; voulant faire étalage d'érudition, il entassait les unes sur les autres les autorités et les citations. Ses vers, qui ne sont pas en grand nombre, sont supérieurs à sa prose; on y trouve de l'élégance et de la facilité. Calcagnini avait pris en aversion les ouvrages de Cicéron; il les critiquait sans cesse. L'orateur romain trouva dans Marc-Antoine Majoraggio un chaud défenseur; mais sa défense, remplie d'éloquence et de force, ne parut qu'après la mort de Calcagnini, à qui elle aurait causé beaucoup de chagrin. Il fut enseveli dans la bibliothèque des dominicains de Ferrare, à la construction de laquelle il avait contribué. Il lui légua par son testament tous ses livres, ses instruments de mathématiques, et voulut même, après sa mort, reposer dans un lieu où il avait éprouvé de son vivant tant de jouissances. Borsetti rapporte, dans son *Histoire de l'université de Ferrare*, deux inscriptions qui sont gravées sur les portes extérieure et intérieure de cette

bibliothèque. C'est au-dessus de cette dernière qu'est placé le mausolée de Calcagnini, au-dessous duquel on lit une inscription où se trouvent ces belles paroles : *Ex diuturno studio hoc didicit : mortalia contemnere, et ignorantiam suam non ignorare.* Célso Calcagnini fut l'un des plus savants hommes du 16^e. siècle. Les princes de la maison d'Este lui confièrent plusieurs fois des travaux importants; c'est d'après leurs ordres qu'il rédigea le catalogue raisonné des médailles d'or antiques qui se conservaient dans le musée de cette famille, et qui montaient, dès le temps du duc Hercule II, au nombre de plus de neuf cents; ce catalogue existe manuscrit dans la bibliothèque de Modène. Le P. Nicéron (t. XXVII, p. 236), donne la liste de tous les traités renfermés dans les œuvres de Calcagnini; quelques-uns traitent des antiquités, tels que son traité *De rebus Egyptiacis*, où il parle principalement de l'usage et de l'explication des hiéroglyphes; celui *De re nautica*, ou de la marine des anciens; celui *De talorum, tesserarum et calculorum ludis*, etc. D'autres sont relatifs à la philosophie, à la morale et à la politique. On a encore de Calcagnini un *Encomium pulicis*, Leyde, 1623 et 1658, in-8°. Une chose digne d'être remarquée, c'est que cet auteur a été un des premiers qui aient soutenu la rotation de la terre sur son axe; il propose cette hypothèse dans un opuscule intitulé: *Quod caelum sit et terra moveatur*; on le trouve page 580 de ses œuvres (*opera ab-quot*), imprimées à Bâle en 1544, trois ans après sa mort, qui avait précédé la publication de l'ouvrage de Copernic. Au reste, Calcagnini ne regarde cette hypothèse que comme une opinion paradoxale qu'il est possi-

soutenir, et qui explique mieux les sciences célestes ; mais il n'y a point de question du mouvement de la terre autour du soleil ; il a fait réellement le principal de l'hypothèse de Copernic.

R. G.

CAR (HENRI). *V.* **KALCAR**.
CAR, ou **KALCKER (JEAN)**, renommé parce qu'il naquit à Calice du duché de Clèves, se rendit jeune en Italie pour y étudier la peinture. Raphaël et le Titien furent ses modèles qu'il s'efforça de suivre ; auxquels il dut ses talents et sa réputation. Attaché particulièrement au Titien, et devenu l'un de ses meilleurs élèves, il se pénétra si bien de la manière de ce grand peintre, qu'on vit plusieurs fois les plus habiles connaisseurs attribuer les œuvres de l'élève au pinceau du maître ; ses portraits surtout se rapprochaient par leur beauté de ceux du Titien, et l'on reconnaît dans ses tableaux, le bon goût et le dessin de l'école italienne. Celui qui se plaisait à rassembler dans son cabinet les productions des arts, qu'il appréciait le plus, conquis jusqu'à sa mort une *Nativité* de Kalcar, remarquable par l'effet de la lumière. Ce tableau acheté ensuite par le duc de Brantôme, fut revendu à l'empereur Ferdinand. On doit au crayon de ce maître plusieurs portraits qui accompagnent les *Œuvres des peintres et sculpteurs italiens*, ainsi que les figures gravées dans les œuvres de Vesal. Ce maître mourut à Naples dans un âge avancé, en 1546. Un de ses meilleurs portraits se fait remarquer au Louvre à Paris.
 V—r.

CALCEOLARI (FRANÇOIS), naturaliste et pharmacien à Verone, vers le milieu du 16^e siècle, plus connu par ses ouvrages sous le nom latin de *Cal-*

ceolarius, était le disciple de Lucas Ghini, de l'école duquel sortirent tous les naturalistes de l'Italie à cette époque. Il se distingua dans sa profession par des connaissances très variées, et il en donna la preuve dans la relation qu'il publia de son voyage au mont Baldo. Cette montagne, située sur les bords du lac de Garda, est remarquable par son élévation de deux cents toises au-dessus du niveau de la Méditerranée. Peu de contrées dans le monde renferment autant d'espèces différentes dans un espace aussi borné. Dans tous les temps, elle a été visitée par les botanistes. Calceolari la gravit plusieurs fois, et y accompagna les plus illustres naturalistes de son temps, entre autres Anguillara, Aldrovande, Jean et Gaspard Benhin. Il publia cette relation en italien à Venise, en 1566, in-4^o. Suivant Ovide Montalbani, il ne fit qu'en fournir les matériaux à Jean-Baptiste Oliva, savant médecin, par qui elle fut rédigée. Sur la demande de Matthioli, il la donna ensuite en latin sous ce titre : *Iter montis Babli*, Venise, 1571 et 1584, in-4^o. Camerarius le réimprima dans son *Epitome Matthioli*, Francfort, 1586, in-4^o. Calceolari a fait aussi un *Abregé latin des commentaires de Matthioli sur Dioscoride*, Venise, 1586, in-4^o, avec l'ouvrage précédent ; cet abrégé est peu estimé, et on ne le trouve presque plus. Pona, qui fut aussi apothicaire à Vérone quelques années après Calceolari, fit encore une relation de son voyage au mont Baldo, qui a été publiée par Clusius, dans l'ouvrage intitulé : *Historia plantarum rariorum*. Calceolari avait formé un superbe cabinet de raretés de tous genres. Benoit Cérutus, médecin, en avait commencé la description ; mais il mourut sans l'avoir terminée : ce fut André

Chiocco qui l'acheva. Ce cabinet appartenait alors au petit-fils de notre auteur, nommé, comme lui, *François Calceolari*. Celui-ci délia cet ouvrage à Ferdinand de Gonzague, duc de Mantoue, et il parut sous ce titre : *Musæum Francisci Calceolarij junior. à Bened. Cerutto medico inceptum, et ab Andr. Chiocco med. descriptum et perfectum*, etc., Vérone, 1622, in-fol. de 746 pages, avec beaucoup de figures très bien exécutées. Ce livre est divisé en six parties; l'impression en est belle, et il est rare et recherché. Le père Feuillée, en donnant le nom de *Calceolaria* à un genre de plantes qu'il découvrit au Chili, a eu plus en vue d'indiquer la forme singulière de ses fleurs, qui ressemblent à un sabot, que d'honorer la mémoire de ce botaniste.

D—P—s.

GALCONDYLE. V. CHALCONDYLE.

GALDARA (POLIDORE), dit *Caravage*, naquit en 1495, à Caravage dans le Milanais. Il alla à Rome dans sa jeunesse, et il devint peintre en voyant travailler Jean du Udine et les autres artistes qui étaient employés aux loges du Vatican. Il se lia d'une étroite amitié avec Mathurin de Florence qui l'aïda de ses conseils. Caldara le surpassa en peu de temps, et s'attacha à la correction du dessin; aucun morceau antique ne lui échappa. Il fut occupé par Raphaël aux galeries du Vatican, et se distingua dans les frises qu'il fit au-dessous des grands tableaux de cet artiste, dans les chambres de ce palais, et particulièrement dans celle de Constantin. Il fit à Messine un grand tableau à l'huile, représentant *Jésus-Christ portant sa croix*; ce morceau rassemble une multitude de très belles figures, qui prouvent combien il était capable de représenter les plus grands sujets. Il

s'était appliqué à l'architecture, et fit élever dans cette ville des arcs de triomphe à la gloire de Charles-Quint, lorsqu'il y passa après son expédition de Tunis. Les figures de Polidore étaient correctement dessinées et bien ensemble. Il s'est approché plus qu'un autre du style et de la manière antiques; mais plus particulièrement encore dans l'imitation des bas-reliefs. Ses dispositions étaient nobles, ses attitudes naturelles, ses airs de tête expressifs et bien caractérisés. Fidèle au costume dans l'ajustement de ses figures, il fit des vases et des trophées dont le style est parfaitement dans le goût des anciens. On reconnaît, dans ses différents ouvrages que, s'il se fût livré à de grandes compositions, elles l'auraient rendu très célèbre; son coloris vigoureux en aurait soutenu le caractère. Il prit le parti, avec son ami, de s'attacher au clair obscur, et particulièrement à celui qu'on nomme *graffiato*, dont la couleur grise imite l'estompe. Il avait aussi un talent particulier pour le paysage. Étant sur le point de retourner à Rome, il fut assassiné par son domestique en 1543, à l'âge de quarante-huit ans. Il fut enterré dans la cathédrale de Messine, et on lui fit de magnifiques funérailles. On voyait de lui à Versailles une *Assemblée des Dieux*, et, dans la galerie du Palais-Royal, *les trois Grâces en pied*, peintes sur bois.

K.
CALDARONE (JEAN-JACQUES), botaniste, médecin et chimiste, né à Palerme le 1^{er} janvier 1651, fit une étude particulière et approfondie des sciences naturelles. Il a publié des lettres sur la botanique dans le recueil de N. Gervasi : intitulé : *Bizzarie botaniche di alcuni simplicisti di Sicilia*, Palerme, 1675, in-4^o, réimprimé à Naples, chez Ne-

, en 1674, in-4°. On trouve dans ce recueil des lettres de Mathieu Bonfante et de son fils de Casserinis. Elle s'était acquise de connaissances sur les diverses parties de la médecine, et fit choisir pour surintendant des apothicaireries de la ville de Gasa à ce sujet un ouvrage qui parut sous ce titre : *Cicum ac compositionum ab omnibus oblatum*, 1697, in-4°. Ce livre est à un âge très avancé ; il parut en 1750. On ignore le nom de son auteur.

D—P—s.

CH (CHRISTOPHE), professeur de rhétorique et de philosophie à Tubingue, né dans la basse Silésie, en 1674, à Francfort-sur-Oder, où il fut professeur de l'école de la ville et un savant très versé dans l'histoire, l'histoire naturelle, l'histoire de la littérature, l'histoire des poètes, et qui les traduisit de son goût que de son talent ; son *Compendium philosophicum* est long-temps, dans le genre de son genre, le manuel des philosophes ; un assez grand nombré sur la littérature antérieure des *Notes sur Cicéron epistolicum, oratoricum, poeticum, mixtum, Ovidium et alios ; rhetoricus*, etc. Il s'est occupé du progrès de la langue allemande, et il est auteur de dissertations, l'une sur la langue, Tubingue, 1679, sur la vigne, *De vite*, Tubingue, 1700.

G—T.

DE HEREDIA (GAB-

RARD), médecin espagnol, originaire de Portugal, florissait à Séville dans le 17^e siècle. Il était ami de Nicolas Antonio, qui, dans la *Bibliotheca Hispana*, loue son érudition vaste et variée, en disant que l'amitié l'empêche d'ajouter à cet éloge. Caldera est auteur de deux vol. in-fol., dont le premier, qu'il dédia au cardinal François-Marie Brancaccio, son Médecin, a pour titre : *Tribunal medico-magicum et politicum, pars prima*, Leyde, Elsevir, 1658. Le second, intitulé *Tribunalis medici illustrationes practicae*, parut à Amers en 1663. V—VZ.

CALDERINO (DOMENICO), né vers l'an 1447 à Torri, près de Caldiero, dans le Véronais, prit son nom de cette ville. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il s'était fait un si grand nom dans les lettres, qu'il fut nommé professeur public à Rome sous le pontificat de Paul II ; il conserva cette place sous Sixte IV, qui le revêtit de celle de secrétaire apostolique, et le chargea d'accompagner le cardinal de la Rovère, son neveu, qu'il envoyait apaiser des troubles survenus à Avignon. Il paraît que ce voyage, loin d'être profitable à Calderino, nuisit beaucoup à ses intérêts ; car il dit, dans l'épître dédicatoire d'un de ses ouvrages, qu'il partit pauvre, et qu'à son retour il le fut davantage. Il mourut de la peste, selon les uns, et, selon d'autres, d'une fièvre occasionnée par un excès de travail, en 1478, ayant à peine trente-deux ans. L'académie de Rome lui fit faire de superbes obsèques, où tous les étudiants assistèrent. Calderino est un de ceux qui, à l'époque de la renaissance des lettres, travaillèrent le plus à donner de bonnes éditions des anciens auteurs, et il passait, avec Valle et Politien, pour un des triumvirs de la littérature.

ture. Il a publié, avec des commentaires, Martial (Venise, 1474, in-fol., édition rare), Suétone (Milan, 1480, in-fol.), Juvénal, Virgile, Stace et Propertius. Il avait de plus écrit sur les *Héroïdes* et sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur le poème in *Ibim*, qui est attribué à ce poète; sur Perse, Silius Italicus et sur les *Épîtres* de Cicéron; mais ces travaux se sont perdus ou sont restés inédits. Il avait aussi publié une version latine des deux premiers livres de Pausanias. Il ne s'était pas seulement occupé de la littérature, mais encore de la jurisprudence, de la philosophie et des mathématiques. Il a donné une édition de la *Géographie* de Ptolémée (Rome), 1478, in-fol. C'est la traduction latine de Jacques Angeli; mais Calderino la revit lui-même sur un manuscrit grec écrit de la main du philosophe Gémistus. Cette édition est remarquable en ce qu'elle renferme les plus anciennes cartes gravées sur cuivre (Voyez БУКИНСК et СВЕЯННЕУМ). Calderino laissa un si grand nombre d'écrits, que Tiraboschi avoue qu'il est incroyable qu'un homme mort à la fleur de l'âge, revêtu d'emplois publics, et qui avait voyagé, ait pu entreprendre un si grand nombre d'ouvrages. Ange Politien, qui écrivit avec beaucoup d'aigreur contre Calderino après sa mort, prétend que c'était un critique très savant à la vérité, mais présomptueux, fier et dur avec ses égaux : enfin, qui n'avait aucune espèce de religion. Ce fut sans doute pour réparer ces accusations injurieuses que le même Politien fit à l'honneur de Calderino deux élégantes épitaphes citées par le marquis Maffei. — CALDERINO (Jean), jurisconsulte de Bologne, né vers le milieu du 14^e siècle, composa des commentaires sur les décrétales et

d'autres écrits de droit canonique; il épousa la savante *Novella* (voy. Jean d'André), et en eut un fils (Gaspard Calderino) qui écrivit aussi sur les décrétales, et laissa un traité *de interdicto ecclesiastico*. R. G.

CALDERON (DON RODRIGUEZ DE), comte d'Oliva, marquis de Sète-Iglesias, créature et confident du duc de Lerme, secrétaire d'état sous Philippe III, roi d'Espagne, naquit à Auvers, d'un pauvre soldat de Valladolid, qui y était en garnison, et d'une flamande nommée *Marie Sadelen*. S'étant fait remarquer de bonne heure par son intelligence pour les affaires et pour la politique, il entra au service du duc de Lerme, dont il devint le favori, avant même l'élevation de ce seigneur au ministère. Calderon eut honte de sa naissance, et renia son père; mais il effaça bientôt sa faute en le recevant chez lui, et en le traitant avec beaucoup d'égarde et de respect. Le duc de Lerme, dont devenu premier ministre, enrichit Calderon, lui procura cent mille ducats de rente, des titres, des honneurs, et lui permit même d'aspirer à la grandesse et à une vice-royauté; jamais le favori d'un autre favori n'avait été si riche et si puissant. Une telle fortune excita l'envie, que l'humeur hautaine et méprisante de Calderon changea bientôt en haine. La disgrâce de son protecteur, en 1618, fut le signal de sa perte. On l'accusa de concussion, d'homicide, de sorcellerie, et d'avoir empoisonné la reine Marguerite. Ses richesses immenses dont son principal crime. Son procès traîna en longueur pendant deux ans et demi, pour entretenir la haine du peuple contre le duc de Lerme, et prévenir le retour de la faveur de ce ministre. À l'avènement de Philippe IV, ce même motif porta le duc d'Oliva

Calderon, quoiqu'il eût été accusé de crimes dont on l'accusait, condamné comme coupable du meurtre de deux gentilshommes et décapité le 21 octobre 1681, *ore Hispanico*, c'est-à-dire en 1681. Il n'y avait en Espagne d'autres raitres qui fussent décapités. « Calderon mourut, dit-on dans ses *Devisees politiques* une constance héroïque engea en estime et en com- cette haine universelle que e lui avait attirée. »

B—P et V—VZ.

ERON DE LA BARCA (DON célèbre auteur dramatique espagnol en 1600, et composa ière pièce de théâtre avant quatorze ans. Ayant achevé e heure ses études, il s'attacha quelques protecteurs; mais bientôt de la cour, il s'engagea simple soldat, et fit quelques es en Italie et dans les Pays-it en se livrant à son goût oésie dramatique. Philippe IV, é pour le théâtre, et qui avait e composé quelques pièces, parler de son talent, et crut uvé en lui l'homme qu'il lui ur donner le plus grand éclat re de la cour. Il l'appela à en 1636, le fit chevalier de ues, fournit à toutes les dé-ju'exigeait la pompe des repré-ns, et le consulta pour l'or- ce de toutes les fêtes et solen- bliqués. On prétend que, pen- minorité de Louis XIV, il vint , où il composa des vers à la d'Anne d'Autriche. En 1652, n se consacra à l'Église, et ob- canonicat à Tolède; dès ce : il ne s'occupa presque plus re profane, et mourut en 1687. rages sont très nombreux, et

on ne les a pas tous, puisqu'on dit qu'il en avait composé plus de quinze cents. Aucune nation n'a eu des écrivains plus féconds que l'Espagne. Lopez de Vega fit, dit-on, deux mille deux cents *comedias* (*Voyez LOPEZ DE VEGA*). « Cette inconcevable fertilité serait moins étonnante, dit Linguet dans son *Théâtre espagnol*, » si leurs pièces (celles de Calderon » et de Lopez) ressemblaient à celles » des Jodelles, des Hardy, faibles et » méprisables créateurs de l'art drama- » tique parmi nous. » Mais, à travers les défauts les plus extraordinaires, brillent des traits d'imagination et de génie qui ne le sont pas moins. Cependant Christophe de Virvez, et surtout Lopez et Calderon avaient commencé, au temps de Cervantes, à corrompre le théâtre. Il paraît qu'avant eux, les pièces de Castillojo, de Juan de la Cueva, étaient plus régulières, mais aussi plus dénuées de force, d'esprit et d'intérêt. On vit alors les personnages, au mépris des unités dramatiques, naître, croître, vieillir et mourir en trois *journées* (c'est le nom qu'on donne en Espagne à ce que nous appelons *actes*); passer de Madrid ou de Tolède en Italie, en Afrique, au Pérou. Le nombre des personnages mis en scène devint prodigieux; on le vit s'élever jusqu'à soixante-dix, et des comédies se terminer par une procession. Cervantes voulut en vain lutter contre le torrent. On voit, par une pièce de vers de Lopez, traduite par Voltaire, qu'il connaissait les règles, et qu'il les sacrifia au goût de la multitude. Calderon ne pouvait guère les ignorer; mais il paraît ne les avoir connues que pour les mépriser. Il n'en fut pas moins regardé comme le dieu du théâtre. Le judicieux auteur de la *Bibliothèque espagnole* fait de Calderon l'égal de Lopez de Vega, et dit

que c'était l'opinion générale chez leurs contemporains. Linguet, dans son *Théâtre espagnol*, n'hésite pas à mettre Calderon au premier rang. Calderon n'imita personne, *a ninguno imito*, dit Emmanuel de Guerra, son panégyriste et son collaborateur ; il tira tout de son imagination. Aussi, ses portraits sont sans vérité, ses caractères fantastiques. Il peignit sa nation comme si elle n'eût été composée que de fous et de chevaliers errants ; mais il montra beaucoup d'esprit et d'invention, et son style est toujours clair et élégant. Après lui, l'Espagne eut des pièces plus régulières, mais qui n'obtinent pas le même succès. Calderon est supérieur, par les dénouements heureux de ses drames, à Solis, à Moreto, et même à Lopez de Vega. Néanmoins, Linguet exagère beaucoup en disant : « Calderon, génie singulier, » dont on prononcerait le nom avec » vénération, s'il était né grec, et qui » aurait laissé peu de chose à faire » aux Corneille et aux Racine, s'il était » né Français ; » ce n'est là qu'une phrase de traducteur enthousiaste, et de plus paradoxal ; mais Calderon se fût placé peut-être au premier rang des maîtres de la scène, s'il eût pu assujétir son imagination brillante aux principes du goût et du bon sens. Il n'y a dans ses pièces ni unité, ni convenances. C'est la nature abandonnée à elle-même ; ce sont des romans sans vraisemblance, des figures outrées, des saillies bizarres, toutes les extravagances d'un théâtre grossier et barbare, avec des situations neuves et intéressantes, des traits brillants, quelquefois sublimes, un fracas d'action qui ne permet pas à l'attention de se distraire, et, dans l'intrigue, un merveilleux qui plaît encore lorsqu'il n'attache pas. Les pièces de Calderon, comme celles du *Théâtre espagnol*,

sont toutes divisées en trois *journées* ou actes. Naliarro se donne pour l'inventeur de cette division, que Lopez de Vega attribue à Virvez. Dans Calderon, le théâtre change souvent d'une scène à l'autre. Ses comédies offrent presque toujours le triomphe du vice, et on ne peut lui appliquer le *castigat ridendo mores*. La pièce de cet auteur la plus célèbre en France est *Héraclius*. On y voit deux paysans bouffons, comme dans nos mélodrames (les Espagnols donnent aux bouffons de leur théâtre le nom singulier de *gracioso*). On remarque, dans l'*Héraclius* espagnol, une grande ignorance de l'histoire : une reine de Sicile, un duc de Calabre, du canon et des boulets dans le 7^e siècle ! une imagination déréglée, mais aussi des traits admirables et des beautés sublimes. On a long-temps agité la question de savoir si Calderon imita l'*Héraclius* de Corneille, ou si Corneille imita l'*Héraclius* de Calderon, comme il avait imité le *Cid* de Guillen de Castro, et le *Menteur* de Lopez de Vega. Corneille déclare que sa pièce est « un original dont il s'est fait depuis de belles copies, » et Voltaire, qui a traduit littéralement l'*Héraclius* espagnol, dans le dessein de le faire trouver ridicule, ne croit pas que Corneille ait voulu désigner la pièce de Calderon comme une de ces belles copies. D'ailleurs, ajoute-t-il, quoiqu'on ne sache pas précisément en quelle année parut la *famosa comedia*, elle est antérieure de près de vingt ans à la pièce de Corneille ; on la cite dans des romances de 1641, et l'*Héraclius* français ne fut joué qu'en 1647. Calderon n'a donc pu imiter Corneille, et d'ailleurs aucun écrivain espagnol n'imita jamais un auteur français avant le règne de Philippe V. Tel est le raisonnement de Voltaire, et il trouve

tarel de croire que Corneille in peu d'or du fumier de Calque de penser que Calderon ré l'or de Corneille pour le en fumier; mais cette opinion e combattue. Le P. Tourneant entendu dire à Fréret que e avait imité Calderon, écrivit eseur de la reine d'Espagne rier de lui donner des éclairits à ce sujet, et le confesseur que la pièce de Calderon était lement postérieure à celle de e, mais que l'auteur espagnol ie, étant en France, avait vu ter cette tragédie, et en avait té quelques beaux endroits sienne. Quoi qu'il en soit, on ans la pièce de Calderon le ces vers fameux de Corneille :

est-il pour toi plus honteux qu'un sup-
 12
 Phocas: ô trop heureux Maurice!
 es un fils pour mourir après toi,
 a trouver un pour regret après moi.

ntre le raisonnement de Vol-
 'assertion du confesseur de la
 pinion est encore indécise. La
 : Calderon, intitulée : *No ai
 con el amor*, paraît avoir
 Molière l'idée des *Femmes*
 s. Scarron a défiguré, dans sa
 de la *Fausse apparence*, la
 : Calderon, qui a pour titre :
la peor es cierto (1); mais
 , qui avait le malheur de gêner
 qu'il touchait, est bas, ram-
 ordurier, où Calderon n'est
 que naturel et familier. Le
 Collot-d'Herbois fit jouer avec
 in succès, en 1777, sur les
 de province, et en 1789, à
 sur le Théâtre français, le
 : magistrat, imité de la pièce
 eron (2), intitulée *l'Alcade*

101 l'a traduite sous ce titre: *So défier
 enca*
 102 a travaillé que d'après la traduction
 , qui a intitulé cette pièce. *Le viol puni.*

de Zalamea. Le docteur Emmanuel de Guerra, juge ecclésiastique, travailla avec Calderon à la plupart de ses pièces, et revisa son théâtre en 1680. Son ami, Juan de Vera Tassis y Villaroel, entreprit, en 1685, une édition plus complète de toutes ses œuvres (15 vol. in-4°). Son frère, Joseph Calderon, avait déjà donné une édition des comédies en 1640. Ses œuvres furent publiées avec l'approbation d'un docteur en théologie; mais un autre docteur, nommé Cayorcy Fonséca, composa, à cette occasion, un ouvrage pour faire remarquer l'insuffisance de cette approbation, et l'on dit qu'après avoir lu le livre de Fonséca, les pieux magistrats de Burgos firent démolir le théâtre de leur ville, qui avait coûté 20,000 ducats. On remarquera, non sans quelque surprise, que les deux premiers auteurs comiques espagnols aient été deux prêtres, Calderon, chanoine de Tolède, et Lopez de Véga, chapelain et docteur en théologie. Le théâtre du premier est en quinze volumes, et celui du second en trente-six volumes in-4°. Indépendamment de ses quinze cents comédies, Calderon avait fait un grand nombre d'*autos sacramentales* (actes sacramentaux) : c'est le nom que donnent les Espagnols à des pièces saintes, qui sont pour eux ce que, dans le 16^e siècle, étaient en France les *mystères*, les *actes des saints*, et les *moralités*. L'édition de Vera Tassis donne cent vingt-sept comédies, et quatre-vingt-quinze *autos*, mais il est constant que plusieurs de ces pièces ne sont pas de Calderon, qui, retiré du grand monde, et insensible à toute gloire littéraire, ne voulut prendre aucune part à ces éditions. Il n'attachait alors de prix qu'à ses *autos*, et, dans sa lettre au duc de Véragua, qui le pria de lui en

envoyer la liste, il n'en compte que soixante-huit. On en jouait encore à Madrid vers le milieu du siècle dernier. L'un de ces *autos* de Calderon, imprimé à Valladolid, sans date, est intitulé: *la Devocion de la Missa*. On dit en effet une messe sur le théâtre, et, pendant la messe, on livre bataille: les acteurs sont un ange, le diable, un roi de Cordoue mahométan, une vivandière et deux *graciosos*, ou soldats bouffons. La pièce est terminée par le mariage de la vivandière avec un *gracioso*, et par l'éloge de la messe. En Allemagne, où les idées sur l'art dramatique se rapprochent plus qu'en France du goût espagnol, Calderon commence à jouir d'une grande réputation. M. Schlegel a traduit ses meilleures pièces, et l'on vient de donner, avec un grand succès, sur le théâtre de Weimar, son *Prince constant*, et sa *Vie est un songe*. La première de ces pièces, dont le héros est don Fernand, prince de Portugal, passe pour le chef-d'œuvre de Calderon. Les œuvres de cet auteur ont été réimprimées à Madrid en 1726 et 1760, 10 vol. in-4°. Un recueil de ses *autos sacramentales* a paru à Madrid, en 1759, 6 vol. in-4°. (1). Ses *Lettres* manuscrites sont conservées dans les archives de la maison de Calderon. On voit par le fragment d'une de ces lettres, publié récemment dans un journal espagnol, que les pièces de ce poète furent tellement défigurées, de son vivant, par les copistes et par les imprimeurs, que lui-même ne les reconnaissait souvent que par le titre. — Un autre

DERON DE LA BARCA (D. Fernando), de la même famille, écrivit sur la fidélité que les peuples doivent aux rois, et publia son ouvrage sous le titre

suivant: *El sano consejo y eficaz auxilio con que todo vassallo para ser leal, debe servir à sul Rey y señor*, Madrid, 1715, in-fol. A cette époque, Philippe V, dont le règne avait eu les armes pour appui, et venait d'être consolidé par la paix, avait besoin que ses nouveaux sujets se rattachassent à lui par le sentiment de leurs devoirs, et ces devoirs, Calderon de la Barca les fit connaître aux Espagnols. — L'Espagne a en plusieurs écrivains du nom de Calderon. Nous citerons ici les principaux. — CALDERON DE MONTALVAN, dont on a un recueil intitulé: *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4°. — CALDERON (D. Gabriel Diez Varea), évêque de Cuba, auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Grandezas y maravillas de la inchyta y santa ciudad de Roma*, Madrid, 1677, in-fol. — CALDERON DE ROBLES (Jean), publia le recueil des privilèges de l'ordre d'Alcantara: *Privilegia selectiora militie S. Juliani de Pareiro, hodiè de Alcantara, à summis partificibus concessa*, Madrid, 1627, 1662, in-fol. — CALDERON (Ansoine), né à Baeça, chanoine et professeur de théologie à Salamanque, fut chargé de l'éducation des infants d'Espagne, nommé ensuite à l'évêché de Grenade, et mourut avant de prendre possession de son diocèse, le 12 janvier 1654. Il composa cinq ouvrages sur l'immaculée conception, et 3 vol. in-fol. sur l'histoire de S. Jacques, patron et capitaine-général des Espagnols, Madrid, 1657 et 1658. — CALDERON (Jean), fut le premier éditeur des *Fausse chroniques de Flavius Lucius Dexter*, de S. Brancius et d'Hélécau. Ces ouvrages supposés, qu'on croit avoir été fabriqués par Jérôme Romain de Higuera, étant tombés entre les mains de Calderon,

(1) Linguet, qui publia en 1771 son *Théâtre espagnol*, en 4 vol. in-12, y comptait six pièces de Calderon, et trois seulement de Lopez de Vega.

rent une joie extrême de les retrouver, et il les publia, de foi, à Sarraçosse, en 1619, comme des histoires authentiques qui avaient été cachées au mont, depuis le 5°. le 7°. et le 9°.

V—VI.

DERWOOD, ou **CALDWOOD** (1), théologien écossais du commencement du 17°. siècle. Destiné dès sa jeunesse au ministère de l'Évangile, se livra avec beaucoup d'ardeur de succès à l'étude de la théologie; fut nommé, en 1604, ministre de la paroisse située dans le milieu de l'Écosse; il y acquit une grande réputation par son savoir et la pureté de ses mœurs. Le roi Jacques VI d'Écosse (Jacques I^{er}. d'Angleterre), voulant réduire l'Église écossaise à la conformité de l'Église anglicane, Calderwood s'opposa avec une fermeté à toutes les mesures que le roi se proposoit de prendre à cet égard, et obtint la présence du roi lui-même. Calderwood ayant signé, ainsi que plusieurs autres ecclésiastiques, une protestation, fut cité à comparaitre devant une haute commission établie par le roi. Il déclara qu'il ne se rendrait pas à l'obéissance passive des ordres de la cour, mais non d'une manière active, c'est-à-dire, qu'il ne se décida à tout souffrir et à ne rien dire. Après un long interrogatoire, qu'il soutint avec autant de fermeté d'esprit que de fermeté, le roi demanda : « Si vous êtes mis en prison, obéirez-vous ? — J'obéirai, répondit Calderwood, ou je dirai tout ce que j'aurai raison pour ne pas obéir. » Il fut mis en prison, dépourvu de son bien, puis condamné au bannissement. Il paraît qu'il avait déjà été emprisonné pour la même cause. Il passa en Hollande, où il publia en 1623, sous le nom d'*Edwardus Didoc-*

pius, son livre intitulé : *Altare Damascusum*, in-4°. regardé par son parti comme un ouvrage capital, et auquel les évêques n'ont jamais entièrement répondu. Cet ouvrage, devenu fort rare, a été réimprimé en 1708, sous ce titre : *Altare Damascusum, seu Ecclesia Anglicana politica, Ecclesie Scoticae obtrusa, à formalistis quodam delineata, illustrata et examinata sub nomine olim Edwardi Didocavii, studio et opera Davidis Calderwood, etc.* Il produisit alors un grand effet. Calderwood y traite de tout ce qui regarde le gouvernement et l'église anglicane. C'est véritablement un corps de controverses sur les points qui divisoient en Angleterre les calvinistes en puritains et en anglicans. Peu de temps après, Calderwood ayant été malade, on le crut mort, et un nommé Patrick Scot publia en son nom une rétractation supposée, faite sur son lit de mort. Cette pièce, à ce qu'il a prétendu depuis, lui avait été commandée par le roi, qui en avait même fourni les matériaux. La fraude ayant été bientôt reconnue, Scot, à ce qu'on assure, passa en Hollande dans l'intention de se défaire de Calderwood; mais c'est Calderwood lui-même qui transmit ce fait, et il est permis de n'en pas croire un homme de parti persécuté. Scot ne trouva point Calderwood en Hollande. Il était repassé secrètement en Écosse, où il demeura caché plusieurs années. On lui a attribué plusieurs écrits qui parurent alors dans le sens du parti presbytérien. Ce fut probablement à cette époque qu'il s'occupa de rassembler et de rédiger les matériaux d'une *Histoire de l'Église d'Écosse depuis la réformation*. Cet ouvrage, précédé d'une épître au lecteur, où Calderwood rapporte les principales circonstances de

sa vie, existe manuscrit, en six vol. in-fol., à la bibliothèque de l'université de Glasgow. L'auteur en fit imprimer, en 1618, un extrait en trois volumes, sous le titre de *Véritable Histoire de l'Église d'Écosse*. L'ouvrage est estimé. Calderwood mourut sous le règne de Charles I^{er}. X—s.

CALDIERA, ou CALDERIA (JEAN), d'une ancienne famille, professeur de médecine à Padoue, était natif de Venise, et vivait au 15^e siècle. Les circonstances de sa vie ne nous sont point connues. On sait seulement qu'après avoir long-temps étudié la médecine et la philosophie, il obtint une chaire à Padoue en 1424, qu'il se retira depuis dans sa patrie, où il mourut dans un âge fort avancé, vers 1474, s'il faut en croire le P. Jean de' Agostini. Il avait été marié, et, entre autres enfants, il eut une fille nommée *Cattaruzza*, ou *Catherine*, non moins savante que son père, et qui composa un *Traité De laudibus sanctorum*. Il ne paraît pas que cette production ait été publiée. Antoine Vinciguerra, qui a dédié à Caldiera la troisième de ses satires, loue beaucoup le mérite de cette dame, dont il déplore la perte récente. Le seul ouvrage imprimé de Caldiera est un livre singulier et rare, mais dont l'exécution typographique est peu soignée; il est intitulé : *Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum, J. Calderia physico auctore, opus verè aureum*. Venise, 1547, in-8°. L'éditeur fut Michel-Ange Biondo, docteur en médecine. Ce livre, que Caldiera avait composé pour sa fille, est un vrai *Traité* de théologie mystique. L'auteur y rapporte aux mystères de la religion chrétienne toutes les fables grecques et romaines. C'est ainsi que, dans le mythe des nocces

de Thétis et Péée, Protée, suivant lui, est Dieu le père; Jupiter, le Christ; Péée, le peuple chrétien; Thétis, l'Église romaine; Pallas, Vénus et Junon, les trois Vertus théologiques, à savoir Junon, la Foi, Pallas, l'Espérance, et Vénus, la Charité; la Discorde est le Diable, et le berger Pâris, S. Paul. Ce livre est imprimé *cum privilegio illustris. Sen. Venetiarum in decennium*. Caldiera a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits, dont quelques-uns se conservaient à Venise dans la bibliothèque Sagredo, d'où ils ont passé à celle d'Apostolo Zeno : ce sont des discours, des traités d'astrologie, de morale et de politique, etc. Philippe de Rimini, dans son *Banquet de la pauvreté*, donne beaucoup d'éloges à Caldiera, qu'il fait un des trois interlocuteurs de ses symposies, sous le nom d'*Ipcosatide*. Les deux autres sont André Contrario, qu'il appelle *il Tiburtino*, et *Aréophilé*, l'auteur lui-même. Z

CALDORA (JACQUES), condottière, né dans le royaume de Naples, avait servi avec distinction sous Ladislas, mais ce fut surtout pendant le règne de Jeanne II, et après sa mort, qu'il se fit un grand nom et qu'il jouit d'un grand crédit. La reine, jaloux de Sforza et de Braccio de Montone, élevait Caldora pour l'opposer à l'un et à l'autre. Quoiqu'il fût bien inférieur en talents à ces deux généraux, son habileté lui méritait encore un rang distingué, et il avait comme eux le talent de s'assurer l'affection des troupes. L'inconstance avec laquelle il changea plusieurs fois de parti, et son extrême avarice qui lui faisait toujours préférer un gain immédiat à toute considération de gloire et d'honneur, nuisirent à son avancement. Après la mort de Sforza, il fut envoyé

Braccio, et il remporta sur lui; en 1424, la grande victoire de la, où ce général fut tué. Caldora suite élevé de de plus hautes di- Il unit sa famille, par un double ge, à celle de Ser Gianni Carac- le favori de la reine. Ce dernier au milieu des fêtes qu'il donnait les noces de son fils. Après la de la reine Jeanne, Caldora em- le parti de René d'Anjou, et umé par lui grand connétable faume. Il mourut subitement le tobre 1439, lorsque René at- it de lui les plus grands services. ils Antoine fut arrêté par ordre français, mais ses soldats le dé- ent; alors, il abandonna le parti ou, et, avec toute son armée, il au service d'Alphonse, qui bien- vint maître absolu du royaume.

S. S.—1.

LDWALL, ou CHALDWELL ARD), médecin anglais, né dans té de Stafford, en 1513, un des les plus distingués de la faculté. Christ en 1547, reçu docteur de la faculté, fait ensuite censeur de des médecins à Londres, 70, nommé président de ce col- et mort en 1585, jouit d'une rante réputation pendant sa vie. t qu'il a traduit en anglais un ou- de chirurgie d'Horatius More, orence, ayant pour titre: *Ta- le chirurgie*, imprimé à Lon- en 1585; mais il mérite surtout cité pour avoir fondé dans le e de médecine de Londres une de chirurgie.

C. et A.

LEB, de la tribu de Juda, fils phoné, naquit l'an 1530 av. Il fut envoyé avec Josué et dix députés choisis dans les douze d'Israël, pour reconnaître la de Chanaan. Quarante-cinq ans , lorsque Josué faisait la con-

quête de ce pays; Caleb, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, rappela aux israélites la promesse du Seigneur, de lui donner la possession de la terre qu'il avait visitée. Il demanda et obtint en partage la ville d'Hébron, où habitaient les géants d'Enacim. Il assiégea cette ville, l'emporta, et tua trois géants, nommés *Sésai, Tholmai* et *Achim*. Il marcha ensuite contre la ville de Dabir, qu'on appelait aussi *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, la cité des lettres, parce que les Philistins et les Chananéens y avaient établi une espèce d'académie pour l'instruction de la jeunesse. La résistance des habitants fut si opiniâtre, que Caleb, ne pouvant les soumettre, offrit sa fille Axa pour épouse à celui de sa tribu qui, le premier, monterait sur les remparts de Dabir. Othoniel, fils de son frère, remporta ce prix de la valeur. Caleb mourut à l'âge de cent quatorze ans, vers l'an 1416 avant J.-C. Le premier livre des *Paralipomènes* lui donne trois enfants, Hir, Ela et Naham.

V—VX.

GALED. *V. KHALED.*

CALENDARIO (PHILIPPE), architecte et sculpteur italien, florissait à Venise en 1354. La république le chargea de construire ces superbes portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui décorent la vaste enceinte de la place Saint-Marc, et sur lesquels s'élevent des bâtiments uniformes ornés de bas-reliefs et de riches peintures. Ce grand ouvrage fut généralement admiré. La république décerna de grands biens à l'architecte, et le doge même l'honora de son alliance. On voit à Venise d'autres ouvrages de Calendario.

V—VX.

CALENTYN (PIERRE), auteur du 16^e siècle, natif, ou tout au moins habitant de Louvain, mort vers 1563, a donné une édition en flamand de

l'ouvrage de Paschasius, intitulé : *Méthode pour faire un pèlerinage spirituel dans la Terre-Sainte, avec une indication exacte de la situation des lieux saints*, Louvain, 1563, in-12. Paschasius (né à Bruxelles dans le 15^e. siècle, mort après 1532), n'avait jamais mis le pied dans la Terre-Sainte, quoi qu'en dise Adrichomius, et ce n'est pas une relation de son voyage qu'il nous a donnée, mais un livre de dévotion. Il suppose un pèlerin qui, ne pouvant se rendre personnellement à Jérusalem, veut du moins y aller en esprit. La route et le retour sont divisés en autant de stations qu'il y a de jours dans l'année. Le voyageur imaginaire, parti de Tirlemont, arrive en cent vingt-cinq jours à la Terre-Sainte, et est rendu à Tirlemont le 31 décembre. On a de Calentyu : I. *Via crucis à domo Pilati usque ad montem Calvariae*, Louvain, 1568; ce pourrait bien aussi être un voyage imaginaire; II. *les Sept heures de la sagesse éternelle, composées, il y a plus de deux cents ans, par Henri Suzo, nouvellement traduites en flamand*, Louvain, 1572, in-12; III. *Petite crèche pour recevoir l'Enfant-Jésus*, imprimé à la suite du *Lit jonché de fleurs*, de V. Hensberch, en flamand, Louvain, 1649, in-16. A. B.—r.

CALÉNUS (Q. FUSIUS), tribun du peuple à Rome, l'an 61 av. J.-C., embrassa le parti de César, fit la guerre aux lieutenants de Pompée, et voulut pénétrer dans le Péloponnèse; mais l'isthme ayant été muré par les soins de Rutilius Lupus, Calénius alla mettre le siège devant Athènes, et s'empara d'abord du Pirée, dont Sylla avait ruiné les fortifications. La ville résista. Les Athéniens, qui suivaient le parti de Pompée, ne se rendirent qu'après avoir reçu la nouvelle

de la bataille de Pharsale. Ils envoyèrent alors des députés à César, qui leur fit grâce en disant : « Faudra-t-il donc toujours que, dignes de périr par vous-mêmes, vous deviez votre salut à la gloire de vos ancêtres ! » Mégare, loin d'implorer la clémence du vainqueur, osa soutenir un siège contre Calénius. Après une assez longue résistance, près de succomber, les habitants s'avisèrent de lâcher contre les assiégeants des lions que Cassius avait déposés dans leur ville, et qui devaient être envoyés à Rome pour les jeux de son édilité; mais ces animaux se jetant sur les Mégaréens eux-mêmes, en déchirèrent plusieurs. La ville ouvrit ses portes, et les vaincus furent réduits en esclavage. Cependant Calénius les vendit pour un prix très modique, afin qu'ils pussent facilement se racheter. La victoire de Pharsale lui ayant ouvert le Péloponnèse, il marcha vers Patras, où Caton s'était réfugié avec la plus grande partie de la flotte de Pompée. Caton se retira, et la Grèce entière fut soumise à César. Pour prix des services qu'il avait rendus, Q. FUSIUS Calénius fut consul l'an 47 av. J.-C. Après la mort de César, Calénius suivit le parti de Marc-Antoine. Varron, le plus savant des Romains, qui s'était distingué dans les armes comme dans les lettres, devint odieux aux triumvirs. Il avait été partisan de Pompée, et Marc-Antoine, du vivant même de César, s'était emparé d'une partie de ses biens. Varron fut inscrit sur les listes noires. Ses amis se disputèrent l'honneur de le recueillir dans sa disgrâce, et Calénius obtint la préférence. Il le cacha dans une maison de campagne où Marc-Antoine allait souvent, sans se douter qu'un proscrit de cette importance logeât avec lui sous le même toit. Lorsqu'Octave acheva de ruiner

le parti de Marc-Antoine, Calénus se trouvait du côté des Alpes avec une armée forte de plusieurs légions. Il mourut à cette époque, et son fils remit lui-même à Octave ces légions privées de leur commandant. (V. César, *De bell. Gall.*, liv. VIII, et *De bell. civil.*, livre III.) V—VE.

CALÉNUS. V. KARLE.

CALENZIO (ELISÉE), en latin, *Elisius Calentius*, né dans la Pouille, fut compté parmi les bons poètes latins du 15^e siècle. Lié d'amitié avec Pontanus, l'Altilio et Sannazar, il joignit à la poésie des études philosophiques. Il fut nommé précepteur du prince Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, et lui donna d'excellents principes de politique et de morale. Il mourut vers l'an 1503, en recommandant à son frère Lucio Calenzio de placer sur son tombeau l'épithaphe qu'il s'était composée lui-même. Ses ouvrages latins furent publiés à Rome en 1505, in-fol., l'année même de sa mort, et ont été réimprimés plusieurs fois; ils contiennent des élégies, des épigrammes, des épîtres, l'apparition d'Hector, la satire contre les poètes, etc.; l'édition originale est la plus recherchée, parce qu'elle contient plusieurs pièces trop libres, qui ont été supprimées dans les réimpressions. Dans un *Recueil de Fables choisies de La Fontaine*, mises en vers latins et publiées à Rouen par l'abbé Saas en 1758 (1 vol. in-12), on trouve le *Combat des rats et des grenouilles*, imité du poème de la *Batrachomyomachie* d'Homère, par Calenzio, qui le composa étant à peine âgé de dix-huit ans, et le termina en sept jours. Ce poète était doué de plusieurs belles qualités, mais sa passion déréglée pour les femmes, à laquelle il sacrifiait tout, le fit toujours vivre d'une manière voisine du besoin. B. G.

CALEPINO, ou DA' CALEPIO (AMBROISE), naquit à Bergame le 6 juin 1455. Son père, le comte Trussardo, était issu de l'ancienne famille des comtes de Calepio. Ambroise entra en 1451 dans l'ordre des augustins. Il se rendit célèbre par son grand *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc., connu sous le nom de *Calepin* (1), qu'il publia pour la première fois à Reggio (1502, in-fol.), et depuis en 1505 et 1509. Toute sa vie fut consacrée à cette grande entreprise; il ne laissa passer aucun jour sans revoir son travail, sans l'accroître et le corriger. Calepino, parvenu à une extrême vieillesse, devint aveugle sur la fin de ses jours, et mourut le 30 novembre 1511. Les diverses éditions de son dictionnaire en prouvent assez le succès et le mérite. Il en a été de ce livre comme du *Dictionnaire de Moréri*, et comme de la plupart de ceux de ce genre. L'auteur l'avait publié en un volume assez mince; depuis ce temps, il a été bien augmenté, en passant par les mains de Passerat, de la Cerda, de Laurent Chifflet et d'autres compilateurs. En convenant des défauts qui devenaient inséparables d'une pareille entreprise, on doit rendre justice à la vaste erudition de Calepino et à ses connaissances dans les langues latine, grecque, hébraïque, dont il avait fait une profonde étude. L'édition la plus complète de ce dictionnaire est celle de Bâle, 1590, ou 1627, in-fol., elle est en onze langues, y compris le polonais et le hongrois. On estime aussi celle de Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., qui est en dix langues, et celle de Lyon, 1681, 2 vol. in-fol., en

(1) Le mot *calépin* est passé dans notre langue, pour exprimer un recueil de notes et d'extraits, témoin ces vers de Boileau, sat. I:

Que Jaquin vive ici

.

Qui de ses revenus, écrits par alphabet,

Peut fournir aisément un calepin en pliet.

huit langues ; celle-ci était déjà la dix-neuvième édition. Facciolati en donna une, aussi en huit langues, Padoue, 1758, 2 vol. in-fol. L'édition la plus récente est en sept langues, Padoue, 1772, 2 vol. in-fol. La plus commode est l'abrégé donné par Passerat en huit langues, Leyde, 1654, 2 tom., ou 1 vol. in-4°.

R. G.

CALIARI (PAUL), dit PAUL VÉRONÈSE, peintre de Vérone, naquit en 1550, suivant Ridolfi, et en 1528, suivant un nécrologe cité par Zanetti. Son père, qui était sculpteur, voulut lui faire embrasser sa profession. On lui apprit à dessiner et à modeler en terre, mais il aima mieux s'adonner à la peinture : alors son père l'envoya étudier chez Badile, son oncle, célèbre pour avoir présenté le premier des tableaux réguliers, où il s'était affranchi du vieux style, connu sous le nom d'*ancienne manière*. Paul fit bientôt des progrès rapides, mais l'école véronaise comptant déjà d'illustres artistes, tels que Forliverini, Giolfino, Ligozzi, Brusasoreci et Fatinato, il eut peu de réputation dans ses premières années. Il gagna cependant un prix à un concours de peinture à Mantoue. Le public de Vérone ne lui étant pas favorable, Paul partit pour Venise, ensuite il se rendit à Venise. Le talent de ce maître avait quelque chose de noble et d'élevé, qui ne pouvait être dignement inspiré que dans une ville aussi belle, aussi féconde en grands hommes et en grands souvenirs. Il chercha d'abord à marcher sur les traces du Titien et du Tintoret, mais, en même temps, il parut s'étudier à les surpasser par une élégance plus recherchée et une variété d'ornemens plus abondante. On reconnut bientôt à ses ouvrages que Paul avait étudié les plâtres moulés

sur les statues antiques, les gravures à l'eau forte du Parmesan, et celles d'Albert Durer. Il faut cependant convenir que, dans ses premières compositions d'une grande dimension qui sont à St.-Sébastien de Venise, son pinceau est encore timide ; plus tard, uno de ses fresques, représentant dans la même église l'*Histoire d'Esther*, commença à exciter l'admiration publique, et le sénat crut devoir confier à ce maître d'importants travaux. Paul eut le désir d'aller à Rome ; il y fut conduit par l'ambassadeur de Venise, Grimani, et y vit avec enthousiasme les beaux modèles laissés par Raphaël et par Michel-Ange. A son retour, il peignit sa belle *Apothéose de Venise*. Toutefois ce travail ne fit pas autant d'honneur à Paul que les différentes *Cènes* (ou repas) qu'on doit à son pinceau, et qu'il a répétées plus de dix fois. Il y en a à Venise au moins six dans différents réfectoires de religieux ; la plus célèbre est celle qu'on appelle les *Noces de Cana*. Elle fut faite pour le réfectoire de St.-Georges-Majeur, du palais de St.-Marc ; elle est aujourd'hui au musée Napoléon. On a fait un grand nombre de copies de cette composition. Elle contient au moins cent trente figures, des portraits de princes et d'hommes illustres du temps. On ne paya ce tableau que 400 fr. de notre monnaie. Taillasson, après avoir fait un bel éloge de ce tableau, ajoute des réflexions critiques très judicieuses : « Quoi de plus invraisemblable en effet » que de voir toute la pompe asiatique » déployée aux noces d'un simple particulier de la Galilée ! Quelle inconséquence dans ces costumes de tous les » pays ! Quel singulier assemblage que » celui de Jésus-Christ, de la Vierge, » des apôtres placés à côté des poètes, » des moines, des musiciens du temps

aul Vêronèse! » Nous voyons au Napoléon un autre tableau de ui est aussi d'une grande dimen- représente le *Repas de Jésus- chez Simon*. Louis XIV fit uder ce tableau aux servites de , et, sur leur refus de s'en des- la république le fit enlever en faire présent au monarque. ude de Jésus-Christ est, au pre- oup-d'œil, pleine de noblesse ; en l'étudiant avec quelqu'atten- on y découvre de la fierté. On ue l'hommage de la pécheresse parfumé les pieds de l'homme excite chez lui un mouvement eil peut-être trop prononcé. On e aussi avec peine que le per- ge principal est dans un coin du i, et que le blanc des nappes ence à se confondre trop avec lecture du foud. Dans ses *Pèle- Emmais*, qui sont à la même ; Paul Vêronèse blesse toutes les de temps, de lieu et d'action. ult (*Parallèle des anciens et des nes*) établit des principes qui nent cette composition. « Un ta- dit Perrault, est un poème muet, antité de lieu, de temps et d'action être encore plus religieusement rvée que dans un poème vérita- parce que le lieu y est immuable, mps indivisible, et l'action mo- tanée. » Mais, à côté de tous ces s de Paul, que de beautés ! que it dans les physionomies ! que blesse dans les portraits, et de e dans la couleur ! Le musée, ndamment des tableaux que venous de citer, en a treize au- ce maître, parmi lesquels quel- ns ont beaucoup de mérite. Le de Vêrone étant plus favorable nservation des peintures, c'est cette ville que se trouvent les ges de Caliarî qui ont le moins

souffert des injures du temps. Ceux qui restent à Venise ont été en partie restaurés. L'air de Venise détruit facilement les fresques. Paul eut pour élèves Charles et Gabriel ses fils, et Benoit son frère, dont nous allons parler, Michel Parrasio, Naudi, Maffei Vêrona, François Montemezzano. Il avait une imagination d'une fécondité admirable, des idées neuves et piquantes; mais, comme nous l'avons dit, il ne respecta pas assez certaines convenances dont un maître ne doit jamais s'écarter. Il ne voulut jamais s'asservir aux lois de la chronologie, et, en cela, ses ouvrages méritent de graves reproches. Le caractère de Paul était doux, aimable et libéral. On l'accueillit un jour avec bonté dans une *Villa* près de Venise; en partant, il laissa un tableau représentant la *Famille de Darius*, et cet ouvrage, quoique fait à la hâte, était plein de charme et de talent. Paul Vêronèse mourut en 1588. Ses productions sont d'autant plus précieuses, que, depuis la mort de ce maître, aucun autre n'a peint avec autant de facilité, sans éviter, comme lui, le reproche d'avoir composé trop d'ouvrages. On estime les dessins de Paul, qui sont, en général, arrêtés à la plume et lavés au bistre. Ils sont souvent sur papier très fin, collé sur un papier plus épais et d'une nuance différente, et quelquefois signés d'un P et d'un V. A—D.

CALIARI (Benoît), peintre, frère de Paul, naquit en 1538. Il vécut dans la meilleure intelligence avec son frère, l'aïda en ce qui concernait les ornements, la perspective, l'architecture, et ne refusa jamais ses conseils à ses deux neveux, Charles et Gabriel. Il s'occupa aussi de sculpture; mais ses ouvrages en ce genre sont médiocres. Benoit eut peu d'invention; dans ce qu'il fit de lui-même,

on reconnaît un imitateur de Paul. On lui attribue une *Ste. Agathe*, où l'on trouve de l'élevation et de la vérité; mais elle a été gravée sous le nom de *Paul*, ce qui peut faire croire qu'elle appartient à ce dernier. Ridolfi et Boschini estiment beaucoup les histoires romaines et les sujets mythologiques peints à fresque par Benoît, dans la cour des *Mocenighi*. Ce maître mourut à Vérone en 1598, deux ans après son neveu Charles, qu'il aimait avec la plus vive tendresse. A—D.

CALIARI (CHARLES), peintre, connu sous le nom de *Carletto*, fils aîné de Paul, avait reçu de la nature un caractère docile et appliqué. Il faisait les délices de son père, et il imitait son style avec succès. Paul désirait que son fils le surpassât, et le disait publiquement. Il ne voulait pas que, travaillant d'après un seul modèle, il finît par être un copiste. Il l'envoya donc à l'école de Jacques Bassan, persuadé que la force de celui-ci, jointe au goût dont il lui avait donné des leçons, formerait chez Carletto une manière originale plus savante. En effet, Carletto, qui perdit son père à l'âge de dix-huit ans, avait déjà un talent assez marqué pour achever ses ouvrages, et oser perfectionner ceux que Paul n'avait pas finis. Le musée de Florence possède un tableau représentant *Ste. Catherine*. On y voit le nom du fils, mais on y reconnaît toute la grâce du père. Carletto mourut en 1596, à vingt-six ans, suivant Ridolfi, et à vingt-quatre ans, suivant Zanetti. Cet artiste eût peut-être surpassé en quelques points Paul Véronèse lui-même, si l'ardeur de l'étude n'eût pas abrégé ses jours. Il a composé un tableau représentant *S. Augustin*. On y remarque le mélange des deux mérites de l'école du Bassan et de celle

de son père. Ce maître manque au musée. — CALLIARI (Gabriel), son frère, naquit en 1568. Il travailla d'abord aux mêmes tableaux que Charles. On en connaît qui portent cette signature : *Heredes Pauli Calliari Veronensis fecerunt*. Ces tableaux sont du nombre de ceux que Calliari n'avait pas terminés, et que ses fils achevèrent. Ridolfi assure que ce fut Charles qui fit les plus belles figures de ces ouvrages, et ajoute que Benoît Calliari, frère de Paul, travailla aussi beaucoup à la partie de l'architecture. Après la mort de Charles, Gabriel se livra peu à la peinture; il s'adonna presque tout entier au commerce; cependant, il fit encore quelques tableaux de cheval, et des portraits au pastel qui sont fort rares. Gabriel, étant arrivé à l'âge de soixante-trois ans, mourut de la peste en 1631. On n'a pas au musée de tableaux de ce maître. On en trouve rarement de très authentiques dans les cabinets des curieux. A—A.

CALIDASA, poète dramatique indien, florissait, suivant l'opinion de MM. Wilkins et Jones, dans le premier siècle avant J. C. Il est unanimement reconnu pour le premier des neuf poètes désignés sous le nom des *Neuf Perles*, que le rādjah Vicramaditya, nommé vulgairement *Biker-Madjit*, entretenait à sa cour. Outre le drame de *Sacontala* (ou l'anneau fatal), traduit en anglais par M. Jones, Londres, in-4°. et in-8°, 1792, on connaît de lui différentes pièces; entre autres, une en six actes, intitulée *Ouvast*; un poème épique, ou plutôt une suite de poèmes en un livre, sur les enfans du Soleil; un autre, dans lequel on trouve une parfaite unité d'action, sur la naissance de Ca ara, le dieu de la guerre; deux ou trois autres

ir en vers, et un excellent pe-
 tité de la prosodie samskrite,
 ment dans le genre du *Te-
 us*. Il passe pour avoir revu
 rages de Vyâsa et de Vâlin-
 a corrigé les textes qui ont
 maintenant. Personne ne lui
 e la première place après ces
 nciens poètes. Un savant acadé-
 de Calcutta, M. Bentley (t. VIII,
 des *Asiatick researches*), a
 des doutes qui paraissent as-
 dés sur l'antiquité que l'on at-
 à notre auteur, et prétend qu'il
 t remonter au-delà du 10^e. siè-
 Ère vulgaire. Les arguments
 Bentley nous paraîtraient con-
 , si les noms des savants cités
 manceinent de cet article
 at d'un grand poids en faveur
 opinion. L.—5.

IGNON (SOFFREY DE), né à
 n-de-Voiron, près de Grenoble,
 50, fut d'abord secrétaire de
 uières, puis chancelier de Na-
 sous Henri IV. Employé par
 ice dans les négociations les
 ifficiles, Calignon était consom-
 ns les affaires d'état et dans
 du monde. Il travailla avec
 ou à l'édit de Nantes. Sa vie a
 ite par Guy Allard, Grenoble,
 in-12. On a attribué à Calignon
 ire des choses remarquables
 irables advenues en ce royaume
 France, *ès années dernières*
 1588 et 1589, par S. C.,
 in-4°. C'est une des pièces les
 iolentes en faveur des Guises
 Henri III. D'après cela, il n'y a
 l'apparence que Calignon, zélé
 aut, en soit l'auteur. Cepen-
 on est persuadé, dans la famille
 ucelier de Calignon, que cet
 e est bien réellement de lui ;
 il a parlé quelquefois contre son
 c'est par esprit de justice. Ses

descendants conservent une de ses
 lettres par laquelle il disait, huit jours
 avant sa mort, qu'il mourait de dou-
 leur de l'abjuration de Henri IV. On a
 de Calignon : I. *Journal des guerres*
faites par François de Bonne, duc
de Lesdiguières, depuis l'an 1585
jusqu'en 1597, manuscrit in-fol., con-
 servé à la Bibliothèque impériale ;
 II. *le Mépris des dames*, satire,
 imprimée dans la *Bibliothèque de*
Duverdier ; III. un quatrain inséré
 dans les *Mélanges historiques de*
Colomiès. On lit dans le *Journal*
de Henri IV, tom. III, que « Soffrey
 » Calignon, chancelier de Navarre,
 » excellent en tout, mourut protes-
 » tant à cinquante-six ans et quelques
 » mois, à Paris, au mois de septem-
 » bre 1606. » A. B.—T.

CALIGNON (PIERRE-ANTOINE
 D'AMBESIEUX DE), descendant du
 précédent par les femmes, naquit au
 village de Greenwich, près Londres,
 en octobre 1729, dans la religion
 protestante, sa famille ayant été obli-
 gée de fuir après la révocation de l'é-
 dit de Nantes. Rentré en France, en
 1735, avec Suzanne, sa sœur aînée,
 il fut élevé, ainsi qu'elle, aux dépens
 de l'état, sous le titre de *nouveaux*
catholique. Il montra les plus heu-
 reuses dispositions, remporta le pre-
 mier prix de grec à l'université, fut
 reçu bachelier de Sorbonne, ordonné
 prêtre, puis nommé aumônier du roi
 à Genève, où il officiait pour les ca-
 tholiques, chez le résident de France :
 ce qui étonna tellement Voltaire, qui
 ne concevait pas que la foi et la
 science pussent marcher ensemble,
 que ce poète lui dit souvent : « Avec
 » l'esprit que vous avez, vous chantez
 » Dieu! » Calignon professa ensuite la
 rhétorique à Lyon pendant dix ans,
 après lesquels on lui donna un canonici-
 cat à Crépy en Valois, où sa sœur était

abbesse de St.-Michel. Il se livra à la prédication à Paris, à Lyon et dans plusieurs autres villes, où le choix de ses sujets et l'élégance de sa diction lui attirèrent de nombreux auditeurs. On regrette qu'il n'ait pas fait imprimer ses sermons. La chaire ne fut pas son seul genre de littérature; on a de lui, outre beaucoup de cantates et de vers de société: I. *L'Aveu sincère, ou Lettres à une mère sur les dangers que court la jeunesse en se livrant à un goût trop vif pour la littérature*, in-12, 1768; II. *Tableau des grandeurs de Dieu dans l'économie de la religion, dans l'ordre de la société, et dans les merveilles de la nature*, in-12, 1769; III. *Dictionnaire de l'élocution française*, 2 vol. in-8°; IV. *la Destinée des savants*, 1769, in-8°; V. *L'Homme consolé par la religion*, ode couronnée à Rouen, par l'académie de l'Immaculée Conception, en 1775. On lui attribue *L'Amitié philosophique et politique; ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié; l'art d'acquiescer, de conserver, de regagner le cœur des hommes*, 1776. Calignon, qui était, depuis quelques années, grand-vicaire de l'archevêché d'Embrun, cultiva avec succès la musique, l'italien, l'anglais, et particulièrement l'hébreu, dans lequel il eut pour maître l'abbé Ladvocat. La révolution étant survenue, il se rendit à Paris, avec sa sœur l'abbesse (morte en avril 1805), puis il se retirèrent à St.-Maur, d'où ils sortirent encore après le 10 août 1792, pour se rendre à Ponthierry, près de Melun, où ils vécurent inconnus. Calignon s'y occupa avec l'auteur de cet article à traduire en vers français le poème de Claudien, inti-

tué *Rufin*. Cette traduction n'a pas été imprimée. L'abbé de Calignon mourut le 25 déc. 1795, privé des secours de cette religion dont il avait si éloquemment développé les vérités sublimes, et fut inhumé à Pringy, village voisin de Ponthierry. M—L—V.

CALIGULA (CALIGULA-CÆSAR-AUGUSTUS-GERMANICUS), fils de Germanicus et d'Agrippine, vint au monde le dernier du mois d'auguste de l'an de Rome 765, à Antium, suivant l'opinion la plus commune. Tacite fait entendre qu'il naquit dans le camp même de son père. Il est au moins constant qu'il y fut élevé. Le surnom de *Caligula* lui fut donné d'une petite botte qui faisait la chaussure militaire des Romains. Ayant passé son enfance et sa première jeunesse avec les soldats, il en était l'idole. Il fut aussi pour un temps les délices du peuple, à cause des vertus de Germanicus. Caligula vécut pendant plusieurs années à la cour de Tibère, son aïeul adoptif, et sut conserver ses jours par une profonde dissimulation auprès de ce prince soupçonneux, dont il avait étudié le caractère. La fin tragique de sa mère et de ses frères Néron et Drusus ne parut faire aucune impression sur lui. S'il faut en croire quelques historiens, le naturel féroce et cruel du jeune Caligula fut pénétré par le vicieux empereur, qui prédit qu'il ferait sa perte et celle du genre humain. Tibère mourut, et Caligula lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans. Il fut proclamé empereur par le sénat et le peuple avec le même empressement. La joie publique, à cette occasion, fut si grande dans tout l'empire, que, dans l'espace de trois mois, on immola plus de cent soixante mille victimes. Dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à Tibère, il alla aux îles Péninsulaire et Pontic recueillir les cendres ou les os-

s de sa mère et de Néron son les apporta à Rome, et les dé- avec pompe dans le tombeau ste. Tous les décrets du sénat contre eux et contre Drusus annullés; toutes les pièces à large furent brûlées en pré- le l'empereur, après qu'il eut s dieux à témoins qu'il n'en rien lu. Il rendit la liberté à s prisonniers d'état. Tous les et déportés furent rappelés; qui causa le plus de joie à tout ide, ce fut la promesse solen- n'il fit de n'écouter aucune dé- Il donna bientôt à ce sujet une de sa bonne foi. On lui présen- dénonciation d'une trame for- ntre lui; il refusa de la rece- lisant qu'il n'avait rien fait qui rendre odieux. Quoique le tes- de Tibère eût été déclaré nul sénat, Caligula en exécuta tous cles, à l'exception de celui par Tibère, petit-fils du défunt em- , était institué son héritier, con- tent avec lui. Elu consul, il ur collègue Claude, son oncle, ala le commencement de son par des actes de grandeur, eu it le royaume de Comagène à An- s, fils du souverain qui en avait ouillé par Tibère, et lui faisant er cent millions de sesterces, itution des revenus de ses états. fut pas moins généreux envers ia, petit-fils du roi Hérode. Ar- roi des Parthes, qui avait tou- raï Tibère, rechercha l'alliance itié de son jeune successeur. la chargea Vitellius, gouverneur ie, de négocier avec ce monar- l en résulta un traité très avan- pour les Romains. Ainsi se ent les huit premiers mois du de Caligula. Ses mœurs seules nt démenties. Austère en appa-

rence sous Tibère, il s'était livré après sa mort à la débauche et aux dissolu- tions. On attribua aux excès qu'il fit en ce genre une maladie grave qu'il eut à l'époque dont il s'agit. L'empire en fut dans la consternation; des ci- toyens passèrent des nuits entières aux portes de son palais; il y en eut même qui se dévouèrent pour lui, et qui firent afficher qu'ils combattaient parmi les gladiateurs, si les dieux lui rendaient la santé. Quelques auteurs ont prétendu que cette maladie avait affecté sa tête, et cela expliquerait le reste de sa vie. Quoi qu'il en soit, après son rétablissement, Caligula prit en un jour une multitude de titres qu'Auguste n'avait acceptés que les uns après les autres. Il se fit appeler *le très pieux, le fils des camps, le père des armées, le puissant, l'excellent César*. Il adopta Tibère, fils de Drusus, qui était dans sa 18^e. année, avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive et du plus tendre intérêt; et, peu de jours après, il résolut sa mort, et lui fit donner l'ordre de se toer lui-même. Le jeune prince, éperdu, présentait la gorge aux tribuns et aux centurions qui l'entouraient, les priant d'être eux-mêmes exécuteurs de l'ordre qu'ils apportaient. Sur leurs refus, il tira son épée et se perça lui-même. Débarrassé du seul homme sur lequel pouvaient un jour se porter les yeux, Caligula alla d'excès en excès. Il obligea tous ceux qui, pendant sa maladie, s'étaient engagés à combattre parmi les gladiateurs, à tenir parole. A force d'affronts et d'indignités, il causa la mort de la vertueuse Antonia, son aieule (*Voy. ANTONIA*). Un jour qu'il ne se trouvait pas de criminels condamnés à combattre les bêtes fé- roces, il y fit exposer des personnes qui étaient venues pour assister à ce spectacle. Il visitait fréquemment les

prisons, et en tirait des malheureux, coupables ou non, des vieillards, des indigents, comme étant à charge à la société, et les faisait jeter aux bêtes. Un chevalier romain, qui était du nombre de ces victimes, s'étant écrié qu'il était innocent, il lui fit arracher la langue, et ensuite subir son supplice. Il obligeait les parents des condamnés à assister à l'exécution de leurs enfans, et les faisait presque toujours assassiner la nuit suivante. Il envoya une litière à un malheureux père qui s'excusait sur ce qu'il était malade. Souvent, il était présent lui-même aux exécutions. Il exigea de Marcron, préfet du prétoire sous Tibère, à qui il devait peut-être l'empire et la vie, qu'il se donnât la mort; et il fit mourir Silanus, son beau-père, parce que, dans une promenade sur la mer, il avait respiré d'un antidote pour se garantir du poison, disait Caius, tandis que Silanus voulait seulement prévenir les nausées et les incommodités de la navigation. Il fit mourir Ptolémée, fils de Juba, roi de Mauritanie. Enfin Caligula, pouvant se jouer si impunément de l'espèce humaine, en vint à se croire un dieu; il lui fallut un culte: il s'arrogea les honneurs qu'on rendait à Apollon, à Mars, à Jupiter même. Il fit abattre les têtes de leurs statues, et mettre la sienne à la place. Quelquefois, il voulait être déesse, être Vénus, etc.; il se montrait publiquement avec les attributs de ces divinités; et, pour se trouver plus près des dieux, il se fit bâtir un palais dans le parvis du Capitole; enfin, il fit ériger et consacrer un temple à sa propre divinité: une statue d'or l'y représentait au naturel. Plusieurs villes de l'empire s'empressèrent de lui élever des temples. Les habitans d'Alexandrie portèrent l'adulation plus loin que les autres. Les

juifs, qui se trouvaient parmi eux en grand nombre, refusèrent de rendre les honneurs divins à la statue de l'empereur; il en résulta contre eux une longue et atroce persécution. Ceux de Jérusalem opposèrent une égale fermeté, avec plus de succès (Voy. PÉTRONE et PÉLON). Chaque année, c'étaient de nouveaux excès de cruauté ou de folie. Caligula regardait comme un malheur des temps que son règne n'eût pas marqué par des calamités publiques; il enviait à celui d'Auguste le désastre de l'armée de Varus, et à celui de Tibère, la perte de cinquante mille personnes écrasées par la chute d'un amphithéâtre à Fidènes. Plus d'une fois, il fit fermer les greniers publics, pour donner au peuple la peur de la famine. Pendant quelques jours, il lui jeta de l'argent du haut de la basilique de Julie. On lui entendit souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir l'abattre d'un seul coup. Il avait souvent à la bouche ce mot d'un ancien poète: *Oderint dum metuant, a* qu'ils ne haïssent, pourvu qu'ils me craignent. L'idée lui vint de faire une apologie de Tibère, qui avait toujours été l'objet de sa haine et de ses censures; il y joignit la satire la plus amère du sénat, et finit par renouveler la loi de lèse-majesté. Il ne voulait pas qu'on le crût petit-fils d'Agrippa, regardant cette origine comme trop ignoble. Un de ses plus grands actes de folie fut le pont qu'il fit jeter sur la mer entre Bayes et Pouzzoles. Ce pont fut formé par un assemblage immense de bateaux liés ensemble, sur lesquels on posa des planches qu'on couvrit de terre. Il fit avec la plus grande magnificence l'inauguration de ce monument: place au milieu sur un trône, il loua pompeusement cette œuvre merveilleuse et tous ceux qui y avaient

loyés. Il passa en cet endroit à l'aube et la nuit suivante dans une embuscade avec ses amis. Il se livra par le vin, voulant faire une chose d'extraordinaire avant de partir, il fit saisir tout le monde et précipiter dans la mer un grand nombre de personnes, sans distinction d'amis ou d'ennemis, d'âge et de rang. Ceux qui essayèrent de monter les bateaux à la nage furent tous noyés par ses ordres, de sorte qu'il en noya beaucoup. Il revint à Cologne où il fit une entrée triomphale, à ce qu'il disait, vaincu par lui-même. Ambitieux de braver les triomphes, il projeta une expédition contre les Germains, et aussitôt il donna l'ordre de rassembler un grand nombre de légions auxiliaires. Sa marche était celle d'un vainqueur, tantôt précipitée, tantôt très lente, il était accompagné par les rois de la Gaule et d'Antiochus. Arrivé au lieu où se campèrent les légions, sur les bords du Rhin, il fit la revue de ses soldats, qui montaient au moins à cent mille hommes ; il passa le Rhin, et, après avoir avancé quelques milles dans le pays, il s'en retourna sans avoir tué, ni vu même un ennemi. Il n'en montra pas moins de lâcheté. Pendant qu'il était sur le Rhin, et que les rangs de ses soldats s'ouvraient pour le laisser passer, il fit entendre ces mots : « Ce serait pas une petite consternation, si à cet instant l'ennemi passait. » Il fut si effrayé, qu'il descendit en hâte de son char, monta à cheval, et regagna le pont pour reculer le fleuve : le pont se trouvant rompu, il se fit porter de main en main par-dessus les têtes. Revenu de Cologne, il ordonna à quelques soldats Germains de ses gardes de traverser le Rhin, de se cacher, et de sortir

ensuite de leur embuscade avec un grand bruit, afin qu'on pût lui annoncer que l'ennemi approchait. Il était à table quand on vint apporter la nouvelle d'une attaque : aussitôt il courut avec ses amis et une partie de la garde prétorienne, passa le fleuve, s'avança jusque dans la forêt voisine, et y fit abattre des arbres pour s'élever des tours. Au retour de cette expédition, il traita de poltrons et de lâches ceux qui ne l'avaient pas suivi, et distribua des couronnes aux compagnons de sa victoire. Ce n'en était pas assez pour sa gloire : il fit emmener secrètement quelques enfants qu'il gardait comme otages, et ordonna qu'on vint ensuite lui annoncer qu'ils s'étaient échappés. La nouvelle lui en étant arrivée, il monta à cheval, poursuivit les prétendus fugitifs à la tête d'un corps de cavalerie, et les ramena chargés de chaînes. Fier de ces succès, Caligula écrivit au sénat une lettre pour se plaindre de lui et du peuple, qui se livrait aux plaisirs pendant que César combattait et s'exposait pour eux aux plus grands dangers. Ses troupes le proclamèrent sept fois *imperator* sur les bords du Rhin. Il se transporta dans l'intérieur de la Gaule qu'il traita en pays ennemi. Comme son avidité n'avait d'égale que sa folle prodigalité, il n'y eut point d'extorsions qu'il n'imaginât à l'égard des malheureux Gaulois. Peu content des présents considérables qu'il arrachait aux villes et aux citoyens, il fit accuser de haute trahison les plus riches habitants de cette province, pour confisquer leurs biens qu'il vendit, en personne, aux prix qu'il lui plut de fixer. Ce trafic lui rendant beaucoup, il s'attacha à l'étendre, et vendit les meubles, les bijoux, les esclaves, et même les affranchis de ses deux sœurs

Agrippine et Liville, qu'il condamna comme coupables d'adultère et complices d'une conspiration contre lui, et qu'il reléga dans l'île Pontie. Pour étendre encore son commerce, il se fit envoyer dans la Gaule tous les meubles de la vieille cour (*veteris aulæ*), les robes de Marc-Antoine, d'Auguste, d'Agrippine sa mère, etc. Avant de quitter cette contrée, l'empereur annonça qu'il avait dessein d'envahir la Grande-Bretagne, et fit assembler ses troupes sur le bord de l'Océan. Il s'embarqua sur une superbe galère, et, après s'être un peu éloigné de la côte, il revint aussitôt; ordonna de préparer les machines de guerre, de sonner la trompette; et le signal fut donné comme pour un combat. Personne ne sachant, ni ne devinant ce qu'il allait faire, il commanda à ses troupes de ramasser à l'instant des coquilles, et d'en remplir leurs poches et leurs casques, et s'écria : « Voilà » les dépouilles de l'Océan, dues au » palais et au Capitole. » Tout finit par une distribution d'argent qui fut faite aux soldats. Une haute tour, élevée sur le modèle du phare d'Alexandrie, et pour le même usage, resta comme un monument de la conquête de Caligula. Afin de s'assurer un triomphe qui ne fût pas au-dessous de sa gloire, l'empereur écrivit à Rome pour qu'on lui en préparât un qui surpassât en magnificence tout ce qu'on avait vu en ce genre. De son côté, pour en relever la pompe, il choisit dans la Gaule les hommes de la stature la plus haute; il leur donna des noms germains, les obligeant à apprendre la langue de cette nation, à la parler, à laisser croître et à teindre leurs cheveux. Il voulut aussi que les galères qu'il avait montées fussent conduites à Rome: il y en eut de transportées par terre. Au moment de quitter la Gaule,

il lui prit envie de faire passer au fil de l'épée les légions qui s'étaient mutinées après la mort d'Auguste, et qui avaient en quelque sorte assiégé Germanicus son père. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à décimer seulement des coupables dont le crime avait été pardonné depuis plusieurs années. Les légions ayant été rassemblées sans armes, l'empereur les fit envelopper par de la cavalerie; mais s'apercevant que plusieurs légionnaires s'échappaient pour reprendre leurs armes, il s'éffraya, prit la fuite, et regagna Rome à la hâte. Ce fut sur le sénat qu'il voulut se venger du bruit que faisait sa honte. Il se plaignit de n'avoir pas obtenu le triomphe qu'il méritait, quand, peu de temps auparavant, il avait défendu, sous peine de mort, qu'on s'occupât de lui rendre des honneurs. Il se contenta pourtant de l'ovation; mais il résolut dès-lors de perdre la plus grande partie des sénateurs, et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans Rome. On en eut la preuve, après sa mort, par deux livrets qu'on trouva, l'un intitulé *le Glaive*, et l'autre *le Poignard*, sur lesquels il écrivait secrètement les noms de ceux qu'il condamnait à périr. Il se recocilla cependant avec le sénat, parce qu'il le trouva enfin digne de lui. Il déclara nuls les testaments de tous les centurions, qui, depuis le commencement du règne de Tibère, n'avaient pas nommé ce prince ou lui pour leurs héritiers. Aussitôt plusieurs personnes le portèrent dans leurs testaments. Quand il en fut instruit, il fit mourir les plus riches, sous différents prétextes, en disant qu'on se moquait de lui, de vivre après l'avoir fait héritier. Dans tous les procès d'intérêt, la quarantième partie appartenait à l'empereur. Il y avait des amendes

ibles contre ceux qui étaient us d'avoir terminé leurs dis- i l'amiable. Caligula entreten- nême des lieux de prostitu- maisons de jeux pour le pu- entrait dans le détail de la. In jour , manquant d'argent r , il sortit , fit tuer plusieurs triciens , et reentra en disant it gagné 600,000 sesterces. dégoûtant de faire l'énuméra- nus les crimes et de toutes les cet empereur. Il y a cepen- ques faits qui doivent encore ins cet article. Caligula avait l nommé *Inciatus* : il en fit ri. Ce cheval avait une mai- meubles , des serviteurs pour splendidement ceux qui ve- : visiter. Son écurie était de sa mangeoire d'ivoire , son é de pierreries. On lui don- nger dans des vases d'or , et du vin dans des coupes du étal. *Inciatus* était membre e des prêtres de Caius (*Voy.*). L'empereur projetait même, e le faire consul. Il n'est pas , après cela , que Caligula fit r et briser toutes les statues s hommes qu'Auguste avait r dans le champ de Mars. Il d'anéantir les poèmes d'Ho- u s'en fallut qu'il ne fit enle- toutes les bibliothèques les les effigies de Virgile et de e ; de l'un , parce qu'il était ie et sans savoir , et de l'autre, istorien verbeux et inexact. irs de Caligula furent dépra- sa première jeunesse. Il eut un e incestueux avec toutes ses rusille (*Voy. DRUSILLE*) fut aima le plus passionnément : ublicquement avec elle , com- sa femme. Du vivant de Ti- vait épousé Julia Claudilla , ou

Claudia , fille de Silanus : elle mourut en couches. Étant empereur , il épousa d'abord Livia Orestilla , qu'il enleva à son mari Pison , et qu'il répudia peu de jours après ; ensuite Lollia Paulina , femme du consulaire Memmius Régulus , et la répudia bientôt ; enfin Césonie , femme sans beauté , sans jeunesse , qui sut lui inspirer la plus folle passion : il en reconnut une fille appelée Julia Drusilla. Tant de cruautés , de dissolutions , de folies , d'excès de tout genre , rapportés par Suétone et par Dion , amenèrent enfin une conspiration contre la vie de Caligula. Chérea (*Voy. CHÉREA*) , en fut l'au- teur et l'ame. Chérea , tribun des gardes prétoriennes , rassasié d'affronts et de dégoûts , résolut de se venger , en assassinant le tyran. Il n'eut pas de peine à faire entrer dans ses vœux Cornelius Sabinus , tribun comme lui , et plusieurs sénateurs distingués. Le nombre des conjurés augmentant chaque jour , il y eut du retard dans l'exécution ; et il y eut aussi de l'incertitude dans les moyens : enfin , Chérea trouvant favorable un moment où il venait demander l'ordre à l'empereur , tira son épée , et l'en perça au col. Sabinus su vint avec les autres conjurés : ils se jetèrent tous sur lui , et l'achevèrent en lui portant trente coups. Telle fut la fin de Caligula , à l'âge d'environ vingt - neuf ans , après un règne de près de quatre années. Cet empereur n'attacha son nom à aucun grand monument : il acheva le temple d'Auguste et le théâtre de Pompée , que Tibère avait commencés. Il entreprit des constructions considérables et les laissa imparfaites. Il ne visait en ce genre , comme en tous les autres , qu'au gigantesque , et pour ainsi dire à l'impossible. Il fit jeter des digues dans la mer , raser des montagnes , combler des vallées , et

tout cela avec une célérité incroyable. Il voulut percer l'isthme de Corinthe. Caligula avait négligé la culture des lettres ; mais il s'était adonné avec succès à l'éloquence, à plaider des causes. Sa voix était forte et sonore. Il était d'une stature élevée et forte ; il avait le col et les jambes grêles, le front large, les yeux enfoncés, le teint pâle, l'air naturellement farouche. Il mettait de l'art à se donner un visage rébarbatif et effrayant. On a de lui des médailles grecques, romaines, et de colonies, avec son portrait. Q—R—v.

CALIPPE, astronome grec, s'aperçut le premier de l'insuffisance et de l'inexactitude du nombre d'or ou période inventée par Méton ; pour y remédier, il inventa un nouveau cycle, dont la durée était de soixante-seize ans, c'est-à-dire qu'il quadrupla la période de Méton, diminuée seulement d'un quart de jour. Par ce léger changement, sa période ramenait les mêmes positions du soleil et de la lune avec plus d'exactitude que celle de Méton ne le faisait au bout de dix-neuf ans. La période calippique commença l'an 531 av. J.-C., et fut adoptée surtout par les astronomes, qui l'employèrent pour donner la date de leurs observations ; c'est ce qui fait qu'on la trouve souvent citée par Ptolémée. Hipparque reconnut cependant que le cycle de Calippe était trop peu exact, qu'il fallait aussi le quadrupler et y faire une correction pour accorder l'année civile avec les mouvements célestes. Peu content de ce nouveau cycle, Hipparque en imagina un autre beaucoup plus exact, et dont la durée était de 345 ans, ou plus exactement de $126,007 \frac{1}{2}$ jours ; mais la Grèce, accoutumée aux cycles de Méton et de Calippe, n'adopta pas celui d'Hipparque, quoique plus parfait. D—L—E.

CALIXTE. Voy. CALLISTE.

CALIXTE I^{er}, ou CALLISTE (S.), romain de naissance, succéda au pape Zéphirin, le 2 août 217, ou 218 ; il gouverna l'église pendant cinq ans et deux mois, et mourut martyr le 12 octobre 222. Ce pontife fut estimé d'Alexandre Sévère, qui, suivant Lampride, dans la vie de cet empereur, proposait son exemple aux officiers et au peuple. Les plus anciens pontificaux écrits d'après les registres de l'église romaine, les anciens sacramentaires et d'autres monuments attribuent à S. Calixte l'institution du jeûne des quatre-temps. Ce fut sous son pontificat que les chrétiens commencèrent à bâtir des églises sous la tolérance des magistrats ; mais le nom de Calixte est surtout célèbre par le cimetière placé sur le chemin d'Ardée, et qui s'étend jusqu'à la voie Appienne. Ce cimetière porta d'abord le nom de S. Calliste, et reçut, dans le 4^e siècle, celui de *Catacombe*, du mot *cumba* (couche pour se reposer) et d'une préposition grecque qui signifie *auprès*. Ce lieu sacré est aujourd'hui connu sous le nom de *Catacombe de S. Sébastien*, parce que ce saint y fut enterré primitivement, et qu'il est patron d'une des sept principales églises de Rome, située à l'entrée de la Catacombe. On lit sur une inscription placée dans l'église : « C'est ici le cimetière du célèbre pape Calliste, martyr.... Cent soixante-quatorze mille martyrs ont été enterrés là, avec quarante-six évêques illustres, etc. » Plusieurs auteurs entendent, par ces quarante-six évêques, quarante-six papes. Les historiens en citent au moins dix-sept. (Voy. Anastase, Bosius, Aringhi, Artaud, Barchini, etc.) Ce cimetière, le plus renommé de tous ceux qu'on voit autour de Rome, est plus ancien que Calixte, qui ne fit que l'agrandir et

l'orner. On y voit un ancien autel de pierre que le peuple dit être celui qui servait au saint pontife, mais que Fonseca croit postérieur au temps de S. Sylvestre. Quelques calendriers ne donnent à Calixte que le titre de confesseur; mais celui de Libère le met au nombre des martyrs. Il paraît par ses Actes qu'il fut tué dans une émeute populaire. Une partie de ses reliques est conservée, dit-on, dans l'église de Sainte-Marie-Transtévère à Rome. Pierre Moretto a composé un grand ouvrage intitulé *De S. Callisto, ejusque basilicâ S. Mariæ Trans-Tiberim nuncupatâ, disquisitiones duæ critico-historicæ*, Rome, 1752, 2 vol. in-fol. V—VZ.

CALIXTE II (GUI DE BOURGOGNE), fils de Guillaume Tête-Hardie, surnommé *le Grand*, comte de Bourgogne, naquit à Quingey, petite ville de ce comté, vers le milieu du 11^e. siècle. Élu archevêque de Vienne en 1088, il gouverna cette église pendant plus de trente ans avec beaucoup de sagesse. Le pape Gélase II, obligé de quitter Rome, et de chercher un asyle en France contre l'empereur Henri V, vit à son passage à Vienne Gui de Bourgogne, et l'engagea à se rendre à l'abbaye de Cluni, où son dessein était de se retirer; mais Gélase mourut avant l'arrivée de l'archevêque de Vienne, et les cardinaux qui avaient suivi ce pontife se hâtèrent de lui nommer un successeur. Gui de Bourgogne fut élu à Cluni, le 1^{er}. février 1119. Il était parent de l'empereur et des rois de France et d'Angleterre, oncle d'Adélaïde de Savoie, épouse de Louis-le-Gros. Ses vertus et ses talents, qui répondaient à sa haute naissance, le firent choisir dans les circonstances difficiles où se trouvait la cour de Rome, et il fut jugé propre à terminer les troubles qui dé-

solaient l'Église depuis cinquante ans. L'anti-pape Maurice Bourdin, qui avait pris le nom de *Grégoire VIII*, s'était emparé de cette ville et du siège pontifical. Après en avoir chassé Gélase II, il y avait couronné l'empereur Henri V. La querelle des investitures, cause de tous les troubles, était dans sa plus grande effervescence. Calixte craignait que sa nomination ne fût pas ratifiée à Rome. Elle y fut cependant reçue avec joie. L'Allemagne elle-même y applaudit, et Henri V, forcé de céder à l'opinion générale, promit de se trouver au concile que Calixte indiqua à Reims pour établir la paix entre l'Église et l'Empire. Le pape envoya des députés à l'empereur, qui parut disposé à traiter. Le concile s'ouvrit à Reims le 20 octobre; on y condamna les simoniaques, les prêtres concubinaires, et tous ceux qui exigeaient un salaire pour les sépultures et pour les baptêmes. Dès le lendemain de l'ouverture du concile, Calixte se rendit à Mouzon, pour conférer avec Henri. Ces démarches furent alors inutiles. Le pape revint à Reims sans avoir rien conclu, et ce ne fut qu'en 1122, le 23 septembre, que cette négociation fut terminée à la diète de Wurtzbourg, par un accord entre les légats du pape et les députés de Henri. L'empereur, par ce traité, conserve le droit de faire faire les élections en sa présence, et d'investir l'élu des régales par le sceptre, et le pape se réserve l'investiture par la crosse et l'anneau. L'empereur restitue tous les domaines confisqués sur l'Église depuis le commencement de la discordes, et les deux parties contractantes se promettent mutuellement une paix durable et sincère (*Voyez l'Histoire ecclésiastique*, de Fleury, et le *Tableau des révolutions*, par M. Koch). La réconciliation fut so-

lennelle ; l'empereur communia des mains de l'évêque d'Ostie, qui lui donna le baiser de paix. Au concile de Reims, Louis-le-Gros, roi de France, était venu se plaindre de l'invasion de la Normandie par Henri, roi d'Angleterre, et des mauvais traitements qu'il faisait subir au duc Robert, vassal de la couronne de France; Calixte ne prétendit point interposer son autorité; car les conciles alors, par la présence des ambassadeurs et des souverains, se trouvaient souvent transformés en assemblées politiques, où l'on discutait des intérêts temporels; mais, dans cette occasion, Calixte se contenta d'agir comme médiateur. Il vint à Rome en 1120, pour y rétablir le véritable siège pontifical; il y fut reçu avec les démonstrations les plus sincères de l'allégresse publique. Sa grâce et son affabilité lui gagnèrent l'affection du plus grand nombre. Il alla néanmoins dans la Pouille implorer le secours des Normands contre l'anti-pape Bourdin, qui fut obligé de quitter la ville. (Voy. BOURDIN). Ce fut pendant son voyage dans la Pouille que Calixte donna l'investiture de ce duché et de celui de Calabre à Guillaume, qui lui en fit l'hommage lige, ainsi que Robert Guiscard, son aïeul, et Roger son père, l'avaient fait aux pontifes précédents. Le pape tint ensuite un concile général, qui est compté pour le neuvième œcuménique, et comme le premier de Latran, où l'on remarque, parmi plusieurs décrets, celui qui annule toutes les ordinations faites par l'anti-pape Bourdin, et celui qui défend l'usurpation des biens de l'église romaine, et particulièrement de la ville de Bénévent, sous peine d'anathème. Ce fut dans ce concile qu'on décida d'envoyer des secours aux chrétiens de l'Asie. Calixte paya lui-même la rançon de Bau-

douin II, roi de Jérusalem, et fit une partie des frais pour l'équipement de la flotte que les Vénitiens armèrent pour la défense de ce monarque. Il aida aussi le roi d'Espagne, Alphonse VI, contre les Maures, et fit la guerre à Roger, roi de Sicile, qui s'était ligué avec l'empereur d'Orient contre les Vénitiens; il le vainquit, le fit prisonnier, et lui rendit la liberté peu de temps après. Calixte mourut le 12 décembre 1124. Son pontificat ne fut pas sans gloire. Il rétablit la paix dans l'église et dans la capitale du monde chrétien; il détruisit les tours de Cencio *Frangipane* et des autres petits tyrans; il soumit quelques comtes qui pillaient les biens de l'Église; il rétablit la sûreté au dedans et au dehors; il répara quelques monuments, et donna des aqueducs à la ville de Rome; il orna et enrichit l'église de St-Pierre, en empêchant des gens puissants de piller les offrandes qui lui étaient destinées. Plusieurs lettres, sermons, bulles, etc., de Calixte II ont été imprimés dans les *Miscellanea* de Baluze, le *Spicilegium* de d'Ac'héry, la *Collection des conciles* de Labbe, la *Floriacensis bibliotheca* de J. du Bosco, la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, l'*Italia sacra* d'Ughelli, le *Bullarium Cassinense* de Margarini, la *Marca Hispanica*, et dans le *De re diplomatica* de Mabillon. Deux des lettres de Calixte II à Othon, évêque de Bamberg, ont été imprimées à Ingolstadt, en 1602, in-4°; et quatre de ses sermons (sur S. Jacques, apôtre), qu'il avait prononcés en Gallice, ont été publiés à Cologne en 1618. On lui attribue une *Vie de Charlemagne* et un traité *De obitu et vita sanctorum*. Sa vie a été écrite par Pandulphe Alatin, et par Nic. de Rosellis. On trouve ces deux Vies dans Muratori. D—c.

CALIXTE III, élu pape le 8 avril 1455, s'appelait *Alphonse Borgia*, et était né à Valence d'une famille illustre. Devenu archevêque de cette ville et cardinal, il ne voulut recevoir aucun bénéfice en commende, en disant « qu'il se contentait d'une épouse qui était vierge. » Il voulait parler de son épouse de Valence. Le pontificat de Calixte III est remarquable par un acte de justice bien cher aux Français; ce fut lui qui donna des pouvoirs à une commission ecclésiastique pour reviser le procès de l'infortunée Jeanne d'Arc. Le jugement solennel qui intervint le 7 juillet 1456, déclara qu'elle était morte martyre pour la défense de sa religion, de sa patrie et de son roi (V. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. CV). Calixte ne la canonisa point; mais il autorisa les expiations religieuses qui eurent lieu à Rouen sur le tombeau de cette héroïne (Voyez *l'Histoire de France*, par Velly). Il fit la guerre aux Turks; ce fut le principal soin de son administration; mais il n'obtint que de médiocres succès. Il appela auprès de lui son neveu, fils de sa sœur, Roderic Lenznoli, qui prit le nom de *Borgia*, et fut depuis pape sous celui d'*Alexandre VI*. Il mourut le 6 août 1458. Il avait montré des vertus et quelque habileté dans sa politique; cependant quelques écrivains l'accusent d'avoir thésaurisé. Ils prétendent que l'on trouva dans ses coffres 50,000 écus d'or. Peut-être ces sommes faisaient-elles partir des dons gratuits qu'il s'était fait attribuer pour le succès de sa croisade. On lui attribue *l'Office de la transfiguration* (1).

D—s.

CALIXTE, anti-pape en 1159 (Voy. **ALEXANDRE III**, pape).

CALIXTE (GEORGE), théologien protestant, né à Medelby, dans le Holstein, le 14 décembre 1586, fit ses études à Helmstædt, à Jéna, à Giessen, à Tubingue et à Heidelberg. Chargé de l'éducation du jeune Matthieu Overbeck, hollandais fort riche, il l'accompagna dans ses voyages en Angleterre et en France, où il se lia avec le célèbre historien De Thou. Rentré en Allemagne, il y acquit une grande considération, et fut nommé, en 1614, professeur de théologie à Helmstædt. Le duc Frédéric-Ulrich de Brunswick le retint dans cette ville, malgré les offres avantageuses qu'on lui faisait ailleurs, et, peu après, le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigsutter. En 1645, à la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn; mais sa sagesse ne put s'y faire entendre. La modération de ses opinions dans la querelle des catholiques et des réformés l'avait déjà rendu suspect; on prétendait trouver dans son *Epitome theologiae moralis*, Helmstædt, 1634, de dangereuses hérésies; il avait eu déjà à défendre ses opinions et lui-même. Dès qu'il parut à Thorn, des théologiens acharnés, entre autres Hulsemann, Botsac et Calov, refusèrent de le reconnaître pour orthodoxe; les universités de Jéna, de Strasbourg, de Giessen, de Tubingue, de Marbourg, de Greifswald lui opposèrent une foule d'ennemis, tandis que celles de Helmstædt, de Bintel et de Königsberg lui fournissaient quelques défenseurs. Il avait indiqué des moyens de réunir entre eux les réformés et les luthériens; il avait proposé des mesures de conciliation. On fut en de vouloir fonder une école de *syncretistes*,

(1) On trouve des Lettres etc., de Calixte III, dans le *Spicilegium de Achery*, la *Collection des conciles de Labbe*; dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et dans le *Codex juris gentium diplomatique* de Leibnitz.

à qui leur douceur ne faisait point pardonner leurs hérésies, et qui se sont aussi appelés *calixtins*. On disputa sur la nécessité des bonnes œuvres, sur la révélation de la Trinité dans l'Ancien-Testament, etc. Vainement les princes temporels s'efforcèrent de raffiner la bonne intelligence entre les membres du colloque; elle ne reparut qu'après la mort des plus opiniâtres d'entre eux. Celle de Calixte survint le 19 mars 1656. On trouve une liste complète de ses nombreux écrits dans sa *Consultatio de tolerantia reformatorum*. Helmstædt, 1658, in-4°, réimprimée dans la même ville en 1697. Les principaux sont : I. *Compendium theologiæ, epitome theologiæ moralis*, 1654, in-4°.; II. *Disputationes XV de præcipuis christianæ religionis capitibus*, 1611, in-4°.; III. *Via ad pacem inter protestantes restaurandam*; IV. *De conjugio clericorum*, 1631, in-4°, réimprimé à Francfort en 1653; V. *De arte novâ contra Nichusium*, Helmstædt, 1634, in-4°.; VI. *Responsum vindictis theologorum Moguntinorum pro romani pontificis infallibilitate*, 1644 et 1645, 2 part. in-4°, réimprimées en 1672; VII. *Considerium et studium concordie ecclesiasticæ*, Leyde, 1651, in-4°.; VIII. *Quatuor Evangelicorum scriptorum concordia*, 1624, in-4°.: cet ouvrage a eu six éditions, même format; IX. *Expositio in Acta Apostolorum et Pauli epistolas*, Brunswick, 1654, in-4°.; X. *De peccato tractatus diversi*, Helmstædt, 1659, etc. C'est à Calixte que l'on doit l'*Anti-Moguntin*, Helmstædt, 1644, in-4°., ouvrage dirigé contre la faculté de théologie de Mayence. La modération de Calixte est une preuve incontestable de son bon caractère et de

ses lumières; Bossuet lui-même a rendu hommage à son habileté. « Le » fameux George Calixte, dit-il dans » son *Traité de la communion sous » les deux espèces*, le plus habile » des luthériens de notre temps, qui » a écrit le plus doctement contre » nous. » G—r.

CALIXTE (FRÉDÉRIC-ULRIC), fils du précédent, naquit à Helmstædt le 8 mars 1622, et fut destiné d'abord à la médecine, pour laquelle il avait montré de grandes dispositions. En 1640, il alla en Suède; mais rappelé par son père, il quitta la médecine, et se livra à l'étude de la théologie, où il fit de rapides progrès. Il assista en 1645 au colloque de Thorn, alla ensuite à Dantzic et à Königsberg, où il s'arrêta pour soutenir une thèse contre le docteur Myslenta en l'honneur des opinions de son père. Il revint à Helmstædt, et publia un petit *Traité De purgatorio*, où il défendit plusieurs propositions qu'il avait avancées dans ses *Disputationes* avec le jésuite Mulmann. En 1650, il lut en pleine académie une dissertation intitulée *De baptismo et antiquis circa illum ritibus*, qui eut beaucoup de succès, et lui valut l'honneur de professer la théologie positive. Peu de temps après, il parcourut la Saxe, l'Autriche, la Hongrie, passa en Italie, séjourna quelque temps à Rome, où il vit plusieurs cardinaux et le pape Innocent X, dont il sut gagner l'estime, et de là il passa en France. Retiré dans ses foyers, il fut créé docteur en théologie. En 1664, Auguste, duc de Wolfenbüttel, le nomma conseiller de l'église consistoriale. En 1681, il succéda au docteur Titius dans la chaire de professeur de controverse, et, en 1684, les ducs Rodolphe Auguste et Antoine Ulrich le créèrent

lœnigslutter. Il s'occupa des travaux de son père, querelles avec plusieurs r divers points de théologie longue fut celle qu'il sou Gilles Strauch, au sujet de la brochure intitulée *De liquidissima*, qu'il avait pon à un ouvrage imprimé *Consilia Wirtembergense* le titre de *Consensus* rauch répondit à cette brochure une autre brochure en huit articles. La quegea et se prolongea; mais versité de Helmstædt finit larer en faveur de Calixte. un grand nombre de traion trouve la liste dans l'ouson père, intitulé : *Con: tolerantia reformatorum*. : surprise dans sa vie qu'il ais le latin par principes; bituel qu'il en faisait dans s le lui avait seul enseigné; léfiat-il de lui-même, et, aisait imprimer un ouvrage l'avait soin de soumettre son a révision de quelque profesurulle 13 janv. 1701. G—T. (JEAN VAN), dessinateur r, né à Nimègue en 1655, d'un horloger, qui, ayant secret d'augmenter considé t le son des cloches, en méd divers métaux, voulait lui re ses talents. Le goût du Call se prononça pour le t son père ne s'opposa point nchant. Ses premiers essais s copies bien faites des payBreughel, de Paul Bril, etc. rque d'autant plus ses succ n'avait point de maîtres. Ce nent seul qu'il apprit, avec s des livres, l'anatomie et la ve. Il prit ensuite le sage par-

ti de voir la nature par ses propres yeux, et fit aux environs de Nimègue des dessins à l'encre de la Chine, qui lui valurent les suffrages des connaisseurs et furent chèrement achetés. Il voyagea ensuite en Italie, et vint à Rome, où, dit Descamps, il recueillit une moisson plus abondante que jamais de dessins de toute espèce. Toujours bien récompensé de ses travaux, il revint dans son pays natal par l'Allemagne et la Suisse, dessinant partout les vues les plus pittoresques. Un de ses plus beaux ouvrages représente, en 72 feuilles, les vues les plus intéressantes du cours du Rhin, depuis la chute de Schaffhouse jusqu'à Schevelingen. P. Schœnck l'a publié sous ce titre : *Admirandorum quadruplex spectaculum*. Van Call s'étant fixé à la Haye, il y grava à l'eau forte plusieurs de ses dessins, et vit ses gravures aussi recherchées que les originaux; il peignit aussi en miniature, et mourut à la Haye en 1703, à l'âge de quarante-huit ans, laissant quatre enfants, dont deux furent artistes. — Pierre van CALL, fils du précédent, s'adonna, comme son père, au paysage. Resté orphelin à l'âge de quinze ans, il ne laissa pas de se former à force de travail et par son goût naturel, au point d'acquérir une grande réputation. S'étant aussi appliqué à l'architecture civile et militaire, il fut beaucoup employé dans sa patrie, et ensuite par le roi de Prusse, qui lui fit dessiner à l'aquarelle toutes les forteresses et les champs de bataille de la guerre de Flandre, sous Louis XV.

D—T.

CALLARD DE LA DUQUERIE (JEAN-BAPTISTE), professeur de médecine à l'université de Caen, et membre de l'académie de cette ville, où il est mort en 1718, âgé de quatre-vingt-huit ans, avait le goût des

sciences et beaucoup d'érudition. On a de lui : *Lexicon medicum etymologicum, sive tria etymologiarum millia quas in scholis publicis medicinae alumnos ita postulantes edocuit*, Caen, 1673, 1692, in-12; Paris, 1693, in-12 : cette édition est augmentée. Cet ouvrage fort estimé ne contient cependant que les étymologies des termes de médecine. Il en a donné une édition in-fol., considérablement augmentée, contenant onze mille étymologies des termes de médecine, chirurgie, pharmacie, botanique, chimie et physique, imprimée à Caen, 1715, in-fol. C'est à Callard que l'on doit le premier établissement d'un jardin de botanique à Caen. Il s'était beaucoup appliqué à connaître les plantes de la Normandie, et il a donné le résultat de ses recherches dans un petit ouvrage rare et peu connu, intitulé : *Catalogus plantarum in locis paludosis, pratensibus, maritimis, arenosis et sylvestribus propè Cadomum in Nortmannia nascentium*, Paris, 1714.

D—P—s.

CALLENBERG (GÉRARD), lieutenant-amiral de Hollande et de Westfrise, né à Willemstadt, en 1642, dut à son courage et à la fortune son rapide avancement. Il commandait un vaisseau de ligne, dans un combat livré par les Français aux Espagnols et aux Hollandais réunis, en 1676, sur la côte de Sicile : le grand amiral de Ruyter fut grièvement blessé, et mourut quelques jours après ; les Français, profitant du trouble que la mort de l'amiral jetait dans la flotte ennemie, l'attaquèrent de nouveau à la hauteur de Palerme; de Haan, qui avait pris la place de l'amiral, tomba entre les mains des Français; Callenberg, resté seul chef de la flotte, se distingua, et fit si bien que les Français

furent obligés de gagner le large. Peu de temps après, il fut nommé vice-amiral, et, en cette qualité, il se signala dans plusieurs expéditions, entre autres dans celle que les Hollandais firent, en 1690, sur les côtes de Normandie. En 1694, étant chargé d'escorter, sous le commandement de l'amiral Wheler, un grand convoi de vaisseaux marchands d'Italie au Levant, il eut le bonheur d'échapper, auprès de Gibraltar, à une affreuse tempête qui anéantit une grande partie de la flotte; il parvint ensuite à débloquer le port de Barcelone, et reçut, comme témoignage de la reconnaissance de cette ville, des vases de vermeil. Le roi d'Espagne lui envoya une croix de diamants. En 1696, il bombardait la ville de St-Martin, dans l'île de Ré, et, l'année suivante, on le vit successivement devant Cadix, et au combat de Vigo, si glorieux pour les Hollandais, et où il eut encore le commandement en chef, à cause de l'indisposition de l'amiral Almonde. En 1704, il escorta Charles d'Autriche à Lisbonne, débarqua avec le prince de Hesse-Darmstadt sur la côte de Catalogne, et, comme cette tentative n'eut point de succès, il bombardait, avec les Anglais, la forteresse de Gibraltar, qui, malgré sa position formidable, fut obligée de capituler. A peine Gibraltar s'était-elle rendue, que Callenberg chercha les Français dans la baie de Cadix. Dans l'engagement qu'il eut avec eux, son vaisseau l'*Albemarle* fut mis hors de combat; il en monta aussitôt un autre, et vit le sien sauter en l'air. Ce fut sa dernière expédition; il revint en Hollande, et fut dans sa vieillesse lieutenant de Vlaedingen, où il mourut l'an 1722.

D—c.

CALLENBERG (JEAN - HENRI), savant orientaliste et théologien protestant, né le 12 JANV. x 1694, dans

rs de Saxe-Gotha, après avoir étudiés à l'université de Halle, nommé professeur de philosophie en 1727, et de théologie en . Rien n'égalait le zèle qu'il déployait pour le succès des missions que les protestants ont établies dans l'Orient. On sait que, depuis les apôtres, les missions ont toujours existé dans le monde catholique, qu'elles reprirent avec une nouvelle ferveur aux 15^e. et 16^e. siècles, surtout à l'époque de l'établissement des jésuites. Indépendamment de ces avantages qu'en recueillit la religion, elles furent très utiles aux gouvernements de Portugal, d'Espagne et de France. Frappés de ces avantages les Anglais, les Hollandais et les Français envoyèrent, dans les pays orientaux par leurs armes, des prédicateurs pour y annoncer l'Évangile, et les religieux envoyés par les catholiques le faisaient, au lieu de leur vie, chez des peuples féroces et antropophages. Callenberg consacra son temps et sa fortune à servir aux missionnaires de sa religion des livres dont ils avaient besoin pour leurs travaux apostoliques. L'arabe étant assez généralement employé dans les différentes langues orientales, il commença par établir une école, et à ses frais, une imprimerie arabe et une hébraïque; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des infidèles répandus dans tout le Levant. Il y fit imprimer sous ses yeux des traductions de la Bible, d'autres livres ascétiques, et beaucoup d'autres ouvrages, dont plusieurs ne sont pas sans intérêt pour les Européens. On peut voir le détail dans Dreyer (*Description du cercle de la Bible*, 2^e. partie); nous n'indiquerons que les principaux: I. *Scripturae historiae litterariae recensio critica*, Halle, 1724, in-8°.; II.

Prima rudimenta linguae arabicae, 1729, in-8°.; III. *De l'état de la colonie de Surinam*, 1731, in-8°, en allemand; IV. *Kurze Anleitung zur Jüdisch - teutschen Sprache*, 1733, in-8°. C'est une grammaire élémentaire de l'hébreu corrompu que parlent les juifs d'Allemagne; il y joignit, en 1736, un petit dictionnaire. V. *Scriptores de religionibus Muhammedicis*, 1734; in-8°.; VI. *Specimen indicis rerum ad litteraturam arabicam pertinentium*, 1735, in-8°.; VII. *Specimen bibliothecae arabicae*, 1736, in-8°.; VIII. *Loci codicum arabicorum de jure circa christianos Muhammedico*, 1740, in-8°.; IX. *Repertorium literarium topicum*, *ibid.*, 1740, in-8°.; X. *Grammatica linguae graecae vulgaris, paradigmata ejusdem*, 1747, in-8°.; XI. *Relation des voyages entrepris pour le bien de l'ancienne chrétienté d'Orient*, 1757, en allemand; XII. traduction arabe du *Petit catéchisme de Luther* (1729, in-12), du *Nouveau-Testament*, des livres V et VI du *Traité de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne* (1733-1735, in-12), et de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1738-39, in-8°.). Cette dernière n'est qu'une réimpression de la traduction publiée en 1663 par le P. Célestin de Ste.-Lidwine, carme, frère du savant Gellius, mais de laquelle Callenberg retrancha le 4^e. livre tout entier, et les passages des livres précédents qui ne sont pas conformes aux opinions des protestants. Il continua, avec un zèle infatigable, à s'occuper de la traduction et de l'impression de tous ces livres jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juillet 1760. L'institut qu'il avait fondé continua de faire imprimer la traduction des livres religieux, de les distribuer aux juifs et aux musulmans,

d'envoyer quelques missionnaires, d'examiner les nouveaux convertis qui se présentaient, et de suivre ainsi l'intention du fondateur ; mais le zèle de ces nouveaux apôtres se refroidit peu à peu, et, vers 1792, l'entreprise fut tout-à-fait abandonnée. Callenberg avait écrit lui-même, en allemand, l'histoire de l'origine de ces missions dans les deux ouvrages suivants : I. *Relation d'une tentative pour ramener le peuple juif aux vérités du christianisme*, Halle, 1728-39, 5 vol. in-8°. ; II. *Relation d'une tentative pour ramener à Jésus-Christ les mahométans abandonnés*, Halle, 1759, in-8°. Il publia encore, sur le même sujet : *Sylloge variorum scriptorum ad Christum conversione expetitâ, speratâ, tentatâ, exhibens*, Halle, 1745, in-8°. — CALLEBERG (Gaspard), jésuite, né dans le comté de la Marck, en 1678, enseigna la philosophie à Munster, et la théologie à Paderborn, à Trèves, et à Aix-la-Chapelle ; il mourut à Cösfeld, le 11 octobre 1742, après avoir publié, sous le voile de l'anonyme, quelques livres latins de théologie et de droit canonique, d'un intérêt purement local, et dont on peut voir le détail dans Harzicim, *Biblioth. colon.* C. M. P.

CALLENBERG (GEORGE-ALEXANDRE - HENRI - HERMANN, comte DE), conseiller intime de l'électeur de Saxe, né le 8 février 1744, dans sa terre de Muskau, dans la Haute-Lusace, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions ; l'éducation qu'il reçut de son père le prépara merveilleusement pour celle qu'il alla prendre plus tard à Genève, où la société des Bonnet, des Saussure, des Tronchin, et le mouvement que donnait aux esprits le voisinage de Voltaire, ne contribuaient pas peu à former les jeunes

gens. Il partit de là pour voyager courut l'Italie, la France, M^{lle}. de Latour-du-Pin, et dans la seconde année de son voyage Il se remit à voyager, alla en Angleterre, et, retenu ensuite ses terres, par le désir de soulever sa vieillesse de son père et de son bonheur de ses vassaux, il y l'estime et l'affection de tous ceux l'entouraient, fut un des plus protecteurs de la *Société patriotique* de la Haute-Lusace, traduisit en français, et en français la *Ligue des princes*, du célèbre Muller, et le 4 mai 1795, après s'être marié en 1773, avec M^{lle}. d'Oerzen, major-général prussien de ce

GALLESCHROS, architecte vivait à Athènes dans la 50^e année, 544 ans avant J.-C. Il fut un des quatre architectes que Périclès chargea de construire le temple de Jupiter Olympien, qui ne fut achevé que sept siècles plus tard, sous le règne de l'empereur Adrien (Voy. l'ARTISTATES, placé par erreur sous le nom d'AUTISTATES). L—S

CALLET (JEAN-FRANÇOIS), né à Versailles le 25 octobre 1711, fit de bonnes études, et y joignit un goût des mathématiques. Il vint à Paris en 1768, et il eut occasion de s'instruire plus à fond. En 1771, il forma des élèves distingués par son école du génie, où les examens étaient sévères, et les réceptions difficiles. En 1779, il remporta le prix de société des arts de Genève avant de partir sur les échappements ; en 1780, il termina son édition des *Tables Gardiner*, in-8°. , qui était exacte et exacte : on y trouve les logarithmes des nombres jusqu'à 100000. En 1788, il fut nommé pro

aphie à Vannes, ensuite à e. Il revint à Paris en 1792, fesseur des ingénieurs-géomètres à dépôt de la guerre pendant 10. Cette place ayant été supprimée, il s'occupa à professer dans la ville. Il fut toujours regardé comme un des meilleurs maîtres de mathématiques. En 1795, il publia la nouvelle stéréotype des *Tables des Logarithmes* (jusqu'à 108,000), augmentée considérablement, avec des tables de logarithmes des sinus pour la division décimale du cercle : ces tables premières qui aient paru. En 1797, il présenta à l'Institut l'idée d'un nouveau télégraphe, et d'une langue télégraphique, née d'un dictionnaire de mots français qui y étaient combinés par une combinaison particulière. Ces travaux avaient été publiés, il était depuis longtemps géométrique, et, malgré son âge, il publia encore cette année un ouvrage sur les longitudes en mer, intitulé *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation*. Il mourut le 14 novembre 1798. — CALLET (Nicolas), avocat, dans le 16^e siècle, a écrit un commentaire sur les lois municipales du pays de la Normandie sous le titre de *Callæus in rebus municipalis*, Paris, 1640.

Z.

CALACHI (NICOLAS), né à Venise en 1645, en sortit à l'âge de 16 ans pour étudier à Rome, et, après avoir terminé ses études, fut reçu docteur en philosophie et en théologie. En 1670, il fut appelé à Venise pour y enseigner les langues grecque et latine, la philosophie d'Aristote; en 1677, à Padoue, où il professa successivement la logique d'Aristote, la philosophie, la rhétorique. Il garda

cette dernière chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mai 1707. On a de lui quelques discours qu'il prononça en diverses circonstances. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, dont il n'a été publié que les suivants : I. *De ludis scenicis mæstorum et pantomimorum*, edente M. A. Maderio, Padoue, 1713, in-4^o, et dans le second tome du *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre. Ce traité, qui fait connaître le théâtre grec et romain mieux qu'on ne l'avait connu jusque-là, était resté dispersé parmi les papiers de l'auteur, qui était mort sans y avoir mis la dernière main; le dernier chapitre est même demeuré imparfait. L'ouvrage est curieux, et mérite d'être lu. II. *De gladiatoribus; De suppliciis servorum; De Osiride; De sacris Eleusiniis eorumque mysteriis*. Ces quatre dissertations ont été publiées par le marquis Poleni, dans le 3^e volume de son supplément au *Thesaurus antiquitatum*. A. B.—r.

CALLIAS. Il est question de plusieurs personnages de ce nom dans l'histoire d'Athènes. Le plus ancien que nous connaissons est Callias, fils de Phœnix, de la famille des Eumolpides. Il remporta le prix de la course des chevaux en la 54^e olympiade (564 av. J.-C.), et le second prix de la course des chars. Lorsque Pisistrate fut chassé d'Athènes, il fut le seul qui osa acheter ses biens, que le peuple avait mis en vente. Il avait trois filles, qu'il dota richement, et à qui il permit de choisir ceux qu'elles voudraient pour époux. Il eut un fils nommé *Hipponicus*, qui fut père d'un second Callias. Celui-ci était d'abord (porte-flambeau), ce qui était la seconde dignité des prêtres d'Eleusis. Lorsque les Perses débarquèrent à Marathon, il se trouva en combat,

et un barbare le prenant pour le roi des Athéniens, à cause de sa longue chevelure et des bandelettes dont elle était ornée, lui demanda la vie, en lui montrant une fosse où il avait caché ses richesses ; mais Callias le tua, et s'en empara, ce qui lui fit donner le surnom de *Laccoploutos* (puits d'or). Cette anecdote, qu'on trouve dans Plutarque, ne nous paraît pas plus vraie que celle qu'Athénée rapporte, et qu'on trouvera à l'article *Hipponicus*. Callias fut chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent à Suse, l'an 469 av. J.-C. Il y conclut avec Artaxercès cette paix célèbre, par laquelle ce prince s'engageait à laisser libres les villes grecques de l'Asie, à tenir ses troupes à une journée de distance des côtes, et à ne pas laisser naviguer ses vaisseaux dans les mers qui s'étendent depuis les roches Cyanées jusqu'aux îles Chélidoniennes. Il fut accusé, à son retour, de s'être laissé corrompre par les présents du roi de Perse ; mais il fut absous à cet égard, et il fut seulement, en rendant ses comptes, condamné à payer cinquante talents, ce qui n'empêcha pas qu'on ne lui rendit les plus grands honneurs, et qu'on ne plaçât sa statue auprès de celles des éponymes (les héros dont les tribus avaient pris leurs noms). Il donna aussi le nom d'*Hipponicus* à son fils, qui fut père d'un troisième Callias, surnommé, suivant Plutarque, le *Riches* ou le *Prodigue*. Il fut d'adoques comme ses ancêtres, et commandait les hoplites athéniens à la bataille où Iphicrates tailla en pièces un corps de Lacédémouiens (l'an 392 avant J.-C.). Le repas qu'il donna à l'occasion de la victoire au Pancrace que le jeune Autolycus avait remportée aux Panathénées, l'an 421 avant J. C., sera à jamais célèbre par la

description que Xénophon nous a laissée dans son *Banquet*. Callias se rendit surtout fameux par ses prodigalités ; elles épuièrent sa fortune, que Lysias un plaidoyer prononcé l'an 38 J.-C., dit qu'il lui restait à peine quelques talents des deux cents que lui avait laissés. Il fut nommé l'an 372 avant J.-C., chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent pour conclure la paix. Il avait environ quatre-vingt-huit ans, et dut pas vivre long-temps après. Il faut donc pas croire ce que dit Plutarque, qu'il tomba, sur la fin de ses jours, dans un tel dénuement qu'il ne lui restait plus qu'une vieille barbare pour le servir, et qu'il avait quitté des choses les plus nécessaires à la vie. Cela est démenti d'ailleurs par ce que dit Dion Chrysostome dans son discours sur le procès qui s'éleva au sujet de sa démission. Il avait d'abord épousé la fille de Glaucon, dont il est nommé *Hipponicus*. Il épousa ensuite une des filles d'Ischomachus, et qui était veuve, étant venue avec lui, il entretint avec elle une liaison scandaleuse, ce qui obligea l'épouse à le quitter. Il chassa sa première femme, quoique enceinte, et l'épouse prit bientôt après, il recouvra un enfant. C'est ce 3^e. Callias qui l'an 407 av. J. C., le moyen de le cinabre des mines d'argent.

CALLIAS, poète dramatique, fils de Lysimaque, fut de la tribu de *Schaenion*, de la profession de père, qui était cordier. Il composait des tragédies et des comédies, pour lesquelles on comptait les *Calypso*, *Atalante*, etc. Voyez SA CALLIAS, né à Syracuse, et dont l'*Histoire des guerres de Sicile* est citée par les anciens. Il qu'il vivait vers l'an 316 av.

reproche d'avoir loué la vanité d'Agathocle, qui rent les lois divines et humaines qui combla Callias de

V—vz.

S, architecte grec, était en Phénicie, et vivait dans l'empire, 308 ans av. J.-C. Voyé par les Rhodiens, et les murs de Rhodes une rue avec laquelle on pouvait et enlever en l'air une tour roulante, dont se servaient les assiégeants pour battre les murailles des villes. Les Rhodiens enchantés de cette découverte firent à Callias une pension publique, qu'ils avaient précédemment à Diognète, le Rhodes. Sur ces entrefaites Poliocertes vint mettre le siège à la ville; il amena un athlète d'Athènes, nommé Epimachus, pour détruire l'effet des machines de Callias, fit construire une tour grande et si lourde, que l'on fut obligé d'annoncer aux Rhodiens qu'on ne pourrait ni l'enlever ni l'écarter. Il fallut avoir recours

qu'on avait d'abord écarté; mais, irrité de l'ingratitude des concitoyens, il refusa de le faire; enfin, on lui députa les Rhodiens et les pontifes. Diognète vint à leur secours par leurs prières, et seulement pour récompense leur donna la propriété de l'hécatombe; parvenant à s'en rendre maître, qui lui fut promis. Aussi-tôt il mit la main à l'œuvre à Athènes, et on dirigea tous les efforts de la ville vers le terrain sur lequel la tour devait passer. Suivant la coutume, au contraire, on creusa une galerie souterraine qui affaiblit le socle; lorsque la machine fut arrivée, elle tomba, soit que la terre fut hu-

mectée par les eaux des égouts, soit qu'elle fût minée, l'hécatombe s'enfonça de manière qu'il fût impossible de s'en servir et Démétrius, privé de ce moyen, leva le siège. Diognète fut regardé comme le sauveur de sa patrie, et on ne parla plus de Callias. L—S—z.

CALLIBIUS, spartiate, se conduisit avec beaucoup d'insolence à Athènes, où Lysandre l'avait placé comme harmoste après la bataille d'Égos Potamos. Il se permit de lever le bâton pour frapper l'athlète Autolycus (sur lequel Xénophon a composé son *Banquet*), qui, plus adroit que lui, le prit par les jambes et le jeta à terre. Lysandre, à qui il alla porter ses plaintes, lui dit qu'il ne savait pas gouverner les hommes libres; mais les trente tyrans firent mourir Autolycus pour le satisfaire, et Callibius leur témoigna sa reconnaissance, en approuvant les mesures sanguinaires qu'ils prirent contre ceux de leurs concitoyens dont les richesses tentaient leur cupidité. C—n.

CALLICLÈS, sculpteur grec, était de Mégare, et fils de Theoscome, qui s'était rendu célèbre par une statue de Jupiter, que les Mégariens regardaient comme le plus bel ornement de leur ville, et à laquelle Phidias avait travaillé. Calliclès soutint la réputation de son père. Un de ses meilleurs ouvrages était la statue de Diagoras, athlète vainqueur au pugilat. Ce sculpteur a vécu environ 420 ans avant J.-C. Pausanias en fait un grand éloge. — Il y eut un autre CALLICLÈS, peintre, qui ne peignait que de petits tableaux (ils n'avaient, dit-on, que trois pouces de circonférence), et qui, suivant Varro, aurait pu, dans de plus grandes compositions, s'élever au même rang qu'Euphranor. On croit que cet artiste florissait 320 av. J.-C. L—S—z.

CALLICRATES, architecte grec,

florissait à Athènes dans la 84^e. olympiade, 444 ans avant J.-C. Le temple célèbre, dit le *Parthénon*, a immortalisé le nom de cet artiste, ainsi que celui d'Ictinus, qui coopéra à la construction de ce monument. Ce fut Périclès qui le fit élever dans l'Acropolis ou citadelle d'Athènes, et qui chargea Phidias d'en diriger la décoration et les sculptures. Ce temple, en forme de parallélogramme, était entouré d'une file de colonnes d'ordre dorique séparées du mur de la Cella, ou du corps du temple, par un léger intervalle. Les frontons des deux extrémités étaient supportés par huit colonnes, et ornés de bas-reliefs, dont l'un représentait *la Dispute de Minerve et de Neptune pour donner un nom à la ville d'Athènes*, et l'autre, *Jupiter présentant Minerve à l'assemblée des dieux*. Les métopes ou intervalles qui se trouvent entre les triglyphes de l'ordre dorique représentaient des combats de centaures, et sur la frise, qui régnait tout autour et à l'extérieur du mur de la Cella, on avait sculpté la procession mystérieuse des Panathénées. Les colonnes étaient sans base, et reposaient sur des marches qui entouraient tout l'édifice : il avait deux cent vingt-un pieds de long d'orient en occident, et quatre-vingt-quatorze de large. On avait employé, pour le bâtir, un marbre dont la blancheur éclatante relevait encore la majesté de l'architecture, l'élégance des profils et la perfection des sculptures. La construction était si soignée, qu'on apercevait à peine les fissures des blocs. Les siècles et les révolutions avaient respecté un ouvrage si parfait, et le chef-d'œuvre d'Ictinus et de Callicrates existait encore dans son entier en 1676. Il avait servi de temple aux Athéniens, d'église aux chrétiens, et de mosquée aux Turcs ; mais

l'année suivante, pendant d'Athènes par les Vénitiens mandés par le provvediteur ; une bombe tomba sur le Parthénon, où étaient renfermés les portraits des rois de France ; en un moment, ce admirable ne fut plus qu'un amoncellement de ruines. On acheva de gâter les bas-reliefs des frontons voulant les emporter, et, pendant ces temps, les étrangers et les Français n'ont cessé de dépouiller le Parthénon de ses riches débris. Une seule colonne, de l'entablement des frontons, qui subsiste encore pour exciter l'admiration, fait juger de la magnificence des colonnes et du génie de Callicrates et de Ictinus. — Il y eut un autre CALICRATES, dont Pline, Plutarque et quelques autres ont parlé ; d'un habile sculpteur, mais dont le bon goût refuse cette qualification ; s'attachait à faire des ouvrages d'une délicatesse et d'une finesse excessive ; il avait gravé des figures sur des grains de raisin en concert avec Mirmecydes, artiste dans le même genre, char attelé de quatre chevaux pouvait cacher sous une aile de plume, et des fourmis dont on dit qu'il avait tous les membres. Il plaçait ses ouvrages sur de la soie noire, que l'œil les aperçoit plus facilement. On ne s'étonnera pas que l'œuvre de ces artistes ne ne soit pas parvenus ; mais peut-être surprendra-t-on que l'histoire ait presque oublié leur souvenir et leur réputation. Ictinus et CALICRATES, né à Laconie, ville de l'Achaïe, fut, par ses talents, l'un des principaux artisans de la ruine de la Grèce. Il vint à Rome, l'an 179 avant J.-C. pour plaider la cause des Achéens exilés de Lacédémone, il et

le sénat romain à ne pas per-
 son désidérât sur les ordres
 le lui. Le sénat, déjà assez
 raiter les peuples alliés com-
 jets, suivit son conseil, et,
 gédiant, le recommanda aux
 comme un homme qui avait
 nce du peuple romain, ce
 nommer préteur l'année sui-
 s Romains ayant défait Per-
 édruit la Macédoine en pro-
 voyèrent dix commissaires
 l'administration de ce
 les autorisèrent à prendre
 nce des affaires du reste de
 , comme le faisaient les rois
 oins. Callicrates, s'étant ren-
 s d'eux, accusa les princi-
 éens d'avoir favorisé Persée.
 ces commissaires s'étant ren-
 : l'Achaïe pour examiner la
 cette accusation, il eut l'au-
 introduire un dans l'assem-
 érale des Achéens, quoique
 éfendu; et, soutenant ce qu'il
 uncé, il prétendit que ceux
 ont été préteurs étaient tous
 dans son accusation. Xénon,
 x, qui jouissait de la plus
 nsidération, s'étant levé, ré-
 'il lui serait facile de se jus-
 tifier devant le sénat romain,
 lisait uniquement pour prou-
 innocence; car les Achéens,
 té d'alliés, ne pouvaient être
 : par leurs concitoyens; mais
 ssaire romain, saisissant cette
 e pour empiéter sur les droits
 éens, renvoya sur-le-champ
 ous ceux que Callicrates avait
 il y en avait plus de mille, et
 ains, les croyant déjà con-
 par les Achéens, les envoyè-
 exil dans la Toscane et dans
 parties de l'Italie, d'où ils ne
 aient entendre leurs réclama-
 au bout de dix-sept ans, et on

permit alors à ceux qui restaient (ils
 n'étaient pas plus de trois cents) de
 retourner dans leur patrie. Callicrates
 se vit en butte à l'exécration publi-
 que; mais il en fut dédommagé par l'a-
 mitié des Romains. Le sénateur Gallus,
 étant venu quelque temps après dans
 la Grèce, le chargea de juger une con-
 testation qui s'était élevée entre les
 Argiens et les Lacédémoniens, au sujet
 de leurs limites. Les Oropiens, vers
 l'an 157 avant J.-C., ayant des sujets
 de plainte très graves contre les Athé-
 niens, offrirent dix talents à Ménal-
 cidas pour qu'il engageât les Achéens,
 dont il était alors préteur, à venir à
 leur secours. Ménalcidas, ayant prom-
 is la moitié de cette somme à Calli-
 crates, entraîna, de concert avec lui,
 les Achéens dans une expédition con-
 tre les Athéniens: elle n'eut aucun
 succès. Ménalcidas ne s'en fit cepen-
 dant pas moins payer, mais il ne
 voulut rien donner à Callicrates, qui,
 pour s'en venger, l'accusa, lorsqu'il fut
 sorti de place, d'avoir cherché à détach-
 er les Spartiates de la ligue achéenne.
 Ménalcidas, ne pouvant se justifier,
 corrompit à prix d'argent Diuæus, son
 successeur, qui, pour le servir, entraîna
 les Achéens dans une suite de démar-
 ches toutes plus inconsidérées les unes
 que les autres. Ils se virent obligés
 d'envoyer, à ce sujet, une nouvelle am-
 bassade à Rome, et Callicrates, qui en
 faisait partie, mourut en y allant,
 dans l'île de Rhodes, vers l'an 147
 avant J.-C. C—R.

CALLICRATES. Voy. CALLIPPUS.

CALLICRATIDAS, Spartiate, com-
 mença à se faire connaître vers la fin
 de la guerre du Péloponnèse, où les
 Lacédémoniens l'envoyèrent à Éphèse
 prendre le commandement de leur es-
 cadre. Il eut beaucoup de désagrè-
 ments à essayer de la part de Ly-
 sandre, qui, mécontent de ce qu'on

lui avait donné un successeur, renvoya l'argent qui lui restait à Cyrus le jeune, qui avait fourni jusqu'alors aux dépenses de l'escadre, et dit à Callicratidas qu'il pouvait aller lui en demander. Il ajouta, en présence des alliés, qu'il lui laissait une escadre maîtresse de la mer. « Puisque cela est, répartit Callicratidas, conduisez-la à Milet, en laissant Samos à gauche, et livrez-la moi dans cette ville. » Lysandre s'en excusa sur ce qu'il n'avait plus le commandement. Après son départ, Callicratidas alla à Sardes pour demander de l'argent à Cyrus. Il se présenta à la porte du palais du prince, on lui dit qu'il était à boire : « J'attendrai qu'il ait bu, » répondit-il avec une simplicité vraiment spartiate, dont les Perses rirent beaucoup. N'ayant pas été plus heureux une seconde fois, il maudit ceux qui avaient mis les Grecs dans la nécessité de faire la cour aux barbares pour avoir de l'argent, et se promit bien, lorsqu'il serait à Sparte, de faire tous ses efforts pour réconcilier les Lacédémoniens et les Athéniens. Étant revenu à Milet sans argent, il décida les habitants de cette ville à fournir aux besoins de son escadre, et alla aussitôt attaquer Méthymne dans l'île de Lesbos, où il y avait une garnison athénienne. Ayant pris cette ville d'assaut, il la mit au pillage. On lui proposa de vendre les prisonniers qu'il y avait faits : « A Dieu ne plaise, » répondit-il, que tant que je commanderai, un seul Grec devienne esclave par mon fait ! » Il se contenta donc de vendre les esclaves, et renvoya les autres. Il se mit ensuite à la poursuite de Conon, et, l'ayant joint, il le défit et le poursuivit jusqu'à Mytilène, où il l'assiégea. Les Athéniens, instruits de cet échec, envoyèrent sur-le-champ une escadre de

cent cinquante vaisseaux pour le déloger. Callicratidas, quoique ses forces fussent bien inférieures, alla à leur rencontre, et voulut risquer le combat, malgré les représentations d'Hermou son pilote. Son devin lui ayant annoncé qu'il était menacé de périr dans le combat, il répondit qu'il serait beaucoup plus facile aux Spartiates de réparer la perte d'un général tel que lui, que d'effacer la honte qu'il y aurait à fuir devant l'ennemi ; ce qui était un propos de jeune homme, comme l'observent très bien Cicéron et Plutarque ; le salut de l'armée, dans un jour de bataille, dépendoit de celui de son général, et l'événement le prouva. Le vaisseau qu'il montait ayant été submergé sans qu'il pût se sauver, les Lacédémoniens furent complètement défaits. Callicratidas mourut l'an 406 avant J.-C. Il est un des derniers qui aient conservé l'ancien caractère spartiate, caractère qui s'était fort altéré pendant la guerre du Péloponnèse, par les habitudes que les Lacédémoniens contractèrent en combattant hors de leur pays, et la plupart du temps dans l'Ionie, dont les habitants, amollis par le luxe, étaient, suivant l'expression de Callicratidas, de très bons esclaves et de très mauvais citoyens.

C—r.

CALLICRÉTÉ, fille de Cyané, dont on a fait dans un dictionnaire une fille savante dans la politique, était probablement quelque courtisane de l'Ionie. Abacréon parle, dans une de ses chansons, de l'art avec lequel elle savait tyranniser les cœurs. Platon fait allusion à cette chanson dans son *Théagès*, et c'est tout ce que nous en savons.

C—r.

CALLIDIUS. Voy. *Loos*.
CALLIER, ou **CAILLIER** (RAGON), poète de la fin du 16^e siècle, né à

neveu de Nicolas Rapin. son exemple, des vers usés, qu'il fit imprimer Rapin, dont il fut l'éditeur aussi des vers de sa dans les *Délices de la aise*. L'abbé Goujet lui *fidèles fidèles, fable l'invention du pasteur* Paris, 1603 et 1613. très rare. Beauchamps connu l'auteur; il le dént de cette manière, *F, Q, Pasteur Calianthe*. Ces s ne peuvent convenir à is les raisons données par ne laissent aucun doute le auteur de la pièce. Il dans sa jeunesse aux de la célèbre M^{me}. Desitiers, et il avait célébré vers français la *puce épaulée* de cette dame. La ine lui attribue un *Dis-m, un de l'ombre, un re, et enfin un de l'a-même*, en prose; un é *le Chat*, un autre le t un troisième *les Abeil-* ges n'ont point été in-

ALLIER (SUZANNE), sa même sa fille, suivant mêlait aussi de poésie. lle quelques vers mesucueil de ceux de Nicolas RAPIN). W—s.
ES (FRANÇOIS DE), né à Basse-Normandie le 14 it conseiller du roi, miententaire à Ryswick en des signataires du traité, e du cabinet du roi. Il ecédemment envoyé en maison de Longueville, père et lui étaient attarvrièr 1689, il fut reçu française à la place de

Quinault. On a de Callières plusieurs ouvrages, dont voici les principaux :
I. *Des mots à la mode*, 1692, in-12;
II. *Traité du bon et du mauvais usage de s'exprimer, et des façons de parler bourgeoises*, 1693, in-12;
III. *De la manière de négocier avec les souverains, etc.*, 1716, in-12, dont on donna en 1750 une nouvelle édition en 2 vol. Le second est de l'éditeur et ne vaut pas le premier. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand et en italien.
IV. *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes*, Paris, 1688, in-12, à l'occasion de la querelle entre Boileau et Perrault;
V. *Panegyrique historique du roi Louis XII*, Paris, 1688, in-4°.
On trouve à la suite un *Discours au roi*, en vers.
VI. *De la science du monde*, 1717, in-12;
VII. *Du bel esprit*, 1695, in-12;
VIII. *Des bons mots et des bons contes; de leur usage; de la raillerie des anciens; de la raillerie et des railloirs de notre temps*, 1692, in-12; 1699, in-12;
IX. *des Poésies, qui sont finies*. François de Callières mourut le 5 mai 1717. — Jacques de CALLIÈRES, son père, maréchal de bataille des armées du roi, et qui mourut commandant à Cherbourg en 1697, que d'Allembert appelle un homme d'esprit, avait publié les ouvrages suivants :
I. *le Courtisan prédestiné, ou le Duc de Joyeuse capucin*, in-8°, 1661; 1672, 1682;
II. *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François I^{er}. (1547) jusqu'à celle de ce maréchal (1597)*, Paris, in-fol., 1661;
III. *Lettre héroïque sur le retour de M. le Prince, à la duchesse de Longueville, Saint-Lô, 1660, in-4°.*

A. B.—r.
CALLIERGI, ou CALLORIGI.

(ZACHARIE), né dans l'île de Crète, fut de bonne heure envoyé à Venise pour y faire ses études, et ne tarda pas à se faire remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances. C'est dans cette ville qu'aïdé par son frère Antoine Calloergi, excellent helléniste, et par le savant Musurus, il publia son grand *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Venise, 1499, in-fol., ouvrage digne des éloges accordés à son auteur. Calloergi fut appelé à Rome pour être à la tête de l'imprimerie grecque élevée par les soins d'Augustin Chigi. De concert avec Corneille Begnigno de Viterbe, il publia une édition de Pindare, recherchée pour la correction, la beauté de l'impression et pour les scolies qui l'accompagnent. Les amateurs la préférèrent à celle qui avait été donnée par Alde Manuce deux ans auparavant. Calloergi fit encore sortir de ses presses une édition de Théocrite, Rome, 1516, in-4°, fort estimée pour la correction du texte; elle renferme les idylles et les épigrammes. — Un autre savant du même nom (George), contemporain d'Antoine et de Zacharie, et probablement de la même famille, fut professeur de grec à Venise, et passa pour l'un des plus savants hellénistes de son temps. R—r.

CALLIGÈNE, médecin de Philippe II, roi de Macédoine, servit utilement l'ambition de Persée, fils de ce prince, et qui, meurtrier de Démétrius, son frère aîné, avait été obligé de prendre la fuite. Philippe étant tombé malade, Calligène connut qu'il touchait à sa fin; il dépêcha des courriers à Persée, et, jusqu'à son arrivée, il cacha la mort du roi aux grands et au peuple de Macédoine. Par ce moyen, Persée s'empara facilement du trône, dont un odieux fratricide lui avait ouvert le chemin. Cet événement arriva

l'an 179, avant Jésus-Christ (Foy. *Tite-Live*, liv. XL, c. 56. V—vz.

CALLIMACHUS - EXPERIENS (PHILIPPE), historien, né à San Geminiano, bourg de la Toscane, dans le 15^e siècle, était de l'illustre famille des *Buonaccorsi*, nom qu'il changea ensuite pour celui de *Callimaco*, lorsqu'il forma, avec Pomponius Letus et autres savants, une académie, dont les membres changèrent leurs noms en noms latins ou grecs. Le surnom d'*Esperiento* lui fut ensuite donné à cause de sa grande expérience dans les affaires. Paul II, ayant succédé à Pie II, en 1464, ne vit pas cette académie et ce changement de nom d'un œil aussi favorable que son prédécesseur. Il crut y apercevoir un mystère dangereux, et persécuta les membres de cette réunion avec beaucoup de vigueur. Callimaco eut le bonheur de se sauver, et, après avoir été long-temps en diverses contrées, il parvint en Pologne vers 1473. Il y fut accueilli par l'archevêque de Léopol ou Lemberg, et mérita bientôt l'estime de Casimir III, roi de Pologne, qui lui confia l'éducation de ses enfants, et, quelque temps après, le fit son secrétaire. Il le chargea dans la suite de plusieurs négociations importantes à Constantinople, en 1475; à Vienne et à Venise, en 1486. En 1488, il eut le chagrin de voir sa bibliothèque consumée par un incendie. La mort de Casimir, arrivée en 1493, ne diminua en rien la faveur dont il jouissait. Jean Albert, fils et successeur de ce roi, et qui avait été disciple de Callimaco, mit en lui toute sa confiance, et lui fit partager son autorité. Ce haut point de gloire dura jusqu'à sa mort, arrivée à Cracovie, le 1^{er} novembre 1496. Tous les ouvrages historiques de Callimaco sont estimés: I. *Attila*, ou *De gestis At-*

as date (probablement Tré-39), in-4°; Haguenau, 1531, Bâle, 1541, in-8°, et dans il latin des historiens hon- Bonfinius; II. *Historia de adislaio, seu clade Varnen- bourg*, 1519, in-4°. Jean- bruto ne connaissait pas cette tion lorsqu'il en donna une sur un manuscrit. Il l'intitula : *is ab Uladislaio Hungariæ et rege gestis ad Casimirum III*, Cracovie, 1582, in- a joint une vie intéressante naco (Voyez BAUTO), réim- Cracovie, 1584, in-4°. On : encore cette Histoire dans Pologne, de Martin Cromer, t dans le recueil de Bonfinius, ssus. III. *De clade Varnensi* ; se trouve dans le 2°. tom. onicon *Turcicum* de Lonice- le, 1556, et Francfort, 1578, V. *Oratio de bello Turcis in- et historia de his quæ à Ve- tata sunt, Persis ac Tartaris Turcos movendis*, Haguenau, in-4°; V. plusieurs ouvrages es manuscrits, entre autres oire de ses voyages, des poésies etc.

C. T.—r.

LIMASQUE, capitaine athé- ni fut le premier revêtu de la de polémarque (ou donnait au 3°. archonte). Dans un de guerre tenu avant la bataille Marathon, l'an 490 avant J.-C., e dit à Callimaque : « Le sort patrie est entre vos mains ; et sorti de votre bouche va vous r à Harmodius, à Aristogiton, rs de la liberté dont jouit Athè- et décidera si désormais nous is libres ou esclaves. » Callima- nonça ce mot, et la bataille fut . Hérodote dit qu'il commanda roite, et qu'il combattit avec

beaucoup de valeur. On raconte qu'a- près la victoire, il fut trouvé parmi les morts, percé d'un si grand nombre de traits, que son corps resta debout, quoique privé de vie, et les rhéteurs s'exercèrent à l'envi sur ce sujet. Il fut peint à Athènes dans le Pœcile. Pausanias rapporte qu'il paraissait, dans ce tableau, effacer tous les guerriers qui combattirent à Marathon.

V.—vz.

CALLIMAQUE, sculpteur, peintre et architecte, naquit à Corinthe, et se rendit célèbre dans les trois arts qu'il cultiva. Vitruve lui attribue l'élegante invention du chapiteau corinthien, dont une rencontre singulière lui donna l'idée. Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice vint, suivant un usage touchant, déposer sur sa tombe un panier rempli des objets dont cette infortunée se servait habituellement. Une acanthe, espèce de chardon à larges feuilles, croissait à cette place. Les feuilles en grandissant entourèrent le panier, et, rencontrant la tuile qui le débordait, furent forcées de se reployer en volutes. Callimaque, qui passait dans ce lieu, fut frappé de la richesse et de la grâce de cet arrangement des feuilles et du panier, et imagina d'en transporter la copie sur les colonnes d'un temple qu'il était chargé de construire à Corinthe. On peut attribuer ce récit à l'imagination vive et mensongère des Grecs ; mais l'honneur d'avoir créé l'ordre corinthien doit rester à Callimaque. Comme statuaire, il n'égalait pas les plus célèbres sculpteurs grecs ; mais il portait dans ses ouvrages une finesse et une recherche que ses rivaux n'atteignaient point. Toujours mécontent de son travail, il ne cessait de retoucher ce qu'il avait fait. Ce goût difficile le tourmentait et l'agitait continuellement, au point qu'on l'avait sur-

nommé *l'ennemi de son art*. Ce fut sans doute à ce désir de perfection qu'il dut l'invention du trépan, instrument dont se servent les statuaires pour fouiller dans le marbre. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, Pausanias cite une lampe d'or qui brûlait jour et nuit devant la statue de Minerve, dans la citadelle d'Athènes. La mèche était composée d'une espèce d'amiante, et ne se consumait point. Au-dessus de la lampe, une palme de brouze s'élevait jusqu'à la voûte, et servait à conduire la fumée. On remarquait, entre autres statues de Callimaque, des Lacédémoniennes dansant, mais la recherche avait détruit la grâce dans cet ouvrage. Pline et Vitruve parlent du même artiste comme d'un peintre habile, sans désigner aucun de ses tableaux. Le nom de Callimaque se trouve sur un bas-relief antique du Capitole, qui représente un faune nu et trois bacchantes drapées, et qui semble appartenir au plus ancien style grec. On n'est pas d'accord sur le temps où vécut Callimaque; il est probable que ce fut vers la 85^e. olympiade, 450 ans av. J.-C. I.—S.—E.

CALLIMAQUE, célèbre poète et littérateur (Γκαλλιμαχος), naquit à Cyrène, ville grecque de la Lybie. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Ménéis, petit bourg près d'Alexandrie. Ses talents l'ayant fait connaître, Ptolémée Philadelphe l'appela auprès de lui, et le plaça dans le musée qu'il avait fondé. Callimaque y continua de se livrer à l'enseignement, et il sortit de son école plusieurs hommes célèbres, entre autres le poète Apollonius de Rhodes, qui, dans la suite, se montra ingrat envers son maître. Celui-ci s'en vengea par un poème en vers élégiaques, célèbre par sa violence et son obscurité, où il le désignait sous le nom d'*Ibis* : ce poème a été

imité par Ovide. Callimaque mourut vers la 127^e. olympiade, 270 av. J.-C. Grammairien érudit, critique profond et poète, il se distingua également dans des genres si divers. Il avait célébré *l'Arrivée d'Io en Egypte*, *Sémélé*, *les Colonies argoliques*, *Glauco*, *l'Espérance*, *la chevelure de Bérénice*, traduite depuis en vers latins par Catulle. Il avait composé deux poèmes épiques, *Galatée* et *Hécaté*; des drames satiriques, des tragédies, des comédies, des élégies. Les hymnes et les épigrammes sont la seule portion de ses ouvrages que le temps ait épargnée; le reste ne nous est connu que par les titres, et par les nombreuses mentions qu'en font Athénée, Strabon, Etienne de Byzance, Élien, les grammairiens grecs, etc. L'érudit et le grammairien ne furent ni moins féconds, ni moins laborieux que le poète; outre un poème en quatre livres, intitulé : *les Causes*, imité dans la suite par Marc. Varro, et *l'Ibis* dont nous avons parlé, on doit surtout regretter un catalogue, en cent vingt livres, de tous les auteurs célèbres en quelque genre que ce fût : il y donnait un abrégé de leur vie, le titre de leurs ouvrages, avec des remarques sur ceux qui leur étaient faussement attribués, et les jugemens qu'on en portait. Callimaque avait également écrit sur la situation des îles, sur les fleuves, les vents, les poissons, les oiseaux; mais il est vraisemblable que c'étaient moins des ouvrages en forme, que de simples dissertations, des espèces de mémoires sur ces différents sujets, et que celui qui le premier avait dit « qu'un gros livre est un grand mal », fit du moins les siens très courts, en les multipliant à ce point (1). Comme poète.

(1) Suidas dit formellement que Callimaque avait composé huit cents ouvrages. Bentley a donné

par son goût pour la bonne chère, était connu sous le nom de *Carabus*, parce qu'il aimait beaucoup les crabes. Il était d'une société de soixante personnes, toutes célèbres par leurs talents pour la bouffonnerie, et qui se réunissaient dans le temple d'Hercule à Dionies, bourg de l'Attique. Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, qui aimait beaucoup les plaisanteries, leur envoya un talent pour qu'ils lui écrivissent ce qui se faisait ou se disait de risible dans leurs assemblées. Callimédon était du parti des Macédoniens; aussi fut-il exilé d'Athènes après la mort d'Alexandre. Il se rendit vers Antipater, qui l'envoya dans plusieurs villes de la Grèce, pour les retenir dans l'alliance des Macédoniens. Les Grecs ayant été défaits dans la Thessalie, il revint à Athènes, où il eut beaucoup de crédit; mais après la mort d'Antipater, Polyperchon ayant rendu la liberté aux Athéniens, le premier usage qu'ils en firent, fut de faire le procès à Phocion, à Callimédon et à tous leurs partisans. Callimédon échappa par la fuite, et le peuple étant revenu sur le compte de Phocion quelque temps après, il est probable que Callimédon fut aussi rappelé.

C—R.

GALLINIGUS (1), second fils d'Antiochus IV, dernier roi de Commagène, et de Jotapé, était encore jeune lorsque son père fut injustement accusé auprès de Vespasien, par Césennius Pœtus, gouverneur de Syrie, d'avoir abandonné le parti des Romains, pour embrasser celui des Parthes, et qu'il fut en conséquence obli-

gé de renoncer au royaume de ses ancêtres. Caligula, qui l'y avait replacé l'an 37 de J.-C., le lui enleva quelque temps après. Claude le lui rendit l'an 41 (1). Néron l'augmenta d'une portion de l'Arménie, et il en fut entièrement privé par Vespasien vers l'an 72. Lorsque les troupes de Pœtus entrèrent dans la Commagène, Antiochus ne voulut faire aucune résistance, afin de prouver aux Romains qu'ils avaient eu tort de soupçonner sa fidélité. Il sortit de Samosate avec sa famille, alla camper à quelque distance de cette ville; et, voyant que Pœtus marchait contre lui, il se réfugia dans les provinces de Cilicie qui lui avaient été données par Caligula, et qui faisaient partie de ses états; mais ses deux fils, Epiphane et Callinicus, ne voulurent pas supporter cet affront sans se défendre; ils réunirent quelques troupes, et se battirent un jour entier avec beaucoup de valeur. Malgré les succès qu'ils obtinrent, Antiochus persista dans son dessein de ne point faire la guerre aux Romains, et ses soldats ayant appris qu'il avait renoncé à la couronne, et qu'il abandonnait ses états, perdirent courage et se rendirent. Callinicus et Epiphane traversèrent l'Euphrate, et se réfugièrent auprès de Vologèse, roi des Parthes, qui les accueillit avec honneur, et comme s'ils eussent été dans la plus grande prospérité. Il adressa même à Vespasien des lettres en leur faveur. Cet empereur, apprenant que Pœtus avait fait arrêter Antiochus à Tarse, et qu'il le faisait conduire enchaîné à Rome, ne permit pas que son ancien allié, qui l'avait même secondé de tous ses moyens lorsqu'il parvint à l'empire, éprouvât un traitement aussi

(1) Callinicus et Epiphane son frère ne sont connus dans l'histoire que par ces surnoms. Il est à croire qu'ils portaient le nom d'Antiochus; Joseph le donne quelquefois à Epiphane. Comme leur histoire se trouve liée avec celle d'Antiochus leur père, et qu'il n'a été question de lui que très brièvement dans ce Dictionnaire, nous ne ferons ici qu'un seul article pour ces trois princes.

(1) Il existe une médaille d'Antiochus IV, avec la légende LYKAONON, ce qui indique qu'un des états que ce roi avait en Asie, il possédait encore la Lycanie, ou une partie de cette province.

ordonna qu'on lui ôtât ses et que, sans l'obliger de venir, il demeura à Lacédémone. Ses deux fils, ayant vaincu les Parthes les bonnes gens de Vespasien à leur égard, obtinrent la permission d'aller à Rome. Après, Antiochus s'y rendit le chef de sa famille; ils y vécut dans une condition précieuse sous tous les égards dus à leur rang. Ils étaient fort attachés à la religion juive. Epiphane avait combattu Othon contre Vitellius, et fut blessé à une première bataille près de Crémone. Il fut secondé par Titus au siège de Jérusalem. Les historiens donnent au prince le titre de roi; peut-être lui avait-il cédé cette couronne. L'Arménie qui lui avait été offerte par Néron. Il avait été fiancé avec la fille d'Agrippa-le-Grand, mais il refusa de l'épouser parce qu'on exigeait de lui qu'il se convertît à la religion juive. Nous avons des médailles d'Antiochus, de l'Épiphane, et de Callinicus, qui le représente. Antiochus y prend le nom d'Épiphane-le-Grand, et l'autre celui de Philadelphe (son frère), ce qui a fait présumer que plusieurs savants antiquaires ont cru qu'il avait épousé son frère, comme cela se pratiquait souvent dans l'Orient. La princesse n'est connue que par ses médailles.

T—N.

CALLINICUS, sophiste et rhéteur, né en Syrie ou dans l'Arabie, vint à Rome au commencement du règne de l'empereur Néron vers l'an 260 de J.-C. Il enseigna la philosophie à Rome, et il écrivit plusieurs ouvrages à la louange de cette religion. On le dit aussi qu'il disait que celui qui ne voit pas le soleil. Il ne nous

reste de lui qu'un fragment de cette déclamation, qu'on trouve dans l'*Œconomia rhetorum et sophistarum*, de Leon Allacci. Suidas nous apprend que Callinicus avait composé dix livres de l'histoire d'Alexandrie. Il avait aussi écrit sur les sectes des philosophes, et sur la mauvaise imitation de l'art oratoire. C—A.

CALLINIQUE (CALLINICUS), architecte, naquit à Héliopolis en Égypte, dans le 7^e siècle de l'ère chrétienne; il se trouvait en Syrie en 670, à l'époque où le khalife Moavia menaçait Constantinople, à la tête d'une puissante armée et d'une flotte nombreuse. Callinicus passa secrètement dans le parti des Romains, et leur porta la célèbre invention du feu grégeois dont il était l'auteur. C'était un mélange de matières combustibles dont l'eau même ne pouvait éteindre la flamme. Des plongeurs attachaient ces feux à la quille des vaisseaux; Callinique brûla par ce moyen la flotte entière des Sarrasins, auprès de Cizique, et il parut que cette découverte retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire d'Orient (1), en donnant aux Grecs une arme terrible contre la valeur et le nombre de leurs ennemis (Voyez **CONSTANTIN POGONAT**.)

L—S—E.

CALLINUS, orateur et poète grec, dont Stobée nous a conservé quelques

(1) Les Sarrasins s'approprièrent cependant ce procédé, et le perfectionnèrent même; car on voit par le sire de Joinville, qu'à la bataille de Mansourah, le 5. Louis en Égypte, ce feu meurtrier étoit le secret des chrétiens. « Ce secret pouvoit être découvert de nos jours, disent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, et cependant il n'est tombé que dans l'oubli par un monarque emble de l'humanité, à qui le nouvel inventeur étoit de Dampierre, et se nommait Dupré. Après en avoir fait faire l'expérience à Versailles sur le canal, à Paris dans les cours de l'arsenal, et dans quelques ports, Louis XV, alors en guerre avec l'Angleterre (1756), accorda une pension à Dupré pour qu'il ne publiât pas sa découverte. Dupré est mort depuis plus de trente ans; il a emporté son secret. On a annoncé, il y a quelques années, en Allemagne, une nouvelle découverte de feu grégeois (Voyez *Mansourah*).

vers. Il était né à Ephèse. Athénée, Clément d'Alexandrie et Strabon font mention de ce poète élégiaque, sans assigner l'époque à laquelle il appartient. Vossius le range parmi ceux dont il ignore la date (*incertæ ætatis*). Cependant, Callinus avait écrit en vers élégiaques l'histoire de son temps, et il y parlait de l'irruption des Cimmériens, dont la prise de Sardes fut la suite; Paul Orose place cette irruption vers le commencement des olympiades, la 30^e. année avant la fondation de Rome (1). L'interprète grec de Nicandre nommé Callinus *Callinois*, et lui attribue l'invention de l'élegie; mais il y a tant de nuages sur l'origine de ce petit poème, qu'il faut laisser, comme Horace, cette grande question aux érudits de profession, qui ne savaient encore à quoi s'en tenir de son temps, et qui ne sont guère plus avancés aujourd'hui. Outre son poème sur l'expédition des Cimmériens, Callinus avait décrit, suivant Strabon, l'histoire fabuleuse d'Apollion Sminthien, c'est-à-dire *destructeur des rats*. Le fragment de Callinus, inséré par Brunek dans ses *Analectes* (tom. 1^{er}., pag. 49) est joint, on ne sait trop pourquoi, aux recueils de Tyrée. A—D—n.

CALLIPATIRA, qu'on nomme aussi *Aristopatira*, *Phérénice* ou *Bérénice*, était fille de Diagoras de Rhodes, célèbre athlète. Mariée à Callianax, elle en eut deux fils, Euclès qui remporta le prix du pugilat aux jeux olympiques, et Pisirrhodus, qui était encore enfant lorsque son père mourut. Callipatira entreprit de le former elle-même aux exercices de la gymnastique, pour qu'il se distinguât dans la même carrière que Diago-

ras et ses fils. Lorsqu'il fut assez fort pour disputer le prix du pugilat, vers l'an 428 av. J.-C., elle le conduisit à Olympie, et, vêtue en maître d'exercice, elle se plaça dans l'enceinte destinée aux maîtres des jeux. Son fils ayant remporté le prix, elle se découvrit en franchissant la clôture, et on la reconnut pour une femme. Elle devait être mise à mort, d'après la loi qui interdisait aux femmes l'entrée d'Olympie pendant la célébration des jeux; mais les hellanodices, ou juges des jeux, considérant qu'elle était fille, sœur et mère de plusieurs athlètes, tous couronnés à Olympie, lui firent grâce, et ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres d'exercices assisteraient aux jeux, nus comme les athlètes. Quelques auteurs disent que, s'étant présentée aux hellanodices avant les jeux, elle demanda à y assister en exposant tous ses titres, et qu'on fit en sa faveur une exception à la loi; mais nous avons cru devoir nous en tenir au récit de Pausanias qui avait fait beaucoup de recherches sur l'histoire des jeux olympiques. C—n.

CALLIPIDAS, ou CALLIPIDES, acteur tragique, contemporain de Sophocle, quoique beaucoup plus jeune, jouit d'une très grande réputation. Myniscus, son devancier dans la même carrière, trouvait cependant son jeu trop affecté, et lui donna le surnom de *singe*. On prétendait aussi que ses mouvements n'étaient pas assez nobles; il se croyait néanmoins un grand personnage, et se vantait de pouvoir, à volonté, faire pleurer les spectateurs. Se trouvant un jour avec Agésilas, qui ne faisait pas grande attention à lui, il lui demanda s'il ne le connaissait pas: « Sans doute, dit Agésilas, n'es-tu pas Callipides Trion ? » Lorsqu'Alcibiades revint à Athènes, il amena avec lui Callipides

(1) M. Larcher, dans sa *Chronologie d'Hérodote*, place cette irruption à la 30^e. olympiade, l'an 630 avant J.-C.

vêtu de ses habits tragiques, l'ordre aux rameurs. — Il ne le confondre avec un autre CAL-, bouffon de profession, qui xercé à ne pas sortir de sa place ayant l'air de courir. Son nom ssé en proverbe pour désigner i se donnent beaucoup de mou- pour ne rien faire. C—R.

LIPPUS, athénien, disciple n, était ami de Dion de Sy- qui logeait chez lui lorsqu'il à Athènes. Dion étant parti endre la liberté à sa patrie, is le suivit à la tête de quelques qu'il avait rassemblées, et le t dans ses entreprises. L'am- le fit bientôt manquer à ses , et, ayant fait assassiner Dion elques soldats Zacynthiens, il ra de l'autorité; mais il n'en s long-temps; car, étant sorti s troupes pour aller assiéger , il perdit Syracuse, qui fut dé- par les amis de Dion. Il fut défait devant Messine, et, ne it plus dans la Sicile aucune e voulût le recevoir, il s'em- Rhégium en Italie. Il y fut en proie à la famine, et ses s'étant mutinées, deux de ses le tuèrent avec le même poi- qui avait servi à assassiner l fut ainsi puni de son crime

emps après l'avoir commis; ourut, ainsi que Dion, l'an . J.-C. Cornelius Népos le nom- llicrates, ce qui est sans doute eur. C—R.

LIPPUS, athénien, fils de lés, se distingua par sa valeur : les Gaulois firent une invasion i Grèce, l'an 279 av. J.-C. Les abattus par les guerres mal- ses qu'ils venaient de soutenir les rois de Macédoine, son- à peine à se défendre, lorsque

les Athéniens, quoique les plus mal- traités, ayant choisi Callippus pour général, mirent en mouvement tous les peuples qui étaient en dehors du Péloponnèse, et se rendirent sur-le- champ aux Thermopyles, pour arrêter les Gaulois au passage. Ceux-ci ayant retrouvé le sentier par où avait passé l'armée de Xercès, vinrent prendre à dos l'armée grecque, qui dut son salut à la prévoyance de Callippus: il avait en effet placé auprès des Ther- mopyles tous les vaisseaux des Athé- niens, et les Grecs s'embarquèrent dessus. Nous avons très peu de dé- tails sur la suite de cette expédition; mais il est très probable que Callippus et les Athéniens contribuèrent aussi à la défaite des Gaulois auprès de Del- phes. Les Athéniens firent faire par Olbiades le portrait de Callippus, et le placèrent dans le sénat des cinq cents. C—R.

CALLISTE, ou CALLIXTE, était un affranchi en grande faveur sous Caligula. On a dit que, craignant pour ses jours et ses trésors, il entra dans la conspiration qui fit périr cet empé- reur. Sous Claude, il fut une puissance par son crédit et ses richesses. C'était lui qui protégeait Lollia Paulina, l'une des rivales d'Agrippine auprès de son oncle. « Adroit et fin, il croyait, dit Ta- » cite, qu'il était plus sûr, pour se con- » server, d'user de précautions que de » mesures violentes. » Il mourut la 8^e. année du règne de Claude. Q—R—r.

CALLISTHÈNES, né à Olymthe, ville de Thrace, environ 365 ans av. J.-C., était parent d'Aristote, qui prit soin de son éducation, et le plaça auprès d'Alexandre, plutôt comme com- pagnon d'études que comme précep- teur. Lorsque ce prince partit pour aller soumettre la haute Asie, Aristote, qui ne pouvait pas le suivre, donna des avis très sages à Callisthènes avant

de le quitter, et lui rappela l'ancienne maxime, qu'il faut ne parler que très rarement aux rois, ou ne leur dire que des choses agréables. Callisthènes parvint bientôt au plus haut degré de faveur, ce qu'il dut à l'emploi que lui donna Alexandre, d'écrire l'histoire de ses expéditions, et surtout à la manière dont il s'en acquitta. S'inquiétant peu de la vérité, il ne chercha qu'à flatter son héros, et remplit son ouvrage des fables les plus absurdes, pour accréditer le bruit qu'Alexandre cherchait à propager sur sa naissance divine. Il crut probablement que ce prince lui devait beaucoup de reconnaissance pour ses exagérations, et, ne se trouvant pas récompensé d'une manière proportionnée à ses talents, il se permit quelques sarcasmes, et se lia avec le parti macédonien, qui était mécontent des égards qu'Alexandre témoignait aux peuples vaincus et à leurs chefs. On dit que Philotas lui fit part de sa conspiration contre Alexandre, et qu'il ne chercha point à l'en détourner. On ne l'inquiéta cependant pas pour cela; mais on découvrit bientôt après une autre conspiration qui avait pour chef Hermolaüs, disciple et ami intime de Callisthènes; cela fit concevoir contre lui des soupçons qui furent confirmés par les aveux de quelques accusés, et Alexandre le fit mettre aux fers. On n'est point d'accord sur la manière dont il mourut. Aristobule dit qu'on le conduisit enchaîné à la suite de l'armée, et qu'il mourut de maladie; mais, suivant Ptolémée, Alexandre le fit pendre, après qu'on lui eut donné la question; et comme ce fut Ptolémée qui découvrit la conspiration d'Hermolaüs, il a dû être mieux instruit que les autres de tous les détails qui y ont rapport. Cet événement est un de ceux qu'on a le plus souvent rappelés pour flétrir la

mémoire d'Alexandre, et les philosophes, qui formaient déjà un parti considérable dans la Grèce, se déclarèrent de toutes parts contre lui. Ils prétendirent que la liberté avec laquelle s'exprimait Callisthènes, et le courage qu'il eut de s'opposer aux adorations qu'Alexandre voulait exiger, furent les véritables causes de sa mort; mais quelle idée peut-on se faire d'un écrivain qui avait prouvé son talent à prouver qu'Alexandre était fils de Jupiter, ainsi qu'on le voit par un fragment de son histoire que Strabon nous a conservé? Peut-on croire qu'il se fit exposé à toute la haine d'Alexandre, pour s'opposer à des adorations qui étaient une conséquence naturelle de l'opinion qu'il se vantait lui-même d'avoir accréditée? On doit le regarder comme un de ces vils sophistes qui s'attachent aux princes pour les servir dans toutes leurs passions, tant qu'ils y trouvent leur intérêt, et qui sont toujours prêts à conspirer contre eux, aussitôt que leur amour-propre se trouve blessé. La rivalité de Callisthènes avec Anaxarque, et les égards qu'Alexandre témoignait à ce dernier furent la véritable cause de sa liaison avec les ennemis de ce prince, et il ne mérite pas qu'on s'appitoie sur son sort, comme l'ont fait Sénèque et quelques autres écrivains. Son histoire d'Alexandre n'avait pas même le mérite de l'exactitude dans les événements ordinaires, comme on le voit par la critique qu'en fait Polybe. Il avait fait plusieurs autres ouvrages historiques, sur lesquels on peut consulter l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, de M. de Ste.-Croix, p. 54-58. Nous avons sous son nom un roman de la Vie d'Alexandre, en prose barbare, qui n'a jamais été imprimé et ne mérite pas de l'être. (Voy. le même ouvrage, p. 163-166.) C—o

STHÈNES, orateur athémorain de Démosthènes, comme lui par sa haine Ippie et tout le parti macéssis fut-il un de ceux qu'Aoulut faire chasser d'Athènes la prise de Thèbes ; mais à l'apaiser, et Callisthènes sa patrie. Il fut accusé par voir reçu de l'argent d'Harrigore ce qu'il devint. — Il se confondre avec un autre :ns, général athénien, qui, r vaincu Perdicas, roi de :s, et fait une paix avanta- : lui, fut condamné à mort hénien, et sans doute in- ; car Aristote dit dans sa e qu'Ergophile, jugé le leu- t sauvé, quoique coupable, le peuple était fâché du juge- venait de rendre. C—A.

STRATE, fils d'Empédu, thémien, ayant été vaincu euve Asinarus en Sicile, se avers les ennemis, arriva à e sa troupe, revint, par le : Syracuse, fondre sur les : qui pillaient son camp, en d carnage, et, se dévouant lut des siens, périt glorieu- près leur avoir donné le échapper et de retourner comblés de gloire (Voy. s).

V—VZ.

STRATE, fils de Callicrate, fut l'un des plus célèbres e son temps. Démosthènes tendu plaider contre Cha- accusait d'avoir laissé pren- fut si enchanté de son élo- il abandonna toutes ses au- pour se livrer à la carrière t il convenait lui-même qu'il mais pu égaler Callistrate t. Cet orateur fut député éniens à une assemblée gé-

nérale des Arcadiens, où se trouva aus- si Epaminondas, qui voulait les enga- ger à faire une confédération commune avec les Thébains et les Argiens. Cal- listrate les sollicita de se liquer avec les peuples de l'Attique ; mais Epami- nondas répondit avec succès à ses déclamations. Timothée ayant été chargé, l'an 374 av. J.-C., d'aller au secours de Corcyre, Iphicrate et Cal- listrate l'accusèrent d'avoir mis trop de temps à faire ses préparatifs, et peu s'en fallut qu'ils ne le fissent com- damner. Ils lui firent cependant ôter le commandement, et on le donna à Iphicrate, qui emmena Callistrate avec lui, sous prétexte qu'il avait be- soin de ses conseils ; mais, dans la réalité, pour qu'il ne pût pas l'accuser durant son absence. Callistrate fut aussi employé dans plusieurs ambas- sades. Il subit à la fin le sort commun à tous les démagogues d'Athènes, et fut exilé. Il se retira dans la Thrace, et y fonda une ville, nommée *Datus*, où il attira beaucoup d'Athéniens. Il osa par la suite revenir à Athènes sans être rappelé, et il fut mis à mort. — CALLISTRATE, sophiste, vivait, à ce que croit Heyne, un peu avant Phi- lostrate l'ancien, vers la fin du 2.^e siècle de notre ère. Nous avons de lui la description de seize statues, qui, bien qu'écrite d'un style de rhéteur, renferme des détails assez curieux pour l'histoire des arts. On trouve cet ouvrage dans toutes les éditions de Phi- lostrate. Heyne a donné quelques ob- servations sur cette description dans le 5.^e volume de ses *Opuscules acadé- miques*. Elle a aussi été traduite en français par Blaise de Vigenère. — CALLISTRATE, jurisconsulte, dont on trouve des fragments dans les *Pan- dectes*, vivait sous les empereurs Sé- vère et Antonin Caracalla ; c'est tout ce que nous savons de lui. On a cru ;

d'après un passage d'Élius Lampridius, dans l'histoire Auguste, qu'il avait été disciple de Papinien, et ami d'Alexandre Sévère; mais il est reconnu que ce passage est une addition faite au texte par des copistes ignorants. On y nomme, en effet, comme disciples de Papinien, Alphenus, Celsus, Proculus, et d'autres jurisconsultes qui étaient morts bien longtemps avant lui. C—R.

CALIXTE. Voyez CALIXTE et CALLISTE.

CALLON, sculpteur grec, vivait dans la 87^e. olympiade, 452 ans av. J.-C. Il était de l'île d'Égine, et disciple de Tectée et d'Angelion, sculpteurs célèbres qui firent à Delos la statue d'Apollon. Callon avait sculpté en bois dans la cité de Corinthe, une *Statue de Minerve Sténiaides*. On voyait aussi dans la ville d'Amylee la *statue de Proserpine* avec un trépied de bronze, de la main de Callon. On croit que ce trépied était un de ceux que les Lacédémoniens envoyèrent en présent au temple d'Apollon Amycléen, après la victoire d'Egos Potamos. Il s'ensuivrait que Callon a vécu fort âgé, la bataille d'Egos Potamos ayant eu lieu dans la 95^e. olympiade. Plin et Pausanias comptent parmi les sculpteurs contemporains de Callon, Agelades, Phragmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagoras, Scopas, Perelius, Mœnechme, et Soidas de Naupacte. — Peu de temps avant, un autre statuaire du même nom, né à Élis, s'illustra, en jetant en bronze les statues de trente jeunes Siciliens qui se noyèrent dans le détroit, en passant de Messine à Reggio. On voyait à Élis une *Statue de Mercure portant un caducée*, de la main de ce même Callon, qui cependant fut moins célèbre que le sculpteur d'Égine. L—S—Z.

CALLON DE ST.-REMI (SMOS-REMI), ancien secrétaire de l'ambassade du marquis de Senneterre à la cour de Turin, né à Reims en 1712, mort à Paris, le 10 septembre 1756, est auteur d'*Angelina*, ou *Histoire de don Mattheo*, Milan (Paris), 1752, 2 vol. petit in-8°. Ce roman bien écrit et bien dialogué, dépeint au naturel le caractère des Milanais. On y trouve une candeur de sentiments et une droiture de cœur qui fait l'éloge de l'auteur. Il est dommage que cette production ait été imprimée avec aussi peu de correction. Remi Callon était neveu de Jacques Callon, chanoine théologal de l'église de Reims, et directeur du séminaire de cette ville, né à Reims en 1626, mort le 2 juin 1714, âgé de quatre-vingt-huit ans. C'était un homme d'une grande piété, qui remplit avec distinction le ministère de la chaire, et qui prêchait avec une onction que ne déparait pas la cécité dont il avait été frappé dans un âge peu avancé. C. T—Y.

CALLOT (JACQUES), peintre, graveur et dessinateur, élève de Claude Heuriet, naquit à Nanci en 1595, d'un gentilhomme, hérald d'armes de Lorraine. A l'âge de douze ans, son goût naturel pour les arts lui fit quitter la maison paternelle, son père voulant le contraindre d'embrasser une autre profession. Étant parti furtivement pour l'Italie sans aucun moyen d'existence, il se vit obligé, pour subsister en route, de se réunir à une troupe de bohémiens qui devaient passer par Florence. Arrivé dans cette ville, Callot fut accueilli par un officier du grand-duc, qui le plaça chez Castagliana, où il s'appliqua à copier les ouvrages des grands maîtres. Revenu par des marchands de Nanci, dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut ramené chez son père. S'étant échappé de nou-

ayant été reconduit à Nancy par son père aîné, qui l'avait retrouvé il obtint enfin l'agrément de son père pour retourner en Italie. Il passa quelque temps à étudier le dessin chez Jules de Woyse, se livra à la pratique de la gravure sous la direction de Philippe de Woyse. Étant revenu à Florence, il fut présenté au grand-duc.

Ce prince, protecteur des arts, se fixa près de sa personne. Le grand-duc mourut, cet artiste déjà célèbre, retourna dans sa patrie, où il fut nommé directeur de l'école de Lorraine, se l'attacha par ses talents. Sa grande réputation le fit venir en France en 1628, pour dessiner et graver la *Vue du port de Rochelle* et celle de l'*Attale de Ré*; mais après la prise de Rochelle, sollicité d'éterniser par la gravure le souvenir de cette conquête, il résista aux offres séduisantes, ainsi qu'aux menaces des ennemis. « Je me couperais le pouce », dit-il, plutôt que de faire une chose de contraire à l'honneur de mon prince ou de ma patrie.

Louis XIII, admirant le caractère de cet artiste, reçut avec plaisir; il lui offrit même une pension de 3,000 liv. pour l'attacher à son service; mais Callot, préférant la liberté à tous les trésors du monde, refusa cette offre. Épuisé par le travail, il mourut à Nancy, le 27 mars 1644, à l'âge de quarante-deux ans. Son caractère si généreux, son talent, peintre médiocre, anobli par son grand-duc, et dans la plus haute estime près de ce prince, jaloux des talents de cet artiste, ayant fait tout ce qu'il pouvait pour lui nuire, Callot ne fut en gravant son portrait et celui de son fils, et en le lui envoyant douzaine de vers à sa louange, que de ce maître contient en-

viron seize cents pièces; les plus remarquables, sont : les *Supplices*; les *Malheurs et les Misères de la Guerre*; la *Grande et la Petite Passion*; le *Massacre des Innocents*; les *Guéux contrefaits*; les deux *Tentations de S. Antoine*; la *Grande Rue* ou la *Carrière*, et le *Parterre de Nancy*; la *Grande et la Petite foire de Florence*; le *Carrousel*, le *Pont-Neuf*, l'*Eventail*, etc. Quoique Callot ait gravé plusieurs morceaux au burin, surtout des portraits, il doit néanmoins toute sa célébrité à ses sujets gravés à l'eau forte. Doué d'un génie fécond, il était obligé de faire ses figures très petites, afin de pouvoir placer dans ses compositions tous les épisodes et les conceptions pittoresques que lui fournissait sa brillante imagination. Cet artiste paraît être le premier graveur qui ait employé, au moins avec succès, le vernis dur des luthiers, nommé par les Italiens, *vernice grosso de lignaiuolo*, ce qui lui a permis de donner à ses tailles plus de couleur et de fermeté qu'il ne l'eût fait avec le vernis ordinaire; mais aussi ce qui l'a peut-être empêché de mettre dans ses ouvrages autant de légèreté et de goût qu'en a mis Etienne de la Belle. Son œuvre, fort recherchée, surtout dans le siècle dernier, s'est vendue fort cher dans les ventes publiques. On en trouve la description dans le catalogue des estampes de M. de Lorange, par Gersaint (Paris, 1744, in-12). Ses dessins sont aussi très recherchés; on y trouve encore plus d'esprit que dans ses gravures. On a des recueils de Jacques Callot, parmi lesquels nous citerons : *I. Vie de la vierge Marie, mère de Dieu, représentée par figures emblématiques, dessinées et gravées par Jacques Callot, et expliquées par des vers latins et français, 1646, in-4°*,

quatorze pièces; II. la *Lumière du cloître représentée*, etc., 1646, in-4°.; III. *Monnaies de l'Empire en argent et en or, avec d'autres monnaies d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Italie*, dessinées d'après les originaux avec leurs revers, en cent six pièces, sur dix cuivres; IV. *Traitato delle piante di Terra Santa, ou Représentation des saints édifices de la Terre-Sainte*, Florence, 1620, in-4°, quarante-huit morceaux exécutés sur trente-cinq planches; V. *les Images de tous les Saints et les Saintes de l'année, suivant l'ordre du martyrologe romain*, quatre cent soixante-seize sujets gravés sur cent dix-neuf planches, 1636; VI. *Varie figure gobbi di Jacopo Callot, fatte in Fiorenza a l'anno 1616*, vingt-une estampes; VII. la *Généalogie de la royale maison de Lorraine*, en trois grandes feuilles d'aigle, excessivement rare. Son dernier ouvrage est, dit-on, un *Nobiliaire de Lorraine*, contenant cent cinquante-six armoiries des principales familles de cette province. Il venait d'achever ce recueil peu de jours avant sa mort, et il en donna une épreuve à Marivon, commissaire-général des guerres en Lorraine. Cet exemplaire, que l'on croit unique, est maintenant dans la bibliothèque de Lyon, manuscrits, N°. 867. On n'en tira pas d'autres épreuves, les cuivres ayant été pillés et détruits par les Suédois qui ravageaient la Lorraine; mais cette histoire pourrait bien être apocryphe. *L'Eloge historique de Callot* a été fait par le P. Husson, cordelier, Bruxelles, 1766, in-8°. P—E.

CALLOT (FRANÇOIS-JOSEPH), médecin, né à Nancy en 1690, reçu docteur à la faculté de Montpellier, se fit connaître d'abord avec avantage en 1720 et 1725, à l'occasion des concours pour des places de professeurs

à l'université de Pont-à-Mousson. Nommé ensuite médecin ordinaire du duc Léopold, et médecin de Rosières-aux-Salines, il fut en 1726, pour remédier à une peste qui ravageait le territoire de St-Dié. En 1729, le duc François choisit pour son second médecin. Ce fut en 1737 qu'il vint à Nancy. Ce médecin est inscrite principalement pour deux dissertations latines, imprimées en 1731. L'une, sur le *diabète*, méritait d'être consultée; l'autre est sur *l'insane*. On a encore de lui: *l'Éloge de la vraie médecine*, Commercis, 1742, in-8°. On a laissé un traité d'hygiène médicale et qu'il a aussi publié quelques autres relatives à son pays et ses soins.

CALLY (PIERRE), né à Mesnil-Hubert, paroisse du Mesnil-Hubert, professeur de philosophie à Caen en 1660, après avoir professé à Paris, et à Py professa en 1660. Quoiqu'il ne fut que professeur de philosophie des arts de cette ville, et curé de la paroisse de Saint-Jacques, il s'était fait beaucoup de réputation en professant le premier enseignement de la philosophie de Descartes. Il fit encore par les succès qu'il eut dans les conférences qu'il tint dans sa paroisse pour la conversion de plusieurs hérétiques. Cally fut en 1686 exilé à Paris, et il ne fut rendu à sa chaire qu'en 1688; il y mourut le 31 décembre 1709. Il avait été très lié avec le célèbre Huet. On a de lui: I. *De philosophiæ institutio*, Caen, 4 vol. in-4°, ouvrage délié et suet; c'est une seconde édition plutôt le développement d'un ouvrage qu'il avait fait imprimer en 1660 sous le titre d'*Institutio philosophiæ*, in-4°. II. L'édition *Ad unum*

commentaires et notes, du
 ièce, *De consolatione phi-*
 1680, in-4°; III. *Durand*
 , ou *l'Accord de la phi-*
lologie, touchant
stantiation de l'Eucha-
 gue (Caen), 1700, in-12.
 ND DE SAINT-POURÇAIN.)
 erreurs dans ce livre, et
 Bayeux le condamna par
 tion pastorale du 30 mars
 étractation de Cally est im-
 x l'instruction pastorale.
 t d'avoir rétracté son livre,
 supprima tous les exem-
 l rencontra. IV. *Discours*
d'homélie sur les mys-
les miracles et sur les
N. S. J.-C., qui sont dans
 , Caen, 1703, 2 vol. in-
 ve imprimé, sous le nom
 in écrit intitulé : *Doctrine*
et schismatique touchant
é du pape, enseignée par
s dans leur collège de
 44. Si cet ouvrage est de
 vait être bien jeune quand
 ia.

A. B—T.

T (DOM AUGUSTIN), bé-
 : la congrégation de Saint-
 l'un des savants les plus
 les plus laborieux qu'ait
 rdre de St.-Benoît, naquit
 er 1672 à Mesnil-la-Hor-
 de Commerci en Lorraine.
 premières études au prieuré
 où il puisa, avec le désir
 des connaissances, ce goût
 té et de la vie cénobitique
 de sa vocation. Après avoir
 es vœux dans l'abbaye de
 , le 23 octobre 1689, il
 on cours de philosophie à
 : St.-Evre, et celui de théo-
 baye de Munster. Dans le
 is, une grammaire hébraï-
 xtorf étant tombée entre

ses mains, il forma le dessein d'ap-
 preudre cette langue, et se livra à cette
 étude avec une application et une constan-
 tance qui lui en firent surmonter les
 premières difficultés sans le secours
 d'aucun maître: il se mit ensuite, avec
 la permission de ses supérieurs, sous
 la direction d'un ministre luthérien
 nommé *Fabre*, qui lui procura des
 livres hébreux et lui en rendit bientôt
 la lecture familière. Il étudia aussi la
 langue grecque, dont il avait appris
 les premiers éléments au collège; et
 s'y rendit fort habile. C'est ainsi qu'il
 se prépara à l'étude des Ecritures, où
 il fit des progrès si rapides, qu'au bout
 de quelques années, il fut chargé de
 les expliquer à ses confrères dans l'ab-
 baye de Moyen-Moutier. De cette ab-
 baye, il passa en 1704 à celle de
 Munster, où il continua à enseigner
 les jeunes religieux. Les leçons qu'il
 composait pour eux servirent de base
 aux *Commentaires sur l'Ancien et*
le Nouveau Testament, qu'il écrivit
 en latin. D. Mabillon et Duguet, à qui
 il les communiqua, lui conseillèrent
 de les traduire en français, afin d'en
 rendre la lecture possible à un plus
 grand nombre de personnes. D. Cal-
 met suivit cet avis, et l'ouvrage parut
 de 1707 à 1716, en 23 vol. in-4°.
 Le savant Fourmont et Rich. Simon
 l'attaquèrent par quelques écrits dont
 l'autorité arrêta la publication, par la
 raison qu'une controverse sur de sem-
 blables matières n'étoit pas sans dan-
 ger. D. Calmet, débarrassé de ses
 critiques, n'eut donc plus qu'à jouir du
 succès de son ouvrage, qui eut, en
 peu de temps, plusieurs éditions. Son
Histoire de l'Ancien et du Nouveau
Testament, et son Dictionnaire de
la Bible, ajoutèrent à sa réputation.
 Il fut récompensé de ces grands tra-
 vaux par sa nomination à l'abbaye de
 St.-Léopold de Hainz en 1718, d'où

il fut transféré dix ans après à celle de Sénonès, où il passa le reste de sa vie laborieuse dans l'exercice des devoirs de son état et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. D. Calmet était encore plus modeste que savant; il écoutait les critiques et en profitait; il accueillait les jeunes gens qui montraient des dispositions, et les aidait de ses conseils et de ses livres. Le pape Benoît XIII lui offrit un évêché *in partibus*, qu'il refusa constamment, préférant les douceurs de la retraite aux honneurs qu'il aurait pu obtenir dans le monde. Considéré comme écrivain, on ne peut nier que ses ouvrages ne soient utiles, mais le style en est lourd, diffus, souvent incorrect: aussi sont-ils moins lus que consultés. Ce savant religieux mourut à Sénonès le 25 octobre 1757. Dom Fangé, son neveu, a écrit sa *Vie*, 1763, in-8°; on y trouvera la liste complète de ses ouvrages; nous nous contenterons d'indiquer les suivants, qui méritent seuls quelque attention: I. *la Bible en latin et en français* (de la traduction de Sacy), avec un *Commentaire littéral et critique*, Paris, 1707-16, 23 vol. in-4°, auxquels on ajoute un volume de *Nouvelles Dissertations*, Paris, 1720, in-4°; 2°. édition, Paris, 1714-20, 26 volum. in-4°; autre édition, la plus complète, Paris, 1724, 9 vol. in-fol.; il en existe des éditions latines imprimées à Venise, à Francfort et à Augsbourg. Les *Dissertations* et la préface de ces *Commentaires* furent réimprimées séparément à Paris en 1720, avec dix-neuf nouvelles *Dissertations* en 5 vol. in-4°. Il a été donné un Abrégé du *Commentaire* et des *Dissertations*, dans la Bible de Vence, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4°. (Voy. BONDET.) II. *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris,

1750, 4 vol. in-fol., fig., le m et le plus utile de tous les ouvrages de l'auteur; on l'a traduit en latin allemand et en anglais; on y a une bibliographie ecclésiastique étendue et qui n'est pas sans utilité. Elle manque dans la première édition publiée de 1722 à 1728. III. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des Juifs*, 1757, 4 vol. in-4°, ou 7 vol. IV. *Histoire universelle sacrée et profane, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (Strasbourg et Nancy, 1755-77 vol. in-4°, peu estimée; V. *l'histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, Nancy, 1728, 5 vol. in-4°; Paris, 1745-57, 7 vol. in-4°). *Bibliothèque de Lorraine* le quatrième volume de cette édition contient des chartes et les preuves imprimées à la fin de chaque volume sont ce qui a de plus utile dans cette compilation; VI. *La Bibliothèque de Lorraine*, Nancy, 1751, in-fol.: l'auteur montre prodigie d'éloquence en parlant des hommes obscurs; mais cet ouvrage suppose beaucoup de recherches (Crevier). VII. *Histoire géographique de la maison du Chancelier*, Nancy, 1741, in-fol.; VIII. *l'histoire de la maison de Salles*, 1716, in-fol.; IX. *Dissertations sur les grands chemins de Lorraine*, Nancy, 1727, in-4°; X. *Traité des apparitions des esprits et des vampires ou revenants*, Paris, 2 vol. in-12, ouvrage qui a été avec raison à D. Calmet le reproche d'être trop crédule et de manquer de critique. Il s'était fait cette épigramme

Frater Augustinus Calmet
Natione Gallus, religione catholicæ-
Professione monachus, nomine abbat
Mullin legit, scripsit, oravit
Utinam bene!

fait ce quatrain pour le
D. Calmet :

ds que Dieu daigna nous rendre,
du perça l'obscurité ;
crut avec simplicité,
vertus, digne de les entendre.

W—s.

(ANDRÉ), poète vénitien, et que dans le dialecte de Venise vers 1510, et le 23 février 1571. Il est, non seulement de comédies pleines de sel et mais de les jouer parfaitement a laissé six : *la Spagnoluzza*, *la Pozione*, *la Travaglia*, *la Rhodi*—dernière lui fut dérobée par des voleurs, et imprimée par le Ruzzante, son contemporain, et comme lui, auteur d'opéras (*Voy. Bzolco*), mêlées de padouan, de vénitien et de vénitien, sont que bas et fort libre; le style de celles qui le précèdent, est fait par la paroisse (il *prete de la*—dit qu'il va faire un petit ouvrage pendant que des choses si au devoir se passeront, puisse dire dans l'avenir ont voulu y être présent. Il est composé de plus quatre églogues en action, dont les personnages sont des paysans de l'état de Bergamasque, etc. Elles sont en scènes et même en a aussi de lui des *Rime*, ou Poésies diverses, sonnets, *canzoni*, *capitoli*, et sujets de ce genre que il avait mis à la mode, et suscomme la pastorale, de de naïveté. Enfin, nous cet auteur facétieux et bi-recueil de lettres (*Venise*, 8°), intitulées *Piacevoli*,

écrites en langage vénitien, comme ses poésies, et qui ne sont pas toutes aussi plaisantes que le titre le promet.

G—É.

CALOGERA (le Père ANGE), de l'ordre des camaldules, célèbre philologue et littérateur italien du dernier siècle, naquit à Padoue, le 7 septembre 1699, d'une noble et ancienne famille grecque de Corfou, mais qui suivait le rite latin. Il fit ses études sous les jésuites, et entra dès l'âge de dix-sept ans dans le monastère de St-Michel de l'ordre des camaldules, situé dans une île entre Venise et Murano. Il s'y livra avec une nouvelle ardeur, non seulement aux études de son état, mais à celle des lettres. Envoyé, en 1721, à Ravenne, pour apprendre la théologie, il y trouva pour un autre genre d'instruction une riche bibliothèque, et un savant bibliothécaire, qui le dirigea si bien, qu'il acquit en peu de temps une grande connaissance des livres. Il conserva toute sa vie beaucoup de reconnaissance pour ce bon religieux, et entretenit avec lui jusqu'à sa mort une correspondance littéraire. Ce fut dans cette bibliothèque de Ravenne qu'il fit connaissance avec le célèbre cardinal Quirini, son concitoyen, qui conçut pour lui une vive amitié. Il n'aurait tenu qu'à lui d'en profiter pour sa fortune; mais, né sans ambition, après avoir passé quelques années à Venise et à Vicence, il retourna dans son couvent de St-Michel, près Murano, et s'y fixa pour le reste de sa vie. Les devoirs de sa religion, les recherches et les travaux littéraires l'occupèrent tout entier. Les savants italiens regrettaient qu'il n'y eût en Italie personne qui recueillît et publiât les actes de leurs académies, comme en France, en Angleterre, en Allemagne et dans tout le Nord. Le

P. Calogera conçut l'idée de donner un recueil. Il fut aidé dans ce dessein par Pierre Catherin Zeno, frère du célèbre Apostolo Zeno, par Vallisnieri, Facciolati, Manni, Muratori, etc., et publia en 1729 les premiers volumes in-12 de sa collection, intitulée : *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, qui continua de paraître jusqu'en 1766, mais sous deux titres différents. La première collection contient cinquante-un volumes, y compris la table des matières et des auteurs; la seconde, sous le titre de *Nuova raccolta*, fut commencée par lui, en 1755, et continuée après sa mort par le P. Fortuné Mandelli, de la même congrégation. Le choix des opuscules, dans l'une comme dans l'autre collection, aurait pu être plus sévère; mais on y trouve en assez grand nombre des morceaux précieux et qui ne sont point ailleurs. Ce littérateur laborieux publiait aussi chaque année, en petits volumes in-8°, des notices littéraires en forme de lettres écrites, soit par lui, soit par ses amis, sous le titre de *Memorie per servire alla storia letteraria*; mais cette publication lui attira quelques désagréments qui l'engagèrent à l'abandonner au douzième volume, en 1758. Il la reprit l'année suivante avec un de ses amis; mais il ne donna que six volumes de ces *Nuove Memorie*, et y renouça tout-à-fait en 1761. Il eut part à plusieurs autres travaux, entre autres au journal intitulé : *la Minerva*, auquel travaillaient Apostolo Zeno et d'autres savants littérateurs, 1762-65, in-4°. On lui doit encore une traduction italienne du *Télémaque*, Venise, 1744, in-4°; *il Nuovo Gulliver*, Venise, 1751, in-8°, et plusieurs opuscules biographiques. Il contribua beaucoup aussi à la nouvelle édition de la *Biblioteca vo-*

lante de Cinelli, donnée par . Il avait de plus à remplir les de *revisore de' libri*, emploi qu'il confie dès 1730, par les réformateurs de Padoue, et dont il s'acquitta autant d'application que d'exactitude. Il termina sa vie laborieuse le 27 septembre 1768. Il a laissé, outre quelques ouvrages inédits, une correspondance littéraire avec plusieurs lettres de ses amis, qui ne cept pas moins de soixante gros volumes. On en pourrait tirer un choix; pour l'histoire des lettres.

CALONNE (CHARLES-ALBERT), né le 20 janvier 1754, où son père était premier président du parlement. Après avoir fait des études à Paris, où il suivit le barreau, le jeune de Calonne, destiné à la magistrature, fut d'abord avoué général au conseil provincial de Douai, en qualité de procureur général. En 1763, il fut nommé des requêtes, et les rapports à l'occasion de faire dans les affaires divisaient alors les parlementaires, le firent connaître d'une manière avantageuse. On ne tarda pas à l'employer dans une occasion importante et délicate. Nommé président général de la commission chargée d'examiner la conduite de La Clapart, il fut soupçonné d'avoir abusé de la confiance de l'accusé, en ce qui concernait le vice-chancelier de la cour de Douai, dont il était dépositaire. Calonne essaya de se justifier en disant qu'il n'avait point été présent un jour chez le ministre de justice, il avait oublié un portefeuille dans lequel cette lettre était renfermée; cette justification parut fautive, et est certain, au reste, qu'il n'était point une charge imposée contre l'accusé (voy. l'écrit intitulé : *M. de Calonne tout*

d'ailleurs, Calonne était fort éloigné, par son caractère léger, de ce calcul de perfidie qu'on lui supposait. Enfin, on assure que La Chalotais lui-même, quelque temps avant de mourir, avoua que ses plaintes contre son juge avaient été fort exagérées. Ce qui ne peut être du moins révoqué en doute, c'est que le jugement de La Chalotais ne fut pas aussi rigoureux qu'on pouvait d'abord le craindre, et cette indulgence fut l'ouvrage de Calonne et Lenoir, les deux membres les plus influents de la commission (*Voy. LA CHALOTAIS*). En 1768, Calonne fut nommé à l'intendance de Metz, et ensuite à celle de Lille, où il se distingua par des talents supérieurs dans l'administration. Telle était sa position à la mort de Louis XV. Ses espérances d'élévation ne furent pas favorisées d'abord par le système du nouveau règne. L'ancien ministre Maurepas, revenu d'un long exil, dépositaire d'un pouvoir presque absolu, avait appelé successivement au ministère des finances Turgot et Necker, qui avaient été rapidement remplacés par Fleury et d'Ormesson; Calonne enfin succéda à celui-ci, le 3 novembre 1783. Maurepas venait de mourir. La confiance de Louis XVI reposait presque entièrement sur le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Il était consulté surtout dans les nominations ministérielles, et il contribua beaucoup à celle de Calonne. D'autres la virent avec déplaisir, notamment le garde des sceaux Miromesnil. La magistrature parlementaire sentit se réveiller d'anciennes défiances; le public se partagea; la cour accueillit avec transport le nouveau contrôleur-général, qui obtint bientôt le titre de ministre d'état. La paix de Versailles, qui venait d'é-

tre conclue, laissait à liquider le restant des dépenses de la guerre et de la marine. Indépendamment des emprunts et des arriérés accumulés sous les ministères précédents, il y avait 176 millions d'anticipations, au remplacement desquels il fallait pourvoir. Calonne ne se laissa point abattre par ces difficultés. Son système était de déguiser la détresse, et de prendre l'attitude de la prospérité. Il dédaigna la ressource des économies, solda l'arriéré du moment, soutint les effets publics par des avances secrètes, rapprocha le paiement des rentes sur l'état, obtint des bonifications considérables sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement, et osa exécuter une refonte des monnaies d'or, comme dans un temps de la plus profonde sécurité. Il suivit d'abord le même système d'emprunts adopté avant lui, et il dit à ce sujet dans sa lettre au roi, du 9 fév. 1789: « Je n'ai pas plus emprunté chaque année que mes prédécesseurs; je n'ai emprunté que ce qu'il fallait pour acquitter les dettes contractées avant mon ministère, etc. » Calonne estimait le montant des emprunts faits depuis 1776 jusqu'à la fin de 1786, à 1,250,000,000, et le déficit annuel à 115 millions, dont partie devait cependant s'éteindre dans le cours de plusieurs années, de manière qu'en 1797, ce déficit se serait trouvé réduit à 55 millions (*Voyez son Discours à l'Assemblée des notables*). Il en résultait que les revenus de l'état, de 475 millions, où ils pouvaient s'élever alors, auraient dû être portés à 590 millions, pour atteindre le niveau. Tous ces calculs de Calonne ont été vivement contestés dans une multitude de pamphlets, auxquels il répondit par

la suite dans des écrits remarquables par la clarté, la méthode, et une certaine force de dialectique. Quoi qu'il en soit, le vide du trésor était immense. Les premières opérations de Calonne n'étaient que des ressources momentanées, dont le prestige s'évanouissait à la moindre réflexion. La dette de l'état ne reposait sur aucun gage assuré. Il n'y avait qu'un nouveau système de contributions qui en offrit le moyen, et Calonne le proposa. Ses deux leviers principaux étaient l'établissement de la subvention territoriale, payable en nature, et l'extension de l'impôt du timbre. Il se flattait d'y trouver le double avantage d'une augmentation de revenus et d'une répartition plus égale entre les contribuables. Ce plan, conçu long-temps avant lui, a été suivi constamment depuis, à l'exception de la prestation en nature, qui a été reconnue impraticable. Le mode d'exécution présentait alors de grandes difficultés; il fallait obtenir des deux premiers ordres de l'état des sacrifices inouïs jusqu'alors. Les parlements, qui étaient en possession d'autoriser la levée des impôts par la formalité de l'enregistrement, avaient souvent été divisés, tantôt avec le clergé, tantôt avec la noblesse, sur des points étrangers aux droits de la magistrature; mais il était vraisemblable qu'ils opposeraient une résistance concertée sur des intérêts qui leur étaient communs. Depuis long-temps, les ministres luttèrent en vain contre les corps privilégiés; le garde des sceaux, Machault, trente ans auparavant, n'avait pas seulement pu obtenir la déclaration des biens du clergé; Turgot avait déplu à la noblesse et aux parlements par ses principes anti-féodaux, et par le projet des assemblées provinciales; et Necker, par l'extension qu'il voulait

donner à ces nouveaux corps politiques. D'un autre côté, il était peut-être plus dangereux encore, dans un moment de crise, d'appeler intégralement la représentation nationale, qui aurait pu tenter de se mettre à la place de toute espèce d'autorité. Depuis cent soixante ans, la convocation des états-généraux était regardée, et non pas sans raison, comme le parti le plus funeste à la royauté. Placé entre les extrêmes, Calonne se détermina pour un terme moyen qui lui parut réunir toutes les conditions nécessaires pour faire approuver ses projets. Il proposa une assemblée de notables, choisis parmi les membres les plus distingués des deux premiers ordres de l'état, de la magistrature, et dans les chefs des principales municipalités. Ces réunions consultatives n'avaient aucun caractère légal pour délibérer; on en connaissait peu dans les fastes de la monarchie. Le plan de Calonne éprouva plus d'un obstacle dans le conseil. Ses contradicteurs les plus apparents furent Mironmesnil et le baron de Breteuil. Celui-ci était devenu l'ennemi de Calonne, à l'occasion d'une intrigue des amis de Foulon, qui voulaient porter ce conseiller d'état au ministère des finances (Voyez l'*Histoire de la révolution* par Bertrand de Molleville). La lente et prudente politique du comte de Vergennes le fit hésiter quelque temps avant d'approuver des vues aussi hardies. Il se rendit enfin. Le roi, par un désir sincère du bien, adopta le plan, et la reine l'approuva, par prévention pour le ministre. Cependant, Calonne ne se dissimulait pas les dangers qu'il avait à courir. Il écrivait à un ami intime, le 16 août 1786: « Je viens de lire mon plan » au roi; il m'a bien entendu, bien » écouté, m'a tout promis; mais je

ais pitié à moi-même, lorsque ase au résultat qu'il peut avoir moi. N'importe; je crois que le bien, le bonheur du roi et du peuple; j'ai bon courage, je l'entendrai. » Ce fut sous ces faibles espérances de succès que commença l'assemblée des notables. Vergennes venait de mourir. C'était une puissante opposition de moins pour Calonne, qui va ainsi jeté presque seul dans

La première séance eut lieu à Paris, le 22 février 1787. On commença avec impatience le compte de l'état des finances. Il l'exposa avec une dextérité dont il était capable, mais il ne put empêcher la manifestation de ses fâcheuses résolutions. Le déficit de 115 millions n'était pas encore les craintes que l'on avait conçues. Calonne en fit remonter l'origine jusqu'au ministère de Necker, prétendit qu'il était dès-lors de 100 millions, qu'il s'était augmenté de 1776 jusqu'en 1785 d'une somme égale, et convint enfin de l'augmenter lui-même de 55 millions à la fin de 1786. Ces calculs présentés dans une contradiction trop évidente avec ceux de Necker pour ne pas mériter une réponse très vive de la part de cet ex-ministre, dont les nomades amis se lignèrent en sa faveur, Calonne se défendit assez généralement à Paris, et se défendit de ne pas avoir attendu trois ans en vue de dresser un état de situation financière alarmant; on l'accusa même d'en avoir exagéré le triste tableau, qui n'était si désagréablement avec les calculs précédentes; enfin, d'avoir voulu ébranler et bouleverser toute la confiance publique, dans le dessein de faire ses propres malversations. La dénonciation de l'échange du comté de Flandre, appartenant au comte de Calonne, où l'on prétendit que Ca-

lonne avait sacrifié les intérêts du roi à ceux d'un particulier, qu'il avait favorisé pour partager lui-même les bénéfices (Voyez les *Mémoires du comte d'Espagnac*, l'écrit de Carra; et la *Requête de Calonne au roi en 1787*). Le marquis de Lafayette se montra à la tête des accusateurs; et Miromesnil fut soupçonné d'être un des instigateurs secrets; mais le roi parut, dans ce premier moment, soutenir son ministre. Le garde des sceaux fut renvoyé. Cependant, ce triomphe ne fut pas de longue durée. Indépendamment des amis de Necker, un autre parti conspirait contre Calonne: c'était celui qui portait au ministère l'archevêque de Toulouse, Loménie-Brienne. La cour s'effrayait des longueurs de l'assemblée des notables, et de la fermentation qu'elle excitait. La reine, soit par crainte de l'opinion publique, soit par les insinuations de Breteuil, se laissa persuader d'abandonner Calonne, qui fut destitué et exilé en Lorraine. Il voulait à peine croire à un changement aussi subit, et se flattait que ce n'était qu'une feinte. Il se consolait par l'idée que ses plans seraient suivis, et qu'ils serviraient un jour à le rétablir en faveur. Sa disgrâce ne fut que trop réelle. On ne lui épargna ni les reproches ni les humiliations. Il fut obligé de se dépouiller de la décoration du cordon bleu, qu'il portait comme trésorier de l'ordre du St-Esprit. Il s'expatria, et passa en Angleterre, où il reçut des consolations flatteuses. Catherine II lui écrivit en ces termes: « J'ai lu les mémoires » que vous avez donnés aux notables. » Les ennemis de la France doivent » se réjouir de votre retrait, ses » alliés doivent s'en affliger. Par cœur » et par caractère, j'aime les grandes » choses et les grands hommes. Si

» vous venez dans mes états, vous y
 » trouverez protection, et jouirez de
 » la considération due à vos talents
 » et à votre mérite. » Calonne, réfugié à Londres, s'occupa de repousser les accusations qui s'élevaient en foule contre lui. Ce fut l'objet spécial d'une requête adressé au roi, vers la fin de 1787, où il passe en revue toutes ses opérations ministérielles, et où il s'efforce de prouver qu'il n'en est pas une seule qui n'ait eu pour objet l'amélioration des finances. L'archevêque de Toulouse, son successeur, lui avait fait connaître par écrit le mécontentement personnel du roi; les parlements de Grenoble, de Toulouse, de Besançon, l'avaient dénoncé à l'animadversion publique; enfin, celui de Paris avait rendu formellement plainte contre lui. Calonne se défend contre toutes ces attaques; il supplie le roi de déclarer que, dans toutes les opérations de son ministère, il n'a jamais agi que par les ordres ou d'après le consentement de sa majesté, et, dans le cas du silence, il offre de venir se justifier dans les formes les plus solennelles, devant la cour des pairs, où il était accusé. Cet écrit, rendu public par la voie de l'impression, et remarquable par le ton animé, mais respectueux de la défense, fut vivement attaqué par une foule de pamphlets. A toutes ces inculpations, les amis de Calonne se contentaient d'opposer un fait, qui du moins a le mérite de la vérité, et ne laisse pas d'être de quelque importance auprès de gens non prévenus, c'est que Calonne sortit du ministère dans un tel dénûment, qu'il fut trop heureux d'accepter la main d'une amie généreuse, veuve d'un riche financier, qui s'empressa de le consoler des rigueurs du sort par le don de tous ses biens. Calonne ne fut pas mieux

écouté dans une lettre en date du 9 février 1789, qu'il adressa également au roi. Celle-ci contient uniquement des réflexions politiques. Necker était rentré en place, et dirigeait tout vers ce système révolutionnaire qui eut de si fâcheux résultats pour l'autorité royale. Calonne combat toutes les opérations de son successeur; il essaie d'en démontrer au roi les funestes conséquences; il finit en annonçant le projet qu'il formait lui-même de venir se présenter comme candidat aux états-généraux. Il passa effectivement sur le continent, et se présenta à l'assemblée électorale de la noblesse de Bailleul; mais il dut renoncer à l'espoir de se faire élire, et retourna presque aussitôt à Londres, où il s'occupa de nouveau d'écrits polémiques sur la situation des affaires. Des événements d'un autre genre devaient occuper le reste de sa vie. La révolution était commencée. L'émigration des princes, frères du roi, appelait autour d'eux une foule de mécontents, dont la force principale devait être dans l'appui des cabinets étrangers. Calonne vit dans cet état de choses une occasion de reparaitre sur le théâtre des événements. Il se lança dans ce nouveau tourbillon avec une ardeur qui semblait désormais au-dessus de ses forces. Ses négociations, ses voyages multipliés en Allemagne, en Italie, en Russie, son zèle, son dévouement, le rendirent précieux au parti dans lequel il s'était jeté. Il y déploya de nouveaux talents et l'esprit le plus fécond en ressources; il y dépensa la fortune qui lui restait de son second mariage; enfin, il y courut risque de la vie. Un jour, qu'il était près de rejoindre les princes à Coblenz, sa voiture fut précipitée dans le Rhin. L'abbé de Calonne, son frère, qui était à ses côtés, eut la présence d'esprit de se saisir de

portefeuille, et le tint élevé au-dessus de l'eau jusqu'à ce qu'on vint à leur secours. Tant d'efforts et de sacrifices furent inutiles pour une cause malheureuse et mal défendue. Lorsque les moyens politiques furent épuisés, Calonne voulut encore la servir de sa plume, et ce fut dans cette intention qu'il composa son écrit intitulé : *Tableau de l'Europe en novembre 1795*. C'est un de ses ouvrages les plus remarquables par la chaleur du style et l'exposé fidèle des événements. Depuis cette époque, Calonne disparut de la scène politique, et vécut à Londres tranquille, et principalement occupé des beaux-arts, qu'il avait toujours cultivés avec goût. Il quitta l'Angleterre au mois de septembre 1802, et vint à Paris, où il mourut le 29 octobre suivant. Telle fut la carrière brillante et désastreuse d'un ministre plus imprudent que mal intentionné, qui donna le premier mouvement à la révolution de son pays. Il excita une tempête qu'il ne fut pas en son pouvoir de calmer. Il composa son assemblée de notables d'éléments discordants qu'il ne sut pas contenir. Il possédait à un très haut degré les qualités d'un grand administrateur; il avait une connaissance exacte de tous les détails; il saisissait l'ensemble avec une précision admirable; il se montra même capable de concevoir un plan vaste; mais si la sagesse qui mûrit les pensées, si la prévoyance qui devine les obstacles, si l'esprit d'ordre et de suite qui prépare le succès de l'exécution, sont les parties constitutives d'un homme d'état, Calonne ne saurait prétendre à ce titre. Il n'avait pas étudié les hommes; il compta trop légèrement sur des promesses et sur des protections inconstantes, et la vanité l'aveugla sur le bord du précipice. Il mit d'ailleurs trop peu de dignité

dans sa conduite personnelle, et de sévérité dans ses mœurs. La vie trop dissipée d'un homme en place semble autoriser des soupçons d'improbité; ils s'attachent surtout au ministre dépositaire des deniers publics. On lui reprocha avec raison du faste et de la prodigalité, de l'imprudenc et de la précipitation; mais son caractère était franc et généreux, et il conserva beaucoup d'amis dans sa disgrâce. Il joignait à d'heureuses dispositions, les avantages d'une éducation brillante; son travail était facile, lumineux, et son application infatigable, même au milieu des amusements les plus frivoles. Sa physionomie était spirituelle, sa politesse aisée, ses manières séduisantes; il parlait avec grâce; il savait donner beaucoup de prix à ce qu'il accordait, et mettre beaucoup d'adresse et même d'obligeance dans ses refus. La reine lui demandait un jour une chose à laquelle elle attachait sans doute de l'importance, puisqu'elle ajoutait, de ce ton qui annonce qu'on ne veut pas être refusé: « Ce que je vous demande est peut-être bien difficile. — » Madame, répartit Calonne, si cela n'est que difficile, c'est fait; si cela est impossible, nous verrons. » Son style, toujours élégant, souvent noble et animé, est quelquefois diffus et incorrect. Ses ouvrages méritent d'ailleurs d'être conservés comme documents historiques dans l'administration des finances. Ses discours et ses mémoires à l'assemblée des notables doivent être mis en première ligne. On a de lui: I. *Correspondance de Necker avec Calonne*, 1787, in-4°. II. *Requête au roi*, Londres, 1787, in-8°. III. *Réponse de Calonne à l'écrit de Necker*, Londres, 1788, 1 vol. in-4°, 2 vol. in-8°. IV. *Lettre de Calonne au roi*, 9 fév. 1789, Londres, in-8°. V. *Seconde lettre de Calonne au roi*,

5 avril 1789, Londres in-8°. ; VI. *Note sur le mémoire remis par Necker au comité des subsistances*, Londres, 1789; VII. *De l'état de la France présent et à venir*, 1790, in-8°. ; VIII. *De l'état de la France tel qu'il peut et qu'il doit être*, Londres, 1790; IX. *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4°. ; X. *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste d'Allemagne*, 1791; XI. *Esquisse de l'état de la France*, 1791, in-8°. ; XII. *Tableau de l'Europe en novemb.* 1795, etc., Londres, in-8°. Ce fut cet ouvrage qui attira à l'auteur une réponse de la part du conseiller d'état de Montyon, qui avait l'avantage d'une érudition immense, et qui montra beaucoup de ménagement pour la personne de son adversaire. Ce fut à cette époque que Calonne se brouilla avec les princes, dont il abandonna le parti. On trouve encore dans la liste de ses ouvrages : *Des finances publiques de la France*, 1797, in-8°. ; *Lettre à l'auteur des considérations sur l'état des affaires publiques*, 1798, in-8°. ; on lui attribue aussi une *Réponse à Montyon*, des *Remarques sur l'histoire de la révolution de Russie*, par Rulhières; enfin, un *Traité sur la police* destiné à l'Angleterre. Il parut qu'il a laissé en outre, sur différents sujets d'arts ou d'administration, quelques manuscrits qu'il n'a pas eu le temps de publier. L'édition des œuvres du poète Labru (Ecouchard) offre deux lettres de Calonne, dont l'une est remarquable par le style et par le sujet. Le ministre engage le poète à célébrer dans ses vers l'assemblée des notables et la révolution qui se prépare. — L'abbé de CALONNE, son frère, qui l'avait suivi dans tous ses voyages, mourut en 1799 à Londres,

où il rédigeait un journal intitulé : *le Courrier de l'Europe*. D—s.

CALOV (ABRAHAM), en latin *Calovius*, théologien luthérien, né en 1612, à Mohrungen, en Prusse, fit ses études à Königsberg et à Rostock, fut professeur et prédicateur à Königsberg, recteur à Dantzic, et professeur de théologie à Wittemberg, où il mourut, le 25 fév. 1686. La plus grande partie de sa vie se passa en querelles avec les théologiens de son temps, tels que Jean Bergius, Henri Nicolai, Jean Cæsar, George Calixte, et beaucoup d'autres. Ce fut contre Calixte qu'il s'éleva le plus fortement au colloque de Thorn. Calov y porta une aigreur et une animosité rares, même dans les querelles théologiques. Les dissertations, les pamphlets qu'il écrivit contre ses adversaires, les thèses qu'il soutint, les accusations, les réfutations qu'il publia, sont innombrables. On ne remarque guère aujourd'hui, parmi ses ouvrages, que : I. sa *Biblia illustrata*, où il attaqua les explications de Grotius; II. son *Systema LL. theol.*; III. son *Tractatus de methodo docendi et disputandi*, Rostock, 1657, in-8°. ; IV. ses écrits contre les sociniens; V. ses *Considerationes arminianismi*, seul ouvrage où il ait montré quelque modération.

G—T.

CALPHURNIUS (JEAN), surnom critique du 15^e siècle, né à Brescia, d'une famille originaire du Bergamasque, fut professeur de langue grecque à Venise, et ensuite à Padoue, depuis l'an 1478 jusque vers 1502. Il a publié : I. une édition d'*Ovide*, 1474; II. l'*Heautontimorumenos* de Térence, avec un commentaire, Trévise, 1474, in-fol. Ce commentaire a été plusieurs fois réimprimé avec ceux que Douat nous a laissés sur les cinq autres comédies du même poète. Westerhove,

es commentaires à la belle
a donnée de Térence (la
, 2 vol. in-4°; *ibid.*, 1732,
pponne Calphurnius d'a-
commentaire de celui de
existait peut-être encore
ps, et d'en avoir ensuite
e manuscrit. III. *Catul-*
æ, Vivence, 1481, in-
gnit quelques poèmes la-
çon, dont un sur le mar-
Simon, enfant massacré
s en 1474. IV. Un dialo-
ix Champs-Élysées entre
celle de Lucius Calphur-
historien romain; V. des
y. la *Litteratura Brixia-*
inal Quirini). G. M. P.
NEDE (GAUTHIER DE
evalier, seigneur de LA)
teau de Tolgou, dans le
Cahors, à deux lieues de
moins connu aujourd'hui
rages que par ces vers de

r gasconne en un auteur gascon,
Juba parleut du même ton.

fait ses études à Toulouse,
is vers l'an 1632, et entra
de cadet dans le régiment
, où il fut ensuite officier.
; peu après l'an 1650, il
tilhomme ordinaire de la
En 1648, il épousa Made-
yée, veuve en premières
an de Vieux-Pont, seigneur
t, et, en secondes et der-
rniol de Braque, seigneur
et de Châteauvert. La Cal-
mt, en 1665, au château
ne, y voulut faire voir aux
marques de son adresse au
oudre enflammée lui sauta
et le défigura. Quelques
, revenant de Normandie,
au front d'un coup de tête

que lui donna son cheval, et mourut au
mois d'octobre 1665. La Calprenède
a fait des romans et des pièces de théâ-
tre; ses romans sont: I. *Cassandre*,
1642, en 10 vol. in-8°; réimprimés
en 1731, 10 vol. in-12 (*Voy. Bous-*
sAT). Alexandre-Nicolas de La Ro-
chefoucault, marquis de Surgères, en
a donné un abrégé en 1752, 3 vol.
in-12. II. *Cléopâtre*, 12 tom. en 23
vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été
traduits en italien. C'est dans le der-
nier que figure Juba, ridiculisé par
Boileau. On a publié, en 1668, 3
vol. in-12, un abrégé de *Cléopâtre*;
Lebrat, en 1769, et M. Benoît, en
1789, en ont publié deux autres.
III. *Faramond*, ou *l'Histoire de*
France, 1661, 7 volumes in-8°.
L'auteur n'ayant pas achevé cet ou-
vrage, Pierre Dortigue de Vaumo-
rière en donna la suite en 5 volumes.
Il y a eu deux éditions de *Faramond*,
l'une faite à Paris, l'autre à Amster-
dam; on préfère la première; le tome
X en est très rare, parce qu'il a été
brûlé dans un incendie au collège de
Montaigu. M. de Surgères a donné,
en 1753, un abrégé de *Faramond*,
4 vol. in-12. IV. *Silvandre*, qu'il
composa étant cadet. On dit que,
de l'argent qu'il en eut, il s'habilla d'une
manière bizarre, et que, comme on lui
demandait le nom de son étoffe, il
répondit que c'était du *Silvandre*. Si
ce fait était vrai, son *Silvandre* au-
rait été imprimé; cependant on ne sait
ce que c'est; on présume que c'était un
roman. V. *Les Nouvelles*, ou *les*
Divertissemens de la princesse Al-
cidiane, 1661, in-8°, publié sous le
nom de sa femme, mais que Nicéron
attribue à notre auteur. « Le meilleur
» de ces romans, dit La Harpe, est,
» sans contredit *Cléopâtre*, malgré
» son énorme longueur, ses conversa-
» tions éternelles, et ses descriptions,

» qu'il faut sauter à pieds-joints ; la
 » complication de vingt différentes
 » intrigues, qui n'ont entre elles au-
 » cun rapport sensible, et qui échap-
 » pent à la plus forte mémoire ; ses
 » grands coups d'épée qui ne font ja-
 » mais peur, et que M^{me}. de Sévigné
 » ne haïssait pas ; ses résurrections,
 » qui font rire, et ses princesses qui
 » ne font pas pleurer. Avec tous ces
 » défauts, que l'on retrouve dans *Cas-*
 » *sandre* et dans *Faramond*, La Cal-
 » prenède a de l'imagination ; ses hé-
 » ros ont le front élevé ; il offre des
 » caractères fortement dessinés, et
 » celui d'Artaban a fait une espèce
 » de fortune ; car il a passé en prover-
 » be. » On a quelquefois attribué à La
 Calprenède le roman de *Bérénice*, qui
 est de Segrais. Les tragédies de La
 Calprenède sont : I. *la Mort de Mi-*
thridate, 1637, in-4° ; elle fut re-
 présentée, pour la première fois, le
 jour des Rois, ce qui donna lieu à une
 plaisanterie. A la fin de la pièce, Mi-
 thridate prend une coupe pleine de
 poison, et, après avoir délibéré quel-
 que temps, il dit en l'avalant :

Mais c'est trop différer....

Un plaisant du parterre acheva le vers
 en disant :

Le roi boit, le roi boit.

II. *Bradamante*, tragi-comédie,
 1637, in-4° ; III. *Jeanne d'Angle-*
terre, tragédie, 1638, in-4° ; IV. *le*
Clarionte, ou *le Sacrifice sanglant*,
 tragi-comédie, 1637, in-4° ; V. *le*
Comte d'Essex, tragédie, 1659,
 in-4°. Cette pièce fut jouée en 1638 ;
 il n'y avait que trente-sept ans que le
 comte d'Essex était mort. C'est la
 meilleure pièce de La Calprenède, et
 l'on en peut dire autant de celles que
 Thomas Corneille et Boyer firent jouer
 tous les deux en 1678, sous le même
 titre. Ils avaient l'un et l'autre profité
 de quelques idées de La Calprenède.

De ces trois tragédies, celle de Corneille
 est seule restée au théâtre. VI. *La*
Mort des enfants d'Hérode, ou *Suite*
de la Mariamne, tragédie, 1659,
 in-4°. (la *Mariamne*, tragédie de
 Tristan l'Hermitte, avait, en 1636,
 balancé les succès du *Cid*). VII.
Édouard, roi d'Angleterre, tragi-
 édie, 1640, in-4° ; VIII. *Phalante*,
 tragédie, 1642, in-4° ; IX. *Hermé-*
negilde, tragédie en prose, 1645,
 in-4° ; X. *Bélisaire*, tragi-comédie,
 non imprimée, jouée en 1659. À
 l'exception du *Comte d'Essex*, tou-
 tes ces pièces sont détestables. Il est
 étonnant que l'auteur, qui a, dans ses
 romans, fourni matière à tant d'ou-
 vrages dramatiques, ait fait de si
 mauvaises tragédies. Le cardinal de
 Richelieu, quoiqu'admirateur indul-
 gent de la médiocrité, ne put s'em-
 pêcher de dire, d'une des tragédies de
 La Calprenède, que le moindre de ses
 défauts était d'être écrite en vers lâ-
 ches : « Comment lâches ! s'écria l'au-
 » teur ; cadédis, il n'y a rien de lâche
 » dans la maison de la Calprenède.

A. B.—r.

CALPURNIE. *V. CÉSAR* (Jules).
 CALPURNIUS - FLAMMA (Mar-
 cus), a mérité d'être placé auprès des
 Curtius et des Décius, par un dévoue-
 ment aussi généreux. L'an de Rome
 494, dans la première guerre punique,
 le consul Atilius ayant engagé son ar-
 mée dans un pays qu'il ne connaissait
 pas, l'avait mise dans le plus grand
 danger. Le général cartaginien, qui
 avait marché à sa rencontre, s'était
 saisi des hauteurs, et tenait les légions
 romaines assiégées dans le vallon qu'el-
 les occupaient. Calpurnius, tribun mi-
 litaire, épargna à son pays, par sa réso-
 lution et son courage, un désastre et
 une honte qui auraient rappelé les four-
 ches Caudines. Il prit avec lui trois
 cents hommes, et alla s'emparer d'un

Éminence, sans espoir de salut, mais enflammé, ainsi que sa troupe, par l'amour de la gloire et l'ambition de sauver l'armée. On rapporte qu'en conduisant son détachement, il lui dit : « Soldats, mourons, et, par notre » mort, arrachons aux Carthaginois » les légions qu'ils tiennent assiégées. » Il en arriva ainsi. Pendant qu'ils occupaient les ennemis, le consul eut le temps de dégager son armée. Calpurnius survécut aux siens comme par miracle ; il fut trouvé au milieu des morts respirant encore. N'ayant point reçu de blessures mortelles, les soins qui lui furent donnés le mirent en état de servir encore son pays. Un seul auteur (M. Caton), au rapport d'Aulu-Gelle, attribue ce fait à un tribun appelé Q. Cæditius.

Q—R—Y.

CALPURNIUS (TITUS JULE), contemporain de Némésien, natif de Sicile, vivait dans le 5^e. siècle, et était très pauvre. On a de lui sept églogues ou idylles, qui ne sont pas sans mérite, et qui se rapprochent de celles de Virgile. Il les a dédiées à Némésien, son protecteur, que quelques savants même en croient l'auteur. Du temps de Charlemagne, on les mettait entre les mains des écoliers. La 1^{re}. édition de Calpurnius se trouve dans celle de Silius Italicus, Rome, 1471, in-fol. Ses églogues ont été réimprimées la même année à la suite d'Hésiode. Elles ont été imprimées à Leipzig, 1803, in-8^o. par les soins de M. Ch. D. Beck. On les trouve aussi dans les éditions de Némésien, notamment dans l'édition de Mittau, 1774, in-8^o. ; dans les *Poëta latini minores* donnés par Burmann, Leyde, 1751, 2 vol. in-4^o. et dont M. Wernsdorf a donné une nouvelle édition plus estimée, Altembourg, 1780-1799, 10 vol.

in-8^o. M. Mairault a fait une traduction de Calpurnius, qu'il publia sous ce titre : *les Pastorales de Némésien et de Calpurnius traduites en français, avec des remarques et un discours sur l'Églogue*, Bruxelles, 1744, in-8^o. Cette traduction est estimée. Quelques auteurs portent à onze le nombre des églogues de Calpurnius. Ce poëte a assez bien imité Théocrite et Virgile; cependant il a su ne pas donner à ses bergers la grossièreté des mœurs de ceux de Théocrite; il est quelquefois négligé et enflé, et est inférieur à Virgile pour l'élégance et la pureté.

A. B—T.

CALVART (DENIS), peintre, naquit à Anvers en 1565. On l'appelle en Italie *Denis-le-Flamand*. Il vint très jeune à Bologne; il n'était encore que peintre de paysages. Pour apprendre à dessiner la figure, il fréquenta l'école de Fontana, et celle de Laurent Sabbatini, qu'il aida à Rome dans ses travaux au Vatican. Après avoir dessiné quelque temps les peintures de Raphaël, il revint à Bologne, et y ouvrit une école, dont il est sorti cent trente-sept maîtres, parmi lesquels il faut distinguer l'Albane, le Guide et le Dominiquin. Denis savait colorer à la manière des Flamands; aussi les Bolognais le regardent-ils comme un des restaurateurs de leur école en cette partie de la peinture, qui, chez eux, avait déjà commencé à dégénérer. Il possédait la connaissance des deux perspectives, de l'anatomie, et de l'architecture, comme on le voit dans un grand nombre de petits tableaux sur cuivre, représentant des faits de l'*Ancien-Testament*, et dont les religieux de son temps avaient coutume de meubler leurs cellules. Augustin Carrache et Sadeler ont gravé une partie des ouvrages de Denis. On montre dans beaucoup de portefeuilles des

dessins de ce maître, qui sont, pour la plupart, à l'encre de la Chine ou à la pierre noire. On lui a reproché une sorte de manière et d'affectation qui était sans excuse chez un homme de ce mérite. Ses figures ont quelquefois des attitudes peu nobles et trop hardies. On attribue ce défaut au caractère de Calvert, qui était ardent et porté à la violence. Lanzi dit qu'il instruisait ses disciples avec patience et sagesse. Cependant, on sait qu'il eut un jour la brutalité de frapper le Dominiquin, parce que ce jeune artiste, alors son élève, copiait secrètement des estampes d'Augustin Carrache. Les meilleurs tableaux de Calvert sont un *S. Michel, à St.-Pétronne*, et son *Purgatoire, alle Grazie*, à Bologne. Les Carraches ont avoué qu'ils y avaient puisé beaucoup d'idées heureuses. Cet hommage sincère rendu par les Carraches est flatteur pour l'école flamande. Denis mourut à Bologne en 1619. Oretti rapporte l'inscription qui fut placée sur son tombeau dans l'église des Servites.

A—D.

CALVERT (GEORGE), plus connu sous le nom de *comte de Baltimore*, naquit en 1578 à Kyplin dans le Yorkshire, d'une ancienne famille originaire de Flandre. Après avoir fait ses études dans l'université d'Oxford, et voyagé en différentes contrées du Continent, il devint secrétaire de lord Cecil, l'un des ministres de Jacques I^{er}. Ses vertus et ses talents lui méritèrent la confiance de ce prince, qui le fit successivement chevalier, lord d'Irlande, sous le titre de *baron de Baltimore*, et secrétaire d'état en 1619. Au bout de cinq ans, il déclara ouvertement au monarque qu'il était pressé par sa conscience de faire profession de la religion catholique, et lui remit les sceaux de sa place, qu'il avait tenus avec une intégrité et une

capacité dignes de servir d'exemple. Jacques lui conserva sa confiance et son rang au conseil privé. Après la mort de ce roi, il alla prendre possession des terres qu'il lui avait concédées dans l'île de Terre-Neuve, où il forma une plantation qui commençait à prospérer, lorsque de Lavade se présenta avec trois vaisseaux de ligne et des troupes de débarquement qui ravagèrent les pêcheries. Calvert arma deux vaisseaux à ses dépens, donna la chasse aux Français, et rétablit les pêcheries. Voyant cependant qu'il ne pourrait point garantir sa plantation des insultes de l'ennemi, il l'abandonna, et repassa en Angleterre. Charles I^{er}, qui avait pour lui les mêmes sentiments que son père, lui accorda, et à ses descendants, en toute propriété, au nord de la Virginie, un vaste terrain, auquel ce prince donna le nom de *Maryland*, en l'honneur de la princesse Marie sa fille. Baltimore se disposait à aller prendre possession de ce pays, et s'y mettre à l'abri de la sévérité des lois contre les catholiques, lorsqu'il termina sa carrière le 15 avril 1632. Son fils partit d'Angleterre l'année suivante avec deux cents familles catholiques, qui furent bientôt après suivies d'un grand nombre d'autres, faisant les lois pénales de leur pays natal contre leur religion. L'éducation que ces émigrés avaient reçue, le culte pour lequel ils s'expatriaient, les soins vigilants de leur chef, prévinrent les désordres, qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissants. La nouvelle colonie vit les sauvages, gagnés par la douceur et par les bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Le spectacle de la paix et du bonheur dont elle jouissait y attira une foule d'hommes qu'on persécutait ailleurs, ou pour la même croyance, ou pour d'autres. Elle devint, à la faveur

france très étendue, l'asile
 les sectes indistinctement.
 ndants du fondateur de cette
 te colouie furent destitués
 opriété sous Cromwell, réin-
 ns leurs droits sous Char-
 igés, sous son successeur, de
 in procès dispendieux avec la
 ; enfin, sous Guillaume III,
 nt sur le point d'être entière-
 ouillés ; et ils ne trouvèrent
 oyen de conserver leur pro-
 en renonçant à la foi catho-
 ur entrer dans le sein de l'é-
 icane. Le changement du chef
 rta aucun dans la croyance des
 . Les catholiques y forment
 jourd'hui une population plus
 se que celle de toutes les autres
 ; la ville de Baltimore est mê-
 ne, dans ces derniers temps,
 de la catholicité de tous les
 is, par l'érection d'un siège
 en 1789. Enfin Pie VII, en
 at quatre autres sièges épisco-
 ns les mêmes états, a donné
 : Baltimore le titre et les droits
 polittain. Le comte de Balti-
 tait pas seulement un homme
 usieurs productions estima-
 tent qu'il était encore homme
 i. On connaît de lui : *Carmen*
in D. Untonem, 1599, in-4° ;
sur les affaires d'état ; Dis-
noncés au parlement, pen-
 il en était membre ; *Relation*
yland ; Lamentations de l'E-
642, in-4°, en anglais, etc.
 ERT (Jacques), théologien non
 iste, natif d'York, élevé à
 lge, mort en 1698, est auteur
 rrage intitulé : *Nephtali, seu*
utio theologica de redivo de-
num, conversione Judæorum,
Ezekielis, Londres, in-4°.,

T—D.

VI (LAZARE). peintre, né à

Gènes en 1502, fils d'Augustin Calvi,
 qui fut le premier dans cette ville à
 substituer les fonds peints aux fonds
 d'or, étudia l'art sous son père, jus-
 qu'à ce qu'il eut vu la belle manière
 de Périn del Vaga, dont il voulut être
 élève, quoique déjà âgé de vingt-cinq
 ans. Périn del Vaga s'attacha tellement
 à Lazare, qu'il lui dessinait les car-
 tons de ses ouvrages et l'encourageait
 à accepter les commissions les plus dif-
 ficiles. Lazare, de concert avec son
 frère Pantaléon, orna de belles fres-
 ques le palais d'Antoine Doria, la fa-
 çade d'une maison sur la place Pinelli,
 et deux salles du palais de Grimaldi,
 près de l'église de St-François. Sa ré-
 putation s'étant répandue en Italie, il
 fut appelé successivement à Monaco et
 à Naples. Il obtint dans cette dernière
 ville la permission d'ajouter une tête
 de Maure à ses armes. Au milieu de
 ces succès, cet artiste montrait un ca-
 ractère ambitieux et porté à l'envie. Il
 aurait voulu être le premier de sa pro-
 fession. Il entendait avec douleur les
 éloges qu'on pouvait donner aux au-
 tres maîtres. Cette dangereuse et cruelle
 maladie le porta à empoisonner un
 jeune artiste nommé Jacques Bargone,
 dont il était jaloux. Bientôt Calvi, s'é-
 tant vu préférer le Bergamasque et
 Luc Cambiaso pour des ouvrages
 qu'ordonnait le prince Doria, aban-
 donna la peinture, et s'appliqua d'a-
 bord à la nautique, ensuite à l'es-
 crime : il réussit particulièrement dans
 cet exercice, et prit alors l'habitude
 de porter sous son vêtement une jaque
 de mailles. Cette précaution singu-
 lière lui fut utile un jour qu'un assas-
 sin lui donna un coup de silet. Lazare
 continua de négliger la peinture pen-
 dant vingt ans ; mais, irrésistible et
 bizarre, il se livra de nouveau à l'é-
 tude de cet art, et continua de peindre
 jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, tou-

jours avec une certaine sécheresse. Il ne fit plus ensuite rien autre de mémorable que de vivre jusqu'à cent cinq ans. Son frère Pantaléon était mort en 1595, en laissant quatre enfants, qui furent aussi peints comme leur père et leur oncle. L'aîné, Marc-Antoine, s'éleva seul jusqu'à la médiocrité. Il excella dans l'art de connaître la main des meilleurs maîtres, art difficile, et pour lequel on ne fait pas assez d'études. Le second, Aurèle, devint un poète assez distingué. Les deux derniers, Benoît et Félix, tombèrent dans un état d'infirmité, qui les fit renoncer à la peinture. A—D.

CALVI (DONAT), vicaire-général de la congrégation de Lombardie de l'ordre de S. Augustin, né à Bergame, a publié un ouvrage rare et curieux, intitulé : *Scena letteraria de gli scrittori Bergamaschi*, Bergame, 1664, in-4°, divisé en deux parties, dont la première renferme la notice d'environ trois cents littérateurs de Bergame, avec soixante-trois portraits. La deuxième partie, consacrée à l'académie degli *Excitati*, donne la notice de treute-sept académiciens, avec sept portraits. (V. la *Bibliothèque curieuse* de David Clément.) — CALVI (Maximilien), auteur italien du 16^e. siècle, a publié traité *De la Hermosura, y del Amor*, imprimé à Milan, 1576. — CALVI (Jean), né à Crémone, médecin de l'hôpital de Florence, et professeur de médecine à Pise dans le 18^e. siècle, a donné en latin : I. *De l'état actuel de la médecine en Toscane*, Florence, 1748, fort estimé; II. en italien *Lettre sur l'efficacité du sublimé corrosif dans le traitement des maladies vénériennes*, Crémone, 1762, etc.

CALVIN (JEAN), second chef de la réforme au 16^e. siècle, naquit à

Noyon, le 10 juillet 1509. Son père, Gérard Gauvin, était tonnelier. Il le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nous apprenons de Calvin lui-même, dans une épître qu'il adressa à Claude d'Hangest, abbé de St.-Éloi de Noyon, en lui dédiait son premier ouvrage, que c'est à la famille de cet abbé qu'il eut la principale obligation de ses premières études et de l'éducation libérale qu'il reçut : *De plebe homuncio.... domi vestre puer educatus, primam vitæ et litterarum disciplinam familiæ vestræ nobilissimæ acceptam refero*. Il avait à peine douze ans, lorsqu'il fut pourvu d'un bénéfice simple dans la cathédrale de Noyon. Six ans après, il fut nommé à une cure qu'il permuta bientôt pour une autre. Ainsi, par un abus qui n'était pas rare alors, les protecteurs de Calvin lui avaient déjà fait conférer plusieurs bénéfices avant qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, et il jouissait du titre et des revenus d'une cure, quoiqu'absent et sans être engagé dans les ordres. Pendant qu'il continuait ses études à Paris, il y fit connaissance avec Pierre Robert Olivetan, né comme lui à Noyon, mais plus âgé de quelques années. C'est de lui qu'il reçut les premières semences de la doctrine nouvelle qui commençait à se répandre en France. Il fut détourné par-là de la vocation à laquelle semblait devoir l'attacher la possession anticipée de ses bénéfices. Il abandonna l'étude de la théologie, pour aller suivre d'abord à Orléans et ensuite à Bourges des leçons de droit. Il fit de grands progrès dans cette science, et étudia en même temps la langue grecque sous le professeur Melchior Volmar, qui fortifia le penchant qu'Olivetan lui avait donné pour les nouveautés. Il revint à Paris en 1552, et ce ne fut qu'alors qu'il se

démit de ses bénéfices. Il publia la même année un commentaire latin sur les deux livres de Sénèque *De clementiâ*. Quelques personnes ont cru voir dans le choix de ce sujet une intention marquée d'adoucir le sort de ceux qu'on persécutait pour les nouvelles opinions ; il est impossible, en lisant ce petit écrit, d'y apercevoir un tel but. Ce sont de simples remarques, grammaticales ou littéraires, sur le texte, et plus souvent encore une glose destinée à l'amplifier, sans y chercher aucune application aux circonstances. Son nom de *Calvin*, latinisé dans le titre de ce commentaire (*Johannis Calvini... commentarius*), fut dès-lors changé en celui de *Calvin*, qu'il porta toujours depuis, et qu'il a rendu si célèbre. Dans l'année suivante 1533, un des amis de Calvin, Michel Cop, recteur de l'université, avant prononcé une harangue pleine de la doctrine des nouveaux réformateurs, fut recherché et poursuivi. Calvin, soupçonné d'avoir eu grande part à la composition de ce discours, fut enveloppé dans les mêmes recherches. Il logeait alors au collège de Fortet. On vint pour l'y saisir ; mais on ne l'y trouva pas. Forcé de s'enfuir de Paris, après avoir erré pendant quelque temps et changé souvent d'asyle, il se retira en Saintonge, et y passa plusieurs mois caché dans la maison de Louis Du Tillet, chanoine d'Angoulême. C'était un frère de Du Tillet, greffier en chef du parlement de Paris, recommandable par ses connaissances et son amour pour les lettres. Là, il continua paisiblement ses études, et commença, à ce qu'on croit, à rassembler les matériaux de son ouvrage de l'*Institution chrétienne*. publié environ deux ans après. Plusieurs auteurs ont écrit que, pendant son séjour chez le chanoine Du

Tillet, il sortit plus d'une fois de sa retraite pour aller prêcher la nouvelle doctrine dans les environs, et même à Poitiers, où il eut de très grands succès. Il se rendit ensuite à Nérac, auprès de Marguerite, reine de Navarre. La cour de cette princesse servait alors de refuge à plusieurs savants que leur penchant pour les nouvelles opinions avait forcés à s'éloigner de France. Marguerite était sœur de François I^{er}, et, comme lui, elle aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Sans avoir encore aucune inclination décidée pour les idées des réformateurs, elle recevait avec empressement ceux qui travaillaient à les répandre, parce qu'ils étaient, pour la plupart, des hommes distingués par leurs connaissances ou leurs talents. Calvin fut très bien accueilli chez la reine de Navarre, et c'est là qu'il connut pour la première fois plusieurs hommes qui, dans la suite, servirent utilement son parti. Il retourna de là à Paris. Bientôt il fut obligé d'en sortir de nouveau et même de quitter la France, en 1534. Il se retira à Bâle, où il s'occupa principalement de la composition de son *Institution chrétienne*. Il raconte lui-même quelle fut l'occasion et quel était le but de cet ouvrage. Les supplices de ceux qu'on brûlait en France pour cause de religion avaient excité partout au dehors une grande indignation. François I^{er}, qui avait intérêt de ménager les princes protestants d'Allemagne, voulut détruire ou atténuer auprès d'eux le mauvais effet des persécutions qu'éprouvaient dans son royaume les partisans de la réforme. Pour y parvenir, il fit répandre différens écrits, dans lesquels on assurait que les hommes traités en France avec une si impitoyable rigueur n'étaient pas des sectateurs de la réforme

adoptée dans plusieurs parties de l'Allemagne, mais des anabaptistes, non moins ennemis de tout ordre politique que de la religion elle-même. Calvin, résolu d'exposer la doctrine de ceux qu'on poursuivait en France, et de montrer qu'ils n'étaient ni des anabaptistes, ni des séditieux. Dans ce dessein, il publia l'*Institution chrétienne* comme leur confession de foi. Aucun ouvrage plus étendu et plus méthodique n'avait encore paru depuis le commencement de la réforme. Calvin s'y éloigna bien plus que les réformés d'Allemagne des opinions professées par les catholiques. Il serait sans doute difficile d'expliquer ici assez brièvement, et avec une clarté suffisante comment il alla plus loin que Luther sur la matière du libre arbitre, de la *justice imputative* et du mérite des bonnes œuvres; mais ce qui est plus aisé à saisir que ces subtilités théologiques, ce qui frappa alors tous les esprits, ce sont les conclusions hardies qu'il tirait de ses principes. Il n'attaqua pas seulement la primauté du siège de Rome, comme on l'avait fait avant lui, mais l'autorité même des conciles généraux; il ne reconnaît pas plus le caractère d'évêque et de prêtre que celui de chef visible de l'Église; il n'admet d'autres vœux que ceux du baptême, d'autres sacrements que ceux du baptême et de la cène, et ne veut pas même qu'on regarde ceux-là comme indispensablement nécessaires au salut. Il traite la messe d'impiété, et les honneurs rendus aux saints, de véritable idolâtrie. Cet ouvrage, écrit en latin, mais dont il donna, peu d'années après, une traduction française, fut imprimé à Bâle, in-fol. Cette première édition porte la date de 1536; mais elle est de la fin de 1535. L'*Institution chrétienne* reçut presqu'à chaque an-

née des corrections et des développements considérables dans les éditions nombreuses qu'il en donna. La plus complète de toutes celles qui ont été publiées de son vivant est celle de Robert Étienne, Genève 1559. Dans toutes, on trouve à la tête de l'ouvrage une préface adressée au roi de France, *Præfatio ad Christianissimum regem quæ hic et liber pro confessione fidei offertur*. C'est au nom des Français persécutés en exécution des édit de François I^{er}. qu'il s'adresse à ce prince, et qu'il lui fait une peinture vive et éloquente des maux qu'ils avaient à souffrir. Cette réclamation n'eut aucun effet, et ne fit pas éteindre les bûchers allumés en France de toutes parts. Ce n'est pas pourtant que François I^{er}. ou ses conseillers fussent emportés par un excès de zèle pour la conservation de la religion catholique. Ce prince, engagé dans des guerres continuelles, se crut toujours obligé de chercher des alliances pour lui-même, et de susciter des ennemis à ceux contre qui il avait à combattre. Le besoin de ménager Rome, et l'espoir que le titre de défenseur de la foi lui procurerait de nouveaux amis dictèrent presque tous ses édit. Ligué contre Charles-Quint avec les protestants d'Allemagne, il se voyait accusé de favoriser par-là l'établissement de la réforme, et, pour répondre aux inductions qu'on tirait de son alliance avec des protestants étrangers, il devint cruel et persécuteur envers ceux de ses états. Ses discours et sa conduite privée démentaient sans cesse cette rigueur politique, et laissaient paraître son attachement pour les principes novateurs, parce qu'ils étaient hommes de lettres. Il semble même qu'il avait d'abord été favorable à l'introduction de la réforme, et avait protégé ses partisans contre les recherches et l'ac-

lunaux (V. BEAQUIN). Calvin, tant Bâle, après la publication ouvrage, était venu à Ferrare, et reçu avec beaucoup de distinction la duchesse Renée de France, Louis XII, et épouse d'Hercule. Cette princesse, qui dès-lors se vit très favorable aux réformés, usa dans la suite leurs opinions avec beaucoup de distinction. Calvin s'arrêta un temps à Ferrare, et se rendit ensuite dans quelques autres villes d'Italie pour y prêcher sa doctrine. C'est vers ce temps, suivant un récit de Muratori, qu'il fut contraint de sortir de la ville de Bâle, où il fut découvert cherchant à répandre les nouvelles opinions. Cet événement ajouta qu'il s'enfuit de là à Paris; mais cette partie de son récit ne s'accorde en rien avec ceux des écrivains. On ne peut douter que Calvin, obligé de fuir d'Italie, ne soit venu à Paris vers le milieu de l'année 1536. Ne pouvant y séjourner en toute sécurité, il prit le parti de retourner à Bâle, et suivit, pour s'y rendre, le chemin de Genève. Il y avait alors que la réforme était établie dans cette ville, par un décret des magistrats, auquel l'assemblée générale des réformés avait donné son adhésion. Cette révolution, commencée par des motifs purement politiques, avait ensuite été achevée par les prédications de Calvin. Après avoir été pendant près de deux ans secondé par Viret, Calvin trouvait depuis plusieurs mois le seul de tous les soins de sa ville l'Église. Ne pouvant suffire à son travail, il demandait qu'on rappât Viret auprès de lui. C'est dans ces circonstances qu'il vit arriver à Bâle un écrivain protestant. Les écrivains protestants disent qu'il le retint avec lui, sans vouloir permettre qu'il prît sa route, et que Calvin,

obéissant aux instances de Viret, comme à un ordre du ciel, ne songea qu'à consommer et consolider avec lui l'établissement de la réforme à Genève. Si le hasard seul fit que Calvin passa par Genève en voulant se rendre à Bâle, s'il eut besoin, pour s'y arrêter, d'être pressé par Viret, il faut avouer que la plus saine réflexion ne lui aurait pas conseillé un autre parti, ni fait choisir une résidence plus conforme à son caractère et à ses projets. Il y a tout lieu de croire que Calvin nourrissait depuis plusieurs années le désir d'étendre la réforme, et de lui donner un nouveau tour, selon l'expression de Bossuet, et d'en devenir le chef dans son pays. Déjà, en publiant l'*Institution chrétienne*, il avait présenté sa propre doctrine comme celle de tous les Français protestants, et s'était rendu leur espérance, comme s'il eût reçu d'eux une mission expresse. Sa prudence un peu timide ne lui permettant pas de rester en France, et d'y écrire ou d'y prêcher librement, ou pouvait-il trouver un établissement plus sûr à la fois et plus favorable au succès de ses vues? La ville de Genève touchait aux frontières de la France; on y parlait notre langue; on n'y avait pas d'autres habitudes que les nôtres; il était facile de répandre de-là toute espèce d'écrits, d'entretenir des correspondances dans nos diverses provinces, et d'y envoyer les hommes les plus propres à diriger des esprits et de l'opinion. Après quelques agitations, la nouvelle doctrine se trouvait universellement adoptée à Genève. Jusqu'à l'établissement de la réforme, l'autorité y avait été également partagée entre l'évêque et les magistrats municipaux. L'exercice de ces deux pouvoirs n'était point trouvé encore contraire aux dispositions des lois, et des coutumes de la ville.

Savoie; mais, dans ce moment, le peuple et ses magistrats étaient restés maîtres sans obstacle comme sans partage. L'évêque avait depuis longtemps quitté la ville, et ne songeait plus à y rentrer; les prêtres, les religieux, tous les citoyens qui étaient demeurés fidèles à la religion catholique, avaient fui pour ne plus revenir. Charles, duc de Savoie, s'était, à la vérité, avancé avec quelques troupes pour essayer de réduire la ville de Genève, et d'y rétablir l'ancien culte; mais François I^{er}, aveuglé par ses ressentiments contre ce prince et par l'espoir d'une conquête facile, avait fait marcher une armée contre lui, et l'avait forcé de se retirer au-delà des Alpes. Les Bernois, les Valaisans, les Fribourgeois, sous le prétexte de défendre les Genevois leurs alliés, avaient aussi pris les armes contre le duc de Savoie, et s'étaient emparés des diverses parties de ses domaines qui se trouvaient à leur convenance; tout le reste était tombé au pouvoir du roi de France. Ainsi les Genevois, délivrés de ce voisin dangereux, certains de l'alliance des cantons suisses et de la protection de François I^{er}, devenu chez eux le plus solide appui de la réforme qu'il persécutait si violemment dans ses propres états, n'avaient désormais rien à redouter, et Calvin pouvait chez eux se livrer avec sécurité à l'accomplissement de ses desseins. Peu de temps après son arrivée, il fut chargé de donner des leçons de théologie, ainsi qu'on le voit par les registres du conseil à la date du mois de septembre 1536. C'est la première fois qu'il est fait mention de lui dans les actes publics de Genève. Laisant à Farel le soin de la prédication, il s'adonna presque uniquement à l'enseignement. Non contents d'avoir changé le culte et ré-

formé la doctrine, Calvin et Farel voulurent aussi réformer les mœurs des habitants de Genève. Cette entreprise, à laquelle ils associèrent un autre prédicateur aussi zélé, mais moins habile qu'eux, leur suscita un grand nombre d'ennemis puissants. Une faction se forma contre eux, et parvint enfin à les écarter. Voici quelle en fut l'occasion. L'église de Genève se servait de pain levé dans la communion, et avait ôté des temples les fonts baptismaux; elle avait aussi aboli toutes les fêtes, hors le dimanche. Ces innovations n'étant point adoptées en Suisse, et ayant même été improovées dans un synode à Lausanne, les magistrats de Genève enjoignirent à Farel et à Calvin de se conformer aux usages pratiqués à Berne et à la décision du synode. Ils s'y refusèrent, et on saisit avidement ce prétexte pour les éloigner. Ils reçurent l'ordre de sortir dans trois jours de la ville. C'était au mois d'avril 1538, un peu moins deux ans après l'arrivée de Calvin à Genève. Il se retira d'abord à Berne. Le conseil de cette ville écrivit aux magistrats de Genève pour les engager à rappeler Calvin. Le synode de Zurich leur adressa de semblables instances. Tout fut inutile; le parti opposé à Calvin étant devenu plus fort après son départ, fit confirmer la sentence de son bannissement, dans une assemblée générale des citoyens, tenue le 28 mai suivant. Calvin se rendit de Berne à Strasbourg. Cette ville était une des premières où la réforme de Luther s'était établie; Bucser, qui l'y avait introduite, y dominait depuis dix ans. Il accueillit très bien Calvin, et le fit nommer professeur de théologie. Calvin eut aussi la permission d'établir une église française, qui devint bientôt très importante; le grand nombre de réfugiés qu'il y attira. Quo-

qu'il fût traité avec une grande distinction à Strasbourg, ses regards ne cessaient de se tourner vers Genève. Peu de temps après qu'il en fut sorti, le cardinal Sadolet écrivit au conseil et aux habitants de cette ville pour les presser de rentrer dans le sein de l'Église. Calvin adressa à ce sujet deux lettres aux Genevois, et chercha à les confirmer dans les principes qu'ils avaient adoptés, et à combattre l'effet des exhortations du cardinal. Pendant son séjour à Strasbourg, Calvin composa et publia en français, en 1540, son *Traité de la sainte cène*. Cette question de la cène avait, dès les commencements de la réforme, causé d'étranges divisions entre les réformés. Luther, conservant aux paroles *Ceci est mon corps*, leur sens littéral, croyait que J.-C. est substantiellement présent dans le sacrement de la Cène; il niait seulement que le pain, après la consécration, devint une simple *apparence* de pain et fût *réellement* le corps de J.-C., comme le disent les catholiques. Carlostad avait soutenu que notre cène n'était qu'une figure et une commémoration de celle de J.-C. avec ses disciples, Luther s'emporta avec excès contre lui, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits. Zwingle défendit l'opinion de Carlostad, qui fut embrassée par toutes les Églises de Suisse, par celle de Strasbourg, et même dans plusieurs parties de l'Allemagne. Cette querelle sur le sens littéral et le sens figuré devint une guerre civile qui coûta beaucoup de sang aux deux partis. Calvin n'écrivit sur cette question qu'après les grands troubles qu'elle avait excités. Il présenta une troisième opinion. Il nia que le corps de J.-C., qui est au ciel, pût être *substantiellement présent* sur la terre, comme le disaient les partisans de Luther et du sens littéral; mais il

n'en soutint pas moins que, dans la cène, l'homme est nourri de la propre substance de J.-C., qui, du haut du ciel, nous y fait participer, à peu près comme le soleil, malgré sa distance prodigieuse, nous communique, quand il nous éclaire, la substance même de ses rayons. Ainsi, selon lui, la cène n'était pas une simple figure destinée à conserver le souvenir de la cène de J.-C., mais une *cène réelle*, où J.-C. se donne *véritablement* à nous. En osant s'élever, dans cette importante question, au-dessus de ceux que les deux partis regardaient comme leurs maîtres, et condamner également les deux opinions, Calvin fixa de plus en plus l'attention sur lui-même. Du reste, il abandonna dans la suite cette doctrine de son *Traité sur la sainte cène*, et, dans une conférence qu'il eut avec les ministres de Zurich, en 1549, il déclara qu'il n'avait sur l'Eucharistie d'autre opinion que celle de Zwingle et des sacramentaires ou partisans du sens figuré. La relation de cette conférence a été imprimée en latin, à Zurich, en 1549, et à Genève, en 1554. Calvin était regretté à Genève. L'influence du parti qui l'en avait fait bannir s'était affaiblie, et ses amis obtinrent enfin qu'on lui écrivit pour l'engager à revenir. Calvin opposa les engagements qu'il avait pris avec la ville de Strasbourg. Le conseil de Genève envoya des députés aux magistrats de cette ville, pour les prier de rendre Calvin à son ancien troupeau; l'arrêt de bannissement fut unanimement révoqué dans l'assemblée générale des citoyens, du mois de mai 1541; mais quoiqu'il n'existât plus aucun obstacle au retour de Calvin, il ne put se rendre aux vœux des Genevois qu'après la tenue de la diète de Francfort, où il avait été député par la ville de Strasbourg: il fut même ob-

ligé, après la diète, d'assister à la conférence de Ratisbonne. Ce ne fut donc qu'au mois de septembre qu'il rentra à Genève. On peut juger, par toutes les circonstances qui avaient préparé son retour, quelle dut être dans cette ville l'autorité d'un homme qu'on y avait si vivement désiré. Peu de temps après son arrivée, Calvin présenta au conseil le projet de ses ordonnances sur la discipline ecclésiastique. Elles furent adoptées et publiées au mois de novembre suivant. D'après une de leurs dispositions, un tribunal se forma sous le nom de *consistoire*. C'était une commission mi-partie de laïcs et d'ecclésiastiques chargés de veiller « à la conservation de la saine doctrine » et à la pratique des bonnes mœurs. Sa censure s'exerçait sur les moindres actions et sur les moindres discours. Aucun citoyen n'en était exempt par l'importance de ses fonctions; aucun n'était à l'abri des réprimandes de ce tribunal, ni de l'affront de les voir perpétuées sur les registres. Le consistoire n'avait pas, il est vrai, le pouvoir d'infliger des peines corporelles; mais il devait renvoyer au conseil les « cas les plus graves » avec son avis. Les ministres avaient aussi l'obligation de déférer au magistrat civil « les incorrigibles qui méprisent les peines spirituelles et ceux qui professent de nouveaux dogmes. » Cette forme nouvelle de police rendit Calvin maître de toutes les habitudes, comme de toutes les opinions des Genevois. Son esprit régna exclusivement dans le conseil comme dans le consistoire, et les juges ne balancèrent jamais à punir quiconque lui était opposé. Ainsi, un magistrat fut privé de ses emplois, et condamné à deux mois de prison, parce que « sa vie était déréglée, et qu'il était lié avec les ennemis de

» Calvin; » ainsi, Jacques G la tête tranchée pour avoir écrit « lettres impies et des vers libres et pour avoir travaillé à « révoquer les ordonnances ecclésiastiques. La sévérité n'était pas moins pour maintenir l'uniformité de doctrine que pour empêcher la corruption des mœurs, et les opinions jugées comme des délits. Tout le monde sait comment Michel Servet fut en passant à Genève, et brûlé en 1553, sur l'accusation même de Calvin, pour avoir attaqué le mystère de la Trinité, dans un livre qui n'était ni composé ni publié à Genève. (Voy. SERVET). Nous ne parlons du procès fait à Boissec, pour sa doctrine sur la *prédestination* d'autre chose que celles de Calvin, ni de la condamnation à mort de Valentin Gentil « pour hérésie volontaire, » et sa rétractation, au moyen de laquelle la peine fut commuée en une punition honorable. Trop d'exemples ne peuvent que faire connaître quel usage fit de son influence. Tel fut le zèle aveugle et fanatique qui avait inspiré aux magistrats de Genève pour la conservation des mœurs et de ce qu'il appelait *bonne doctrine*. Dans les premières années qui suivirent la rentrée de Calvin à Genève, quelques citoyens voulurent se soustraire aux ordonnances ecclésiastiques, et se livrer dans leur conduite privée à ce dont ils jouissaient auparavant. Calvin ne cessa d'écrire et de prêcher contre eux, et de poursuivre cette doctrine connue alors sous le nom de *libertinisme*, jusqu'à ce que la rigueur des lois et la terreur des supplices en firent disparaître entièrement les derniers restes d'opposition. C'est ainsi qu'il parvint à donner à ses sectateurs des mœurs austères et irréprochables.

le progrès des innovations, et faire des bornes à l'esprit d'exagération après avoir réglé les mœurs et la liturgie et de nouvelles prières se portèrent à améliorer l'éducation civile des Genevois et les lois de leur gouvernement. Il fut chargé de l'exécution de ce projet par le roi Louis XIV. Colladon, jurisconsulte français, dit qu'il avait autrefois connu Colladon. Il chercha aussi à faire des bonnes études à Genève, et fut chargé de l'établissement de l'académie si heureusement dirigée par l'ami Théodore de Bèze (Voyez). Pour mieux répandre sa doctrine en France, soit par la lecture des livres, soit par la prédication et l'enseignement des ministres qu'il y envoie, il n'avait pas seulement des écoles pour y former de nouveaux disciples, il fallait encore qu'il eût à sa disposition un grand nombre de presses et de libraires. Il avait beaucoup de réfugiés français qui avaient besoin, pour vivre, de se livrer à quelque industrie, à embrasser la profession de libraire ou d'imprimeur. Genève, en devenant la capitale du culte réformé, devint le centre d'un commerce immense de livres, et l'un des lieux de toute la France où l'enseignement des lettres et des sciences eut le plus de succès. Il est au détail de tout ce qu'a fait pendant son séjour à Genève, on peut comprendre comment il fit à tant de travaux. Il prêcha presque tous les jours, donnait des conférences de théologie par semaine, et assista à toutes les délibérations du conseil, à toutes les assemblées de la communauté des pasteurs, était l'ami et le conseil. Consulté presque souvent comme jurisconsulte

que comme théologien, il répondait également à tous. Il contenait ou apaisait les troubles inséparables d'un gouvernement naissant, et trouvait encore le temps de suivre des négociations politiques au nom de la république de Genève. Tant d'occupations ne ralentirent jamais la correspondance qu'il entretenait dans toute l'Europe, et principalement en France, où il ne cessa de travailler, par toutes sortes de moyens, à étendre les progrès de la réforme. Il n'en publiait pas moins chaque année des ouvrages pour l'intérêt de son parti, ou pour la défense de ses opinions, et ces livres de controverse ou de circonstance ne furent pourtant que la moindre partie de ses écrits. Les plus considérables de tous sont ses *Commentaires sur l'Écriture Sainte*. Il les publia successivement par parties séparées, mais presque toujours en latin et en français tout à la fois. Outre ses sermons imprimés, qui sont en très grand nombre, la bibliothèque de Genève en possède deux mille vingt-cinq en manuscrit. On y garde aussi plusieurs traités de théologie qui ne sont pas imprimés. D'autres sont conservés de même dans la bibliothèque de Berne. Ce sont, à ce qu'il paraît, des copies faites par quelques-uns de ses écoliers, qui écrivaient tout ce que Calvin prononçait à l'église ou dans son auditoire de théologie. Quoique l'église de Genève eût adopté, presque aussitôt après le retour de Calvin, une discipline particulière et une autre liturgie que celle des églises luthériennes, et qu'elle en différât sur plusieurs points essentiels de doctrine, ce ne fut cependant que fort tard qu'on regarda les protestants de Genève et ceux de France qui leur étaient unis, comme formant une secte distincte de celle de Luther. Ils sont nommés *Luthériens* dans presque tous

les édits de François I^{er}. et de Henri II, et même dans l'édit d'Écouen, en 1559. Calvin était bien considéré par ses sectateurs comme chef d'un nouveau parti ; mais ils ne parurent séparés formellement de ceux de Luther qu'après le colloque de Poissy, en 1561. Calvin n'assista point à cette conférence solennelle ; mais on voit par sa correspondance avec Bèze, et avec quelques autres députés des réformés de France, que rien ne fut fait ni accordé de leur part que d'après les instructions et la volonté expresse de Calvin. Le cardinal de Lorraine ayant demandé aux représentants des églises réformées s'ils adoptaient la confession d'Augsbourg, rédigée, comme on sait, en 1550, au nom des luthériens, Bèze et les autres députés, pressés par cette interpellation, qu'ils ne purent éluder, rejetèrent expressément l'art. 10, qui est relatif à la cène. La crainte de s'affaiblir, en cessant de faire cause commune avec les protestants d'Allemagne, leur fit d'abord ajouter qu'ils étaient prêts à signer tout le reste ; mais ils se montrèrent ensuite, sur d'autres articles, si éloignés de la doctrine des luthériens, qu'à dater de cette époque ils ne sont plus confondus avec eux, et forment une secte absolument distincte, sous le nom de *calvinistes*. Calvin, après avoir ainsi de son vivant donné son nom à un nouveau parti de la réforme, mourut à Genève le 27 mai 1564. Il n'avait pas encore cinquante-cinq ans ; il était d'une constitution très faible, et avait été tourmenté pendant toute sa vie par diverses maladies. La migraine et la fièvre quarte étaient pour lui des maux habituels. Il fut sujet aussi à de fréquents accès de goutte, et, quelque temps avant sa mort, des douleurs atroces de gravelle s'étaient jointes à

tant de maux. Il avait épousé à Strasbourg, en 1539, une veuve, nommée *Idelette de Burie* ; il en eut un fils, qui mourut jeune ; il n'eut jamais d'autres enfants. Il perdit sa femme en 1549, et ne se remaria pas. Il écrivait à ce sujet l'année suivante, dans son traité *De scandalis*, qu'on ne pouvait lui faire le reproche adressé avec justice aux principaux personnages de la réforme, d'avoir fait la guerre contre Rome, comme les Grecs celle de Troie, pour l'amour des femmes : *Fingunt nos mulierum causâ quasi bellum Trojanum movisse ; me saltem ab hoc probro immunem esse concedant necesse est*. Érasme avait en effet remarqué très plaisamment que cette grande pièce de la réforme se dénouait par des mariages comme les comédies, et aboutissait le plus souvent à désoler des moines et à leur faire épouser des religieuses. Rien de tel ne fut applicable à Calvin, qui jamais n'avait été engagé dans les ordres ni lié par aucun vœu religieux. Libre, il épousa une femme libre comme lui, et ne songea point, quand il l'eut perdue, à former un autre mariage. Il fut sobre et austère dans ses mœurs, mais d'une humeur triste et inflexible. Il ne connut jamais les douceurs de l'amitié, et n'eut d'autre passion que le besoin de dominer et de faire triompher ses opinions. Il y a peu d'exemples d'un désintéressement égal au sien. Son traitement annuel était de 150 francs en argent, quinze quintaux de blé et deux tonneaux de vin, et jamais il ne reçut rien au-delà. La valeur entière de sa succession, en livres, meubles, argent, etc., n'excéda pas 125 écus, d'après l'inventaire fait après sa mort (*Hist. litt. de Genève*, tom. I, pag. 255). Il sollicita plus d'une fois pour les autres, et son crédit auprès des princes d'Allemagne

des secours d'argent aux ré-
de France, aux Vaudois du
t, aux malheureux échappés
isacres de Cabrières et Mérin-
ais jamais il ne demanda ni
la rien pour lui ou pour sa fa-
ion frère, qu'il avait attiré à
, y gagnait sa vie en faisant le
le relieur. Calvin n'eut jamais,
glise de Genève, d'autre titre
de pasteur, et ne fut admis
urgeoise qu'après un assez
ombre d'années de séjour. Son
e était impatient et ennemi de
tradiction. « Je n'ai pas, écrit-
il à Bucer, de plus grands
ats contre mes vices, qui sont
ls et nombreux, que ceux que
ntre mon impatience. Je n'ai
incré encore cette bête féroce. »
ton de ses écrits polémiques
esque toujours dur et insultant ;
s'y montre un dédain amer
es adversaires, et bien souvent
eul est une grossière injure (1).
he en vain à cacher le sentiment
le sa supériorité. Son orgueil,
lement contenu, s'échappe de
n temps comme par force, et
crire sur lui-même des choses
t pas de mesure. Comme théo-
Calvin fut au premier rang des
de son siècle par ses profon-
naissances, par sa sagacité, et,
il s'en vantait, par l'art de
un argument. Comme écri-
mérite de grands éloges. Ses
s latins sont écrits avec beau-
: méthode, de noblesse et de
on. Plusieurs de ceux qu'il
n français ont précédé de sept
ans les premières traductions
t; il n'est donc pas étonnant
es trouve bien inférieurs. Cal-

Voici quelques exemples : *Riformations
religieuses à un certain point de vue*, 1536;
*secte ANABAPTISTE et FURIEUSE des libé-
raux spirituels*, 1544.

vin fut aussi un grand jurisconsulte
et un politique très habile. Nos meil-
leurs publicistes ont vanté les ordon-
nances ecclésiastiques et les édits ci-
vils de Genève ; mais ce n'est pas
à tous ces titres qu'il doit sa plus
grande célébrité : il est surtout con-
nu comme chef d'un parti de la ré-
forme. Ses décisions seules sur des
points de doctrine n'auraient peut-
être pas suffi pour en faire le chef
d'une secte distincte, sans la har-
dieuse avec laquelle il rejeta dans la
pratique toute espèce de cérémonies.
Les luthériens avaient retenu celles
qui n'étaient pas formellement en op-
position avec leurs nouveaux dogmes ;
mais Calvin les proscrivit toutes comme
une idolâtrie. Son culte, nu et dépouillé,
parut, aux yeux de plusieurs, avoir
élevé la religion au-dessus du vulgaire,
en lui ôtant tout ce qui n'a pour objet
que de frapper les sens. Ce motif lui
concilia un grand nombre d'hommes
d'un esprit distingué, tandis qu'une
portion considérable des gens du peu-
ple, entraînée par l'amour des nou-
veautés et par l'esprit de parti, trouva
précisément dans cette absence de
toutes cérémonies le moyen le plus
commode de marquer sa séparation
d'avec le parti opposé. Il était en effet
bien plus aisé d'appeler idolâtres ceux
qui vont à la messe, ou qui placent des
images dans leurs temples, que de
disputer avec eux sur la foi justifiante
ou sur la présence réelle. Ainsi
Calvin rendit l'hérésie plus facile et
plus populaire que son prédécesseur.
On a souvent comparé Luther et Cal-
vin ; nous nous contenterons de rap-
peler ici les principaux traits du pa-
rallèle que Bossuet a fait de ces deux
hommes : « Luther eut quelque chose
de plus original et de plus vif ; Cal-
vin, inférieur par le génie, semble
l'emporter par l'étude. Luther triom-

» phait de vive voix ; mais la plume
 » de Calvin était plus correcte ; son
 » style plus triste est plus suivi et
 » plus châtié. Ils excellaient tous deux
 » à parler la langue de leur pays ; ils
 » étaient l'un et l'autre d'une véhémence
 » extraordinaire. Luther s'abandonnant à son humeur impé-
 » tueuse, sans jamais se modérer, se
 » louait lui-même comme un empereur ;
 » les louanges que se donnait Calvin
 » sortaient du fond de son cœur. mal-
 » gré les lois de modération qu'ils étaient
 » prescrites Le génie de Cal-
 » vin eût été moins propre que celui
 » de Luther à échauffer les esprits et
 » émouvoir les peuples ; mais, après
 » les mouvements excités, il a pu s'éle-
 » ver au-dessus de lui. » On a vu en
 effet, par tout ce que nous avons rap-
 porté, comment Calvin, en suivant
 une autre route, marchant constam-
 ment à son but sans être détourné par
 aucun événement ni par aucun obsta-
 cle, surmontant toutes les difficultés
 par la persévérance et par le travail,
 parvint à des résultats semblables à
 ceux qu'avait obtenus Luther, et s'est
 fait un nom égal au sien. La liste de
 ses ouvrages, dont nous avons fait con-
 naître les plus importants, et de leurs
 diverses éditions, occuperait ici trop de
 place. On peut, sur ce point, consul-
 ter l'*Histoire littéraire de Genève*,
 t. 1^{er}, pag. 248 et suivantes. Calvin
 fut souvent obligé, en les publiant,
 de prendre un autre nom que le sien,
 et ses adversaires lui ont amèrement
 reproché ces déguisements : ces
 pseudonymes sont depuis long-temps
 connus et rectifiés. La meilleure édi-
 tion du recueil complet de ses œu-
 vres est celle d'Amsterdam, 1667.
 On y trouve, dans le tome VIII,
 un grand nombre de lettres de Cal-
 vin, qui sont utiles à consulter
 pour l'histoire de sa vie, et quelque-

fois pour celle de son temps. Il en
 été publié séparément plusieurs re-
 cueils, soit français, soit latins. On
 voit à la bibliothèque de Genève une
 collection considérable de lettres ori-
 ginales qui n'ont pas été imprimées.
 La Bibliothèque impériale (N^{os}. 8585
 et 8586) et la plupart des grandes
 bibliothèques en possèdent aussi. La
 Vie de Calvin fut publiée en français,
 en 1564, par Théodore de Bèze, qui
 la traduisit en latin, et y fit plusieurs
 additions l'année suivante. Cet ouvrage
 manque absolument d'impartialité,
 et n'est pas exact même dans les faits
 indifférents, lorsqu'ils sont antérieurs
 à l'époque où Bèze fit connaissance
 avec Calvin, en 1549. Une foule d'au-
 tres écrivains ont depuis ce temps
 parlé avec beaucoup d'étendue de la
 vie, des ouvrages et de la doctrine
 de Calvin ; mais il y en a bien peu qui
 dans leurs jugements, ou même dans
 le simple récit, se soient montrés
 exempts de faveur ou de haine. L'é-
 loge de Calvin, imprimé parmi les
 éloges, et sous le nom de Papire Mas-
 son, n'est pas de cet auteur, mais de
 Jacques Gillot, conseiller-clerc au pa-
 lement. B-2 p.

CALVINUS (JEAN), dont le vrai
 nom était *Kahl*, professeur à Heidel-
 berg, a fait un *Lexicon juridicum*
 utile et estimé. Il comprend toutes les
 parties de la jurisprudence, dont il
 donne des définitions très claires et
 très exactes. La première édition est
 de Francfort, 1600, in-4°. Il y en a
 eu un grand nombre dans la suite.
 Les meilleures sont celles de Genève,
 1750, 1754, 1759, 2 vol. in-8°. On
 doit au même auteur : *Themis li-
 bræo-romana seu jurisprudentiæ
 mæsaica et Romana*, HANAU, 1756,
 in-8°, et quelques autres ouvrages
 de jurisprudence. B-2

CALVISIUS (SETH.), astronome,

no, musicien et poète saxon, schleben en Thuringe le 21 fé-56, était fils d'un simple paysan, qu'il apprit de bonne ai procura des ressources dont a pour aller étudier à Helmsse rendit bientôt fort habile langues, dans la chronologie onomie. Il fut directeur des musie à Pforte et à Leipzig, ut dans cette dernière ville le mbre 1617, après avoir refusé e de mathématiques qu'on lui Francfort et à Wittemberg. Il t intraluer aux visions de l'as, et crut lire dans le ciel qu'il acé d'un grand malheur un jour de l'an 1602. Troublé e par l'excès même des pré- qu'il prit ce jour-là, il fit une t se cassa une jambe, dont il a boîteux le reste de sa vie. abablement à son goût pour gie qu'il dut la place qui lui é dans l'*Index librorum pro-* m de 1667, in-fol. Ses prin- ouvrages sont : I. *Opus chro-* m ex auctoritate potissimum icripturæ et historicorum fide imorum, ad motum lumina- lestium tempora et annos dis- tium..., Leipzig, 1605, in-4°; nfort, 1685. On n'avait point fait de traité de chronologie vant, et où cette science fût : sur le calcul des éclipses. s suit à peu près les principes ge. Sa chronologie est aussi ur l'histoire d'Allemagne que stoire ancienne. L'édition de celle de 1685 sont préférables qui les avaient précédés. II. *us calendarii Gregoriani et* *calendarii melioris formula,* rt, 1612, in 4°; III. *For-* *alendarü novi, calendario* *iano expeditior, melior et*

certior, Heidelberg, 1613, in-4°. Quoique son projet de correction du calendrier ne fût pas sans mérite, aucun état protestant ne jugea à propos de l'adopter, et ils s'en tinrent tous à l'ancien style ou au calendrier julien, jusqu'à la paix d'Utrecht en 1713. IV. *Enodatio duarum questionum circa annum nativitatis et tempus ministerii Christi*, Erfurt, 1610, in-4°; V. une traduction des *Psaumes* en vers allemands, Leipzig, 1618, in-8°; VI. *Thesaurus latini sermonis; Exercitatio musica*, Leipzig, 1611, in-8°, etc. — Son petit-fils, né à Quedlinburg en 1639, y exerça le ministère évangélique, et y mourut en 1698, après avoir publié des sermons et autres ouvrages ascétiques en allemand, et laissant un fils, Seih-Henri, qui fut second pasteur à Magdebourg en 1725, et se fit connaître par des sermons et d'autres ouvrages.

C. M. P. et V.—VI.

CALVO (MARCO-FABIO), médecin, né à Ravenne, vivait à Rome sous le pontificat de Clément VII, et mourut dans cette ville en 1527. C'est à lui que nous devons une des premières versions des ouvrages d'Hippocrate, faite par les ordres du pape Clément VII, sur un manuscrit grec du Vatican, Rome, 1525, in-fol. On lui doit aussi : *Antiquæ urbis Romæ cum regionibus simulachrum*, Bâle, 1558, in-folio. — Un autre CALVO (Felix), natif de Bergame, docteur en chirurgie de Padoue, mort à l'âge de soixante-treize ans en 1661, est auteur de plusieurs ouvrages de chirurgie sur l'anévrisme, les ulcères cancéreux, les plaies de tête, le squirre, etc. C. et A.

CALVO (JEAN), médecin espagnol du 16^e siècle, professeur à l'université de Valence, fut un des premiers qui s'efforça d'imprimer aux écoles de

médecine de cette nation une bonne direction, et qui, dans cette vue, traduisit en espagnol la *Chirurgie française* de Guy de Cauliac, Valence, 1596, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages qui lui sont propres, savoir : I. *Libro de medicina y chirurgia*, Barcelonne, 1592, in-8°; II. *Primera y segunda parte de la chirurgia universal y particular del cuerpo humano*, Séville, 1580, in-4°; Madrid, 1626, in-fol., traduit en partie dans *l'Építome des ulcères* de Brice Gay. — Un troubadour provençal du même nom, qui vécut dans le 13^e siècle à la cour d'Alphonse X, roi de Castille, a fait des *Sirventes*, dont il ne reste plus de traces. Z.

CALVO (JEAN-SAUVEUR DE), né à Barcelonne en 1625, connu sous le nom du *brave Calvo*, était au service d'Espagne, lorsqu'à la soumission des Catalans, il passa au service de France en 1641, et se trouva à tous les sièges, à toutes les actions de guerre qui eurent lieu en Catalogne jusqu'en 1655. Il obtint en 1654 un régiment de cavalerie de son nom, et concourut à la conquête de la Franche-Comté en 1668. Il fut nommé l'un des visiteurs généraux de la cavalerie en 1671, et se trouva à tous les sièges que le roi fit alors en personne. Il servit en 1675 sous les ordres du prince de Condé et du duc de Luxembourg, et combattit à Senef. Employé en Lorraine sous le marquis de Rochefort, il fut créé maréchal-de-camp en 1675, et nommé pour commander à Maëstricht. Investi dans cette place le 7 juillet 1676, il dit aux ingénieurs : « Messieurs, je n'entends rien à la défense d'une place; tout ce que je sais, » c'est que je ne veux pas me rendre. » Il se défendit pendant cinquante jours avec la plus grande valeur, fit tous les jours des sorties, qui étaient autant de

combats, et donna le temps au maréchal de Schomberg de le secourir. Le prince d'Orange leva le siège. Calvo eut le gouvernement d'Aire, fut créé lieutenant-général, et conserva le commandement de Maëstricht jusqu'en 1679. En 1678, il surprit Leaw, s'empara, en 1679, de la ville et du duché de Clèves, et servit la même année à l'armée du Rhin sous le maréchal de Créqui. Employé en Catalogne sous le maréchal de Bellefonds en 1684, il passa le Ter à la nage, chargea les ennemis, et contribua à leur défaite. Il était à l'assaut de Girone. Le roi le nomma chevalier de ses ordres en 1688. Il commanda un corps séparé en Flandre sous le maréchal d'Humières en 1689. Destiné de nouveau à commander un corps séparé sous le maréchal de Luxembourg en 1690, il mourut à Deinse, peu de jours après, à la tête de ce corps, le 29 mai 1690. D. L. C.

CALVOËR (GASPARD), théologien protestant, né à Hildesheim en 1650, fut principal inspecteur des écoles du Clausthal et surintendant de la principauté de Grubenhagen, et mourut le 11 mai 1725, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, un très grand nombre d'ouvrages théologiques estimés; nous ne citerons que ceux qui sont d'un intérêt plus général : I. *Saxonia inferior, antiqua, gentilis et christiana*, Gosslar, 1714, in-fol.; II. *Corona duodecim stellarum, sive anniversarium evangelico-epistolare dodecaglotton*; III. *De musicâ et sigillatim ecclesiasticâ*, Leipzig, 1702, in-4°; IV. *Consultatio de pace ecclesiasticâ, inter protestantes ineundâ, cum mantissâ sub tit. Ramus olivæ*, Leipzig et Gosslar, 1708; V. *Fissura Sionis, hoc est de schismatibus ac controversiis quæ ecclesiam agitarunt*, Leipzig, 1690: ce

tsavant et peu connu en France; r n'avait que vingt ans quand ublia. Sa vie a été écrite par este Fahinus, sous ce titre: *Me-justi in pace*, 1727, in-4°. ming, ou Henri CALVOCA, proient fils du précédent, lui suc- n 1726 dans la direction des du Clausthal, et fut pasteur à a, où il mourut octogénaire, le et 1766. On lui doit les trois es suivants: I. *Programma de a recentiori Hercynia supe- mechanicâ*, Clausthal, 1726, I. II. *De domis Brunsvicensis te et potentia ex infelici lapsu* té, 1727, in-4°; III. *Acta eo-chronologico-mechanica metallurgicam in Hercynia ori*, Brunswich, 1763, 2 part. avec quarante-huit planches. a description la plus complète chines et des procédés employés loitation des mines dans le dont son programme de 1726 nait qu'un léger aperçu. Cet im- t ouvrage fait comme la suite i de Schlüter, sur la fonte des , que Hellot a traduit en français ol. in-4°, 1750-53. C. M. P. ZOLAI (PIERRE), religieux bé- n de la congrégation du Mont- i Bugiano, petite ville de Tos- est principalement connu par toire des ordres monastiques, e auquel il travailla pendant nnées, et qui exigea de sa part herches infinies. Cet ouvrage, i italien, est intitulé: *Historia tica in V libri divisa, trat- r modo di dialogo*. Il fut im- à Florence en 1561, in-4°, Rome, 1575, même format, et r en préparait une 3^e. édition, rait été enrichie d'additions irables, lorsqu'il mourut, avant

d'avoir pu mettre à fin son projet, le 11 mai 1581, âgé de quatre-vingt ans. On a encore de lui deux dialo- gues en italien, concernant l'*Histoire de la ville de Padoue*, dont on con- servait le manuscrit original dans la bibliothèque Ambrosienne. Il est utile de remarquer que cet auteur a été nommé quelquefois *Petr. Bugiano*, du lieu de sa naissance; *P. Florentinus*, parce qu'il étoit né dans les environs de Florence; et enfin *Ricordatus (le Rispéchi)*, surnom qui lui avait été donné dans son ordre. W—o.

CAMANUSALI, ainsi appelé *Al- cansa mosali*, et *Camusali*, ali- ménien, pratiquait la médecine à Bagdad, lorsque cette ville fut prise par les Turcs, en 1258. Il a écrit sur les maladies des yeux, et a recueilli tout ce qu'il avoit dit sur cette matière les médecins arabes, chaldéens, perses et indiens. Son ouvrage, souvent cité par Guy de Chauliac, a été traduit en latin, et imprimé à Venise en 1499, sous ce titre: *De passionibus oculorum liber*, avec l'*Histoire de Guy de Chauliac*, puis l'*Histoire* suivante avec celle d'Alboensis, sous un autre titre. Il y en a encore une édition de 1506, et une de 1513, toutes in-fol. S—v—o.

CAMARA Y MURGA (GARCERAN DE LA), savant prêtre espagnol, né à Arciniega, près de Burgos, fut professeur d'écriture sainte à Talavera, évêque des Iles Canaries, et enfin évêque de Salamanque, où il mourut en 1641, après avoir publié les *Constitutions synodales de ce diocèse*; c'est un ouvrage important, en ce qu'on y trouve la plus ancienne histoire que nous ayons des établissements espa- gnois dans les Canaries; il est in- titulé: *Constitutiones synodales del Obispado de Canaria, y de sus de- ra fundacion y constitucion*; 1641.

das de sus Obyspos y breve relation de las islas, Madrid, 1634, in-4°. Meusel a oublié ce livre curieux dans sa *Bibliothèque historique*; il est vrai que l'ouvrage de Nuñez de la Peña, et surtout celui de Viera y Clavijo, ont fourni des connaissances plus récentes et plus détaillées. — CAMARA (Lucius), est auteur du livre intitulé: *De Teate antiquo Marrucinorum in Italia metropoli libri tres*, Rome, 1651, in-4°: c'est la première histoire de Téate, aujourd'hui Chieti, au royaume de Naples; elle est réimprimée au tome IX du *Thesaurus antiquitatum Italiae*, de Burmann. C. M. P.

CAMARGO (ALPHONSE DE), capitaine espagnol, commandait une flotte de trois vaisseaux que l'évêque de Placentia avait fait équiper à ses frais pour arriver au Pérou par le détroit de Magellan. Quoique cet habile navigateur eût déjà fait connaître ce passage, des marins moins habiles, ou plus malheureux que lui, avaient échoué dans cette entreprise. Cependant, on ne perdait pas entièrement l'espérance de réussir. Camargo partit donc de Séville au mois d'août 1539; le 20 janvier de l'année suivante, il mouilla près du cap des Vierges, fort près de l'embouchure du détroit. Il vit même sur une élévation la croix plantée par Magellan. A peine était-il au second goulet, que le plus grand de ses vaisseaux fut brisé: l'équipage eut heureusement le temps de se sauver à terre. Quelques auteurs ont pensé que c'étaient ces Espagnols, qui, établis dans l'intérieur du continent, avaient donné naissance à un peuple appelé *Césariens*, que l'on trouvait vers les 45 ou 44°. degrés de latitude; mais ce fait est d'autant plus douteux, que l'existence de cette colonie d'Européens, n'est pas même bien prou-

vée. Quant à Camargo, ayant enfin passé le détroit, il entra dans la mer du Sud, et vint aborder en très mauvais équipage au port d'Aréquipa dans le Pérou. (*Histoire des Voyages aux terres australes.*) M—LX.

CAMARGO (MARIE-ANNE COPPI, dite) naquit à Bruxelles le 15 avril 1710, d'un maître de danse et de musique, dont le père avait épousé une Espagnole de la noble famille de Camargo. M^{lle}. Cuppi, après avoir pris trois mois de leçons de la D^{lle}. Prévost, revint à Bruxelles étonner toute la ville par son talent pour la danse; elle fut bientôt engagée à Rouen, puis appelée à Paris. Elle quitta l'Opéra en 1734, y revint en 1740, se retira en 1751, avec une pension de 1500 livres, et mourut le 28 avril 1770. En montant sur le théâtre, elle avait pris le nom de *Camargo*, sa grand-mère. C'est sous ce nom qu'elle et M^{lle}. Sallé, célèbre danseuse de son temps, ont été chantées par Voltaire:

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grande dièux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont durs!
Elle est imitable, et vous toujours nouvelle!
Les Nymphes au, ont comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

A. B—r.

CAMARIOTA (MARTINUS), né à Thessalonique, était professeur de philosophie à Constantinople, et comptait le patriarche George Scholaris au nombre de ses disciples. Il se trouvait dans cette capitale quand elle fut prise par les Turks en 1453. Il écrivit sur ce malheureux événement une très longue lettre qu'on trouve en grec et en latin dans le recueil de Græcæ, intitulé: *Turco-Græcica*. On a aussi de lui deux discours sur le traité de Gémistius Pletho, *De Fato*; ils ont été imprimés à Leyde, 1723, in-8°, avec les notes de I. usar et une préface de J. Alb. I. icinus. Il a aussi

composé *Compendium rhetorices et Synopsis Hermogenis*, qui ont été publiés par Hœschel; mais son *Commentaire sur les Lettres de Synésius* est demeuré manuscrit, ainsi que ses autres ouvrages. C—r.

CAMBACÈRES (l'abbé), archidiacre de l'église de Montpellier, naquit dans cette ville en 1721. Il était fils d'un conseiller de la cour des aides, comptes et finances du Languedoc. L'abbé Cambacères fut toujours d'une constitution délicate. La faiblesse de sa santé lui servit de prétexte pour rejeter toute sorte d'études sérieuses, et ne s'occuper que de littérature. Placé dans un séminaire de Sulpiciens, le supérieur de cette maison, instruit qu'il passait une partie de la nuit à travailler, crut qu'il employait ses veilles à des études étrangères à son état; il chercha à le surprendre, et le trouva occupé de la lecture de S. Chrysostôme, qu'il lisait pour la septième fois. Après ses études, l'abbé Cambacères se destina à la chaire. En 1757, admis à prêcher devant le roi, il parla avec beaucoup de hardiesse; il osa faire remarquer dans les progrès de l'irreligion le présage de la décadence de l'état. « Il n'a fait que son devoir, » dit Louis XV, que quelques courtisans croyaient irrité. Il prononça, en 1768, devant l'académie française, le panegyrique de S. Louis. L'admiration fut générale; on oublia que les applaudissements étaient interdits dans l'église: le talent du jeune orateur en obtint pour la première fois. Enthousiasmé par ce succès, il prit d'abord Massillon pour modèle; mais il abandonna ensuite la méthode de ce célèbre orateur pour suivre celle de Bourdaloue, qu'il crut plus propre à l'instruction habituelle des chrétiens. Lié avec les littérateurs les plus distingués, il vécut toujours d'une manière modes-

te, et mourut le 6 novembre 1802. On a de lui: I. *Panegyrique de S. Louis*, 1768, in-4°. II. *Sermons*, 1781, 3 vol. in-12. Il en donna en 1788, dans le même nombre de volumes, une nouvelle édition, en tête de laquelle on trouve un discours préliminaire, où toutes les preuves de la religion sont réunies avec tant de méthode, de clarté et de force, qu'il eût pu suffire à sa réputation. — Un autre CAMBACÈRES, docteur de Sorbonne, mort en 1758, avait composé un *Éloge de Pierre Gayet*, abbé de Villeneuve (mort en 1752); cet éloge était conservé dans les registres de l'académie de Béziers. A. B—r.

CAMBDEN (GUILLAUME). *Voy.* CAMDEN.

CAMBERT, habile musicien, fut le premier qui fit entendre aux Français une comédie lyrique. Il était organiste de l'église St-Honoré, et jouissait de l'estime publique. En 1659, François Perrin, introducteur des ambassadeurs près de Gaston, duc d'Orléans, imagina un nouveau genre de spectacle, qu'il intitula: *Première comédie française en musique*; il s'associa Cambert pour ce travail. La pièce fut représentée huit ou dix fois au mois d'avril de la même année, dans la belle maison que de Labaye avait à Issy, par différents particuliers qui en firent les frais. Elle eut un si grand succès, que Louis XIV voulut l'entendre, et la fit exécuter à Vincennes. Mazarin, enchanté de ce nouveau spectacle, engagea Cambert et Perrin à se réunir pour composer d'autres pièces du même genre. En effet, en 1661, ils firent répéter à Issy, *Ariane*, ou *le Mariage de Bacchus*, seconde comédie française, dont la mort de Mazarin empêcha la représentation, mais qui, depuis, fut exécutée à Londres en 1673. La même année, ils achevè-

rent une tragédie, *la Mort d'Adonis*, qui ne fut ni représentée ni imprimée. L'académie royale de musique ayant été créée par lettres-patentes du 28 juin 1669, au privilège de Perrin, les deux auteurs y firent exécuter, en 1671, *Pomone*, opéra en cinq actes. L'année suivante, Cambert donna *les Peines et les Plaisirs de l'Amour*, pastorale héroïque en cinq actes, dont les paroles étaient de Gabriel Gilbert. Cette même année, le privilège de l'Opéra ayant été ôté à Perrin, pour être donné à Lulli, Cambert se retira en Angleterre, où Charles II le fit surintendant de sa musique. Il y mourut en 1677. Z.

CAMBIASO (Luc), peintre, appelé improprement *Cangiage*, ou *Cabiazzi*, naquit, en 1527, à Monéglija, état de Gênes. Il était fils de Jean Cambiaso, peintre, qui lui donna les premières leçons de dessin. Luc s'appliqua à dessiner d'après son père, et réussit merveilleusement dans les raccourcis. Dès l'âge de quinze ans, il peignit à fresque, avec lui, des sujets tirés des *Métamorphoses d'Ovide*, qu'on voyait, il y a cinquante ans, sur la façade d'une maison située place de l'Oratoire, à Gênes. Il peignit ensuite la voûte de la grande salle du palais d'Antoine Doria, conjointement avec Lazare Galvi, autre artiste génois. Cette fresque représente *les Enfants de Niobé*. On y remarque des raccourcis d'une très grande hardiesse, et pleins de vérité. Luc n'avait alors que dix-sept ans. Il profita ensuite des conseils de Galéas Alessi, architecte de Pérougia, et changea sa première manière, qui était souvent exagérée (effet naturel de sa passion pour les raccourcis), en un style plus doux et plus harmonieux. On a beaucoup de dessins de Cambiaso, quoique sa femme et sa servante en aient brûlé une grande quantité

pour allumer le feu. Un jour, Lazare Tavaroue, son élève, entrant dans une salle de son appartement, en vit par terre un énorme paquet qu'on allait employer au même usage. Il s'en saisit sur-le-champ, et les emporta sous son manteau. Les dessins de Luc sont, la plupart, sur papier de qualité inférieure, de couleur grise, jaune, ou gris de fer. Valerio Corte, peintre, apporta plusieurs fois à Luc, son ami, de très beau papier; mais ce dernier ne voulut jamais s'en servir, disant qu'il ne fallait pas le gâter avec ses griffonnages. Ces mêmes dessins, que l'auteur estimait si peu, se vendent très cher à Gênes. On vante beaucoup la fresque de Luc, peinte dans la villa de Terralba; il y a représenté *l'Enlèvement des Sabines*. On remarque avec plaisir la hardiesse des Romains, l'indignation des Sabins, la crainte, mêlée d'une sorte de joie, des jeunes filles sabines; le dessin est pur, la distribution des figures est judicieuse, on regrette seulement d'y trouver une place ornée de palais et de monuments qui alors n'existaient pas à Rome (le Poussin lui-même est tombé dans ce défaut; mais il a cherché à le faire excuser, en plaçant au haut d'une tour des échafaudages de charpente qui annoncent qu'on n'avait pas fini de bâtir les édifices publics de Rome naissante). Quoi qu'il en soit, l'effet général de la fresque de Cambiaso est tel, qu'en la voyant, Mesp s'écria: « Voilà la première fois que » je retrouve les loges du Vatican lui » de Rome. » Luc fut aussi sculpteur. On a de lui une statue représentant *la Foi*; elle est drapée avec assez de goût. Bientôt il jeta le ciseau, et reprit les pinceaux avec un nouveau succès. Ayant perdu sa femme, il invita sa belle-sœur à venir prendre soin de son ménage et de ses enfants. Peu après,

amoureux d'elle, il conçut le d'aller offrir au pape deux tableaux, et de lui demander le temps des dispenses pour sa belle-sœur; mais il ne l'obtint. Le peintre Castello vint à Madrid, Philippe II invita Cambiaso à venir le remplacer continuer les fresques de l'Alcazar. Luc partit de Gênes, en espérant que ce voyage apporterait quelque distraction à son amour. Il le reçut avec bonté. Il allait souvent travailler. Un jour, Philippe regardant peindre, lui fit obéir qu'une Sainte Anne était trop petite, au même instant, détournant pour donner un ordre à un valet qui était auprès de lui. Le roi, l'après, ayant reporté ses regards sur la fresque, vit avec étonnement la tête de Sainte Anne était enfoncée, et si bien qu'elle était de plus de trente ans. Philippe ne put pas de lui témoigner de l'estime qui le détermina à parler à Luc de son dessein qu'il avait d'élever sa belle-sœur, et à lui demander la recommandation pour le faire, mais les ministres de Philippe furent à détourner Luc de ce projet, en lui disant que le roi ne consentait pas à intervenir dans cette affaire. Cette réponse, faite sans ménagement, plongea Cambiaso dans une profonde tristesse. Il se forma sur sa tête un abcès, dont il mourut en l'âge de cinquante-huit ans. Les disciples de Cambiaso sont Horace, son frère François Spezzino, et J. R. Paggi. Ce dernier était parvenu à peindre des nains : le Guide a gravé d'après Cambiaso était un génie supérieur; manquait cependant une connaissance plus approfondie de l'histoire, il n'est pas devenu un des premiers maîtres de l'Italie, parce qu'il

se défiait trop de ses forces. Une sensibilité trop vive et une modestie déplacée ont nuï à ses talents. A—m.

CAMBIATORE (THOMAS), né à Parme, vers la fin du 14^e siècle ou au commencement du suivant, se distingua particulièrement par ses connaissances et ses talents en jurisprudence et en poésie. On lui doit une traduction de l'*Énéide* de Virgile en tercets, en vers rimés. Cette version peu élégante n'aurait probablement pas vu le jour, si elle n'eût été revue, corrigée, et en grande partie refaite par Jean-Paul Vasio, qui la publia pour la première fois à Venise en 1532, en prévenant qu'elle avait été faite par Cambiature. Le même Vasio en donna une seconde édition, avec de nouvelles corrections, Venise, 1538. Il n'y mit point le nom de Cambiature, mais seulement le sien. C'est de cet éditeur que nous savons que Cambiature fut couronné poète par les mains de l'empereur Sigismond. Cette cérémonie eut lieu à Parme, non en 1450, comme le dit Vasio, mais le 6 mai 1452. Cambiature fut lié avec le célèbre Léonard Bruni d'Arezzo. Il n'était pas seulement poète et jurisconsulte, mais encore moraliste. Il laissa un traité *De judicio libero et non libero*, dédié au marquis Léonel d'Este, et que possède en manuscrit la bibliothèque de Modène. R. G.

CAMBIS-VELLERON (JOMME LOUIS-DOUINQUE, marquis de) appartenait à une ancienne famille du comté Venaissin, né à Avignon en 1706, servit d'abord en qualité de capitaine dans un corps de dragons, puis obtint pour retraite la place de lieutenant-général de l'infanterie du Comté, alors sous la domination des papes. De Cambis-veleron n'avait jamais cessé d'aimer les lettres et de les cultiver dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs. Il donna dans

sa famille, il s'occupa à rassembler les meilleurs livres, tant imprimés que manuscrits, et parvint à en former une collection vraiment intéressante, dont il publia le *Catalogue raisonné*, Avignon, 1770, in-4°. de 766 pag., tiré à un petit nombre d'exemplaires destinés à des présents. L'abbé Rive, dans la *Chasse aux Bibliographes*, relève avec amertume quelques erreurs échappées à Cimbis, et cela avec d'autant moins de raison que ce catalogue doit être regardé comme l'ouvrage d'un amateur, et non d'un savant de profession, et que d'ailleurs il renferme des articles en grand nombre aussi exacts que curieux. Cimbis se proposait de donner à la ville d'Avignon sa bibliothèque, sous la condition de la rendre publique; la mort, qui le surprit en 1772, l'empêcha de réaliser ce projet. On a de lui: I. la *Relation d'un miracle opéré à Rome en 1712, par l'intercession de S. Francois-Xavier*, traduit de l'italien, Paris, 1744, in-18; II. *Réflexions critiques et historiques sur le panégyrique de S. Agricole* (par le P. Eusèbe Didier, recollet), 1755, in-4°; III. *Supplément servant de réplique à la réponse du P. Didier*, 1755, in-4°; IV. *Additions au mémoire historique et critique* (de Secousse) *de la vie de Roger de St-Lary de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Il a laissé les manuscrits suivants, conservés dans sa bibliothèque: *Vies de M^{ms}. de Chantal, de S. Francois de Sales, et de l'hermite Gens; les Annales du comtat Venaissin*, 5 vol. in-fol., et l'*Histoire particulière de la ville d'Avignon*, in-fol. — CAMBIS (Richard-Joseph de), sieur de Fargues, a publié: I. un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12; II. *la Vie de S. Benezet*, Avignon,

1670, in-12. Il fit paraître cette Vie sous le nom de *Disambec*, anagramme de *De Cimbis*, et laissa manuscrits des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivées dans Avignon depuis 1661 jusques et inclus l'année 1665*, in-fol. Richard-Joseph de Cimbis avait été témoin des événements qu'il rapporte (Voy. *Catalogue raisonné des manuscrits de Cambis Velleron*, pag. 471). — CAMBIS (Marguerite de), baronne d'Aigremont, née en Languedoc, et morte vers la fin du 16^e. siècle, cultiva les lettres, et publia: I. les *Devoirs du veuvage*, traduit de l'italien de J.-G. Trissino, Lyon, 1554, in-16; II. *De la consolation*, Lyon, 1556, in-16. C'est la traduction d'une lettre que Jean Boccace avait adressée à Pino de Rossi, qui était en exil.

W—s et V—vr.

CAMBOLAS (JEAN DE), président au parlement de Toulouse. Il fit un recueil des décisions de sa compagnie, très estimé dans l'ancien barreau. C'était un des plus savants arrêstistes de son siècle. Les premières éditions des *Décisions notables du parlement de Toulouse, recueillies par de Cambolas*, sont de 1671 et 1681. On les a réimprimés en 1755, in-4°. — Un autre CAMBOLAS, prêtre, chanoine de St-Sernin, à Toulouse, mourut avec la réputation de sainteté, le 12 mai 1668. âgé de soixante-neuf ans. Son portrait a été gravé in-8°. et in-4°. par Boulanger et Valet. B—t.

CAMBRIDGE (RICHARD OWEN), né à Londres le 14 février 1714; entra d'abord au collège d'Eton, ensuite à Oxford, et au collège de Lincol, à Londres. Il eut toujours une forte passion pour l'hydraulique, et inventa un bateau double formé de deux bateaux de cinquante pieds de longueur et de dix-huit pouces seulement de largeur,

lément par un pont, à une
le douze pieds : ce qui offre
de ne jamais être exposé à
par un coup de vent. Ce ba-
pour très bon voilier, et ca-
porter un fort chargement.
poux écrits de Cambridge,
s, sont : I. *la Scriblériade*,
1744, in-8°; II. *l'Histoire*
erre de l'Inde, de 1755 à
tre les Anglais et les Fran-
r la côte de Coromandel,
1762, in-8° : cette histoire
tinuation des *Mémoires du*
Lawrence, publiés par Cam-
avec plusieurs autres docu-
toriques sur la même guerre.
is a traduit le tout en 1766,
12, sous le dernier titre. III.
numéros du journal périod-
titulé : *The World*. Cam-
mourut en 1802. Ses œuvres
publiées en 1803, 2 volumes
vec sa vie, par son fils Geor-
Cambridge. B—R J.

BR Y (JACQUES), né à l'O-
1749), prit d'abord l'habit
ique, sans toutefois être ens-
les ordres, et fut instituteur
nts de Dodun, receveur géné-
ats de Bretagne, dont il épou-
e la veuve. Il fit, vers 1787,
ge en Angleterre. Il était, en
résident du district de Quim-
département du Finistère, et
gé de parcourir les neuf dis-
ce département. En 1799, il
Administrateur du département
, et fut ensuite nommé préfet
rtement de l'Oise, fonction
mplit jusqu'en 1803. Il avait
instruteur du Prytanée. Retiré
res publiques, il s'adonna tout
ix lettres. L'un des fondateurs
démie celtique, il en fut le
président, et mourut à Cam-
nies de Paris, d'une attaque

d'apoplexie, le 31 décembre 1807,
au moment où il venait d'être nommé
président du collège électoral du dé-
partement du Morbihan, et candidat
au sénat conservateur. On a de lui : I.
Essai sur la vie et les tableaux du
Poussin, 1783, in-8°; 2^e édition,
an VII (1799), in-8°; II. *Contes et*
proverbes, suivis d'une Notice sur
les Troubadours, 1784 in-18 (et
non in-12 ni in-8°). Les *Contes et*
Proverbes avaient paru dans le *Jour-*
nal de lectures. La *Notice sur les*
Troubadours est un recueil de traits
épars dans Fanchet, Pasquier, Nos-
tradamus, La Carne de Ste-Polaye,
Le Grand, Millof. Ce petit volume a été
traduit en allem. par Ch. Fr. Schott,
Leipzig, 1791, in-8°. III. *Le Curé*
Jeannot et sa servante, Bruxelles,
1784, in-12; IV. *Traces du magné-*
tisme, 1784, in-8°; V. *Observa-*
tions sur la compagnie des Indes,
1784, in-8°; VI. *Réponse au mé-*
moire de M. de Calonne, 1790;
VII. *Catalogue des objets échappés*
au vandalisme dans le Finistère,
Quimper, an III (1795), in-4°. C'est
le résultat de la mission qui lui avait
été confiée dans ce département.
Cambry y fait preuve de grandes
connaissances; il est malheureux qu'il
n'en ait pu corriger les épreuves; les
erreurs typographiques y sont sans
nombre. VIII. *La Mesure des Jours*,
brochure piquante, ne portant point
de date, que l'on croit imprimée
en 1797, mais qui peut l'avoir été
avant. L'auteur a voulu imiter la ma-
nière de Voltaire dans ses romans,
mais il en est resté bien loin. IX.
Rapport sur les sépultures, 1799,
in-4°; X. *Poyage dans le Finis-*
tere, ou État de ce département
en 1794 et 1795, Paris, 1799,
3 volumes in-8°, fig.; XI. *Poyage*
pictorresque en Suisse et en Italie,

1800, 2 vol. in-8°; XII. *Description du département de l'Oise*, 1803, 2 vol. in-8°, et un atlas de planches in-fol.; XIV. *Monuments celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, et suivies d'étymologies celtiques*, 1805, in-8°, fig. La moitié de cet ouvrage est de M. Éloi Johanneau, qui a aussi revu l'autre moitié. XIV. *Manuel interprète de correspondance, ou Vocabulaires polyglottes, alphabétiques et numériques en tableaux, pour le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le hollandais et le celto-breton*, 1805, en six tableaux, in-4°, oblong; ouvrage curieux, et qui met en pratique, quoique d'une manière très bornée, une méthode souvent proposée en spéculation (voyez BECHER et KIRCHNER), et qui peut être de la plus grande utilité. XVI. *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, Paris, 1806, in-8°. Cambry a donné divers mémoires dans le recueil de l'académie celtique. Plusieurs bibliographes lui attribuent un ouvrage intitulé *Voyage en Angleterre*, de la première édition duquel ils n'indiquent pas la date, et dont ils indiquent la seconde à la date de 1787; il paraît que cet ouvrage n'existe pas, du moins sous le titre qu'on lui donne, et il pourrait n'être autre chose que le volume intitulé: *De Londres et de ses environs*, 1788, in-8°.

A. B.—r.

CAMBYSE, fils de Cyrus, fils d'un autre Cambyse, fils d'Achéménès, était roi des Perses, qui étaient alors dans la dépendance des rois de Médie; il épousa Mandane, fille d'Asatyages, roi des Mèdes, et en eut un fils, qui fut le célèbre Cyrus (*Voy. CYRUS*). — CAMBYSE, fils de Cyrus et

de Cassandane, fille de Phar, devint roi des Perses et des Indes après la mort de son père. L'an 522 avant J.-C. Peu de temps après son avènement, il entreprit la conquête de l'Égypte. Hérodote dit que cette conquête fut suggérée par Nitétis, fille de Phariès, et voici comment il raconta cette chose. Amasis, à qui Cambyse demanda une de ses filles en mariage, craignant qu'il ne voulût en faire sa concubine, et non sa légitime épouse, lui envoya la fille de son prédécesseur, qu'il avait déshonorée. Mais Cambyse n'étant monté sur le trône que l'année dernière de la vie d'Amasis, qui avait régné quarante-quatre ans, sa fille d'Apriès ne devait plus être jeune pour qu'il pût l'envoyer en Égypte. L'ambition de ce prince fut la seule cause de cette guerre. Cambyse, qu'il faisait ses préparatifs, mourut, et Psamménite, son fils, rassembla une armée, se porta en Égypte pour défendre l'entrée de son royaume; mais les Égyptiens, peu belliqueux, furent défaits par les Perses, et Psamménite, qui s'était réfugié dans Memphis, avec le reste de son armée, ayant laissé piller cette ville après une assez faible résistance, le reste de l'Égypte sortit de la capitale. Cette conquête n'avait pas exigé plus de six semaines étant terminée, Cambyse fut occupé de nouveaux projets. Il voulait former une escadre pour soumettre la Libye, et conquérir l'Éthiopie, et s'emparer du temple de Jupiter-Ammon. Il ne put donner de suite à ces projets, parce que les Phéniciens, qui formaient son escadre, ne consentirent pas aller attaquer une de ses colonies, il envoya quelques troupes contre l'Oasis où était le temple de Jupiter-Ammon, et marcha lui-même contre l'Éthiopie avec des forces

sidérables. Ces deux expéditions furent on ne peut pas plus malheureuses ; l'armée qu'il avait envoyée contre les Ammonites se perdit dans les sables du désert, sans qu'il en revint un seul homme, et celle qu'il commandait lui-même périt en grande partie par la famine, dans les déserts qui séparent l'Éthiopie de l'Égypte, ce qui l'obligea à revenir sur ses pas. En rentrant à Memphis, il trouva les Égyptiens célébrant des fêtes, parce qu'ils venaient de découvrir le bœuf Apis ; il crut qu'ils se réjouissaient de ses désastres, et, s'étant fait amener ce bœuf, il lui donna à la cuisse un coup de sabre, dont il mourut, et il fit battre de verges les prêtres. Il était, dès son enfance, sujet à l'épilepsie, et le goût du viu, auquel il se livra pour faire diversion à ses chagrins, en ayant rendu les accès beaucoup plus fréquents, il perdit le peu de raison qui lui restait, et se livra à toutes sortes de cruautés. Il fit mourir Smerdis, son frère, sur des craintes qui lui furent inspirées par un songe ; peu de temps après, Atosse, sa sœur et son épouse, alors enceinte, ayant témoigné du regret de cette mort, il lui donna dans le ventre un coup de pied, dont elle mourut. Prexaspe, son favori, lui ayant fait des représentations sur son goût pour le vin, il fit placer son fils à une certaine distance, et lui tira une flèche dans le cœur, pour prouver qu'il avait le coup-d'œil juste et la main sûre. Il voulut aussi faire mourir Crésus, qui lui donnait quelques avis ; ceux qu'il avait chargés de cette exécution, pensant qu'il en serait fâché par la suite, se contentèrent de le cacher, et Cambyse ayant paru le regretter quelque temps après, ils lui avouèrent qu'ils n'avaient pas exécuté ses ordres, et firent reparaître Crésus. Il fut bien aise de le revoir ;

mais il n'en fit pas moins mourir ceux qui l'avaient sauvé, pour les punir de leur désobéissance. Ces actes de fureur ayant aliéné de lui tous les esprits ; un mage qui avait quelque ressemblance avec Smerdis, que Cambyse avait fait tuer, mais dont on avait tenu la mort secrète, profita du mécontentement général pour usurper le trône. Cambyse se disposait à aller à Suse pour le punir, lorsqu'il se blessa à la cuisse avec son sabre. Il mourut peu de temps après à Acbatane, dans l'Assyrie, des suites de cette blessure, l'an 522 av. J.-C. Il ne laissa point d'enfants.

C—R.

CAMDEN (GUILLAUME), célèbre antiquaire, naquit à Londres, en 1551, de parents pauvres, et reçut une éducation gratuite, à ce qu'il paraît, dans l'hôpital de Christ. Les dispositions qu'il montra de bonne heure pour l'étude lui procurèrent, en 1566, une place à Oxford, où il fut soutenu par la générosité du docteur Thornton, l'un de ses maîtres. Soit, comme on l'a prétendu, que son attachement au protestantisme lui attirât l'animadversion des catholiques, qui avaient encore alors un parti assez fort dans les universités, soit par toute autre cause, il paraît que l'avancement de Camden ne répondit pas d'abord à son mérite ; mais il trouva des protecteurs généreux, qui l'aiderent de leur bourse et de leur crédit ; et il fut enfin nommé, en 1575, second maître de l'école de Westminster. Ce fut alors que, dans les moments de loisir que lui laissaient les fonctions de sa place, il commença à se livrer à l'étude des antiquités de son pays, et forma le projet de son grand ouvrage, intitulé : *Britannia descriptio*, recueil qui est devenu la source où, depuis cette époque, ont puisé tous les historiens

d'Angleterre. Cet ouvrage, dont le perfectionnement a été l'occupation de toute sa vie, parut, pour la première fois, en 1586; c'était le fruit de plusieurs années d'études, de recherches, de voyages dans l'intérieur de l'Angleterre, entrepris pour la plupart avec le secours de ses amis, mais dont la durée était bornée par les devoirs de sa place. Le succès de la première édition lui donna les moyens de perfectionner les autres, en augmentant ses relations avec les savants de tous les pays. Il s'était particulièrement lié, dès l'année 1582, avec le président Brisson, chargé à cette époque, par la cour de France, d'une négociation en Angleterre (*Voy. Buisson*). En 1595, il fut nommé premier maître de l'école de Westminster. Il avait déjà publié trois éditions de son ouvrage, 1586, 1587, 1590. En 1594, il donna la quatrième, avec de telles augmentations qu'elle formait, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage (1). Sa réputation était alors au plus haut degré. Il avait pour amis les hommes les plus puissants, ainsi que les plus savants du royaume, entre autres le lord trésorier Cécil. Il fut nommé, en 1597, roi d'armes de Clarence. Cette place lui laissa la liberté de se livrer entièrement à ses travaux, auxquels fut extrêmement utile l'intime amitié qui le liait avec sir Robert Cotton, fondateur d'une des plus célèbres bibliothèques d'Angleterre. Ce fut en 1606 qu'il entra en correspondance avec le président de

Thou, et cette correspondance continua avec une grande activité pendant onze ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort du président, à qui les notes de Camden ont été fort utiles pour la composition de son histoire, relativement aux affaires d'Angleterre. En 1615, il publia la première partie de ses *Annales du règne d'Élisabeth*. Cet ouvrage eut un grand succès, mais l'histoire d'un temps si intéressant de trop près des faits alors existants pour ne pas exciter contre l'auteur un grand nombre de réclamations. Ce fut, dit-on, à la suite de ces réclamations, et non de ne pas s'y exposer davantage, qu'il se résolut à ne point publier la seconde partie; on peut cependant penser qu'il ne prit cette résolution absolument de lui-même, puisque l'on voit dans ses lettres qu'il soumet cette seconde partie à la censure de S. M. (le roi Jacques I^{er}), selon le bon plaisir de laquelle elle sera ou imprimée ou supprimée, ce qui lui est, dit-il, indifférent; et il ajoute: « Je n'ai aucune répugnance à ce qu'elle soit » mée de mon vivant, mais je n'ai pas le désir »; et les preuves qu'il prit pour qu'elle ne fût point tirée ou totalement supprimée, prouvent quelque crainte à cet égard. Après avoir terminé cette première partie, en 1617, il fut plusieurs années indécis sur le choix de la personne à qui il confierait sa seconde partie. Ses amis le pressaient de voyager en pays étranger; mais l'original, qui a été depuis déposé dans la bibliothèque Cottonienne, il l'envoya une copie à Paris, à son ami M. Puy, qui, selon la promesse qu'il en fit alors, l'a fait imprimer à Paris en 1625, 2 vol. in-8^o. Elle a été imprimée à Londres en 1627, in-8^o, et à Leyde, en 1659, in-8^o, et plu-

(1) La cinquième édition est de 1606, in-4^o. La sixième et la meilleure a paru à Londres, 1607, in-4^o; une septième fut donnée à Francofort, avec une édition des *Annales du règne d'Élisabeth*, 1608, in-8^o. Cet ouvrage a été appelé *Camden de Britannia*, le *Barbous*, le *Provinciarum anglia*. La description qu'il donne de l'Angleterre est plus exacte que la description de l'Europe; et celle-ci est plus exacte que la description de l'Irlande, ce qui a été remarqué par le critique suivant:

« Camdenus, Angliæ vindex, Camdenus, Barbos, Provinciarum anglia, etc. » *Historiæ anglia*.

fois depuis ; la meilleure édition est celle que Thomas Hearne a faite de l'ouvrage entier, sur une copie corrigée de la main de Camden (*Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elizabethâ*, Oxford, 1717, 5 vol. in-8.) Ces annales ont été traduites du latin en français, par Paul Belligent, avocat au parlement de Paris, Paris, 1627, in-4°, et du français en anglais, par un nommé d'*Arce*. Cette dernière traduction est remplie de fautes : il y en a plusieurs autres, mais aucune de bonne. On a cru qu'un peu de complaisance pour Jacques I^{er}, fils de Marie Stuart, avait légèrement altéré l'exactitude de l'historien sur quelques faits relatifs à cette princesse. Burnet a prétendu, mais sans preuves, que plusieurs passages avaient été changés par ordre du roi Jacques, et que c'était pour échapper à de pareilles corrections que Camden avait envoyé son manuscrit dans un pays étranger. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage offre le même genre de mérite que les autres ouvrages de Camden, une fidélité généralement scrupuleuse, des recherches curieuses, beaucoup d'ordre et de clarté, un style simple et convenable, enfin, tout ce qui rend la science véritablement utile. Outre les ouvrages cités, Camden en a laissé plusieurs autres, dont les principaux sont : I. *Grammaticæ græcæ institutio*, etc., Londres 1597, in-8°, réimprimée en 1624 ; II. un recueil, en anglais, intitulé : *Restes . . .* (1604, 1614, 1657, in-4°), etc., qui contient ceux des matériaux qu'il avait rassemblés pour sa *Britanniae descriptio*, et qu'il n'a pas eu devoir y faire entrer. Cet ouvrage, qu'il ne donne, dit-il, que comme les balayures de l'autre, et qu'il n'a signé que des lettres M. N., contient, parmi des choses insignifian-

tes, un grand nombre de particularités curieuses et piquantes. Il a composé pour la société des antiquaires plusieurs traités séparés sur les *antiquités anglaises*, dont quelques-uns ont été recueillis par Thomas Hearne, et d'autres se sont perdus. Il a composé aussi quelques vers latins, et fait, par ordre du roi Jacques, une relation de l'affaire concernant la conspiration des poudres. Il a donné une collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands, sous le titre d'*Anglica, Normannica, Cambrica à veteribus scripta*, etc., Francfort, 1602 et 1605, in-fol. Il mourut le 9 novembre 1625, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, à côté de Cassaubon, et en face du tombeau de Chaucer. On lui a élevé un monument de marbre, sur lequel on voit sa statue, dont le nez a été cassé par un jeune homme, offensé de quelque passage des Annales d'Elizabeth, qu'il regardait comme contraire à la réputation de sa mère. On a encore de Camden, *Elogia Anglorum*, Londres, 1653, in-8° ; *De ratione et methodo legendi historias*, Londres, 1623 ; *Reges, Reginæ, Nobiles*, etc., in *ecclesiâ B. Petri westmonasterii sepulti, usque ad annum 1506, und cum ejusdem ecclesiæ fundatione*, Londres, 1606, in-4° ; *Guill. Camdeni et ad Camdenum epistolæ*, Londres, 1691, in-4°. On trouve dans ce volume une vie de Camden, par Thomas Smith. On publia à Oxford, immédiatement après la mort de Camden, un recueil intitulé : *Camdeni insignia*, 1624, in-4°. Ce recueil contient un discours sur la mort de ce savant, par Z. Townley, son éloge historique par D. Whear, et un grand nombre de pièces de vers à sa louange, composées par divers auteurs nationaux et étrangers. S—D.

CAMELI (FRANÇOIS), chanoine de Rome, fut garde du cabinet des antiques de Christine, reine de Suède, pendant son séjour à Rome, jusqu'à ce que, devenu aveugle, il fut remplacé par Bellori. Il s'était lié avec le célèbre antiquaire Foy-Vaillant, dans les voyages que celui-ci fit en Italie pour visiter les cabinets de médailles. Cameli a publié : *Nummi antiqui, aurei, argentei, ærei, primæ, secundæ seu mediæ, minimæ et maximæ formæ, latini, græci, consulum, Augustorum, regum et urbium, in Thesaurò Christianæ reginæ Suecorum asservati*, à Francisco Camelo, ejusdem majestatis antiquario, per seriem redacti, Rome, 1690, in-4°. ; ce catalogue est rare, et c'est tout son mérite, quoique Vaillant appelle l'auteur *Princeps rei nummarie*. Les descriptions n'y sont pas exactes, les légendes y sont tronquées, et plusieurs types omis. Cependant, si l'on veut connaître de quoi se composait le cabinet de la reine Christine. Cameli est bon à consulter, parce qu'Havercamp n'a décrit que les médailles de grand et moyen bronze des empereurs romains, et que Cameli indique toutes les médailles de cette collection.

T—N.

CAMELIUS, ou CAMILLUS. *Voy.* BRUTUS (Décimus Junius).

CAMELLI, ou KAMEL (GEORGE JOSEPH), né à Brunn en Moravie, jésuite, missionnaire aux îles Philippines vers la fin du 17^e. siècle, fit une étude particulière des plantes et de tous les objets d'histoire naturelle de ces différentes îles, et principalement de celle de Luçon, qui est la plus grande. Il est, de tous les voyageurs, celui qui en a le mieux fait connaître les diverses productions des trois règnes. Il les a décrites dans plusieurs mémoires en-

voyés à la société royale de quelques-uns ont été présentés à la compagnie par Petiver, qui les a rédigés d'après les notes que lui avaient été envoyés par Cameli. Tous ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* (à XXVII); mais ceux qui traitent des plantes ont été réunis et publiés par Ray, dans le tome III de sa *universelle des plantes* en deux volumes, sous ce titre : *Herbariumque stirpium in insu Philippinarum primariæ nomenclaturæ syllabus*. L'auteur y décrit les végétaux économiques et médicaux diversés plantes, et donne les noms indiens par lesquels l'indigènes les désignent. Lui-même a donné à Camelli un genre de plante qu'il a nommé *Camellia*; ce sont des arbustes du Japon. Cameli a donné des figures à ses descriptions; mais Ray ne pouvant se procurer les originaux, les a copiées de leur gravure, et il en a fait une copie dans le cabinet de son fils; mais leur peu d'exactitude dans les parties de la tige, est cause qu'on n'a pu en connaître jusqu'à présent le nombre.

D

CAMERARIUS (BARNABÉ), natif de Bénévent, après avoir exercé le droit pendant vingt ans à Naples, devint, en 1529, conseiller de la chambre royale. Le vice-roi Pierre de Tolède chassa de la chambre; il perdit dans l'esprit de Charles V, et se fit déclarer son conseil, fut déclaré innocent et puni par la confiscation de ses biens. Il quitta la France pour aller se fixer à Rome, et fut nommé commissaire général de l'administration des finances. Lors que la paix fut

dans le royaume de Naples, Camérarius retourna dans la capitale, où il mourut en 1564. Son profond savoir dans la théologie et dans le droit civil est attesté par les ouvrages suivants : I. *De prædestinatione, de gratiâ et libero arbitrio, contra Calvinum*, Paris, 1556. Dans ce traité, écrit en forme de dialogue, il expose les variations de Calvin et traite le foud des questions d'après les principes de S. Augustin. II. *De jejuniis, de oratione et eleemosinâ*, Paris, 1556, in-4°. Ce livre est adressé à Diane de Valentinois, qui, durant le séjour de l'auteur à Paris, l'avait consulté sur ces matières. Les décisions en sont sages, modérées, et contiennent la réfutation de la doctrine des protestants. III. *De purgatorio igne*, Rome, 1557; IV. *De prædicatione*; V. *De matrimonio*. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de simplicité, et supposent une grande lecture des Pères et de l'Écriture-Sainte. Camérarius a aussi composé divers traités sur les matières féodales, imprimés à Venise en 1576, etc. Il passa trois ans à purger les commentaires d'André d'Isernia, sur la même matière, des fautes nombreuses et grossières par lesquelles des copistes ignorants les avaient défigurés, au point qu'ils étaient devenus inintelligibles. T—D.

CAMERARIUS (GUILLAUME)
Voï. CHALMERS.

CAMERARIUS (JOACHIM 1^{er}.), littérateur et savant universel, l'un des grands hommes de l'Allemagne, et celui qui a le plus contribué aux progrès des sciences et des belles-lettres dans le 16^e. siècle, par les bonnes éditions et les versions qu'il a données d'un très grand nombre d'auteurs grecs et latins, enrichies de commentaires, par divers ouvrages, dont la plupart ont été long-temps classi-

ques et sont encore aujourd'hui fort estimés, et en donna une nouvelle organisation aux universités de Leipzig, de Tubingue et au gymnase académique de Nuremberg. Il eut aussi une grande part aux affaires politiques et religieuses de son siècle, et fut chargé de négociations importantes. L'étendue de ses connaissances, la modération, la sagesse de ses principes et l'énergie de son caractère, son éloquence douce et persuasive, lui méritèrent l'estime de tous les personnages illustres, et particulièrement des empereurs Charles-Quint, Ferdinand et Maximilien II. Tous les savants tinrent à honneur d'avoir quelque part à son amitié. Nul homme de son siècle n'a possédé aussi parfaitement les langues grecque et latine, et n'a fait des traductions aussi fidèles et aussi élégantes. C'est le témoignage que lui ont rendu les plus érudits de ses contemporains, et qui a été confirmé depuis par plusieurs auteurs, et entre autres, par le savant Huet, évêque d'Avranches. Il était grammairien, poète, orateur, historien, médecin, agronome, naturaliste, géomètre, mathématicien, astronome, antiquaire, théologien. Joachim Camérarius naquit à Bamberg le 12 avril 1500, de Jean Camérarius, sénateur de cette ville. L'ancien nom de sa famille était *Liebhart*; mais il fut changé en celui de Camérarius, parce que ses ancêtres avaient possédé à la cour la charge de camérier, ou chambellan, que l'on appelle en allemand *Cammermeister*. Il commença ses études dans sa patrie, et il y fit tant de progrès en peu de temps, qu'il n'avait que treize ans lorsque son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Son père l'envoya ensuite à Leipzig. Richard Crocus, sous lequel il y étudiait la langue grecque, étant obligé de s'absenter, le chargeait quel-

qu'on se faisoit la leçon à sa place, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Il avait, en effet, une passion extraordinaire pour cette langue, et il prit la peine de copier une grande partie d'Homère, d'Hérodote et de quelques autres auteurs. Dans un tumulte qui s'éleva à Leipzig contre les étudiants, il abandonna au pillage tout ce qu'il avait, et se contenta d'emporter sous son habit un Hérodote, de la première édition d'Aide. Après cinq années de séjour à Leipzig, il alla en 1518 à Erfurt, où il se lia avec Eobanus. En 1521, il quitta cette ville à cause des troubles qui l'agitaient et de la peste qui y faisait des ravages. La renommée de Luther et de Mélanchthon le détermina à aller à Wittemberg où ils résidaient. Mélanchthon, appréciant son mérite, lui accorda toute son amitié. Camérarius était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il publia son premier ouvrage : c'est la traduction en latin d'une harangue de Démosthène (la 1^{re}. Olynthienne). Un an après, il publia des *Remarques sur les Tusculanes* de Cicéron, ce qui le mit en correspondance avec Erasme. En 1525, il quitta Wittemberg, à cause de la guerre qui désolait cette partie de l'Allemagne, et il fit un voyage en Prusse, où il reçut des marques de la plus haute considération. L'année suivante, Mélanchthon ayant été chargé par le sénat de Nuremberg de former un collège dans cette ville, engagea Camérarius à y enseigner les langues grecque et latine. La diète de l'Empire, qui se tenoit à Spire en 1526, jugeant à propos d'envoyer une ambassade à l'empereur Charles-Quint, nomma Albert, comte de Mansfeld, et lui donna Camérarius pour secrétaire et interprète en langue latine. Celui-ci étoit fort aise de voir l'Espagne; mais il n'alla pas au-delà d'Éslingen, parce que l'am-

bassade fut remise à un autre temps. En 1530, le sénat de Nuremberg le nomma député à la diète d'Augsbourg. Il prit une grande part, avec son ami Mélanchthon, aux conférences de cette assemblée, à la suite desquelles ils rédigèrent l'acte célèbre, appelé la *Confession d'Augsbourg*, qui est l'exposé des principes de la communion luthérienne, et a été l'acte de sa garantie dans la constitution de l'empire germanique. Camérarius fut adjoint à d'autres membres de cette assemblée pour présenter cet acte à l'empereur. Quatre ans après, le sénat de Nuremberg le choisit pour secrétaire; mais il refusa cet emploi honorable et lucratif, persuadé qu'il serait plus utile au monde par l'enseignement et par ses travaux littéraires. Il fut appelé par le duc Ulrich de Wittemberg, pour donner une nouvelle impulsion à l'étude des belles-lettres dans l'université de Tubingen; et, dans ce but, il composa des *Éléments de Rhétorique*. Bâle, 1551, in-8°. Quelque temps après, il fut chargé par Henri, duc de Saxe, et par son fils Maurice, de donner une nouvelle organisation à l'université de Leipzig; il en rédigea les statuts et réglemens avec Gaspard Bormer, théologien. Il en fut longtemps le directeur et le doyen. En 1555, il fut député de nouveau à la diète d'Augsbourg, et il passa ensuite à Nuremberg avec Mélanchthon, pour y traiter des affaires de la religion. L'année suivante, il accompagna ce savant à la diète de Ratisbonne. En 1557, il perdit une de ses filles, nommée Marthe, qu'il aimait tendrement, et plusieurs de ses intimes amis, entre autres Mélanchthon. Il a publié en latin la vie de ce célèbre réformateur. Cette *Vie*, dont la meilleure édition est celle de G. T. Strobel, Halle, 1777, in-8°, renferme aussi l'*Histoire de la*

Réformation. Camérarius publia ensuite (Leipzig, 1569, in-8°) les *Lettres de Melancthon*, avec lequel il avait été en correspondance pendant trente-huit ans; elles sont précieuses pour l'histoire de ce temps-là, et font connaître une foule d'événements qui changèrent la face de l'Allemagne, et auxquels l'un et l'autre avaient pris une grande part. Camérarius était âgé de soixante-huit ans, lorsque l'empereur Maximilien II l'invita à se rendre à Vienne pour conférer avec lui sur plusieurs points de doctrine, et pour apaiser les troubles religieux; ce prince le renvoya comblé de présents. L'arrivé à l'âge de soixante-quatorze ans, Camérarius fut attaqué d'une dysurie que l'on crut occasionnée par la pierre; mais quoiqu'il eût écrit sur l'anatomie et la médecine, il ne voulut pas souffrir l'opération, et il défendit même que l'on ouvrît son corps après sa mort, qui eut lieu à Leipzig le 17 avril 1574. Il avait eu neuf enfants, dont cinq fils: Jean, conseiller du duc de Prusse, qui mourut à Kœnig-berg; Joachim, médecin; Philippe, juriconsulte et conseiller à Nuremberg; Louis, médecin, et Godefroi, officier de Richard, comte palatin. Melchior Adam dit qu'il était bien fait de sa personne, et adroit à toutes sortes d'exercices. Il a traduit en latin le traité de Xénophon *De re equestri*. Son *Hippocraticus* (1), ou *Art de dresser les chevaux* (Tubingen, 1559, in-8°), a eu long-temps une assez grande réputation. Naturellement grave et sérieux, Camérarius ne parlait que par monosyllabes, même à ses enfants. Il

avait une si forte aversion pour le mensonge, qu'il ne pouvait le souffrir même dans les railleries. Il était si assidu à l'étude, qu'il ne la discontinuait pas même en voyageant. Ce qu'il avait médité pendant la nuit ou à cheval, il le mettait ensuite par écrit. Aussi ses ouvrages sont au nombre de cent cinquante. On peut en voir le catalogue dans les *Mémoires* de Nicéron, t. XIX. Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, a relevé quelques erreurs de Nicéron. On peut aussi consulter la *Bibliotheca Græca*, de Fabricius, t. XIII; l'*Adparatus litterarius* de Freytag, tome III, et la *Bibliogr. historico-philologica critica*, de Bœcler. La plupart de ces écrits sont des traductions du grec en latin, d'Homère, d'Hérodote, Xénophon, Aristote, Théophraste, Archytas, Esope, Sophocle, Thucydide, Démosthène, Théocrite, Lucien, Plutarque, Euclide, Ptolémée de Péluse (l'astronome), de Théon d'Alexandrie sur Ptolémée, de Galien, de Théodoret, évêque de Cyr, de Nicéphore, de S. Grégoire de Nysse, de Synésius de Cyrène, etc., enrichies de scholies et d'explications. On lui doit encore des *Commentaires* et des *Remarques* sur le *Nouveau Testament*; sur Plaute, Térence, Cicéron, Virgile, Quintilien, etc. Ses *Commentarii* des langues grecque et latine (Bâle, 1551, in-fol.) ont surtout été estimés: il y donne de grands détails sur les noms qui désignent les parties du corps. Quelques-uns de ses ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort par les soins de ses fils. On a aussi de lui des *Poésies* en grec et en latin; onze livres d'*Epîtres familières*, en latin, Francfort, 1583 et 1595, 5 vol. in-8°; divers ouvrages historiques, etc. Camérarius avait du goût pour les beaux-arts. Il était l'ami d'Albert Durer, et a traduit en

(1) Cet ouvrage est réimprimé dans le tome XI des *Œuvres grecques* de Gronovius. Dans le tome IX de la même collection, il y a de Camérarius *Historia de eummaria sine de summatibus grecis et latinis*, et dans le tome VIII, un petit traité *De eummaria sine de summatibus problematibus*, en Questions et problèmes, ont été insérées dans le tome IV du *Thesaurus criticus* de Cræter.

latin ses deux ouvrages élémentaires (*Voy. DUNEA*). Cet artiste, de son côté, a peint ses illustres amis, Mélancthon et Camérarius, dans un de ses tableaux historiques, qui est aujourd'hui au musée Napoléon. D—P—s.

CAMÉRARIUS (JOACHIM II), fils du précédent, né à Nuremberg, le 6 novembre 1534, est regardé comme l'un des plus savants médecins et des plus grands botanistes de son siècle. D'habiles précepteurs dirigèrent ses premières études dans la maison paternelle, d'où il passa à Wittemberg, dans la maison de Mélancthon. Il apprit les éléments de la médecine à Wittemberg et à Leipzig, et alla ensuite à Breslau, pour entendre Jean Craton, l'ami de son père, et médecin de l'empereur. Il voyagea ensuite dans toute l'Italie, y suivit les leçons des plus savants professeurs, et fut reçu docteur à Bologne en 1562. De retour à Nuremberg en 1564, il s'y livra à l'exercice de son état avec le plus grand succès. Il abhorrait la multiplicité des médicaments, et, en général, il préférait les plus simples, surtout ceux qui sont tirés des végétaux. Jouissant à Nuremberg de la plus haute considération, il se servit de son crédit pour y faire des établissements utiles : il engagea les magistrats à fonder un collège de médecine, en 1592, et il en fut doyen le reste de sa vie. Plusieurs princes souhaitèrent de l'avoir pour médecin ; mais il résista à toutes les sollicitations. Aimant beaucoup la botanique, il avait fait le projet de composer plusieurs grands ouvrages sur cette science, et il ne voulut pas en être distrait par le tumulte des cours, ni par des fonctions, dont l'assiduité aurait été gênante. Il se forma un jardin particulier aux portes de Nuremberg, où il cultivait un grand nombre de plantes rares, dont les graines lui

avaient été envoyées de différentes contrées de l'Europe, par des botanistes avec lesquels il était en correspondance, Joseph Casabona, de Florence ; Cortusus ; Prosper Alpin, de Padoue ; Dalechamp, de Lyon ; Clusius. Il instruisait et entretenait près de lui un ou deux jeunes gens, auxquels il reconnaissait du goût pour l'étude des plantes : c'est ainsi qu'il éleva son neveu, Joachim Jungermann, jeune homme plein de talents, mais qui fut enlevé par la peste, dans un voyage au Levant. Camérarius n'épargnait ni peines ni dépenses pour recueillir les matériaux qui pouvaient servir aux ouvrages qu'il méditait. Il acheta de Gaspard Wolf, médecin de Zurich, la précieuse bibliothèque botanique, et les manuscrits que Conrad Gessner lui avait légués, ainsi que la collection de toutes les figures de plantes gravées sur bois, au nombre de plus de quinze cents. Wolf, ne pouvant les publier, à cause de ses occupations, les lui vendit 150 florins. Camérarius ne tarda pas à en employer la plus grande partie dans un abrégé des Commentaires de Matthioli sur Dioscoride, qu'il fit paraître sous ce titre : *Epitome utilissima Petri Andreae Matthioli, novis iconibus, descriptionibus plurimis diligenter aucta, accessit iter monti Baldi, Francisci Calceolarii*, Francfort, 1586. in-4°. Cet ouvrage renferme environ mille plantes représentées par autant de figures en bois, avec leur description abrégée en marge. La majeure partie a été copiée, ou imitée de Matthioli, et l'on y trouve même celles qu'on s'accordait alors à regarder comme supposées ; mais ces figures ont été souvent améliorées ; un petit nombre a été ajouté par Camérarius, et ce sont des plantes rares dont on lui doit la première connaissance. Il n'est pas

que, pour les anciennes comme les nouvelles, il ne se soit servi des figures de Gessner, qu'il avait acquiescées et il le déclare franchement, mais cependant il a été obligé d'en faire lui-même une assez grande quantité : c'est ce que prouvent plusieurs traits de sa préface; car d'abord il plaint des graveurs qu'il a employés, en disant que, si on ne les surpasse continuellement, ils tendent toujours à sacrifier la vérité aux formes pittoresques; en second lieu il témoigne son regret d'être obligé de donner des figures trop réduites dans leurs dimensions, parce qu'il ne peut conserver l'uniformité, si on ne se dispense de suivre le modèle des planches adopté par Gessner; il aurait dû distinguer par un caractère quelconque les planches qu'il ajoutées de celles empruntées de Gessner; c'est ce qu'il est impossible de maintenir. Trew et Schmidel ont voulu en venir à bout, en publiant, en 1710, les ouvrages de botanique de Gessner. Au surplus, ce n'est pas le soit l'auteur de ces figures, il a rendu un grand service à la botanique, car elles passent à juste titre pour les plus parfaites qu'on ait exécutées en bois; et, quoique généralement plus petites que nature, elles ont une telle exactitude, qu'on les a toujours eût au premier coup-d'œil, et la détachée et de grandeur naturelle fleurs et des fruits, placée à côté de la plante, sert d'échelle pour justifier sa grandeur réelle. C'est un des plus grands avantages de cette innovation; elle eut les plus heureux résultats; elle fit faire un grand pas à la botanique, et on doit la regarder comme le commencement de la révolution qui s'est opérée plus tard dans la science. Il n'est pas douteux que Gessner qu'on en doit l'idée

et l'exécution; car Camérarius le dit expressément: c'était une suite du principe reconnu par ce grand naturaliste, savoir, que la fleur et le fruit étaient les seules parties d'où l'on devait tirer le caractère essentiel propre à déterminer l'affinité des plantes. Camérarius joignit à son ouvrage, comme un morceau curieux, la traduction latine du *Voyage de Calceolarius au mont Baldo. Cet Epitome* fut traduit en allemand par George Handsch, et parut à Francfort dans la même année 1586, in-fol.; il est connu sous le nom vulgaire de *Kræuter-buch*. Camérarius fit des corrections et des additions au texte, et il y joignit les planches qui avaient déjà servi dans l'*Epitome*. Cette traduction allemande eut successivement huit éditions jusqu'en 1626, à Francfort et ailleurs, sans aucun changement. George Handsch avait déjà traduit en langue allemande les *Commentaires de Matthiöle sur Dioscoride*, Prague, 1565, in-fol., avec de grandes figures; ensuite il les publia avec les additions de Camérarius. On en fit aussi une traduction dans l'idiome de la Bohême, par les soins d'Adrien Bucher et de Daniel Adam, sous le titre d'*Herbarium Matthiölo-Camerarianum*, etc., Prague, 1596, in-folio. Camérarius publia ensuite un autre ouvrage, intitulé: *Hortus medicus et philosophicus. Item: Sylva Hercynica, sive catalogus plantarum spontè nascentium in montibus et locis plerisque Hercynicæ Sylvæ*, à Joanne Thälio conscriptus, Francfort, 1588, in-4°; 1654, in-4°. C'est le catalogue des plantes de son jardin. Le fonds de l'ouvrage est extrait des écrits de Gessner, de Cordus, d'Anguillara, de Rauwolf et de Clusius; il renferme beaucoup d'observations curieuses. Les planches, au

nombre de cinquante-sept, sont de la plus grande beauté; neuf appartiennent à la *Sylva Hercynica*; les autres représentent des plantes nouvelles. Camérarius en avait reçu les graines des botanistes avec lesquels il était en correspondance; en sorte qu'il est évident qu'elles n'étaient pas connues de Gessner, ce qui suffit pour le justifier du reproche qu'on lui a fait un peu légèrement de n'avoir rien publié qui lui fût propre. Il y a, dans ce livre, un fait très remarquable pour le temps: c'est la figure exacte de la germination du palmier-dattier; ce qui prouve que Camérarius était un bon observateur, et qu'il s'est élevé au-dessus de son siècle. On y trouve aussi la première figure qui ait été publiée de *Pagave* (ou aloès d'Amérique) en fleur; le dessin lui en avait été envoyé de Florence, par Casabona. Son zèle pour la botanique le fit céder aux instances de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, qui l'invitait à se rendre dans sa capitale pour y diriger l'établissement d'un jardin botanique. Ses ouvrages sont: I. *Symbolorum et emblematum centuriæ tres, quibus rariore stirpium, animalium et insectorum proprietates complexus est*, Nuremberg, in-4°. C'est une suite de traits puisés dans l'histoire naturelle, mais le plus souvent fableuse, représentés par des planches en cuivre assez bien exécutées, puisque, malgré leur petitesse, on y reconnaît très bien les objets. L'auteur, après les avoir expliqués dans le texte, en tire des leçons de morale. Chaque centurie est consacrée à une classe d'êtres. La première concerne les plantes; elle parut en 1590. Une circonstance la rend seule digne d'attention: c'est qu'elle paraît être le premier essai de gravure en cuivre appliqué à la botanique. Celles du *Phyto-*

basanos de Fabius Columna, qui, jusqu'à présent, ont passé pour les premières, sont de deux ans plus récentes, puisqu'elles ne parurent qu'en 1592. La seconde centurie est destinée aux animaux terrestres; elle parut en 1593. La troisième aux volatiles, en 1597. II. *Plantarum tam indigenarum quam exoticarum icones*, Anvers, 1591. Séguier cite cet ouvrage d'après le catalogue de la bibliothèque de M. de Thou; mais l'on doute s'il existe. III. *Eclecta georgica, sive Opuscula de re rustica*, Nuremberg, 1577, in-4°; 1596, in-8°. C'est un recueil très curieux d'opuscules sur la botanique et l'agriculture, avec le catalogue de tous les auteurs anciens et modernes qui avaient écrit sur ces deux sciences. On a souvent confondu cet ouvrage avec celui que Joachim Camérarius le père avait publié sous le titre d'*Encomium rei rusticæ*, etc., à la suite des *Économiques* de Xénophon, à Nuremberg, en 1539. IV. *De monocerote etiam sive unicornu*. Il traite de la licorne. V. *Synopsis quorundam brevium, sed perutilium commentariorum de peste clarissim. virorum Donsellini, Ingrassiæ, Rincii; adjecta sunt sub finem Camerario auctore, de bala Armeniæ, et terræ Lemniæ observationes*, Nuremberg, 1583, in-8°. VI. *De rectâ et necessariâ ratione preservandi à pestis contagio*, Nuremberg, 1585, in-8°, avec la pièce suivante: *Constitutiones, leges et edicta tempore pestis. anno 1576 et 1577, publicè Venetiis composita*. C'est la traduction d'un ouvrage publié en italien par Ingrassia. On y trouve les réglemens qui ont servi de modèle à ceux que l'on a faits depuis dans tous les ports de l'Europe, où l'on a établi des lazarets pour faire la quarantaine. Joachim Camérarius avait toujours eu le projet de publier les travaux de Ger-

ner; il commençait à s'en occuper plus activement, et avait arrêté le titre sous lequel il voulait les faire paraître : c'était celui de *Reliquie.....*, etc.; mais des événements virent y mettre obstacle. Il avait reçu des témoignages particuliers d'estime de Christian et d'Auguste, successivement électeurs de Saxe. Ce dernier, étant dangereusement malade, fit appeler Camérarius, qui lui rendit très promptement la santé. De retour à Nuremberg, il tomba malade, et mourut le 11 octobre 1598, à l'âge de soixante-huit ans. Ses manuscrits furent partagés entre ses trois fils : l'aîné, qui portait comme lui le nom de Joachim, eut en partage les travaux de Gessner; mais, quoiqu'il exerçât la médecine avec honneur, il n'en mit rien en lumière. A sa mort, arrivée en 1642, ces mêmes manuscrits passèrent entre les mains d'un quatrième Joachim. De là, ils tombèrent dans celles de Wolkamer, célèbre botaniste, qui ne put encore les faire paraître. Enfin, ils virent entre les mains de Trew, qui, par les soins de Schmelzel, en a publié une partie, avec beaucoup de planches, dont quelques-unes doivent être de Camérarius, puisqu'elles représentent des plantes rapportées du Levant par Rauwolf, plusieurs années après la mort de Gessner. On voit que Camérarius a rendu des services réels à la botanique; mais peut-être ne sont-ils pas aussi nombreux qu'il eût pu le faire s'il eût publié plus d'ouvrages de son propre fonds et d'après ses idées. De-là sont venus les différens jugemens que l'on a portés sur son compte. Tournefort l'a jugé trop sévèrement. Après avoir rapporté, dans son *Isagoge*, son éloge fait par Melchior Adam, il le détruit, en disant, qu'à le juger sur ce qui est resté de lui, il est fort inférieur à sa renommée.

Mais ce n'était certainement pas par un motif de jalousie que le savant botaniste français a été entraîné dans sa critique au-delà de la vérité; son caractère devrait être assez connu pour le mettre à l'abri d'un pareil reproche. Cependant Heister le lui a fait d'une manière très dure dans sa préface de la nouvelle édition de la *Lettre de Burckhard à Leibnitz*. Il va jusqu'à dire que Tournefort n'a tant déprécié Camérarius, que pour détourner l'attention, et cacher, par ce moyen, les larcins que lui-même avait faits à cet auteur, et il met dans le nombre des larcins l'idée de représenter les caractères des genres par des figures détachées; mais, comme nous l'avons dit plus haut, le fonds appartenait à Gessner; et, de ce côté, personne n'a rendu une justice plus éclatante à ses découvertes que Tournefort; l'on peut même dire que c'est pour exalter davantage sa gloire qu'il lui a sacrifié Camérarius; mais Heister justifie lui-même, sans le vouloir, la sévérité de Tournefort, en disant qu'il y a apparence qu'il ne connaissait pas son meilleur ouvrage, le *Krauter-buch*, parce qu'il était écrit en allemand. Plumier a consacré, sous le nom de *cameraria*, un nouveau genre de plantes aux savants qui ont porté ce nom : ce sont des arbustes de la famille des apocynées, qui n'habitent que les pays chauds. — CAMÉRARIUS (Philippe), frère du précédent, naquit à Nuremberg en 1537, étudia le droit, fut reçu docteur, et devint un célèbre jurisconsulte. Ayant fait un voyage en Italie, il fut arrêté et mis en prison à Rome par l'inquisition; mais, sur les réclamations de l'empereur et du duc Albert de Bavière, on lui rendit la liberté. Il fut conseiller de la ville de Nuremberg, où il mourut le 22 juin 1624, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui

un livre intitulé : *Horarum subcesivarum centuriæ tres*, souvent réimprimé; mais l'édition la plus complète est celle de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui est aussi connu sous le nom de *Meditationes historicæ*, fut traduit en anglais par John Molle, Londres, 1621, et en français par S. Goulart et Fr. de Rosset, Paris, 1608, 3 vol. in-8°; sa vie a été écrite en latin par Jean-George Schelhorn, Nuremberg, 1740, in-4°. — CAMÉRARIUS (Louis-Joachim), fils de Joachim II, et neveu de Philippe, naquit à Nuremberg le 15 janvier 1566. L'exemple de son père et de son aïeul le porta à l'étude des sciences et de la médecine, et il y fit tant de progrès, qu'après avoir voyagé en Italie, dans les Pays-Bas, la Hollande et l'Angleterre, s'étant fixé dans sa patrie, il fut choisi pour être médecin de Christian, prince d'Anhalt; mais les sentiments que son père lui avait inspirés sur la vie des gens attachés au service des grands, et le goût qu'il prit pour un genre de vie plus tranquille et plus indépendant, le déterminèrent à quitter cette fonction, et à revenir à Nuremberg, où il fut plusieurs fois doyen du collège de médecine que son père avait fondé. Il y mourut le 15 janvier 1642, après avoir perdu tous ses enfants. C'est lui qui a publié une nouvelle édition de l'un des ouvrages de son père, intitulé : *Symbolorum et emblematum centuriæ tres*, avec l'augmentation d'une quatrième centurie consacrée aux animaux aquatiques, et qui n'avait pas encore été publiée, Francfort, 1605, in-4°. Les quatre centuries se trouvent réunies dans les éditions suivantes : Francfort, 1654 et 1661, in-4°; Mayence, 1677, in-8°.

D—P—s.

CAMÉRARIUS (JEAN-RODOLPHE),

célèbre médecin, exerça son art avec beaucoup de succès, en Allemagne, au commencement du dix-septième siècle. Il a publié trois ouvrages : I. *Horarum natalium centuriæ II pro certitudine astrologiæ*, Francfort, 1607 et 1610, in-4°; II. *Disputationum medicarum in illustri academia Tubingensi habiturum decas prima*, Tubingue, 1611, in-8°; III. *Sylloge memorabilium medicinarum, et mirabilium nature arcanorum centuriæ XII*, Strasbourg, 1624, in-12, 1624 et 1630, in-8°; Tubingue, 1683, in-8°. Cette dernière édition est augmentée de huit centuries, dont quatre posthumes. Les centuries XIII, XIV, XV et XVI avaient déjà paru à Strasbourg, en 1652, in-12. — CAMÉRARIUS (Élie-Rodolphe), son fils, né à Tubingue, le 7 mai 1641, exerça la médecine dans sa patrie, et occupa la chaire de premier professeur dans les écoles de l'université, fut premier médecin du duc de Wurtemberg, et reçu membre de l'acad. des curieux de la nature en 1669. Il mérita l'estime du public, et mourut le 7 juin 1695, à l'âge de 54 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages et dissertations académiques, où l'on trouve des vues neuves et des remarques intéressantes. Les principales sont : I. *Theoria physica de plantis*, Tubingen, 1676, in-4°; II. *De palpitatione cordis*, ibid., 1681, in-4°; III. *De clysmatibus*, ibid., 1688, in-4°; IV. *Historia pleuritis*, ibid., 1690, in-4°; V. *De fractura cranii cum vulnere*, ibid., 1693, in-4°. D—P—s.

CAMÉRARIUS (RODOLPHE-JACQUES), fils d'Élie Rodolphe, savant médecin et botaniste, contribua beaucoup à faire connaître la distinction du sexe des plantes, sur laquelle Linné a depuis établi son ingénieux système. Il

connaissances sur son état; mais il avait une grande singularité dans ses idées et dans ses opinions. Il a composé plusieurs ouvrages dans lesquels on en trouve la preuve : I. *Trigu dissertatum*, Tubingen, 1694, in-8°. ; ce sont trois dissertations sur l'abus du thé et du café. II. *Dissertationes Taurinenses epistolice medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ*, ib., 1712, in-8°. C'est un recueil de vingt lettres, écrites pendant son séjour en Italie, avec le prince Frédéric-Louis de Wurtemberg, dont il était le médecin. Haller, qui avait étudié sous Elie Camérarius, dit qu'il affiche dans ces lettres un pyrrhonisme outré, qu'il refuse de croire ce que les meilleurs observateurs rapportent, et qu'il s'arrête, avec si peu de jugement, à ce qui se rencontre quelquefois de merveilleux dans les maladies, qu'il ne balance pas à les déclarer magiques et démoniaques. III. *Histoire d'une fièvre catarrhale épidémique*, Tubingue 1712 (en allemand); IV. *Specimina quedam medicinæ eclecticæ*, Francfort, 1714, in-4°. Il combat dans cet ouvrage la théorie des fièvres de Morton, celle de Viussens sur la mélancolie, le système de Baglivi sur la fibre moirice, celui de La Peyronie sur le siège de l'ame, et le sentiment de Leuwenhoeck sur les écailles de l'épiderme et les fibres du cristallin. V. *Medicine conciliatricis conamina*, Francfort, 1714, in-4°. On y retrouve toute la bizarrerie des opinions de l'auteur. VI. *Systema cautelarum medicarum circa præcognita*, etc., Francfort, 1721, in-4°. C'est un abrégé de toutes les parties de la médecine. VII. *Dissertatio de betula*, Tubingue, 1727, in-4°. ; VIII. *De venenis*, ibid., 1728, in-4°. On a encore de lui quelques autres dis-

sertations moins importantes, dont on peut voir le titre dans les bibliothèques de médecine. Ses écrits intitulés : *Magici morbi historia; Temerarii circa magica judicii exemplum, Mortui amico apparentis*, etc., indiquent seuls, par leur titre, le cas qu'on en doit faire. D—P—s.

CAMÉRARIUS (ALEXANDRE), fils de Rodolphe-Jacques, né en 1695, docteur en médecine, et membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom d'*Hector IV*, fut adjoint à son père, dans les deux fonctions de professeur de botanique et de directeur du jardin de Tubingue, et lui survécut jusqu'au 11 novembre 1756, où il mourut, âgé de quarante-un ans. Il a composé les ouvrages suivants : I. *De botanica*, Tubingue, 1717, in-4°. C'est une dissertation sur les principes de la botanique, et sur ce qui doit constituer les genres et les espèces. II. *De motu elastico staminum amberboi* (*Ephem. natur. curios.*, IX, N°. 86). Ce mémoire fit connaître le mouvement élastique des étamines de la centaurée musquée ou amberboi : observation curieuse et alors très intéressante, parce qu'elle est la première que l'on ait faite sur l'irritabilité de certains végétaux. — CAMÉRARIUS ou CAMÉRER (J. Frédéric) a publié en allemand, vers le milieu du siècle dernier, un ouvrage en forme de lettres, qui contient la description de quelques objets remarquables qui se trouvent dans le Holstein, Leipzig, 1756, in-4°. ; Fleisbourg, 1758, in-8°. D—P—s.

CAMERATA (JOSEPH), peintre et miniaturiste et graveur, né à Venise, y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure de Jean Catin. S'étant rendu à Vienne en 1742, il y cultiva la peinture. Appelé à Dresde, en 1751, avec le titre de premier

er d'Auguste, roi de Pologne, il employé à la gravure de différents sujets pour la collection des estampes de la galerie de ce prince, lesquels on distingue ceux de *tenant la tête de Goliath*, et de *cabole de la Dragne perdue*, et le *Féti*; *l'Assomption de la Vierge* et *l'Assomption de S. Roch*, et *Annibal Carrache*; *S. Roch combattant les pestiférés*, d'après Probst; différents portraits et des suhistoire, d'après ses dessins ou le divers maîtres. Au commencement de la guerre de sept ans, à l'époque de l'invasion de la Saxe par le Frédéric, Camérata revint pendant quelque temps en Italie, d'où il se rendit à Munich, où il séjourna pendant la paix d'Hubertsbourg en 1763. Étant retourné à Dresde avec le prince électoral, il fut nommé professeur de gravure à l'académie de Saxe. Il ne jouit pas long-temps de la faveur, étant mort l'année 1770, selon Fuëssli, à l'âge de quarante-trois ans, ce qui ne s'accorde pas trop bien avec Basan et M. de Saxe, qui le font naître, le premier en 1718, et l'autre en 1724. Au reste, si Camérata ne fût pas sans talent, ses ouvrages n'offrent rien de remarquable ni pour le goût, ni pour la manière du burin.

P—E.

CAMERINO (FRANÇOIS DE), italien, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, et se distingua dans les missions orientales. Il se rendit à Avignon en 1553, avec un Anglais nommé Roper, et fit part au pape Jean XXII, sur que témoignait l'empereur Charles de se réunir à l'église romaine. Le pape fit ordonner Camerino évêque de Vospro, ou du Bos-Richard fut aussi sacré évêque de Tibus. L'un et l'autre furent en suite en qualité de nonces à Cons-

tantinople. Le pape leur remit une instruction pour la réunion des Grecs à l'église latine, et des lettres adressées à Andronio, à l'impératrice Jeanne, sœur du duc de Savoie, élevés dans la religion catholique, et qui pouvait contribuer à éteindre le schisme; à un Génois, nommé Jean, qui était du conseil de l'empereur; au patriarche de Constantinople et à son évêque: toutes ces lettres sont datées du 4 août 1555. L'année suivante, les deux nonces arrivèrent à Constantinople. Le patriarche, connaissant l'ignorance de la plupart des évêques grecs qui l'environnaient, et n'étant pas exercé lui-même à l'art de la parole, n'osait ouvrir avec les nonces des conférences que le peuple demandait. Enfin, il se décida à constituer Nicéphore Grégorus, qui fit au patriarche et à ses évêques un long discours qu'il n'a pas oublié d'insérer dans son histoire, et dont la conclusion était, que, seuls juges de leur doctrine, les Grecs n'avaient pas besoin de disputer avec les Latins sur la procession du Saint-Esprit. Les conférences ne furent donc point ouvertes, et le voyage de Camerino n'eut aucun résultat.

V—V—V.

CAMERON (JEAN), théologien protestant, né à Glasgow en Écosse, passa en France en 1660, étant alors âgé d'un peu plus de vingt ans. Il professa le grec et le latin à Bordeaux et à Bergerac, la philosophie à Sedan, et la théologie à Saumur, où il succéda au fameux Comar, en 1618. Il retourna en Angleterre en 1620. Le roi Jacques I^{er} le nomma principal du collège de Glasgow et professeur de théologie. On le payait mal; les punitions se voyaient de mauvais oeil; ces contre-temps obligèrent de revenir en France l'année 1624, à Montpellier, où il fut

cuper une chaire de théologie, il y dé-
 plut au parti dominant, par son oppo-
 sition à ceux qui prêchaient la guerre
 civile. Forcé de se retirer à Moissac
 pour se soustraire aux mauvais trai-
 tements que son esprit pacifique lui
 avait attirés; il voulut profiter d'un
 moment de calme pour revenir à
 Montauban, où il mourut de cha-
 grin et de langueur en 1625, ou
 au commencement de 1626, à l'âge
 de quarante-six ans. Cameron avait
 beaucoup d'esprit et de mémoire; il
 parlait grec avec facilité; mais il était
 peu versé dans la lecture des Pères.
 Il ne pouvait supporter l'intolérance
 et le despotisme des principaux mi-
 nistres de sa secte, prenait à tâche
 de les contredire, se plaignait de ce
 que la même qualité dont il était re-
 vêtu l'empêchait de donner un libre
 essor à ses sentiments. Il trouvait
 beaucoup de choses à réformer dans
 la nouvelle réforme, et croyait qu'on
 pouvait faire son salut dans l'église ro-
 maine. On assure que ses conversa-
 tions contribuèrent beaucoup à y faire
 rentrer La Milletière, son intime ami,
 qui, peu de temps après sa mort, se
 fit catholique. Cameron forma dans
 l'académie de Saumur un parti d'op-
 position à la doctrine rigoureuse du
 synode de Dordrecht, sur les décrets
 absolus et particuliers, en y enseignant
 une vocation et une grâce universelle
 offerte à tous les hommes. Cette doc-
 trine, revêtue de diverses circons-
 tances qui la rapprochaient de celle
 d'Arminius, fut mise dans un beau
 jour par son disciple Amyraut, adop-
 tée par ses collègues La Place, Cap-
 pel, et par les plus habiles théologiens
 de la réforme, et s'étendit dans toute
 l'académie de Saumur, pendant que
 Du Moulin la combattait à la tête de
 l'académie de Sedan, et elle finit par
 triompher, malgré les censures des

synodes, qui n'osèrent jamais
 lifier d'hérétique. On appela
 listes les partisans de cette
 parce qu'elle étendait la mi-
 divine à tout le genre
lun
pothétiques, parce qu'ils su-
 la foi comme une condition
 pour avoir part à cette mi-
 Ce système conciliateur pall-
 qu'il ne faisait réellement d-
 ce que la doctrine du rigide
 me avait de révoltant; car
 présente Dieu comme désira-
 de tous, et refusant néanno-
 sieurs les secours nécessair-
 parvenir. Cameron est autec
 vrages suivans: I. *Prælecti-*
logicæ, Saumur, 1626 et
 in-4°, par les soins de I-
 pel; Frédéric Spanheim le
 primer quelques années ap-
 nève, in-fol., 1 vol., avec u-
 de sa façon; II. *Amica colla-*
tiâ et voluntatis humane
invocatione, Leyde, 162-
 relation d'une conférence
 jours qu'il avait eue avec Ti-
 d'Orléans; III. *Myrotheci-*
gelicum, publié par Cappel
 1652; ce sont des remarques
 et judicieuses sur le *Nou-*
tament, qui depuis ont été
 dans les *Critiques d'Angle-*
 a encore de Cameron sept
 sur le chapitre VI de l'Évan-
 S. Jean, Saumur, 1624, i
Défensio de gratiâ et li-
bitrio, Saumur, 1624, i
Souverain juge des contr-
matière de religion, Oxfo-
 in-4°; ce dernier ouvrage
 glais, etc., etc.

CAMERS (JEAN), con-
 l'un des savants du 15^e. siè-
 le plus contribué au rétal
 des bonnes études. Né à Cas-
 Italie, en 1448, il prit le

mers, pour désigner sa patrie ; le nom de famille était *Ricuzzi* . Il fut professeur de philosophie à Padoue, et provincial de son

Appelé ensuite à l'université de Venise, il y enseigna pendant quatre ans la théologie de Scot, et mourut, suivant Locher, en 1556, suivant Jacobillus, en 1546, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il savait à fond la langue grecque, et écrivait en cette langue avec Musurus, archevêque de Malva ; il ne connaît peu les autres circonstances de sa vie ; mais on lui doit un grand nombre d'éditions d'auteurs grecs, à la plupart desquelles il a joint des notes ; les principales sont : *Virgile* (Vienn., 1510, in-4°.) ; *le Géographe*, 1512 ; *Florus Rufus*, Bâle, 1518, in-fol. ; 1520 ; *Justin*, Eutrope, etc. Il a encore des *Tables* sur Plin et Pline ; *Antonius Mela* ; des *Commentaires* sur Tacite, sur le *Tableau de Cébès*, et plusieurs autres ouvrages dont Adelon ne le détail dans son *Supplément au Dictionnaire de Jôcher*. Les de Camers ont été insérées dans *opus variorum* de Blancard, in-4° ; elles sont historiques en général, et quelquefois critiques ; il y a beaucoup de preuve d'érudition et d'exactitude. L'édition de Claudien est importante, mais elle n'a point de notes, quoiqu'on s'en soit promis dans la préface. C. M. P. M.-H. V. KANG-HI.

CAMILIA (JACOMA-ANTONIA VESSE, plus connue sous le nom de Camilla), née à Venise en 1755, et vint en France avec son père, qui remplit au théâtre italien les rôles de Pantalon. Elle débuta pour la danse, étant à l'âge de neuf ans, et eut un succès prodigieux. Ce fut à elle que la comédie italienne dut celui de ses succès. Le 1^{er} juillet 1747, elle parut

comme actrice dans le canevas des *Deux Sœurs rivales*. Son début n'y fut pas moins heureux ; mais c'était surtout dans *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, que Camilla montrait tout le naturel et la sensibilité d'une actrice consommée. On l'admirait également dans la jolie comédie des *Tableaux*, de Pannard. Après avoir fait pendant assez long-temps les délices du public, elle se retira du théâtre, et mourut à Paris en 1768. Z.

CAMILLE (MARCUS FURIUS CAMELLUS) fut créé tribun militaire l'an de Rome 355 (401 av. J.-C.), et prit part au long siège de Veies. Trois ans plus tard, il fut revêtu de la même dignité, et marcha contre les Falisques. Devenu censeur, il provoqua une loi qui enjoignait aux célibataires nubiles d'épouser les veuves de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille. Les tribuns militaires L. Atilius et Cn. Génucius ayant été battus devant Veies par les Toscans, qui tuèrent ce dernier, et forcèrent son collègue à prendre honteusement la fuite, Camille fut créé dictateur. Il commença par s'engager solennellement à célébrer les grands jeux après la prise de Veies ; ensuite il défait complètement l'armée des Falisques, des Capénates et des Toscans. Parvenu sous les murs de cette ville de Veies, assiégée depuis si long-temps, et qui était défendue par une armée entière, Camille fit creuser des galeries souterraines qui aboutissaient à la citadelle, et il parvint, par ce moyen extraordinaire, et dont il est alors question pour la première fois dans *l'Histoire romaine*, à se rendre maître d'une place qui avait bravé pendant dix ans les forces de la république. Le peuple, qui n'avait obtenu qu'une partie du butin, fit entendre des murmures. Ces murmures redoublèrent lorsque l'on vit

Camille , vainqueur peu modeste , triompher sur un char superbe , attelé de quatre chevaux blancs , et ayant le visage enluminé de vermillon . Cet ornement (si toutefois c'en était un) , était alors réservé aux statues des dieux , et , depuis l'expulsion des rois , on n'attéait des chevaux blancs qu'au char de Jupiter et à celui d'Apollon . Avant de se livrer ainsi à une vanité ridicule , Camille venait de s'illustrer par un sentiment louable . A l'aspect du sort malheureux de Véies , il avait craint , selon une idée très répandue chez les anciens , que la cité victorieuse ne fût affligée de quelque grand fléau par des divinités maléfaisantes , et avait souhaité que , si ce malheur arrivait , il ne tombât que sur lui seul . Le mécontentement des citoyens fut porté à son comble lorsque le dictateur leur redemanda , afin d'acquitter un vœu qu'il avait fait à Apollon pour le succès de la guerre , la dixième partie de leur part du butin . Après de longs débats , on convint que l'on offrirait au dieu une coupe d'or ; mais l'or était alors fort rare , et les dames romaines furent obligées de porter au trésor public tous leurs bijoux . Le sénat honora leur piété par des distinctions . L'année d'après , Sicinius Dentatus , tribun du peuple , fit la proposition que le peuple allât s'établir à Véies ; mais les sénateurs , et surtout Camille , s'opposèrent avec force à un projet qui ne tendait à rien moins qu'à réduire les forces de l'état en les disséminant . L'année suivante , Camille fut nommé tribun militaire . Il mit le siège devant Faléries , et ce fut alors que , charmés de sa générosité , les assiégés , qui avaient résolu auparavant de se défendre jusqu'à l'extrémité , se rendirent aux conditions qu'il voulut leur imposer . Un maître d'école avait eu la perfidie de lui livrer les enfants

des principaux Falisques et ses soins . Camille le renvoya la ville , dépouillé , les mains derrière le dos , et reconduisit enfants , qui le frappaient de . Le sénat permit à Camille de ser du sort des vaincus : il tenta de leur faire payer la solde ses troupes pour cette année soldats , qui avaient compté su l'age de Faléries , augmenté nombre déjà très grand de se mis . On reproduisit alors la jtion d'envoyer à Véies la me citoyens , et Camille la fit en jeter . Revêtu quelque temps egnité d'interroi , il fut en but tes les persécutions de la b : tribun du peuple Lucius . L'accusa d'avoir détourné ur du butin . Camille pressentit rait condamné , et s'exila vo ment , quoique ses amis lui pr de payer les 15,000 livres d qu'on lui demandait . Ce qui grand nuage sur sa vertu , e ces mêmes amis partagerent l générale , et lui déclarèrent i pourraient s'empêcher de con sa condamnation . Elle fut pr en son absence . On dit que généreux qu'Aristide en une tance semblable , il demanda d'obliger bientôt son ingrater le regretter . Si le fait est v prière ne tarda pas à être e Brennus , à la tête d'une ar Gaulois , battit les Romains , e para même de Rome , à l'excep Capitoile (Voy. BRENNUS) . habitait alors Ardée depuis de toujours animé de cet amour patrie , qui fut une des pri causes des succès des Romain gagea les Ardéates à fermer le tes aux Gaulois . Il fit plus : l queurs de Rome , méprisaut l

ce qu'elles avaient donné pour acquiescer son vœu. Camille, parvenu à ce haut degré de gloire, abdiqua la dictature, et reentra sans peine dans la classe des simples citoyens. Dans la suite, l'agression des Antiates le fit nommer l'un des tribuns militaires, et ses cinq collègues lui déférèrent le commandement suprême, de sorte qu'il redevint par le fait dictateur, quoiqu'il n'en eût pas le titre. Dans un moment où les soldats paraissaient effrayés du grand nombre de troupes qu'ils avaient à combattre, il les mena lui-même au combat, et jeta un drapeau au milieu des ennemis. Camille termina la campagne en faisant sentir la sévérité de la vengeance des Romains à quelques villes alliées qui avaient pris parti contre eux. Il fut ensuite en butte à la jalousie de Manlius, qui ne pouvait consentir à se voir éclipsé par lui. Le sénat, alarmé des projets de cet ambitieux, créa encore une fois Camille tribun militaire. Manlius périt, et le peuple, qui avait d'abord applaudi à son supplice, ne manqua pas ensuite de le regretter (Voy. MANLIUS). Il fut résolu qu'on attaquerait les Prénestins, alliés des Volsques, et Camille alléguait vainement son grand âge pour se dispenser de paraître à la tête des armées ; le peuple lui répondit que sa seule présence serait le gage de la victoire. Il marcha donc ; mais voyant que les ennemis étaient plus nombreux que ses soldats, il agit avec circonspection, et parut vouloir éviter le combat. L. Furius, jeune homme que le sort lui avait donné pour collègue dans le commandement, le pressa de marcher à l'ennemi ; mais tout ce qu'il put obtenir de Camille, ce fut de le laisser lui-même livrer la bataille, tandis que Camille, fameux par tant de victoires, se borna à commander un corps de réserve.

L'inconsidéré Furius, entré dans une embuscade, vit ses troupes en désordre ; Camille alors adressa aux soldats des reproches, et força l'ennemi à se rendre. Le lendemain il attaqua lui-même les Volsques : Furius eut la gloire de parer sa faute en secondant Camille, et en contribuant à sa victoire. On s'attendait que Camille plaindrait au sénat de son malheur, mais il ne parla que contre les Volsques. Il fut chargé de marcher contre eux, et on lui laissa le commandement de son collègue pour cette nouvelle campagne. Chacun des tribuns brigua cet honneur : Camille choisit Furius. Les Tusculans le firent ne lui opposant aucune résistance. Son sixième tribunat militaire fut tout célèbre par un succès de sang ni aux Romains, ni aux ennemis, auquel ils rendirent leur tribut. Les troubles excités par Licinius Stolo, tribuns du peuple, déterminèrent Camille à porter le nom de Camille dictateur pour la quatrième fois ; il accepta cette charge pour le bien public, malgré la répugnance, une autorité absolue, à déployer contre des Romains les armes contre des ennemis. Les Volsques opposèrent une vive résistance, et menacèrent de le faire mourir, si une amende de 5,000 drachmes qu'il cesserait d'être en fonction ne se ressouvint de son malheur ; il craignit d'éprouver une seconde fois l'inconstance des jugements humains, soit, comme l'assure Plutarque, s'étant toujours montré modeste, il ne crût pas pouvoir accepter la charge, parce que, lors de sa démission, il y avait eu un défaut de confiance de la part de son collègue ; soit, comme on l'a dit, qu'il ne crût pas pouvoir accepter la charge, parce que, lors de sa démission, il y avait eu un défaut de confiance de la part de son collègue. Camille était parvenu

quatre-vingts ans, lorsqu'on apprit qu'une armée formidable de Gaulois marchait vers Rome. Le sénat et le peuple, réunis par l'approche du danger, tournèrent encore une fois leurs regards vers celui qui les avait préservés d'un péril semblable, et la dictature fut, pour la cinquième fois, décernée à Camille. Malgré les glaces de l'âge, il se hâta de marcher aux ennemis, déjà parvenus aux bords de l'Anio. Profitant habilement de leur sécurité et de leur défaut de discipline, il les tailla en pièces, et les débris de leur armée s'enfuirent dans l'Apulie, d'où on assure qu'ils se répandirent en Grèce et dans l'Asie mineure. Vêîtres se soumit ensuite au dictateur, qui, cette fois encore, obtint le triomphe. Les troubles recommencèrent, et les patriciens l'ayant engagé à ne pas abdiquer, il fut exposé aux insultes des tribuns. Un de leurs officiers osa même porter la main sur lui. Camille parvint à calmer l'effervescence populaire. Il avait auparavant fait vœu de bâtir un temple à la Concorde, lorsque les troubles seraient apaisés. On célébra les *grands jeux*, pour remercier les dieux du retour du calme, et le temple voté par Camille fut bâti auprès du Capitole. Vainqueur des ennemis, et pacificateur de ses concitoyens, Camille abdiqua la dictature, pour passer, dans un repos qu'il avait si bien mérité, le peu de temps qu'il avait encore à vivre. L'an 389 de Rome, 565 av. J.-C., la peste désola Rome, et la plus illustre victime de ce fléau fut Camille. Il fut pleuré de toute la république, et laissa des descendants qui soutinrent pendant quelque temps la gloire de son nom. Dans la suite, les hommes de sa famille tombèrent dans l'obscurité jusqu'au règne de Tibère, mais les femmes en furent long-temps recommandables par leurs

vertus, ce qui est constaté par plusieurs passages d'une lettre de S. Jérôme adressée à une dame de la famille Furia, digne héritière de cet illustre nom. D—r.

CAMILLE (FURIUS), étant consul d'Afrique sous le règne de Tibère, marcha contre Tacfarinas, qui commandait une troupe considérable de Numides et de Maures qu'il avait fait révolter contre les Romains. A la tête d'une seule légion et d'un petit corps d'auxiliaires, il défit en bataille rangée l'ennemi, dont les forces étaient très supérieures. Il passait auparavant pour novice dans l'art de la guerre. Tibère n'en fut que plus porté à relever sa gloire devant le sénat. Cette compagnie lui décerna les ornemens du triomphe. Camille, par sa modestie, se fit pardonner cet honneur. Q—R—Y.

CAMILLE. Voy. SCRIBONIANUS.

CAMILLE DE LELLIS (S.)

Voy. LELLIS.

CAMILLI (CAMILLO), poète italien, naquit à Sienne dans le 16^e siècle, et se fit connaître par les ouvrages suivans : I. un recueil d'épithètes dans la belle édition de l'*Orlando furioso*, de Venise, 1584, in-4°; II. cinq chants pour servir de continuation à la *Gerusalemme liberata*, du Tasse, dans l'édition de Ferrare, 1585, in-12, et dans plusieurs éditions subséquentes : ils avaient paru à part à Venise, in-4°; III. *Imprese illustri, di diversi, con discorsi*, Venise, 1586, 2 tom. in-4°; les figures sont de Porro; IV. *le Epistole di Ovidio tradotte in terza rima*, Venise, 1587, in-12; V. une édition augmentée du *Vocabolario de las dos lenguas toscana y castellana*, ibid., 1591, in-8°. G. T—y.

CAMILLO (JULIUS), surnommé *Delminio*, d'une ville de Dalmatie,

dont sa famille était originaire, naquit dans le Frioul vers 1479. Après avoir terminé ses études, il enseigna la logique à Bologne avec quelque réputation. Il vint ensuite en France, où il présenta à François I^{er}. un meuble divisé en un grand nombre de tiroirs, chacun desquels renfermait une règle de l'éloquence, avec les passages de Cicéron, de Quintilien et des autres rhéteurs qui y avaient rapport. François I^{er}. loua cette invention plus bizarre qu'utile, et qui prouvait plus de patience que de goût, l'exhorta à continuer ce travail, et lui donna 500 ducats pour l'y engager. Camillo, dit-on, était plus versé dans les langues orientales que dans la langue grecque, et avait plus étudié les prétendues sciences cabalistiques qu'il ne convient à un homme raisonnable. Il ne manquait cependant pas de talent. Le Ghilini assure que ses productions en vers et en prose peuvent aller de pair avec celles des plus fameux écrivains. Le Crescembéni n'en parle pas si avantageusement, et il prétend que Camillo était plus propre à enseigner les préceptes de l'art d'écrire qu'à les mettre lui-même en pratique. Ses Œuvres, en prose et en vers, recueillies par Thomas Porcacchi, ont été imprimées à Venise, 1552, 1579, 1581 et 1584, in-12; mais ce volume ne renferme pas tous les écrits de Camillo. On cite encore de lui : I. *Due trattati; l'uno delle materie che possono venir sotto lo stile dell' eloquente: l'altro della imitazione*, Venise, 1544, in-4°; II. *le Idee overo forme della orazione da Ermogenè considerate e ridotte in lingua italiana*, Udine, 1594, in-4°; III. *Artificio dello scrivere, e giudicare le ben scritte orazioni*, Venise, 1602, in-4°; IV. *Mo-*

do di ben orare, e del compor le orazioni, etc., Venise, 1608, in-4°; V. *Idea del teatro*, Florence, 1550, in-4°. Les Poésies latines de Camillo se trouvent dans les *Delicie poetarum italarum*. Il mourut vers 1550, âgé de soixante-cinq ans. W—s.

CAMINATZIN, neveu de Montezuma, empereur du Mexique, était souverain de Texcuco, qu'il tenait comme fief de l'empire. Indigné de voir sa patrie sous le joug de Cortez et d'une poignée d'Espagnols, il voulut en devenir le libérateur, et, par là, se rendre encore plus digne d'une couronne à laquelle son rang et son courage lui donnaient des droits après la mort de Montezuma. Ayant disposé les esprits à la révolte, il rassembla ses amis et ses vassaux, dans le dessein de prendre les armes et de se mettre à leur tête; mais ce complot fut découvert; Cortez gagna les officiers de Caminatzin, qui fut arrêté et conduit prisonnier au général espagnol. Montezuma, qui était sous l'entière dépendance de Cortez, déclara son neveu coupable de trahison, et le déposa. Les Mexicains, s'étant ensuite révoltés, rendirent la liberté à Caminatzin. Ce jeune prince combattit long-temps avec courage, et périt les armes à la main au siège de Mexico, en 1521. B—p.

CAMINO (BEAQUIN DE), souverain de Trévise, d'une famille noble du parti guelfe, et qui avait acquis la souveraineté au commencement du 13^e. siècle. Il était contemporain du féroce Ezzelin da Romano, et combattit contre lui pendant toute la durée du règne de Frédéric II. Albéric, frère d'Ezzelin, lui enleva Trévise, et en conserva la souveraineté jusqu'en 1260; mais à la chute de la maison de Romano, celle de Camino recouvra la

é de Trévis. Ghérard de
choisi en 1294 par le
zo d'Este, comme le plus
rmi les seigneurs lombards
elfe, et c'est de lui qu'il
roir les ordres de chevale-
hard de CAMINO, qui lui
qui réunissait les seigneu-
evise, Feltré et Bellune,
1312 par un paysan qui
rec une serpe, et qui fut
ent après mis en pièces
les du seigneur, sans qu'on
rir quel motif l'avait poussé
at. — Guccello de CAMINO
on frère, et fut le dernier
ette maison, dépouillée de
neté en 1329 par Cane de
a petite cour des seigneurs
est remarquable pour avoir
ne heure l'asyle des poètes
badours provençaux, qui
orés en Lombardie avant
on italienne eût elle-même
poétique et des hommes
en tirer parti. S. S.—1.

, veuve de Sinatus, était
sa beauté : la Galatie lui
é le jour. Sinorix, qui ha-
ys, étant devenu éperdu-
reux d'elle, avait fait pé-
nent son mari. Camma n'i-
ce lâche assassinat; mais
ulait son ressentiment. Si-
ecours aux prières et aux
our obtenir la main de
elle-ci, craignant que cet
, égaré par sa passion, ne
quelque acte de violence,
consentir à l'union qu'il
vee tant d'ardeur. Comme
ttachée au culte de Diane,
en secret dans le temple de
e, sous prétexte de rendre
lle l'union projetée. Cam-
avoir prononcé les paroles
riment qui étaient en usage

dans les sacrifices, prend en main le
vase qu'elle avait rempli de poison,
et, ayant avalé une partie du fatal breu-
vage, elle présente la coupe à Sino-
rix, qui boit le poison qui lui est of-
fert. Camma ne pouvant alors dissimu-
ler sa joie : « Je meurs contente,
» s'écria-t-elle; mon époux est ven-
» gé! » Ce trait historique a fourni
à Thomas Corneille le sujet de sa tra-
gédie de *Camma, reine de Galatie*,
1661. Jean de Hays en avait déjà
composé une, en 1578, sur le même
sujet; elle est remarquable par sa di-
vision en sept actes. B.—aa.

CAMMAS. V. DUPUY DU GAZ.

CAMO (PIZARR), marchand, l'un
des sept troubadours toulousains,
fondateurs de l'académie des jeux
floraux (1), qui s'assemblaient, au
commencement du 14^e siècle, dans
un jardin du faubourg des Augustines,
hors de la porte St-Etienne, et pre-
naient le titre de la gais compagnie
des sept troubadours de Toulouse (*La
Subregala companhia dels VII
Trobadors de Tolosa*). En 1323,
ils conçurent le dessein d'encourager
la culture des lettres, dans le midi de
la France, en proposant des prix aux
poètes languedociens. Ils leur adres-
sèrent, au mois de novembre, une
lettre circulaire, écrite en vers, et les
invitèrent à se trouver à Toulouse le
premier jour du mois de mai, pour y
faire la lecture de leurs ouvrages. Ils
promettaient de donner une violette
d'or à celui qui aurait le mieux traité
un sujet pieux en l'honneur de Dieu,
de la Vierge ou des saints. L'ouver-
ture de ce premier concours littéraire

(1) Les noms des six autres sont : Bernat de Pa-
nassac, demoiselle *donzel*; Guillem de Lohra,
bourgeois (*bourguis*); Berenguer de Sant Pla-
cat, payeur ou banquier (*combitaire*); Peyre de
Mejanascron (*idem*); Guillem de Goutant, mar-
chand (*mercadier*); et Bernat Oth, greffier de la
cour du Vigier, notaire de la court del Figulier de
Tolosa. Voy. les registres de l'académie.

connu attira un grand nombre de candidats. Les sept troubadours, réunis dans leur jardin, le 1^{er} mai 1324, avec les capitouls et les principaux personnages de la ville, écoutèrent les lectures faites par les poètes ; le lendemain ils examinèrent les ouvrages soumis à leur décision, et le 3, ils adjugèrent le prix à M^e. Arnaud Vidal de Castelnaudarri, pour un poème composé en l'honneur de la Vierge (Voyez VIDAL). Ce prix était une violette d'or, qui est appelée, dans l'ancien registre de l'académie, la joie de la violette (*la Joya de la violette*). La solennité de cette fête inspira aux magistrats le désir de la voir se renouveler pour la gloire des lettres et de leur patrie, et ils arrêtèrent que la violette d'or serait distribuée à pareil jour tous les ans, aux frais des deniers publics. Les sept troubadours, qui avaient un chancelier chargé de sceller les délibérations et les différentes lettres accordées par la *gaie compagnie*, dressèrent pour leur académie des statuts qui furent écrits en languedocien, sous le titre singulier de *Libx d'amour*. Ils sont conservés à l'hôtel-de-ville de Toulouse, dans un registre couvert de velours vert. On y trouve des règles pour la poésie, qui ne furent connues des poètes français que vers la fin du 16^e. siècle. On voit dans cet ancien registre, qu'en 1355, les sept troubadours prirent le titre de *Mainteneurs* ; que les capitouls ajoutèrent à la violette d'or une églantine et un souci d'argent ; que le souci était appelé *la Joye* ; et l'académie, les *Jeux d'amour* ; que les sept troubadours dont elle était composée, créaient *docteurs* ou *maîtres en la gaie science* et en *rhétorique*, ceux qui avaient remporté les trois principales fleurs ; que les lettres de bachelier et de docteur étaient expédiées en vers,

etc., etc. En 1356, les sept troubadours transférèrent le lieu de leurs séances à l'hôtel-de-ville ou Capitoie. Cette académie, qu'on appelait alors *Collège de rhétorique*, devint bientôt si célèbre, qu'en 1381, Jean, roi d'Arragon, fit demander par des ambassadeurs au roi de France Charles V, l'envoi de quelques poètes toulousains pour établir *la gaie science* dans ses états (V. CLÉMENTINE ISAURE'. V—VI.

CAMOENS (LOUIS), le plus célèbre des poètes portugais, naquit à Lisbonne en 1517. Son père était d'une famille noble, et sa mère, de Fillostra maison de Sâ. Il fit ses études à Coimbre. Les hommes qui dirigeaient l'éducation dans cette ville n'estimaient en littérature que l'imitation des anciens. Le génie de Camoëns était inspiré par l'histoire de son pays et les usages de son siècle ; ses poésies lyriques surtout appartiennent, comme les œuvres de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste et du Tasse, à la littérature renouvelée par le christianisme, et à l'esprit chevaleresque, plutôt qu'à la littérature purement classique : c'est pourquoi les partisans de cette dernière, très nombreux du temps de Camoëns, n'applaudirent point à ses premiers pas dans la carrière. Après avoir fini ses études, il revint à Lisbonne ; Catherine d'Attayde, dame du palais, lui inspira l'amour le plus vif. Les passions ardentes sont souvent réunies aux grands talents naturels. La vie de Camoëns fut tour à tour consumée par ses sentiments et par son génie. Il fut exilé à Sautarem, à cause des querelles que lui attira son attachement pour Catherine. Là, dans sa retraite, il composa des poésies détachées qui exprimaient l'état de son âme, et l'on peut suivre le cours de son génie par les différents genres d'impression qui se peignent dans ses écrits. B

espéré de sa situation, il se fit soldat, et servit dans la flotte que les Portugais envoyèrent contre les habitants de Maroc. Il composait des vers au milieu des batailles, et, tour à tour, les périls de la guerre aimaient sa verve poétique, et la verve poétique exaltait son courage militaire. Il perdit l'œil droit d'un coup de fusil devant Ceuta. De retour à Lisbonne, il espérait au moins que ses blessures seraient récompensées, si son talent était méconnu; mais quoiqu'il eût de doubles titres à la faveur de son gouvernement, il rencontra de grands obstacles. Les envieux ont souvent l'art de détruire un mérite par l'autre, au lieu de les relever tous deux d'un mutuel éclat. Camoëns, justement indigné de l'oubli dans lequel on le laissait, s'embarqua pour les Indes en 1555, et dit, comme Scipion, adieu à sa patrie, en protestant que ses cendres même n'y seraient point déposées. Il arriva dans l'Inde, à Goa, l'un des établissements les plus célèbres des Portugais. Son imagination fut frappée par les exploits de ses compatriotes dans cette antique partie du monde, et, bien qu'il eût à se plaindre d'eux, il se plut à consacrer leur gloire dans un poème épique. Mais la même vivacité d'imagination qui fait les grands poètes, rend très difficiles les ménagements qu'exige une position dépendante. Camoëns fut révolté par les abus qui se commettaient dans l'administration des affaires de l'Inde, et il composa sur ce sujet une satire dont le vice-roi de Goa fut si indigné, qu'il l'exila à Macao. C'est là qu'il vécut plusieurs années, n'ayant pour toute société qu'un ciel plus magnifique encore que celui de sa patrie, et ce bel Orient, justement appelé le berceau du monde. Il y composa la *Lusiade*, et peut-être, dans une situation aussi

singulière, ce poème devrait-il être encore d'une conception plus hardie. L'expédition de Vasco de Gama dans les Indes, l'intrépidité de cette navigation qui n'avait jamais été tentée jusqu'alors, est le sujet de cet ouvrage; ce qu'on en connaît le plus généralement, c'est l'épisode d'Inès de Castro et l'apparition d'Adamastor, ce génie des tempêtes qui veut arrêter Gama lorsqu'il est près de doubler le cap de Bonne-Espérance. Le reste du poème est soutenu par l'art avec lequel Camoëns a su mêler les récits de l'histoire portugaise à la splendeur de la poésie, et la dévotion chrétienne aux fables du paganisme. On lui a fait un tort de cette alliance; mais il ne nous semble pas qu'elle produise dans sa *Lusiade* une impression discordante; on y sent très bien que le christianisme est la réalité de la vie, et le paganisme la parure des fêtes, et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. Camoëns avait d'ailleurs des motifs ingénieux pour introduire la mythologie dans son poème. Il se plaisait à rappeler l'origine romaine des Portugais, et Mars et Vénus étaient considérés non seulement comme les divinités tutélaires des Romains, mais aussi comme leurs ancêtres. La fable attribuant à Bacchus la première conquête de l'Inde, il était naturel de le représenter comme jaloux de l'entreprise des Portugais; néanmoins, cet emploi de la mythologie, et quelques autres imitations des ouvrages classiques, nuisent, ce me semble, à l'originalité des tableaux qu'on s'attend à trouver dans un poème où l'Inde et l'Afrique sont décrites par celui qui les a lui-même parcourues. Un Portugais devrait être moins frappé que nous des beautés de la nature du midi; mais il y a quelque

chose de si merveilleux dans les désordres comme dans les beautés des antiques parties du monde, qu'on en cherche avec avidité les détails et les bizarreries, et peut-être Camoëns s'est-il trop conformé, dans ses descriptions, à la théorie reçue des beaux-arts. La versification de la *Lusiade* a tant de charme et de pompe dans la langue originale, que non seulement les Portugais d'un esprit cultivé, mais les gens du peuple eux-mêmes en savent par cœur plusieurs stances, et les chantent avec délices. L'unité d'intérêt de ce poëme consiste surtout dans le sentiment patriotique qui l'anime en entier. La gloire nationale des Portugais y reparait sous toutes les formes que l'imagination peut lui donner. Il est donc naturel que les compatriotes de Camoëns l'admirent encore plus que les étrangers. Les épisodes ravissants dont la *Jérusalem* est ornée lui assurent un succès universel, et, quand il serait vrai, comme l'ont prétendu quelques critiques allemands, qu'il y eût dans la *Lusiade* une couleur historique plus forte et plus vraie que dans le Tasse, les fictions du poète italien rendront toujours sa réputation plus éclatante et plus populaire. Camoëns fut enfin rappelé de son exil à l'extrémité du monde; en revenant à Goa, il fit naufrage à l'embouchure de la rivière *Mécon*, en Cochinchine, et se sauva à la nage, en tenant dans sa main hors de l'eau les feuilles de son poëme, seul trésor qu'il déroba à la mer, et dont il prenait plus de soin que de sa propre vie (1). Cette conscience de son talent est une belle chose, quand la postérité la confirme: autant la vanité sans fondement est misérable, autant est noble

le sentiment qui vous garantit ce que vous êtes, malgré les efforts qu'on fait pour vous accabler. En débarquant sur le rivage, il commenta, dans une de ses poésies lyriques, le fameux psaume des filles de Sion en exil (*Super flumina Babylonis*). Camoëns se croyait déjà de retour dans son pays natal, lorsqu'il touchait le sol de l'Inde où les Portugais étaient établis: c'est ainsi que la patrie se compose des concitoyens, de la langue, de tout ce qui rappelle les lieux où nous retrouvons les souvenirs de notre enfance. Les habitants du Midi tiennent aux objets extérieurs, ceux du Nord aux habitudes; mais tous les hommes, et surtout les poètes bannis de la contrée qui les a vu naître, suspendent, comme les femmes de Sion, leur lyre aux saules de deuil qui bordent les rives étrangères. Camoëns, de retour à Goa, y fut persécuté par un nouveau vice-roi, et retenu en prison pour dettes; cependant, quelques amis s'étant engagés pour lui, il put s'embarquer et revenir à Lisbonne en 1569, seize ans après avoir quitté l'Europe. Le roi Sébastien, à peine sorti de l'enfance, prit intérêt à Camoëns. Il accepta la dédicace de son poëme épique, et, prêt à commencer son expédition contre les Maures en Afrique, il sentit mieux qu'un autre le génie de ce poète, qui aimait comme lui les périls quand ils pouvaient conduire à la gloire; mais on eût dit que la fatalité qui poursuivait Camoëns renversait même sa patrie pour l'écraser sous de plus vastes ruines. Le roi Sébastien fut tué devant Maroc, à la bataille d'Alcaçar, en 1578. La famille royale s'éteignit avec lui, et le Portugal perdit son indépendance. Alors toutes ressources, comme toute espérance, furent perdues pour Camoëns. Sa pauvreté était telle, que, pendant

(1) On dit que César sauva ainsi ses tablettes (*libellos*), en regardant à la nage ses vaisseaux auprès d'Alexandrie.

la nuit, un esclave qu'il avait ramené de l'Inde mendiait dans les rues pour fournir à sa subsistance. Dans cet état, il composa encore des chants lyriques, et les plus belles de ses pièces de vers détachées contiennent des plaintes sur ses misères. Quel génie que celui qui peut puiser une inspiration nouvelle dans les souffrances même qui devraient faire disparaître toutes les couleurs de la poésie ! Enfin le héros de la littérature portugaise, le seul dont la gloire soit à la fois nationale et européenne, périt à l'hôpital en 1579, dans la 62^e. année de son âge. Quinze ans après, un monument lui fut élevé. Ce court intervalle sépare le plus cruel abandon des témoignages les plus éclatants d'enthousiasme ; mais dans ces quinze années, la mort s'était placée comme médiatrice entre la jalousie des contemporains et leur secrète justice. L'édition la plus estimée de ses œuvres a paru à Lisbonne en 1779-80, sous ce titre : *Obras de Luis de Camoens princepe dos poetas de Hespanha*, 4 tom. en 5 vol. in-12 ; idem, *seconda editio*, ibid., 1782-85. Le tome 1^{er}, divisé en deux parties, contient la vie de l'auteur et la *Lusiade*. Le dernier volume contient le Théâtre et les ouvrages attribués au Camoens (1). N. S. H.

CAMOSIO (JEAN - BAPTISTE), Trévisean, naquit à Azolo, d'une ancienne famille, dans le 16^e. siècle. Il professa la philosophie dans l'école espagnole de Bologne, et ensuite à Macerata. Il était, au jugement de De Thou et de Simler, l'un des

qui honore également les deux grands poètes épiques de l'Italie et du Portugal, est adressé au héros de la *Lusiade*, Vasco de Gama, et terminé par ces vers :

Et hoc quælla del colto, è buon' Laigi
Tant' olirà stende el glorioso volo
Che i tuoi spalmati legai andar' men lungo.

Und' à quelli, à cui s'alsa il nostro polo,
Et à chi ferma in contra i suoi vestigi,
Per lui del corso tuo la fama agginge.

Du Perron de Castera parle de la beauté de Camoens avec une ridicule exagération ; il lui donne des *cheveux blancs*, des *lèvres de corail*, une *bonne bien meuble*, un *teint blanc*, *relevé d'un vermillon*, etc. D'autres biographes disent au contraire que Camoens était *roux et borgne* ; qu'il avait le front avancé, voûté, et un grand nez arrondi en globe par le bout. Indépendamment de la *Lusiade*, Camoens composa un grand nombre de poésies diverses, des sonnets, qui sont au nombre de soixante-six, des *cançons*, des *restinas*, des odes, des *élégies*, des *épiques*, des *stanzas*, des *redondillas*, des *epigrammes*, des *satires*, et deux *comédies*, intitulées : les *Amours de Philodème*, et l'*Amphytrion*, imité de Plaute. Il y a beaucoup d'élevation dans quelques unes de ses odes, et beaucoup de fiel dans ses satires. Un savant Portugais disait à l'abbé de Longueur, que l'auteur de la *Lusiade* avait inventé deux mille mots, qui tous avaient été vus. (*Longueuriana*, tom. II, p. 79.) Les Portugais le regardent comme leur Virgile, leur Horace, leur Ovide et leur Martial. Les principales éditions de la *Lusiade* et des poésies diverses de Camoens sont : 1^o. *Os Lusitadas*, Lisbonne, 1547, in-8^o. ; 2^o. *Lusiadas*, Madrid, 1619, 4 tom., en 2 vol. in-fol., 82^o. édition estimée, et recherchée. Ce fameux commentateur publia en 1610 un gros volume in-fol. pour défendre son commentaire, et le laissa, en mourant (l'an 1630), huit autres volumes d'observations et de remarques sur les Œuvres de Camoens ; 3^o. *Obras do grande Luis de Camoens, com os Lusitadas Commentadas por Manuel Correa, com os argumentos do Joam Franco Barreto, escrita por Manuel de Jaria Severin*, Lisbonne, 1720, in-fol. Manuel Correa, qui publia la première édition de son commentaire, en 1613, donne à Camoens le titre de *princepe da poesia heroica*. Cette édition est dédiée à D. Rodrigo d'Acunha, inquisiteur de Lisbonne. 4^o. *Obras de Luis de Camoens*, Paris, Didot, 1759, 3 vol. petit in-12, 62^o. ; 5^o. *Rimas divididas em cinco partes*, Lisbonne, 1764, in-8^o. ; de dixième édition, ibid., 1769, in-8^o. ; 6^o. *Rimas varias commentadas por Manuel de Faria y Sousa*, Lisbonne, 1785, in-fol. La *Lusiade* a été traduite en vers castillans par Luys Gomez de Tapia, avec des notes et des observations, Salamanca, 1380, in-8^o. ; en *otavas rimas*, par Benito Caldera, Alcalá, 1380, in-4^o. ; par Henri Garcés, Madrid, 1391, in-4^o. ; en français et en prose par Du Perron de Castera, avec une Vie de Camoens et des remarques, Paris, 1735 et 1768, 3 vol. in-12

(1) Matthieu Cardoso, jésuite, professeur de belles-lettres à Évora, composa l'épigramme suivante, qui fut gravée sur le tombeau de Camoens :

Naso elegas, Pueri, Lycia, epigrammate Marcus,
Hic parietibus carmine Virgilium.
Ense simul calanque ausit tibi, Lysia, famam :
Lumina nobilitat Mars et Apollo manum.
Castalum fonte traxit modulamine ad Indos,
Et Georgicis obducet aquas.
Lysia mirata est, quando aurea carmina lucram
Lugena, hanc gargas, ex oriente tulit.
Sic tene de patria me ruit, dum fulminat ense,
At plus dum casome brilla facta referit.
Hunc Itali, Galli, Hispani ceteræ partem,
Quælibet hunc vellent terra vocare suum,
Vertere fax, aquæ necesse, aequilibris uni.
Istis, par necesse, ut non secundus erit.

Le Poète fut un moment à la gloire de Cataoëna, au vingt temps après la publication de la *Lusiade*, et vint celle de la *Jerusalem délivrée*. Le sonnet,

hommes de son siècle qui entendait le mieux le grec. Après être appelé à Rome par Pie IV, il fut chargé d'interpréter les Pères grecs de l'Église, et mourut en 1581, âgé de soixante-six ans. Indépendamment de plusieurs discours imprimés séparément et en divers temps, on a encore de Camosio : I. une version latine du *Traité* de Michel Psellus sur la *Physique* d'Aristote, Venise, 1554, in-fol. ; II. des *Commentaires* grecs sur la *Métaphysique* de Théophraste, intitulés : *In primum metaphysices Theophrasti græcæ*, Venise, 1551, in-fol. ; III. une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote ; IV. une autre des *Commentaires* d'Olympiodore sur les *météores* ; V. quelques *Poésies* grecques. De Thou dit que les ouvrages manuscrits de Camosio, dont on lui avait envoyé le catalogue d'Italie, étaient plus nombreux que ses ouvrages imprimés. V—VE.

GAMOUX (ANNIBAL), fameux centenaire, qui n'est guère connu que par son prénom, naquit à Nice le 20 mai 1638, la même année que Louis XIV, et mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de cent vingt-un ans et trois mois. Il servit sur les galères en qualité de soldat. L'exercice et la sobriété le préservèrent des infirmités qui suivent trop souvent la mollesse et l'intempérance. Il atteignit sa centième année sans avoir été

par La Harpe (et d'Hermilly), Paris, 1777, 2 vol. in-8°, fig. ; en italien, par C.-A. Paggi, de Gènes, Lisbonne, 1659 ; cette version est dédiée au pape Alexandre VII ; en anglais par Rich. Fanshew, Londres, 1655, et par G.-J. Mickle, Oxford, 1779, in-4°. etc. Un carme, nommé Thomas de Fatie, évêque de Targa en Afrique, a traduit en latin la *Lusiade*, qui tire son nom des *Lusitani* (Portugais) ; ainsi nommés dans de vieilles et incertaines chroniques, de Luusa, dix-septième roi d'Espagne, ou de Lusua, fils ou compagnon du Bacchus indien. Ce poème a été commenté par Gomez de Tapia, Manuel Correa, Pierre de Maria, 1613, in-4°. Louis Silva de Britto, et Manuel Feria de Sousa. La vie de Camosio a été écrite la par Pierre de Maria, Manuel de Fatie, et Du Perron de Casters, V—VA.

malade, et sans qu'il se fût aperçu d'une diminution sensible dans ses forces. Louis XV lui accorda une pension de 500 francs. Il attribuait le phénomène de sa longévité à la racine d'angélique qu'il mâchait habituellement. Né dans une condition obscure, il se fit estimer par ses vertus. Il avait près de cent dix-sept ans lorsque le cardinal de Belloy fut nommé évêque de Marseille. Ce prélat aimait à s'entretenir avec lui ; il le visita sur son lit de mort, et Annibal lui dit : « Monseigneur, je vous lègue mon grand âge. » Vers la fin de sa longue carrière, le cardinal se rappelait avec plaisir ce legs singulier, et disait, en riant, qu'il l'avait accepté. Vernet a peint Annibal dans une vue du port de Marseille qu'on voit au musée du Sénat conservateur. On a plusieurs portraits du même centenaire, dont l'un est peint par Volz, et gravé par Lucas. Sa vie a été imprimée in-12. V—VE.

GAMPANA (CÉSAR), gentilhomme de la ville d'Aquila, dans le royaume de Naples, mort en 1606 dans un âge avancé, fit de l'histoire sa principale étude. Il a publié : I. en deux volumes, *Istoria del mondo dal 1570 al 1596*, Venise 1591, 1599, in-4° ; ibid., 1607 ; cette histoire commence à la fondation de Rome ; II. *Alberi delle Famiglie, che hanno signoreggiato in Mantova, Mantoue*, 1590, in-4° ; III. *delle Famiglie di Baviera, e delle Reali di Spagna, Vérone*, 1592, in-4°. IV. *Vita del re Filippo II*, Vicence, 1608, 2 part. in-4°, et avec un supplément d'Augustin Campana, son fils, cinq parties, Venise, 1609, in-4° ; V. *Storia delle guerre di Fiandra, Vicence*, 1600, in-4°. Cette histoire s'étend de 1559 à 1600 ; elle fut réimprimée en trois parties, Vicence, 1622, in-4°. VI.

Assedio et Riaquisto di Arversa nell'anno, 1584, Vicence, 1595, in-4°; VII. *Compendio istorico delle guerre successe tra christiani e Turchi e Persiani sin' all' anno* 1597, Venise, 1597, in-4°. — CAMPANA (Albert), dominicain de Florence, mort le 24 septembre 1639, a publié une traduction italienne de la *Pharsale* de Lucain, en vers libres, Venise, 1640, in-12. R. G.

CAMPANELLA (THOMAS), natif à Stillo, bourg de la Calabre, le 5 septembre 1568. Ses parents ne négligèrent rien pour son éducation, et il répondit tellement à leurs soins, que, dès l'âge de treize ans, il écrivait avec une égale facilité en vers et en prose: aussi Baillet lui a-t-il accordé une place dans son livre des *Enfants célèbres*. A quatorze ans et demi, il entra dans l'ordre des dominicains, et ses progrès en théologie ne furent pas moins rapides que ceux qu'il avait faits dans les lettres. Bientôt son premier convent, où d'écolier il était devenu maître, fut pour son génie un théâtre trop étroit. Il parcourut toute la Calabre. On a prétendu que, dans ses courses, il rencontra un rabbin qui l'initia dans l'art de Raimond Lulle, et lui rendit familiers, en quinze jours, les éléments de toutes les sciences. Quoi qu'il en soit, il ne tarda guère à saper les fondemens de la philosophie d'Aristote, l'oracle de son siècle. Son dernier maître, qui devait aller disputer publiquement à Cosenza, étant tombé malade, les moines du convent firent prendre sa place à Campanella, qui s'en acquitta avec un tel succès, que chacun, en l'écoutant, s'écriait que l'esprit du grand Tilesius s'était emparé de lui. Campanella ne connaissait point les ouvrages de ce philosophe. Il se procura son traité *De rerum naturâ*, le devora, et bien-

tôt entreprend de réfuter Antoine Marta, qui, dans un ouvrage contre Aristote, avait attaqué Tilesius. Quoique n'ayant que vingt-six ans, il composa son livre en onze mois, tandis que Marta avait mis onze ans à faire le sien. Ce fut à Naples, en 1591, qu'il publia ce premier ouvrage, intitulé: *Philosophia sensibus demonstrata*. Ce livre excita contre lui tous les partisans d'Aristote. Un vieillard, qu'il avait terrassé dans une dispute, l'accusa de magie. Campanella s'enfuit à Rome, puis à Florence, Venise, Padoue, Bologne. On lui vola tous ses manuscrits, qui furent déferés à l'inquisition. Il revint ensuite à Naples; de là, dans sa patrie; mais, bientôt, on lui imputa des délits plus graves. Il fut plongé dans les cachots comme criminel d'état, coupable de conspiration, et condamné à une détention perpétuelle: c'était en 1599. On l'accusait, en outre, d'être l'auteur du fameux livre *De tribus impostoribus* (Voyez, à ce sujet, la *Dissertation de La Monnoye*). On déterminerait difficilement aujourd'hui ce qu'il y eut de vrai dans la première des ces imputations. Gabriel Naudé, ami particulier de Campanella, lui prête, dans ses *Considérations politiques sur les coups d'état*, l'intention de se faire roi de la Calabre supérieure. Pietro Giannone, historien du royaume de Naples, dit formellement qu'il trama dans son pays une conspiration, se faisant appeler le *Messie*; que sa troupe était composée de prêtres, de moines, de bandits, qu'ils devaient massacrer tous les Espagnols, se déclarer indépendants, et former une république; que, pour réussir plus sûrement dans ses projets, Campanella avait fait alliance avec les Turks, dont la flotte aurait secondé son entreprise; mais qu'elle fut heureusement

déjourné par le comte de Lemos. Quoi qu'il en soit, le récit des tourments qu'endura dans sa prison notre Calabrois fait horreur. Il fut mis cinq fois en jugement, et subit jusqu'à sept fois la question. Sa détention dura vingt-sept ans entiers. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, il obtint sa liberté le 15 mai 1626, sur la demande expresse du pape Urbain VIII à Philippe IV, roi d'Espagne. Gabriel Naudé a célébré cet événement dans son *Panegyricus Urbano VIII dictus ob beneficii ab ipso in Campanellam collata*, Paris, 1644, in-8°. Après quelque séjour à Rome, redoutant toujours les embûches des Espagnols, Campanella prit la résolution de se retirer en France. Il partit secrètement en 1634, déguisé en minime, dans la voiture de l'ambassadeur de Noailles, et s'arrêta d'abord à Marseille, puis à Aix, où le célèbre Peiresec le reçut avec empressement, et lui fournit les moyens de se rendre à Paris. Louis XIII et Richelieu lui firent l'accueil le plus distingué. Ce dernier lui accorda, dit-on, une pension de 2,000 livres, et le consultait souvent sur les affaires d'Italie. Fatigué de ses malheurs, Campanella se retira dans le couvent de son ordre, rue St.-Honoré, où il termina tranquillement ses jours, à soixante-onze ans, le 21 mai 1639. On a prétendu que l'éclipse de soleil qui suivit sa mort de quelques jours lui en avait fait prédire l'époque. Les jugements que l'on a portés sur le mérite de ce philosophe, varient en raison des passions qui les ont dictés. Tobie Adami (1), son disciple, l'élève jusqu'aux

(1) Tobie Adami naquit à Werda le 30 août 1581, et mourut à Weimar, où il était conseiller aulique, le 29 novembre 1641. Dans sa jeunesse, il fit le voyage de la Terre-Sainte avec Banau, dont il était le gouverneur. A son retour, il passa par Malte, puis par Naples, où il connut Campanella qui languissait dans les prisons; il y séjourna

nues; jouant sur le nom de Campanella, il s'écrie :

*Adpens mundi tinniens in angulo,
Dormire sêtra dum plures mortalibus,
Multum sonando suscitât campanalis.*

Sorbière l'appelle *Monachum ineptissimum et indoctissimum, Cardani simiam*. César de Branchedor dit que, dans cet homme extraordinaire, le démon a voulu prouver tout ce que peut l'esprit humain. Grotius le nomme rêveur; Bæcler, *Hominem callidissimum et ad fraudem acutum, sine ullâ religione ac fide*. Naudé lui donne les plus grands éloges. On ne peut nier, en effet, que Campanella eût un esprit profond, une imagination vive et hardie; mais son asservissement aux rêveries de l'astrologie judiciaire, et la manie de l'argumentation qu'il emprunta de son siècle, nuisirent beaucoup au développement de ses lumières. Parmi ses principes de physique et de philosophie, on remarque les suivants : l'essence et l'existence des êtres sont une seule et même chose; le lieu est une substance primitive, incorporelle, immobile, propre à recevoir tous les corps; le froid et le chaud sont les deux grands agents de la nature : le premier a produit la terre, l'autre le ciel; la matière et toutes les parties possibles d'elle, tant petites soient-elles, sont douées de sentiment; les trois grands attributs de la Divinité sont : puissance, amour, sagesse; c'est la triade principiante, de laquelle tout est émané, etc. Les ouvrages imprimés de Campanella sont : *I. Philosophia sensibus demonstrata; adversus eos qui proprio arbitratu, non autem sensat duce naturi philosophati sunt : cum verâ defensione Bernardi Telesii*, Naples, 1591, in-4°; l'auteur y traite

huit mois entiers. Campanella lui confia plusieurs ouvrages pour les faire imprimer, et Jean-Baptiste Adam n'abusa de sa confiance.

des mixtes, de la formation, du ciel, du monde, des, du cours oblique du mélange des éléments, des tés et du mouvement. II. *s philosophia instauranda naturæ rerum, cum præ philosophos Germaniæ*, 1617, in-4°. ; cette pré- Tobie Adami, éditeur de III. *De sensu rerum et bri IV, ubi demonstratur esse Dei vivam statuam, ignoscentem; omnes illius su donatas esse, quatenus conservatiioni sufficit, et in nature arcanorum apertiones*. Francfort, 1620, blié par Tobie Adami; et illanger, 1636, in-4°. , se- on donnée par Campanella et dédiée au cardinal de Cet ouvrage, composé pen- étion, est un des plus : l'auteur; il s'efforce d'y ue les êtres que nous regar- es les plus insensibles, tous, cadavres, sont doués du On y trouve aussi l'opinion bre des mondes est infini, nètes sont habitées, et que pproche insensiblement de our la brûler au jour du ju- e P. Merseune et D.-G. Mor- rrent avec force contre ce fut aussi sur le même sujet se le Rhéteur, prêtre de iople, composa en grec un *panella*, abrégé depuis par en latin, Paris, 1655, in- *ealis philosophiæ epilogis- es IV cum Tob. Adami* *ccedit appendix politicus, ulo, Civitas solis, seu idea : philosophiæ*, Francfort, , 1620; Tampachius, 1623, s quatre parties de la philo-

sophie, sont la physique, la morale, l'économie et la politique; c'est à la dernière que se rattache la *Cité du Soleil*, espèce de roman utopique, que Campanella met lui-même fort au- dessus de la *République de Platon*, mais que Comringius trouve avec raison inférieur à celui de Thomas Morus. L'auteur y établit la communauté des femmes. L'ouvrage est terminé par des questions de Campanella contre les sectes anciennes et modernes. La *Cité du Soleil* a été plusieurs fois réimprimée; elle se trouve entre autres dans le *Mundus alter et idem*, de Mercurius Britannicus (Jos. Halle); Utrecht, 1643, 1648, in-12. V. *Apolo- gia pro Galileo, ubi disquiritur utrum ratio philosophandi quam Galileus celebrat favent scripturis sacris, an adversetur*, Francfort, Kempfer, 1622, in-4°. , publiée par Adami; VI. *Astrologicorum libri VI*, Lyon, 1629, in-4°. , et Francfort, 1650, in-4°. , édition augmentée d'un 7°. livre *De fato syderali vitando*; l'auteur s'efforce d'y faire concorder les données de l'astrologie avec les doctrines de S. Thomas, d'Albert-le-Grand et de l'Écriture-Sainte. VII. *Atheismus triumphatus, seu contrit anti-christianismum*, Rome, 1631, in-folio. Le premier titre fut donné à l'ouvrage par Scioppius; on a prétendu, peut-être sans beaucoup de fonde- ment, que celui d'*Atheismus triumpans* lui conviendrait mieux, parce que Campanella n'y combat que faiblement les arguments qu'il prête aux athées. La deuxième édition de ce livre, plus recherchée que la première, est de Paris, Dubray, 1636, in-4°. ; elle est augmentée des N°. 11 et 12. VIII. *Monarchia Messia, ubi, per philosophiam divinam et humanam, demonstratur jura summi pontificis super universum orbem*, Juel,

Arnazzino, 1635, in-4°. IX. *Discorsi della libertà e della felice suggestione allo stato ecclesiastico*, ibid., 1635, in-4°; ces deux ouvrages, extrêmement rares, que l'on réunit ordinairement, furent supprimés sur la demande de plusieurs souverains, et sont recherchés des curieux : Nicéron ne les a pas connus. X. *Medicinalium juxta propria principia libri septem*, Lyon, Pillehoite, 1635, in-4°, publiés par Jacques Gaffarel. L'auteur s'y montre aussi confiant dans l'astrologie judiciaire que peu instruit en anatomie; il attribue la préparation de la bile à la rate. XI. *De gentilitate non retinendo, questio unica*, Paris, 1636, in-4°; il examine dans ce livre s'il est permis de contredire Aristote, et de jurer *in verba magistri*. XII. *De prædestinatione, electione, reprobatione et auxiliis divinæ gratiæ, cento thomisticus*, Paris, 1636, in-4°; il rejette les opinions de S. Augustin et de S. Thomas, pour suivre celle d'Origène. XIII. *Disputationum in suam philosophiam realem libri quatuor*, Paris, 1637, in-fol.; XIV. *Philosophiæ rationalis partes quinque*, Paris, 1638, in-4°; ce livre avait été composé pendant sa détention. Les cinq parties de la philosophie rationnelle sont : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poétique et l'histoire. Il définit la rhétorique, l'art de conseiller le bien et de dissuader le mal, d'où il suivrait qu'un beau plaidoyer sur une mauvaise cause n'appartiendrait plus à cet art. XV. *Universalis philosophiæ seu metaphysicarum rerum libri XVIII*, Paris, 1638, in-fol.; XVI. *Ecloga in portentosam nativitatem Delphini Galliæ*, Paris, 1639, in-4°; on voulut l'attaquer sur le choix du mot *portentosa*, que l'on prétendait ne se prendre qu'en mau-

vaïse part, mais il prouva le contraire; XVII. *De monarchiâ Hispanicâ discursus*, Amsterdam, Elsevir, 1640, in-24; Harderwick, 1640; Amsterdam, 1653, in-12; traduit en italien, en anglais et en allemand, fort augmenté, par Besold. Campanella composa ce livre en prison; il y fournit au roi d'Espagne les moyens de parvenir à la monarchie universelle. XVIII. *De libris propriis et rectâ ratione studendi syntagma*, Paris, 1642, in-8°; Gabriel Naudé fut l'éditeur de ce livre, que réimprimèrent Grotius dans son recueil *De studiis instituendis*, Amsterdam, Elsevir, 1645, in-12; et Tb. Crémus dans le traité *De philologia*, Leyde, 1696, in-4°. Presque tous les ouvrages de Campanella sont rares, et portent au frontispice une clochette. On trouvera dans les *Script. ord. prædicatorum*, des PP. Quétif et Echaré, deux autres indices de ces ouvrages, l'un formé d'après le traité *De libris propriis*, l'autre conforme au plan que donne Campanella pour une nouvelle édition de ses œuvres, en 10 vol. in-fol., à la fin de sa Philosophie rationnelle. Les mêmes religieux donnent aussi le catalogue exact des ouvrages manuscrits de leur confrère, composé de plus de cinquante articles. La vie de cet homme célèbre a été écrite en latin par Ernest Salomon Cyprien, Amsterdam, 1705, 1722, in-8°. On peut aussi consulter sur le même sujet, Bayle, Chauffepié, Toppi, Nicodemi, Brucker (*Hist. philos.*, tom. V). Lorenzo Crasso, les *Mémoires de Nicéron*, tom. VII, et même l'*Encyclopédie*, où l'on trouve un article composé de la philosophie de Campanella, tiré de Brucker. D.L.

CAMPANI (JEAN-ANTOINE), fils d'une paysanne de Cavali, se accoucha de lui sous un laurier, &

7. Il prit son nom de *Campania*, qui désigne la bour, où est situé le village. Orphelin dès son apani fut d'abord berger, au service d'un curé de qui, lui voyant quelques , lui enseigna la langue disciple devenu plus hant maître, alla continuer à Naples, et y fut pré goûté de cette profession, ir aller étudier le droit à fut dévalisé par des vo à Pérouse, où il s'ap philosophie, aux mathé- l'éloquence, à la poésie de la langue grecque; ju'à l'école de Démétrius , il renonça bientôt à e. Jacques Piccolomini, inal de Pavie, dont il fit ance, l'introduisit à la pe, où il composa deux és *De regendo magis e dignitate matrimonii*. a le connaître; il s'établit uverain pontife et Cam- etite correspondance que nait lui-même. Pie II apani évêque de Grotoné, ramo, et mourut au mo- allait le créer cardinal. uséra à Campani l'archi- St.-Eustache, et l'envoya dinal de Sienne à Ratis- e IV, successeur de Paul é à Pérouse le professeur i, et lui donna le gouver- Todi. Campani ne put troubles qui y régnaient, as plus heureux à Foli- Città di Castello. Le pape envoyer des troupes; mais : ayant commis de grands di et à Spolète, les habi- tà di Castello fermèrent

leurs portes, en représentant au pape qu'ils étaient prêts à lui obéir en tout, pourvu qu'il ne les forçât pas à recevoir des soldats. On fit alors le siège de cette place. Campani, gouverneur de la ville, écrivit à ce sujet au pape: « Si V. S. n'y met » point d'autre ordre, qu'est-ce que » tout ceci, sinon une cruauté digne » des Turks, et non une conduite » chrétienne, sacerdotale, ou qui » ressemble à celle du Sauveur? » Sixte IV ôta le gouvernement à Campani, qui ne put jamais rentrer en grâce, et fut même banni de l'état ecclésiastique. Campani alla à Naples, où le roi lui donna le titre de son secrétaire, et lui fit de grandes promesses. Ennuyé d'en attendre l'effet, il se retira à Téramo, puis à Sienne, où il mourut le 15 juillet 1477. Campani était très lié avec le cardinal Bessarion. Il était laid et mal fait; il avait les pieds crochus et les mains recourbées et velues, les narines larges et ouvertes, le front petit, le ventre très gros. Quelques personnes ont attaqué ses mœurs, et Politien, qui a fait son épitaphe, lui fait dire: *Placuit mihi uterque Cupido*. Cet *uterque Cupido* a été expliqué de diverses manières. Quelques critiques n'ont vu dans le second Cupidon que l'amour de Dieu; il est certain que, parmi les vers de Campani, une partie est érotique, et, comme il le dit lui-même, *quorum pars est amatoria*. L'édition de Tite-Live, Rome, 1471-72, in-fol., à laquelle il donna des soins, a fait croire à quelques personnes qu'il avait été correcteur d'imprimerie; c'est une erreur. Les œuvres de Campani ont été imprimées d'abord à Rome, 1495, in-fol., puis à Venise, par les soins de Ferno, qui y ajouta la vie de l'auteur. Les *Mémoires* de Nicéron, tom. X,

seconde partie, pag. 296, donnent le détail des ouvrages contenus dans cette édition ; les principaux sont plusieurs *Harangues*, *Oraisons funèbres*, *Panegyriques*, etc. ; *neuf livres d'Épîtres* ; la *Vie de Pie II* ; la *Vie d'André Braccio* (*Voy. BRACCIO DE MONTONE*) ; cet ouvrage a été imprimé à part, Bâle, 1545, in-8° ; la traduction italienne a paru en 1656 ; *huit livres d'éloges et d'épigrammes*. Jean Burchard Mencken a fait réimprimer les *Epistolæ et Poëmata*, Leipzig, 1707, in-8°. Le nouvel éditeur désirait qu'on réimprimât tous les ouvrages de Campani, et Frd. Ott. Mencken, son fils, fit imprimer un volume intitulé : *J. Ant. Campani opera selectiora*, Leipzig, 1734, in-8°. On y trouve la *Vie de Braccio*, la *Vie de Pie II*, trois *livres contre l'ingratitude*, une *Description de Trasimèna*, et les deux *Traité*s dont il est question au commencement de cet article. Il ne paraît pas que les *Harangues* de Campani aient été réimprimées par les soins de l'un ou de l'autre Mencken. Z.

CAMPANI-ALIMENIS (MATHIEU), natif du diocèse de Spolète, était curé d'une paroisse de Rome, sous le pontificat d'Alexandre VII, et employait ses loisirs aux travaux de l'optique et de l'horlogerie. Il a travaillé à une célèbre horloge de nuit qui fut exécutée à cette époque, au moyen de laquelle l'heure paraît distinctement peinte sur une surface blanche, éclairée par une lumière placée dans l'intérieur de l'horloge. Il est auteur d'un ouvrage latin intitulé : *Horologium solo naturæ motu atque ingenio dimetiens et numerans momenta temporis constantissimè æqualia ; accedit circinus sphericus pro lentibus telescopiorum tornandis et possidendis*, Rome, 1678, in-4°. Cet ar-

tiste, dans cet ouvrage dédié à Louis XIV, décrit une invention qu'il croit sûre, pour remédier à l'irrégularité provenant des altérations de l'air dans lequel se font les vibrations du pendule, et qui s'opposent à la précision des horloges. Il prétend aussi remédier à l'inégalité de ces mêmes vibrations, au moyen d'un pendule double. Huyghens avait déjà remédié, en partie, à cette inégalité, par l'application de la cycloïde au pendule. Campani est surtout célèbre par son adresse à tailler et polir des lentilles d'une convexité très peu sensible, et telles qu'il les fallait pour les lunettes astronomiques de la plus grande longueur. Il surpassa en ce genre tous les artistes de son temps, et, de toutes les parties de l'Europe, on lui demandait de ces lunettes. Louis XIV voulut en avoir pour son observatoire, et Campani lui en fit trois, dont la plus grande avait cent trente-six pieds de foyer ; c'est par leur secours que Cassini découvrit les deux astelles les plus voisins de Saturne. Ces instruments gigantesques, d'un transport et d'un maniement si peu commode, ont cessé d'être employés depuis l'invention des télescopes à réflexion. — CAMPANI (Joseph), son frère, s'occupait aussi des instruments d'optique et d'astronomie. Il avait moins de patience et d'adresse que Mathieu pour tailler et polir les verres, mais il montait les lunettes et faisait lui-même des observations. Il a publié : 1. *Agguaglio di due nuove osservazioni, una celeste in ordine alla stella di Saturno, e terrestre l'altra in ordine a gl'instrumenti*, Rome, 1664, in-8° ; id., 1665, in-4°. Annoté sur cet ouvrage une lettre à l'abbé Charles, Paris, 1665, in-4°. de 66 pages ; et on publia en même temps une réponse de M. Hook aux considérations de M. Annot, et quelques

trites de part et d'autre sur les grandes lunettes, traduites de l'italien, Paris, in-4°. de 36 pages. *terza di Giuseppe Campani alle ombre delle stelle Mercol volto di Giove, ed altri anomeni celesti scoperti co' chitali*, Rome, 1665, in-fol. P—z et G. M. P.

PANILE (PHILIBERT), napolitain, vivait au commencement du 18^e siècle. On a de lui : I. *L'Arte d'Oratoria secondo la maniera di Hermogene e di altri oratori*, Naples, 1606, in-4°. ; *Dei veri insegnamenti nobili*, Naples, 1615, 1618 et 1681, in-fol. La 2^e édition est la plus ample et la plus recherchée. III. *Historia della famiglia di Sangro*, Naples, in-fol.

—CAMPANILE (JEAN-JÉRÔME), de la même famille, docteur en droit, de Lacerdone, puis d'Isernie, député en 1626, est auteur du *Trattato di diritto canonico*, Naples, in-fol., et de quelques autres ouvrages moins importants. — CAM- PANI (JOSEPH), originaire de Diapoli, dans la principauté ultérieure, né vers 1630, se fit connaître par ses productions agréables et utiles. Les *Lettere sur la morale*, qu'il publia en 1672, dans lesquelles il citait plusieurs anecdotes curieuses aux familles de Naples, furent recommandables, lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Arrêté sur la demande, il fut convaincu d'avoir falsifié les titres dont il s'était servi pour appuyer ses calomnies, et fut en prison, après deux années. On a de lui : *Lettere capricciose*, Naples, 1660, in-12 ; *Prose*, Naples, 1666, in-12 ; *Dialogi morali*, Naples, in-12 ; et enfin le *Notiziario della città*, Naples, 1672, in-4°. W—s.

CAMPANIUS (THOMAS), savant suédois, qui, piqué de voir que nulle part on ne faisait mention des efforts de ses compatriotes pour prêcher l'Évangile aux infidèles, résolut de les faire connaître. Il recueillit dans les mémoires de quelques ecclésiastiques suédois qui avaient exercé les fonctions du ministère évangélique auprès des communautés de cette nation, établies en Pensylvanie et en Virginie ; les documents d'après lesquels il écrivit dans la langue de son pays un ouvrage intitulé : *Description abrégée de la province de la Nouvelle-Suède en Amérique, appelée aujourd'hui Pensylvanie*, Stockholm, 1702, in-4°, avec figures. Ce livre contient des considérations générales sur l'Amérique, et sur la manière dont elle a été peuplée, sur les voyages que les Européens y firent au 10^e siècle, époque à laquelle ils lui donnèrent le nom de *Vinland*. On y trouve aussi l'histoire particulière des établissements suédois, et le journal d'un voyageur de cette nation qui y séjourna en 1642 ; les causes qui firent perdre cette colonie à la Suède, et le détail des relations qui continuèrent à exister entre ce pays et la métropole, sous le rapport religieux ; enfin, un vocabulaire suédois et virginien. Cet ouvrage donne une connaissance de particularités intéressantes, et l'auteur réfute les erreurs d'un certain F. D. Pastorius, qui, en 1700, avait publié en allemand un assez mauvais livre sur la Virginie. E—s.

CAMPANO (JEAN). Ce savant naquit à Novare en Milanais, et vivait dans le 15^e siècle. Il a écrit sur l'astronomie, sur le calendrier, sur les erreurs de Ptolémée dans ses calculs sur les mouvements de la lune et du soleil, sur la sphère, sur les signes du zodiaque, et sur la quadrature du cercle ; ce dernier traité est

trouve à la fin de l'appendix de l'ouvrage intitulé : *Margarita philosophica*. On a encore de lui : *Euclidis data*, Venise, 1482, in-fol.; *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol. Il traduisit *Euclide* d'après la version arabe, le texte grec n'étant pas encore trouvé de son temps. Aussi cette version est-elle très fautive. C. M. P.

CAMPANUS (JEAN), disciple de Luther, naquit dans le duché de Juliers, et se mit à enseigner, vers l'an 1551, à peu près les mêmes erreurs que Servet. Suivant Cochlée, il condamnait le mot *homoousion*, c'est-à-dire, *consubstantiel*, et renouvelait ainsi l'arianisme. Il avait suivi pendant deux ans, à Wittemberg, les leçons du premier chef de la réforme; mais il s'écarta des opinions de son maître, principalement sur la cène, et différa même sur ce point des sacramentaires. Il soutenait que le Fils et le Saint-Esprit n'étaient pas des personnes différentes du Père. Il écrivit contre la Trinité et l'éternité du Saint-Esprit, et fut vivement réfuté par George Wicelius. On trouve une dissertation de Campanus dans le tome XI des *Amanitates litterariae* de Schelhorn. — CAMPANUS (François), savant humaniste, né à Colli, petit bourg de la principauté de Lucques, au commencement du 16^e siècle, est connu par un ouvrage dans lequel on reproche à Tucca et à Varus d'avoir supprimé au second livre de l'*Énéide* vingt-deux vers, suppression qui rend les passages suivants obscurs, et presque inintelligibles. Cet ouvrage est intitulé : *Quæstio Virgiliana, per quam poëta negligentia, quam Tucca et Varus ac cæteri hactenus objecerunt absolvitur, et sine quâ, multa in divinâ Æneide ad hanc diem obscurissima loca, sed in secundo præsertim et sexto intelligi*

non possent, Milan, 1540, in-4^e; Paris, 1541, in-8^e., et à la suite de *Parrhasii liber de rebus per epistolam quaesitis*, Henri Etienne, 1567, in-8^e. On a encore de Campanus : *Ad Adrianum sextum pontificem maximi oratio panegyrica*, Pavie, 1525, in-4^e. Négri a parlé de cet auteur dans sa *Bibliothèque des écrivains de Florence*, p. 189. V—VE et W—S.

CAMPASPE. Voy. ABELLES.

CAMPBELL (JEAN), second duc d'Argyle, naquit en 1678, et fut destiné par ses parents à la profession des armes. Son père lui procura d'abord un régiment à pied sous le roi Guillaume, et sous la reine Anne il se distingua dans la guerre de succession. En 1706, il signala sa valeur à la bataille de Ramillies, et, en 1708, il était à la tête de vingt bataillons à la bataille d'Oudenarde. Enfin, il seconda si bien le duc de Marlborough aux sièges de Lille et de Gand, et à la bataille de Malplaquet, qu'il fut décoré en 1710 de l'ordre de la jarretière. Dans l'intervalle de ces campagnes, il ne laissa pas d'aller plusieurs fois à Edimbourg, où la reine l'avait nommé, en 1705, son commissaire près le parlement d'Ecosse. Il y fut le principal moteur de l'affaire de l'union, ce qui lui fit perdre de sa popularité. En 1711, il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur extraordinaire auprès de l'archiduc; mais il trouva les affaires de ce prince presque désespérées. Une fièvre qui le retint au lit, et la paix d'Utrecht qui se traita bientôt après, ne lui permirent pas d'y rien faire d'important. En 1712, il fut nommé commandant général des forces royales en Ecosse; mais il ne tarda pas à perdre la faveur des ministres, en se jetant dans le parti de l'opposition, et censurant ouvertement le traité d'Utrecht. Il cherchait à re-

gagner la faveur populaire, en se déclarant contre le bill qui assujétissait l'Ecosse à la taxe du malt, et en travaillant à faire dissoudre l'acte d'union dont il avait été le plus ardent promoteur. Cette versatilité lui fit perdre plusieurs fois les charges qu'il tenait de la cour. Il reentra en faveur à l'avènement de George I^{er}, et commanda en 1715 les troupes royales envoyées en Ecosse pour s'opposer au prétendant. Avec une armée très inférieure en nombre, mais mieux disciplinée, il arrêta à Dumblain les progrès du général Marr : les deux partis s'attribuèrent la victoire, mais le duc d'Argyle ayant reçu un renfort de dragons et de troupes hollandaises, força bientôt le prétendant à se rembarquer. Nommé pair de la Grande-Bretagne en 1718, avec le titre de duc de Greenwich, il se signala en 1739 par son opposition à l'administration de Robert Walpole. Après que ce dernier eut été écarté du ministère, le duc d'Argyle fut de nouveau remplacé, mais il ne jouit pas longtemps de ses succès : il mourut d'une attaque de paralysie en septembre 1743, et fut enterré à Westminster, où on lui éleva un monument. Pope et Thomson l'ont célébré dans leurs vers, et Macpherson, dans son *Histoire d'Angleterre*, paraît s'être plu à le déprécier. C. M. P.

CAMPBELL (GEORGE), théologien écossais, né dans le comté d'Argyle, en 1696, et élevé à l'université de St.-André, où il fut nommé, en 1728, professeur d'histoire ecclésiastique. On a de lui un *Discours sur les miracles*, célèbre dans son pays, et traduit en français par Jean de Castillon (Utrecht, 1765, in-12), un *Traité sur la vertu morale*, et une *Défense de la religion chrétienne*, publiées en 1736, et qui, renfor-

mant des opinions contraires au calvinisme, indisposa contre lui le clergé écossais ; en sorte que, malgré son mérite, il n'occupa jamais qu'une petite cure dans les montagnes de l'Ecosse. Il mourut en 1757, âgé de soixante-un ans. — CAMPBELL (COLLIN), architecte, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1734, fut intendant des bâtimens de l'hôpital de Greenwich ; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Vitruvius Britannicus* ; (Londres, 1715, 3 vol. in-fol. ; ibid. ; 1767-71, 5 vol. in-fol.) On cite plusieurs beaux édifices dans le comté de Kent, élevés d'après ses dessins, mais qui n'étaient que des copies du Palladio. X—s.

CAMPBELL (JEAN), écrivain distingué, né à Edimbourg en 1708. Sa mère se glorifiait de descendre du poète Waller. A cinq ans, il quitta l'Ecosse, qu'il ne revit jamais, fut emmené à Windsor, et, étant destiné à suivre la carrière du barreau, fut placé ensuite chez un procureur ; mais un goût exclusif pour la littérature le détourna de l'étude aride du droit. Déjà connu par quelques écrits de peu d'étendue, sa réputation s'accrut considérablement en 1736 par la publication de l'*Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, ornée de très belles cartes et figures gravées. Il s'engagea, peu de temps après, comme coopérateur de l'*Histoire universelle ancienne*, ce qui ne l'empêcha pas de donner au public un assez grand nombre d'ouvrages historiques et politiques, notamment les *Vies des amiraux et autres célèbres marins anglais*, in-4°, dont les deux premiers parurent en 1742, et les deux autres en 1744. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut presque aussitôt traduit en allemand. Il en fut fait

trois éditions pendant la vie de l'auteur, et le docteur Berkenbout en a donné depuis une quatrième édition. En 1746 et en 1748 parurent les deux premiers volumes de la *Biographia Britannica*, ouvrage très estimé, dont les meilleurs articles sont du docteur Campbell, à qui l'on ne peut reprocher qu'une bienveillance de caractère qui prodigue trop généralement l'éloge. Il travailla également aux deux volumes suivants. En 1750, il publia séparément son *Etat actuel de l'Europe*, qui avait été imprimé d'abord en 1746 dans le recueil périodique intitulé *Museum*, et dont Dodsley était l'éditeur. Ce nouvel ouvrage de Campbell n'eut pas moins de six éditions; mais celle de ses productions qui fut le plus favorablement accueillie du public, et par laquelle il termina sa carrière littéraire, est son *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1744, 2 vol. in-4°. Quoique cet ouvrage manque d'exactitude, il le regardait comme un monument qu'il laissait de son amour pour son pays, et en effet jamais écrit plus patriotique ne parut dans la langue anglaise, et peut-être dans aucune langue. Campbell s'était marié en 1756. Sa vie, partagée entre les lettres et la société, offre peu d'événements remarquables. Extrêmement sédentaire, on le voyait rarement hors de chez lui, où il se plaisait à rassembler le dimanche une société choisie principalement parmi les gens de lettres, et il ne se promenait guère que dans sa chambre ou dans son jardin. Nommé, en 1765, agent du roi pour la province de Géorgie dans l'Amérique septentrionale, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 28 déc. 1775, vers la 68^e année de son âge. Outre les connaissances que font supposer

ses ouvrages, il était versé dans les mathématiques, la médecine, la littérature sacrée, les langues anciennes, modernes et orientales. Son style, quelquefois un peu diffus, est en général clair, élégant et harmonieux. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages que nous n'avons point cités : I. *Voyages et Aventures d'Edouard Brown*, 1759, in-8°; II. *Mémoires du bacha duc de Biperda*, 1759, in-8°, et 1744, avec des changements; III. *Précis historique de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8°; IV. *Hermippus resuscité*, 1745, réimprimé avec de nombreuses additions, en 1749, sous ce titre : *Hermippus rediivus, ou le Sage triomphant de la vieillesse et du tombeau*. Campbell avait pris l'idée de cet ouvrage dans un livre du docteur Cohausen, publié à Colblentz sous le même titre en 1743, et que La Place a traduit en français (1789, 2 vol. in-8°.) V. *Voyages and Travels*, 1744, 2 vol. in-fol., recueil fait avec beaucoup de goût, sur le même plan que la collection des voyages publiée par le docteur Harris en 1765: la préface de ce recueil est regardée comme un modèle en son genre; VI. une *Introduction à la chronologie* et un *Discours sur l'industrie et le commerce*, dans l'ouvrage imprimé par Dodsley, sous le titre du *Précipiteur*; VII. *l'Histoire des établissements portugais, hollandais, espagnols, français, suédois, danois et d'Ostende dans les Indes orientales*, et *l'Histoire des royaumes d'Espagne, de Portugal, d'Algarve, de Navarre et du royaume de France depuis Clovis jusqu'en 1656*. Nous n'ajouterons pas ici les titres de quelques pamphlets et autres écrits du même auteur, de peu d'intérêt aujourd'hui, quoiqu'ils aient presque tous eu un

dans leur nouveauté. presque tous; car on raconte suivante : quelqu'un communique à Campbell mand supposé traduit du ni demanda s'il ne serait de d'en donner une tra- glaise. Campbell, après iné le livre, ne fut pas d'y reconnaître un pam- avait publié quelques an- vant, qui n'avait fait en ucune sensation, et dont ur infidèle avait fait sa onnant comme son propre

X—s.

IE, ou plus exactement I (LAURENT), cardinal, Bologne, issu d'une an- istre famille originaire du In de ses ancêtres ayant 65, Charles d'Anjou dans de Naples, s'établit à Bo- s descendants tinrent tou- g distingué. — Jean CAM- lu cardinal Laurent, obli- r de sa patrie pour éviter parti des guelfes, devint e droit à Padoue, s'acqui- t d'un des plus savants ju- de son temps, et composa vrages, entre autres : *Con- tatus de statutis*, *De Im- De dote*, etc. Il mourut en le soixante-trois ans. Lau- le ses cinq fils, néen 1474, lans sa chaire, et ne dégé- : sa réputation. Il se maria, s enfants. Devenu veuf, il l'état ecclésiastique. Jules iteur de rote, évêque de e en Allemagne. Léon X ourpre romaine, le char- rs missions importantes, e, pour tâcher de ramener Angleterre, pour lever une inée à faire la guerre aux

Turks : il échoua dans l'une et l'autre; mais il sut tellement s'insinuer dans les bonnes grâces de Henri VIII, que sa dernière mission lui valut, en 1518, l'évêché de Salisbury. Sous Clément VII, il fut envoyé, en qualité de légat, à la diète de Nuremberg, où, n'ayant pu réunir les princes contre Luther, il publia, en 1524, des réglemens pour la réforme du clergé; mais comme ces réglemens ne tombaient que sur les abus du bas clergé, sans toucher à ceux du haut clergé, qui étaient bien plus grands, ils n'eurent point d'exécution; à celle d'Augsbourg, où fut présentée la fameuse confession de foi qui porte le nom de cette ville; en Angleterre, pour juger l'affaire du divorce de Henri VIII et de Catherine d'Ar- ragon, conjointement avec le cardinal Wolsey. Il était porteur d'une bulle qui lui donnait les pouvoirs les plus étendus à cet égard. Ces pouvoirs ayant été révoqués, il fit d'inutiles efforts, d'abord pour engager le monar- que à se désister de la poursuite du divorce, puis à le reine à s'y prêter de bon gré, et à se retirer dans un cou- vent; enfin le pape, à satisfaire Henri, ce moyen lui paraissant nécessaire pour conserver l'Angleterre à l'église romaine; mais il ne recueillit de cette mission que la perte de son évêché de Salisbury, dont Henri le dépouilla en 1528. Ce cardinal joignait à une étude très étendue du droit canon, à une longue expérience dans les affaires, toute la dextérité d'un Italien. C'était d'ailleurs un caractère ferme, qui, dans celle du divorce, suivant le rapport de Du Bellay, promettait « qu'entière- ment il suivrait sa conscience, et que, là où il pourrait connaître le di- vorce se pouvoir faire, il franchirait le saut, non autrement. » Ainsi dis- joua-t-il constamment tous les pièges

que lui tendait Wolsey; il résista même à l'offre du riche évêché de Durham, pour se prêter aux vues de Henri VIII. S'il échoua dans plusieurs de ses missions, ce ne fut point par défaut de talent à les bien conduire, mais par l'effet des circonstances et par la nature des affaires qui n'étaient guère susceptibles de conciliation. Il n'en conserva pas moins sa haute considération et son influence dans les affaires jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 19 juillet 1539, étant alors archevêque de Bologne, sa patrie. Il avait composé quelques traités de jurisprudence, qui n'ont point vu le jour. Ses lettres, qui sont intéressantes pour l'histoire du temps, se trouvent dans le recueil intitulé : *Epistolarum miscellaneorum ad Federicum Nauseam libri X*, Bâle, 1555, in-fol. — Alexandre CAMPEGE, son fils, né le 2 avril 1504, se rendit recommandable par la douceur de ses mœurs, ses libéralités et son habileté dans les langues savantes. Paul III le nomma en 1541 coadjuteur de l'archevêque de Bologne. Ce fut dans son palais que s'assemblèrent les évêques du concile de Trente, que la contagion avait chassés de cette dernière ville. On y remarquait cinq prélats de sa famille, parmi lesquels était J.-B. CAMPEGE, son frère, évêque de Majorque, savant prélat et célèbre orateur, dont on a une harangue prononcée dans le concile, *De tuenda religione*, Venise, 1561, in-4°. Alexandre, étant vice-légat à Avignon, avait fait échouer les desseins d'un reste de vaudois, qui, à la faveur de la nouvelle réforme, cherchaient à envahir les terres de l'Eglise et à pervertir les peuples. Jules III le fit cardinal en 1551, et il mourut le 25 septembre 1554. On lui attribue un ouvrage intitulé : *De autoritate ponti-*

ficis romani, qui est peut-être le même que celui de Thomas Campège, sous le même titre. T—D.

CAMPÈGE (THOMAS), neveu du cardinal Laurent, qu'il accompagna dans plusieurs légations, et auquel il fut associé dans le gouvernement de Parme et de Plaisance. Paul III le nomma pour succéder à son oncle dans l'évêché de Feltri, et l'envoya en 1540, avec le titre de nonce, à la conférence de Worms, qui fut presque aussitôt rompue que commencée. Il se trouva en 1545 à l'ouverture du concile de Trente, et fit décider dans la seconde session qu'on traiterait ensemble des dogmes et de la réformation. Ce prélat mourut à Rome le 11 janvier 1564, à soixante-quatre ans. On a de lui plusieurs petits traités, où règnent une grande méthode, beaucoup de clarté dans les raisonnements, et moins de préventions que dans la plupart des autres théologiens ultramontains de son temps. Le plus considérable, le plus rare et le plus curieux de ces traités, est celui *De autoritate SS. conciliorum*, Venise, 1561. Il y suppose que le pape peut tomber dans l'hérésie, et être déposé pour cela dans un concile général; mais il soutient que, hors ce seul cas, dans quelque désordre qu'il tombe, le concile ne peut ni le déposer, ni lui imposer de loi, mais seulement lui résister et défendre de lui obéir dans ce qu'il commanderait au préjudice du bien de l'Eglise. Quoiqu'il enseigne que régulièrement c'est au pape à convoquer les conciles, il reconnaît qu'il y a des cas où, à son refus, ce droit est dévolu aux cardinaux, et que si les cardinaux refusaient de le faire, le prince, comme protecteur des saints canons, pourrait y pourvoir, et même que les évêques seraient en droit de s'assembler de leur propre mou-

ment. Considérant le pape comme supérieur au concile, il prétend que les décrets doivent être publiés au nom du pape lorsqu'il y est présent, et être confirmés par lui lorsqu'il est absent. Du reste, il ne reconnaît point d'infaillibilité pour les faits, ni dans le pape, ni dans le concile, mais uniquement pour les décisions de foi. Les autres principaux traités de Campello sont : sur l'autorité et la puissance du pape, d'après les mêmes principes; sur la *Résidence des pasteurs*, dont il prouve l'obligation sans la croire de droit divin; contre la pluralité des bénéfices et contre la simonie; sur les *Annates*, dont il attribue l'institution au concile de Vienne en 1311; sur les réserves des bénéfices, qu'il s'efforce de justifier; sur les mariages des catholiques avec les hérétiques, dont il admet l'indissolubilité, en reconnaissant toutefois dans le pape le droit d'établir un empêchement dirimant dans ce cas; sur le célibat ecclésiastique, pour prouver qu'on ne doit point abolir la loi qui oblige au célibat ceux qui sont dans les ordres sacrés, etc., etc. — Le comte Rodolphi CAMPÈGE, de la même famille que les précédents, mort le 28 juin 1624, était renommé par ses connaissances en jurisprudence. Il a laissé des poésies en deux tomes, parmi lesquelles on distingue un poème intitulé : *Lacrima di Maria Vergine*, et une épithalame sur le mariage de Christine de France avec Victor-Amédée, duc de Savoie, sous le titre d'*Italia consolata*.

T—D.

CAMPELLO (BERNARDIN DE' CONTI), savant littérateur, négociateur habile, naquit à Spolète, le 28 mars 1595, d'une illustre famille, originaire de Bourgogne, établie dans cette ville depuis environ la fin du 9^e siècle. Après de brillantes études faites

dans sa patrie, Campello se rendit à Rome en 1623. Grégoire XV, et particulièrement Urbain VIII, qui l'avait connu pendant qu'il était évêque de Spolète, lui procurèrent divers emplois honorables. Il fut d'abord auditeur du St.-Siège près les nonces du pape à Turin, à Madrid, à Florence et à Urbain; il s'acquitta avec autant de décence que de sagesse des différentes missions dont il fut chargé. Malgré ses grandes occupations, Campello trouva toujours des moments à donner à la culture des lettres. Son *Esame dell'opere del caval. Marini* prouve la justesse de son jugement et la pureté de son goût. L'Italie presque entière avait adopté la manière affectée et boursoufflée de ce poète, dont le style formait une école ennemie du bon goût et même du bon sens. Campello eut le courage de s'élever contre cette mauvaise manière, et ne contribua pas peu à la faire tomber. Il fut en correspondance avec plusieurs célèbres personnages, tels que les cardinaux de Savoie, Fachinetti, Barberini, Rapaccioli et Carpegna; avec le grand-duc de Toscane, Cosme III; enfin, avec les premiers littérateurs de ce temps-là, tels que Redi, Lordano, les jésuites Sforza Pallavicini, Papebroch, Henschenius et plusieurs autres. Sur les derniers temps de sa vie, Campello retourna dans sa patrie, où il termina ses jours le 24 mars 1676, âgé de quatre-vingt-un ans. Il laissa plusieurs ouvrages en latin et en italien, dont les uns sont restés manuscrits dans sa famille et les autres ont été imprimés. On distingue parmi ces derniers: 1. *Della storia di Spoliti, e suo ducato*. Le premier volume de cette histoire, publié à Spolète en 1672, in-4^o, est divisé en vingt livres, qui vont jusqu'en 910. Les éloges accordés à cet ouvrage par

Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, font vivement regretter que le second volume ne soit pas imprimé; également divisé en vingt livres, il terminerait cette histoire, qui joint aux agréments du style des recherches intéressantes et beaucoup d'exactitude dans les faits. II. Plusieurs tragédies, entre autres *la Teodora*, *le Scozzesi*, et *la Gerusalemme cattiva*; III. *Discorsi sacri*, Macerata, 1680. Les productions inédites de Campello consistent en diverses poésies, dont un poème héroïque, des éloges, une histoire ecclésiastique de Spolète, des lettres, etc.

R. G.

CAMPELLO (PAUL DE' CONTI), fils du précédent, naquit à Spolète le 19 août 1643, et reçut le nom de Paul pour renouveler dans sa famille la mémoire d'un de ses aïeux, qui, dans le 12^e siècle, après avoir joué un grand rôle dans sa patrie, avait successivement rempli les places de podestat à Florence, lorsque cette ville était république, et de sénateur de Rome après Hugues de Linsignan, roi de Chypre. Dès sa plus tendre jeunesse, Campello fut conduit à Florence par son père; il y commença ses études, et les acheva dans sa patrie, où il s'appliqua, sous les plus habiles maîtres, aux mathématiques, à la philosophie, aux belles-lettres, et surtout à la poésie. De retour en Toscane, il reçut à Pise, en 1663, l'habit de l'ordre militaire et religieux de St.-Étienne, et parvint bientôt à obtenir dans cet ordre le plus grand crédit. Il fut d'abord nommé général conservateur, et ensuite chef du débarquement de l'expédition auxiliaire de la république de Venise contre les Turks, dans les années 1684 et 1685. L'année suivante, il fut élu grand prieur, et l'un des chevaliers du con-

seil; il joint à ce dernier titre de la plus haute faveur auprès des grands-ducs Ferdinand II, Cosme II et Cosme III, qui l'employèrent dans les affaires les plus importantes. Campello avait des connaissances peu communes, non seulement dans les mathématiques en général, mais dans l'architecture pratique, dans la cosmographie, dans la musique, dans l'histoire et dans les belles-lettres. Il était aussi très habile dans les arts qu'on appelle *arti cavalleresche*, et dans toutes les questions relatives au point d'honneur. Il fut admis dans presque toutes les académies d'Italie, et lié avec les plus célèbres littérateurs de son temps, tels que Redi, Marchetti, Bellini, Manara, Zappi, Menzini, etc. Outre le grec et le latin, il possédait encore la langue française et l'espagnole. Il avait parcouru non seulement toute l'Italie, mais encore la France, l'Espagne et les îles adjacentes, une partie de l'Afrique et de l'Asie. Sur la fin de ses jours, il se retira dans sa patrie, et y mourut, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, le 14 janvier 1713, à l'âge de soixante-dix ans. Aucun de ses ouvrages n'a été publié; ils consistent en un *Traité sur le cours du Tibre*, des *comédies en prose*, des *tragédies en vers*, des *sonnets*, des *discours académiques*, etc. — François-Marie CAMPELLO, de la famille du précédent, se distingua par ses talents oratoires. Il était né à Spolète en 1665, et mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il exerça long-temps la profession d'avocat, et s'y fit une grande réputation de lumières et de probité. Ses talents littéraires et poétiques le firent nommer membre de l'académie arcadienne, où il prit le surnom de *Logisto Nemeo*, et l'é

trouve son éloge dans les mémoires historiques d'Arcadie, et dans les vies degli *Arcadi illustri*. — Jean CAMWILLO, Vénitien, se distingua dans le 17^e siècle par son talent pour la poésie latine; son meilleur ouvrage en ce genre est son poëme sur la chasse au chamois, intitulé: *Ibez, seu de capra montana, carmen veneticum*, Venise, 1697, in-8^o, ibid., 1736, in-8^o. Ce livre est rare et n'est point cité par MM. Lallemand dans la bibliographie qu'ils ont jointe à la *Chasse aux chiens courants*, par le Verrier de la Conterrie. R. G.

CAMPEN (JEAN DE), ainsi nommé de la ville de Campen, dans l'Over-Yssel, où il naquit vers l'an 1490. Après s'être formé dans la littérature grecque et latine, il étudia l'hébreu sous le fameux Reuchlin, en donna des leçons particulières à Louvain, ce qui le conduisit à une chaire publique de cette langue, qu'il remplit avec distinction depuis 1519 jusqu'en 1531. Il se mit alors à voyager pour perfectionner ses connaissances en ce genre, s'arrêta à Venise, où il professa deux ans l'écriture sainte dans le texte original, eut des conférences suivies avec un savant juif sur la littérature hébraïque, parcourut l'Allemagne dans les mêmes vues, pénétra jusqu'en Pologne pour y conférer avec les rabbins qui étaient en grande réputation de science dans ce royaume, et se rendit à Rome, où il fut bien accueilli des hébraïsants et du pape, qui lui donna plusieurs bénéfices. Comme il revenait à Louvain pour y reprendre ses leçons, il mourut de la peste à Eribourg en Brisgau, le 7 septembre 1538. Campen sentait combien les points voyelles ont mis de confusion dans le texte original de la Bible, et combien ils embarrassent ceux qui leur donnent trop d'importance, pour

saisir le véritable sens des livres saints. Il s'attacha à la doctrine du rabbin Élie Lévi, qui en avait démontré la nouveauté, et il se donna des peines infinies pour les réduire à une certaine méthode. Il publia pour cela un petit traité, *De naturâ litterarum et punctorum hebraicorum ex variis Elie Lévi opusculis, libellus*, 1520, in-12. C'est une grammaire méthodique, dégagée d'une foule de minuties; elle a été souvent réimprimée. Ses autres ouvrages sont : I. *Psalmorum omnium juxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio*, 1532, in-16, qui a eu plusieurs éditions successives, sous différents titres, a été traduite en flamand, en allemand, en anglais et en français. Cette dernière version est d'Étienne Dolet, sous ce titre : *Paraphrase, c'est-à-dire, claire translation faite jour à jour de la cantane, non pas jour à jour la lettre sur tous les psalmes*, in-16, Paris, 1534; ibid., 1542; Anvers, 1544. Dans cette paraphrase, qui assuya quelques critiques dans le temps, l'auteur saisit assez bien le sens des psaumes, et explique assez heureusement plusieurs difficultés. Théodore de Bèze, qui la trouvait défectueuse, entreprit d'y substituer la sienne; mais celle-ci est moins de succès. II. *Paraphrasis in Salomonis Ecclesiasten*, qu'on trouve à la suite de la précédente, dans l'édition de Paris, 1532, séparée dans celle de Lyon, 1546; traduite en français avec celle des psaumes. III. *Commentarioli in epist. Pauli ad Rom. et Galatas*, Venise, 1534. Quelques critiques doutent que ce commentaire soit de Campen. T—n.

CAMPEN, ou KAMPEN (JACQUES), un des chefs des anabaptistes, qui, chassé de la haute Allemagne, allèrent répandre dans les Pays-Bas

leurs monstrueuses erreurs sur la Trinité et sur l'Incarnation. En 1554, Bécold, dit *Jean de Leyde*, qui venait d'être couronné, dans un cimetière de Munster, roi de cette secte turbulente et sanguinaire, créa Jacob de Campen évêque d'Amsterdam, et fit partir avec lui Jean de Géléen, en le chargeant de soumettre cette ville et la Hollande au royaume de Sion. Mais Géléen échoua dans cette périlleuse entreprise; son complot fut découvert; il se retira dans une tour d'Amsterdam, et fut tué d'un coup de mousquet en se défendant. Campen se tenait caché depuis plus de six mois. Les magistrats promirent une somme considérable à celui qui le livrerait, et menacèrent en même temps de faire pendre ceux qui lui donneraient asyle. Le prétendu évêque fut enfin trouvé dans un amas de tourbes. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort. On l'exposa d'abord sur l'échafaud, pendant plus d'une heure, aux railleries et aux insultes de la populace. Il portait en tête une mitre de papier. Il eut ensuite la langue coupée, en punition des erreurs qu'il avait enseiguées; sa main droite, qui avait baptisé, fut abattue par la hache; enfin, on lui trancha la tête; on livra son corps aux flammes, et l'on fit une publique exposition de sa tête et de sa main attachées au fer d'une lance. C'était venger d'horribles cruautés par d'horribles supplices.

V—VE.

CAMPEN (JACQUES VAN), architecte et dessinateur, naquit à Harlem, d'une famille distinguée, et fut seigneur de Rambroek. Il fit un voyage à Rome pour se perfectionner dans la théorie de son art. A son retour, il reconstruisit, dans un style noble et majestueux, l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avait été consumé par les flammes. On prétend que cet édifice,

le plus beau qu'il y ait en Hollande, coûta 78 millions. Van Campen bâtit plusieurs autres édifices à Amsterdam, et mourut en 1638. Il ne vendait ni ses tableaux, ni ses dessins; mais il en faisait présent, et c'était comme amateur qu'il cultivait les beaux-arts.

V—VE.

CAMPER (PIERRE), médecin et naturaliste, né à Leyde le 11 mai 1722, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut élevé dans la maison de son père, ministre du St. Évangile, qui avait pour amis Boerhaave, s'Gravesande, Musschenbroeck et le chevalier Moor. Le jeune Camper suivit ses goûts dans les études, et d'abord il apprit le dessin de Moor père et fils. Bientôt, se destinant à la médecine, il eut pour maîtres Gaubius, van Rooyen et Albinus. Il avait le désir de voyager; ses parents très âgés ne purent consentir à se séparer de lui, et ce ne fut qu'après les avoir perdus, en 1748, qu'il partit pour l'Angleterre. Mead, Parsons, Pringle, Sharp, Smellie, Wincester et Larcher l'admirent à leurs entretiens. Il alla entendre Bradley à Oxford, et Smith et Walker à Cambridge. Revenu sur le continent, il visita à Paris Winslow, Astruc, Ferrein, Sanchez, Lorry, Ledran, Jean L. Petit, Quesnay, Réaumur, Buffon, Bernard de Jussieu, Rouelle, Montesquieu, Helvétius, d'Alembert, Diderot, J.-J. Rousseau. Il parcourut la Flandre, l'Allemagne, la Prusse, et se lia avec Zimmermann, Michaëlis, Heyne, Forster, Gmelin, Wrisberg, Blumenbach, Sömmering, Mendelsohn, Formey, Bode, Bloch et autres savants. Il fut très bien accueilli de Frédéric-le-Grand et du prince Henri. Les relations que Camper eut dans les pays étrangers avec tout ce qu'ils contenaient d'illustres dans les sciences indiquent le cas que l'on

faisait de lui. Il ne jouissait pas d'une moindre considération dans sa patrie. Il occupa successivement les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Franeker, d'Amsterdam, de Groningue. En prenant possession de ces chaires, il prononça, suivant l'usage de son pays, des discours qui furent tous remarqués par les connaissances étendues qu'elles annonçaient en physique, en médecine, en anatomie, et par un rare talent d'observation. Dans tous ses voyages, qu'il ne fit jamais qu'à petites journées, il tenait un journal où il notait, non seulement ses observations, mais encore, dit Vicq-d'Azyr, « les erreurs, les vérités, les projets, les systèmes. » Doué d'un esprit très actif, il concourut souvent pour les prix proposés par les académies; l'académie des sciences l'avait couronné en 1772, et il y obtint l'accessit en 1776; l'académie de Dijon en 1779; celles de Lyon en 1773, de Toulouse en 1774; celles de Harlem, la société d'Edimbourg, lui adjugèrent des prix; l'académie de chirurgie lui en décerna trois d'honneur; aussi n'a-t-il presque écrit que des mémoires: il avait commencé plusieurs grands ouvrages, il n'en acheva aucun. Les académies de Berlin, de Pétersbourg, etc., les sociétés royales de Göttingue et de Londres, le comptaient au nombre de leurs membres; l'académie des sciences de Paris le nomma en 1785 à l'une des huit places de ses associés étrangers, et il est, après Boerhaave, le seul hollandais qui ait eu cet honneur. A ses occupations littéraires, Camper joignit souvent des fonctions politiques; il fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies, et député à l'assemblée des états de la province de Frise. Lors de la révolution de 1787, par habi-

tude ou par reconnaissance, il resta dans le parti du stathouder, sans en approuver cependant tous les actes; le triomphe de ce parti finit même par l'affliger, et la douleur abrégua ses jours. Il mourut le 7 avril 1789. Parmi les découvertes qu'il a faites, on doit remarquer celle de la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, découverte qu'il fit en 1771 à Groningue, et que le célèbre Hunter s'appropriâ en 1774. Camper a prouvé le premier que le singe dont les anciens ont donné des descriptions anatomiques, était de l'espèce du orang-outang, puisque cette espèce est la seule où le larynx est accompagné d'une double poche, dont chaque division y communique par une ouverture séparée. C'est Camper qui a observé que la courbure de l'urètre est plus forte dans les enfants que dans les adultes. Ses mémoires sur l'opération de la taille, sur celle de la symphise, sur l'inoculation, ont répandu du jour sur ces matières. Il s'était beaucoup occupé de l'ostéologie comparée, et il croyait, ce que les grands travaux de M. Cuvier ont mis hors de doute, qu'il a réellement existé des animaux dont l'espèce est perdue aujourd'hui, tels que le mammoth, etc. Passionné même pour ces recherches, Camper, ordinairement froid et sévère, s'animait à l'aspect de ces objets de ses études et de ses goûts. Sa *Dissertation sur les variétés naturelles*, etc., est le premier écrit qui ait jeté un grand jour sur les variétés de l'espèce humaine, que l'auteur distingue par les formes osseuses de la tête. M. Adrien-Gilles Camper a publié un précis de la vie de son père. Condorcet et Vicq-d'Azyr en ont fait chacun un *Eloge*. M. Cuvier a honorablement mentionné Camper dans le *Discours adressé à l'empereur sur les*

progrès des sciences physiques depuis 1789. Vicq-d'Azyr a, dans son éloge, rapidement analysé tous les mémoires de Camper, dont on trouve la liste dans les notes mises à la réimpression faite en Hollande (1809, in-8°, à Amsterdam, chez Immerzel) du *Discours sur les Progrès des sciences, lettres et arts, depuis 1789 jusqu'à ce jour.* Nous ne citerons que les suivants : I. *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri duo*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; II. *Dissertatio de fractura patellæ et olecrani*, la Haye, 1789, ouvrage posthume publié par son fils; III. *Icones herniarum*, Francfort-sur-le-Mein, 1801, in-fol., publié par S. T. Sömmering; IV. *Sur l'organe de l'ouïe des poissons*, dissertation insérée dans le 7°. volume des *Mémoires de mathématiques et de physique*, présentés à l'académie des sciences en 1774; V. *De admirabili analogiâ inter stirpes et animalia*; VI. *De certo in medicina*: ces deux derniers opuscules sont des discours d'inauguration; VII. *Description anatomique d'un éléphant mâle*, ouvrage posthume publié par A. G., son fils, 1801, in-fol., et réimprimé au tome second des *Œuvres de P. Camper, qui ont pour objet l'Histoire naturelle, la Physiologie et l'Anatomie comparée*, traduites par Jansen (précédées de l'éloge de l'auteur par Condorcet), 1803, 3 vol. in-8°. Avant la publication de cette collection, nous possédions déjà en français : 1°. *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des divers âges, etc., suivie de Réflexions sur la beauté, particulièrement sur celle de la tête*, avec une *Dissertation sur la meilleure forme des souliers*, le tout traduit par Jan-

sen, 1791, in-4°. ; cette dernière dissertation fut faite d'après un défi : l'auteur y prouve tour à tour de grandes connaissances comme antiquaire, comme anatomiste, comme artiste; 2°. *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes, etc.; sur le beau qui caractérise les statues antiques*, traduite par M. D. B. Quatremère-d'Isjonval, Utrecht, 1791, in-4°; 3°. *Discours sur les moyens de représenter les diverses passions qui se manifestent sur le visage; sur l'étonnante conformité qui existe entre les quadrupèdes et les hommes*, traduit par le même, Utrecht, 1792, in-4°. A. B—r.

CAMPESANI (BENVENUTO DA'), né à Vicence vers 1260, était déjà célèbre à dix-neuf ans, et s'était fait connaître par diverses poésies. Il fut un des meilleurs poètes de son temps; l'historien Ferreto, son concitoyen, qui avait été son élève, lui donne les plus grands éloges, et a consacré à sa louange un grand nombre de vers que Muratori a insérés dans sa grande collection historique. Campesani était auteur d'un poème héroïque en vers hexamètres, dans lequel il célébrait les victoires de l'empereur Henri VIII, qui, en 1311, délivra la ville de Vicence du joug des Padouans. Le manuscrit de ce poème existait encore il y a un peu plus d'un siècle, mais il s'est perdu depuis. Pagliarini en fit beaucoup d'usage dans sa *Chronique de Vicence*, et en cite quelques vers. Muratori a mal placé la mort de ce poète en 1313; il était encore vivant en 1325, et il paraît probable qu'il mourut en 1324.

R. G.

CAMPESANO (ALEXANDRE), naquit à Bassano en 1521, et fit de brillantes études à Padoue, sous la direction du savant *LEAZZO BERNARDINI*.

Après avoir pris le grade de docteur, il se rendit à Bologne, où il acheva son droit sous le fameux André Alciat. Ayant fini ses études en 1542, et à peine âgé de vingt-un ans, le sénat de Venise le nomma lecteur extraordinaire à une chaire de droit; cette chaire ayant été supprimée, Campesano se retira dans sa patrie, et cultiva en paix les lettres et l'amitié. Ses concitoyens le nommèrent aux premières places de la ville. Il mourut le 12 juin 1572. La notice de ses ouvrages est insérée dans le recueil des *Opusculi scientifici* de Calogerà (t. XVIII) : on y trouve aussi son testament (tome XXII, pag. 267). Parmi les productions de Campesano, qui ont été publiées, on distingue : I. des poésies insérées dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, Venise, 1576, in-4°, réimprimées en 1769, in-8°; II. *Carmina*. On trouve aussi des vers latins de lui dans le recueil de ceux qui furent faits à la louange de Jeanne d'Arragon, publié par Ruscelli. III. Des lettres sur divers sujets, imprimées dans différents recueils. La vie de cet écrivain, écrite par J.-B. Verci, se trouve dans le tome XXX du *Nouveau Recueil d'opuscules*, par le P. Mandelli, continuateur de Calogerà, et dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*. R. G.

CAMPHUYS (JEAN), en latin *Camphius*, né à Harlem en 1634, fut apprentif orfèvre dans sa première jeunesse. A l'âge de vingt ans, il entra au service de la compagnie des Indes, et passa dans cette contrée, où, par ses talents et sa bonne conduite, il s'éleva de grade en grade, et, au bout de trente ans, il fut nommé à l'emploi de gouverneur-général à Batavia. Parvenu au comble des honneurs, il n'oublia point son origine, et fit mettre un anneau dans ses armoiries. Après une

administration aussi sage que glorieuse, d'environ sept ans, il se démit de cette dignité en 1691, et se retira dans une magnifique maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Batavia. Il aimait la botanique, et il avait rassemblé dans ses jardins un grand nombre d'espèces d'arbres et de plantes. Il favorisa de tout son pouvoir l'étude de cette science dans les établissements hollandais, et principalement la connaissance des végétaux qui pouvaient être utiles et devenir un objet de commerce. Camphuys avait rassemblé beaucoup de matériaux pour une description du Japon, et il les céda au chirurgien Kæmpfer, qui les a employés dans la relation de son voyage, sans en nommer l'auteur. Il fut aussi lié d'amitié avec le célèbre Rumphé, gouverneur d'Amboine; il contribua à enrichir la collection de plantes des moloques que ce dernier avait formée, et à l'exécution du précieux ouvrage qu'il composa, lequel fut recueilli après sa mort par la compagnie, et envoyé à Amsterdam, où il a été publié sous le titre d'*Herbarium Amboinense*. Camphuys est l'auteur d'un ouvrage très estimé : *Histoire de la fondation de Batavia*. Il mourut dans cette ville en 1695, âgé de soixante-un ans. Onnotevier (van Haren), a donné en hollandais la Vie de Camphuys.

D—P—s et D—G.

CAMPHUYSEN (THÉODORE-RAFFAËL), né à Gorcum en 1586, fut élève de Théodore Govertz : ses rares dispositions pour la peinture se développèrent rapidement. Camphuysen est placé avec raison au rang des plus fameux paysagistes; aucun peintre n'a mieux réussi que lui à représenter les après-midi, les soleils couchants et surtout les hivers. Sans employer la monotonie de la neige, et en évitant le blanc pur, le bleu et le noir, il a su

donner à ses tableaux la physionomie de la nature. On n'y trouve point ces couleurs froides qui dominent généralement dans les représentations des hivers; la composition en est aussi simple que l'effet en est séduisant; le givre, la glace et le dépouillement des arbres y sont rendus avec une étonnante vérité. Le pinceau de Camphuyssen est gras et moelleux; ses tableaux sont exempts de cette sécheresse et de cette dureté dont van der Neer lui-même n'a pas toujours su se préserver; le style en est vrai et harmonieux. Le talent de Camphuyssen est d'autant plus remarquable que ce peintre est le premier qui ait fait connaître à la Hollande la véritable manière de traiter le paysage; les Hollandais en avaient ignoré les principes jusqu'au moment où il leur en donna des modèles. Camphuyssen sut encore peindre l'architecture moderne avec un talent remarquable. Ses ouvrages, dont les amateurs font un cas particulier, sont extrêmement rares. Il avait abandonné de bonne heure la peinture, qui lui promettait une gloire tranquille, pour l'étude de la théologie, qui arma contre lui l'envie et les persécuteurs. Il étudia à Leyde sous Arminius, s'attacha à la secte des mennonites, d'où il passa dans celle des sociniens. Il avoue dans une de ses lettres qu'il était assez disposé à vivre sans religion; mais qu'ayant trouvé que les sociniens débarrassaient l'esprit de la crainte de l'éternité des peines, il adopta leurs dogmes. On voit même, par une de ses lettres, qu'il trouvait assez édifiante l'opinion de ceux qui disent que les impies périssent, et qu'il n'y a point d'immortalité pour eux. Sur la fin de ses jours, il renonça à la qualité de ministre, et mourut à Worcum en 1627, laissant les ouvrages suivants: I. *Theo-*

logische Wercken (*opera theologica*), Amsterdam, 1657, in-8°, 1660 et 1672, in-4°; II. *Paraphrase des Psaumes en rimes flamandes*, in-12; III. *Cantilena sacrae*, 1680, in-12, mises en chant par Butlerus, musicien d'Amsterdam: ces deux derniers ouvrages eurent grand nombre d'éditions; IV. *De statu animarum*, ou de l'état des morts et des peines des réprouvés après cette vie, suivant le système socinien: cet ouvrage est précédé d'un *Compendium doctrinae socinianorum*; V. *Vale mundo*; c'est une exhortation à la fraternité en Jésus-Christ: la seconde édition est de 1650, in-4°; VI. une version flamande du *Traité de Fauste Socin*; *De autoritate S. Scripturae* et de ses *Lectiones sacrae*, avec des notes, 1666, in-4°.

A—s et T—D.

CAMPI, ou CAMPO (ANTOINE), peintre, architecte et historien de Crémone, y était né dans le 16^e. siècle, et vivait encore en 1591. On lui doit l'ouvrage suivant: *Cremona fedelissima città e nobilissima colonia de' Romani rappresentata in disegno col suo contado, e illustrata d'una breve istoria delle cose più notabili appartenenti adessa; e di ritratti naturali de' duchi e duchesse di Milano e compendio delle loro vite*, Crémone, 1585, in-fol (1). On voit que les plans et les portraits sont la partie essentielle, et qu'ils ne sont qu'accompagnés de notices historiques. La

(1) Cet ouvrage, imprimé chez l'auteur, est de 1582, et non de 1585. Le chiffre 2 a été changé en 5, à la plume, dans presque tous les exemplaires. Ceux qui portent la date de 1582 ont quelque différence dans le titre, ainsi: *Cremona città fedelissima e nobilissima colonia de' Romani d'una breve istoria delle più segnalate cose di quella illustrata, e in disegno con disegno rappresentata*, etc. On y trouve quelques autres légères différences dans la dédicace aux empereurs de Crémone, et dans le portrait de Philippe II, qui est ou tête nue et armé, ou coiffé d'un toque et en robe; mais, du reste, c'est une même édition, dont la vraie date est de 1582. B. K.

gravures au burin, dessinées par Campi lui-même, sont d'Augustin Carrache, et donnent beaucoup de prix à cette édition. Elle est rare et chère. L'édition de Milan, 1645, in-4°, est commune et peu recherchée. — CAMPI (Pierre-Marie), chanoine de Plaisance dans le 17^e. siècle, est auteur, I. d'une Histoire ecclésiastique de sa patrie, sous le titre de : *Dell' historia ecclesiastica di Piacenza*, 1651-1662, 3 vol. in-fol. C'est l'histoire des saints, des bienheureux et des évêques de Plaisance; II. d'une *Vie de Grégoire X*, en latin, Rome, 1655, in-4°. G—z.

CAMPI (BERNARDIN), peintre, né à Crémone en 1522, fut un maître du troisième ordre, que l'on estime assez en Italie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Parere sopra la pittura*, Crémone, 1580, in-4°; réimprimé dans la même ville, 1584, in-4°. Suivant plusieurs lettres autographes de Bernardin, on sait qu'il vivait en 1590. Ces lettres sont datées de 1588, 1589, 1590. On les trouve dans les *Mémoires* d'Oretti. Le musée Napoléon a de ce maître un tableau représentant la *Vierge qui pleure la mort de son fils étendu à ses pieds*. Il ne faut pas confondre Bernardin Campi avec d'autres peintres crémonais qui ont porté le même nom : Galeazzo Campi, né en 1475, et mort en 1536; Jules, fils de Galeazzo, né en 1500, mort en 1572; le chevalier Antoine Campi, second fils de Galeazzo, et auteur de la *Cremona fedelissima città*, etc., et Vincent Campi, troisième fils de Galeazzo, mort en 1591. Les tableaux de Bernardin Campi ne sont pas très rares.

A—D.

CAMPI (BALTHAZAR et MICHEL), deux frères, droguistes et parfumeurs à Lucques, vers le milieu du 16^e. siè.

cle. Ils avaient des connaissances fort étendues sur toutes les substances qui étaient l'objet de leur commerce, et s'appliquèrent surtout à reconnaître les plantes dont les anciens ont fait mention. Ce fut dans les écrits de Dioscoride et dans ceux des auteurs arabes qu'ils cherchèrent à s'instruire à cet égard; mais n'y ayant pas trouvé tout ce qu'ils désiraient, ils parcoururent plusieurs fois la chaîne des Apennins et d'autres contrées de l'Italie pour en observer les plantes. Ils publièrent le peu de découvertes réelles qu'ils firent dans un ouvrage intitulé : *Spicilegio botanico*. Ils en ont produit ensemble; et sous leurs noms réunis, plusieurs, dont voici les titres : I. *Discorso nel quale si dimostra qual sia il vero Mithridato, contra l'opinione di tutti li scrittori et aromatari; con un breve capitolo del vero aspalato*, Lucques, 1623, in-4°; II. *Sopra il balsamo*, Lucques, 1639, in-4°; c'est un traité sur le vrai baume de Judée ou de la Mekke; III. *Risposta ad alcune oggezioni fatte al libro suo del balsamo*, Lucques, 1640, in-4°; 1649, in-4°; IV. *Dilucidazione e confirmazione maggiore di alcune cose state da noi nella risposta al S. Gaspari*, etc., Pise, 1641, in-4°; ce sont des explications et des réponses aux observations critiques qui avaient été faites sur le traité du baume; V. *Spicilegio botanico, nel quale si manifesta la conosciuta cinnamomi doli antichi*, Lucques, 1652, in-4°, 1654 et 1669, in-4°. Dans ce livre, ils ont fait connaître les plantes qu'ils avaient observées dans leurs voyages; mais leur objet principal est de prouver que la canelle des modernes est différente du cinnamome des anciens.

D—P—s.

CAMPION (EDMOND), né à Londres en 1540, n'avait encore que

treize ans lorsqu'il fut distingué de tous ses condisciples de l'école de Christ-Church, pour complimenter en latin la reine Marie à son avènement. Il remplit la même fonction auprès d'Élisabeth, à Oxford, lorsque cette princesse alla visiter l'université, et il soutint une thèse en sa présence avec le plus brillant succès. Après avoir reçu les ordres sacrés, selon le rit anglican, il se réfugia en Irlande pour y faire profession de la religion catholique, s'y livra, pendant un an et demi de séjour, à l'étude de l'histoire de ce royaume, et recueillit des documents précieux. Ses relations avec les personnages de distinction qui désertaient journellement la nouvelle réforme, donuèrent de l'ombrage aux protestants : ce fut pour se soustraire à leurs recherches qu'il repassa en Angleterre, et de là sur le continent en 1570. Après avoir enseigné les humanités, puis la théologie au collège anglais de Douai, Campian alla en 1575 se faire jésuite à Rome. Ses supérieurs l'envoyèrent professer successivement la rhétorique et la philosophie à Prague. Il fut appelé à Vienne, où il se fit une brillante réputation par une pièce de sa composition, sous le titre de *Nectar et ambrosie*, représentée devant la famille impériale. Jusqu'à cette époque, la mission catholique d'Angleterre n'avait été confiée qu'à des prêtres séculiers. Le docteur Allen, qui en était regardé comme le chef, engagea le général des jésuites à y envoyer des membres de sa compagnie. Campian et Parsons furent mis à la tête de la nouvelle colonie. Ils abordèrent dans cette île en 1580. Le premier, peu de temps après son arrivée, publia un écrit intitulé : *Rabsacés romanus, seu decem rationes oblatis certaminis in causâ fidei redditæ aca-*

demis Angliæ. C'était un défi fait au clergé anglican d'entrer en dispute sur les dix points principaux qui séparaient les deux communions, rédigé avec autant d'élegance que de modération. Cet écrit fit du bruit; le succès de la mission en fit encore davantage. Le gouvernement s' alarma des conversions nombreuses qui s'opéraient journellement dans toutes les classes. L'ombrageuse Élisabeth, qui croyait voir des conjurés contre sa personne dans tous les catholiques qui abordaient en Angleterre, entretenait partout des émissaires pour les découvrir et les lui dénoncer. Le secrétaire d'état Walsingham mit des espions aux trousses de Campian et de ses compagnons. Campian fut arrêté à Lyford, dans le Berkshire, et conduit à travers une grande partie de l'Angleterre, portant un écriteau sur sa tête, qui annonçait son nom, son état, et les crimes dont on avait intérêt de le déclarer coupable. La populace de Londres, amentée par cet appareil, l'accompagna jusqu'à la tour, en le chargeant d'imprécations. Cette disposition de la multitude fut alimentée par des pamphlets remplis d'invectives, où les nouveaux missionnaires étaient représentés comme les agents d'une ligue formée entre le pape et le roi d'Espagne contre l'Angleterre; et l'on finit par le mettre en jugement avec d'autres missionnaires. Leur acte d'accusation portait qu'ils avaient juré une obéissance sans bornes à l'évêque de Rome, complote contre la vie de la reine, excitaient les peuples à la rébellion. On leur envoya des théologiens anglicans pour disputer avec eux, en leur refusant les moyens nécessaires pour soutenir une pareille controverse. La plupart des témoins à charge furent choisis parmi les dénonciateurs ou des ap-

tats. Des juges prévenus cherchèrent à les embarrasser par des questions captieuses, à les intimider par des menaces : on les mit à la torture sans pouvoir leur arracher l'aveu d'aucun crime. Campian protesta, au contraire, qu'il avait toujours prié pour le salut de la reine et pour sa conservation. « De quelle reine entendez-vous parler, lui demanda Howard? — C'est d'Élisabeth, votre reine et la mienne, » reprit Campian. Le résultat de cette procédure fut une sentence de mort contre Campian et ses co-accusés. On leur offrit leur grâce et des bénéfices, s'ils voulaient renoncer à leur mission et reconnaître la reine comme chef suprême de l'église anglicane. Sur leurs refus, Campian et trois de ses complices présumés furent pendus à Tyburn, et coupés en quartiers le 1^{er} décembre 1581. Étant montés sur l'échafaud, ils prièrent à haute voix pour la reine et pour la prospérité de son gouvernement. Campian ne manqua pas d'apologistes parmi les catholiques. Sans parler du jésuite Bombino, son biographe (*V. BOMBINO*), qui l'appelle le *trois fois heureux Edmond Campian, prince des premiers martyrs anglais*, le cardinal Alan ou Allyn démontra son innocence et celle de ses compagnons, et prouva que leur mission n'eut jamais d'autre objet que de ramener les anglais à la religion de leurs pères, sans avoir fait la moindre démarche tendant à troubler l'état. On peut lire sur cela la lettre où Campian rend compte de cette mission à son général. On n'y trouve rien qui ait rapport à un complot. Il est encore reconnu qu'avant de partir de Rome, il avait obtenu de Grégoire XIV des modifications importantes à la bulle de Pie V, contre Elisabeth. Hume, trou-

pé par Camden, dont on sait que l'ouvrage avait été altéré, avant l'impression, par Jacques I^{er}, prétend que Campian s'avoua coupable dans ses interrogatoires. Le contraire résulte évidemment des faits que nous avons rapportés. Au surplus, Camden, Collier, Hume et tous les historiens protestants ne lui ont jamais reproché que d'être catholique, et ils conviennent que cette exécution fut une mesure politique, pour calmer les inquiétudes des Anglais sur le projet de mariage du duc d'Anjou, alors à la cour de Londres, avec Élisabeth, projet dans lequel les zélés anglicans voyaient la tolérance du papisme. Wood observe qu'au jugement de tous les écrivains des deux partis, Campian, doux, modeste par caractère, était aimable en société, doué des plus rares talents, orateur éloquent, excellent dialecticien, prédicateur exact dans sa morale, savant dans le grec et le latin. Ces qualités brillent en effet dans ses ouvrages, dont les principaux, outre ceux déjà cités, sont : I. *Neuf articles adressés aux lords du conseil privé*, 1581; II. *ses Conférences à la tour* (en 1581), avec les théologiens anglicans qui lui furent envoyés, publiées par ses propres adversaires, Londres, 1583, in-4°, en anglais; III. *Narratio de divorcio Henrici VIII ab uxore Catharina*, mise au jour par Richard Gibbons, jésuite, Douai, 1622, in-fol., avec l'*Histoire ecclésiast. d'Angleterre*, de N. Hapsfeld, et Anvers, 1631; IV. *Epistola varia ad Mercurianum generalem soc. Jesu*, ibid., même année; V. *Histoire d'Irlande*, en anglais, donnée au public par Jacques Ware, Dublin, 1633, in-fol. Hollingshed avait beaucoup profité de son manuscrit conservé dans la bibliothèque Cottonienne. VI. *Chronologia*

universalis; VII. *Orationes latinae*, Anvers, 1631; VIII. *De imitatione rhetorica*, ibid., même année. Les *Orationes epistolæ* et *De imitatione rhetorica* ont été réunies en un vol. in-8°, à Ingolstadt, 1602. T—D.

CAMPIGLIA (ALEXANDRE), auteur italien qui écrivait à la fin du 16^e. siècle et au commencement du 17^e., est principalement connu par une *Histoire des troubles de la France pendant la vie de Henri-le-Grand*, qui n'est en quelque sorte qu'une histoire de ce roi, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de sa réconciliation avec l'église romaine, proclamée solennellement à Rome le 17 septembre 1595, par le pape Clément VIII. Le titre entier de l'ouvrage, qui comprend depuis 1553 jusqu'en 1594, et non pas seulement les années 1593 et 1594, comme le dit l'auteur de l'*Esprit de la ligue*, est : *Delle turbulenze de la Francia in vita del re Henrico il grande, d'Alessandro Campiglia, lib. X, ne' quali non sol si narra la nascita, l'educatione, la ragione di succedere alla corona, i travagli, le grandi imprese di quel re, le guerre, le leghe, le divisioni del regno, la pace e la libertà donata, ma si trattano politicamente gl' interessi ed i fini particolari ch' hebbero a quel tempo in principi dell' Europa*, Venise, 1614 et 1717, in-4°.; Augsbourg, 1616, in-4°. L'auteur, dans son épître dédicatoire au roi Louis XIII, dit qu'à la nouvelle de l'assassinat de Henri, l'Italie entière avait fondu en larmes, et que lui particulièrement, après s'être livré à sa douleur, avait conçu le projet de tirer vengeance de ce forfait, et, n'ayant point à sa disposition d'autre moyen, de faire la guerre avec sa plume au temps et à la mort. Cette épître offre plusieurs autres singularités. Entre

toutes les raisons qui font regarder à l'auteur S. M. très chrétienne comme le plus grand roi de l'Europe, il compte le privilège d'être le berger des moutons à la toison d'or, qu'il peut tondre quand il lui plaît : *Perchè voi siete il pastore de' montoni dal vello d'oro i quali potete tosare qual hora a voi piace*. L'histoire est écrite de meilleur goût et avec plus de simplicité que l'épître dédicatoire. L'admiration de l'auteur pour la mémoire de Henri IV, et la dédicace même adressée à son fils et son successeur, disent assez quel en doit être l'esprit. Il serait tout-à-fait inexact de dire qu'il n'approuve ni ne blâme la St.-Barthélemi. Il raconte avec beaucoup de sincérité les intrigues de la cour qui amenèrent cette horrible journée, et ne dissimule pas que la reine mère en fut le principal auteur. Il dit que, dès le 22 du mois d'août, commença *la tragédie* par le massacre de l'amiral. Cette sanglante matinée, dit-il ailleurs, fut celle du jour consacré à S. Barthélemi. Il ne parle pas sans doute de cette boucherie du ton dont le ferait un Français; mais il lui donne aussi ce nom de *boucherie*, et, sans quitter ce ton impartial de l'histoire, il blâme peut-être autant ce grand crime, qu'il convenait à un étranger, dans la position où se trouvait alors en Italie un Italien écrivant sur les affaires de France.

G—i

CAMPIGNEULLES (CHARLES-CLAUDE-FLORENT-THOREL DE), né à Montreuil-sur-Mer, le 3 octobre 1737, trésorier de France à la généralité de Lyon, cultiva les lettres et goût, et s'essaya dans presque tous les genres, sans obtenir de succès décisifs dans aucun. Il débuta par un ouvrage intitulé : *le Temps perdu, ou Histoire de M. de C.*, 1756, 1-12. C'est un roman tel qu'on p attendre d'un

jeune homme de dix-neuf ans, qui écrit avant de bien connaître les ressources de sa langue, et qui veut peindre le monde avant de l'avoir vu. Aussi a-t-on dit de ce livre, que ce qu'il y avait de meilleur, c'était le titre. Quelques années après, il entreprit une feuille périodique, intitulée : *le Journal des Dames*, qu'il rédigea depuis le mois de janvier 1759 jusqu'au mois d'avril 1761, ouvrage qui n'a jamais pu s'élever au-dessus du médiocre, bien que la direction en ait été confiée à des écrivains qui lui étaient très supérieurs. Il a encore publié : I. *Cléon*, ou *le Petit-Maitre esprit fort*, 1757, in-12 ; II. *Essais sur différents sujets*, 1758, in-12 ; III. *Anecdotes morales de la fatuité, suivies de recherches et de réflexions sur les petits-maitres*, 1760, in-12 ; IV. *le Nouvel Abailard*, ou *Lettres d'un singe au docteur Abadolf*, 1765, in-8° ; V. *Nouveaux Essais sur différents sujets de littérature*, 1765, in-12 ; VI. *Dialogues moraux*, 1768, in-12. La France littéraire lui attribue une Suite du roman de *Candide*. Campignonilles était membre des académies de Lyon, Angers, Villefranche, Caen, et des Arcadiens de Rome. Il est mort vers 1809. W—s.

CAMPILLO (DON JOSEPH DEL), l'un des ministres de Philippe V, à qui l'Espagne doit deux écrits pleins de sens et de raison, qu'il composa en 1742, et dont son pays aurait dû profiter plutôt. L'un est intitulé : *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne* ; l'autre, *l'Espagne réveillée*. B—c.

CAMPION (DE), nom de trois frères distingués par leur esprit et leurs connaissances, et qui cependant ont été oubliés des biographes, jusqu'au moment où M. le général Grimoard a attiré sur eux l'attention, par

une lettre adressée à M. Barbier, imprimée dans le *Magazin encyclopédique*, année 1808, tom. IV, p. 95. L'aîné, nommé ALEXANDRE, né en 1610, mort à l'âge de soixante ans, publia, en gardant l'anonyme, un volume intitulé : *Recueil de lettres qui pourront servir à l'histoire* (écrites depuis 1631 jusqu'en 1646), et *Diverses Poésies*, Rouen, 1657, in-8°. Ce recueil, dédié à M^{me}. de Fiesque, amie de l'auteur, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, est devenu assez rare. — HERNAI, né le 9 février 1613, mort le 11 mai 1663, a composé des *Mémoires* que M. de Grimoard a publiés en 1806, in-8°, avec des notes. — NICOLAS, né le 6 mars 1616, entra dans l'ordre ecclésiastique. On a de lui : *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale*, imprimés après la mort de l'auteur, Paris, 1704, in-12, par les soins de Garambourg, chanoine d'Évreux. C'est probablement à l'aîné de ces trois frères que l'on doit *la Vie de plusieurs hommes illustres, tant Français qu'étrangers, par de Campion*, Paris, 1637, in-8°.

W—s.

CAMPISTRON (JEAN-GALBERT DE), naquit à Toulouse vers 1656, d'une famille noble originaire du pays d'Armagnac, et fixée à Toulouse depuis le milieu du 16^e siècle, par la charge de capitoul et par celle de procureur-général à la chambre des eaux et forêts. Un duel où Campistron fut blessé dangereusement à l'âge de dix-sept ans, obligea ses parents à l'envoyer à Paris. Il crut s'y sentir des dispositions pour la poésie, obtint des conseils de Racine, et donna sa tragédie de *Virginie*, dont le succès éclipsa celui de *Téléphonte*, pièce fortement protégée par la duchesse de Bouillon. Pour n'avoir pas à lutter une

seconde fois contre la cabale puissante de cette dame, qui avait un moment fait préférer Pradon à Racine, il lui dédia *Arminius*, dont le succès fut plus grand encore; *Andronic* suivit de près : l'affluence fut telle que les comédiens se virent obligés de doubler le prix des places. Cette tragédie offre, sous d'autres noms, l'aventure funeste de dom Carlos, qu'il n'était pas permis de mettre sur la scène sans ce changement. Après *Andronic* vint *Alcibiade*, qui eut encore un plus grand nombre de représentations; le célèbre Baron fit singulièrement valoir cette pièce, en y jouant le principal rôle. Le duc de Vendôme, voulant donner une fête au dauphin, demanda à Racine les paroles d'un opéra. Racine, qui avait renoncé à travailler pour le théâtre, proposa Campistron, qui fit *Acis et Galathée*. La ville confirma les applaudissements que la cour d'Annet avait donnés à cet ouvrage. Deux autres opéras de l'auteur, *Achille* et *Alcide* eurent un sort bien différent; le dernier donna lieu à cette épigramme :

A force de forger, on devient forgeron ;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron ,
Au lieu d'avancer, il recule :
Voyez *Hercule*.

Retourné au Théâtre français, il n'y fut pas d'abord aussi heureux qu'au-paravant : *Phocion* ne reçut qu'un froid accueil; on en fit un beaucoup trop vif à *Phraate*, à cause des allusions qu'il offrait. L'auteur, effrayé de son succès, eut besoin de la protection de la dauphine pour faire cesser les représentations. La pièce ne fut point imprimée, et elle a été perdue, aussi bien que la tragédie d'*Aëtius*; celle d'*Adrien* fut peu suivie. Il n'en fut pas de même de *Tiridate*, qui obtint un succès prodigieux, et resta pendant assez long-temps au théâtre; c'est l'histoire d'Amnon, fils de David,

amoureux de sa sœur Thamar, sujet traité sous des noms empruntés, comme celui de dom Carlos, également par des raisons de convenance. Il ne manquait à Campistron qu'un triomphe sur la scène comique, il l'obtint dans le *Jaloux désabusé*, pièce un peu froide, mais dont la conduite, les caractères et le style ne sont point sans mérite. Il avait fait une autre comédie, intitulée : *L'Amante amant*, pour consoler une actrice de ce qu'elle n'avait pu se montrer en habits d'homme dans la *Femme juge et partie* : il la désavoua, comme étant beaucoup trop libre; on ne l'en a pas moins insérée dans ses œuvres en 3 vol. in-12, Paris, 1750 (1); ainsi qu'une tragédie de *Pompéïa*, qu'on croyait perdue, et dont la perte n'aurait pas été très regrettable. Il s'occupait, sur la fin de sa vie, d'une tragédie de *Suba*, dont on a retenu ces deux vers :

Tu verras que Caton, loin de nous accourir,
Toujours ser, toujours dur, ne saura que mourir.

Le duc de Vendôme, n'ayant pu faire accepter une gratification à l'auteur d'*Acis et Galathée*, le fit son secrétaire des commandemens, comme avait déjà fait, à son égard, le prince de Conti, et, de plus, le nomma secrétaire-général des galères. Il se trouva souvent à côté du prince au milieu des batailles. A Steinkerque, celui-ci le voyant tout près de lui, dit : « Que faites-vous ici, Campistron? — Monseigneur, répondit-il, voulez-vous vous en aller? » La réponse plut au héros. Sur le champ de bataille de Luzzara, le roi d'Espagne récompensa son courage en lui donnant l'ordre de St-Jacques de l'Épée et la commanderie de Ximéni. Le duc de Mantoue lui donna le marqui-

(1) Cette édition, qui est la meilleure, fut donnée par De Bonneval, et Gourdan de Bury, parents de l'auteur.

sat de Penango, dans le Montferrat. Après trente ans de service, il demanda sa retraite au duc de Vendôme; cette démarche fut ridiculement taxée d'ingratitude. Il n'était plus jeune, et il avait acquis le droit de se reposer. Il épousa M^{lle}. de Maniban de Cazaubon, sœur de l'archevêque de Bordeaux, et cousine du premier président du parlement de Toulouse. Il eut de ce mariage six enfants, et mourut presque subitement à Toulouse le 11 mai 1723, âgé de soixante-sept ans. La cause de sa mort fut un abcès au poulmon, et non, comme on l'a dit, un excès de gourmandise, ou un accès de colère contre des porteurs de chaise, qui refusaient de le porter à cause de sa grosseur. Il avait été reçu à l'académie française en 1701. « On » a loué, dit La Harpe, la sagesse de » ses plans : ils sont raisonnables, il » est vrai; mais on n'a pas songé » qu'ils sont aussi faiblement conçus » qu'exécutés. Campistron n'avait de » force d'aucune espèce, pas un ca- » ractère marqué, pas une situation » frappante, pas une scène appro- » fondie, pas un vers nerveux. Il » cherche sans cesse à imiter Ra- » cine; mais ce n'est qu'un apprenti » qui a devant lui le tableau d'un ma- » tre, et qui, d'une main timide et » indécise, crayonne des figures ina- » nimées. La versification de cet au- » teur n'est que d'un degré au-dessus » de Pradon; elle n'est pas ridicule, » mais, en général, c'est une prose » commune assez facilement rimée. » Il s'est fait néanmoins dix éditions de ses œuvres. A—G—B.

CAMPISTRON (LOUIS DE), frère du précédent, entra dans l'ordre des jésuites, cultiva les lettres, suivit aussi le duc de Vendôme dans ses campagnes d'Italie, et mourut à Toulouse, dans la maison professe, au mois de

mars 1757, âgé de soixante-dix-sept ans. Professeur de rhétorique, orateur et poète, il mit en vers plusieurs pensées de Sénèque, composa une tragédie d'*Absalon*, qui est perdue, et prononça les *Oraisons funèbres* des deux dauphins fils et petit-fils de Louis XIV, imprimées à Toulouse en 1711 et 1712, in-4°. On trouve dans les recueils de l'académie des jeux floraux plusieurs pièces de poésie de Louis de Campistron : une ode sur le *Jugement dernier*, une idylle sur *la Mer*, l'*Éloge de l'Amitié* et le *Portrait du Sage*. On remarque dans ses vers, comme dans ceux de son frère, plus de facilité que de verve, et point de coloris. V—VE.

CAMPO (ANTONIO). Voy. CAMPI. CAMPOLONGO (EMILE), né à Padoue en 1550, y étudia la médecine, et devint, à l'âge de vingt-huit ans, professeur de médecine dans l'université de cette ville. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, en 1604. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Arthridide liber unus; De variolis liber alter*, Venise, 1586 et 1596, in-4°. II. *Nova cognoscendi morbos methodus, ad analyseos Capivaccianæ normam expressa*, Viterbe, 1601, in-8°, publié par Jean Jessen; III. *De lue venerea libellus*, Venise, 1625, in-fol., avec les discours de Paul Benius; IV. *De vermibus; De uteri affectibus deque morbis cutaneis*, Paris, 1634, in-4°, avec la *Médecine pratique* de Fabricio d'Aquapendente : ces deux derniers ouvrages n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. S—V—Y.

CAMPOMANES (D. PEDRO RODRIGUEZ, comte DE), célèbre ministre espagnol, directeur de l'académie royale, fondée en 1758 par Philippe V, et grand-croix de l'ordre de Charles III, naquit dans les Asturies,

au commencement du 18^e. siècle. Il servit et illustra sa patrie par ses talents et son érudition, par ses vues élevées en administration et en politique, en même temps que ses ouvrages étendirent sa réputation dans toute l'Europe, et le mirent au premier rang des écrivains de sa nation. Il fut nommé correspondant de l'académie des belles-lettres de Paris, et, sur la présentation de Francklin, membre de la société philosophique de Philadelphie. Les auteurs espagnols du 18^e. siècle louent à l'envi ses talents, sa probité, sa bienfaisance. Cabarrus disait qu'il n'avait jamais vu un homme plus instruit, ni qui fût doué d'une plus étonnante mémoire. « Quelle louange, » dit Cavanilles, n'est point au-dessous de celle qu'a méritée cet excellent citoyen, ce grand magistrat, ce savant si éclairé! Voyez-le, comme directeur de l'académie de l'histoire, donner l'exemple, dans ses ouvrages, du bon goût et de la critique. Voyez l'homme d'état et le patriote instruire le peuple, encourager son industrie par les écrits les mieux pensés; démontrer aux uns leur intérêt dans les progrès de l'agriculture et des fabriques, prouver aux autres l'abus d'un genre de culture ou de commerce, et leur apprendre à en substituer un autre plus utile. Considérez-le enfin comme magistrat, et lisez les ouvrages qui l'immortalisent. » (*Observations sur l'article Espagne de l'Encyclopédie*, Paris, 1784, p. 61 et suiv.). Les étrangers ne furent pas moins justes envers Campomanès. Bougainville, qui travaillait sur le *Périple* d'Hannon lorsque le savant Espagnol en publia une traduction en 1756, parla de ce travail avec beaucoup d'éloges. Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, juge en ces termes les écrits de Campo-

manès sur l'économie politique : « Il y a peu d'auteurs, même parmi les nations les plus versées dans le commerce, qui aient poussé si loin leurs recherches, avec une connaissance aussi approfondie de ces différents objets, et avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux et populaires, ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zèle ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. » (Tom. IV, p. 415, note 98). Campomanès s'éleva par son propre mérite. Il s'était acquis la réputation du jurisconsulte le plus habile et le plus désintéressé de toute l'Espagne, lorsque Charles III le nomma, en 1765, fiscal du conseil royal et suprême de Castille. Ce fut par ordre de ce conseil qu'il publia plusieurs discours et mémoires, entre autres ceux qui ont pour titre : *Discurso sobre el fomento de la industria popular*. Madrid, 1774, in-8^o., et *Discurso sobre la education popular de los Artisanos y su fomento*, Madrid, 1775, in-8^o. Robertson dit, en parlant de ces deux ouvrages : « Presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce, tant domestique qu'étranger, s'y trouvent discutés. » Campomanès rédigea aussi, par ordre du conseil, un *Mémoire sur les approvisionnements de Madrid*, 1768, 2 vol. in-8^o., et un autre *Mémoire relatif aux abus de la mesta* (1). Ma-

(1) On appelle *mesta* la réunion d'environ six mille bêtes à laines, mises sous la conduite d'un mayoral, qui a sous lui cinquante bergers et cinquante chiens. Chaque *mesta* est divisée en dix compagnies, dont les mérinos qui les composent appartiennent à différents propriétaires. On leur rendroit à douze cents ans l'usage de faire voyager les *mestas* deux fois par an. Elles font de cent à cent quarante lieues, enlèvent cinquante mille hommes à l'agriculture, et causent des dévastations considérables sur les propriétés particulières. Bourgoin et M. de Laborde évaluant à cinq mil-

drid, 1791. Ce fut encore par un ordre du conseil que Campomanès publia un *Mémoire en réponse aux lettres écrites par Isidore de Carvajal, évêque de Cuença*, Madrid, 1768, in-fol. Ce prélat avait écrit à l'archevêque de Thèbes, confesseur de Charles III, que l'église d'Espagne était attaquée dans ses biens, dans ses immunités et dans ses ministres. Campomanès confondit aisément le zèle inconsidéré de l'archevêque. Il avait déjà publié, en 1765, un savant *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1 vol. in-folio, et avait démontré, par l'histoire, l'intervention constante de l'autorité civile pour empêcher les aliénations illimitées en des mains mortes. Cet ouvrage, à la suite duquel on trouve une notice des lois publiées à ce sujet en Espagne depuis les Goths, fut traduit en italien, par ordre du sénat de Venise, et il en parut la même année, en 1777, deux éditions, l'une à Venise, 2 vol. in-4°, l'autre à Milan, 3 vol. in-8°. Campomanès avait secondé le comte d'Aranda dans la difficile entreprise de l'expulsion des jésuites d'Espagne. Il avait aussi fait établir la liberté du commerce des grains, en publiant à Madrid en 1764 un mémoire sur ce sujet. Il s'était occupé des impôts, en rédigeant un mémoire sur les abus existants dans leur répartition, Madrid, 1757, in-4°. Il avait travaillé à détruire la mendicité, en faisant imprimer, en 1765 et 1764, deux mémoires sur la police relative aux Bohémiens; sur les moyens d'employer utilement les vagabonds et autres gens sans aveu. A l'avènement de Charles IV, en 1788, Campomanès fut nommé président du conseil de

Castille, et ensuite ministre d'état. A cette époque, il présida les cortès du royaume, et son crédit paraissait établi sur des bases inébranlables; mais lorsque le comte de Florida-Blanca s'éleva dans la faveur du roi, Campomanès fut écarté du conseil et perdit tous ses emplois. Il supporta sa disgrâce avec courage et dignité, et mourut dans les premières années du 19^e siècle, et non en 1788, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*, tout en lui faisant d'ailleurs composer un livre en 1791. Il nous reste à faire connaître quelques autres ouvrages de Campomanès : I. *Dissertation historique sur l'ordre et la chevalerie des Templiers*, Madrid, 1747. L'auteur traite de l'origine, des progrès, des règles et de l'extinction de cet ordre. On trouve, dans le même ouvrage, des recherches historiques sur les ordres de St.-Jean-de-Jérusalem, de St.-Jacques, de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, de Christ, etc. II. *Antiquité maritime de la république de Carthage, avec le Périphe d'Hannon, traduit du grec, avec des notes*, Madrid, 1756. Campomanès a traduit le *Périphe d'Hannon* sur l'édition d'Hudson, 1608. Il réfute, dans les notes, Henri Dodwell, qui a nié l'authenticité de l'ouvrage du capitaine carthaginois, et donne une notice de toutes les éditions qui en ont été faites en Espagne et ailleurs. III. *Noticia geografica del reyno y caminos de Portugal*, Madrid, 1762, in-8°. IV. *Itinéraire des routes de poste, tant d'Espagne que des pays étrangers*, Madrid, 1762, in-8°, composé par ordre du roi Charles III; V. *Appendice à l'éducation des artisans*, Madrid, 1775-77, 4 vol. in-8°. Campomanès expose dans cet ouvrage les motifs qui ont occasionné la décadence des arts et des métiers en Espagne.

Sans le nombre des mutations voyageurs. Les cortès ont toujours eu vain demandé la suppression des mest-a.

Le gouvernement envoya un grand nombre d'exemplaires des écrits de l'auteur sur l'industrie populaire et l'éducation des artisans aux évêques et aux gouverneurs de province, en leur ordonnant de les propager. VI. *Avis sur la formation des lettres*, Madrid, 1778. Campomanès, réfléchissant sur le mécanisme des lettres, crut reconnaître qu'elles pouvaient toutes se réduire à ces quatre signes, I, C, J, S, et cette observation devint la base de son traité. On a encore de lui un *Discours historique* sur les droits de l'infante Marie à la couronne de Portugal, et sur ceux qui en émanaient en faveur de Charles III; un discours sur la chronologie des rois Goths; une *Dissertation latine* sur l'établissement des lois et sur l'obligation de s'y conformer. Ce dernier ouvrage fut adressé à l'académie de Bastia en Corse, où il ne parvint qu'après la clôture du concours: il obtint cependant une mention honorable. Campomanès traduisit encore de l'arabe, en 1751, avec D. Miguél Casiri, deux chapitres d'Ebn-el-Auam sur l'art de cultiver la terre. Il publia depuis une traduction du *Traité des dieux et des hommes*, attribué à Saluste, préfet des Gaules dans le 4^e siècle. Il donna une édition des ouvrages du célèbre bénédictin Feijoo, dont il a écrit la vie, et une édition, avec des notes, du *Projet économique* de Bernard Ward. Enfin, il a laissé manuscrite une *Histoire générale de la marine espagnole*. Tous ses ouvrages sont estimés, mais on préfère ceux qu'il composa sur l'économie politique. V—VE.

CAMPRA (ANDRÉ), musicien célèbre, naquit à Aix le 4 décembre 1660. Nommé maître de la chapelle du roi, il s'acquit une grande réputation par ses motets, qui lui méritèrent

la place de maître de musique de la maison professe des jésuites, et ensuite la maîtrise de la métropole; mais bientôt, trouvant les bornes de la musique sacrée trop étroites pour son génie, il s'unit aux premiers poètes de son temps, et travailla pour l'Académie royale de musique, dont il fut un des plus fermes soutiens. On a de lui: I. des *Cantates françaises*, long-temps estimées; II. Recueils de motets à une, deux et trois voix, 1706, 1710, etc.; III. (tragédies-opéras) *Hésione*, 1700; *Tancrede*, 1702; *Télémaque*, 1704; *Alcine*, 1705; *Hippodamie*, 1708; *Iphigénie en Tauride*, 1711 (en société avec Desmarests); *Idoménès*, 1712; *Téléphe*, 1713; *Camille*, 1717; *Achille et Déidamie*, 1735; IV. les ballets suivants: *l'Europe galante*, le *Carnaval de Venise*, le *Destin du nouveau siècle*, *Aréthuse*, *fragments de Lulli*, le *Triomphe de l'Amour*, les *Fêtes vénitiennes*, les *Amours de Mars et de Venus*, les *Agés*, la *Fête de l'Isle-Adam*, les *Muses rassemblées par l'Amour*, et le *Jaloux désabusé*. Intermédiaire entre Lulli et Rameau, Campra ne contribua pas moins puissamment qu'eux à tirer de la barbarie la musique française. Ses compositions, sans être aussi savantes que celles du créateur de l'harmonie, ont plus de naturel, plus de vérité que celles du florentin, et présentent un progrès sensible vers le but indiqué au génie. Aujourd'hui, elles seraient illisibles. Campmourut à Versailles, le 29 juillet 1744, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

D. L.
CAMPS (FRANÇOIS DE), né à Amiens, le 31 janvier 1643, fut élevé auprès de son parent, M. de Serros, premier archevêque d'Albi, qui le choisit pour son grand-vicaire, et lui procura ensuite l'évêché de Pamiers;

n'ayant pu en obtenir les bulles, fut dédommagé par l'abbaye de y, diocèse de Reims. Il mourut le 15 août 1723, âgé de quarant-un ans. Appliqué de bonne heure aux études historiques, sous la direction de Bouteroue, de DuCange, de Le Coite, et de dom Mabillon, il commença à se faire connaître par *Dissertation sur une médaille antonine Caracalla*, Paris, 1677. Succès de cette dissertation le déterminà à se livrer tout entier à l'étude des médailles; il en fit une collection, qui devint bientôt une des belles de la France, et qui passa entre les mains du maréchal d'Estrées, et de la bibliothèque du roi (Voy. DE BOZE). L'abbé a publié l'explication des plus belles médailles en grand bronze de la bibliothèque, sous ce titre : *Selecta numismata in ære maximi moduli*, Paris, 1693, in-4°. L'abbé de Camps a publié l'édition des *Entretiens effectifs avec Dieu, sur les cent cinquante psaumes*, composés par de Camps, auxquels il a joint un éloge de son auteur, prélat (Paris, 1688, 3 vol. in-8, ibid., 1702, id.) Il avait aussi beaucoup travaillé sur l'histoire; on a de lui un grand nombre de dissertations imprimées, soit manuscrites, soit imprimées, sur l'histoire de France, et dont plusieurs ont été insérées dans les *Mémoires de la Bibliothèque de la France*. On en trouve encore dans les *Annales* par M. de Camps.

chef les Parisiens, dont le chef-lieu était Lutétie, lorsque Labiénus, lieutenant de César, s'approcha de cette ville. Camulogène, alors avancé en âge, mais ayant la réputation d'un habile capitaine, rassembla une armée nombreuse, et se couvrit d'un grand marais qui était sur la gauche de la Seine, et versait ses eaux dans cette rivière, au-dessus de Lutétie. Labiénus n'ayant pu forcer le passage, marcha sur *Melodunum* (Melun), dont la plupart des habitants étaient accourus à la défense de Paris, et se trouvaient dans l'armée de Camulogène. Le lieutenant de César passa la Seine à Melun, remonta la rive droite, et s'avança de nouveau vers Lutétie. Décidé à ne pas sortir de son camp, et craignant que Labiénus ne se fortifiât dans Lutétie, Camulogène mit le feu à la ville, en fit rompre les ponts, et garda sa position défendue par le marais, n'étant séparé des Romains que par le fleuve. Cependant, quelque temps après, on en vint aux mains. La bataille se livra dans la plaine d'Issy et de Vaugirard. Les Gaulois combattirent avec un grand courage : Camulogène leur en donnait l'exemple, et, malgré son grand âge, se portait partout où était le danger. Le combat fut vif et opiniâtre; mais enfin le chef des Gaulois tomba dans la mêlée, et périt les armes à la main. V—VE.

CAMUS DE BEAULIEU (N. LE), succéda au seigneur de Giac dans la faveur de Charles VII. Loin d'être effrayé de la fin tragique de son prédécesseur, que le connétable de Richemont avait fait enlever et exécuter sans forme de procès, il abusa de son crédit avec une insolence inouïe, au point que les princes et les courtisans, jaloux de l'arrogance du nouveau favori, prièrent le connétable de le faire déshonorer. Le Camus de Beau-

assassiné près de Poitiers en 1426, et Richemont, servant son souverain malgré lui-même, et le défaisant, dit le président Hénaut, d'une manière à la vérité bien audacieuse, des mauvais sujets dont il se laissait obséder, lui dit, pour toute justification, qu'en faisant bonne justice de Giac et de Le Camus, il n'avait eu en vue que le bien de l'état et la gloire du roi. V—VX.

CAMUS (JEAN-PIERRE), évêque de Belley, né à Paris le 3 novembre 1582, d'une famille originaire d'Auxonne, et connue par le surnom de *Pont-Carré*. Il se déclara hautement et avec courage contre les moines, à une époque où il n'était pas sans danger de les attaquer, puisqu'ils avaient des protecteurs puissants à la cour, et pour appui un homme du caractère de Richelieu. L'évêque de Belley, ami de S. François de Sales, et qui se faisait gloire d'être son disciple, n'était ni assez adroit, ni assez courtisan pour calculer la direction la plus convenable à ses intérêts: Il était témoin des désordres où vivaient alors la plupart des moines mendiants; il connaissait leurs mauvaises mœurs et leur ignorance absolue, et il n'écouta que son zèle en criant contre ces abus; mais ce même zèle l'emporta au-delà des bornes que la charité aurait dû lui prescrire. Dans ses écrits contre les moines, il montra beaucoup d'aigreur et de passion; il les accablait de railleries et même de turlupinades, suivant le mauvais goût du temps; il les comparait, avec leurs courbettes, à des cruches qui se baissent pour mieux s'emplir. « J.-C., disait-il, avec cinq » pains et trois poissons, ne nourrit » que trois mille personnes, et qu'une » seule fois en sa vie; S. François, » avec quelques aunes de bure, nourrit tous les jours, par un miracle pépétuel, quarante mille sainéants. »

Les titres seuls des livres que l'on publia contre les moines annoncent qu'il ne les ménageait pas plus ses écrits qu'en chaire et dans la société. C'étaient : *le Rabat-je triomphe monacal; la Désappropriation claustrale; le Traité de l'ouvrage des moines; le Dir désintéressé*, etc. Ceux-ci lui répliquèrent par des injures; et, de-là, un qui ne finit que par l'intervention du premier ministre. « Je ne trouve » cun autre défaut en vous, lui » cardinal, que cet acharnement » vous avez contre les moines » cela je vous canoniserais. — » Dieu, répliqua le pieux évêque » nous aurions l'un et l'autre » nous souhaitions : vous seriez » et je serais saint. » Cette réplique peint le caractère de Camus, et sert pour le faire connaître. L'évêque de Belley écrivait avec une étonnante et, malgré les dévouements de son ministère, qu'il ne savait tous exactement, il trouva le temps de composer, sur divers sujets, des ouvrages, dont le plus s'éleva au-delà de deux cent cinquante volumes, et qui de style se ressent de la précipitation avec laquelle il écrivait; mais abondant, vif, animé, plein de verve, aussi ne manquait-il pas de lecteurs. Connaissant le goût de son siècle pour le merveilleux et le fantastique, où le cœur est intéressé, l'intention de remédier au mal par la lecture de ces romans, il écrivit des romans spirituels qui eurent un très grand succès. Ils sont intitulés : *thée, Alcime, Daphnide, Héthé, Carpie, Spiridion, Alexandre*. Ce dernier est en 6 gros volumes. Il avait proposé à Camus plusieurs autres romans, qu'il ne put achever, a constamment que j'ai épousé

t-il, est assez belle pour un
 » Après vingt années de
 lans son évêché, il s'en dé-
 agrément du roi, qui lui fit
 en échange, l'abbaye d'Au-
 Normandie, où il se retira.
 évêque de Rouen, de Harlay,
 aissait le zèle apostolique de
 c détermina à quitter sa soli-
 prendre la direction du dio-
 le titre de vicaire-général. Il
 nça la vie laborieuse qu'il
 née à Belley, visitant les pau-
 nsolant les malades, tenant
 érences, établissant des mis-
 prêchant lui-même très sou-
 sermons se ressentent de sa
 du mauvais goût qui, de son
 léshonorait la chaire, et dont
 ue eut tant de peine à la
 Les compilateurs d'anecdotes
 t plusieurs traits, dans le
 desquels nous choisirons le
 Il prêchait pour une prise
 et il commença son sermon
 manière : « Messieurs, on re-
 ande à vos charités une jeune
 selle qui n'a pas assez de bien
 faire vœu de pauvreté. » Ca-
 tant renaître en lui le goût
 rait, vint établir sa demeure
 tal des incurables de Paris,
 lessein d'y consacrer le reste
 ours au service des pauvres ;
 roi l'ayant nommé à l'évêché
 il se soumit à cet ordre, et
 sait à se rendre dans son nou-
 vécèse, lorsqu'il mourut le 26
 152, âgé de soixante-dix ans.
 humé dans l'église des Incura-
 mme il l'avait demandé. On a
 é à Camus de manquer de ju-
 ; mais il était le premier à en
 r, avec cette candeur qui lui
 urelle. Un jour, S. François-
 se plaignait à lui de son peu
 oire : « Vous n'avez pas, lui

» dit Camus, à vous plaindre de vo-
 » tre partage, puisque vous avez la
 » très bonne part, qui est le juge-
 » ment. Plût à Dieu que je pusse vous
 » donner de la mémoire, qui m'afflige
 » souvent de sa facilité (car elle me
 » remplit de tant d'idées que j'en suis
 » suffoqué en prêchant et même en
 » écrivant), et que j'eusse un peu de
 » votre jugement; car de celui-ci je
 » vous avoue que j'en suis fort court. »
 A ce mot, S. François-de-Sales se mit
 à rire, et l'embrassant tendrement,
 lui dit : « En vérité, je connais main-
 » tenant que vous y allez tout à la
 » bonne foi. Je n'ai jamais trouvé
 » qu'un homme avec vous qui m'ait
 » dit n'avoir guère de jugement; car
 » c'est une pièce de laquelle ceux qui
 » en manquent davantage, pensent en
 » être les mieux fournis. » Les ou-
 vrages de Camus ne méritent pas, pour
 la plupart, d'être tirés de l'obscurité;
 ou en trouvera la liste dans les *Mé-
 moires de Nicéron*, tom. XXXVI,
 pag. 105-138. Nous nous contente-
 rons d'indiquer, comme les plus re-
 marquables : I. *les Evénements sin-
 guliers*, 6^e édition, Paris, 1660, in-
 8^o; II. *l'Avoisinement des protes-
 tants de l'Eglise romaine*, Paris,
 1640; Rouen, 1648, in-8^o, réim-
 primé sous le titre de *Moyens de
 réunir les protestants avec l'Eglise
 romaine*, Paris, 1705, in-12, par
 les soins et avec des additions de
 Rich. Simon. « L'ouvrage en lui-mê-
 me, dit Nicéron, est le meilleur qu'ait
 fait l'auteur. » (1) III. *L'Esprit de S.
 François de Sales, évêque de Ge-*

(1) Richard Simon, qui n'aimait pas Bossuet, insinua, dans son édition, que ce prélat, dans *l'Exposition de la foi catholique*, n'était guère que le copiste de l'évêque de Belley, quoique les deux auteurs n'eussent d'autre ressemblance que d'avoir travaillé sur le même sujet et dans les mêmes vues. L'objet de Camus est de prouver que la réunion n'est pas impossible, et de présenter les moyens d'y parvenir. Les remarques de Richard Simon sont curieuses et intéressantes.

nève, Paris, 1641, 6 vol. in-8°; on doit donner la préférence à l'édition abrégée de 1727, 1 vol. in-8°, réimprimé plusieurs fois; elle est dégagée de tout ce qui était étranger au sujet, et l'éditeur (M. Collot, docteur de Sorbonne) a rendu un véritable service aux personnes pieuses, en leur facilitant la lecture d'un livre utile et agréable. Camus prononça trois discours devant les états-généraux de 1614; ils furent imprimés à Paris, 1615, in-8°; ce livre singulier et curieux est fort peu connu aujourd'hui, et n'est pas même indiqué dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de la France*, ni dans le *Moréri* de 1759, quoiqu'on y trouve une longue liste des ouvrages de Camus.

W—s.

CAMUS (ETIENNE LE), cardinal, évêque de Grenoble, né à Paris en 1632, d'une illustre famille de robe, qui a produit un célèbre lieutenant civil, plusieurs procureurs-généraux et présidents à la cour des aides, mena une vie galante et dissipée à la cour, où il était attaché par une charge d'aumônier du roi. « On a, remarquait-il dans » la suite, dit de moi plus de mal que je » n'en avais fait alors, et depuis, plus » de bien que je n'en mérite. » En quittant la cour, il se mit sous la direction de M. Pavillon, évêque d'Aléth, et il songeait à aller faire pénitence dans la retraite, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Grenoble en 1671. Son premier mouvement le portait à refuser, mais ses amis lui représentèrent sa promotion comme une faveur de la Providence, qui lui offrait ce moyen de réparer le scandale que sa vie pouvait avoir donné. Il se rendit à leurs conseils. L'arrivée du nouveau prélat dans son diocèse fut marquée par des actes de désintéressement, et il se livra sans réserve au salut du troupeau

qui lui était confié, se mit à la tête des missions, visita chaque année, pendant trois mois, environ cent paroisses, sans être rebuté par la difficulté des chemins, dans un pays rempli de montagnes escarpées et de gorges presque impénétrables. Il animait tout par son zèle, pénétrait les cœurs par l'onction de ses sermons, portait la paix dans les familles par un esprit de conciliation qui terminait tous les différends, répandait d'abondantes aumônes qui excédaient souvent le revenu de son évêché. Sa vie domestique retraçait celle des évêques de la primitive église. Il couchait sur la paille, portait un cilice, jeûnait une grande partie de l'année, faisait une abstinence continuelle, ne vivait que de légumes, quoiqu'il fit servir de la viande pour les autres personnes qui étaient à sa table. Il fallut qu'Innocent XI l'obligeât à manger du poisson, et que les médecins le forçassent de se nourrir avec de la viande pour le besoin de sa santé, pendant les cinq dernières années de sa vie. Il fut fait cardinal en 1686. Le chapeau avait été demandé pour M. de Harlay, archevêque de Paris. Innocent XI, qui n'aimait pas ce prélat, l'envoya, de son propre mouvement, à l'évêque de Grenoble (1). On le manda en cour. M. de Harlay était avec Louis XIV, lorsque le nouveau cardinal parut devant ce prince. Le monarque ayant voulu lui faire des reproches, l'évêque de Grenoble, qui se tirait toujours d'affaire par quelque plaisanterie, lui dit, en montrant

(1) Les mémoires de temps ont défini à cette occasion plusieurs anecdotes suspectes, en montrant leurs circonstances. L'abbé de Choisi raconte qu'au lieu d'attendre de recevoir la brette de mains du roi, il la prit impatiemment de la main de l'abbé Servien, chargé de la lui porter directement, et que, dès ce même jour, il s'en fut paré en mangeant ses carottes. Il serait possible que l'épigramme des carottes eût amené l'abbé de l'impudence, peu croyable de la part d'un prélat qui n'accepta le cardinalat que sur la cession d'Arnaud et de Nicole.

impéteur : « Sire, voilà le cardinal Camus, et voici le cardinal Leus, » en se montrant lui-même. Maisanterie fit rire Louis XIV, chose n'eut pas d'autre suite. Ses curés se plaignait un jour et ne pouvoir empêcher ses parrains de danser les dimanches et
 « Eh! monsieur, répondit le cardinal, laissez-leur au moins la liberté de secouer leur misère. » Le cardinal mourut à Grenoble le 12 septembre 1707 : les pauvres furent ses héritiers. Il avait fondé deux séminaires dans sa ville épiscopale, pour l'un des parrains; l'autre à St.-Martin-serre, pour les jeunes gens qui vivaient à la cléricature. La mémoire de ce saint évêque se conserve avec vénération dans le diocèse grâce à ses vertus et qu'il vivait avec son zèle. Il avait fait imprimer à Grenoble l'ordonnance du cardinal Carpegna, vicaire du pape, sur le luxe des femmes. Ce fut à sa suggestion que Genest, depuis évêque de Vaison, composa la *Théologie morale de Grenoble*. On a de lui un recueil d'*Ordonnances synodales* de Vaison, une *Défense de la virginité perpétuelle de la mère de Dieu*, 1680, in-12; un *Traité de charité*, pour l'instruction d'une paroisse de la religion réformée qui voulait à se faire catholique (*Voyez DE*). On trouve huit de ses *Lettres* parmi celles du docteur Arnould. M. de La Motte a donné l'abrégé de sa vie, Paris, 1760, in-12 de 67 pag.) M. de Duvillard, chanoine de St.-Gervais de Grenoble, a publié : *Discours sur la vie et la mort de M. le cardinal Le Camus*, accompagné d'une épître qui contient l'état des fondations et legs du cardinal dans son diocèse, et un extrait de ses lettres, et des notes critiques et historiques,

Lausanne (Grenoble), 1748, in-12. Ce discours est une oraison funèbre du cardinal, prêchée à huis clos par le P. Molinier de l'Oratoire, dans un couvent de religieuses, parce que Le Camus avait défendu qu'on lui décernât aucun éloge public après sa mort. Cette oraison funèbre a été mutilée en divers endroits par l'éditeur. T—D.

CAMUS (JEAN LE), frère cadet du cardinal, conseiller de la cour des aides, puis maître des requêtes, intendant en Auvergne, et enfin lieutenant civil au Châtelet de Paris, exerça pendant quarante ans cette dernière charge avec la réputation de l'un des plus intègres et des plus habiles magistrats de son siècle. Il mourut le 28 juillet 1710, âgé de soixante-trois ans. Il a fait des notes sur la coutume de Paris, dont Ferrières enrichit la seconde édition de sa compilation de tous les commentateurs de cette coutume, 4 vol. in-fol., 1714. Le Camus publia aussi les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont Denisart donna une nouvelle édition, avec des notes, 1769, in-4°. B—A.

CAMUS DE NELSONS (CHARLOTTE LE), de l'académie des *Muses*, de Padoue, est un nombre des femmes qui ont cultivé avec succès la poésie française; elle mourut le 23 juin 1702. Ses poésies, qui se trouvent éparses dans divers recueils ou dans les journaux du temps, n'ont jamais été réunies; on en trouve quelques-unes dans l'*Histoire littéraire des Femmes françaises*, Paris, 1769, 2^e partie, pag. 122. André Le Camus, son mari, était conseiller d'état. — CAMUS (Nicolas), docteur et professeur en droit à l'université de Paris, était natif de Troyes en Champagne. On connaît de lui : 1. *Academia Parisiensis pro assertionibus juris sui adversus mancipium factionem postulatam, ad Pompeium Bellorinum*

ejusdem res gestas carmine panegyrico exponens, Paris, 1658, in-4°. C'est une requête en vers latins qu'il avait adressée au premier président Pomponne de Bellievre, pour soutenir quelques droits de l'université de Paris. II. *Ad Joan. Bapt. Colbert Elegia*, ib., in-fol., sans date; III. il a été l'éditeur du *Térence, ad usum Dolphini*, Paris, 1675, in-4°; Londres, 1688, 1709, in-8°. Les notes et commentaires qu'il y a joints font encore un peu rechercher cette édition.

C. M. P.

CAMUS (FRANÇOIS JOSEPH DES), né le 14 septembre 1672, à Pichonné, village près de St.-Michel, en Lorraine, fit ses premières études sous les jésuites, à Bar-le-Duc, et obtint ensuite, par le crédit de ses parents, une bourse au collège de la Marche, à Paris. Son cours de philosophie achevé, il entra au séminaire de Verdun, et en sortit au bout de deux ans, pour retourner à Paris, où il commença à se livrer à son génie pour la mécanique. Quelques machines de son invention, entre autres un carrosse qui avait ceci de remarquable, qu'il ne pouvait pas verser, et que les cahots y étaient insensibles, furent approuvées par l'académie des sciences, qui ouvrit ses portes à Des Camus en 1716. Encouragé par cet honneur, il publia, en 1722, in-8°, Paris, un *Traité des forces mouvantes*, ouvrage rare et curieux, dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque de Lorraine*, pag. 219-225. Le marquis de Serbois attaqua quelques-uns des principes que Des Camus y énonce sur le mouvement des corps, par une lettre imprimée dans le *Journal des Savants*, février 1723. Il lui répondit dans le même *Journal*, juillet 1724. Des Camus eut part à la nouvelle édition de la *Mécanique* de Varignon, donnée par de

Beaufort, Paris, 1725, 4 vol. in-4°. On a encore de lui un *Traité du mouvement accéléré par des ressorts et des forces qui résident dans les corps en mouvement*, imprimé dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1728. Des Camus, qui n'avait d'autre ressource qu'un bénéfice peu considérable, passa en Hollande, pour y faire l'essai d'une machine propre à soulager les rameurs; il en fut rappelé quelque temps après; mais, ne recevant aucune récompense de ses travaux, il partit pour l'Angleterre en 1732, dans l'espoir d'y trouver un emploi plus utile de ses talents, et y mourut, sans qu'on sache précisément à quelle époque. Il avait été exclus de l'académie, pour cause d'absence, le 4 décembre 1723. W—1.

CAMUS (CHARLES-ÉTIENNE-LOUIS), né à Cressy en Brie, le 25 août 1699, montra dès son enfance un goût naturel pour les mathématiques. Ses parents, malgré la modicité de leur fortune, cédèrent à ses instances en l'envoyant faire ses études à Paris. Il entra au collège de Navarre: en très peu de temps il surpassa tous ses condisciples. Après les devoirs de la classe, il trouvait encore le loisir de cultiver les mathématiques, et les progrès qu'il fit dans cette science l'ayant mis à même d'en donner des leçons, au bout de deux années il fut en état de se passer des secours de ses parents. A sa sortie du collège, il apprit la géométrie sous Varignon. En 1721, il concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences, sur la manière la plus avantageuse de mâter les vaisseaux. Bouguer remporta le prix; mais le mémoire de Camus annonçait un talent si décidé, que la société qui n'avait pu le couronner s'empressa d'en recevoir l'auteur. Assidu aux séances de l'académie, il y

rs mémoires intéressants, les remarquables sont celui *brées vives* et celui *sur les roues et les ailes des pprimés* dans le recueil de , années 1728 et 1733. du nombre des académiniés dans le Nord pour déla figure de la terre. De re-737, il s'occupa d'un ou-*l'Hydraulique*, qu'il comsa compagnie en 1739. Des importants furent enfin rés par la place d'examinateur du génie et de l'artillerie. La es mathématiques avait fait es progrès depuis un siècle, es élémentaires devenaient ts. Camus sentit de quelle nit pour les élèves du génie tillerie, un ouvrage de ce e fut pour eux qu'il composa s *de mathématiques*, livre is effacé par ceux qui ont us, et dont la meilleure édielle de Paris, 1766, 4 vol. société royale de Londres me Camus l'un de ses meml'année précédente : il était sseur de géométrie, et secréétuel de l'académie d'archimourut le 2 février 1768, n grand nombre d'ouvrages ts dont on ignore le sort. n de Fouchy prononça son rimé dans le recueil de l'aca sciences, année 1768.

W—s.

JS (ANTOINE LE), docteur : la faculté de médecine en té de Paris, né dans cette 1722, jouit pendant sa vie ez grande réputation, due à es formes aimables, à quelns littéraires, au caractère le quelques-uns de ses oue médecine, et enfin à son

talent pratique. Il fit ses premières études à Clermont, les acheva au collège d'Harcourt, à Paris, et, à dix-sept ans, était déjà maître-ès-arts à l'université. Étant devenu alors disciple de Ferrein, en 1742, il fut reçu bachelier à la faculté de médecine de Paris. Les épreuves de son baccalauréat eurent cela de remarquable, qu'elles fournirent au jeune Le Camus prétexte à satisfaire son goût pour la poésie. Quelques-unes furent remplies en vers français. Reçu docteur, il débuta de même par dédier à la faculté un petit poème sur l'amphithéâtre que cette compagnie venait d'élever à ses frais : *Amphitheatrum medicum, poema*, Paris, 1745. Il se chargea ensuite de la partie médicale dans le *Journal économique* (de 1753 à 1765), et la traita avec beaucoup de talent. Le Camus devint célèbre ; les académies de la Rochelle, Châlons-sur-Marne, Amiens, etc., se l'associèrent. En 1762, il fut appelé à professer dans les écoles ; il prononça alors un discours latin sur les moyens de faire avec succès la médecine à Paris. En 1766, chargé de professer la chirurgie française, il ouvrit aussi son cours par un discours français tendant à prouver que la chirurgie n'est pas un art difficile. Il mourut à Paris le 2 janvier 1772, dans sa 50^e. année, après avoir publié, outre les ouvrages que nous avons déjà cités : I. *La Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; *ibid.*, 1769, in-4^o. et 2 vol. in-12 ; II. *Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté*, Paris, 1754, 1756, 4 vol. in-12 ; III. *Mémoires sur différents sujets de médecine*, Paris, 1760, in-12 ; IV. *Projet d'anéantir la petite vérole*, Paris, 1767, in-4^o. et in-12 ; V. *Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique*, Paris, 1769, in-12 :

il y en a un tome second, avec son éloge par Bourrel, 1772 : il y a aussi une édition in-4°; VI. *Maladies du district du cœur*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, ouvrage posthume qui devait être suivi des *Maladies du domaine de l'estomac*, et de celles des téguments; VII. *L'Amour et l'Amitié*, comédie, 1763, in-4°. Il avait publié, en 1757, *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduites du grec de Longus, par Amyot, avec une double traduction*, Paris, in-4°. Cette double ou seconde traduction est de Le Camus. Il fit, avec Dreux du Radier, Lebeuf et Jamet, *l'Essai historique, critique, philologique, moral, littéraire et galant, sur les lanternes*, Dole, Lucnophile, 1755, in-12. — LOUIS FLORENT, son frère, né le 4 juillet 1723, publia *le Négociant*, feuille périodique, depuis le 15 novembre 1762, jusqu'au 15 mars 1763, et *la Bergère*, pastorale, 1769, in-12. C. et A.

CAMUS DE MÉZIÈRES (NICOLAS-LE), né à Paris le 26 mars 1721, architecte, a publié sur son art plusieurs ouvrages utiles, et dont quelques-uns méritent d'être consultés : I. *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*, Paris, 1769, in-fol., rare; II. *Dissertation sur les bois de charpente* (avec Babuty-Desgodets), Paris, 1763, in-12; III. *le Génie de l'architecture, ou l'Analogie des arts avec nos sensations*, Paris, 1780, in-8°; IV. *le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, 1781, 2 vol. in-8° : le but de l'auteur est de mettre les particuliers en garde contre les architectes qui leur font adopter des plans ruineux; V. *Traité de la force des bois*, Paris, 1782, in-8°. On lui attribue encore *l'Esprit des almanachs, analyse*

critique et curieuse des almanachs, tant anciens que modernes, publié sous le masque de *Wolf d'Orfeuil*, Paris (1782), 2 vol. in-12. Le Camus de Mézières est mort à l'âge de soixante-huit ans, le 27 juillet 1789. La halle au blé de Paris a été construite sur les dessins et sous la direction de Le Camus de Mézières. Un ouvrage de cette importance devait donner à son auteur une grande et durable réputation; mais on a reconnu qu'il aurait dû lui donner une étendue proportionnée aux besoins d'une ville immense. Alors le milieu du monument serait resté libre pour les voitures. Nous devons ajouter que, sous le rapport de la solidité, l'architecte ne s'y est pas montré assez instruit dans la science de la construction, puisque le gouvernement ayant été depuis obligé de couvrir ce milieu de la halle, et ayant désiré d'y faire exécuter une coupole en pierres, on a constaté les déchirements déjà manifestés dans les voûtes et dans les plates-bandes et les arcades des murs extérieurs. On peut consulter sur cela M. Viel, l'un des architectes nommés pour en faire l'examen, dans son ouvrage, *art. des voûtes*, tom. 3, page 75, Paris, 1809, sur la halle au blé. W—s.

CAMUS (ARMAND-GASTON), né à Paris le 2 avril 1740, avait fait dans sa jeunesse une étude approfondie des lois ecclésiastiques. Devenu avocat et clergé de France, l'électeur de Trèves et le prince de Salm-Salm le choisirent aussi pour leur conseiller. Cependant, il ne se livra pas aux espérances de fortune qui lui étaient offertes. Partageant son temps entre les devoirs de son état et la lecture des grands écrivains de l'antiquité, il aspirait à obtenir une réputation par les lettres. Buffon venait de publier son *Histoire naturelle*, et tous les es-

blaient se tourner vers l'étude de la science; la traduction de Plin le naturaliste avait été favorablement accueillie; Camus pensa qu'une traduction de l'*Histoire des animaux*, de Pline l'ancien, qui manquait encore à la bibliothèque nationale, ne pouvait paraître dans de meilleures circonstances plus heureuses, et se mit à l'ouvrage sans être effrayé par les difficultés, ni rebuté des fatigues d'un pareil travail: il y travailla avec perfection, du moins il se fit honneur à mériter des éloges. Cette traduction estimée lui ouvrit la porte de l'académie des sciences et belles-lettres. Avec un caractère froid et des dehors sévères, il était cependant enthousiaste. Il insista avec force les principes de la révolution. Député de la ville de Paris aux états-généraux, il fut élu l'un des secrétaires du bureau chargé de la vérification des pouvoirs des députés. La salle d'assemblée de ce bureau ayant été fermée pour les préparatifs de la séance, Camus en enleva les papiers, et se fit à ses collègues réunis au conseil, et prêta, l'un des premiers, le serment de ne point se séparer d'avoir donné à la France une constitution (Voy. BAILLY). Dans cette session, il parut souvent à la tribune, et dénonça le *Livre rouge* où étaient inscrites les pensions payées au trésor royal, eut la plus grande part à la constitution civile du clergé, et insista avec force, et devint par-là à tous ceux qui professaient des opinions opposées, et qui ne lui pardonnaient ni les injures ni le ridicule de ses travaux de l'assemblée constituante terminés, il se renferma dans son cabinet, et se fit inscrire à la place d'archiviste à laquelle il avait été nommé, et rendit un service important aux lettres, en

prévenant la dilapidation des papiers et des livres des corporations supprimées. Député du département de la Haute-Loire à la convention, il s'y annonça par des mesures rigoureuses, provoqua un décret d'accusation contre les ministres, auxquels il attribua le désordre des finances, fut envoyé en mission dans la Flandre, et, à son retour, nommé membre de comité de salut public. Le 30 mars 1793, il proposa de mander Dumouriez à la barre, pour y rendre compte de sa conduite, et fit décréter que cinq commissaires seraient envoyés à l'armée avec le pouvoir de suspendre et de faire arrêter les généraux suspects. Camus fut lui-même un des commissaires; mais, prévenu par Dumouriez, il fut arrêté avec ses collègues et livré aux Autrichiens. Détenu successivement à Maëstricht, Coblenz, Kœnigsgratz et Olmütz, il parvint à se procurer du papier et des livres, et adoucit les ennuis de sa captivité en traduisant le *Manuel d'Épictète*, Échangé contre la fille de Louis XVI, le 25 décembre 1795, il entra au conseil des cinq-cents, et en fut élu président. Nommé par le directoire au ministère des finances, il refusa cette place, resta au conseil, y parla en différentes circonstances, et en sortit le 20 février 1797. A cette époque, il reprit ses travaux littéraires qui ne furent plus interrompus. Il avait été nommé membre de l'institut, à la création de ce corps destiné à remplacer les académies supprimées. Assidu aux séances de la classe à laquelle il appartenait, il y lut plusieurs dissertations, et fut chargé par cette société de faire un voyage dans les départements réunis, pour y recueillir les manuscrits les plus importants pour l'histoire de France. L'opposition qu'il trouva à l'établissement du gouverne-

ment consulaire n'eut aucune influence sur son sort. Confirmé dans la place d'archiviste, il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1804, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il s'était cassé une jambe quelques mois auparavant, et n'était point encore rétabli. Camus apporta dans toutes les fonctions publiques une grande probité et des intentions droites; mais il fut entraîné au-delà du but par la force des circonstances et la sévérité de son caractère. Il faut avouer que son opiniâtreté et son excès de confiance dans ses propres moyens justifient quelques-uns des reproches qui lui ont été faits. Il était d'ailleurs d'une piété sévère, et avait toujours dans sa chambre un crucifix de hauteur d'homme. Très attaché aux principes du jansénisme, il montra dans toutes les occasions son opposition à la cour de Rome. Ce fut lui qui contribua le plus à la réunion du Comtat Venaissin, et qui fit ôter au pape les annates et tous les autres avantages pécuniaires qu'il avait en France. Camus a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Code matrimonial*, Paris, 1770, in-4°. Le Ridant en avait donné une première édition in-12, en 1766. Les additions qui se trouvent dans la seconde, sont en grande partie de Camus. II. *Lettres sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1772, in-12; 1777, même format; 1805, 2 vol. in-12. Cette édition est la plus complète d'un ouvrage estimé pour la partie bibliographique. L'auteur étant mort pendant l'impression, ce fut M. Boulard, notaire, qui surveilla l'impression des dernières feuilles. III. *Histoire des animaux d'Aristote*, traduite en français avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol. in-4°. Le texte a été revu sur plu-

sieurs manuscrits. Les savants n'estiment pas beaucoup la traduction, mais elle est recherchée parce qu'il n'en existe pas d'autres (*Foy. ARISTOTE*). IV. *Manuel d'Épictète et Tableau de Cébès, présent d'un père captif à ses enfants*, Paris, 1796, 2 vol. in-18; 2^e édition, 1803, même format; V. *Notice d'un livre imprimé à Bamberg en 1462 (F. PRISTIA)*, Paris, an VII (1799), in-4°, fig., et dans le 2^e vol. des *Mémoires de l'Institut*, classe de littérature; VI. *Mémoires sur la Collection des grands et petits Voyages (Foy. BAY)*, et sur la *Collection des Voyages de Melchisedec Thevenot*, Paris, 1802, in-4°; ces mémoires sont curieux et bien faits; quelques exemplaires ont été imprimés format in-fol.; VII. *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8°, et 1. 5^e des *Mém. de l'Institut*, entiers; VIII. *Mémoire sur un livre allemand intitulé: Theuer Danck*, 1 vol. in-4°, et tom. 5^e des *Mémoires de l'Institut (Foy. MELCH. PRISTIA)*; IX. *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, Paris, 1803, 2 vol. in-18, ou 1 vol. in-4°, intéressant pour l'histoire littéraire; c'est la relation de la mission que lui avait donnée l'Institut. Camus a eu part à la *Nouvelle édition de Denisart*, 1785-90, 9 vol. in-4°; à celle de la *Bibliothèque historique de France*, et au *Journal des savants*. On peut consulter les *Tables du Moniteur*, qui contient ses rapports et ses discours aux différentes assemblées législatives.

W—1

CAMUSAT (JEAN), célèbre imprimeur-libraire sous Louis XIII, avait pris pour devise la Toison-d'Or, avec ces mots: *Tegit, et quos tangit inarat*. C'était, pour un auteur, un titre à la faveur publique, lorsque Camusat

t chargé de son manuscrit. Il dut réputation de ne publier que de ouvrages, d'être choisi, par l'aca- e française, pour son libraire, de sa première organisation au de mars 1634. En cette qualité, it tenu d'assister aux séances, et ervir comme d'huissier. Les aca- ciens s'assemblèrent plusieurs fois lui, avant d'être reçus au Louvre. urs fois, il fut chargé de faire l'académie des compliments ou des rements, et il s'en acquitta fort

C'est le seul libraire sans doute 'organe duquel un corps littéraire u pouvoir s'expliquer dignement u'il ne le faisait pas lui-même. usat publia le recueil suivant : *ociations et traité de paix de u-Cambresis, et ce qui s'est é en la négociation de ladite ; en 1559, Paris, 1637, in-4°.* 'trouve une *Remontrance faite l'injuste occupation de la Na- e par les rois d'Espagne, et truction et ambassade de Jac- Savary de Lancosme en Tur- , par Henri III, en 1585.* (*Voy. BRÈVES*). Camusat mourut en 3. Il fut arrêté qu'on lui ferait un ce, dit Pélisson dans son *His- de l'académie française*, « et fut, ajoute-t-il, l'honneur que te compagnie rendit à son librai- » C'était le second service su- e que l'académie faisait célébrer r. Pierre BARDIN). Le cardinal de elieu fit alors demander la place braire pour Cramoisy; mais l'aca- ie osa résister à la volonté de son ecteur, et nomma la veuve Camu- qui fut représentée par son pa- Du Chesne, docteur en médecine. ernier prêta serment pour elle, fut exhorté, dit Pélisson, d'im- la discrétion, les soins et la dili- ace du défunt. » V—VR.

CAMUSAT (NICOLAS), chanoine de Troyes, où il naquit en 1575 et mourut le 20 janvier 1655. C'était un prêtre vertueux, dont toute la vie fut partagée entre l'étude et les devoirs de son état. Il était simple dans son main- tien, charitable envers les pauvres; la recherche des antiquités de son pays fut surtout l'objet de ses travaux. On en a la preuve dans les ouvrages suivants : I. *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi 1220, cum appen- dice usque ad annum 1223*, Troyes, 1608, in-4°. Cette chronique, assez exacte, mais plus utile pour l'histoire de France que pour celle des autres royaumes, est l'ouvrage d'un religieux pré- montré, nommé Robert. L'abbé Le- beuf en a fait imprimer deux supplé- ments dans ses *Pièces justificatives pour l'histoire d'Auxerre*. Les pré- montrés de Lorraine en avaient pro- mis une édition plus exacte que celle de Camusat, mais elle n'a point vu le jour. II. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassina diocesis*, etc., ibid., 1610, in-8°. Cette col- lection contient des pièces curieuses et de savantes notes. Pour l'avoir complète, il faut qu'il y ait à la fin un *Auctuarium*, qui manque dans la plupart des exemplaires. On repro- che à Camusat de n'y avoir pas suivi l'ordre chronologique. III. *Historia Albigensium, seu sacri belli in eos, anno 1209 suscepti*, etc., ibid., 1615, in-8°. L'auteur de cette histoire, pu- bliée par Camusat, est un moine de Cîteaux, nommé Pierre des Vaux de Cernai, témoin oculaire des événe- ments qu'il rapporte. Sorbin a donné une traduction française de cette his- toire. IV. *Mélanges historiques, ou Recueil de plusieurs actes, traités, etc., pour servir à l'histoire, depuis 1390 jusqu'en 1580*, ibid., 1619, in-8°. : il y a des exemplaires qui por-

tent la date de 1644; mais c'est la même édition. Cette collection renferme des pièces curieuses, parmi lesquelles on distingue les deux suivantes : *Recueil sommaire des propositions et conclusions faites en la chambre ecclésiastique des états de Blois de 1576*, par Guillaume de Taix, doyen de l'église de Troyes. L'auteur, ennemi des factions, y découvre les vues secrètes de l'assemblée, et remarque que, parmi les membres du clergé, les seuls évêques demandèrent la publication du concile de Trente, et que les chapitres, abbés et communautés s'y opposèrent. L'autre pièce est intitulée : *Mémoires militaires du sieur de Mergey*, gentilhomme champenois. C'était un bon et franc huguenot, qui écrivait simplement, en 1613, ce qu'il avait vu. Il y a des détails curieux sur la Saint-Barthélemi, où l'auteur avait couru de grands risques. Camusat publia les *Mémoires divers touchant les différends entre les maisons de Montmorenci et de Châtillon*, etc., composés par Christophe Richer, ambassadeur de François 1^{er}. et de Henri II en Suède et en Danemark, Troyes, 1625, in-8^o, livre curieux et estimé. Il a fourni à Du Chesne, à d'Achery et à d'autres savants, beaucoup de pièces qui ont été insérées dans leurs collections. Charles V, en considération du P. de Villiers, dominicain, son confesseur, depuis évêque de Troyes, avait enrichi la bibliothèque des jacobins de cette ville d'un grand nombre de manuscrits précieux, et obtenu de Grégoire XI une bulle d'excommunication contre ceux qui les détourneraient ou les altéreraient; malgré cette précaution, un prieur, qui en ignorait le prix, les vendit à un papetier qui les mit dans la cuve; Camusat, instruit, mais trop tard, de ce vandalisme, ne put sauver du nau-

frage que des fragments de S. denice, et la charte de l'ancien Comier de Champagne, qui est au d'hui à la Bibliothèque impériale.

T—
 CAMUSAT (DENIS - FRANÇOIS) né à Besançon en 1695, étoit d'un avocat au parlement de ville, et il étudia pendant quelque temps le droit, pour se mettre à de suivre la profession de son père; mais s'en dégoûta promptement, son caractère inconstant ne lui permettant pas de se livrer à rien qui exige la suite. En 1716, à peine à vingt-deux ans, il fit paraître un *toire des journaux imprimés en France*. Cet ouvrage, faiblement écrit, supposait cependant dans l'auteur des connaissances variées; du moins cette espèce d'érudition consiste à savoir les titres et les des livres; une seconde édition de l'ouvrage acheva d'en faire connaître l'auteur. Il vint alors à Paris, fut accueilli par quelques personnes de distinction, et nommé bibliothécaire du maréchal d'Estrées, qui le voya en Hollande pour acheter des livres. Camusat s'y lia avec des personnes, qui l'engagèrent à se fixer dans ce pays, pour y faire valoir ses talents. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne se passa pas une semaine sans qu'il fit paraître quelques nouveaux ouvrages. Tous se ressentent de la précipitation avec laquelle il les a composés; mais il n'en est pas un seul qui ne révèle un homme d'esprit. Camusat étoit prompt à former des projets, mais il les abandonnoit promptement, et il n'a même jamais terminé son *Histoire critique des journaux*; celui de ses ouvrages auquel il avoit tenu davantage, et le seul qui lui ait survécu. Il est mort à Amsterdam le 28 octobre 1752, âgé

, et dans un état voisin de . On lui doit : I. *Bibliothèque*, ou *Histoire littéraire*, Amsterdam, 1723 et l. in-12 ; Dusauzet, Goujet ont continué cet ouvrage irr'd'hui 50 vol. ; II. *Mémoires et critiques* (pour 22), Amsterdam, 1722, 12. Bruzen la Martinière a et ouvrage ; c'était une sorte qui se distribuait tous les rs. On y trouve divers morttérature qu'on chercherait ailleurs, et beaucoup d'agnorées. Quelques bibliomment trois volumes à cet ous n'en avons vu que deux, de Fleins assure qu'il n'a e deux volumes. III. *Mé-littérature tirés des lettres es de Chapelain*, Paris, 12 ; IV. *Mémoires pour 'histoire de Louis XIV, bbe de Choisy*, cinquième trecht, 1727, 3 vol. in-12 : fait la préface et a retranscrit ce qu'il a jugé à . *Mémoires historiques et ur divers points de l'his- France et plusieurs autres eux*, par François-Eudes ay, Amsterdam, 1732, 2 Mézeray s'y explique avec de liberté sur des matières Camusat, qui a composé de cet ouvrage et une second volume, a encore ur Mézeray, ce qui a fait cette édition en France. *es de Chauvieu et de La uelle édition*, la Haye, 12 : cette édition est précé- lettre fort curieuse de Ca- orville, professeur à Ams- ur les poètes qui ont chan- té ; elle a été réimprimée

dans la plupart des éditions suivantes de ces deux poètes. VII. *Alfonsi Ciacconii bibliotheca, cum notis*, Paris, 1731, in-fol. (Voy. CACCONRUS). VIII. *Histoire critique des journaux*, 1734, 2 vol. in-12, publiés par Bernard. L'auteur, en 1716, avait fait imprimer un essai de cet ouvrage à Besançon, in-4°, et l'avait fait réimprimer avec quelques augmentations en 1719, in-8° ; les deux volumes publiés en 1734 ne parlent que du *Journal des Savants*, du *Mercur galant*, des *Mémoires de l'académie des sciences*, des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, et de quelques livres qui ont du rapport aux journaux. L'*Histoire du Mercur galant* et les deux notes sur *Vertot* et *Fontenelle* sont de l'éditeur. Il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué ; il est plein de recherches curieuses, et contient des notes précieuses sur plusieurs savants. Boucher d'Argis a donné l'*Histoire des journaux français de jurisprudence*. (V. BOUCHER D'ARGIS). On a fait imprimer depuis, *Essai sur le journalisme, depuis 1735 jusqu'à l'an 1800*, Paris, octobre 1811, in-8°. Le nouvel auteur s'accuse d'avoir travaillé, non pour son siècle, mais pour les siècles : c'est se donner un tort qu'il n'a pas. Camusat laissa la liste des ouvrages qu'il avait publiés et de ceux qu'il comptait publier jusqu'en l'année 1769, à laquelle vraisemblablement il voulait terminer sa carrière littéraire. L'un de ces ouvrages devait avoir pour titre : *De re futuaria veterum*, et former deux volumes in-12 ; un autre, intitulé : *Système de la religion chrétienne*, aurait eu 4 vol. in-12. Les *Lettres sérieuses et badines* que le *Catalogue Falconnet* attribue à Camusat, sont de La Barre de Beaumar-

lut plusieurs mémoires intéressants, dont les plus remarquables sont celui sur les forces vives et celui sur les dents des roues et les ailes des pigeons, imprimés dans le recueil de l'Académie, années 1728 et 1733. Camus fut du nombre des académiciens envoyés dans le Nord pour déterminer la figure de la terre. De retour en 1737, il s'occupait d'un ouvrage sur l'Hydraulique, qu'il communiqua à sa compagnie en 1739. Des travaux si importants furent enfin récompensés par la place d'examineur des écoles du génie et de l'artillerie. La science des mathématiques avait fait d'immenses progrès depuis un siècle, et les livres élémentaires devenaient insuffisants. Camus sentit de quelle utilité serait pour les élèves du génie et de l'artillerie, un ouvrage de ce genre, et ce fut pour eux qu'il composa son *Cours de mathématiques*, livre utile, mais effacé par ceux qui ont paru depuis, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1766, 4 vol. in-8°. La société royale de Londres avait nommé Camus l'un de ses membres dès l'année précédente : il était déjà professeur de géométrie, et secrétaire perpétuel de l'académie d'architecture. Il mourut le 2 février 1768, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits dont on ignore le sort. Grandjean de Fouchy prononça son éloge, imprimé dans le recueil de l'académie des sciences, année 1768.

W—s.

CAMUS (ANTOINE LE), docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, né dans cette ville en 1722, jouit pendant sa vie d'une assez grande réputation, due à la fois à ses formes aimables, à quelques talents littéraires, au caractère original de quelques-uns de ses ouvrages de médecine, et enfin à son

talent pratique. Il fit ses premières études à Clermont, les acheva au collège d'Harcourt, à Paris, et, à dix-sept ans, était déjà maître-ès-arts à l'université. Étant devenu alors disciple de Ferrein, en 1742, il fut reçu bachelier à la faculté de médecine de Paris. Les épreuves de son baccalauréat eurent cela de remarquable, qu'elles fournirent au jeune Le Camus prétexte à satisfaire son goût pour la poésie. Quelques-unes furent remplies en vers français. Reçu docteur, il débuta de même par dédier à la faculté un petit poème sur l'amphithéâtre que cette compagnie venait d'élever à ses frais : *Amphitheatrum medicum, poema*, Paris, 1745. Il se chargea ensuite de la partie médicale dans le *Journal économique* (de 1753 à 1765), et la traita avec beaucoup de talent. Le Camus devint célèbre ; les académies de la Rochelle, Châlons-sur-Marne, Amiens, etc., se l'associèrent. En 1762, il fut appelé à professer dans les écoles ; il prononça alors un discours latin sur les moyens de faire avec succès la médecine à Paris. En 1766, chargé de professer la chirurgie française, il ouvrit aussi son cours par un discours français tendant à prouver que la chirurgie n'est pas un art difficile. Il mourut à Paris le 2 janvier 1772, dans sa 50^e. année, après avoir publié, outre les ouvrages que nous avons déj cités : I. *La Médecine de l'esprit*, Paris, 1755, 2 vol. in-12 jbid., 1769, in-4°. et 2 vol. in-12 ; II. *Abdecter, ou l'Art de conserver la beauté*, Paris, 1754, 1756, 4 vol. in-12 ; III. *Mémoires sur différents sujets de médecine*, Paris, 1760, in-12 ; IV. *Projet d'augmenter la suite vérolé*, Paris, 1767, in-4°. et in-12 ; V. *Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique*, Paris, 1769, in-12 :

il y en a un tome second, avec son éloge par Bourrel, 1772 : il y a aussi une édition in-4°; VI. *Maladies du district du cœur*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, ouvrage posthume qui devait être suivi des *Maladies du domaine de l'estomac*, et de celles des téguments; VII. *l'Amour et l'Amitié*, comédie, 1763, in-4°. Il avait publié, en 1757, *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduites du grec de Longus, par Amyot, avec une double traduction*, Paris, in-4°. Cette double ou seconde traduction est de Le Camus. Il fit, avec Dreux du Radier, Lebeuf et Jamet, *l'Essai historique, critique, philologique, moral, littéraire et galant, sur les lanternes*, Dole, Lucnophile, 1755, in-12. — LOUIS FLORENT, son frère, né le 4 juillet 1725, publia *le Négociant*, feuille périodique, depuis le 15 novembre 1762, jusqu'au 15 mars 1763, et *la Bergère*, pastorale, 1769, in-12. C. et A.

CAMUS DE MÉZIÈRES (NICOLAS LE), né à Paris le 26 mars 1721, architecte, a publié sur son art plusieurs ouvrages utiles, et dont quelques-uns méritent d'être consultés : I. *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*, Paris, 1769, in-fol., rare; II. *Dissertation sur les bois de charpente* (avec Babuty-Desgodets), Paris, 1763, in-12; III. *le Génie de l'architecture, ou l'Analogie des arts avec nos sensations*, Paris, 1780, in-8°.; IV. *le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, 1781, 2 vol. in-8° : le but de l'auteur est de mettre les particuliers en garde contre les architectes qui leur font adopter des plans ruineux; V. *Traité de la force des bois*, Paris, 1782, in-8°. On lui attribue encore *l'Esprit des almanachs, analyse*

critique et curieuse des almanachs, tant anciens que modernes, publié sous le masque de *Wolf d'Orseuil*, Paris (1792), 2 vol. in-12. Le Camus de Mézières est mort à l'âge de soixante-huit ans, le 27 juillet 1789. La halle au blé de Paris a été construite sur les dessins et sous la direction de Le Camus de Mézières. Un ouvrage de cette importance devait donner à son auteur une grande et durable réputation; mais on a reconnu qu'il aurait dû lui donner une étendue proportionnée aux besoins d'une ville immense. Alors le milieu du monument serait resté libre pour les voitures. Nous devons ajouter que, sous le rapport de la solidité, l'architecte ne s'y est pas montré assez instruit dans la science de la construction, puisque le gouvernement ayant été depuis obligé de couvrir ce milieu de la halle, et ayant désiré d'y faire exécuter une coupole en pierres, on a constaté les déchirements déjà manifestés dans les voûtes et dans les plates-bandes et les arcades des murs extérieurs. On peut consulter sur cela M. Viel, l'un des architectes nommés pour en faire l'examen, dans son ouvrage, *art. des voûtes*, tom. 3, page 73, Paris, 1809, sur la halle au blé. W—2.

CAMUS (ARMAND-GASTON), né à Paris le 2 avril 1740, avait fait dans sa jeunesse une étude approfondie des lois ecclésiastiques. Devenu avocat de clergé de France, l'électeur de Trèves et le prince de Salm-Salm le choisirent aussi pour leur conseiller. Cependant, il ne se livra pas aux espérances de fortune qui lui étaient offertes. Partageant son temps entre les devoirs de son état et la lecture des grands écrivains de l'antiquité, il aspirait à obtenir une réputation par les lettres. Buffon venait de publier son *Histoire naturelle*, et tous les or-

prits semblaient se tourner vers l'étude de cette science; la traduction de Plin par Poinssinet avait été favorablement accueillie; Camus pensa qu'une traduction de l'*Histoire des animaux*, d'Aristote, qui manquait encore à notre langue, ne pouvait paraître dans des circonstances plus heureuses, et il en forma l'entreprise sans être effrayé des difficultés, ni rebuté des longueurs d'un pareil travail: il y réussit, sinon parfaitement, du moins de manière à mériter des éloges. Cette traduction estimée lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Avec un caractère froid et des dehors sévères, Camus était cependant enthousiaste. Il embrassa avec force les principes de la révolution. Député de la ville de Paris aux états-généraux, il fut nommé l'un des secrétaires du bureau chargé de la vérification des pouvoirs des députés. La salle d'assemblée de ce bureau ayant été fermée pour les préparatifs de la séance royale, Camus en enleva les papiers, se joignit à ses collègues réunis au Jeu de paume, et prêta, l'un des premiers, le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une constitution (Voy. BAILLY). Durant la session, il parut souvent à la tribune, présenta différents projets de finance, dénonça le *Livre rouge* où étaient inscrites les pensions payées par le trésor royal, eut la plus grande part à la constitution civile du clergé, la défendit avec force, et devint par-là en butte à tous ceux qui professaient des sentimens opposés, et qui ne lui épargnèrent ni les injures ni le ridicule. Les travaux de l'assemblée constituante terminés, il se renferma dans les devoirs de sa place d'archiviste à laquelle il avait été nommé, et rendit un service important aux lettres, en

prévenant la dilapidation des papiers et des livres des corporations supprimées. Député du département de la Haute-Loire à la convention, il s'y annonça par des mesures-rigoureuses, provoqua un décret d'accusation contre les ministres, auxquels il attribua le désordre des finances, fut envoyé en mission dans la Flandre, et, à son retour, nommé membre de comité de salut public. Le 30 mars 1793, il proposa de mander Dumouriez à la barre, pour y rendre compte de sa conduite, et fit décréter que cinq commissaires seraient envoyés à l'armée avec le pouvoir de suspendre et de faire arrêter les généraux suspects. Camus fut lui-même un des commissaires; mais, prévenu par Dumouriez, il fut arrêté avec ses collègues et livré aux Autrichiens. Détenu successivement à Maëstricht, Coblenz, Koenigsbratz et Olmütz, il parvint à se procurer du papier et des livres, et adoucit les ennuis de sa captivité en traduisant le *Manuel d'Epictète*, Échangé contre la fille de Louis XVI, le 25 décembre 1795, il entra au conseil des cinq-cents, et en fut élu président. Nommé par le directoire au ministère des finances, il refusa cette place, resta au conseil, y parla en différentes circonstances, et en sortit le 20 février 1797. A cette époque, il reprit ses travaux littéraires qui ne furent plus interrompus. Il avait été nommé membre de l'institut, à la création de ce corps destiné à remplacer les académies supprimées. Assidu aux séances de la classe à laquelle il appartenait, il y lut plusieurs dissertations, et fut chargé par cette société de faire un voyage dans les départemens réunis, pour y recueillir les manuscrits les plus importants pour l'histoire de France. L'opposition qu'il montra à l'établissement du gouverne-

ment consulaire n'eut aucune influence sur son sort. Confirmé dans la place d'archiviste, il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1804, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il s'était cassé une jambe quelques mois auparavant, et n'était point encore rétabli. Camus apporta dans toutes les fonctions publiques une grande probité et des intentions droites; mais il fut entraîné au-delà du but par la force des circonstances et la sévérité de son caractère. Il faut avouer que son opiniâtreté et son excès de confiance dans ses propres moyens justifient quelques-uns des reproches qui lui ont été faits. Il était d'ailleurs d'une piété sévère, et avait toujours dans sa chambre un crucifix de hauteur d'homme. Très attaché aux principes du jansénisme, il montra dans toutes les occasions son opposition à la cour de Rome. Ce fut lui qui contribua le plus à la réunion du Comtat Venaissin, et qui fit ôter au pape les annates et tous les autres avantages pécuniaires qu'il avait en France. Camus a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Code matrimonial*, Paris, 1770, in-4°. Le Ridant en avait donné une première édition in-12, en 1766. Les additions qui se trouvent dans la seconde, sont en grande partie de Camus. II. *Lettres sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1772, in-12; 1777, même format; 1805, 2 vol. in-12. Cette édition est la plus complète d'un ouvrage estimé pour la partie bibliographique. L'auteur étant mort pendant l'impression, ce fut M. Boulard, notaire, qui surveilla l'impression des dernières feuilles. III. *Histoire des animaux d'Aristote*, traduite en français avec le texte en regard, Paris, 1785, 2 vol. in-4°. Le texte a été revu sur plu-

sieurs manuscrits. Les savants n'estiment pas beaucoup la traduction, mais elle est recherchée parce qu'il n'en existe pas d'autres (*Voy. Anstrotz*). IV. *Manuel d'Epictète et Tableau de Cébès, présent d'un père captif à ses enfants*, Paris, 1796, 2 vol. in-18; 2^e. édition, 1803, même format; V. *Notice d'un livre imprimé à Bamberg en 1462 (P. Pristin)*, Paris, an VII (1799), in-4°, fig., et dans le 2^e. vol. des *Mémoires de l'Institut*, classe de littérature; VI. *Mémoires sur la Collection des grands et petits Voyages (Voy. Bay)*, et sur la *Collection des Voyages de Melchisedec Thevenot*, Paris, 1801, in-4° : ces mémoires sont curieux et bien faits; quelques exemplaires ont été imprimés format in-fol.; VII. *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8°, et 1. 5^e. des *Mém. de l'Institut*, curieux; VIII. *Mémoire sur un livre allemand intitulé : Theuer Danck*, 1 vol. in-4°, et tom. 3^e. des *Mémoires de l'Institut (Voy. Melch. Pristin)*; IX. *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, Paris, 1803, 2 vol. in-18, ou 1 vol. in-4°, intéressant pour l'histoire littéraire : c'est la relation de la mission que lui avait donnée l'Institut. Camus a eu part à la *Nouvelle édition de Denisart*, 1785-90, 9 vol. in-4°.; à celle de la *Bibliothèque historique de France*, et au *Journal des savants*. On peut consulter les *Tables du Moniteur*, qui contient ses rapports et ses discours aux différentes assemblées législatives.

W—s.

CAMUSAT (JEAN), célèbre imprimeur-libraire sous Louis XIII, avait pris pour devise la Toison-d'Or, avec ces mots : *Tegit, et cœcos tangit inerat*. Ce , pour un auteur, un titre à la fa-
veur de Camus

chargé de son manuscrit. Il dut l'attention de ne publier que de vraies, d'être choisi, par l'académie française, pour son libraire, sa première organisation au mars 1634. En cette qualité, eut d'assister aux séances, et ir comme d'huissier. Les académiens s'assemblèrent plusieurs fois, avant d'être reçus au Louvre. Trois fois, il fut chargé de faire l'académie des compliments ou des remerciemens, et il s'en acquitta fort bien. C'est le seul libraire sans doute par lequel un corps littéraire ne peut s'expliquer dignement. Il ne le faisait pas lui-même. Il publia le recueil suivant : *Orations et traité de paix de Cambresis, et ce qui s'est fait en la négociation de ladite paix*, 1559, Paris, 1637, in-4°. Il eut une Remontrance faite juste occupation de la Navarre les rois d'Espagne, et l'expédition et ambassade de Jacques d'Albany de Lancosme en Turquie Henri III, en 1585. (Voy. à V. E. S.). Camusat mourut en 1615. Il fut arrêté qu'on lui ferait un buste dit Pélisson dans son Histoire de l'académie française, et on ajouta, dit-il, l'honneur que la compagnie rendit à son libraire. C'était le second service que l'académie faisait célébrer par Pierre BARDIN). Le cardinal de Richelieu fit alors demander la place de libraire pour Cramoisy; mais l'académie résista à la volonté de son ministre, et nomma la veuve Camusat, qui fut représentée par son père, Chesne, docteur en médecine. Elle prêta serment pour elle, et fut exhorté, dit Pélisson, d'implorer la discrétion, les soins et la diligeance du défunt. » V—vr.

CAMUSAT (NICOLAS), chanoine de Troyes, où il naquit en 1575 et mourut le 20 janvier 1655. C'était un prêtre vertueux, dont toute la vie fut partagée entre l'étude et les devoirs de son état. Il était simple dans son maintien, charitable envers les pauvres; la recherche des antiquités de son pays fut surtout l'objet de ses travaux. On en a la preuve dans les ouvrages suivans : I. *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi 1220, cum appendice usque ad annum 1223*, Troyes, 1608, in-4°. Cette chronique, assez exacte, mais plus utile pour l'histoire de France que pour celle des autres royaumes, est l'ouvrage d'un religieux prémontré, nommé Robert. L'abbé Lebeuf en a fait imprimer deux suppléments dans ses *Pièces justificatives pour l'histoire d'Auxerre*. Les prémontrés de Lorraine en avaient promis une édition plus exacte que celle de Camusat, mais elle n'a point vu le jour. II. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diocesis*, etc., ibid., 1610, in-8°. Cette collection contient des pièces curieuses et de savantes notes. Pour l'avoir complète, il faut qu'il y ait à la fin un *Auctuarium*, qui manque dans la plupart des exemplaires. On reproche à Camusat de n'y avoir pas suivi l'ordre chronologique. III. *Historia Albigensium, seu sacri belli in eos, anno 1209 suscepti*, etc., ibid., 1615, in-8°. L'auteur de cette histoire, publiée par Camusat, est un moine de Cîteaux, nommé Pierre des Vaux de Cernai, témoin oculaire des événemens qu'il rapporte. Sorbin a donné une traduction française de cette histoire. IV. *Mélanges historiques, ou Recueil de plusieurs actes, traités, etc., pour servir à l'histoire, depuis 1590 jusqu'en 1580*, ibid., 1619, in-8° : il y a des exemplaires qui por-

teut la date de 1644 ; mais c'est la même édition. Cette collection renferme des pièces curieuses, parmi lesquelles on distingue les deux suivantes : *Recueil sommaire des propositions et conclusions faites en la chambre ecclésiastique des états de Blois de 1576*, par Guillaume de Taix, doyen de l'église de Troyes. L'auteur, ennemi des factions, y découvre les vues secrètes de l'assemblée, et remarque que, parmi les membres du clergé, les seuls évêques demandèrent la publication du concile de Trente, et que les chapitres, abbés et communautés s'y opposèrent. L'autre pièce est intitulée : *Mémoires militaires du sieur de Mergoy*, gentilhomme champenois. C'était un bon et franc huguenot, qui écrivait simplement, en 1613, ce qu'il avait vu. Il y a des détails curieux sur la Saint-Barthélemi, où l'auteur avait couru de grands risques. Camusat publia les *Mémoires divers touchant les différends entre les maisons de Montmorenci et de Châtillon*, etc., composés par Christophe Richer, ambassadeur de François I^{er}. et de Henri II en Suède et en Danemark, Troyes, 1625, in-8^o, livre curieux et estimé. Il a fourni à Du Chesne, à d'Achery et à d'autres savants, beaucoup de pièces qui ont été insérées dans leurs collections. Charles V, en considération du P. de Villiers, dominicain, son confesseur, depuis évêque de Troyes, avait enrichi la bibliothèque des jacobins de cette ville d'un grand nombre de manuscrits précieux, et obtenu de Grégoire XI une bulle d'excommunication contre ceux qui les détourneraient ou les altéreraient ; malgré cette précaution, un prieur, qui en ignorait le prix, les vendit à un papetier qui les mit dans la cuve ; Camusat, instruit, mais trop tard, de ce vandalisme, ne put sauver du nau-

frage que des fragments de S. Prudence, et la chartre de l'ancien Cointmier de Champagne, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

T—D.

CAMUSAT (DENIS - FRANÇOIS), né à Besauçon en 1695, était fils d'un avocat au parlement de cette ville, et il étudia pendant quelque temps le droit, pour se mettre à même de suivre la profession de son père. Il s'en dégoûta promptement, son caractère inconstant ne lui permettant pas de se livrer à rien qui exigeât de la suite. En 1726, à peine âgé de vingt-deux ans, il fit paraître une *Histoire des journaux imprimés en France*. Cet ouvrage, faiblement écrit, supposait cependant dans son auteur des connaissances variées, et du moins cette espèce d'érudition qui consiste à savoir les titres et la date des livres ; une seconde édition de cet ouvrage acheva d'en faire connaître l'auteur. Il vint alors à Paris, où il fut accueilli par quelques personnes de distinction, et nommé bibliothécaire du maréchal d'Estrées, qui l'envoya en Hollande pour acheter des livres. Camusat s'y lia avec des libraires, qui l'engagèrent à se fixer dans ce pays, pour y faire valoir ses talents. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne se passa pas une année sans qu'il fit paraître quelques nouveaux ouvrages. Tous se ressentent de la précipitation avec laquelle il les a composés ; mais il n'en est pas un seul qui ne décele un homme d'esprit. Camusat était prompt à former des projets, mais il les abandonnait facilement, et il n'a même jamais terminé son *Histoire critique des journaux*, celui de ses ouvrages auquel il paraît avoir tenu davantage, et le seul qui lui ait survécu. Il est mort à Amsterdam le 28 octobre 1752, dans sa

37^e. année, et dans un état voisin de l'indigence. On lui doit : I. *Bibliothèque française*, ou *Histoire littéraire de la France*, Amsterdam, 1723 et suiv., 3 vol. in-12 ; Dusauzet, Goujet et Granet ont continué cet ouvrage qui a aujourd'hui 50 vol. ; II. *Mémoires historiques et critiques* (pour l'année 1722), Amsterdam, 1722, 2 vol. in-12. Bruzen la Martinière a eu part à cet ouvrage ; c'était une sorte de journal qui se distribuait tous les quinze jours. On y trouve divers morceaux de littérature qu'on chercherait vainement ailleurs, et beaucoup d'anecdotes ignorées. Quelques bibliographes donnent trois volumes à cet ouvrage ; nous n'en avons vu que deux, et Poullin de Fleins assure qu'il n'a en effet que deux volumes. III. *Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de Chapelain*, Paris, 1726, in-12 ; IV. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, par feu l'abbé de Choisy, cinquième édition, Utrecht, 1727, 3 vol. in-12 : Camusat a fait la préface et a retranché du manuscrit ce qu'il a jugé à propos ; V. *Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France et plusieurs autres sujets curieux*, par François-Eudes de Mézeray, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Mézeray s'y explique avec beaucoup de liberté sur des matières délicates. Camusat, qui a composé la préface de cet ouvrage et une partie du second volume, a encore recherché sur Mézeray, ce qui a fait proscrire cette édition en France. VI. *Poésies de Chaulieu et de La Fare*, nouvelle édition, la Haye, 1731, in-12 : cette édition est précédée d'une lettre fort curieuse de Camusat à Dorville, professeur à Amsterdam, sur les poètes qui ont chanté la volupté ; elle a été réimprimée

dans la plupart des éditions suivantes de ces deux poètes. VII. *Alfonsi Ciacconii bibliotheca, cum notis*, Paris, 1731, in-fol. (Voy. C I A C C O N N U S). VIII. *Histoire critique des journaux*, 1734, 2 vol. in-12, publiés par Bernard. L'auteur, en 1716, avait fait imprimer un essai de cet ouvrage à Besançon, in-4^o, et l'avait fait réimprimer avec quelques augmentations en 1719, in-8^o ; les deux volumes publiés en 1734 ne parlent que du *Journal des Savants*, du *Mercur galant*, des *Mémoires de l'académie des sciences*, des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, et de quelques livres qui ont du rapport aux journaux. L'*Histoire du Mercur galant* et les deux notes sur *Vertot* et *Fontenelle* sont de l'éditeur. Il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué ; il est plein de recherches curieuses, et contient des notes précieuses sur plusieurs savants. Boucher d'Argis a donné l'*Histoire des journaux français de jurisprudence*. (V. B O U C H E R D' A A R G I S). On a fait imprimer depuis, *Essai sur le journalisme, depuis 1735 jusqu'à l'an 1800*, Paris, octobre 1811, in-8^o. Le nouvel auteur s'accuse d'avoir travaillé, non pour son siècle, mais pour les siècles ; c'est se donner un tort qu'il n'a pas. Camusat laissa la liste des ouvrages qu'il avait publiés et de ceux qu'il comptait publier jusqu'en l'année 1759, à laquelle vraisemblablement il voulait terminer sa carrière littéraire. L'un de ces ouvrages devait avoir pour titre : *De re futuaria veterum*, et former deux volumes in-12 ; un autre, intitulé : *Système de la religion chrétienne*, aurait eu 4 vol. in-12. Les *Lettres sérieuses et badines* que le *Catalogue Falconnet* attribue à Camusat, sont de La Barre de Beaumar-

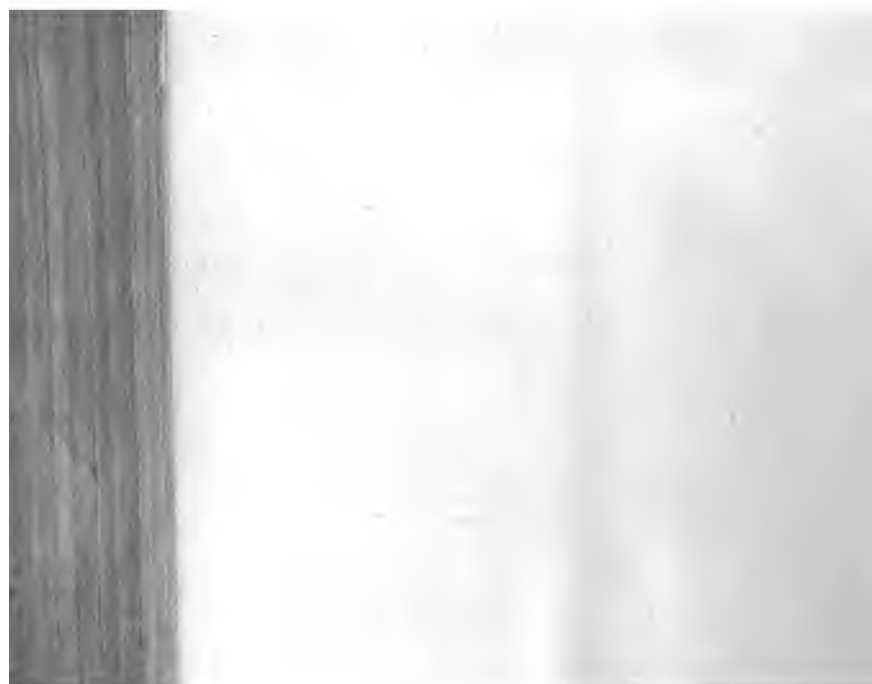
chais (Voy. BARRE), mais Camusat y a eu quelque part. La *Critique de la charlatanerie des savants*, que quelques personnes attribuent à Camusat, paraît être de mylord Carle. On attribue à Camusat une édition de Racine, précédée d'un *Discours sur le Théâtre ancien et moderne*. Il annonçait lui-même comme terminé un *Dictionnaire historique*, pour faire suite à celui de Bayle; mais, à sa mort, il ne laissa, dit Bernard, que « des » recueils en beau papier blanc, où » l'on trouvoit de temps en temps quelques lignes qui marquaient la véritable intention du monde. » W—s.

CAMUTIUS (ANDRÉ) médecin italien de Lugano, élève de Pécole de Pavie, fut quelque temps professeur de physique et de médecine à cette université, pratiqua la médecine à Milan, fut nommé, en 1564, médecin de l'empereur Maximilien II, et mourut en 1578. Il est auteur de quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on peut voir la liste dans les bibliothèques de médecine. Z.

CAMUZ, ou CAMUS (PHILIPPES), un des plus seconds auteurs ou traducteurs de nos anciens romans de chevalerie, florissait en Espagne dans le 16^e. siècle. Lenglet-Dufresnoy présume que c'était un français ou un wallon qui s'était réfugié en Espagne. Voici les titres de ses ouvrages : I. *le Roman de Clamades et de la belle Claremonde, livre excellent et piteux, traduit de ryme du roi Adenez*, Lyon, Jean de La Fontaine, 1488, in-4^o. gothique; ce roman fut réimprimé avec quelques changements dans le titre, à Paris et à Troyes, sans date, in-4^o.; et à Lyon en 1620, in-8^o. Duverdier dit que Camuz translata ce roman de l'espagnol,

à la requête et commandement de Grouy, sieur de Chimay. II *toire d'Olivier de Castille et d'Algarbe, son loyal comte et de Héleine, fille au roi de terre, et de Henry, fils du vier, qui grands faits d'armes en leurs temps, traduit d'édit* édition in-fol., gothique; idem 1545, in-4^o.; idem, Paris, in-4^o. Quoique le titre annonce la Croix du Maine et Du discint ce roman traduit du 4 Monnoye observe qu'on a fau prétendu que les originaux d de Laucelot, de Tristan, etc. été écrits en cette langue. III. *toria de la linda Magalon esforzado cavallero Pietro*. 1628, in-8^o.; IV. *Libro de zado cavallero D. Tristan usy, de su grandes hechas*, Séville, 1528, in-fol. Dufresnoy croit que ce roman tan est une traduction de l faite par Camuz; V. *La Corcos notables cavalleros Tab Ricamonte y Jofre hijo de de Nason, sacada de las francesas*, Séville, 1629. VI. *la Vida de Roberto el despues de su conversion l hombre de Dios* Séville, 11 fol.; le roman de *Robert le D* très ancien; il fut imprimé en gothique à Paris, dans le 15^e et à Lyon en 1496, in-4^o. maintenant partie de la *Bible bleue*. La plupart des romans: muz, ou attribués à Camuz, s nymes. M. Barbier parle, d *Dictionnaire*, d'un Philippe piteviu, qui a traduit de B l'*Histoire de Marie, reyne d'* Edimbourg, 1572, in-12. V









LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

